

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DEUXIÈME ANNÉE

Mars-Avril 1895

TOME DEUXIÈME

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1895

LE PARDON

PERSONNAGES

GEORGES | SUZANNE
THÉRÈSE

L'action se passe dans une ville manufacturière de France.

ACTE PREMIER

Un salon servant de cabinet de travail; portes au fond, à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, puis SUZANNE.

THÉRÈSE. Elle entre par la porte du fond.

Viens.

SUZANNE. Elle entre à son tour.

J'ai peur.

THÉRÈSE.

Puisque je te dis qu'il n'y a personne! Ton mari est encore à son travail, et j'ai su éloigner les domestiques. Car... tu ne m'en voudras pas, ma chérie?... j'ai pris l'habitude — oh! sur sa prière et avec l'autorisation de mon mari, — de m'occuper un peu de son ménage.

SUZANNE.

Ma bonne Thérèse!

THÉRÈSE.

Il le fallait bien. Il était si désorienté, si éperdu en arrivant ici il y a quinze jours!

SUZANNE.

Comme je vous suis reconnaissante, à ton mari et à toi...

THÉRÈSE.

Ne nous remercie pas; ce que nous avons fait est bien naturel. Georges ne pouvait, pour mille raisons, rester là-bas après cette histoire. Mon mari a eu la chance de lui trouver tout de suite, ici, une place excellente. Il lui a fait signe, et n'a pas eu à le regretter. Tu ne saurais croire quelle situation Georges a conquise à l'usine, et cela du premier coup. Son invention a fait merveille. Il paraît que c'est tout à fait un monsieur, ton mari.

SUZANNE, naïvement.

Oh! oui!... Mais que dit-on de moi? Tu es sûre qu'on ne sait rien?

THÉRÈSE.

Absolument sûre. Georges a raconté que tu étais à la campagne, chez ta mère, pour rétablir ta santé, et que tu viendrais le rejoindre quand tu irais mieux. Mon mari, lui-même, ignore la vérité. Tu peux donc être tranquille.

SUZANNE.

Et alors... Georges est toujours malheureux?

THÉRÈSE.

Très malheureux: et cela est bon signe. Mais oui! S'il était décidé, comme il l'avait dit, à demander le divorce contre toi, il l'aurait déjà fait, cela est évident... Mais parlons un peu de toi. Ma pauvre Suzanne, comment as-tu pu, toi que je croyais si raisonnable et dont j'aurais répondu comme de moi-même...

SUZANNE.

Est-ce que je sais? Maintenant que c'est passé, je n'y comprends plus rien, ou pas grand'chose...

THÉRÈSE.

Voyons, tu avais pourtant fait un mariage d'amour?

SUZANNE.

C'est bien cela!

THÉRÈSE.

Hein?

SUZANNE.

Eh! oui, j'aimais Georges, mais comme aime une petite fille. Tu te souviens? C'est chez tes parents que je l'ai rencontré. J'avais dix-huit ans, et la tête pleine d'idées de romans. J'ai cru que le mari, c'était encore l'amoureux, le monsieur qui vous apporte des fleurs tous les jours, qui vous dit de jolies choses et qui ne s'occupe que de vous. J'ai été surprise de trouver le mariage si... austère. Mon mari s'absentait des semaines entières, car de tous les côtés on le faisait venir pour appliquer son invention. Je trouvais les journées longues: je n'avais pas en moi, dans mon cœur ni dans ma tête, de quoi remplir le vide de ces absences... Un autre m'a chanté la chanson dont j'étais désaccoutumée et que j'avais besoin d'entendre, pauvre niaise que j'étais... Mon histoire n'est pas originale, comme tu vois.

THÉRÈSE.

Et elle ne m'étonne aussi que parce qu'elle est la tienne... Ou plutôt, sais-tu ce qui m'étonne?... L'ennui, les rêvasseries, même les premières coquetteries et les premières imprudences, je les conçois à la rigueur. Mais que tu aies pu... comment dire cela?... enfin, que tu aies pu aller jusqu'au bout, toi, toi Suzanne! cela ne m'entre presque pas dans la pensée... Il me semble que, dans ces aventures-là, il doit y avoir, entre les premiers chapitres et le dernier, un tel abîme, et si énorme à franchir, quand on y songe!

SUZANNE.

C'est que tout s'enchaîne, et qu'on glisse d'une faiblesse à une autre sans s'en apercevoir. Chaque pas nouveau qu'on fait dans ce qui est défendu semble le premier pas, et ainsi on ne se voit pas descendre... Et puis, que veux-tu? à mesure qu'on approche de la fin, on sent je ne sais quoi de mauvais qui s'éveille en vous. C'est comme un vertige, comme une griserie honteuse... Et l'on va! l'on va!... Bien sûr, quand on a commencé, on ne croyait pas qu'on achèverait... Vois-tu, Thérèse, il ne faut pas commencer. Cela dépend de nous; le reste, non.

THÉRÈSE.

Mais, au moins, l'aimais-tu... l'autre?

SUZANNE.

Je crois à présent ne l'avoir jamais aimé. Pourtant, j'ai dû l'aimer un peu au commencement. Sans cela, quelle femme serais-je? En réalité, je ne sais plus, plus du tout. Comme c'est étrange!

THÉRÈSE.

Et lui, t'aimait-il?

SUZANNE.

Il a fait son métier d'homme.

THÉRÈSE.

Qu'est-il devenu?

SUZANNE.

Je n'en sais rien.

THÉRÈSE.

A-t-il essayé de te revoir? ou de t'écrire?

SUZANNE.

Non.

THÉRÈSE.

Il est discret. — Et, à présent, tu aimes ton mari?

SUZANNE.

Absolument et uniquement. Je l'aime pour lui-même, parce qu'il est le plus loyal et le meilleur des hommes, et aussi pour le mal que je lui ai fait. Je l'aime de tout mon repentir, avec un cœur nouveau et un infini désir de me sacrifier à lui tout entière.

THÉRÈSE.

Comme tu dis cela, Suzanne!... Je suis tout émue en t'écoutant.

SUZANNE.

Va, je suis bien changée. J'ai plus appris en quelques jours que dans tout le reste de ma vie.

THÉRÈSE.

C'est vrai, tu n'es plus du tout la même.

Un silence.

SUZANNE.

Pourvu qu'il me croie, lui!

THÉRÈSE.

Cela dépendra surtout de toi, ma chérie. Je te le répète, il t'aime encore, quoiqu'il s'en défende; et c'est pour cela que je t'ai fait venir. Je ne dis pas que tu le reprendras sans peine. Les premiers temps seront durs. Sa blessure est si vive encore! Mais l'essentiel est que tu sois là, près de lui, fût-ce un peu malgré lui. Sois bonne, patiente, soumise; et qu'il te sente sincère. Qu'il retrouve en toi, avec plus de sérieux et de réflexion, ce que tu as été pour lui au commencement de votre mariage : et alors le souvenir des jours heureux refoulera lentement les autres souvenirs. Puis, le charme même de ta présence opérera insensiblement sur son esprit... Mais je suis là à te donner des conseils! Tu sauras bien mieux que moi ce qu'il faut faire. Au fond, les choses de la passion, je m'aperçois que ce n'est pas mon fort, à moi.

Un silence.

SUZANNE.

Tu n'as jamais été tentée, toi, Thérèse?

THÉRÈSE.

Non.

SUZANNE.

Ton mari?...

THÉRÈSE.

Il est excellent. Oh! ce n'est pas, comme le tien, un grand savant, un inventeur... Mais il est très bien: pas laid, pas bête; et j'ai pour lui une vraie affection.

SUZANNE.

Vous êtes heureux?

THÉRÈSE.

Mon Dieu, oui. Nous sommes riches et d'humeur gaie tous les deux. Nous savons nous occuper, lui dans ses fermes, moi à la maison; nous nous retrouvons toujours avec plaisir, et nous vivons comme deux bons compagnons... Non, je n'ai jamais été tentée... Et cependant, tu sais? on me fait beaucoup la cour, ici, mais beaucoup! Eh bien, cela ne m'a jamais rien dit. Mon opinion, c'est que, quand on a un mari passable, c'est vraiment folie d'aller chercher ailleurs ce que l'on a chez soi, et que tous les hommes se ressemblent... ou finissent, à un moment, par se ressembler...

SUZANNE, *naïvement.*

Non, Thérèse.

THÉRÈSE.

Enfin, si je me trompe, je n'ai aucune envie d'y aller voir.

Un silence.

SUZANNE.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Quoi?

SUZANNE.

Est-ce qu'il ne va pas bientôt venir?

THÉRÈSE, *regardant l'heure.*

Si. C'est à peu près l'heure où il rentre.

SUZANNE.

J'ai peur. S'il allait me chasser encore!

THÉRÈSE.

Mais non! mais non!

SUZANNE.

Si tu savais, là-bas, de quel air il m'a parlé en me quittant, et comme j'ai senti que je n'existais plus pour lui, que, tout d'un coup, il me rayait de sa vie!... Ah! que j'ai peur! que j'ai peur!

THÉRÈSE, *prêtant l'oreille.*

Écoute!... C'est lui. Cache-toi vite; va, ma chérie, et laisse-moi faire.

Elle fait entrer Suzanne dans une pièce voisine, par la porte de droite.

SCÈNE II

THÉRÈSE, GEORGES.

GEORGES. *Il entre en lisant une lettre; il la met dans sa poche en apercevant Thérèse.*

Tiens, c'est vous? Ah! je suis bien content de vous voir, bien content. Jacques va bien?

THÉRÈSE.

Très bien. — Voulez-vous dîner avec nous ce soir? Vous viendrez comme vous êtes. Il n'y aura que nous.

GEORGES.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'accepte. Mais comme je dois vous ennuyer!

THÉRÈSE.

Vous savez parfaitement que non. Jacques vous adore ; ainsi !...

GEORGES.

Quel brave garçon que ce Jacques ! Vous en doutez-vous, au moins ?

THÉRÈSE, souriant.

Mais certainement, je m'en doute !

GEORGES.

Je lui dois tant ! Qu'est-ce que je serais devenu sans lui... et sans vous, Thérèse ?

THÉRÈSE.

C'est bon, c'est bon... Qu'avez-vous fait hier soir ?

GEORGES, cherchant.

Hier soir ?... Ah ! c'est vrai, vous n'étiez pas chez vous... Qu'est-ce que j'ai donc fait, hier soir ?... Ah ! j'ai dîné au restaurant... Et puis, ma foi, j'ai été au café-concert.

THÉRÈSE.

Tout seul ?

GEORGES.

Dame... Oh ! ne me plaignez pas. J'ai passé une soirée très supportable.

THÉRÈSE.

Mon pauvre ami !

GEORGES.

Mais non, mais non, ce n'est pas du tout ce que vous croyez. D'abord, vous comprenez, je suis tellement occupé à l'usine que je n'ai pas le temps de penser à mes affaires. Et puis, le temps fait son œuvre. Ça va mieux, bien mieux... pourvu que je sois dehors. En somme, je commence à reprendre goût à la vie de garçon.

THÉRÈSE.

Si vous voulez que je vous croie, il faudrait me dire cela d'un autre ton.

GEORGES.

Mais je vous dis cela bien tranquillement, il me semble.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous lisiez tout à l'heure, en entrant ?

GEORGES.

Moi ?

THÉRÈSE.

Vous relisiez sa dernière lettre. Ne niez pas.

GEORGES.

Eh bien, quoi? Cela prouve que je suis stupide.

THÉRÈSE.

Je ne trouve pas.

GEORGES.

Je sens bien le ridicule de mon personnage, allez! et comme je dois être assommant avec mes plaintes et mon rabâchage et mes airs lamentables... Eh! imbécile, qu'est-ce que tu veux que ça fasse aux autres, ce qui t'arrive? Aie du moins la pudeur de te taire!

THÉRÈSE, *suppliante.*

Georges!

GEORGES.

Eh bien, oui, là!, je ne pense qu'à ça, à chaque minute, même en travaillant... Non, non, voyez-vous, ce qu'elle a fait est abominable!... Tenez, une chose qui me revient... Pendant les derniers jours, quand je ne savais rien encore, je ne puis vous dire comme elle a été tendre et aimante, et comme elle se blottissait contre moi. Jamais elle n'avait été ainsi : jusque-là elle était douce, affectueuse, mais un peu indolente et passive. Et moi, en la voyant pour la première fois si... émue, je me disais : « Enfin, elle m'aime; elle m'aime pour de bon, elle est bien à moi, maintenant... » Et juste à ce moment-là... Ah! la menteuse! la menteuse!

THÉRÈSE.

Qui sait?

GEORGES.

Hein?

THÉRÈSE.

Je dis : qui sait? Pour moi, cela ne prouve qu'une chose : c'est qu'elle cherchait en vous un asile, un secours contre elle-même : enfin, qu'elle n'a jamais cessé de vous aimer. Et c'est mon premier point. Je vous dirai mon second tout à l'heure.

GEORGES.

Ma chère Thérèse, je ne suis pas encore tout à fait idiot, mettez-vous bien cela dans la tête. Les démonstrations de tendresse prodiguées au mari au plus fort de la trahison...

mais c'est classique, cela! Je connais mon cas, allez. Il a été étudié et décrit par les bons auteurs. Et, n'est-ce pas? j'ai été à même de vérifier l'exactitude de leurs remarques... oh! mais, largement!

THÉRÈSE.

Pourquoi, mon ami, cette ironie qui fait mal?

GEORGES.

Laissez donc! cela me soulage, au contraire. Tout cela a un côté comique, on le sait bien. (Changeant de voix.) C'est égal, le jour où j'ai tout appris, je suis resté comme assommé du coup. En une seconde, j'ai senti qu'elle ne m'était plus de rien. Je n'avais même pas de haine ni de colère. Quand elle est rentrée, je ne l'ai pas interrogée, je ne lui ai adressé ni reproches ni injures, je lui ai dit seulement: « Va-t'en »! Elle s'en est allée, et je ne me suis pas retourné pour la regarder sortir. Je ne puis même pas dire que je souffrais. C'est singulier.

THÉRÈSE.

Et depuis?

GEORGES.

Ah! depuis!... L'idée est là, toujours là... vivante, oui, vivante, comme une bête qui me rongerait... C'est à devenir fou... Quelquefois, pourtant, je suis sur le point de m'apaiser. Je me souviens du temps de nos fiançailles: je la revois... si douce, si frêle, si innocente... Puis je me rappelle de gentils détails de notre vie à deux, des gestes qu'elle avait, une phrase qu'elle disait d'une certaine façon... Et je m'attendris, et je lui trouve même des excuses: son inexpérience, sa jeunesse, son isolement pendant mes absences... Mais tout à coup l'image de ce qu'elle a fait surgit et revit dans ma pensée, nette, précise, concrète... Dans ma pensée? non, dans ma chair. C'est comme une morsure, une brûlure subite. Et alors je voudrais la tenir... pour l'envelopper de baisers, de baisers qui la marqueraient, qui effaceraient les autres, qui la referaient mienne... — ou peut-être pour l'étrangler.

THÉRÈSE.

Autrement dit, vous l'aimez encore. Et c'est mon second point.

GEORGES, suivant sa pensée.

Mais pourquoi, mon Dieu! pourquoi a-t-elle fait cela?

THÉRÈSE.

Ça, mon ami, nous ne le saurons jamais exactement, — ni elle non plus, du reste. Il est donc bien inutile de se le demander. Mais, puisque vous vous aimez toujours, puisque vous ne pouvez décidément vivre sans elle, ni elle sans vous... c'est bien simple : il faut lui pardonner et la reprendre, et tout de suite.

GEORGES.

La reprendre? mais, Thérèse, je serais un lâche.

THÉRÈSE.

Un lâche parce que vous seriez bon? Un lâche parce que vous seriez juste? Oui, juste. Suzanne a expié; elle est prête à expier encore. Vous en avez pour preuve les lettres que j'ai reçues d'elles et que je vous ai montrées, et celles qu'elle vous a écrites à vous, ces lettres si humbles, si touchantes, si sincères...

GEORGES.

Sincères?

THÉRÈSE.

Oui, sincères. Elle saute aux yeux, cette sincérité, et, au fond, vous y croyez aussi bien que moi. Alors, pourquoi faites-vous semblant de douter?

GEORGES.

Laissons cela, Thérèse. J'ai déjà été assez ridicule...

THÉRÈSE.

Voilà donc encore une fois le grand mot lâché! Ce mot-là signifie, mon ami, que vous attachez moins d'importance à ce que vous sentez, vous, et à ce que vous croyez, qu'aux interprétations où pourraient se complaire les sots et les méchants — si votre aventure était publique. Or, elle ne l'est pas. C'est donc l'idée seule d'un ridicule, auquel en réalité vous avez échappé, qui vous fait peur et qui vous affole. Eh bien, cela est misérable, cela est bête, si vous voulez toute ma pensée, et cela est indigne de vous.

GEORGES.

Vous m'injuriez par charité, ma bonne Thérèse.

THÉRÈSE.

Vous vous trompez, mon ami ; je vous injurie de très bonne foi. — Quand tout le monde saurait ici votre histoire, je vous dirais encore : « Reprenez votre femme qui se repent et qui vous aime. » Mais tout le monde ignore ce qui s'est passé ; tout le monde, même mon mari, même la mère de Suzanne. Il n'y a que vous et moi, — vous et moi, entendez-vous? — qui le sachions.

GEORGES.

Vous êtes sûre de ce que vous me dites là?

THÉRÈSE.

Oui, sûre.

GEORGES.

Vous croyez que là-bas?...

THÉRÈSE.

On a pu causer, faire des suppositions... mais, soyez tranquille, il y a longtemps qu'on n'en parle plus... Et puis, qu'est-ce que ça vous fait ce qu'on raconte à deux cents lieues d'ici?

GEORGES.

Mais, ma chère amie, comprenez donc que ce rapprochement serait une chose infiniment sérieuse... qui ne pourrait se faire qu'à certaines conditions... Il faudrait, maintenant, que je pusse compter absolument sur elle. Il faudrait... Non, allez, cela est impossible. J'admets son repentir, j'admets ses bonnes résolutions : mais vous savez ce qu'on dit?...

THÉRÈSE.

Quoi?

GEORGES.

Qu'il est plus difficile à une femme de... enfin de s'en tenir à un premier amant que de n'en pas avoir du tout.

THÉRÈSE.

Quel est le grand moraliste qui a dit ça? Eh ! qu'en savait-il? En voilà encore un qui a perdu une belle occasion de se taire ! On dirait que, pour ces gens-là, le cœur des hommes et des femmes est réglé comme un papier à musique !... Je vous réponds, moi, de Suzanne : elle connaît son devoir, elle l'accepte dans toute son étendue ; elle sait qu'il ne suffira pas qu'elle soit désormais irréprochable, mais qu'il faudra qu'elle

vous en communique à chaque instant la certitude... C'est de vous que je voudrais pouvoir répondre. Car, ne vous y trompez pas, c'est vous qui aurez les plus grands devoirs et les plus difficiles. Il est plus aisé de se repentir que de pardonner. Sentez-vous bien ce que cela veut dire : pardonner, remettre la faute?... Il faudra, mon ami, vraiment oublier, ou ne se souvenir que pour plaindre, et encore sans le dire, sans en ouvrir jamais la bouche. Serez-vous capable de cela?

GEORGES.

Eh! oui, si j'étais sûr...

THÉRÈSE, souriant.

Mais je suis sûre, moi, qui suis une personne très raisonnable. Allons, mon ami, ayez le courage de consentir tout de suite à ce que vous auriez fait tôt ou tard. (Mouvement de Georges.) Mais oui! Car enfin, pourquoi, malgré vos déclarations du premier moment, n'avez-vous pas demandé le divorce? Pourquoi, arrivé ici, avez-vous imaginé, de vous-même, cette histoire de la maladie et de la villégiature de Suzanne, si ce n'est parce que, dans le secret de votre pensée, vous admettiez la possibilité de la réunion et du pardon? Et comme vous avez bien fait! Non, non, tout n'est pas perdu. Rien n'est irréparable quand on a la bonne volonté et la simplicité du cœur. Ne vous appliquez plus à vous torturer vous-même. N'y a-t-il pas de l'orgueil et... qui sait?.., quelque cabotinage intime dans cette complaisance à considérer, à couver, à entretenir son propre mal? Vous guérirez, rien qu'en vivant et en aimant. Vous êtes jeunes tous deux, et vous pouvez vous faire encore un joli bonheur en raccommodant les morceaux du passé... A quoi pensez-vous?

GEORGES.

Je pense... que vous êtes la meilleure des amies; que je ne puis rien vous cacher; que vous connaissez toutes mes plaies et le baume qu'il leur faut; enfin que j'ai envie de vous croire et de vous obéir.

THÉRÈSE.

L'envie ne suffit pas, monsieur. Que décidez-vous?

GEORGES.

Eh bien... écrivez-lui, et faites-lui espérer que peut-être... dans quelque temps... Mais c'est vous qui l'aurez voulu?

Il est bien entendu que l'idée est de vous; que, s'il ne sortait de là que plus de douleur encore, j'aurais le droit de vous maudire?

THÉRÈSE.

Oui, mon ami, c'est entendu. (Montrant la porte de droite.) Vous savez qu'elle est là?

GEORGES.

Qui?

THÉRÈSE.

Suzanne.

GEORGES.

Suzanne est là?... Non, non, qu'elle s'en aille! Je ne peux pas encore... c'est trop tôt... je vous jure que je ne peux pas!

THÉRÈSE, ouvrant la porte.

Viens, Suzanne. (A Georges.) A tout à l'heure, mon ami.

Elle sort par la porte du fond.

SCÈNE III

GEORGES, SUZANNE.

SUZANNE. Elle s'avance, très humble, vers Georges, qui a le dos tourné.

Georges!

GEORGES.

Je ne vous attendais pas, Suzanne.

SUZANNE.

Georges! ne me chassez pas!... Laissez-moi vivre auprès de vous... me racheter... vous prouver que je ne suis pas tout à fait indigne de votre pardon... Je ne serai pas gênante... Ne me regardez pas... mais supportez-moi dans votre maison... Voulez-vous?

GEORGES.

Oui, Suzanne.

SUZANNE.

Que vous êtes bon! Que je vous aime!... (Elle lui prend la main par derrière, et la baise.) Alors... vous voulez bien que je reste?

GEORGES.

Oui, Suzanne... (Elle a gardé sa main; il l'amène lentement en face de lui.) Mais vous comprenez, n'est-ce pas, que ce moment est grave pour nous deux? Vous savez à quoi vous vous engagez en

rentrant ici? Enfin... vous avez la ferme volonté de ne plus jamais...

SUZANNE.

Ah! Dieu!

GEORGES.

Jurez-le.

SUZANNE.

Ah! oui, je le jure.

GEORGES.

Ainsi donc, le passé n'existe plus? Nous n'en parlerons jamais?

SUZANNE.

Jamais.

GEORGES.

Nous n'y penserons même jamais?

SUZANNE.

Jamais.

Georges l'attire, elle s'incline, il la baise sur le front.

GEORGES.

Et maintenant, essayons de vivre! (Un long silence. Suzanne est immobile : Georges se promène dans le salon.) Ta mère va bien?

SUZANNE.

Pas trop.

GEORGES.

Qu'est-ce qu'elle a?

SUZANNE.

Rien de sérieux. Ses névralgies.

GEORGES.

Oui, le changement de temps.

SUZANNE.

C'est probable.

Un silence.

GEORGES.

Par quel train es-tu venue?

SUZANNE.

Par le train de cinq heures. Thérèse m'attendait à la gare.

GEORGES.

Et tes bagages?

SUZANNE.

Thérèse a dit qu'elle les enverrait prendre.

GEORGES.

Ah! à propos, nous dînons chez elle, ce soir. Tu feras la connaissance de son mari. C'est un ancien camarade à moi.

SUZANNE.

Oui, je sais.

Un silence.

GEORGES.

Mais... j'y songe... après ce long voyage... par cette poussière... Veux-tu passer dans ma chambre?

SUZANNE.

Volontiers.

GEORGES.

Tiens, c'est par ici. (Il ouvre la porte de gauche.) Tu vois, la maison n'est pas mal... Presque un petit hôtel, entre cour et jardin... Et je ne paye pas ça trop cher... C'est une occasion... Imagine-toi...

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Quinze jours après. — Même salon qu'au premier acte, mais plus élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, GEORGES.

SUZANNE. Elle est assise et travaille à un petit ouvrage de femme. Georges entre.

Bonsoir, mon ami... La journée a été bonne? Tu as bien travaillé?

GEORGES, indifférent.

Oui.

SUZANNE.

Tu n'as pas eu d'ennuis?

GEORGES.

Non.

SUZANNE.

Alors, tu es content?

GEORGES.

Oui.

SUZANNE.

C'est vrai que les ouvriers t'adorent?

GEORGES.

Je ne suis pas méchant avec eux.

SUZANNE.

Sais-tu ce qu'on a dit de toi, hier, dans une maison où j'étais en visite?

GEORGES.

Voyons.

SUZANNE.

Que tu étais un homme tout à fait supérieur, — oui, c'est comme cela qu'on a dit, — et que ton invention était une des plus belles choses, et des plus utiles, qu'on eût trouvées depuis très longtemps. Explique-la-moi, veux-tu?

GEORGES.

Quoi?

SUZANNE.

Ton invention.

GEORGES.

Tu ne comprendrais pas.

SUZANNE.

Si tu me l'expliquais, toi, je comprendrais peut-être.

GEORGES.

Laisse donc, ce n'est pas ton affaire.

SUZANNE.

On disait que ta découverte sauvait tous les ans plusieurs centaines de vies humaines.

GEORGES.

C'est possible.

SUZANNE.

C'est très beau, cela! Ah! comme je suis fière de toi! et comme je t'aime! (Elle l'embrasse, il s'y prête avec impatience.) Tu ne veux pas que je t'embrasse?

GEORGES.

Mais si.

SUZANNE.

Qu'est-ce que tu as contre moi?

GEORGES.

Je n'ai rien.

SUZANNE.

Si! tu as quelque chose.

GEORGES.

Pourquoi n'es-tu pas sortie aujourd'hui?... Tu devrais te promener un peu tous les jours, voir tes amies... Une jeune femme comme toi a besoin de distractions.

SUZANNE.

Des amies... je n'ai pas pu m'en faire de bien sérieuses en quinze jours... Et puis... j'avais cru que tu préférais que je reste à la maison... Je m'y plais beaucoup, je t'assure, et j'ai de quoi m'occuper... Tiens, ce petit salon, on ne le reconnaît déjà plus.

GEORGES.

En effet.

SUZANNE.

Et c'est moi qui ai tout arrangé... N'est-ce pas que c'est joli?

GEORGES.

Oui.

SUZANNE.

Tu dis cela sans conviction. Est-ce que ça ne te plaît pas?

GEORGES.

Mon Dieu...

SUZANNE.

Allons, dis! — Ça m'est égal que tu critiques, pourvu que tu prêtes un peu d'attention à ce que je fais.

GEORGES.

Eh bien...

SUZANNE.

Quoi?

GEORGES.

Eh bien... que veux-tu? j'ai des goûts un peu bourgeois... Et tous ces bibelots et ces fanfreluches...

SUZANNE.

Tu n'aimes pas ça?

GEORGES.

Oh! moi, je n'y entends rien. Mais je trouve ça un peu... Tu ne te fâcheras pas? Enfin, je trouve ça un peu salon de cocotte. Voilà.

SUZANNE.

Oh! Georges! Et moi qui me suis donné tant de mal et qui m'imaginais que c'était joli! (*Se maîtrisant.*) Mais je changerai tout cela, sois tranquille, et de bien bon cœur, je t'assure... Vois-tu, je veux qu'il n'y ait jamais rien, en moi ou autour de moi, qui te déplaise.

GEORGES.

Pourquoi n'es-tu pas sortie cet après-midi?

SUZANNE.

Je t'ai déjà répondu. Il y a des jours où je ne déteste pas de rester seule dans mon petit coin.

GEORGES.

Allons donc, ce n'est pas la vraie raison.

SUZANNE.

Je n'en vois pourtant pas d'autre.

GEORGES.

Si tu avais le courage d'être absolument sincère...

SUZANNE.

En cherchant bien, il y a peut-être encore ceci. Te rappelles-tu ce que tu m'avais dit au sujet de la belle madame Rousseau, une de nos nouvelles connaissances?

GEORGES.

Ma foi, non.

SUZANNE.

Tu as désiré que je la voie moins, parce qu'elle te paraît un peu légère et que tu crains qu'elle n'ait sur moi une mauvaise influence. Alors, comme j'étais presque sûre de la rencontrer si j'étais sortie aujourd'hui, j'ai préféré m'abstenir.

GEORGES.

Mais ce n'est pas du tout ce que je voulais. Je te conseillais seulement de ne pas faire de madame Rousseau ton amie intime, de rendre insensiblement vos relations plus rares... Tu agis comme si j'étais un tyran; c'est ridicule.

SUZANNE.

J'avais cru bien faire. Pardonne-moi.

GEORGES.

Oh! ce n'est rien, et il n'y a pas là matière à tant de repentir. Mais tu devrais comprendre que j'ai plus de confiance

que cela dans ta raison et que je ne veux pas te rendre la vie impossible... En tout cas, tu pouvais aller faire une visite à Thérèse... Pourquoi ne la vois-tu pas plus souvent?

SUZANNE.

Mais, mon ami, voilà deux fois que je vais chez elle sans la trouver, et il y a bien huit jours qu'elle-même n'est venue ici. C'est elle, on le dirait, qui s'éloigne de nous.

GEORGES.

Quelle idée! Thérèse est toujours la même pour nous... Mais elle a son mari, sa maison... Enfin, pour en revenir à toi, j'aime mieux que tu sortes, que tu te promènes... Il n'est pas bon que tu restes seule trop souvent... A quoi peux-tu bien penser pendant ces longues heures?

SUZANNE.

Mais à rien, mon ami; je n'ai pas le temps. Quand on veut s'occuper sérieusement de son ménage...

GEORGES.

Si! tu penses à quelque chose. Je le vois, j'en suis sûr... Je sens bien que tu as toujours l'esprit ailleurs... Tiens, hier soir, au théâtre... c'était pourtant très gai... eh bien, tu faisais une figure!

SUZANNE.

Tu te trompes, je me suis beaucoup amusée...

GEORGES.

En dedans, alors?

SUZANNE.

Cela tient peut-être à ce que j'ai déjà vu la pièce. Nous allons au théâtre presque tous les soirs.

GEORGES.

Dame, qu'est-ce que nous ferions de nos soirées, ici, en tête à tête? Tu n'as pas tant de distractions, d'ailleurs.

SUZANNE.

Je me passerais bien de celle-là, si tu voulais.

GEORGES.

Non. Il est excellent que nous sortions, et le plus possible. Seulement, je l'avoue, je voudrais que tu eusses l'air de t'amuser un peu plus. Pourquoi faisais-tu cette figure?

SUZANNE.

Mais...

GEORGES.

A cause du sujet de la pièce, n'est-ce pas? Il était question d'un mari... Eh! ma pauvre enfant, de quoi veux-tu que nous parlent les vaudevillistes? C'est la vieille gaieté française, ça!.. Si on ne venait pas là pour oublier, il y aurait toujours une bonne moitié de la salle qui n'oserait pas rire... Pourquoi ne riais-tu pas? Je riais bien, moi!

SUZANNE.

Georges!

GEORGES.

Dis, à quoi songeais-tu?

SUZANNE.

A rien, mon ami.

GEORGES.

En ce moment même, à quoi songes-tu? Voyons, sois franche... A l'instant où je te parle... là, sous ce front... se lèvent des souvenirs, des images... Ose dire que non!

SUZANNE.

Mais, mon ami, ce n'est pas moi, c'est toi qui y penses toujours.

GEORGES, étonné.

Oui... c'est vrai... toujours... (Un silence.) Veux-tu que je te dise pourquoi?

SUZANNE.

Georges! de grâce...

GEORGES.

C'est parce que... en somme... j'ignore, moi, comment cela s'est passé... C'est ma faute! je ne t'ai pas interrogée, je n'ai même pas voulu t'entendre... Mais il y a des choses... des détails... que je voudrais savoir à présent, que j'ai besoin, oui, besoin de savoir... Promets-moi de me répondre; et, quand je saurai, ce sera fini, bien fini: je ne te ferai plus souffrir, jamais.

SUZANNE, suppliante.

Mon ami...

GEORGES.

Si! si! il le faut... Sans cela, je ne serai jamais tranquille et je te rendrai toujours malheureuse... Dis, où était-ce, ces rendez-vous? Comment faisais-tu pour y aller?

SUZANNE.

Je t'en supplie, ne nous fais pas tout ce mal...

GEORGES.

Il faut que tu dises : il le faut. C'était... dans une chambre d'hôtel garni?

SUZANNE.

Non.

GEORGES.

Alors... dans un appartement qu'il avait meublé?

SUZANNE.

Oui.

GEORGES.

Et... à quelle heure vous retrouviez-vous?... Réponds! mais réponds donc !.. L'après-midi ? quand tu sortais pour tes visites ?

SUZANNE.

Oui.

GEORGES, ricanant.

Pendant que moi, pauvre imbécile... Oh! je vois tout cela d'ici : le fiacre, la double voilette, la maison à deux sorties... où il y a une couturière... C'est bien cela, n'est-ce pas?

SUZANNE.

A peu près.

GEORGES.

Au moins, ça n'est pas original! — Et... tu restais longtemps?

SUZANNE.

Oh! non.

GEORGES.

Une heure?

SUZANNE.

Je ne sais pas.

GEORGES.

Et... tu y es allée plusieurs fois?

SUZANNE.

Deux fois.

GEORGES.

Mais j'ai fait, vers ce temps-là, des absences de plusieurs jours... Vous ne vous êtes jamais vus... la nuit... chez nous?

SUZANNE.

Non.

GEORGES.

Non?

SUZANNE.

Je le jure devant Dieu, qui me tiendra compte de ce que j'endure en ce moment.

GEORGES.

Et... comment cela a-t-il commencé? Où et quand t'a-t-il parlé d'amour pour la première fois?

SUZANNE.

Je ne sais plus. Et qu'importe?

GEORGES.

Mais... qu'est-ce qui te plaisait particulièrement en lui? En quoi m'était-il supérieur?... Tu ne veux pas répondre? A quoi penses-tu encore?... (Se rapprochant.) Est-ce que... Enfin... tu étais heureuse?

SUZANNE.

Non.

GEORGES.

Tu mens! tu mens!

SUZANNE.

Ah! Georges, tu es bien méchant, bien méchant!

Elle éclate en sanglots.

GEORGES.

Oui, je suis une brute... et un lâche, car nous avions juré de ne jamais parler de ces choses, et je manque à la parole donnée... Toi, tu l'as tenue. Il est vrai que cela t'était plus facile.

SUZANNE.

Hélas! si tu as tant souffert pour te taire, songe à ce que j'ai dû souffrir, moi, pour parler.. Tiens-moi compte de cela, mon ami. Vois, je ne te fais pas de reproches, et j'essaye de ne pas pleurer. Mais si tu recommençais à m'interroger comme tout à l'heure... je serais toujours ta servante... seulement, crois-moi, quelque mal que j'aie pu te faire, nous ne tarderions pas à être quittes.

GEORGES.

Tu as raison, Suzanne, et c'est moi qui te demande pardon... Mais c'est fini maintenant, bien fini... Allons, sèche tes yeux... et sors un peu, promène-toi... tu as encore le temps, et cela te fera du bien.

SUZANNE.

Je n'en ai guère envie, mon ami.

GEORGES.

Mais si! mais si!... Tu n'es pas obligée de garder la maison... tu es libre... Va faire un tour, je le veux... j'ai besoin d'être seul... Oui, c'est fini... Allons, va... mais va donc!

SUZANNE.

Oui, mon ami.

Elle sort.

SCÈNE II

GEORGES, seul.

Travaillons! Il n'y a encore que cela.

Il s'assied à une table, ouvre un livre, remue des papiers, prend une plume et reste les yeux fixés devant lui. Entre Thérèse.

SCÈNE III

GEORGES, THÉRÈSE.

GEORGES, joyeux.

Vous?

THÉRÈSE.

Suzanne n'est pas ici?

GEORGES.

Vous ne l'avez pas rencontrée?

THÉRÈSE.

Non.

GEORGES.

Elle vient de sortir.

THÉRÈSE.

Alors, je me sauve. Je venais la prendre.

GEORGES.

Justement, elle se plaignait de ne plus vous voir. Elle disait que vous vous éloignez de nous.

THÉRÈSE.

Vous savez bien que non. Mais je viens d'être mêlée si intimement à sa vie. J'ai peur quelquefois que ma présence ne lui soit un peu pénible, du moins dans les premiers temps... et je ne veux pas m'imposer... C'est un sentiment bien facile à comprendre.

GEORGES.

Évidemment.

THÉRÈSE.

Lui avez-vous dit que le hasard nous avait fait nous rencontrer deux ou trois fois à l'heure où vous sortez de l'usine... ce qui est tout naturel, puisque c'est dans mon quartier?

GEORGES.

A quoi bon le lui dire? Elle croirait que nous parlons d'elle. Cela l'inquiéterait. Il vaut mieux qu'elle ne sache pas.

THÉRÈSE.

Évidemment.

GEORGES.

Ah! Thérèse, ces bonnes promenades avec vous, ces causeries — trop courtes — le long des grands quais déserts... ce sont mes seuls bons moments, à moi. J'étoufferais, si je ne vous avais pas. Comme c'est gentil d'être venue! Voulez-vous que je vous dise? Je vous attendais un peu.

THÉRÈSE.

Alors... vous et Suzanne, ça ne va pas mieux?

GEORGES.

Ah! bien oui! Je viens encore de lui faire une scène absurde.

THÉRÈSE.

A propos de quoi?

GEORGES.

Oh! à propos de rien.

THÉRÈSE.

Est-ce qu'elle n'est pas gentille avec vous?

GEORGES.

Elle? Elle est parfaite... Seulement... voilà, j'ai beau faire, je me souviens... toujours. C'est un mal que j'ai dans le sang et que je traîne partout. Je me fais l'effet d'un rat empoisonné.

THÉRÈSE.

Cependant, vous ne pouvez pas douter de son repentir, ni de son affection?

GEORGES.

Oui, elle fait ce qu'elle peut... Mais c'est plus fort que moi. J'avais cru que, l'ayant là, ça irait mieux; que, de la voir et de la tenir, cela ferait évanouir les fantômes. Eh bien,

c'est tout le contraire. Quand elle est triste, cela m'exaspère, parce que je m'imagine qu'elle songe à ce qui s'est passé ; et quand elle sourit, il me semble qu'elle se moque de moi... Écoutez, Thérèse, depuis qu'elle est revenue... c'est terrible... je ne pense qu'à lui, à l'autre... à son amant... j'y pense beaucoup plus encore qu'auparavant... Si je l'ai laissé tranquille, là-bas, quand la chose est arrivée, c'est qu'alors j'étais absolument décidé au divorce... mais, à présent, il est clair que ma situation vis-à-vis de lui n'est plus la même ; et j'ai des envies d'aller le trouver, ce misérable, et de lui dire...

THÉRÈSE, souriant.

Il est un peu tard pour cela, mon ami.

GEORGES.

Je vous parais ridicule?

THÉRÈSE.

Non : mais bien à plaindre... et aussi, laissez-moi vous le dire, bien peu généreux. Oui ou non, avez-vous pardonné à Suzanne?... Vous n'avez pas le droit, l'ayant reprise, de la rendre malheureuse. Ce qu'on offre d'une main, on ne le retire pas de l'autre. Prenez garde, Georges, vous êtes coupable, réellement coupable.

GEORGES.

Vous en parlez à votre aise, mon amie. Pardonner... c'est fait. Mais oublier... je ne peux pas. Comprenez donc que je ne peux pas! Tenez, à certains moments, elle m'attendrit avec son gros chagrin et ses airs de soumission : d'ailleurs, elle est jeune et pas laide... Je l'embrasse et la caresse comme une jolie enfant qu'elle est... Mais, dès que je la tiens dans mes bras... c'est comme une flamme aiguë qui me traverse le cerveau... je me dis : « Elle compare », et alors je la repousse brutalement, ou bien encore je la serre comme si je voulais lui faire du mal, avec colère : et elle a peur, et elle ne sait pas ce que cela veut dire... Au fond, je crois maintenant que je la hais... C'est que je l'ai trop aimée... Ce qu'elle était pour moi, cela ne se peut exprimer. J'avais beaucoup étudié, beaucoup voyagé, beaucoup vécu même, si vous voulez : j'avais rencontré en chemin des femmes de toutes les couleurs. Mais je n'avais jamais donné mon cœur, le temps m'avait manqué. Suzanne était en réalité mon premier amour. Ce que je croyais trouver

en elle, c'était, après tant d'agitations, le repos et la douceur de toute ma vie. J'avais concentré en elle toutes mes tendresses, toutes mes pensées, toutes mes ambitions : je travaillais pour qu'elle fût fière de moi et pour qu'elle fût riche : et c'est à cause d'elle que j'étais heureux de mes succès... Vous ne vous figurez pas avec quel sérieux de tous les diables j'avais pris le mariage... C'est bête, hein ?

THÉRÈSE, un peu troublée.

Mais non.

GEORGES.

Et tous les jours, quand je rentrais, en voyant de la rue sa fenêtre éclairée, le cœur me battait comme au lendemain de mes noces... Oui, chaque fois, le cœur me battait, à mesure que je sentais plus proche son frais baiser, ce baiser du retour, dont l'attente avait rempli les heures de ma journée... Comprenez-vous cela, mon amie ?

THÉRÈSE, de même.

Mais oui, parfaitement.

GEORGES.

Jugez ce que j'ai dû souffrir !... Ah ! ma pauvre Thérèse, que cela est triste !

THÉRÈSE.

Oui, bien triste... j'y songe souvent... Car, Dieu merci, depuis un mois, j'ai vécu absolument de votre vie. Hélas ! je voudrais tant vous être bonne à quelque chose ! Cela me fait tant de peine de vous voir ainsi ! Mais que vous dire ? Le seul moyen que j'aie de vous soulager un peu, c'est de vous écouter... Et je vous écoute avec tout mon cœur. Qui sait ? A force de vous plaindre et de vous confesser, vous souffrirez moins. Puis, à voir les efforts de Suzanne, vous arriverez peu à peu à la juger dans un sentiment de justice, comme un homme, puisqu'il paraît que vous autres hommes vous êtes plus justes que nous. Laissez agir le temps... Je vous jure que vous pouvez encore être heureux.

GEORGES.

Non, allez... J'ai voulu me faire illusion... Mais entre elle et moi, il y a l'irréparable ; et ni le temps, ni ma raison, ni son repentir n'y peuvent rien. Il faudrait autre chose.

THÉRÈSE.

Quoi donc?...

GEORGES.

Je ne sais. Mais, moi non plus, je ne suis pas le même qu'auparavant. Je vaux moins, cela est certain. Même dans les instants où il m'arrive de croire que je l'aime encore, ce n'est plus du même amour qu'autrefois... oh! non. C'est très mystérieux, ces choses-là... Vous ne comprenez pas cela, vous, Thérèse?

THÉRÈSE.

Pourquoi dites-vous toujours que je ne comprends pas?

GEORGES.

Vous êtes si tranquille, si naturellement raisonnable! Vous avez d'ailleurs pour mari le meilleur garçon du monde... Ah! vous êtes heureuse, vous!

THÉRÈSE.

Heureuse? Évidemment, je le suis. Je l'étais même complètement avant toutes vos histoires. Nous jouissons, Jacques et moi, d'une excellente santé morale... j'en suis presque honteuse... Ah dame! nous n'avons pas vos grands mouvements de passion, ni vos violences, ni vos déchirements, ni votre talent pour souffrir. Nous sommes très paisibles, très ordinaires... Quand vous me racontez comment vous aimiez Suzanne... enfin, il est certain que je n'ai jamais été aimée comme ça, moi... Oui, je suis heureuse... à condition peut-être de ne pas trop réfléchir sur la qualité de mon bonheur. Aussi, je n'y réfléchis pas.

GEORGES.

Vous êtes la sagesse, Thérèse; vous êtes la sérénité et la bonté...

THÉRÈSE.

Oui, oui, c'est entendu.

GEORGES.

Ne vous moquez pas... Voulez-vous que je vous dise?... C'est une femme comme vous qu'il m'aurait fallu.

THÉRÈSE.

Heu!

GEORGES.

En somme, cela aurait très bien pu arriver. Je vous ai connue bien longtemps avant Suzanne. Vous étiez aussi jolie

qu'elle... Vous l'êtes toujours... Plus même... mais si!... Pourquoi gardez-vous votre voilette?

THÉRÈSE.

Cela vous gêne beaucoup?

GEORGES.

Mais oui, cela me cache vos bons yeux.

THÉRÈSE.

Alors...

Elle ôte sa voilette et la jette sur une chaise.

GEORGES, la regardant.

Oui, c'est bien vous... Je vous reconnais... Je vous revois jeune fille... Vous n'avez presque pas changé... Vous aviez déjà cet air calme et doux, ce charme qui enveloppe et qui apaise... Seulement, comme nous jouions ensemble depuis notre enfance, vous n'étiez pas une femme à mes yeux et j'ai passé auprès de mon bonheur sans m'en douter... Mais je suis bien fat! Sais-je si vous auriez voulu de moi?

THÉRÈSE.

Eh! peut-être.

GEORGES.

Vraiment?

THÉRÈSE.

Mon Dieu, oui... Je vais vous dire un secret. Il n'y a pas d'inconvénient à cela : c'est si loin... Eh bien, quand vous avez demandé Suzanne... oh! sans doute ce n'a pas été un de ces désespoirs... J'étais déjà très raisonnable, comme vous dites... mais, tout de même, j'ai eu un peu de dépit. Il n'y a pas à dire, j'avais déjà beaucoup de sympathie pour vous, mon ami Georges. Et si, dans ces derniers temps, je me suis donné tant de mal pour vous, c'était bien par franche et bonne amitié, mais peut-être aussi qu'il y avait dans ce beau zèle un ressouvenir des trois ou quatre petites larmes que vous m'aviez coûtées autrefois... Mais parlons d'autre chose, voulez-vous?

GEORGES.

Parlons de cela, au contraire... Quel malheur, Thérèse! quel malheur! Nous aurions été si heureux ensemble! C'était vous, ma vraie compagne. Comment n'ai-je pas vu cela? Avec votre ferme raison, vous auriez été pour moi non seulement la femme, mais la chère associée. Votre vaillante gaieté

m'aurait fait la vie légère... Et vous ne m'auriez pas trahi, vous! Vous m'auriez aimé doucement et solidement... comme je vous eusse aimée... et pour toujours...

THÉRÈSE, rêveuse.

Oui... je le crois...

GEORGES.

Au moins, puisque tout cela n'est pas, qui eût été si bon, ayez bien pitié de moi, mon amie... (Il lui a pris la main; elle la retire.) Qu'est-ce que vous avez?... Vous pouvez bien me donner votre pitié... et votre tendresse. J'y ai droit... car enfin, Thérèse, c'est votre faute si je me trouve aujourd'hui un peu plus à plaindre qu'il y a quinze jours... Soyez-moi donc meilleure encore, puisque, sans le savoir, vous aussi vous m'avez fait du mal... Laissez-moi vous aimer, me réfugier dans votre tendresse et m'y enfouir, et m'y réchauffer...

Il s'est rapproché et a presque mis sa tête sur l'épaule de Thérèse.

THÉRÈSE, effrayée.

Georges! Georges!

GEORGES.

Quoi donc, ma chérie?

THÉRÈSE.

Il ne faut pas, Georges! il ne faut pas!

GEORGES.

Qu'est-ce qu'il ne faut pas?

THÉRÈSE.

Mais...

GEORGES.

Mais je vous adore, Thérèse, voilà la vérité; et ce qui m'étonne, c'est que j'aie mis tout ce temps à m'en apercevoir. Quand je prenais cet étrange plaisir à vous confesser, à vous, des choses que j'aurais voulu me cacher à moi-même... c'est que je vous aimais... Et vous-même, Thérèse, si vous me supportiez avec cette douceur d'ange, si mes plaintes éternelles ne vous rebutaient point, si vous repreniez tous les jours votre tâche patiente de consolatrice, c'est que vous aimiez à me consoler, c'est qu'un peu de ma fièvre vous gagnait, et qu'il y a des choses qu'on n'écoute pas impunément... Ne me repoussez pas, ma chérie. Après ce que vous avez fait pour moi, ce serait trop méchant... Donnez-moi vos yeux... vos cheveux... votre bouche...

THÉRÈSE, se dégageant doucement.

Georges, vous êtes fou. (Elle se remet debout et se trouve devant la fenêtre.) Mon Dieu ! Suzanne !

GEORGES.

Suzanne?

THÉRÈSE.

Elle ouvre la porte de la cour... Adieu, mon ami... Je sortirai par le jardin.

GEORGES.

Vous ne voulez pas la voir?

THÉRÈSE.

Non.

GEORGES, lui prenant les poignets.

A demain donc, Thérèse.

THÉRÈSE.

Non.

GEORGES, sans la lâcher.

Je le veux... Par pitié, Thérèse!

THÉRÈSE.

Eh bien, à demain.

Elle sort.

SCÈNE IV

GEORGES, seul.

Il remet en place les sièges dérangés, s'assied au bureau et fait semblant de travailler.

SCÈNE V

GEORGES, SUZANNE.

GEORGES, très aimable.

As-tu fait une bonne promenade?

SUZANNE.

Oui, mon ami.

GEORGES.

Où as-tu été?

SUZANNE.

Au hasard d'abord. Et puis je suis encore allée pour voir Thérèse. Elle n'y était pas.

GEORGES.

Tu n'as pas fait ton petit tour dans les magasins?

SUZANNE.

Non. Je crains les tentations... Tu n'as pas l'air de t'en douter, mais je suis devenue une ménagère très sérieuse. Si tu voyais mes carnets!

GEORGES.

Je les ai vus. Tu es une bonne petite femme, Suzette, et je t'aime bien... Qu'est-ce que tu as?

SUZANNE.

Il y a si longtemps que tu ne m'as parlé comme ça!.. Je suis contente, bien contente.

GEORGES.

Je n'ai qu'un seul reproche à te faire.

SUZANNE, inquiète.

Ah!

GEORGES.

C'est, justement, que tu es en train de devenir trop économe. (La regardant.) Qu'est-ce que c'est encore que cette robe-là? Ce n'est pas gai, sais-tu? J'ai remarqué que tes toilettes étaient maintenant d'une austérité!

SUZANNE, ravie.

Tu fais attention à cela?

GEORGES.

Moi, je veux te voir belle et parée, comme autrefois. Nous sommes assez riches, Dieu merci... Je veux que tu me fasses honneur... C'est comme ce salon.. Je ne savais pas ce que je disais tout à l'heure. Il est très joli et très bien arrangé, ce salon... Il est tout naturel qu'une femme de ton âge...

SUZANNE.

(Pendant ce qui précède, elle a trouvé sur une chaise la voilette de Thérèse.)

Et toi, qu'as-tu fait pendant mon absence?

GEORGES.

Moi!... J'ai lu, j'ai travaillé... tu vois?

Il remue des papiers sur le bureau.

SUZANNE.

Tu n'as pas été dérangé?

GEORGES.

J'ai travaillé, je te dis... et même pas mal. Je suis sur la piste d'une idée...

SUZANNE.

Tu as travaillé tout le temps?

GEORGES.

A peu près.

SUZANNE.

A peu près?

GEORGES.

Ah çà, qu'est-ce que tu as avec tes questions? (Il se retourne et voit la voilette dans la main de Suzanne.) Ah! cette voilette?...

SUZANNE.

Pourquoi ne me disais-tu pas que Thérèse est venue?

GEORGES.

Et toi, pourquoi m'interroges-tu avec cette insistance?... Oui, Thérèse est venue... Elle venait te chercher... Et après? Qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

SUZANNE.

Rien... sinon...

GEORGES.

Sinon?

SUZANNE.

Sinon ton silence là-dessus, et la vivacité avec laquelle tu réponds à des questions bien innocentes.

GEORGES.

Voyons, voyons, Suzanne, nous n'allons pas intervertir les rôles à ce point? Ce serait plaisant! Tu ne vas pourtant pas me faire des scènes de jalousie? D'abord, je ne le mérite pas... Et quand même...

SUZANNE.

N'achève pas, Georges... (Avec un grand effort.) Non, va, je ne suis pas jalouse... Je connais Thérèse, je suis bien sûre qu'elle ne voudrait pas me faire de mal. Je n'oublie pas quelle amie elle a été pour nous; je conçois très bien que tu lui donnes une place à part dans ton cœur et je ne dois pas en prendre d'ombrage... Je tâcherai d'être bonne comme elle, voilà tout. — Seulement... si j'ose te faire une prière... ne me cache rien!...

GEORGES.

Mais...

SUZANNE.

Oui, c'est entendu, tu n'avais rien à me cacher : c'est moi qui ai été maladroite et sotte. Mais comprends comment je te dis cela... Je te place si haut, il y a tant de respect et de confiance dans l'amour que j'ai pour toi; même quand tu es un peu méchant, tu es si bien pour moi le seul appui, le seul asile, que, si je ne pouvais plus croire en toi, d'une foi absolue, comme un enfant, tout me manquerait et je sens que je ne pourrais plus vivre.

GEORGES.

Que de grandes phrases, ma chérie!... Allons. l'incident est clos, et nous n'en parlerons plus... (Il se promène à grands pas.) Nous sommes fous, ma parole! ou en train de le devenir... C'est vrai, nous sommes là à prendre les choses au tragique... Je me demande si elles valent même la peine d'être prises au sérieux!... On dirait que ce qui nous est arrivé est unique, que cela ne s'est jamais vu depuis que le monde est monde!... Ah! Dieu! si on connaissait l'histoire de tous les ménages!... C'est stupide, à la fin, cette rage de tout dramatiser... Écoute, je te propose une trêve. Le passé est le passé... Je suis maintenant sûr de toi, et tu n'es plus une petite fille. Sois tranquille, je ne t'ennuierai plus. Mais sois raisonnable de ton côté. C'est bien le moins, n'est-ce pas? que tu oublies quand je ne veux plus me souvenir... Et puis... si tu veux me faire plaisir... ne me place plus si haut. Je ne suis qu'un homme... et ça n'est pas merveilleux, un homme... Oui, j'étais un rêveur: je prenais l'amour, et le mariage, et tout, avec un sérieux... qui devait me rendre joliment assommant!... Mais, décidément, il ne faut pas exiger de la vie ce qu'elle ne peut donner. Je m'accommode très bien de ce qu'elle nous laisse. Nous vivrons gentiment... en bons compagnons... tiens, comme Jacques et Thérèse. Voilà des sages, et qui comprennent l'existence!... Et maintenant que le pacte est conclu, embrassons-nous, ma chère petite camarade...

Il sort en fredonnant.

SUZANNE, seule.

Hélas! je l'aimais mieux quand il était méchant.

ACTE TROISIÈME

Un mois après. — Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, entrant.

Oui, c'est moi. Ça n'a pas l'air de vous faire plaisir?

GEORGES.

Vous n'avez donc pas reçu ma lettre?

THÉRÈSE.

C'est parce que je l'ai reçue que me voilà.

GEORGES, inquiet.

Mais Suzanne?

THÉRÈSE.

Rassurez-vous, elle n'est pas rentrée... Mais, au reste, ce qui pourrait le mieux lui donner l'éveil, c'est la rareté de mes visites depuis six semaines. Il n'y a donc nul inconvénient, au contraire, à ce qu'elle me trouve ici.

GEORGES.

Eh bien, mon amie, voulez-vous l'attendre?... Moi, je suis obligé d'aller à l'usine. (Regardant l'heure.) L'heure est même déjà passée.

Il va pour sortir, elle lui barre le chemin.

THÉRÈSE, ironique.

Cela est tout à fait fâcheux, mais vous m'entendrez. N'ayez pas peur, je ne vous retiendrai pas longtemps. Seulement, voilà trois fois de suite que vous m'écrivez qu'il ne vous est pas possible de vous trouver à notre rendez-vous. Oh! vous me donnez chaque fois les meilleures raisons du monde. Je viens vous demander si vous êtes sincère. Georges, je vous adjure de me dire la vérité. Je suis prête.

GEORGES.

Mais, mon amie, il n'y a rien du tout. Il y a que je ne fais pas toujours comme je veux; il y a que, n'étant libres ni l'un

ni l'autre, nous sommes tenus à la plus grande prudence, et que...

THÉRÈSE.

Allons, Georges, la vérité?

GEORGES.

Mais je vous l'ai dite.

THÉRÈSE.

Non.

GEORGES.

Eh bien... je ne vous aurais jamais dit cela si vous ne m'aviez pas questionné avec cet acharnement... mais Suzanne m'inquiète; voilà! Je ne sais pas ce qu'elle soupçonne ou ce qu'elle devine, mais il est évident qu'elle est très malheureuse et qu'elle passe à pleurer dans les coins tout le temps où je ne suis pas là... Et, de la voir si changée, avec sa pauvre petite figure amaigrie, ses yeux creux et rougis de larmes... enfin, cela me fait pitié à la longue, et je n'étais sans doute pas fait pour le rôle de bourreau.

THÉRÈSE.

C'est tout?

GEORGES.

Mais vous devez comprendre cela, Thérèse. Il n'est pas possible que Jacques lui-même n'ait pas quelque vague soupçon.

THÉRÈSE.

Ne vous occupez pas de Jacques, mon ami. Il est un peu tard... Je vous ai dit qu'il avait confiance en moi et j'ai eu la charité de lui épargner toute souffrance. Que votre bon cœur se rassure.

GEORGES.

Pauvre garçon!

THÉRÈSE.

Vous le plaignez aussi? Vous plaignez tout le monde! Eh bien, et moi?

GEORGES, *suivant sa pensée.*

Je vous avoue que je ne peux plus rencontrer Jacques sans une gène inexprimable... Tenez, je me souviens qu'une des choses qui m'indignaient le plus, c'était de penser que l'autre... là-bas... vous savez?...

THÉRÈSE.

Oui, oui, l'amant de Suzanne.

GEORGES.

C'était de penser que cet homme avait eu la lâcheté, dans le temps même où il me trahissait, de me tendre la main. Et voilà que je fais la même chose... Ah! misère de nous!

THÉRÈSE.

Est-ce que vous croyez, mon ami, que c'est d'un très galant homme, ce que vous faites là avec moi?

GEORGES.

Mais...

THÉRÈSE.

Vous doutez-vous que vous venez de me dire les choses les plus dures et les plus humiliantes que puisse entendre une femme?

GEORGES.

Moi?

THÉRÈSE.

Eh! mon Dieu, oui... Tout ce dont vous vous plaignez, on n'en souffre pas quand on aime.

GEORGES.

Mais je vous aime toujours, Thérèse. N'avez-vous pas été pour moi l'amie incomparable, le cœur où j'ai trouvé un refuge?...

THÉRÈSE.

Oui... j'ai été.

GEORGES.

Mais vous êtes encore tout cela, Thérèse. Mes plaintes même de tout à l'heure en sont la preuve. Si je vous dis tout, c'est qu'en effet je suis à vous tout entier, tel que je suis, avec toutes mes faiblesses, toutes mes misères, et que votre divine bonté m'a laissé prendre l'habitude de rejeter sur vous tous mes fardeaux... C'est à cette bonté-là que je m'adresse, mon amie. Pensez quel supplice c'est, à la longue, toute cette douleur autour de moi, cette douleur dont je suis.. dont nous sommes cause.

THÉRÈSE.

Oui, tout cela est ma faute, n'est-ce pas? Avouez-le, vous me trouvez très coupable. Vous vous indignez que j'aie pu trahir

pour vous mon mari et mon amie, que j'aie pu faire enfin ce que vous avez tant imploré. Ou plutôt vous êtes persuadé que c'est moi qui vous ai séduit, et vous m'en voulez de vous avoir fait manquer à votre devoir, d'avoir tendu des pièges à votre vertu. Décidément, vous étiez fait pour être honnête, mon ami, je le dis sans raillerie. Il est seulement triste pour moi que vous ne vous en soyez pas aperçu plus tôt.

GEORGES.

Thérèse! n'ayez pas de ces paroles amères, ou je croirai que c'est vous qui êtes lasse et qui ne voulez plus de moi.

THÉRÈSE.

Vous aimeriez mieux cela, n'est-ce pas?

GEORGES.

Quelles preuves voulez-vous donc de mon amour, Thérèse?... Écoutez, tant que nous resterons ici, nous nous rendrons malheureux... Voulez-vous que nous partions? que nous allions tous les deux seuls, très loin?

THÉRÈSE, *ironique.*

Merci, Georges.

GEORGES.

Cela signifie?

THÉRÈSE.

Comme vous me haïriez si je disais oui!... Enfin, vous faites ce que vous pouvez, et je dois vous savoir gré de cet effort... et de ce mensonge. Ah! mon pauvre ami! nous n'aurons eu de bon que notre première rencontre... Vous rappelez-vous? nous pleurions tous deux, comme deux bêtes... Nous nous attendrissions sur vous. C'était délicieux. Hélas! ce jour-là n'a pas eu de lendemain. Dès notre seconde rencontre, le charme était rompu, et j'ai senti que vous me reprochiez secrètement de vous avoir cédé. Vous ne vous souveniez déjà plus que, si j'avais été faible, — oh! bien faible, je le reconnais, et bien lâche (*Souriant.*) ce n'était pourtant pas moi qui vous avais pris, et que, ce qui était arrivé, vous l'aviez voulu enfin, voulu de toutes vos forces, et avec une sorte d'emportement désespéré... Je ne dis point cela pour me justifier; je dis la vérité vraie, rappelez-vous... Et je ne veux pas non plus vous accabler de mon sacrifice. Il a dû m'être léger, puisque je vous aime..

Mais j'étais si tranquille avant de vous avoir revu! ma vie était si droite et si heureuse! et j'avais tant de raisons de m'y tenir! Ma seule excuse, si j'en pouvais avoir une, eût été dans la profondeur et la durée du sentiment que je croyais vous avoir inspiré. Je n'avais pour justification que le besoin que vous disiez avoir de mon amour... Et presque tout de suite j'ai vu que nous nous étions trompés. Et ainsi c'est pour rien que je me suis perdue. Et vous n'êtes pas plus heureux, et je suis bien malheureuse.

GEORGES.

Non, Thérèse, ma chérie, ne dis pas cela. Oublie les méchantes paroles qui ont pu m'échapper. Je ne sais pas ce que j'avais tout à l'heure... Je t'aime, entends-tu? (Il la prend par la taille.) Ma lettre ne compte pas... Oui, je serai là tantôt... je m'arrangerai pour cela. Et surtout ne va pas croire que cela me coûte, ou que je te dis cela pour ne pas te voir pleurer... Regarde-moi. Ai-je l'air de quelqu'un qui joue la comédie? Est-ce qu'ils mentent, mes yeux?... Va, si j'ai loin de toi des heures d'angoisse, — soit remords ou lâcheté ou ce que tu voudras, — dès que je te retrouve, et que je te touche, et que je te tiens sur mon cœur, je suis à toi, à toi seule, comme le premier soir... A tantôt. Est-ce dit?

THÉRÈSE.

Merci de votre aumône, Georges. Je ne suis pas fière, car moi je vous aime.

GEORGES.

Je ne veux pas que vous parliez ainsi, Thérèse, et je ne veux pas que vous soyez triste. C'est vraiment assez d'une victime.

THÉRÈSE.

Vous y revenez, Georges.

GEORGES.

Puis-je empêcher ce qui est? Apparemment on ne peut vivre sans faire du mal à quelqu'un... A tantôt, ma chérie.

THÉRÈSE.

A tantôt.

GEORGES.

Vous restez?

THÉRÈSE.

Oui, je veux voir Suzanne.

GEORGES

Pourquoi?

THÉRÈSE.

Je ne sais pas, mais je veux la voir.

GEORGES.

Vous avez peut-être raison.

Il hésite un instant et sort.

SCÈNE II

THÉRÈSE, seule.

Alors, c'est ça?... au bout de huit jours!... Ah! misérable que je suis, et stupide de n'avoir pas vu que ce qu'il aimait en moi, c'était lui, c'était la douceur de se confesser et peut-être un plaisir obscur de revanche!... Alors pourquoi ne pas m'en aller, moi? Pourquoi le forcer encore à mentir, le pauvre homme! — Si j'avais le courage!... Cette dernière semaine de ma vie, où il me semble vraiment que j'ai été une autre que moi, oh! l'effacer! l'oublier! redevenir la femme que j'étais!... Et surtout, ah! surtout ne pas faire souffrir les innocents!...

SCÈNE III

THÉRÈSE, SUZANNE.

THÉRÈSE.

Bonjour, Suzanne. Tu es surprise de me voir.

SUZANNE.

Un peu.

THÉRÈSE.

Tu es venue chez moi plusieurs fois sans me trouver... C'est que j'ai été très prise dans ces derniers temps... Tu m'en veux?

Elle tend la main à Suzanne.

SUZANNE, se détournant.

Ah! non, n'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Pourquoi?

SUZANNE.

Tu oses le demander?... Ce n'est pas moi que tu venais voir, j'imagine. Et, quant à mon mari, tu le vois assez ailleurs. Alors, que fais-tu ici?

THÉRÈSE.

Que veux-tu dire?

SUZANNE.

Que je te hais, car tu es la maîtresse de mon mari.

THÉRÈSE.

Moi?

SUZANNE.

Ne te donne pas la peine de mentir. Je suis sûre. J'ai fait ce qu'on fait pour savoir ces choses-là. J'ai espionné, j'ia surpris des lettres... Ce n'était pas difficile : vous vous êtes si peu défiés! Dis, te rappelles-tu de quel air d'étonnement vertueux tu me questionnais il y a deux mois?... Eh bien, tu sais maintenant!... Tu sais aussi bien que moi... Ah! ah! ah! c'est drôle, hein! Non, mais faites moi donc encore de la morale!

THÉRÈSE.

Et que comptes-tu faire?

SUZANNE.

Partir, ce soir même. J'ai fait en secret, ces jours-ci, mes préparatifs de départ. Réjouissez-vous, vous aurez le champ libre dans une heure. C'est pour ça, comprends-tu, que je ne te mets pas à la porte... — Ah! les honnêtes gens. qui mêliez tant de mépris à la compassion que vous aviez pour moi ! Vous allez bien quand vous vous y mettez, vous autres!... Moi, du moins, je ne m'étais pas fait une spécialité de la vertu, et ma faute ne se compliquait point de fourberie. Mais toi, non seulement tu as trompé ton mari, — comme moi, — mais tu m'as trahie, moi, de la façon la plus odieuse, et avec d'atroces raffinements dans le mensonge. Au moment même où, avec des airs de miséricorde, ta vertu s'inclinait sur mon indignité, tu faisais cent fois pire que moi ! Tu ne m'as réconciliée avec mon mari que pour me le voler plus sûrement... Ah! oui, garde-le! ne te gêne pas... Après tout, je te dois de connaître un sentiment que,

dans ma simplicité, je me croyais désormais interdit : le dégoût, si tu veux le savoir!

THÉRÈSE, *doucement.*

As-tu tout dit?

SUZANNE.

Je revenais si tremblante, — sotte que j'étais! — si repentante, si convaincue que j'étais une grande coupable!... Ce qui est plus infâme que tout, vois-tu, c'est d'avoir exploité mon repentir. Vous étiez si sûrs que je vous laisserais tranquilles!... Oh! tout voir, ou tout deviner, et n'avoir même pas le droit de me plaindre tout haut! J'ai eu cette audace, une fois, une seule fois. Comme il m'a reçue! et comme il m'a rappelée à l'humilité d'attitude qui me convenait! Ah! je l'ai payé cher, mon péché!...

THÉRÈSE.

Suzanne!

SUZANNE.

Pourquoi as-tu fait cela? Pourquoi m'as-tu ramenée ici, si c'était pour me torturer? Ah! menteuse! menteuse et hypocrite!

THÉRÈSE.

Oh! non, pas hypocrite, je te le jure; tout ce que tu voudras, mais pas cela... Te dire comment c'est arrivé... est-ce que je sais? Chez lui, ç'a été désespoir, impossibilité de retrouver la paix... peut-être, au fond, je ne sais quelle vanité d'homme qui, trompé, a voulu tromper à son tour.

SUZANNE.

Je ne te parle pas de lui. Je ne veux pas l'accuser. Il m'a rendu ce que je lui avais fait. Je m'en vais, c'est bien... Mais toi!... S'il a été si méchant avec moi, c'est peut-être qu'il m'aimait encore... Pourquoi me l'as-tu pris?

THÉRÈSE.

Je ne l'ai pas pris; c'est moi qui me suis laissé prendre à cette douleur, à cet amour meurtri. Nous avons trop pleuré ensemble, trop parlé de toi, — oui, de toi! — trop parlé amour, passion, jalousie... Tout cela brûle... Nous avons vécu trop près l'un de l'autre. Notre intimité, peu à peu devenue trop tendre à notre insu, ne nous a laissé voir nos

vrais sentiments qu'après nous avoir trop amollis, trop désarmés, pour que nous pussions combattre... Enfin... le mot est bête... mais il y a des fatalités, tu le sais bien.

SUZANNE.

Moi qui avais tant de confiance en toi! Tu étais pour moi plus qu'une amie, plus qu'une sœur... Quand j'ai été en détresse, je n'ai pas même réfléchi, c'est à toi tout de suite que j'ai eu recours, c'est dans toi que je me suis réfugiée... Et c'est toi!... Ah! Thérèse! Thérèse! que tu m'as fait du mal!

THÉRÈSE, s'agenouillant.

Tu as raison de m'accabler, Suzette... Va, tout ce que tu viens de me dire, je me le suis dit, et je suis prête à en entendre davantage encore, si cela peut te soulager... Et, tiens, de t'entendre et de te voir pleurer, cela me donne du courage contre moi-même. Profites-en! car peut-être que je redeviendrai faible demain, quand je ne t'aurai plus là, sous mes yeux... Que veux-tu que je fasse? Je t'obéirai... Je vais te dire où nous en sommes. Je l'aime encore, moi. (Mouvement de Suzanne.) Ah! ce n'est pas ma faute; tu l'as bien aimé, toi!... Mais, lui, il ne m'aime plus, et peut-être ne m'a-t-il jamais aimée... Tu dois me croire, car on ne fait pas volontiers ces aveux-là... Veux-tu voir sa dernière lettre? Je puis te la montrer: elle n'est pas tendre et ne le compromet guère. La voici. Il m'écrivait qu'il ne viendrait pas. Il m'écrivait ça pour la troisième fois. C'est pour cela que je suis venue ici; je voulais lui parler. Dieu! les tristes, les lamentables choses que nous nous sommes dites tout à l'heure!... Tu ne me crois pas? C'est vrai, pourtant. Tu en croiras mes actes. C'est moi qui vais partir... demain, ce soir, si je peux. J'inventerai une histoire... un voyage pour ma santé... n'importe quoi... Jacques est habitué à mes fantaisies et il fait ce que je veux, le brave garçon! Et, quand je serai partie, tu sauras bien, toi, reprendre ton mari.

SUZANNE.

Eh! qu'est-ce que cela fait que tu t'en ailles? Tu ne peux pas me le rendre, mon mari, car tu l'as changé en un autre homme, et tu m'as ôté la foi que j'avais en lui. Il recommencera... et il me sera encore interdit de me plaindre. Ne lui ai-je

pas donné droit à une série de trahisons et de représailles? Quelle serait notre vie maintenant? Non, je préfère m'en aller, et je m'en vais.

THÉRÈSE.

Soit. Un mot seulement. L'aimes-tu encore?

SUZANNE.

Qui?

THÉRÈSE.

Ton mari.

SUZANNE.

Je le hais.

THÉRÈSE.

L'aimes-tu? Réponds... S'il t'aimait encore, l'aimerais-tu?

SUZANNE.

Eh! il ne m'aime pas.

THÉRÈSE.

Tu as répondu... Nous saurons bientôt s'il ne t'aime pas. Va-t'en, tu as raison. S'il te laisse partir... ou s'il ne te rappelle pas... la question est tranchée. S'il te retient... Adieu. Suzanne: je suis bien sûre, à présent, que tu me pardonneras.

SCÈNE IV

SUZANNE, seule.

(Elle écrit.)

SCÈNE V

SUZANNE, GEORGES.

GEORGES.

A qui écris-tu?

SUZANNE, après un moment d'hésitation.

A toi. Tu peux lire.

GEORGES, après avoir lu.

Tu veux partir?

SUZANNE.

Oui.

GEORGES.

Tu es bien décidée?

SUZANNE.

Oui.

GEORGES.

Dis tes raisons.

SUZANNE.

A quoi bon? Qu'est-ce que cela changera aux choses?

GEORGES.

Dis toujours.

SUZANNE.

C'est bien simple. Je croyais en toi; je n'y crois plus. Tout me manque, et ma vie est finie. Je deviendrai ce que je pourrai; mais chaque heure passée avec toi ne me serait plus désormais qu'une torture.

GEORGES.

Oui... j'ai connu cela.

SUZANNE.

Je ne puis exprimer ce que tu étais pour moi... Quand je suis revenue, je débordais de reconnaissance et d'amour... et j'espérais; je te croyais si bon, et si grand! J'ai remis entre tes mains mon cœur renouvelé. Tu ne l'as pris que pour le briser. Et je me suis vue dédaignée et méconnue au moment même où je valais peut-être le mieux.

GEORGES.

Oui... comme moi.

SUZANNE.

J'ai senti l'amertume d'être trahie par ce que j'aimais et estimais le plus au monde... Et c'était si imprévu, et cela m'a paru si abominable... Enfin, tu vois bien qu'il faut que je m'en aille.

GEORGES.

Non. Ce que tu viens de dire, je l'ai souffert. Et pourtant j'ai eu pitié. J'ai essayé du moins de n'être pas implacable. Ici même, il y a deux mois, — je te vois encore, — tu t'approchais de moi, tremblante et suppliante; tu me disais : « Laisse-moi vivre à tes côtés, ne me regarde pas, mais supporte-moi. » Et je ne t'ai pas repoussée, Suzanne...

SUZANNE.

Toi, tu pouvais... justement parce que tu m'étais supérieur. Je devais t'inspirer autant de compassion que de colère...

Mais toi! me trahir, — et avec qui! — après m'avoir pardonné, c'était me trahir deux fois. Vous avez été plus méchants que moi de toute l'admiration et de toute la reconnaissance que j'avais pour vous deux... Non, non, ce n'est pas la même chose... Je t'ai fait souffrir, mais toi, tu m'as broyée, et il me semble qu'il ne reste plus rien de moi après tout cela... J'ai la tête vide, et je ne sens plus mon cœur... Adieu, Georges.

GEORGES.

Non, tu resteras... Il faut que tu restes: je le veux... Quoi que tu dises, le pardon t'est moins difficile qu'il n'a été pour moi. Car moi, — c'est absurde, mais les hommes sont ainsi, — j'avais à craindre d'être ridicule en te pardonnant. Et tu n'imagines pas ce que cette terreur peut sur un homme... Oui, tu me pardonneras, parce que je t'adore et que je n'ai jamais aimé que toi... Tiens, en ce moment même, quelqu'un m'attend, quelqu'un qu'il faut plaindre aussi et que ni moi, ni toi peut-être, n'avons le droit de mépriser... Eh bien, l'heure est passée... et, tu vois, je suis toujours à tes pieds. Crois-tu encore que tu aies le droit de m'abandonner?

SUZANNE.

Mais demain?

GEORGES.

Demain, nous recommencerons à être heureux.

SUZANNE.

Dès le lendemain de mon retour, tu t'es souvenu de ce que tu avais juré d'oublier et tu m'as mise à la torture. Nous serons deux maintenant à nous souvenir et à épier la pensée de l'autre: et ainsi chacun de nous sera supplicié de deux façons à la fois. Est-ce cela que tu veux!

GEORGES.

Ah! Suzanne, pauvre chérie, qui ne vois pas que c'est maintenant, au contraire, que l'oubli est devenu possible!... Ce n'est pas joli, va, le cœur d'un homme. Je ne crois pas, non, malgré tout, je ne crois pas être plus vil que beaucoup d'autres ; mais, veux-tu savoir le fond des choses? Si j'ai saigné dans mon amour et dans ma chair, j'ai plus saigné encore dans ma vanité. Je le vois clairement aujourd'hui. Ce

qui faisait que l'horrible image était toujours là, présente, c'est qu'elle m'était un affront autant qu'une douleur. Mais c'est précisément pour cela qu'après ma mauvaise action toute ma colère contre toi est tombée, comme après une vengeance accomplie... Oh! non, tout cela n'est pas beau... Et puis, le mal est contagieux : celui que tu avais fait m'a comme fasciné et corrompu moi-même... Mais aussi, je n'ai plus le droit, à présent, d'être orgueilleux et dur avec toi. Nous sommes quittes, cela est triste et honteux à dire, surtout pour moi, et cependant je le dis avec une sorte de soulagement... C'est encore un bien, vois-tu, d'avoir souffert l'un par l'autre, d'avoir été pareils dans la faute et dans la douleur... Ou plutôt, tandis que j'en parle, il me semble que c'est déjà loin, très loin. Il ne nous en restera qu'un peu de mélancolie, avec une tendresse plus sérieuse et plus indulgente... Enfin, je t'aime, Suzette... Reconnais mes bras : ce sont ceux d'autrefois, d'avant ce mauvais rêve... Veux-tu que nous recommencions à vivre? Le veux-tu, ma chérie?

SUZANNE, *lui jetant ses bras autour du cou.*

Ah! Georges, que Dieu ait pitié de nous!

JULES LEMAITRE.

VICTOR DURUY[1]

V

L'œuvre de ce ministère, qui dura six années, fut grande en elle-même, plus grande encore et plus considérable par le mouvement et la direction qu'elle donna.

— Pour l'enseignement primaire :

Le principe de l'obligation et de la gratuité posé : « Dans un pays de suffrage universel, l'enseignement primaire obligatoire étant pour la société un devoir et un profit, doit être payé par la communauté » ; — principe admis par l'Empereur, mais rejeté par son gouvernement après de vifs débats ;

Multiplication des écoles : de 1864 à 1867, le nombre des établissements primaires s'accrut de 2 167, et celui des élèves de 227 884 ; en 1867, vote de la grande loi qui devait avoir pour effet la création de 8 000 écoles de filles et de 2 000 écoles de hameau ;

La gratuité étendue par la suppression du *maximum* légal des admissibilités gratuites, et par une propagande qui décida 6 098 communes à voter la gratuité absolue dans 8 400 écoles, en s'imposant des centimes extraordinaires ;

Création de cours d'adultes (33 638 dans l'hiver de 1868-1869) et de bibliothèques scolaires (4 833 en 1865, 12 713 en 1869), entre lesquelles étaient répartis 937 000 volumes ;

1. Voir la *Revue* du 15 janvier.

Réforme des études dans les écoles normales d'instituteurs, qui furent dotées d'un champ d'expériences agricoles « afin que la principale maison scolaire du département devînt comme une sorte de ferme-modèle pour la petite culture » ;

Introduction de notions industrielles dans les écoles de villes, agricoles dans les écoles de campagnes, et, dans les écoles de filles, des travaux à l'aiguille et de notions de comptabilité agricole et d'hygiène, nécessaires à la bonne ménagère ;

Distribution dans les salles d'asile, « d'aliments chauds aux enfants qu'une nourriture insuffisante étiole, ou de vêtements à ceux que les lambeaux de toile défendent mal contre les intempéries » ; car il faut savoir, par une « charité préventive qui augmente les dépenses à l'école, mais les diminue d'avance à l'hôpital, refaire à temps des constitutions capables de supporter le travail de la vie » :

Institution de la caisse des écoles, destinée à rendre les mêmes services dans les écoles primaires ;

Amélioration considérable des traitements des instituteurs.

Raisons de tout cela : « Le jour où l'on a mis le suffrage universel dans la constitution et la souveraineté dans le peuple, la libre concurrence dans l'industrie, les machines dans l'atelier et les problèmes sociaux dans les discussions journalières des ouvriers, on s'est imposé le devoir, pour sauver le travail national, l'ordre et la liberté, d'étendre par tous les moyens l'instruction et l'intelligence des classes laborieuses. »

Pour l'enseignement secondaire :

Suppression de la bifurcation en études scientifiques et littéraires, qui « sépare ce qu'on doit unir, lorsqu'on veut arriver à la plus haute culture de l'intelligence » ; restitution à la philosophie de la place qu'elle doit occuper dans les humanités ; introduction de l'histoire contemporaine et de notions économiques ; — c'est-à-dire maintien de la vieille culture éprouvée, en ajoutant l'orientation vers la vie ;

Mais, constitution d'un enseignement moderne, comprenant l'étude des langues et littératures contemporaines, les éléments du droit civil, les applications industrielles des sciences, l'histoire et la géographie commerciales, programme fixe en partie, en partie variable, qui s'adaptait aux régions, et s'y spécialisait, d'où le nom, d'ailleurs peu intelligible, d'en-

seignement spécial; fondation d'une école normale pour préparer les maîtres de cet enseignement; transformation de collèges classiques en collèges spéciaux, avec un régime nouveau : auprès de chacun d'eux, siégeait un conseil de perfectionnement, composé des notabilités et présidé par le maire; et le ministre espérait faire ainsi du collège « par l'association des familles et du corps enseignant, la seconde maison commune de la ville ». Mais il aurait fallu à M. Duruy, outre l'argent qu'il n'avait pas, beaucoup de temps pour triompher et des mauvaises volontés universitaires, et des mœurs générales d'une société où sévit l'ambition de devenir fonctionnaire, et de l'inertie bourgeoise, et des vanités de clocher qui veulent garder dans des collèges nécessiteux et faméliques la pompe des lettres anciennes.

Dans tous les collèges, classiques et spéciaux, le ministre introduisit l'enseignement obligatoire de la musique, du dessin et de la gymnastique; il essaya de mettre en honneur l'éducation physique, et de réduire la journée de travail, « plus longue au lycée qu'à l'usine ».

Pour l'enseignement supérieur, le ministre fut longtemps embarrassé. A supposer qu'il eût trouvé les millions nécessaires pour créer l'outillage, combien d'hommes y avait-il alors capables de manier les outils? Les facultés des sciences et des lettres étaient comme mortes.

Un jour, M. Duruy pensa que la première chose à faire était d'assurer des moyens de travail et des élèves à tous les maîtres capables de travailler, qu'ils habitassent Paris ou la Province, la Sorbonne ou le Collège de France, ou l'Observatoire, ou le Muséum, qu'ils fussent mathématiciens ou hellénistes, physiciens ou sinologues, chimistes ou romanistes, naturalistes ou juristes. Il donna aux uns des *laboratoires de recherches*, aux autres, des salles de conférences et des livres, et il ne prescrivit d'autre programme que celui-ci : « Travaillez comme il vous plaira ». De tout cela, il fit une école singulière, qui était partout et n'était nulle part; il l'appela *École pratique des Hautes Études*, pratique, c'est-à-dire point verbeuse, travaillant sur nature et sur document. Cette École fut divisée en cinq sections; la plus originale est celle des Sciences historiques et philologiques, logée à la Sor-

bonne dans des salles de la Bibliothèque de l'Université, toutes petites, où l'on ne peut lever les yeux ni faire un mouvement sans voir et toucher des livres.

Le succès fut immédiat, non seulement les laboratoires se remplirent de travailleurs, mais des étudiants, curieux de critique et de méthode, chercheurs de vrai savoir, obtenu par l'effort personnel, affluèrent aux conférences d'histoire et de philologie. Il se fit de singulières rencontres dans les petites salles : Bourget, Hanotaux, Graux y travaillèrent ensemble. Comme aucun diplôme n'était exigé pour l'inscription, un jeune ouvrier, Longnon, s'inscrivit; il est aujourd'hui professeur au Collège de France et membre de l'Institut.

L'école fournit rapidement des maîtres de premier ordre : hélas! pourquoi la mort a-t-elle choisi là, comme de préférence, ses victimes, Graux, Bergaigne, Julien Havet, les deux Darmesteter! Mais quand ces premiers combattants tombèrent, la bataille était gagnée. *La Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, recueil de travaux personnels, publiait volume sur volume. Elle prouvait la renaissance de la science française. Les étudiants étrangers réapprenaient le chemin de la Sorbonne. Puis, l'école fit la police de la librairie par la *Revue critique*, impitoyable aux erreurs de méthode et aux improbités, et la crainte des étrivières fut pour beaucoup le commencement de la sagesse.

Ainsi commença l'évolution de notre enseignement supérieur, qui, chaque jour, chemine plus loin, à travers les obstacles des préjugés, des habitudes et des manies : le terme, encore lointain, sera la haute éducation par la science.

VI

Impossible de tout dire ici sur ce grand ministère. Les documents principaux en sont réunis en deux volumes, publiés chez Delalain, intitulés, l'un, *l'Administration de l'Instruction publique de 1863 à 1869*, qui est le recueil des discours du ministre et de ses rapports à l'Empereur; et l'autre, *Circu-*

laires et Instructions officielles relatives à l'Instruction publique. Beaucoup de discours et beaucoup de circulaires ! Ce qui fut quotidiennement reproché au ministre « circulassier ». Mais l'homme qui avait si bien vu l'étendue de l'œuvre à faire pouvait-il demeurer en repos une minute ?

D'ailleurs, de propos délibéré, M. Duruy voulait remuer la France. Il disait souvent : « Je tiens un levier », et, pesant sur ce levier, il soulevait.

Un jour, il écrivait à M. Conti, secrétaire de l'Empereur[1] : « Supposez qu'il existe, pour chaque région agricole de la France, un bon petit livre d'économie rurale, et un autre, substantiel et court, sur l'hygiène des hommes et des animaux domestiques ; supposez que chaque département ait son histoire populaire patriotiquement écrite, et chaque grande industrie son traité élémentaire économique, alors, vous souvenant de nos 30 000 cours d'adultes, où l'instituteur pourrait chaque soir couper la monotonie de la leçon par une lecture, vous admettrez qu'*une masse considérable de vérités saines et utiles serait rapidement versée sur tout le pays*[1]. »

Il s'intéressait aux enseignements que donnent de grandes sociétés, comme les Associations philotechnique et polytechnique. Souvent, le soir, il allait assister à quelques cours. Voir des ouvriers écouter, comprendre et s'instruire, c'était une joie pour lui. Il ne manquait jamais de présider les distributions des récompenses ; il y parlait longuement, écouté en profond silence par des foules respectueuses. « Puisque vous aimez les leçons et que vous les recevez si bien, disait-il, je reprends mon ancien métier et je vais vous conter une histoire. » Alors, à grands traits rapides, il contait « l'histoire du travailleur », depuis l'ouvrier qui creusa le canal de Nécos, jusqu'à celui qui creusait l'isthme de Suez. Il disait tout ce qu'il pensait très hardiment. A Lyon, où il était allé tout exprès présider la distribution de la Société lyonnaise pour l'enseignement professionnel, il dit : « L'histoire du travail est un drame dont nous connaissons les trois premiers actes : le travail à coups d'étrivières de l'esclave antique, le travail forcé du moyen âge, le travail salarié des temps modernes. Devons-

1. Cette lettre et toutes celles qui sont citées dans cette étude sont inédites.

nous en attendre un quatrième, le travail librement associé au capital?... C'est le secret de l'avenir. » Il savait bien, au reste, que les ouvriers qui s'instruisaient étaient une minorité très petite, et il s'en affligeait, parce que l'ignorant, semblable à « l'esclave dont Homère disait que la servitude lui a ôté la moitié de son âme, n'est aujourd'hui qu'une moitié d'homme ».

Il s'inquiétait aussi de l'ignorance de notre bourgeoisie. Pour lui offrir des moyens de s'instruire, il invita les recteurs à organiser dans les villes de leur ressort des cours qui seraient faits par les professeurs des facultés du chef-lieu : « Mobilisons la science, et mettons-la à la portée du plus grand nombre. » Ces cours seraient payés, et une partie de la rétribution serait « mise en réserve pour achats de livres, d'instruments, d'objets d'expériences ou de manipulations; en quelques années, un grand nombre de nos villes se trouveraient dotées de collections précieuses; la lumière rayonnerait ainsi de proche en proche sur tout le pays, et la France monterait d'un degré dans la vie morale ».

Pour ranimer la vie scientifique en province, il stimulait de son mieux l'activité des sociétés savantes de nos départements. Un jour, présidant en Sorbonne la séance solennelle d'une de leurs sessions annuelles, il disait : « Le gouvernement de l'Empereur désire que Paris n'enferme pas dans son enceinte toute la vie intellectuelle de la France. Pour mon compte, je n'oublie pas que les hommes qui ont été l'honneur de la Grèce ancienne n'étaient pas tous d'Athènes... et que Rome n'a vu naître dans ses murs qu'un seul de ses grands écrivains... »

Une autre fois, énumérant les symptômes d'un réveil dans quelques villes de province, il concluait : « J'ai le ferme espoir que nous verrons renaître quelques-unes de ces universités provinciales qui ont jeté tant d'éclat sur l'ancienne France. »

Récapitulez et comparez : paysans, ouvriers, bourgeois, fermes, ateliers, professions libérales, villages, villes, provinces, il voulait remuer tout cela, éveiller, réveiller, mettre en valeur. L'inertie lui semblait un vol à la communauté. Il la poursuivait jusque dans les corps de garde. Voyant flâner, dans la cour du ministère, les soldats du poste, il mit dans

le poste une petite bibliothèque dont il avait choisi les livres. Il lui semblait qu'étant le grand maître de l'Université de France, il se devait à toute la France. C'est pourquoi il écrivait, parlait et voyageait; c'est pourquoi il était « circulassier ».

VII

Ceux-là seulement qui ont vécu auprès de M. Duruy savent la curieuse histoire des difficultés qu'il eut à vaincre.

D'abord, il connut pendant son ministère la douleur « non pareille », c'est-à-dire « faulte d'argent ». Il se glorifia d'avoir porté le budget ordinaire de son Ministère de 19 278 511 francs à 24 283 321 francs, soit une augmentation de 5 004 810 francs, et d'avoir accru le budget primaire sur ressources spéciales (centimes départementaux, etc.) de 2 861 331 francs, soit, en tout, une augmentation annuelle et normale de 7 866 141 francs. Mais qu'était-ce que huit millions pour payer tant de nouveautés?

Il obtenait très péniblement de ses collègues leur adhésion aux augmentations de crédit pour son ministère. Il s'en plaignait de temps en temps à l'Empereur, qu'il priait de lui venir en aide: « Je voudrais décider l'Empereur à plaider la cause de mon pauvre budget contre M. Fould.»; ou bien encore: « Je voudrais que l'Empereur me dît assez haut pour être entendu par M. Rouher... » D'autres fois, il parlait ferme: « L'Empereur ne craint-il pas le rapprochement qui sera bientôt dans toutes les bouches: la France dépense 25 millions pour une préfecture, 50 ou 60 pour un Opéra, et elle ne peut en dépenser 7 ou 8 pour l'instruction du peuple? » Mais les finances de l'Empire étaient obérées, les budgets en déficit, M. Duruy dut se résigner à « sa gueuserie ».

La pauvreté le rendit très ingénieux. Il se fit cette règle de ne jamais se demander, avant d'entreprendre une affaire, comment il en sortirait. Il commençait par commencer. Au début pour les cours d'adultes, il disposait de 50 000 francs; en 1866, il en dépensait plus de 1 300 000, sans avoir demandé

un sou à l'État. Il avait fait la quête, tendant son chapeau aux conseils municipaux, aux conseils généraux et aux particuliers. C'était bien peu encore pour payer l'enseignement de 30 000 maîtres, et les frais de chauffage et d'éclairage, et les livres ; mais les maîtres n'étaient guère payés ou ne l'étaient pas du tout, ou même ils mettaient de l'argent de leur poche. M. Duruy évaluait à 90 000 francs la dépense faite par 4 150 instituteurs, qui avaient pourvu aux frais des cours sans aucune rétribution. Il les payait par sa reconnaissance. Tout ce monde-là croyait en lui, le comprenait bien, était heureux de le servir, fier de contribuer à une belle œuvre, et pris par les sentiments, par l'honneur. Le ministre soutenait les bonnes volontés par des visites et par des lettres. Il écrivait de sa main une quantité énorme de lettres ou de billets. Quand il allait le soir visiter un cours gratuit d'adultes, ce n'était pas, comme on ne manquait pas de le dire, pour jouer à l'Haroun-el-Raschid, c'était pour remercier.

Il avait introduit l'enseignement agricole dans les écoles normales primaires : il lui fallait donc des professeurs d'agriculture. Il fonda une école d'agronomie à Paris, sans qu'il lui en coûtât presque rien. L'enseignement était donné au Muséum par les aides naturalistes ; les élèves étaient logés dans un bâtiment abandonné de l'ancien collège Rollin ; les lycées furent mis à contribution : Saint-Louis fournit des couchettes ; Louis-le-Grand, les matelas et les draps, et Napoléon, la nourriture, que le ministre payait sur les épluchures de son budget.

La loi d'avril 1865, qui établissait l'enseignement spécial, fut votée à l'unanimité par le Corps législatif, mais sans qu'un centime fût alloué au ministre. Cette loi platonique amusait beaucoup ses collègues, qui prédisaient un échec prochain et ridicule. Mais la ville de Cluny offrit à l'État, pour y établir l'école normale du nouvel enseignement, les bâtiments de son abbaye et une subvention de 70 000 francs ; et le département de Saône-et-Loire, 100 000 francs, pour l'appropriation des bâtiments. Le ministre fit le premier fonds d'élèves avec vingt bourses. Il obtint des conseils généraux 90 bourses de 800 francs. D'autres furent fournies par des Compagnies de chemins de fer et de simples particuliers. Il emprunta à quelques lycées de l'argent qu'ils ne prêtèrent pas volontiers, mais qu'ils prê-

tèrent. Il demanda au Muséum d'organiser à Cluny un jardin expérimental de 5 hectares, et aux Facultés des sciences d'y envoyer les instruments qu'elles avaient en double exemplaire. Une centaine de gros industriels lui donnèrent des échantillons de matières premières et des spécimens de toutes les transformations que ces matières subissent. Il organisa ainsi à Cluny un beau musée technologique. Il écrivait à l'Empereur : « Je publierai tous les dons... Tout le monde m'a donné, excepté l'Empereur... » Et il demandait des livres à prendre dans les bibliothèques de la Couronne et des moulages et dessins du Louvre. Ainsi fut fondée l'école normale de Cluny ; il fallut bien la faire vivre, puisqu'elle existait : une somme de 200 000 francs y fut affectée au budget de 1869.

La France n'avait pas d'observatoire de météorologie, et M. Duruy cherchait les moyens d'en construire un. Or, il alla se promener un jour au parc de Montsouris, que la Ville de Paris venait de créer. Il pensa d'abord à demander à la Ville d'y ménager des places pour des jeux de barres, de balle et de paume, à l'usage des lycées Louis-le-Grand, Saint-Louis et Napoléon, « trois prisons, écrivait-il à l'Empereur, où vivent comme internes, sans espace pour s'ébattre, 1 500 enfants » : mais il apprit que M. Haussmann voulait faire transporter à Montsouris le palais du bey de Tunis, qui avait été un des ornements de l'Exposition universelle de 1867. Il lui demanda quel usage il en comptait faire : « Une buvette ou un logement pour les gardiens, répondit le Préfet. — Prêtez-le-moi, répliqua M. Duruy ; j'y mettrai des savants, qui feront des études météorologiques utiles pour la Ville. » La Ville loua le Bardo au ministère pour trente ans, à raison d'un franc par an. Ainsi fut fondé l'Observatoire de Montsouris.

Naturellement, M. Duruy était tout aussi ingénieux à trouver des économies. Il dépistait toutes les dépenses inutiles, il épluchait son budget, il rognait, et employait à ses œuvres épluchures et rognures. Pour une maison où il n'y avait pas de coulage, ce ministère en était une. Un jour, M. Duruy m'appelle et me charge d'une commission pour M. Chevreul, au Muséum. « Quel chemin allez-vous prendre ? » me dit-il, et il m'indiqua le chemin le plus court. Entré au cabinet tout nouvellement, j'étais un peu étonné de ce soin de mon itiné-

raire. Mon ami Albert Duruy, alors chef du cabinet, assistait à cette conversation. « Tu ne comprends donc pas? me dit-il. Cela veut dire que, quand on fait des commissions pour le ministre, on ne prend pas de voitures. »

VIII

M. Duruy fut le seul ministre populaire du second Empire. On aimait ce libéral, ce démocrate, franc du collier, et qui tirait sur le collier si vaillamment. Mais, par contre, il eut des adversaires de diverses sortes — j'ai déjà nommé les beaux esprits universitaires — et un ennemi : le clergé.

Dans sa lutte avec l'église, M. Duruy ne fut point un provocateur. Il était un philosophe pacifique, libre penseur déterminé, libre penseur définitif, mais tolérant, très respectueux du christianisme et du droit à la foi. Il n'a pas prononcé dans son enseignement une parole, ni écrit, dans ses livres pour la jeunesse, une ligne qui pût inquiéter la foi d'un écolier. Il observait scrupuleusement la neutralité religieuse à laquelle il se croyait obligé, par respect pour les familles et par devoir envers l'État, qui a conclu un pacte régulier avec les Églises. Ministre, il ne permit à personne de manquer aux règles qu'il avait respectées. Informé que le professeur Robin s'en était pris à Dieu dans un de ses cours de la Faculté de médecine, il lui dit : « Vous êtes à l'École pour faire de l'anatomie et non de la métaphysique. Si vous sortez encore de l'enseignement que l'État vous a confié, attendez-vous à une révocation. »

M. Duruy aimait à comparer l'office « du prêtre à l'autel et du professeur dans sa chaire »; il croyait sincèrement à une collaboration possible de l'un et de l'autre et il la désirait. Jamais il ne troubla par une vexation ni une taquinerie la vie religieuse des écoles. Chaque année, il se faisait un devoir d'accompagner l'archevêque de Paris dans les lycées où le prélat allait donner la confirmation. Toutes les fois qu'un évêque donnait une marque de sympathie à un collège, il s'empressait de le remercier.

L'année de son arrivée au ministère, il exprima sa gratitude à Mgr Dupanloup, qui avait inauguré la chapelle du lycée d'Orléans : « Ah! Monseigneur, disait-il, quel bien nous pourrions faire, nous tous qui tenons dans nos mains l'âme des enfants, si chacun de nous poursuivait avec les moyens qui lui sont propres la tâche commune ! » L'évêque répondit que l'accent de la lettre du ministre lui était allé à l'âme : « Pourquoi ne vous dirais-je pas que j'ai senti et que je sens en vous un homme que je serais heureux de connaître plus intimement, et avec lequel j'aimerais à m'entretenir des grands intérêts de la jeunesse? Sans doute il y aurait d'abord entre nous quelque dissentiment, mais je ne sais pourquoi il me semble que nous nous entendrions bientôt peut-être dans une sphère plus haute ».

Curieux échange de paroles entre ces deux hommes qui s'efforçaient de s'entendre et de s'aimer, et qui vont devenir des adversaires acharnés. Au fond, les deux lettres sont mélancoliques : « Ah! Monseigneur! » s'écriait le ministre, et il y avait dans ce : « *Ah!* » des inquiétudes des regrets. « Il *me semble* que nous nous *entendrions peut-être*, » répliquait l'évêque; mais combien de conditionnels dans cette phrase! *Peut-être*... Non, cela *ne pouvait pas être!* L'Église ne peut, ne pourra jamais, désobéir à l'*Ite et docete*, sans renier sa mission divine; elle n'a pas le droit de renoncer à l'éducation des âmes, ni de la partager : il la lui faut tout entière. Je me souviens d'avoir trouvé aux archives du cabinet un exposé complet de sa doctrine à ce sujet dans un très curieux mémoire adressé, en 1858, par un évêque à Napoléon III, sur la « nécessité de rendre plus religieuse l'instruction publique et de mettre un frein à la circulation des mauvaises doctrines ». Le prélat proposait de confier à des congrégations religieuses l'instruction primaire des filles du peuple dans toutes les écoles, et celle des garçons dans les villes et dans les grandes communes; de laisser, dans les petites communes, des instituteurs laïques, choisis parmi les élèves des congrégations religieuses, ce qui entraînerait la suppression des écoles normales primaires; d'abandonner les petits collèges aux évêques, qui, avec deux ou trois ecclésiastiques, feraient le nécessaire avec beaucoup moins de dépenses

que les communes: de confier à des congrégations les fonctions de maîtres-surveillants dans les lycées; d'interdire aux professeurs de l'enseignement supérieur « toute attaque directe ou indirecte contre la Révélation »; « d'interdire la publication de tout ouvrage ou article dans lequel la religion révélée serait attaquée directement ou indirectement, par la négation et par le simple doute... »

L'auteur de ce mémoire, l'évêque de Montauban, exprimait la pensée normale et constante de l'Église, certainement la pensée de Mgr Dupanloup.

De son côté, si tolérant que fût M. Duruy, si déférent qu'il se montrât envers les personnes épiscopales, il ne se donnait point pour ce qu'il n'était pas: il ne dissimulait pas que la conception ecclésiastique de la vie n'était pas la sienne. Il avait pour l'Église ce respect, qu'un historien professe toujours pour les grandes institutions historiques; il la savait puissante et pour longtemps encore: il était convaincu que l'humanité n'est pas près d'être mise en état de renoncer aux consolations mystiques de ses trop réelles misères. Mais il espérait le triomphe futur, si lointain qu'il dût être, de la raison sur la foi. Il comprenait très bien, comme il le dit un jour en Sorbonne, que les « anciens pasteurs des peuples voulussent les retenir à l'ombre des cathédrales », mais il savait qu'un jour les peuples sortiront de cette ombre. C'est pourquoi l'accord ne pouvait se faire entre M. Duruy et les évêques, même dans la « sphère supérieure ». L'histoire du ministère de cet historien et de ce philosophe fut remplie tout entière par un conflit, qui arriva bientôt à l'extrême violence.

En voici les principaux épisodes, et. d'abord un, qui n'est pas très connu, mais mérite de l'être. Le ministre apprit que les instituteurs enseignaient le catéchisme en dialecte flamand dans le diocèse de Cambrai. et en langue allemande au nord du diocèse de Metz. Il voulut faire cesser cet abus. Dans le diocèse de Cambrai, il se contenta de négocier avec l'archevêque, qui lui répondit que « le français est le véhicule des mauvaises idées », et tint bon. Mais M. Duruy s'inquiétait surtout de l'usage de la langue allemande aux frontières de l'Allemagne, où les patriotes réclamaient le retour

des pays de langue germanique à la mère patrie. Il provoqua une décision du Conseil départemental de la Moselle, qui interdisait aux instituteurs l'enseignement du catéchisme en allemand. Aussitôt l'évêque envoie à Paris un de ses vicaires généraux, que je me souviens d'avoir reçu quand il vint demander une audience pour le ministre, et même d'avoir mal reçu. Une pétition fut adressée à l'Empereur, en termes très vifs, pour obtenir l'annulation de la décision du Conseil départemental, qui fut maintenue d'ailleurs. Notez que ceci se passait deux ans après Sadowa, en 1868. On voit bien ici la radicale différence des deux points de vue. Le ministre voulait « achever la patrie française par la langue française » ; l'Église voulait maintenir l'Église.

Un plus grand éclat fut provoqué par une circulaire du 14 février 1866, où le ministre, rappelant l'article 79 de la loi de 1850, prescrivait aux recteurs de reconnaître la dispense du service militaire aux seuls congréganistes qui accompliraient leur engagement décennal dans une *école publique*. L'Administration semblait avoir oublié la loi : la dispense du service était accordée à des congréganistes enseignant dans des écoles *privées*, même à des congréganistes qui n'enseignaient pas et faisaient office de serviteurs dans les écoles. Il arriva que l'exemption fut donnée à un frère qui ne savait ni lire ni écrire. Alors des conseils presbytéraux et des consistoires israélites réclamèrent pour les maîtres de leurs écoles le même privilège; les maîtres laïcs des écoles libres de Paris protestèrent.

Certain d'avoir pour lui la justice et la loi, le ministre avait donc écrit cette circulaire. Mais bientôt l'Empereur lui communiquait un rapport du préfet de police, signalant l'émotion du clergé et « les inconvénients qu'il y avait à s'aliéner les sympathies et le concours d'une des forces conservatrices de la société ». M. Duruy écrivit au préfet de police une lettre courte et raide : « Toute question a deux faces. Je crois que, dans ce pays d'égalité, ne pas consacrer un privilège, et un privilège qui se rapporte à l'impôt du sang, c'est regarder les choses par le côté le plus large et le plus politique. » Il expliqua la question à l'Empereur, qui laissa l'affaire suivre son cours. Au Corps législatif, M. Duruy

la traita avec une rude franchise. « Derrière les pouvoirs publics, dit-il, il y a le pays, qui, avec son vieux bon sens gaulois, ne comprendra jamais un privilège en cette matière, ni qu'avec trois aunes de drap noir ou gris un chef de communauté puisse faire un dispensé militaire ».

La cause était entendue, et elle fut gagnée ; mais désormais la guerre à mort était engagée entre l'Église et M. Duruy. « Trois aunes de drap noir ou gris », quel blasphème ! *Blasphemavit ! Blasphemavit !*

X

La bataille d'après fut un épisode de l'histoire de l'Église, dans les années qui précédèrent le concile du Vatican. La papauté se préparait à ce grand jour. En France, la nonciature était extrêmement active ; le nonce correspondait non seulement avec les évêques, mais avec des membres des clergés diocésains. M. Duruy reçut à ce sujet de curieuses confidences des cinq évêques qui siégaient au Conseil impérial en 1865, au nombre desquels se trouvait Mgr Lavigerie, évêque de Nancy. Ces évêques se plaignaient du nonce, et de son organe *le Monde*, que lisaient tous leurs curés. Nos diocèses deviennent ingouvernables, disaient-ils. Ils voyaient avec inquiétude l'approche du concile, dont les intentions connues leur semblaient dangereuses pour l'Église et pour la papauté. Un d'eux prononça ces paroles : « Ce qui arrive en ce moment à la papauté est providentiel ; elle expie sa faute de se laisser gouverner par quelques prêtres qui n'ont jamais rien vu au delà de la campagne de Rome [1] ». Mais les évêques qui pensaient si librement n'étaient pas nombreux dans le clergé de France, une vingtaine tout au plus. Rome était assurée de la docilité du plus grand nombre, et des prélats, ultramontains passionnés, annonçaient que le concile serait « le marteau qui briserait toutes les résis-

1. Cette conversation est rapportée dans une très curieuse lettre à l'Empereur.

tances ». Le mot fut dit à M. Duruy par l'évêque de Périgueux.

Or, pendant la période préparatoire du concile, le 6 juin 1867, Son Éminence le cardinal préfet de la sainte congrégation du concile demandait aux évêques un rapport et un avis sur des « points particulièrement graves de la discipline ecclésiastique », parmi lesquels se trouvait celui-ci : « Il est souverainement affligeant que les écoles populaires ouvertes à tous les enfants de toutes les classes du peuple, ainsi que les instituts publics destinés à l'enseignement plus élevé des lettres et des sciences et à l'éducation de la jeunesse, soient exempts en plusieurs endroits de l'autorité modératrice de l'Église, et de son action et de son influence *(eximantur pluribus in locis ab ecclesiæ auctoritate moderatrice, vi et influxu)*, qu'elles demeurent soumises à l'arbitraire absolu de l'autorité civile et politique, au bon plaisir de ceux qui gouvernent, et que tout s'y règle d'après les opinions communément reçues de nos jours. Que pourrait-on faire pour apporter un remède congru à un si grand mal, et assurer aux fidèles du Christ le secours d'une instruction et d'une éducation catholique? »

Trois à quatre mois étaient donnés aux évêques pour répondre aux questions de ce *Syllabus*.

Au même moment, l'opinion commençait à s'occuper d'une pétition adressée au Sénat par le sieur Léopold Giraud, rédacteur du *Journal des Villes et des Campagnes*. Le pétitionnaire y attribuait la décadence continue de la moralité au progrès de doctrines détestables, qui ont « leurs chaires dans plusieurs de nos établissements d'enseignement supérieur »: il dénonçait des phrases qu'il avait « recueillies » à l'École de médecine et concluait à la liberté de l'enseignement supérieur, seul remède à la propagation des funestes doctrines. Cette pétition était antérieure à la lettre du cardinal-légat, mais elle traitait la « sixième question », et ne pouvait échapper à l'attention de l'épiscopat qui méditait ses réponses.

L'Église fit ses préparatifs de combat. L'évêque d'Orléans publia les *Alarmes de l'épiscopat*, qui étaient un réquisitoire contre l'enseignement public; monseigneur de Bonnechose, cardinal-archevêque de Rouen, écrivit à l'évêque d'Orléans qu'il était « navré, indigné, épouvanté ». D'autres lettres épiscopales parurent, plus nombreuses et plus vives, à l'approche

de la discussion du Sénat. Le pape lui-même intervint par deux brefs adressés à l'évêque d'Orléans. Il s'indignait de voir que le ministre de l'Instruction publique « favorisait les desseins de l'impiété par des mesures nouvelles et inouïes, et mettait imprudemment la dernière main à la ruine, déjà commencée, de l'ordre social ».

Depuis longtemps on avait oublié l'objet propre de la pétition Giraud, qui était d'obtenir la liberté de l'enseignement supérieur, afin que le clergé pût avoir ses facultés comme il avait ses collèges. C'est contre la liberté de la science que l'Église se croisait à la voix de son pontife. « En matière d'enseignement, avait dit l'évêque d'Orléans, toutes les phrases sur la liberté des opinions sont des sophismes coupables. » Mgr de Nîmes parla plus clairement encore : « Les doctrines augustes dont l'Église est dépositaire ne sont pas des opinions contestables ; ce sont des vérités absolues... Tout ce qui s'en écarte est faux ; tout ce qui les attaque est sacrilège... » Et le prélat citait une lettre, où « l'immortel Pie IX » décrète : « Jamais il ne sera permis au philosophe ni même à la philosophie de professer quoi que ce soit de contraire à ce qu'enseigne la révélation divine de l'Église, ou de révoquer en doute un point quelconque de ses enseignements, sous prétexte qu'elle ne le comprend pas, ou enfin de repousser un jugement par lequel l'Église aura voulu rendre fixe et inattaquable une conclusion philosophique demeurée libre jusqu'à cet arrêt. »

En même temps qu'ils agitaient ainsi l'opinion, les évêques faisaient parvenir leurs doléances à l'Empereur. L'archevêque de Paris, Mgr Darboy, avait longtemps gardé le silence. C'était un homme d'esprit, qui avait trouvé jadis ce mot pour féliciter le Prince Président de son coup d'État : « Vous êtes sorti de la légalité pour rentrer dans le droit. » Très fin politique, il n'aimait pas les conflits entre l'Église et l'État, et son dévouement à l'État le rendait un peu suspect à l'Église. Il était l'ami de M. Duruy, qui profitait assez souvent du voisinage de l'archevêché pour aller le soir faire une partie de billard avec l'archevêque. Mais Mgr Darboy pensa qu'il ne pouvait en une circonstance si grave se séparer de l'Église. Il remit à l'Empereur un mémoire confidentiel, dont

la conclusion était qu'il fallait que le ministre acceptât le renvoi de la pétition Giraud au gouvernement, c'est-à-dire donnât raison au pétitionnaire. Il avait trop compté sur la discrétion de l'Empereur, qui remit le mémoire à M. Duruy, en le priant doucement, et sans insister, de faire le possible pour contenter « le bon archevêque ». Le soir même, l'archevêque dînait au ministère. En sortant de table, M. Duruy lui dit brusquement : « J'ai lu votre dénonciation. — Eh bien ! que ferez-vous ? demanda l'archevêque, qui devint tout pâle. — Je combattrai le *factum* de M. Giraud et le vôtre, monseigneur », répliqua le ministre.

XI

Enfin, le jour de la discussion arriva. Elle occupa quatre journées. Oh ! l'étrange discussion, l'extraordinaire document[1] ! M. le baron Dupin philosopha des heures durant ! Il humilia la matérialiste Faculté de médecine de Paris, par la comparaison avec l'École de Montpellier, demeurée « fidèle aux lumières que la nature et la logique sainement interrogées font briller sur l'action combinée de l'âme et du corps dans les phénomènes de la vie ». Il appela Auguste Comte « un des moins éminents parmi les simples répétiteurs de l'École polytechnique », et Lassalle « un savant d'outre Rhin issu, comme Spinoza, de la race d'Abraham ». Il expliqua au Sénat les lois newtoniennes de l'attraction, s'offrit à démontrer aux élèves matérialistes de l'École de médecine que la pointe du scalpel le plus aigu, « cet atome d'acier, agit distinctement sur toutes les parties du monde solaire, et que sur cet atome réagissent tous les éléments de ces grands corps... en suivant des proportions qui se distribuent avec une précision mathématique, en raison inverse et redoublée des distances »; et il demanda quel était l'Etre « capable de repro-

1. Les comptes rendus officiels de la discussion et des pièces à l'appui ont été réunis dans un volume *l'Enseignement supérieur devant le Sénat*, chez Hetzel.

duire, à chaque intervalle de temps infiniment petit, cette infinité de calculs compliqués, précis, rigoureux et particuliers à chaque molécule ».

Mgr de Bonnechose feuilleta devant la haute assemblée le *Dictionnaire de médecine* de Robin et Littré, et provoqua une « hilarité générale et prolongée », en citant la définition de l'homme « animal mammifère de l'ordre des primates ». Il mit en parallèle le médecin chrétien et le médecin matérialiste : l'un respecte dans le corps humain l'enveloppe merveilleuse de l'âme immortelle; il travaille non pour un vil salaire, mais pour obéir à la volonté de Dieu qui lui montre dans le malade un frère racheté comme lui par le sang de Jésus-Christ, et, dès qu'il ne peut plus rien pour le corps, il avertit l'âme pour qu'elle se prépare à une nouvelle existence; l'autre, le médecin athée, matérialiste, ne voit en ses malades que des animaux un peu plus perfectionnés que le singe et le cheval. « Vous figurez-vous, messieurs, quelle répugnance vous éprouverez lorsqu'il faudra l'appeler et vous remettre entre ses mains? Que sera-t-il pendant la maladie et aux approches de la mort? Que sera-t-il auprès de votre femme et auprès de votre fille? En certaines circonstances données, quel respect aura-t-il pour la vie de l'enfant qui est prêt à naître? Et ces connaissances médicales dont il s'est enrichi ne peuvent-elles pas devenir, en présence de certaines tentations, des ressources et des moyens pour le crime? » Ici le compte rendu marque : *Sensation*. Était-ce une sensation d'horreur causée par ces abominables paroles? Le cardinal poursuivit : « Je n'exagère rien. Nos annales judiciaires relatent sous ce rapport des faits qui font frémir. »

La discussion aurait été plus intéressante encore, si Mgr Mathieu, cardinal-archevêque de Besançon, avait pu prendre la parole le quatrième jour, mais le Sénat était fatigué. Le cardinal ne voulut pas priver le ministre des leçons qu'il se proposait de donner à l'Université : il lui remit donc le discours qu'il avait préparé. Il y reprochait, entre autres crimes, à l'Université d'enseigner l'arianisme au Collège de France. Il avait pris l'étude des idiomes de la famille arienne pour celle de l'hérésie d'Arius.

M. Duruy et le commissaire du gouvernement, M. Charles

Robert, secrétaire général du ministère, défendirent l'honneur de l'Université et les droits de la science, M. Duruy, avec calme, en homme qui avait pris son parti de s'en aller, si le Sénat lui renvoyait la pétition; M. Robert, rongeant son frein, mais s'échappant de temps à autre en de vigoureux élans, comme lorsqu'il s'écria, montrant la calomnieuse pétition Giraud : « Messieurs, c'est une pièce fausse. »

Sainte-Beuve parla, lui aussi, ou plutôt il lut un long manifeste très curieux, où des déclarations très hardies étaient enveloppées dans des phrases longues; des pétards y éclataient dans des parenthèses. Plus hardi que le ministre, qui avait maintenu au spiritualisme un droit à déterminer la morale, il dénia au gouvernement le droit d'avoir un « avis légal » sur les choses de la philosophie. Après avoir conté l'incroyable histoire d'un professeur de la Faculté de médecine, obligé de s'expliquer devant M. le vice-recteur de l'Académie de Paris sur une théorie de la fièvre : « Ah! messieurs, dit-il, prenons garde de revenir à des siècles en arrière, quand le Parlement rendait des arrêts contre l'antimoine et contre l'émétique! » Et, tout à coup, se haussant au ton solennel, il s'écria : « Législateurs, croyez-le bien; il n'est plus sept heures, ni dix heures du matin; il est midi. » Puis il dénonça « la connivence qui s'est établie entre les moins croyants, les moins pieux et les moins édifiants des hommes, et ceux qui poussent avec une ferveur plus convaincue au triomphe de l'intérêt religieux ». Il souhaita qu'un nouveau Molière parût pour fustiger « la société française dans son hypocrisie de forme nouvelle », un bien beau sujet, comme il dit, plus vaste qu'aucun de ceux qu'a pu offrir une cour ou une classe restreinte de la société sous l'ancien régime. Croissant en hardiesse, à mesure que le discours s'allongeait, il montrait dans « la sphère supérieure ou plutôt artificielle, la mollesse des mœurs, la lâcheté des opinions, la facilité et la connivence des gens bien appris » conspirant avec le parti clérical, alors que, d'un autre côté, « le bon sens humain monte, s'accroît, s'aguerrit, recrute de jour en jour de nombreux esprits, sains, vigoureux, robustes, positifs, et qui ne marchandent pas ».

Pendant que Sainte-Beuve parlait, je me glissai furtive-

ment dans la salle, où je pus demeurer cinq minutes. Il y avait là cent et quelques sénateurs : cardinaux, maréchaux, amiraux, siégeant du droit de leur dignité; des ducs, comtes ou barons, ornement nécessaire d'une chambre haute, nés pour meubler un Sénat ou une Chambre des pairs (indifféremment); quelques grandes notoriétés intellectuelles; des physionomies très diverses : parmi les cardinaux, la bonne face de curé du cardinal Mathieu et le visage inquisitorial de l'ancien procureur général, cardinal de Bonnechose; parmi les maréchaux, l'air méditatif et triste du polytechnicien Niel et l'air d'aller au feu du Saint-Cyrien Canrobert; l'amiral Rigaut de Genouilly, imberbe et hâlé, chiquant et crachant sur le tapis qu'il essuyait du pied; des têtes éteintes et de belles têtes fines, amincies, usées; sur le tout, fondant les contrastes, une neige de cheveux blancs, maculée par les taches de perruques noires. Tous, les prêtres exceptés, portaient l'habit de séance à bordure d'or.

C'était le premier corps de l'État, et il avait pour raison d'être, solennelle et unique, qu'il exista jadis un Sénat à Rome et qu'il existait une Chambre des pairs chez les Anglais. C'était une réminiscence, une imitation, un décor, du milieu duquel Sainte-Beuve surgissait, lisant, son long nez collé sur le papier, gros et gêné dans l'habit bordé d'or, lisant toujours. Le visage du cardinal de Bonnechose semblait dire : « Je regrette, monsieur, que nous n'ayons pas fait connaissance dans quelque concile du XVe siècle. » Mais l'assemblée était calme, bien qu'un peu étonnée, avec des murmures de temps en temps, très doux, lointains, d'outre-tombe.

Nous crûmes jusqu'à la fin que la partie était perdue pour nous; mais, au vote, il se trouva 84 voix pour le ministre, et seulement 31 contre. Le Sénat de l'Empire n'avait pas voulu mettre en minorité un ministre de l'Empereur, et l'intolérance sacerdotale, l'intervention de l'épiscopat, et l'intrusion du Saint-Père dans la querelle avaient réveillé, même dans cette somnolente assemblée, la résistance du vieil esprit national aux ambitions ultramontaines.

Encore une fois, M. Duruy était vainqueur, mais ces victoires répétées exaspéraient les vaincus. Mgr de Bonnechose sortit de la bataille, ennemi irréconciliable.

Au même temps, M. Duruy soutenait contre l'épiscopat une lutte aussi violente sur un autre terrain. Il s'était proposé de fonder l'enseignement secondaire des filles, dont il avait démontré la nécessité au Corps législatif, dans la discussion de la loi d'avril 1867, en termes sérieux, délicats et charmants. A la fin de la même année, il invitait les recteurs à faire appel au dévouement des professeurs de l'Université qui voudraient organiser des cours d'enseignement secondaire pour les jeunes filles. La circulaire provoqua une tempête, où tonnèrent les foudres de quatre-vingts évêques. L'audace était grande, en effet, de vouloir se passer de l'Église pour l'éducation des filles, car l'Église croyait que cette éducation lui avait été confiée en dépôt, *tanquam depositum custodi*, comme disait Mgr d'Angers, lequel s'écriait : « Nous ne devons pas laisser ravir ce trésor précieux à la femme. » Un autre prélat employa un pronom possessif qui fut très remarqué : « Je me propose, écrivit l'archevêque de Cambrai, d'adresser à mes curés une circulaire pour les engager à mettre leurs paroissiens en garde contre l'enseignement auquel on convie *nos* jeunes filles. » Presque toutes ces lettres épiscopales contenaient des expressions véhémentes. En chaire, des prédicateurs parlaient du ministre comme d'un réprouvé. Un desservant de paroisse en Ille-et-Vilaine apprit à ses ouailles que M. Duruy, dans ses livres « vendus à bon marché, pour que tout le monde en profite, fait descendre l'homme du singe et le singe d'une carotte ». Chaque jour, la poste nous apportait les plus grossières injures anonymes.

C'est l'évêque d'Orléans qui menait ce concert. Il flétrissait à l'avance l'enseignement que les professeurs de l'Université allaient donner aux jeunes filles ; il accusait le ministre et le gouvernement de faire descendre l'homme du singe : « Le *Moniteur universel* lui-même, disait-il, nomme le singe *un ancien congénère de l'homme*, son aïeul peut-être, » et l'évêque donnait sa référence : « *Moniteur* du 2 mai 1864 ». En homme curieux de remonter aux sources, je cherchai la phrase impie, ne la trouvai pas d'abord, mais je finis par la découvrir à la fin de la page, dans un feuilleton où Théophile Gautier racontait les prouesses de l'Écuyer quadrumane et du singe Jocko du Brésil, et demandait qu'on réservât une

place dans les théâtres aux orangs-outangs, magots, chimpanzés, babouins, macaques, sagouins, etc...

L'évêque d'Orléans fit bien pis que de se méprendre dans une citation. Il perdit toute mesure, voire même toute décence de langage. Il équivoqua grossièrement sur une parole du ministre, qui, escomptant la bonne volonté des professeurs, avait dit : « Nos quatre mille professeurs sont tout prêts ». Il parla de jeunes filles qui font « des voyages quotidiens à travers les rues », qui « se rendent chez le professeur », etc., etc. Mais, il arriva qu'un des premiers cours de l'enseignement nouveau s'ouvrit tout juste dans la ville épiscopale de Mgr Dupanloup. « Blessé au fond de l'âme », il ne devait pas plus que l'archevêque de Rouen pardonner à M. Duruy.

XII

Quand M. Duruy descendait de la tribune et retournait s'asseoir au banc des ministres, aucune main ne se tendait vers lui. Il siégeait à côté de ses collègues, mais il n'était pas avec eux ; cela se voyait, des tribunes, au jeu des physionomies ministérielles. Ses collègues n'avaient pas d'aversion contre sa personne, mais ils le considéraient comme un intrus, au moins comme un étranger au bâtiment. Ils redoutaient à tout moment qu'il ne cassât quelque chose. M. Rouher disait que son collègue de l'Instruction publique lui faisait l'effet d'un cheval échappé dans un magasin de porcelaine.

L'Empire était-il donc chose si délicate et si fragile? Ou bien étaient-ce les ministres politiques qui se trompaient sur la politique napoléonienne, et l'intrus qui avait raison?

Les principaux conseillers de l'Empereur suivaient malgré eux l'évolution libérale commencée en 1860; ils essayaient de l'arrêter et même de ramener le prince en arrière; ils étaient alarmés, alarmistes, et, dans les Conseils, prophètes de malheur. L'Empereur avait promis que la liberté serait le couronnement de l'édifice; ils disaient qu'elle en serait l'écrasement. Ils n'avaient aucune grande idée d'avenir, ne con-

naissaient pas d'autre force que la force, et se défiaient de l'esprit : ils eurent peur de l'enseignement obligatoire, dont l'Empereur avait tout de suite accepté le principe ; ils n'étaient pas des cléricaux, mais l'idée de mécontenter l'Église pour que les filles fussent mieux instruites ou qu'un savant pût librement travailler, leur paraissait intolérable et grotesque.

M. Duruy s'était fait une théorie des devoirs de l'Empire envers le pays. La restauration de 1852 était à ses yeux un accident dans la vie nationale, qu'il avait regretté au moment où il se produisit. Il en avait analysé les causes complexes : persistance du vieux sentiment monarchique, besoin de travail tranquille, aussi de tranquille jouissance ; en même temps confiance en l'étoile napoléonienne, besoin et rêve de grandeur nationale, patriotisme, chauvinisme. Tout cela, qui se rencontrait dans les urnes plébiscitaires, constituait une force immense, une des plus considérables dont un gouvernement ait jamais disposé, et cette force n'exigeait rien de précis en échange de ce qu'elle donnait ; au fond, ces millions de *oui* étaient une immense abdication nationale. Mais plus complète était l'abdication, plus M. Duruy croyait l'Empereur obligé à vouloir au lieu et place de ce peuple qui renonçait.

Mais quoi vouloir? Pour répondre à cette question, l'historien considérait l'Empire dans l'histoire générale de notre pays, et replaçait l'accident dans le cours normal de la vie nationale.

Le peuple avait acclamé la dictature, mais un grand peuple, et qui a fait la Révolution, ne peut pas se passer longtemps de la liberté, qu'il le veuille ou non ; et il est impossible qu'il y ait au monde des pays libres et que la France ne soit pas un de ces pays. L'Empire devait donc vouloir la liberté et unir ces deux choses difficilement associables, *principatum et libertatem*.

La France était une démocratie, par sentiment et par instinct, aussi par impossibilité d'être autre chose, une démocratie négative et inorganisée : il fallait donc organiser cette démocratie par des institutions, par des lois, mais surtout en créant des mœurs nouvelles par l'éducation, et encore par la liberté, par la liberté toujours. Il fallait unir ces trois choses, difficilement associables, le principat, la liberté, la démocratie.

La France était un pays de libre esprit, et ce libre esprit, escorté par nos armes, avait détruit l'ancien monde européen et fait jaillir de sols épuisés des énergies nouvelles; il fallait lui rendre l'essor et lui ouvrir tous les champs de la terre et du ciel. Mais ce siècle ne se contente plus de vagues philosophies ; il répugne à partir d'un idéal pour modifier le réel; il procède de tout autre façon, partant du réel pour monter à pas pénibles vers l'idéal; il n'est plus ni théologique ni métaphysique si ce n'est en des esprits attardés ou égarés ou clos. Il fallait mettre ce libre esprit sous la discipline de la science, demander à la science, outre ses bienfaits matériels et les éléments de la puissance physique, un renouveau de vie morale, et la « seconde révélation de Dieu ». Il fallait unir ces quatre choses difficilement associables : le principat, la liberté, la démocratie, la science.

De ces deux méthodes : celle des politiques et celle de l'intrus, laquelle était la meilleure pour faire durer l'Empire? M. Duruy n'aurait pas été déconcerté, si on lui avait démontré que la sienne était périlleuse et que la prudence et la sagesse étaient du côté de ses adversaires. Il n'admettait pas qu'un gouvernement vécût seulement pour le plaisir de vivre.

Il était donc isolé parmi ses collègues. Cette situation n'était pas inconstitutionnelle, puisque les ministres d'alors n'étaient pas solidaires les uns des autres, et que chacun d'eux relevait de l'Empereur individuellement. M. Duruy ne s'en plaignait pas : « Cet isolement, écrivait-il un jour à l'Empereur, au milieu d'hommes qui commencent à ne plus pouvoir regarder au delà du cercle officiel, ne me déplaît pas, puisque je me trouve même là à côté de l'Empereur, et le pays le sait bien. » Mais, pour être légale, la situation n'en était pas moins très singulière. Dans la querelle prolongée entre l'Église et l'État, où l'Église tout entière avait donné, depuis le desservant d'Ille-et-Vilaine jusqu'au pape, un seul ministre avait supporté l'assaut, comme s'il avait été à lui seul le gouvernement. Le public avait même des raisons de croire que le gouvernement était contre M. Duruy. Par contre, l'opposition se montrait bienveillante et déférente envers lui ; c'est tout juste si elle ne l'applaudissait pas, mais Jules Favre, passant à côté de lui, après le discours sur les dispenses militaires des congréga-

nistes, lui disait à mi-voix : « Très bon discours, monsieur le ministre ! » Et un jour, Ernest Picard l'invitait en souriant à passer à gauche : « Vous devriez venir avec nous ; il n'y a que vous que nous redoutions dans le gouvernement. » Par moments, en effet, M. Duruy avait l'air d'un ministre de l'opposition.

Il disait : « Je suis avec l'Empereur et le pays le sait bien ! » Il y avait en effet entre ces deux hommes des raisons de sympathie profonde. Napoléon III trouvait en M. Duruy le sincère sentiment démocratique, la générosité d'instincts, la foi aux idées, le patriotisme idéaliste qui étaient en lui-même, et le même amour philosophique de l'humanité. Ces deux hommes parlaient la même langue ; l'un aussi bien que l'autre aurait trouvé ces belles paroles généreuses et vagues, que disait l'Empereur, un des princes qui ont su le mieux parler à un peuple. Le ministre aussi bien que l'Empereur croyait que « les grandes idées de justice et d'humanité n'ont pour elles que quelques individus isolés et l'âme des foules [1] ». L'un et l'autre étaient de ces individus isolés, qui cherchaient le chemin de l'âme des foules.

M. Duruy écrivait souvent au souverain des lettres confidentielles. Quand l'Empereur proposa, au mois de novembre 1863, un congrès arbitral qui jugerait les différends entre les peuples, je ne crois pas que ce rêve ait plu à un autre ministre qu'à M. Duruy, qui exprima par lettre sa joie et son admiration. L'Empereur répondit :

« Mon cher monsieur Duruy, votre lettre m'a profondément touché et je veux vous en remercier. Si vous vous connaissez en grandeurs, après en avoir tant mesuré dans vos beaux travaux historiques, moi je crois aussi me connaître en caractères élevés et loyaux. C'est pour cela que je vous ai appelé dans mes conseils, et que je vous renouvelle avec plaisir l'assurance de ma sincère amitié. »

Dans un autre billet, l'Empereur parle encore du cœur droit et de l'esprit élevé de son ministre : « Ce qui est mesquin,

1. Lettre de Napoléon III à Richard Cobden (1860).

disait-il, ne me va pas. Continuez à avoir comme moi le feu sacré pour ce qui est noble et grand, et croyez à mon amitié. »

Autorisé par l'Empereur à lui dire son sentiment sur toutes choses, M. Duruy usa largement de la permission. Spectateur très inquiet de la politique étrangère, averti, par sa clairvoyance d'historien, des dangers dont la force et l'ambition de la Prusse menaçaient l'Europe, il souhaita en 1864 une intervention en faveur du Danemark, en 1866, une alliance avec l'Autriche et l'envoi d'une armée d'observation sous Metz. Après Sadowa, il conseilla de préparer la guerre sans désemparer : « Nous sommes, écrivit-il à l'Empereur, en présence d'un État jeune, ambitieux, qui veut devenir une grande puissance continentale et une grande puissance maritime, et qui ne sera assuré de garder ce qu'il tient et de prendre ce qu'il désire qu'après avoir humilié la France, comme il a humilié l'Autriche. Pour une époque plus ou moins rapprochée, la guerre est inévitable, non pas que je prétende que les Prussiens attaqueront jamais Strasbourg et Metz, mais leur remuante ambition les jettera dans quelque entreprise où ils nous auront nécessairement devant eux. »

Il était effrayé des sottises que l'opposition débitait à la tribune sur le militarisme, et de la couardise de la majorité, qui choisissait, pour s'enhardir à l'indépendance, le moment même où il aurait fallu qu'elle donnât, sans compter, de l'argent et des hommes. Il était indigné de l'inertie du comité d'artillerie et des chefs les plus en vue de notre armée : « Monsieur le maréchal, dit-il un jour au maréchal, notre armée possède à peine un canon et demi par mille hommes, et les Prussiens en ont trois. — On ne tire que trop de coups de canons, répondit le maréchal. Pour approvisionner ces pièces, il faudrait d'innombrables voitures, et ces *impedimenta* empêcheraient de marcher. — Leurs canons qui se chargent par la culasse tirent plus vite et mieux que les nôtres. — Bah ! ce sont des mouvements d'horlogerie qui se détraquent ! » Tous ces sujets d'inquiétude, M. Duruy les disait anxieusement à l'Empereur.

A peine entré au Conseil, il vit la lutte engagée entre le prince et ses ministres sur la question du développement des libertés publiques. Il n'intervenait que rarement dans les

discussions, mais il montrait à l'Empereur, par lettres, le danger de traiter « d'ennemis et de factieux ceux qui ne pensent pas tout à fait comme nous »; de regarder « comme des adversaires ceux qui sont des amis indépendants »; de désirer « qu'il ne se trouvât dans la Chambre que des valets ou des ennemis ». L'Empereur avait dit en Conseil : « Si la presse est libre en Europe, comment pourrait-elle ne pas l'être en France? » M. Duruy l'en remercia. Il ne craignit pas de dire un jour à l'Empereur; « Malgré toute votre puissance, je défie Votre Majesté de supprimer les *Débats* qui ont déjà reçu deux avertissements et que le troisième tuerait. » Il insistait sur l'impossibilité d'une marche en arrière : « Retourner à 1852 ! écrivait-il. Mais l'Empereur ne trouverait plus à côté de lui le clergé, et bon nombre de ceux que la peur des rouges mettait à ses pieds sont redevenus braves depuis qu'ils n'ont plus peur ». Ou bien encore : « Hier, au Conseil, j'entendais prononcer en fait de réformes le *consummatum est*, comme si un peuple n'était pas une collection d'individus et d'intérêts, qui, se renouvelant sans cesse, ont sans cesse aussi des besoins nouveaux auxquels le gouvernement, organe vital de la société, est tenu, pour qu'elle vive calme et forte, de donner satisfaction ». Et c'étaient là de grandes vérités.

Le ministre admirait surtout en l'Empereur le sincère démocrate, dont l'esprit était occupé, on peut dire perpétuellement, de projets pour améliorer le sort des malheureux, assister l'ouvrier malade, convalescent ou invalide, créer des institutions de prévoyance, concilier dans la mesure du possible le capital et le travail, et donner à l'ouvrier le droit de se défendre par la coalition. Comme chef de l'éducation nationale, M. Duruy se sentait obligé à protéger la femme et l'enfant. Dans le discours prononcé par lui à Lyon, il demandait que la femme demeurât l'ouvrière du foyer et l'éducatrice, et qu'en l'enfant fût respecté l'espoir de la famille et de la patrie. Comme on était à l'année de l'Exposition : « Puisse, disait-il, ce vœu être entendu des représentants de l'univers industriel, rassemblés en ce moment à Paris pour constater les victoires de l'esprit sur la matière. S'ils unissaient leurs efforts pour provoquer une convention sainte qui, égalisant les conditions du travail entre les nations, ferait

limiter, en tout pays, les efforts demandés à l'enfant et à ceux qui doivent être les mères, ils ajouteraient une gloire nouvelle à notre Exposition. »

M. Duruy était donc avec l'Empereur comme il disait ; l'Empereur, de son côté, avait certainement pour lui une sincère amitié ; mais il ne faudrait pas croire qu'il s'intéressât à fond à l'œuvre de son ministre et qu'il la suivît de près, ni qu'il le soutînt de son autorité aux moments difficiles. Il se contentait de le laisser faire. Jamais il ne lui donna d'instructions. Jamais il n'eut avec lui une conversation suivie sur les affaires. D'ailleurs, il n'aimait pas les affaires ; il ne s'y appliquait pas, il ne les suivait pas, si ce n'est les extérieures. Il avait un sentiment général, mais point une connaissance précise des choses, et son inaptitude à la direction pratique était si grande qu'il s'aperçut seulement à son arrivée en Italie du dénûment de son armée et du prodigieux désordre qui régnait partout. « Ce qui me désole, écrivait-il le 26 mai 1859, c'est que nous avons toujours l'air, en présence d'autres armées, d'enfants qui n'ont jamais fait la guerre... rien n'est réglé d'une manière invariable. Aussi les uns demandent le double de ce qui est nécessaire, ou l'administration ne donne que la moitié de ce qui est indispensable. Je soupire après mon parc de siège et mon canon de douze rayé. Si je les avais eus, je n'aurais pas été obligé de changer mon plan de campagne. » Il s'étonne, comme s'il ne devait pas savoir, il se plaint, comme s'il n'était pas le maître ; il soupire après son parc de siège ! Les lettres de Napoléon III au maréchal Randon, publiées dans les Mémoires du maréchal, sont remplies de gémissements pareils. En réalité, l'Empereur planait sur l'Empire plutôt qu'il ne le gouvernait. S'il avait eu la passion ou seulement le goût du gouvernement, autant d'idées précises qu'il avait de sentiments généreux, autant de volonté que de bonne volonté, il n'aurait pas écrit la *Vie de César* à un moment où tant de sujets réclamaient une attention intense.

C'est donc seulement de haut et de loin que l'Empereur s'intéressait aux affaires de l'Instruction publique. Les témoignages de sympathie qu'il donnait à son ministre étaient pour ainsi dire confidentiels, écrits dans les billets, comme ceux que j'ai cités et qui étaient rares. Les collègues de

M. Duruy avaient toute liberté de prendre leurs aises avec lui. Il est vrai qu'ils s'exposaient quelquefois à des surprises désagréables. Après que M. Duruy eut prononcé à l'Association philotechnique son discours sur l'histoire du travail, M. de Lavalette vint lui dire qu'il ne pouvait publier ce discours au *Moniteur,* parce qu'il était contraire à la politique du gouvernement. M. Duruy le laissa parler tout à l'aise; puis, ouvrant un tiroir, il y prit une épreuve de cette pièce séditieuse, et montra au ministre de l'intérieur ces mots écrits en tête de la main de l'Empereur : *Discours très politique* — N. — C'était fort bien, et très piquant, mais quelques mots, dits de temps en temps en Conseil, de ces mots que M. Duruy sollicitait en vain, auraient bien mieux valu. Le plus éclatant témoignage public de la confiance impériale que M. Duruy ait reçu lui fut donné par l'Impératrice, qui lui montra toujours, malgré qu'on en ait dit, une grande bienveillance. L'Impératrice envoya ses nièces aux cours des filles à la Sorbonne, et permit qu'un rapport lui fût adressé sur cet enseignement et que son effigie ornât les médailles données en récompense aux élèves. L'Empereur s'était contenté de dire à M. Duruy, à propos des fureurs épiscopales : « Pourquoi ne vous défendez- vous pas? »

La situation de M. Duruy était donc encore plus singulière que nous ne le disions tout à l'heure. Il s'appuyait, non sur une ferme autorité, d'où il pût tirer une force réelle, mais sur une estime et une sympathie personnelles. Nous sentions très bien au ministère de l'instruction publique que nous étions en l'air, et qu'un jour il faudrait descendre tout d'un coup. Mais, comment arriva-t-il que M. Duruy, le ministre libéral, sortit du gouvernement, le jour où celui-ci devenait libéral?

XIII

Depuis six ans que M. Duruy était entré au ministère, l'Empereur et l'Empire avaient beaucoup vieilli. La guerre des duchés, la guerre d'Allemagne, la tragique erreur du Mexique

avaient précipité l'Empire du haut rang où l'avaient porté les victoires de Crimée et d'Italie. La France était réduite à la défensive, menacée d'une guerre, et sous le coup pressenti d'une catastrophe.

L'évolution libérale de l'Empire prenait mauvaise tournure. Les vieux impérialistes militants, les *mameluks* s'indignaient des concessions libérales comme d'une désertion : les conservateurs acceptaient la liberté par obéissance, mais avec inquiétude ; les oppositions monarchique et républicaine s'en faisaient une arme contre le gouvernement. Alors éclata la fausseté du régime, et la radicale impossibilité de faire vivre l'Empire, cette monarchie démocratique compromise, comme monarchie, par ses origines révolutionnaires, comme démocratique, par son *apparatus*, sa cour, sa clientèle de courtisans, par la grâce de Dieu dont elle se titrait, et par l'initiale complicité de l'Église.

L'Empire, au début, avait eu besoin de l'Église, qui lui avait donné ses bénédictions et chanté ses *Te Deum*. Il est vrai que l'Empereur ne pouvait, sans renier son caractère de « parvenu », et les idées napoléoniennes en lesquelles il avait une foi sincère, se déguiser en fils aîné de l'Église et succéder en cette qualité au roi Charles X. Il avait donc essayé de se dégager, et la guerre d'Italie, puis le ministère de M. Duruy, l'avaient brouillé avec l'Église. Mais il avait encore un bras pris à Rome, et M. Rouher déclarait que ce bras, l'Empereur ne le retirerait « jamais, jamais ! »

D'autre part, l'Empire ne pouvait pas refuser la liberté, mais il ne pouvait pas non plus la supporter. Il ne pouvait pas ne pas devenir parlementaire, mais, dès qu'il devenait parlementaire, il cessait d'être l'Empire. Résistances, concessions, tout acte devenait impossible ou portait à faux. Tout mouvement était suspect et suspecté. J'ai entendu l'Impératrice dire à Chislehurst ce mot très juste dans sa familiarité pittoresque : « Au commencement, on pouvait tout faire : à la fin, on ne pouvait même plus se moucher. »

Tout à l'heure, nous demandions : Des deux méthodes, celle de M. Rouher et celle de M. Duruy, laquelle aurait été la meilleure pour faire durer l'Empire ? Ni l'une ni l'autre ne l'aurait fait durer ; la première lui aurait sans doute

donné quelques années de plus. Mais l'Empire aurait glissé par la force des choses.

L'Empereur sentait glisser l'Empire. Comment expliquer en lui la contradiction entre sa foi en l'étoile, et cette inquiétude qu'il avait, et qu'il exprima, en termes inattendus et très nobles, un jour d'allégresse impériale, lorsqu'il reçut les félicitations des corps de l'État auprès du berceau du Prince Impérial? Sans doute, les catastrophes de sa famille et les accidents de sa vie l'habituaient à l'idée des retours nécessaires de fortune. Peut-être est-ce lui qui trouva la mélancolique inscription du monument élevé en souvenir de la reine Hortense, dans la chapelle d'Arenenberg : *Fortuna, Infortuna, Fortuna.* Le vague et profond regard de Napoléon III n'était pas d'un homme qui lit dans un avenir tranquille. Puis il était malade, souvent torturé par le mal, et lui, si brave au péril, reculait devant la douleur. Vieilli, vieux, sentant la fatigue de l'Empire comme la sienne, il descendait vers la crise fatale et s'abandonnait.

En juillet 1869, il passait la main au Tiers-parti qui s'était révélé par la manifestation des 116, et dont le programme était le rétablissement du parlementarisme. Le 12 de ce mois, en Conseil, il demanda à MM. Rouher, Vuitry et Baroche leur démission, annonçant qu'il allait prendre des hommes nouveaux pour une situation nouvelle : « J'accepte tout homme et toute idée, dit-il, je me réserve seulement pour combattre la révolution. » Il n'avait rien dit à M. Duruy, mais M. Duruy ne pouvait convenir au Tiers-parti, composé d'hommes froids, gourmés et pâles, de ces hommes qui pensent par formules, et agissent par recettes, sans fibre démocratique, réactionnaires à fond sous vernis libéral. Une des têtes du parti, l'honorable M. Louvet, maire de Saumur, avait offert à l'Empereur, en 1855, au moment des couches de l'Impératrice, une ceinture de la Vierge, relique de l'église du Puy-Notre-Dame, près Saumur. M. Duruy n'avait rien à faire en cette compagnie.

Le 17 juillet au soir, il était à Villeneuve-Saint-Georges. Après le dîner, fut apportée une lettre de l'Empereur :

« Mon cher monsieur Duruy,

» C'est un des mauvais côtés de la situation actuelle que d'être obligé de me séparer d'un ministre qui avait ma con-

fiance et qui avait rendu de grands services à l'instruction publique.

» Si la politique n'a pas d'entrailles, le souverain en a, et il tient à vous exprimer ses regrets. J'ai chargé M. Bourbeau, député, de vous remplacer. J'espère vous voir un de ces jours afin que vous me disiez ce que je peux faire pour vous témoigner ma sincère amitié. »

La lettre était à peine lisible : M. Duruy ne put lire le nom de son successeur ; il me tendit la lettre, et je ne pus arriver à déchiffrer ce nom, ni à le deviner ; je la passai à notre ami, M. du Mesnil, qui se trouvait là. C'est lui qui lut le nom. Je l'entends encore s'écrier sur trois tons différents : « Bourbeau ! c'est Bourbeau ! M. Bourbeau ! »

XIV

Le lendemain, de très grand matin, descendant de la chambre que j'occupais à Villeneuve-Saint-Georges, je vis que la porte du cabinet de M. Duruy était entr'ouverte. L'ancien ministre était très occupé. Il tirait d'un cartonnier des liasses de papier jauni, les rangeait, et les regardait de l'œil d'un ami qui retrouve, après une longue absence, son ami. C'était le manuscrit du tome III de *l'Histoire des Romains*. « Puisque vous voilà, me dit-il, vous allez m'aider. Allons à ma bibliothèque. » En quelques voyages, nous rapportâmes des brassées de volumes, les documents de l'histoire romaine. M. Duruy s'en entoura. Un quart d'heure après, il était en plein travail.

Pour parler de M. Duruy écrivain et historien, il me faudrait d'abord répéter ce que M. Rambaud a dit de ses ouvrages pour les classes, dans la *Revue bleue*. Alfred Rambaud et moi, nous avons été de la première génération des lecteurs de ces livres, et nous avons connu les livres d'avant, petites histoires élémentaires où se trouvaient les portraits des rois de France depuis Pharamond, et des questions et réponses comme celle-ci : « Pourquoi Philippe IV s'appelait-il le Bel ?

— Parce qu'il était d'un physique agréable. » Nous avons pratiqué d'épouvantables manuels, où les auteurs s'escrimaient à mettre le plus grand nombre de faits : deux d'entre eux se querellèrent, parce que l'un accusait l'autre de lui avoir volé trois faits (dans l'histoire des Tatares autant qu'il m'en souvient). Quelques-uns de nos maîtres étaient nourris à ces pratiques étranges d'enseignement : l'énumération indéfinie des faits, l'usage de formules et de mots inexpliqués pour les institutions et les mœurs, la faculté extraordinaire (bien qu'encore répandue) de n'avoir pas besoin d'être compris, parce que soi-même, on se passe de comprendre. Notre mémoire seule était en jeu, et elle était rebutée en même temps. Nous cherchions des moyens mnémotechniques; un de mes maîtres nous en conseilla un, qu'il croyait infaillible : il nous dictait la guerre de Sept ans, batailles sur batailles; après chaque nom de défaite de la France, il commandait : « Renversez le drapeau »; après chaque victoire : « Haut, le drapeau! » Et nous dessinions, dociles stupidement, tantôt un drapeau renversé, tantôt un drapeau levé.

Ce fut une joie pour nous de trouver dans les livres de M. Duruy la clarté, une allure rapide, le discernement de l'utile et de l'inutile, et surtout d'y sentir un homme vivant et pensant, ému par l'histoire. Les livres de M. Duruy ont donné à des millions de jeunes Français une éducation généreuse.

Le succès même de ces livres scolaires créa contre M. Duruy un préjugé qui dura longtemps et lui fut pénible. Les lettrés et les savants ne voulaient voir en lui qu'un « faiseur de petits livres ». Il avait pourtant montré dans son *Histoire grecque*, et dans les deux premiers volumes de son *Histoire des Romains* et dans ses thèses doctorales, qu'il savait trouver l'histoire dans les documents, après avoir écarté les opinions inventées un jour, et transmises d'âge en âge par la lignée féconde des perroquets successifs. Et sa thèse sur Tibère fut très neuve. N'importe! Il demeurait l'auteur des petits livres.

J'ai vu chaque jour, pendant plus de vingt ans, M. Duruy travailler pour achever son *Histoire romaine* et préparer une nouvelle édition illustrée de cette histoire et de l'*Histoire grecque*. Il avait la longue patience, qui est une des vertus primordiales de l'historien. Il mettait un soin extrême à l'étude des documents

épigraphiques, juridiques, historiques, littéraires et plastiques. Il n'eut jamais la hâte d'écrire avant qu'il eût achevé l'enquête sur son sujet, et il écrivait lentement, avec le souci de la forme, dont jamais il n'était satisfait. Il aimait à se faire lire un chapitre, quelques jours après qu'il l'avait fini, et il écoutait les critiques avec une disposition préalable à les trouver justes. C'était seulement après cette première rédaction qu'il lisait les travaux français ou étrangers sur la même question. Comme il étudiait avec une régularité consciencieuse les revues d'érudition, il était sûr de sa bibliographie. Il revoyait alors son travail manuscrit et prenait les décisions dernières.

Curieux de la vie présente et attentif à tous ses phénomènes, et aimant la vie, il voyait et comprenait le passé. Ceux-là seuls sont des historiens qui savent regarder l'homme et les choses de leur temps, discernent les causes et les voient produire leurs effets, car nous ne saisissons le passé que par une perpétuelle comparaison inconsciente avec le présent. A mesure que s'enrichit notre expérience personnelle, que notre propre raison s'éclaire, que notre propre sensibilité s'affine, nous voyons l'histoire s'animer et vivre. Plus largement nous devenons hommes, plus capables nous devenons de comprendre l'humanité. Or, l'expérience personnelle de M. Duruy, déjà si riche, s'était accrue par son passage aux affaires.

Il avait étudié de très près l'état intellectuel et moral de notre pays. Tout un ensemble d'existence nationale s'était tenu sous son regard pendant des années, et il n'avait pas été seulement spectateur; il avait fait de l'histoire, en même temps qu'il en voyait faire. Quelle fortune pour un historien! Aussi, lorsqu'il reprit, le 18 juillet 1869, les vieux feuillets jaunis, il y remarqua une sorte d'insuffisance générale dont il me parla : « Il me semble, disait-il, que cela ne vit pas, » et, tout animé encore par l'action, éclairé par l'observation, il se remit à l'œuvre. Son *Histoire des Romains* est une œuvre très vivante, dramatique et philosophique, claire et profonde, une de celles qui honorent le plus l'école historique française.

Le succès en fut très grand en France et à l'étranger : l'*Histoire des Romains*, aussitôt parue, fut traduite en anglais, en allemand, et en italien. La récompense de ce travail fut digne du travail : l'érudit, l'historien moraliste, l'écrivain fut élu

successivement membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, membre de l'Académie française. Cette dernière élection lui fit faire un retour sur sa vie entière. Il me dit alors : « C'est une destinée singulière que la mienne ; au collège je suis entré le dernier et sorti le premier ; à l'École normale aussi ; dans l'université, je suis resté plus longtemps qu'aucun autre au dernier rang, et tout à coup, je suis monté au premier. A soixante-deux ans, je n'étais pas encore entré à l'Institut, et me voici de trois académies ! Si quelqu'un m'avait prédit pareille fortune, je ne l'aurais pas cru. Ce serait vraiment à vous donner de l'orgueil ». Mais il ne ressentit aucun orgueil, et il fut seul à ne pas croire que cette fortune était la récompense méritée, l'exacte récompense de sa vie.

XV

Le travail fut le refuge de M. Duruy dans les malheurs privés et publics qui assombrirent la fin de sa vie.

Il fut vraiment admirable dans les grandes crises. Aucune âme française ne sentit plus profondément que la sienne les malheurs de notre pays ; aucune n'y demeura plus ferme. Comme il approchait de la soixantaine, en 1870, il n'avait pu s'enrôler comme soldat et suivre à la frontière son fils Albert, parti avec les turcos pour ne pas manquer, disait-il, les « premières notes de l'ouverture », mais il avait réclamé une place dans la garde nationale, et quand les mauvaises nouvelles arrivèrent, il compta qu'il aurait l'honneur de faire son devoir à l'ennemi. Le bataillon où il s'était enrôlé devant être posté au sud-ouest de Paris, il allait reconnaître le terrain en avant du rempart. Le 7 septembre, il fit une promenade à cheval jusqu'au plateau des Hautes-Bruyères, qui domine le fort de Bicêtre. Il y vit une dizaine de soldats du génie, occupés à construire dans un fossé un mur en belle pierre meulière, et, pensant que les Allemands arriveraient bien avant que le mur fût fini, il alla, sans débrider, au gouver-

nement général de Paris, dire son inquiétude au général Trochu : « Si nous tenons huit jours, répondit le général, nous aurons fait une galante défense. » Cette réponse indigna M. Duruy, qui était du parti de la résistance jusqu'à l'épuisement.

Quand l'heure vint où la défaite apparut certaine, il se recueillit, comme il faisait toujours dans les moments graves de sa vie. Une nuit, il écrivit dans sa casemate une longue note pour lui-même : « A cette heure funèbre, quelle est ma foi et mon espérance ?... Vont-elles chanceler et périr ? Non. La France peut succomber momentanément sous l'effort de ce million d'ennemis qui, durant cinquante ans, se sont si bien préparés à l'assaillir. Elle se relèvera, si elle reconnaît bien le grand courant du monde, et si elle s'y plonge pour s'y précipiter. » Puis, à très grands traits, il prenait aux plus lointaines origines, pour le suivre jusqu'à l'heure présente, le mouvement qui entraîne l'humanité.

« L'humanité, comme Dieu même, disait-il, n'a que des idées fort simples et en petit nombre, qu'elle combine de diverses manières. » Il marquait l'évolution de ces combinaisons dans l'ordre social, intellectuel, moral et religieux, et il admirait ce long effort « logique » pour affranchir « le fils du père, le client du patron, le serf du seigneur, l'esclave du maître, le sujet du prince, le penseur du prêtre, l'homme de sa crédulité, de ses passions et de ses espérances », pour mettre l'égalité dans la loi, la liberté dans les institutions, la paix dans la rue, la charité dans la société, et donner au droit la souveraineté du monde. Et, considérant que la France marchait en avant des autres peuples vers cet idéal, il écrivait cette très belle parole : « Pour nous venger, il nous faudra y traîner nos ennemis mêmes. »[1]

La contemplation du passé est bienfaisante aux historiens philosophes. Elle leur enseigne la petitesse et la brièveté de l'individu humain ; elle réduit à leur proportion des événe-

1. Dans cette même note, qui est d'octobre 1870, M. Duruy examine les réformes à faire dans la constitution politique de la France, et il en propose de très hardies : large décentralisation au profit de la commune, du département et de la province, qui seront pourvus d'institutions libres ; pouvoir exécutif exercé par un président du conseil élu pour cinq ans ; service militaire universel de deux ans ; l'Église libre dans l'État libre.

ments qu'il croit extraordinaires et inouïs, parce qu'il en est le témoin ; et en même temps qu'elle l'humilie, elle l'élève au-dessus de lui-même, elle lui donne une force et une vigueur empruntées à l'humanité tout entière et par lesquelles est réconfortée sa faiblesse. Elle est calmante et rassérénante. C'est elle qui donnait à M. Duruy, dans cette méditation à « l'heure funèbre », ce très noble espoir et point chimérique, de la revanche française par les idées.

Peu d'hommes ont été plus cruellement frappés que M. Duruy par des malheurs privés. Au ministère, il avait perdu sa fille aînée, madame Glachant, morte en donnant la naissance à un fils, et, peu de temps après, sa femme bien aimée. La mort s'acharnant enleva successivement Anatole Duruy, le fils aîné ; Hélène, une exquise créature, douce et frêle, éclose, dans cette vigoureuse famille, comme une fleur au pied d'un bouquet de chênes ; Albert, beau et brave, comme un héros antique, et qui fut en effet, je dis le mot, parce que c'est celui-là qui convient et point un autre, un héros. A chacun de ces coups, le père chancela ; mais il se raidissait et se redressait ; son visage gardait, dans ces désespoirs, sa fermeté mâle ; le sourcil froncé, les larges lèvres contractées et abaissées, l'œil fixe et sombre, il souffrait, mais il luttait. Nous connûmes en lui une âme à la fois tendre et stoïque.

M. Duruy se remaria en 1873. Il épousa madame Redel, dame de Saint-Denis, qu'il avait connue aux Tuileries, gouvernante des nièces de l'Impératrice. Un fils naquit de ce mariage. L'enfant, en grandissant, vit son père, comme ses frères et ses sœurs l'avaient vu jadis, assis du matin jusqu'au soir à sa table de travail ; il l'entendit parler avec ses visiteurs et ses amis de toutes les choses qui font le charme et le prix de la vie, de science, d'art, de politique, de patriotisme. Il eut comme ses aînés, le spectacle et l'exemple de la vie élevée et simple, active et paisible, d'un travailleur en quête de lumières et d'un homme en quête du bien.

C'était un inappréciable bonheur de vivre avec lui, dans l'intimité de la vie quotidienne. Son humeur toujours égale était d'une admirable douceur. Il avait la sincérité et la naïveté des âmes saines, droites et fortes. Il n'entendait pas

les malices, et c'était plaisir de le taquiner par des plaisanteries, qu'il était le dernier à comprendre. Mais, comme sa douceur n'était pas de la faiblesse, et comme cette naïveté s'alliait à un très fin jugement des hommes et des choses, douceur et naïveté étaient les charmes de ses vertus.

A quatre-vingts ans, il travaillait encore. C'est à cet âge qu'ayant achevé sa dernière édition de l'*Histoire des Romains* et de l'*Histoire grecque*, il se mit à revoir son *Histoire de France*. Ce fut sa dernière œuvre. Les forces physiques baissèrent rapidement, et la mémoire s'affaiblit. Au moment d'entrer dans cette pénombre qui précède l'ombre éternelle, il récapitula son existence en quelques pages d'une écriture tremblée. Il y exprime l'espoir que, si l'on s'occupe de lui après que sa fosse sera refermée, on rendra justice à sa bonne volonté. Il rappelle que beaucoup de ses adversaires d'autrefois ont reconnu leurs torts envers lui, et qu'un de ses successeurs au ministère l'a salué, du titre de « précurseur ». Il remercie sa « chère femme » de si bien soigner, et ses deux fils, George et Victor, de si bien honorer sa vieillesse. Très fier de ses deux garçons, il sait qu'ils honoreront le nom paternel, l'un dans la carrière des lettres, l'autre dans la carrière des armes. En cette année 1892, George Duruy avait été nommé professeur à l'École polytechnique, à la place que le père avait occupée lui-même en 1862 ; Victor avait été reçu premier à l'École de Saint-Cyr ; M. Duruy rappelle ces deux événements, qui lui ont donné une si grande joie. Il ajoute — qu'on me permette cette citation — : « Mon ancien secrétaire à l'Instruction publique, Ernest Lavisse, que, depuis trente ans, je regarde comme un de mes enfants, vient d'être reçu à l'Académie française. » Et il termine sur ces mots : « Si le rappel était battu pour moi à la fin de cette année 1892, je dirais que c'est bien finir. »

Il attendit le rappel deux années encore, jusqu'au 25 novembre 1894.

Dans les derniers jours la nuit s'étendit sur l'intelligence. Une fois, il me demanda : « Est-ce vrai que nous avons perdu l'Alsace ? » S'il ne sentait plus cette blessure, c'est qu'il ne vivait plus. Mais toujours il pensait à la funeste guerre. Une nuit, il s'éveilla dans un cauchemar et voulut

descendre de son lit. Il avait reçu, disait-il, du maréchal Randon l'ordre de se rendre au ministère pour y délibérer sur l'établissement d'un camp retranché. Il ne voulut entendre aucune raison ; il fallut l'habiller, et il voulait sortir. Appelé auprès de lui, j'essayais de le détromper ; mais il parlait avec sa fermeté d'autrefois : « C'est un ordre de service, me dit-il, il faut marcher ». Il faisait le geste péremptoire de la main qui fauche, un geste que nous lui connaissions bien, et par lequel il marquait la netteté de ses décisions. Et je pensai, au moment où je le regardais, délirant et déjà hors de ce monde, que ce mot était l'épigraphe de sa vie. Cet homme qui allait mourir avait connu tous les doutes de la philosophie humaine, mais toute sa vie, il avait reçu de sa conscience des ordres de service très clairs, et il avait marché.

ERNEST LAVISSE,

de l'Académie française.

L'ENFANT DE VOLUPTÉ[1]

XXI

— Marie, laissez à cette minute sa douceur; laissez-moi exprimer tout ce que je pense!

Elle se leva. Doucement, sans colère, sans sévérité, avec une émotion manifeste dans la voix, elle dit:

— Pardon, je ne puis pas vous écouter. Vous me faites trop de mal.

— Je me tairai donc. Mais restez, Marie, je vous en conjure.

Elle se rassit. C'était comme au temps de Schifanoia. Rien ne surpassait la grâce de cette tête si fine, qui semblait peiner sous la masse profonde des cheveux comme sous un châtiment divin. Une ombre morbide, délicate, pareille à la fusion de deux teintes diaphanes, d'un violet et d'un azur idéalement tendres, environnait ses yeux où s'épanouissait un iris fauve d'ange brun.

— Je ne voulais, reprit André humblement, je ne voulais que vous rappeler mes paroles de jadis, celles qu'un matin vous avez écoutées dans le parc, sur le banc de marbre, à l'ombre des arbousiers, en une heure inoubliable que ma mémoire garde comme une chose sainte...

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1894, 1er, 15 janvier, 1er et 15 février 1895.

— Je me les rappelle.

— Eh bien! Marie, depuis ce jour-là, ma misère est devenue plus triste, plus sombre, plus cruelle. Je ne saurai jamais vous dire toutes mes souffrances, toutes mes abjections; je ne saurai jamais vous dire combien de fois mon âme vous a invoquée, comme dans les affres de la mort; je ne saurai jamais vous dire quel était le frisson de bonheur, l'élan de tout mon être vers l'espérance, s'il m'arrivait d'oser croire un moment que mon souvenir vivait peut-être encore dans votre cœur.

Il parlait avec le même accent qu'en cette matinée lointaine; il semblait repris de la même ivresse passionnée. Toutes ses mélancolies lui remontaient aux lèvres. Et elle l'écoutait, la tête basse, immobile, presque dans la même attitude que l'autre fois: et sa bouche, l'expression de sa bouche qu'elle tenait en vain serrée avec violence, comme l'autre fois, trahissait une sorte de volupté douloureuse.

— Vous rappelez-vous Vicomile? Vous rappelez-vous le bois que nous avons traversé seuls, en cette soirée d'octobre?

Donna Marie fit un léger signe de tête, comme pour dire oui.

— Et aussi la réponse que vous m'avez faite? ajouta le jeune homme, d'une voix plus basse, mais avec une expression intense de passion contenue, et en s'inclinant beaucoup vers elle comme pour regarder au fond de ses yeux, qu'elle tenait toujours à terre.

Enfin, elle les releva sur lui, ces bons dolents yeux pleins de pitié.

— Je me rappelle tout, tout, tout, dit-elle. Pourquoi devrais-je vous cacher mon âme? Vous êtes un esprit noble et grand, et j'ai foi en votre générosité. Pourquoi devrais-je me conduire avec vous comme une femme vulgaire? Ce soir-là, ne vous ai-je pas avoué que je vous aimais?... Votre question contient une autre question, je le comprends bien : vous voulez savoir si je vous aime encore.

Elle hésita une seconde. Ses lèvres tremblèrent.

— Je vous aime.

— Marie!

— Mais votre devoir est de renoncer pour jamais à mon

amour et de vous éloigner de moi : votre devoir est de vous montrer noble, grand, généreux, en m'épargnant une lutte qui m'effraie. J'ai beaucoup souffert, et j'ai su souffrir : mais la pensée d'avoir à vous combattre, d'avoir à me défendre contre vous, me donne une terreur folle. Vous ne savez pas au prix de quels sacrifices j'avais réussi à obtenir le calme du cœur : vous ne savez pas à quels rêves superbes et chers j'avais dû renoncer... Pauvres rêves ! Si je suis devenue une autre femme, c'est parce qu'il me fallait devenir une autre femme : je suis devenue une femme ordinaire parce que mon devoir l'exigeait.

Elle avait dans la voix une mélancolie grave et suave.

— En vous rencontrant, j'ai senti tout d'un coup renaître en moi les vieux rêves, j'ai senti revivre mon âme de jadis : et, pendant les premiers jours, je me suis abandonnée à cette douceur en fermant les yeux sur le péril lointain. Je pensais : « Il ne saura rien de ma bouche, je ne saurai rien de la sienne ». J'étais presque sans remords, presque sans crainte. Mais vous m'avez parlé : vous m'avez dit des paroles que je n'avais jamais entendues ; vous m'avez arraché un aveu... Le péril m'apparut, certain, dévoilé, manifeste. Mais je m'abandonnai à un nouveau rêve. Vos angoisses me serraient le cœur, me faisaient une peine profonde. Je pensais : « L'impureté l'a souillé. Oh ! si j'avais le pouvoir de le rendre pur ! Combien je serais heureuse d'être l'holocauste de sa régénération ! » Votre tristesse attirait la mienne. Je prévoyais bien que je serais peut-être impuissante à vous consoler : mais j'espérais que vous éprouveriez peut-être un soulagement à sentir une âme répondre un éternel *amen* aux exigences de votre douleur.

Elle dit cette dernière phrase avec tant d'exaltation spirituelle sur tout le visage qu'André fut envahi par un flot de joie presque mystique : et, en ce moment, son seul désir était de lui prendre les deux mains et d'exhaler sur ces chères mains immaculées son ivresse ineffable.

— Mais ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ! poursuivit-elle, branlant la tête en signe de regret. Nous devons renoncer pour toujours à toute espérance. La vie est implacable. Sans le vouloir, vous briseriez une existence entière, et plus d'une peut-être...

— Marie, Marie, ne dites point de pareilles choses! interrompit le jeune homme en s'inclinant de nouveau vers elle et lui prenant une main, non pas avec ardeur, mais avec une espèce de timidité suppliante, comme si, avant d'accomplir cet acte, il eût attendu une marque de consentement. Je ferai ce que vous voudrez : je serai humble et soumis : ma seule ambition est de vous obéir : mon vœu unique est de mourir en invoquant votre nom. Renoncer à vous, c'est renoncer au salut, retomber pour toujours dans la ruine, s'abîmer irrémédiablement. Je vous aime comme nulle parole humaine ne pourra l'exprimer jamais. J'ai besoin de vous. Vous seule êtes *vraie;* vous êtes la Vérité que cherche mon esprit. Tout le reste est vain : tout le reste est néant. Renoncer à vous, c'est comme entrer dans la mort. Mais, si le sacrifice de moi-même peut vous conserver la paix, je vous dois ce sacrifice. N'ayez pas peur, Marie. Je ne vous ferai aucun mal.

Il lui tenait la main dans la sienne, mais ne la serrait pas. Sa voix n'avait point de flamme : elle était humble, désolée, désolante, pleine d'une immense détresse. Et la pitié faisait si bien illusion à Marie, qu'elle ne retira pas sa main et s'abandonna pendant quelques minutes à la pure volupté de ce léger contact. C'était une volupté si subtile qu'elle semblait n'avoir pas de répercussion corporelle : c'était comme si une essence fluide, partant du plus profond de son cœur, lui eût afflué le long du bras jusqu'aux doigts et se fût épanchée par le bout des doigts en une onde ineffablement harmonieuse. Et, lorsqu'il se tut, les paroles dites dans le parc, revinrent à la mémoire de Marie, ravivées par le son récent de la voix qu'elle venait d'entendre : « Votre seule présence visible suffisait à me donner l'ivresse, et je la sentais couler comme du sang dans mes veines, envahir mon esprit comme un sentiment surhumain... »

Il y eut un intervalle de silence. De temps à autre, on entendait le vent secouer les vitres des fenêtres. Avec le vent arrivait une clameur lointaine, mêlée au roulement des voitures. La lumière entrait, froide et limpide comme une eau de source; l'ombre se ramassait dans les angles et aux plis des rideaux faits d'étoffes orientales; çà et là, sur les meubles, luisaient des incrustations de jade, d'ivoire, de nacre : un

grand Bouddha doré apparaissait dans le fond sous un bananier paradisiaque. Ces formes exotiques prêtaient au salon un peu de leur mystère.

— A quoi pensez-vous maintenant? demanda André. Ne pensez-vous pas à la façon dont je dois finir?

Elle semblait absorbée dans une méditation perplexe. Elle avait un air irrésolu, comme si elle eût écouté deux voix intérieures.

— Je ne saurais vous dire, répondit-elle en se passant la main sur le front d'un geste rapide, je ne saurais vous dire quel pressentiment étrange m'accable depuis longtemps. Non, je ne saurais: mais *j'ai peur*.

Après une pause, elle ajouta :

— Quand je pense que vous souffrez, que vous êtes malade, pauvre ami, et que je ne pourrai pas alléger votre peine et que je vous manquerai à l'heure de votre angoisse, et que j'ignorerai même si vous m'avez appelée... Mon Dieu !

Il y avait dans sa voix défaillante un tremblement de pleurs, comme si sa gorge se fût étranglée. André tenait la tête basse, sans rien dire.

— Quand je pense que mon âme vous suivra toujours, toujours, et que jamais, jamais, elle ne pourra se confondre avec la vôtre, qu'elle ne pourra jamais être comprise de vous!... Pauvre amour!

Elle avait la voix mouillée de larmes, la bouche contractée par la douleur.

— Ne m'abandonnez pas ! Ne m'abandonnez pas ! s'écria le jeune homme en lui saisissant les deux mains, presque agenouillé, en proie à une vive exaltation. Je ne vous demanderai rien ; je ne veux de vous que la pitié. La pitié qui me viendrait de vous me serait plus précieuse que la passion de toute autre femme, vous le savez bien ! Seules, vos mains pourront me guérir, pourront me ramener à la vie, me relever de ma bassesse, me rendre la foi, m'affranchir de toutes les choses mauvaises qui m'infectent et m'emplissent d'horreur. Oh ! chères, chères mains !...

Il se courba pour les baiser; il y tint sa bouche pressée longuement. Les yeux mi-clos, en signe de suprême douceur, il disait tout bas, avec un accent indéfinissable :

— Je sens que vous tremblez.

Elle se leva, tremblante, éperdue, plus pâle qu'en cette matinée mémorable où elle cheminait sous les fleurs. Le vent secouait les vitres ; une clameur arrivait, comme d'une foule mutinée. Ces cris que le vent apportait du Quirinal accrurent son agitation.

— Adieu. Je vous en prie, André ; ne demeurez pas ici plus longtemps. Vous me reverrez une autre fois, quand vous voudrez.

— Où vous reverrai-je ?

— Demain, au concert. Adieu.

Elle était bouleversée comme si elle eût commis une faute. Elle le reconduisit jusqu'à la porte du salon. Restée seule, elle hésita, ne sachant que faire, dominée encore par la frayeur. Elle sentait le tour de ses yeux, ses joues et ses tempes brûler d'une violente ardeur, tandis que des frissons lui couraient par tout le corps. Mais elle gardait sur les mains, persistante comme un sceau, l'impression de la bouche aimée, et cette impression était délicieuse, et elle l'aurait voulue indélébile comme un sceau divin.

Elle regarda autour d'elle. Dans le salon, la lumière diminuait, les formes se noyaient d'ombre, le grand Bouddha recueillait sur sa dorure une clarté étrange. Tour à tour, on entendait et on cessait d'entendre les cris. Elle alla vers une fenêtre, l'ouvrit, tendit le front. Un vent glacial soufflait sur la chaussée où déjà, vers la place des Termes, commençaient à s'allumer les réverbères. En face, les arbres de la Villa Aldobrandini se balançaient, à peine teintés d'un reflet rougeâtre. Sur la Tour des Milices pendait un énorme nuage cramoisi, solitaire dans le ciel.

La soirée lui parut lugubre. Elle se retira ; elle alla s'asseoir à la même place où l'entretien avait eu lieu. — Pourquoi Delphine ne revenait-elle pas ? — Elle aurait voulu se dérober à toute réflexion, à toute méditation ; et, néanmoins, une faiblesse incompréhensible la retenait à cette place où, quelques minutes auparavant, André avait respiré, avait parlé, avait exhalé son amour et sa douleur. Les efforts, les résolutions, les contritions, les oraisons, les pénitences de quatre mois se dissipaient, se détruisaient, devenaient inutiles, en une seconde.

Elle retombait, plus lasse et plus défaite, sans volonté et sans pouvoir contre la crise morale qui la surprenait, contre les sentiments qui la bouleversaient; et, tandis qu'elle s'abandonnait à l'angoisse et à la langueur d'une conscience où s'évanouissait tout courage, elle avait la sensation que, dans l'ombre du salon, quelque chose de *lui* flottait encore et l'enveloppait toute d'une caresse infiniment suave.

XXII

Le lendemain, elle arriva au Palais des Sabini, le cœur palpitant sous un bouquet de violettes.

Déjà André l'attendait à la porte de la salle. Il lui serra la main, en lui disant :

— Merci.

Il la mena à un fauteuil et se plaça près d'elle.

— Je croyais, lui dit-il, que l'attente me ferait mourir d'angoisse. J'avais si peur que vous ne veniez pas! Comme je vous suis reconnaissant !

Il lui dit :

— Hier, très tard, j'ai passé devant votre maison. J'ai vu de la lumière à une de vos fenêtres, à la troisième vers le Quirinal. Je ne sais ce que j'aurais donné pour être certain que vous étiez là...

Il lui demanda encore :

— Qui vous a donné ces violettes ?

— Delphine, répondit-elle.

— Delphine vous a-t-elle raconté notre rencontre de ce matin, sur la place d'Espagne ?

— Oui, tout.

Le concert commença par un *quatuor* de Mendelssohn. La salle était déjà presque entièrement occupée. L'auditoire se composait en grande partie de dames étrangères ; et c'était un auditoire de femmes blondes, pleines de modestie dans le costume, pleines de recueillement dans les attitudes, silencieuses et religieuses comme en un lieu sacré. L'onde de la

musique, passant sur des têtes immobiles coiffées de chapeaux sombres, se dilatait dans une lumière d'or, une lumière qui coulait d'en haut, tamisée par les rideaux jaunes, éclaircie par les parois blanches et nues. Et la vieille salle sans ornement, cette salle où sur la blancheur uniforme restaient à peine quelques traces de frise et où les pauvres portières bleuâtres menaçaient de tomber, cette salle avait l'apparence d'un lieu qui, resté clos pendant un siècle, aurait été rouvert justement ce jour-là. Mais cette teinte de vieillesse, cet air de pauvreté, cette nudité des parois ajoutaient je ne sais quelle saveur étrange à la jouissance exquise de l'audition ; et, en raison du contraste, cette jouissance y paraissait plus intime, plus profonde, plus pure. C'était le mercredi 2 février ; à Montecitorio, le Parlement discutait sur le massacre de Dogali : les rues et les places voisines regorgeaient de peuple et de soldats.

Les souvenirs musicaux de Schifanoia remontèrent à l'esprit des deux amants ; un reflet de cet automne illumina leurs pensées. Le Menuet de Mendelssohn évoquait pour eux la vision de la villa au bord de la mer, des salons embaumés par les jardins en pente, du vestibule où se dressaient entre les colonnes les hautes cimes des cyprès et où les voiles de feu se détachaient sur une zone de mer sereine.

De temps à autre, André se penchait un peu vers la Siennoise, pour lui demander tout bas :

— A quoi pensez-vous ?

Elle répondait par un sourire si faible qu'à peine parvenait-il à le surprendre. Elle dit :

— Vous vous rappelez le 23 septembre ?

André n'avait pas ce souvenir bien distinct dans la mémoire ; néanmoins, de la tête, il fit signe que oui.

L'*andante*, calme et solennel, dominé par une haute mélodie pathétique, avait abouti, après de larges développements, à une explosion de douleur. Le *finale* s'attardait en un rythme monotone, plein de lassitude.

Elle dit :

— C'est le tour de votre Bach.

Et, quand la musique recommença, ils éprouvèrent tous deux un besoin instinctif de se rapprocher. Leurs coudes

s'effleuraient. A la fin de chaque morceau, André se penchait vers elle pour lire sur le programme déployé qu'elle tenait à la main; et, dans ce geste, il lui pressait le bras, respirait l'odeur de ses violettes, lui communiquait un frisson de délice. L'*adagio* avait un chant d'un si puissant essor, il prenait une telle envolée vers les sommets de l'extase, il s'élargissait dans l'infini avec tant d'assurance, qu'il parut être la voix d'une créature surhumaine qui épancherait dans le rythme la joie d'une immortelle victoire. Le torrent irrésistible emportait tous les esprits. Quand la musique eut cessé, le frisson des instruments persista quelques secondes encore dans les nerfs des auditeurs. Un murmure courut d'un bout à l'autre de la salle. Attardés, les applaudissements éclatèrent avec plus de véhémence.

Ils se regardèrent l'un l'autre, avec des yeux chargés de rêve. La musique continuait; la lumière se faisait plus discrète; une tiédeur délicieuse adoucissait l'air; les violettes attiédies exhalaient un parfum plus fort. André avait presque l'illusion d'être *seul* avec elle, parce qu'il ne voyait autour de lui personne qu'il connût.

Il se trompait. S'étant retourné pendant une pause, il aperçut Hélène Muti debout au fond de la salle, en compagnie de la princesse de Ferentino. Immédiatement, leurs regards se rencontrèrent. Il la salua de loin. Et il lui sembla qu'il surprenait sur les lèvres d'Hélène un sourire singulier.

— Qui saluez-vous? demanda Marie en se retournant à son tour. Qui sont ces dames?

— Lady Heathfield et la princesse de Ferentino.

Elle crut sentir un trouble dans la voix d'André.

— Laquelle des deux est la princesse de Ferentino?

— La blonde.

— L'autre est bien belle.

André se tut.

— Mais est-ce une Anglaise? demanda-t-elle encore.

— Non, c'est une Romaine; elle est veuve du duc de Scerni et mariée en secondes noces à lord Heathfield.

— Elle est bien belle.

André s'empressa de s'informer:

— Que va-t-on jouer maintenant?

— Le *quatuor* de Brahms, en *do mineur*.

— Vous le connaissez?

— Non.

— Le second morceau est merveilleux.

Il parlait pour cacher son inquiétude.

— Quand vous reverrai-je?

— Je ne sais.

— Demain?

Elle hésita. Il semblait qu'une ombre légère lui fût descendue sur le visage.

— Demain, s'il fait soleil, répondit-elle, je viendrai avec Delphine à la place d'Espagne, vers midi.

— Et s'il ne fait pas soleil?

— Samedi soir, j'irai chez la comtesse Starnina...

La musique recommençait. Le premier morceau exprimait un combat sombre et viril, plein de vigueur. Puis le chant exprima un ressouvenir passionné mais très triste, et suivi d'un relèvement lent, indécis et débile, vers une aube très lointaine. Une claire phrase mélodique se développait en profondes modulations. C'était un sentiment très différent de celui qui animait l'*adagio* de Bach : c'était plus humain, plus terrestre, plus élégiaque. Dans cette musique passait un souffle de Beethoven.

André fut pris par une anxiété si terrible qu'il craignit de se trahir. Toute la douceur d'auparavant se convertit pour lui en amertume. Il n'avait pas une conscience exacte de ce qu'était sa souffrance nouvelle ; il ne savait ni se recueillir ni se dominer ; il flottait, perdu, entre l'attraction exercée sur lui par les deux femmes et le charme de la musique ; mais aucune de ces trois forces ne le pénétrait jusqu'au fond : il éprouvait une sensation indéfinissable, comme celle d'un vide où auraient résonné sans cesse de grands coups suivis d'un écho douloureux ; et sa pensée se brisait en mille fragments, se désagrégeait, s'émiettait ; et les images des deux femmes se superposaient, se confondaient, se détruisaient l'une l'autre, sans qu'il lui fût possible d'arriver à les disjoindre et à définir son sentiment pour l'une et son sentiment pour l'autre. Et, par-dessus ce douloureux trouble intime s'agitait l'inquiétude produite par la réalité immédiate, par le souci

des expédients pratiques. Il avait surpris un changement léger dans l'attitude de Donna Marie à son égard; et il croyait sentir le regard d'Hélène, persistant et fixe; et il ne réussissait pas à trouver une contenance appropriée à la situation, ne savait pas s'il devait accompagner Donna Marie lorsqu'elle sortirait de la salle ou s'il devait s'approcher d'Hélène, ne savait pas non plus si cet incident lui serait favorable ou nuisible près de l'une et près de l'autre.

A la fin du morceau, Donna Marie se leva.

— Je m'en vais, dit-elle.

— Vous n'attendez pas la fin?

— Non. Je dois être rentrée pour cinq heures.

— Rappelez-vous, demain matin...

Elle lui tendit la main. C'était peut-être la chaleur de la salle close qui avivait sa pâleur d'une faible flamme. Un manteau de velours, d'une sombre couleur de plomb, bordé d'une large garniture de chinchilla, enveloppait toute sa personne: et, dans l'entre-bâillement de la fourrure cendrée, les violettes mouraient, exquises. En sortant, elle marchait avec une si souveraine élégance que plusieurs des dames assises se retournèrent pour la suivre des yeux. Et ce fut la première fois qu'André, dans cette créature spirituelle, dans cette pure madone de Sienne, vit la femme du monde.

C'était le troisième morceau du quatuor. Déjà la lumière du jour décroissait, et l'on releva les rideaux jaunes comme dans une église. D'autres dames quittèrent la salle. Des chuchotements s'élevaient çà et là. Dans l'auditoire commençaient la fatigue et l'inattention qui marquent toujours la fin d'un concert. Par un de ces bizarres et brusques phénomènes d'élasticité morale et de versatilité, Sperelli éprouva une sensation de soulagement presque gaie. Tout d'un coup, il oublia ses préoccupations sentimentales et passionnelles; et la seule chose qui apparut clairement à sa vanité et à sa corruption, ce fut le côté galant de l'aventure. Il eut la pensée que Donna Marie, en lui accordant ces rendez-vous innocents, avait déjà mis le pied sur la douce pente au bas de laquelle est le péché, inévitable même pour les âmes les plus vigilantes; il eut la pensée que peut-être un peu de jalousie pousserait Hélène à lui retomber entre les bras, et

qu'ainsi l'une des deux intrigues pourrait seconder l'autre; il eut la pensée que justement c'était peut-être une crainte vague, un pressentiment jaloux qui avaient pressé Donna Marie de consentir si vite au rendez-vous prochain. Il se trouvait donc sur la voie d'une double victoire; et il sourit en faisant réflexion que, dans les deux entreprises, la difficulté se présentait sous le même aspect : les deux femmes voulaient jouer près de lui le rôle de sœurs, et il s'agissait de les transformer en maîtresses. Il remarqua encore, non sans sourire, d'autres ressemblances entre les deux cas : — oh ! cette voix ! Comme elles étaient étranges, dans la voix de Marie, les intonations d'Hélène! — L'éclair d'une pensée folle lui traversa l'esprit : cette voix pouvait être pour lui l'élément d'un travail d'imagination ; en vertu de cette singulière affinité de timbre, il pouvait fondre les deux beautés en une seule et posséder ainsi une troisième beauté imaginaire, plus complexe, plus parfaite, plus *vraie*, parce qu'elle serait idéale...

Le troisième morceau, exécuté avec un style impeccable, finissait parmi les applaudissements. André se leva et s'approcha d'Hélène.

— Tiens ! Ugenta!... Où étiez-vous donc jusqu'à présent? lui dit la princesse de Ferentino. Au pays du Tendre?

— Et cette inconnue? fit Hélène sur un ton léger, en respirant un bouquet de violettes retiré de son manchon de martre.

— C'est une grande amie de ma cousine : Donna Marie Ferrès y Capdevila, femme du nouveau ministre de Guatemala, répondit André sans se troubler. Une belle créature, très fine. Elle était chez Françoise à Schifanoia, en septembre.

— Et Françoise? interrompit Hélène. Savez-vous quand elle doit revenir?

— J'ai de ses nouvelles, toutes fraîches, de San Remo. Ferdinand va mieux. Mais je crains qu'elle ne doive prolonger là-bas son séjour pendant un mois encore, et peut-être davantage.

— Quel malheur!

Le finale du quatuor commençait, très court. Hélène et la princesse avaient pris deux chaises, dans le fond, contre la muraille, sous la glace pâle qui reflétait la salle mélancolique.

Hélène écoutait, la tête penchée, en faisant couler entre ses doigts les extrémités d'un luisant boa de martre. Quand le concert fut fini :

— Accompagnez-nous, dit-elle à André.

En montant dans sa voiture après la princesse, elle dit :

— Montez aussi. Nous laisserons Ève au palais Fiano. Ensuite, je vous déposerai où vous voudrez.

— Merci.

Il accepta. En arrivant au Corso, la voiture fut obligée de ralentir : la chaussée était encombrée d'une foule tumultueuse. De la place de Montecitorio et de la place Colonna venaient des clameurs qui se propageaient comme un bruit de houle, qui s'élevaient, tombaient, se relevaient, mêlées aux éclats des clairons. Dans le soir cendré et froid, l'émeute grandissait ; l'horreur du massacre lointain faisait hurler la populace ; des hommes fendaient la presse en courant et en agitant des paquets de journaux ; sur les clameurs, distinctement, se détachait le nom de l'Afrique.

André regarda par la portière.

— Pour quatre cents brutes, mortes en brutes ! murmura-t-il en se retirant.

— Que dites-vous là ! s'écria la princesse de Ferentino.

A l'angle du palais Chigi, le tumulte ressemblait à une bagarre. La voiture fut contrainte de s'arrêter. Hélène se pencha pour voir : et son visage, sortant de l'ombre, s'illuminant à la lueur du gaz et aux reflets du crépuscule, apparut d'une blancheur presque funèbre, d'une blancheur glacée, un peu livide, qui réveilla chez André le souvenir d'une tête déjà vue — il ne savait plus quand, il ne savait plus où, — dans quelque musée, dans quelque chapelle.

— Nous voici arrivés, dit la princesse, lorsque la voiture atteignit enfin le palais Fiano. Adieu, nous nous retrouverons ce soir chez la duchesse Angelieri. Adieu, Ugenta. Venez-vous demain déjeuner à la maison ? Vous y trouverez Hélène, Barbarella Viti et mon cousin.

— A quelle heure ?

— A midi et demi.

— Parfait !

La princesse descendit. Le valet de pied attendait un ordre.

— Où voulez-vous que je vous mène? demanda Hélène à Sperelli qui avait déjà pris auprès d'elle la place de la princesse.

— *Far, far away*...

— Allons, dites! Chez vous?

Et, sans attendre la réponse :

— A la Trinité des Monts, palais Zuccari.

Le valet de pied ferma la portière. La voiture repartit au trot et tourna par la rue Frattina, laissant en arrière la foule, les cris, les rumeurs.

— Oh ! Hélène, après si longtemps... s'écria-t-il en se penchant pour regarder celle qu'il convoitait.

Elle s'était retirée dans l'ombre, tout au fond, comme pour éviter un contact.

Au passage, la clarté d'une vitrine traversa l'ombre; et il vit qu'Hélène, toute blanche, souriait d'un sourire attirant.

Toujours souriant du même sourire, elle ôta de son cou, avec un geste agile, le long boa de martre, et le jeta autour du cou d'André, en guise de lacet. On aurait cru que c'était un jeu. Mais, de ce moelleux lacet, parfumé du même parfum qu'il avait senti dans le renard bleu, elle attira le jeune homme et lui offrit ses lèvres, sans parler.

Leurs deux bouches se rappelèrent les délices d'autrefois, ces unions terribles et suaves qui duraient jusqu'à l'angoisse et donnaient au cœur la sensation d'un fruit fondant et humide de rosée. Pour en prolonger la saveur, ils retenaient leur haleine. La voiture, quittant la rue des Deux-Boucheries, monta par la rue du Triton, tourna dans la rue Sixtine, s'arrêta devant le palais Zuccari.

Hélène repoussa vivement le jeune homme et lui dit d'une voix un peu voilée :

— Descends. Adieu.

— Quand viendras-tu?

— Qui sait?

Le domestique ouvrit la portière. André descendit. La voiture tourna de nouveau pour reprendre la rue Sixtine. André, tout vibrant encore, les yeux encore noyés dans un nuage de torpeur, regardait si derrière la glace n'apparaîtrait pas le visage d'Hélène; mais il ne vit rien. La voiture s'éloigna.

En remontant l'escalier, il pensait : « Enfin, voilà qu'elle

se convertit! » Il lui restait dans la tête comme une vapeur d'ivresse; il lui restait dans la bouche le goût du baiser; il lui restait dans les pupilles l'éclair du sourire avec lequel Hélène lui avait jeté au cou cette sorte de serpent luisant et embaumé. — Et Donna Marie? — Sans nul doute, il devait à la Siennoise cette volupté inattendue. Dans l'acte bizarre et capricieux d'Hélène, il y avait sûrement un peu de jalousie naissante. Peut-être, par crainte qu'il ne lui échappât, avait-elle voulu l'attacher, l'allécher, l'allumer d'une soif nouvelle. — « M'aime-t-elle? Ne m'aime-t-elle pas? » — Et que lui importait de le savoir? A quoi cela pouvait-il lui servir? Désormais, l'enchantement était rompu. Aucun miracle ne pourrait jamais ressusciter la moindre parcelle du bonheur défunt. L'unique chose à faire, c'était de s'occuper de la chair, qui était encore divine.

Il se complut longuement à méditer sur cette aventure. Il goûta surtout la façon élégante et singulière dont Hélène avait donné de la saveur à sa fantaisie. Et l'image du boa évoqua l'image de la tresse de Donna Marie, évoqua confusément tous les rêves d'amour qu'il avait rêvés sur cette ample chevelure virginale qui charmait jadis les élèves du couvent florentin. Il confondit de nouveau ses deux désirs; il considéra fixement la double image; il entrevit la troisième Amante, l'idéale.

Il était en veine de réflexions. Tout en s'habillant pour le dîner, il se redisait: « Hier, grande scène de passion, où peu s'en faut qu'il n'y ait eu des larmes répandues; aujourd'hui, petite scène muette de sensualité. Et il me semblait hier que j'étais sincère dans mon émotion, comme j'étais tout à l'heure sincère dans ma sensation. De plus, aujourd'hui même, une heure avant le baiser d'Hélène, j'avais eu un moment d'exaltation lyrique auprès de Marie. De tout cela, il ne subsiste pas trace. Demain, c'est sûr, je recommencerai. Je suis chimérique, incohérent, inconsistant, caméléonesque!... Mes efforts quelconques vers l'unité resteraient toujours vains. Je n'ai plus qu'à me résigner. Ma loi est dans ce seul mot: *Nunc*. Que la volonté de la loi s'accomplisse! »

Il se mit à rire de lui-même. Et, à partir de cette heure, il céda à sa nature sans nulle retenue.

Sans nulle retenue, sans nul égard, sans nul remords, il appliqua toutes ses facultés à mettre en œuvre ses imaginations malsaines. Pour vaincre les résistances de Marie Ferrès, il usa des plus subtils artifices, des ruses les plus raffinées, la trompant justement sur les choses de l'âme, sur la vie intime du cœur. Pour mener de front les deux aventures, pour conquérir la nouvelle maîtresse et pour reconquérir l'ancienne, pour tirer parti de chaque circonstance dans l'une et l'autre entreprise, il se jeta dans une infinité de contre-temps, d'embarras, de situations bizarres ; et, pour en sortir, il recourut à quantité de mensonges, de complications mesquines, de subterfuges dégradants, de basses supercheries. La bonté, la loyauté, la candeur de Marie ne le désarmaient pas. Il avait pris pour principe de son œuvre de séduction ce verset d'un psaume : *Asperges me hyssopo, et mundabor ; lavabis me, et super nivem dealbabor*. La pauvre créature croyait sauver une âme, racheter une intelligence, purifier de sa propre pureté un homme souillé ; elle gardait une foi profonde aux paroles inoubliables entendues dans le parc, le jour de l'Épiphanie de l'Amour, en face de la mer, sous les arbres fleuris. Et c'était justement cette foi qui la réconfortait et la soutenait au milieu des luttes chrétiennes où sa conscience était déchirée, qui repoussait loin d'elle le soupçon, qui l'enivrait d'une sorte de mysticisme voluptueux où elle répandait des trésors de tendresse, le flot recueilli de ses langueurs, la fleur la plus douce de sa vie.

Pour la première fois peut-être, André se trouvait en présence d'une *vraie* passion, d'un de ces grands sentiments féminins, si rares, qui illuminent d'un magnifique et terrible éclair le ciel gris et variable des amours humaines. Il ne s'en soucia point. Il se fit l'impitoyable bourreau de lui-même et de cette pauvre créature.

XXIII

Le jeudi 3 février, sur la place d'Espagne, comme il avait été convenu au concert, André la rencontra devant l'étalage d'un

orfèvre antiquaire, avec Delphine. A peine eut-elle entendu son salut, qu'elle se retourna ; et une flamme colora sa pâleur. Ils regardèrent ensemble les joyaux du XVIIIe siècle, les boucles et les diadèmes de strass, les épingles et les montres émaillées, les tabatières d'or, d'ivoire, d'écaille, tous ces jolis bibelots d'un siècle mort, qui, dans la limpide clarté matinale, avaient un aspect d'harmonieuse opulence. Autour d'eux, les marchands de fleurs, avec leurs paniers, allaient offrant les jonquilles jaunes et blanches, les violettes doubles, de longues branches d'amandiers. Un souffle de printemps passait dans l'air. La colonne de l'Immaculée-Conception montait agile dans le soleil, comme une tige, avec la *Rosa mystica* au sommet ; la Barcaccia était chargée de diamants ; l'escalier de la Trinité ouvrait joyeusement ses bras vers l'église de Charles VIII dont les deux tours se dressaient dans un azur ennobli par les nuages, dans un vieux ciel du Piranèse.

— Quelle merveille ! s'écria la Siennoise. Comme vous avez raison d'être amoureux de Rome !

— Oh ! vous ne la connaissez pas encore, répondit André. Je voudrais être votre guide...

Elle sourit.

— ... accomplir avec vous, ce printemps, un pèlerinage sentimental

Elle souriait, et toute sa personne avait pris une apparence moins triste, moins grave. Son costume du matin avait une sobre élégance, mais il révélait la fine ingéniosité d'un goût expert aux choses de l'art, aux délicatesses de la couleur. Sa jaquette croisée, d'un drap gris tirant un peu sur le vert et garnie de loutre aux bords, s'ouvrait sur un gilet de loutre. Et, comme la coupe était d'un style exquis, l'accord de ces deux tons, de ce gris indescriptible et de ce fauve très riche, était une joie pour les yeux.

Elle demanda :

— Où êtes-vous allé, hier soir ?

— Je suis sorti du concert quelques minutes après vous ; je suis rentré à la maison, et j'y suis resté, parce que j'ai cru y sentir la présence de votre esprit. J'ai beaucoup pensé. N'avez-vous pas *senti* ma pensée ?

— Non, je ne l'ai pas sentie J'ai eu, moi, une soirée

sombre, sans savoir pourquoi. Il me semblait que j'étais si seule!

La comtesse de Lucoli passa dans un *dog-cart*, conduisant un cheval rouan. Julie Moceto, à pied, passa en compagnie de Jules Musellaro. Isotta Cellesi passa.

André saluait. Donna Marie lui demandait les noms de ces dames. Celui de la Moceto ne fut pas nouveau pour elle. Elle se rappela le jour où Françoise l'avait prononcé en voyant le Saint Michel du Pérugin, lorsqu'André feuilletait ses dessins à Schifanoia; et elle suivit du regard l'ancienne aimée de l'aimé. Une inquiétude l'étreignait. Tout ce qui rattachait André à sa vie antérieure lui donnait ombrage. Elle aurait voulu que cette vie, ignorée d'elle, n'eût jamais existé : elle aurait voulu l'abolir entièrement de la mémoire de cet homme qui s'y était plongé si avidement, qui s'en était retiré avec tant de lassitude, tant de pertes, tant de blessures. « Vivre uniquement avec vous et pour vous, sans hier et sans demain, sans aucun autre lien, sans aucune autre préférence, hors du monde... » Voilà ce qu'il avait dit. Oh ! quel rêve !

Et une inquiétude différente étreignait André : ce serait bientôt l'heure du déjeuner auquel l'avait invité la princesse de Ferentino.

— De quel côté vous dirigez-vous? demanda-t-il.

— Delphine et moi, nous avons pris du thé et des *sandwiches* chez Nazzarri, avec l'intention de profiter du soleil. Nous monterons au Pincio et nous visiterons la villa Médicis. Si vous voulez nous accompagner...

Il eut alors une pénible hésitation. — Le Pincio, la villa Médicis, par une après-midi de février, avec elle ! — Mais il ne pouvait pas manquer à l'invitation; et, d'ailleurs, il éprouvait une anxieuse curiosité de revoir Hélène après la scène de la veille : car il était bien allé au palais Angelieri, mais elle n'y avait point paru. Il dit, avec un air désolé :

— Quelle malchance! je suis invité à déjeuner, et je ne puis disposer que d'un quart d'heure. J'ai accepté cette invitation la semaine dernière. Mais, si j'avais su, j'aurais trouvé un moyen pour me délier de tout engagement. Quelle malchance !

— Allez; ne perdez pas de temps Vous vous feriez attendre...

Il regarda sa montre.

— Je puis encore vous accompagner un peu.

— Maman, dit Delphine, montons par l'escalier. J'y suis montée hier avec miss Dorothy. Si tu voyais!

Comme ils étaient dans le voisinage du Babuino, ils tournèrent pour traverser la place. Un enfant les suivait, s'entêtant à leur offrir une grande branche d'amandier, qu'André acheta et offrit à Delphine. Des dames blondes sortaient des hôtels avec le *Bædeker* rouge à la main ; les pesantes voitures de louage à deux chevaux se croisaient, avec un miroitement métallique sur leurs garnitures à la vieille mode : les marchands de fleurs tendaient vers les étrangères leurs paniers combles, en vociférant à l'envi.

— Faites-moi la promesse, dit André à Marie, en posant le pied sur la première marche, faites-moi la promesse que vous n'entrerez pas à la villa Médicis sans moi. Pour aujourd'hui, renoncez à cette visite. Je vous en prie !

Elle semblait préoccupée d'une pensée triste. Elle dit :

— J'y renoncerai.

— Merci !

Devant eux s'élevait l'escalier triomphal, dont la pierre échauffée exhalait une douce tiédeur ; elle avait, cette pierre, un ton d'argenterie ancienne qui rappelait celui des fontaines de Schifanoia. Delphine les précédait en courant avec la branche fleurie ; au vent de la course, quelques menus pétales rosés s'envolaient comme des papillons.

Un regret aigu perça le cœur du jeune homme. Il se figura toutes les douceurs d'une promenade sentimentale dans les sentiers des Médicis, sous les buis muets, à cette première heure de l'après-midi.

— Chez qui allez-vous? lui demanda Marie après un intervalle de silence.

— Chez la vieille princesse Alberoni, répondit-il. Une table catholique.

Il mentait encore une fois : un instinct l'avertissait que, sans doute, le nom de la Ferentino éveillerait un soupçon chez Marie.

— Alors, adieu! ajouta-t-elle en lui tendant la main.

— Non, je vais jusqu'à la place. J'ai ma voiture qui m'y attend. Regardez : voici la maison que j'habite.

Et il désigna le palais Zuccari, la douce retraite inondée de soleil, qui faisait penser à une serre étrange, devenue opaque et brune par l'effet du temps.

Marie regarda.

— Maintenant que vous la connaissez, y viendrez-vous quelquefois... en esprit?

— En esprit, toujours,

— Avant samedi, ne pourrai-je pas vous revoir?

— Ce sera difficile.

Ils se quittèrent. Marie, avec Delphine, s'engagea dans l'avenue bordée d'arbres. André monta dans sa voiture et s'éloigna par la rue Grégorienne.

Il arriva chez la princesse de Ferentino avec quelques minutes de retard. Il présenta ses excuses. Hélène était là, en compagnie de son mari.

Le déjeuner fut servi dans une salle à manger très gaie, décorée de tapisseries barberines, représentant des bambochades dans le style de Pierre Loar. En ce beau décor grotesque du XVIIe siècle, commença un feu scintillant et pétillant de médisances. Les trois dames avaient l'esprit gai et prompt. Barbarella Viti riait de son vibrant rire masculin, renversant un peu en arrière sa belle tête d'éphèbe. Hélène faisait des mots avec un entrain extraordinaire : et elle semblait à André si distante, si étrangère, si insoucieuse, qu'il eut presque un doute : « Ai-je donc rêvé, hier soir? » — Ludovic Barbarisi et le prince de Ferentino excitaient les dames. Le marquis de Mount Edgcumbe se chargeait d'ennuyer son « jeune ami » en lui demandant des renseignements sur les ventes prochaines et en lui parlant d'une édition rarissime du *Métamorphoseon* d'Apulée, qu'il avait acquise quelques jours auparavant pour quinze cent vingt francs : l'édition de Rome, 1469, *in-folio*. Il s'interrompait de temps à autre pour observer un geste de Barbarella ; et alors passait dans ses yeux un regard de maniaque et dans ses mains odieuses un tremblement singulier.

L'irritation, le dégoût, l'agacement grandirent chez Sperelli à tel point qu'il ne réussissait plus à les dissimuler.

— Vous êtes de mauvaise humeur, Ugenta! lui dit la princesse de Ferentino.

— Un peu : Mallecho est malade

Alors Barbarisi l'importuna de mille questions sur la maladie du cheval. Et puis Mount Edgcumbe recommença son histoire du *Métamorphoseon*. Et la Ferèntino dit en riant :

— Tu sais, Ludovic ? hier, au concert du Quintette, nous l'avons surpris en *flirt* avec une inconnue.

— C'est vrai, fit Hélène.

— Une inconnue ? s'écria Ludovic.

— Oui ; mais tu pourras, sans doute, nous donner des renseignements. C'est la femme du nouveau ministre de Guatemala

— Ah ! je sais.

— Eh bien ?

— Pour le moment, je ne connais que le ministre. Je le vois jouer au cercle toutes les nuits.

— Dites, Ugenta, a-t-elle déjà été reçue par la reine ?

— Je l'ignore, princesse, repartit André avec un peu d'impatience dans la voix.

Ce caquetage lui devenait insupportable ; et la gaieté d'Hélène lui donnait une horrible torture ; et le voisinage du mari le dégoûtait plus que jamais. Et, s'il était en colère, c'était moins contre ces gens-là que contre lui-même. Au fond de son irritation remuait un regret confus de la félicité qu'il avait refusée tout à l'heure. Son cœur, déçu et offensé par l'attitude cruelle d'Hélène, se retournait vers l'autre avec un repentir poignant ; et il la voyait pensive, dans l'allée solitaire, plus belle et plus noble que jamais.

La princesse se leva, tous se levèrent pour passer dans le salon voisin. Barbarella courut ouvrir le piano, qui disparaissait sous un vaste caparaçon ancien de velours rouge broché d'or mat ; et elle se mit à fredonner la *Tarentelle* de Bizet dédiée à Christine Nilsson. Hélène et Ève se penchaient sur elle pour lire la musique. En arrière, Ludovic se tenait debout, fumant une cigarette. Le prince avait disparu.

Mais lord Heathfield ne lâchait pas André. Il l'avait attiré dans l'embrasure d'une fenêtre et lui parlait de certaines petites coupes d'Urbania à sujets érotiques dont il avait fait l'acquisition à la vente du chevalier Davila ; et cette voix criarde aux fastidieuses intonations interrogatives, et ces

gestes qui indiquaient les dimensions des coupes, et ce regard tantôt mort et tantôt perçant sous un énorme front convexe, bref, tout cet extérieur odieux était pour André un supplice si intolérable qu'il en serrait les dents, comme un patient sous l'acier du chirurgien.

Il n'avait plus qu'un seul désir : s'en aller. Il rêvait de courir au Pincio : il espérait y retrouver Marie et la mener à la Villa Médicis. Il pouvait être deux heures. Par la fenêtre, il apercevait la corniche de la maison d'en face, resplendissante de soleil dans le ciel bleu. En se retournant, il voyait au piano le groupe de jeunes femmes, dans la lueur vermeille qu'un faisceau de rayons faisait jaillir du caparaçon de velours. A cette lueur se mêlait la fumée légère de la cigarette ; et les bavardages, les rires s'entremêlaient aux accords que les doigts de Barbarella Viti cherchaient au hasard sur les touches. Ludovic dit tout bas quelques mots à l'oreille de sa cousine ; et la cousine, sans doute, en fit part à ses amies, car il y eut de nouveau un brouhaha clair et sonore, comme d'un collier de perles qui se défileraient sur un bassin d'argent. Et Barbarella reprit l'*allegretto* de Bizet, à mi-voix :

— *Tra la la... Le papillon s'est envolé... Tra la la...*

André attendait le moment propice pour interrompre le discours de Mount Edgcumbe et se retirer. Mais le collectionneur débitait une série de périodes liées les unes aux autres, sans intervalles, sans arrêts. Un arrêt aurait sauvé le martyr : mais cet arrêt ne venait pas ; et l'anxiété de la victime croissait de minute en minute.

— *Oui, le papillon s'est envolé... Oui !... Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !...*

André regarda sa montre.

— Déjà deux heures ! Excusez-moi, marquis, il faut que je parte.

Et, s'approchant du groupe :

— Excusez-moi, princesse. A deux heures, j'ai dans mon écurie une consultation de vétérinaires.

Il prit congé en grande hâte. Hélène lui offrit le bout des doigts à serrer. Barbarella lui offrit un fondant et lui dit :

— Portez-le de ma part à ce pauvre Mallecho.

Ludovic voulait l'accompagner.

— Non. Reste.

André s'inclina et sortit. Il descendit l'escalier en un clin d'œil. Il sauta dans sa voiture, criant au cocher :

— Vite, au Pincio !

Il était envahi par un désir fou de rejoindre Marie Ferrès, de retrouver ce bonheur auquel il avait renoncé naguère. Le trot serré de ses chevaux ne lui semblait pas assez rapide. Il regardait anxieusement, pour voir apparaître enfin la Trinité des Monts, l'avenue bordée d'arbres, les grilles.

La voiture franchit les grilles. Il ordonna au cocher de modérer l'allure des chevaux et de parcourir toutes les allées. Son cœur tressautait chaque fois que de loin, entre les arbres, apparaissait une figure de femme ; mais cette recherche fut vaine. Il descendit sur l'esplanade ; il s'engagea dans les petites allées interdites aux voitures ; il explora tous les coins, sans succès. Les personnes assises sur les bancs le suivaient des yeux, avec curiosité : car son inquiétude était manifeste.

Comme la Villa Borghèse était ouverte, le Pincio reposait tranquille sous le sourire languissant de février. De rares voitures et de rares piétons interrompaient la paix de la colline. Les arbres encore nus, blanchâtres, parfois un peu violets, dressaient leurs rameaux dans un ciel délicat, parsemé de toiles d'araignées très fines que le vent déchirait et détruisait de son souffle. Les pins, les cyprès, tous les arbres verts prenaient un peu de la commune pâleur, se ternissaient, se décoloraient, se fondaient dans la monotonie commune. La diversité des troncs et la hachure des rameaux sur le ciel rendaient plus solennelle l'uniformité des hermès.

Dans cette atmosphère, est-ce qu'il ne flottait pas quelque chose encore de la tristesse de Donna Marie ? Appuyé à la grille de la Villa Médicis, André resta quelques minutes comme opprimé sous un poids énorme.

XXIV

Les jours suivants, la double poursuite continua avec les mêmes tortures, avec de pires tortures, avec de plus odieux mensonges. Par un phénomène qui n'est point rare dans la bas-

sesse morale des intellectuels, il avait maintenant une terrible lucidité de conscience, une lucidité sans interruptions, sans obscurcissements, sans éclipses. Il savait ce qu'il faisait, et il jugeait ensuite ce qu'il avait fait. Chez lui, le mépris de soi-même allait de pair avec l'inertie de la volonté.

Mais justement ses inégalités d'humeur, ses incertitudes, ses étranges silences et ses étranges effusions, bref toutes les singularités d'allure que comportait un tel état d'âme, augmentaient et excitaient la compassion exaltée de la Siennoise. Elle le voyait souffrir, et cela lui inspirait du chagrin et de la tendresse. Elle pensait : « Peu à peu, je le guérirai. » — Mais, peu à peu, à son insu, elle perdait sa force et penchait vers le désir du malade.

Elle penchait doucement.

Dans le salon de la comtesse Starnina, elle eut un indicible frisson lorsqu'elle sentit le regard d'André sur ses épaules et sur ses bras nus. C'était la première fois qu'André la voyait en robe de bal. Il ne connaissait d'elle que le visage et les mains. Ce soir-là, les épaules lui parurent d'une forme exquise, et les bras aussi, bien qu'ils fussent peut-être un peu maigres.

Elle était habillée d'un brocart couleur d'ivoire, garni de zibeline. Une fine bande de zibeline, courant autour de l'échancrure du corsage, donnait à la chair une indescriptible finesse ; et, depuis l'attache du cou jusqu'au haut des bras, la ligne des épaules était un peu tombante, avait cette chute gracieuse qui est un signe d'aristocratie physique, très rare aujourd'hui. Sur les cheveux abondants, disposés de la façon que Verocchio préférait pour ses bustes, ne resplendissait ni une gemme, ni une fleur.

En deux ou trois occasions propices, André lui murmura des paroles d'admiration et de passion.

— C'est la première fois que nous nous voyons « dans le monde », lui dit-il. Donnez-moi un gant, en souvenir.

— Non.

— Pourquoi, Marie?

— Non, non. Taisez-vous.

— Oh! vos mains! Vous rappelez-vous quand je les dessinais, à Schifanoia? Il me semble que j'ai un droit sur elles : il me semble que vous devriez m'en accorder la possession

et que, de toute votre personne, elles sont ce qui est le plus intimement animé par votre âme, le plus spiritualisé, je dirais presque le plus pur... Mains de bonté, mains de pardon... Comme je serais heureux de posséder au moins un gant, une apparence, un fantôme de leur forme, une dépouille parfumée de leur parfum!... Vous me donnerez un gant avant de partir?

Elle ne répondit plus. L'entretien tomba. Un peu plus tard, priée de se mettre au piano, elle y consentit, ôta ses gants, les posa sur le pupitre. Ses doigts, sortis des fines gaines, apparurent très blancs, fuselés, chargés de bagues. Sur l'annulaire de la main gauche brillaient les feux vifs d'une grande opale.

Elle joua les deux *Sonates-Fantaisies* de Beethoven (op. 27). L'une, dédiée à Juliette Guicciardi, exprimait un renoncement sans espoir, racontait le réveil après un rêve trop longtemps rêvé. L'autre, dès les premières mesures de l'*andante*, par son rythme plein et suave, indiquait un repos après la tempête; puis, traversait les inquiétudes du second morceau, pour se dilater en un *adagio* d'une sérénité lumineuse, et finissait par un *allegro vivace* où il y avait un soulèvement de courage et comme une ardeur.

Au milieu de cet auditoire attentif, André sentit qu'elle jouait pour lui seul. De temps à autre, ses yeux allaient des doigts de la musicienne aux longs gants qui pendaient du pupitre, conservant l'empreinte de ces doigts, conservant une grâce inexprimable en cette petite ouverture du poignet où tout à l'heure se laissait à peine, à peine entrevoir un peu de la peau féminine.

Marie se leva, dans un cercle d'éloges. Elle ne reprit point ses gants; elle s'éloigna. Alors André eut la tentation de les dérober. — Ne les avait-elle pas, peut-être, laissés là pour lui? — Mais il n'en voulait qu'un.

Ramenée une seconde fois au piano par l'insistance de la comtesse Starnina, Marie enleva ses gants du pupitre et les plaça à l'extrémité du clavier, dans l'ombre. Puis elle joua la gavotte de Rameau, la *Gavotte des dames jaunes*, l'inoubliable danse de l'Ennui et de l'Amour. « Des dames blondes, qui ne sont plus jeunes... »

André la regardait fixement, avec un peu d'anxiété. Lorsqu'elle se leva, elle prit seulement un des deux gants. Elle laissa l'autre dans l'ombre, sur le clavier, pour lui.

Trois jours après, Rome s'était réveillée avec étonnement sous la neige, — André trouva chez lui ce billet :

« *Mardi, 2 heures de l'après-midi.* — Ce soir, entre onze heures et minuit, vous m'attendrez dans une voiture en face du palais Barberini, hors de la grille. Si je ne suis point venue à minuit, vous pourrez vous en aller. *A stranger.* »

Le ton de ce billet était romanesque et mystérieux.

Vraiment, la marquise de Mount Edgcumbe abusait de la voiture : ce rendez-vous n'était-il pas un souvenir du 25 mars 1885? N'avait-elle pas l'intention de reprendre l'aventure comme elle l'avait interrompue? Et pourquoi ce mot : *stranger*? André eut un sourire. Il revenait d'une visite faite à Donna Marie, d'une très douce visite, et son esprit inclinait plus vers la Siennoise que vers l'autre. Il avait encore dans l'oreille l'écho attardé des vagues et gentilles paroles que la Siennoise avait dites en regardant avec lui au travers des vitres la neige qui tombait, suave comme la fleur du pêcher ou la fleur du pommier, sur les arbres de la villa Aldobrandini, déjà trompés par un pressentiment de la saison nouvelle. Mais, avant de sortir pour le dîner, il donna à Stéphane des ordres très précis.

A onze heures, il était devant le palais, dévoré d'anxiété et d'impatience. La nouveauté de l'aventure, le spectacle de la nuit neigeuse, le mystère, l'incertitude, enflammaient son imagination, l'emportaient hors du réel.

Sur Rome éclatait, en cette mémorable nuit de février, une pleine lune fabuleuse, d'une clarté telle qu'on n'en avait jamais vue. Dans l'immense resplendissement, tous les objets semblaient exister d'une existence de rêve, semblaient des formes impalpables comme celles d'un météore, et visibles de loin par une fantastique irradiation de leurs contours. La neige recouvrait tous les barreaux des grilles, en cachait le fer, composait un ouvrage de broderie plus grêle et plus léger qu'un filigrane; et les colosses vêtus de blanc le soutenaient comme les chênes soutiennent les toiles des araignées. Le parterre fleurissait comme une immobile forêt de lis énormes et

difformes, tout de glace; c'était un jardin possédé par une incantation lunaire, un léthargique jardin de Sélénè. Muet, solennel, profond, le palais Barberini montait dans le ciel: toutes ses parties saillantes grandissaient, radieuses de blancheur, répandant une ombre bleuâtre aussi diaphane qu'une lumière; et ces blancheurs et ces ombres superposaient à l'architecture réelle de l'édifice le fantôme d'une prodigieuse architecture à la manière de l'Arioste.

Il attendait, penché pour voir; et, sous la fascination de ce miracle, il sentait que les fantômes caressés de l'amour se réveillaient en lui, que les sommets lyriques de son sentiment recommençaient à scintiller comme les lances glacées des grilles sous la lune. Mais il ne savait pas encore laquelle des deux femmes il aurait préférée dans ce décor fantastique: Hélène Heathfield vêtue de pourpre ou Marie Ferrès vêtue d'hermine. Et, comme son esprit s'attardait complaisamment à l'incertitude de la préférence, il advenait que, dans l'attente, se mêlaient et se confondaient étrangement deux anxiétés : la vraie pour Hélène, l'imaginaire pour Marie.

Dans le silence, une horloge voisine sonna, d'un son clair et vibrant; et chaque coup semblait fendre dans l'air quelque chose de cristallin. L'horloge de la Trinité des Monts répondit à cet appel; puis vint la réponse de l'horloge du Quirinal; puis d'autres réponses d'horloges lointaines arrivèrent, affaiblies. Il était onze heures et quart.

André, braquant les yeux, regarda vers le portique. — Oserait-elle traverser à pied le jardin? — Il imagina la personne d'Hélène dans l'éblouissante blancheur. Et la personne de la Siennoise reparut d'elle-même, obscurcit l'autre, triompha de la blancheur, *candida super nivem.* Cette nuit de lune et de neige était donc sous la domination de Marie Ferrès, comme sous une invincible influence astrale. De la souveraine pureté des choses naissait l'image de l'amante pure, symboliquement. La force du symbole subjuguait l'esprit du poète.

Alors, regardant toujours si l'autre venait, il s'abandonna au rêve que suggéraient les apparences des choses.

C'était un rêve poétique, presque mystique. Il attendait Marie. Marie avait choisi cette nuit de surnaturelle blancheur pour immoler sa propre blancheur au désir de l'aimé. Et

toutes ces choses blanches d'alentour se faisaient complices de la grande immolation. Le silence vivait.

« La voici qui vient. Elle vient enveloppée d'hermine; elle porte les cheveux serrés et cachés sous des bandelettes; son pas est plus léger que son ombre : la lune et la neige sont moins pâles qu'elle.

» Une ombre, azurée comme une lumière qui se colore en un saphir, l'accompagne. Les lis énormes et difformes ne s'inclinent pas : le gel les a raidis, le gel les a rendus pareils aux asphodèles qui illuminent les sentiers de l'Hadès. Et pourtant, comme ceux des paradis chrétiens, ils ont une voix, et ils disent : *Amen*.

» L'adorée va pour s'immoler. Déjà elle approche de celui qui attend : froide et muette, mais avec des yeux qui brûlent et qui parlent. Et lui, d'abord, sur les mains, les chères mains qui ferment les blessures et ouvrent les rêves, il met son baiser.

» De ci, de là, s'effacent les églises aux colonnes altières, dont la neige illustre les faîtes de volutes et d'acanthes magiques; s'effacent les forums profonds, ensevelis sous la neige, noyés dans une lueur bleuâtre où se dressent vers la lune des ruines d'arcs et de portiques plus inconsistants que leurs ombres; s'effacent les fontaines sculptées en des roches de cristal, qui versent, non de l'eau, mais de la lumière.

» Et ensuite, sur les lèvres, sur les chères lèvres qui ne connaissent pas les paroles fausses, il met son baiser. Hors des bandelettes dénouées les cheveux se répandent comme un grand flot sombre où semblent ramassées toutes les ténèbres nocturnes mises en fuite par la neige et par la lune... »

Et l'autre ne venait pas! Dans le silence, dans la poésie, recommencèrent à tomber les heures des hommes, sonnées par les tours et les campaniles romains. Quelques voitures, sans aucun bruit, descendaient par les Quatre Fontaines vers la place ou montaient vers Sainte-Marie-Majeure, péniblement; et, dans la clarté, les lanternes étaient jaunes comme des topazes. Il semblait que, sous la nuit parvenue au milieu de sa course, la clarté grandît et devînt plus limpide. Les filigranes des grilles chatoyaient comme si leurs broderies d'argent se fussent couvertes de gemmes. Dans le palais, de

grands cercles de lumière éblouissante resplendissaient sur les vitres, pareils à des écus de diamant.

André pensa : « Si elle ne venait point ? »

L'étrange flot de lyrisme passé sur son âme au nom de Marie avait submergé l'anxiété de cette attente, avait apaisé son impatience, avait trompé son désir. Un moment, la pensée qu'elle ne viendrait pas lui sourit. Mais, ensuite, le tourment de l'incertitude recommença, plus fort : et il fut troublé par l'image du bonheur qu'il aurait eu dans cette voiture tiède où les roses exhalaient un parfum si suave. Et, comme au jour de la Saint-Sylvestre, sa souffrance était avivée par une vanité : il regrettait surtout que ces apprêts délicats eussent été inutiles.

Dans la voiture, le froid était tempéré par la chaleur continue que répandait la bouillotte de métal pleine d'eau chaude. Une botte de roses blanches, neigeuses, lunaires, était posée sur la tablette. Une peau d'ours blanc réchauffait les genoux. Tout révélait la recherche d'une sorte de symphonie en blanc majeur.

Et les heures sonnèrent pour la troisième fois. Il était minuit moins le quart. L'attente durait depuis trop longtemps : André se fatiguait et s'irritait. Dans l'appartement d'Hélène, aux fenêtres de l'aile gauche, on ne voyait pas d'autre lumière que la lumière extérieure de la lune. — Viendrait-elle ? Et de quelle façon ? En cachette ? Sous un prétexte ? Lequel ? Lord Heathfield était certainement à Rome. Comment pourrait-elle justifier son absence nocturne ? De nouveau s'exaspérèrent dans l'âme de l'ancien amant les âpres curiosités ; de nouveau la jalousie le mordit et la convoitise l'enflamma. Il se rappelait le mot de Musellaro sur le mari : et il se proposait de reprendre Hélène à tout prix, par plaisir et par vengeance. — Oh ! si elle était venue !

Une voiture arriva et entra dans le jardin. Il se pencha pour regarder ; il reconnut les chevaux d'Hélène : il entrevit à l'intérieur une figure de femme. La voiture disparut sous le portique. Il demeura perplexe. — Elle rentrait ? Seule ? — Il braqua sur le portique un regard aigu. La voiture, traversant le jardin, ressortait sur la chaussée et s'engageait dans la rue Rasella : elle était vide.

Dans deux ou trois minutes, l'heure serait passée, et Hélène ne venait pas!

L'heure sonna. Une angoisse terrible étreignit son cœur déçu. Elle ne venait pas!

Ne pouvant comprendre les causes de cette inexactitude, il s'en prit à elle. Il eut un mouvement soudain de colère; il eut même le brusque soupçon qu'elle avait voulu lui infliger une humiliation, un châtiment, ou bien qu'elle avait voulu se passer un caprice, exaspérer un désir. Il ordonna au cocher, par le porte-voix :

— Place du Quirinal.

Il cédait à l'attrait de Marie Ferrès; il s'abandonnait une fois encore au sentiment de tendresse qui, depuis sa visite de l'après-midi, lui avait laissé dans l'âme un parfum et suggéré des pensées, des images de poésie. La désillusion récente qui, à ses yeux, prouvait l'indifférence et la méchanceté d'Hélène, le poussait avec force vers l'amour et la bonté de la Siennoise. Son regret de la belle nuit perdue allait croissant, mais sous l'influence du rêve qu'il avait rêvé tout à l'heure. Et c'était, en vérité, une des nuits les plus belles qu'ait connues le ciel de Rome; c'était un de ces spectacles qui oppriment l'esprit humain d'une immense tristesse, parce qu'ils surpassent toute puissance d'admiration.

La place du Quirinal s'étalait toute blanche, élargie par la blancheur, solitaire, rayonnante comme une acropole païenne sur la cité silencieuse. Alentour, les édifices se dressaient, imposants, dans le ciel profond : au palais du Roi, la haute porte papale du Bernin, surmontée de la loggia, faisait illusion à la vue en se détachant des murs, s'avançait, s'isolait en sa magnificence monstrueuse, semblable à un mausolée sculpté dans une pierre sidérale; au palais de la Consulta, les riches architraves du Fuga, faisant saillie sur les colonnes, étaient transfigurées par les étranges amas de la neige. Divins, au milieu de la blancheur unie, les colosses semblaient dominer tout le reste. Les attitudes des Dioscures et des chevaux s'élargissaient dans la lumière; les amples croupes brillaient comme sous des caparaçons gemmés; il y avait des brillants sur les épaules et sur le bras levé de chaque demi-dieu. Et, au-dessus d'eux, entre les chevaux,

s'élançait l'obélisque; et, au-dessous d'eux, s'arrondissait la vasque de la fontaine; et le jet d'eau et l'aiguille de pierre montaient vers la lune, pareils à une tige de diamant et à une tige de granit.

Une solennité auguste descendait du monument. En face, Rome s'abîmait comme dans un silence de mort, immobile, vide, semblable à une cité endormie par un pouvoir fatal. Les maisons, les églises, les tours, toutes les forêts confuses et mêlées des architectures païenne et chrétienne se fondaient en une seule forêt informe, entre les hauteurs du Janicule et le mont Mario perdus dans une vapeur argentée, très lointains, d'une immatérialité inexprimable, ressemblant un peu à des horizons de paysage lunaire, évoquant dans l'esprit la vision de je ne sais quel astre à demi éteint qu'habiteraient des âmes. La coupole de Saint-Pierre, lumineuse d'un singulier bleu métallique dans le bleu de l'air, se dressait gigantesque et si voisine qu'elle paraissait tangible. Et les deux jeunes Héros, fils du Cygne, rayonnants de beauté dans cette immense blancheur comme dans une apothéose de leur origine, semblaient être les immortels génies de Rome veillant sur le sommeil de la ville sacrée.

La voiture s'arrêta devant le palais royal et y resta longtemps. Le poète s'était remis à suivre son irréalisable rêve. Et Marie Ferrès était toute proche; elle aussi, peut-être, veillait en rêvant; elle aussi, peut-être, sentait peser sur son cœur l'immensité de la nuit et en mourait d'angoisse. Vainement!

La voiture passa lentement devant la porte close de Marie Ferrès, tandis qu'en haut les vitres des fenêtres reflétaient la pleine lune, regardant les jardins suspendus des Aldobrandini où les arbres se dressaient, prodiges aériens. Et, devant la porte de Marie, en hommage, le poète jeta sur la neige la botte de roses blanches.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(Traduction de G. Hérelle.)

(La fin au prochain numéro.)

CHEZ LE ROI DU BORNOU[1]

Le 10 avril est le jour mémorable de mon entrée à Kouka, la capitale du Bornou.

A six heures quarante-cinq on se met en mouvement. Une foule énorme nous environne bientôt. Je marche derrière Malam-Issa[2], Badaire à ma droite, Makoura, mon interprète, à ma gauche, les tirailleurs en ligne, en arrière de nous, baïonnette au canon; le convoi suit. Bientôt l'escorte s'ébranle : les cavaliers sont sur deux lignes, les lanciers en première, les hommes munis de sabres en seconde; entre les deux lignes, des hommes à pied munis de javelots en fer; derrière la deuxième ligne, l'orchestre.

En arrière, notre petite troupe conserve le même ordre. Tout Kouka est sur le Dendal, la grande artère qui, traversant la ville de l'ouest, aboutit dans celle de l'est, au palais du

1. Pages extraites d'un volume du lieutenant-colonel Monteil qui paraîtra prochainement à la librairie F. Alcan : *De Saint-Louis à Ségou par le Tchad*, avec préface de M. le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé, et illustrations de Riou.

2. Malam-Issa, le *Diakadia* (homme de confiance) du roi du Bornou, était venu au-devant du commandant Monteil, jusqu'à Borsari.

Roi : il y a quarante mille personnes pour le moins. Le cortège est imposant, salué tout au long du parcours par les « ouloulous » des femmes. Celles-ci se taisent quand j'arrive à leur hauteur, mais, si je lève la main en disant : « Oussé, oussé », alors c'est une frénésie dont tout le monde s'égaie. Cette entrée triomphale, qui arrache à Badaire l'exclamation : « On payerait cher pour voir cela sur le boulevard ! » se termine enfin devant le palais du Roi. En avant de la porte sont massés tous les frères du Roi, coiffés du tarbouch sans turban, et les courtisans tête nue. Un certain nombre de porte-massues répondent à notre « Oussé, oussé, Lalé ! » en brandissant leurs triques, puis de nouveau les lanciers m'entourent pour renouveler le salut des lances. Le Cheik, que l'on est ainsi supposé saluer, regarde la scène avec ses femmes, de derrière les fenêtres grillées de l'étage du palais.

Le premier eunuque, Settima, sort pour dire à Malam-Issa de me faire camper chez lui. L'escorte entière nous précède. Nous campons en dehors de la ville de l'est ; c'est assez grand, sinon très confortable : toutefois ma case est fort belle; il faudra faire seulement de la propreté.

A peine installé, Malam-Issa arrive pour parler de la question importante. Maladam[1], me dit-il, me recevra à la nuit et me conduira au palais du Cheik. Je devrai me munir des cadeaux que je compte donner à l'un et à l'autre.

Cette double proposition me surprend, et tout de suite, je prends nettement position. Je sais bien qu'on est dans le mois de Ramadan, et que, pour les musulmans fervents comme le Cheik et son entourage, le jeûne est très pénible et ne permet guère de traiter dans le jour les affaires sérieuses ; la nuit est préférable, parce que l'homme a pu se restaurer et prendre des forces. Mais je sais ma situation précaire et j'ai déjà suffisamment pris contact avec le pays pour me rendre compte que la moindre concession peut engager l'avenir.

Je réponds à Malam-Issa que je veux bien voir son frère le soir, mais que je me refuse absolument à être reçu par le Cheik en audience privée. Je suis un envoyé, et, comme tel, j'exige d'être reçu en audience publique et solennelle. Je ne

1. Frère de Malam-Issa, et favori du roi.

veux pas qu'on puisse dire que j'ai vu le Cheik entre deux portes : ce serait indigne et de la grande nation que je représente et du Cheik lui-même. Quant aux cadeaux, je ne remettrai ce que je veux donner que quand le Cheik m'aura reçu et reconnu pour son hôte.

Je termine en disant : « Ces conditions sont formelles ; si elles ne sont pas acceptées, je sortirai du Bornou. »

Le soir, on me prévient qu'il sera fait comme je le désire, et vers dix heures Malam-Issa vient me chercher pour me conduire chez son frère.

Cette visite ne me permet guère de juger mon hôte. A l'apparence, c'est un homme jeune qui semble grisé par sa faveur ; l'expression de sa physionomie, sans être antipathique, révèle un caractère inquiet et soupçonneux. Sa rondeur est affectée ; sa susceptibilité de parvenu qui n'a pas l'habitude du maniement des hommes et des affaires est sans cesse en éveil. Il veut bien me dire que le Cheik a approuvé ma manière de voir, mais qu'il ne pourra me recevoir le lendemain lundi, qui est le jour où les audiences chôment, que le mardi aura lieu ma présentation, que pour les cadeaux je les remettrai à mon heure. Je sors, gardant une impression plutôt défavorable de l'homme et de ses moyens : je ne me trompais pas.

Dans la journée, de chez le roi est venu le repas du soir : c'est la cuisine arabe très proprement présentée dans des vases en bois.

Le lendemain arrive le présent d'hospitalité du Cheik : cinq grands vases bornouans en cuir renfermant un beurre fondu excellent, cinq pots de miel, quatre grands moutons du Choa, 100 kilogrammes de blé, 100 kilogrammes de riz et, le soir, un superbe bœuf de boucherie, présent d'une grande valeur, car les bœufs ont décuplé de valeur par suite de l'épizootie. Puis, le soir encore, la nourriture vient toute préparée du palais.

Le lendemain 12 avril, eut lieu ma réception par le Cheik. Jamais Kouka ne vit autant de frais pour un nazarra (chrétien).

Dès six heures, Malam-Issa vient me dire de me tenir prêt, et de me munir, avant de partir, de la lettre que je dois avoir pour le Cheik. Je lui réponds que j'ai maintes preuves de l'objet de ma mission, mais que je ne possède qu'une lettre collective adressée à tous les chefs des pays que je devais

traverser au cours de ma route, et que malheureusement elle est en français.

— Cela n'empêche, emporte-la, me dit Malam-Issa.

— Mais je ne pourrai la lire à l'audience.

— Tu la remettras, on la lira sans toi.

Tant de présomption me laisse rêveur.

Je prends donc ma lettre.

A sept heures nous partons, nous descendons de cheval à quelques mètres de la porte du palais, auprès de laquelle on me fait asseoir au dehors. Je vois ainsi arriver toutes les notabilités du Bornou, car la convocation pour le Conseil du jour est générale. Le protocole veut que les grands dignitaires arrivent à cheval, et mettent pied à terre d'autant plus près de la porte du palais que leur rang est plus élevé. Ainsi, les membres de la famille royale font avancer leur monture jusqu'à lui mettre la tête dans la porte : puis les distances s'accroissent à mesure que l'importance du personnage diminue. Deux ou trois captifs à pied, souvent plus, accompagnent le dignitaire à toutes les allures de son cheval ; au moment où il s'arrête, l'un d'eux saisit la bride de la main gauche en même temps qu'il prend l'étrivière de la main droite en présentant son échine, de manière que son maître, après avoir passé la jambe droite au-dessus de la selle, puisse se laisser majestueusement aller jusqu'au contact de la partie la plus dodue de son individu et ainsi prendre terre sans secousse. Parfois deux ou trois autres captifs aident le mouvement en soutenant de leurs bras le ventru personnage.

Ainsi, successivement, arrivent les membres de la famille royale, coiffés de simples tarbouchs sans turban ; eux seuls conservent leur coiffure pour entrer au palais ; les autres courtisans doivent enlever turban et bonnet, ainsi que leurs armes, leurs sandales, et laisser leur canne.

Une seule physionomie me frappe dans ce long défilé, c'est celle de Settima-Abd-el-Kérim, le premier eunuque ; il me fixe longuement en passant, je fais de même, et j'ai comme l'impression que c'est la seule personnalité du Bornou.

Bientôt, sur un affût monumental, on amène devant le palais une pièce de canon ; l'affût est en bois grossièrement équarri, l'essieu en bois, les roues de bois plein : la pièce re-

pose à plat sur la crosse : gravement sort du palais un homme qui la charge.

J'attends longtemps ainsi ; le Roi ne sort toujours pas. A neuf heures enfin, son entrée est signalée. Un moment après, le chef de pièce met le feu, le coup part ; et, l'affût restant sur place, c'est la pièce qui est projetée à quatre ou cinq mètres en arrière et se trouve à plat sur le sol. On la remet sur son affût, et il n'en est plus question. Honneur exceptionnel qui m'est fait, car très rarement on la tire.

Mais bientôt je m'impatiente : le Cheik expédie toutes les affaires avant de me recevoir ; il y a près de deux heures que je suis là en proie à une curiosité gênante, mais peu bruyante toutefois. Je me lève et me dirige vers mon cheval. A ce moment, Malam-Issa arrive : je vais être reçu à l'instant.

A neuf heures dix, j'entre. Deux soldats en uniforme sont à la porte, au port d'armes, très corrects ; dans le portique, foule nombreuse, puis deux autres sentinelles, pantalon court, veste rouge avec bordure de galons jaunes. Dans la cour où je pénètre, vingt hommes sur deux rangs sont au port d'armes ; à droite et à gauche, la foule des courtisans ; enfin une grande tente est dressée en avant de la salle où se tient le Roi. Au milieu de la tente, dans une allée laissée libre, on me fait asseoir ; le premier rang de chaque côté jusqu'au Cheik, assis au fond sur un banc élevé de soixante centimètres environ, est formé de tous les princes du sang uniformément vêtus de boubous bleus, d'étoffe européenne agrémentée de quelques traits de broderie seulement, et coiffés du tarbouch sans turban. Eux seuls, d'ailleurs, sont couverts. Le roi, vêtu entièrement de soie blanche, est assez distant de moi pour que je ne puisse distinguer qu'un masque bienveillant.

Je m'assieds et salue, puis j'expose en ces termes le but de ma mission :

— Je suis chargé par le roi des Français de venir visiter et saluer le puissant Cheik du Bornou, Cheïkou Ashim, dont la renommée est venue jusqu'à lui par les voyageurs qui ont visité son grand-père Cheïkou Lamino (el Amin) et son père Cheïkou Oumar. Comme jamais aucun homme de ma nation n'est venu au Bornou, mon chef m'a envoyé pour que connaissance fût liée et que bonne amitié en résultât.

LE CHEIK. — C'est bien; tu es ici chez toi, considère-toi au Bornou comme dans ton propre pays.

MOI. — Je n'ai pas de peine à me faire illusion, car la magnifique hospitalité dont tu m'as honoré m'a beaucoup touché.

LE CHEIK. — Tu es venu ici avec le bien, tu ne trouveras que le bien.

MOI. — Merci : je désirerais que tu me donnes pour retourner vers celui qui m'a envoyé, la route de Tripoli, moyennant que tu m'assures de bons guides.

LE CHEIK. — Lorsque je t'aurai donné mon présent de congé, je t'assurerai la route que tu désires.

Puis je me retirai, sachant que rien ne pouvait mieux disposer en ma faveur qu'une visite très courte.

L'impression générale fut en ma faveur et les Arabes eux-mêmes durent désarmer, au moins pour un temps.

Ce que j'avais prévu pour ma lettre d'introduction, arriva : elle resta inviolée. On fut bien obligé de confesser qu'on ne pouvait la déchiffrer, et, le 17, elle me fut rendue pour que j'en fisse lecture à un marabout qui l'écrirait en arabe.

Voici le texte exact de la lettre qui se trouve entre les mains du cheik de Bornou :

Cette lettre a été écrite à Paris, capitale de la France, le vingt-neuvième jour du mois de Morrahem 1308.

Elle est adressée par le vizir Étienne, au nom du roi Carnot, au capitaine Monteil.

« Je t'ai choisi parce que tu connais bien les noirs et que tu as longtemps vécu au milieu d'eux, pour faire le voyage suivant :

» Tu te rendras à Saint-Louis (Sénégal) pour de là gagner Ségou, puis les États de Tiéba *(suit l'énumération de tous les pays, avec noms des chefs, que j'ai traversés jusqu'à Say* . De Say tu te rendras auprès du Lam-Dioulbé de Sokkoto, Abderraman. Après l'avoir salué, tu lui demanderas de traverser ses États et une lettre pour te rendre auprès du cheik du Bornou, Cheikou Ashim.

» Le Bornou est un grand pays, ses rois sont de grands rois. Beaucoup de voyageurs sont allés à Koukaoua qui y ont été bien reçus, mais ils n'étaient point de notre nation · c'est pourquoi je te donne à toi l'ordre de t'y rendre.

» Rhaïs Khalil (Denham), Rhaïs Abdallah (Clapperton) y sont allés au temps de Cheikou Lamino, ils ont assisté à la bataille de N'Gala qu'il a gagnée sur le Baghirmi, et à leur retour ont rapporté que non seulement c'était un grand guerrier, mais aussi un grand savant, un roi juste, honnête et généreux.

» Abd el Kerim (Barth), Mustaphâ Bey (Rohlfs), Idris (Nachtigal) ont visité Cheikou Oumar en son temps, ils ont rapporté qu'il possédait toutes les vertus de son père.

» Cheikou Ashim, qui a pour ascendants de tels hommes, ne saurait différer d'eux et je suis convaincu que tu seras bien reçu de lui quand tu viendras le saluer de la part du cheik de la grande nation française.

» Ta mission accomplie auprès de lui, tu lui demanderas de revenir vers moi par la route la plus courte, celle de Tripoli, moyennant qu'il t'assure de bons guides.

» Par ordre :

» *Signé :* Étienne. »

» *P.-S.* — Je sais que tu as cherché en vain un exemplaire d'Alif Lahila (Mille et une Nuits), je t'en donne un que j'ai tiré de ma bibliothèque et que tu remettras à Cheikou Ashim en mon nom.

» Par ordre :

» *Signé :* Étienne. »

J'ai ajouté ce dernier paragraphe à dessein; Cheikou Ashim est un fin lettré : il avait, je l'avais appris, fait chercher de tous côtés cet ouvrage, il l'avait même demandé à Stamboul sans pouvoir l'obtenir, rien ne pouvait lui faire plus de plaisir.

Le soir même, les cadeaux sont portés chez le Cheik et chez Maladam. Ils s'en déclarent fort satisfaits; l'exemplaire d'Alif Lahila fait en particulier les délices du roi.

LIEUTENANT-COLONEL MONTEIL.

LETTRES A « L'ÉTRANGÈRE[1] »

— DEUXIÈME SÉRIE —

XXIV

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, jeudi 11 mars 1835.

Je viens de recevoir votre bonne lettre du 3 courant ; elle m'a fait plaisir et peine. Plaisir : vous êtes mieux : peine : vous avez souffert. Vous le voyez, j'avais le temps d'aller à Vienne, et maintenant je ne le puis plus. J'irai vous voir à Wierzchownia, car, forcé d'aller prendre les mesures de *la Bataille*, quand je serai à Wagram je ne regarderai pas à quelques centaines de lieues pour aller dire bonjour.

Vous êtes donc toujours bonne, vous me permettez de vous prendre pour confesseur, de tout vous dire, d'être confiant, d'avoir en vous une âme ?

D'abord, vous trouverez sous ce pli l'*Envoi* de *Séraphita ;* ayez la bonté de me répondre courrier par courrier pour que je sache si vous le trouvez bien. Quand il s'agit d'une chose de ce genre, il ne doit pas s'y trouver un point à reprendre, et on *ne corrige pas* les dédicaces.

Séraphita doit être finie pour le premier dimanche d'avril ; ainsi, vous avez le temps de me jeter un : *oui* à la poste, au

1. Voir la *Revue* des 1er décembre 1894, 1er janvier et 1er février 1895.

reçu de ma lettre. Votre silence serait une improbation, et la *Revue de Paris* est horriblement pressée de mettre cette fin : elle a reçu des plaintes sans nombre.

Que vous dirai-je à cet égard? Cette œuvre à finir me tue et m'écrase. J'ai tous les jours la fièvre. Jamais conception si grande ne s'est dressée devant un homme. Il n'y a que moi qui sais ce que j'y mets : j'y mets ma vie! Quand vous recevrez cette lettre, l'œuvre sera fondue.

Il n'y a pas de succès comparable à celui de *Goriot*. Ce stupide Paris, qui a négligé *l'Absolu*, vient d'acheter la première édition de *Goriot*, à douze cents exemplaires, avant les annonces. Il y en a deux autres éditions sous presse. Je vous enverrai la deuxième.

Me voilà maintenant avec des monceaux d'or, comparativement à mon ancienne situation, car j'ai encore sept mille ducats à payer, mais, en trois mois, *Goriot* a donné mille ducats. Dans ces trois derniers mois, j'ai payé régulièrement quatre mille ducats par mois avec les produits de ma plume.

Outre cette terrible *Séraphita*, j'achève *l'Enfant maudit*, je refais *Louis Lambert*, je complète *la Fille aux yeux d'or*. J'ai achevé une œuvre assez importante intitulée : *Melmoth réconcilié* ; puis, je prépare une grande et belle œuvre, intitulée *le Lys dans la Vallée*, une figure de femme charmante, pleine de cœur, ayant un mari maussade, et vertueuse ! Ce sera, sous la forme purement humaine, la perfection terrestre, comme *Séraphita* sera la perfection céleste. *Le Lys dans la Vallée* est le dernier tableau des *Études de mœurs*, comme *Séraphita* sera le dernier des *Études philosophiques*. Puis le troisième dixain.

Vous aurez reçu la lettre où je vous annonce ma retraite. Elle est profonde. Personne n'y parvient. Pourquoi vous inquiétez-vous de ce qui ne m'occupe pas? J'ai renoncé à tous les plaisirs. Plus d'Opéra, plus d'Italiens : plus rien : la solitude et le travail. *Séraphita!* Là sera le grand coup, là je recevrai les froides plaisanteries du Parisien, mais là j'aurai frappé au cœur de tous les êtres privilégiés. Il y a un *traité de la prière*, intitulé : *le Chemin pour aller à Dieu*, où sont les dernières paroles de l'ange, qui donne envie de vivre par l'âme. Ces idées mystiques m'ont envahi. Je suis l'artiste

croyant. Pygmalion et sa statue ne sont plus une fable pour moi. On peut faire *Goriot* tous les jours ; on ne fait *Séraphita* qu'une fois dans sa vie.

J'ai à faire les *Mémoires d'une jeune Mariée*, un ouvrage en filigrane, qui sera une merveille pour ces petites femmes que les ailes de *Séraphita* trouveront incompréhensives.

Non, je ne puis pas acheter la Grenadière encore ; il me faut sept ou huit mille francs que je n'ai pas. Quoique ma canne à ébullition de turquoises m'ait popularisé comme un nouvel Aboulcasem, je n'ai que des dettes. Quand je serai débarrassé de mes travaux, je verrai à me procurer l'argent nécessaire à la Grenadière.

Ils me prennent au sérieux, si bien que Dantan a fait ma charge. La voulez-vous? Je vous l'enverrais avec le manuscrit de *Séraphita* et tous les volumes que j'ai à vous envoyer.

Ma sobriété, ma régularité de mœurs, peuvent seules me sauver des ardents travaux que je suis forcé d'achever pour recouvrer cette liberté tant souhaitée. Voici près de vingt jours que je me lève à minuit et que je me couche à six heures. Je persévérerai jusqu'à ce que je me sois délivré du traité Béchet et de la quatrième livraison de Werdet.

J'ai respecté vos volontés en vous envoyant le manuscrit de *Goriot* dans sa sale intégrité. Il y a trace de bien des ennuis, de bien des fatigues.

Madame de B... va un peu mieux, mais, hélas! c'est obtenu à force de digitale. J'espère que je conserverai cette lumière de ma vie, cette conscience si pure, cette tendresse si délicate.

La dame d'Issoudun[1] est heureusement accouchée d'un garçon.

J'ai revu ce matin Borget qui revenait d'Italie et j'ai eu votre lettre. C'est une belle journée.

Allons, il faut vous dire adieu : mais vous devez penser qu'en faisant un livre qui portera votre nom, je ne vous quitte pas.

L'empereur de Russie a défendu *Goriot*, à cause de Vautrin, probablement.

Je suis fâché que vous ne connaissiez pas la railleuse pré-

1. Madame Zulma Carraud.

face que j'ai mise à *Goriot*, mais vous l'aurez plus tard. Je ne puis pas vous faire un envoi pour cela.

J'ai cent mille choses à vous dire, et quand je me mets à causer avec vous, il semble que je vous voie: j'oublie mes idées.

En ce moment je suis un peu ivre de travail, la main est fatiguée: le cœur est plein, mais la tête est vide; vous n'aurez ni esprit ni gaieté, mais tout ce que l'affection a de plus vrai, tout ce que le souvenir a de plus frais et la reconnaissance de plus doux.

Vous me demandez ce que devient madame de Nucingen: elle sera, ainsi que son mari, le personnage le plus comiquement dramatique de *une Vue du Monde*, si longtemps annoncée par la *Revue de Paris*. C'est *la faillite de M. de Nucingen*. Mais il faut du temps pour toutes ces conceptions, et surtout pour leur exécution, surtout quand, comme sur *Séraphita*, on y travaille souvent pendant un an ou deux, en pensée, avant de prendre la plume. *Adoremus in æternum* veut dire pour moi : *travaillez toujours*.

Vous me parlez du théâtre. Le théâtre me vaudrait deux cent mille francs par an. Je sais, à n'en pas douter, que j'y ferais en peu de temps ma fortune; mais vous oubliez que je n'ai pas six mois à moi, ni un mois: sans cela je n'eusse pas fait une pièce, j'aurais été vous voir. Six mois de mon temps représentent quarante mille francs; il faut que je les aie devant moi pour pouvoir faire ou *la Grande Mademoiselle* ou *Philippe le Réservé*. Où diable prendre cet argent? Dans mon écritoire. Il n'y a plus aujourd'hui de Léon X. Le travail est la caisse des artistes.

Si vous saviez les tracasseries que me cause l'état de gêne où est madame Béchet qui ne paierait pas si mes livraisons ne paraissaient pas! Il faut, quand je suis inspiré pour *Séraphita*, que j'entends la musique des anges, que je suis malade d'extase, il faut revenir à des corrections, achever cette bêtise de *la Fille aux yeux d'or*, etc. Ce sont d'horribles souffrances. Je voudrais faire cette comédie de *la Grande Mademoiselle*: mais non; il faut travailler pour Werdet qui s'éventre pour me donner l'argent nécessaire à mes paiements, à ma vie. La probité me fait un bagne de mon cabinet. Voilà ce qu'il faut

que vous sachiez bien. Je n'ai pas une minute à moi, et je ne prends une distraction que quand la cervelle se couche comme un cheval fourbu.

Vous savez ce que mon cœur renferme d'amitié pour vous, de bons souhaits pour les vôtres. Mille compliments affectueux à M. de Hanski, et prenez tout ce que vous voulez de mes sentiments les plus dévoués.

Ci-contre l'envoi.

Grosclaude revient ces jours-ci pour faire mon portrait en pied. Je n'ai jamais osé vous demander un crayon du vôtre.

Madame[1],

Voici l'œuvre que vous m'avez demandée, et je vous la dédie, heureux de pouvoir ainsi témoigner la respectueuse et constante affection que vous me permettez de vous porter : mais lisez-la comme quelque mauvaise traduction faite d'un hymne rêvé depuis mon enfance, et dont le rythme fougueux entendu sur la cime des monts azurés, dont la prophétique poésie parfois retrouvée çà et là dans la nature, étaient impossibles à restituer dans le langage humain.

Si j'ai risqué ici d'être accusé d'impuissance en entreprenant un livre saint, qui voulait la lumière de l'Orient sous la transparence de notre belle langue, n'est-ce pas vous qui m'avez convié à cette lutte en me disant que le plus imparfait dessin de cette figure serait encore quelque chose qui vous plairait ? Le voici donc, ce quelque chose. J'aurais voulu que cette œuvre ne fût lue que par des esprits préservés, comme vous l'êtes, des petitesses mondaines, par la solitude : ceux-là sauraient achever ce poème ; pour eux, il sera peut-être un marchepied, ou l'humble et rude dalle sur laquelle on s'agenouille pour prier dans le temple !

Je suis, avec respect, votre dévoué serviteur.

H. DE BALZAC.

1. Sur l'autographe, cette dédicace est raturée entièrement par Balzac lui-même, sans aucune explication : apparemment, il l'avait remplacée par une épreuve jointe à sa lettre. La version publiée en tête de *Séraphîta* étant très différente, nous croyons devoir reproduire ici cette première leçon.

XXV

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, lundi 30 mars 1835.

Ne m'en veuillez pas trop de l'irrégularité de mes lettres. Je suis accablé de travaux et je sens la nécessité d'en finir afin d'avoir ma chère liberté. Madame Béchet s'est fait singulièrement méchante, et blessera décidément mes intérêts. En me payant, elle compte me faire payer les corrections, qui s'élèveront sur les douze volumes à trois mille francs, et mes exemplaires, qui iront à quinze cents francs. Ainsi, quatre mille cinq cents francs de moins et mes pertes d'escompte diminuent de six mille francs les trente-trois mille et me remettent à vingt-sept mille. Elle ne peut pas perdre plus maladroitement une grande fortune, car Werdet estime à cinq cent mille francs les bénéfices à faire sur les *Études de mœurs* en deuxième édition complète.

J'ai trouvé dans Werdet l'éditeur actif, intelligent et dévoué que je voulais. J'ai encore six mois de travaux pour en finir avec madame Béchet, car j'ai encore trois volumes inédits à faire, et il est impossible de ne pas compter deux mois par volume. Ainsi, vous voyez que je ne ferai qu'atteindre septembre. D'ici là, je dois donner à Werdet trois livraisons d'*Études philosophiques* et faire beaucoup d'ouvrage aux *Revues*. Enfin, depuis environ vingt jours, j'ai travaillé constamment douze heures à *Séraphita*. Le monde ignore ces immenses travaux ; il ne voit et ne doit voir que le résultat. Mais il a fallu dévorer tout le mysticisme pour le formuler. *Séraphita* est une œuvre dévorante pour ceux qui croient. Malheureusement, dans ce triste Paris, l'Ange a la chance de fournir le sujet d'un ballet ! Enfin, j'espère que, le deuxième dimanche d'avril, l'œuvre fera son entrée dans le monde. Je vais essuyer bien des moqueries : mais je n'irai pas dans le monde, je ferai tout tranquillement *la Fleur des Pois*, *l'Enfant maudit*, *Sœur Marie-des-Anges* et *les Mémoires d'une jeune mariée*.

Ce qui m'a horriblement coûté ces derniers jours, c'est la réimpression de *Louis Lambert*, que j'ai essayé de faire arriver à un point de perfection qui me laisse tranquille sur cette œuvre, et ses pensées, quand il est à Villenoix, étaient toujours restées à faire. J'avais mis là comme un chapeau pour garder la place, ou comme un plat couvert dans un repas. Enfin, elles sont terminées : c'est une nouvelle formule pour l'humanité, qui est le lien qui relie *Louis Lambert* à *Séraphita*.

Puis, j'ai eu pour vingt jours de travail pour refaire *la Comtesse à deux maris* (l'ancienne *Transaction*)[1]. J'ai trouvé cela détestable, manquant de goût, de vérité, et j'ai eu le courage de recommencer sous presse. J'ai fait là le même travail que sur *les Chouans*. Aussi mes cheveux blanchissent-ils à effrayer. Non, vous ne voudrez jamais me reconnaître.

Je suis de votre avis : oui, vous devriez retourner à Wierzchownia. Ne croyez pas que ce soient quelques louis de plus ou de moins qui s'opposent à ce que ceux qui vous aiment pour vous aillent vous voir.

J'adresserai donc tout à Sina ; mais j'avoue que je ne voudrais pas risquer le manuscrit de *Séraphita*. Comment faire ? Il ne peut partir, avec tout le reste, que le 16 ou le 17 avril. Il ne sera à Vienne que le 30 de ce mois-là. Vous aurez la quatrième livraison des *Études de mœurs*, la deuxième édition de *Goriot*, *Melmoth réconcilié*, le manuscrit de *la Fille aux yeux d'or*, celui de *la Duchesse de Langeais* et celui de *Séraphita*. Peut-être la deuxième livraison des *Études philosophiques*. Je ne voudrais pas compromettre ce que vous regardez comme précieux.

Madame de B... va un peu mieux, beaucoup mieux, dit-elle ; mais elle a encore des crises qui annoncent que la cause persiste. J'ai déjà bien pleuré sur elle : je me suis préparé à cette douleur qui agira sur toute ma vie. J'irai en mai passer un mois près d'elle,

Dieu veuille que je sois libre en septembre ! J'aurai bien gagné de pouvoir me promener un peu, d'aller et venir.

1. *Le Colonel Chabert.*

Cependant j'ai peur de ne pas avoir fini avec les questions d'argent. Il faut penser bien sérieusement au bonheur de ma mère. Elle change beaucoup : les chagrins que lui causent la position de mon frère l'ont bien frappée. Mais j'ai pensé qu'en voyage il était facile de faire une pièce de théâtre; elle n'exige pas le travail assidu, les livres, le cabinet. Elle peut se faire partout, et, pour peu que j'aie à moi quelque argent, j'irai devant moi, jusqu'à ce que, demandant à un mougik : « qu'est ce beau château? » il me dise : « Wierzchownia. » Soignez-vous bien : marchez, d'abord peu, puis beaucoup.

Il me faut sept à huit mille francs pour acheter la Grenadière : je n'ai pas encore pu mettre la main sur cette somme. Si j'ai fini *la Fleur des Pois* en avril, j'irai en mai en Touraine, et peut-être reviendrai-je avec le titre sacré de propriétaire. Le 20 mai, jour de ma naissance, ou le 16, jour de ma fête, nous baptisons l'enfant de mon frère : je suis parrain, avec ma nièce Sophie, et j'avais bien juré de n'être jamais parrain d'aucun enfant; mais mon frère est malheureux, et il est impossible de refuser. Je voudrais, pour que la fête fût complète, que la Grenadière fût achetée. Ce serait un premier signe de prospérité.

Je vous mettrai dans l'envoi du 17 avril mes deux charges en plâtre par Dantan, qui a *caricaturisé* tous les grands hommes. Le sujet principal de la charge est cette fameuse canne à ébullition de turquoises, à pomme d'or ciselée, qui a plus de succès en France que toutes mes œuvres. Quant à moi, il m'a *chargé* sur ma grosseur. J'ai l'air de Louis XVIII. Ces deux charges ont eu un tel succès que je n'ai pas pu encore m'en procurer. Il est vrai que je sors peu, que je suis des vingt heures assis à travailler. Vous ne sauriez imaginer quel succès a eu ce bijou qui menace d'être européen. Borget, qui est revenu d'Italie, et qui ne disait pas être mon ami, me contait en riant qu'il en avait entendu parler à Naples et à Rome. Tout le dandysme de Paris en a été jaloux, et les petits journaux en ont été défrayés pendant six mois. Pardonnez-moi de vous parler de ceci, mais il paraît que ce sera matière à biographie, et si l'on vous disait, dans vos voyages, que j'ai une canne-fée, qui lance des chevaux, fait éclore des palais, crache des diamants, ne vous en étonnez pas et riez avec moi.

Jamais la queue du chien d'Alcibiade n'a été si *remueuse*. J'ai encore trois ou quatre queues comme celle-là à couper pour les Parisiens.

Notre exposition de tableaux est assez belle. Il y a sept à huit chefs-d'œuvre capitaux. Le tableau de Grosclaude est très goûté. Il est placé fort honorablement dans le grand Salon. Mais on trouve que Grosclaude ne possède que le coloris et le dessin, qu'il manque par l'âme et la composition. Gérard a néanmoins trouvé qu'il était tout bonnement un homme de talent. Il le lui a dit sincèrement, et me l'a répété en me disant qu'il n'y avait pour un homme comme ça qu'à produire, que c'était de la bonne et belle peinture. Il y a eu beaucoup de bonheur pour lui à paraître sans désavantage au milieu de notre grand Salon, où il se trouve dix ou douze tableaux magnifiques. Il y a un *Paysage*, de Brascassat, où se trouve un taureau, que l'on aurait pour six mille francs, et qui en vaudra cent mille. C'est, comme le *Portrait* de Pagnest, un désespoir pour les artistes. Brascassat est, comme Pagnest, un pauvre jeune homme poitrinaire. C'est un pâtre arraché, comme Foyatier, le sculpteur, à ses troupeaux par l'art et qui, s'il vit, sera un grand peintre. Notre XIXe siècle sera bien grand. Nous ne nous en doutons pas. Il y a ici un déluge de talents.

Je vous ai bien regrettée. J'aurais bien voulu vous voir cet hiver à Paris, savourant l'Exposition, les Italiens, qui ont offert une réunion inouïe : Lablache, Tamburini, Rubini ; puis, le Beethoven exécuté au Conservatoire comme il ne le sera nulle part ; puis, Paris qui enfin s'achève, se nettoie, grâce à la truelle de Louis-Philippe. Mais il y a pour cent ans de travaux à faire au Louvre. Quand je passe sur le quai des Tuileries, mon cœur d'artiste saigne toujours de voir les pierres posées par Catherine de Médicis rongées par le soleil avant d'être sculptées, et il y a de cela juste trois cents ans.

Allons, adieu. Il est deux heures du matin. Voici une heure et demie volée à *Séraphita*. Elle gronde, elle m'appelle, il faut la finir, car la *Revue de Paris* gronde aussi ; elle est en avance avec moi de dix-neuf cents francs ; et *Séraphita* comble à peine ce compte.

Adieu : vous imaginez bien que je pense à vous en achevant

l'œuvre qui est à vous. Il est temps qu'elle paraisse : la littérature d'ici a décidé que je n'achèverai jamais cette œuvre-là, que c'était impossible.

Mille gracieusetés à la chère Anna, mes hommages à mademoiselle Séverine, mes amitiés à monsieur de Hanski, puis à vous rien, car tout est à vous. Ce serait vous donner une parcelle de votre bien que de vous envoyer quelque chose et j'ai, dans ce bas monde, trop peu d'amitiés pour diminuer la plus vraie de toutes.

XXVI

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, vendredi 1er mai 1835.

Madame,

J'ai accueilli M. le prince de Schonburg comme je n'ai fait pour personne, car il venait en votre nom, et aujourd'hui je me suis concentré plus que jamais. Sauf quelques rares exceptions, je ne sors plus ; je suis trop pressé par les obligations de tous genres. La *Séraphita* exige de nouveaux travaux. J'avais espéré charger le prince du manuscrit ; mais *Séraphita* ne sera terminée que pour le jour de ma fête, le 16 mai, et le prince part aujourd'hui le 1er, ou demain. Je n'ai même pu profiter de son voyage pour vous écrire en détail sur ma vie et mes occupations. Toutes les nuits y passent. J'ai peut-être trop présumé de mes forces en croyant que je pouvais faire tant de choses en aussi peu de temps. Il faudra bien du bonheur pour que je puisse me mettre en route et en distraction vers septembre. Mais rien ne m'en empêchera aussitôt la fin de mes obligations.

Voyez comme tout marche lentement. Aujourd'hui 1er mai seulement paraît la quatrième livraison des *Études de mœurs*. La cinquième paraîtra vers la fin de juin. La sixième ne sera finie que pour le mois d'août. Puis, j'aurai simultanément à satisfaire Werdet, qui est bien le meilleur éditeur que j'aie pu rencontrer ; il a dévouement et intelligence. Or, nous avons

trois livraisons des *Études philosophiques* commencées et aucune n'est finie. Tout attend.

Quand j'aurai fini avec Werdet et avec madame Béchet, oui, j'aurai alors six mois devant moi, et ce jour-là je ne devrai rien à personne, car la réimpression imminente des *Études de mœurs*, augmentées de tout ce qui y rentrera, m'acquittera de tout, même de tout envers ma mère. La fortune, plus tard, pour elle et pour moi, se trouvera dans l'année 1837, quand mes œuvres deviendront les *Études sociales*. Voilà mon avenir bien dessiné. Voilà mon espérance et tous mes travaux.

Si quelquefois le chagrin de ne pas avoir le bonheur que je rêve m'attriste et me consume, l'espoir d'avoir un jour ma mère heureuse par moi, et ma fortune construite, tout par moi-même, sans secours, me soutient. Mais que sont les espérances du matériel de la vie, contre les désespérances des vœux du cœur? Aussi, maintenant que je m'avance vers la vie grave, que je doute parfois des affections en me trouvant si changé par les travaux, y a-t-il des moments de mélancolie cruelle, des heures grises. Puis, le temps s'éclaircit. L'azur du ciel que nous avons admiré sur les Alpes revient. Diodati, cette image d'une vie heureuse, reparaît comme une étoile un moment obscurcie, et je me mets à rire, comme vous savez que je ris. Je me dis que tant de travaux auront leur récompense et que j'aurai, comme lord Byron, mon Diodati. Je chante de ma mauvaise voix : Diodati, Diodati!

En ce moment, j'ai de grands travaux sur le métier : une réimpression d'un *Louis Lambert* sans faute et grandement augmenté : mon troisième dixain, *le Lys dans la Vallée, les Mémoires d'une jeune Mariée, la Fleur des Pois, Sœur Marie-des-Anges, le Livre des douleurs*, toutes compositions extrêmement graves, capitales, dont vous jugerez l'une après l'autre dans votre Wierzchownia, où je viendrai frapper à plusieurs reprises avec mes livres avant de frapper moi-même, car vous serez tout dans mon pèlerinage à travers l'Europe. Je ne m'arrêterai nulle part qu'en revenant. Vous croyez bien, vous, qu'un lien d'amitié, que vous avez laissé passer autour de votre bras, ne s'oublie pas. Mais un pauvre artiste comme moi, soumis à la calomnie maintenant, soumis à tant de chances mauvaises, peut avoir peur qu'on ne l'oublie!

Quel chagrin pour moi de retarder cette glorieuse apparition de *Séraphita!* Je tremble que vous ne soyez partie de Vienne, que le prince ne vous y trouve plus. Mais tout sera remis chez Sina.

Allons, soyez heureuse dans ce voyage; qu'aucun événement mauvais ne vous chagrine; regagnez vos pénates, et moi, dans ma presse, je vois cette demeure comme un but.

XXVII

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, dimanche 3 mai 1835

Je reçois à l'instant votre lettre du 24 avril. Je vous ai déjà écrit par le prince Schonburg, qui vous remettra tout ce qui existe du manuscrit de *Ne touchez pas à la Hache* dont une partie a été perdue dans les imprimeries, ce à quoi je tenais le plus, ce que j'ai fait à Genève, près de vous, en riant et en vous expliquant ce qu'étaient les corrections. Puis, le manuscrit de *la Fille aux yeux d'or*, et la quatrième livraison des *Études de mœurs*.

Mais cette lettre actuelle arrivera avant le prince, qui n'a pas encore son audience de congé.

Combien de choses n'ai-je pas à répondre à votre dernière lettre! Mais, avant de répondre, il faut que je vous dise une chose qui est la meilleure de toutes les réponses. Vous me faites trop de reproches pour que je puisse vous écrire en détail. Vous ne partez que le 15 mai: hé bien! ne partez que le 25. J'ai mes passeports, vous recevrez mes adieux. Je ne veux pas que vous alliez vous replonger dans vos déserts sans que j'aie serré votre main. Je ne veux commettre à personne le manuscrit de *Séraphita*. Je vous l'apporterai moi-même. Il me faut encore dix jours pour publier le reste. Le 16, jour de ma fête, je partirai pour Vienne: on y arrive en dix jours; j'y serai le 25 ou le 26. Si je puis y arriver plus tôt, j'y serai plus tôt. Attendez-moi; faites crédit à un ami d'une dizaine de jours. Je resterai quatre jours à Vienne, j'irai voir Essling et Wagram, et je reviendrai.

Je ne puis vous en dire davantage, car il faut passer les jours et les nuits pour mettre ici tout en ordre et finir mes livres commencés. *Séraphita* veut huit jours et huit nuits à elle seule.

Je ne dis rien à M. de Hanski puisque je vous verrai tous. Je suis joyeux comme un enfant de cette escapade. Quitter mon bagne et voir du pays ! Allons, à bientôt.

J'adresse mes effets à Sina. Priez-le, s'ils arrivent avant moi, de m'attendre pour ouvrir ma caisse à la douane, car il est juste que vous voyez la canne que vous me reprochez, et je la confie à la douane.

XXVIII

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Vienne, mai 1835.

Vous savez, madame, que, s'il y a quelque chose qui puisse égaler le respectueux attachement que je vous porte, c'est la volonté que je suis forcé de déployer pour demeurer dans les bornes que le travail impose à mes plaisirs.

Ici donc, comme à Paris, ma vie doit être en *désharmonie* complète avec la vie du monde. Pour trouver mes douze heures de travail, je dois me coucher à neuf heures, afin de pouvoir me lever à trois heures du matin, et cette règle toute monastique, à laquelle je me suis astreint, domine tout. J'ai fait fléchir pour vous la rigueur de mon observance, en me donnant trois heures de plus qu'à Paris, où je me couche à six heures du soir : mais c'est tout ce que je puis faire.

Quelque gracieuses et douces que soient les invitations, quelque flatteur que soit un empressement dont je sens tout le prix, je suis obligé d'être l'ennemi de mes plus chers plaisirs. Vous savez que les personnes qui m'aiment, et qui ont tout droit à des exigences, s'y conforment, puisque je ne vais nulle part et que l'on me traite comme un enfant gâté.

Toutes ces explications ont un côté de fatuité qui me déplaît et me rendrait ridicule, si vous ne m'aviez contraint à vous donner des raisons valables.

Ainsi, je compte sur votre précieuse amitié pour les expliquer, en me sauvant des dangers qu'elles comportent. Vous savez depuis longtemps que je suis comme un soldat sur les champs de bataille, entraîné, emporté, sans autre liberté que celle de me débattre avec les ennemis et toutes les difficultés de ma position.

Vous donnerez, n'est-ce pas, à mes regrets toute leur valeur, et j'aurai sans doute une obligation à ajouter aux cent mille que je vous dois. Mais vous êtes si noble, que l'on ne craint pas de s'endetter avec vous.

Oui, je vais tout à fait mieux. Je suis remis des fatigues du voyage, et vous remercie du fond du cœur de vos chères et délicates attentions. Mille affectueux compliments à M. de Hanski. Quant à vous, il faudrait exprimer trop de choses, et, comme vous voyez, le papier manque là. Ici commenceraient les choses de cœur.

XXXIX

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Vienne, juin 1835.

Tu sens bien, ma chère bien-aimée, que je n'ai pas l'âme assez étroite pour distinguer ce qui est à toi de ce qui est à moi. Tout est à nous, cœur, âme, corps, sentiments, tout, depuis la moindre parole jusqu'au plus léger regard, depuis la vie jusqu'à la mort ! Mais, ne nous ruine pas, car je t'enverrai cent Autrichiens pour un, et tu crieras à la folie.

Mon Ève adorée, je n'ai jamais été si heureux, je n'ai jamais tant souffert. Un cœur plus ardent que l'imagination n'est vive est un funeste présent, quand le bonheur complet n'étanche pas la soif de tous les jours. Je savais tout ce que je venais chercher de douleurs, et je les ai trouvées. Là-bas, ces douleurs me semblaient le plus grand des plaisirs, et je ne me suis pas trompé. Les deux parts sont égales.

Pour cela, il a fallu que tu fusses embellie et rien n'est plus vrai. Hier encore, tu étais à rendre fou. Si je ne savais pas que nous sommes liés à jamais, je mourrais de chagrin. Aussi,

ne m'abandonne jamais, car ce serait un assassinat. Ne détruis jamais la confiance qui est notre seul bien complet dans cet amour si pur. N'aie pas de jalousies, qui n'ont jamais de fondement. Tu sais combien les malheureux sont fidèles : les sentiments sont tout leur trésor, leur fortune, et nous ne pouvons pas être plus malheureux que nous le sommes ici.

Rien ne peut me détacher de toi : tu es ma vie et mon bonheur, toutes mes espérances. Je ne crois à la vie qu'avec toi. Que peux-tu craindre ? Mes travaux te prouvent mon amour, et ça a été préférer le présent à l'avenir que de venir ici. C'est la bêtise de l'amour ivre, car j'ai reculé, pour jouir de ce moment, de plusieurs mois les jours où tu crois que nous serons libres, plus libres, car libres, oh ! je n'ose pas penser à cela. Il faut que Dieu le veuille ! Je t'aime tant, et tout nous unit si bien que cela sera ; mais quand ?

Allons, mille baisers, car j'en ai une soif que ces petites surprises ne font qu'accroître. Nous n'aurons ni une heure ni une minute. Ces obstacles attisent une telle ardeur que je fais bien, crois-moi, de hâter mon départ.

Je te presse de tous côtés sur mon cœur, où tu ne tiens que moralement. Je voudrais t'y garder vivante !

XXX

A MADAME HANSKA, A VIENNE[1]

Vienne, 4 Juin 1835.

Aimer une bête, c'est se condamner à la monotonie du bonheur : aussi finit-il au premier jour.

Un amour qui dure est l'éloge de deux êtres, et l'attestation la plus évidente d'une supériorité cachée, mais réservée pour les plus beaux plaisirs de l'homme, les plaisirs du cœur, qui résument tout, et le mènent jusqu'à la connaissance de Dieu par l'extase.

1. Balzac écrivit ce billet le jour même de son départ de Vienne. Il avait quitté Paris le 9 mai, était arrivé à Vienne le 16, en partit le 4 juin, et rentra à Paris le 11. — Il avait logé à l'hôtel de la Poire, Langstrasse.

XXXI

A MADAME HANSKA, A ISCHL

Paris, mardi 11 août 1835.

Je reviens de Berry, où j'avais été voir madame Carraud qui avait quelque chose à me dire, et je trouve votre dernière lettre, celle où vous me parlez de la visite que vous faisait *Madame*, au moment où nos journaux la présentaient comme inventant la machine infernale de Fieschi, et en attendant le succès aux eaux d'Aix, où elle en conférait avec Berryer. Gouvernez donc les peuples auxquels en vingt-quatre heures et sur deux cents lieues carrées on fait croire de semblables choses !

Vous vous plaignez d'une bien aimable façon de la rareté de mes lettres, mais vous savez cependant que j'écris autant que je peux. Je travaille maintenant vingt heures par jour. Y résisterai-je ? Je ne sais.

On est considérablement crevé d'efforts violents dans les arts, les sciences et les lettres, et, dans ce redoublement de travaux qui m'a saisi, poussé que je suis par la nécessité, rien ne me soutient. Du travail, toujours du travail ; des nuits embrasées succèdent à des nuits embrasées, des jours de méditation à des jours de méditation, de l'exécution à la conception, de la conception à l'exécution. Peu d'argent en comparaison de ce qu'il m'en faut, immensément d'argent, par rapport à la chose commune. Si chacun de mes livres était payé comme ceux de Walter Scott, je m'en tirerais. Mais, quoique surpayé, je ne m'en tire pas. J'aurai gagné deux mille ducats en août. *Le Lys* m'est payé huit mille francs, moitié par la librairie, moitié par la *Revue des Deux Mondes*. L'article au *Conservateur* me sera payé trois mille francs. J'aurai fini *Séraphita*, commencé les *Mémoires d'une jeune Mariée* et fini la livraison de madame Béchet. Je ne sais si jamais cerveau, plume et main auront jamais fait ce tour de force ! Et il existe une chère personne, saintement cultivée, qui se plaint que la correspondance languisse, quand je réponds scrupuleusement à ses lettres !

Il m'est impossible de m'entretenir avec vous, par lettres, de Fieschi et de sa machine. Les hommes profonds en politique, et moi qui ne manque pas d'un certain don de seconde vue, croient que ce n'est ni la République, ni le Carlisme qui sont l'auteur du coup. *Fieschi n'a rien dit*, tenez cela pour certain. Il ne parlera probablement pas. C'est Lisfranc, le chirurgien qui le soigne et qui soigne ma sœur, qui le lui a dit. On lui a donné beaucoup d'argent. Peut-être ne sait-il pas *qui* l'a fait agir.

Je suis à la veille de commencer l'existence politique. Je suis assez lâche pour reculer, afin de ne pas compromettre le voyage à Wierzchownia. Les deux *Revues* forment un grand parti (car la *Revue des Deux Mondes* a quinze cents abonnés, dont cinq cents en Europe; elle devient un pouvoir). Elles se réunissent à moi, me prennent pour chef, car j'ai aussi vaincu bien des gens et des choses par mon *Bedouk* ! Elles m'appuient. Moi, je ferais deux autres journaux. Cela nous en donnerait quatre, et nous sommes aujourd'hui en marché d'un cinquième. Je pense à nous faire appeler le parti des *intelligentiels*, nom qui prête peu à la plaisanterie et qui constituerait un parti auquel on serait flatté d'appartenir. Chef de ceci, en France, cela vaut la peine qu'on y pense. Il y a longtemps que les principales lignes de nos travaux sont discutées entre moi et un homme puissant par sa volonté, qui a organisé depuis quatre ans et dirigé la *Revue des Deux Mondes*. Nous avons eu plusieurs conférences. Les deux journaux, les deux *Revues*, nous permettront d'écrémer les salons vivaces, de nous les assimiler, de réunir les intelligences sérieusement capables, et rien ne résisterait à cette ligue amie d'une presse qui n'aurait rien d'aveugle, rien de désordonné.

Vous voyez qu'à mesure que je m'avance dans mon œuvre j'agis sur une autre ligne parallèle, importante et plus large, en un mot que je ne m'arrêterai pas plus en politique qu'en littérature. Le temps presse, les événements se compliquent. J'aurais été arrêté par une centaine de mille francs; mais je crois que je vais faire un drame, sous le nom de mon secrétaire futur, pour me les procurer. Il faut en finir avec la question argent qui m'étrangle.

Vous voyez que, malgré votre froideur, je vous tiens au

courant des grandes opérations de votre dévoué mougik. Mais si la loi passe, la loi nouvelle qui veut que les articles politiques soient signés, il faut renoncer à bien des choses pour aller à Paulowska. Enfin, nous n'avons pas de l'esprit pour rien !

Vous parler de mes affaires de tous les jours, ce serait vous entretenir de trop grandes misères. C'est toujours un nombre infini de courses, d'allées et venues pour payer mes billets, faire honneur à mes affaires. A Paris, tout entraîne une perte effroyable de temps, et le temps est la grande étoffe

Ainsi, quand je ne suis pas courbé sur le papier à la lueur de mes bougies, dans le salon de *la Fille aux yeux d'or*, ou couché de fatigue sur le divan, je suis haletant après les difficultés pécuniaires, dormant peu, mangeant peu, ne voyant personne, enfin comme un général républicain faisant une campagne, sans pain, sans souliers. La solitude me plaît d'ailleurs beaucoup. Je hais le monde. Il me faut maintenant achever ce qui est commencé, et ce qui me détourne est trop mauvais, surtout quand c'est ennuyeux.

N'établissez aucune comparaison entre l'affection que vous inspirez et celle que vous accordez; car là, ceux qui vous aiment ont l'avantage. Ne croyez pas que je cesse de penser à vous, puisque, quand même je serais occupé comme je le suis, il est impossible qu'aux heures de désespoir et de fatigue, qu'à celles où l'énergie se ralentit, et où l'on est dans son fauteuil, les bras pendants, la tête affaissée, le corps las et l'esprit endolori, les ailes du souvenir ne vous reportent pas aux moments où l'on s'est rafraîchi sous des ombrages verts, aux jours où l'on a voyagé vers une personne qui vous sourit, qui n'a rien que de sincère au cœur, qui nous est fée, qui nous ranime et qui renouvelle, pour ainsi dire, par les distractions de l'âme, les forces de ce que les autres nomment le talent. Vous êtes toutes ces choses pour moi, vous le savez; ainsi, ne plaisantez pas sur mes sentiments ; j'ai peur, moi, qu'il ne s'y mêle trop de reconnaissance.

Allons, adieu. A Wierzchownia donc ! Il faudra donc traverser l'Europe pour venir vous montrer un visage vieilli, mais un cœur toujours déplorablement jeune, qui bat à tout propos, à une ligne mal écrite, à une adresse, à un parfum, comme si je n'avais pas trente-six ans !

XXXII

A MADAME HANSKA, A VIENNE

Paris, dimanche 23 — lundi 24 août 1835.
Dimanche, 23.

Mes lettres deviennent courtes, me dites-vous, et vous ne savez plus qui je vois. Mais je ne vois personne, et je travaille si continuellement que je n'ai pas un moment pour écrire. Mais j'ai des heures de lassitude auxquelles je pense. Quelque jour vous serez étonnée que j'aie pu faire ce que j'ai fait, et avoir encore écrit à une amie.

Écoutez, pour en finir sur ce point, réfléchissez à ceci : Walter Scott écrivait deux romans par an, et passait pour avoir du bonheur dans son travail ; il étonnait l'Angleterre. Cette année, j'aurai produit : 1° *le Père Goriot ;* 2° *le Lys dans la Vallée ;* 3° *Mémoires d'une jeune Mariée ;* 4° *César Birotteau.* J'aurai fait trois livraisons d'*Études de mœurs* à madame Béchet, et trois livraisons d'*Études philosophiques* à Werdet. Enfin, j'aurai achevé le troisième dixain et *Séraphita.* Mais aussi, serai-je vivant, ou avec ma raison, en l'an 1836? J'en doute. Parfois, il me semble que mon cerveau s'enflamme. Je mourrai sur la brèche de l'intelligence.

Ces efforts-là ne me sauvent pas encore de ma crise financière. Pour me liquider, cette effroyable production de livres, qui a entraîné des masses d'épreuves, ne suffit pas. Il faut en venir au *théâtre*, dont les revenus sont énormes comparés à ceux que nous font les livres.

Je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez. Je suis toujours confondu de ne pas apprendre que vous ayez reçu mon envoi. Pour ce qui est de moi, je suis environné de la valeur de trois volumes in-octavo à finir, pour les *Revues* et pour les libraires. Que voulez-vous? Il fallait dix ans à un auteur, dans le XVIIe siècle, pour faire dix volumes. J'en aurai fait quatorze cette année, et l'on n'y fait pas attention. *Une feuille* (et il y en a vingt-cinq dans un volume) me coûte des vingt heures de travaux, et il me vient d'Ischl une lettre où l'on

me demande : « Que faites-vous? Pourquoi ne m'écrivez-vous pas? », au moment où, accablé par seize mille francs à payer en quarante jours, et où je n'ai d'autres ressources que ma plume, je lutte avec un courage sans exemple!

Les champs de bataille intellectuels sont plus fatigants à labourer que les champs où l'on meurt et que les champs où l'on sème du grain, sachez-le bien. La France boit des cervelles d'hommes, comme elle coupait autrefois de nobles têtes.

Oui, je ne puis que vous écrire quelques pages, et bientôt je ne vous en écrirai que de désespérées, car le courage commence à m'abandonner. Je suis las de cette lutte sans repos, de cette production constante sans succès productif. Belle chose que d'exciter des sympathies morales, quand un frère et une mère ont besoin de pain! Belle chose que d'entendre de sots compliments sur des œuvres écrites avec notre sang, et qui ne se vendent pas, tandis que M. Paul de Kock se vend à trois mille exemplaires, et *le Magasin pittoresque* à soixante mille! Nous nous reverrons si je triomphe, mais je doute du succès.

Lundi 24.

Pardonnez-moi d'avoir jeté ce cri de douleur, ne vous en alarmez pas trop. Mais si je périssais, emporté par un excès de travail, il ne faudrait pas non plus que cela vous surprenne. La fin de *Séraphita* ne pourra guère paraître que dans le premier numéro de septembre de la *Revue de Paris*. Les corrections, les travaux en sont écrasants. Il y a déjà cent soixante heures de travail sur les premières épreuves; je ne sais pas encore ce que coûteront les autres.

Si vous êtes bonne, vous m'écrirez plus souvent. Il me semble que l'air est frais autour de moi, que mon cerveau se rafraîchit, que je suis dans une oasis, quand j'ai lu vos lettres. Elles me font croire que je suis au repos. Il y avait quinze jours que je n'en avais reçu quand j'ai reçu celle qui sera la dernière d'Ischl. J'ai bien avancé en corrections *le Lys dans la Vallée*: il paraîtra dans la *Revue des Deux Mondes* pendant que vous voyagerez. Je ne crois pas avoir fait une plus belle œuvre comme peinture d'intérieur. J'ai refait et complété

Gobseck. Je vais, dans *la Fleur des Pois*, me retourner sur moi-même. J'ai peint toutes les infortunes des femmes : il est temps de montrer aussi les douleurs des maris.

Il y a quelque chose de singulier : c'est que j'aie combiné cette œuvre pendant que vous pensiez à l'idée première, et durant le chemin que faisait pour venir à moi la lettre où vous me parlez des souffrances qui atteignent les hommes. N'est-ce pas à faire croire que l'espace n'existe pas, et que nous avions causé ensemble?

Adieu. Je n'ai plus le temps d'écrire. Mais, comme je vous le disais, j'ai celui de penser, et je pense à vous aux heures de récréation. Il faut gagner bien de l'argent pour pouvoir aller en Ukraine, car il ne faut plus rien devoir ici pour voyager tranquillement.

H. DE BALZAC.

SUR LA CÔTE DE PROVENCE

SONNETS

I

LE RAPIDE

Cannes, décembre.

En son cahotement de colossal joujou,
Laissant derrière lui sa blanche chevelure,
Brusquement, le Rapide arrive, à pleine allure,
Et sort du noir tunnel comme un serpent d'un trou.

C'est, en de courts instants, le halètement fou
De la bête d'airain à la large encolure ;
Une sensation de heurt et de brûlure...
Puis tout cesse, et le train s'enfuit on ne sait où.

Ainsi passe la vie. Inquiète, agitée,
Vers un but invisible elle glisse, emportée
Par l'ambition vaine, au souci décevant ;

Tout à coup la mort vient, implacable et funeste...
Et de tout cet effort inutile, il ne reste
Qu'un lambeau de fumée entraîné par le vent.

II

PEINTRE D'ENSEIGNES

Monte-Carlo, décembre.

Court veston de velours râpé, mais bien tenu,
Tête fine, cheveux insouciants du peigne,
Un peintre italien, dessinant une enseigne,
Apparaît, grêle et noir, sur le grand mur tout nu.

C'est, à n'en point douter, quelque artiste inconnu,
En qui l'amour du beau vibre toujours et règne ;
Mais il faut que l'on vive, il faut que l'on s'astreigne
Aux rancœurs d'un travail obscur et continu.

Jadis, aux temps heureux d'espoir et de folie,
Enfant dégénéré des Maîtres d'Italie,
Il s'est rêvé vainqueur, créant un art nouveau ;

Aujourd'hui, déjà vieux, touchant au crépuscule,
Il songe, en fignolant un grand A majuscule,
Au chef-d'œuvre mort-né qui pleure en son cerveau.

III

LES RETRAITÉS D'ANTIBES

Antibes, janvier.

Hors la ville, sur les glacis peu fréquentés,
Capitaines de troupe, officiers subalternes
Sortis du rang, ayant porté sacs et gibernes,
Les voyez-vous là-bas, les bons vieux retraités ?

Du moindre mistralet avec soin abrités,
Alignés sur un banc, comme au seuil des casernes,
Sanglés dans leurs habits de coupes peu modernes,
Ils grillent au soleil leurs corps débilités.

La mer, qu'un souffle d'air imperceptible ride,
Étale devant eux son horizon splendide ;
Mais ils n'ont que mépris pour ce tableau banal,

Et, d'un œil connaisseur où tout un passé glisse,
Ils regardent au loin, sur le champ d'exercice,
Quatre petits lignards qu'instruit un caporal.

IV

LES ALOÈS

Nice, janvier.

Au gras pays normand, le long des côtes gaies
Où la mer vous sourit entre deux pommiers verts,
Qu'ils filent joliment, les frais sentiers couverts
Parmi les blés dorés et les châtaigneraies !

Avec son ombre fine et les mouvantes raies
Qu'y jette le soleil en filtrant au travers,
Combien délicieuse, en ses aspects divers,
La clôture élégante et rieuse des haies !

Ici, formant bordure aux chemins secs et durs,
Les rudes aloès dressent comme des murs
Leurs enchevêtrements de foule hérissée :

Et, sur le sol pelé s'élevant en vigueur,
Semblent de grands poignards en tôle vernissée
Qui s'allongent vers vous pour vous piquer au cœur.

V

LA NEIGE

Menton, février.

Oh ! rien, rien, moins que rien !... Une très mince couche
Un soupçon, un semis léger de sucre blanc,
Que cette nuit, du fond d'un nuage, en volant
Fit tomber quelque dieu malin et peu farouche.

De la neige, pourtant! On s'étonne, on la touche
D'une main curieuse, avec un geste lent,
Comme une chose rare, au grain étincelant,
Et des enfants naïfs en portent à leur bouche.

En ces climats bénis à l'hiver si clément
La neige est un sourire, un divertissement,
Une farce du ciel qui lutine la terre,

Et, tel qu'un vieux galant aux charmes surannés,
Profitant de la nuit, de l'ombre et du mystère,
Lui jette en badinant un peu de poudre au nez.

VI

LE PAVILLON

Toulon, février.

A l'arrière d'un grand transport en quarantaine
Qui, dans le soir tombant, semble presque endormi,
Un point ténu, que l'œil ne perçoit qu'à demi...
Un hochet, animé par la brise incertaine...

Une chose à la fois enfantine et hautaine...
Un jouet de bébé gros comme une fourmi...
Un peu de bleu, de blanc et de rouge, parmi
Les splendeurs du couchant où fuit la mer lointaine...

Un rien, pour qui l'on va vers l'Orient, là-bas,
Aux terribles pays d'où l'on ne revient pas,
Un rien pour qui l'on meurt, un rien pour qui l'on prie...

Un rien qui semble tout aux fils d'un même sang...
Un rien que l'on salue avec l'âme, en passant...
Une toile... une loque... un chiffon... la Patrie!

JACQUES NORMAND.

LES VENDANGES[1]

V

Lise s'acheminait au flanc du coteau, montant toujours, entre des talus plantés d'amandiers et de roseaux.

« Par là! » lui avait dit Pastourel en désignant le maigre chemin qui se fondait dans la gorge, là-bas, en un fouillis de bois et de rochers, entre les deux collines. Lise obéissait, émue, anxieuse comme un chien dépaysé. Parfois, elle grimpait sur un tas de pierres, s'accrochait à des branches, et regardait.

C'était, à gauche, Maldinath, ses remparts rouges où commence le vaste plateau; à droite, le coteau d'Arneth recouvert de vignes encore intactes, développées en étages pénibles à la charrue; une terre de garrigues brûlées, qui se perdaient vers Lézignan-la-Cèbe en landes immenses de fougères. Lise, de ce chemin profond, ne voyait plus la plaine. Rien que des rocailles, des torrents desséchés, et partout, à la moindre parcelle de terrain, des vignes. Dans ces petits abîmes, décorés de buissons et de verdures épaisses, demeurait un silence de mort douce, une haleine de sommeil et de fièvre.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 février.

Lise suivait le chemin avec confiance. « Par là! » avait dit Pastourel. Ce signe lui donnait un espoir ; c'était presque un rendez-vous. A mesure qu'elle montait, les murs soutenant les terres devenaient plus branlants et décrépits. De loin en loin, des granges décharnées, noires, trouées de blessures, envahies d'herbes folles et d'arbustes : des murailles affreuses avec le vide des fenêtres et de la porte, des éboulements de rocailles dans les coins, l'intérieur enlaidi encore, jusqu'aux toitures crevées, par la trace du feu, par la rouille des pluies : maisons séculaires qui semblaient ravagées par des invasions et où les paysans n'avaient plus le courage d'abriter leur foyer. Parfois, auprès de ces ruines, un puits dormait, revêtu d'aubépines et de grenadiers sauvages. Çà et là, d'étroites luzernes, des olivettes. Et toujours, pour donner une santé à la solitude, à ce paysage d'habitations abandonnées, des vignes heureuses.

Deux ou trois fermes se montrèrent, vivantes, parmi des peupliers et des chênes; elles ne tentèrent point Lise. Le jour commençait à s'épanouir. Lise souriait, et des larmes venaient à ses yeux qu'elle essuyait, sans savoir : c'était pour elle, sans doute, pour l'encourager, cette jeunesse du soleil, ce parfum de la vigoureuse nature. Le chemin descendait au fond du ravin; les verdures augmentaient la solitude et l'ombre; et Lise se troubla, se mit à pleurer, tout à coup éperdue. Mais le chemin se sauvait, remontait à la hâte : là-haut, elle se sentit délivrée. Fatiguée par le fardeau de ses hardes, elle se reposa contre un mur écroulé, en soupirant. De grosses gouttes de sueur se mêlaient aux larmes sur son visage.

Elle regardait, confondue par le rayonnement de cette campagne nouvelle. Les collines s'abaissaient doucement, à l'infini, vers le ruisseau de Tartuyé, vers la rivière de Peyne. On eût dit un autre pays, avec la magnificence diverse des cultures, l'hospitalité des fermes blanches, des grangeots où les ouvriers de la ville viennent s'amuser le lundi. Sur le vaste plateau, le ciel planait frissonnant de lumière. Les cigales, qui avaient déjà bu à la rosée des ramures, chantaient à l'unisson. Les charrettes, les groupes des vendangeurs roulaient par les chemins, le long des haies. Même on travaillait dans certaines vignes. On voyait luire, pareils à des boucliers d'or, les chapeaux de paille des femmes qui se penchaient.

Là-bas, au bout du chemin, surgissait une grande ferme aussi éclatante qu'une église neuve : un peu plus loin, dans le même enclos, une maisonnette grise. C'est là, se dit la fillette, qu'on devait rencontrer de bonnes âmes. Elle se leva bien vite, parce que du ravin montait un bruit entrecoupé de voix et de rires. C'était des femmes du pays grimpant allègrement, le panier sur la tête ; des chevaux qui soufflaient, des charrettes dont les essieux grinçaient dans les ornières. Lise pressa le pas, sous les amandiers si verts à cette époque, et déjà dépouillés de leurs fruits.

En approchant de la ferme, Lise perdit courage. Que penserait-on d'une fille errant sur les chemins? Les forces lui manquèrent, elle s'assit sur le talus. Les murs étaient hauts, une belle grille fermait le portail ; puis, dans un cadre de pierres blanches, s'offrait une petite porte de fer pour le personnel. Tandis que Lise, oppressée de honte, examinait la ferme, deux chiens se présentèrent indolemment, d'un train fureteur. Lise cacha ses mains aux poches, ne bougea plus. Mais, une fois contre elle, les chiens, apprivoisés, tout frétillants, la caressèrent. Alors, elle s'avança, se colla près de la petite porte entr'ouverte, avec une attitude d'aumône, son paquet à la main. Elle eut le loisir d'observer, ceux de la grange étant si affairés qu'ils ne s'apercevaient de rien alentour.

C'était joli et frais, reblanchi depuis le printemps. On sentait qu'à force d'amour et de travail, avec un peu d'argent, la grange mûrissait enfin, donnait de la joie à son maître. A gauche, un mur tapissé de lierre, de rosiers et de grenadiers, qui se répandaient jusque sur une grille par laquelle on accédait à un potager entouré de fleurs. En face, le magasin des foudres, la cuisine, les greniers pour les fermiers et les domestiques. A droite, la maison bourgeoise, que les propriétaires, ne se trouvant pas assez riches, n'habitaient pas encore ; et sur la façade de la maison, l'écurie, sentant la litière fraîche, son portail ouvert. Lise s'apaisait en ce calme modeste et confiant. Des oiseaux chantaient dans le feuillage d'un platane et d'un figuier.

Deux hommes roulaient des tonneaux. Une femme, au banc de pierre de la treille, près de la cuisine noire où rou-

gissait le feu, aiguisait des ciseaux sur une meule. Des amandes, déchaussées de leur écorce, séchaient au soleil sur des toiles, sur de vieux draps.

Les deux hommes, comme si on les eût hélés, se soulevèrent en même temps. Ils n'eurent point de surprise. Le plus âgé, pour mieux voir cette inconnue, se frotta les yeux. Et Lise baissa les paupières, ne montrant juste entre les minces barreaux que sa tête fine de paysanne. Son malheur lui donnait une expression d'humilité adorable. La femme aussi s'était arrêtée dans son travail. Lise les regardait tous, surtout la femme, comprenant bien que celle-ci était la maîtresse, forte, lourde, les cheveux en un tas sous le foulard. Le plus âgé des deux hommes, sans doute, était le maître, petit, maigre et rose les prunelles allumées, la figure pleine de sourire. L'autre était le domestique, un lourdaud carré, avec des favoris noirs, des yeux d'enfant, étonné et bonasse ainsi que ses maîtres.

— Hé ! Qu'as-tu peur ?... Entre donc !...

Martin ouvrait lui-même. Et il toisait la fille avec émotion, une envie de la toucher.

— D'où viens-tu ?... Avance !

La femme, sans faire un mouvement, examinait cette agréable rustaude, qui semblait en faute, si humble, son paquet à la main.

— Qu'as-tu perdu ?

— Je cherche du travail.

Lise avait une voix d'imploration misérable. Martine s'écarta sur le banc pour lui faire de la place, tandis que Martin, les poings sur les hanches, la considérait davantage.

— Elle ressemble à notre fille, dit-il.

— Certes oui ! appuya Martine. Et la même voix, la même démarche... Comment t'appelles-tu ?

— Lise. Je viens de la Grange-des-Prés. On m'a chassée.

— On t'a chassée ?

Martin fit un bond.

Lise, pour qu'on ne la soupçonnât point de mal, répliqua vite :

— Garaud m'a chassée, je vous conterai pourquoi. Vous verrez que je suis une brave fille.

— Tu en as l'air, dit Martine. Et que veux-tu ?

— Travailler. Ma *colle* est à la Grange-des-Prés. Je ne puis retourner chez moi qu'après les vendanges. Il me faut manger.

— Nous allons faire notre premier déjeuner, dit Martin. Tu nous conteras ton histoire et nous verrons...

Il était si content de Lise, de sa pureté, de sa jeunesse, qu'il la débarrassa lui-même du fardeau.

— Nous n'avons pas encore commencé les vendanges... Nous ne sommes que des propriétaires de la moyenne classe. Mais nous ne craignons pas les inondations, nous autres ; et puis nous attendons que les vignes aient bien mûri au soleil d'août. Assieds-toi là, près de Martine... Notre fille s'appelle Élise.

Tout en travaillant, Martin, qui était expansif à ses heures, continuait de causer, épiait avec plaisir la petite qui n'osait seulement pas répondre. Le domestique, Mathieu, se taisait, en roulant les tonneaux, en assurant leurs cerceaux de fer. Lui, si robuste, il s'intimidait en présence de Lise.

A déjeuner, la table servie devant la porte, sous la treille, — du pain, de l'ail, un litre de vin, — la familiarité s'établit rapidement. Ici, les maîtres faisaient table commune avec les domestiques. Martin avait placé Lise entre sa femme et lui. Ils lui touchaient les mains en parlant, et toujours revenaient à la ressemblance de Lise et de leur fille.

— Oh ! elle n'est pas morte. Elle est à Caux, mariée à l'instituteur. Je pense qu'elle viendra, mais seulement pour surveiller : c'est une dame, tu comprends, elle ne vendange pas. Elle porte des gants, le dimanche, sais-tu ? et la voilette, tout comme les grandes dames de Pézenas.

Lise hochait la tête, approuvait à chaque geste, sans bien comprendre tous ces bavardages, si troublée par l'accueil de Martin, après la rudesse de Garaud, qu'elle mangeait moins et buvait plus que de coutume.

— C'est pas tout ça, fit Martine. Alors, tu vendanges chez nous ?

— Si vous voulez.

— Nous payons moins que les gros riches, mais chez nous on peine moins...

— Et on mange mieux, ajouta Martin... Allons, fillette, ton histoire !

Lise conta tout, sans oublier Fulcrand, ni les parents de la montagne.

Martin et Martine, émerveillés, levèrent les bras au ciel.

— C'est du miracle ! Ton histoire ressemble à la nôtre. A la vérité nous sommes nés à Pézenas, mais nous étions des domestiques... Un jour, est-ce que le fils d'un propriétaire ne s'avisa pas de courtiser Martine ?... Martine était plus belle qu'aujourd'hui. Elle avait des dents superbes, des yeux à vous tourner le sang, et pas si grosse, habile, dévouée. Elle préparait les confitures et les petits plats avec plus de goût qu'un cuisinier de l'hôtel...

Pendant que le gourmand se léchait les doigts, on riait. Il continua :

— Seulement, toi, je te soupçonne de tenir à Pastourel.

Lise, le front baissé, acquiesça.

— Tu as tort peut-être, dit Martine. Garaud est un homme de fer. Il ne plie pas.

— Oui, reprit Martin, nous en savons quelque chose. Voilà vingt ans que nous sommes brouillés, depuis que nous habitons la Curette, sur ce terroir de Maldinath. Nous sommes brouillés sans motifs, parce que Garaud nous jalouse. Nous nous sommes connus au même rang de fermiers, et il redoute que je monte au même niveau que lui. Cependant qu'a-t-il à envier ? Il est riche comme la mer. Aux marchés de Pézenas et de Béziers il parle mal de nos vins. Nos domestiques, chaque fois qu'ils se rencontrent, se disputent.

— C'est vrai, dit Mathieu qui regardait Lise et qui, ne disant rien, mangeait toujours.

— Nous sommes brouillés au couteau... Ainsi, vois, tu sors de chez lui : cet imbécile va se figurer que si tu es venue chez moi, c'est que je t'ai cherchée et que je veux lui faire une niche, c'est que surtout je veux te faire parler sur son compte.

— Moi aussi, murmura Lise, — qui n'osait trop se fâcher contre le père de Pastourel, — moi aussi j'ignore pourquoi Garaud ne m'aime pas...

— Parce qu'il entend que son fils épouse une fille riche.

Nous, nous n'avons pas eu cet orgueil. Notre fille a épousé un instituteur, un garçon qui parle comme un livre, c'est vrai, et qui en remontrerait au sous-préfet; mais enfin notre gendre n'avait pas le sou...

Lise écoutait, un peu interloquée des confidences de son nouveau maître, elle, si jeunette, si simple d'esprit, et qui n'avait que son cœur pour aimer.

— Enfin! soupira-t-elle, nous verrons si Garaud aura raison de moi... Pastourel m'a montré le chemin de Maldinath.

— Ah! tant mieux. Cependant, il n'est jamais venu ici, et il ne viendra pas. Son père ne lui pardonnerait jamais.

— Nous nous rencontrerons bien un dimanche, à Pézenas.

— Oui, mais Fulcrand sera là aussi. Et que dira-t-il, celui-là?

— Je ne lui dois rien.

— Alors, tu ne l'aimes pas?

— Si. Mais j'aime Pastourel... Et ce n'est pas la même chose.

— Je comprends.

Martin et Martine se regardèrent en clignant des yeux.

— Oh! protesta Lise, ce n'est pas pour la richesse... Voilà: j'aimerai bien toujours Fulcrand, et je serai heureuse sans lui, tandis que sans Pastourel la vie me semblerait manquée.

Elle se retournait souvent vers la porte, comme si Pastourel et Fulcrand allaient apparaître. Mathieu, courbé sur son assiette, songeait que, si Lise était estimée de ses maîtres, elle demeurerait à la Curette, avec lui. A force de méditation, il se trompait en mangeant le pain qu'il coupait en morceaux réguliers: il les cognait contre le menton au lieu de les mettre à la bouche, ou bien les gardait sur ses genoux longtemps.

Il y eut ensuite un moment de bien-être, dans le bourdonnement des mouches et des abeilles qui étincelaient aux rayons du soleil.

Lise travailla toute l'après-midi, avec Martine aux derniers préparatifs: c'était demain les vendanges.

Le soir, pendant qu'on dressait la table, un montagnard se présenta, son paquet de hardes à la main. Il demandait du travail. Martin l'accueillit sans étonnement. Lise, dans le potager, puisait de l'eau à la fontaine.

— Je n'ai pas d'hommes ici, sauf Mathieu: si tu veux

rester, pourquoi pas? Plus j'aurai de monde, plus ça marchera vite. Comment t'appelles-tu?

— Fulcrand.

— Fulcrand!

Les deux maîtres tressaillirent, toisèrent l'intrus. Puis, narquois, amusés de la comédie qui se jouerait bientôt, ils sourirent tranquillement.

— Bon, assieds-toi.

Fulcrand, en quelques mots, conta son histoire. Mathieu l'examinait avec un certain respect, parce que le montagnard était fort, plus jeune que lui.

Lise remontait du potager en fredonnant. Elle s'arrêta, frappée de stupeur. Ses cruches tombèrent ensemble; mais, heureusement, elles étaient pleines, et ne se renversèrent point. Sans émotion, Fulcrand se leva pour aider Lise.

— C'est moi! dit-il. J'ai cherché du travail dans les environs, et, ma foi, j'étais sûr enfin d'en trouver sur ce plateau. Sinon, j'aurais continué vers Lézignan-la-Cèbe. Vois-tu, le bon Dieu ne veut pas que nous nous séparions.

Lise prit son parti.

— Nous sommes chez d'excellents maîtres, c'est l'essentiel. Ils savent que nous sommes honnêtes et que nous n'avons à rougir de rien.

On soupa sans cérémonie. A l'heure où les étoiles s'allument au ciel, ils se couchèrent; Lise au grenier, les deux valets à l'écurie.

La Curette s'éveilla dans le bonheur; des brumes légères flottaient sur les coteaux qui exhalaient un parfum de jardins.

La *colle*, par des chemins qui tournent au loin, entre des haies, était en marche. Tous appartenaient à la ville : une dizaine, dont trois hommes, parmi lesquels Caguésol, le pire garnement de la contrée, qui ne travaillait qu'aux vendanges. Caguésol, toujours jeune et bon drille, malgré l'approche des quarante ans, s'avançait le premier, gesticulant, dominant de la voix. Car ils gravissaient la côte en chantant, le front levé vers la grange blonde, baignée d'aurore.

A la Curette, c'était un va-et-vient alerte et content.

Mathieu attelait la mule à la charrette, que Fulcrand gar-

nissait de comportes. Martine, dans la cuisine, coupait du pain, pelait des oignons, préparait cinq verres et une bouteille de vin.

Lise, sur le banc de pierre, la corbeille à ses pieds, ainsi que le chapeau de paille, n'entendait rien du bruit agréable qu'on menait alentour. Elle regardait par-dessus les murs de l'enclos, là-bas, le ciel d'où sortait la lumière. Là-bas, plus près du soleil, se trouvaient Pastourel et la Grange-des-Prés. Lise se sentait légère et gaie, bien disposée à l'œuvre. Elle avait l'espoir d'être heureuse elle aussi, comme la terre. Quand les trois hommes s'approchèrent, elle les regarda en souriant. Fulcrand lui fit une caresse, s'appuya sur son épaule. Elle laissa faire.

— A quoi penses-tu? demanda-t-il.

— A Pastourel.

— C'est juste, ricana Martin qui s'éloignait vers l'écurie.

— Non, ce n'est pas juste, gémit Fulcrand. Ça ne te passera donc jamais, de penser à l'héritier de Garaud?

— Ni à toi de compter sur moi?

— Tu seras bien aise de me retrouver, après les vendanges.

— A moins qu'elle ne demeure ici, bougonna Mathieu.

Fulcrand dédaigna de répondre au valet. Doucement, il se retira des épaules de Lise. Celle-ci, d'une voix dolente:

— Je ne remonterai jamais à la montagne... Un jour, Pastourel sera libre.

Sombre, tassé, faisant effort, comme s'il eût soulevé une poutre, Fulcrand répliqua :

— Hé bé, je resterai aussi... Pastourel ne s'approchera pas; je suis plus fort que lui.

Lise l'observa, radieuse quand même, fière d'inspirer tant d'amour. Il ne lui déplaisait point qu'il demeurât auprès d'elle. Fulcrand lui rappelait le pays, avec son accent et ses attitudes. Il lui donnait, par sa ténacité d'homme robuste, l'image de son espoir à elle; et sa présence lui inspirait une sorte de sécurité.

Les vendangeurs arrivèrent en tumulte, par le portail aux battants étalés. Caguésol jeta son sac contre le mur, s'assit dessus bravement, en s'épongeant la figure. Martin considéra la troupe avec contentement, avec une amitié qui lui monta du

cœur comme à la nouvelle d'un héritage longtemps attendu. C'était la première fois qu'il employait tant de gens. Il soignait sa terre depuis vingt ans : elle lui rapportait enfin, il pourrait économiser, acheter quelques rentes. Il allait ramasser la récompense de ses efforts, de ses douleurs, de sa foi. Et, se réjouissant comme un garçon de l'école que fête sa famille, le jour de la première communion, il ne cessait d'admirer tout ce monde qui occupait la cour si propre, si ordonnée, et qui criait d'allégresse en le saluant. Sa femme, qui remarqua son émotion, lui servit du vin. Il but d'un trait : puis, la main levée.

— Attendez-moi !

A table, Lise se tenait sans gêne, comme une enfant de la maison. Quelle différence avec l'autorité militaire de la Grange-des-Prés ! Ici, régnait la bonhomie du paysan qui aime la terre pour lui et pour les autres, l'amitié du camarade qui, se souvenant des temps de misère, partage avec ses domestiques le plaisir du labeur et des résultats. Ils se regardèrent autour de la table, en riant, et, sur un geste du maître, trinquèrent sans parler, avec modestie.

— Allons, fillette, tu vas nous suivre !

Martin s'avança vers les vendangeurs, qui l'entourèrent aussitôt.

— Quel est ce joli minois? demanda Caguésol en désignant Lise.

— Une montagnarde !

— Tu deviens riche, Martin : diable ! les montagnards apprennent déjà le chemin de la Curette?

— Pourquoi pas? Tu vas voir quelle récolte ! La Grange-des-Prés en a davantage, mais je doute qu'elle produise du vin meilleur que celui de mon coteau.

— Hé bé ! que la petite me suive. Nous lui montrerons comment travaillent les gens de la plaine, quand ça leur convient.

Caguésol prit Lise par le bras. Elle obéit, espiègle, pendant qu'on riait encore. Mais, avisant Fulcrand, qui flairait autour d'eux, le bon drille s'écria :

— Quel est cet escogriffe?... Un montagnard, pardi !

— C'est mon galant.

— Tant mieux!... L'amour a débarqué à la Curette. Et vous ne serez pas les seuls. Nous sommes tous jeunes ici!

Les autres se récrièrent, alléguant que Caguésol fréquentait trop la bouteille pour s'entendre à l'amour.

— Ça, c'est vrai... Aussi, mon vieux Fulcrand, tu n'as pas le droit de te fâcher... Si je prends Lise au bras, c'est pour nous amuser...

Caguésol frappa le rustre dans le dos, en vieux camarade; et gagné par l'hilarité commune, Fulcrand se dérida.

Martin, du seuil de la grange, pendant que les travailleurs s'éloignaient, regardait ses vignes. On eût dit qu'il ne les voyait bien qu'aujourd'hui, au moment de les dépouiller, et qu'elles l'attendaient. Elles remuaient à peine, en flots lourds et féconds, avec des miroitements de mer sous la brise, sous la caresse du ciel. Martine, à son tour, les mains en visière, vint admirer son peuple, sa propriété, le coteau si animés de gens et de bêtes.

On entama la vigne la plus proche de la ferme. Caguésol et Fulcrand armés chacun d'un levier, s'associèrent pour transporter les fardeaux, tandis que les autres hommes entassaient les raisins à coups de massue. Les femmes avaient attaché leur long tablier de toile par la cordelière et noué sous le menton les ficelles du chapeau de paille. On riait. Lise oubliait son chagrin, dans la familiarité de ces pauvres qui chantent toujours, comme les cigales. Martin allait à droite et à gauche, tantôt s'attaquant à un cep, tantôt roulant des tonneaux. On mangeait des raisins, on se grisait au soleil, les hommes en bras de chemise, leur veste posée au bord du talus.

Mathieu, s'étant assuré que, sur l'aire, devant le portail, il n'y avait point de grosses pierres, donna des coups de fouet vers le chemin avec un geste de prévenance et d'appel: et la mule, hochant la tête, ébranla la charrette énorme. Deux hommes, pour les fouloirs, séjournaient dans la grange, avec Martine, qui veillait au manger du monde et de la basse-cour.

La récolte tiendrait toutes ses promesses, même au delà. Martin s'enthousiasmait. Il taquinait les femmes en passant, et Caguésol osait taquiner son maître. Parfois, quand les deux porteurs, les bras enduits de raisins, s'arrêtaient pour un

temps de repos, Fulcrand rôdait vers Lise, s'obstinait contre elle, malgré les railleries de Caguésol, qui l'accablait de tapes amicales. Après Caguésol, tout le peuple plaisanta Fulcrand, et le rustre ne s'offensa pas. Seulement, Lise ne l'écoutait guère. Le courage lui venait, dans ce milieu favorable. Elle se sentait aimée, si jolie, attirant la pitié par sa jeunesse.

A midi, on apprêta la table dans la cour de la grange, sous le platane. Fulcrand manœuvrait pour s'asseoir près de Lise. Mais Caguésol remarqua qu'elle l'évitait ; alors, d'un ton rude :

— Lise ne veut pas de toi ! Laisse-la tranquille ! Il faut être galant... Mets-toi là-bas...

Caguésol désignait le bout de la table, près de Martin.

— Ça ne te regarde pas.

Fulcrand n'ajouta point d'autre menace, mais ses yeux flambaient sous les gros sourcils, il frottait ses bras nus, se retroussait les manches, comme pour se disposer à la lutte.

— Ah ! dis donc, ce n'est pas un montagnard qui viendra nous faire la loi !

Caguésol lui criait dans la figure ; et l'autre recula, grondant d'humiliation et de colère.

Que faire, cependant ? Pourquoi ne pas se soumettre à la destinée et aux hommes ? Il était seul, à l'abandon. Plus tard, si Lise était vraiment une brave fille, elle l'aimerait davantage, de l'avoir tant fait souffrir.

Il s'assit au bout de la table, près de Martin. Tout le long du repas, il subit les railleries des camarades. Mais son cœur se gonflait de haine, et, vers la fin, il leva le front :

— Tu ne dis rien, Lise ? Tu supportes qu'on m'insulte ?

— On ne t'insulte pas. Tu ne veux pas reconnaître que je ne te dois rien.

Fulcrand, avec un souffle de rage, serra son couteau, puis, comme s'il allait pleurer, cacha son visage entre ses mains. Mais, refusant d'être lâche, il se redressa et se mit à boire. Hautain, il considéra la tablée. Les femmes ne riaient plus. Caguésol lui-même épiait Lise avec inquiétude. Martin qui coupait son fromage, les coudes contre l'assiette, parla tranquillement :

— Soyez sages, mes enfants. Nous ne sommes pas ici pour nous chagriner. Les affaires d'amour ne nous concernent point. Mais pour bien travailler, il faut être contents, sachez-le.

Tous applaudirent.

Caguésol embrassa Lise. Celle-ci rougit, se défendit un peu, se souvenant de Pastourel. Et les hommes embrassèrent les femmes. Fulcrand, emporté par une exubérance qui lui était si neuve, se mit franchement à rire.

Ils retournèrent à la vigne en dansant, bras à bras. Caguésol paraissait le promis de Lise. Fulcrand, le dernier, riait, les mains aux poches, comme un valet qui n'a pas d'ouvrage.

Le soir, dès cinq heures, la bande repartit pour la ville ; tous un peu las, noirs de raisins, rôtis de soleil. Les femmes portaient délibérément sur la tête des paniers pleins de fruits d'où débordaient les vertes feuillées. Caguésol entonna une chanson : et paisibles, sans gestes, bientôt ils se mêlèrent à toutes les bandes qui chantaient aussi, affluant sur la route. Le soir bleu alanguissait la campagne : vers le couchant, semblait percer une lumière nouvelle sortie des bois rouges, des profonds ravins des Cévennes, une aube ardente qui faisait flamber les cimes et fleurir d'étoiles les futaies et les hauts branchages. Les roseaux frémissaient : et les charrettes, dans le recueillement des terroirs sonores, éveillaient comme une musique très lointaine de barbares cheminant vers des buts ignorés.

A la Curette, on mangea devant la porte. Sous la fraîcheur de l'obscur, les hommes avaient remis leurs vestes, les femmes leurs caracos. Martine et Lise étaient assises auprès l'une de l'autre. Martin entre les deux hommes, Fulcrand à côté de Lise.

Martin questionna les montagnards. Une fois de plus, Lise déclara que Fulcrand était honnête, mais qu'elle ne le voulait pas. Dans le bien-être de l'heure présente, cela divertit Fulcrand : il savait que les paroles d'une jeune fille ne sont rien et se fanent aussi vite que les coquelicots.

— Pas besoin de rire jaune ! dit-elle. Je ne céderai pas... Tu me tuerais plutôt !

— Oh! pas de tragédies! plaisanta le maître. Fulcrand choisira aisément une autre femme... Pas vrai, Mathieu?

— Certes!... Du reste, je n'en ai pas, moi, et je suis heureux.

Et, reluquant la fillette, il ajouta :

— Pourtant, si je voulais, ça ne serait pas difficile. Depuis cinq ans que je suis à la Curette, je mets de l'argent de côté.

— Mes parents en ont économisé pour moi, riposta Fulcrand.

— Va, dit Martine, tu trouveras ton affaire dans notre pays, puisque tes parents ont des économies.

— Moi, déclara Lise, ce n'est pas à l'argent que je pense.

— Alors, pourquoi cherches-tu Pastourel?

— Parce qu'il me plaît.

— Mais il ne t'accueillera plus à la Grange... Il voulait s'amuser.

— Jaloux, va!

Et Lise lui fit une caresse sur la joue, en camarade. Après le repas, on rôda un moment dans la cour. Fulcrand et Lise s'égarèrent au dehors, jusque sur le talus, en face du portail. Là, assis l'un contre l'autre, les mains inertes, ils se souvinrent de leur village, des maisons noires aux portes basses rongées par la pluie. La nuit tombait légèrement. Les arbres semblaient des créatures difformes gardant la terre. On entendait des hiboux au loin, et parfois des charrettes, tout le rampement confus de la nuit. Des vers luisants, çà et là, piquaient l'herbe, dans le fossé.

Fulcrand rentra, le cœur plein de courage.

Le lendemain, Mathieu s'était fait beau, avec sa blouse empesée et le pantalon de velours des semaines de chômage. Quand Martin lui demanda les raisons de son luxe, il parut étonné, balbutia : mais Lise riait en dessous, ainsi que Fulcrand. Celui-ci, à la vigne, se laissa plaisanter, même plaisanta Caguésol qui, tout en soulevant les comportes pleines, éclatait de rire avec un gros bonheur.

A midi, pendant le dîner, le garde champêtre se présenta, le garde Rascol, rubicond, tout rasé, les lèvres sensuelles, ouvertes et fortes comme le nœud d'un chêne. Avec sa blouse

bleue, son feutre gris incliné sur l'oreille, son pantalon de toile que des guêtres protégeaient jusqu'aux genoux, sa cravate rouge nouée en papillon sur le col lâche de la chemise blanche, on eût dit un riche paysan faisant la tournée de ses domaines. Il portait beau ; sa parole ronflait, scandée de gestes d'orateur. Il était, ainsi que tous les gardes, noblement considéré dans les alentours. Il était sans contredit le premier, le plus redouté, à cause de ses relations. Parce qu'il était un électeur influent, son ami, le maire de la ville, l'avait nommé voilà trois ans. Rascol n'aimait pas beaucoup le travail : son appointement, ajouté au produit d'une vigne et d'une olivette que son neveu cultivait sous le hameau de Caunas, lui fournissait une vraie rente, une épargne pour les vieux jours. Jamais on n'avait vu, dans le territoire de Pézenas, un garde plus beau. Il décorait les campagnes. Toujours propre, flambant de son costume officiel, la plaque de cuivre au bras, il avait la conscience de son pouvoir électoral sur les cultivateurs ses camarades. Et les modestes fonctions qu'il exerçait, loin de l'humilier, lui avaient donné encore plus d'orgueil. Il ne faisait rien que promener sous le ciel son importance, la canne à la main, la carabine à l'épaule, sa légère carabine qui tuait si bien les petits oiseaux des bosquets dont il était friand. De partout on recherchait son amitié. Les jours de pluie, il les passait dans une ferme, à manger et à boire, à jouer aux cartes, à deviser des choses du pays et de la politique. Jamais il ne prenait de vivres dans son sac. A l'heure des repas, il s'arrêtait dans une grange, et la meilleure part de la table devenait la sienne. Naturellement, il colportait les nouvelles ; et puis, il avait toujours quelques avis, des conseils à donner, et il les distribuait à son monde d'un air magistral.

Il s'arrêta tout sec sur le pas du portail, le ventre énorme, la tête un peu renversée de bravade, et laissant tomber ses bras :

— Bonjour, les amis !

Les vendangeurs, interloqués, se remuèrent. Martin céda sa chaise, et le garde, après avoir serré la main au maître, s'installa sans façon, habitué aux hommages. Il souffla de bien-être, à l'ombre des murs et des branches, il examina la tablée en souriant de plus en plus, frémissant de pensées qu'il faisait mystérieuses, pour imposer. Quand Martine eut

rempli son assiette de soupe, il la considéra de bonne grâce.

— Martin, est-ce que ce sont les vendanges qui rajeunissent ta femme?

— Possible... Le contentement des vendanges nous embellit tous.

On se détendit un peu, on se remit à manger. Rascol, une main sur la poitrine, acheva savoureusement sa platée avec la belle cuiller de ruolz qui lui était réservée.

Martine s'empressait de lui offrir une serviette, en même temps qu'à son homme. Rascol s'épongea la bouche et le visage, soupira d'aise, et, les mains aux genoux, de nouveau examina son monde, fixant un moment les yeux sur chaque figure.

— Tous des amis!... Je te félicite, Martin : tu as Caguésol, la plus fameuse canaille de Pézenas. Sans lui, il n'y aurait plus de carnaval... Ce doit être un rude ouvrier : il fait provision de courage toute l'année pour les vendanges.

— Je puis vous affirmer, repartit Caguésol, que, si le temps des vendanges n'était pas une fête, je ne travaillerais pas : je laisserais à d'autres le soin d'embêter la terre.

— Très bien! répliqua Rascol. Sur tes vieux jours, tu feras un bon garde champêtre.

Les rustres s'esclaffèrent. Rascol, tout le premier, secouait sa bedaine. Martin, qui s'était assis près de lui en humble solliciteur, lui frappa gaillardement sur la cuisse.

Le silence se rétablit. Rascol reprit sa gravité solennelle, et, le front coupé d'une ride, observa Lise et son faraud. Une main sur la bouche, il cherchait à se rappeler. Puis, les désignant :

— Je vous ai vus quelque part, vous autres!... Oui, je vous ai déjà vus.

— A la Grange-des-Prés, fit Martine.

— Chez l'ami Garaud, ajouta Martin.

Les deux montagnards acquiesçaient de la tête.

— Et comment êtes-vous ici?...

Caguésol raconta l'histoire. Alors, pendant que Martin, qui était allé chercher du vieux vin de son coteau, remplissait avec soin le verre de Rascol, celui-ci, sur un ton de paternité protectrice, prononça :

— Je crois que vous feriez bien, Lise et Fulcrand, de ne pas vous séparer. Garaud n'autorisera jamais son fils à épouser une fille de la montagne.

— Tant pis pour nous! s'écria Caguésol. Notre pays perdra une beauté de femme!

Fulcrand, glorieux, souriait vers Lise et vers le garde. Lise baissait la tête. Elle dit en tremblant, de toute son âme :

— Fulcrand a tort de se moquer de moi. Qui sait si bientôt je ne me moquerai pas de lui?

On regarda Fulcrand placé en face de Lise, que Caguésol affectait de protéger. Fulcrand s'assombrit, sournois, le dos voûté, comme si on allait le battre. Et, au milieu de l'émotion que provoquait cette aventure d'amour, Rascol pérora :

— Je dois avouer, d'ailleurs, que Pastourel me paraît bien résolu. L'autre jour, j'étais à la Grange-des-Prés : malgré moi, j'ai assisté à une scène terrible. A midi, à la même heure qu'à présent, nous dînions dans la cour : Garaud, son fils, Carême et Sidone... Il paraît que cette histoire agite autant la plaine que le coteau, et, ma foi, si cela continue, tout mon territoire en sera bouleversé... Enfin, je remarquais à table une tristesse, une gène... Pardi! je comprenais bien que devant moi on n'osait s'expliquer. Mais Garaud, qui ne peut se contenir, réprimanda son fils. Celui-ci riposta que sa mauvaise humeur n'était rien encore, qu'il ferait bien davantage si on ne lui cédait pas. Alors, il s'alluma des disputes : Garaud cogna du poing sur la table, et, à force de demandes et de réponses, je finis par deviner le sujet de la querelle. On ne se gêna plus devant moi, par exemple! Pastourel leva un couteau sur son père, et c'est moi qui fus vraiment dans l'embarras, parce que, après tout, je suis garde, et il m'aurait fallu verbaliser. Heureusement, Carême sépara les deux hommes. Pastourel, furieux, les yeux hors de la tête, hurlait des menaces contre son père, le pauvre Garaud qui pleurait, accablé sur sa chaise. Mais Pastourel se tourna contre Carême, et il y eut une lutte sauvage que nous eûmes toutes les peines du monde à réprimer, les domestiques et moi. Toute la Grange-des-Prés était en l'air. Sidone criait comme une folle... Enfin, voilà, ça sent la mort : je ne suis pas bien sûr que Pastourel et Lise n'arrivent à avoir raison.

On écoutait le discoureur en silence, suspendu à ses paroles. Lise rougissait de joie, d'anxiété aussi. Tandis que Caguésol l'entourait de ses bras, elle, les mains jointes, songeait à son amoureux, murmurait son nom au fond du cœur, toute réconfortée d'orgueil en croyant qu'il se sacrifiait pour elle. Fulcrand restait immobile : du bruit bourdonnait à ses tempes, comme la nuit, quand on a peur.

— A présent, conclut Rascol, il me plaît d'avoir rencontré la créature qui cause tant de tapage. Je suis heureux de constater qu'elle est jolie.

— Pourquoi, remarqua Martin, Garaud garde-t-il chez lui ce Carême qui se permet de porter la main sur son enfant ?

— Mystère !... Un entêtement, un caprice... Garaud est habitué à Sidone. Il ne veut pas la congédier.

Mathieu, à l'autre bout de la table, se frottait les mains, puéril, ravi, dans l'espoir que Lise se compromît en des scandales et que Fulcrand n'eût aucune pitié. Elle se compromettrait au point qu'elle ne pourrait plus remonter à sa montagne ni trouver à Pézenas la moindre place de servante.

— Cependant, dit Caguésol, nous ne sommes pas ici pour nous lamenter. Si on s'amusait un peu ?

— Volontiers, dit le maître.

A cause du garde, on négligeait la besogne, quitte à remplacer, le soir, l'heure perdue. Caguésol, les poings sur la table, se leva pour chanter. Il chanta sa gaudriole patoise, d'une voix de stentor qui réveilla les solitudes. Rascol buvotait à menus coups le vin vieux de la Curette ; parfois il trinquait avec Martin, avec Martine. Les vendangeurs vidaient le décalitre du gros vin de la dernière récolte, tout en picorant les raisins qu'on avait répandus au milieu de la table. Au refrain, ils beuglèrent tous, rouges et moites, puis sautèrent en tumulte dans la cour. Martin, avec son couteau, tambourinait sur son verre. Martin applaudissait, Rascol digérait béatement, les jambes étalées.

Fulcrand cherchait Lise parmi les couples. Celle-ci, pour exciter son envie, sautait avec un homme, puis avec un autre, et le plus souvent avec Caguésol. Les femmes, également, évitaient le faraud ; et il sautait tout seul.

Cependant, dans l'écurie fraîche, le cheval hennissait, montrait la tête par les battants entr'ouverts, avec un besoin de soleil peut-être et de travail. Mathieu fut le prendre et l'atteler. On dansa autour de la charrette, puis, en se bousculant, on revint à la vigne.

Et le garde, superbe, criait :

— Bon courage, les enfants !

Sa pipe allumée, il choisit un coin à l'ombre de la treille, où rôdaient les poules, et, paisible, commença de lire son journal. Martine rangeait la maison. Ils demeuraient seuls. Rascol, de temps à autre, hochait majestueusement la tête. Souvent, à cause de la curieuse Martine qui écoutait une nouvelle, un morceau d'article, il improvisait un bavardage et insinuait avec éloquence, en se tapant sur les cuisses, que les affaires marcheraient mieux et plus rondement, si jamais il occupait le pouvoir.

VI

Les vendanges battaient leur plein, ce 15 septembre. Les grandes propriétés avaient encore de la besogne pour un mois; les petites se mettaient de la partie, chacune à son tour. Rascol entama sa vigne de Caunas. Il vendangeait en famille, avec des cousins et des nièces, à l'aide d'un chariot. Cela durait au moins huit jours, tout doucement. A quoi bon se presser? Durant les vendanges, les *colles* exercent elles-mêmes la police : elles considèrent comme fraudes les quelques raisins que dérobent les camarades du voisinage, et non les pleines corbeilles que de la vigne du maître les femmes emportent le soir, sur leur tête.

Ce mardi était le dernier jour chez Martin. Une ivresse les remuait tous, une gloriole d'avoir dévoré le vignoble. Comme il n'y avait plus de quoi travailler jusqu'au soir, on s'amusait, on buvait du vin, les bouteilles mises au frais sous les ceps ou bien emmaillotées de linges mouillés et suspendues à des branches. On s'égayait de penser qu'après les vendanges

les deux montagnards se trouveraient isolés, sans gîte. Ceux de la ville, au contraire, se reposent dans leurs sombres maisons, à l'abri de la canicule qui les a noircis comme des taupes. Ensuite, ils vont au grappillage, pour fabriquer de la piquette ; les hommes s'occupent aux pressoirs, lourdes machines montées sur quatre roues de fer trapues, qui roulent avec fracas dans la ville, dans les faubourgs, à travers champs.

Cependant Lise plaisantait avec une assurance, une santé qui faisait plaisir. On l'estimait. Maintenant, elle s'irritait un peu des familiarités de Caguésol. Fulcrand ne parlait guère, honteux d'être éconduit, dépourvu de courage devant les incertitudes du lendemain. Il se rapetissait auprès de Lise, la comblait de prévenances et de caresses. Depuis le récit du garde champêtre, Pastourel, l'homme de l'argent, armé de puissance et de volonté, l'épouvantait. Souvent il regardait le ravin là-bas, vers la Grange-des-Prés. Les vendangeurs se moquaient de ses languitudes, et il n'osait répondre, se soupçonnant coupable peut-être, s'imaginant avoir des torts sans doute, puisqu'il demeurait le plus faible.

Lise, d'une pitié généreuse, ne brutalisait pas son faraud. Le soir, à la nuit, ils sortaient toujours, seuls, se reposaient sur le talus de l'aire ; et, la main dans la main, fraternellement, ils écoutaient à travers le silence, regardaient au loin, très loin, dans l'ombre épaisse, vers leurs montagnes. Parfois, Fulcrand, désolé, soupirait, il allait pleurer ; Lise lui parlait de sa mère, et il lui serrait la main bien fort sur l'herbe, avec passion, en un frémissement de douleur et de colère.

A midi, Caguésol avait fait boire Fulcrand outre mesure. Et le lourdaud, sous le soleil, bronchant contre les ceps, laissait tomber les leviers des comportes. Peu à peu le travail le dégrisa un moment.

Mais, aux derniers ceps, auprès d'un talus, à mi-côte, à force de manger du raisin, l'ivresse remonta.

— Dommage que ce soit fini, grommela Fulcrand.

— Pardi ! goguenarda Caguésol. Tu crois que ça durera toute l'année? Vieux gourmand, va! Je sais bien ce que tu regrettes surtout.

— Je l'avoue, c'est Lise...

Et, bravement, les bras croisés, il se campa :

— Voyons, toi qui es si malin, que ferais-tu à ma place?

— Je me marierais ici dans la plaine... On te l'a dit cent fois.

— C'est peut-être ce que j'aurais de mieux à faire. Mais, avant de chercher femme, j'attendrai que Lise soit mariée.

— Te voilà doux comme un mouton.

Fulcrand haussa les épaules sans y penser, rêveur, pendant que Lise disait :

— Je ne me marierai qu'à mon gré.

— Et toi, où iras-tu? demanda Caguésol.

— Martin veut la garder, répondit Fulcrand.

— C'est pour faire pièce à Garaud.

— Non, protesta Martin. Qu'on ne prétende pas cela. La terre a bien rendu, et, ma foi, je ne tiens pas à me tuer de travail, moi et Martine. Je garde Lise parce que nous aurons beaucoup plus d'ouvrage.

— Hé bé, tant mieux!... Vive madame Pastourel!

Le cri se répercuta dans toute la *colle*: et Lise, troublée, agitée d'orgueil et de bonheur, se baissa, confuse, entre les ceps.

La comporte s'était remplie lentement. Caguésol restait là, immobile, pétrissant à l'aise, d'un air distrait, les grappes juteuses qui s'épaississaient en confiture. Et tout à coup, les hommes, Martin lui-même ainsi que Mathieu, s'emparèrent des vendangeuses; puis Caguésol, avec ses larges mains, leur barbouilla la figure de raisins écrasés. Elles criaient, se regardaient, méconnaissables, souillées jusqu'aux cheveux. Martin, satisfait, se frottait les mains. Mathieu apporta vite un seau d'eau; les femmes se nettoyèrent en commun, dans une hilarité de jeunes sœurs. Fulcrand, galamment, assista Lise et lui retroussa les manches.

Alors, le visage animé, toutes parurent plus belles.

La vendange était terminée. On hissa sur la charrette les dernières comportes, les femmes et les hommes s'entassèrent aussi parmi du feuillage. Mathieu, tout fier, devant le cheval, avec de grands coups de fouet à droite et à gauche, reconduisit à la maison de son maître ce peuple heureux qui chantait.

Le soir, les vendangeuses mangeaient à la grange. Depuis

midi. Martine travaillait dans la cuisine, en tablier bleu, énorme, pareille à une patronne d'auberge.

Elle donna des poules, des haricots, de quoi se gorger pour trois jours. Les hommes ne se dérangeaient point, les femmes servaient à tour de rôle, Lise le plus souvent. Car déjà Lise prenait pied à la Curette. Mathieu l'observait avec envie, en souriant de songer qu'ils allaient devenir familiers.

Fulcrand, d'une gaieté subite, s'était mis à côté de Caguésol. Parfois encore, l'angoisse du lendemain, la douleur de quitter Lise le poignaient : mais il noyait sa peine dans la félicité commune, criait, gesticulait, cherchant à être heureux au moins une fois lui aussi, avec les braves gens de la plaine.

La table, au milieu de la cour, était chargée comme un bateau qui va partir. Alentour, des rangées de tonneaux, le pressoir, la charrette, la cuve aux fortes émanations, corrompaient les parfums du potager. Des tas de grappes écrasées couvraient le sable, pareils à des jonchées par les rues de la ville, un dimanche de procession. La nuit se faisait douce, intime, d'une tiédeur de chambre.

La table desservie, Caguésol grimpa dessus et de nouveau chanta sa gaudriole patoise. Fulcrand demeurait les bras croisés, tandis que Martin cajolait son épouse et que les femmes, repues, s'enivraient de tapage. Enfin, Caguésol, les cheveux ébouriffés, clama :

— Vive Martin et Martine!

Fulcrand reprit :

— Vive la Curette et le pays du Languedoc!

— Bravo! Bravo!...

On fit une ovation aux montagnards. Lise riait, paisible, réservée, contre la porte de la cuisine. Les flammes des petites lampes, sur la table, frémissaient comme des feuilles sous la rosée, le matin.

Ensuite, d'un élan, toute la bande se répandit sur l'aire, parcourut d'un pas de farandole le chemin de ronde, jetant aux campagnes assoupies cette clameur : « Vive la Curette! » Les chiens suivaient, jouaient entre eux, avec des abois câlins. Par les vallées et les coteaux, des lumières brillaient, aux fermes.

Au retour, les vendangeurs se recueillirent. Caguésol lui-

même, ses poings aux poches, courbait les épaules, dans une sorte de songerie. Martin n'avait pas bougé, seul à sa place d'habitude, Martine, debout contre sa chaise, semblait le protéger. Elle avait si vite frotté la table et balayé alentour que rien ne subsistait plus de la fête.

Martin, avec une majesté de juge, leva le front. Les travailleurs s'avancèrent, humbles. Caguésol le premier, son chapeau à la main. Fulcrand accompagnait Lise.

Le maître s'écarta un peu, ôta ses mains de la table et découvrit des petits paquets d'écus de cinq francs, alignés au bord. Il se pencha :

— Voici de l'argent qui ne m'appartient plus. Faites-vous servir, et regardez s'il y a bien votre compte.

Ils défilèrent lentement, disant merci d'une voix monotone, épiant d'un regard la bonne Martine qui jouissait de leur joie.

Ils ne faisaient plus aucun bruit, ils se détournaient, un peu sournois, pour échanger quelques paroles, serrer bien fort l'argent dans un nœud du mouchoir. Martin s'était levé. Il y eut une gêne, l'anxiété de la séparation. Ils ramassèrent les corbeilles, les tabliers, les chapeaux de paille qu'on avait jetés au hasard sur les tonneaux, puis saluèrent les maîtres avec une gravité profonde, comme à un enterrement.

Les vendangeurs sortirent. De loin, par le silence triste, ils saluèrent encore. Bientôt on ne les aperçut plus que comme des ombres, des buissons vagues qui demeuraient immobiles, puis brusquement changeaient de place. Les fermes étaient mortes. Par les chemins de poussière, des troupeaux de rustres dévalaient dans une rumeur pareille.

Le lendemain, à l'aube, dans la cour, Martin dit à Fulcrand :

— C'est fini.

— Oui, c'est fini...

Le montagnard allait dans le potager se laver à la fontaine. Au retour, il trouva Lise qui l'attendait sur le banc de pierre.

— Où iras-tu? lui demanda-t-elle.

— Je ne sais... Par là!

Il désignait le haut de la côte, vers le ravin de Maldinath.

Martin les observait en souriant, et Martine apparut sur la porte de la cuisine.

— Bah! s'écria Martin, Fulcrand entrera dans une ferme... Mais il faut se hâter.

— Oh! j'aurai bien un coin pour dormir... Seulement, ajouta-t-il avec résolution, les paupières baissées, je veux rester dans le pays.

— Tu as peut-être raison, soupira Lise.

— Va, conclut Martine, tu es un brave garçon, et tu t'arrangeras toujours.

Fulcrand sourit, reconnaissant de l'amitié de sa maîtresse. Et Martin lui versa dans les mains son argent si bien gagné. Le rustre compta, recompta, dit merci, une clarté d'espoir à la face, et après avoir serré de plusieurs nœuds le petit sac qu'il portait toujours dans sa culotte, il jeta sur son dos le paquet de ses hardes.

— Alors, bonjour!

Et il sortit, d'un pas rapide.

— Que Dieu te garde! pria Martine.

— Si, par hasard, dit Martin, tu passes à la Curette, un jour, arrête-toi, tu y seras bien reçu.

Fulcrand hocha la tête, et, sans se retourner :

— Vous avez du cœur, vous autres!

Mais Lise, qui se pressait les yeux avec les poings pour ne pas pleurer, marchait sur les traces de Fulcrand.

Il la sentait bien derrière lui, mais il n'eut pas la force de l'attendre. Dehors, elle le rejoignit d'un élan, et ils s'en allèrent ensemble, attendris et pleins de détresse. Lise, par son maintien doux et prévenant, implorait grâce; et Fulcrand, à cette heure, semblait le plus ferme, le plus résolu.

— Tu ne penseras plus à moi? demanda Fulcrand.

— Je ne t'oublierai pas plus que ma mère. Tu as tort de m'en vouloir.

— Ne sois pas la première à te faire des reproches. Comment sais-tu que je t'en veux? Pourquoi m'obstinerais-je contre toi?... Le bon Dieu ordonne ces choses.

Lise répondit pour s'excuser :

— Nous nous rencontrerons. Je pourrai te faire du bien.

— Oh! peut-être nous nous rencontrerons bientôt, et il

sera encore temps... Vois-tu, j'ai confiance. C'est comme l'appétit : il semble, quand on a bien mangé, qu'il ne reviendra plus ; puis, quelques heures après, on a faim.

— Au moins, tu as de l'argent.

— Tiens, puisque nous sommes dans la direction de la Grange-des-Prés, je vais y descendre. J'y rencontrerai sans doute Sidone et je me ferai payer.

Elle le regarda, étonnée, émue qu'il descendît à la Grange tant rêvée, vers Pastourel. Elle eut soudain le désir de s'y rendre aussi ; hésitant, elle ralentit le pas... Cependant, ce serait une faute de se montrer avec Fulcrand sur les terres de Garaud.

A la limite du domaine, quand le chemin sinueux dévale sous les amandiers, ils s'arrêtèrent. Là, contre le vieux mur où l'autre matin Lise s'était reposée, ils se dirent adieu, simplement, sans un baiser. Fulcrand descendit dans le ravin, Lise vers la Curette. Peut-être ne se reverraient-ils plus.

Tout à coup, Mathieu apparut sur le talus. Lise frémit.

— Que faisais-tu là?

— Je vous épiais tous deux. Ton faraud n'est pas content?

— Le pauvre!...

Mathieu, doucement, accompagna la jeune fille. Mais elle ne répondait point, s'écartait avec pudeur. Lui, riait, remuait ses poings dans les poches, n'osait encore rien dire. Avant l'aire, il s'esquiva, d'un bond dans la luzerne, qu'il fauchait.

Tout de suite, Martin, qui arrangeait un tonneau, secoua paternellement la fillette :

— Allons! allons! tu ne vas pas pleurer, par hasard ? Allons, travaille, ça dissipera ton chagrin...

Elle prit les seaux de la fontaine pour arroser le potager. Elle rougissait, les yeux pleins de larmes, et se mouchait souvent. Elle se trouvait dépaysée.

Cependant Fulcrand traversait le ravin si touffu d'arbres, de buissons et de roseaux. Dès qu'il aperçut dans la plaine l'énorme Grange-des-Prés, son cœur reçut un coup. Sur le coteau d'Arneth, tout un peuple s'animait, riant, gesticulant, parmi les ceps abondants que dorait la lumière. Un chariot grimpait, tiré par un petit âne gris qui cherchait un passage

dans les rocailles, avec la crainte de se blesser ou d'embarrasser les roues. Au-dessus des ridelles, émergeait un gros dos couvert d'un chapeau de paille comme d'un parapluie : Garaud, sans doute.

Alors, assuré de ne pas rencontrer le terrible maître, Fulcrand continua son chemin.

A la Grange, c'était un tapage de foire. Des charrettes stationnaient pour décharger, d'autres pour repartir. Les rouliers, qui fumaient leurs culots sous le hangar, se désintéressaient de la besogne des domestiques. Les fouleurs, avec leurs massues, écrasaient les raisins, piétinaient à grands coups, d'un rythme égal, avec un bruit pataud de bœufs embourbés dans la boue de l'hiver. Flavien et Carême vidaient les comportes dans les fouloirs, puis les hissaient sur leurs charrettes.

Dans l'entrain du labeur, on ne remarqua point Fulcrand, qui se tenait immobile, au milieu de la cour, un peu interdit. Carême s'en avisa le premier :

— Que fais-tu ici?

— En passant, je viens réclamer mon argent.

— C'est juste. D'où viens-tu?

Carême s'essuyait à son tablier, tandis que Flavien, avec son air de compassion, considérait le camarade.

— Je viens de la Curette.

— Bon!... Arrive!

Carême entra dans la ferme; Sidone se présenta aussitôt. Fulcrand, respectueux, n'entrait pas.

— Nous savons tout, dit-elle. Rascol est venu.

Elle ajouta, moqueuse :

— Est-ce que Lise compte toujours sur Pastourel?

— Il paraît que oui.

— Et toi, tu te laisses faire comme un innocent?

— Que voulez-vous? Je tâcherai de rester dans le pays. J'aurai, au moins, le bonheur de voir Lise quelquefois. Si je m'insurgeais, nous serions malheureux l'un et l'autre, voilà tout.

Carême apporta de l'alcôve obscure l'argent préparé depuis le premier jour. Au pas rude du chef de la *colle*, qui avait une allure de maître, et, dans la sensation de gêne et de gravité que donne l'argent, ils se turent tous.

Les fermiers, debout au seuil de leur maison, dominaient

Fulcrand, l'examinaient avec une bonhomie un peu malicieuse. Il ajouta le gain de la Grange-des-Prés au gain de la Curette ; et Sidone éprouva le besoin de bavarder :

— Dis-moi, tu nous a quittés comme un voleur qui se sauve?

— Bah ! je souffrais trop : toute la Grange s'était tournée contre moi. Ah ! maudit pays de plaine !

Carême, avec indolence, se reposait à l'épaule de Sidone. Il murmura :

— Ne médis pas de la plaine : nous n'y sommes pas malheureux, nous autres !

— Tout le monde n'a pas votre savoir.

Les deux galants, flattés, sourirent de bonne grâce. Un silence passa, très doux, fraternel, dans le soleil qui chauffait la cour saturée de l'odeur des vendanges. Le montagnard, encouragé, reprit posément :

— Moi aussi, à la Curette, j'ai appris par Rascol vos discussions et vos batailles.

Carême, interloqué, se redressa, et ses gros yeux noirs brillèrent sous les sourcils. L'autre, qui minaudait pour se faire pardonner sa hardiesse, interrogea :

— Est-ce que Pastourel tient toujours à Lise ?

— Ici, il n'y a que Garaud qui soit le maître !...

Fulcrand n'osa plus souffler. Carême descendit du seuil, puis Sidone : d'instinct, ils repoussaient le montagnard.

Alors, celui-ci ayant ramassé son fardeau, s'éloigna. Il gagna la ville par la grand'route. A présent, il était un enfant du pays. Il commençait à comprendre, à aimer l'exubérance de cette plaine adorée du soleil, féconde et rieuse comme un jardin. Les bruits de charrois, les murmures clairs venus de partout, rayonnaient dans l'espace sonore. On eût dit que le soleil lui-même, en embrassant la terre, vibrait d'une musique. Fulcrand, à la première charrette, plaisanta avec l'homme qui cheminait à côté de ses bêtes, puis familièrement grimpa sur une comporte, sur les raisins mal couverts de feuillages, et se fit porter jusqu'au Planol.

Le passage de Fulcrand, à la Grange-des-Prés, avait laissé une mélancolie. Carême s'était acagnardé à table, dans la fraîcheur obscure de la ferme que Sidone venait d'arroser. Après un silence prolongé, Carême fit la moue :

— Cette petite Lise sera le démon de la Grange !

— Ah ! toi aussi, tu pensais à elle?... soupira Sidone.

— Certes ! repartit Carême. Je crois bien que je pensais à Lise !... Depuis son départ, je ne vois que des misères dans mon imagination.

— Oh ! c'est sûr ! si Pastourel devient le maître, il nous chassera.

— Garaud ne mourra pas si vite !... Nous avons encore le temps d'économiser à notre aise, pour acheter dans les environs une petite campagne.

— Non, Garaud n'a pas pour longtemps à vivre. Ce sont des idées de femme, si tu veux, mais les pressentiments ne trompent pas toujours. Garaud est content de ses vignes, il ne se retient pas d'aller à l'auberge.. Un de ces dimanches, on nous le rapportera mort.

— Ça serait arrangé comme une tragédie de journaux, ricana l'homme.

— Ah ! si la Fatalité nous en veut !...

— Quand même, je n'ai pas peur.

— Tu as tort... Vois-tu, tu es trop franc, tu t'emportes à cause des autres, tandis que si nous ne nous étions mêlés de rien...

— Sapristi ! C'est Pastourel qui m'a cherché dispute !

— Il fallait laisser dire... et flatter Pastourel, qui a devant lui tout l'avenir...

— Tant pis ! Nous sommes brouillés. Il n'y a qu'à tirer de Garaud tout ce que nous pourrons.

— Et, dis-moi...

Sidone, qui depuis un moment tournait autour de la table, enveloppa Carême d'un embrassement, s'assit sur ses genoux, parla tout bas, avec émotion :

— Écoute-moi bien, ne te fâche pas... Pourquoi ne pas nous réconcilier avec Pastourel?... un soir, par exemple, l'inviter à passer une heure chez nous... Vois-tu, les hommes, quand on vous flatte, vous devenez doux comme des agneaux.

Carême sursauta :

— Non, jamais ! Pastourel est trop jeune !... Et il m'a insulté !

— Te voilà toujours furibond ! On ne fait rien d'utile avec les colères.

— Si Pastourel venait de lui-même, je ne dis pas... Nous verrions...

— Hé bé ! j'essaierai... laisse-moi faire.

— Non, Sidone. Ce serait trop nous humilier.

Il étreignit la femme avec amour. Et, défaillant de sensualité heureuse, repris par la convoitise de demeurer à la Grange où il seraient tous deux comme des rois, il dissimula sa lâcheté, sa soumission aux projets de la paysanne, en murmurant qu'il entendait conserver intacte sa fierté d'homme plus âgé, de travailleur résolu qui ne doit rien à personne.

— Agis à ton gré, Sidone; moi, je ne bougerai pas. Du reste, à quoi bon me diminuer? Si Pastourel devient le maître, nous sommes perdus. Non, il ne me pardonnera jamais de l'avoir humilié devant son père et les domestiques.

Sidone sourit avec malice. Et, donnant une tape amicale sur les joues du faraud, elle chuchota :

— Laisse-moi faire...

Pendant qu'ils discutaient, Flavien tout doucement s'était approché. Il s'appuyait à la porte, montrant le bout du nez à peine. Tout à coup, les fermiers l'aperçurent.

— Quoi ! tu nous espionnes?

— Oh ! pas du tout... On demande Carême à Arneth. Je n'osais pas vous déranger.

Il admirait Sidone ; et, doucement, il s'approchait de Carême, se frottait contre lui, comme un chien. Mais le montagnard se méfiait de ce drôle qui avait su se rendre l'ami de Pastourel et qui fréquentait Marie, l'amie de Lise.

— Allons, va travailler, nigaud !

Flavien, sans mot dire, s'éloigna, tandis que Carême, pour avoir moins chaud, enfilait sa large blouse flottante.

Après son départ, Sidone, ainsi que chaque après-midi, s'installa devant la porte pour goûter un moment de loisir. Flavien revint à elle, sournois, le long du mur. Et, la buvant de ses yeux étonnés, il murmura :

— Sidone!...

La face dans le soleil, elle regardait les murs, les futaies du parc. A l'appel de son nom, si discret, comme dans les bois, elle tressaillit.

— Oh ! n'aie pas peur... Je veux te parler. Je suis brave : il me ferait peine de te voir dans le malheur.

— Ne te tourmente pas pour moi.

— Je sais des choses...

— Et quoi ?

— Pastourel ne veut pas vous garder.

— Il n'est pas le maître.

— Il le sera... Vous feriez bien de vous réconcilier.

Sidone regarda le domestique affectueusement; puis, une anxiété la gagna. Flavien s'empressa d'ajouter :

— Pastourel ne m'a rien dit, je ne sais rien. Mais toutes ces querelles m'attristent, et j'aurais tant de peine à ne plus te voir !...

Il bâillait comme devant la sainte Vierge. Sidone ne put s'empêcher de rire.

— Rassure-toi, mon garçon... D'abord, tu as Marie pour te consoler... Va, quand les vendanges seront terminées, quand tout retombera en place, Pastourel reviendra à la ferme.

L'assurance de Sidone, qui aux yeux de Flavien ne pouvait guère se tromper, était bien pour surprendre. Et il répéta, obstiné :

— Pastourel ne vous gardera pas.

En retournant à son ouvrage, il se reprochait pour la première fois de trop se sacrifier aux autres.

Carême était monté sur le côteau d'Arneth où Garaud l'attendait sous un olivier, pendant que Pastourel, au milieu des femmes, donnait des ordres.

Pastourel parlait peu à son père. Celui-ci feignait l'indifférence, bien qu'à tout instant il épiât le coteau de Maldinath, vers la bienheureuse Curette, la grange de son ennemi Martin, où cette gueuse de montagnarde avait reçu l'hospitalité. Pastourel et Carême n'échangeaient des paroles que pour le travail, devant les domestiques. Pastourel ne se confiait à personne. Le malheur fortifiait son amour. Il se sentait bon, fidèle, courageux. Il se montrait laborieux et doux. Il ne cherchait pas à voir Lise, ayant l'espérance ferme de la retrouver, de même que les croyants ont la certitude du ciel. Et il se taisait, s'isolait dans son espoir, résolu à ne jamais implorer grâce, sachant, du reste, que son silence tourmen-

terait son père, importunerait Carême comme une menace. Et le travail, la joie du soleil, lui permettaient d'oublier un peu sa tristesse, dissipaient la solitude de son âme. Il se plaisait sur le coteau, au milieu de ce monde pauvre qui était du pays de Lise.

La colline vivait ardemment. Les cent vendangeurs peinaient plus que dans la plaine, par ces étages de rocailles que les chevaux, coiffés d'un chapeau de joncs, escaladaient sous les coups de fouet, sous la clameur enragée des maîtres qui poussaient eux-mêmes aux roues, à travers les broussailles des mauvais chemins d'orage. Garaud tressaillait chaque fois qu'une charrette descendait, chargée de comportes, avec des soubresauts, des chutes dans les ornières ; puis, quand la charrette enfin roulait sur la grand'route, il avait de la joie : il frémissait comme au temps où son fils apprenait à marcher. Le peuple des travailleurs allait et venait parmi les ceps envahis d'herbes tenaces, dans la terre rouge et caillouteuse, sous les amandiers ; et il semblait que ce bonheur de vivre sous un ciel toujours bleu ne dût jamais finir.

Pastourel, dès qu'il aperçut Carême, grimpa au sommet du coteau, à la dernière rangée de ceps d'où l'on découvrait toute la plaine capricieuse, immense, un champ continu de vignes où l'Hérault brillait aussi vert que les ceps, et où des villages mettaient des taches de pierre vivantes.

Garaud, toute l'après-midi, se promena sur le terroir de Maldinath. Il reconnut Martin et ses domestiques à travers leurs cultures. De belles vignes, ma foi ! Elles valaient celles de la Grange-des-Prés. Une jalousie légère, presque agréable, le saisit ; puis, l'admiration pour une terre saine, un travail accompli selon les règles. Et il se mit à rire, séduit. C'était vrai, en somme : pourquoi s'était-on brouillé avec Martin ? Par amour-propre, par vanité d'argent. Si Martin était venu le surprendre pendant qu'assis sur l'herbe, au pied d'un mûrier, il contemplait dans une extase le vaste terroir, ravins et coteaux, confondus comme les flots de la mer, il lui aurait fait place sur le talus, et ils auraient en vieux amis bavardé de leurs domaines, qui les récompensaient avec tant d'abondance. Dans la splendeur du soleil, Garaud s'ouvrit à des sentiments d'amour et de bonté.

Alors, oubliant ses cultures, il parcourut la campagne comme si elle lui eût appartenu toute. Il contourna la plaine de la Peyne, plus accidentée que celle de l'Hérault, poussa jusqu'aux Ruffes, de l'autre côté de la ville. Partout, des vendangeurs, des charrettes, des fermes animées. Les propriétaires hêlaient Garaud : on s'arrêtait, un bout de causette. Les vendangeurs chantaient, tous pauvres, brûlés de canicule, tous pareils, comme les raisins.

En ville, on ne s'occupait guère des boutiques. On ne songeait qu'à la terre, aux vendanges, à l'éternel ciel bleu qui depuis deux mois se déployait en un dais d'azur pour la bénédiction du pays. Des charrettes, des chariots, des pressoirs par les rues. Des hommes, des femmes qui s'embrassaient, riaient au travail, les pieds nus, et les cuves odorantes fermentaient. Garaud était heureux comme s'il eût traversé le paradis.

Il rentra fort tard, juste pour se mettre à table avec son fils : ils soupèrent au frais devant leur porte. Les vendangeurs, toujours installés autour de leurs planches, ne se gênaient plus maintenant : ils criaient, s'amusaient en présence des maîtres. A ces heures mélancoliques, à la fin du jour, il y avait une sympathie, la communion des âmes. Mais Pastourel ne desserrait pas les lèvres, surtout quand il voyait son père en humeur d'exubérance. Ce soir, le maître s'impatientait de le trouver taciturne. Dès qu'il eut rempli les deux verres de vin, il tira son gilet sur le ventre en soupirant ; et, avec une sorte d'audace :

— Ah çà ! est-ce que nous sommes en deuil ?

— Qu'ai-je fait encore ?

— Je te demande si tes bouderies d'ermite dureront longtemps.

— Comment puis-je savoir ?

— Tes manières ne me feront pas céder plus tôt.

Cependant Pastourel s'attendrissait, ému des avances qui lui étaient faites si simplement.

— Je sais ce que je veux, dit-il, et je sais que nous ne sommes point d'accord. Rien ne peut me chagriner davantage que de voir mon père contrarier mes rêves les plus chers, ceux qui, à tort ou à raison, me promettent le plus de bonheur.

Le maître esquiva la réponse :

— Tu en veux surtout à Carême et à Sidone?

— C'est vrai, je ne le cache pas.

— Tu crois qu'ils t'ont desservi auprès de moi !

— Oui.

— Si jamais tu deviens le maître, ils ne feront pas long feu ici?

— Oh! c'est sûr.

Garaud était frappé de la résolution de son fils. Il reprit, souriant, avec désinvolture, comme s'il n'attachait pas une extrême importance à ses paroles:

— Tu ne leur pardonnerais pas, même si je reprenais Lise?

— Non ! je ne garderai jamais des serviteurs qui ne pensent qu'à eux, qui mentent au risque de brouiller leurs maîtres.

— Diable! tu es dur.

Après son éclat de rancune, Pastourel, prudent, se corrigea:

— Tout de même, je ne sais pas... S'il fallait les subir...

— Suffit!... Tu accepterais n'importe quelles conditions, pourvu qu'on te rendît Lise.

Et Garaud, sans laisser voir ses intentions véritables, se trémoussa d'hilarité. Son fils lui-même rit de bon cœur.

Les vendangeurs étaient montés au grenier. Garaud gagna sa chambre. Pastourel demeura seul devant sa porte, les coudes sur la table, à songer. Alors Sidone vint lever le couvert, tandis que Carême, paisiblement, avec la sérénité d'un maître, s'asseyait devant la ferme; et lui aussi songeait, les yeux au ciel.

Mais Sidone allait lentement, parfois se trompant, prenant un verre, le replaçant aussitôt. Pastourel comprit qu'elle avait quelque chose à dire: cela le troubla, l'empêcha de savourer sa pipe, de bien se complaire aux paroles prévenantes de son père, à l'espoir du mariage qui, soudain, s'était rallumé en lui, ainsi qu'une étoile à l'horizon.

Malgré tout, Sidone, pour lui, avait été une grande sœur. Depuis dix ans, elle partageait les joies et les douleurs de la maison. Depuis qu'il piochait la terre, il avait dans les yeux

cette jolie femme rieuse, comme il avait au cœur, dans l'habitude de sa vie jeune et saine, l'adorable lumière de ses vignes, le bruit charmant de son domaine. Et ce soir, comme elle semblait insinuante et câline, dans l'émotion de la rupture qui les affligeait tous deux, il éprouvait un malaise d'être là, près d'elle, et de la sentir. Il ne s'éloignait point : la douceur même de souffrir le retenait. Et quand elle lui parla, d'une voix tremblante, sans le regarder, on eût dit qu'il l'écoutait depuis un moment.

— Alors, nous sommes brouillés?

— Je n'en sais rien.

— Tu ne nous parles plus.

— C'est vrai.

— On oublie les moments pénibles... Nous sommes tes amis.

— Vous ne l'avez pas prouvé.

— Tu te figures que nous avons dissuadé ton père?

— Pardi!

— Tu te trompes.

— Tant mieux.

Il ripostait sec, les bras croisés, avec assurance. Pour échapper aux séductions de Sidone, il se leva. Elle voulut insister encore, lui dire beaucoup de choses.

— Allons, tu verras que nous sommes tes amis. Ne sois pas méchant.

— Je ne suis pas méchant.

Il s'esquiva en secouant les épaules, fier, au fond, de constater qu'on le ménageait. On commençait donc à le craindre. Peut-être s'était-il produit dans la maison quelque changement favorable à ses idées.

Sidone était rentré dans la ferme. Aussitôt qu'il eut achevé sa pipe, Carême la rejoignit. Avant qu'il l'eût questionnée :

— Pastourel est un méchant, dit-elle. Méfions-nous.

— Et après?... Est-ce qu'on va nous chasser?

— Non, mais ça va mal. Pastourel doit avoir quelque espoir. Il me paraît trop résolu.

— Son père vivra longtemps.

— Qui sait?... Enfin, ne perdons pas courage. A demain!

Carême, perplexe, demeurait planté au milieu de la cuisine, à considérer Sidone, tout en frottant sa pipe. Elle reprit :

— Voyons, que nous importe que Lise rentre ici?

— Sans doute. L'essentiel est que nous ne sortions pas, nous deux. Si Pastourel obtient Lise, la joie dissipera sa rancune, et il nous gardera aussi bien que son père,.. Voyons, imagines-tu une Grange-des-Prés sans Sidone?

— C'est bien ce que je me dis.

Le lendemain, et chaque soir jusqu'au dimanche, Sidone s'insinua auprès de Pastourel. Il répondait, souriait même, mais il n'osait regarder la jeune femme en face: car sa pensée de représailles était en lui profonde comme un roc dans la montagne.

Le dimanche, dès huit heures, les vendangeurs se rendirent à la ville, et il ne resta plus dans la cour que Garaud et Carême. Sidone se montrait au seuil de la ferme, si jolie dans l'éclat de son costume d'été! Pour nouer son bonnet blanc aux rubans roses, elle leva les bras ensemble, gracieux comme les anses d'un grand vase de fleurs.

Pastourel, pour fuir la familiarité des fermiers, se promenait dans le parc. Il partit enfin, lui aussi, pour la ville, mais sans se hâter, parce qu'il comptait rencontrer Lise dans la campagne. Mais Lise avait suivi ses maîtres à l'église de Nizas.

Les fermiers, les bandes de vendangeurs, remplissaient les sentiers et les routes.

A midi, Garaud ne rentra pas.

Alors, après déjeuner, Carême s'humiliant enfin, s'avança vers la maison des maîtres. Pastourel lui tourna tranquillement le dos, et sortit de la Grange.

Sidone et Carême rougirent sous l'affront. Ils se regardèrent, tristes, comme deux innocents.

— Hé bé?

— Hé bé?

— Nous verrons...

— Nous verrons...

Ils s'assirent l'un près de l'autre, dans la ferme sombre. L'après-midi leur parut longue.

A dix heures, en plein sommeil des gens et des bêtes, Pastourel isolé sous l'arbre de la fontaine respirait la nuit fraîche. allumée d'étoiles ainsi qu'une chapelle. Et comme il écoutait,

dans une langueur de songe, la brise qui soufflait, par intervalles, du plateau de la Curette, une rumeur monta de loin, de la grand'route.

Elle grossit, elle se rapprocha, et Pastourel courut au portail. Il chancela soudain, épouvanté, poussant des cris fous, appelant au secours tout le monde.

Des hommes portaient son père sur un brancard. Il pesait lourd, Garaud, autant qu'un cheval, et les hommes, épuisés, durent s'arrêter une minute à l'entrée du domaine. Garaud avait trop bu à l'auberge : la prédiction des médecins s'était réalisée ; une congestion l'avait frappé tout d'un coup. Sa face rouge regardait le ciel : ses mains pendaient, violacées, grosses comme des pieds.

Les vendangeurs et les domestiques, toutes portes ouvertes, se répandaient dans la cour avec un tapage désordonné. Sidone criait de misère, allait et venait, pour prendre du linge et préparer l'exposition du corps, elle qui avait le droit de fouiller dans les armoires. Pastourel la suivait partout, avec une désolation d'enfant, puis s'accroupit devant sa porte et pleura stupidement.

Seul, Carême conservait son sang-froid. Il éclaira la maison des maîtres. Après que les porteurs eurent couché le mort dans la cuisine, il aida Sidone à l'habiller du costume noir des grandes cérémonies. La pauvre Sidone sanglotait, surtout à la pensée de sa détresse. Mais les porteurs se plaignaient : Carême comprit ; d'un signe il les entraîna à la ferme, il les fit boire et leur distribua de l'argent. Alors, ils s'en allèrent en admirant la Grange opulente, qui ne pâtirait point du malheur de cette nuit.

La cuisine resta ouverte aux ténèbres, des bougies rangées autour du mort, sur le carreau.

Pastourel, le mouchoir au visage, errait à travers la cour. On s'écartait. Une majesté l'enveloppait déjà. Si jeune, si riche ! Flavien n'osait plus le tutoyer. Il passa à plusieurs reprises devant la ferme, où Sidone gémissait encore. Une fois, Carême eut le courage de l'interpeller ; Pastourel, maugréant, les yeux durs, toisa le valet avec mépris. Sidone, désespérée, se réfugia dans un coin : et Carême, tout abasourdi, regarda la foule sans voir, des pleurs coulèrent sur ses joues. C'était

une vraie foule, les domestiques, les vendangeurs, une foule épaisse, grouillante, sans discipline.

Pastourel voulait être seul. Ces gens qui le dévisageaient l'importunaient. Il fit un geste : tous pêle-mêle disparurent. Et la ferme redevint silencieuse. Il rentra.

Un homme, au seuil de sa maison, l'interrompit :

— C'est moi, Flavien. Je sais que tu ne me repousseras pas.

— Que veux-tu ?

— Hé bé, tu es le maître ?

— Cela m'effraie. Une si vaste fortune sur mes épaules ! C'est comme un palais vide où je serais abandonné.

— Je suis heureux pour toi.

Le rustaud souriait. Il aurait voulu embrasser Pastourel. Mais il craignait même de le toucher au bras : et le jeune maître éprouvait, à la naïve bonté rayonnante du camarade, une consolation, une douceur en sa tristesse.

Ils s'arrêtèrent. Dans la cuisine, le mort énorme attirait toute l'attention, sa face luisante à la clarté vive des bougies. Pastourel hésita aux marches, et Flavien, lui prenant les mains, se mit à lui parler :

— On dirait que Dieu a voulu laisser ton père jouir de sa puissance jusqu'à la fin des vendanges... Demain, tout le pays saura ta destinée, et Lise sans doute descendra de la Curette.

— J'y pensais... Mon père aurait bien accepté Lise, va... Il ne m'avait jamais rien refusé.

Ils se séparèrent. Flavien, en traversant la cour, leva les yeux vers la fenêtre du grenier où Marie dormait, avec la bande si nombreuse des vendangeurs. Pastourel s'agenouilla au chevet du mort, et longtemps se recueillit en prières. La cuisine demeura ouverte. A l'aube, les bougies achevant de se consumer, le mort, dans la pâleur vacillante des murs, s'éclaira des lueurs blanches où se réveille la terre.

VII

On exposa le corps contre la grille du parc. On l'exhaussa sur les tables de la ferme, tout orné de lauriers, de ceps

feuillus et de roses, en pleine lumière, dans le décor des hautes futaies qui faisaient comme une voûte religieuse.

Après midi, Sidone et Carême apportèrent le trousseau de clefs à Pastourel. Celui-ci, grave, se rencoigna dans la cheminée, et, le menton sur les mains, considéra ses domestiques.

— Je n'ai plus besoin de vous, dit-il.

— Pourquoi? cria Sidone.

— Tu t'y attendais bien!

— Moi?... Moi qui ai débuté ici, moi que ton père estimait tant!...

— Il ne fallait pas mentir.

— Nous partirons tout de suite, dit Carême.

— Quand vous voudrez. Croyez-vous me mettre dans l'embarras?

Mais tout à coup, à la sensation de la rupture, une tendresse les prit tous les trois. Ils se turent, doucement. Les fermiers, respectueux, ne bougeaient pas.

— Non, dit Sidone, nous ne te quitterons pas encore. Je te souhaite d'être heureux avec Lise...

— Oui, quittons-nous bons amis. Vous avez de l'argent, vous pouvez demeurer dans la plaine.

— Certes, il ne manque pas de terre à acheter.

— Nous serons de bons voisins, répéta Pastourel. Et vous pourrez voir que Lise ne sera pas déplacée chez nous.

Carême rougit d'envie. Et, avec l'autorité de son âge, avec son habitude du commandement, il dit :

— Je te souhaite autant d'obstination dans tes œuvres de propriété que dans ton amour.

— Au moins, on verra que j'ai du cœur et que pour moi les choses du cœur passent avant celles de l'argent.

— Nous resterons jusqu'à la fin de la récolte, déclara Sidone.

— Comme vous voudrez.

En se séparant, sur la porte, ils se mirent à pleurer tous les trois.

Jusqu'au soir, Pastourel s'alanguit auprès de la cheminée, toujours seul. Il lui semblait que Lise allait venir.

La tristesse se répandait sur toute la terre, autour de la

Grange. Les chevaux hennissaient dans leurs écuries; les chiens, au milieu de ce silence inaccoutumé, jappaient lugubrement; les vendangeurs, confus de ne rien faire, rôdaient dans la cour, sommeillaient sous le hangar. Dans le pays on ne parlait que de Garaud, on racontait l'amour étrange de Pastourel, et tout le monde prétendait connaître Lise.

Le lendemain, à huit heures, par une belle soleillée, une affluence se rendit à la Grange-des-Prés : des propriétaires, riches et pauvres, des fermiers, même les paysans des villages voisins. Cet événement dépeupla les campagnes, ralentit partout le travail. Pastourel, debout au seuil de sa maison, attendait le monde. A mesure qu'ils arrivaient, les hommes lui serraient la main, puis se rangeaient le long des murs. Près de la grille, où le cercueil désormais scellé s'exhaussait en pleine lumière, dans le décor des futaies murmurantes, tout le peuple du domaine était rassemblé, avec une grosse émotion devant cette foule de propriétaires qui venaient saluer le maître nouveau.

Martin était descendu de son coteau ; Pastourel l'accueillit avec amitié. Ils se regardèrent profondément, unis par la même pensée. Martin avait du plaisir et une fierté d'avoir possédé sous ses ordres la jeune femme qui allait devenir la reine de la grange la plus importante du pays.

Un silence se fit. Le clergé arrivait, tous les vicaires, les abbés libres, le curé en tête, en chasubles d'or, les enfants de chœur en robes rouges, avec les plus hautes croix de l'église. Ensuite, ce furent les pénitents blancs largement drapés, leur visage hâlé dans les plis de la capuce, les pieds alourdis de souliers à clous. Enfin, les domestiques arrangèrent le cercueil sur une charrette, non celle qu'on avait préparée, mais une des plus grandes, une des charrettes de vendanges, encore trempée de terreau et de raisins : car personne ne se serait jamais figuré que le corps de Garaud occuperait une si énorme place. On l'entoura de branchettes feuillues et de fleurs. Et tandis que les grosses cloches de la paroisse entonnaient leur plus beau glas, comme pour un noble, un vrai chant de victoire et de célébration, le cortège se mit en marche.

Devant marchait le suisse, avec sa hallebarde à pompons d'or, son tricorne empanaché de plumes de cygne; puis les

chantres, les diacres et sous-diacres revêtus de leurs dalmatiques, toutes les religieuses en cornettes blanches, et le bedeau avec sa robe de juge, sa toque et son rabat, la massue sur l'épaule, sa petite canne rythmant le pas du cortège. Tous ensemble, ils tenaient d'un même geste immobile un long cierge qui brûlait, ardent et fiévreux, dans la lumière du ciel. Ce fut une procession par la grand'route sonore, entre des flots de foule. On chantait. Le cheval, enveloppé de verdures, marchait avec paresse : Flavien, tête nue, le conduisait par la bride.

Derrière la charrette, suivait Pastourel aux bras de Martin et de Rascol, toujours magnifique, sa plaque de cuivre ayant un éclat de médaille. Puis, le troupeau lent des vendangeurs et des domestiques, et tous les paysans qui psalmodiaient des prières, les yeux effacés dans la rouge moiteur du visage. Les croix d'or et d'argent brillaient ainsi que des soleils ; les cloches sonnaient, profondes et rayonnantes. Des vignes voisines on s'avançait vers la route. Et au bord des fossés, les travailleurs, bras nus, disaient tout haut des prières. en admirant le cercueil qui surgissait du milieu de la charrette, parmi les ramures et les jonchées de roses.

Et ce fut la mort triomphante, joyeuse, menant son cortège à travers la terre éternelle, dans le cirque lumineux des horizons que Garaud avait remplis de ses rêves de travail et de fortune. La poussière s'élevait en vagues, se dissipait très haut en étincelles fines dans le soleil. Toute la plaine était émue. Pastourel regardait quelquefois alentour. Partout, le travail cessait à l'approche du cortège, dans les faubourgs, dans les rues de la ville.

La charrette s'arrêta sur la place, devant l'église Saint-Jean ; et le cercueil entra par le grand portail. L'église, avec ses nefs sublimes, ses profondeurs fraîches, son ombre de rêve et de mystère, et le recueillement pieux de ses pierres colossales, apparut toute constellée, odorante, l'autel flambant de candélabres, de lustres, gardé par ses anges de marbre blanc. Les chants reprirent, un hosannah de glorification et d'espérance. Et le peuple, en chantant, pendant que le prêtre aspergeait le cercueil d'eau bénite et récitait le *De Profundis*, défila devant le mort et se prosterna.

Au retour du cimetière, Pastourel fit entrer Martin chez lui, à la Grange.

— Lise est à la Curette? demanda-t-il.

— Oui.

— Grâce à elle, nous serons de bons voisins.

— D'autant plus que je suis facile à vivre. Ton père avait tort de me croire de la jalousie.

— Je ne dois pas discuter mon père à présent qu'il est mort.

— Ah! je suis bien content pour Lise. Elle mérite d'être heureuse.

— Tu seras notre témoin au mariage... Veux-tu?

— Certes!... Quand?...

— Aux vendanges prochaines... En attendant, tu garderais Lise à la Curette?

— Parfaitement. Martine aussi sera bien contente.

— Dis-moi, as-tu des nouvelles de Fulcrand?

— Ma foi, non... Cependant, je crois qu'il est dans le pays.

— Je ne voudrais pas qu'il fût malheureux... Et puis...

Pastourel hésita, les yeux fixes, avec le désir que Martin devinât sa pensée.

— Et puis?

— Voilà... Si Lise lui échappe, Fulcrand est capable d'un mauvais coup.

— Non. Il est bourru et dur. Pardi! il est de la montagne... Mais au fond, si Fulcrand a peu de cœur, ce qu'il en a est bon, comme celui d'une brave bête.

— Que Dieu t'entende!

— Tu voudrais, alors, le prendre à la Grange-des-Prés?

— Ou bien tu pourrais le prendre à la Curette?... Cela confirmerait notre amitié.

Martin eut un sourire de bonhomie malicieuse. Il se rengorgea, voyant le fils de Garaud déjà obligé de solliciter son secours.

— Pour le prendre, il me faudrait renvoyer Mathieu. Or, Mathieu est un excellent valet, dévoué et silencieux.

— Mais, au moins, insinua Pastourel, Lise ne risque rien avec ton domestique?

— Au contraire. Mathieu la protégerait contre tous les galants de la terre... Tout de même, en cherchant bien, je pourrai les garder l'un et l'autre.

Et les deux hommes souriaient, aimables, Pastourel plein de gratitude, Martin orgueilleux de servir le jeune maître.

— Il te faudra deux garçons, dit celui-ci, à présent que tes vignes se portent comme des filles à marier.

— Il faut d'abord retrouver Fulcrand. Si je ne peux l'employer chez moi, nous le placerons dans le voisinage... Là, tu le surveilleras... Allons, adieu !

Martin prit congé. Pastourel lui serra longuement la main, comme pour le retenir encore.

— Tu diras à Lise, souffla-t-il en baissant la voix, tu lui diras de venir ce soir.

— Ah ! on n'aura pas besoin de le lui dire deux fois.

Martin s'étant éloigné, Pastourel sortit dans la cour, où se ranimait la rumeur gaie du travail. Les charrettes passaient le portail, et les fouets claquaient, les chevaux heureux hennissaient dans la poussière, au violent soleil.

Au coteau d'Arneth, les chemins résonnaient comme des caves. Dans la plaine, il semblait qu'il y eût des carillons de joie, une chanson de fête. C'était les grelots des charrois, les jurons des rouliers au loin, et les tilburys des riches négociants qui venaient marchander les récoltes.

A l'arrivée de Pastourel, les vendangeurs, un moment, cessèrent de bavarder. Il inspecta l'ouvrage, puis monta au sommet de la colline pour contempler le pays. Alors il aperçut la Curette, le plateau rose où Martin avait créé un domaine bien à son image, calme et gai. Dans les brumes du soleil, parmi les silhouettes claires des oliviers, tous les hommes lui semblaient Martin, toutes les femmes étaient Lise.

Partout, dans les environs, s'imaginait-il, on pensait à lui. Et le monde se transformait, plus agréable et plus beau, vivant de son âme, de sa jeunesse et de son amour.

Le soir, à six heures, on achevait de souper à la Grange. Les vendangeurs vociféraient un peu moins fort que de coutume. Sidone les servait avec négligence. Pastourel mangeait seul dans la cuisine.

Soudain, un pas léger se fit entendre au portail, sur les cailloux : toutes les têtes se retournèrent, et Sidone, avec épouvante, se réfugia chez elle. C'était Lise, alerte, avenante, un fichu au bras.

Sans se déconcerter, elle marcha vers Marie. Les deux fillettes s'embrassèrent; puis Flavien, un peu lourdaud, s'approcha.

— Pourquoi es-tu venue ? demanda-t-il à Lise.

— Pour voir Pastourel. Dis-moi s'il est là... Je n'ai pas peur.

Elle salua la tablée d'un signe de tête, en remontant sur l'épaule son fichu qui traînait par terre, et se dirigea délibérément vers la maison des maîtres. Flavien et Marie, ravis d'une telle aisance, se regardèrent.

— Par ma foi, elle ne craint rien. On dirait qu'elle est née dans le bonheur.

Pastourel, devant Lise, ôta sa casquette et se mit à rire, sans un mot, tout frémissant de joie.

— Mon pauvre père !... Va, il ne nous aurait pas séparés. Assieds-toi, je veux te conter...

Lise, embarrassée à présent, s'assit loin du maître, contre le mur, avec une docilité de servante.

— Viens ici, près de moi.

Elle s'avança vers la table.

— Encore plus près...

Elle s'avança davantage; et vite il lui saisit la main, avidement.

— Tu vois bien, Lise, que je t'aime toujours... Tu as souffert, toi ?

— Non. J'étais très bien à la Curette.

— Il t'y faudra rester, m'y attendre.

— Jusqu'au mariage, je le sais... Mais...

— Quoi ?

— On va dire que je suis pour quelque chose dans la mort de ton père et que le diable m'a aidé...

— Ceux qui médiront de toi ne te connaissent pas. Les jugements du monde se réforment vite. Ainsi, ces derniers jours, mon père ne parlait que de toi, et si bien !... Moi, je le laissais parler, je l'intriguais un peu... Comment aurait-on prévu

qu'il s'en irait ainsi, dans un coup de foudre? Il te désirait presque déjà, et c'est ce qui me donne tant de courage à cette heure. Et je te parle, vois-tu, comme s'il était là.

— Tu es bon, Pastourel, je suis fière de t'aimer. Ne crois pas que je te désire pour l'argent. Est-ce qu'il me sera possible de me croire riche, d'avoir la vanité de l'opulence que tu veux me donner? Non, j'aurai beau faire, je resterai la fille de ma montagne, la pauvresse qui a travaillé dès que mes forces ont paru suffisantes à ma mère... Je suis heureuse parce que je serai à toi.

— Brave Lise!

— Brave Pastourel!

Ils s'étreignirent, et doucement se turent, dans un baiser.

— Ceux de ton pays seront contents de te savoir à la Grange-des-Prés.

— Oui... Ils vont bientôt repartir. Avec l'argent des vendanges, ils sont riches pour un an. Ils vont se marier; quelques-uns pourront construire un tombeau à leurs morts, d'autres vont replâtrer leurs demeures.

— Et toi, ta mère?

— Je la ferai venir avec nous, si elle veut.

— Elle tient à son pays?

— Oui, moi aussi... Il faut bien que je t'aime pour désirer vivre, si jeune, dans la plaine, loin des miens.

— Tu te serais mariée avec Fulcrand?

— Je ne pouvais pas rester fille... Fulcrand! où est-il?

— Je l'ignore. Tu ne le crains pas?

— Non. Il m'aime. Il ne me voudra point de mal.

— Consentirais-tu à le garder ici?

— Oui, mais il ne consentira pas... Vois-tu, il préférera remonter là-haut. Il soignera ses parents au lieu de se marier. Quelques-uns, comme lui, sont restés célibataires. S'il m'avait écouté, il ne serait pas descendu dans la plaine. Mais voilà, il s'obstinait, malgré tous mes refus; c'était bien naturel. Est-ce que je ne me suis pas obstinée, moi aussi? Il faut croire, dans la vie, si l'on veut vaincre.

— Enfin, j'espère que nous le découvrirons.

— Oh! il ne partira pas sans venir me voir à la Curette.

— Brave Lise!... Tu le regrettes un peu, tout de même.

— Je le plains...

Et ils s'attendrirent dans le silence croissant, dans l'ombre plus épaisse.

— Viendras-tu me voir souvent, Lise?

— Oui... Martin me parle si bien de toi! Et parler de toi, cela nous rapproche toujours, cela te met plus avant dans mon cœur... Tu es si beau, aujourd'hui!

— Le coiffeur m'a rasé pour l'enterrement.

— Tu vas peut-être t'ennuyer?

— Oh! non, la propriété m'occupera. Et puis, quand tu ne viendras pas ici, c'est moi qui viendrai à la Curette. J'irai parfois te surprendre à la terre, voir comment tu travailles.

Ils souriaient, immobiles, pleins de grâce et d'espoir.

— Ah! je me sauve!...

Et, vive, la fillette se leva. Pastourel l'accompagna jusqu'au portail. Mais à la fenêtre du grenier des têtes curieuses se penchèrent. Elle salua ses anciens camarades. Pastourel souriait. Il voulut l'aider à se couvrir du fichu, parce que déjà tombait la fraîcheur.

— Veux-tu que je t'accompagne?... Tu auras peur dans ces chemins.

— Peur?... Oh, pourquoi? Je n'ai pas d'argent.

Ils s'embrassèrent. Lise s'éloigna d'un pas rapide, en se retournant quelquefois pour envoyer des baisers à Pastourel, qui riait toujours.

Dès le lendemain, on rechercha Fulcrand.

Le rustre, après les vendanges de la Curette, avait erré par la ville et la campagne sans trouver de l'ouvrage, mangeant son gain à maigres morceaux. Un matin, il s'arrêta au faubourg de l'Écorchoir, chez un de ces petits propriétaires qui, d'abord, vendangent chez les autres, puis pensent à eux.

C'étaient Ninard et Ninarde, deux vieux, courbés, branlants et gris. Ils possédaient au bord de l'Hérault un carré de terre grasse entièrement planté de vignes, soigné comme un jardin. Avec leur chariot, ils n'enlevaient que trois comportes par voyage. Mais il fallait les remplir et les vider, ces vastes comportes; il fallait fouler le raisin, surveiller la cuve. Alors, à

peu de frais, les Ninard s'adjoignirent Fulcrand, qui passait là sans espoir d'être embauché.

Il faisait du beau soleil, les cloches de la paroisse sonnaient le glas de Garaud. Et les Ninard montèrent dans la carriole; Fulcrand tirait l'âne par la bride. Fulcrand, qui n'avait jamais vu ce revers de la plaine immense répandu jusqu'à la mer, se plaisait au mutisme des maîtres et se concentrait en sa pensée d'amour.

Après trois faubourgs, le chemin devient désert, se traîne parmi du sable et des plâtras, le long des roseaux et des amarines. Le chariot s'arrêta. Ninard le conduisit à l'ombre; et l'âne, aussitôt, sous la fraîcheur des peupliers, se mit à braire gentiment, et puis avec une gourmandise délicate, à sucer des feuillages, à mordiller l'herbe que chaque matin la rosée trempait au pied des arbres. Pendant que les deux hommes descendaient les comportes, Ninarde, coiffée du grand chapeau de paille, s'empressait à la cueillette.

Ninard devait retourner à la ville, à sa sombre maison de l'Écorchoir, dont le portail s'accable entre deux piliers de pierre, dans le recoin d'une longue ruelle.

— Tu sais, Fulcrand, je vais m'occuper à la cuve. Tu récolteras avec Ninarde et tu m'amèneras le chariot.

— Soyez tranquille.

Avant de partir, Ninard examina sa carriole, fit une caresse à la bête qui ouvrit ses paupières pour le regarder. Et il partit de son pas balancé qui bronchait aux ornières, à travers des vignes où l'on travaillait encore, dans le bruit et la gaieté.

Ninarde, en l'absence de son homme, prit un peu de langue; elle aimait à savoir des choses, et pendant qu'ils coupaient ensemble le fruit, soulevant les feuilles pour ne pas oublier une grappe, elle interrogea Fulcrand :

— Alors, tu es de la montagne?

— Oui. J'ai été employé à la Grange-des-Prés, puis à la Curette. C'est moi qui aimais Lise, celle que Pastourel veut épouser.

— Ah! c'est toi!

La bonne femme le considéra béatement, comme un être de miracle descendu du ciel.

— Alors, c'est toi?

Elle s'enorgueillissait d'avoir pour domestique le rival de Pastourel.

— Alors, reprit-elle, tu remonteras à la montagne?

— Non, je resterai ici, au même pays que Lise... Le matin, le soleil nous éveillera en même temps.

— Brave Fulcrand! Té! je voudrais t'aider.

— Je ne dis pas non. Vous connaissez du monde, vous me recommanderez.

Fulcrand vidait les paniers dans les comportes, puis tassait le raisin à coups de massue. Ils chargeaient ensemble la carriole : l'âne s'agitait, remué dans sa rêverie. Cependant Ninarde le prévenait avant la secousse, et le petit âne se réveillait, les pattes raides, se tenait solide autant qu'il pouvait.

Dans la plaine, sur les coteaux, partout, il y avait des couples pareils, tous les ânes étaient dehors, toutes les carrioles, avec les paniers et les corbeilles qu'on emprunte au faubourg, de voisins à voisins. Les vignes des pauvres, elles aussi, rendaient plus qu'on n'avait espéré : la joie s'épanchait au soleil. Même les pauvres, à proportion, récoltaient plus que les riches, — ces pauvres et rudes paysans qui pendant trente ou quarante années ont convoité un morceau de terre, et qui enfin le possèdent et le soignent comme leur âme, en avares pleins d'ambition, oublieux de la mort. — On riait, on se hêlait de loin; les ânes se reconnaissaient et se mettaient à braire. L'Hérault murmurait en ses flots verts, sous les verts ombrages remplis d'oiseaux et de mouches.

Ninarde était enchantée de sa terre. Cela l'excitait en bavardages. A tout le monde, sur la route, elle montrait Fulcrand, le rival de Pastourel. Et lui se pavanait, convaincu qu'on gagne toujours quelque chose à se faire des amis parmi les petits propriétaires.

Et le soir, dans l'écurie, il songeait, couché sur la paille, près de l'âne. Quel pays merveilleux, cette plaine! Il ne comprenait rien à ces pauvres qui l'accueillaient avec tant de confiance. S'il devenait assez fort pour se fixer parmi eux, il posséderait des terres, une maison, lui aussi, plus tard, et il jouirait des récompenses de son labeur, il ferait ses vendanges, de même que Ninard et Ninarde.

Ninarde, le lendemain, s'aperçut des distractions de son domestique. C'était le samedi, le dernier jour de la récolte pour la plupart des pauvres. Ils étaient seuls dans la campagne. On ne voyait plus, dans les riches domaines, que les grappilleuses avec leurs enfants.

Fulcrand regardait le pays, soupirait, les bras ballants.

— Ne regrette pas Lise, va ! lui dit Ninarde. Nous te trouverons une jolie personne... Tu es un beau garçon, on te prendra facilement.

Et la vieille lui tapait sur l'épaule, en plaisantant.

— Je n'en trouverai pas de plus belle que Lise.

— C'est que tu n'as pas bien regardé nos filles. Après les vendanges, tu auras le temps.

Et, gaillarde, égayée par sa récolte, elle empoignait la bouteille. Ils buvaient un coup de vin, de bon cœur.

— Ah ! dépêchons-nous... Le ciel ne me dit rien qui vaille. Il y a un grain obscur, là-bas... Sûrement, Ninard va venir nous aider...

Elle désignait à l'occident, au-dessus des Cévennes, une armée de nuages qui s'avançait, hésitante, épaisse, comme un soir d'hiver la mer grondante sur la plage. Pendant deux mois, on avait eu un soleil de féerie, un ciel chaud et limpide; aujourd'hui, pour les pauvres, l'orage menaçait. Rapidement, comme toujours en ce pays, les nues s'enflèrent, éclatèrent, s'écroulèrent sur le dos des montagnes incultes. L'Hérault déjà se troublait, roulant une voix plus grosse, et les oiseaux effarés, en désarroi, pépiaient dans les ombrages. Soudain, avant midi, le vent balaya la plaine. Le ciel se couvrit bientôt, sur les vastes champs peuplés.

— Ah ! il a plu dans les montagnes !... Je m'étonne que Ninard ne soit pas encore venu.

— Dépêchons-nous !

Partout c'était la même alerte, la même angoisse, devant la pluie qui tombait à torrents là-haut, sur les Cévennes, et cachait l'horizon de ses mailles serrées. Partout l'agitation et l'épouvante. Les petits ânes remuaient, baissaient les oreilles. La pluie atteignit la plaine, battit avec rage, le vent souffla comme un taureau. On travaillait toujours, on redoublait d'efforts: dans la précipitation, les choses allaient mal.

En ville, le précon sonnait de sa trompette de cuivre, annonçant qu'une tempête avait éclaté la nuit vers Ganges, que l'inondation allait venir et qu'il fallait vite sauver les vendanges. On vit du faubourg sortir Rascol, le garde champêtre, abrité d'une bâche et chaussé de bottes. Les mains en porte-voix, il clama la terrible nouvelle à travers les chemins, du hameau de Caunas jusqu'à la Grange-des-Prés.

Cependant les vendangeurs ne lâchaient pas leur proie. Fulcrand poussait les comportes, les rangeait sur la carriole, et sa résolution donnait du courage à Ninarde qui, d'abord, eût voulu partir. Le clocher de Saint-Jean donna l'alarme : un glas triste, énorme, ainsi que pour l'incendie au milieu des nuits heureuses. Le ciel s'obscurcit tout entier, ce ne fut qu'un plafond noir de nuées crevant avec fracas. Le peuple criait. Des femmes, à l'entrée des faubourgs, appelaient désespérément leurs hommes qui s'obstinaient encore. Enfin des carrioles décampèrent, cahotées, en désordre. Les petits ânes galopaient, voulaient se dépasser, un peu par amour-propre, et surtout par effroi de la tempête qui se précipitait, furibonde, du haut des montagnes. Rascol s'échappait à la hâte, en serrant la bâche contre son corps.

L'inondation était là. L'eau se glissa d'abord dans les fossés, dans les ravins, ranima les torrents, les ruisseaux et les gourgues. L'Hérault, par-dessus les berges, tordait les buissons et les bois, entraînait des fruits, des tonneaux, des branches vertes. De là-bas, vers la Grange-des-Prés, au coude qu'il forme brusque à travers la plaine, il jaillit, et, d'un élan, renversant toute créature, noyant les vignes, les grangeots et les cabanes, il couvrit la terre de ses nappes fangeuses, en hurlant. La pluie continuait, dure. Le vent sifflait, tournait avec un bruit d'enfer, comme dans une grange qu'il jette sur le sol. Par intervalles, c'était la nuit, une nuit farouche. Le tocsin sonnait toujours à Saint-Jean. Le précon, avec sa stridente trompette, parcourait la ville et les faubourgs. Les vendangeurs rentraient, harassés, chargés de paniers, de corbeilles, longtemps après les carrioles.

Ninarde voulait fuir. Mais Fulcrand, têtu, enivré d'une sorte de rancune et de colère contre l'orage, s'acharnait, lui qui ne connaissait pas l'inondation formidable.

Et ils furent pris. L'âne courut se cacher dans un bosquet; par malheur, il broncha: les comportes cabriolèrent, et on l'entendit braire, accablé sous le chariot, braire de peur et d'agonie. Ninarde accourut. Mais le flot venait, rugissait, rampant comme une bête. Le fleuve déborda en vagues écumantes. Fulcrand, à tout hasard, avait grimpé à la cime d'un arbre. Les comportes chavirèrent, puis, vides, filèrent au plus fort de l'eau. Fulcrand était fou. Il regardait. Ce n'était plus qu'une mer en tumulte: les roseaux pliaient, les arbres couronnés de beaux feuillages craquaient sur leurs racines et mouraient, aussitôt disparus parmi les gouffres. Fulcrand regardait Ninarde, qui s'était réfugiée sur le chariot. Ils agitaient les bras l'un vers l'autre, elle se lamentait.

— Mon Dieu! mon Dieu!...

Le flot souleva la carriole ainsi qu'une barque. La pauvre Ninarde perdit l'équilibre et tomba. Fulcrand aperçut un paquet de jupes s'enchevêtrant à des ceps; puis, de loin en loin, surnageant, une face terreuse.

La ville semblait perdue là-bas, en des brumes de crépuscule. Fulcrand, les yeux fermés, embrassait l'arbre éperdument. L'eau grondait, attirante et mauvaise, grondait avec un fracas d'armée en déroute qui ravage un pays. Une ivresse gagna l'homme, tandis que le vent courbait les arbres, et, les mains arrachées, il se perdit dans la rivière profonde...

Bientôt, au bout d'une heure, les nuages blanchirent, se dissipèrent en haillons dorés. Les collines reverdirent, avec leurs fermes et leurs villages; la ville se dépouilla de l'ombre, étincela, toute jolie dans la lumière.

L'inondation dura toute la nuit, d'un flot bondissant, dévastant les bourgades, entraînant pêle-mêle en ses tourbillons boueux bêtes, fruits, comportes, bois, meubles, toutes les richesses du paysan laborieux. Même, le matin, on vit passer un berceau. Et, dans le ciel purifié, les étoiles s'étaient ouvertes, pareilles aux fleurs mystérieuses d'un lointain pays.

L'aurore rayonna, pleine de grâce et de sérénité. Ninard, dès la première heure, vint s'asseoir au bord des vagues, pour pleurer. Il n'avait plus rien. L'Hérault, comme une meule, avait broyé sa bonne terre. Et il était seul au monde.

Il ne reverrait plus Ninarde, il ne l'aurait pas dans son tombeau.

A la Grange-des-Prés, on se réjouissait d'avoir depuis longtemps enfermé la récolte dans les celliers. Pastourel, au beau soleil qui réchauffait la plaine, pendant que l'inondation déposait son limon dans les vignes, monta vers la Curette. Lise en descendait. Et ils se rencontrèrent dans le sentier du ravin, parmi les roseaux encore mouillés. Ils avaient eu la même pensée d'aller l'un à l'autre; cela les fit rire, ils s'embrassèrent.

— Tu vois, dit le jeune maître, grâce à l'inondation, nous aurons, l'an prochain, de superbes vendanges, quand nous nous marierons... Regarde ma plaine où s'épandent les eaux de ta montagne. Rien n'est triste en ce pays. Tout est beau de force et de joie, grâce à notre soleil.

GEORGES BEAUME.

LE THÉATRE

DE

M. JULES LEMAITRE[1]

M. Jules Lemaître, professeur français, se mit à « faire du théâtre » vers l'ouverture de l'Exposition de 1889. Il avait trente-cinq ans. Il avait vécu trente ans en province, soit dans les départements, soit au Quartier latin, et cinq ans à Paris. Il était dans de très bonnes conditions pour « faire du théâtre ». Il connaissait les hommes sous différentes formes et la vie sous différents aspects. Il avait l'âge de la réflexion, non encore amère, et déjà froide. Il avait encore la curiosité de Paris et n'en sentait plus la fascination. Sa première pièce est précisément l'histoire d'une jeune femme née sèche et que la transplantation de province à Paris a rendue sèchement vicieuse. Il avait toujours goûté le théâtre. Il l'étudiait sur le vif depuis trois ou quatre ans, ayant pris le feuilleton dramatique d'un grand journal. Il ne l'aimait pas plus qu'il ne faut, le trouvant plein de fausseté, et n'ayant à aucun degré ce goût du factice et du conventionnel qui caractérise le Parisien fanatique du théâtre. Le genre de stupidité particulier à l'homme qui passe toutes ses soirées à l'orchestre et qui

1. *Révoltée* (1889), *le Député Leveau* (1890), *Mariage blanc* (1891), *Flipote* (1893), *les Rois* (1893), *l'Age difficile* (1895), *le Pardon* (1895).

ne pense qu'à cela toute la journée lui était étranger. Mais il l'aimait cependant pour le plaisir de le comparer à la vie. Ses feuilletons avaient étonné. Il y était peu question des acteurs et des coulisses, peu aussi et peut-être non pas assez, du métier dramatique et du *pourquoi* et du *comment* de la pièce bien faite ou mal faite. Il y était question de l'homme, sous prétexte que le théâtre a la prétention de peindre l'humanité. C'étaient des feuilletons de moraliste. « Qu'a donc la ville à courir tout entière aux sermons de Letourneur? — Sire, répondit Boileau, la foule court toujours à la nouveauté. C'est un prêtre qui prêche l'évangile. » M. Jules Lemaître étudiait l'homme dans la vie et le comparait aux portraits qu'en trace le théâtre. On était dans l'admiration de son originalité, qui, de fait, était prodigieuse. Il s'amusait à considérer les personnages d'Émile Augier et à remarquer que ses honnêtes gens n'étaient pas extrêmement éloignés d'être des coquins, et que ses coquins sont souvent les âmes les plus délicates de son théâtre. Non pas qu'il eut pour Augier ce mépris superbe, produit complexe de l'exotisme et de de l'inintelligence, qu'affectent à son égard nos plus beaux esprits, mais il lui semblait bien que ces personnages étaient quelquefois le résultat de l'observation un peu courte d'un homme passé maître dans l'art du théâtre, étonnant dans le dialogue, moraliste un peu vulgaire et facilement satisfait d'une sommaire observation. « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve plus d'hommes originaux », dit Pascal. M. Lemaître avait beaucoup d'esprit. Il lui sembla qu'il y avait des caractères un peu rares sans être exceptionnels, un peu complexes sans être obscurs, qui circulaient autour de lui et que ce serait divertissement intelligent et inoffensif de les porter sur la scène.



Il se mit à la besogne. Ce fut d'abord *Révoltée*. On lira dans les cours de littérature française de 1910 : « L'influence d'Ibsen fut très profonde en France. Elle se manifesta d'abord par la *Révoltée* de Jules Lemaître (1889). La « Révoltée » était une femme d'Ibsen, à peine démarquée... » Il est très vrai : seule-

ment, avant que nous soyons en 1910, il faut faire remarquer qu'Ibsen était totalement inconnu en France en 1889. En ce temps-là, on en était encore à Tolstoï et à croire qu'il y avait du génie dans la *Puissance des Ténèbres*. M. Lemaître plagiait Nora sans le savoir, ce qui n'est pas un petit mérite. Une snobinette bornée, têtue, orgueilleuse, dégoûtée ou révoltée et méprisant la société pour pouvoir mépriser son mari, c'est la Nora d'Ibsen (à mon avis : — j'ai l'habitude de ne donner que le mien), et c'est l'Hélène de *Révoltée*.

Il n'y avait qu'une différence. C'est qu'Ibsen, on le sent, admire Nora, et que M. Lemaître, on le sent, méprise Hélène. Différence indifférente pour moi. Le dramatiste est un homme qui peint les hommes. S'il les peint juste, voilà qui est bien, je suis satisfait. Et après cela l'opinion qu'il a, lui, sur les personnages qu'il a tracés, m'est parfaitement égale, tant que je ne le juge que comme dramatiste. Molière me peint Alceste; son Alceste est la vérité même : je suis enchanté. Maintenant, quelle opinion a-t-il d'Alceste? Je n'en ai cure. Je crois qu'il le trouve, tout compte fait, très ridicule. Moi, je l'estime très haut. Mais cela n'a rien à voir avec le théâtre, ou, le plus souvent, n'a rien à y voir. Je ne m'en occupe nullement, tant que je suis dans ma stalle, parce que, tant que je suis là, je n'ai affaire qu'au dramatiste. Si, plus tard, lisant Molière au coin du feu, ou Ibsen, j'ai fantaisie de faire une étude sur la philosophie de Molière ou les idées générales d'Ibsen, je ne m'occuperai, au contraire, que de l'opinion qu'ils ont sur les personnages créés par eux. Mais je ne ferai plus alors métier ni de spectateur ni de critique dramatique.

Toujours est-il que la Nora de M. Lemaître était très précise, très nette et très logiquement déduite. Il y a un petit chef-d'œuvre dans cette pièce, c'est la scène où Hélène est séduite par Brétigny. Au fond, Hélène est une Bovary sèche, une Bovary non sentimentale et sur qui le *Lac* n'a aucune influence : mais enfin une Bovary : ce qui la séduit dans Brétigny, c'est qu'il est l'homme d'un monde dont elle n'est pas et qu'elle le trouve très distingué. C'est madame Bovary réduite au snobisme. Elle est parfaitement fascinée par Brétigny, et surtout par l'idée d'aller passer une après-midi dans une garçonnière de la *Vie parisienne*. Évidemment la garçon-

nière de la *Vie parisienne* a été son hallucination en province pendant dix ans, depuis le couvent, depuis sa première communion. Il y a cent mille jeunes filles dans les départements qui rêvent mariage avec le regard fixe des hypnotisées braqué sur la garçonnière. Donc Hélène aime Brétigny; car c'est cela, l'amour, chez beaucoup de jeunes femmes bien douées. Mais elle s'est donné, à Paris, le rôle de blasée avant la lettre, de dédaigneuse, de révoltée, d'antiromanesque et d'antisentimentale. Alors son vrai caractère se bat avec le rôle qu'elle a pris, et cela fait une scène d'une originalité rare. Elle se promet en haussant les épaules, s'engage en faisant fi des « engagements », comme on disait au XVII[e] siècle, et se donne presque, et avec volupté, en disant : « Peuh ! » C'est admirable. Une de mes minutes supérieures a été celle où j'ai entendu cette scène-là.

Un dramatiste nous était-il né? C'était à savoir. Un moraliste de premier ordre, sachant faire agir un personnage vrai sur la scène, oui, à n'en pas douter. C'est alors que vint le *Député Leveau*. Cette fois, non plus un personnage vrai et nouveau: mais deux, très fortement saisis et campés sur la scène d'une main ferme : Leveau et la marquise de Grèges. Leveau, le politicien parvenu, très intelligent, sans foi, sans loi, sans cœur, ayant donc toutes les chances de succès dans son jeu. Toutes? Pas de lacune? Pas de fissure? Si! Un snobisme. Il souffre de n'être pas élégant, de n'être pas du monde. Dès que quelqu'un aura aperçu le défaut de la cuirasse et saura en profiter, Leveau sera vaincu. Cet homme si clairvoyant aura des écailles de tortue sur les yeux quand il se croira... — Aimé d'une femme du monde, dites-vous en riant. — Pas du tout, ce serait banal, et il est plus fort que cela... quand il se croira, par l'amour *avoué* d'une femme du monde, entré dans le monde. Voyez. Les après-midi avec la marquise de Grèges dans je ne sais quel rez-de-chaussée le laissent presque indifférent. Flatté, déjà, oui; enivré, non; satisfait même, non. Ce qu'il veut, c'est épouser la marquise. Il ne parle que de cela tout le long de l'aune. Fille, femme, situation politique, il sacrifiera tout à cela. C'est cela qui le consacrera à ses yeux homme du monde. Il en deviendra

brave, téméraire. Il dénoncera au mari un rendez-vous de la marquise avec lui, au risque de se faire tuer, pour avoir une chance de forcer la marquise à épouser Leveau. C'est le héros du snobisme. C'est un très grand caractère.

La marquise... Ah dame! c'est un peu XVIIIe siècle; mais c'est encore très vrai; il y en a encore comme cela; et c'est d'une jolie hardiesse; ça a de l'allure. « Voilà la plus honnête femme du monde qui n'aime pas son mari », disait la Dauphine en voyant jouer *Polyeucte*. La marquise, c'est le contraire: voilà la femme la moins honnête femme du monde, qui trompe son mari abondamment, et qui n'aime que son mari. Entendons-nous. Elle n'a pas pour son mari une passion de petite cousine ou de grisette. Elle aime surtout elle-même. Mais elle aime son mari, marquis de Grèges, comme un homme de son monde, de son rang et de sa caste: elle le veut riche, puissant, chef de parti, ministre, comptant pour quelque chose dans le monde, et elle veut profiter de tout cela, bien entendu. Son mari est l'associé de ses vanités, de ses rancunes, de ses mépris, et surtout de ses ambitions. C'est une manière d'aimer, cela, et non pas du tout une mauvaise, et non pas du tout une faible. Aimer, c'est associer quelqu'un au sentiment le plus fort qu'on a en soi. La marquise de Grèges, ambitieuse effrénée, associe son mari et n'associe que son mari à son ambition. Elle aime son mari; et puisqu'elle n'a au cœur que de l'ambition, elle l'aime de tout son cœur. Je raisonne juste, et je ne plaisante pas.

C'est pour cela qu'elle le trompe. Ah! sans broncher, et non pas à moitié. Un autre que M. Lemaître aurait fait de la marquise une Célimène qui se promet à tous et ne se donne à personne, et qui obtient beaucoup sans rien accorder. Mais c'est si peu vrai, cela! Les hommes ont peur d'être dupes: ils ne font pas tant de sacrifices que cela à une femme « pour ne recevoir que l'espoir ». Il faut pour avoir Leveau, se donner à lui. Ce sera fait. On aime assez son mari pour cela. Nous autres, femmes de l'ancien régime, nous n'attribuons pas tant d'importance à une coucherie. Le manant veut nous respirer. Qu'il nous respire! Le lendemain du triomphe, on le renverra à sa femme, fille d'un si honorable cultivateur de Montargis. — Mais il veut épouser! Halte-là, s'il vous

plaît! On est marquise de Grèges, et on aime le marquis de Grèges. Dans des temps difficiles, on peut descendre à la prostitution ; mais non pas jusqu'à la mésalliance. — Le dernier mot de la marquise est bien joli. Attirée dans le piège par ce retors de Leveau, abandonnnée de son mari, seule au monde, elle dit : « Serai-je madame Leveau? » Vous entendez bien. Si elle songeait à l'épouser, elle dirait : « Épouserai-je cet homme? » ou « Finirai-je par *l'épouser?* » Elle dit : « Serai-je madame Leveau? » Et qu'elle prononce ce nom ridicule, qu'elle se donne à elle-même cette appellation burlesque, cela indique quelle réponse elle fait elle-même à sa question. Elle ne sera jamais madame Leveau.

Ainsi allait M. Lemaître, créant des personnages originaux, rajeunissant, à côté d'eux, des personnages plus usités, par un vif sentiment de la réalité contemporaine. Ce qui devait arriver arriva. M. Lemaître était trop distingué, trop amateur de raretés psychologiques pour ne pas donner assez vite dans l'écueil du théâtre, dans le personnage exceptionnel. Comme M. de Curel, qu'il comprend si bien, — moins que M. de Curel, parce que M. de Curel n'a, je crois, aucune fréquentation du théâtre, et que M. Jules Lemaître par profession le fréquente assidument, — M. Jules Lemaître devait mettre sur la scène des personnages parfaitement vrais, mais qu'une élite très restreinte est seule à comprendre, que la foule entend mal, qu'elle entrevoit plutôt qu'elle ne les voit, et que les critiques, quand ils les comprenent eux-mêmes, ce qui est rare, se donnent des maux infinis à lui faire comprendre.

Il s'avisa, par exemple, de *Mariage blanc*. Oh! mon Dieu, c'est bien simple, comme on dit pour prévenir qu'on va entrer dans une explication qui demandera soixante pages. Un oisif intelligent, sensuel et libertin avec cela, ayant du cœur au reste, mais un cœur subtil, ou si vous aimez mieux un peu trop d'esprit dans le cœur, fatigué par vingt années de vie élégante, — car je crois que ça s'appelle comme cela, — rencontre à Menton une jeune poitrinaire condamnée à une mort prochaine par tous les médecins de Paris et du littoral, et sa sœur, robuste au contraire, gonflée de sang pourpre et impétueux. Il se dit — souvenez-vous qu'il est fatigué — il se dit

que ce serait bon et charitable, et charmant d'ailleurs, et nouveau et rare, de donner, pour les six mois qu'il lui reste à vivre, à cette jeune fille l'illusion d'être aimée, d'être épouse, et en même temps l'espoir de vivre : car, se voyant épousée, elle croira avoir la preuve qu'on ne la tient pas pour condamnée à mort. Ce serait donner la vie à quelqu'un, cela : plus encore, la lui rendre. Rôle adorable. Jouons-le. Il le joue.

Il le joue très bien. Il est le bienfaiteur, la Providence, le Dieu charmant qui dit : « Levez-vous et marchez. » Si jamais homme, en n'étant qu'un frère, en restant un frère, a été adoré plus qu'un amant, disons davantage peut-être, plus qu'un époux, c'est celui-là. Seulement, cela dure quelque temps, et pendant ce temps qui est long, il... J'ai dit qu'il était fatigué en arrivant à Menton. — Or, la sœur de sa femme est devenue amoureuse de lui. Il la rudoie, d'abord : mais elle est très belle. Un jour, il se laisse aller à l'embrasser. La poitrinaire surprend ce baiser et tombe morte. — Il ne faut pas badiner avec le bien. Il ne faut prendre une tâche sacrée qu'avec des mains pures. Il ne faut pas, quand on a en soi des vices qui ne sont qu'endormis par la lassitude, se donner un grand devoir que les simples seuls pourraient accomplir. Il ne faut pas assumer un devoir plus haut que soi ; on y succombe, et l'on fait plus de mal qu'on avait rêvé de faire de bien. Qui veut faire l'ange fait le monstre.

C'est une grande idée, et c'est un personnage très curieux. Seulement, il est peut-être trop complexe pour le théâtre. On n'y entre pas de plain-pied, ni même par un escalier de quelques marches. Il est d'accès difficile. Et puis... mais nous verrons cela plus tard.

Flipote était beaucoup moins inaccessible ; et, du reste, elle est la plus vraie, la plus vivante, la plus fringante et la plus joyeuse comédie que je sache. C'est du meilleur Dancourt avec quelques mots à la Molière. Personnellement... mais qu'est-ce que ça vous fait ?... Enfin, puisque j'ai commencé... personnellement, dans quelques années, aux moments vides, quand je songerai à lire du Lemaître, je suis sûr de moi : tout en sachant qu'il y a dix pièces de M. Lemaître, — car, Dieu merci, il va en faire d'autres, — plus solides, plus essen-

tielles et plus fortes que *Flipote*, c'est, nonobstant, *Flipote*, que j'irai prendre dans son coin. Seulement, ce sont mœurs d'acteurs, d'actrices, de directeurs, d'auteurs, de mères et de tantes d'actrices. Si ce n'est pas précisément exceptionnel, c'est particulier. Le public ne s'intéresse vraiment qu'à lui-même. Il ne sera jamais acteur. Les sentiments particuliers des acteurs lui sont à peu près indifférents. C'est stupide, cela: ce qui doit m'intéresser, c'est ce que je ne connais pas. Pourquoi est-ce que je lis les livres de voyage? Eh bien! cet auteur a fait un voyage dans les coulisses. Il nous en rapporte le journal. Je devrais le dévorer, moi, public. Je ne le dévore que du bout des dents, *dente superbo*. Pourquoi cette redoutable contradiction? Je crois le savoir. Autre chose est le fait précis et authentique, ou cru tel, et l'œuvre d'art. Racontez que mademoiselle X..., du Théâtre Regnard, a des démêlés avec son couturier, cinq millions de Français liront cela avec une attention où il entrera de l'anxiété. Preuve qu'ils s'intéressent infiniment aux us et coutumes des comédiens. Mais l'œuvre d'art, encore qu'elle le soit parfaitement en son fond, n'est pas, aux yeux du lecteur, un rapport sur la réalité observée; elle est toujours tenue pour une idée générale. Une idée générale n'intéresse que quand l'humanité moyenne s'y sent impliquée, sent qu'elle pourra y trouver, y chercher au moins, une explication ou un renseignement sur son existence à elle, et sa manière à elle de vivre.

C'est pour cela que les *Rois*, car je m'aperçois que je ne parle plus guère de *Flipote*, c'est pour cela que les *Rois*, si tragiques, si douloureux et si vrais, ont peu passionné la foule. Jamais M. Lemaître n'avait montré à la fois tant de types curieux, frappants et divers. Roi d'ancien régime, se considérant comme un prêtre, sûr de son droit et aussi de son devoir, comme d'une foi; prince de transition, parlementaire, libéral, philosophe, sentimental, dévoré et broyé en un an entre son peuple qu'il ne peut satisfaire et sa femme, fière et hautaine, qui le méprise comme un faux roi et le supprime comme un transfuge; princes de décadence, vicieux, fêteurs, dégradés, proie des usuriers et des filles ; ou las, découragés, avides de médiocrité, d'obscurité et de liberté dans la foule obscure:

pâle petit dernier rejeton de race royale, destiné à être balayé à quinze ans par la révolution, et à aller mourir, brisé par une destinée trop grande pour lui, dans la mélancolie de l'exil. Tout cela forme une manière de poème épique dialogué, d'une grande puissance, d'une grande tristesse, comme la fin d'un monde. Le public démocratique a ajouté une dernière tristesse à la rancœur des rois qui descendent dans la nuit, celle de s'intéresser médiocrement à leur décadence.



Toutes ces pièces étaient d'une conception originale, curieuse et hardie. Le moraliste le plus subtil peut-être de notre génération s'y déployait pleinement et s'y satisfaisait avec une minutieuse volupté. Elles n'étaient pas très fortement composées. Il y avait toujours en elles un certain flottement. La raison probable en est que, précisément, les qualités de moraliste l'emportent chez M. Lemaître sur toutes les autres. Les seuls auteurs qui n'ont pas de flottement ni d'incertitude dans la marche de leurs pièces de théâtre, sont ceux qui partent du dénouement. Ils conçoivent un dénouement, d'abord, et ils font ensuite leur intrigue et leurs personnages pour lui. Cela semble étrange ; mais cent observations en font foi. Ils partent du dénouement, c'est-à-dire du minimum de faits aboutissant à un dénouement : « Je ferai épouser à un homme très raisonnable une fille qui a eu un enfant. » — « Je ferai adopter par un mari l'enfant que sa femme a eu d'un autre », etc. Minimum de faits, dénouement ; à proprement parler, dénouement et rien que cela : voilà d'où ils partent ; puis ils arrangent personnages et situation au mieux pour produire ce dénouement de façon vraisemblable. C'est qu'ils sont des logiciens. Ils sont aussi des observateurs et des moralistes ; s'ils ne l'étaient pas, ils ne feraient rien qui valût ; mais ils sont avant tout des logiciens, très subtils, très adroits et très sûrs. M. Jules Lemaître est avant tout un moraliste. Ce qu'il voit d'abord, c'est les personnages, et à quoi il s'attache de tout son cœur, c'est aux personnages. Il les met dans une certaine situation, choisie pour les présenter sous leur principal aspect et sous leurs différents aspects ; et puis il voit où cette

situation et ce qui en découle peut les mener, c'est-à-dire qu'il songe au dénouement. Or une situation peut avoir plusieurs dénouements : la preuve, c'est que nous ne savons jamais dans la vie réelle ce qui arrivera. Si telle situation n'avait qu'un dénouement possible, nous saurions toujours, en présence de chaque état des choses, ce qui doit en résulter. M. Jules Lemaître, précisément parce qu'il voit la vie même, quand il fait une pièce, la vie avec sa complexité et son incertitude, semble toujours, ou souvent, hésiter sur le dénouement. Il y en a plusieurs possibles d'une *possibilité réelle;* mais il y en a un seul qui soit de nature à satisfaire nos instincts de logique, un seul qui réalise cette logique immanente des choses, laquelle n'existe pas, mais que nous mettons, nous, dans les choses, et que nous voulons y retrouver ; un seul enfin qui puisse nous faire dire : « C'est cela qui *devait* arriver. » M. Lemaître ne le voit pas toujours. Il n'a trouvé qu'après la première représentation et même la troisième ou quatrième, le dénouement logique, le dénouement vrai (vous m'entendez bien, cela veut dire le dénouement qui doit paraître le vrai au public) de *Révoltée*. Il a hésité sur le dénouement de *Mariage blanc*, si naturel, pourtant, allant presque de soi, ne pouvant être que la volonté débile d'un homme inférieur fléchissant sous le devoir trop lourd qu'il s'est fait et gâchant sa belle œuvre commencée.

Ainsi, souvent ; — et, comme on vient de le voir, c'est presque un éloge que j'adresse là à M. Lemaître. Ah! les pièces qui ne finissent pas, qui « laissent faire au temps », qui n'ont qu'un demi-dénouement, comme elles ressemblent à la vie même! Le dénouement du *Cid*, le dénouement du *Misanthrope!* Cependant ce n'est tout à fait permis qu'aux hommes qui sont tout à fait des hommes de génie, ces choses-là!

De même les préparations nécessaires sont réduites au minimum chez M. Lemaître. Il a fait la théorie de son défaut, (Naturellement! Nous ne faisons que cela toute notre vie. Si nous sommes incorrigibles de nos travers, c'est que nous les prenons toujours pour des qualités.) Il a fait dans plusieurs articles la théorie de la négligence des préparations. Ai-je besoin, a-t-il dit, de tant de préparations pour prévenir le public que cet homme que je lui présente est un libertin, un

vaniteux et un imbécile? Du moment que je lui présente un homme... Ai-je besoin de tant de préparations pour lui faire bien entendre que cette femme que je lui présente est vaniteuse, menteuse et têtue? Du moment que... Si je lui présentais un Polyeucte, je n'aurais pas assez d'un premier acte pour le préparer à toutes les étrangetés qu'un Polyeucte contient en lui et qu'il déploiera pendant cinq actes. C'est là qu'il faut des préparations, et vous savez que Corneille n'en a pas assez mis. Mais moi, auteur de comédies, peintre de l'humanité moyenne, je n'ai besoin que de préparations très sommaires.

Il a raison à peu près, M. Lemaître; cependant, il reste tout de même la manière particulière dont un homme est ce que tous les hommes sont. Il y a toujours la façon. Et c'est cette façon qu'il faut toujours bien faire entendre au public par des avertissements très précis. Croyez-vous que je sois très dûment prévenu, par le premier acte de *Révoltée*, de ce qu'est vraiment Hélène? Pas tout à fait. J'ai vu en elle la révoltée, et je n'ai pas vu très clairement la snobinette que la révoltée recouvrait. Or, c'est la snobinette qui est le fond et c'est la révoltée qui est l'écorce; c'est la snobinette qui est le caractère et c'est la révoltée qui est le rôle. Et vous m'avez fait prendre (j'exagère un peu ; mais pas tant que cela) le rôle pour le caractère. Vous m'avez jeté sur une fausse piste. — Et Jacques de Thièvre, dans *Mariage blanc!* Ce qu'il est, ce que j'ai dit plus haut qu'il était, ce n'est qu'après le dénouement, ce n'est que rentré chez soi qu'on s'en aperçoit clairement. Après le premier acte, on le prend pour un blasé, sans doute, mais qui, curieux de sensations rares, et n'en ayant plus qu'une à savourer, celle de faire le bien, s'attelle à une bonne action avec la force, qui n'est pas si grande après tout, de la mener à bien. De sorte qu'au troisième acte, quand on le voit, au moment où il aime le plus saintement sa pauvre petite sœur-femme, repris par ses vices et cédant à l'attraction sensuelle de Marthe, on reçoit un coup, on ne comprend pas. Ce n'est que plus tard et trop tard qu'on réfléchit, qu'on se dit : « Cela devait être. Est-ce qu'un viveur peut jouer longtemps le rôle de saint? Est-ce que le docteur, et la mère de Simone, et tout le monde ne nous avaient pas prévenus.

nous, en exprimant des doutes sur les succès de la tentative de Jacques, et même sur la pureté, sur l'intégrité de ses sentiments? » Sans doute: mais il faut bien que ce soit un peu la faute de l'auteur si ces préparations qu'il a faites (car cette fois, il en a fait), si ces précautions qu'il a prises, n'ont pas eu leur efficace. Il est certain qu'elles ne l'ont pas eue.

Je pourrais citer d'autres exemples; mais il faut se borner. Suffit que je me sois expliqué sur le plus grave défaut de ce théâtre, et sur la plus grave imperfection, semble-t-il, de l'esprit même de M. Lemaître considéré comme dramatiste. Ce qui en résulte, à l'ordinaire, c'est quelque chose de bien curieux, et que je viens de pleinement éprouver en relisant tout le théâtre de M. Lemaître : c'est que ses pièces paraissent d'autant meilleures qu'on les relit, ce qui est le contraire du train courant des choses. Cela prouve qu'elles ont du suc et de la substance, assurément; mais cela prouve qu'elles sont moins faites qu'elles ne devraient l'être pour le but essentiel, après tout, d'une pièce de théâtre, pour l'effet immédiat. Les prodigieux contresens du public et de quelques critiques sur les pièces de M. Lemaître, sur certaines d'entre elles, du moins, s'expliquent par là. L'ennemi-né de M. Lemaître, c'est le critique du lendemain; il n'a presque jamais compris, vous pouvez m'en croire: j'ai quelques raisons pour le savoir. Son ami, déjà, c'est le critique de huit jours après: par exemple, le critique du *Journal des Débats*. Et enfin son meilleur ami, — je voudrais du moins qu'il le crût, et, pour mon compte, j'en suis sûr, — c'est le critique qui le relit après qu'un peu de temps a passé sur ses œuvres.



Mais il faut en venir aux deux ouvrages de M. Lemaître qui ont paru presque simultanément le mois dernier, et qui ont été deux succès notoires.

L'Age difficile est une étude d'âme complète et en même temps l'étude d'un des âges de la vie humaine, et en même temps un croquis d'un coin très curieux de la société contemporaine.

Voyez comme on connaît Chambray tout entier, comme

est observée ici cette loi de tout roman ou de toute pièce dramatique, que la biographie du personnage principal, au moins, doit être entièrement connue du lecteur. Chambray était un homme énergique, ardent et autoritaire; et, comme presque tous les énergiques et autoritaires, c'était un cœur très tendre, possédé du besoin d'aimer et d'être aimé. A vingt-cinq ans, il a aimé une jeune fille, signe très particulier, la plupart des hommes de notre temps aimant à vingt-cinq ans une femme de trente-cinq et se réservant d'aimer une jeune fille vers la cinquantaine, ou, plutôt encore, la plupart des hommes de notre temps n'aimant jamais personne et épousant quelqu'un pour leur « établissement » vers trente ans et s'offrant quelques distractions avant et après.

Cette jeune fille, il n'a pas pu l'épouser: peu importe l'empêchement. Il a voyagé, il a travaillé, il a fait sa fortune. A quarante ans, toujours poursuivi par ce besoin d'aimer qui ne le quitte point, il a adopté une nièce éloignée, l'a élevée, l'a adorée, l'a mariée avec le plus cher de ses élèves, le choisissant timide et un peu gauche, d'instinct, pour rester seul maître du cœur de Jeanne. Il demeure avec eux. Leurs enfants sont ses petits-enfants. Il est heureux. Les jeunes époux s'aiment profondément, mais avec un témoin qui les paralyse, arrête leur expansion, est toujours entre eux comme un écran. Ils s'aiment sans qu'ils puissent savoir à quel point chacun est aimé de l'autre.

Ce qu'est devenu Chambray? Une belle-mère en redingote. Forme rare, mais la plus désagréable du monde, de la belle-mère. Conséquence : le jeune mari, annihilé chez lui, s'est un peu amusé ailleurs. Oh! un rien, une femme du monde qui se donne pour de l'argent. On aime, quelquefois, une cocotte; on aime, moins souvent, une femme du monde, parfois encore cependant, par snobisme; mais la femme du monde qui « emprunte » perd tout son prestige de femme du monde: c'est une cocotte hors de sa sphère, une cocotte déclassée, un être hybride, on ne l'aime pas longtemps. Cependant Jeanne ayant appris la fredaine de son époux, il y a esclandre.

Que fait Chambray? Ce que font les belles-mères. Il jette de l'huile sur le feu, exagère les torts du mari, écarte le mari pour qu'il ne se justifie pas, pousse au divorce : « Ah! ma

chérie! Quel misérable! Sache bien bien qu'il ne te reste que ta mère... »

Seulement, il y a des accidents qui rétablissent la situation, des tremblements de terre qui consolident une maison en la ramenant du côté opposé à celui où elle penchait. Quelque soin que prenne Chambray pour écarter l'un de l'autre les époux, l'esclandre nécessite entre eux une explication; et cette explication, c'est la première qu'ils aient eue ensemble, et c'est la première occasion qu'ils aient eue de se montrer l'un à l'autre à quel point ils s'aiment, et d'apercevoir nettement pourquoi ils ne s'en étaient pas rendu compte jusqu'alors. La cause de tout, c'est Chambray. Il faut se séparer de Chambray: c'est une ingratitude nécessaire: une belle-mère, si exquise qu'elle soit, ne peut avoir qu'un mérite, c'est l'absence.

Voilà Chambray seul au monde, Que faire? « A l'action! » dit le moraliste! Les moralistes, qui, du reste, n'agissent jamais, sont bons là! L'action est excellente pendant un demi-siècle, dans la vie. Après ce laps, on a quelque envie et quelque droit de songer à autre chose. Les hommes s'agitent, mais non pas pour s'agiter: « Ils tendent au repos par l'agitation. » C'est du Pascal; c'est assez bien écrit. Si Chambray était un ambitieux, il n'y aurait pas de question, parce que l'ambition ne finit jamais et recommence toujours. Mais c'est un simple actif qui a travaillé son petit demi-siècle, pas plus, tout juste, pour se faire une vieillesse douce. Elle lui manque. Que faire? « Ce que tu n'as jamais fait, lui dit un de ses vieux amis. — Quoi donc? — Des sottises. — Pourquoi pas? » Et une jeune femme se présentant, précisément la femme du monde à honoraires que j'ai eu l'honneur de vous présenter ci-dessus, Chambray l'invite à souper à peu près comme un malade achète un flacon de morphine.

C'est la moralité de cette comédie. Si on ne s'est pas marié à vingt-cinq ans, de manière à être grand-père à cinquante, lorsque les cinquante-cinq arrivent, on tombe à madame Yolande de Montaille, dite Yoyo dans l'intimité, c'est-à-dire par tout le monde.

Maintenant, comme ce brave Chambray nous est sympathique tout de même, l'auteur, après s'être arrêté et même un peu appesanti sur ce dénouement, lui en a substitué un

autre moins douloureux. L'ancienne aimée de Chambray revient à point, en cheveux blancs, pour l'épouser. Chambray acquiesce. Sa vieillesse ne sera pas délicieuse; au moins aura-t-elle de la dignité.

Voilà ce que j'appelle une biographie morale complète, d'une grande sûreté, d'un dessin très net, et d'une moralité très saine, ce qui, après tout, ne gâte rien; et voilà aussi ce que j'appelle une bonne étude d'un âge de la vie humaine. Chaque âge ayant ses conditions toutes particulières, nous arrivons à chaque âge comme si nous y naissions. Il y a par conséquent une morale pour chaque période de notre vie. Un bon traité de morale devrait contenir les chapitres suivants : « *De l'Enfance; — de la Jeunesse; — de l'Age mûr; — de l'Art de vieillir : — de l'Art de mourir.* » C'est un de ces chapitres qu'a écrit M. Jules Lemaître; il peut se résumer en ces quelques mots : « Quand vous vieillissez, ne soyez pas incommode aux autres. *Multa senem circumveniunt incommoda.* Le vieillard est tout assailli d'incommodités. Mais surtout il en constitue une. Il faut prendre garde à cela. » Il n'y a rien de plus juste.

Et enfin l'*Age difficile* est une petite peinture de toute une région de notre société contemporaine. La famille Yoyo est d'une vérité charmante. Le père, vieux clubman, viveur fourbu, qui a des intermittences de fringance et de lassitude, emprunte à sa fille l'argent qu'elle emprunte à ses amants, et, est, du reste, un très galant homme : car, s'il ne sait rien c'est qu'il ne veut rien savoir, mais enfin il ne sait rien. On n'a rien à lui reprocher.

Le mari de Yoyo vend aux amants de sa femme des bibelots, dont ils se défont, les rachète à vil prix, les revend très cher à d'autres. C'est un amateur éclairé, éclairé par tout le monde. Mais c'est un très galant homme : car enfin, il ne sait rien parce qu'il ne veut rien savoir; mais qu'il ne veuille rien savoir, cela n'empêche pas qu'il ne sache rien, et du moment qu'il ne sait rien, je ne sais pas ce qu'on peut lui dire.

Yoyo est très bien. Il faut qu'elle vive; il faut qu'elle aide son père à vivre; il faut qu'elle aide à vivre son mari. Elle se dévoue à ces tâches. Ce sont des devoirs trop lourds qui l'ont perdue, comme Giboyer. Son dévouement aux trois per-

sonnes qu'elle aime est sans bornes. En toute élégance, d'ailleurs. Sa vie officielle est très *select :* Hippique, Bodinière, salons de peinture et théâtres scandinaves. Les quinquagénaires disent d'elle : « C'est une artiste » ; les jeunes gens : « C'est une esthète » : et il n'est personne dans Tout-Paris qui ne fasse cas de son art et qui n'apprécie son esthétique. Ce qu'elle a de respectable, c'est sa simplicité et sa franchise. Elle n'est pas complexe. Elle n'est pas de ces femmes qui ont des amants pour leur ambition, d'autres pour leur vanité, et d'autres pour ce qu'elles appellent délicatement le cœur. Ces partages lui seraient odieux. Elle est toute à un seul but. Il n'y a que du sérieux dans sa vie sentimentale. A travers mille aventures, l'unité de son existence est admirable. Sa franchise ne l'est pas moins. On se sent en présence d'un négociant loyal qui ne vous trompe pas sur ses intentions : quand elle *flirte* avec vous, on sent qu'elle vous... estime : elle dirait, comme au XVIIIe siècle : « L'amour est le plus agréable des commerces ». Cette belle sincérité a quelque chose d'auguste. Yoyo est la femme de l'avenir. En attendant, la famille Yoyo est une famille comme on en voit quelques-unes dans le présent.

La pièce, en sa conduite, a quelques-uns des défauts qu'on trouve dans la plupart des pièces de M. Lemaître. L'art des préparations y manque encore. Le public, tout en comprenant très bien la siuation de Chambray dans sa famille et combien il y a là une situation forte, a été un peu étonné de l'empressement et de l'ardeur de Chambray à profiter de la faute de son « gendre » pour le séparer violemment de sa fille d'adoption. Il a semblé dire : « C'est ce que ferait une belle-mère ; c'est ce qu'un homme ne ferait jamais. » Pourquoi ? Parce qu'une belle-mère ne réfléchit pas. Elle est instinctive et impulsive. Elle est toute à sa haine. Elle est femme. Bien plus, elle ressent, *en femme*, l'injure faite à sa fille. Elle lui conseille rageusement le divorce, comme rageusement elle aurait voulu le sien, si son mari lui avait fait pareil outrage. Mais un homme, d'abord, n'éprouve pas ce dernier sentiment ; et, d'une façon générale, il réfléchit et raisonne davantage. Ce Chambray raisonne mal. Que gagnera-t-il au divorce ? De garder pour lui sa « fille » et

ses « petits-enfants », sans doute : mais sa fille désorientée, désemparée : car il la connaît assez pour savoir qu'elle aime son mari et qu'elle est de celles qui aiment toujours leur mari. Ce qu'il devrait faire, c'est garder le mari coupable, sur lequel il aurait barre bien plus qu'avant, et qu'il annihilerait, l'écrasant sous le souvenir de sa faute bien plus qu'il n'a fait jusqu'ici.

Ce n'est pas mal déduit : mais qu'aurait-il fallu pour que Chambray fût tout à fait vraisemblable au second acte et ne soulevât pas ces objections? Tout simplement qu'on nous prévînt, au premier acte, qu'il est une belle-mère, en effet, comme je vous en ai prévenus d'abord dans cette analyse : qu'il a pour Jeanne les sentiments à la fois d'un père et d'une mère exaltée; que ce sentimental, après avoir refoulé ses besoins d'aimer pendant toute sa jeunesse, les a reportés, avides, exigeants, douloureux, sur ce petit être dont il a été toute la famille. Alors, nous comprenions très bien. Il y a au second acte une tirade admirable où Chambray exprime tout cela dans un merveilleux langage. Eh bien! cette tirade, il fallait s'arranger de manière à la mettre au premier acte. Chambray est toute la pièce, et ce n'est pas Chambray en tout son fond qu'on nous présente au premier acte : c'est plutôt madame Yoyo. J'adore Yoyo, c'est entendu; mais il ne faut pas me faire croire au commencement que Yoyo sera le principal personnage. Surtout il faut que tout ce que fera le principal personnage dans tout le cours de la pièce ait son explication préventive dans le premier acte. C'est ce que j'appelle, non pas une règle, mais un procédé nécessaire,

De même, — quoique ceci soit beaucoup moins important, — je relèverai, en sens inverse, des maladresses qui sont comme de fausses préparations, qui sont des choses que le public prend pour des préparations et qui n'en sont pas, par où il est désorienté. Au troisième acte, le père de Yoyo vient voir son ami Chambray et cause avec lui des délices de la soixantaine amoureuse ; entre temps, il lui annonce que Yoyo va venir voir un peu son vieil ami Chambray; et puis, il revient sur ce qu'il y a de charmant à flirter à soixante ans, etc. Le public a cru que le vieux viveur venait offrir sa fille à Chambray, et a fait, là-dessus, un peu la moue. Je crois qu'il s'est

trompé, que cette scène est seulement préparatoire à la détermination générale que prend Chambray de faire la fête, et n'est pas une préparation particulière, si je puis dire, et une ouverture. Eh bien, il ne fallait pas que le vieux clubman parlât de Yoyo. Il règne, en tout cas, sur toute cette scène, une sorte d'obscurité, il y a dans toute cette scène une manière d'ambiguïté, qui doit plaire, je le parierais, à l'esprit un peu ondoyant de M. Lemaître et qui, je le confesse, a pour moi un ragoût assez piquant; mais qui est le contraire du *franc* et du *direct*, que le public réclamera toujours au théâtre. Malgré ces quelques imperfections, non seulement *l'Age difficile* est une excellente étude de caractères et une bonne étude de mœurs, mais encore c'est une des pièces les mieux conduites et les plus solides, les plus fortement engrenées que M. Jules Lemaître ait faites. Le progrès ici est évident et considérable. M. Jules Lemaître commence dans cette pièce à être pleinement maître, non seulement de son idée, mais encore de son instrument.

Le *Pardon* est, de toutes les pièces du théâtre de M. Jules Lemaître, la plus sombre et la plus cruelle, malgré la conclusion optimiste qu'il a cru devoir, je ne sais trop pourquoi, lui donner.

Georges aimait profondément Suzanne, sa femme. Celle-ci l'a trompé, niaisement, par ennui, par langueur au cours de longues après-midi. Il l'a chassée. Thérèse, une vieille amie d'enfance à tous deux, les rapproche, les met la main dans la main l'un de l'autre: « Allons! Pardonnez-vous! »

En pareil cas, c'est d'ordinaire la femme coupable qui pardonne. Mais nous ne sommes pas dans le vaudeville, c'est-à-dire dans la vie réelle; et ici, c'est le mari qui pardonne solennellement, d'un accent pénétré et profond. « Recommençons. Ne parlons jamais du passé. Parlons-nous comme si rien n'avait eu lieu... Ta mère va bien? Tu n'as pas eu froid en chemin de fer? Par quel train es-tu venue? » — Ce premier acte est d'une netteté, d'une sûreté, d'une carrure qui sent le grand maître du théâtre.

Vous entendez bien, si vous êtes homme, et encore mieux si vous êtes femme, que le pardon était sincère, mais n'était

pas réel. C'est comme l'amnistie, ces choses-là. L'amnistie efface le crime et en fixe le souvenir. Georges a pardonné; quant à oublier, c'est une autre affaire. Musset a dit profondément :

A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.

On peut ne pas pardonner, et, avec le temps, oublier; mais promettre l'oubli sans le secours du temps est une jolie illusion. Le second acte nous le fait bien voir. Georges est nerveux. Il prie, il supplie sa femme de sortir, de se distraire, d'aller au Bon Marché, d'aller faire des visites. Suzanne n'y comprend rien. Pourquoi sortir? Elle est bien là. Elle a oublié, elle. Les femmes sont merveilleuses pour cela... Pourquoi sortir? — Pourquoi? Mais, faible psychologue que vous êtes, Madame, parce que votre mari ne songe qu'au passé, ne veut pas vous en parler, ne peut pas vous parler d'autre chose, et sent que si vous restez là, ce qu'il a sur les lèvres va s'échapper, et qu'il va vous faire, en pleurant de rage et en hurlant de fureur d'avoir la lâcheté de vous la faire, la scène la plus odieuse, la plus affreuse, la plus humiliante pour vous et pour lui, qu'on ait jamais faite à une femme.

Suzanne reste. La scène arrive: « Non! je ne puis pas ignorer... Je veux savoir... Comment *cela* est-il arrivé? Où? Quand? Combien de fois? L'aimais-tu?... Étais-tu... étais-tu heureuse? » Ah! il a une belle audace, M. Lemaître. Il nous met mal à l'aise avec un emportement de hardiesse et comme une gageure d'impudeur. Mais « morbleu! il a raison », comme disait le capitaine à un sermon de Bourdaloue. Son métier est de dire la vérité: et il n'y a pas un mot de cette scène abominable qui ne soit la vérité même. Nous nous sentions mis à nu par une main brutale, mais d'une science et d'une sûreté merveilleuses autant qu'implacables. Ce que nous avons tous dit, eh! sans doute, non pas toujours à haute voix, mais dit tous de cette voix intérieure qui est la vraie, ce que nous avons tous été sur le point de dire et de crier, ce qui est la seule chose à laquelle nous pensions auprès de la femme que nous aimons et qui en a aimé d'autres, et ce que la femme que nous aimons et qui en a aimé d'autres *entend* sans cesse dans notre accent, dans notre attitude et

dans nos yeux quand nous lui parlons de l'exposition d'horticulture ou que nous lui faisons des madrigaux, à moins qu'elle ne soit qu'une pintade, ce qui en pareille affaire est très rare: — voilà ce que Georges dit à Suzanne dans cette scène atroce parce qu'elle est vraie.

Sur quoi Suzanne sort et Thérèse arrive.

Elles font toutes les deux une fière sottise. L'une sort et l'autre entre juste au moment psychologique de la faute à commettre. Georges est absolument préparé à tromper sa femme. Il vient de remuer avec une âpre insistance de curiosité libertine des révélations de libertinage; il vient, aussi, de sentir, au fond de lui, je ne sais quel désir sourd d'un « amer plaisir de revanche ». Tout cela, à moitié conscient, le pousse, au moins, — et c'est un commencement qui peut mener loin, — à s'épancher avec Thérèse, à évoquer les souvenirs d'enfance, à songer qu'il aurait pu l'épouser, et à le lui dire...

Thérèse aussi est préparée. Beaucoup moins; mais, pourtant, songez que, pendant l'absence de Suzanne, elle a été la confidente et de Suzanne et de Georges. Voilà trois mois qu'elle frôle un drame d'amour physiologique et qu'elle y est mêlée, et qu'elle en reçoit comme l'insensible contagion; voilà trois mois qu'elle parle d'amour avec Georges, et l'on sait assez que parler d'amour, c'est déjà le faire. En cinq minutes, dans une scène très savamment conduite, Thérèse est devenue la maîtresse de Georges, non sans une certaine stupéfaction du public, sur quoi nous aurons à revenir.

Au troisième acte, Georges en a déjà assez de Thérèse. Évidemment! Au fond, ce n'est que sa revanche qu'il voulait. Au fond, il n'aime que Suzanne. Vous savez quel animal sommeillant l'homme a toujours en son cœur. Il en a deux: celui que je viens d'indiquer, et de plus un paon. Chez Georges le paon est satisfait. Il ne songe plus qu'à revenir à Suzanne. Mais Suzanne a appris sa trahison et accable Thérèse d'abord, son mari ensuite de reproches. Ils ne nous intéressent pas du tout. Pour qu'elle ait le droit de les faire, il faut qu'elle s'en excuse, qu'elle explique pourquoi sa conduite à elle lui paraît plus pardonnable que celle de Thérèse, que celle de Georges: et ces excuses, explications et discussions refroidissent terri-

blement ces longues scènes. Nous n'y entrons pas. « Toi aussi!... Vous aussi!... Elle aussi!.. Moi aussi, mais pas tant que toi, pas tant qu'elle... » A quoi nous répondons : « Tous, tant que vous êtes, et autant les uns que les autres! Laissez-nous tranquilles! » Et le mari s'excuse encore, de son côté : « Moi aussi, comme toi, pas tant que toi, cependant, car... » Oh! Ah!

C'est que l'auteur veut nous mener à un dénouement optimiste et conciliateur et que sa pièce n'en comporte pas. Elle en comporte un, si, je le sais bien, avec le temps; elle en comporte un : l'oubli Mais il faut conclure tout de suite, et tout de suite il n'y a pas de dénouement optimiste possible. Le vrai dénouement, c'est le malheur frappant trois êtres qui l'ont mérité et qui ont tout fait pour l'attirer sur eux. Le vrai dénouement, c'est Thérèse s'éloignant avec un remords, Suzanne s'éloignant avec une tristesse, et Georges s'éloignant avec un désespoir. Il n'y a plus de vie possible (d'ici longtemps) entre ces trois imbéciles.

L'auteur plaide, il fait plaider Georges pour son dénouement. « Nous nous aimerons parce que nous sommes quittes. Nous nous aimerons parce que nous savons tous les deux ce que vaut ce qui est ailleurs. Nous nous aimerons parce que le mal qu'on s'est fait l'un à l'autre est un lien encore. » — Bonne plaidoirie; mais très mêlée de sophismes. Le mal qu'on s'est fait l'un à l'autre est un lien; c'est vrai. On s'aime des jalousies, des soupçons, des querelles, des bouderies, des dépits, presque des haines passées, c'est vrai. Le mot admirable de Taine sur le mariage : « On s'aime trois mois, on se dispute trois ans, on se supporte trente ans » est exact avec une addition : on se supporte, et doucement, gentiment, affectueusement, pendant trente ans, *parce qu'on* s'est disputé pendant trois ans. C'est vrai. Les grandes tendresses sont faites des cicatrices de l'amour. Mais distinguons : on s'aime de s'être blessés, oui; de s'être quittés et donnés à d'autres, non. La femme qui me trompe ne me blesse pas : elle m'abolit en elle; elle me tue. On revient de tout excepté de la mort. Jamais Georges et Thérèse ne s'aimeront. Ils pourront être des associés; des amoureux non, ou, s'ils le sont, ce sera de telle façon que le mot amoureux, n'appartenant

pas à la langue physiologique, est ici absolument impropre Le dénouement du *Pardon* est faux.

Le public l'a parfaitement compris, et ce qu'on a applaudi et chaudement, et avec raison, à la fin du troisième acte, ce sont les deux premiers.

On avait bien eu, çà et là, quelques hésitations au cours des deux premiers. Le premier pardon, au premier acte (car la pièce est pleine de pardons, elle devrait être intitulée *pardons* au pluriel, et même pardons, excuses), le premier pardon est un peu brusque. Georges vient de tempêter, devant Thérèse, contre sa femme. Puis, presque inopinément : « Eh bien, oui, je lui pardonnerai.— Elle est là ! — Ah ! c'est trop tôt. — Retournez-vous. Elle est derrière vous. — Pardonnez-moi ! — Je vous pardonne ! » Ce n'est pas aussi brusque que cela ; mais il s'en faut de peu. Il aurait fallu qu'on vît très bien que si Georges se décide à pardonner à Suzanne, *c'est surtout pour faire plaisir à Thérèse*, c'est subjugué et comme amolli par elle, c'est déjà amoureux d'elle : ce qui aurait préparé sa petite infamie du second acte.

A ce second acte, le public a évidemment trouvé que Thérèse cédait trop vite et presque sans aucune raison de céder. J'ai dit qu'elle était suffisamment préparée : mais rien précédemment ne nous indiquait qu'elle le fût. Elle semblait être une très honnète femme uniquement dévouée à Suzanne. Que tracasser dans une histoire d'amour sensuel prédispose merveilleusement à faire l'expérience de cette sorte de récréation, je l'ai dit ; mais il fallait qu'on nous mît d'avance un peu sur cette voie. Il fallait qu'au premier acte on vît pleinement, non seulement l'amitié de Thérèse pour Suzanne, mais un commencement de curiosité perverse chez Thérèse. C'est peut-être un peu indiqué dans le texte ; mais insuffisamment, il faut croire : car je ne pense pas que personne s'en soit douté.

C'est que, cette fois, M. Lemaître n'a pas seulement un peu négligé le fameux « art des préparations » ; il l'a franchement, carrément, vaillamment méprisé. Il a pris, c'est évident, un vrai plaisir à faire faire à ses personnages toujours ce que l'on n'attendait point d'eux, pour cette raison que les hommes sont parfaitement illogiques, impulsifs, jouets de passions qu'ils ne savent pas avoir, et dont ils ne s'aperçoivent qu'au moment

de l'acte où elles les conduisent, et même un peu après. C'est si vrai que tous ces personnages ne s'expliquent jamais *avant* et s'expliquent toujours *après*. Ils disent, *tous* : « Oui, j'ai fait cela. Sais-je pourquoi? Oui, je le sais, maintenant : c'était ceci, c'était cela; mais au moment où je l'ai fait, non, je ne savais pas pourquoi je le faisais. »

Il a parfaitement raison, M. Lemaître, et ceci est d'un psychologue profond, tout simplement. Nous ne démêlons jamais le vrai motif de nos actes qu'après les avoir commis. Mais encore, au théâtre, il faut que moi, spectateur, je voie dans le cœur des personnages mieux qu'ils n'y voient eux-mêmes, que je les voie se diriger vers des actes qu'eux-mêmes ne prévoient point et dont même ils ont horreur, sans quoi je ne comprendrai pas vos créatures, et elles me sembleront des incohérents. Et comment, avec clarté, n'ayant pour expliquer les sentiments inconscients encore de mes personnages que les paroles de mes personnages eux-mêmes, puis-je montrer en eux des sentiments qu'ils ne peuvent pas exprimer, ne les sentant point? — C'est votre métier; et ceci ne veut rien dire, sinon que le métier d'auteur dramatique est plus difficile que celui de romancier.



Tel qu'il est, le *Pardon* me paraît une œuvre singulièrement forte, caractéristique surtout de l'évolution littéraire de M. Lemaître. Je disais autrefois de M. Lemaître, à propos du *Député Leveau :* « M. Lemaître serait-il un Sedaine contenu dans un Chamfort? Aurait-il au fond de son être très complexe, à côté du railleur malicieux et spirituel, un attendri, créateur d'âmes simples, douces et bonnes, et prenant plaisir à les montrer, à les parer, et à les caresser en les montrant? S'il en est ainsi, qu'il n'écarte pas le Sedaine, qu'il le garde, sans le cultiver, sans l'attifer, mais qu'il le garde. » — Ma vanité me persuade que j'ai une grande influence sur M. Lemaître; mais une pénible loyauté me force à dire qu'il a pris mon conseil comme un excellent avis à ne pas suivre. De plus en plus sa comédie est devenue pessimiste, méprisante et cruelle. De moins en moins — que voulez-vous? il a vécu! — de moins en moins

il a vu des honnêtes gens dans le monde ; de moins en moins il y a vu des âmes douces, humbles, bonnes et dévouées : de moins en moins il y a vu des âmes. Il a complètement mis à la porte le Sedaine. Dans *Flipote*, rien que des vanités surexcitées jusqu'à une sorte de folie ou au moins de neurasthénie bouffonne ; dans *l'Age difficile*, d'assez bonnes gens faisant de petites vilenies assez rebutantes, ou se rendant insupportables par leurs qualités mêmes dont ils ne déploient que l'excès et, à côté d'eux, d'admirables, de merveilleux gredins à qui le sens moral est tellement étranger qu'ils semblent vivre dans un monde où il n'a jamais été connu même de nom. Dans le *Pardon*, l'abjection absolue des êtres qui ne vivent que pour l'amour, et pour qui l'amour, à chaque mot qu'ils disent, on le sent, est tout ce qu'il y a de plus bas et uniquement ce qu'il y a de plus bas dans l'amour.

Suis-je scandalisé? Pas du tout. Si j'étais absolument franc, c'est-à-dire « si je disais la moitié de ma pensée »,— pour me servir d'un joli mot de M. Lemaître lui-même, — je dirais que le monde tel que je le vois — que voulez-vous, j'ai vécu ! — est à peu près celui que M. Jules Lemaître semble voir : et c'est pour cela que les dernières pièces de M. Lemaître m'ont fait un des plus vifs plaisirs que j'aie jamais rencontrés dans ma vie intellectuelle. Mais il ne s'agit pas de moi ; il s'agit de théâtre et de comédie. Or je dirai à M. Lemaître, en bon distincteur de genres (un drôle de métier, mais c'est le mien) que sa comédie devient de la pure satire, et que la comédie n'est pas la satire. C'est un désir très légitime qu'a la foule, en venant au théâtre entendre une comédie, de voir une représentation de l'humanité moyenne, et non d'ouïr une virulente imprécation (oratoire ou par simple exposition des faits, il n'importe) contre l'humanité.

Et par humanité moyenne il faut comprendre, — voilà le point — non pas la vraie moyenne humanité, mais ce que la moyenne humanité croit être. Les hommes sont très vils, et il n'est pas mauvais de le leur dire, et c'est l'office du sermon de Bourdaloue, ou de la satire, ce sermon laïque. Mais ils se croient mêlés de bien et de mal, et par là même ils le sont. L'illusion qu'ils ont de leur bonté relative est précisément ce qu'il y a de bon en eux, et, comme on sait, est productive même

des quelques actes bons que l'on relève çà et là dans l'histoire des hommes. Représenter l'humanité moyenne telle qu'elle se voit, c'est l'office de la comédie.

Elle n'est pas très exigeante, vous savez, l'humanité moyenne. Non, elle s'est très bien reconnue dans Molière et dans Lesage et même dans Maupassant; et certes ni Molière, ni Lesage, ni Maupassant ne l'ont peinte en bleu de ciel. Et elle admet, même, je l'admets avec elle, que la comédie glisse de temps en temps à la satire assez âpre, comme dans *Tartuffe:* mais c'est une affaire de mesure. Cette mesure, M. Lemaître tend un peu à la dépasser. Qu'il y prenne garde.

J'ai reçu une lettre de Yoyo : — j'ai de jolies connaissances, et encore je les choisis, comme dit Thouvenin : — eh bien, Yoyo est un peu blessée dans ses pudeurs par le *Pardon* : « Jésus, me dit-elle (je passe les compliments du commencement et les chiffres de la fin) Jésus a pardonné à la femme adultère... Ibsen... Tolstoï... *Maison de Poupée*... Saint Paul... Eh bien, M. Lemaître semble croire qu'on ne pardonne que quand on a besoin de pardon. Il oublie les âmes sublimes. Vous qui êtes si capable de comprendre les âmes sublimes... Certes, il y en a encore — eh! ai-je besoin pour le savoir d'autre chose que du cri de ma conscience, aigu et doux comme le cri d'un petit enfant — il y en a encore de ces âmes saintes, bleues comme un fjord, pour qui la vertu est facile, le dévouement naturel, le devoir impulsif... »

Yoyo est une femme charmante; elle représente, un peu affinée, l'humanité moyenne qui va au théâtre, dont je fais partie moi-même tant que je suis dans ma stalle, et cette humanité-là, en sortant, ne veut pas dire : « Mon Dieu, que l'homme est ignoble ! » mais : « Que l'homme est mêlé ! Comme le bien et le mal circulent et s'entrelacent en lui ! » Et elle donne là, non pas peut-être la vraie définition de l'homme; — cela, je n'en sais rien du tout, et je garde des doutes ; — mais la vraie définition de la comédie, je dis même de la plus distinguée, de la plus élégante et de la plus forte.

ÉMILE FAGUET.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LETTRES

A JOSEPH BONAPARTE

Vers la fin de l'automne, j'eus la bonne fortune d'être l'hôte de M. Levie-Ramolino, conseiller à la Cour de Bastia, dans cette exquise villa, située à mi-route de la promenade du Salario, qui abrita l'enfance de Napoléon. C'est là qu'il me montra les originaux des lettres suivantes, adressées à Joseph Bonaparte : il me permit d'en prendre copie et de les publier.

La lettre de Napoléon est du 22 juin 1792. Il a vingt-trois ans et est lieutenant d'artillerie. Il vient de prendre, en Corse, la direction des Patriotes : il s'est fait nommer chef de bataillon dans la garde nationale d'Ajaccio, et a déchaîné contre lui la colère de Paoli, des Peraldi et des Pozzo di Borgo. Rappelé de Corse par le ministre de la guerre, Lajard, il est accouru à Paris pour se justifier : il a assisté à la journée du 20 juin et son sens instinctif de l'ordre a été violemment froissé par le débordement des passions populaires.

La lettre de Lucien Bonaparte est du 24 juin. Il a dix-huit ans à peine. Il aime avec passion le bien public, la liberté et les lettres. Il exprime sur son frère, au nom des principes qui demeureront ceux de toute sa vie, un jugement dont la hardiesse et la précision sont surprenantes.

GASTON VAYSSIÉ.

I

LETTRE DE NAPOLÉON BONAPARTE

Vendredi, 22 juin 1792.

Mon cher frère,

M. de La Fayette a écrit à l'Assemblée contre les Jacobins; cette lettre que beaucoup de personnes croient contrefaite est très forte. — M. de La Fayette, une grand partie des officiers de l'armée, tous les honnêtes gens, la minorité de l'Assemblée, les ministres, le département de Paris, le roi sont d'un côté, la majorité de l'Assemblée, les Jacobins et la populace sont de l'autre. Les Jacobins ne gardent plus de mesure contre La Fayette qu'ils peignent comme un assassin, un gueux, un misérable; ces Jacobins sont des fous qui n'ont pas le sens commun.

Avant-hier, 70 000 à 80 000 hommes armés de piques, de haches, d'épées, de fusils, de broches, de bâtons pointus, se sont portés à l'Assemblée pour y faire une pétition: de là ils ont été chez le roi; le jardin des Tuileries était fermé et 15 000 gardes nationaux le gardaient; ils ont jeté à terre les portes, sont entrés dans le palais, ont braqué des canons contre l'appartement du roi, ont jeté à terre quatre portes, ont présenté au roi deux cocardes, l'une blanche et l'autre tricolore: ils lui ont donné le choix: « Choisis donc, lui ont-ils dit, de régner ici ou à Coblentz. » Le roi s'est bien montré, il a mis le bonnet rouge; la reine et le prince royal en ont fait autant. Ils ont donné à boire au roi, ils sont restés quatre heures dans le palais. Cela a fourni ample matière aux

déclamations aristocratiques des Feuillantines. Il n'en est pas moins vrai cependant que tout ceci est inconstitutionnel et de très dangereux exemple. Il est bien difficile de prévoir ce que deviendra l'Empire dans une circonstance aussi orageuse.

Je t'envoie une feuille du *Cabinet des modes;* cela aura dû être pour Paoletta[1], j'attendrai ta réponse pour Marianna[2], je suis plus indécis que jamais; voilà un mois que je suis à Paris et les papiers de la pépinière[3] ne sont pas arrivés; j'avais bien prédit ce qui arriverait.

L'armée de Lückner a fait quelque progrès, mais ce n'est qu'une bagatelle; la prise de Menin et de Courtrai est fort peu de chose. J'ai lu l'absurde lettre de Massaria[4]. Nous avons le plus grand intérêt de ménager Arena[5]; fais comprendre cela à Fesch et à Lucien.

Cataneo de Calvi est ici. Oh! misère de la folie humaine, il est devenu presque égaré, il joue toute la journée, perd souvent, a vendu ses habits et n'a plus qu'un mauvais frac bleu : il fait pitié; il n'a pas été voir sa fille depuis trois ans; la petite croit qu'il est en Corse. Ces nouvelles sont pour toi, car dans la position des choses, je ne vois qu'une vérité : c'est qu'il faut ménager ceux qui peuvent être et ont été nos amis.

Peraldi[6] m'a déclaré la guerre : plus de quartier; il est fort heureux qu'il soit inviolable, je lui aurais appris à traiter, mais cet homme est fou plus que jamais; il est peu estimé ici où il est fort connu.

Vous autres du département l'avez pris un peu brusque avec Arena; s'il vous tourne le dos il vous embarrassera et vous serez faiblement portés par les autres, et puis il a un grand crédit, et plus de talent que les autres, et est vraiment de la clique dominante.

1. Sa sœur Pauline.

2. Sa sœur, Élisa-Marianna, alors à Saint-Cyr.

3. Allusion à une demande d'indemnité introduite depuis longtemps contre l'État par la famille Bonaparte.

4. Ajaccien qui avait voulu s'emparer de la citadelle.

5. Le fameux Arena, député corse, qui au 18 Brumaire faillit, dit-on, poignarder Bonaparte. Le fait n'a jamais été historiquement prouvé.

6. Chef du parti aristocrate d'Ajaccio, et ennemi personnel de Napoléon.

Je t'ai écrit mille lettres, tu les auras sans doute reçues : j'ai reçu de toi cinq lettres exactement. Continue à les adresser à Pietri et à Lionetti.

Je t'ai écrit d'Ajaccio pour te parler de vingt-six fusils que j'avais à la maison : si tu pouvais les faire remplacer à Pietri qui est à Cervione, nous pourrions alors les garder, et dans le moment actuel, ils pourront nous faire grand besoin.

NAPOLÉON BONAPARTE.

II

LETTRE DE LUCIEN BONAPARTE

Acciani [1], 24 juin, IV de la Liberté.

Mon cher frère,

Vous me demandez mon extrait de baptême : je vous l'enverrai si je vais à Ajaccio : aux registres publics il n'y est pas, sûrement... Nous l'avons en papier timbré, firmé par le juge avec le cachet et il compte que j'ai dix-huit ans finis au mois de mai dernier.

Votre demande m'a fait naître cent idées ; elle a suscité mille tempêtes dans mon imagination ardente ; si vous avez quelque vue, pourquoi ne pas m'en faire part?... M'en croyez-vous indigne?... Croyez-vous que j'en abuserais?... En ce cas, je vous assure que vous vous trompez.

La lettre de Napolione m'a fait beaucoup de plaisir pour Marianna. « Elle est, dit-il, aristocrate, et j'ai dissimulé avec ces dames... » Voilà ce que je n'approuve pas ; je crois que l'on doit se mettre au-dessus des circonstances et avoir un parti décidé pour être quelque chose et pour se faire un nom : point d'hommes plus détestés dans les histoires que ces gens qui suivent le vent : je vous le dis dans l'effusion de ma confiance, j'ai toujours démêlé dans Napolione une ambition pas tout à fait égoïste, mais qui surpasse en lui son amour pour

1. Petit village du canton de Bocognano où madame Lætitia Bonaparte allait passer l'été avec ses enfants.

le bien public; je crois bien que dans un État libre c'est un homme dangereux... il me semble bien penché à être tyran, et je crois qu'il le serait bien s'il fût roi et que son nom serait pour la postérité et pour le patriote sensible un nom d'horreur...

Je vois, et ce n'est pas dès aujourd'hui, que dans le cas d'une contre révolution, Napolione tâcherait de se soutenir sur le niveau, et même, pour sa fortune, je le crois capable de volter casaque, peut-être je me trompe... Ressouvenez-vous que c'est à vous que je parle; je m'en expliquerai avec lui, car j'ai déjà un cœur trop formé pour suivre toute autre impulsion que la mienne en affaires publiques; vous ne pouvez pas vous imaginer avec quelle profondeur mon esprit est enthousiaste; je me sens le courage d'être tyrannicide, et si les méchants nous enveloppaient de nouveau de chaînes, mon nom ne sera pas obscur, je mourrai un poignard à la main et non en imbécile avec ces comédies prêtes à mon chevet. Dans cette solitude surtout, pensant toujours (car que faire?) je m'interne en moi-même et je développe mon caractère d'une manière bien fortement prononcée... et mes idées m'agitent tant qu'il faut que j'écrive sur ces idées; je ne puis rien faire autre, je m'occupe maintenant à une vision; j'ai commencé un chant sur Brutus, un seul chant à la manière des *Nuits d'Young* ou de ses petits poèmes, tels que *le Jugement dernier* et *la Mort d'Anne*... J'écris avec une vélocité étonnante, ma plume vole et puis j'efface, je corrige peu; je n'aime pas les règles qui bornent le génie et je n'en observe aucune; Young est mon modèle, il pénètre mon âme de mille traits. Je ne crois encore faire rien de bon, mais j'espère y parvenir à force de chiffonner...

Adieu, mon cher frère, tout le monde se porte bien; j'attends votre réponse; saluez Fesch.

LUCIEN BONAPARTE.

LE CAHIER BLEU

D'UN PETIT JEUNE HOMME

La Feuillée, 1er novembre 1893.

C'est une assez drôle d'idée qui m'est venue là, j'en conviens. Mais elle ne m'est pas venue toute seule, *de plano,* comme dit mon répétiteur de droit. Et les gens de bonne foi reconnaîtront que j'ai au moins une circonstance atténuante à invoquer. Qu'on en juge.

Ma sœur s'étant mariée le mois dernier, maman s'est aperçue que le départ de *Magdeleine* (elle tient à son *g*, ma sœur) la laissait dans un isolement profond, à un bout du château, tandis que je restais, moi, seul représentant mâle de la famille, à l'autre bout. Les nuits d'automne sont lugubres à la campagne, dans un château presque historique : maman a eu peur. Et, comme nous avions quelques jours encore à demeurer ici, elle m'a prié de prendre provisoirement la chambre de ma sœur envolée. Me voilà donc transplanté dans un appartement de jeune fille : bois laqué blanc et cretonne bleu pâle. Or, en mettant les tiroirs à l'envers, pour en faire disparaître les dernières reliques de ma sœur, colifichets de jeune fille et accessoires de cotillon, je trouve un magnifique registre bleu, bleu pâle comme le mobilier ; et, en tête de la première page, aux trois quarts déchirée, je lis ce titre : *Le*

Cahier bleu de mademoiselle ***. Quant aux autres pages, elles sont parfaitement intactes, — ou plutôt elles l'étaient, puisque me voici présentement occupé à en noircir une et que je me propose de noircir aussi les autres.

Il est de toute évidence que ma sœur, inspirée par de pernicieuses lectures, avait entrepris d'écrire ses impressions ou ses mémoires, et que son mariage ou la disette d'événements saillants dans sa vie de jeune fille l'a empêchée de pousser l'accomplissement de ce beau dessein au delà d'une demi-page d'écriture, qu'elle a eu soin d'anéantir avant de prendre son vol. Ce serait grand dommage, me suis-je dit, qu'un si merveilleux cahier ne servît à rien. Quant à y griffonner des notes de droit romain ou de droit coutumier, ce serait encore plus regrettable. Mais pourquoi ne pas reprendre à mon compte l'idée de ma sœur? Je n'ai pas encore eu beaucoup d'occasions d'être impressionné notablement, ni, par suite, d'écrire mes impressions. Mais il m'est bien permis d'admettre que, doublant sous peu de jours, le cap de la majorité civile, et devant me « répandre dans le monde », cet hiver, j'aurai désormais des impressions présentables. Enfin, nous verrons bien.

Il y a beaucoup de jeunes filles qui ont plus ou moins rédigé leurs tablettes intimes, plus ou moins publié leurs cahiers bleus ou roses. Mais les épanchements littéraires ou soi-disant tels d'un petit jeune homme, — d'un « *p'tit june homme* », comme chante si drôlement Félicia Mallet, — c'est infiniment plus rare. Je me propose donc, sinon pour l'édification des masses (car il n'est pas encore bien certain que j'affronte la publicité), du moins pour mon ébaudissement particulier, de consigner ici même, sur ce mirifique cahier bleu, tout ce que j'éprouverai, — oui, TOUT, je le jure! — au contact des hommes et des femmes de mon monde ou d'un autre. J'écrirai, à moins que je ne sois particulièrement inspiré, du style qui m'est habituel, encore qu'il soit quelquefois un peu vert. Excusez donc les fautes de l'auteur : il est de son temps, s'il n'est pas autrement fier d'en être; et il ne brigue point une récompense académique, bien qu'il ait eu jadis, au grand concours, un accessit de dissertation française sur un sujet de philosophie transcendantale,

— soit dit sans intention de fasciner personne ni de capter aucune confiance.

Jusqu'à présent, j'ai été tenu comme on ne l'est pas, ou comme on ne l'est plus. En tant que potache, je n'ai jamais eu à souffrir beaucoup, c'est vrai, puisque j'étais externe. Mais d'un surveillé! Toujours flanqué d'un précepteur ou d'un répétiteur ou d'un accompagnateur quelconque. Croiriez-vous que j'en serais peut-être encore à chercher une occasion de m'initier à la plus fondamentale des lois naturelles, si je n'avais eu le prétexte des promenades à cheval et à bicyclette? — Pour ne pas me laisser aller seul, en ces circonstances, il eût fallu payer quelqu'un, spécialement chargé de m'accompagner, et les accompagnateurs équestres, ou même montés sur roues, coûtent cher. C'est grâce à cette considération d'économie domestique, toute puissante sur les esprits bourgeois bien ordonnés comme celui de maman, que j'ai pu me livrer, assez souvent, à un genre de sport qui ne figurait pas au programme maternel. — Quant aux cours de droit de première année, on m'a dispensé de les suivre, et on les a remplacés par des répétitions à domicile : c'était plus sûr. Et pour ce qui est enfin du service militaire, que ma qualité de fils de veuve réduit pour moi à une année, on m'a obtenu un sursis.

Maintenant, on va me rendre mes comptes de tutelle : neuf cent et quelques mille francs, dont l'administration va passer des mains maternelles aux miennes. Eh bien! je ne suis pas ébloui. Je sais le prix des choses et le taux des bonnes valeurs. Ce sera juste si j'aurai de quoi faire une toute petite figure sur la scène du monde — du mien. — Et je n'ai pas l'intention de dilapider mes modestes deniers. Pas de chevaux, sauf mon cheval à deux fins, que je trouverai bien moyen de continuer à faire nourrir par maman. Pas de garçonnière, autre que mon entresol du devant de l'hôtel, lequel entresol, enfin débarrassé de l'installation parasite d'un précepteur, est suffisamment vaste et indépendant pour un brave jeune homme qui n'a pas l'intention de tenir un asile de nuit à l'usage des petites abandonnées. Pas de maîtresse entretenue en tout ou en partie : en tout, ça coûte trop d'argent; en partie, ça ne rapporte pas assez d'agrément. Profiter des occasions, voir venir, garder ses mains libres pour le cas où un gros sac passerait à portée.

sous forme de jeune personne à marier ; voilà, sur la matière, mes pensées de derrière la tête. Mais, avant tout, ne pas plus s'empêtrer dans les complications budgétaires que dans les sujétions sentimentales : qui trop embrasse mal étreint. Les neuf dixièmes des gens du monde, aujourd'hui, pataugent dans les embarras d'argent, parce qu'ils veulent mener un train de plus en plus dispendieux, à l'aide de ressources sans cesse décroissantes : ils ne tiennent aucun compte du renchérissement de la vie, ni de la dégringolade du loyer des capitaux. L'économie politique n'est cependant pas faite pour les pauvres, non plus que pour les chiens : elle est faite pour les gens riches, car elle ne peut servir qu'à eux. — Allons ! je ne suis pas en route pour le conseil judiciaire : et mon petit plan de vie, s'il n'est pas original de tout point, notamment en ce qui concerne la recherche du gros sac à marier, a du moins le mérite de ne pas trop ressembler aux projets de haute ou basse noce élaborés par les futurs émancipés. De ce chef, je suis digne de ma propre estime, et je me l'accorde.

Paris, 15 novembre.

Mes affaires — puisque j'ai maintenant des affaires — sont en bonne voie de règlement. Nous avons été chez le notaire de la famille. La séance n'a pas manqué d'intérêt. J'ai su que j'avais à moi, dès à présent, un million tout rond, grâce à la générosité de ma mère, très riche, d'ailleurs, et qui a bien voulu prendre à son compte certaines charges fort lourdes, dont le poids devait logiquement retomber sur moi. — a dit le notaire avec une conviction professionnelle : — par exemple, les réparations de la Feuillée, dont ma mère n'a que l'usufruit, et dont je suis nu-propriétaire. Ici, avec accompagnement de simagrées notariales pour clients riches, un petit *speech* sur l'ancienneté de ma famille, l'honorabilité de feu papa, l'origine si pure de notre fortune... Parbleu ! je le connais, l'historique de la famille et de sa fortune. Mon arrière-grand-père s'appelait Andry tout court ; acquéreur de biens nationaux, il prit l'initiative, louable d'ailleurs, de restituer à qui de droit la moitié de ses acquisitions, sous cette

réserve qu'on lui reconnaîtrait des titres légitimes à la possession de l'autre moitié, où figurait la superbe terre de la Feuillée. Un peu plus tard, mon grand-père prenait le nom de cette terre ; et c'est pour ça que je m'appelle Marc Andry de la Feuillée. Un peu plus tard encore, mon père vendait une partie de ladite terre, qui lui était échue en partage, pour mettre de l'argent dans quelques grandes affaires industrielles et financières dont on s'empressait de le nommer administrateur ; puis il épousait maman, qui était fille d'un gros entrepreneur de transports ; et c'est pour ça que nous sommes presque très riches. Oui, grâce à tout ça, dans la société bigarrée d'à présent, nous avons une fort jolie situation : finance et aristocratie panachées. Il y a même des gens (ma sœur Magdeleine en est) qui ne sont pas bien loin de s'imaginer que nous sortons de la cuisse de Jupiter, par l'entremise d'un certain messire Jacques-Hubert de la Feuillée, sénéchal de Bourgogne, unique illustration d'une famille éteinte, avec laquelle, d'ailleurs, nous n'avons rien de commun que notre nom, usurpé comme tant d'autres aujourd'hui. — Moi, je vois les choses comme elles sont : j'ai l'œil froid.

Froid, mais vif. Ainsi, en feuilletant les paperasses qui ont été mises à ma disposition, j'ai parfaitement vu que cette canaille de notaire nous avait abominablement grugés. Ah ! les bons vieux tabellions d'antan ! Où sont-ils ? Mais où sont les magistrats intègres, les fonctionnaires incorruptibles, les domestiques fidèles ? Tout est dans le mouvement : chacun fait danser l'anse du panier. Il n'y a pas là de quoi m'étonner, ni me scandaliser outre mesure ; ça me contrarie seulement un brin quand il s'agit de l'anse de mon propre panier. Enfin, j'en serai quitte pour lui faire entendre, à ce farceur de notaire, que les petits jeunes gens d'aujourd'hui, avec leur carreau dans l'œil, voient plus clair que les personnes d'un certain âge, comme ma mère, avec leurs binocles ou leurs faces-à-main.

Donc, me voilà millionnaire comme tout le monde, comme tous les gens qui ne sont pas de simples meurt-de-faim. Mais ce n'est pas une raison pour se laisser *taper* par ces derniers. Je veillerai. A notre époque, cependant, je suis assez d'avis qu'il faut savoir donner ; la charité est un dérivatif : ça ne suffira certes pas à sauver la société, mais ça lui permettra

peut-être de durer autant que nous, ce qui est l'essentiel. Je donnerai donc, quand l'occasion s'en présentera.

Au reste, j'aurai toujours moins de peine à trouver l'emploi de mon argent qu'à trouver l'emploi de mon cœur. En ai-je un, d'abord? Peut-on en avoir un, par le temps qui court? C'est assez douteux. Et, pour ma part, je ne suis pas dupe de ces prétendues réactions sentimentales, spiritualistes, néo-chrétiennes et autres. Ce sont de pures balançoires. Rien de tout ça n'est sincère, du moins autour de moi. Car je ne vois que des gestes oratoires ou des attitudes de cabotins, et pas la moindre velléité sérieuse d'immoler quoi que ce soit sur les autels restaurés, remis à neuf, des dieux soi-disant ressuscités. Et puis, on aura beau faire, il sera toujours ridicule de se dire chrétien ou simplement spiritualiste, fût-ce *néo*, quand on ne croit pas à la divinité de Jésus-Christ, et qu'on n'est pas bien sûr d'avoir une âme distincte de sa périssable carcasse, — ni même d'avoir une âme quelconque. — Tout de même, à mon âge, et pendant longtemps encore, j'espère, il faut s'attendre à éprouver l'impérieux besoin de penser à quelqu'un, ce qui est une des plus sûres manières de penser toujours à quelque chose.

Mais à qui penserai-je? Les filles m'amusent assez, mais elles me dégoûtent infiniment. Chose bizarre! à l'inverse des autres hommes, je ne les aime que pour leur conversation! Causer, dîner, rire avec elles, tant qu'on voudra! — Je ne parle pas de souper, ces dames ne soupant presque plus et préférant ajouter à leur petite note personnelle le prix d'un honnête médianoche. — Pour le reste... nenni! Pas toujours nenni, car on a ses moments de faiblesse; mais enfin, ce n'est pas ça qui vous satisfait. C'est de l'amour réglementaire. Car, chez ces dames, tout se passe, plus que jamais, administrativement. Et des frais! Foin de cet amour-là! Et puis, franchement, on ne peut pas y penser dans l'intervalle des rendez-vous : on donnerait asile, en son esprit, à un trop grand nombre d'étrangers.

Mais alors, à qui se vouer? Les jeunes mondaines d'aujourd'hui sont de vrais tourbillons; leurs amants, quand elles en ont, ne les embrassent qu'entre deux portes. — Cruelle perplexité que la mienne!

3 décembre.

Hier, premier grand dîner de la saison, chez les Fretteville. Une surprise, une révélation m'y attendait. J'avais pour voisine de table la marquise de Guèbre, dont le portrait, d'après ce qu'on m'a raconté, fit sensation à l'Exposition de 1889. Elle a trente-six ou trente-sept ans, je crois, — plutôt même trente-huit ou trente-neuf, si les calculs de mon autre voisine de table sont exacts. — C'est donc une de ces belles mondaines un peu mûres dont on dit volontiers : « la toujours charmante madame Une Telle ». Je l'avais à peine entrevue, l'année dernière, en deux ou trois rencontres. Eh bien, de près, il n'y a pas à dire, c'est un charme vivant, cette femme-là ! D'abord, elle a de la race... Je ne sais pas bien ce que c'est que la race, personne ne le sait ; n'empêche que ça existe, sauf à ne pas concorder toujours avec l'état civil (ce qui s'explique, d'ailleurs, par les croisements clandestins). Mais, quand c'est, par hasard, une personne bien née, portant un beau nom, qui s'en trouve parée, ça fait un fier effet ! Ce que cette femme, qui pourrait être ma mère, à la rigueur, — surtout si les calculs de mon autre voisine étaient désintéressés, — ce que cette femme a remué en moi d'idées, de sentiments peu ordinaires, ou qui du moins ne me sont pas familiers, et cela rien qu'en me regardant de son œil gris bleu, si hautainement triste et si doux à la fois, rien qu'en me parlant des choses de tous les jours, c'est inexprimable !... En sortant de table, je me suis tâté : je ne me reconnaissais pas. Je souffrais et j'exultais. Je n'étais plus le petit jeune homme inerte, sans passion, sans goût désordonné pour quoi que ce soit, appelé et résigné à vivre sa petite existence veule au milieu de la veulerie générale de ses pairs. Je me disais : « Qu'elle est belle ! Qu'elle est noble ! Qu'elle est touchante, majestueuse avec douceur ! » Tous les grands mots du vieux répertoire et même des vers de Lamartine me devenaient subitement et rétrospectivement intelligibles... Bref, j'étais pincé.

Mais cette femme, qui avait dû aimer déjà (et une jalousie atroce me poignait, naturellement, à cette pensée), cette

femme de haut rang et de fière mine aimerait-elle encore, et surtout m'aimerait-elle, moi? Alors, je la regardais attentivement.

Ses traits sont fins et très légèrement fatigués : sa peau, transparente et délicatement veinée de bleu, à peine et si joliment ridée ! On dirait que c'est le même pinceau amoureux qui a tracé le réseau ténu des veines et celui, plus subtil, des rides. Car tout est gracieux chez cette femme, même les empreintes, d'ailleurs courtoises et légères encore, de l'âge. Sa taille est haute, droite, svelte ; ses épaules, tombantes et à reflets nacrés. Ses bras semblent ceux d'une toute jeune fille qui aurait, par exception, la peau très blanche et très lisse. Ses mains sont dignes du nom qu'elle porte et du nom de ses parents : c'est tout dire, car on a le droit d'être difficile sur cet article, quand il s'agit d'une si authentique marquise, fille de duchesse et nièce de prélats. Mais ce qui est plus joli que tout, ce sont ses yeux, — à moins que ce ne soit son sourire, où tant de condescendance s'allie à tant de fierté... Et puis, il y a aussi ses cheveux, ses cheveux d'un blond un peu terni, et où peut-être quelque fil d'argent, çà et là, se dissimule sous un discret et impalpable nuage de poudre...

Après l'avoir bien regardée, je me regardais moi-même dans une glace, avec un sentiment d'appréhension très sincère et d'humilité très convaincue : j'avais peur, non pas précisément de me trouver trop laid, mais de ne pas me trouver assez distingué pour elle. Heureusement, différentes choses en moi sont passables. D'abord, je suis assez grand et assez mince ; — je ne serai peut-être pas toujours mince, mais enfin je le suis, grâce à mes vingt et un ans et à ma croissance plutôt rapide. — Ensuite, j'ai, sous une moustache déjà longue et encore soyeuse, des dents très blanches, au grand complet. J'ai aussi des cheveux bruns très drus et pas mal plantés... Enfin, tous les avantages de la jeunesse. Or, me disais-je pour m'encourager, si moi, petit jeune homme, je juge madame de Guèbre, beauté mûrissante, avec une admirative partialité, ne peut-il se faire que, par un juste et naturel retour, madame de Guèbre me juge avec une indulgence attendrie ?

Poser la question, ce n'était pas la résoudre. Et je ne l'ai pas encore résolue, à l'heure qu'il est... Mais je la résoudrai.

— J'aurais voulu regarder aussi le mari, mais il n'est jamais dans le sillage de sa femme ; c'est tout au plus si j'ai pu lui être présenté sur le tard. Du reste, je n'en suis pas jaloux.

8 décembre.

Pour sacrifier à l'usage, j'ai pendu la crémaillère dans mon entresol restauré. Je sais bien qu'il y a trois ans que j'y demeure, mais je n'y étais pas seul, je n'y étais pas chez moi, mon vieux précepteur en occupant la moitié ; et puis, j'ai tout bouleversé, tout renouvelé depuis l'hiver dernier. Donc, petite fête, avant-hier soir, dans les *boxes* qui me sont réservés au-dessus des chevaux de la maison. Mais ç'a été d'un morne à dormir sur la table, — plutôt que dessous. Pas de femmes : impossible d'en inviter dans l'hôtel familial. D'ailleurs, toute une volière, toute une basse-cour ne m'eût pas égayé : j'ai vraiment du vague à l'âme.

Il y avait là mes plus vieux amis, des amis de vingt ans... d'âge, en cravate 1830 : Adrien Lamarelle, – dit *Bécot*, parce qu'il demande toujours aux femmes de l'embrasser ; — Maxime de Prévallon, dit *Ready*, parce que c'est un fanatique de *lawn-tennis* ; — Georges et Raoul de Tramecourt ; quelques autres encore, dont le petit juif Momesheim, – dit *Môme Israël*. — Ce dernier a fini par me persuader que je suis son ami. Je me suis laissé faire, parce que c'est un gentil garçon. Et pourtant je sens que le préjugé séculaire, en dépit de mon modernisme, est toujours entre lui et moi !...

Du reste, tous mes amis sans distinction (oh ! oui, sans distinction !) m'ont paru plus ou moins sujets à caution, l'autre soir. Et si je leur en ai voulu de m'avoir mis, une fois de plus, dans le cas de constater leur insuffisance morale, c'est surtout parce qu'ils m'ont donné la peur ou l'inquiétude de leur ressembler. Pas une croyance, pas une opinion, pas une idée, des blagues sur le monde, sur les femmes, sur les *chéquards*, sur les *anarchos* et leurs bombes, sur la « po, la po, la politique », des scies de café-concert, des potins sur les personnes ou sur les fortunes, sur les cercles et sur les courses, des souvenirs de baccara et de pari mutuel ; un dilettantisme

plein d'âneries sur l'art, la littérature et le bibelot; et, revenant sans cesse, comme une rengaine de complainte, le vœu d'avoir au moins deux cent mille francs de rente tant que la république et le socialisme n'auront pas mis sous terre ou fait sauter en l'air cette délicieuse société dont nous sommes l'ornement et l'espoir. — Supposez que je sois tout pareil à ces jeunes abrutis : jamais, au grand jamais, une femme comme la marquise de Guèbre ne m'aimera!

Pas plus par son éducation que par son âge, elle n'est ma contemporaine. N'eût-elle que trente-six ans, — et je ne crois pas, tout bien réfléchi, qu'elle ait davantage, — elle a connu une autre société que la nôtre, des hommes d'une autre génération. Cette société était déjà bien malade, mais on pouvait croire à une crise passagère; ce n'était pas l'avachissement chronique, le gâtisme résigné, dodelinant d'à présent. Il y avait encore des jeunes gens enthousiastes et polis, passionnés et respectueux, — plus beaucoup, peut-être, mais il y en avait encore, et elle a dû en connaître quelques-uns.

Alors, pourquoi et comment m'aimerait-elle? Je ne suis pas gobeur de mon physique au point de m'imaginer qu'il lui a suffi ou qu'il lui suffira de me contempler pour raffoler de ma personne. Si donc je veux avoir une chance de me faire remarquer par elle, il faut que je lui paraisse moralement aimable. Mais y parviendrai-je jamais?... J'essaierai.

Oui, ce sera un but devant moi. Je n'en avais aucun, jusqu'à présent. Eh bien! mon but, ce cera madame de Guèbre, une maîtresse dont je me reconnais insuffisamment digne. On dit qu'il faut désirer quelque chose qui ne soit pas trop à votre portée pour trouver la vie intéressante ou tolérable; en d'autres termes, qu'il faut avoir la tête levée vers une timbale quelconque à décrocher. Et, de fait, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup plus de vingt ans que je sois au monde, je m'embête, certains jours, formidablement... Ma timbale, ce sera madame de Guèbre.

11 décembre.

Cela ne va pas mal du tout. Le ciel, déjà, se met à m'aider. C'est qu'aussi je m'aide tant que je peux. J'ai eu des ruses

de Peau-Rouge pour arriver à savoir vers quelle heure madame de Guèbre irait chez madame de Fretteville, où nous avions dîné ensemble, la semaine dernière. — Le jour, je le savais : ce ne pouvait être que le samedi, puisque madame de Fretteville reste chez elle ce jour-là, et ce jour-là seulement. — Mais, en dépit de toutes mes ruses, j'ai dû monter la garde, dans la rue Boissy-d'Anglas, de deux heures et demie à cinq heures moins le quart, pour être sûr de faire ma visite juste en même temps que la marquise.

A peine son valet de pied, marchant derrière elle, avait-il disparu dans le gouffre béant et lumineux de la porte cochère, que je me précipitais sur leurs traces. Dès le vestibule, j'ai pu saluer ma beauté et lui parler.

Elle s'habille étonnamment bien, d'une façon ni trop jeune ni trop vieille, et sans rien qui l'engonce, quelle que soit la mode : elle tient à sa taille. Son chapeau était comme un grand papillon sombre posé sur ses cheveux blonds, les antennes en l'air. Et là-dessous, son plus joli sourire de condescendance et de bienvenue. Je n'ai pas pu m'empêcher de me dire qu'elle ne paraissait pas me trouver trop déplaisant, puis qu'elle me souriait ainsi. Et j'ai tout de suite découvert une explication de cette indulgence présumée, une explication qui ne met pas ma modestie en miettes. Toutes les fois que je regarde cette femme-là, je sens que mes yeux s'agrandissent : or, supposé qu'ils n'en soient pas plus beaux, ils en sont toujours plus expressifs et n'en témoignent que plus clairement mon admiration. Et, dès lors, il n'est pas surprenant le moins du monde qu'elle me trouve sympathique, sinon séduisant... Mais la véritable explication, c'est que je suis jeune et qu'elle mûrit : cela rétablit l'équilibre entre nous.

Je me suis efforcé de me révéler, au cours de cette visite de digestion, comme un jeune homme infiniment plus recommandable que les têtards de personnages à la mode ou dans le mouvement qui sont connus pour être mes compagnons ordinaires. J'ai vaguement parlé de longs voyages d'exploration à accomplir. Dame! il n'y a plus de croisades, ni même de guerres poétiques où prendre parti. On a souri.

— Quoi ! A votre âge, vous quitteriez Paris pour aller...

— Je crois, ai-je répondu, que l'on n'est pas très juste, aujourd'hui, envers les jeunes gens du monde. On juge qu'ils ne sont bons à rien. Mais y a-t-il donc, pour eux, quelque chose à faire? Toutes les carrières sont plus ou moins déconsidérées et avilies. Pourquoi s'y lancerait-on, quand on n'a pas besoin de cela pour vivre? Mais, d'autre part, vivre indéfiniment de cette vie tontonnante de Paris, c'est au-dessus des forces de quiconque n'est pas encore abruti par l'habitude... Voilà pourquoi il y a tant d'explorateurs.

Ce petit discours, débité sur un ton modeste et sans emphase, a semblé faire quelque impression. Madame de Fretteville, qui me connaît assez bien, étant un peu notre voisine à la campagne, s'est montrée agréablement surprise; quant à madame de Guèbre, qui ne me connaissait pas du tout avant cet hiver, elle m'a chaudement approuvé de rêver une autre gloire que celle de bien jouer, un jour ou l'autre, au polo, sur la pelouse de Bagatelle.

Cette bonne note, toutefois, n'eût pas sensiblement peut-être avancé mes affaires, si mon parrain, l'oncle La Feuillée, très bien dans la maison Fretteville, n'était arrivé juste à point pour me servir.

C'est un bel homme, mon oncle, robuste, gai, aimable avec les femmes et qui en fut très aimé. Du reste, de jolis coins de nature dans cet ex-officier aux guides, qui s'est toujours contenté des vingt-cinq ou trente mille livres de rente qu'il tenait de son père et refusa le legs que papa, son frère aîné très enrichi, voulait lui faire. — Ce dernier trait de caractère m'a particulièrement touché.

Donc, mon oncle fait son entrée, puis se met à bavarder avec entrain, à raconter des histoires de ce monde, — et de l'autre. — Il faut savoir, d'ailleurs, qu'une fois lancé il ne s'arrête qu'à bout de souffle, surtout quand il parle devant des femmes. Et alors, il lui arrive de dépasser un peu la limite en deçà de laquelle il lui faudrait rester pour avoir l'air d'un galant gentilhomme plutôt que d'un vert-galant professionnel. Ses historiettes et le ton dont il les conte trahissent un goût forcené de la femme : ça finit même par sentir un peu fort tant ça sent bon. — Madame de Guèbre en parut incommodée, ce jour-là. Son aristocratique et charmant visage

exprima, par une moue de railleuse improbation, ou plutôt par une indéfinissable petite grimace délicieusement impertinente, qu'elle tenait les historiettes, et le conteur et tous ses pareils en un parfait mépris. Et elle fit mine de se lever.

Mais mon oncle la devança dans son mouvement de retraite et prit assez habilement congé : il avait eu, quoique un peu tard, conscience de sa gaffe. — La situation était gênante, à cause de moi, le neveu, qui ne pouvais prendre part à un éreintement du causeur malchanceux, ni paraître trop empressé à détourner de sa personne les sévérités de jugement pressenties. Madame de Guèbre, avec son tact et sa bonne grâce de femme rompue à tous les manèges du monde, se leva en disant :

— Il faut que je m'en aille aussi, ma chère; tout le monde reçoit le samedi, c'est comme fait exprès : madame d'Orbesson, par exemple, votre toute proche voisine...

Et moi de m'écrier tout aussitôt :

— Sans vous, madame, je l'oubliais une fois de plus ! Et ma mère qui m'a tant recommandé...

— Oui, fit madame de Fretteville avec son sourire un peu grimaçant de mondaine entre deux âges, c'est une influence, madame d'Orbesson : carrières et mariages, elle tient tous les articles pour jeunes gens.

— Je ne veux pas de carrière et je n'ai pas l'âge de me marier, dis-je avec conviction.

— Alors, qu'allez-vous faire chez madame d'Orbesson ? Elle est sourde, et, de plus, molle, tiède et enveloppante comme un édredon... Tenez, monsieur de La Feuillée, ce que j'en dis n'est pas pour vous mettre à la porte ; mais, à votre place, j'irais avec madame de Guèbre faire cette visite pénible. Comme ça, vous serez toujours au moins trois pour jouer aux propos interrompus.

Si bien que, après quelques petites phrases aussi entortillées qu'habiles, je pus sortir, comme j'étais entré, avec madame de Guèbre.

Dans le vestibule, elle donna à son valet de pied l'ordre d'aller l'attendre, avec la voiture, au numéro 7 *bis* de la même rue. Et nous sortîmes côte à côte. J'étais aux anges, mais je ne savais que dire. Enfin, je trouvai ceci :

— Elle aime beaucoup la société des hommes, madame d'Orbesson ?

— Les mauvaises langues le disent ; et elles ont soin d'ajouter : « pourvu qu'ils soient jeunes. » Dure d'oreille, mais tendre de cœur et encore fraîche... Prenez garde à vous !

— Oh ! fis-je avec douceur, je ne suis pas comme... comme certains hommes.

— Comme votre oncle ?

— Mon oncle ?... Mais je vous assure que c'est un très brave homme.

— D'accord ; c'est même un aimable homme. Mais je vous avoue, en toute franchise, que je n'ai jamais pu m'habituer à ce genre de trop galante désinvolture... dont il n'a pas le monopole, au surplus.

— Cela, ripostai-je avec une hypocrite onction, je le conçois fort bien. Et il me semble que rien ne doit blesser des oreilles féminines tant soit peu délicates comme ce ton d'assurance et de conquête dans le récit d'aventures où l'amour est censé avoir joué un rôle.

— Ce qui blesse surtout les oreilles et le goût, c'est le cynisme dont les hommes à bonnes fortunes font preuve en passant avec une telle aisance d'une aventure à une autre, soit qu'ils racontent, soit... qu'ils agissent.

— Il faut leur pardonner quand ils ne font que se souvenir... Mais moi qui n'ai pas encore de souvenirs, je voudrais bien n'avoir qu'une aventure, et dont je me souviendrais toute ma vie. C'est une ambition un peu naïve, un peu jeune, n'est-ce pas, madame ?... Et puis, vous ne me demandiez pas de vous en faire la confidence. Pardonnez-moi...

Un regard et un sourire infiniment indulgents me donnèrent l'absolution. — Mon Dieu ! je ne prétends pas avoir inventé quoi que ce soit, ni découvert une tactique nouvelle en manœuvrant de la sorte. Mais je suis sûr d'avoir été bien inspiré. Car madame de Guèbre, à partir de ce moment, m'a traité avec une bienveillance affectueuse entièrement différente de la condescendance affable dont elle avait payé mes premiers efforts pour lui plaire.

Et quelle joie, quel orgueil de marcher près d'elle, près de cette femme d'allure si réellement et si naturellement aristo-

cratique! de sentir sa sympathie et d'espérer plus encore! — Snobisme? Peut-être. Mais si délicieux!

24 décembre.

Je ne réveillonnerai pas cette nuit. J'ai envoyé promener poliment, — et encore tout juste, — Momesheim, Ready et Lamarelle, qui voulaient m'entraîner en un médianoche folâtre. Pourquoi cette humeur d'anachorète? C'est bête à ne pas le croire : parce que mon oncle La Feuillée, ayant sur le cœur, probablement, sa gaffe de l'autre jour, a cru devoir me narrer le passé de la marquise de Guèbre. Or, ce passé tient tout entier dans une aventure ou plutôt une liaison dont il a été beaucoup parlé, paraît-il. Au dire de mon oncle, la marquise a eu pour amant le baron Larive, un ancien du régiment des guides, lui aussi, un joli garçon d'autrefois, mais plus jeune que mon oncle, et qui faisait encore florès il y a dix ans. — C'est ça qui m'a coupé l'appétit pour ce soir.

— Mais, ai-je dit, elle ne peut pas souffrir les hommes à bonnes fortunes!

— Il faut croire, m'a répondu mon oncle, qu'elle les endurait dans ce temps-là.

Et il souriait avec un air d'ironie vengeresse.

— Ah! petiot, a-t-il repris, si tu en es encore à prendre pour argent comptant tout ce que les femmes racontent quant à leurs goûts et à leurs dégoûts!... Et puis ça change, ça, vois-tu bien, avec l'âge. Celles qui finissent par faire les renchéries n'ont pas toujours été très regardantes, et réciproquement... Mais, d'une manière générale, sache-le, les femmes les plus distinguées ont souvent des inclinations très banales ou très vulgaires. Ainsi, tiens...

La kyrielle des histoires a recommencé. Cet homme terrible m'a cité des cas, des cas à n'en plus finir. Et, pendant qu'il parlait, je me remémorais quantité d'exemples qui tendent bien à prouver, en effet, que les femmes les plus affinées d'aspect manquent de goût, dans leurs choix, un peu plus souvent que ne le voudraient les spectateurs désintéressés eux-mêmes. Et ça m'a paru être une remarque à refroidir le zèle des

enthousiastes de l'amour. Que de fois, me suis-je dit, n'a-t-on pas vu une femme exquise tomber dans les bras ou d'un bellâtre ou d'un rustre ou d'un soudard ou d'un ténor ou d'un aigrefin ! Mais ce qu'il y a de plus curieux et de plus déconcertant, ce n'est pas cela encore : c'est que ces femmes exquises, ces femmes dont on serait tenté de croire que l'essence est plus subtile que celle du commun des mortels, ne se laissent pas toujours arrêter par des tares physiques ou des négligences de tenue positivement peu ragoûtantes. Ainsi, la petite madame de La Varenne Saint-Luc, qui est un vrai bijou de femme, blanche et rose, vaporeuse comme un Chaplin, après avoir épousé un très gentil garçon, un peu noceur peut-être, mais ni déchiré ni fripé jusqu'à présent, n'a-t-elle pas pris un amant, cet affreux Robillard, qui a été successivement la coqueluche de toutes les femmes de théâtre et de beaucoup de femmes du monde, qui a quarante-cinq ans, qui est roturier, qui est petit, mal bâti, ridé, tanné comme un vieux général, et qui se ronge les ongles par-dessus le marché !... Et la jolie madame de Vernemont, qui, elle, a eu le front de choisir un des Éliacins de la finance cosmopolite pour sa première cascade, un jeune goujat prétentieux et fleuri, se mêlant d'élégance et ayant de belles relations, — comme on en a toujours, à présent, avec de beaux millions, — se piquant même de savoir vivre, — ils deviennent amusants ! — N'importe, cette jolie femme est répugnante.

Heureusement, je n'ai rien de pareil à reprocher à la marquise. Ce Larive, qui fut son amant, dit-on, n'est ni financier, ni rastaquouère, ni laid, ni précisement commun, même aujourd'hui que le voilà presque vieux. Mais enfin, ça n'a jamais été qu'un homme à femmes, pas très bien né, pas très bien élevé, genre second Empire. Et il me reste décidément sur l'estomac, ce guide malencontreux : il m'a gâté mon roman, non pas seulement parce qu'il m'a défraîchi mon héroïne, mais parce qu'il m'a prouvé qu'il n'y a pas de quoi ètre si fier de ces conquêtes en apparence si difficiles et si flatteuses, et qui ne sont, à tout prendre, ni plus flatteuses ni plus difficiles que les autres. Ah ! belle et altière Gabrielle de Bauffrevaux, marquise de Guèbre, que ne m'avez-vous attendu pour déroger !... Il est vrai que c'est un précédent,

et que les précédents, en amour, cela fait jurisprudence, comme on dit à l'École.

28 décembre.

Eh bien ! j'y ai été tout de même, l'autre nuit, à ce réveillon... Mon Dieu, oui... J'avais le souvenir de l'ancien guide à dissiper. Et puis, c'est ainsi : ces petites fêtes nous amusent infiniment moins qu'elles n'amusaient nos aînés, nous les blaguons, nous faisons profession de les mépriser; mais nous y allons tout de même, parce que nous sommes lâches, surtout en face d'un plaisir possible. L'idée que nous laisserons *peut-être* nos amis se divertir sans nous, tandis que nous resterons seuls, au coin du feu, sous la lampe, cette idée nous est insupportable : elle nous désarme, elle annihile les résistances de la sagesse, du bon sens, du bon goût, du chagrin même. Nous n'avons pas plus de conviction *contre* le plaisir que nous n'en avons *pour*. Et il en va ainsi de toutes choses... Mais ne philosophons pas tant : on a bien assez philosophé à ce réveillon. Jusqu'aux femmes qui s'en sont mêlées !

Il y en avait une bonne demi-douzaine, et des plus sympathiques, je dois le dire. — D'ailleurs, je ne trouve pas que ces femmes-là, quand on sait les choisir, soient aussi bêtes, ni aussi canailles qu'on le prétend. En somme, un homme a toujours les femmes qu'il mérite, comme a dit l'autre. Et il suffit de ne pas être grossier avec des filles pour qu'elles restent ou redeviennent des femmes, — même et surtout hors de leur chambre à coucher. — Donc, nous philosophâmes et elles philosophèrent. Chacun et chacune gémirent, à tour de rôle, sur l'influence croissante de l'argent dans la société contemporaine. Et ce fut, un moment, chose assez amusante que d'entendre ces demoiselles déplorer qu'il fallût leur donner tant d'argent pour leur permettre de subsister sans beaucoup d'agrément dans la plupart des cas. Puis on passa en revue tous les scandales des dernières années, tous ceux du moins qui sont directement issus du culte moderne du veau d'or : trafics de décorations, pots-de-vin ministériels, maquignonnages politiques et mondains, chantages, krachs et pouffs de

toute sorte. Et la conclusion unanime fut que la société d'autrefois valait mieux que celle d'aujourd'hui, que tout était préférable à ce règne de la crapule dorée, qui est la plus claire des conquêtes de la grande, de la sacro-sainte Révolution : bref, une clameur de haro, à laquelle s'associa de toutes ses forces Môme Israël. lui-même, qui, sans la Révolution...

Je ne pensai pas une minute à me demander ce que je serais. moi aussi, sans cette damnée Révolution ; mais je pensai tout de suite, en revanche, que l'ancienne société se trouvait merveilleusement incarnée à mes yeux en la personne de la marquise de Guèbre.

A partir de ce moment, la petite fête cessa d'être philosophique pour devenir bruyante comme à l'ordinaire. Chacun se mit à contribution pour dire le plus de sottises et faire le plus d'excentricités possible. Et je payai mon écot très largement. Mais, tout en gesticulant et en délirant dans le giron de mes voisines, — à l'exemple de Lamarelle. qui semblait particulièrement jaloux, cette nuit-là, de justifier son surnom de Bécot, — je rêvais au moyen le plus sûr et le plus prompt de revoir madame de Guèbre : tous ces appas, trop souvent profanés, qui s'offraient en abîmes à ma vue, me redonnaient la nostalgie des sommets bien défendus. Et, tandis que j'acceptais une demi-douzaine de rendez-vous prochains (un par tête de femme), je me disais : « Le vendredi est son jour d'opéra ; j'irai vendredi entendre *Faust* pour la soixante-quatorzième fois, mais en grand garçon, — sans maman. »

30 décembre.

Je l'ai vue, je lui ai parlé. Tout va de mieux en mieux.

Disons d'abord que, dans ce cadre-là, elle n'a pas de rivale : elle vous brûle les yeux, à force de blancheur et d'éclat. Mon envie, ou plutôt mon ambition d'avoir cette femme devient extravagante ; ça me picote continuellement. Et je crois, tout bien réfléchi, que le souvenir de son unique aventure est pour moi un stimulant. — Donc, elle était dans sa loge, et j'ai été l'y saluer... Gentil, mon salut : profond, mais plein d'incertitude anxieuse.

— J'avais peur de vous déranger tout à l'heure : vous aviez beaucoup de monde.

— Mes amis savent qu'ils me font toujours plaisir en venant... D'ailleurs, ce sont presque des adieux que l'on m'apporte.

— Des adieux?... fis-je avec un vrai serrement de cœur, qui dut se traduire par une pâleur opportune.

— Je pars pour Cannes la semaine prochaine, aussitôt après le jour de l'an, comme d'habitude, au reste. Car nous faisons toujours la même chose, tous, tant que nous sommes. Ce déplacement est entré dans nos mœurs. Et, vous comprenez...

— C'est vrai. Mais je l'avais oublié. Vous m'en voyez même tout... saisi.

— Bah!... Au fait, pourquoi n'allez-vous pas dans le Midi, vous aussi? Un jeune homme doit sacrifier à l'usage, surtout quand l'usage est de se déplacer.

Sur ces entrefaites, son mari rentra dans la loge. — C'est un homme grand, sec, froid, pas fort, je crois, comme conversation, homme de club et d'écurie, mais assez distingué : pas mal, au demeurant.

— Tenez, monsieur de Guèbre lui-même, qui ne quitte jamais Paris, se croit obligé maintenant d'aller passer quelques jours ou quelques semaines là-bas...

— Oh! pour les courses seulement, fit le marquis.

— Eh bien, les courses, ça ne vous tente pas, ça ne vous dit rien, monsieur de La Feuillée?

— Les courses? Non, ma foi, pas grand'chose... Mais l'espoir, la certitude de rencontrer des amis, voilà qui pourra me tenter.

— Bon! c'est aimable, cela.

Nous avons continué sur ce ton, sans que le marquis ait cru devoir s'associer plus amplement à l'entretien. — Si je ne suis pas jaloux de lui, je crois qu'il ne le sera pas de moi non plus. D'abord, il ne paraît l'avoir été de personne, pas même du baron Larive. Et puis, les hommes de son âge considèrent les petits jeunes gens comme des enfants ou, au pis-aller, comme des Chérubins capables de chanter la romance à madame, mais incapables de donner l'ut de poi-

trine. Et enfin, à supposer qu'un malheur doive leur arriver, mieux vaut que ce soit par le ministère d'un jouvenceau : le dommage semble plus mince et fait moins de bruit.

Mais nous n'en sommes pas là. Et je n'ai. quant à présent, qu'à prendre mes dispositions pour un déplacement que je ne prévoyais point.

1er janvier 1894.

Rome n'est plus dans Rome, Paris n'est plus Paris. Je cours les confiseurs et un peu les bijoutiers, pour qu'on ne dise pas que je prends la tangente vers le Midi à seule fin d'esquiver l'impôt des étrennes. D'ailleurs je ne partirai que la semaine prochaine.

J'ai un prétexte pour aller là-bas : ma sœur, revenant de son voyage de noces, va s'arrêter à Cannes assez longtemps, non pour cause de grande fatigue. mais par crainte de complications dans son état de jeune mariée. Je serai aux petits soins pour elle, surtout si madame de Guèbre. comme j'y compte bien, se lie avec elle par l'entremise d'amies communes. Elle est jolie, ma sœur; elle s'appelle maintenant la comtesse de Châteaufort, ce qui la fait l'égale, — par alliance, — des femmes les plus blasonnées de France et de Navarre. Et, férue comme elle l'est de monomanie nobiliaire, il n'y a pas de danger qu'elle l'oublie! Ce sera mon introductrice dans la société un peu fermée où la marquise doit se cantonner à Cannes.

Dans le va-et-vient des préparatifs de départ, et au milieu de la confusion bruyante de ce Paris du jour de l'an, que je n'aime guère, je continue, en attendant, à dresser mes plans. Je veux être le Moltke de cette conquête, un Moltke égoïste, travaillant pour lui seul. A l'exemple de mes contemporains, j'ai, quoique très jeune, un singulier besoin de régler ma vie, comme un papier à musique: je n'aime pas l'imprévu. Même dans le roman, il faut que je prépare les péripéties comme des étapes. Sans cela, il me semblerait que je vais m'embarquer pour des pays perdus. Et je ne m'embarquerais pas.

Mon intention est de me montrer timide et extasié. Je veux que madame de Guèbre en vienne à s'offrir; d'autant plus que si j'allais de l'avant, je serais sûrement rembarré : je le prévois, je le sens. Il faut que le sentiment de sympathie, probablement assez tempéré, que j'ai su lui inspirer, se tourne en un intérêt un peu maternel, puis en une sorte de pitié tendre. Alors, elle sera à moi par la fatalité des conséquences... et des contacts. Huit jours pour qu'elle s'aperçoive de ce qui doit déjà lui crever les yeux. Huit jours pour qu'elle me plaigne et hésite à me consoler. Huit jours enfin pour que ma tête tombe sur son épaule, — à moins que ce ne soit l'inverse. — Tout de même, si ça se réalisait de point en point, je ne serais pas le Moltke, mais le Napoléon des conquêtes amoureuses !

Cannes, 16 janvier.

Me voici sur le champ de bataille; c'est un champ de roses : ça ne gâte rien. — Pour bien apprécier ces régions méridionales et méditerranéennes, il faut décidément être amoureux. J'y suis venu, il y a deux ans, avec ma mère et ma sœur : je m'y suis assommé.

A l'heure présente, je vois tout en beau. Ce décor lumineux et monotone, ce « pays bleu », cette « côte d'azur », tous ces prétextes à rengaines m'inspirent une foule de jolies idées de promenade, de retraite et de rêverie à deux. Cet air léger me dilate délicieusement les poumons, et j'entends mieux le tic-tac de mon cœur, qui bat plus vite sans m'oppresser. C'est une joie physique venant s'ajouter à une vague allégresse morale, — d'aucuns diraient immorale, puisque je convoite une femme mariée.

J'ai tout de suite pris langue ici. J'ai fait une visite à madame Welsh, l'américaine milliardaire, que j'ai connue à Dieppe et à Dinard, puis une autre à lady Steadish, la seule Anglaise qui soit vraiment Parisienne. Quant aux amies françaises de la marquise, en résidence à Cannes, je ne les connais pas assez pour aller les voir. Mais je compte sur ma sœur, qui sera ici vers la fin de la semaine, pour me faire ouvrir

toutes les portes. Elle arrivera d'Italie juste en même temps que madame de Guèbre arrivera de Paris, l'une et l'autre avec un retard de plusieurs jours.

Je mets à profit ce délai, sur lequel je n'avais pas compté, pour chercher sournoisement une petite villa paisible et pas compromettante, que je louerai, mais que je me garderai bien d'habiter. Je resterai officiellement à l'hôtel, où je suis fort bien, grâce aux bons soins de mon valet de chambre, que j'ai eu la sagesse d'emmener avec moi. Et, quand l'affaire sera en bonne voie, j'aurai mon petit pavillon tout prêt pour les rendez-vous. Ça, c'est ce que j'appelle le truc du petit local. Je ne l'ai jamais pratiqué, mais je le tiens de mon roublard d'oncle, qui est ferré à glace sur les difficultés du métier. Il paraît que c'est fantastique, ce qu'on manque de bonnes occasions faute d'un petit local approprié ! La résistance faiblit quelquefois de façon très soudaine et très imprévue. Vous sentez que l'heure est proche. Mais, va te promener ! pas de petit local. On ne peut pas conclure le pacte définitif sous la coudrette, surtout en hiver ; et alors, on cherche, on cherche... Et, pendant ce temps-là, la réflexion est venue, et la bonne volonté partie.

Une chose qui me préoccupe aussi, c'est la manière d'amortir la chute. Car, seul avec moi-même, je n'ai pas à faire le malin : il est clair que je manque d'expérience. Et puis, d'autre part, mon éducation, mes habitudes, l'influence de mon temps et de mes contemporains, des mœurs ambiantes, de la mode, que sais-je ? tout me rend inapte à parler le langage qu'une femme de cette sorte doit considérer comme l'accompagnement obligé de ses faiblesses. Alors, quoi ? Lorsque je me serai montré, selon mon plan, timide et en extase ; lorsque, toujours suivant le programme, ma marquise se sera généreusement offerte, je risque fort de commettre un impair irréparable, si je lui propose tout bêtement de venir se reposer avec moi dans un *buen retiro* loué d'avance pour cet usage. Et, si je ne lui propose rien, elle ne pourra cependant pas me prendre par la main pour me conduire dans un garni ! — C'est très délicat, très délicat, ces machines-là... Ou alors, il faut faire ça à la bonne franquette, avec une petite femme bien moderne, comme madame de La Varenne Saint-

Luc, par exemple : je suis sûr que son Robillard n'y a pas mis tant de raffinements.

23 janvier.

Elle est ici. Je l'ai vue. J'ai été très bien reçu. Ne sachant pas si elle restera, cette année, plus de trois semaines, et son amie, la duchesse de Soubran, n'étant pas arrivée encore, elle est descendue provisoirement à l'hôtel: un peu plus, paraît-il, c'était le mien qu'elle choisissait. Ça aurait peut-être facilité bien des choses... quoique, avec les délations possibles et les maris à surprises...

Mais celui de ma beauté est un Parisien des plus décemment atrophiés; il n'a fait que toucher barre ici, et il est parti pour Nice, où la première journée de courses est demain.

Madame de Guèbre supporte merveilleusement la pleine lumière, cette lumière si crue du Midi; son teint, ici, c'est de l'ivoire neuf vu sous une lampe : mat et rosé tout ensemble. Et plus une ride visible à l'œil nu! Cela tient du prodige. Que ne puis-je croire que l'amour en est cause!

Elle a été divine pour moi.

— Qui donc vous a décidé à venir? m'a-t-elle demandé avec une ironie mitigée par son sourire le plus bienveillant.

— Je n'ose pas le dire, ai-je répondu en rougissant le plus juvénilement du monde.

— Prenez garde! Vous allez me mettre sur la trace d'une intrigue qui demande probablement le secret.

— Il n'y a pas d'intrigue, hélas! Et il n'y en aura pas. La personne dont la présence ici m'attire n'est pas de celles qui se compromettent dans les aventures.

— Une princesse de sang royal, peut-être? Il y en a deux à Cannes, en ce moment.

— Elle n'est pas de sang royal; mais, pour moi, c'est tout comme.

— Allons! vous n'êtes décidément pas de votre temps.

Et, là-dessus, elle a passé, avec une prestesse et une habileté sans pareilles, à un autre sujet de conversation. Puis, bientôt :

— Il faut pourtant que j'aille aux courses de Nice, une fois. Ce sera, sans doute, jeudi prochain. Y viendrez-vous ?

— Je n'ai personne pour m'emmener.

— Et moi personne pour me ramener. On m'emmène en voiture, mais les gens qui m'emmènent coucheront à Nice... De sorte que nous pourrions revenir ensemble par le chemin de fer, si vous vouliez ?

Je n'ai répondu qu'en m'inclinant, après un regard charmé, — qui m'a paru faire son petit effet.

27 janvier.

Ce retour de courses en chemin de fer, à la nuit tombée, avec un clair de lune superbe à ma gauche et la marquise à ma droite, dans un wagon complet, mais qui ne renfermait que des étrangers, c'est inoubliable !

Nous avons dîné à Nice. Le marquis, ayant rencontré sa femme sur le turf, n'a pu se dispenser de l'inviter, et il m'a invité aussi, le digne homme !

Le dîner, je ne m'en souviens déjà plus. Mais ce retour... ce retour ! Je vivrais très vieux, et il m'arriverait beaucoup de choses intéressantes, que je m'en souviendrais jusqu'aux extrêmes confins du ramollissement sénile. Imaginez-vous que vous venez d'entrer dans votre vingt-deuxième année, que vous avez passé une partie de la journée à vous promener dans une espèce de parc à moutons encombré de monde et qu'on appelle l'enceinte du pesage sur l'hippodrome du Var, guettant, sans succès, le moment d'aborder, seul à seule, la bien-aimée. Imaginez-vous que, l'instant venu enfin, on vous annonce, au lieu du retour en tête à tête, un dîner avec le mari. Voilà votre bonheur « dans le lac », comme on dit, aux courses, d'un cheval dont la chance est anéantie ; et vous broyez du noir, n'est-il pas vrai ? Mais supposez maintenant que, le dîner fini, votre bien-aimée brûle la politesse à son mari, qui, du reste, ne fait absolument rien pour retenir sa femme : vous revoilà dans le bleu jusqu'au cou... Et la douce odeur, reconnaissable entre mille, qui vous chatouille les narines et vous grise lentement ! Et le contact forcé, le rap-

prochement des têtes pour la conversation, le frôlement de la voilette embaumée ! C'est déjà très gentil, ces menues aubaines de l'amour en maraude, avec la première femme venue ; mais, avec une femme comme celle-là, dont l'amitié même vous enorgueillit... Il y a de quoi perdre la tête. Je ne l'ai pas perdue, cependant... Pas assez, peut-être... Enfin, j'ai des doutes.

Certes, dans le wagon, elle n'a rien fait pour m'autoriser à croire que mes craintes d'un échec humiliant et ridicule, en cas de brusque ou franche attaque, fussent exagérées... Tout de même, elle avait une certain laisser-aller d'attitude ; elle se penchait volontiers de mon côté ; et, quand je me penchais, à mon tour, je ne la sentais pas fuir, fuir de cette fuite inquiète, éperdue, d'un corps de femme qui ne veut pas avoir à se défendre... Et, plus tard, dans les rues de la petite ville endormie, puis le long de la promenade de la Croisette, déserte et baignée de lumière blanche, elle s'appuyait sur mon bras, presque sur mon épaule... Pourtant, je n'ai pas osé... je n'ai rien osé... Ah ! je ne serai plus jamais aussi jeune que je le fus à ce moment-là, — aussi jeune dans les deux sens du mot ! — Mais, n'importe ! je ne regrette rien. J'étais si parfaitement heureux, et j'avais si grand'peur de l'effaroucher, de la blesser par une intempestive et vulgaire démonstration de hardiesse !... Mon cœur, gonflé d'amour et d'orgueil, se fût brisé au moindre choc douloureux. Me montrer digne d'elle, je n'avais pas d'autre souci.

Elle me parlait de ses projets. Elle allait quitter l'hôtel dès le lendemain : son amie, la duchesse de Soubran, propriétaire de la fameuse villa Violetta, était arrivée enfin et tenait, comme toujours, à lui offrir l'hospitalité.

Puis, elle voulait voir de près le carnaval de Nice, et, pour cela, passer trois ou quatre jours dans cette ville. Après quoi elle retournerait à Paris, où... Mais je l'écoutais désormais sans l'entendre. J'étais préoccupé de l'idée de ne pas la perdre pendant la fin de son séjour à Cannes et pendant sa fugue à Nice. Et, comme elle voulut bien me promettre spontanément de me présenter, en même temps que ma sœur, à la duchesse, je la quittai, au seuil de son hôtel, assez satisfait de ma sage réserve, qui paraissait l'avoir mise en confiance... Eh ! quoi, c'est tout, ce retour inoubliable ? — Mon Dieu, oui !

1er février.

Il est inutile que je m'occupe davantage de trouver un « petit local ». Madame de Guèbre rentrera décidément à Paris aussitôt après le carnaval, dont la période brillante — ou bruyante — commence dans trois jours. Ce sera pour Paris, le petit local : j'en suis presque bien aise, tant j'ai peur d'aller trop vite.

Faute de mieux, j'ai été présenté à la duchesse avec ma sœur et mon beau-frère, arrivés la veille, et encore tout roucoulants. Elle, ma sœur, elle est devenue belle, de jolie qu'elle était : le mariage lui fait du bien, en attendant que la maternité la démolisse. Lui, mon beau-frère, il n'est pas mal pour un officier d'infanterie. Il est vrai que c'est un alpin, et qu'il s'appelle Châteaufort; mais quelle idée de servir dans l'infanterie, de se faire *biffin*, quand on porte un pareil nom! Enfin, ça le regarde et ça regarde ma sœur, qui l'a trouvé bien sous son béret d'alpin. Car c'est à Menton qu'ils se sont connus, il y a deux ans, pendant que je m'embêtais si ferme et que maman soignait la queue de sa bronchite : ils viennent d'accomplir un pèlerinage à ce trou mortuaire. Ils y ont, sans doute, évoqué le souvenir des matinées de soleil où l'on voyait apparaître, à une fenêtre donnant sur la promenade du Midi, certaine tête brune de jeune fille, dès que, là-bas, dans le lointain, vers le cap, une sonnerie se faisait entendre, une claironnée en marche. Le rythme vif et sautillant, d'abord à peine distinct, malgré la stridence des cuivres, ne tardait pas à se rapprocher; puis, le talonnement bref et cadencé d'une troupe agile, au pas accéléré, devenait très nettement perceptible; enfin, on voyait poindre, à l'extrémité de la promenade, un groupe grisâtre, ennuagé de poussière : un fort peloton d'alpins en petite tenue, revenant de l'exercice. Et alors, la jeune fille s'accoudait nonchalamment à sa fenêtre.

— Compagnie!... Halte!

Les talons, brusquement rapprochés, frappaient le sol poudreux d'un coup sec, et les crosses s'abattaient, à côté des talons, comme d'un seul mouvement, au milieu du soudain silence des cuivres.

— Compagnie!... En avant!... arche!

Et pan, pan, pan! toc, toc! taratata! Les voilà repartis, au son de leurs clairons et de leurs cors sonnant des airs de chasse, rapides, alertes, pressés, mais toujours en cadence, à cette allure preste et harmonieuse qui est leur secret. Et tout ça, c'était pour ma sœur... Ce ne fut pas perdu, d'ailleurs, puisque le jeune capitaine l'a épousée. elle et son million, et les espérances que représentent les millions de maman. — Car le voilà bien, l'amour légitime! Il a toujours des dessous intéressés : sac ou blason. Moi, j'aime mieux l'autre, le mien, mon amour à moi, qui est pur de tout mélange... C'est la seule pureté qui convienne à l'amour.

Mais, en attendant, les conjoints se becquètent en liberté, tandis que moi... Ce n'est pas, au reste, que l'on se gêne beaucoup dans le monde, à présent, Ainsi, l'autre jour, chez la duchesse de Soubran, il y avait des flirts extravagants : celui de cet Adonis de Briac, entre autres, avec lady Steadish. Ce n'est plus un flirt, c'est un flagrant délit. Il faut dire que lady Steadish est une Anglaise très francisée et pas toute jeunette, quoique pas trop rafalée pour son âge... Au fait, c'est encore un encouragement, cet exemple. Seulement, lady Steadish est beaucoup plus mûre et a beaucoup moins de distinction, beaucoup moins de tenue que la marquise, — sans compter que je ne mérite peut-être pas d'être appelé l'Adonis des salons, comme Briac...

N'importe! Il ne me paraît guère possible de faire l'amour poétiquement et noblement dans cette atmosphère de vicieuse mondanité : un amour noble et poétique au milieu de la société d'aujourd'hui, ce serait un cantique dans une guinguette.

Si donc madame de Guèbre tient, comme je le crois, à la noblesse et à la poésie. elle doit souffrir horriblement dans son monde, ce qui expliquerait, d'ailleurs, sa prédilection actuelle pour les Anglais... Il faut que je tâche de devenir Anglais à la manière des Anglais du *peerage*. Ce n'est peut-être pas bien facile. Mais, il n'y a pas à dire, ils sont rudement mieux que nous, ces gens-là ! Pas étriqués, pas contorsionnés, sans cet air affairé ou important, qui est si ridicule quand on fait profession d'oisiveté. — C'est effrayant, ce que je me donne de mal pour être mieux !

Presque impossible de parler à la dame de mes pensées, pendant cette réception de la duchesse. Néanmoins, j'ai obtenu une bonne parole :

— Si vous êtes à Nice le mardi gras, et si vous allez au *veglione*, vous me ferez plaisir en m'offrant votre bras pour me montrer un peu la salle et les petits coins. M. de Guèbre, plus friand de courses que de mascarades, a déjà quitté Nice... Vous me trouverez dans la loge de la duchesse, l'une des avant-scènes du rez-de-chaussée... Du reste, j'aurai un domino mauve et blanc, ce qui vous permettra de me reconnaître... et ce qui m'enchante, parce que je n'ai jamais eu que des dominos noirs...

Je chercherai donc le domino mauve et blanc. Et avec d'autant plus de zèle que j'ai cru remarquer comme un léger, très léger, à peine sensible, mais pourtant réel refroidissement dans le ton de la marquise. J'attendais presque le contraire après la promenade nocturne de l'autre semaine.

Nice, 7 février.

Aujourd'hui, c'est le mercredi des Cendres, à ce que dit le calendrier. Mais, pour moi, il n'y a plus de jours tristes, de jours moroses, de jours maudits...

J'ai débarqué à Nice, dimanche dernier, avec ma valise, comme un bon petit jeune homme que je suis, croyant que j'allais entrer tout de go dans un hôtel confortable. Ah bien ! oui ! On m'a mis à la porte, sans beaucoup d'égards, partout où je me suis présenté. « Complet ! » m'a-t-on crié. — Le fait est que c'est une animation, une presse, une bousculade, dont rien ne peut donner l'idée. On croirait qu'il va se passer des choses extraordinaires, quoique tout se réduise, je le sais maintenant, à d'assez maigres divertissements.

C'est une tradition que ce carnaval de Nice, et ç'a été, paraît-il, une institution locale fort recommandable : mais les Parisiens en ont fait quelque chose de très vulgaire. — Bref, j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir une chambre : et cette chambre est un salon, que m'a loué, pour la semaine, à prix d'or, un comte italien que je soupçonne d'être foncièrement décavé.

Me voilà donc bientôt errant, sous des accoutrements ridicules, dans cette grande ville à courants d'air, qui semble peuplée, pour le moment, des fous de tous les pays. On me jette du plâtre à la figure, et même dans le cou; mais ça m'est à peu près égal : je suis masqué, et mon tub en caoutchouc m'attend. Ce « grand corso carnavalesque » et ces confetti n'ont rien de divertissant, mais c'est sale... et surtout ça tient de la place, au programme et dans les rues. Au lieu de la gaîté méridionale, bruyante, mais inoffensive et bonne enfant, règne partout cette brutalité voyoucratique en honneur dans les capitales et les grandes villes du Nord, aux jours où les électeurs font la fête, — brutalité qu'aggrave l'autorisation de se lancer des débris de démolitions à la tête, car il y a des gens qui trouvent drôle de vous jeter, à tour de bras, en pleine figure, des pelletées de plâtras. — Autrefois, on se jetait des pincées de confetti avec beaucoup de bons mots : on a renversé la proportion du mélange... Enfin, soit! Passons et passons vite: je cherche madame de Guèbre. Hélas! je ne puis la joindre. Ce sera pour demain.

Le lendemain, en effet, je l'ai vue, devinée plutôt et reconnue à son rire discret, au milieu du brouhaha carnavalesque. Elle était dans un grand landau drapé de blanc et drôlement enguirlandé de soucis, en compagnie de deux polichinelles jaunes et blancs, dont une femme, — la duchesse, sans doute. — Elle-même portait un costume d'arlequine fantaisiste, jaune et blanc, avec chapeau mi-partie des deux couleurs, crânement planté en bataille sur une perruque poudrée. En passant près de mon fiacre, où, pierrot solitaire et démasqué, je m'ennuyais ferme, elle s'est tournée vers moi, s'est mise à rire doucement et, arrachant une des fleurs jaunes qui décoraient sa voiture, me l'a lancée à la tête avec un regard de dessous le masque à me rendre fou. Je ne peux pas dire qu'elle était jolie, puisqu'elle était masquée; mais, à coup sûr, il n'y avait pas deux arlequines comme celle-là dans Nice, quoiqu'il y en ait eu beaucoup cette année.

Et j'ai gardé la fleur jaune, vaguement inquiété par sa couleur, son odeur et son nom. — Que symbolise, me disais-je, ce souci qu'on m'a jeté à la figure?

Il ne symbolisait heureusement rien de terrible. Car, le

soir du jour suivant, — qui était hier, — dernier soir du carnaval, je la joignais enfin dans la loge indiquée.

Elle avait bien le domino mauve et blanc qu'elle m'avait annoncé. Cinq ou six personnes étaient là : mais elle se contenta de murmurer mon nom à l'oreille de la duchesse, qui me tendit la main. J'étais, du reste, si las des oripeaux carnavalesques, que j'étais en habit, facilement reconnaissable, par conséquent. Seulement, madame de Soubran, toute à ses hôtes anglais, ne s'était pas même retournée, lorsqu'elle m'avait entendu entrer dans la loge.

Madame de Guèbre me fit signe tout de suite qu'elle désirait que je lui offrisse mon bras. Nous sortîmes donc ensemble de la loge, pour nous promener dans les couloirs et dans la salle.

C'était, en petit, et sans aucune somptuosité de décor, le bal de l'Opéra. Moi, ça ne m'ennuyait pas : je ne suis pas blasé là-dessus. D'ailleurs, il me semble que c'est toujours amusant, un bal masqué, parce que ça peut le devenir d'un moment à l'autre, grâce à l'attrait facilement escompté des rencontres, grâce surtout à cet attrait tout puissant du mystère, que symbolise si bien le masque : on peut tout attendre et tout espérer de gens qu'on ne connaît ou qu'on ne reconnaît pas. Mais, en général, il faut commencer par être seul pour jouir de l'imprévu d'une mascarade : moi, si j'étais d'humeur joyeuse, c'est que, dans cette atmosphère de joie, je tenais déjà mon imprévu, je le promenais à mon bras. Je ne savais pas du tout, en effet, quelle tournure allaient prendre mes affaires. Fallait-il me montrer un peu plus entreprenant, ou, au contraire, attendre, attendre encore, attendre toujours, rester invariablement fidèle à mon programme de timidité, — dont la mise à exécution, d'ailleurs, ne me coûtait pas autant que m'eût coûté une initiative peut-être ruineuse, au surplus, pour mes désirs et mes espérances ?

Nous circulions, tant bien que mal, à travers la classique « cohue bariolée ». Le bras de la marquise s'appuyait à peine sur le mien, et beaucoup moins qu'il n'avait fait naguère. Ma compagne semblait distraite, un peu préoccupée, ou ennuyée peut-être. Mais de quoi ? — J'avais vaguement l'intuition d'une sorte de fatigue ou d'inquiétude, née d'une situation

embarrassante et qui tirait à sa fin : on ne pouvait plus me considérer comme un jeune ami dont l'empressement était sans conséquence, et je n'avais pas encore pris nettement position. Mais, d'autre part, m'exposer à une rebuffade ou même à une ironique semonce, c'était au-dessus de mes forces. Un masque spirituel (il y en a dans le Midi) me tira de peine :

— C'est une femme du monde que tu promènes là? me dit ce masque, qui était un sauvage tout barbouillé de noir. Alors, vas-y hardiment !... Car tu es en train de l'embêter ferme, ta femme du monde !

Et il toisait le domino mauve et blanc d'un regard connaisseur, tout en faisant des grimaces d'anthropophage en appétit.

Madame de Guèbre, un peu émue de l'apostrophe et des grimaces, se serra contre moi.

— Surtout, murmura-t-elle à mon oreille, ne répondez rien !

Il m'était très facile de la satisfaire. Je l'entraînai donc, d'un pas rapide, vers une encoignure déserte et fis mine d'assujettir son capuchon, qui avait glissé.

— Ce faux cannibale a tout de même du flair, lui dis-je en riant.

— Comment l'entendez-vous?

— Dame! il a deviné, d'un coup d'œil, votre condition sociale et votre état d'esprit.

— Alors, vous êtes convaincu que vous... m'ennuyez?

— J'en ai peur... Mais il ne faut pas m'en vouloir. Avec vous, je me sens gauche, et je ne sais pas être autrement... parce que ma plus grande crainte, ce n'est pas d'être ridicule : c'est de vous offenser.

— M'offenser?... A quel propos?

Nous nous faisions face l'un à l'autre, dans l'angle mal éclairé d'un étroit couloir. Quelqu'un vint à passer : j'attirai vers moi la marquise, en lui prenant les mains, puis les bras, comme pour lui épargner la bousculade ou le contact des survenants. Et je me gardai bien de relâcher mon étreinte, quand l'espace fut redevenu vacant.

— Ce qui manque aux timides, répliquai-je avec une hardiesse croissante, ce sont les occasions, les prétextes ; ils ne

savent pas les faire naître, comme les gens d'expérience... Mais, une fois lancés, ils ne s'arrêtent plus : leur courage, dès qu'il a été stimulé, prend le mors aux dents... Je suis jeune et un peu emprunté dans mon rôle, que je n'ai jamais répété qu'avec des comparses. Mais je vous aime, mon cher domino, avec une naïveté et un entrain dont vous ne pouvez pas me savoir mauvais gré... Imaginez-vous que ma vie de jeune homme, de petit jeune homme récemment émancipé, s'est arrêtée net, le jour où je vous ai rencontrée. Songez que je n'ai eu, depuis ce jour-là, qu'une préoccupation : celle... je n'ose dire de vous plaire... celle de ne pas vous déplaire. Songez que, depuis des semaines, je passe mon temps à me demander : « M'aimera-t-elle jamais? Serai-je jamais digne qu'elle m'aime?,.. » Et reprochez-moi, si vous l'osez, d'être maladroit ou ennuyeux, alternativement trop réservé et trop hardi...

Je la tenais, cette fois, bel et bien, par la taille. Ses bras, un peu raidis, — pas exagérément, — cherchaient à m'éloigner d'elle. Mais la réflexion du sauvage avait mis le feu aux poudres en m'éclairant : je ne voulais plus risquer d'ennuyer ma femme du monde ; je préférais l'indigner : cela me semblait décidément plus véniel.

— Si j'avais su ! fit-elle en détournant la tête avec une moue dépitée qui s'achevait en sourire.

— Osez dire que vous ne le saviez pas ! m'écriai-je, de plus en plus enflammé.

— Quoi? que vous alliez me faire une scène pareille?

— Que je vous aimais.

— Ça n'a pas le sens commun. A votre âge !... Et au mien !

— Le vôtre n'est pas en cause, puisque vous ne m'aimez pas... Et pourtant, si vous étiez, le moins du monde, soucieuse de justice distributive ou de simple équité, vous m'aimeriez... A supposer que je ne le mérite pas encore tout à fait, je suis en train de le mériter...

— Bah !... Eh bien ! si nous attendions?...

A l'intonation de sa voix, plutôt émue que railleuse, je compris que j'avais cause gagnée. Et, quoique je tinsse serrée contre ma poitrine cette femme tant désirée, dont le parfum,

si doux, si fin, si peu pareil à d'autres parfums de femmes, jadis respirés, me causait une griserie rapide, je sentis un rafraîchissement délicieux couler en moi, passer dans mes veines, calmer mon cœur, apaiser mon cerveau... J'étais assuré, désormais, qu'elle m'appartiendrait.

— Non. — répliquai-je très doucement, en collant ma bouche à la petite oreille empourprée qui se laissait voir dans le bâillement du capuchon, — non, n'attendons pas... Profitons de cette heure étrange, unique, même en ce pays d'exception, de cette heure où chacun se croit obligé d'être fou, si bien que n'importe quelles gens, et fussent-ils du monde, venant à passer par ici et à vous reconnaître, s'étonneraient à peine de vous voir comme vous êtes, dans mes bras...

— C'est que je ne voudrais pas du tout, ne vous en déplaise, — interrompit-elle, en essayant faiblement de se dégager — que l'on me vît ainsi !

— On ne vous verra pas. Il ne passe personne... Et, d'ailleurs, qui connaît votre domino ?

— Personne, c'est vrai, en dehors des gens de la loge.

— Vous voyez que vous pouvez être tranquille... Et que comptiez-vous faire de votre soirée, ou plutôt de votre nuit ?

— Me promener comme je fais... comme je faisais tout à l'heure avec vous, en attendant l'heure d'aller souper avec madame de Soubran et ses amis, qui sont aussi les miens.

— A quelle heure, ce souper ?

— A quatre heures.

— Mais il est une heure et demie à peine !

— Eh bien ?

— Eh bien ! vous ne pouvez pas vous promener, pendant deux heures encore, au milieu de cette foule, qui a déjà cessé d'être amusante ?

— De sorte que ?...

— Savez-vous ce qui serait original et rafraîchissant ? Ce serait de nous servir du locatis qui m'attend à la porte, pour aller humer la brise de mer, le long de la Promenade des Anglais... Après quoi nous rentrerions ici, vers trois heures ; et, vous ayant remise dans votre loge, je vous laisserais aux mains des joyeux soupeurs de la duchesse.

— Vous ne soupez pas, vous ?

— Je ne suis pas invité.

— Faites une invitation.

— A qui?

— A moi.

— Mais... l'autre invitation, que vous avez acceptée?

— Je dirai que je suis souffrante, que j'en ai assez, que... que j'avais oublié le mercredi des Cendres.

— Vrai? vous feriez cela?

— Pourquoi pas?

Je lui avais pris les deux mains. Et, à travers les trous de son masque, je voyais ses yeux luire d'un éclat très doux, quoique toujours un peu fier. Était-ce vraiment de la vaillance et de l'entrain qui les faisaient ainsi briller? Mes prévisions allaient-elles donc se réaliser quant à la bienveillance compatissante de la marquise? Ma timidité, ma respectueuse réserve l'avaient-elles touchée? Ou bien n'était-ce là qu'une fantaisie ou une bravade de grande dame, devant se borner à un souper en tête à tête avec un amoureux transi?

A tout hasard je baisai ses gants, fiévreusement, mais en silence : c'était la meilleure manière de la remercier sans me compromettre. Puis elle rentra dans la loge, à mon bras, et y joua divinement la comédie de la migraine.

Elle ne demeurait pas avec la duchesse, pendant ce court séjour à Nice : l'emcombrement des hôtels et des appartements meublés les avait séparées. De sorte qu'elle n'avait pas à craindre que son mensonge fût découvert. — Et puis, je crois qu'une femme comme elle se moque allègrement des petits potins qui affolent les bourgeoises. — Toujours est-il que nous ne pouvions songer à nous attabler, fût-ce en cabinet particulier, dans le restaurant même où les amis de la marquise devaient se rendre après le *veglione*. Mais, dans deux ou trois autres, comme dans celui-là, il y avait foule. Et le reste ne valait pas « l'honneur d'être nommé ».

Nous délibérâmes dans la voiture.

— Que diriez-vous d'un souper improvisé?

— Où cela?

— Chez moi.

— Vous avez un chez vous?

— Oui, puisque je ne suis pas dans un hôtel.

— Mais chez qui êtes-vous?

— Chez un comte italien... Oh! un homme extraordinaire!

— Que vous connaissez?

— Pas le moins du monde. Un comte désargenté comme un lazzarone, obséquieux comme un faquin... Quelque tributaire de Monaco... Il me loue son salon et une petite pièce attenante, plus son antichambre...

— Et... qu'est-ce que nous mangerons là dedans?... Oui, le menu?

Ma foi! en faisant ma proposition, je n'y avais pas beaucoup songé, à ce menu. Je restai coi.

— Vous ne tenez donc pas à souper? me demanda madame de Guèbre avec son ironie la plus douce.

— Moi? je ne pense qu'à vous... qu'à vous satisfaire.

— Eh bien! reconduisez-moi tout simplement.

— Hein?

— Oui, ramenez-moi à mon gîte de passage.

— Gabrielle!

— Eh bien!... Qu'est-ce que cela?

— Si vous passiez par chez moi?... C'est un salon, vous ai-je dit.

— Où l'on cause? Il n'y en a plus.

Elle riait. Je donnai l'adresse au cocher...

Et ce n'est pas plus difficile que ça. Le tout est de saisir le joint.

Mais, si ce n'est pas très difficile, c'est assez scabreux néanmoins à cause des imperfections de la mise en scène et de tous les détails. On est sur un mauvais terrain : on butte à chaque pas... Baste! on arrive tout de même. Et c'est exquis, pas banal du tout. Je ne comprends pas qu'il y ait des butors pour prétendre que c'est, au fond, toujours la même chose : autant dire que la piquette vaut le Château-Laffite.

J'ai été bien inspiré : il paraît que c'est ma jeunesse, ma vraie jeunesse, qui a triomphé. Je me doutais, par avance, que la tactique serait efficace. Mais, maintenant, je n'aurai plus rien à feindre : je me sens jeune tout de bon. Je lâche la froideur, le scepticisme, la prudence et le calcul. Tout pour l'amour!

Oh! cette moitié de nuit, dans ce grand salon meublé de clinquant et avec un lit debout, en cuivre doré, au beau milieu d'un panneau de glace! Ce domino de satin mauve et blanc, qui recouvrait une toilette de soirée, si bien que tout était encore à défaire quand elle l'eut ôté! Ce masque parfumé, un peu tiédi par la chaleur de son visage, et dont l'odeur m'est restée aux doigts, ce masque qu'elle déclarait, en jouant, ne pas vouloir quitter! Toutes ces pièces, innombrables et compliquées, d'un ajustement de femme élégante, une à une enlevées, tantôt par mes soins maladroits, tantôt par sa complaisance légèrement impatientée! Ce corps divin, svelte et blanc, diaphane et veiné de bleu, si pur, si jeune... oui, si jeune, quand je le compare à la lourde plastique des plus belles filles galantes que j'aie connues! Ces mains de souveraine, qui, à elles seules, auraient suffi pour me donner l'impression d'une dignité, presque d'un nouveau sacrement reçu par ma jeunesse!... Mais, au-dessus de tout, ces douces paroles apprises et répétées sur ses lèvres mêmes!... Ah! que je suis heureux d'avoir une telle maîtresse! Et que je vais m'appliquer à la garder en devenant tout à fait digne d'elle, de sa beauté, de sa distinction, de sa grâce et de son esprit!

Je lui ai demandé comment elle désirait que je fusse à l'avenir. Elle a paru un peu surprise de ma question. Mais je me figure qu'elle n'en a pas bien compris le sens et la portée. Sans quoi, elle m'eût marqué plus de gratitude pour cette préoccupation de ma modestie.

LA FEUILLÉE.

(A suivre.)

LE

PROCÈS DES MINISTRES

EN 1830[1]

V

Pendant les quinze jours qui nous séparaient de l'ouverture des débats, je cherchai à connaître les dispositions de mes collègues de la Chambre des pairs et quelles seraient les condamnations que la cour se résoudrait à prononcer, car l'hypothèse d'un acquittement n'était pas admissible. Il y eut chez moi plusieurs conférences dans lesquelles beaucoup d'avis différents furent débattus; la peine de mort fut de prime abord écartée.

La peine de mort écartée, viennent, dans le code, celles des travaux forcés, de la déportation, de la réclusion, du bannissement. Les travaux forcés ont un tel caractère d'infamie que jamais on n'a pu penser à en faire l'application à des condamnés pour délits politiques. Les ex-ministres auraient été fondés à y voir un raffinement de cruauté, à demander plutôt la mort. Il ne fallait donc pas s'y arrêter. La déportation et le bannissement peuvent être considérés avec juste raison comme applicables aux crimes politiques; mais le bannissement eût semblé d'une indulgence qui équivalait

1. Voir la *Revue* du 15 février.

presque à l'impunité. Tel eût été le cas pour le principal coupable, pour M. de Polignac: marié en Angleterre, y possédant une grande fortune, il aurait pu aller en jouir paisiblement. La déportation était infiniment plus rigoureuse que le bannissement, puisqu'elle condamne celui qui la subit à demeurer dans le lieu où il est transporté. Cette peine eût été indiquée, n'était la conviction établie dans tous les esprits que, à peine arrivés dans le lieu de déportation, les ministres trouveraient le moyen d'en sortir; que quelque bâtiment anglais, expédié par Charles X, viendrait les en tirer, et qu'en fait, ce ne serait bientôt plus pour eux qu'un bannissement. La détention était donc la seule peine pouvant remplacer, dans le cas présent, soit le bannissement, soit la déportation, et s'il s'agissait de la déportation, peine perpétuelle, la détention devait l'être aussi. Mais alors, c'était une peine nouvelle; elle n'existait pas dans le code, qui n'admet les emprisonnements que pour un temps déterminé.

Je résume ici de longues délibérations qui eurent lieu chez moi pendant plusieurs séances; notre embarras était grand. Il ne fallait pas braver l'opinion publique, si on ne voulait pas fournir des armes aux agitations, si on ne voulait pas augmenter les dangers qui menaçaient les accusés. L'emprisonnement à perpétuité était la condamnation à laquelle tous les collègues présents s'arrêtèrent pour les accusés qui seraient considérés comme ayant encouru le maximum de la peine. Un peu d'hésitation restait toujours dans l'esprit de quelques personnes, notamment dans celui de M. Portalis. Il lui répugnait beaucoup d'adopter une peine qui ne se trouvait pas dans le code. On surmonta cette répugnance en lui représentant qu'il serait possible d'exprimer, dans le considérant, que la peine de la déportation était celle que la cour avait réellement en vue, à laquelle elle se serait arrêtée si son exécution eût été possible; qu'en prononçant l'emprisonnement perpétuel elle avait seulement adopté en droit l'équivalent qui, dans l'usage, existait en fait. L'emprisonnement substitué à la déportation devait avoir les mêmes conséquences dans l'arrêt. M. Lainé s'y opposait, il ne voulait pas surtout qu'il fût fait mention de la mort civile; c'était précisément la conséquence à laquelle tenaient le plus les personnes qui regardaient comme

nécessaire de frapper l'esprit public par l'emploi des mots les plus sévères, les plus durs en apparence; dans la réalité elle n'entraînait pour les accusés aucune suite trop fâcheuse, car qui pouvait penser que la femme de M. de Polignac, par exemple, crût jamais son mariage dissous, même pour les effets civils, que sa femme et ses enfants, s'il venait un jour à sortir de prison, refusassent de lui rendre la propriété des biens dont sa mort civile les aurait mis en possession?

Le gouvernement était, non sans raison, préoccupé du transfèrement des prisonniers de Vincennes au Luxembourg. Vers le 6 décembre, le maréchal Soult, ministre de la guerre, et M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, me proposèrent une conférence qui eut lieu au Luxembourg. M. de Sémonville y assista avec un ou deux pairs. Je n'ai jamais pensé que ce transfèrement dût être aussi dangereux qu'on le supposait; je l'avais plusieurs fois dit au Roi. Mon avis était qu'il fallait prendre les précautions nécessaires sans apparat. Ainsi M. de La Fayette avait proposé d'amener les accusés à midi, en traversant le faubourg Saint-Antoine et arrivant directement au Luxembourg par les quartiers les plus populeux; il se faisait fort du succès, se portait garant qu'il n'y aurait aucune violence. Cela me parut une bravade inutile; choisir le milieu de la nuit me paraissait témoigner une timidité et une méfiance de ses forces tout à fait fâcheuses. Pourquoi ne pas partir au point du jour?

La translation eut lieu le 10 décembre. MM. de Polignac, de Peyronnet, de Guernon-Ranville étaient à huit heures du matin rendus dans la prison préparée au Luxembourg. M. de Chantelauze, dont la santé était fort ébranlée, se trouva plus souffrant au moment du départ de ses collègues. Dès qu'il fut remis, le général Daumesnil n'hésita pas à le prendre dans son cabriolet et le conduisit sans fâcheux incident jusqu'au Luxembourg.

Le mercredi 15 décembre, l'audience fut ouverte à dix heures. La séance publique s'ouvrit suivant les formes accoutumées. Les accusés furent introduits, leurs défenseurs prirent place au-dessous d'eux, les commissaires de la Chambre des députés montèrent sur l'estrade qui leur était réservée. L'appel nominal de tous les pairs présents eut lieu alors; on

constata que leur nombre s'élevait à cent soixante-trois. Vingt-neuf avaient manqué à cet appel : leur absence était justifiée par des motifs très valables, tirés soit de l'état de leur santé, soit de fonctions exercées hors de France, soit de leur parenté avec les accusés, soit de fonctions incompatibles avec celle de juge : pour trois d'entre eux : MM. de Sémonville, de Glandevès et de Chabrol, parce qu'ils avaient été entendus comme témoins. Cette formalité remplie, les quatre accusés répondirent successivement aux demandes que je leur adressai. Ils eurent soin de renouveler toutes les réserves de droit contenues dans leur précédent interrogatoire, sur la compétence de la cour. Je rappelai alors aux défenseurs les obligations que leur imposait l'article 311 du Code d'instruction criminelle, puis le greffier donna lecture de la résolution de la Chambre des députés du 28 septembre précédent et de l'arrêt de la cour du 29 novembre. Cette lecture terminée, je donnai la parole aux députés commissaires.

M. Bérenger exposa en peu de mots et d'une manière fort convenable les motifs de l'accusation. On ne put s'empêcher de remarquer l'énergie avec laquelle il s'exprima sur l'indépendance et la liberté qui devaient être assurées à la cour dans l'exercice des fonctions qu'elle allait remplir. « S'il était possible de supposer qu'elle fût exposée à une apparence même légère d'oppression, la décision, dit-il, ne serait plus un jugement ; la France, l'Europe, la postérité lui en contesteraient le caractère. » Ce discours terminé, le greffier donna lecture de la liste des témoins appelés tant à la demande des commissaires de la Chambre des députés qu'à celle des accusés. Les témoins présents se retirèrent alors dans la salle qui leur était destinée, et je commençai les interrogatoires par celui de M. de Polignac.

Mes questions portèrent nécessairement sur les faits, les circonstances déjà connus. Tous les pairs avaient entre les mains les précédentes instructions, que le public aussi connaissait parfaitement. Il ne sortit rien de nouveau de ces interrogatoires ; mêmes constatations, mêmes dénégations, même système de défense. De la part de M. de Polignac, une incroyable inhabileté à saisir les occasions qui lui étaient offertes de représenter sa cause sous un jour plus favorable.

Je sus, le lendemain, que M. de Martignac n'avait pu s'empêcher d'en témoigner son étonnement et son chagrin. M. de Peyronnet ne répondit pas mieux sur l'accusation principale : il écarta assez adroitement les reproches qui lui étaient personnellement adressés relativement aux moyens dont il avait usé pour agir sur les élections. Il adjura les pairs qui avaient été à cette époque présidents de collèges électoraux de déclarer comment il avait répondu à ceux qui l'avaient alors interrogé sur la direction qu'il entendait donner aux élections. Je lui demandai de s'expliquer sur les hautes influences qui avaient pu entraîner ses décisions. « Le système qui a prévalu, lui dis-je, n'était pas le vôtre. Je suis donc fondé à vous demander si votre respect pour des opinions, pour des volontés qui auraient réduit votre raison au silence, n'aurait pas influé puissamment sur la détermination à laquelle vous avez cédé. — Je suis, répondit-il, profondément touché, monsieur le président, des sentiments qui vous ont porté à m'adresser cette question : je rends la cour juge du sentiment qui me porte à refuser d'y répondre. »

Les interrogatoires de MM. de Chantelauze et de Guernon-Ranville n'offrirent rien de remarquable : tout ce qu'on pouvait en conclure, c'est que M. de Chantelauze avait contribué plus activement que M. de Guernon-Ranville à la rédaction des ordonnances. Une dernière question adressée à M. de Peyronnet, lorsque les quatre interrogatoires généraux furent terminés, ne laissait aucun doute que son intention était, sans l'articuler formellement, de faire comprendre que, depuis le lundi, 25 juillet, toute l'action du gouvernement était tombée entre les mains de M. de Polignac, que lui seul en devait être responsable.

Les interrogatoires terminés, je demandai aux commissaires de la Chambre des députés s'ils avaient des questions à leur adresser. M. Persil prit la parole ; il revint, avec une âpreté qui fut d'un mauvais effet, sur quelques points que j'avais déjà touchés et sur lesquels il n'obtint aucun renseignement nouveau. J'interrogeai encore à cette séance les deux premiers témoins appelés sur la demande des commissaires : MM. de Chabrol et Courvoisier. Le premier n'ajouta rien à ce qu'il avait dit dans son précédent interrogatoire et s'appliqua sur-

tout à bien démontrer qu'il était resté absolument étranger à tout ce qui s'était fait depuis sa sortie du ministère. M. de Courvoisier s'expliqua dans le même sens : il donna quelques détails sur les fluctuations qui avaient eu lieu dans les délibérations, dans les résolutions du conseil, pendant qu'il en faisait partie, s'appliqua surtout à justifier les sentiments de M. de Guernon-Ranville. Il raconta que, revenant habituellement de Saint-Cloud avec M. de Polignac, il l'avait toujours trouvé très décidé à respecter la charte et fort disposé à repousser tout ce qui pourrait y porter atteinte ; « mais le lendemain il hésitait, et sa ferme résolution de la veille paraissait avoir rencontré des obstacles qu'il ne pouvait vaincre ».

En sortant de cette séance, je me trouvais soulagé d'un grand poids. L'interrogatoire des ministres était terminé; c'était la partie la plus délicate du rôle si difficile que j'avais à remplir. L'audience s'était passée de la manière la plus décente; le silence avait été complet, religieux; l'attitude du public n'avait point mérité le moindre reproche. Les abords du palais avaient été complètement libres; il n'y avait eu aucun rassemblement; la ville paraissait calme, la situation bien meilleure qu'on ne s'y était attendu.

Le lendemain jeudi 16, j'entendis vingt-six témoins; il fut surtout question des combats qui avaient eu lieu dans les différents quartiers de Paris. M. Billot, procureur du Roi à cette époque, se fit remarquer par la fermeté avec laquelle il prit sur lui les ordres qui avaient été donnés le 27 juillet pour l'arrestation de quarante-cinq journalistes. Le général Gérard raconta la démarche inutile qu'il avait faite le mercredi 28, avec trois autres députés, auprès du maréchal Marmont. Ils voulaient obtenir la cessation des hostilités; il raconta le refus fait par M. de Polignac de le recevoir, ainsi que ses collègues. Son témoignage fut sans nulle amertume; on voyait qu'il eût voulu pouvoir atténuer plutôt qu'aggraver l'accusation.

A l'audience du vendredi 17 décembre, un des cent soixante-trois pairs appelés manqua, le comte Soulès; il était tombé dangereusement malade ; l'audition des témoins fut plus importante que la veille. Elle donna lieu plusieurs fois à une controverse fort animée entre les témoins, les accusés, leurs défenseurs et les commissaires de la Chambre des députés.

M. Laffitte et le général Lobau racontèrent, comme le général Gérard, leur démarche du mercredi à l'état-major des Tuileries et son inutilité. Ils reconnurent que le maréchal Marmont avait témoigné un vif regret de ce qui se passait, qu'il désirait ardemment la fin des malheurs auxquels il était forcé de contribuer. Ses deux aides de camp ne négligèrent rien pour confirmer ces impressions, en rapportant les démarches faites par leur chef auprès de Charles X dans la journée du mercredi et la matinée du jeudi, les nombreux messages envoyés par lui; tout ce qu'ils disaient à sa décharge retombait à la charge de M. de Polignac; il y eut surtout un point très fâcheux sur lequel il resta fort compromis, celui de la confection de la liste d'arrestations qu'on avait fait signer dans la journée du mercredi au maréchal et dont l'exécution ne fut suspendue que sur l'ordre formel de celui-ci, après la visite des députés. M. Arago, membre de l'Institut, s'était aussi trouvé à l'état-major en même temps que les députés. La manière dont il raconta ce qu'il y avait vu et entendu faisait porter sur M. de Polignac sinon la totalité, du moins la plus grande part de la responsabilité dans les événements. Enfin M. de Sémonville, qui avait plus que personne contribué à décider le départ des ministres pour Saint-Cloud, où il était arrivé en même temps qu'eux, ajouta sur cette scène et sur toutes celles dont il avait été témoin, avant et après, des détails qui donnaient à M. de Polignac la plus grande part dans la résistance opposée à toutes les démarches qui pouvaient mettre un terme aux calamités qu'avaient entraînées les ordonnances. Il termina son récit de manière à mettre en relief la volonté de Charles X dominant celle de M. de Polignac comme celle des autres ministres. Sur le conseil et avec l'aide de M. de Martignac, M. de Polignac, qui sentait toute l'importance de cette déposition, avait préparé une réponse qu'il eut l'air d'improviser et qu'il termina par quelques paroles nobles et touchantes. Ces paroles produisirent sur cette assemblée généreuse l'effet que produisent toujours, en pareil cas, celles d'un homme placé dans une situation dangereuse et cruelle. Il courut sur les bancs un murmure approbateur. Cette très fugitive expression d'un sentiment fort difficile à contenir n'en fut pas moins exploitée avec habileté par ceux qui étaient

aux aguets de tout ce qui pouvait faire suspecter la bonne foi d'une cour aussi évidemment prévenue, suivant eux, en faveur du plus odieux des accusés. Une observation attentive m'a convaincu que c'est à partir de ce moment que leur travail a été spécialement dirigé sur ce point que le sacrifice de M. de Polignac était nécessaire. Ils trouvaient un grand écho dans la population, conservant le souvenir implacable des combats, des morts, des blessés, dont le sang criait vengeance. C'était M. de Polignac qui avait provoqué la guerre civile; c'était son obstination qui avait arrêté ceux qui avaient voulu la faire cesser.

Je m'étais décidé à habiter le Luxembourg pendant la durée du procès: souvent, dans ces jours qui jamais ne s'effaceront de ma mémoire, j'ai vu arriver chez moi, dès le point du jour, des officiers de la garde nationale; ils avaient fait le service de la nuit et gardaient la forte impression des conversations du corps de garde. Plusieurs, en bon nombre même, sortaient des rangs les plus élevés de la société: tous venaient m'avertir des dangers auxquels la Chambre des pairs ne pouvait échapper si elle ne se résignait pas à sacrifier M. de Polignac. Jamais, me disaient-ils, la garde nationale ne s'engagera contre le peuple pour défendre la vie d'un tel homme: la passion populaire déchaînée épargnera-t-elle les juges? Je repoussais ces conseils, comme mon devoir et mon honneur le commandaient: mais je ne pouvais méconnaître le danger que de tels sentiments, répandus dans la bourgeoisie, pouvaient faire courir à l'ordre public. Ces craintes avaient largement pénétré dans le conseil des ministres; plusieurs d'entre eux étaient arrivés à croire qu'il serait sage de sacrifier M. de Polignac. Les ministres étrangers eux-mêmes avaient accepté cette idée, et j'ai la certitude que plusieurs des plus considérables se transportèrent, pendant le cours des débats, chez le ministre des affaires étrangères, M. Sébastiani, et le prièrent instamment d'appeler l'attention de son gouvernement sur le danger qui pouvait résulter d'une trop grande obstination à sauver une vie contre laquelle tant de haines étaient soulevées. Fallait-il donc courir les risques d'une nouvelle révolution dans Paris, dont l'Europe entière ressentirait le contre-coup? MM. les ambassadeurs, en faisant cette démarche, n'avaient pas com-

pris qu'ils invoquaient l'action du gouvernement là où elle ne pouvait rien, sur une question soumise à une cour composée d'hommes que leur honneur, je dirai même celui de la France, plaçaient dans une sphère supérieure à toute considération comme à toute crainte personnelle. Je n'ai jamais connu, je le dis avec orgueil pour mon pays, une grande assemblée qui ait été à ce point dominée par le sentiment du devoir et qui, sans trouble, sans défaillance, ait marché d'un pas aussi ferme dans la ligne que sa conscience lui indiquait. Il est aussi une justice que j'ai toujours rendue au Roi et à sa famille : l'hésitation qui avait pénétré dans le conseil ne s'étendit jamais jusqu'à Louis-Philippe ni jusqu'aux siens ; ils ont toujours gardé l'attitude généreuse qu'ils avaient le premier jour.

A l'audience du samedi 18 décembre, M. Persil, l'un des commissaires de la Chambre des députés, prit la parole. Il développa l'accusation dans un long discours avec une âpreté qui blessa la meilleure partie de l'auditoire, surtout les juges auxquels il appartenait de prononcer. Il est vrai qu'il s'adressait moins à eux qu'au public, dont il voulait flatter les passions. Dans les circonstances présentes, cela était à la fois inconvenant et coupable ; ni son esprit ni son talent n'étaient à la hauteur du rôle politique dont il était chargé. Dans sa maladroite ardeur, il donna un petit avantage à M. de Peyronnet, contre lequel il avança un fait de très peu d'importance que celui-ci avait déjà formellement dénié et dont il établit la fausseté de la manière la plus irrécusable.

VI

Après ce discours, les plaidoiries commencèrent ; M. de Martignac prit le premier la parole pour défendre M. de Polignac. Un pareil discours ne s'analyse pas : tout se tient, tout s'enchaîne avec une parfaite logique ; l'exorde, l'ordre dans lequel les idées sont présentées, le tact avec lequel les arguments sont choisis, laissant dans l'ombre avec une habileté consommée ce qui peut nuire, mettant en pleine lumière

tout ce qui peut servir, tout cela est complet, admirable. On l'écoute à peine depuis quelques instants, et déjà on est sous le charme de cette voix pleine, harmonieuse, de ce style simple et élégant : à mesure que la discussion se développe, la pensée s'élève, et on arrive enfin à la plus éloquente, à la plus émouvante des péroraisons. Je n'oublierai jamais l'impression qu'il produisit sur l'Assemblée lorsqu'il prononça ces paroles : « Le sang que vous verseriez aujourd'hui au nom de la sûreté publique, pensez-vous qu'il serait le dernier? En politique, comme en religion, le martyre produit le fanatisme et le fanatisme produit à son tour le martyre. Sans doute ses efforts seraient vains, et des tentatives insensées viendraient se briser contre une force et une volonté invincibles : mais n'est-ce rien que d'avoir à punir sans cesse, à soutenir les rigueurs par des rigueurs nouvelles? N'est-ce rien que d'accoutumer les yeux à l'appareil du supplice et le cœur aux tourments des victimes, aux gémissements des familles? Tels seraient les inévitables résultats d'un arrêt de mort. Le coup que vous frapperiez ouvrirait un abîme, et *ces quatre têtes ne le combleraient pas.* » Le ton dont il prononça ces derniers mots et le geste dont il les accompagna sans nulle affectation causèrent une de ces émotions d'autant plus profondes qu'elles sont inattendues. Ce plaidoyer honorait doublement M. de Martignac : c'était un acte de courage et de généreux dévouement ; c'était un des plus beaux modèles de l'éloquence politique et judiciaire.

L'audience du 18 fut levée, comme les précédentes, sans que rien pût faire supposer que le calme dont on jouissait dût être bientôt troublé ; cependant le soir même, la plus étrange révélation de ce qui se préparait fut faite chez M. Laffitte, président du conseil. Un certain nombre de députés s'y trouvaient réunis ; ils étaient parmi ceux qui avaient le plus à cœur de soutenir le gouvernement et de lui donner les moyens de maintenir le bon ordre. On raisonnait sur la situation, sur les mauvais bruits qui circulaient, sur les précautions qu'il convenait de prendre, lorsque M. Odilon Barrot, préfet de la Seine, dit qu'il ne fallait pas se faire d'illusions, qu'une attaque non seulement contre la Chambre des pairs, mais contre le gouvernement et même contre la personne du Roi,

était préparée, qu'elle aurait lieu très probablement le lundi suivant, que les chefs qui dirigeaient le mouvement avaient à leurs ordres plus de dix mille hommes capables de tout. On demanda alors à M. Barrot depuis quand il avait ces renseignements. Depuis deux fois vingt-quatre heures, dit-il. On demanda à M. le président du conseil ce qu'il savait de ce complot; il répondit qu'il en entendait parler pour la première fois.

Ainsi M. le préfet de la Seine, instruit depuis deux jours, avait gardé le cas secret et n'avait pas jugé à propos d'en donner le moindre avis au gouvernement! Une telle conduite avait lieu de causer plus que de l'étonnement: elle lui attira de la part des personnes qui jusque-là avaient été ses amis de très vifs reproches, mais rien ne put altérer son calme imperturbable. M. le président du conseil dit qu'on allait donner des ordres, que le gouvernement pourvoirait à tout, et qu'on pouvait être tranquille. M. Barrot avait indiqué un étrange moyen de calmer, de désarmer l'émeute qui se préparait. Il suffisait que la Chambre des députés votât immédiatement une loi d'élections conforme aux vœux des Amis de la liberté. C'était montrer plus que de raison à quel point l'agitation populaire était factice, à quel point elle dépendait de quelques chefs que M. le préfet de la Seine connaissait sans doute. La réunion se sépara fort inquiète des révélations de M. Odilon Barrot; je ne fus pas du nombre de ceux qui furent informés et n'ai rien su avant l'issue de la crise.

L'audience du lendemain dimanche 19 s'ouvrit par la défense de M. de Peyronnet. Il donna lui-même lecture d'un discours. Son but, disait-il, n'était pas de discuter l'accusation qui pesait sur lui, mais de dissiper les préventions qu'il avait lieu de redouter: pour cela il voulait faire l'histoire de sa vie, soit publique, soit privée, afin de réclamer l'indulgence et la justice qu'il croyait lui être dues. Il désirait expliquer enfin comment ses sentiments politiques n'étaient en aucune façon et n'avaient point été jusqu'au dernier moment ceux que devaient faire supposer les actes auxquels il avait eu le malheur de concourir et dont il déplorait plus que personne les funestes conséquences. Il fut écouté avec attention, je dirai même avec l'intérêt que ne peut manquer d'inspirer un accusé qui

s'efforce de se concilier la faveur de ceux qui doivent le juger. Après lui, son défenseur, M. Hennequin, discuta toutes les questions de droit de la cause, puis les faits sur lesquels reposait l'accusation (il chercha à en démontrer le peu de fondement), et enfin les témoignages entendus. On peut remarquer le soin qu'il mit à représenter son client comme opposé jusqu'à la fin, ainsi que M. de Guernon-Ranville, au système qui avait prévalu dans le conseil. Ainsi, toujours même séparation dans les situations adoptées, avouées par les quatre accusés. Le discours de M. Hennequin, plein de répétitions, d'une fatigante longueur, ne répondit pas à l'attente que sa réputation avait fait concevoir. On a prétendu qu'il avait été gêné parce que M. de Martignac avait exprimé la plus grande partie de ce qu'il comptait dire et que ses facultés avaient été ainsi paralysées.

Après M. Hennequin vint le défenseur de M. de Chantelauze, M. Sauzet: il parla d'abondance jusqu'à la fin de la séance et fut obligé de demander à la cour la permission de remettre au lendemain ce qui lui restait à dire. Jeune, plein de verve et d'imagination, doué d'une prodigieuse facilité d'élocution, il captiva et charma plus d'une fois l'auditoire, parcourut le cercle d'idées le plus étendu, s'éleva aux plus hautes considérations politiques sur les droits des nations, sur les nécessités des gouvernements, sur les terribles conflits qui s'élèvent quelquefois entre ces droits et ces nécessités, sur la ligne indécise qui les sépare, en sorte que les plus habiles comme les plus sages peuvent s'égarer. Il fit accepter par un auditoire bien susceptible des paroles bien hardies, grâce à l'impétuosité d'un talent qui semblait puiser dans sa bonne foi et ses profondes convictions la meilleure partie de ses forces.

Peut-être ce discours ne pouvait-il pas avoir de grands effets sur la calme raison des juges; jeté dans le public, il en devait produire un considérable. Malheureusement, il fut mal recueilli; M. Sauzet n'a pas pris la peine de l'écrire; ceux qui ne l'ont pas entendu ne l'ont pas apprécié à sa valeur.

On put, en sortant de cette audience, remarquer pour la première fois autour du palais et dans les rues adjacentes, des groupes dont la composition n'avait rien de rassurant. On

sut même qu'il s'y était tenu des propos très violents; c'était donc un avertissement d'augmenter et de fortifier pour le lendemain les mesures de précaution.

Le lendemain 20, les pairs se rendant à la séance remarquèrent sur leur passage, aux approches du Luxembourg, une affluence encore plus considérable que la veille. Les premières heures de l'audience furent consacrées à entendre la seconde partie du plaidoyer de M. Sauzet. Elle fut longue encore; il sut donner à sa péroraison, qui sous quelques rapports n'était que la paraphrase de celle de M. de Martignac, un éclat qui lui fut particulier.

La cour entendit après lui, le défenseur de M. de Guernon-Ranville, M. Crémieux. Il faut convenir, qu'arrivant le quatrième, après l'effet produit par les plaidoiries précédentes, sa tâche devenait extrêmement difficile. On a prétendu, mais je n'ai à cet égard aucune notion certaine, que peu d'instants avant qu'il parlât, M. de Guernon-Ranville lui fit connaître sa volonté de renoncer à une partie du plan de défense qui avait été convenu entre eux. Dans le plan concerté d'abord, sa cause se trouvait séparée d'une façon très notable de celle de ses collègues, ou du moins de celle de M. de Polignac et de M. de Chantelauze. Si le fait est exact, je crois que M. de Guernon a d'autant mieux agi en cédant à ce mouvement généreux que l'acte de faiblesse auquel il s'est refusé n'aurait en rien amélioré sa situation. M. Crémieux, arrivé de Nîmes assez récemment, était peu connu à Paris; il y venait précédé par une réputation de talent bien établie dans le barreau qu'il quittait. Ce qu'il dit était bien, mais sans relief; il commençait une péroraison assez ambitieuse, quand il tomba sans connaissance; il fallut l'emporter de la salle[1]. M. de Guernon-Ranville ayant déclaré qu'il regardait sa défense comme terminée, je donnai la parole à MM. les commissaires de la Chambre des députés.

1. La prudence avait suggéré à M. Crémieux l'idée que, pour échapper plus facilement au danger d'une émeute, il fallait mettre sous sa robe un habit complet de garde nationale; l'excessive chaleur produite par cet accoutrement contribua beaucoup à l'accident qui avait interrompu son discours. Cette singulière précaution se révéla fort naturellement lorsque, pour le faire mieux respirer, on fut obligé d'ouvrir sa toge.

J'avais reçu à plusieurs reprises, pendant la plaidoirie de M. Crémieux, l'avis qu'un énorme rassemblement se formait dans la rue de Tournon et menaçait le palais. Le cri de *Mort aux ministres!* se faisait entendre. De la tribune des journalistes, il m'était arrivé plusieurs billets que j'avais fait passer à M. de Sémonville; après information, il vint me dire que le fait était exact. Nous touchions donc à la crise prévue depuis longtemps; il n'en fallait pas moins poursuivre notre tâche.

M. Bérenger commença son discours; il s'était réservé le soin de discuter les questions générales, politiques et préjudicielles, qui avaient été soulevées dans le commun intérêt de la défense des accusés et avait laissé à M. Madier de Montjau celui de débattre et de rétablir dans toute leur force les preuves judiciaires sur lesquelles reposait la culpabilité. Le discours de M. Bérenger, grave, mesuré et d'une logique fort puissante, mit à néant, sans beaucoup de peine, le système de la défense en tout ce qui touchait l'incompétence de la cour, soit relativement au crime, soit relativement à la peine dont il pouvait être frappé. Il repoussa de très haut la prétention des défenseurs, que la chute du trône ôtait toute possibilité d'appliquer le principe de la responsabilité aux ministres qui avaient entraîné cette chute. M. Bérenger conclut par ces mots : « Ce grand débat touche à sa fin; c'est vous, messieurs, qui allez le terminer souverainement, irrévocablement, avec indépendance, avec dignité. Ce ne sont pas les hommes que vous avez à juger : ce sont les actes, les doctrines. Votre jugement atteindra plus haut encore que les ministres coupables; il servira de leçon aux rois. Il effrayera tous les hommes, à quelque rang que leur fortune les place, qui seraient tentés de violer les droits des peuples et de manquer à leurs serments. Il consacrera à jamais le grand principe de la responsabilité, principe sans lequel, hélas! nous le voyons, il n'y a que trouble, désordre et anarchie. Vous assurerez donc par un exemple sévère le repos des nations, et cet exemple, croyez-le, ne sera pas sans fruit pour l'affermissement des trônes. »

Pendant le temps qu'avait duré ce discours, les avertissements sur l'émeute qui grondait au dehors arrivaient plus nombreux et plus pressants. L'heure permettait de continuer la séance : il était urgent d'arriver au terme, et j'aurais voulu

que M. Madier de Montjau, qui devait parler après M. Bérenger, fût encore entendu. Je lui demandai s'il avait le projet de parler longuement. « Pendant une heure environ, me répondit-il. — Il est tard, repris-je, et M. le commissaire n'aura la parole que demain. » M. de Martignac alors se leva, en priant la cour de remarquer qu'il avait déjà été obligé de parler immédiatement après l'accusation. Il la priait donc d'entendre encore aujourd'hui M. le commissaire, parce qu'il aurait au moins la nuit pour se préparer. « C'est un avantage, ajouta-t-il, que la défense réclame. La cour ne voudra pas le lui enlever. » J'hésitais, lorsque le commandant Lavocat, qui se tenait assis au bas de l'estrade, se leva précipitamment, accompagné de M. Molé, et s'approchant de moi, me dit à l'oreille quelques mots; je crus comprendre que le rassemblement croissait toujours et devenait de plus en plus inquiétant. Ce que j'entendis très distinctemeet, ce fut M. Molé[1] m'assurant qu'à son sens je ne pouvais, sans un grand péril, prolonger la séance d'un quart d'heure. Or, il était difficile que je ne me rendisse à un tel avis, lorsqu'il me venait de l'homme préposé à la garde des prisonniers et qui insistait pour les reconduire le plus tôt possible en lieu sûr. Je me décidai donc à lever l'audience: mais devant l'insistance de M. de Martignac, je devais indiquer le motif de ma décision, et je dis qu'il pouvait importer à la tranquillité publique que la séance fût terminée avant la nuit. Cette phrase causa une assez vive émotion: on fut tenté, au premier moment, de me la reprocher, mais les difficultés que rencontrèrent à la sortie MM. les pairs les eurent bientôt convaincus que j'avais pris le meilleur parti. Les malheureux accusés purent entendre, en traversant le jardin pour se rendre à leur prison, les sinistres clameurs dont ils étaient l'objet.

Malgré les avertissements qui résultaient des aveux de M. Odilon Barrot chez le président du conseil, aucune précaution n'avait été prise: depuis les ponts sur la Seine jusqu'au Luxembourg, il n'y avait pas un poste, pas une réserve qui

1. M. Molé m'avait déjà écrit quelques minutes auparavant ce billet: « Cher collègue, pendant que vous nous présidez si dignement avec un admirable sang-froid, vous ne vous inquiétez peut-être pas assez de l'émeute qui nous assiège et devient à tout moment plus formidable. »

fût de force à arrêter, à dissiper un rassemblement de cinq cents personnes seulement. A mesure qu'on avança dans la matinée, on vit commencer les préparatifs de l'émeute, et tous les hommes qui devaient y prendre part défilèrent paisiblement par le pont Neuf et la rue Mazarine. Ils se formèrent au carrefour de Buci, et, lorsqu'ils se trouvèrent suffisamment nombreux, s'avancèrent sur la rue de Tournon. Fort heureusement, au bruit de leur marche, trois compagnies de la légion de garde nationale la plus voisine se portèrent en toute hâte dans cette rue et dans celle de l'Odéon, qu'elles barrèrent à une très petite distance du palais. A tous moments la masse des assaillants devenait plus considérable ; bientôt elle occupa tout l'espace situé entre le pont Neuf, la place de l'Odéon et la tête de la rue de Tournon, du côté du palais. Malgré les renforts que la garde nationale recevait, il était fort à craindre qu'elle finît par être enfoncée. Elle le fut pendant une ou deux minutes du côté de l'Odéon ; un assez bon nombre d'émeutiers qui avaient percé ses rangs arrivèrent jusqu'à la porte des basses cours du palais, qui se trouvent derrière le théâtre. Ils essayèrent de l'enfoncer ; mais la garde nationale s'étant reformée, ils ne se trouvèrent pas assez en force et se rejetèrent dans les rues adjacentes, du côté de la place Saint-Michel ; ce fut le moment le plus périlleux.

Au moment où l'audience fut levée, la masse de l'émeute était dans la rue de Tournon, à cinquante pas au plus de la porte principale qui donne sur cette rue. Il n'y avait donc pas moyen de sortir de ce côté, et les voitures entassées dans la grande cour se trouvaient sans issue. Beaucoup de pairs sortirent à pied ; mais il y en avait de très âgés qui ne pouvaient prendre ce parti. Enfin la porte située derrière le théâtre de l'Odéon s'étant trouvée dégagée, on fit passer les voitures de ce côté : elles purent gagner par l'extrémité de la rue de Vaugirard la rue de la Harpe. Avant de partir, j'allai avec M. de Sémonville et quelques pairs dans la lanterne située au-dessus de la porte principale. De là nous avions pu observer l'étendue du flot populaire et apprécier le mérite de la résistance ferme et sans violence que lui opposait la garde nationale. Elle accourait de tous côtés : du moment où elle avait pu tenir contre le premier choc, il était évident que force lui

resterait. Son action avait été spontanée, les ordres avaient été mal donnés; M. de La Fayette, suivant sa coutume, sortit du palais, se mêla dans les rangs des gardes nationaux et essaya, ce qui lui réussit assez mal, de haranguer la foule qu'ils poussaient peu à peu devant eux et au milieu de laquelle il n'avait pas retrouvé, dit-il, en rentrant, ses amis des barricades de Juillet. « Ceux-là, ajoutait-il, n'auraient pas manqué de reconnaître ma voix et d'y obéir. »

La redoutable colonne commençait cependant à reculer dans la rue de Tournon, au moment où je montai en voiture. Pendant toute la crise, M. de Sémonville avait montré le calme et le sang-froid le plus imperturbable. Grâce à lui, l'ordre a été maintenu dans l'intérieur du palais; la cour a pu arriver sans encombre jusqu'au but qu'elle devait atteindre.

J'avais donné rendez-vous rue d'Anjou à ceux de mes collègues qui composaient la commission avec laquelle je devais arrêter la rédaction définitive de l'arrêt qui, le lendemain, devait être l'objet des délibérations. Mais avant de m'y rendre, je voulus passer par le Palais-Royal. Le Roi tenait conseil avec ses ministres, au milieu desquels je fus introduit. Ils n'étaient pas encore parfaitement instruits de l'état des choses du côté du Luxembourg; je leur appris que l'émeute touchait à sa fin. « Oui, me répondit-on, mais elle recommencera demain; comment parvenir maintenant à terminer le procès? Les pairs, sortis du Luxembourg au milieu d'une pareille scène, n'y reparaîtront pas demain, ou ils seront en si petit nombre que leur jugement ne sera d'aucun poids. Il faut d'ailleurs deux ou trois jours pour arriver à la fin : qui pourrait d'ici là répondre des événements? — Il ne manquera pas demain, répliquai-je, un seul des pairs qui étaient présents aujourd'hui, je m'en fais fort, pourvu que le chemin soit libre, pourvu qu'ils puissent arriver, et cela dépend du gouvernement. Quant à l'arrêt, il sera rendu dans la journée de demain ou dans la nuit au plus tard; j'en suis encore garant. » J'ajoutai : « Les scènes n'ont eu lieu aux environs du Luxembourg que parce qu'aucune précaution n'avait été prise pour les prévenir; que demain on fasse, dès le point du jour, occuper le faubourg Saint-Germain, que les principales

rues soient gardées, que de forts détachements se massent sur la place Sainte-Geneviève et sur la place de l'Estrapade, afin de s'opposer à une irruption du faubourg Saint-Marceau, et tout sera parfaitement tranquille. La cour poursuivra ses travaux avec le calme et la dignité qui lui conviennent. Les débats seront clos de bonne heure, et l'arrêt rendu au plus tard dans la nuit. »

On me demanda ce qu'on ferait des accusés dans cette hypothèse. On avait toujours supposé que la délibération de la cour durerait deux ou trois jours; on avait toujours espéré pouvoir, dans l'une des nuits, les transférer à Vincennes. Demain, le jugement une fois rendu, tous les yeux allaient être dirigés sur eux; il deviendrai difficile d'opérer leur transfèrement par surprise. La garde nationale elle-même voudrait-elle y prêter les mains? Cela était au moins fort douteux. Je levai encore cette difficulté, et voici ce que je proposai: « Les débats seraient clos entre onze heures et midi au plus tard, la présence des prisonniers devenait inutile, car il n'était pas dans les habitudes de la cour de faire lire la sentence devant elle. Il ne faudrait pas reconduire les ex-ministres dans leur prison du Luxembourg: en sortant de l'audience, on les ferait sortir par un petit escalier conduisant auprès de la grille du palais qui ouvre sur le milieu du jardin. On les ferait monter dans une voiture escortée de huit ou dix hommes à cheval, en traversant le jardin jusqu'à la grande grille en face de l'Observatoire, gardée tous les jours par deux escadrons de chasseurs d'Orléans, et le cortège gagnerait Vincennes en passant par la plaine d'Ivry, le nouveau pont de la Seine et celui de Charenton. De cette manière, les quatre prisonniers seraient enfermés dans le donjon de Vincennes avant qu'on fût informé au centre de Paris de la clôture des débats. » Ce plan était d'une exécution d'autant plus facile que l'intérieur du jardin n'avait été jusqu'alors gardé que par un régiment de ligne et que le public n'y pouvait pénétrer. Ce plan si simple frappa le conseil. MM. de Montalivet, Sébastiani, Laffitte, le maréchal Soult l'approuvèrent. Le Roi n'y fit aucune objection.

Pour réussir il fallait que le projet restât secret; il était difficile de n'en pas parler à des hommes dont la discrétion

était douteuse : parmi eux était M. de La Fayette. Il fut convenu qu'entre dix et onze heures du soir, M. de Montalivet irait le trouver au Luxembourg, où il devait cette fois passer la nuit, et que j'aurais soin de m'y trouver à la même heure. Nous réunirions nos efforts pour enlever son consentement; tout cela dit et arrêté, je quittai le Roi et ses ministres. Arrivé rue d'Anjou, j'entrai en conférence avec les membres de notre réunion habituelle sur la rédaction de l'arrêt. J'ai dit ailleurs les points principaux qui avaient été à peu près convenus avant l'ouverture des débats. Rien n'était survenu qui dût changer nos convictions. Pour le maximum de la peine, l'emprisonnement perpétuel, avec les conséquences de la déportation exposées dans l'arrêt, spécialement la mort civile. Ce maximum, applicable à M. de Polignac, le serait-il aux autres accusés? Il y eut à cet égard partage dans les avis : cependant la majorité inclinait pour ne pas appliquer à tous les peines accessoires. En résumé, il fut reconnu que la condamnation de M. de Polignac devait être, dans la forme, plus sévère que celle des autres, mais que le crime principal, celui qui caractérisait la trahison, la signature des ordonnances, étant avoué par tous, il n'y avait pas de bons motifs pour varier la durée de l'emprisonnement. La réunion dura jusqu'à minuit; mais je fus obligé de partir à dix heures ; on sait ce qui me rappelait au Luxembourg : il fut convenu que M. de Bastard m'apporterait le lendemain la résolution à laquelle on se serait fixé. Ce fut principalement l'ouvrage de MM. Portalis, Decazes et de Bastard. Le résultat le plus précieux de cette conférence fut l'accord unanime des membres présents, qui évita pour le lendemain des discussions inutiles.

Arrivé au Luxembourg, je me rendis avec M. de Sémonville chez M. de La Fayette. J'y trouvai M. de Montalivet, le général Sébastiani, M. Odilon Barrot et le fils de M. de La Fayette faisant fonction d'aide de camp. Les deux ministres avaient déjà expliqué au général le plan arrêté dans le conseil et s'étaient efforcés de lui en faire sentir les avantages ; mais il y entrevoyait beaucoup de difficultés et même de périls. « Au grand jour! disait-il toujours ; qu'arrivera-t-il si l'éveil est donné, si le peuple, si la garde nationale, ce qui n'est pas

impossible, se jettent sur le passage de la voiture, l'arrêtent sur la route? Les malheureux seront massacrés, et quelle honte pour nous tous, surtout pour moi! Et puis ce parti est-il régulier, le jugement n'étant pas rendu? » Nous passâmes une grande demi-heure à lui démontrer que tout autre procédé entraînait des dangers encore bien plus grands; nous lui expliquâmes que, du moment où il n'était pas d'usage que la cour fît lire en séance la sentence aux accusés, leur présence après la clôture des débats devenait entièrement inutile. Convaincu sur ces deux points, il fallut convenir des moyens d'exécution. Pour ce qui concernait les soins matériels, M. de Montalivet se chargea de tout; de fournir une voiture, de la tenir prête, de la faire amener au moment où elle serait nécessaire. Restait l'escorte et surtout le commandement de cette escorte. On proposa de le confier au général Carbonel, chef d'état-major de la garde nationale. Il avait toute la confiance du général; mais M. de La Fayette déclara qu'il lui était impossible de se passer de M. Carbonel; l'escorte serait faite par un régiment de cavalerie de la ligne; il était, selon lui, beaucoup plus convenable qu'elle eût à sa tête le général Fabvier, commandant de la place. Il se chargerait de le faire avertir, de donner tous les ordres nécessaires et répondait de sa fermeté.

On ne pouvait faire d'objections sur ce choix; je pensais aussi que M. Fabvier, chargé de la mission, l'exécuterait fidèlement, bien qu'il fût de ceux qui ne concevaient pas qu'on hésitât à sacrifier M. de Polignac. M. de Montalivet annonça son intention de se joindre à l'escorte, ainsi qu'il l'avait déjà fait lorsque les prisonniers avaient été amenés de Vincennes. Cette fois encore, il serait à cheval, en tête de leur voiture, et ne les quitterait que lorsqu'il les aurait vus rentrer dans le donjon. Nous allions nous retirer, lorsque M. Georges de La Fayette pria son père de remarquer qu'il engageait beaucoup sa responsabilité en prenant sur lui de transférer, avant que le jugement fût rendu, des prisonniers qui étaient sous sa garde spéciale, qu'il devait se tenir jusqu'au dernier moment en état de représenter. Ne devait-il pas aussi penser à l'irritation populaire qui éclaterait probablement lorsque ce transfèrement serait connu? Les conséquences

pourraient alors entraîner les plus grands malheurs. Je répondis que les prisonniers étaient à ma disposition, comme président de la cour, et que je remettrais le lendemain entre les mains de M. de La Fayette, ou de qui il jugerait à propos, l'ordre signé de moi de les reconduire à Vincennes. Il n'y eut plus alors d'objection possible.

M. Odilon Barrot, pendant cette conférence, parla peu et parut approuver le plan proposé ; il offrit même d'y concourir et dit qu'il se trouverait le lendemain matin à l'heure indiquée (c'était entre onze heures et midi) au Luxembourg, qu'il y viendrait dans son uniforme de préfet, et si cela était jugé nécessaire, accompagnerait les prisonniers. Il lui échappa de dire, lorsqu'on l'interroga sur les dispositions prises pour le lendemain et sur les renseignements qu'il pouvait avoir relativement à la situation des esprits dans les faubourgs : « Que voulez-vous qu'on fasse et qu'on sache avec un préfet de police comme M. Treilhard? » Il était onze heures et demie environ lorsque nous nous séparâmes, convaincus que M. de La Fayette allait envoyer chercher le général Fabvier, ou au moins lui faire savoir qu'il devrait se trouver au Luxembourg le lendemain à sept heures du matin. Aucun de nous n'eut l'idée qu'il serait plus prudent de ne pas nous reposer sur lui de ce soin : si elle était venue à M. de Montalivet, il n'aurait pas hésité à s'en charger : de grands embarras, de grands périls eussent été évités pour le lendemain [1].

J'allais prendre un peu de repos après cette écrasante journée, mais avant d'entrer dans mon appartement, j'allai chez M. de Sémonville. Je lui racontai ce qui venait d'être convenu, et je le prévins que je lui remettrais le lendemain l'ordre de transfèrement qu'il donnerait, au moment décisif, à qui de droit. Des avertissements furent portés pendant la nuit au domicile de tous les pairs, pour leur rappeler que l'audience s'ouvrirait à l'heure accoutumée.

1. J'ai su plus tard du général Sébastiani que M. de La Fayette, en le reconduisant, lui dit à l'oreille les paroles que voici : « Vous le voyez, je fais ce que vous voulez, mais c'est sous la condition que le Roi changera de gouvernement comme de chemise et que la Chambre des pairs s'en ira à vau-l'eau. » Ces paroles donnent à penser sur sa conduite du lendemain et des jours suivants.

VII

Le mardi matin 21 décembre, la garde nationale presque entière fut sur pied dès le point du jour; la circulation dans le faubourg Saint-Germain fut parfaitement assurée, et les pairs ne trouvèrent aucun obstacle sur leur route. M. de Bastard m'avait apporté, dès huit heures, la rédaction convenue dans la réunion; l'ordre nécessaire pour le transfèrement des prisonniers était rédigé, signé et remis à M. de Sémonville, avant d'entrer en séance. A l'audience publique, on procéda à l'appel nominal, et sur les cent soixante-deux pairs qui, la veille, avaient répondu, il n'en manqua qu'un seul qui s'était trouvé mal deux fois dans la précédente séance et n'avait été emporté qu'à son corps défendant. Parmi ces cent soixante-deux présents, on comptait huit octogénaires, et beaucoup avaient passé soixante-dix et soixante-quinze ans: le nombre des infirmes était aussi fort considérable. Tous cependant résistaient depuis sept jours à la fatigue d'une tension d'esprit continuelle, que l'air étouffé pendant ces séances de sept heures rendait plus pénible encore.

M. Madier de Montjau prit la parole au nom des commissaires de la Chambre des députés. Il parla avec énergie et convenance: malgré la sévérité de ses déductions, il ne craignit pas de terminer son discours par des paroles qu'inspirait un grand sentiment d'humanité. Pendant ce discours dont la lecture dura un peu plus d'une heure, j'avais reçu de M. de Sémonville un avis fort inquiétant. Ne voyant pas paraître le général Fabvier et n'entendant parler d'aucunes dispositions pour le transfèrement, il avait pris le parti d'aller trouver M. de La Fayette : il avait su alors que, nul avertissement n'ayant été envoyé dans la nuit au général Fabvier, il n'était plus chez lui et avait déjà commencé ses tournées dans la ville, lorsqu'on lui avait porté, vers huit heures, l'ordre de se rendre au Luxembourg. Quand cet ordre lui parviendrait-il donc? On n'en savait rien: on l'attendait, on l'espérait à tout

instant, mais pour peu qu'il tardât encore, il était évident que le plan ne pouvait plus s'exécuter et qu'il faudrait, à la sortie de l'audience, faire rentrer les accusés dans la prison du Luxembourg, ce qui rendrait leur départ pour Vincennes infiniment plus difficile et plus périlleux.

Dans cette nouvelle situation, il fallait que l'audience se prolongeât : M. de Martignac prit la parole après M. Madier. Sa réplique improvisée ne fut pas indigne de son grand plaidoyer : il fut même, par moments, plus vif, plus pénétrant encore.

Un incident des plus fâcheux vint accroître les difficultés que le retard avait apportées. Le jardin, qui la veille n'était occupé que par un régiment de ligne, venait de recevoir de nombreux bataillons de la garde nationale rurale que M. de La Fayette avait jugé à propos d'y introduire et devant lesquels il pouvait être hasardeux d'opérer le transfèrement. Quant à M. de La Fayette, il ne bougeait de son logis, affectait un grand calme, paraissait résolu à rester autant que possible étranger à tout ce qu'on pourrait faire. Il avait eu soin de dire au général Fabvier que toute la responsabilité pesait sur lui seul. M. Odilon Barrot avait paru un moment revêtu de son uniforme, mais s'était retiré, voyant que rien n'était prêt. Ce fut donc avec ces tristes préoccupations qu'il me fallut continuer de diriger la cour dans la voix déjà bien difficile où nous étions engagés. Quand M. de Martignac eut fini de parler, je demandai aux accusés s'ils voulaient ajouter quelque chose à leur défense. Ils répondirent tous par un signe négatif. Je demandai encore à MM. les commissaires de la Chambre des députés s'ils avaient quelque chose à dire à la cour. M. Bérenger se leva et dit d'une voix ferme et élevée : « Pairs de France, notre mission est finie ; la vôtre va commencer ; la résolution de la Chambre des députés est sous vos yeux ; le livre de la loi y est également. Il vous trace vos devoirs ; le pays attend, il espère, il obtiendra bonne et sévère justice. » Cette courte allocution avait un caractère plus dur que tout ce qu'avait dit jusque-là M. Bérenger ; on en fut frappé. Que voulait-il dire aussi par le livre de la loi qu'il invoquait? Il savait bien que la cour déclinait formellement les applications du code pénal que la Chambre des

députés avait invoquées. Il craignait peut-être de mécontenter ses collègues de la Chambre s'il n'affirmait pas une dernière fois la doctrine qu'elle avait soutenue. Lorsqu'il se fut rassis, je prononçai les paroles suivantes : « Les débats sont clos, la cour ordonne qu'il en sera délibéré. Elle va se retirer dans la chambre du conseil pour régler l'ordre de ses délibérations. MM. les pairs doivent rester à leur place jusqu'à ce que les accusés se soient retirés. »

Il était un peu plus d'une heure : je m'étais à dessein servi de ces expressions *pour régler l'ordre de ses délibérations*. Il importait beaucoup qu'on ne prévît pas le moment où elle rendrait son arrêt, car c'était alors que les chefs de l'émeute devraient faire leurs plus grands efforts. On était généralement convaincu que la délibération serait longue et durerait peut-être plus d'un jour. J'avais pris la formule pouvant faire croire que les formes employées s'opposeraient à un rapide dénouement.

Lorsque la salle de l'audience fut complètement évacuée par le public, la cour y rentra : il était deux heures environ. Il ne s'agissait plus que de poser les questions sur lesquelles la cour aurait à prononcer. Elles étaient de deux ordres : les questions de culpabilité et les questions de pénalité. Il paraissait désirable qu'avant de statuer sur la peine, la question de culpabilité fût résolue à l'égard des quatre accusés. On était convenu, dans la réunion de la veille, d'en agir ainsi pour éviter que le jugement rendu sur M. de Polignac ne pût être connu au dehors avant celui frappant ses collègues. Quant aux questions de culpabilité, elles pourraient se compliquer par l'énumération, faite dans la résolution de la Chambre des députés, de quatre chefs d'accusation définis par diverses dispositions du code pénal. Mais dans son arrêt de compétence, la cour n'avait pas rappelé ces quatre chefs. Elle avait pensé qu'aux termes de la charte de 1814, le crime de trahison pouvait seul fixer sa compétence et servir de base à son arrêt. Les quatre chefs avaient donc été considérés comme pouvant fonder l'accusation de trahison, mais non comme formant autant d'accusations distinctes sur lesquelles la cour fût obligée de statuer. La cour en avait déjà décidé ainsi, et elle persisterait sans doute dans cette décision. Je me propo-

sais donc de lui soumettre seulement sur chaque accusé la question de savoir s'il était coupable du crime de trahison, ce qui n'empêcherait pas chacun de MM. les pairs d'examiner les divers chefs portés en la résolution de l'autre Chambre et d'en tirer argument pour former son opinion, favorable ou contraire, relativement à l'accusation de trahison. La question de culpabilité une fois résolue, la cour aurait à se fixer sur la peine, à l'égard de chacun des accusés, et je n'avais pas besoin de lui rappeler qu'il résultait de ses précédents, peut-être aussi de l'état de la législation à l'égard du crime de trahison, qu'elle n'était pas entièrement astreinte à suivre dans ses décisions sur la peine le texte rigoureux et littéral du code.

Les formalités préalables accomplies, je soumis à la cour la première question.

M. de Polignac, devait-il être déclaré coupable du crime de trahison? Le premier tour d'opinion sur cette question fut le seul long de tous ceux qui eurent lieu dans la soirée. Il donnait l'occasion de traiter les plus graves questions soulevées par le procès. Un assez bon nombre de pairs motivèrent leur vote, mais tous évitèrent avec soin les paroles inutiles. Deux jeunes gens portant le même nom, MM. de Ségur, déclarèrent seuls que leur conscience ne leur permettait pas de se considérer comme compétents, et qu'ils avaient l'intention de ne pas prendre part au scrutin. M Lainé, ainsi qu'il l'avait annoncé la veille, se prononça pour la culpabilité, réservant toute son indulgence pour l'application de la peine. Son opinion agit puissamment sur quelques esprits jusqu'alors incertains. Elle fut appuyée par MM. Portalis, Siméon, Monnier; comme président, j'opinai le dernier.

Le résultat du second tour d'opinion fut que M. de Polignac était coupable de trahison. La décision fut rendue par 136 voix contre 20. Total : 156 votants, parce qu'il faut retrancher de 161 présents 7 pairs n'ayant pas trente ans révolus et dont le suffrage ne comptait pas.

Au moment où je faisais connaître à la cour ce résultat, je fus informé que M. de Polignac venait de partir sans encombre pour Vincennes, avec ses trois collègues. Cette nouvelle me tira d'une anxiété d'autant plus pénible que les

billets que je recevais sans cesse de M. de Sémonville ne m'avaient rien laissé ignorer des difficultés qu'on avait dû surmonter.

Le général Fabvier, qui avait enfin accepté la responsabilité du transfèrement des prisonniers à Vincennes, remplit son devoir avec une grande fermeté. Dès son retour au Luxembourg, il se concerta avec M. de Sémonville et M. de Montalivet. Ils étaient munis de mon ordre, au bas duquel M. de La Fayette avait joint celui qu'il donnait au général Fabvier d'en assurer l'exécution. C'est la seule part qu'il ait prise à cette difficile opération, qu'il n'a surveillée que du fond de son appartement. M. de Montalivet et le général Fabvier, ayant reconnu l'impossibilité de sortir par le jardin, s'arrêtèrent au plan que voici : ils l'ont bravement et heureusement exécuté. Ils firent venir M. Renouard, commandant du bataillon des gardes nationales auquel appartenait la compagnie de grenadiers placée dans la cour de la prison, puis en présence du colonel Feisthamel, du lieutenant-colonel Lavocat et du capitaine Bailly, de service avec eux, M. de Montalivet leur communiqua l'ordre que j'avais signé et celui du général de La Fayette : après quoi il lui demanda si on pouvait compter sur son concours et celui de sa compagnie. Sa réponse fut affirmative : sur cette assurance, le colonel Feisthamel se présenta aux postes occupés par la compagnie de grenadiers, sous les ordres du capitaine de Laplace et du lieutenant Richard, fit prendre les armes, former le cercle, et donna lecture des ordres signés par nous. Cette lecture terminée, il annonça que les ex-ministres allaient être conduits à leur destination, ajoutant qu'il connaissait assez le bon esprit de la garde nationale pour être sûr que l'exécution de cet ordre ne souffrirait aucune difficulté. Il avait agi habilement en s'adressant sans préparation à une seule compagnie qui, isolée de toute communication avec le dehors, n'en pouvait recevoir de mauvais conseils et devait obéir sans hésitation à l'ordre si formel de ses chefs.

Les grenadiers, avec une émotion qui se trahissait sur leurs visages, se rangèrent dans un profond silence sur deux lignes séparées l'une de l'autre par dix pas de distance, aboutissant d'une part à la porte de la prison et de l'autre à la

rue de Vaugirard. Un embarras imprévu se produisit alors à la prison. Ne comptant pas que les accusés dussent y rentrer, je n'avais pas préposé d'huissier pour donner au concierge décharge des prisonniers. Il en exigeait absolument une. M. de Montalivet, auquel on ne saurait donner trop d'éloges pour la part si intelligente et si courageuse qu'il a prise à toute cette opération, parvint à lever la difficulté en faisant accepter, malgré son irrégularité, une décharge qu'il signa sur le registre d'écrou, comme ministre de l'intérieur. Les accusés furent alors amenés à la porte de la prison ; là, nouvelle difficulté : il fut pendant dix minutes impossible de faire approcher la calèche de M. de Montalivet, qu'il avait laissée à quelque distance. Cette attente pouvait tout faire échouer. Les grenadiers de la garde nationale ne se départirent pas un instant de leur ferme attention. Ils restaient immobiles, et les prisonniers furent enfin conduits entre leurs rangs par MM. Feisthamel et Lavocat, jusqu'à la voiture. Elle était fermée de glaces ; on lui fit suivre assez doucement, pour ne pas éveiller les soupçons, la rue de Vaugirard jusqu'à la rue Madame, puis elle gagna la rue de l'Ouest, qu'elle remonta avec une grande rapidité. M. de Montalivet et le général Fabvier étaient à cheval devant et derrière, accompagnés d'un très petit nombre de cavaliers ; arrivés à l'avenue de l'Observatoire, ils trouvèrent un escadron de chasseurs au milieu duquel la calèche fut placée ; en moins d'une heure, elle était au donjon de Vincennes, en suivant la route de la plaine d'Ivry, le pont de Charenton, où une nouvelle escorte l'attendait. M. de Montalivet et le général Fabvier ne quittèrent les prisonniers qu'après les avoir remis entre les mains du général Daumesnil.

Je reviens aux délibérations de la cour. La même question de culpabilité ayant été posée à l'égard des trois autres accusés, les opinions furent recueillies dans la même forme. Les huit appels nominaux que ces décisions nécessitèrent conduisirent jusqu'à six heures du soir ; il fallut alors donner à la cour une demi-heure de repos.

L'audience reprise, j'annonçai à la cour qu'elle allait délibérer à l'égard de chaque accusé, sur la peine qui devait être prononcée. On délibéra d'abord sur M. de Polignac. Dans le premier tour d'opinion, deux avis partagèrent les

esprits. L'un tendait à appliquer à l'accusé la détention perpétuelle avec tous les effets de la déportation, l'autre à prononcer seulement la détention perpétuelle. Le bannissement fut proposé par quelques personnes. Enfin il y en eut huit qui votèrent pour la peine de mort, sans oser prononcer le mot, leur vote était exprimé en ces termes : « La plus forte des peines exprimées dans le Code. » Au second tour d'opinion, la cour prononça contre l'accusé, à une majorité qui se composa de 128 suffrages, la détention perpétuelle avec les peines accessoires de la déportation. Cette fois, le nombre des votants pour la mort se trouva réduit à quatre.

La question ayant été posée dans la même forme relativement à M. de Peyronnet, plusieurs opinions se produisirent au premier tour : la première consentait à appliquer à cet accusé la même peine qu'au précédent, la seconde à prononcer contre lui la détention perpétuelle, accompagnée de l'interdiction légale et de la déchéance des titres, grades et ordres, la troisième à ne prononcer qu'une détention temporaire ou le bannissement. Ces opinions se défendirent successivement avec chaleur. Au second tour, il y eut 87 voix pour la prison perpétuelle avec l'interdiction légale, et 68 pour la prison perpétuelle avec les conséquences de la déportation. La peine la plus douce, qui était la première, se trouva donc acquise à l'accusé. La même décision fut successivement appliquée, et dans la même forme, aux deux derniers accusés.

Restait la rédaction de l'arrêt[1]. Je donnai une première lecture de celui qui avait été préparé. L'insertion dans le dispositif des conséquences de la déportation, que la cour avait votée, et entre lesquelles se trouvait la mort civile, rencontra quelques opposants : je m'y étais attendu. Il fut facile de leur répondre que du moment où la peine était votée, et il y avait d'autant plus d'avantage à la faire connaître dans toute son étendue que les mots de *mort civile* étaient de nature à

1. Je n'ai pas voulu interrompre ce récit si grave par la mention d'un fait de petite importance, mais qui a cependant son côté remarquable. Une porte située dans les cintres du palais fut à plusieurs reprises poussée par le vent. Il en résulta un bruit qui ressemblait à celui du canon; deux militaires, qui devaient bien s'y connaître ne purent s'empêcher de s'écrier : *Mais c'est le canon ! on tire le canon !* Cette observation laissa la Chambre indifférente, et le vieux M. de Marbois prit la parole pour dire : « *Eh bien, que fait le canon à ce qui nous occupe ?* »

faire quelque impression sur l'esprit du peuple, et qu'on pourrait s'en servir utilement pour le calmer; ce qui est arrivé en effet. Cette difficulté principale étant levée, j'annonçai que j'allais me retirer pour préparer la rédaction définitive de l'arrêt, en faisant droit à celles des observations que la cour avait paru accueillir. J'appelai à cet effet dans une salle voisine, MM. Portalis, Séguier, Siméon, Decazes, Malleville et de Pontécoulant.

Notre travail de revision, qui fut très minutieux, dura plus d'une demi-heure. Rentrés dans la salle des délibérations, je donnai lecture à la cour de la rédaction, sur laquelle les voix furent recueillies et qui fut adoptée. Le greffier avait eu soin de préparer les feuilles en tête desquelles devait se trouver la minute de l'arrêt et que tous MM. les pairs signèrent, pour se conformer à l'usage qui veut que l'arrêt en matière criminelle soit signé par tous les juges présents. Cette formalité étant remplie, j'ordonnai de faire entrer à l'audience MM. les commissaires de la Chambre des députés et les défenseurs des accusés. Les uns et les autres reprirent les places qu'ils avaient occupées pendant les débats. Les tribunes furent bientôt remplies par des gardes nationaux qui étaient de garde au palais.

A dix heures du soir, je prononçai l'arrêt dont la teneur suit:

« La Cour des pairs,

» Ouï les commissaires de la Chambre des députés, en leurs dires et conclusions, et les accusés en leur défense;

» Considérant que par les ordonnances du 25 juillet, la charte constitutionnelle de 1814, les lois électorales et celles qui assuraient la liberté de la presse ont été manifestement violées, et que le pouvoir royal a usurpé la puissance législative;

» Considérant que, si la volonté personnelle du roi Charles X a pu entraîner la détermination des accusés, cette circonstance ne saurait les affranchir de la responsabilité légale.

» Considérant qu'il résulte des débats que Auguste-Jules-Armand-Marie, prince de Polignac, en sa qualité de ministre secrétaire d'État des affaires étrangères, de ministre de la guerre par intérim et de président du conseil des ministres;

Pierre-Denis, comte de Peyronnet, en sa qualité de ministre secrétaire d'État de l'intérieur; Jean-Claude-Balthazar-Victor de Chantelauze, en sa qualité de garde des sceaux, ministre secrétaire d'État de la justice, et Martial-Côme-Annibal-Perpétue-Magloire, comte de Guernon-Ranville, en sa qualité de ministre secrétaire d'État des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, responsables aux termes de l'article 13 de la charte de 1814, ont contresigné les ordonnances du 25 juillet, dont ils reconnaissent eux-mêmes l'illégalité; qu'ils se sont efforcés d'en procurer l'exécution, et qu'ils ont conseillé au Roi de déclarer la ville de Paris en état de siège, pour triompher par l'emploi des armes de la résistance légitime des citoyens;

» Considérant que ces actes constituent le crime de trahison, prévu par l'article 56 de la charte de 1814,

» Déclare :

» Auguste-Jules-Armand, prince de Polignac,

» Pierre-Denis, comte de Peyronnet,

» Jean-Claude-Balthazar-Victor de Chantelauze,

» Et Martial-Côme-Annibal-Perpétue-Magloire, comte de Guernon-Ranville,

» Coupables du crime de trahison :

» Considérant qu'aucune loi n'a déterminé la peine de la trahison, et qu'ainsi la cour est dans la nécessité d'y suppléer;

» Vu l'article 7 du Code pénal, qui met la déportation au nombre des peines afflictives et infamantes;

» Vu l'article 17 du même code qui porte que la déportation est perpétuelle;

» Vu l'article 18, qui déclare qu'elle emporte la mort civile;

» Vu l'article 25 du Code civil, qui règle les effets de la mort civile;

» Considérant qu'il existe hors du territoire continental de la France aucun lieu où les condamnés à la peine de la déportation puissent être transportés et retenus;

» Condamne le prince de Polignac à la prison perpétuelle sur le territoire continental du royaume, le déclare déchu de ses titres, grades et ordres, le déclare mort civilement, tous les

autres effets de la peine de la déportation subsistant, ainsi qu'ils sont réglés par les articles précités;

» Ayant égard aux faits de la cause tels qu'ils sont résultés des débats :

» Condamne le comte de Peyronnet, Victor de Chantelauze et le comte de Guernon-Ranville à la prison perpétuelle;

» Ordonne qu'ils demeureront en état d'interdiction légale, conformément aux articles 28 et 29 du Code pénal, les déclare pareillement déchus de leurs titres, grades et ordres ;

» Condamne le prince de Polignac, le comte de Peyronnet, Victor de Chantelauze et le comte de Guernon-Ranville personnellement et solidairement aux frais du procès;

» Ordonne qu'expédition du présent arrêt sera transmise à la Chambre des députés par un message: ordonne que le présent arrêt sera imprimé et affiché à Paris et dans toutes les autres communes du royaume et transmis au garde des sceaux, ministre secrétaire d'État de la justice, pour en assurer l'exécution. »

VIII

Le silence avec lequel la lecture de cet arrêt fut accueillie par les tribunes n'avait pas empêché de saisir les signes très apparents d'un mécontentement difficilement contenu. On avait annoncé la condamnation de M. de Polignac à la peine de mort, et cette nouvelle avait été reçue sur plusieurs points avec de cruelles manifestations. Des bonnets furent jetés en l'air en signe de joie. Comment et par qui ce faux bruit avait-il été répandu? Il est fort possible que le mot de *mort civile*, répété au dehors, ait causé une confusion d'idées d'où serait née la persuasion que la peine de mort était appliquée à M. de Polignac.

L'audience était levée, MM. les pairs purent se retirer sans rencontrer aucun obstacle. Je fus obligé de rester dans le palais; j'avais à faire dresser et à signer deux expéditions de l'arrêt, dont l'une devait être adressée le lendemain à la

Chambre des députés et l'autre devait être portée ce jour même de grand matin à Vincennes par le greffier de la cour, auquel était commis le soin d'en donner lecture et signification aux condamnés.

Puis il me fallait encore remplir un devoir de convenance en écrivant à M. de La Fayette, au nom de la Cour des pairs, une lettre contenant ses remerciements à la garde nationale pour le zèle qu'elle avait apporté dans l'accomplissement des devoirs si pénibles que les derniers jours lui avaient imposés. Je voulais remettre moi-même cette lettre à M. de La Fayette; je descendis à son appartement, je n'y trouvai que son fils avec quelques officiers d'état-major qui me parurent assez émus. M. Georges de La Fayette me dit que son père était dans la grande cour, occupé à haranguer les bataillons de la garde nationale. Il se chargea de ma lettre: comme je lui disais que j'allais chercher ma voiture, il m'exprima aussitôt d'une manière fort obligeante l'intention de m'accompagner, ne voulant pas que je m'exposasse seul au milieu du grand tumulte qui régnait dans la cour et qui, à en juger par le bruit qu'il entendait, n'était pas encore apaisé, malgré les efforts de son père. Arrivés sur le perron, je vis en effet que son récit n'avait rien d'exagéré. Le tumulte le plus violent régnait non pas dans les rangs de la garde nationale: ils étaient rompus, débandés: mais dans des groupes tumultueux. On entendait les cris: *C'est une indigne trahison! Nous ne voulons plus servir!* Puis des fusils jetés en l'air et brisés. J'aperçus M. de La Fayette: j'entendis sa voix, mais sans pouvoir distinguer ses paroles; il fut cependant évident pour moi que sa présence inspirait encore quelque respect et que c'était dans ce moment la seule autorité qui pût contenir ces esprits égarés. Je parvins non sans peine à gagner ma voiture, grâce aux soins de M. Georges de La Fayette, par la porte de derrière l'Odéon. Je me rendis au Palais-Royal.

Après mon départ, M. de La Fayette se tira d'affaire en congédiant les bataillons et en faisant rentrer chacun chez soi. Il ne laissa dans le palais qu'un poste extrêmement faible, tout à fait insuffisant pour le défendre d'un coup de main.

Au Palais-Royal, je trouvai le Roi et la famille royale dans

une grande satisfaction de l'issue du procès et du succès qu'avait eu le transfèrement des prisonniers en plein jour. Il était près de minuit quand je pus rentrer chez moi, après une des journées qui doivent le plus compter dans ma vie. Je sortais d'une terrible épreuve, et j'avais le bonheur d'en sortir, j'ose le croire et le dire, sans que ma conscience me reprochât rien.

Le lendemain 22 décembre, le greffier de la cour, M. Cauchy, assisté d'un des huissiers de la cour, se rendit à Vincennes et fut introduit dès sept heures du matin dans le donjon, où il donna lecture aux prisonniers de l'arrêt de la veille. Ils en parurent fort affectés. La confiance, qui n'avait jamais abandonné M. de Polignac, allait au point que, le lundi soir, il disait encore à ses parents, dans la prison du Luxembourg : « Je suppose qu'ils me condamneront à une prison qui ne pourra être de longue durée, mais que, dans tous les cas, au bout de quelques mois, on me permettra d'aller sur ma parole à ma terre de Millemont. » Déjà M. de Martignac m'avait dit, un mois auparavant : « Les défenseurs sont souvent obligés de mettre tous leurs soins à calmer, à tranquilliser les accusés, et moi j'ai toutes les peines du monde à persuader M. de Polignac que son affaire n'est pas un jeu d'enfants. »

Quant aux trois autres condamnés, l'étonnement qu'ils montrèrent sur ce qu'ils appelaient la *rigueur* de leur condamnation s'explique par la pensée qu'ils avaient toujours nourrie que leur sort serait toujours moins rigoureux que celui de M. de Polignac. Il en eût été ainsi, en effet, si le jugement de la cour avait eu pour base principale les faits des trois journées de Juillet, pendant lesquelles M. de Polignac était compromis plus qu'eux. Mais cette influence fut nulle, du moment où la cour n'admit la compétence que pour le crime de trahison.

Dans la soirée du 24 décembre, les quatre prisonniers furent transférés du donjon de Vincennes dans le fort de Ham.

Le tumulte dont j'avais été témoin le mardi, dans les bataillons de la garde nationale occupant la cour du Luxembourg, s'était produit également partout où cette garde était assemblée, dès qu'elle avait eu connaissance de l'arrêt. Heureusement l'heure était avancée, les hommes étaient fatigués, ainsi que

les perturbateurs. Leurs chefs ne s'étaient pas attendus à un dénouement aussi prompt. La foule s'écoula donc assez paisiblement, et à minuit chacun était rentré chez soi. Cette trêve fut une chose heureuse; les passions se calmèrent, et les sentiments d'humanité reprirent leur empire sur les esprits. Les plus violents de la veille rougissaient des paroles qui leur étaient échappées dans le premier moment de dépit. La sévérité de l'arrêt, qu'ils taxaient quelques heures auparavant de faiblesse indigne, leur apparaissait: ils comprirent mieux les conséquences de la *mort civile* qui frappait M. de Polignac. Ils redoutaient les désastreuses conséquences, pour la ville de Paris, du triomphe pendant quelques heures seulement des forcenés qu'ils avaient eu à repousser dans les journées précédentes. Ainsi, par la seule force des choses, les dispositions de la garde nationale se montraient déjà, le mercredi matin, toutes différentes de ce qu'elles étaient le mardi soir.

Le mercredi de très bonne heure, une bande d'émeutiers, descendus à l'improviste du faubourg Saint-Marceau, se présenta pour envahir le palais du Luxembourg; au premier moment, elle n'était heureusement pas très nombreuse. Les portes étaient fermées, et les commandements qui furent faits dans la grande cour aux hommes qui composaient le poste, le bruit des armes fit croire aux assaillants que les moyens de défense étaient plus considérables qu'ils ne l'avaient supposé. Ils se contentèrent de pousser des cris et attendirent les renforts qui leur arrivaient. La plus prochaine légion de la garde nationale avait été avertie; ses nombreux détachements parurent successivement et formèrent une barrière que l'attroupement n'était pas en état de franchir. Un quart d'heure plus tard, le palais eût été envahi, et, suivant toutes les apparences, il aurait été traité comme le fut, sept semaines après, le palais de l'Archevêché.

L'éveil donné dans tous les quartiers, la garde nationale fut sous les armes à onze heures. Les attroupements se formaient sur un nombre considérable de points, principalement dans les rues du centre. Il était évident qu'un coup se préparait. Les ministres de Charles X n'étaient qu'un prétexte; le véritable but qu'on poursuivait était bien, ainsi que l'avait indiqué M. Odilon Barrot à la conférence du samedi précédent chez

M. Laffitte, d'obtenir du gouvernement de nouvelles concessions politiques. Mais quelles étaient ces concessions? Les feuilles du parti républicain et les démarches connues de ses chefs auprès du gouvernement et du Palais-Royal ne permettaient aucun doute. Il leur fallait au moins l'abolition de l'hérédité de la pairie, si ce n'était sa suppression radicale. Il leur fallait la dissolution de la Chambre des députés, un certain nombre de nouveaux ministres imposés à la couronne, enfin toutes les rectifications que, suivant eux, entraînait dans la constitution la glorieuse révolution de Juillet. Voilà ce que la peur devait arracher, on l'espérait du moins, au Roi et à son ministère. Dans le cabinet, M. Dupont passait pour être très favorable à la meilleure partie de ces exigences; on ne savait que penser de M. Laffitte et de M. Mérilhon. Hors du ministère, M. de La Fayette ne pouvait être sincèrement contraire à un mouvement qui amènerait, suivant toutes les apparences, l'exécution de son cher programme de l'Hôtel de de ville. M. Odilon Barrot avait publié le matin une proclamation dans laquelle il parlait convenablement du jugement de la veille, du transfèrement des prisonniers à Vincennes, félicitait les citoyens de ce respect pour la loi qui l'avait emporté dans leur esprit sur les plus justes ressentiments et qui avait dicté la conduite de la garde nationale. On y remarquait cette phrase, qui attestait ses bonnes intentions en ce qui touchait l'interprétation de l'arrêt: « Polignac, disait-il, n'appartient plus à la société; il est mort civilement. Sa vie matérielle est sauve, mais elle s'écoulera dans une prison solitaire et sera flétrie par l'infamie. Les autres accusés sont privés pendant toute leur vie de cette liberté sans laquelle l'existence est un fardeau. Ainsi s'est accomplie l'action de la loi. » Toutefois, les liaisons de M. Dupont avec M. Odilon Barrot et avec M. de La Fayette et les chefs du parti qui dirigeaient le mouvement populaire donnaient à penser qu'il voulait, avec plus de prudence peut-être, arriver au même but qu'eux.

La journée se passa dans une très pénible incertitude, la tactique de la faction étant de répandre l'alarme, de propager les bruits les plus sinistres, qui étaient démentis à l'heure suivante. La garde nationale restait pourtant inébranlable et tenait tête sur tous les points menacés, avec un imperturbable sang-

froid. Les élèves de l'École polytechnique et ceux des Écoles de droit et de médecine, sur lesquels les séditieux avaient compté, trompèrent leurs espérances ; ils se réunirent à la garde nationale et vinrent offrir leurs services au Palais-Royal. Rien n'était mieux fait pour décourager les perturbateurs ; à partir de cette éclatante démarche, on vit les rassemblements se fondre peu à peu, et entre onze heures et minuit, tout paraissait rentré dans l'ordre. Il y eut cependant encore une assez sérieuse alerte : la première cour du Louvre était occupée par le corps d'artillerie de la garde nationale : sa formation n'avait pas été assez surveillée. Officiers et soldats étaient d'opinion assez exaltée, fort partisans du programme de l'Hôtel de ville ; alors que tout semblait fini, on découvrit que, d'accord avec les chefs d'un attroupement qui s'était reformé dans les environs du Palais-Royal, ils allaient sortir avec leurs canons et marcher sur le palais, où ils dicteraient des lois au gouvernement. Ce plan, qui avait été révélé par quelques membres du corps, fut déjoué par la ferme attitude d'un bataillon de la garde nationale qui se trouvait dans la même enceinte et qui en barra les issues. Puis arrivèrent des aides de camp du Roi, des officiers d'état-major ; les précautions furent bien prises et le complot avorta. Ce fut le dernier effort de la fraction qui avait espéré, durant ces jours si difficiles, dominer par la force ou au moins par la peur. Le jeudi le Roi passa des revues et remercia la garde nationale et les troupes de ligne.

CHANCELIER PASQUIER.

L'ENFANT DE VOLUPTÉ[1]

XXV

— J'ai vu ; j'ai deviné... J'étais derrière les vitres, depuis bien longtemps. Je ne pouvais me résoudre à m'en aller. Toute cette blancheur m'attirait... J'ai vu la voiture passer lentement dans la neige. J'avais senti que c'était vous, avant de vous voir jeter les roses. Nulle parole ne saura jamais vous dire la tendresse de mes larmes. J'ai pleuré pour vous, d'amour; et j'ai pleuré pour les roses, de pitié. Pauvres roses! Il me semblait que, sur cette neige, elles devaient vivre, souffrir et agoniser. Il me semblait, comment dire? il me semblait qu'elles m'appelaient, qu'elles se lamentaient comme des créatures abandonnées. Quand votre voiture s'éloigna, je me mis à les regarder par la fenêtre. Je fus sur le point de descendre dans la rue, pour les prendre. Mais le domestique attendait encore dans l'antichambre. J'imaginai mille moyens, sans réussir à en trouver un seul qui fût praticable. Cela me mit au désespoir... Vous souriez? C'est vrai : je ne sais quelle folie m'avait prise. J'épiais les passants avec une attention anxieuse, les yeux pleins de larmes. S'ils avaient piétiné les roses, ils m'auraient piétiné le cœur. Et, dans ce supplice, je me sentais

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1894, 1er, 15 janvier, 1er, 15 février et 1er mars 1895.

heureuse : j'étais heureuse de votre amour, de votre acte si délicat, si passionné, de votre douceur, de votre bonté... Quand je m'endormis, j'étais heureuse et triste ; les roses, elles, devaient être déjà mourantes. Après quelques heures de sommeil, le bruit des pelles sur le pavé me réveilla. On enlevait la neige, justement devant notre porte. Je restai aux écoutes : et le bruit, et les voix, qui continuèrent jusqu'après l'aube, me causaient tant de mélancolie !... Pauvres roses ! Mais elles demeureront toujours vivantes dans ma mémoire. Il y a des souvenirs qui suffisent à embaumer une âme pour toujours... M'aimez-vous beaucoup, André?

Et, après une hésitation :

— N'aimez-vous que moi? Avez-vous oublié tout le reste? Toutes vos pensées m'appartiennent-elles?

Elle palpitait et tremblait.

— Je souffre... de votre vie antérieure, de celle que je ne connais pas ; je souffre de vos souvenirs, de toutes les empreintes que garde peut-être encore votre esprit, de tout ce qu'en vous je ne pourrai jamais comprendre et jamais posséder. Oh ! si je parvenais à vous donner l'oubli de tout ! J'entends sans cesse vos paroles, André, vos toutes premières paroles. Je crois que je les entendrai à l'instant de ma mort...

Elle palpitait et tremblait, sous le heurt de la passion victorieuse.

— Je vous aime chaque jour davantage, chaque jour davantage !

Il l'enivra de paroles suaves et profondes : il fut plus ardent qu'elle ; il lui raconta le rêve de cette nuit de neige, et son désir désespéré, et toute l'utile histoire des roses, et cent autres imaginations lyriques. Il la croyait toute prête à s'abandonner : il lui voyait les yeux noyés dans un flot de langueur plus débordant ; il voyait paraître sur sa bouche dolente cette contraction inexprimable qui est comme la dissimulation d'une instinctive tendance physique au baiser ; il voyait ses mains, ces mains fines et fortes, des mains d'archange, frémir comme les cordes d'un instrument et exprimer toute l'angoisse de son âme. — Si je pouvais aujourd'hui lui ravir un seul baiser fugitif, pensait-il, je me serais beaucoup rapproché du terme après lequel je soupire.

Mais elle, consciente du péril, se leva soudain, en s'excusant, et elle tira la sonnette, demanda le thé au domestique, fit prier miss Dorothy d'amener Delphine au salon. Puis, avec un peu d'agitation convulsive, elle se tourna vers André :

— Cela vaut mieux. Pardonnez-moi.

Et, depuis ce jour, elle évita de le recevoir aux jours où il n'y avait pas chez elle, comme le mardi et le samedi, réception ouverte.

Néanmoins, elle se laissa conduire par André en de longues pérégrinations à travers la Rome des empereurs et la Rome des papes, dans les villas, dans les musées, dans les églises, dans les ruines. Où Hélène Muti avait passé, passa Marie Ferrès. Bien souvent, les choses visitées suggéraient au poète les mêmes effusions d'éloquence qu'Hélène avait déjà entendues. Bien souvent un souvenir l'emportait loin de la réalité présente et le troublait à l'improviste.

— A quoi pensez-vous en ce moment? lui demandait Marie en le regardant au fond des pupilles, avec une ombre de soupçon.

Et il répondait :

— A vous, toujours à vous. Il me prend comme une curiosité de regarder en moi-même pour voir s'il me reste encore une minime partie de mon âme qui ne soit point en la possession de votre âme, quelque minime repli que n'ait point pénétré votre lumière. C'est comme une exploration intérieure que je fais pour vous, puisque vous ne pouvez pas la faire. Eh bien! Marie, désormais je n'ai plus rien à vous offrir. Vous avez sur tout mon être une domination absolue. Jamais, je crois, nulle créature humaine n'a été plus intimement possédée par une autre créature humaine, en esprit. Si ma bouche s'unissait à la vôtre, ma vie se transfuserait dans la vôtre, et je crois que j'en mourrais.

Elle avait foi en ces discours, parce que la voix de son amant leur prêtait la flamme de la vérité.

Un jour, ils étaient sur le Belvédère de la Villa Médicis; et ils regardaient, sous les larges et sombres voûtes des buis, l'or du soleil mourir lentement et la Villa Borghèse encore nue se submerger lentement dans une vapeur violacée. Envahie d'une tristesse soudaine, elle dit :

— Qui sait combien de fois vous êtes venu en ce lieu, pour vous *sentir aimer!*

Il répondit, avec l'accent d'un homme qui rêve :

— Je ne sais pas; je ne me souviens pas. Que dites-vous donc?

Elle se tut. Puis elle se leva pour lire les inscriptions sur les pilastres du petit temple. C'étaient, pour la plupart, des inscriptions d'amants, de jeunes époux, de contemplateurs solitaires.

Toutes exprimaient un sentiment d'amour, ou triste ou joyeux : elles chantaient les louanges d'une belle ou pleuraient un bien perdu : elles racontaient un ardent baiser ou une extase languissante; elles remerciaient les vieux buis hospitaliers, indiquaient un asile secret aux heureux visiteurs de demain, notaient la singularité d'un crépuscule contemplé. Sous le charme féminin, tous, amants ou époux, avaient été saisis d'un enthousiasme lyrique, en ce petit Belvédère isolé où mène un escalier de pierre garni de velours. Les murs parlaient ; et une mélancolie indéfinissable émanait de ces voix inconnues d'amours défunts, une mélancolie presque sépulcrale, comme celle des épitaphes d'une chapelle

Tout à coup, Marie se tourna vers André :

— Vous y êtes venu, vous aussi! dit-elle.

Il répondit, en la regardant, avec le même accent que tout à l'heure :

— Je ne sais pas; je ne me souviens pas. Je ne me souviens plus de rien. Je vous aime.

Elle lut. C'était une épigramme de Gœthe écrite de la main d'André, un distique, celui qui commence par : « *Sage, wie lebst du*?... Dis, comment vis-tu? — Je vis! Et, s'il m'était donné de vivre cent et cent siècles, je me souhaiterais seulement que demain fût comme aujourd'hui. » Et, au-dessous, il y avait une date : *Die ultima februarii 1885;* puis un nom : *Helena Amyclæa.*

Elle dit :

— Allons-nous-en.

De la voûte des buis pleuvaient des ténèbres sur l'escalier de pierre garni de velours. Il demanda :

— Voulez-vous vous appuyer?

— Non, merci, répondit-elle.

Ils descendirent en silence, lentement. Tous deux avaient le cœur lourd.

Après un intervalle, elle dit :

— Vous étiez heureux, il y a deux ans.

Et lui, avec une obstination préméditée :

— Je ne sais pas; je ne me souviens pas.

En ce crépuscule vert, le bosquet était mystérieux. Les troncs et les branches s'élançaient avec des entrelacements et des allongements serpentins. Çà et là, une feuille luisait dans l'ombre, comme un œil d'émeraude.

Après un intervalle, elle reprit :

— Qui était cette Hélène?

— Je ne sais pas; je ne me souviens pas. Je ne me souviens plus de rien. Je vous aime. Je n'aime que vous. Je ne pense qu'à vous. Je vis pour vous seule. Je ne sais plus rien; je ne me souviens plus de rien : je ne désire plus rien, excepté votre amour. Aucun fil ne me rattache à ma vie d'autrefois. Maintenant, je suis hors du monde, entièrement perdu dans votre être. Je suis dans votre sang et dans votre âme : je *me sens* dans chaque palpitation de vos artères; je ne vous touche pas, et cependant je me confonds avec vous comme si je vous tenais sans cesse entre mes bras, sur ma bouche, sur mon cœur. Je vous aime et vous m'aimez; et cela dure depuis des siècles, durera pendant des siècles, toujours. Auprès de vous, pensant à vous, vivant de vous, j'ai la sensation de l'infini, de l'éternel. Je vous aime et vous m'aimez. Je ne sais pas autre chose; je ne me souviens pas d'autre chose...

Sur la tristesse, sur les soupçons, il versait une onde d'éloquence enflammée et douce. Et elle écoutait, droite devant les balustres de la large terrasse qui s'étend à la lisière du bosquet.

— Est-ce vrai? Est-ce vrai? répétait-elle d'une voix éteinte, qui était comme l'écho affaibli d'un cri intérieur de son âme. Est-ce vrai?

— Oui, c'est vrai; et cela seul est vrai. Tout le reste n'est qu'un rêve. Je vous aime et vous m'aimez. Et vous me possédez comme je vous possède. Je vous sais si profondément mienne que je ne vous demande pas de caresses; je ne vous demande

aucune preuve d'amour. J'attends. Ce qui m'est cher par-dessus toutes choses, c'est de vous obéir. Je ne vous demande pas de caresses; mais je les sens dans votre voix, dans votre regard, dans vos attitudes, dans vos moindres gestes. Tout ce qui me vient de vous est pour moi aussi enivrant qu'un baiser; et, quand je vous effleure la main, je ne saurais dire quelle est la plus forte, de la volupté de mes sens ou de l'exaltation de mon esprit.

Il lui posa la main sur la main, légèrement. Et elle trembla, séduite, prise d'un désir fou de se pencher vers lui, de lui offrir enfin ses lèvres, son baiser, toute sa personne. Il lui parut — car elle ajoutait foi aux paroles d'André — il lui parut qu'un tel acte le lierait à elle par le dernier nœud, par un nœud indissoluble. Elle croyait qu'elle allait s'évanouir, se dissoudre, mourir. C'était comme si tous les tumultes de la passion dont elle avait déjà souffert lui eussent gonflé le cœur, eussent accru le tumulte de la passion présente. C'était comme si, en cette seconde, se fussent réveillées toutes les émotions ressenties depuis le jour où elle avait connu cet homme. Les roses de Schifanoia refleurissaient parmi les lauriers et les buis de la Villa Médicis.

— J'attends, Marie. Je ne vous demande rien. Je reste fidèle à mes promesses. J'attends l'heure suprême. Cette heure viendra: je le sens ; car la force de l'amour est invincible. Et toutes vos craintes, toutes vos terreurs disparaîtront; et la communion des corps vous semblera aussi pure que la communion des âmes: car toutes les flammes ont la même pureté...

De sa main sans gant, il pressait la main dégantée de Marie. Le jardin semblait désert. Du palais de l'Académie de France ne venait aucun bruit, aucune voix. On entendait, clair dans le silence, le murmure de la fontaine au milieu de l'esplanade: les avenues s'allongeaient vers le Pincio, droites, comme enfermées entre deux murailles de bronze sur lesquelles ne mourait pas encore la dorure du soir: l'immobilité de toutes les formes offrait l'image d'un labyrinthe pétrifié; autour de la vasque, les cimes des roseaux n'étaient pas moins immobiles dans l'air que les statues.

— Il me semble, dit la Siennoise en fermant à demi les

yeux, que je me trouve sur une des terrasses de Schifanoia, très loin, très loin de Rome, seule... avec toi. Je ferme les yeux, et je vois la mer.

De son amour et du silence elle voyait naître un grand rêve qui se dilatait dans le couchant. Sous le regard d'André, elle se tut: et elle sourit un peu. Elle avait dit : *avec toi!* En prononçant ces trois syllabes, elle avait fermé les yeux, et sa bouche avait paru plus lumineuse, comme si se fût recueillie sur les lèvres la splendeur voilée par les paupières et par les cils.

— Il me semble que toutes ces choses n'existent point hors de mon être, mais que tu les as créées dans mon âme, pour ma joie. Cette illusion profonde, je la retrouve chaque fois que je suis devant un spectacle de beauté et que tu es auprès de moi.

Elle parlait lentement, avec des pauses, comme si sa voix eût été l'écho tardif d'une autre voix insaisissable aux sens. Cela donnait à ses paroles un accent singulier, un son mystérieux, de sorte qu'elles semblaient venir des plus secrètes profondeurs de son être : les paroles n'étaient plus le vulgaire symbole imparfait; elles devenaient une expression intense, plus frémissante de vie, transcendante, d'une signification plus ample.

« De ses lèvres, comme d'une jacinthe pleine d'une rosée de miel, tombe goutte à goutte un murmure liquide qui fait mourir les sens de passion, doux comme les pauses de la musique planétaire entendue dans l'extase. » Le poète se rappelait ces vers de Shelley. Il les redit à Marie, gagné par l'émotion de l'aimée, pénétré par le charme de l'heure, exalté par les apparences des choses. Un tremblement le prit, lorsqu'il voulut lui adresser à son tour le tutoiement mystique.

— Jamais, en aucun de mes plus hauts rêves spirituels, je n'étais parvenu à imaginer semblable hauteur. Tu t'élèves par-dessus toutes mes chimères, tu resplendis par-dessus toutes les splendeurs de ma pensée, tu m'illumines d'une lumière qui est presque insoutenable pour moi...

Elle se tenait droite devant les balustres, les mains posées sur la pierre, la tête haute, plus pâle qu'en ce matin mémorable où elle cheminait sous les fleurs. Les larmes emplissaient les yeux mi-clos, luisaient entre les cils; et, lorsqu'elle pro-

menait les yeux autour d'elle, elle voyait le ciel devenir tout rose à travers le voile de ses pleurs.

Dans le ciel, il pleuvait des roses, comme en ce soir d'octobre où le soleil, mourant derrière la colline de Rovigliano, allumait les étangs sous les pins de Vicomile. — « Il pleuvait partout des roses, des roses, des roses, si lentes, si épaisses, si molles, qu'on aurait dit une tombée de neige dans une aurore. » — La Villa Médicis, éternellement verte et sans fleurs, recevait sur les cimes de ses rigides murailles végétales cette douce pluie de pétales innombrables tombés des jardins célestes.

Elle se retourna pour descendre. André la suivit. Ils cheminèrent en silence vers l'escalier : ils regardèrent le bois qui s'étendait entre la terrasse et le Belvédère. Il semblait que la clarté s'arrêtât sur la limite, où se dressaient les deux hermès gardiens, et qu'elle n'eût pas la puissance de rompre ces ténèbres ; et ces arbres semblaient se ramifier dans une autre atmosphère ou dans une eau sombre, dans un fond marin, pareils à des végétations océaniques.

Elle fut prise d'une peur soudaine ; elle hâta le pas vers l'escalier, descendit cinq ou six marches : et elle s'arrêta, éperdue, palpitante : elle entendait dans le silence le battement de ses artères qui se dilatait comme un grondement énorme. La Villa maintenant avait disparu ; l'escalier était resserré entre deux murailles, humide, gris, rompu par les herbes, triste comme celui d'une prison souterraine. Elle vit André se pencher vers elle, d'un mouvement imprévu, pour lui baiser la bouche.

— Non, non, André !... Non !

Il étendait les mains pour la retenir, pour la contraindre.

— Non !

Éperdument, elle lui saisit une main, la porta à ses lèvres, la baisa deux, trois fois, éperdument. Puis elle se mit à courir jusqu'en bas de l'escalier, vers la porte, comme une folle.

— Marie ! Marie ! Arrêtez-vous !

Ils se rejoignirent devant la porte close, pâles, haletants, secoués d'un tremblement terrible, fixant l'un sur l'autre des yeux altérés, ayant dans les oreilles le bourdonnement de leur sang, ayant à la gorge la sensation d'étouffer. Et, en même temps, d'un même élan, ils s'étreignirent, s'embrassèrent.

Elle dit, craignant de défaillir, s'appuyant à la porte, avec un geste de prière suprême :

— Assez!... je meurs!

Ils restèrent une minute l'un en face de l'autre, sans se toucher. Il semblait que tout le silence de Rome s'appesantît sur eux, dans ce lieu étroit ceint de hautes murailles, semblable à une tombe découverte. On entendait, distinct, le croassement des corbeaux qui s'assemblaient sur les toits du palais ou traversaient le ciel. De nouveau, une peur étrange saisit le cœur de Marie. Elle jeta en l'air, vers le faîte des murailles un regard épouvanté. Elle dit, faisant effort sur elle-même :

— Nous pouvons sortir, maintenant. Ouvrez, je vous prie.

Et, dans sa hâte furieuse, sa main rencontra celle d'André sur la poignée de la porte.

Et, lorsqu'elle passa au ras des deux colonnes de granit, sous le jasmin sans fleurs, André dit :

— Regarde! le jasmin va fleurir!

Elle ne se retourna point, mais elle sourit ; et ce sourire était infiniment triste, assombri par les ombres que jetait en son âme la réapparition subite du nom inscrit sur le Belvédère. Et, tandis qu'elle cheminait dans l'avenue mystérieuse, elle sentait que tout son sang gardait la flamme du baiser; et une implacable angoisse lui gravait ce nom, oh! ce nom! dans le cœur.

XXVI

Le marquis de Mount Edgcumbe, en ouvrant la grande armoire secrète, la bibliothèque clandestine, disait à Sperelli :

— Vous devriez me dessiner les fermoirs. Le volume est in-4°, daté de Lampsaque, 1734. Les gravures me semblent très fines. Jugez-en.

Il tendit à André le livre rare, orné de vignettes voluptueuses.

Il ne cessait de parler, discutant chaque détail, suivant les

lignes du dessin avec son doigt blanchâtre semé de poils sur la première phalange et terminé par un ongle pointu, luisant, un peu livide comme un ongle de quadrumane. Ses paroles entraient dans l'oreille de Sperelli avec un grincement atroce.

La collection était très riche. Elle comprenait tout ce que l'esprit humain, au cours des siècles, a produit de plus infâme et de plus raffiné.

Le collectionneur prenait les livres sur les rayons de l'armoire et les montrait à son jeune ami, en parlant sans interruption. Ses mains se faisaient caressantes pour toucher les livres reliés en peaux et en étoffes précieuses. A chaque instant il avait un sourire subtil. Et dans ses yeux gris, sous son énorme front convexe, un éclair de folie passait.

— Voici une édition hollandaise de Pétrone qui est magnifique... Je possède aussi l'édition princeps des épigrammes de Martial, celle de Venise, de chez Vindelino de Spire, in-folio. Voyez... Les fermoirs sont d'un maître. Cette composition emblématique est de grand style.

Sperelli écoutait et regardait, avec une sorte de stupeur qui se changeait peu à peu en horreur et en douleur. Ses yeux étaient sans cesse attirés par un portrait d'Hélène, pendu à la muraille sur le damas rouge.

— C'est le portrait d'Hélène, peint par Frédéric Leighton... Mais regardez ce livre! Le frontispice, les titres, les initiales, les encadrements réunissent tout ce que nous connaissons de plus exquis en matière d'iconographie galante... Regardez ces fermoirs...

La reliure était admirable. Une peau de requin, rugueuse et âpre comme celle qui garnit la garde des sabres japonais, couvrait les deux plats et le dos; les fermoirs et les clous, d'un bronze très riche en argent, ciselés avec une rare élégance, rappelaient les plus beaux ouvrages en fer du XVIe siècle.

— L'auteur, Francis Redgrave, est mort dans un asile d'aliénés. C'était un jeune artiste de génie. Je possède toutes ses études. Je vais vous les montrer.

Le collectionneur s'animait. Il sortit pour aller dans la chambre voisine prendre l'album. Son pas était un peu sautillant et mal assuré, comme celui d'un homme qui porte déjà en soi un germe de paralysie, un commencement de

maladie de la moelle épinière ; son buste demeurait rigide, sans seconder le mouvement des jambes, pareil à un buste d'automate.

André Sperelli le suivit du regard jusqu'au seuil, inquiet. Lorsqu'il fut seul, une affreuse angoisse le prit. La chambre, tapissée de damas rouge sombre, comme celle où Hélène s'était donnée à lui deux ans auparavant, lui apparut tragique et lugubre. C'était peut-être ces mêmes tapisseries qui avaient entendu les paroles d'Hélène : « Tu me plais!... » L'armoire ouverte laissait voir les files de livres érotiques, les reliures bizarres. A la muraille pendait le portrait de lady Heathfield, près d'une copie de la *Nelly O' Brien* de Reynolds. Du fond de la toile, les deux créatures regardaient avec la même intensité pénétrante, avec la même ardeur de passion, avec la même flamme de désir sensuel, avec la même éloquence prodigieuse; toutes deux avaient la bouche ambiguë énigmatique, sibylline, la bouche des infatigables et inexorables buveuses d'âmes ; et toutes deux avaient le front marmoréen, immaculé, d'une pureté inaltérablement radieuse.

— Pauvre garçon! dit lord Heathfield en rentrant avec le portefeuille des dessins. Assurément, c'était un génie. Jamais imagination n'a surpassé la sienne. Voyez !... Voyez!... Quel style! Voyez!...

Il s'éloigna un instant pour aller refermer la porte. Puis il revint vers la table, près de la fenêtre; et il se remit à feuilleter le recueil sous les yeux de Sperelli, parlant sans cesse et indiquant de son doigt simiesque, effilé comme une arme, le détail de chaque figure.

Il parlait dans sa langue, donnant à chaque commencement de phrase une intonation interrogative, et à chaque fin de phrase une chute monotone, fastidieuse. Certaines de ses paroles déchiraient l'oreille d'André comme un son aigre de fer qu'on racle, comme le grincement d'une lame d'acier sur une plaque de cristal.

Et les dessins défilaient, — dessins épouvantables, où se révélait la terrible fièvre qui avait pris la main du dessinateur, la terrible démence qui avait pris son cerveau.

— Voici maintenant, dit lord Heathfield, l'ouvrage qui avait inspiré ces chefs-d'œuvre... Un livre précieux! Le

plus rare des livres rarissimes!... Vous ne le connaissez pas?...

Lord Heathfield tendit à Sperelli le traité introuvable. Ses tempes chauves s'empourpraient, les veines de son front se gonflaient: à chaque moment, sa bouche se contractait, un peu convulsée.

— Mumps! Mumps! Vous êtes seul?

C'était la voix d'Hélène. Elle frappait doucement à l'une des portes.

— Mumps!

André tressaillit: tout son sang lui fit un voile sur les yeux, lui embrasa le front, lui mit un bourdonnement dans les oreilles, comme si un brusque vertige était sur le point de le saisir. Au milieu du trouble causé par ces livres, par ces figures, par les discours de cet homme, un instinct furieux remontait des aveugles profondeurs de son être, la même impulsion qu'il avait déjà éprouvée un jour, sur le champ de courses, après la défaite de Rutolo, dans les âcres exhalaisons de son cheval fumant. Le fantôme d'un crime d'amour le tenta, puis se dissipa, rapide, comme un éclair: tuer cet homme, prendre cette femme de force, satisfaire sa terrible convoitise, et puis se tuer aussi.

— Non, je ne suis pas seul, répondit le mari sans ouvrir la porte. Dans quelques minutes, je vous amènerai au salon le comte Sperelli, qui est ici avec moi.

Il replaça le livre dans l'armoire: il referma le portefeuille et le reporta dans la chambre voisine.

André aurait donné n'importe quoi pour se soustraire au supplice qui l'attendait: et, en même temps, ce supplice exerçait sur lui une attraction. Une fois encore son regard se leva sur la muraille rouge, vers le cadre sombre où brillait la face exsangue d'Hélène, avec ses yeux qui le suivaient et sa bouche sibylline. Une fascination pénétrante et continue émanait de cette immobilité impérieuse. Cette pâleur unique dominait tragiquement toute l'ombre rouge de la chambre. Et, une fois encore, il sentit que sa triste passion était inguérissable.

— Voulez-vous passer au salon? demanda le mari en reparaissant sur le seuil, parfaitement remis et tranquille. Ainsi, vous me dessinerez les fermoirs?...

André répondit :

— J'essayerai.

Il ne parvenait pas à réprimer son tremblement intérieur. Dans le salon, Hélène le regarda curieusement, avec un irritant sourire.

— Que faisiez-vous là-bas? lui demanda-t-elle, sans cesser de sourire de la même façon.

— Votre mari me montrait des bibelots précieux.

— Ah!

Elle avait la bouche sardonique, un certain air gouailleur, une moquerie manifeste dans la voix. Elle s'installa sur un large divan recouvert d'un tapis de Boukhara couleur amarante, sur lequel languissaient de pâles coussins et, sur les coussins, des palmes d'or éteintes. Et elle se mit à parler de choses mondaines, mais d'une voix qui s'insinuait jusque dans les veines du jeune homme ainsi qu'un invisible feu.

De nouveau, la pensée criminelle traversa l'esprit d'André, comme un éclair. Toutes ses fibres tremblaient. Il se dressa, livide.

Lord Heathfield lui dit :

— Vous partez déjà? Qu'avez-vous donc?

Sperelli s'inclinait. Hélène, sans se troubler, lui tendit la main. Le marquis l'accompagna jusqu'à la porte, en répétant tout bas :

— Je vous recommande mes fermoirs.

Lorsqu'André fut sous le portique, il vit une voiture qui s'avançait dans l'avenue. Un gentilhomme à grande barbe blonde mit la tête à la portière. C'était Galéas Secinaro.

Tout d'un coup remonta dans son esprit le souvenir de la vente de Mai, avec l'épisode de la somme offerte par Galéas pour obtenir qu'Hélène Muti essuyât à cette barbe ses beaux doigts mouillés de champagne. Il hâta le pas, sortit dans la rue. Il avait la sensation obtuse et confuse d'un bruit assourdissant qui s'échappait du fond de son cerveau.

C'était une après-midi d'avril finissant, chaude et humide. Le soleil apparaissait et disparaissait entre les nuages floconneux et lents. La paresse du sirocco engourdissait Rome.

Sur le trottoir de la rue Sixtine, il aperçut devant lui une

dame qui cheminait lentement vers la Trinité. Il reconnut Marie Ferrès. Il regarda sa montre : cinq heures allaient sonner ; dans quelques minutes, ce serait l'heure habituelle du rendez-vous. Marie se rendait certainement au palais Zuccari.

Pour la rejoindre, il hâta le pas. Lorsqu'il fut près d'elle, il l'appela par son nom.

— Marie !

Elle eut un sursaut.

— Comment ! tu es ici ? Je montais chez toi. Il est cinq heures.

— Moins quelques minutes. Je courais pour t'attendre. Pardonne-moi.

— Tu es tout pâle, bouleversé... Qu'as-tu ? D'où viens-tu ?

Elle fronça les sourcils, en le regardant fixement à travers son voile.

— Je viens de mon écurie, répliqua André, qui soutint ce regard sans rougir, comme s'il n'avait plus eu de sang dans les veines. Un cheval, auquel je tenais beaucoup, s'est blessé au genou par la faute du *jockey*. Aussi, dimanche, ne pourra-t-il pas courir le Derby. Cela me chagrine et cela m'irrite. Pardonne-moi. Je me suis attardé sans y prendre garde. Mais il n'est que cinq heures moins quelques minutes...

— C'est bien. Adieu. Je m'en vais.

Ils étaient sur la place de la Trinité. Elle s'arrêta brusquement et lui tendit la main. Elle gardait encore un pli entre les sourcils. Parmi sa grande douceur, elle avait parfois des impatiences presque rudes et des mouvements altiers qui la transfiguraient.

— Non, Marie ! Viens. Sois bonne. Je monte pour t'attendre. Continue jusqu'aux grilles du Pincio, et reviens sur tes pas. Veux-tu ?

L'horloge de la Trinité des Monts sonna cinq heures.

— Tu entends ? ajouta-t-il.

Elle dit, après une courte hésitation :

— Je viendrai.

— Merci. Je t'aime !

— Je t'aime aussi.

Ils se séparèrent.

Marie Ferrès continua son chemin, traversa la place,

entra dans l'avenue bordée d'arbres. Au-dessus de sa tête, le long de la muraille, le souffle languissant du sirocco faisait par intervalles courir dans les arbres verts un murmure. En la tiédeur humide de l'air, des ondes subtiles de parfums coulaient et s'évanouissaient. Les nuages paraissaient plus bas : des troupes d'hirondelles rasaient presque le sol. Et, dans cette énervante lourdeur, il y avait une mollesse qui attendrissait le cœur passionné de la Siennoise.

Depuis qu'elle s'était rendue au désir d'André, son cœur s'agitait dans un bonheur sillonné d'inquiétudes profondes. Tout son sang chrétien s'embrasait aux voluptés jamais éprouvées de la passion et se glaçait aux terreurs de la faute. Sa passion était souveraine, débordante, immense : si despotique qu'elle lui ôtait souvent pour de longues heures le souvenir de sa fille. Elle allait parfois jusqu'à oublier, jusqu'à négliger Delphine ! Et ensuite elle avait des retours brusques de remords, de repentir, de tendresse ; et elle couvrait de baisers et de larmes la tête de sa fille étonnée, en sanglotant avec un horrible désespoir, comme sur la tête d'une morte.

Tout son être s'avivait à cette flamme, s'affinait, s'aiguisait, acquérait une sensibilité prodigieuse, une sorte de lucidité prescientc, une faculté divinatoire qui lui donnait d'étranges tortures. Presque à chaque mensonge d'André, elle sentait passer une ombre sur son âme, elle éprouvait une inquiétude indéfinie qui parfois se condensait, en forme de soupçon. Et le soupçon la dévorait, lui rendait amers les baisers, âcres les caresses, jusqu'à l'heure où il se dissipait sous les transports et les ardeurs de l'incompréhensible amant.

Elle était jalouse. La jalousie était son tourment implacable : non pas la jalousie du présent, mais celle du passé. Par l'effet de cette cruauté que les personnes jalouses exercent contre elles-mêmes, elle aurait voulu lire dans la mémoire d'André, en découvrir tous les souvenirs, retrouver toutes les traces qu'y avaient empreintes les anciennes maîtresses, savoir, savoir... La question qui lui venait le plus souvent aux lèvres, lorsqu'André demeurait silencieux, c'était : « A quoi penses-tu ? » Et, au moment où elle proférait ces mots, une ombre inévitable lui passait dans les yeux et sur l'âme, un inévitable flot de tristesse lui montait du cœur.

Aujourd'hui encore, quand il était survenu à l'improviste, n'avait-elle pas senti au fond d'elle-même, instinctivement, poindre un soupçon? Un éclair de lucidité lui avait même traversé l'esprit : elle avait eu l'idée qu'André venait du palais Barberini, de chez lady Heathfield.

Elle savait qu'André avait été l'amant de cette femme : elle savait que cette femme s'appelait Hélène : elle savait enfin que c'était l'Hélène de l'inscription : « *Ich lebe!...* » Le distique de Gœthe lui retentissait douloureusement sur le cœur. Ce cri lyrique lui donnait la mesure de l'amour d'André pour cette femme si belle. Il devait l'avoir immensément aimée!

En marchant sous les arbres, elle se rappelait l'apparition d'Hélène dans la salle de concert, au Palais des Sabini, et le trouble mal dissimulé de l'amant d'autrefois. Elle se rappelait la terrible émotion qui l'avait prise elle-même, un soir, à une fête de l'ambassade d'Autriche, lorsque la comtesse Starnina lui avait dit, en voyant passer Hélène : « Lady Heathfield te plaît-elle? C'était, et je crois que c'est encore, une grande passion de notre ami Sperelli. »

« Je crois que c'est encore... » Que de tortures causées par cette phrase! Elle avait suivi des yeux sa grande rivale, obstinément, parmi la foule élégante; et son regard s'était rencontré plus d'une fois avec le regard de l'autre : et cela lui avait donné un frisson indéfinissable. Puis, le même soir, présentées l'une à l'autre par la baronne de Bockhorst, au milieu de la foule, elles avaient échangé une simple inclination de tête. Et cette muette inclination s'était répétée, par la suite, dans les occasions assez rares où Donna Marie Ferrès avait traversé une réunion mondaine.

Pourquoi les doutes, assoupis ou étouffés sous le flot des ivresses, ressuscitaient-ils avec tant de violence? Pourquoi ne parvenait-elle point à les réprimer, à les écarter? Pourquoi, au fond d'elle-même, toutes ces inquiétudes suscitées par le moindre heurt du soupçon?

En marchant sous les arbres, elle sentait croître sa détresse. Son cœur n'était point satisfait : le rêve éclos de son cœur, pendant la matinée mystique, sous les arbres fleuris, en face de la mer, ne s'était point réalisé. La partie la plus pure et la plus belle de cet amour était restée là-bas, dans le bosquet

solitaire, dans la symbolique forêt qui fleurit et fructifie en face de l'infini perpétuellement contemplé!

Elle s'arrêta devant le parapet qui regarde Saint-Sebastianello. Les vieux chênes verts, d'une verdure si sombre qu'elle paraissait presque noire, étendaient sur la fontaine une toiture factice et sans vie. Les troncs portaient de larges blessures, comblées avec de la chaux et des briques, comme les brèches d'une muraille. — Oh! les jeunes arbousiers rayonnant et respirant dans la lumière! — L'eau, dégouttant de la haute vasque de granit dans le bassin inférieur, jetait par intervalles un éclat de gémissements, comme un cœur qui s'emplit d'angoisse et puis déborde en torrents de larmes. — Oh! la mélodie des Cent Fontaines, dans l'avenue des lauriers! — La ville gisait, morte, comme ensevelie sous la cendre d'un volcan invisible, silencieuse et funèbre comme une ville ravagée par la peste, énorme, informe, dominée par la coupole qui s'élevait de son sein comme une nuée. — Oh! la mer! la mer sereine!

Elle sentait croître sa détresse. Une menace obscure lui venait des choses. Elle fut saisie de ce même sentiment de crainte qu'elle avait déjà éprouvé tant de fois. Dans son esprit chrétien flamboya la pensée du châtiment.

Et néanmoins elle frémit jusqu'au plus profond de son être à la pensée que son amant l'attendait; à la pensée des baisers, des caresses, des folles paroles, elle sentit s'embraser tout son sang, et défaillir son âme. Le frisson de la passion l'emporta sur l'autre, sur la crainte de Dieu. Et elle se dirigea vers la demeure de son amant, aussi palpitante, aussi bouleversée que pour un premier rendez-vous.

— Ah! enfin! s'écria André en la recevant dans ses bras, en buvant le souffle de sa bouche haletante.

Il lui prit une main, la serra contre sa poitrine, lui dit:

— Sens mon cœur. Si tu avais tardé une minute de plus, il se serait brisé.

Au lieu de la main, elle appuya la joue. Il lui mit un baiser sur la nuque.

— Tu sens?

— Oui. Ton cœur me parle.

— Que te dit-il?

— Que tu ne m'aimes pas.

— Que te dit-il? répéta le jeune homme en lui mordant la nuque et l'empêchant de se relever.

Elle rit.

— Que tu m'aimes.

Elle ôta son manteau, son chapeau, ses gants. Elle alla respirer les bouquets de lilas blanc qui emplissaient les hautes coupes florentines, pareilles à celles du *tondo* de la galerie Borghèse. Elle avait sur les tapis un pas d'une légèreté extraordinaire, et rien n'était plus gracieux que le geste simple dont elle enfonçait son visage dans les touffes délicates.

Avec les dents, elle coupa l'extrémité d'une grappe et, la tenant à la bouche, hors des lèvres :

— Prends! dit-elle.

Ils s'embrassèrent longuement, longuement, au milieu du parfum.

Il dit, d'une voix un peu changée, en l'attirant à lui :

— Viens...

— Non, André : il est trop tard. Aujourd'hui, non. Restons ici. Je te ferai du thé...

Elle lui prit la main, entrelaça ses doigts aux doigts de son amant.

— Je ne sais ce que j'ai. Je me sens le cœur si gros de tendresse que j'aurais presque envie de pleurer.

Ses paroles tremblaient : ses yeux se mouillaient.

— Oh! si je pouvais ne pas te quitter, rester ici toute la soirée!

Elle avait le cœur si gros que cela lui donnait des accents d'une indéfinissable mélancolie.

— Quand je pense que tu ne connaîtras jamais tout mon amour! Quand je pense que je ne pourrai jamais connaître le tien! M'aimes-tu? Dis-le-moi, redis-le-moi toujours, cent fois, mille fois, sans te lasser. Tu m'aimes?

— Ne le sais-tu pas?

— Non, *je ne le sais pas*.

Elle proféra ces mots d'une voix si basse qu'André les entendit à peine.

— Marie!

Elle pencha la tête sur la poitrine d'André, silencieusement ;

elle y appuya son front, en attendant qu'il parlât, comme pour écouter son cœur.

Il regarda cette pauvre tête courbée sous le poids du pressentiment : il sentit la pression légère de ce front noble et triste sur sa poitrine endurcie par le mensonge, cuirassée de fausseté. Une anxieuse émotion l'étreignit ; une pitié humaine lui serra la gorge. Et ce mouvement de son âme se résolut en paroles, prêta le tremblement de la sincérité à des paroles qui mentaient.

— *Tu ne le sais pas !*... Ta voix s'est faite basse ; le souffle s'est éteint sur tes lèvres : au fond de toi-même, quelque chose a protesté contre ce que tu disais : tous les souvenirs de notre amour, tous, ont protesté contre ce que tu disais. Oh ! *tu ne sais pas* si je t'aime !...

Elle restait courbée, écoutant, palpitant, reconnaissant ou croyant reconnaître dans la voix émue du jeune homme l'accent vrai de la passion, l'accent enivrant qu'elle supposait inimitable. Et il lui parlait presque à l'oreille, dans le silence de la chambre, lui mettant sur le cou sa chaude haleine, avec des pauses plus douces que des paroles.

— Avoir une pensée unique, continuelle, de toutes les heures, de tous les instants... ne point concevoir d'autre bonheur que ce bonheur surhumain irradié sur mon être par ta seule présence... vivre tout le jour dans l'attente inquiète, furieuse, terrible, du moment où je te reverrai... après ton départ, nourrir l'image de tes caresses et te posséder encore dans un fantôme presque tangible... te sentir, quand je dors, te sentir sur mon cœur, vivante, réelle, palpable, mêlée à mon sang, mêlée à ma vie... et croire en toi *seule*, jurer par toi *seule*, mettre en toi *seule* ma foi, ma force, mon orgueil, tout mon univers, tout ce que je rêve et tout ce que j'espère...

Elle releva son visage baigné de larmes. Il se tut, arrêtant avec ses lèvres les gouttes tièdes qui lui coulaient sur les joues. Elle pleurait et souriait, lui caressant les cheveux de ses mains tremblantes, éperdue, secouée par les sanglots.

— Mon âme, ma chère âme !

Il la fit asseoir, il s'agenouilla devant elle sans cesser de lui baiser les paupières. Tout à coup, il eut un sursaut : il

venait de sentir sur ses lèvres la rapide palpitation des longs cils de Marie, comme d'une aile inquiète. C'était une caresse que jadis Hélène lui faisait en riant, vingt fois de suite; et cette caresse, Marie l'avait apprise de lui; et, sous cette caresse, il lui était arrivé souvent d'évoquer l'image de l'*autre*.

Le sursaut fit sourire Marie. Et, comme elle avait encore, luisante entre les cils, une larme attardée :

— Bois-la aussi, dit-elle.

Et, comme il la buvait, elle se mit à rire, sans se douter de rien.

Ses pleurs avaient cessé : elle était presque joyeuse, rassurée, pleine de grâces.

— Je vais te faire du thé, dit-elle.

— Non, reste assise.

Tout à coup, dans son esprit, venait de s'interposer l'image d'Hélène.

— Laisse-moi me lever! pria-t-elle, en dégageant son buste de l'étreinte. Je veux que tu boives mon thé. Tu en sentiras le parfum t'aller jusqu'à l'âme.

Elle parlait d'un thé précieux, reçu de Calcutta, dont elle avait fait présent la veille à André.

Elle se leva et alla s'asseoir sur le siège aux chimères, où continuait à mourir, exquise, la couleur « *rosa di gruogo* » de l'ancienne dalmatique. Sur la petite table brillaient encore les fines majoliques de Castel-Durante.

En préparant le thé, elle disait mille choses gentilles; elle épanchait sa bonté et sa tendresse avec un entier abandon ; elle jouissait ingénument de cette chère intimité secrète, dans cette chambre tranquille, au milieu de ce luxe raffiné. Derrière elle, comme derrière la Vierge du *tondo* de Botticelli, se dressaient les coupes de cristal couronnées par les grappes de lilas blanc ; et ses mains d'archange se mouvaient parmi les historiettes mythologiques de Luzio Dolci et les hexamètres d'Ovide.

— A quoi penses-tu? demanda-t-elle à André qui se tenait près d'elle, assis sur le tapis, la tête appuyée contre un bras du siège.

— Je t'écoute. Parle encore !

— Je n'ai plus rien à dire.

— Parle! dis-moi mille et mille choses...

— Quelles choses?

— Les choses que toi seule sais dire.

Il faisait bercer par la voix de Marie l'angoisse qui lui venait de l'*autre*; il faisait animer par la voix de Marie le fantôme de l'*autre*.

— Sens-tu?... s'écria Marie en versant l'eau bouillante sur les feuilles aromatiques.

Un parfum violent se répandait dans l'air avec la vapeur. André l'aspira.

— Tu m'enivres, dit-il, fermant les yeux, très pâle.

Elle versa le breuvage dans une tasse et le lui offrit avec un sourire mystérieux.

— Prends garde. C'est un philtre.

Elle ajouta :

— C'est encore trop chaud.

Ils attendirent que le thé refroidît. A tout moment, elle approchait ses lèvres du bord de la tasse, pour essayer; puis elle riait, d'un petit rire frais qui ne semblait pas être le sien.

— A présent, tu peux boire, annonça-t-elle.

Et il but une gorgée, lentement, tandis qu'elle s'abandonnait sur le coussin comme pour se reposer, languissante, heureuse.

Maintenant il restait grave, les yeux fixes.

— A quoi penses-tu? lui demanda-t-elle de nouveau, se redressant tout d'un coup et lui posant un doigt au milieu du front, comme pour arrêter la pensée invisible.

— A rien, répondit-il. Je ne pensais pas. Je suivais intérieurement les effets du philtre...

Alors elle reprit la tasse et but une gorgée, elle aussi, avec délices. Puis, pressant une main sur son cœur et poussant un long soupir :

— Comme cela me plaît! s'écria-t-elle.

André frissonna. Ces mots, ne les avait-elle pas dits avec le même accent qu'Hélène, le soir où Hélène s'était donnée? N'était-ce pas la même phrase?

— Répète.

— Quoi?

— Ce que tu viens de dire.

— Pourquoi?

— C'est une parole si douce, quand tu la prononces!... Toi, tu ne peux pas comprendre. Répète.

Elle souriait, sans rien deviner, un peu troublée par le regard étrange de son amant, presque timide.

— Eh bien... cela me plaît!

— Et moi?

— Tu dis?

— Et moi, je te...?

Perplexe, elle regardait son amant agenouillé à ses pieds, hagard, dans l'attente des mots qu'il voulait lui arracher.

— Et moi?...

— Oh! toi... tu me plais.

— Comme cela! comme cela!... Répète encore! Encore!

Elle consentait, sans deviner rien. Il éprouvait une peine et une volupté indicibles.

— Pourquoi fermes-tu les yeux? demanda-t-elle, non par soupçon, mais pour qu'il expliquât ce qu'il ressentait.

— Pour mourir.

Il posa la tête sur les genoux de Marie et resta quelques minutes dans cette attitude, silencieux, sombre. Elle lui caressait doucement les cheveux, les tempes, le front, ce front si pâle qui cachait le rêve cruel. Autour d'eux, la chambre se noyait d'ombre, et flottait le parfum mélangé des fleurs et du breuvage; les formes se fondaient en une seule apparence, harmonieuse et riche, sans réalité.

Après un intervalle :

— Lève-toi, mon amour, dit-elle. Il faut que je te quitte. Il est tard.

Il se leva, suppliant :

— Reste avec moi encore un peu.

Et il l'attira de nouveau sur le divan, où les coussins jetaient des lueurs dans l'ombre. Dans l'ombre, il lui saisit la tête, lui couvrit la face de baisers. Son ardeur était presque de la colère. Il s'imaginait qu'il serrait la tête de l'*autre*, et il s'imaginait cette tête souillée par les lèvres du mari; et, au lieu d'en avoir du dégoût, il en avait un désir plus sauvage.

— Non, laisse-moi! cria-t-elle en se dégageant par un effort de son étreinte.

Et elle courut vers la table à thé, pour allumer les bougies.

— Soyez sage, dit-elle encore, un peu haletante, avec un air d'aimable fâcherie.

Il était resté sur le divan, et il la regardait, silencieux.

Elle alla vers la muraille, au coin de la cheminée, là où pendait le petit miroir ancien; et elle mit son chapeau et son voile, devant la glace ternie qui avait une apparence d'eau trouble, un peu verdâtre.

— Comme cela me chagrine de te quitter, ce soir!... Ce soir plus que les autres fois... murmura-t-elle, attristée par la mélancolie de l'heure.

Dans la chambre, la lumière violacée du crépuscule luttait contre la lumière des bougies. La tasse de thé était sur le bord de la table, froide, diminuée de deux gorgées. Au sommet des hautes coupes de cristal, les grappes de lilas paraissaient plus blanches. Le coussin du fauteuil conservait l'empreinte du corps qui s'y était enfoncé.

La cloche de la Trinité des Monts se mit à sonner.

— Mon Dieu! comme il est tard! fit la pauvre créature en s'approchant d'André. Aide-moi à mettre mon manteau.

Il l'étreignit de nouveau dans ses bras, la couvrit de baisers furieux, aveuglément, éperdument, avec une ardeur dévorante, sans rien dire, étouffant la plainte sur cette bouche, étouffant sur cette bouche la fureur presque invincible qui lui venait de crier le nom d'Hélène. Et, sur l'être infortuné qui ne devinait rien, il consomma l'horrible sacrilège...

Elle, après un moment, d'une voix éteinte :

— Tu me prends ma vie! dit-elle.

Et puis :

— Mon âme, ma chère âme, mienne tout entière!

Et encore, avec bonheur :

— Je sens ton cœur qui bat... si fort, si fort!

Enfin elle dit, en soupirant :

— Laisse-moi... Il faut que je parte.

André était blême et bouleversé comme un homicide.

— Qu'as-tu? lui demanda-t-elle avec tendresse.

Il essaya de sourire et répondit :

— Jamais je n'avais éprouvé d'émotion aussi profonde. Je croyais mourir.

Il alla vers une des coupes, prit la botte de fleurs et l'offrit

à Marie, la reconduisit vers la porte, la pressa presque de partir : chaque geste, chaque regard, chaque parole de cette femme lui causait un insupportable déchirement.

— Adieu, mon amour! Pense à moi! lui dit sur le seuil la pauvre créature, avec sa tendresse infinie.

XXVII

Le 20 mai, dans la matinée, comme André Sperelli remontait le Corso baigné de soleil, il s'entendit appeler devant la grande porte du Cercle.

Il y avait là sur le trottoir, un groupe de gentilshommes qui s'amusaient à voir passer les femmes et à médire. C'étaient Jules Musellaro, Ludovic Barbarisi, le duc de Gremiti, Galéas Secinaro, Gino Bomminaco et quelques autres encore.

— Tu ne sais pas l'événement de cette nuit? lui demanda Barbarisi.

— Non. Quel événement?

— Don Manuel Ferrès, le ministre de Guatemala...

— Eh bien?

— On l'a surpris au jeu en train de tricher.

Sperelli resta maître de lui-même, cependant plusieurs d'entre les assistants le regardaient avec une curiosité malicieuse.

— Comment cela?

— Galéas était présent et jouait à la même table.

Le prince Secinaro se mit à donner des détails.

Sperelli n'affecta point l'indifférence. Au contraire, il écoutait avec un air attentif et grave. Il dit enfin :

— Cela m'ennuie beaucoup.

Il resta quelques minutes dans le groupe, puis salua ses amis.

— Quel chemin prends-tu? lui demanda Secinaro.

— Je rentre à la maison.

— Alors, je t'accompagne un moment.

Ils descendirent vers la rue des Condotti. Depuis la place

de Venise jusqu'à la place du Peuple, le Corso était comme un joyeux fleuve de soleil. Les femmes, en clairs vêtements printaniers, se promenaient le long des étalages scintillants. La princesse de Ferentino passa avec Barbarella Viti sous une ombrelle de dentelles : puis Blanche Dolcebuono ; puis la jeune épouse de Lionnet Lanza.

— Tu le connaissais, ce Ferrès? demanda Galéas à Sperelli, qui restait taciturne.

— Oui ; j'ai fait connaissance avec lui l'an dernier, à Schifanoia, chez ma cousine Ateleta. Sa femme est une grande amie de Françoise. Aussi cette affaire m'ennuie-t-elle beaucoup. Il faudrait tâcher qu'elle eût le moins de publicité possible. En m'y aidant, tu me rendrais service...

Galéas s'y offrit avec un cordial empressement.

— Je crois, dit-il, qu'on éviterait en partie le scandale, si le ministre envoyait sa démission à son gouvernement sans aucun retard, comme le lui a enjoint le président du Cercle. Mais le ministre s'y refuse. Cette nuit, il prenait l'attitude d'un homme offensé ; il élevait la voix. Et pourtant, les preuves étaient là ! Il faudrait lui faire comprendre...

Tout en marchant, ils continuèrent à causer de la chose. Sperelli savait gré à Secinaro de son empressement. Et Secinaro était prédisposé par cette conversation intime aux confidences amicales.

Au coin de la rue des Condotti, ils aperçurent lady Mount Edgcumbe qui suivait le trottoir de gauche, le long des magasins japonais, avec son allure molle, rythmique et ensorceleuse.

— Voici Donna Hélène, dit Galéas.

Ils la regardèrent tous les deux, et tous les deux sentirent la fascination de cette démarche. Mais le regard d'André pénétra sous les vêtements, y revit les formes connues, le dos divin.

Lorsqu'ils l'eurent rejointe, ils la saluèrent ensemble et la dépassèrent. Ils ne pouvaient plus la voir, mais elle les voyait. Et ce fut pour André un supplice tout nouveau que de cheminer côte à côte avec un rival sous les yeux de la femme convoitée, en pensant que ces terribles yeux se délectaient peut-être à faire un rapprochement. Il se compara mentalement à Secinaro.

Secinaro avait le type bovin d'un Lucius Verus blond aux yeux bleus ; et, dans l'abondance magnifique de sa barbe d'or, rougeoyait une bouche sans nulle expression, mais belle. Il était grand, carré, vigoureux, d'une élégance sans finesse mais pleine de désinvolture.

— Eh bien? lui demanda Sperelli, rendu audacieux par un affolement invincible. Tes affaires sont-elles en bon point?

Avec cet homme, il savait pouvoir parler de cette manière.

Galéas se tourna vers André, d'un air moitié surpris et moitié scrutateur : il n'attendait pas de lui une pareille question, et moins encore une pareille question posée d'un ton si leste et si parfaitement calme. André souriait.

— Oh! que mon siège a duré longtemps! répondit le prince barbu. Un temps immémorial, avec des reprises diverses, et toujours sans succès. J'arrivais toujours trop tard: quelqu'un avait pris la place d'assaut avant moi. Mais je n'ai point perdu courage. J'étais convaincu que, tôt ou tard, mon tour viendrait. *Attendre pour atteindre.* Effectivement...

— Quoi?

— Lady Heathfied m'est plus clémente que la duchesse de Scerni. J'aurai, j'espère, l'honneur très enviable d'être inscrit après toi sur la liste...

Et il partit d'un rire un peu vulgaire, qui découvrit ses dents blanches.

— Je crois que mes hauts faits de l'Inde, ébruités par Jules Musellaro, ont ajouté à ma barbe une teinte d'héroïsme d'une irrésistible efficacité.

— Ces jours-ci, ta barbe doit frémir de souvenirs...

— Quels souvenirs?

— Des souvenirs bachiques.

— Je ne comprends pas.

— Comment! tu oublies la fameuse vente de mai 1884?

— Regarde un peu! C'est toi qui m'y fais penser. Oui, le troisième anniversaire tombe, je crois, un de ces jours... Mais tu n'y étais pas. Qui donc t'a raconté?...

— Tu es trop curieux, mon cher.

— Dis-le-moi, je t'en prie.

— Songe plutôt à tirer parti de cet anniversaire avec habileté; et donne-moi vite des nouvelles.

— Quand nous reverrons-nous?

— Quand tu voudras.

— Dîne avec moi ce soir, vers huit heures, au Cercle. De cette façon, nous pourrons ensuite nous occuper de l'autre affaire ensemble.

— C'est entendu. Adieu, Barbe d'Or. Cours!

Ils se séparèrent sur la place d'Espagne, au bas de l'escalier; et, comme Hélène traversait la place dans la direction de la rue des Deux-Boucheries pour monter aux Quatre Fontaines, Secinaro la rejoignit et l'accompagna.

Après son effort pour dissimuler, André se sentait le cœur si horriblement lourd qu'il craignait presque de ne pouvoir le traîner jusqu'au haut des marches. Mais il était sûr maintenant que, par la suite, Secinaro lui confierait tout; et cela lui semblait presque un avantage remporté! Par une sorte d'ébriété, par une sorte de folie résultant de son excessive souffrance, il allait aveuglément au devant de tortures nouvelles, de plus en plus déchirantes, de plus en plus insensées; il aggravait et compliquait de mille manières l'état de son âme, il passait de perversions en perversions, d'aberrations en aberrations, d'atrocités en atrocités, sans pouvoir désormais se retenir, sans avoir un instant d'arrêt dans sa chute vertigineuse. Il était comme dévoré par une fièvre inextinguible dont la chaleur aurait fait éclore dans les obscurs abîmes de sa substance tous les germes des luxures humaines. Chacune de ses pensées, chacun de ses sentiments était marqué de la même tache. Tout son être n'était qu'une plaie.

Et cependant, c'était la tromperie même qui le liait d'un lien si fort à la femme trompée. Son esprit s'était si étrangement adapté à cette monstrueuse comédie qu'il n'était presque plus capable de concevoir un autre mode de volupté, un autre mode de douleur. Cette incarnation d'une femme dans une une autre n'était plus un effet de la passion exaspérée, c'était une habitude de vice et, par suite, un besoin impérieux, une nécessité. Dès lors, l'instrument inconscient de ce vice lui était devenu aussi nécessaire que le vice même. Par un phénomène de dépravation sensuelle, il était presque arrivé à croire que la réelle possession d'Hélène ne lui aurait pas donné l'étrange et violente joie que lui donnait cette posses-

sion imaginaire. Il était presque arrivé à ne pouvoir plus, dans ses rêves d'amour, séparer les deux femmes l'une de l'autre. Et, de même qu'il se figurait diminuée la volupté que lui vaudrait la possession réelle de l'une, de même aussi sentait-il tous ses nerfs obtus lorsque, par lassitude morale, il se trouvait *sans interposition d'image* en la présence réelle de l'autre.

Il fut donc atterré par la pensée que la catastrophe de Don Manuel Ferrès lui ferait perdre Marie.

Lorsque, vers le soir, elle vint au rendez-vous, il s'aperçut immédiatement que la pauvre créature ignorait encore son malheur. Mais, le jour suivant, elle arriva haletante, bouleversée, pâle comme une morte; elle se jeta dans ses bras, en se cachant le visage, et lui dit, parmi les sanglots:

— Tu sais?...

La nouvelle s'était répandue. Le scandale était inévitable; la ruine était sans remède. Il y eut ensuite des jours désespérés de torture, pendant lesquels Marie, restée seule après le départ précipité du baron, abandonnée par le peu d'amies qu'elle avait, persécutée par les créanciers innombrables de son mari, perdue au milieu des formalités légales des saisies, au milieu des huissiers, des usuriers et autres drôles de cette espèce, fit preuve d'une vaillance héroïque, mais sans réussir à éviter le désastre final, qui anéantit tout espoir.

Et elle ne voulut accepter de son amant aucun secours; elle ne dit rien de son martyre alors même qu'il lui reprochait la brièveté de ses visites d'amour; elle ne se lamenta jamais; elle sut encore trouver pour lui un sourire moins triste; elle sut encore obéir à la passion capricieuse de l'aimé, répandre sur la tête de son bourreau les plus chaudes tendresses de son âme.

Tout s'écroulait autour d'elle. Ses pressentiments n'avaient pas été menteurs. Le châtiment la foudroyait à l'improviste.

Et elle n'eut aucun regret d'avoir cédé à son amant, elle ne se repentit point de s'être livrée avec tant d'abandon, elle ne gémit point sur sa pureté perdue. Sa seule douleur, plus forte que tout remords et que toute crainte, plus forte que toute autre douleur, ce fut de penser qu'elle devrait partir,

qu'elle devrait s'éloigner, qu'elle devrait se séparer de l'homme qui était la vie de sa vie.

— O mon ami, j'en mourrai. Je m'en vais mourir loin de toi, seule, seule. Tu ne me fermeras point les yeux...

Elle lui parlait de sa mort avec un sourire profond, plein de certitude résignée. André lui faisait luire encore dans l'esprit l'éclair décevant d'une espérance, lui jetait au cœur le germe d'un rêve, d'un chagrin futur.

— Non, je ne te laisserai pas mourir. Tu seras encore mienne, et pour longtemps. Notre amour connaîtra encore des jours heureux

Il lui parlait de l'avenir prochain. — Il s'établirait à Florence; de là, il irait souvent à Sienne sous prétexte d'études; il y demeurerait des mois entiers, copiant quelque peinture ancienne, recherchant quelque ancienne chronique. Leur amour mystérieux aurait son nid secret dans une rue déserte, ou dans un faubourg, à la campagne, en une villa décorée de majoliques et entourée d'un verger. Elle saurait bien trouver une heure pour leur amour. Quelquefois aussi, elle viendrait passer à Florence une semaine, une grande semaine de bonheur. Ils promèneraient leur idylle sur le coteau de Fiesole, par un septembre doux comme un avril; et les cyprès de Montughi ne seraient pas moins cléments que les cyprès de Schifanoia.

— Si c'était vrai! Si c'était vrai! soupirait Marie.

— Tu ne me crois pas?

— Oui, je te crois; mais mon cœur me dit que toutes ces choses, trop douces, resteront un rêve.

Elle voulait qu'André la prît dans ses bras longuement; et elle demeurait appuyée contre sa poitrine, sans rien dire, s'y pelotonnant toute comme pour se cacher, avec le geste et le frisson d'une personne malade ou d'une personne menacée qui aurait besoin d'un protecteur. Elle demandait à André des caresses légères, de celles que, dans son langage d'amour, elle appelait « des caresses d'âme », de celles qui l'attendrissaient et la faisait fondre en larmes plus douces que toutes les voluptés. Elle ne pouvait pas comprendre comment il se faisait qu'en ces heures de spiritualité suprême, en ces douloureuses dernières minutes de passion, en ces minutes d'adieu, son amant ne voulût point se contenter de lui baiser les mains.

Elle suppliait, presque offensée par l'âpre désir d'André :

— Non, mon amour! Il me semble que tu es plus près de moi, plus serré contre moi, plus confondu avec mon être, quand tu t'assieds à mon côté, quand tu me prends la main, quand tu me regardes au fond des yeux, quand tu me dis les choses que toi seul sais dire. Il me semble que les autres caresses nous éloignent, qu'elles mettent entre toi et moi je ne sais quelle ombre... Je ne sais; je rends mal ce que je pense... Après les autres caresses, je me sens si triste, si triste... je ne sais... je me sens si lasse, d'une lassitude si mauvaise!

Elle suppliait, humble, soumise, craignant de lui déplaire. Elle ne faisait qu'évoquer des souvenirs, des souvenirs, des souvenirs anciens et récents, se rappelant jusqu'aux plus petits détails, jusqu'aux plus fugitives paroles, jusqu'aux menus faits les plus insignifiants, qui avaient eu pour elle une signification. C'était vers les tout premiers jours de Schifanoia que son cœur retournait de préférence.

— Tu te rappelles? Tu te rappelles?...

Et soudain les larmes inondaient ses yeux affligés.

Un soir, André lui demanda, pensant au mari :

— Depuis que je te connais, as-tu toujours été *toute* à moi?

— Toujours.

— Je ne parle point de l'âme...

— Chut!... Oui, toujours tienne, *toute*.

Et lui, qui là-dessus n'avait jamais cru aucune de ses maîtresses adultères, crut à la parole de Marie, sans avoir même l'ombre d'un doute sur la vérité qu'elle affirmait.

Il la crut: tout en la profanant et la trompant sans retenue, il savait qu'il était aimé par une âme haute et fière, il savait qu'il se trouvait en présence d'une grande et terrible passion, il avait enfin une égale conscience de cette grandeur et de sa propre lâcheté. Il se savait, oui, il se savait immensément aimé; et parfois, dans la fièvre de ses imaginations, il allait jusqu'à mordre la bouche de la douce créature, pour ne pas crier un nom qui lui remontait invinciblement à la gorge; et la bonne et dolente bouche, inconsciente, saignait dans un sourire et disait :

— Même ainsi, tu ne me fais pas mal.

XXVIII

Dans quelques jours, il faudrait se dire adieu. Miss Dorothy avait conduit Delphine à Sienne et était revenue pour aider la baronne Ferrès dans les ennuis si pénibles des derniers moments et pour l'accompagner pendant le voyage. A Sienne, dans la maison de sa mère, on ne connaissait pas la vérité: Delphine non plus ne savait rien; — Marie s'était bornée à écrire que Don Manuel avait été rappelé tout à coup par son gouvernement. Et elle s'apprêtait à partir; elle s'apprêtait à laisser ces chambres pleines de choses aimées aux mains des commissaires-priseurs qui avaient déjà dressé l'inventaire et fixé la date de la vente: lundi 20 juin, à dix heures du matin.

Le soir du 9 juin, au moment de quitter André, elle cherchait un gant perdu. En cherchant, elle vit sur une table les poésies de Shelley, — ce même volume qu'André lui avait prêté à Schifanoia, ce volume où elle avait lu la *Recollection* avant l'excursion de Vicomile, ce cher et triste volume où elle avait marqué avec l'ongle les deux vers :

And forget me, for I can never
Be thine!

Elle le prit avec une émotion visible; elle le feuilleta: elle retrouva la page, les traits d'ongle, les deux vers.

— *Never!* murmura-t-elle en hochant la tête. Tu te souviens?... Et il y a de cela huit mois à peine!

Elle resta un peu pensive: elle feuilleta encore le volume; elle y lut quelques autres vers.

— C'est notre poète, ajouta-t-elle. Que de fois tu m'as promis de me conduire au cimetière anglais! Tu te souviens? Nous devions porter des fleurs sur la tombe... Veux-tu que nous y allions? Tu m'y conduiras avant mon départ. Ce sera ma dernière promenade.

Il dit :

— Nous pourrions y aller demain.

Ils y allèrent quand déjà le soleil déclinait. Dans la voiture fermée, elle tenait sur ses genoux une botte de roses. Ils passèrent sous l'Aventin planté d'arbres. Ils entrevirent les bateaux chargés de vins de Sicile, amarrés dans le port de Ripa Grande.

Dans le voisinage du cimetière, ils descendirent de voiture et continuèrent à pied jusqu'à la grille, taciturnes. Au fond de son âme, Marie sentait qu'elle n'allait pas seulement porter des fleurs sur le tombeau d'un poète, mais qu'en ce lieu de mort elle allait pleurer aussi quelque chose d'elle-même, quelque chose d'irréparablement perdu. Un fragment de Shelley, lu la nuit, dans l'insomnie, lui résonnait au fond de l'âme, tandis qu'elle regardait les cyprès dressés vers le ciel, de l'autre côté de la muraille blanchie.

« La Mort est ici, et la Mort est là. Partout la Mort est à l'œuvre ; autour de nous, en nous, au-dessus de nous, au-dessous de nous, c'est la Mort : et nous-mêmes ne sommes que Mort.

» La Mort a mis son empreinte et son sceau sur tout ce que nous sommes, sur tout ce que nous sentons, sur tout ce que nous connaissons et redoutons.

» D'abord meurent nos plaisirs, et puis nos espérances, et puis nos effrois : et, quand tout cela est mort, la poussière appelle la poussière, et nous mourons aussi.

» Toutes les choses que nous aimons, et qui nous sont chères autant que nous-mêmes, doivent se dissoudre et périr. Tel est notre cruel destin. L'amour, l'amour même devrait mourir, encore que tout le reste ne mourût pas... »

En franchissant le seuil, elle mit son bras sous celui d'André, prise d'un petit frisson.

Le cimetière était solitaire. Le long de la muraille, quelques jardiniers arrosaient les plantes, balançant leur arrosoir, d'un mouvement égal et continu, silencieusement. Les cyprès funèbres s'élevaient, droits et immobiles dans l'air ; seules leurs cimes, dorées par le soleil, avaient un léger tremblement. Entre les troncs rigides et verdâtres comme s'ils eussent été en travertin, se dressaient les tombes blanches, les pierres carrées, les colonnes brisées, les urnes, les sarcophages. De la sombre masse des cyprès descendait une

ombre mystérieuse, une paix religieuse, une sorte de douceur humaine, comme d'une roche dure descend une eau limpide et bienfaisante. Cette régularité persistante des formes végétales et cette blancheur discrète des marbres sépulcraux donnaient à l'âme une sensation de repos grave et suave. Mais, au milieu des troncs alignés comme les tuyaux sonores d'un orgue et au milieu des monuments funéraires, les lauriers ondoyaient avec grâce, tout empourprés de fraîches touffes de fleurs; les rosiers s'effeuillaient à chaque souffle de la brise, en semant sur l'herbe leur neige odorante; les eucalyptus inclinaient leurs pâles chevelures qui s'argentaient et se désargentaient tour à tour; les saules versaient mollement sur les croix et sur les couronnes les pleurs de leur feuillage; çà et là, les cactus étalaient la magnificence de leurs bouquets blancs, pareils à des essaims de papillons endormis ou à des aigrettes de plumes précieuses. Et, de temps à autre, le silence était interrompu par le cri de quelques oiseaux dispersés.

André, indiquant le sommet de l'éminence, dit à son amie :

— Le tombeau du poète est là-haut, dans le voisinage de cette ruine, à gauche, sous la dernière tour.

Elle se sépara de lui pour monter par les sentiers étroits, entre les haies basses des myrtes. Elle marchait devant et il la suivait. Elle avait le pas un peu fatigué; elle s'arrêtait à chaque instant; elle se retournait à chaque instant pour lui sourire. Elle était vêtue de noir; elle portait sur le visage un voile noir qui lui tombait jusqu'à la lèvre supérieure: et son faible sourire tremblait sous l'ourlet noir, s'ombrait d'une ombre de deuil. Son menton ovale était plus blanc et plus pur que les roses qu'elle tenait à la main.

Comme elle se retournait, une rose vint à s'effeuiller. Pour en ramasser les pétales sur le sentier, André se courba devant elle. Elle le regarda. Il mit les genoux en terre et dit :

— Adorée !

Un souvenir apparut dans l'âme de Marie, aussi net qu'une vision.

— Tu te souviens, dit-elle, de cette matinée à Schifanoia, lorsque je t'ai lancé une poignée de feuilles, du haut de l'avant-dernière terrasse? Tu plias le genou sur la marche, pendant que je descendais... Ce temps-là, je ne sais comment,

me semble si près et si loin ! Il me semble que je l'ai vécu hier et que je l'ai vécu il y a un siècle. Mais peut-être l'ai-je seulement vécu en rêve.

Entre les haies basses des myrtes, ils atteignirent la dernière tour à gauche, près de laquelle se trouve le tombeau du poète et celui de Trelawny. Le jasmin grimpant sur l'antique ruine était en fleur ; mais des violettes il ne restait que leur épaisse verdure. Les cimes des cyprès arrivaient à la ligne du regard et tremblotaient, illuminées plus vivement par les dernières rougeurs du soleil qui se couchait derrière la croix noire du mont Testaccio. Un nuage violacé, bordé d'or ardent, naviguait dans le ciel vers l'Aventin.

« Ici reposent deux amis, dont les vies furent liées l'une à l'autre. Que leur mémoire aussi vive ensemble, maintenant qu'ils gisent sous la tombe ; et que leurs ossements ne soient point séparés, puisque, dans la vie, leurs deux cœurs ne faisaient qu'un seul cœur... *for their two hearts in life were single hearted !* »

Marie répéta le dernier vers. Puis, mue par une pensée délicate, elle dit à André :

— Défais-moi mon voile.

Et elle s'approcha en renversant un peu la tête, pour qu'il défît le nœud sur la nuque. Les doigts d'André lui effleuraient les cheveux, ces longs cheveux qui, lorsqu'ils étaient épars, semblaient vivre comme une forêt, d'une vie douce et profonde ; ces cheveux à l'ombre desquels il avait savouré tant de fois la volupté de ses mensonges, évoqué tant de fois une image perfide. Elle lui dit :

— Merci !

Et elle ôta son voile de dessus son visage, et regarda André avec des yeux un peu éblouis. Elle apparaissait dans toute sa beauté. Elle avait autour des orbites un cercle plus sombre et plus creux ; mais ses pupilles brillaient d'une flamme plus pénétrante. Les boucles épaisses des cheveux adhéraient à ses tempes comme des grappes de jacinthes brunes, un peu violettes. Par l'effet du contraste, le milieu du front, découvert et libre, resplendissait d'une blancheur presque lunaire. Tous les traits s'étaient affinés et avaient perdu quelque chose de leur matérialité, à la flamme perpétuelle de l'amour et de la douleur.

Elle enroula dans le voile noir les tiges des roses, noua les deux bouts avec grand soin, puis aspira le parfum en plongeant son visage dans le bouquet. Et puis, elle déposa ce bouquet sur la simple pierre où était gravé le nom du poète. Et son geste eut une expression indéfinissable, une expression qu'André ne put comprendre.

Ils avancèrent pour chercher la tombe de Keats, le poète d'*Endymion*.

André, s'arrêtant pour regarder en arrière, dans la direction de la tour, lui demanda :

— Ces roses, comment as-tu fait pour les avoir?

Elle sourit encore, mais avec les yeux humides.

— Ce sont les tiennes, celles de la nuit de neige, qui ont refleuri cette nuit... Tu ne le crois pas?

Le vent du soir se levait; et, derrière la colline, le ciel était partout d'une couleur d'or diffuse au milieu de laquelle se dissolvait le nuage, comme consumé par un bûcher. Sur ce champ de lumière, les cyprès en ligne étaient plus imposants et plus mystiques, tout pénétrés de rayons et vibrants à la pointe de leurs cimes. En haut de l'avenue centrale, la statue de Psyché avait pris une pâleur de chair. Les lauriers se dressaient dans le fond, pareils à de mobiles coupoles de pourpre. Le croissant de la lune montait sur la pyramide de Cestius, à travers un ciel glauque et profond comme l'eau d'un golfe en repos.

Ils redescendirent par l'avenue du milieu jusqu'à la grille. Le long de la muraille, les jardiniers continuaient à arroser les plantes, balançant leur arrosoir d'un mouvement égal et continu, silencieusement. Deux autres hommes, tenant par les bords un drap mortuaire de velours et d'argent, le battaient avec force; et la poussière en se dispersant jetait des lueurs brasillantes. De l'Aventin venait un son de cloches.

Marie se serra au bras d'André : elle succombait à l'angoisse, elle sentait à chaque pas le sol lui manquer sous les pieds, pareille à un blessé qui laisserait tout son sang le long du chemin. Et, à peine dans la voiture, elle éclata en pleurs désespérés, sanglotant sur l'épaule de son amant :

— Je meurs!

Mais elle ne mourait pas. — Et qu'elle fût morte, cela aurait mieux valu pour elle.

XXIX

Deux jours après, André déjeunait avec Galéas Secinaro, à une table du Café de Rome. C'était une matinée chaude. Le café, presque désert, était noyé d'ombre et d'ennui. Les domestiques somnolaient, parmi le bourdonnement des mouches.

— Donc, racontait le prince barbu, sachant qu'elle aime à se donner dans des circonstances extraordinaires et bizarres, j'ai osé...

Il racontait crûment la façon très audacieuse dont il était parvenu à prendre lady Heathfield : il racontait sans scrupules et sans réticences, n'omettant aucune particularité, louant l'excellence de l'acquisition pour un connaisseur. De temps en temps, il s'interrompait pour mettre le couteau dans une pièce de viande succulente et saignante qui fumait, ou pour vider un verre de vin rouge. Tout son maintien exprimait la santé et la force.

André Sperelli alluma une cigarette. En dépit de ses efforts, il ne réussissait pas à avaler une bouchée, à vaincre la répugnance de son estomac qu'agitait un horrible tremblement. Lorsque Secinaro lui versait du vin, avec le vin il buvait le poison.

A un certain moment, le prince, malgré son peu de subtilité, conçut un doute ; et il regarda l'ancien amant d'Hélène. Celui-ci, à part le manque d'appétit, ne donnait aucun signe de trouble; il lançait en l'air les nuages de fumée avec beaucoup de calme et souriait au joyeux narrateur, de son habituel sourire nuancé d'ironie.

Le prince dit :

— Elle viendra chez moi aujourd'hui pour la première fois.

— Chez toi? aujourd'hui?

— Oui.

— Ce mois-ci, à Rome, est un très bon mois pour l'amour. L'après-midi, de trois à six, chaque nid abrite son couple...

— Effectivement, interrompit Galéas, c'est à trois heures qu'elle doit venir.

Tous deux regardèrent leur montre. André demanda :

— Partons-nous?

— Partons, répondit Galéas en se levant. Nous remonterons ensemble la rue des Condotti. Je vais prendre des fleurs chez Cardella. Mais dis-moi, puisque tu sais : quelles sont les fleurs qu'Hélène préfère?

André se mit à rire, puis répondit avec insouciance :

— Les roses, autrefois.

Devant la Barcaccia, ils se séparèrent.

A cette heure, la place d'Espagne avait déjà son apparence déserte de l'été. Quelques ouvriers restauraient une conduite : et un monceau de terre, desséché par le soleil, jetait des tourbillons de poussière dans les souffles chauds du vent. L'escalier de la Trinité resplendissait, blanc et désert.

André monta, lentement, lentement, s'arrêtant toutes les deux ou trois marches, comme s'il eût traîné un fardeau énorme. Il rentra chez lui ; il resta dans sa chambre, sur son lit, jusqu'à deux heures trois quarts. A deux heures trois quarts, il sortit. Il prit la rue Sixtine, continua par la rue des Quatre Fontaines, dépassa le palais Barberini ; il s'arrêta à quelque distance devant les rayons d'un bouquiniste, pour attendre trois heures. Le bouquiniste, un petit homme tout rugueux et parcheminé comme une tortue décrépite, lui offrit des livres. Il choisissait un à un ses meilleurs volumes et les lui mettait sous les yeux, en nasillant avec une monotonie insupportable. Trois heures allaient sonner dans quelques minutes. André regardait les titres des livres, surveillait les grilles du palais, entendait confusément la voix du libraire, mêlée au fracas de ses veines.

Une femme franchit les grilles, descendit par le trottoir vers la place, monta dans un fiacre, s'éloigna par la rue du Triton.

André descendit derrière elle ; reprit la rue Sixtine, rentra chez lui. En attendant l'arrivée de Marie, il se jeta sur son lit et s'y tint si complètement immobile qu'il semblait ne plus souffrir...

Marie vint à cinq heures.

Elle dit, haletante :

— Tu sais? je puis rester avec toi toute la soirée, toute la nuit, jusqu'à demain.

Elle ajouta :

— Ce sera notre première et notre dernière nuit d'amour. Je pars mardi.

Sanglotante, les lèvres sur ses lèvres, agitée d'un tremblement, se serrant contre lui avec force, elle reprit :

— Fais que je ne voie pas le jour de demain! Tue-moi.

Puis, regardant ce visage défait :

— Tu souffres? demanda-t-elle. Toi aussi... tu penses que nous ne nous reverrons jamais?

Il éprouvait une difficulté énorme à lui parler, à lui répondre. Il avait la langue engourdie, et les mots lui manquaient. Il sentait un besoin instinctif de se cacher le visage, de se soustraire au regard de cette femme, d'éviter qu'elle le questionnât. Il ne sut ni la consoler, ni l'abuser. Il répondit, d'une voix éteinte et méconnaissable :

— Tais-toi.

Pelotonné aux pieds de Marie, il posa la tête sur ses genoux et resta longtemps immobile, sans rien dire.

Elle tenait ses mains sur les tempes de son ami ; et elle sentait la pulsation des artères, inégale et violente, elle le sentait souffrir. Et elle-même ne souffrait plus de sa propre douleur, mais elle souffrait de sa douleur à lui, de cette seule douleur.

Il se leva, lui prit les mains, l'entraîna dans la chambre voisine. Elle obéit.

Éperdue, épouvantée de la sombre ardeur de ce forcené, elle criait :

— Qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce que tu as?

Elle voulait le regarder dans les yeux, savoir sa folie. Mais, avec égarement, il se cachait le visage dans le sein, dans le cou, dans les cheveux de Marie...

Soudain elle se dégagea de son étreinte avec une terrible expression d'horreur, plus blanche que les oreillers, plus défigurée que si elle se fût à l'instant même arrachée d'entre les bras de la mort.

Ce nom! ce nom! Elle venait d'entendre ce nom!

Un grand silence fit le vide dans son âme. En elle s'ouvrit un de ces abîmes où l'univers entier semble disparaître au heurt d'une pensée unique. Elle n'entendait plus, elle n'entendait plus rien. André criait, suppliait, se désespérait vainement.

Elle n'entendait pas. Une sorte d'instinct dirigeait ses actes. Elle trouva ses vêtements; elle s'habilla.

André sanglotait sur le lit, affolé. Il s'aperçut qu'elle sortait de la chambre.

— Marie! Marie!

Il écouta.

— Marie!

Il distingua le bruit de la porte qui se refermait.

XXX

Dans la matinée du lundi 20 juin, à dix heures, commença la vente publique des tapisseries et des meubles qui avaient appartenu à S. E. le ministre plénipotentiaire de Guatemala.

C'était une matinée brûlante. Déjà l'été flamboyait sur Rome. Dans la rue Nationale passaient au trot, sans interruption, les tramways montants et descendants, tirés par des chevaux qui portaient de bizarres capuchons blancs contre le soleil. De longues files de voitures chargées encombraient la voie. Dans la lumière crue, entre les murs couverts d'affiches multicolores comme d'une lèpre, les éclats des trompes se mêlaient au claquement des fouets, aux hurlements des charretiers.

Avant de se résoudre à franchir le seuil de cette maison, André erra sur les trottoirs, à l'aventure, longtemps, accablé d'une horrible lassitude, d'une lassitude si vide et si désespérée qu'elle ressemblait presque à un besoin physique de mourir.

Lorsqu'il vit un portefaix sortir de la maison avec un meuble sur les épaules, il se décida. Il entra, monta l'escalier rapidement. Du palier, il entendit la voix du commissaire-priseur :

— J'adjuge !

La table de la criée était dans la pièce la plus vaste, dans le salon du Bouddha. Autour se pressaient les acheteurs. C'étaient, pour la plupart, des marchands, des revendeurs, des fripiers, de la populace. Comme en été les amateurs faisaient défaut, les fripiers accouraient, sûrs d'obtenir à vil prix des objets précieux. Une mauvaise odeur se répandait dans l'air chaud, exhalée par ces gens malpropres.

— J'adjuge !

André suffoquait. Il fit le tour des autres pièces, où ne restaient plus que les tentures, les rideaux et les portières : car on avait rassemblé presque tous les objets à vendre dans la salle des enchères. Bien qu'il marchât sur un tapis épais, il entendait son pas résonner distinctement, comme si les voûtes eussent été pleines d'échos.

Il arriva dans une chambre demi-circulaire. Les murs y étaient d'un rouge profond sur lequel brillaient çà et là quelques paillettes d'or ; et cela donnait l'idée d'un temple ou d'un tombeau, d'un refuge triste et mystique, fait pour prier et pour mourir. Par les fenêtres ouvertes entrait une lumière crue, qui semblait un viol. On apercevait les arbres de la villa Aldobrandini.

Il revint dans la salle des enchères. Il sentit de nouveau la puanteur. Il se retourna et vit dans un coin la princesse de Ferentino avec Barbarella Viti. Il la salua en s'approchant :

— Eh bien, Ugenta, qu'avez-vous acheté ?

— Rien.

— Rien ? Je croyais, au contraire, que vous auriez acheté tout.

— Et pourquoi donc ?

— C'était une idée à moi... une idée romanesque.

La princesse se mit à rire. Barbarella fit comme elle.

— Nous nous en allons. Il est impossible de rester ici, avec ce parfum. Adieu, Ugenta. Consolez-vous.

André s'approcha de la table. Le commissaire-priseur le reconnut.

— Monsieur le comte désire-t-il quelque chose ?

Il répondit :

— Je verrai.

La vente marchait rapidement. Il voyait autour de lui les figures des fripiers, se sentait touché par leurs coudes et par leurs pieds, se sentait effleuré par leurs haleines. La nausée lui serra la gorge.

— Une fois! deux fois! trois fois!

Le coup de marteau lui résonnait sur le cœur, lui donnait aux tempes un heurt douloureux.

Il acheta le Bouddha, une grande armoire sculptée, quelques majoliques, quelques étoffes. A un certain moment, il entendit du côté de la porte un bruit de voix et de rires féminins, un froufrou de robes. Il se retourna. Il vit entrer Galeas Secinaro avec la marquise de Mount Edgcumbe, puis la comtesse de Lucoli, Gino Bomminaco, Giovannella Daddi. Ces messieurs et ces dames parlaient et riaient bruyamment.

Il essaya de se rapetisser, de se dissimuler dans la cohue qui assiégeait la table. Il tremblait à la pensée d'être découvert. Les voix, les rires lui arrivaient par-dessus les fronts en sueur. dans la chaleur suffocante. Par bonheur, quelques minutes après, les joyeux visiteurs s'en allèrent.

Il s'ouvrit un passage entre les corps agglomérés, en réprimant son dégoût, en faisant un effort énorme pour ne pas défaillir. Il avait dans la bouche comme la sensation d'une saveur indiciblement amère et répugnante, qui serait montée de la décomposition de son cœur. Il lui semblait que, souillé par le contact de tous ces inconnus, il emportait comme une infection de maux obscurs et inguérissables. C'était un mélange de torture physique et d'angoisse morale.

Lorsqu'il fut dans la rue, à la lumière brutale, il eut un peu de vertige. D'un pas mal assuré, il se mit en quête d'une voiture. Il la trouva sur la place du Quirinal et se fit conduire au palais Zuccari.

Mais, vers le soir, une envie folle le prit invinciblement de revoir les chambres désertes. Il remonta cet escalier; il entra sous le prétexte de s'informer si l'on avait porté les meubles chez lui.

Un homme répondit:

— On les porte en ce moment même. Monsieur le comte doit les avoir croisés en chemin.

Il ne restait presque rien dans les chambres. Par les fenêtres dépouillées de leurs rideaux entrait la splendeur rougeâtre du couchant, avec tous les bruits de la rue. Quelques hommes détachaient encore les tentures des murailles, découvrant le papier à grosses fleurs vulgaires où l'on voyait çà et là des trous et des éraflures. D'autres ôtaient les tapis qu'ils mettaient en rouleaux, soulevant une poussière épaisse qui brillait dans les rayons de lumière. Un d'eux chantonnait une chanson obscène. Et la poussière, mélangée à la fumée des pipes, montait jusqu'au plafond.

André s'enfuit.

Sur la place du Quirinal, devant le palais du Roi, jouait une fanfare. Les larges ondes de cette musique métallique se propageaient dans l'air incendié. Parmi cette rougeur, l'obélisque, la fontaine, les colosses paraissaient gigantesques et s'empourpraient, comme imprégnés d'une flamme impalpable. Rome, immense, dominée par une bataille de nuages, semblait illuminer le ciel.

André s'enfuit, presque fou. Il prit la rue du Quirinal, descendit la rue des Quatre Fontaines, rasa les grilles du palais Barberini, dont les vitres dardaient des éclairs. Il arriva au palais Zuccari.

Les portefaix déchargeaient les meubles de dessus une charrette, en criant. Quelques-uns déjà montaient l'armoire dans l'escalier, à grand'peine.

Il entra. Comme l'armoire occupait toute la largeur, il ne put passer outre. Il suivit lentement, lentement, de marche en marche, jusqu'à sa porte.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(Traduction de G. Hérelle.)

UN OUVRIER-PATRON

EN ANGLETERRE

On peut discuter la question ouvrière avec des raisonnements généraux, on peut aussi chercher à l'éclairer avec des faits. Ce second parti est plus sage et plus fécond tout à la fois, mais il donne lieu à une difficulté.

On peut en effet observer des faits au hasard, les grouper dans un ordre arbitraire, ou bien on peut les examiner dans l'ordre où ils se groupent naturellement, dans leur réalité, vivante. L'observation donne peu de résultats et risque de donner des résultats faux lorsqu'elle ne porte pas sur des organismes vivants, lorsqu'elle ne révèle pas le jeu véritable des forces sociales.

Si l'on veut se rendre compte, par exemple, de la situation actuelle des petits ateliers du type ancien en Angleterre, de la concurrence triomphante que leur font les grandes usines à moteurs mécaniques, il ne faut pas se contenter des renseignements généraux de la statistique, il faut se mettre, autant que possible, à la place d'un ouvrier de ces petits ateliers, pénétrer dans son intérieur familial, comprendre ses difficultés, partager ses espérances, apprécier ses moyens d'action. On arrive ainsi à connaître la question ouvrière, en ce qui le concerne. Si cet ouvrier réussit dans ses entreprises et dans

la direction de la famille, on gagne encore autre chose à se mettre à son école, on apprend de lui comment il résout pour son compte la question ouvrière.

Tel est l'intérêt de la monographie, telle est sa portée. Et sans plus ample justification, nous allons entrer dans le vif de notre sujet.

I

L'ATELIER DE JOSEPH BROWN

Ma première entrevue avec Joseph Brown fut amenée par une coïncidence assez bizarre. J'avais exprimé à des amis de Birmingham mon désir d'entrer en relations personnelles avec un ouvrier d'un des petits ateliers si nombreux encore dans cette ville, lorsque la maîtresse de la maison me dit un soir : « Je crois avoir trouvé votre affaire. La *nurse* de mes enfants a un frère qui possède une petite forge où l'on fabrique divers outils, tenailles, pinces, marteaux, etc. Elle lui a parlé de vous sur ma demande, et il est tout disposé à vous recevoir et à vous donner tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin. » Le lendemain matin, je prenais l'omnibus de Nechells, un faubourg de Birmingham, et je descendais à Weston Street. Presque à l'entrée de la rue, voici une porte cochère brune sur laquelle se détachent en blanc ces mots : « Weston Works » ; c'est ici. J'entre, et je me trouve sous un porche donnant dans une cour longue et étroite, au fond de laquelle s'élève un petit bâtiment à un étage dont les murs noircis s'éclairent des reflets rouges d'une forge allumée. Je me dirige de ce côté et, au moment où je franchis le seuil de l'atelier, un petit homme qui frappait sur l'enclume arrête son travail et s'avance vers moi : « Monsieur Joseph Brown, n'est-ce pas? — Oui, monsieur. — Je viens vous voir de la part de votre sœur qui est *nurse* chez Mrs D. — Ah ! c'est vous qui êtes le *gentleman* dont elle m'a parlé? — Précisément ». Et le petit homme tout ruisselant de sueur essuie son front, passe une veste et se met en devoir de me faire visiter son installation. Il est chez lui en effet ; l'atelier, les dépendances qui entourent la cour, le magasin de fers qui ferme un des côtés du porche,

la maison d'habitation coquette et soignée, le petit jardinet aux murs couverts de plantes grimpantes, tout cela est sa propriété : c'est lui qui a bâti et organisé tout cela ; c'est aussi lui qui l'a gagné. « Jamais, me dit-il, je n'ai reçu un *penny* de personne, ni de mes parents, ni des parents de ma femme. » Ma première impression est que le métier est bon, qu'il nourrit bien son homme : Brown a élevé une famille de huit enfants, il est devenu propriétaire, il est devenu patron : évidemment, c'est un type d'ouvrier prospère.

Entrons dans l'atelier : le rez-de-chaussée est occupé par trois ou quatre forges avec leurs enclumes. Deux seulement sont allumées et chacune occupe deux hommes ; Brown travaillait à l'une d'elles quand je suis arrivé, car il est resté ouvrier tout en devenant patron et, aujourd'hui encore, bien qu'il ait la cinquantaine, il se flatte que personne à Birmingham ne serait capable de forger mieux et plus vite que lui. Nous montons au premier étage ; là nous ne trouvons plus de forges ; c'est surtout un atelier de finissage : un homme lime, pour la polir, une paire de fortes pinces ; un autre taille des dents inégales sur une rondelle d'acier destinée à entrer dans la composition d'un outil de sellier-harnacheur. Brown travaille beaucoup, en effet, d'après ce qu'il m'explique, pour les selliers et les bottiers. Six ouvriers travaillent dans cet atelier du haut, soit dix en tout, mais Brown en a souvent employé vingt-deux ; dans ce moment-ci, il a peu de commandes.

Tous les ouvriers sont des gens de métier, des spécialistes ; ceux mêmes qui fabriquent les outils les plus grossiers sont tenus d'être des forgerons. Je vois Brown et son aide forger sous mes yeux de longues et fortes tenailles d'une forme particulière ; ces tenailles, une fois refermées, présentent à leur extrémité un évidement circulaire du diamètre exact des tuyaux de conduite de gaz. Elles constituent une pièce indispensable dans l'arsenal de l'ouvrier gazier. On les emploie aussi pour la pose et la réparation des conduites d'eau métalliques. Le plus grand modèle en usage vaut seulement un shilling (1 fr. 25) ; c'est précisément celui que je vois exécuter et Brown en a une douzaine qui refroidissent au pied de son enclume ; son ouvrier et lui ont fait cela dans leur matinée.

Tout le monde, au surplus, travaille très vite ici ; les mouvements des ouvriers sont rapides et utiles ; pas d'effort perdu ; pas de conversations. Nos ouvriers français, si vifs parfois, arrivent difficilement à égaler cette puissance de production. J'en fais la réflexion à mes amis de Birmingham ; l'un d'eux, Français d'origine et marchand de pierres précieuses, me raconte que plusieurs fois il a essayé de faire entrer des ouvriers français dans un des nombreux ateliers de joaillerie de Birmingham ; jamais l'expérience n'a réussi ; les patrons trouvaient que l'ouvrage ne marchait pas assez vite.

Chez Brown, les ouvriers sont payés à la pièce. Tous les jours, sauf le dimanche, l'atelier ouvre à sept heures du matin, et tous les jours, sauf le samedi, il ferme à sept heures du soir. Le samedi on ferme à midi ; c'est un usage général en Angleterre de faire seulement la demi-journée le samedi. Les jours ordinaires, le travail est interrompu pendant deux heures pour donner aux ouvriers le temps de prendre leurs repas et de se reposer un peu, soit cinq journées de dix heures et une journée de cinq heures, soit cinquante-cinq heures par semaine.

Les salaires sont élevés. Je vais avec Brown dans le bureau situé au-dessus du porche d'entrée où il règle ses comptes, et il me met sous les yeux les carnets de paie de ses ouvriers. Je relève quelques semaines à 60 francs ; presque toutes atteignent 50 francs pour les ouvriers réguliers. C'est du travail largement rémunéré. Brown m'explique que, depuis quelques années, cédant à la requête de ses ouvriers, il leur accorde une bonification de 5 p. 100 sur les prix établis pour le travail à la pièce ; par exemple, si un ouvrier a fait pour 50 francs d'ouvrage dans sa semaine, il lui paie 52 fr. 50 c.

« Ils doivent être à l'aise, vos ouvriers, lui dis-je, avec des salaires semblables ? — Ne croyez pas cela, me répond-il ; je n'en connais pas un qui ait un shilling d'avance, et tous sont mariés ; vous voyez d'ici la situation. Quand ils ont un peu d'argent ils le mangent ou le boivent ; ils cessent de travailler dès qu'ils se sentent quelques shillings en poche. Et puis il y a le jeu, les paris de courses... Figurez-vous que l'an dernier il m'est arrivé une curieuse histoire à ce propos : Mon fils Joe qui est ici avec moi a l'esprit le plus entrepre-

nant que je connaisse pour ses dix-neuf ans ; jamais il ne perd l'occasion de faire une bonne affaire, et voici ce qu'il avait imaginé : Plusieurs fois, mes ouvriers causant devant lui de leurs préoccupations sportives, avaient exprimé le regret de n'avoir pas d'argent comptant pour l'engager sur tel ou tel cheval dont ils auguraient bien. — Voulez-vous que je vous en avance, leur dit Joe, un beau jour? Vous me le rendrez le jour de la paie et je vous retiendrai une petite commission. Sitôt proposé, sitôt conclu, et l'attraction de l'argent était telle sur ces imprévoyants que Joe voyait le nombre de ses clients augmenter chaque semaine. Heureusement, le hasard me fit mettre la main sur le petit carnet où il inscrivait ses opérations de banque. Je lui demandai des explications qu'il me donna très franchement, disant qu'après tout, c'était leur affaire s'ils consentaient des intérêts exagérés, et je dus lui faire un petit sermon en lui défendant à l'avenir d'exploiter ainsi les hommes que j'employais. Vous voyez par cette histoire ce que sont ces gens-là. »

Quand il parle de ses ouvriers, Brown ne semble pas être un patron tendre. Il a peu d'estime, au fond, pour des individus qui arrivent à peine à vivre et à faire vivre leur famille, dans un métier où lui, il a pu s'élever à une situation supérieure. C'est d'ailleurs un sentiment très répandu parmi les petits patrons issus de la classe ouvrière et y appartenant encore à moitié. Très bien renseignés sur la manière dont il faut s'y prendre pour réussir, fidèles encore aux mêmes habitudes de vie que les ouvriers, ils prêtent peu d'attention à leurs revendications et ne les plaignent pas volontiers. Le chef d'une grande industrie, lors même qu'il a commencé lui aussi par être ouvrier, perd plus de vue le milieu ouvrier et prend des habitudes de vie différentes qui le rendent par comparaison pitoyable aux conditions étroites de l'existence ouvrière. On observe d'ailleurs le même phénomène partout, et dans nos campagnes de France, le paysan enrichi est certainement plus dur à l'ouvrier, d'une manière générale, que le grand propriétaire. Au régiment, le sous-officier est ordinairement plus raide dans le service que l'officier.

La chose se remarque tout particulièrement chez Brown parce qu'il est d'une nature affectueuse. Dès ma première

visite, voyant que je m'intéresse réellement à ce qu'il fait, il me prend en amitié, et dans les relations suivies que nous avons eues par la suite, jamais sa bienveillance ni sa bonne humeur ne se sont démenties un seul instant. Quand il parle de sa femme, c'est avec une chaleur de cœur qui fait plaisir chez un homme marié depuis plus de vingt-cinq ans. Ses enfants causent avec lui sans contrainte et en confiance, mais vis-à-vis de ses ouvriers, il n'est pas paternel.

Aucun engagement ne les lie à lui pour plus d'une semaine, de manière qu'il règle constamment leur nombre d'après les commandes qu'il reçoit; en pratique, ce nombre oscille entre dix et vingt-deux. De leur côté, les ouvriers ne tiennent même pas toujours l'engagement d'une semaine; lorsque cela leur convient, ils manquent à l'atelier un ou deux jours, ou arrivent en retard quand ils viennent. Brown se plaint de leur irrégularité. « Mais pourquoi, lui dis-je, ne les renvoyez-vous pas dans ce cas-là? Leur contrat ne les oblige-t-il pas à vous donner le travail de la semaine comme il vous oblige à leur fournir de l'ouvrage pour le même temps? — Sans doute, mais si j'agissais ainsi, je n'en trouverais plus; il faut bien supporter ce qu'on ne peut pas empêcher. Il faut vous dire, ajoute Brown, que l'ouvrier forgeron se fait rare ici; vous savez déjà que nous n'avons pas d'apprentis depuis quelques années; je n'en forme aucun et je ne cherche pas à en former; j'aurais beaucoup de peine à en trouver et, si j'en trouvais, ils me demanderaient des prix trop élevés. Lorsque j'ai appris le métier moi-même, j'avais dix-sept ans, j'avais travaillé auparavant dans les ateliers de chemins de fer, en sorte que je n'étais pas sans expérience. Eh bien! de dix-sept à vingt ans, je ne gagnais que 12 shillings par semaine; et de vingt à vingt et un ans, 14 shillings. Aujourd'hui, un garçon de dix-huit ans me demanderait une livre par semaine (20 shillings), et je ne m'y retrouverais pas. — Mais alors, vous devez avoir de la peine, quand le travail va bien, à vous procurer de bons ouvriers? — Certainement, monsieur, c'est à tel point qu'on vient nous les enlever. Tenez, voici ce qui est arrivé ici la semaine dernière : Un patron de Sheffield, à court d'ouvriers et ne pouvant pas en trouver sur place, est venu embaucher un de

mes finisseurs pour l'emmener avec lui. — Il le paie donc beaucoup plus cher que vous? — Pas précisément, mais il lui avance de l'argent comptant. En général, car le cas se présente encore assez souvent, l'ouvrier se fait donner cinq cents francs à titre d'emprunt et ses frais de voyage pour sa famille et pour lui comme indemnité de déplacement. On va devant un *sollicitor* passer un contrat en règle, l'ouvrier s'engageant à travailler quatre ou cinq ans pour le compte du patron, mais on a bien soin de ne faire dans l'acte aucune mention de l'argent prêté, car la loi anglaise se refuserait à reconnaître un engagement consenti dans de pareilles conditions; seulement, l'ouvrier souscrit au patron une obligation de cinq cents francs, et la chose est faite. Il n'y aurait encore que demi-mal si l'ouvrier faisait de cet argent un emploi utile, mais neuf fois sur dix il le dépense sottement à boire et s'amuser, à moins qu'il n'aille au bord de la mer prendre des vacances avec sa femme et ses enfants. Quand il est parfaitement à sec, il se rend à son nouvel atelier, chargé d'une dette qui le met à la merci du patron. »

Ce nouveau fait confirme, il faut le reconnaître, d'une manière grave, le jugement défavorable de Brown sur l'imprévoyance de ses ouvriers, mais il dénote aussi un état inquiétant de son industrie : le métier ne se recrute plus, l'ouvrier forgeron devient une rareté sur le marché et il en profite pour dicter ses conditions à son patron. Le patron, à son tour, fait payer plus cher à la clientèle: mais celle-ci l'abandonne aussitôt qu'une maison concurrente lui offre des prix plus abordables, en sorte que les exigences des ouvriers aboutissent à les priver de travail. Les plus intelligents parmi eux finisssent d'ailleurs par s'en apercevoir : samedi dernier, un des hommes de Brown lui dit en venant toucher sa paie hebdomadaire : « Les affaires vont très mal, n'est-ce pas ? — Très mal. — Je crois qu'il en a toujours été ainsi depuis que nous avons obtenu cette bonification de 5 p. 100, n'est-ce pas? » Je ne lui répondis rien, me disait Brown en me racontant la chose, parce que je ne voulais pas discuter le sujet avec lui, mais cet homme avait parfaitement raison. Quand ils sont venus me demander cette bonification, j'avais des commandes pressées et en quantité, je ne pouvais rien

leur refuser; je me contentai de leur dire : « Cela m'est parfaitement égal *(I don't mind a bit)* de vous donner ce 5 p. 100, parce que, bien entendu, je le ferai supporter à ma clientèle, mais si les commandes s'arrêtent, je ne vous ferai pas travailler pour m'encombrer de stock. » Et comme les ouvriers de Sheffield n'avaient pas exigé la bonification, le triomphe des forgerons de Birmingham sur ce point leur a porté le plus grand tort.

Comme on le voit, ni Brown ni même ses ouvriers ne se font l'illusion que la question ouvrière se borne aux conflits du capital et du travail ; ils se rendent compte avec netteté et précision que capital et travail, patron et ouvrier, sont dominés par un troisième facteur qui décide en dernier ressort, la clientèle.

II

LA CLIENTÈLE ET LES PRODUITS DE L'ATELIER

Dans le cas présent, on saisit aisément le lien qui unit la clientèle et l'atelier. Suivons Brown dans le magasin où il range ses produits, nous apprendrons de lui comment la clientèle s'en va. Voilà l'origine de tout le reste. Si l'ouvrier ne se trouve plus, c'est que la clientèle se retire.

Ici comme ailleurs, la clientèle va au bon marché. Dans son ensemble, elle abandonne l'outil soigné, forgé à la main entièrement par les mêmes ouvriers, pour prendre l'outil commun fabriqué à la grosse dans une usine. Tout ce que je fabrique, me dit Brown, est de très bonne qualité. Je ne vends pas d'outils de pacotille (*no rubbish*) et c'est seulement ainsi que je parviens encore à lutter un peu. Encore les machines arrivent-elles à perfectionner de plus en plus leur fabrication, de sorte que la clientèle de mon métier va toujours se restreignant. Voyez ces rangées de tablettes chargées de pinces, tenailles, marteaux, poinçons, ciseaux, etc. Je me rappelle le temps où non seulement je ne gardais presque jamais une douzaine d'objets en magasin, mais où j'avais la plus grande difficulté à exécuter les commandes qui affluaient. Évidemment

nous sommes appelés à disparaître bientôt, la machine nous tue.

— Est-ce bien la machine seule qui vous tue? Est-ce que vous ne vous trouvez pas dans des conditions défavorables vis-à-vis des grandes fabriques pour l'achat de vos matières premières, par exemple? — Sans doute, mais le désavantage résultant de là est peu considérable. Si je fabriquais en grand, je passerais directement mes ordres pour l'achat du fer et de l'acier à quelque grande usine de Sheffield ou de Birmingham: il faudrait pour cela demander une dizaine de tonnes à la fois. Cette quantité étant trop forte pour moi, je m'adresse à un intermédiaire, à un courtier qui prélève un bénéfice d'environ 0 fr. 60 c. par tonne; c'est peu de chose, comme vous le voyez, et assurément c'est compensé par l'avantage que j'ai de surveiller personnellement tout mon atelier, d'éviter les frais de comptables, garde-magasins, contremaîtres, etc. Je mène moi-même toute l'affaire avec mon fils Joe et auquel je donne un salaire de 30 shillings par semaine. C'est lui qui me supplée quand j'ai besoin de m'absenter; c'est sur lui surtout que je me décharge de la partie commerciale; ce sont là d'excellentes conditions, mais, je vous le répète, nous avons un adversaire terrible dans la machine et c'est elle qui fera disparaître le forgeron à bref délai. »

Pendant que nous causons ainsi, la porte cochère s'ouvre, et Joe fait son entrée conduisant une sorte de charrette légère à deux roues traînée par un poney gallois; il vient de livrer des marchandises à des clients de Birmingham. Voici encore une des fonctions de Joe, il sert la clientèle lui-même, nouvel avantage pour la maison de son père qui évite ainsi des frais de camionnage, nouvelle sécurité aussi pour la bonne exécution des commandes, l'exacte rentrée des paiements et le reste. On sent bien que l'affaire de Brown est conduite dans les meilleures conditions qu'offre l'organisation actuelle du métier et cependant elle périclite, Évidemment, c'est le métier qui ne va plus.

J'examine la petite charrette de Joe; elle est solidement construite et peut porter 900 livres de marchandises qui le poney enlève à un trot allongé; elle est presque neuve et a coûté 16 guinées (420 francs). Le cheval a été acheté 600 francs il y a cinq ans et sa seule utilité ne consiste pas

à livrer les marchandises ; souvent, comme nous en jugerons bientôt, Brown l'attelle à un coquet *poney-cart* pour aller prendre l'air aux environs de la ville.

Le plus intéressant dans tout cela, et de beaucoup, c'est encore Joe, un beau garçon d'aspect avenant, l'œil intelligent, qui m'accueille sans embarras, avec aisance. Joe a fait un certain apprentissage du métier dans l'atelier de son père ; sans s'adonner aux travaux de force de la forge que son âge lui permettrait seulement maintenant, il sait manier, ajuster le fer et l'acier, et il me montre une bicyclette de sa fabrication, très légère, dont il raisonne la construction avec beaucoup d'ingéniosité. Toutefois, on pense bien que Brown ne veut pas faire de Joe un apprenti forgeron. Il a l'œil trop ouvert sur la décadence irrémissible du métier pour compromettre l'avenir de son fils dans une industrie condamnée d'avance. C'est pourquoi il l'a mis à la partie commerciale de l'affaire où il apprend là le négoce en général. Que demain son père cède son atelier, Joe se trouvera tout prêt à faire des affaires dans la ferronnerie ou dans toute autre branche, à Birmingham ou ailleurs. Son père qui l'a en grande estime, me fait son éloge en ces termes : « Quel que soit l'objet dont il s'agisse, Joe peut vous dire immédiatement où vous le trouverez de la meilleure qualité et au meilleur marché à Birmingham. » C'est lui qui avait imaginé d'organiser la petite banque dont nous avons parlé pour exploiter les ouvriers de son père : il ne laisse échapper aucune occasion de profit, il les devine comme le chasseur avisé devine la présence du gibier : en résumé un gaillard habile, *a smart fellow*, comme dit son père. Brown n'est pas étranger d'ailleurs, loin de là, au développement des aptitudes commerciales de Joe. Il dit souvent en manière d'enseignement pratique : « Le meilleur métier c'est d'acheter et de vendre » : *Buying and selling the best trade*.

Au surplus, sa situation de patron l'oblige à des achats de matières premières et à des ventes de produits qui lui ont fait faire à lui-même l'apprentissage du commerce ; souvent, il voyage pour faire ses offres, prendre des commandes ; il a, en somme, de ce fait, constitué un fonds de commerce, et il estime qu'il trouverait à le céder pour 600 livres sterling

(15.000 francs). De là à faire du commerce pur et simple il n'y a qu'un pas et Brown le franchit souvent : à l'occasion, il fait de la commission pour l'article de Birmingham : fourneaux de cuisine, poêles, foyers de cheminée, lits en fer, etc. Je gagnerais plus, dit-il, si je voyageais pour une grande maison de commission, mais je suis trop vieux maintenant pour quitter mon métier, mon indépendance et mon *home.* » Ce qu'il ne peut faire lui-même, son fils le fera, et dans la boutique paternelle il trouve l'école professionnelle dont il a besoin pour s'initier au commerce.

De cette manière, Brown tire de son métier tout ce qu'il peut en tirer. Lui-même y a trouvé un moyen d'élévation, puisqu'il y a gagné tout ce qu'il possède, et aujourd'hui que le métier décline, qu'il est sur le point de disparaître, il y trouve encore l'occasion de préparer l'avenir de ses enfants. Actuellement, c'est Joe qui profite de cette préparation ; avant lui, deux autres frères, aujourd'hui en Nouvelle-Zélande, un troisième, employé de commerce à Birmingham, en ont profité : après lui deux petits frères en profiteront pourvu que Dieu prête vie à Brown.

Cela paraît tout simple à raconter, et cependant cela n'est pas simple. D'autres ouvriers s'accrochent désespérément à un métier qui ne va plus, réclament des réglementations sévères pour la protection de ce métier, recourent à l'agitation publique et à des organisations compliquées pour maintenir artificiellement un état de choses qui disparaît, et échouent en fin de compte. Brown, lui, ne demande rien à qui que ce soit; il constate que son métier ne vaudra plus pour ses enfants ce qu'il a valu pour lui; il est bien décidé à lâcher le métier avant que le métier le lâche, et cherche l'avenir de ses enfants d'un autre côté. Seulement, en homme pratique, il use des circonstances favorables que lui offre son métier pour les préparer à un autre.

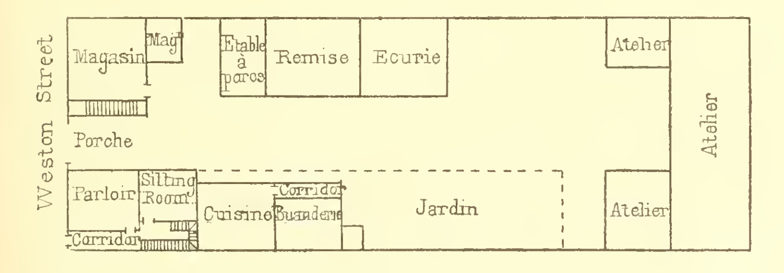
Sans en avoir l'air, cet homme résout tranquillement et complètement la question ouvrière en ce qui le concerne ; j'aurais pu dire aussi bien la question sociale ; il résout *sa* question sociale, c'est pour cela qu'il est particulièrement intéressant. Sa vie est une leçon ; en dehors même de la condition ouvrière, bien des gens pourraient y trouver un ensei-

gnement. Pour ma part, je déclare avoir beaucoup appris à l'école de Brown ; je souhaite sincèrement de faire passer dans l'esprit de mes lecteurs les impressions que j'ai ressenties moi-même en l'écoutant, et, maintenant que nous connaissons son atelier, nous allons entrer dans son intimité en pénétrant dans son *home*. Il nous faut voir, en effet, comment il a organisé sa vie de famille si nous voulons comprendre les causes de son succès.

III

JOSEPH BROWN CHEZ LUI

La maison de Brown touche son magasin et n'est séparée de son atelier que par un étroit petit jardin pris sur la cour que nous connaissons déjà. Elle forme un tout avec l'établissement industriel.



Brown m'apprend que le terrain sur lequel il a élevé ses bâtiments avait été vendu par une *building society*, en trois lots séparés, l'un directement à lui, les deux autres à deux individus qui ne se sont pas trouvés en mesure de bâtir et qui les lui ont cédés dans de bonnes conditions. Le terrain lui revient, en chiffres ronds, à 6 000 francs pour 635 mètres carrés. Aujourd'hui le même terrain aurait une valeur beaucoup plus grande, parce que le faubourg de Nechells s'est bâti : « J'ai vu tout cela en champs, » me dit Brown. On peut se rendre compte de l'écart par ce fait que Brown a dépensé 25 000 francs en constructions et qu'il estime l'ensemble de son immeuble à 1 400 livres sterling, soit 35 000 francs

En jetant les yeux sur le plan du terrain de Brown, que je joins au texte, on est frappé de sa forme allongée ; encore faut-il remarquer qu'il est trois fois plus large que le lot de terrain couramment acheté par les ouvriers qui désirent se mettre chez eux. Cinq mètres en façade, c'est la dimension ordinaire. Elle est suffisante pour trouver la place d'une porte d'entrée donnant sur un corridor étroit et d'une pièce à une fenêtre. La maison de Brown est construite sur ce type et occupe seulement le tiers de la façade de Weston Street. Les 10 mètres qui restent fournissent l'emplacement du porche et du magasin. Cette disposition des lots de terrain en longues bandes étroites, très usuelle en Angleterre et aux États-Unis, permet à une famille ouvrière d'ajouter à son habitation proprement dite une série de dépendances pour le blanchissage et le séchage du linge, parfois un petit jardinet; elle a aussi l'avantage d'établir entre les rangées de maisons une libre circulation d'air qui est une excellente condition d'hygiène. Bien entendu, tous les ouvriers de Birmingham ne sont pas installés de cette façon; les quartiers anciens, situés au centre de la ville, offrent trop souvent encore le spectacle d'un entassement exagéré. Même dans les maisons récemment construites, on remarque assez communément une combinaison plus économique, mais beaucoup moins heureuse, je veux parler des *courts*, sortes de cours étroites où l'on pénètre de la rue par un petit couloir voûté en briques et sans clôture. Cette disposition permet d'accoller les unes aux autres une série de petites maisons ou même de logements ouvriers, en donnant à chaque famille une entrée séparée. Ce type inférieur vaut mieux encore, peut-être, que nos grandes casernes continentales à entrée et escalier communs, hautes de six étages, où la promiscuité engendre le désordre moral et l'insalubrité matérielle.

Ici, nous sommes chez un ouvrier particulièrement prospère, puisqu'il est parvenu à devenir chef de métier, mais son installation familiale ne diffère pas sensiblement de celle des ouvriers à l'aise que j'ai visités en Angleterre: il vit en ouvrier, non en bourgeois; il nous offre, par conséquent, un bon type d'étude à ce point de vue.

Le jour même où je m'étais présenté à son atelier, il avait

été convenu avec Brown que j'irais passer la soirée chez lui : en conséquence, vers huit heures, je sonne à la porte : Mrs Brown vient m'ouvrir et me prie d'entrer au *parlour* en attendant que son mari revienne d'une course qu'il a été obligé de faire : elle-même se prépare à sortir et me demande de l'excuser ; elle a son chapeau sur la tête, un chapeau noir garni de fleurs ; sa toilette est soignée, à peu près celle d'une Française de sa condition : jupe de laine bleu foncé, corsage de foulard bleu à pois blancs serré à la taille par une ceinture de cuir jaune ; pour sortir elle met sur ses épaules un mantelet noir garni de jais ; l'ensemble de la personne donne une impression d'ordre, de soin et de bienveillance ; elle est *neat*, comme disent ses compatriotes, c'est-à-dire à la fois simple et convenable, et de plus elle est avenante, qualité assez rare chez ses compatriotes.

Pendant que je suis seul dans le *parlour*, c'est le moment de bien le regarder. La pièce, à peu près carrée, environ 3m,50 de côté, est largement éclairée par une fenêtre sur la rue ; sur le parquet, un tapis général : au centre du plafond un lustre à trois becs de gaz. Le panneau en face de la porte d'entrée est occupé par une cheminée en marbre blanc avec intérieur en fonte : au-dessus de la cheminée, une de ces glaces à encadrement en bois garnie de petites étagères que l'on voit souvent chez les Anglais. Les sièges, recouverts d'une sorte d'étoffe noire de crin, ont l'air d'honnêtes meubles de famille qui ont fait leurs preuves de solidité : six chaises, un canapé et une chauffeuse. Deux tables recouvertes de tapis ; l'une, devant la fenêtre, porte un cache-pot en faïence où se meurt une fougère ; l'autre est chargée de divers livres et albums. Enfin, un buffet d'acajou, avec panneau à glace et étagère, complète l'ameublement. Ajoutez encore des photographies placées un peu partout, deux ou trois gravures médiocres pendues à la muraille et vous aurez une idée complète du *parlour* de Joseph Brown.

En attendant l'arrivée du père, je cause avec les deux petits garçons qui viennent m'examiner curieusement. Le plus jeune, un petit bonhomme de huit ans, me montre un beau livre à images représentant différentes sortes d'animaux et qui paraît lui causer un intérêt extrême ; il me raconte les mœurs

du rhinocéros ; nous feuilletons le beau livre en nous livrant à des considérations variées sur le lion, le jaguar, l'aigle, le chamois, et nous devenons les meilleurs amis du monde. Son frère, plus âgé de deux ans, cultive les arts d'agrément à ses moments perdus : il m'apporte un violon auquel il arrache quelques sons rappelant de loin une gamme d'*ut* et m'explique qu'il n'a eu encore qu'une leçon : cela se voit, mais je l'encourage à persévérer. C'est inutile d'ailleurs, car, en leur qualité de petits Anglais, mes jeunes amis apportent dans tout ce qu'ils font une conviction profonde. Dès cet âge tendre, ils sont sérieux, et si cela me fait sourire aujourd'hui, quand je cause jaguar avec l'un et violon avec l'autre, c'est là cependant le germe d'une qualité qui en fera des hommes plus tard. Il n'y a pas bien loin de l'enfant de dix ans au jeune homme de dix-neuf, et Joe, qui a dix-neuf ans, est un homme.

Pendant que nous causons ainsi, Joseph Brown arrive, mais ce n'est plus l'ouvrier de ce matin avec son tablier de cuir et ses bretelles détachées traînant derrière lui. Il enlève un pardessus jaune, — le pardessus d'été que portent tous les Anglais et tous ceux qui leur empruntent leurs modes, — et m'apparaît avec un vêtement complet gris d'une coupe très acceptable. Ses mains et son visage sont parfaitement propres — qualité méritoire chez un homme qui forge ; — il est chaussé d'une paire de bottines correctes et soigneusement cirées; une chaîne de montre en or orne son gilet, et il fume un gros cigare. Heureusement, il conserve sous le costume de ville comme sous ses vêtements de travail les manières aimables et accueillantes qui m'avaient fait bien augurer le matin du succès de mon enquête. J'accepte un cigare, Brown prépare deux verres de *wiskey and soda* (mélange d'eau-de-vie de grains et d'eau gazeuse) et la conversation commence.

Je fais d'abord compliment à mon hôte sur son installation et il m'offre de la visiter en entier, depuis le *sitting room* (mot à mot : pièce où on se tient), sorte de salle à manger située derrière le parloir, jusqu'à la buanderie et la cuisine. Nous montons aussi dans les chambres du premier étage; elles sont un peu étroites mais garnies de bons meubles et propres. Celle de Brown et de sa femme contient un grand lit en bois, un large lavabo en marbre, une commode sur le dessus de

laquelle Mrs Brown a installé une table à coiffer, et une armoire. Les deux filles couchent dans une chambre à deux lits qu'elles tiennent soigneusement et dont elles ont orné les murs à profusion d'images et de colifichets. Ces deux chambres ont des cheminées. J'explique à Brown que j'ai besoin de connaître la valeur des différents objets qui garnissent sa maison, et il se prête de très bonne grâce à mon désir. « En fait de mobilier, me dit-il, il y a aujourd'hui de la marchandise à tout prix. Vous trouverez facilement à Birmingham pour 6 guinées (157 fr. 50), un mobilier de *parlour* composé de deux fauteuils, six chaises et un canapé. Bien entendu, cela ne vaut rien, mais l'apparence est flatteuse. beaucoup de jeunes ménages achètent cela en s'installant et n'ont plus une chaise qui tienne au bout de cinq ans. Au contraire, voyez nos vieux sièges dans le *parlour;* ils ont vingt-sept ans de service et nous avaient coûté, neufs, 22 guinées (577 fr. 50) ; mais nos enfants se sont roulés dessus, y ont grimpé pour jouer au *family coach* (voiture de famille), et ils sont encore en bon état.

» En général, nous avons toujours pensé, ma femme et moi, qu'il valait mieux payer plus cher et avoir de bonne marchandise. Ce buffet que vous voyez en face de la fenêtre dans le *parlour*, m'a coûté 15 guinées (393 fr. 75), mais voyez comme il s'ouvre bien, il n'a pas bougé. La glace de la cheminée a été payée 7 guinées (183 fr. 75) ; cela, c'est du luxe, mais on jouit tous les jours de l'agrément de son *home*. De même, la cheminée de marbre blanc m'a coûté 6 livres (150 fr.). Par exemple, je ne vous recommande pas le système de chauffage qui la garnit intérieurement ; c'est un ancien modèle, dont le bon marché (2 livres, soit 50 francs), se résout par une grande dépense de charbon ; je le conserve ici parce que nous n'y entretenons pas toujours de feu, mais dans le *sitting room*, j'ai pour le même prix total une cheminée de marbre de 4 livres et un système de chauffage d'autant, et je ne brûle pas plus de 2 shillings de charbon par semaine avec du feu toute la journée en hiver. » Et Brown, très au courant de la fabrication de Birmingham, me détaille tous les avantages de ses différents *fire-grates*. Dans sa chambre à coucher, la cheminée est tout entière en fonte et vaut 2 livres 10 shillings

(62 fr. 50). En voici une autre, toute petite et plus modeste dans la chambre de ses filles, qui coûte seulement 8 shillings (10 francs). Il existe même, paraît-il, un modèle au-dessous de 6 shillings (7 fr. 50). Ces renseignements me sont utiles pour me rendre compte de la situation matérielle exacte de Joseph Brown; ils sont aussi intéressants par un autre côté, car ils donnent un aperçu des dépenses que fait un jeune ménage ouvrier qui s'installe. Il n'est pas indifférent à une famille ouvrière de pouvoir se permettre, pour une faible somme, le confort d'une chambre chauffée qui offrira, en cas de maladie, de bonnes conditions de température et de salubrité sous ce climat aigre et humide; ce sont là de forts petits faits, mais ils mettent à la portée de tous de très appréciables avantages.

La visite du fourneau de cuisine de Mrs Brown est intéressante à ce point de vue. C'est une merveille d'ingéniosité, qui permet de faire cuire les repas de la famille, de chauffer des fers à repasser, de sécher du linge, d'avoir constamment de l'eau chaude, le tout dans un très petit espace et avec une faible dépense de combustible. Il est vrai qu'il a coûté cher: 8 livres (200 francs) d'achat et 1 livre (25 francs) de plaçage, mais l'économie de charbon compense largement cette mise de fonds. Il brûle seulement pour 2 shillings par semaine (2 fr. 50).

D'après les indications de prix que me donne Joseph Brown, j'estime qu'il a dû débourser environ 200 livres sterling (5 000 francs) pour acheter dans leur neuf les différentes pièces de son mobilier. Ainsi depuis vingt-sept ans, Brown a trouvé moyen de payer un terrain à bâtir de 6 000 francs, un ensemble de constructions montant à 25 000 francs, un mobilier de 5 000 francs, et de se constituer un fonds de commerce de 15 000 francs, tout en élevant une famille de huit enfants. Encore reconnaît-il en souriant avoir fait quelques petits placements de différents côtés (*some bits of investements in different lines*), sans compter une assurance sur la vie à terme fixe de vingt ans dont il a déjà acquitté quinze annuités. Voilà ce qu'il a prélevé sur les produits de son travail et les profits de son industrie pour se constituer un capital.

Aujourd'hui, son mobilier a perdu par l'usage une partie de sa valeur première, mais ses constructions ont pris au contraire une valeur plus considérable par suite de l'agrandissement de Nechells. J'ai dit déjà qu'il estimait son installation 35 000 francs et son fonds de commerce 15 000 francs. En donnant à son mobilier une estimation de 2 000 francs, nous arrivons à un total de 52 000 francs auquel il faudrait ajouter le montant de ses placements et le capital déjà assuré par le versement de ses quinze annuités, mais je ne suis pas exactement renseigné sur ces deux derniers articles.

Il nous faut maintenant avoir un aperçu de ses dépenses annuelles pour nous rendre compte des ressources que lui fournissent son travail personnel et son industrie. En même temps, nous nous trouverons initiés à son existence journalière. Nous aurons la physionomie matérielle de sa vie dont nous avons déjà tracé le cadre en décrivant son *home*.

Des huit enfants de Brown, cinq seulement vivent avec lui : Joe, ses deux sœurs, l'une de dix-sept ans, l'autre de quatorze ans et ses deux petits-frères.

Joe étant d'âge à se suffire à lui-même, recevant d'ailleurs de son père un salaire de 30 shillings par semaine, contribue pour sa part aux dépenses du ménage et donne à sa mère une pension hebdomadaire de 10 shillings, qui représente sa nourriture, son blanchissage, son éclairage et l'entretien de ses effets. Ce chiffre nous donne une première base d'appréciation pour le budget des dépenses familiales.

Chez Brown, comme chez tous les ouvriers anglais et dans toutes les classes de la société anglaise, on se met souvent à table : le matin, avant sept heures, on fait le déjeuner *(breakfast)* composé de café, pain et beurre et viande, généralement du *bacon* (porc conservé). Vers midi, c'est le *dinner* ou repas principal, où figure un morceau de viande quelconque, bœuf ou mouton, accompagné des éternelles pommes de terre bouillies. A quatre heures, le *tea*, une ou deux tasses de thé avec pain et beurre. Enfin, le soir, vers huit ou neuf heures, le *supper*, qui est une réduction du *dinner*, mais qui ramène la viande sur la table pour la troisième fois.

Il est bien entendu que tous les ouvriers de Birmingham n'ont pas cet ordinaire. Il en est beaucoup qui ne mangent

pas de viande tous les jours ou qui en mangent seulement une fois par jour, mais ils se considèrent alors comme privés. Leur alimentation tend vers celle que je viens de décrire; ils l'adoptent dès que leurs moyens le leur permettent, non pas comme un luxe ou une fantaisie, mais comme une dépense normale, raisonnable et bien entendue. A ce point de vue, ils diffèrent sensiblement de l'ouvrier français. Sans doute, chez celui-ci, c'est par l'amélioration de la nourriture que se traduit le plus souvent l'augmentation de ses ressources, mais il ne trouverait pas justifiable, quand il est rangé, une dépense de viande aussi forte.

Il est vrai que la viande n'est pas chère à Birmingham. La libre entrée en Angleterre des viandes de toutes provenances et l'absence de droits d'octroi assure le plein jeu de la concurrence et le bas prix du produit. C'est ainsi que les viandes d'Australie transportées dans des navires et des wagons réfrigérants peuvent se débiter sur le marché de Birmingham à 0 fr. 45 c. la livre (la livre anglaise est de 0kg453 gr.), soit environ 1 franc le kilo. Mrs Brown n'est pas friande de cette viande gelée; elle assure que sa saveur est beaucoup moindre et jamais elle n'en achète. Elle préfère avoir de « véritable viande fraîche anglaise » *(real english fresh meat)*, bien qu'elle la paie à peu près le double, 9 pence la livre pour le mouton de choix, 8 pence et demi pour le bœuf de choix et seulement 6 pence pour le bœuf à bouillir (2 francs et 1 fr. 35 le kilo).

Cette dépense-là n'est pas perdue. Non seulement, l'ouvrier bien nourri travaille mieux et se porte mieux, mais il est beaucoup moins porté à déserter son *home* pour le cabaret *(public house)*. Mrs Brown prétend que si les ménagères savaient faire, beaucoup qui se plaignent de leur mari le retiendraient à la maison en ayant soin de lui : « Il est plus vite fait d'aller au *public house* acheter pour dix ou douze sous d'*ale* que de préparer chez soi un morceau de viande du même prix, mais aussi quelle différence de résultat! Avec ce morceau de viande, un petit ménage peut se procurer un bon et confortable repas *(a good and confortable meal)*, tandis que l'*ale* vous creuse l'estomac et vous donne soif. L'*ale* est la ruine du peuple, dit-elle, en matière de conclusion; maintes

fois, j'ai vu des femmes boire, sans quitter le comptoir du *public*, l'argent qui aurait suffi à faire vivre leur famille pendant un jour entier.

Cependant, Mrs Brown n'est pas une apôtre de la tempérance absolue *(teetotaller)* et la preuve, c'est que tout en l'écoutant, nous savourons, son mari et moi, notre *wiskey and soda* sans encourir le moins du monde son indignation ; mais au repas, la famille ne boit que de l'eau, sauf au déjeuner du matin et au *tea*, où le café et le thé la remplacent. C'est au surplus, en Angleterre, le fait normal. Le vin est considéré comme un véritable objet de luxe et la bière comme une mauvaise habitude. En été, Brown prend assez souvent pour se rafraîchir entre ses repas, principalement lorsqu'il travaille à la forge, une boisson qui paraîtrait bien fade à nos forgerons français : de la limonade *(lemon water)* fabriquée chez lui en exprimant du jus de citron dans de l'eau sucrée. Parfois aussi, mais à titre exceptionnel, il fait venir pour le même usage un baril de bière de 18 gallons (72 litres) qu'il a l'avantage de payer seulement 17 shillings (soit environ 0 fr. 34 le litre) en s'adressant directement à un brasseur.

Les avantages d'une grande ville n'ont leur plein effet que lorsque l'autorité municipale ne vient pas compliquer artificiellement la vie matérielle par l'établissement des octrois et reprendre à l'ouvrier par la majoration fiscale du prix des denrées une partie de ses salaires. Nous savons déjà que les droits d'octroi sont inconnus à Birmingham ; nous avons vu l'effet de leur absence au sujet de la viande ; elle agit de même sur le prix du poisson, des légumes et généralement de tous les produits alimentaires. Mrs Brown m'indique les prix suivants pour le poisson : la morue, 2 pence et demi la livre (0 fr. 55 le kilo) ; le saumon, 10 pence la livre (2 fr. 20 le kilo) ; on a une sole de grandeur moyenne pour 3 pence (0 fr. 30) ; en général le marché à Birmingham est fort bien approvisionné de poissons.

On trouve aussi très facilement une assez grande variété de légumes, mais les choux et les pommes de terre sont les seuls qui entrent d'une manière courante dans la consommation de famille. Les choux sont chers cette année (1893) à cause de la sécheresse ; Mrs Brown les a payés jusqu'à 3 pence la pièce

et en général elle les paie seulement un penny (0 fr. 10 c.). Il en faut deux pour un repas. Les pommes de terre nouvelles que l'on mange comme les choux, bouillies à l'eau, avec la viande, valent actuellement (8 juin) 2 pence la livre.

Mrs Brown me dit qu'elle paie le *quarter* de lait de la meilleure qualité 3 pence (0 fr. 30 le litre).

Le thé et le sucre sont aussi beaucoup moins chers qu'en France; le premier acquitte à la frontière des droits modérés, le second entre en franchise. Le sucre en pain se paie 2 pence et demi la livre, le sucre en morceaux, 3 pence (0 fr. 55 à 0 fr. 66 le kilo). Quant au thé, il y en a à tout prix, et c'est un des objets sur lesquels s'exerce avec le plus de fureur l'art anglais de la réclame : « Essayez notre thé, c'est le confort du *home*, la joie de la famille, le repos du père, la santé de la mère », etc. Souvent ce thé régénérateur, exhilarant et tonique, n'est qu'une mauvaise poussière colorante, mais on peut en savourer bien des tasses sans se ruiner, car on l'obtient à 1 shilling la livre (2 fr. 75 le kilo). Mrs Brown n'achète pas de ce thé qu'elle déclare exécrable : elle paie le sien 2 shillings la livre (5 fr. 50 le kilo) et je puis affirmer qu'il est excellent, ayant eu l'occasion de prendre une fois mon *tea* chez elle, un jour que j'allais, sous la conduite de son mari, faire une course en voiture avec le poney gallois.

La cuisine anglaise est une cuisine simplifiée : des viandes bouillies, rôties ou grillées, du poisson frit, des légumes bouillis; pas de ces ragoûts compliqués et de ces combinaisons variées que pratiquent volontiers les ménagères françaises : le *pudding* est le seul effort de l'imagination anglaise dans ce sens; il est prodigieux d'ailleurs comme combinaison d'éléments de toutes sortes, mais il n'est destiné dans les familles ouvrières qu'aux repas de fête, au dîner du dimanche, par exemple : il ne charge donc pas beaucoup les soins ordinaires du ménage. Au contraire, l'usage de fabriquer chaque jour et dans chaque maison le pain de la famille les rendait très lourds autrefois. Mrs Brown accomplissait encore cette besogne journalière et traditionnelle il y a une douzaine d'années; elle y a renoncé maintenant et trouve beaucoup plus commode de se faire porter par le boulanger un pain de 4 livres qu'elle paie 5 pence et demi (0 fr. 3055 le kilo). Ces

4 livres de pain (1 kil. 800 gr.) représentent la consommation de sept personnes pendant un jour, ce qui donne une moyenne de 257 grammes par tête. A une famille française il faudrait plus du double, mais ici, le pain est surtout un prétexte que l'on se donne pour manger du beurre.

Je ne me fais pas fort d'établir avec exactitude la quantité de viande, de poissons, de légumes, etc., que consomme la famille Brown annuellement, mais d'après les renseignements qui m'ont été donnés, d'après le prix de pension payé par Joe, je ne crois pas m'écarter beaucoup de la vérité en évaluant à 3 000 francs par an les dépenses de sa nourriture.

Sur la question vêtements, Brown et sa femme s'accordent à dire que Birmingham est probablement la ville d'Angleterre où on peut les acheter au meilleur marché. La clientèle fournie par une ville de 500 000 âmes est suffisante pour que de très grands magasins puissent s'établir, et les usines textiles du Lancashire sont à proximité pour les approvisionner dans de bonnes conditions. On sait qu'aujourd'hui, en France, beaucoup de tailleurs font exécuter en Angleterre les commandes qu'ils prennent soit à Paris, soit en province, et y trouvent un avantage même en consentant à leurs pratiques des prix moins élevés sur les objets ainsi importés. A Birmingham, les vêtements d'hommes coûtent environ la moitié de ce qu'ils coûtent à Paris. Mrs Brown estime qu'une jeune fille travaillant comme institutrice ou demoiselle de magasin peut être mise très convenablement pour 10 livres (250 francs) par an. Elle considère même ce chiffre comme un maximum. Certainement, les dépenses de vêtements de Brown, de sa femme, des deux petits garçons et des deux filles ne doivent pas dépasser 1 200 francs par an. Il faut dire que Mrs Brown possède une machine à coudre avec laquelle elle confectionne elle-même beaucoup de linge, et que jamais je ne l'ai vue sans un ouvrage à la main. A ce point de vue, elle constitue un peu une exception, car les Anglaises paraissent, en général, assez dédaigneuses des travaux de l'aiguille; le bon marché des objets livrés par les grands magasins est certainement pour beaucoup dans cette habitude; le fait, pour les jeunes filles, d'aller aux fabriques jusqu'à leur mariage y contribue également pour une forte part; après la journée de travail terminée

à la manufacture et le salaire gagné, la jeune ouvrière se repose.

Le blanchissage se fait à la maison chez les Brown comme dans beaucoup de familles anglaises. Une vieille femme de soixante-treize ans vient une fois par semaine faire le lavage et la lessive. Elle est payée 18 pence (1 fr. 80) et nourrie. Elle fait aussi, au même prix, des journées de raccommodage, de repassage, de nettoyage. Mrs Brown estime qu'elle vient environ dix fois par mois, soit une dépense de 360 francs par an, en évaluant sa nourriture à un shilling par jour.

Lorsque ses enfants étaient plus jeunes, Mrs Brown avait pris une femme à son service d'une manière continuelle, mais aussitôt qu'elle a pu s'en passer, elle s'est empressée de le faire. « C'est un tel fléau, dit-elle, que les domestiques, ici ! Il leur faut trois soirées libres chaque semaine, la demi-journée le dimanche; souvent elles réclament une heure pour étudier leur piano, et elles se considèrent comme ayant droit à dix jours de vacances par an ! » Voilà le côté des maîtres; voyons celui des domestiques. La sœur de Brown, qui est *nurse* dans une famille de mes amis, ne manque pas, elle non plus, de prendre son congé annuel; cette année, elle va, paraît-il, le passer au bord de la mer avec une de ses camarades. Elle dépensera ainsi peut-être la moitié de ses gages (elle gagne 18 livres, soit 450 francs par an). Mais cela ne paraît pas déraisonnable ici comme en France. L'idée d'amasser par l'épargne est peu répandue. Sa maîtresse me raconte que lorsque cette fille est entrée à son service, elle a stipulé qu'en aucun cas elle ne servirait à table et que jamais on ne l'obligerait à porter le bonnet des femmes de service. Ces conditions posées, acceptées et observées, c'est d'ailleurs une excellente domestique, dévouée à ses maîtres et placée chez eux depuis une dizaine d'années. Il est très à croire que les exigences des femmes de service, en Angleterre, viennent en grande partie de la facilité qu'ont les jeunes filles à trouver dans l'industrie un emploi qui leur laisse toute liberté d'allures en dehors des heures de travail. Cette liberté les attire tellement qu'elles courent presque toutes à la manufacture dès qu'elles ont satisfait à la loi scolaire et qu'elles remplissent les conditions exigées par les différentes lois protectrices du travail des enfants.

Le compte des dépenses qu'amène l'achat du charbon est facile à établir : 2 shillings par semaine pour la cuisine pendant toute l'année ; 2 shillings par semaine pour le *sitting room* pendant huit mois, plus les feux d'occasion dans les chambres et le parlour, plus le chauffage hebdomadaire de la lessive, soit en tout 4 shillings pendant 52 semaines, ou 260 francs par an. Il faut dire que Joseph Brown achetant le même charbon pour son atelier et pour sa maison bénéficie du prix du gros.

L'éclairage se fait presque uniquement au gaz. Le gaz est livré à 2 shillings 7 pence ou 2 shillings 9 pence les mille pieds cubes, suivant la quantité consommée (0 fr. 11 1/2 à 0 fr. 124 le mètre cube) par la ville de Birmingham qui a pris son éclairage en régie. La famille Brown dépense environ 85 francs de gaz par an pour sa consommation domestique.

L'eau potable est également distribuée et très largement par la ville de Birmingham à ses habitants. Brown paie un abonnement de 2 livres (50 francs par an) pour l'eau et peut en user à discrétion.

Un chapitre du budget des dépenses de Brown qui est assez chargé, c'est celui des récréations. En sa qualité d'Anglais, il considère que, pour bien travailler, il faut savoir se reposer, se distraire de temps à autre ; c'est comme un devoir envers soi-même. « Bien que j'aie traversé autrefois des temps difficiles, dit-il, j'ai toujours vécu confortablement et je me suis toujours accordé du plaisir, *autant qu'un chrétien doit le faire.* » Dans sa bouche, cette expression ne paraît pas signifier seulement que ses plaisirs sont honnêtes, mais aussi qu'il se donne du repos par un sentiment profond de sa dignité d'homme et de chrétien, qu'il ne s'éreinte pas comme une brute, qu'il se tient en *bonne forme*. L'idée est très anglaise. Tous les ans, Brown et sa femme prennent quelques semaines de vacances, vont au bord de la mer ou en Irlande ; une fois même, ils ont franchi le détroit et se sont installés pour une quinzaine à Boulogne-sur-Mer où la cuisine française de l'hôtel faisait les délices de Brown. « J'aimais beaucoup tous ces petits morceaux, » dit-il. *(I liked so much all those little bits !)*

Il aime beaucoup aussi à se promener en voiture aux environs

de Birmingham ; il trouve que deux ou trois heures de promenade à l'occasion « remettent un homme dans son assiette et lui donnent de la bonne humeur ». Son petit *cart* de promenade lui a coûté 600 francs ; quant au poney, Brown calcule que son entretien revient à 12 shillings par semaine, soit 780 francs par an. Mais son utilité principale étant de servir la clientèle de Brown, je ne fais pas figurer cette somme dans le compte de ses dépenses personnelles : c'est son industrie qui la supporte. Au contraire, ses déplacements de vacances doivent être comptés au budget familial. Ils le grèvent annuellement d'environ 500 francs.

Brown a eu d'assez lourdes dépenses de médecins à supporter, la santé de sa femme ayant nécessité récemment des soins compliqués ; il a acquitté parfois des notes se montant jusqu'à 50 livres (1 250 francs), à la suite d'opérations ; d'après ce qu'il me dit, on peut fixer à environ 15 livres (375 francs) la moyenne de sa dépense annuelle de ce chef dans ces dix dernières années.

Les frais du culte occasionnent aussi à Brown une charge assez lourde. Brown est catholique, et les églises catholiques recrutant surtout leurs adeptes parmi les pauvres irlandais n'ont pas à redouter en Angleterre la corruption provenant de la richesse. Par suite, les fidèles un peu fortunés doivent s'imposer des sacrifices importants pour les soutenir. Brown est marguillier de sa paroisse ; il paie trois places de choix pour lui et les siens 3 livres par an (75 francs), soit une livre (25 francs) par place. En plus, il donne chaque année 30 shillings (37 fr. 50) pour contribuer à l'amortissement de la dette de sa paroisse. Enfin, il donne aux quêtes de la paroisse, en sorte que les frais annuels de culte doivent monter environ à 200 francs pour la famille.

Nous serions arrivés au terme de l'examen des dépenses de Joseph Brown si les impôts ne venaient pas s'y ajouter obligatoirement. Voici d'abord l'impôt d'État l'*income tax*, ou impôt sur le revenu. Pendant longtemps, Brown ne payait rien de ce chef ; depuis qu'il est devenu patron, il reçoit chaque année une feuille à remplir avec l'indication du chiffre de son revenu, mais il ne la remplit jamais et ne fait aucune espèce de déclaration. On le taxe donc d'office comme ayant

deux cents livres (5 000 francs) de rente et il accepte cette taxation, ce qui n'a pas lieu de trop nous étonner. La contribution à l'*income tax* se trouve par suite fixée à 2 livres (50 francs).

Il supporte aussi un impôt sur sa propriété, *property tax*, le prix de son loyer dépassant 20 livres. Le loyer de son installation, *rent*, est estimé 65 livres (1 625 francs) et la taxe est de 6 pence par livre, soit 39 francs. Reste une série de taxes locales assez lourdes et dont le total atteint environ 100 francs.

En récapitulant les différents articles du budget de Brown que nous venons d'énumérer, on arrive au tableau suivant :

Nourriture	3.000	francs
Vêtements	1.200	—
Service	360	—
Chauffage	260	—
Éclairage	85	—
Eau	50	—
Récréations	500	—
Médecin et pharmacien	375	—
Culte	200	—
Impôts	189	—
Total	6.219	francs

Notons que Brown, étant propriétaire de sa maison, n'a pas à acquitter de loyer ; si nous ajoutons qu'il est arrivé à se constituer une propriété et quelques épargnes avantageusement placées, comme nous l'avons vu plus haut ; qu'il a contribué dans une certaine mesure à l'établissement de ceux de ses enfants qui ont émigré en Nouvelle-Zélande, il faut admettre que la moyenne de ses gains annuels s'élève à 9 ou 10 000 francs.

On comprendra qu'il me soit impossible d'entrer dans le détail des profits de son industrie. Ce sont là des secrets qu'un commerçant ne laisse pas pénétrer volontiers, et avec raison. Ce qu'il était important pour nous de déterminer avec exactitude, c'était d'abord le genre de vie matérielle de la famille et la somme de ressources que Joseph Brown retirait de son travail. Ce but est atteint maintenant. Mais il s'en faut que

nous nous soyons rendu compte complètement de la famille Brown, et, par elle, du milieu des ouvriers de Birmingham; nous ne connaissons encore que les assises matérielles sur lesquelles sa vie repose; nous n'avons pas apprécié son énergie, nous n'avons rien dit de son œuvre éducatrice. Jusqu'ici, en résumé, nous n'avons guère fait que fixer les données d'un problème qui paraît insoluble, tant ses deux termes ont l'apparence de termes contradictoires : 1° Brown est engagé dans une industrie qui tombe; 2° Brown jouit en paix des fruits de son travail, élève une nombreuse famille, vit confortablement et est heureux. Comment concilier cela? Nous avons, il est vrai, pressenti la solution, puisque nous savons que les enfants de Brown ne désirent pas continuer l'atelier paternel, qu'ils trouvent à leur activité d'autres débouchés, quitte à aller les chercher jusqu'aux antipodes, mais par quel procédé cette opération s'accomplit-elle? Comment à côté de tant de gens qui déclarent les affaires difficiles, à côté de tant d'ouvriers qui réclament une intervention supérieure pour les protéger, se trouve-t-il de jeunes hommes sans beaucoup de relations, sans capitaux, avec une instruction ordinaire, qui réussissent à se faire une place dans le monde? Comment Brown lui-même est-il parvenu à sa situation? Voilà ce qu'il faut connaître dans le détail pour comprendre la puissance du type. Nous la comprendrons en saisissant sur le vif les petits traits de l'éducation familiale, en écoutant Brown nous raconter comment ses enfants se sont établis, par quelles vicissitudes lui-même est passé.

IV

LE PASSÉ ET L'AVENIR DE LA FAMILLE BROWN

Le contraste que je signalais tout à l'heure entre l'impression de stabilité heureuse, de confiance dans l'avenir, de prospérité, que donne la vie de famille de Brown et l'instabilité de son industrie, l'insécurité du lendemain où elle se trouve, les dangers pressants qui la menacent, s'augmente encore par l'histoire de sa vie. Brown n'a pas été, dès l'enfance, préparé au métier particulier qu'il exerce; il n'a pas

suivi une voie tracée d'avance ; il a cherché sa voie, il a même fait fausse route parfois. Le métier qui semble à la veille de lui échapper n'a pas été pour lui un abri traditionnel à l'ombre duquel il a grandi, mais une simple occasion dont il a profité comme il aurait profité d'une autre. Si Brown accepte l'état présent de son industrie sans âpre récrimination ; s'il envisage l'avenir sans inquiétude malgré la déchéance prévue de cette industrie, c'est qu'il a su jadis se débrouiller au milieu de difficultés du même genre, c'est qu'il a mis sa confiance en lui-même et non dans la fortune de son métier, dans ses aptitudes personnelles plus que dans ses aptitudes techniques. En somme, l'avenir ne lui opposera jamais que des obstacles déjà connus. Au moment voulu, il les surmontera.

Le père de Brown vivait à Birmingham ; c'était un habile mécanicien à la tête d'une très nombreuse famille. Joseph était encore très jeune quand sa mère mourut, laissant dix enfants dont le petit — la sœur qui est *nurse* maintenant — avait quinze mois seulement. Son père se remaria peu de temps après, eut encore cinq autres enfants de sa seconde femme, en sorte que ceux du premier lit se trouvèrent un peu négligés. On leur sut gré de vider au plus vite la maison paternelle et de se faire un sort où bon leur semblerait.

Joseph fut donc mis en apprentissage, à onze ans, dans un atelier de forge dépendant d'une Compagnie de chemins de fer. Son instruction à cette époque laissait beaucoup à désirer ; il avait peu fréquenté l'école et serait resté toute sa vie un assez pauvre clerc si l'idée ne lui avait pas poussé, vers treize ou quatorze ans, qu'il n'arriverait jamais à rien s'il ne possédait pas une solide instruction primaire. Déjà aiguillonné par le légitime désir de se faire une situation, il se rendit assidument aux écoles du soir et y acquit les connaissances suffisantes pour faire aujourd'hui sa correspondance, tenir sa comptabilité, lire un livre ou un journal avec profit, bref, pour n'être jamais arrêté dans le développement de ses entreprises par manque d'instruction. Dès cette époque, il était capable de suppléer lui-même aux circonstances. Il savait que le meilleur instrument de son succès c'était lui-même, et il le croyait assez fermement pour s'imposer un travail supplé-

mentaire à un âge où beaucoup d'enfants ne songent qu'à allonger le plus possible les heures de liberté. Il est vrai que nous sommes en Angleterre et qu'ici il n'y a pas d'enfants, mais des hommes de différents âges. L'enfant est sérieux et l'homme mûr est sérieux même dans les cas où nous redevenons un peu enfants, dans ses plaisirs, dans ses distractions, à l'Opéra où il emporte le livret pour ne pas perdre les paroles, aux bains de mer où il fait sa réaction hygiénique avec méthode et exactitude, aux eaux où il entreprend des excursions comme on entreprend une bâtisse. Le petit garçon de Brown qui joue du violon, monte la gamme avec la même conviction que si son avenir dépendait de cette gamme.

A dix-huit ans, Brown quittait son atelier de chemin de fer et se plaçait comme apprenti forgeron chez un petit patron, pour travailler à la fabrication des outils. Sans doute, il ne voyait dans les chemins de fer d'autre avenir que celui d'ouvrier mécanicien sans indépendance, et nourrissait déjà le projet de s'établir à son compte, car, aussitôt son apprentissage fini, à vingt et un ans, il prend, dans l'atelier de son patron, de l'ouvrage à forfait qu'il exécute avec deux aide-mains habiles, gardant pour lui les parties délicates ou difficiles du travail. Dès ce moment, il s'essayait au rôle de patron, de chef de métier.

C'est à cette époque que Brown se maria, extrêmement jeune, avec quelques avances, mais sans autres ressources que son travail personnel. Pour les augmenter un peu, il imagina de tenir un cabaret, pensant que sa femme pourrait gouverner l'établissement tandis que lui serait à son travail. Au bout de six mois, l'expérience ne lui parut pas satisfaisante ; il résillia son bail.

Il se plaça alors chez Timmins and C°, les industriels bien connus de Birmingham, et resta deux ans chez eux ; mais, voyant que les salaires étaient peu élevés, que sa famille s'accroissait (il avait déjà deux enfants), possédant d'ailleurs quelques faibles épargnes, il se décida à prendre une boutique à lui. Ses relations avec la maison Timmins étaient restées excellentes, car la première commande qu'il reçut vint précisément de ses anciens patrons.

Restait à trouver des capitaux. Brown mit donc des an-

nonces dans les journaux de Birmingham et, comme ses références étaient bonnes, il lui arriva bientôt plus de vingt personnes désireuses de traiter avec lui. « L'un d'eux, me raconta-t-il, aurait très bien fait mon affaire. Il avait pas mal d'argent et s'était offert comme *sleeping partner* (associé dormant, commanditaire). — Tenez-vous des comptes? m'a-vait-il demandé? — Oui, à ma manière, pour ne pas payer deux fois les mêmes choses. — Eh bien! montrez-moi vos comptes. Et après les avoir examinés : Si vous voulez, je vous fournirai de l'argent et je ferai moi-même la comptabilité. C'était tout à fait ce qu'il me fallait, dit Brown; malheureusement pour moi, il en vint un autre, un fabricant de fusils, avec 500 livres (12 500 francs) d'argent comptant; je croyais le connaître, je l'acceptai, et je découvris bientôt que c'était la plus affreuse canaille que j'aie jamais rencontrée dans ma vie. » Au bout de douze mois, l'argent qu'il avait mis dans l'affaire était perdu, et Brown se trouva ruiné jusqu'au dernier sou, avec une femme et quatre enfants sur les bras. Il avait alors environ vingt-huit ans.

C'est, je crois, le seul événement de sa vie dont il parle avec amertume. J'ai eu rarement avec lui une conversation un peu longue, sans que l'histoire du *partner* ne revînt sur le tapis : « Le profit de huit ans de dur travail dissipé, disait-il, les meilleures années de ma vie perdues! Cela a été pour moi un terrible coup (*a hard blow*) et j'aurais pu réaliser depuis longtemps déjà de beaux bénéfices sans ce malheureux *partnership!* »

Dans sa détresse, il restait à Brown deux choses précieuses : ses aptitudes personnelles et sa bonne réputation. Aussi, tandis que sa ruine matérielle était assez consommée pour l'obliger à acheter à crédit les outils indispensables à son travail, sa situation morale se trouvait assez peu entamée pour qu'il pût s'établir de nouveau à son compte. Sa clientèle, en effet, ne l'abandonnait pas. Une maison dont le chef le connaissait particulièrement lui passa un ordre *sans fin* pour je ne sais plus quel genre d'outils ; les commandes affluèrent, et Brown, secondé seulement par deux aides, se mit à forger avec l'énergie que l'on peut imaginer. Sa valeur personnelle et l'estime qu'on en avait autour de lui l'avaient soutenu dans cette dure

épreuve. Il en sortit avec cette double persuasion qu'il faut se méfier des associés de fantaisie et que le meilleur capital d'un homme gît en lui-même.

L'expérience n'a pas profité qu'à lui seul. Indirectement, les enfants aussi en tirent avantage. Leur père ne leur donne pas seulement l'exemple d'un ouvrier laborieux, honnête, s'élevant par la bonne conduite au rang de patron ; il est devant eux comme un modèle d'énergie parce qu'il a eu à faire preuve d'énergie. Ce qu'il leur dit, ce que son exemple leur dit plus éloquemment encore, c'est que chacune de leurs vies est un problème dont chacun d'eux doit trouver la solution ; que cette solution ne se trouve pas toute seule ; qu'il faut la chercher soi-même ; que lorsqu'une solution jugée bonne pendant quelque temps cesse de l'être, il faut s'en apercevoir à temps, l'abandonner, en adopter une nouvelle ; que par suite, aucune solution n'est bonne une fois pour toutes et ne dispense l'homme une fois pour toutes de diriger sa vie. Brown a été constamment averti de ces vérités, il en est tout imprégné, il les répand autour de lui en réalités vivantes. L'éducation de ses enfants en porte la trace.

A ma première visite chez Brown, j'avais remarqué dans son bureau un de ses plus jeunes fils occupé à épousseter l'appartement ; c'était un samedi matin, jour de congé dans les écoles anglaises. « Tous les samedis, me dit Brown, c'est lui qui nettoie mon bureau ; je lui donne quelques sous pour cela, et il se fait ainsi un peu d'argent de poche. Pendant les vacances de la Pentecôte, son frère et lui m'ont demandé de vernir des outils. J'ai accédé volontiers à leur désir et ils m'en ont verni douze douzaines que je leur ai payées loyalement ». En me racontant ce trait, Brown montrait une évidente satisfaction, et moi j'étais frappé du sérieux avec lequel il me le racontait ; je me souvenais de la réflexion si vraie que faisait devant moi, quelque temps auparavant, mon ami M. de Tourville : « L'Anglais ne connaît pas l'enfance. » Non, il n'y a pas d'enfants dans ce pays, on n'y traite pas les enfants comme des enfants mais comme des hommes ; on ne se rit pas de leurs petites ambitions, on ne casse pas en eux le ressort de l'action en leur disant : « Vous n'êtes que des enfants ! » Au contraire, on agit toujours comme s'ils étaient des hommes faits. De

cette manière, ils font tout jeunes l'apprentissage de la volonté, de la responsabilité, et tout le secret de l'éducation anglaise est là. Qu'à dix ans on ait l'idée de vernir des outils, que cette idée soit assez soutenue pour vous en faire vernir douze douzaines, ou bien qu'à vingt ans on ait l'idée d'établir un commerce aux antipodes et que cette idée soit assez soutenue pour tendre votre esprit vers ce but et vous faire trouver les moyens d'y réussir, le phénomène n'est-il pas le même, et lequel nous semble le plus prématuré?

Les enfants de Brown ont été mis jeunes au travail, aussitôt après leur sortie de l'école primaire, vers quatorze ans. C'est l'âge qu'avait Joe lorsque son père l'envoya comme petit commis dans un magasin où il gagnait une livre par mois (25 francs) à faire des courses. Joe ne s'accommodait pas très bien de cette tâche et, son père ayant besoin d'être secondé, il revint vite à l'atelier paternel où nous l'avons vu. Au contraire, Charlie, celui des frères qui est dans la fruiterie, n'a jamais fait d'autre essai ; il est vrai qu'il réussit très bien, s'est déjà amassé un capital assez considérable, va bientôt se marier, et rêve de s'établir à son compte. Sa fiancée est la fille d'un horloger de Birmingham, un Allemand ami de Brown, habituée à tenir la boutique de son père, à l'aider dans sa comptabilité et toute disposée à faire de même pour son mari. Le jeune homme me détaille complaisamment les qualités commerciales de sa future ; il est à remarquer qu'elle les a manifestées jusqu'ici dans un commerce tout différent de celui où elle aurait à en faire usage plus tard si son mari quittait la maison de gros où il se trouve pour monter une boutique au détail, mais on passe aisément d'un genre de commerce à un autre quand on « sait les affaires ».

L'histoire des deux fils qui sont allés en Nouvelle-Zélande est naturellement plus mouvementée et nous fera mieux toucher du doigt les procédés d'éducation des parents et les procédés d'établissement des enfants. C'est le cadet, Jack, qui a émigré le premier : il avait alors dix-huit ans, avait travaillé dans l'atelier de son père, s'était essayé aussi à un autre métier, mais ne voyait pas son avenir à Birmingham. Bon ouvrier d'ailleurs, adroit, laborieux, très entreprenant, plus disposé à faire les circonstances qu'à les subir. Pourquoi la Nouvelle-

Zélande l'avait-elle séduit? Sans doute, à cause des récits enthousiastes et des descriptions enchanteresses que tout Néo-Zélandais fait de sa patrie d'adoption et que les *Magazines* anglais reproduisent si volontiers. En Angleterre, on entend si souvent parler du Japon, de l'Australie, du Cap, de Vancouver ou de Calcutta que l'idée d'aller vivre en n'importe quel point du globe germe aussi naturellement dans une jeune tête anglaise que celle d'aller s'amuser à Paris prend facilement possession d'une jeune tête française.

Il n'y avait donc rien d'extraordinaire dans cette décision de Jack; ce n'était pas non plus une résolution amenée par l'impossibilité reconnue de vivre à Birmingham; Jack vivait et vivait bien; il avait même mis de côté une somme d'environ 500 francs, prise soit sur ses salaires, soit sur les profits de l'élevage de porcs auquel il se livrait; ce qui le poussait hors d'Angleterre, c'était le désir de mieux faire ailleurs, non son inaptitude à réussir dans la mère-patrie.

Avec ses 500 francs il avait juste de quoi payer son passage en troisième classe; son père le lesta de pareille somme pour aider son entreprise et ajouta à cela un assortiment très complet d'outils d'une valeur de 625 francs.

Comme il savait se servir de ses outils, le cadeau devait lui être d'une grande utilité. Dès son arrivée en Nouvelle-Zélande, il put, grâce à cela, construire sa cabane lui-même, puis, aussitôt ce premier travail terminé, il entreprit à forfait, chez un colon voisin, l'établissement d'une certaine étendue de clôtures. Le travail étant assez considérable, Jack aurait dû y passer pas mal de temps s'il l'avait exécuté sans aide. Ayant trouvé un individu capable d'établir les clôtures mais dépourvu des outils nécessaires, il lui prêta les siens en lui cédant son marché avec un bénéfice de 40 livres (1 000 francs). Pendant ce temps, il se mit en quête d'autre chose.

L'élevage des moutons et l'exportation de la laine est une des grandes ressources de la Nouvelle-Zélande. Jack qui n'avait peut-être jamais vu de moutons que chez le boucher, ni de laine que chez les marchands, apprit vite à laver et à sécher les toisons; au bout de six mois, il était même *wool classer*, classeur de laines, c'est-à-dire que non content d'opérer convenablement le travail matériel du lavage et du séchage,

il classait les laines suivant leur qualité. Six mois plus tard, il achetait l'affaire de son patron, et bientôt il y apportait de notables développements. Le séchage naturel des laines par leur exposition à l'air était fort long dans la mauvaise saison ; Jack eut l'idée de leur appliquer les procédés de séchage à vapeur qu'il avait vu employer en Angleterre. Une prime était offerte à l'introducteur du meilleur type de séchoir : Jack s'empressa d'écrire à son père qui acheta pour lui à Birmingham les éléments de la machine dont il avait l'idée et lui envoya en même temps tous les outils de forgeron nécessaires à son montage.

Aujourd'hui, Jack a cédé cette affaire et en a établi une autre d'un genre tout différent : il fabrique du noir animal. Là encore, son père lui a été d'une grande utilité. C'est lui qui lui a acheté et expédié de Birmingham la machine à broyer les os dont il se sert. Jack est satisfait de son entreprise et se plaint seulement de ne pouvoir la développer autant qu'il le voudrait, à cause du manque de matière première. Il ne voit pas sans regrets les grands navires à compartiments réfrigérants emporter au loin les moutons dont il broierait les os avec profit. Heureusement pour lui, la prospérité de la colonie et l'augmentation constante de sa population sont des éléments de succès en sa faveur.

Je demande à Brown si c'est à titre de cadeau et d'encouragement qu'il expédie à Jack les différentes machines que celui-ci a fait venir de Birmingham. « Pas du tout, me répond-il : la seule chose c'est que je ne gagne pas sur lui. J'obtiens ici, comme industriel, des remises dont je le fais profiter, voilà tout. Cependant, je lui fais aussi l'avance du prix d'achat ; actuellement, il me doit encore 50 livres (1 250 francs) de ce chef, mais c'est porté à son compte comme au compte d'un client ordinaire. »

Cette manière de venir en aide à son fils est très curieuse et particulièrement efficace. Jack est aidé dans son action, mais c'est tout. Il a fallu la circonstance de son départ pour que Brown lui remît à titre gracieux une somme de 500 francs qu'il n'avait pas gagnée.

Le frère aîné, John, représente un type d'émigrant moins accompli que Jack. Il s'est décidé à partir en voyant les succès

de son cadet et s'est, en quelque sorte, mis à sa remorque. Jusqu'à l'âge de vingt-deux ans environ, John avait travaillé chez son père : c'était un bon ouvrier, un garçon rangé et sérieux, à la tête d'une petite épargne, déjà fiancé à une jeune couturière de Birmingham. Au moment où les affaires allaient assez mal, poussé par les conseils de son père qui ne voyait pas d'avenir possible dans son industrie, il prit le parti d'aller rejoindre Jack. Pour le mettre au courant des affaires, Brown l'employa six mois à la partie commerciale de son industrie, puis il le laissa s'embarquer pour Wellington. Afin de rétablir son petit pécule fortement entamé par le prix de la traversée, Brown lui remit, comme à Jack, 400 ou 500 francs et lui souhaita bonne chance.

Lorsqu'il débarqua en Nouvelle-Zélande, son frère lui dit aussitôt : « Tu sais, la première chose à faire, c'est d'apprendre à traire les vaches, parce que, quand tu iras te proposer pour travailler sur une ferme, on te demandera tout de suite si tu sais traire et on ne voudra pas de toi sans cela. » Ainsi averti, John s'empressa d'apprendre à traire, et ce forgeron de Birmingham était placé peu de temps après chez un colon. On voit que, pour réussir là-bas, il ne faut pas s'accrocher désespérément à sa spécialité. Je me souviens d'avoir rencontré aux États-Unis, dans le Kansas, un ancien commis de magasin de Paris dont le premier travail avait consisté à creuser une tombe. C'était dans une ferme isolée; un homme venait de mourir; il n'y avait ni cimetière, ni pompes funèbres, et le *farmer* montrant au nouveau venu une pioche et une pelle, le pria de l'accompagner pour faire en sa compagnie l'office de fossoyeur. Lui non plus n'avait pas trouvé à s'employer dans sa spécialité.

John ne devait pas d'ailleurs rester longtemps cultivateur. Son frère, après avoir eu un associé pour son entreprise de fabrication de noir animal, arriva bientôt à être seul maître de l'affaire et le prit avec lui. La réussite est assez certaine aujourd'hui pour faire souhaiter à Jack de voir toute sa famille émigrer en Nouvelle-Zélande; Joe le rejoindrait assez volontiers, je crois, s'il ne se rendait compte que son père a besoin de lui à Birmingham : « Il ne pourrait plus jamais prendre une semaine de repos, si je n'étais pas là pour le seconder », me dit-il.

Mrs Brown paraît, elle aussi, toute disposée à s'embarquer, et son mari la plaisante sur ses rêves néo-zélandais : « Ma femme est persuadée qu'elle élèverait très bien des moutons, mais moi, je suis trop vieux pour commencer une nouvelle vie. » Il est bien probable en effet que les Brown ne se décideront pas à essaimer ainsi en masse, bien probable aussi que les deux aînés en attireront d'autres en Nouvelle-Zélande. Pour commencer, la jeune couturière, fiancée à John, se prépare gaiement à faire ses paquets et à tenir sa promesse vis-à-vis du forgeron devenu colon.

Charlie, celui qui est dans la fruiterie, va aussi épouser sous peu son Allemande. A ce propos, Brown me met au courant de ses projets de libéralités : il donnera au jeune ménage ses cuillers, fourchettes et couteaux de table. En somme, il n'interviendra que pour faire un cadeau, comme il a fait lors du départ de ses fils aînés pour la Nouvelle-Zélande, mais il n'est pas question de dot.

De même pour les filles ; « J'ai pris ma femme sans un sou, dit-il : mes filles se marieront comme cela. Vous savez, ajoute-t-il, ce n'est pas ici comme en Irlande, où les parents ont l'habitude de faire à leur fille une dot égale à l'apport de son fiancé. Un jeune homme qui a 500 livres n'épouserait pas une jeune fille à laquelle on n'en donnerait que 450. Terrible métier dans ce pays que d'avoir des filles ! *(A terrible job in that country to have daughters !)* Terrible métier aussi d'avoir des sœurs, car les frères sont souvent obligés de travailler longtemps pour les tirer de là *(to turn them out)*. »

L'aînée des filles de Brown se met d'ailleurs en mesure de vivre de son propre travail, si les circonstances l'obligent à coiffer Sainte-Catherine. Elle est sous-maîtresse dans l'école où elle a été instruite et prépare ses examens d'institutrice ; la seconde n'a encore que treize ans.

Il est bien clair, au surplus, que les enfants élevés dans une certaine aisance ne peuvent aucunement compter sur le patrimoine paternel pour continuer à vivre comme ils le font. Brown dépense plus de 6 000 francs par an et ne laissera guère après lui plus de 70 000 francs. Il n'y a donc aucun rapport entre ses dépenses et le revenu de

son capital ; c'est le travail qui comble l'écart pour lui ; c'est le travail qui devra fournir des ressources à ses enfants.

Je lui demande comment il entend disposer de sa fortune. « C'est bien simple, me répond-il, j'ai fait mon testament et je désire qu'à ma mort mon installation de Weston Street et mon fonds de commerce soient vendus. Il n'y a pas d'avenir là pour mes enfants. Avec l'argent qu'on en retirera et les quelques fonds que je laisserai, on commencera par constituer à ma femme un douaire convenable, puis les enfants se partageront le reste. — Et si vous aviez confiance dans l'avenir de votre industrie, si vous désiriez qu'elle fût continuée par un de vos enfants, comment vous y prendriez-vous ? — Dans ce cas, je ferais des arrangements permettant à l'un d'eux de la conserver, mais je ne lui constituerais pas d'avantage ; il aurait à rembourser ses frères et sœurs, à payer le douaire de sa mère, sans quoi ce ne serait pas juste. » Je note cette réponse qui semble sortie de la bouche d'un père de famille français. Beaucoup d'Anglais des classes inférieures agissent et pensent ainsi ; ce n'est guère que dans les familles de l'aristocratie que le fils aîné hérite de l'ensemble des biens. Cependant, on observe qu'en France, le fait du partage égal pousse les parents à la limitation systématique de leur postérité, les enfants à l'inertie. Pourquoi n'en est-il pas ainsi de l'autre côté du détroit ? La réponse à cette question est dans le fait que nous signalions tout à l'heure pour Brown, et qui est vrai, non seulement dans la classe ouvrière, mais dans la plus grande partie des familles bourgeoises : on ne vit pas de ses revenus ; on ne cherche même guère à se constituer un capital dont on puisse vivre sans travailler ; on ne songe pas du tout à faire cette opération au profit de ses enfants : « Nous ne croyons pas à votre mode française d'économiser pour vos enfants », me disait un jour une dame écossaise. *We don't believe in piling up for children.*

Ainsi sous une apparence semblable se dissimulent des coutumes directement contraires, la coutume française qui fonde la prospérité d'une famille sur le travail accumulé de quelques générations, puis sur la sage administration de celles qui en héritent, la coutume anglaise qui fonde la prospérité de chaque génération sur son propre travail.

Qu'importe après cela qu'on partage comme on voudra ce que cette génération laisse après elle? Ce n'est pas de ce solde de compte que la génération suivante vivra. D'ailleurs, le libre usage du testament permet au frère d'en disposer complètement à son gré, et il peut le faire sans inconvénient pour la bonne harmonie, s'il a quelque raison sérieuse, parce qu'il ne trompe gravement l'attente d'aucun de ses enfants. Tout autre est la situation du père français administrateur de biens qu'il a reçus de sa famille et qu'il doit transmettre à ses héritiers.

On voit bien par ce qui précède comment se dessine dès aujourd'hui l'avenir de la famille que nous avons étudiée. La décadence du métier paternel ne l'atteint pas ; le père lui-même saurait se dégager si elle se précipitait ; les enfants sont orientés d'un autre côté, et ceux qui ont l'âge d'homme, quatre d'entre eux, sont parvenus, à des degrés divers et avec des aptitudes diverses, à se faire une situation. A la transformation économique et technique qui détruit l'atelier de Brown, Brown a trouvé pour lui et pour les siens un remède excellent, une solution de premier ordre, et il l'a appliquée tout seul, sans le secours de personne.

Telle est cette curieuse figure d'ouvrier anglais. On se ferait une idée fausse de la population industrielle britannique si on la jugeait sur ce seul type, et ce n'est en aucune manière le résultat que j'ai cherché. Placé dans des conditions de métier particulièrement défavorables, attardé dans une spécialité qui s'en va, Brown a su triompher de cet obstacle et se frayer un large chemin vers l'avenir ; il s'est fait homme de progrès, très résolument, bien que le progrès ruine son industrie, et il s'est arrangé pour échapper personnellement au désastre de cette industrie. Peu de gens sont capables d'accomplir un pareil tour de force, et il en est peu auxquels il soit demandé. « On ne fait plus d'apprentis », nous a dit Brown; et dans les industries nouvelles vers lesquelles se dirigent les jeunes gens, les conditions matérielles du travail les poussent dans le sens de l'évolution nécessaire.

Ainsi se trouve facilitée pour eux l'opération dont Brown n'est venu à bout qu'en raison de qualités personnelles supé-

rieures. A mesure que le machinisme s'empare davantage de l'industrie, il rend à la fois plus générale et plus aisée la transformation de l'ouvrier. Il élargit son aptitude technique et multiplie ses chances d'emploi en le despécialisant. Il fournit à la question ouvrière moderne son principe de solution le plus sûr en engageant le travailleur à mettre sa confiance en lui-même, dans ses propres aptitudes développées le plus largement possible, et non dans un métier spécial. Sans doute, les ouvriers de la grande industrie ne semblent pas, en général, menacés de voir leur métier disparaître par suite d'une invention nouvelle. Bien que personne ne puisse prévoir où s'arrêtera le progrès de l'outillage mécanique, il est admissible que là où l'évolution industrielle a déjà marché d'un pas si rapide, elle sera quelque temps stationnaire, et que le métier est plus à l'abri d'une crise prochaine que là où elle a à peine commencé ; mais d'autres dangers sont à redouter. Dans la grande industrie, la surproduction, les fluctuations constantes du marché, la concurrence internationale amènent fréquemment de brusques malaises qui se traduisent parfois par des chômages prolongés. La fameuse grève des textiles du Lancashire en 1893, la grève générale des mineurs anglais qui l'a suivie de près, la grève toute récente des mineurs écossais, montrent trop éloquemment que les grands ateliers modernes ne sont pas garantis contre les longues interruptions de travail. A tous les degrés de l'évolution, l'ouvrier d'aujourd'hui voit se dresser devant lui le spectre du chômage, la question des inemployés, comme on l'appelle en Angleterre. La simple prudence indique qu'il faut élever l'ouvrier à la hauteur de ces circonstances difficiles, dont aucun socialisme n'aura raison, le rendre apte à se retourner, lui donner la mobilité, la souplesse qui le mettent à même de varier ses moyens d'existence, d'être prêt à tout événement, « *ready for any emergency* ». Brown est à ce point de vue un ancêtre de l'époque héroïque, un précurseur ; c'est pour cela que sa vie vaut la peine d'être racontée.

PAUL DE ROUSIERS.

LA FILLE DE GALILÉE

Galilée a eu pour confidente, et pour consolatrice dans ses épreuves, une humble religieuse, sa fille aînée, qui passa sa vie dans un couvent très pauvre, à coudre du linge et faire des confitures. Ils se disaient et s'écrivaient tout. Les lettres de Galilée n'ont pas été retrouvées, mais on a celles de la Sœur Marie-Céleste[1], et c'est un aimable spectacle que cette union parfaite, d'esprit aussi bien que de cœur, entre deux êtres que des existences aussi différentes, des habitudes de pensée aussi opposées, auraient dû, à ce qu'il semble, rendre étrangers et comme inintelligibles l'un à l'autre.

Ce n'est pas le seul intérêt de cette correspondance. On y voit se préparer de loin[2], puis se dérouler, le procès fameux où fut condamnée par l'Église la science moderne alors naissante. On assiste au début du conflit que le temps n'a fait qu'envenimer, et l'on est amené à se demander s'il aurait pu être évité dans le passé, s'il pourra l'être dans l'avenir. En considérant les choses de près, les opinions que l'on avait reçues toutes faites, sur l'iniquité de la condamnation de Galilée, se

1, M. Antonio Favaro en a donné une édition complète sous ce titre : *Galileo Galilei e Suor Maria Celeste.*

2. Grâce à l'excellente préface et aux notes de M. Antonio Favaro, qui permettent de comprendre jusqu'aux moindres allusions. — J'ai à peine besoin de rappeler que M. Antonio Favaro fait autorité pour tout ce qui touche Galilée, auquel il a consacré de nombreux travaux.

modifient de fond en comble, et l'on se prend à douter que le pape Urbain VIII, devant sa conscience de souverain pontife, fût libre de ne pas sévir, de ne pas défendre l'autorité de la Bible.

I

L'une des plus pures joies qu'on puisse avoir en cette vie est de grimper, par un beau soleil, sur les collines situées au sud de Florence. Que ce soit dans les jardins du palais Pitti ou, plus haut, par la grande route qui monte en lacets vers San Miniato; ou, plus haut encore, par les chemins rustiques qui mènent à la tour du Coq, la splendeur du monde se révèle à chaque pas, à mesure que Florence se découvre avec ses dômes, ses tours pittoresques, ses créneaux, ses ponts sur un fleuve d'argent. Au delà, derrière la ville, grandissent le mont Cecioli, les adorables coteaux de Fiesole, et l'immense paysage baigné dans cette douceur lumineuse qui a fait dire à un poète : « Dieu souriait quand il créa la Toscane, et la Toscane lui renvoie son sourire. »

Sur ces collines du sud de Florence, Galilée vécut son âge mûr et sa vieillesse. Il y travailla, il y mourut. Elles sont peuplées de ses souvenirs. Vers le bas, dans la ville même, on montre encore sa maison de la Côte Saint-Georges. Au sommet, la tour crénelée du Coq lui a servi d'observatoire et de cabinet d'étude. En redescendant sur l'autre versant, on rencontre d'abord sa maison de campagne, modeste construction ambitieusement appelée « le Bijou », puis le couvent de sa fille, San Matteo in Arcetri, et rien n'a changé sur ces pentes fertiles et charmantes. Les vignes que Galilée taillait de sa main se suspendent toujours aux branches des arbres. Champs et jardins sont toujours parsemés de ces pruniers et de ces pêchers dont sœur Marie-Céleste faisait vendre les fruits en ménagère diligente. Des allées de cyprès mettent toujours leur tache noire sur la pâleur tendre des bois d'oliviers, et il n'est pas jusqu'aux pigeons dont il est question dans les *Lettres* qui ne se pavanent encore sur la prairie en gonflant leurs jolis cous chatoyants.

Galilée avait deux filles à San Matteo. Elles y avaient pris l'habit vers la fin de 1613, en attendant que la règle leur permît de prononcer leurs vœux ; l'aînée n'avait alors que treize ans. Il n'avait pas tenu à leur père que ces petites innocentes, froquées à l'âge où l'on joue à la poupée, ne disparussent plus tôt encore dans un cloître. Galilée se remuait déjà en 1611 pour leur procurer des dispenses d'âge, et il ne s'était laissé rebuter par aucun refus. Le cardinal del Monte lui avait écrit par deux fois : « C'est tout à fait impossible. On n'obtiendra jamais de donner l'habit, à n'importe quelle jeune fille, avant l'âge légitime. » Mais Galilée ne s'était pas tenu pour battu, et il en était venu à ses fins.

Comme il arrive souvent, il faisait pâtir ses filles de ses propres fautes. Galilée n'a jamais été marié et il était empêtré de trois enfants qu'il avait eues d'une Vénitienne restée à Padoue. Personne pour les élever. Non qu'il manquât de famille : Galilée n'en avait que trop, car ce fut le fléau de sa vie. Sa mère était une femme d'un caractère violent et fantasque, son frère un besogneux qui mourut jeune, lui léguant sa veuve et sept enfants. Deux beaux-frères furent deux sangsues. Son fils Vincenzio, qu'il avait légitimé, ne lui donna jamais que des chagrins. Galilée jeta ses filles dans un cloître parce qu'il ne savait qu'en faire.

Il aurait dû, au moins, leur choisir un couvent qui ne ressemblât pas si fort à une pension de famille pour demoiselles pauvres. Les religieuses de San Matteo in Arcetri étaient Franciscaines sans l'être. La règle leur ayant paru trop dure, elles avaient demandé à en changer et n'avaient pu l'obtenir, mais on leur avait permis d'y introduire des adoucissements. Il faudrait avoir l'âme bien austère pour reprocher à l'Église romaine d'avoir été indulgente, dans un temps où la vocation était la moindre des raisons par lesquelles une fille prenait le voile. L'humanité exigeait qu'on fît une existence tolérable à toutes ces victimes de l'égoïsme et des calculs intéressés des familles. S'il en est résulté quelques scandales, il serait juste de s'en prendre aux vrais coupables.

Il est certain que San Matteo in Arcetri laissait beaucoup à désirer pour la régularité, et qu'il proposait à ses filles un idéal bien médiocre. On y vivait parmi les casseroles, les lessives

et les papotages, sans que le moindre effort moral compensât le terre-à-terre des occupations et la mesquinerie des intérêts. Il faut des natures d'élite pour résister à des influences aussi déprimantes. Sœur Marie-Céleste avait une âme noble et elle devait à son père de magnifiques échappées sur la science et sur le monde. On s'étonne cependant qu'il lui soit resté des pensées pour l'astronomie, en apprenant à connaître dans sa correspondance le train-train de son couvent. Il n'est presque pas de lettre qui ne contienne un détail de ménage, une commission, et l'on finit par être aussi au courant des petites affaires de San Matteo que l'était Galilée lui-même.

Ces bonnes religieuses avaient imaginé d'en faire leur factotum, et il s'y était plié avec bonhomie. Il était chargé de réparer l'horloge du couvent, une horloge à poids, toujours détraquée, de sorte qu'on ne savait jamais quelle heure il était et qu'on allait à matines au petit bonheur. Vite on emballait l'horloge dans un panier, sous une serviette, et on l'expédiait à Galilée avec ordre de se dépêcher : « Je vous supplie, lui écrivait sa fille, de me la renvoyer le plus tôt possible, car ces nonnes ne me laisseraient pas de repos. » Galilée se hâtait, oubliait de rendre la serviette avec l'horloge, et était grondé. On le sommait de chercher la serviette dans sa maison et de la renvoyer. Il se soumettait encore, étant de mœurs simples et d'humeur obligeante.

Les finances du couvent lui donnaient beaucoup d'occupation. San Matteo était si pauvre, qu'il fallait faire flèche de tout bois, sous peine de mourir de faim. Chaque religieuse était censée apporter une dot de 200 écus ; mais rares étaient les familles qui tenaient leurs engagements. Les parents faisaient des promesses pour se débarrasser de leurs filles, et se lavaient ensuite les mains de ce que devenaient ces malheureuses derrière leurs murailles. En 1630, le monastère, aux abois, s'adressa à l'archevêque de Florence pour faire rentrer son argent, et ce fut naturellement Galilée qu'on chargea de l'affaire. Soit qu'il eût échoué, soit que l'archevêque ait été impuissant, San Matteo continua à crier famine. Ses filles en étaient à envier les moines mendiants, qui vont le long des chemins avec leur besace. Marie-Céleste écrivait à son père :

« Ils sont à l'abri de tant de soucis et d'inquiétudes, auxquels nous autres religieuses ne pouvons échapper. »

Les nonnes travaillaient de leurs mains. Elles avaient des clients dont elles blanchissaient et ravaudaient le linge, pour qui elles tiraient l'aiguille très avant dans la nuit. Il va de soi que Galilée était du nombre, bien que chaque commande lui attirât d'innombrables commissions.

« 20 OCTOBRE 1623. — Je vous renvoie le reste des chemises que nous vous avons faites, et aussi votre tablier, que j'ai accommodé le mieux qu'il a été possible... Je m'occupe maintenant des serviettes, de sorte que Votre Seigneurie peut m'envoyer les franges pour mettre aux têtes, et je lui rappelle qu'il les faut hautes, les serviettes étant un peu courtes. »

« 21 NOVEMBRE. — Je me suis bien dépêchée pour les serviettes, et elles sont presque finies ; mais je me suis aperçue en posant les franges qu'il en manque pour deux serviettes, soit quatre coudées, de celle dont je vous envoie un échantillon. Je vous serai obligée de m'en renvoyer le plus tôt possible. »

Un autre jour, elles ont à faire de grands cols, à la mode du temps, pour Vincenzio, le frère de Marie-Céleste, et l'étoffe n'arrive pas. Galilée est encore grondé :

« Vincenzio va se plaindre de ce que nous le faisons attendre si longtemps. Il a fait dire qu'il manquait de cols. De grâce, que Votre Seigneurie nous envoie un peu de batiste. »

Si le couvent a besoin d'un bon patron de lingerie, cela regarde Galilée. A lui de fournir San Matteo d'un fil à coudre spécial, qu'on faisait venir par occasions, de je ne sais où. A lui d'approvisionner la pharmacie de boîtes et de fioles : on lui met sur la conscience de « faire des revues » dans sa maison, pour ramasser ce qui pourrait servir à « la boutique », selon l'expression de sa fille.

On le payait de ses peines en sucreries et en remèdes de bonne femme. Il n'y avait pas de semaine que le messager du couvent n'arrivât avec son panier et un mot de Marie-Céleste :

« Je vous envoie deux poires cuites pour ces jours de jeûnes... Puissent ces massepains vous faire plaisir, ce soir, à souper... Je profite de cette occasion pour vous envoyer tous

les cédrats que j'ai confits. Les cinq morceaux à part seront, je crois, meilleurs que les autres, parce que les fruits étaient plus frais et le sucre plus raffiné... Ayant su l'autre jour que Votre Seigneurie était dégoûtée et sans appétit, et ayant ouï recommander par les médecins l'oxysacchara pour réveiller le goût, j'en ai fait ce peu, que je lui envoie pour essayer. Ça ne peut pas faire de mal; il n'y a que du sucre, du vin de grenade et un peu de vinaigre. Il est vrai que je l'ai laissée un peu trop cuire... Je voudrais que les six pains d'épice que voilà fussent de votre goût... Je vous envoie deux petits pâtés d'électuaire. C'est un préservatif contre la peste, composé de figues sèches, de noix, de feuilles de rue et de sel, le tout mélangé avec du miel en proportion convenable. On en prend chaque matin, à jeun, gros comme une noix... Je vous envoie l'autre petit pot de fleurs de romarin; les cédrats ne sont pas encore à point, non plus que le jus de citron, lequel est bien réussi... Je vous envoie... »

Elle lui envoie les mille chatteries dont les couvents de femmes se transmettaient les recettes de génération en génération. On savait à merveille, à San Matteo, quel homme était Galilée, et l'on tâchait de le dédommager des heures enlevées à l'astronomie pour raccommoder le mobilier des sœurs ou rassortir leurs échantillons. Les bonnes religieuses étaient trop modestes pour se croire quittes de tant de services moyennant quelques confitures; mais elles faisaient ce qu'elles pouvaient et avaient la conscience tranquille : c'était sans l'ombre d'un scrupule ou d'un remords qu'elles employaient ce grand génie à des besognes de manœuvre.

Elles n'avaient même pas l'excuse de faire, grâce à lui, de bonnes affaires. Sœur Marie-Céleste, qui savait compter, déclarait qu'on ne gagnait rien sur la lingerie, au contraire : « S'il faut que je dise la vérité, écrivait-elle à son père, je crois plutôt que nous y perdons. Nous abîmons nos santés à veiller, et nous consumons l'huile, qui vaut si cher. » Ce n'était vraiment pas la peine de tant se déranger.

A San Matteo on s'entendait mieux au métier d'hôtelier. Le régime de la maison n'était pas uniforme, ce qui ne laisse pas d'étonner aujourd'hui. Aux sœurs pauvres, une place dans un dortoir, une maigre pitance et l'indispensable en fait de

vêtements. Aux nonnes plus fortunées, le droit de faire venir du dehors viandes grasses et volailles, vin vieux, tentures, étoffes moelleuses. Elles avaient aussi la faculté d'acheter la jouissance à vie d'une chambre particulière, et cette question du logement était une cause perpétuelle d'intrigues. Il y avait des chambres à tout prix, selon la grandeur et la situation : pour trente-cinq écus, on n'avait qu'une cellule; pour cent-vingt, ce qu'il y avait de mieux. La place étant rare, on se disputait les bons gîtes, en faisant agir des protections. Sœur Marie-Céleste finit par « acheter » la plus belle chambre du couvent. L'abbesse n'avait rien à refuser à la fille d'un homme qui avait réussi à faire sonner l'horloge, et qui possédait l'oreille du grand-duc. Galilée se tira de cette négociation épineuse à bon marché : il eut à subir le fastidieux détail des pas et démarches qui assurèrent enfin à sa fille le logis convoité et disputé : il eut ensuite à payer : mais ce fut tout; il n'eut pas à s'en mêler et à donner son temps, chose rare dans ses relations avec San Matteo. Il faut citer, pour que l'on se rende compte de ce que lui dévorait d'heures le plaisir d'être considéré par le couvent comme son pourvoyeur naturel et sa Providence au petit pied. En lisant les fragments qui vont suivre, on se souviendra que les lettres auxquelles ils sont empruntés se suivaient de très près. — La sœur Archangèle était la fille cadette de Galilée.

« Nous avons reçu les melons et les pastèques. Ils sont délicieux et nous vous en remercions... Le vin que vous avez envoyé à Sœur Archangèle est excellent pour elle, et elle vous en rend grâces...— La chambre où je couche est si mauvaise *(c'était avant d'avoir la belle, de cent vingt écus)* que, par ces froids et avec ma pauvre tête, je n'y tiendrai pas si Votre Seigneurie ne vient à mon secours en me prêtant un de ses baldaquins, un des blancs, qui ne doivent pas servir en ce moment... — Sœur Louise a trouvé votre dernière bouteille de vin exquise. Si vous avez dans votre poulailler une poule qui ne ponde pas, ce serait parfait pour me faire du bouillon... — Si vous pouviez m'envoyer un peu de mouton gras, cela me ferait plaisir, et un peu de vin blanc nous serait très agréable... — Je vous prie de me renvoyer cette bouteille pleine ; c'est pour ma maîtresse... — Sœur Violante est au lit avec la fièvre. Si

Votre Seigneurie avait la charité de m'envoyer pour elle une bouteille de vin rouge très vieux, cela me ferait grand plaisir... — Votre Seigneurie voudrait-elle regarder si elle aurait par hasard dans sa maison un morceau de flanelle rouge, pour me mettre sur la poitrine... — Je vous avais demandé dix coudées d'étoffe, pensant que vous prendriez de la ratine étroite, et non pas ce beau drap si large et si cher, qui est trop beau pour des camisoles... »

En voilà assez. Les histoires de ménage de San Matteo sont exaspérantes, parce qu'on pense tout le temps au puissant esprit qui en portait le poids, et qui aurait eu mieux à faire. Elles laissent entrevoir une existence peu enviable, une pauvre vie plate et vulgaire, et cela, malgré la réforme de 1623, obtenue par Galilée à la demande de sa fille aînée, lasse d'être enfermée dans une vaste loge de portière. Galilée partant pour Rome, où il n'était pas encore mal en cour, avait demandé au couvent de San Matteo en quoi il pourrait le servir. L'abbesse et les anciennes penchaient pour demander un secours en argent. Marie-Céleste et une autre religieuse, écœurées de cette atmosphère de commérages, furent d'un autre avis. Il leur sembla qu'une occasion comme l'était celle-là pouvait être mieux utilisée qu'à se procurer un peu de bien-être temporel. Le couvent avait des confesseurs déplorables, qui semblaient avoir pris pour tâche d'abaisser les âmes. Leur ignorance et leur grossièreté n'avaient d'égale que leur rapacité. Marie-Céleste et son amie complotèrent une révolution spirituelle et supplièrent Galilée d'user de ses hautes relations à Rome pour faire changer leurs confesseurs. Marie-Céleste lui en déduisit les raisons dans un mémoire dont nous donnerons la plus grande partie. Il complète le tableau de ce que pouvait être un couvent de femmes, il y a deux ou trois siècles, en Italie

MÉMOIRE DE SOEUR MARIE-CÉLESTE

« La première et principale raison qui nous pousse à demander cela, c'est que nous voyons et sentons que l'ignorance et l'inexpérience de ces prêtres, en ce qui touche les règles et les obligations des religieuses, nous donnent de grandes occa-

sions, ou, pour mieux dire, une extrême licence, de vivre d'une façon de plus en plus relâchée, et d'observer très peu notre règle; et qui peut douter que nous ne soyons destinées, tant que nous vivrons avec si peu de crainte de Dieu, à vivre aussi dans une misère continuelle quant aux choses temporelles? Il faut donc supprimer la première raison, qui est celle que j'ai déjà dite.

» La seconde est que notre monastère, vu l'état de pauvreté que sait Votre Seigneurie, ne peut pas satisfaire les confesseurs, — qu'on change tous les trois ans, — en leur payant leur salaire avant leur départ : d'où il est à ma connaissance que trois de nos anciens confesseurs, sous prétexte qu'il leur est dû de bonnes sommes d'argent, viennent fréquemment dîner ici et lient amitié avec des nonnes; et, ce qui est pire, ils bavardent sur nous et se plaignent de nous partout, si bien que nous sommes la risée de tout le Casentin, d'où viennent ces confesseurs, plus habitués à chasser le lièvre qu'à guider des âmes. Si je voulais raconter les balourdises de celui que nous avons en ce moment, je n'aurais jamais fini, Votre Seigneurie peut m'en croire, tant elles sont incroyables et infinies.

» La troisième raison est qu'un régulier, pour ignorant qu'il soit, en saura toujours beaucoup plus qu'un de ces prêtres; ou, du moins, quand il ne saura pas, il n'ira pas, pour les moindres petites choses qui nous arrivent, demander conseil à l'évêché ou ailleurs, sur la manière de se conduire ou de gouverner, comme le font toute la journée ces prêtres. Il consultera quelque père instruit de son ordre. Et ainsi nos affaires se sauront dans un seul couvent, et non dans tout Florence, comme c'est le cas à présent. Sans compter qu'un moine, ne fût-ce que par expérience, saura très bien s'y prendre avec des nonnes pour les faire vivre le plus tranquillement possible, tandis qu'un prêtre, qui arrive ici sans même se douter de ce que c'est que des religieuses, a fini ses trois ans avant d'avoir appris à connaître nos obligations et nos règles. »

Marie-Céleste est trop prudente pour demander un ordre plutôt qu'un autre. Son père s'en remettra à la sagesse des

autorités ecclésiastiques. Cependant, il est bon qu'il sache que les Carmes réformés sont d'excellents confesseurs :

« Je crois, continue le Mémoire, que c'est eux qui feraient le mieux notre affaire. Premièrement, parce que les pères sont très réguliers et estimés ; et en second lieu, parce qu'ils n'ambitionnent pas de grands présents, qu'ils ne tiennent pas (étant habitués à vivre pauvrement) à faire fine chère, comme l'ont exigé d'autres pères d'un autre ordre, quand ils sont venus ici, et comme le font les prêtres qu'on nous donne pour confesseurs ; lesquels, n'étant nommés que pour trois ans, cherchent uniquement leur propre intérêt, et plus ils réussissent à nous soutirer de choses, plus ils passent pour habiles. »

Elle termine en engageant son père à comparer ce qu'étaient d'autres couvents qu'elle lui nomme avec ce qu'ils sont devenus depuis « qu'on les a confiés à des frères qui ont su les remettre dans le bon chemin ».

Sœur Marie-Céleste ne mâchait pas ses mots. Son Mémoire est d'une fille de tête, qui juge choses et gens avec une liberté extraordinaire chez une religieuse cloîtrée dès l'enfance. Le milieu abêtissant auquel le sort l'avait condamnée n'eut jamais raison de son indépendance d'esprit. Elle était bien en cela la fille de son père. Galilée avait été noté dès l'Université comme un mauvais esprit, parce qu'il demandait toujours le pourquoi et le comment des choses. En science, particulièrement, il avait la manie de réclamer des faits à l'appui des assertions de ses maîtres, lorsqu'ils se contentaient d'invoquer l'autorité de tel ou tel auteur sur une question de physique ou de mécanique. Ses perpétuelles objections étaient insupportables à des gens qui n'avaient aucune idée de la science expérimentale, et il s'était fait une réputation d'élève indiscipliné, « ne se soumettant pas aux doctrines qui lui étaient enseignées ». Marie-Céleste tenait de lui. C'est pourquoi elle ne voulut jamais croire, elle qui avait lu ses livres, que son père eût tort contre l'Inquisition, lorsque celle-ci opposa l'autorité de la Bible à des observations poursuivies méthodiquement. C'est aussi pourquoi une soutane ou un froc ne lui imposaient pas. Elle s'inquiétait de l'homme qui était dessous et ne trouvait pas qu'un rustre fût moins rustre, un gourmand moins gourmand, parce qu'il était revêtu d'un habit sacré.

Galilée se chargea de la négociation et la mena à bien. On lit dans une lettre que lui adressa quelques mois plus tard un prélat de ses amis : « Le mémoire pour le confesseur jésuite de vos nonnes sera expédié la semaine prochaine. »

Les jésuites ne réussirent pas, en dépit de leurs incomparables talents de directeurs spirituels, à remettre San Matteo « dans le bon chemin ». Il n'y avait rien à faire avec cette règle complaisante qui autorisait les nonnes à jouer la comédie et à donner de petits soupers fins au parloir. Un siècle plus tard, un prédicateur dénonçait en chaire, à l'occasion d'une prise d'habit, le relâchement où croupissait ce monastère. Un autre ecclésiastique en déplorait le scandale dans un livre où il montrait deux jeunes nonnettes de San Matteo se prenant aux cheveux en l'honneur d'un prêtre du voisinage, coupable d'avoir préféré l'une après avoir préféré l'autre. « De façon, continue le Père Politi, que Marie-Angèle étant la plus violente et la plus forte, frappa le visage de l'autre de plusieurs gourmades. Et, pendant trois ans entiers, elles ne cessèrent jamais de se disputer pour ladite raison. » Le couvent s'était divisé en deux camps, les unes prenant parti pour sœur Marie-Angèle, les autres pour sa « rivale ». Le prêtre cause de la guerre avait beau être très homme de bien, ce n'en était pas moins un spectacle indécent, et il n'en manquait pas de semblables au temps de Galilée.

Sa seconde fille, Sœur Archangèle, n'avait rien de ce qu'il fallait pour réagir contre un pareil milieu. Elle était l'insignifiance même, et il est probable que sans son mauvais caractère on l'aurait oubliée, mais elle geignait toujours, elle était exigeante et bizarre, fatiguait tout le monde de ses éternelles histoires de catarrhes et de purgations. Pas une fois, dans la correspondance de sa sœur avec leur père, elle n'apparaît sous un aspect moins ennuyeux. Si Galilée n'avait eu que cette seule fille à San Matteo, il n'aurait pas été l'homme à tout faire du couvent : il n'aurait pas pris assez d'intérêt aux menus besoins des nonnes.

II

Aucun soin ne lui coûtait pour l'aînée. On dit qu'après l'avoir mise au couvent, il surveilla son éducation[1], et cela doit être vrai pour qu'il ait pu l'entretenir de ses travaux et lui faire lire ses écrits. Les religieuses chargées, à San Matteo, de l'instruction des novices, ne mettaient certes pas leurs élèves en état de comprendre l'importance de la philosophie expérimentale ou la valeur du système de Copernic, et les lettres de Marie-Céleste prouvent une parfaite communion intellectuelle avec son illustre père. Au milieu des plus humbles détails de ménage, dans le même paragraphe, parfois dans la même phrase, un mot inattendu trahit l'intimité d'esprit. Le 21 novembre 1623, Marie-Céleste vient de demander à Galilée de lui prêter des rideaux de lit pour la garantir des courants d'air, et elle poursuit, sans transition aucune : « De plus, je vous prie de me faire la grâce de m'envoyer votre livre, celui qu'on vient d'imprimer, afin que je le lise, car j'ai grand désir de le connaître. Les pâtes que je vous envoie ont été faites il y a quelques jours. »

Le livre qu'elle réclamait était *Il Saggiatore*, œuvre incompréhensible pour qui n'aurait pas été au courant des polémiques de son père avec ses ennemis.

On sait combien l'existence de Galilée avait été difficile et tourmentée. Fils d'un gentilhomme ruiné, qui le destinait au commerce, il avait ignoré les mathématiques jusqu'à dix-neuf ans; ses biographes sont d'accord pour l'attester et lui-même l'affirme à plusieurs reprises. Envoyé enfin à l'Université de Pise, il rattrapa si vite le temps perdu qu'avant d'avoir accompli sa vingtième année il découvrait l'isochronisme des oscillations du pendule et démontrait que tous les corps quel que soit leur poids, ont la même vitesse de chute. De découverte en découverte, il avait été nommé professeur de mathématiques à l'Université de Pise à vingt-cinq ans, malgré son fâcheux renom d'homme « présomptueux, turbulent, témé-

1. Voir la *Biographie* de Galilée, par Antonio Favaro, en tête de la correspondance de sa fille.

raire ». Ses appointements étaient de soixante écus par an, et l'on faisait des retenues quand il manquait la leçon, fût-ce pour un cas de force majeure. Sur le reste il eut bientôt toute sa famille à nourrir, son père étant mort sans laisser un sou vaillant.

Ses chances d'avancement étaient médiocres. Il se rendait suspect à plaisir, en refusant de se soumettre aux conventions sociales quand elles lui semblaient absurdes. Sous prétexte qu'il lui était impossible d'attacher de l'importance à la forme d'un manteau, il compromit sa carrière à Pise en se révoltant contre le règlement qui obligeait les professeurs de l'Université à ne se montrer qu'en robe, non seulement pour faire leur cours mais à la promenade et en visite. Galilée se moqua du règlement dans une pièce de vers qui parut impie à ses collègues, très imbus pour la plupart de l'importance du costume professionnel. Ils avaient raison à leur point de vue de gardiens de la tradition. La robe symbolisait l'esprit du siècle déjà lointain où elle avait été adoptée. La robe représentait le péripatétisme, dont Pise a été l'un des derniers et des plus fermes asiles. Supprimer la robe, c'était admettre la fin d'un système et plus encore : la fin d'un monde. L'homme n'abandonne pas impunément les insignes de sa profession : il dépouille avec eux, plus ou moins complètement mais sûrement, les façons d'être, les idées et la morale professionnelles. Les docteurs de Pise se défièrent de ce jeune frondeur qui ne respectait rien, et il faut reconnaître que l'événement leur donna raison : les vers sur la robe n'étaient qu'une prélude. Leur hostilité contre Galilée se manifesta dès lors en toute occasion. Bien avant que l'inquisition s'en mêlât, des inimitiés féroces s'étaient ajoutées aux embarras d'argent pour abreuver d'amertumes le fondateur de la science moderne.

La grande faute de sa vie, celle qui compromit son œuvre en détruisant son repos, fut de quitter Padoue. Il y avait trouvé, en 1592, une chaire de mathématiques mieux rétribuée que celle de Pise. Padoue dépendait de la République de Venise, le plus oppressif des gouvernements de la péninsule autoritaire à certains égards, le moins tracassier pour tout ce qui n'était pas de la politique. Quand Galilée eut construit son télescope, personne, dans le sénat de Venise, ne s'effaroucha

des résultats anti-bibliques de ses observations astronomiques. Personne ne vit aucun mal à ses opinions hérétiques sur la constitution de l'univers. Il était fort indifférent aux sénateurs de mécontenter le pape : Paul V avait excommunié leur république. Galilée était donc bien en sûreté chez eux pour travailler. Il se laissa malheureusement séduire, en 1610, par les offres du grand-duc de Toscane, jaloux de le rendre à Florence. « Vous avez tort, lui écrivit un de ses amis. Les cours sont des mers orageuses, et la faveur des princes est changeante. Où trouverez-vous autant de liberté et d'indépendance qu'à Venise? Surtout avec les appuis que vous y aviez et qui augmentaient tous les jours. » Galilée dédaigna les conseils, et mal lui en prit. Il était à peine réinstallé à Florence que la lutte avec Rome commença, d'abord sourde, puis déclarée. Il n'eut plus alors au milieu de ses tracas d'autre rayon de soleil que la petite recluse de San Matteo. C'était par bonheur un rayon chaud et bienfaisant, et qui ne lui fit jamais défaut.

Sœur Marie-Céleste aimait et admirait son père avec passion. Elle savait sa valeur, seule, à ce qu'il semble, parmi ses proches. Pour tous les autres, Galilée était la vache à lait de la famille : ses travaux les intéressaient dans la mesure où ils rapportaient. Sa mère lui faisait voler par un domestique ses lentilles de télescope. On a la lettre dans laquelle elle dit à cet homme :

« Mon cher Alexandre... Galilée en a tant, qu'il ne sera pas difficile de lui en prendre trois ou quatre et de les mettre au fond d'une boîte que vous remplirez de pilules, de celles que j'ai apportées. Je vous prie instamment de le faire... »

Son beau-frère le menaçait de la prison parce que Galilée, ayant eu l'imprudente générosité de promettre une dot à sa sœur, ne pouvait venir à bout de la payer.

« Si vous venez ici, lui écrivait sa mère, venez pourvu : car Benedetto, à ce que je vois, veut ce qui lui appartient, c'est-à-dire ce que vous lui avez promis, et il menace fortement de vous faire empoigner, à peine arrivé ici. »

Son frère, Michel-Ange, lui met sa femme et ses sept enfants sur les bras, et a ce cri du cœur, en apprenant que Galilée a failli mourir :

« Si vous étiez mort (ce qu'à Dieu ne plaise) avant d'avoir

mis ordre à vos affaires, hélas! quelle ruine aurait été la mienne, et dans quelle misère indicible je me serais trouvé! Vous perdre, et avoir dépensé tout ce que je possédais, ma pauvre petite bande loin de moi et privée de tout secours. Comme elle aurait été maltraitée et chassée! Où seraient allés les cent cinq écus que je vous ai laissés comptants? *(C'était Galilée qui les lui avait donnés.)* Où, les cinquante et davantage dépensés dans la maison de Florence? Et, pour comble de misère, qui sait si l'on ne m'aurait pas réclamé une pension pour l'entretien des miens pendant tant de mois? »

C'est tout ce qu'il trouve à lui dire.

Vincenzio, qui n'avait jamais fait que des sottises, trouvait naturel de vivre aux crochets de son père. Un jour que Galilée s'était fait prier pour dénouer les cordons de sa bourse, son fils lui écrivit :

« Votre Seigneurie rencontrera des infinités de gens pour dire que c'est à elle, et non à mes beaux-parents, à nous soutenir, moi et ma femme... Et surtout si l'on sait que, Votre Seigneurie ayant près de cent écus par mois, elle trouve bon que je mange le peu de capital que je possède, plutôt que de s'abstenir d'employer une partie d'un si gros revenu à faire des largesses aux gens de la campagne, à élever leurs filles, les chausser, les habiller, les tenir au couvent, les doter et les marier, et subvenir à leurs besoins dans toutes les circonstances. »

Parmi ce concert d'égoïsmes, c'était une infinie douceur et un grand repos que de causer avec sœur Marie-Céleste à la grille de son couvent, ou de recevoir ses lettres, toujours accompagnées d'un petit pot ou d'un petit plat. Elle n'avait jamais un mot qui pût blesser, et elle n'en glissait pas moins de bons conseils, même sur des matières délicates :

« Je suis bien fâchée, écrit-elle un jour, que vos douleurs ne vous laissent point. Cependant, il semble presque indispensable que le plaisir que vous éprouvez à boire ces vins si excellents soit contrebalancé par quelque souffrance, afin que, vous abstenant d'en boire davantage, vous évitiez ainsi quelque autre mal plus grave, que vous pourriez en recevoir. » — Il n'y a qu'une femme pour savoir tout dire en ne disant rien, et sœur Marie-Céleste était restée femme jusqu'au bout des ongles, sous le voile et la bure.

Son père avait une entière confiance dans son tact et sa discrétion. Il lui montrait ses correspondances : on en a la preuve dès la seconde lettre de Sœur Marie-Céleste. Elle est de 1623. Le cardinal Maffeo Barberini venait d'être élu pape sous le nom d'Urbain VIII. Il était Florentin et grand admirateur de Galilée, qui se crut sauvé par son élévation au trône pontifical, ne réfléchissant pas que les idées changent avec la couleur de la robe, et qu'on est forcé de penser un peu différemment lorsque de noire elle devient rouge, et de rouge, blanche. L'avènement d'Urbain VIII lui causa une vive joie, et il fit partager ses illusions à sa fille :

« Il n'y a pas de mots, lui répondait celle-ci, pour exprimer le contentement que m'a apporté le régal des lettres que Votre Seigneurie m'a envoyées, et qui lui avaient été écrites par cet illustrissime cardinal, aujourd'hui Souverain Pontife. On y voit si bien l'affection qu'il vous porte et l'estime qu'il fait de votre vertu ! Je les ai lues et relues avec un plaisir particulier, et je vous les renvoie, comme vous me l'avez ordonné... Plaise au Seigneur de vous accorder assez de santé pour que vous puissiez accomplir votre désir de rendre visite à Sa Sainteté, afin que Votre Seigneurie en reçoive encore de plus grandes faveurs. En voyant dans ses lettres toutes les promesses qu'il vous fait, il est permis d'espérer que vous en obtiendrez facilement quelque aide pour notre frère. »

Cette dernière phrase fait allusion aux difficultés qu'éprouvait Galilée à caser Vincenzio. Sœur Marie-Céleste forme ensuite des vœux pour que les choses s'arrangent au gré de son père, et elle reprend :

« Je m'imagine que Votre Seigneurie aura écrit à Sa Sainteté, à cette occasion, une très belle lettre, pour se réjouir avec elle de la dignité obtenue, et, comme je suis un peu curieuse, j'aimerais bien, si cela ne vous ne déplaît pas, à en voir la copie, et je vous remercie infiniment des autres que vous nous avez envoyées, et aussi des melons, qui nous font grand plaisir (10 août). »

Trois jours après :

« Je mets à part et conserve toutes les lettres que Votre Seigneurie m'écrit journellement, et, quand j'ai un instant à moi, je les relis plusieurs fois avec un plaisir extrême. Je vous

laisse donc à penser si je lirai volontiers celles qui vous sont écrites par des personnes aussi vertueuses et aussi attachées à Votre Seigneurie. »

Ainsi, son père lui écrivait « journellement ». Même en admettant que ce soit une manière de parler, la petite religieuse de San Matteo, penchée du matin au soir sur ses fourneaux ou son aiguille, a possédé un monceau de lettres où l'un des plus grands génies de l'Italie lui disait ses espérances et ses déboires. On peut se fier à sœur Marie-Céleste pour avoir gardé jalousement son trésor, dont pas un feuillet, pourtant, n'a été retrouvé. Il n'y a plus d'espoir que dans le hasard ou dans la bonne volonté des archevêques de Florence, qui ont refusé jusqu'ici d'ouvrir leurs archives aux chercheurs.

Du 28 août : « Je vous rappelle que vous m'avez promis de me montrer la réponse de ces seigneurs de Rome, quand vous l'aurez reçue. Je ne vous dis rien des autres lettres que vous aviez promis de m'envoyer, supposant que vous les avez laissées à la campagne. »

Du 31 août : « J'ai lu avec un plaisir infini les belles lettres que Votre Seigneurie m'a envoyées. Je vous en remercie, et vous les renvoie, avec l'espoir d'en voir d'autres dans l'avenir. »

Une autre lettre nous apprend qu'elle lui servait de secrétaire : « Je vous envoie la lettre copiée, en souhaitant que vous en soyez satisfait, pour que vous me donniez d'autre travail, car ce m'est un grand plaisir et contentement que de m'occuper à votre service. »

Encouragée par la réponse de Galilée, Sœur Marie-Céleste lui soumet une « sotte composition » de sa façon. Elle ajoute : « La bonté avec laquelle Votre Seigneurie exalte toujours mon petit savoir m'a donné le courage de faire ce papier (20 octobre). »

Une dernière citation. Elle est plus décisive encore que les précédentes, pour l'importance du rôle de sœur Marie-Céleste dans la vie de Galilée. La lettre est du 29 octobre :

« Je vous laisse à penser ma joie, en lisant les lettres que vous me transmettez continuellement. Il suffirait pour me remplir d'allégresse de voir avec quelle tendresse Votre Seigneurie

se complaît à m'instruire de toutes les faveurs qu'elle reçoit de ces seigneurs. Bien qu'il me paraisse un peu dur d'apprendre que votre départ est si proche, car je serai privée de vous, et je m'imagine que ce sera pour longtemps, et je ne crois pas me tromper. »

Le voyage auquel Galilée se préparait était celui de Rome. Il allait, selon les expressions de sa fille, « accomplir son désir » de rendre visite au nouveau pape, « afin d'en recevoir encore de plus grandes faveurs ». L'objet de ses ambitions nous est connu. Il se flattait, dans sa simplicité, d'obtenir d'Urbain VIII « la liberté de la doctrine copernicienne », en souvenir des soirées passées jadis à démontrer au cardinal Barberini, avec le secours du télescope, que le ciel n'était pas du tout comme l'avait cru Ptolémée.

C'étaient déjà de vieux souvenirs, remontant à plus de douze ans. Galilée était devenu hérétique en astronomie aussitôt après la construction de son télescope. Il ne s'en était pas autrement inquiété, se figurant que les plus ombrageux seraient forcés de se rendre à l'évidence, et s'était hâté de porter sa lunette à Rome (1611), où les membres du Sacré-Collège, — dont le cardinal qui devait être Urbain VIII, avaient été conviés par lui dans les jardins du Quirinal à voir de leurs yeux et entendre de leurs oreilles. Ils étaient accourus, prodiguant les témoignages d'admiration, et Galilée était reparti enchanté, sans se douter que le Saint-Office, qui avait aussi des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, commençait silencieusement une enquête.

Enhardi par les politesses du pape et de sa cour, Galilée s'était mis à imprimer que la terre tourne comme l'avait dit Copernic. On lui opposa l'autorité de la Bible : il la récusa toutes les fois qu'elle serait en contradiction avec l'observation scientifique. Alors, un dominicain prêcha contre lui, un autre le dénonça à l'Inquisition, et ses grands amis de Rome se montrèrent aussi désireux de faire condamner ses idées, « à tout prix, comme dommageables à la foi », que fidèles à protéger sa personne contre les conséquences d'un conflit avec le Saint-Office. Il fut fait selon leurs désirs, et le célèbre procès de Galilée eut son prologue le 24 février 1616. Onze théologiens déclarèrent à l'unanimité qu'il est absurde

et hérétique de croire que la terre tourne autour du soleil. Défense fut faite au coupable de persévérer dans son opinion, à plus forte raison de la soutenir par écrit ou de vive voix. Galilée dut promettre d'obéir.

Il se rongeait d'impatience, et ne pouvait se tenir d'entr'ouvrir ses mains de savant moderne, pleines de vérités dangereuses pour la foi. L'élection d'Urbain VIII lui parut la délivrance. Persuadé qu'il allait être relevé de sa promesse, il s'achemina vers Rome, le cœur en fête, adressant à San Matteo chemin faisant des lettres qui provoquaient des explosions de joie chez Sœur Marie-Céleste. « J'espère, lui répondait-elle, avoir occasion de me réjouir encore bien plus quand je vous saurai arrivé à Rome, Votre Seigneurie ayant été si désirée par de grands personnages. » De quel orgueil elle dut être saisie en apprenant que le pape avait reçu son père, qu'il l'avait voulu voir une seconde fois, une troisième, toutes les semaines pendant un séjour de plus d'un mois, qu'il l'avait comblé de médailles et d'*agnus Dei*, et renvoyé finalement avec une promesse de pension !

A la vérité — mais pourquoi s'en tourmenter puisque son père était content ? — à la vérité, Urbain VIII s'était constamment dérobé sur la question qui faisait l'objet du voyage. Galilée n'avait rien pu en tirer sur le système de Copernic, sinon « qu'il n'y avait pas à craindre que personne démontrât jamais qu'il était nécessairement vrai ». C'était suffisamment clair. Galilée refusa d'entendre à demi-mot, emporté qu'il était, ou aveuglé, par le besoin de crier au monde ses découvertes ; il conclut du plus éloquent des silences que l'arrêt du Saint-Office ne serait pas maintenu dans toute sa rigueur. Il contraignit ainsi Urbain VIII à devenir son adversaire et à le faire condamner.

Il n'est aujourd'hui presque personne, faute de se reporter au temps et aux circonstances, qui ne reproche à ce pape le procès de 1633. Chez les meilleurs catholiques, plus d'un lui en veut d'un acte qui paraît aussi ridicule qu'odieux, depuis qu'on apprend à l'école primaire que la terre tourne. Il faudrait pourtant se défier de ces jugements sommaires. Quand on examine la conduite d'Urbain VIII avec une entière bonne foi, on reconnaît qu'en sa qualité de chef de la chrétienté, il

s'est trouvé en face d'un cas de conscience très délicat, et l'on se demande s'il pouvait agir autrement qu'il ne l'a fait. Un homme battait en brèche l'édifice de la doctrine catholique : le devoir de l'Église romaine n'était-il point d'arrêter cet homme ?

Nous avons une peine extrême à nous placer à ce point de vue. Il faut cependant faire cet effort, car il ne s'agit pas seulement ici de juger avec équité un point d'histoire. Puisqu'il est question d'une réconciliation entre la religion et la science, c'est le moment de voir bien clair dans les droits et les responsabilités de chacun, de peur qu'ayant attendu de l'Église romaine ce qu'il lui était impossible de donner, il n'en résulte des deux parts un redoublement d'aigreur.

En 1633, la situation était très simple. L'Église romaine était toute à sa mission de gardienne de la foi ; elle obéissait, en baillonnant Galilée, au premier et au plus impérieux de ses devoirs d'alors. Assez l'ont raillée : assez l'ont maudite : ayons enfin la franchise de reconnaître, afin que cela nous serve d'avertissement et de leçon pour l'avenir, qu'elle n'avait pas le droit, étant l'Église romaine, de laisser entamer l'autorité des Saintes Écritures. Elle n'avait pas le droit de laisser l'univers chrétien s'engager sur la pente au bas de laquelle, dans sa conviction, des millions de fidèles trouveraient les peines éternelles. Elle n'avait pas le droit, ayant regardé par les yeux de ses prélats dans le télescope de Galilée et reconnu qu'il disait la vérité, de lui permettre de répandre sur le monde les germes de l'incroyance. On oublie trop aisément qu'elle a charge d'âmes, et que son premier soin, devant lequel le reste n'est rien et moins que rien, est de protéger son troupeau des atteintes du doute. Ses brebis ressentent tous les contre-coups des chocs entre elle et les hommes de science. Elle a essayé, sous Urbain VIII, de garantir ses brebis. Encore une fois, elle ne pouvait pas agir autrement, et la suite a montré sa prévoyance.

Le droit de tolérance vis-à-vis des idées non orthodoxes, qu'elle ne se reconnaissait pas en 1633, l'a-t-elle davantage aujourd'hui ? Il me semble qu'on devrait le lui demander, avant de se bercer du beau rêve d'une réconciliation avec la science. L'Église seule peut nous dire si elle fera un pas en avant vers l'ennemie séculaire, ou si elle l'attendra. Je sais

bien que le Père Gratry s'est écrié un jour en s'adressant à un évêque, et précisément à propos de la condamnation de Galilée : « *Numquid indiget Deus mendacio vestro* ? Dieu a-t-il besoin de votre mensonge?... Le jour où la grande science de la nature s'est levée sur le monde, vous l'avez condamnée. Ne vous étonnez pas si les hommes, avant de vous pardonner, attendent de vous l'aveu, la pénitence, la contrition parfaite et la réparation de votre faute. » Mais le même Père Gratry dut se rétracter solennellement lorsqu'il se permit de toucher avec aussi peu de circonspection à des questions neuves et vivantes, qui risquaient de troubler ses contemporains dans leur foi. L'Église avait pu tolérer ses hardiesses de langage quand il s'agissait d'une vérité vieille de deux siècles et demi, sur laquelle il n'y avait plus à revenir ni à discuter, et qui avait produit toutes ses conséquences intellectuelles. Elle mit le holà dès que son illustre fils compromit des idées auxquelles elle tenait, dont la destruction entraînait un dogme dans leur ruine.

Il n'est pas impossible que l'Église catholique, si merveilleusement intelligente et souple, ait maintenant une autre conception de sa mission. Qu'elle le dise : qu'elle dise si elle offrira un rameau d'olivier ou un baillon à ceux, très nombreux à l'heure présente, qui ne croient pas que le bien puisse sortir du mensonge, l'erreur être plus salutaire, dans aucun cas, que la vérité. Qu'elle ne laisse pas s'établir des malentendus : il n'y a jamais d'avantage, et il peut y avoir de graves inconvénients, à se leurrer de chimères, même généreuses, même politiques.

III

Pendant les années qui suivent la visite de Galilée au pape Urbain VIII, les lettres de sa fille respirent une quiétude profonde. Son unique souci est qu'il n'altère sa santé par des excès de travail :

« La seule chose qui me trouble, lui écrit-elle, est de savoir Votre Seigneurie si acharnée à ses études, parce que j'ai peur que ce ne soit au préjudice de votre santé. Et je

ne voudrais pas qu'en cherchant à immortaliser votre gloire, vous abrégiez votre vie : une vie tant vénérée et chérie par vos enfants, et par moi en particulier. Car j'ose dire que, de même que je l'emporte sur les autres par le nombre des années, de même je l'emporte sur eux en tendresse pour Votre Seigneurie. Je vous supplie donc de ne pas trop vous fatiguer, de peur de faire du mal à vous-même et du chagrin à nous autres. »

Sœur Marie-Céleste était alors devenue une façon de personnage pour sa famille et à San Matteo. Son influence sur Galilée n'était un secret pour personne, et l'on en avait conclu sagement que ce n'était pas une fille ordinaire. Elle était traitée avec beaucoup de considération par son abbesse, qui se déchargeait sur elle des correspondances avec les « personnes de qualité ». Ce nous est une occasion d'apprendre que l'invention du *Parfait Secrétaire* remonte à plusieurs siècles :

« Sachant que Votre Seigneurie aime à savoir que je ne suis pas oisive, je lui dirai que la mère abbesse me donne pas mal d'occupation (en outre de ma besogne ordinaire), attendu que, toutes les fois qu'elle a besoin d'écrire à des personnes de qualité, comme sont le gouverneur, les fabriciens, et autres semblables personnages, elle m'en charge. Ce n'est pas peu de chose, ajouté à mes autres occupations qui ne me laissent pas la tranquillité dont j'aurais besoin pour cela. Aussi serais-je bien contente si Votre Seigneurie me procurait, pour que ce soit mieux fait et que je me fatigue moins, quelque livre de lettres familières. Vous me l'aviez promis, et je sais que vous l'auriez fait si vous ne l'aviez pas oublié. »

Dans les lettres suivantes, elle lui raconte ses succès. La supplique à la grande-duchesse mère a fait merveille : « *Madama* » a promis trois cents pains au monastère. La lettre à Monseigneur l'archevêque a eu plus de succès encore ; toutefois le mérite n'en revient pas à Marie-Céleste : son père lui avait fait le brouillon.

En 1631, leur correspondance s'interrompt. Galilée est venu s'établir « à une portée d'arbalète » de San Matteo, dans une maisonnette que sa fille a cherchée et trouvée du fond de son cloître. C'est « le Bijou », modeste demeure encadrée dans

une nature luxuriante. Le jardin était riche de fruits et de légumes. Les citrons y mûrissaient, les orangers embaumaient l'air, des pampres couraient dans les arbres. Un clos de vignes donnait le vin renommé de La Verdea. Un pigeonnier éparpillait au soleil du mouvement et des chatoiements. C'était rustique, c'était gai, et Galilée passa là ses derniers jours de bonheur. Debout dès l'aube, il mettait son tablier de jardinier et s'en allait tailler ses vignes, soigner ses plantes, en bon cultivateur. Tout en travaillant, il observait les procédés de nutrition des végétaux, les lois qui président à leur croissance, et raisonnait ensuite avec ses amis et ses disciples de ce qui l'avait frappé. Pour les heures chaudes du jour, il avait son cabinet d'étude et le parloir de San Matteo. Le soir, le même chemin qu'on suit aujourd'hui le menait en quelques minutes, parmi les oliviers et les cyprès, à la tour crènelée du Coq, où son télescope l'attendait sur la plateforme.

Dix-huit mois après, il est reparti pour Rome. Sœur Marie-Céleste reprend la plume, et sa première lettre commence par un cri d'angoisse.

« Néanmoins, ajoute-t-elle, ayant ouï que Votre Seigneurie, quoique privée de consolations intérieures et extérieures, se conserve en santé, je me console et remercie le Dieu béni dont j'espère fermement obtenir la grâce de vous ravoir ici tranquille d'esprit et sain de corps. Je vous supplie cependant d'être le plus gai qu'il vous sera possible et de vous recommander à Dieu, car il n'abandonne point celui qui met sa confiance en lui (5 février 1633). »

Quelques jours plus tard, elle lui peint son impatience d'apprendre son arrivée à Rome, son anxiété en attendant des lettres.

Ce n'était point de vaines terreurs qui la poursuivaient. Son père avait été cité devant le tribunal du Saint-Office, et Rome s'était montrée étrangement impatiente de le tenir. Il était vieux, malade, c'était l'hiver, et le pape était toujours Urbain VIII, son ancien ami ; on le pressait, néanmoins, on le voulait, et le Souverain Pontife avait fait écrire que Galilée eût à partir aussitôt remis, sans quoi on le conduirait à Rome prisonnier et enchaîné. Il fallut se mettre en route.

Son crime était indéniable. Il lui était arrivé ce qui arri-

vera toujours au savant digne de ce nom, quelques barrières qu'on ait cru mettre entre le public et lui. Il n'y a pas d'arrangement qui tienne, pas de règle de prudence qui prévale, pour l'homme de génie en possession d'une grande découverte. Il faut qu'il parle, qu'il dise ce qu'il croit être la vérité, quoi qu'il en advienne pour lui et pour l'univers, car la science n'est plus la science, du moment qu'elle s'inquiète de savoir où elle va et ce qu'elle trouvera, où elle nous mène et ce qui en résultera. Sommé de se taire, Galilée ne put s'y résoudre. Au mépris de l'engagement de 1616, il fit ressouvenir le monde, par un écrit retentissant, de la vérité du système copernicien, sur lequel Rome exigeait le silence pour les raisons naturelles et défendables que nous avons indiquées plus haut. Le célèbre *Dialogue des principaux systèmes du monde* discutait librement la nouvelle astronomie condamnée par l'Église, et le représentant de la tradition scolastique y portait le nom significatif de Simplicio.

L'auteur était d'autant plus coupable aux yeux de l'Église que celle-ci avait réellement fait preuve d'indulgence avant d'en venir aux extrémités. Nous possédons une lettre que le Père Riccardi, « maître du Palais sacré », écrivait à l'inquisiteur de Florence, pendant l'impression du *Dialogue*, pour lui expliquer dans quelles limites Galilée avait le droit de défendre Copernic et le mouvement de la terre. Il faut, disait le Père Riccardi, « sauver les apparences... ne jamais concéder à cette opinion la vérité absolue, mais seulement la vérité hypothétique ». Moyennant ces ménagements et quelques précautions de langage qu'il indiquait, il affirmait que le livre « ne rencontrerait aucun obstacle à Rome ». Il était difficile d'être plus large ; et qui ne voit cependant l'insuffisance pour la science d'une liberté qui n'était qu'une tolérance et dépendait de bonnes volontés incessamment combattues par le souci du devoir ? Galilée passa outre et s'exprima dans son *Dialogue* sans ménagements ni précautions. Rome se fâcha et le manda devant le Saint-Office. Je persiste à penser que chacun était dans son rôle.

Galilée arriva à Rome le 13 février 1633. Il descendit chez son ami Francesco Niccolini, ambassadeur de Toscane auprès du Saint-Siège, qui mit tout en œuvre pour le sauver. L'am-

bassadrice était de moitié dans le dévouement de son époux à leur célèbre compatriote. C'était une femme distinguée, qui s'était liée avec Sœur Marie-Céleste sur sa réputation, sans l'avoir jamais vue. Elles étaient en correspondance, et « l'excellentissime Signora », au moment où elle hébergea Galilée, annonçait sa prochaine visite au couvent de San Matteo, tout ému d'un tel honneur. Les religieuses étaient confirmées dans leur haute opinion de Sœur Marie-Céleste par l'empressement des grands personnages de Florence à lui communiquer leurs lettres de Rome pendant cette crise cruelle : tant cette petite nonne était connue des amis de Galilée pour être la grande affection de sa vie, son recours dans la joie ou dans la peine ! Aussi la voit-on bientôt, au cours de ce drame qui finira par la tuer, être mieux renseignée que son père lui-même sur la vérité de la situation. Elle sait ce qu'il veut lui cacher, et elle sait ce qu'il ignore. Les textes qu'il aurait intérêt à connaître, et qu'il ne peut venir à bout de se procurer, elle trouve moyen de les avoir sans bouger de sa cellule. Elle écrit à l'ambassadrice pour lui suggérer une démarche à tenter, une faveur à demander, et elle obtient ce qu'elle voulait. Elle fait circuler dans Florence la copie d'une lettre qu'il est bon de répandre, et donne les clefs pour faire disparaître de chez son père les papiers compromettants.

Au milieu de telles préoccupations, pas un jour elle ne néglige le ménage paternel, remis à sa vigilance, toute recluse qu'elle soit. Rien ne lui échappe. Elle envoie les laitues et les oranges au marché, fait tailler les vignes à certains jours de la lune, paie les fournisseurs, veille sur la mule de Galilée, en un mot prend ses mesures pour que le maître du logis, s'il y rentre jamais, y trouve le repos que donnent l'ordre et le bien-être.

C'est un exemple aimable et charmant des miracles que peut accomplir l'amour filial. Tout conspirait ici à rendre le miracle difficile. La clôture d'un couvent perdu dans la campagne était encore le moindre des obstacles, le plus grave pour une bonne religieuse étant le caractère impie de la faute qui avait attiré les foudres de l'Église. Elle savait le pape profondément irrité ; et il faut se représenter ce qu'était le pape, quel personnage

sublime, presque surnaturel, pour une nonne de San Matteo. Pas une seconde, pourtant, elle n'eut l'ombre d'une hésitation : à la voir si brave, si décidée, on sent combien il est vrai que le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas.

De Rome, son père s'était hâté de la rassurer. Les procédés tranquilles du Saint-Office l'avaient abusé. Il croyait son affaire en bonne voie et ne se plaignait que de la lenteur avec laquelle les choses avançaient. C'était, écrivait-il, à se croire oublié. Au début, sa confiance gagna sa fille, qui lui répondait le 5 mars :

« Je me console, et je ne cesse de remercier Dieu, en apprenant que votre affaire se passe jusqu'ici avec tant de calme et de silence, ce qui nous promet qu'elle finira bien et heureusement, comme je l'ai toujours espéré... Vous pourrez cacheter la lettre pour madame l'ambassadrice après l'avoir lue. »

Le 12 mars, elle n'a décidément plus aucune inquiétude :

« Votre dernière lettre m'a apporté une grande consolation, tant pour m'avoir appris que vous vous maintenez en bonne santé, que pour m'avoir confirmé l'heureuse tournure de votre affaire, dont l'issue sera telle que me l'avaient fait prévoir mon désir et ma tendresse. »

Elle en est à se féliciter d'un incident d'où son père sortira encore grandi, et elle bavarde avec lui, en personne dont l'esprit est libre et en repos, de la visite prochaine de l'ambassadrice. « L'excellentissime Signora » désire que le couvent lui donne la comédie, mais le couvent ne promet rien ; il serait plus prudent aux nonnes de ne pas se produire en public, après la réputation que Galilée leur a faite. Ce n'est pas que Sœur Marie-Céleste n'ait bonne envie de complaire à sa noble amie :

« Elle m'a répondu, dit-elle, la lettre la plus gracieuse. Elle me dit, entre autres, qu'il faut que je persuade à Votre Seigneurie d'en agir librement dans sa maison, et de faire comme si vous étiez chez vous. Elle se tourmente beaucoup au sujet de vos aises et agréments. Je lui récris pour lui demander la faveur que Votre Seigneurie verra. »

Plusieurs semaines se passèrent. Galilée continuait à assurer que tout allait bien, dans l'espoir d'épargner à sa fille

chérie le coup auquel il avait failli ne pas survivre. Le 7 avril, étant en pleine sécurité, il avait reçu avis qu'il lui faudrait comparaître devant le Saint-Office, renoncer à défendre ses idées, voir et croire « ce qu'on lui dirait de voir et de croire sur cette particularité du mouvement de la terre ». Le choc était trop rude pour un homme de son âge, usé par le travail et les maladies. Ses hôtes crurent que c'était fini : « Il est au désespoir, écrivait le lendemain Niccolini, et il a tellement baissé depuis hier qu'on doute grandement de sa vie. » Il n'en dut pas moins se traîner le 12 avril devant l'Inquisition, qui le garda en prison après l'avoir interrogé.

Sœur Marie-Céleste ne sut tout cela que le 20 avril. Songez, encore une fois, à ce que représentait d'angoisses et de terreurs le seul nom de l'Inquisition. Songez que, s'il est à peu près certain que Galilée ne fut pas soumis à la torture, comme l'a voulu longtemps la légende, il est tout à fait certain que le pape Urbain VIII donna l'ordre de l'en menacer, pour peu qu'il hésitât à dire et à faire tout ce qui lui serait commandé. Et lisez sans émotion, si vous le pouvez, la lettre de cette pauvre fille, qui tâche de renfoncer sa douleur et de prendre un air rassuré, pour ne pas ajouter aux inquiétudes de son père :

« J'ai su par le signor Geri que vous aviez été retenu dans les chambres du Saint-Office à cause de votre affaire. Cela me fâche beaucoup d'un côté, car je m'imagine que vous n'y avez pas beaucoup de tranquillité d'esprit, non plus, peut-être, que toutes vos aises corporelles. De l'autre côté, considérant la nécessité d'en venir à ces particularités pour expédier votre affaire, la bénignité avec laquelle on a procédé jusqu'ici contre vous, et, par-dessus toutes choses, la justice de votre cause et votre innocence, je reprends courage et me mets à espérer que tout finira bien, avec l'aide de Dieu, auquel mon cœur ne cesse de crier, vous recommandant à lui sans cesse, avec toute la tendressse et la confiance possibles.

» Soyez seulement de bon courage : ne vous rendez pas malade de chagrin; pensez à Dieu, lequel, en père très tendre, n'abandonne jamais qui met en Lui sa confiance et son recours. Mon bien-aimé père, j'ai voulu vous écrire tout de suite, pour que vous sachiez que je suis de moitié dans vos peines, ce qui devrait vous être de quelque soulagement : je

n'en ai parlé à personne ici, voulant que ces choses pénibles soient toutes miennes, et les bonnes nouvelles pour tout le monde. Car tout le monde ici attend votre retour avec le désir de jouir gaiement de votre compagnie.

» Et qui sait si Votre Seigneurie, au moment où j'écris, n'est pas sortie de toute peine et souci? Plaise au Seigneur, auquel il appartient de vous consoler, et avec lequel je vous laisse.

» De San Matteo in Arcetri, le 20 avril 1633. »

Elle eut beau n'en parler à personne, la nouvelle fut bientôt sue à San Matteo. Le couvent avait bon cœur, avec tous ses défauts. Il eut un élan de pitié et d'affection, unanime, devant le désespoir de Sœur Marie-Céleste et en songeant à Galilée, qui était aimé de toute la communauté. De l'abbesse à la dernière novice, en passant par le confesseur, on pria jour et nuit pour le bon vieux voisin du « Bijou », incapable d'avoir rien fait de mal. Les nouvelles étaient attendues avec impatience : et c'étaient de grandes rumeurs de joie ou de consternation, selon que les lettres étaient rassurantes ou non. Après la première secousse, il y avait eu un répit, grâce à Galilée, qui écrivait imperturbablement de sa prison que les choses ne pouvaient pas aller mieux et, grâce à l'ambassadrice, qui s'ingéniait à tranquilliser Sœur Marie-Céleste. Celle-ci fut malade de la détente amenée par un revirement aussi inespéré. Le 7 mai, elle écrit à son père :

« La joie que m'a apportée votre dernière et si affectueuse lettre a été telle, et m'a causé une telle révolution, qu'entre cela et l'obligation de lire et relire plusieurs fois la lettre même à ces religieuses, qui se réjouissaient toutes en apprenant les bons succès de Votre Seigneurie, j'ai été prise d'une grande douleur de tête, qui m'a duré depuis le matin jusqu'à la nuit, chose véritablement en dehors de mes habitudes.

» Ce que j'en dis n'est pas pour vous reprocher mes petits maux, mais pour vous faire encore mieux sentir à quel point tout ce qui vous touche m'est à cœur et me presse... Ce sont les effets ordinaires de l'amour filial, mais j'ose dire qu'ils sont plus violents chez moi, car je me vante de surpasser de

beaucoup la plus grande partie des autres enfants en ce qui est d'aimer et de vénérer mon père chéri, de même que je vois clairement qu'il surpasse la plupart des autres pères en ce qui est de m'aimer, moi, sa fille. Et en voilà assez. »

Galilée la berça de nouvelles illusions plus d'un mois, de bonne foi au début, et ensuite par tendresse. Elle en était venue à croire que s'il prolongeait son séjour dans « les chambres » du Saint-Office, c'était de son gré. Tantôt elle le supplie de ne pas s'attarder à Rome dans la saison des chaleurs, tantôt de retarder son retour, à cause de la peste qui ravage Florence Les amis de son père l'entretenaient dans son erreur. Un jour vint cependant où, avertie par de légers indices, par l'instinct, elle fut ressaisie d'inquiétude, s'informa, questionna et sut tout. Ce fut fait de sa confiance; elle n'eut plus jamais de repos.

Le 21 juin 1633, Galilée avait comparu une dernière fois devant le tribunal du Saint-Office. Les précédents interrogatoires ayant surabondamment établi qu'il avait manqué à l'engagement de 1616, le pape avait donné l'ordre d'en finir. La scène est connue. Le malheureux vieillard eut beau protester qu'il ne croyait plus au mouvement de la terre depuis que l'Église le lui avait défendu, ses juges le menacèrent et remenacèrent de la torture s'il n'avouait la vérité, sans en tirer que cette parole ou d'autres semblables : « Je suis entre vos mains. Faites ce qu'il vous plaira. » La sentence porta que son livre serait supprimé, lui-même gardé en prison par l'Inquisition. Le lendemain eut lieu l'abjuration, où Galilée, dit un manuscrit du temps, fut mené « avec un haillon de chemise sur le dos, que cela faisait compassion », après quoi le pape se radoucit incontinent, accentuant par son attitude le sens de ce mémorable procès. A peine la doctrine fut-elle sauve, l'autorité des Saintes Écritures à l'abri des entreprises de la science, que l'humanité reprit ses droits auprès d'Urbain VIII, et il accorda ce qui se pouvait accorder sans exposer la foi à de nouveaux dangers. Tandis qu'on donnait la plus grande publicité possible à la condamnation de Galilée, dans toute la chrétienté catholique, tandis que l'Inquisition recherchait et brûlait le *Dialogue*, lui-même recevait l'autorisation de subir sa prison à Sienne, dans le propre palais de l'arche-

vèque, son ancien élève et grand ami. Sa fille apprit à la fois la catastrophe et la demi-délivrance. Voici la lettre qu'elle lui écrivit à l'instant. — On remarquera qu'elle craint pour le livre autant que pour la personne de son père, tant elle savait bien que le vrai supplice, pour le triste vieillard, était de voir détruire son œuvre et étouffer sa pensée :

« La nouvelle épreuve de Votre Seigneurie était pour moi si inattendue et m'a tellement surprise que j'ai eu l'âme d'autant plus transpercée d'une douleur extrême, en apprenant la résolution qui a été adoptée finalement, tant sur le livre qu'à l'égard de votre personne. J'ai tiré tout cela du signor Geri à force d'importunités, parce que, n'ayant pas eu de lettres de vous cette semaine, je ne pouvais pas me tranquilliser, comme si j'avais deviné ce qui est arrivé.

» Mon père bien-aimé, voilà le moment, plus que jamais, d'user de la haute sagesse que le Seigneur Dieu vous a concédée, pour soutenir ces coups avec la force d'âme que réclament la religion, votre profession et votre âge. Et puis qu'une grande expérience vous a fait connaître à plein combien toutes les choses de ce vilain monde sont trompeuses et instables, il ne vous faut point faire grand cas de ces bourrasques, mais espérer plutôt qu'elles seront vite apaisées et changées en autant de satisfactions.

» L'envie que j'en ai me fait parler, et aussi la clémence que Sa Sainteté a témoignée à Votre Seigneurie, en lui destinant pour prison un lieu aussi délicieux. Il me semble que cela peut faire espérer une nouvelle commutation, plus conforme à votre désir et au nôtre; plaise à Dieu qu'il en soit ainsi, si c'est pour le mieux. En attendant, je vous prie de ne pas laisser de me consoler par vos lettres, et de me dire comment vous vous trouvez quant au corps et surtout quant à l'âme ; je cesse d'écrire, mais non d'être avec vous par la pensée et la prière, suppliant Sa Majesté divine de vous donner vrai repos et consolation.

» De San Matteo in Arcetri, le 2 juillet 1633. »

Sœur Marie-Céleste affectait à son tour une confiance qu'elle n'avait pas. Les pieux mensonges de Galilée avaient tué son

repos, et c'est d'ici que date ce qu'on pourrait appeler sa carrière militante. Elle fut désormais sur le qui-vive pour servir son père à Rome, le protéger contre ses ennemis et ses propres imprudences. Sa sollicitude se fit maternelle, et elle trouva des mots exquis pour panser les blessures de ce cœur ulcéré. — Le 13 juillet, elle est toute au bonheur de le savoir en sûreté chez son ami l'archevêque :

« Il est bien inutile que je me fatigue à vous représenter la joie immense que m'a causée, et à Sœur Archangèle semblablement, la lettre où Votre Seigneurie me dit être à Sienne en bonne santé. Vous serez plus habile à le pénétrer que je ne le serais à l'expliquer ; mais ce que je voudrais savoir vous décrire, c'est la jubilation de ces mères et de ces sœurs, leurs transports d'allégresse en apprenant l'heureux retour de Votre Seigneurie, car c'était véritablement une chose extraordinaire ; car la mère abbesse, avec beaucoup d'autres, ayant ouï cette nouvelle, a couru à ma rencontre les bras ouverts, en pleurant de tendresse et de joie. J'en demeure leur esclave à elles toutes, ayant compris par là toute l'affectation qu'elles portent à Votre Seigneurie et à nous. »

Le paragraphe suivant contient des amabilités à l'adresse de l'archevêque de Sienne. Tout à coup, Sœur Marie-Céleste pense à une barrique de vin qui a l'air de tourner à l'aigre, dans la cave du « Bijou ». Avec ce naturel, cette manière primesautière qui donnent tant de charme à ses lettres, elle s'interrompt des questions sérieuses pour demander des instructions, puis revient au procès avec la même soudaineté, et laisse entendre à son père qu'elle n'est plus sa dupe :

« Je voudrais bien savoir, vraiment, comment votre affaire a pu se terminer, à la fois, à votre satisfaction et à celle de vos adversaires, comme vous me le mandiez dans votre avant-dernière lettre de Rome. Prenez votre temps pour me répondre. Attendez d'être bien reposé. Je puis supporter avec patience de vivre un peu plus longtemps sans comprendre cette contradiction. »

Suivent des allusions aux papiers qu'on a fait disparaître « pour obvier à tous les accidents qui auraient pu survenir » ; des nouvelles de « la Signora ambassadrice » : et la lettre se termine ainsi, sauf le chapitre des salutations : « Je finis parce

que je tombe de sommeil; il est trois heures de la nuit; Votre Seigneurie voudra donc bien m'excuser si j'ai dit quelque sottise. »

Le vin a décidément tourné; rien n'y a fait. En compensation, l'ingénieuse recluse est parvenue — elle ne nous dit pas comment — à se procurer le texte de la sentence du Saint-Office, que Galilée lui-même ne pouvait pas obtenir, l'ordre ayant été donné d'en faire des lectures publiques, mais de n'en point donner copie. Quand Sœur Marie-Céleste eut cette pièce sous les yeux, elle comprit à quel point son père était imprudent de ne pas pouvoir tenir sa langue et de s'être remis au travail dans le palais de l'archevêque de Sienne, où les murs avaient des oreilles — et même des mains (la preuve s'en est conservée) pour écrire des lettres anonymes. — Elle savait mieux que personne que Galilée ne gardait pas les apparences et proclamait sa foi inébranlable au mouvement de la terre. Un savant français, Peiresc, écrivait vers cette époque à Gassendi :

« J'ay aujourd'huy gouverné quelqu'heure M. de Saint-Aman revenant de Rome. Lequel m'a dict avoir gouverné fort souvent le père Campanella et le sieur Galilée dans Sienne, chez l'archevesque, en un logement paré de Damas fort honorable. Il luy monstra tout plein de pièces de sa façon, depuis mesmes sa prison, et entr'autres de très belles epistres, particulièrement à une sienne fille religieuse, sur le subject même des matières traitées en son dernier libvre. »

L'archevêque se rendait complice de la désobéissance de son prisonnier. Il observait les astres avec lui, et disait à qui voulait l'entendre qu'on ne peut pas réprouver des vérités mathématiques, et qu'on aurait beau faire, Galilée vivrait dans ses écrits.

Sœur Marie-Céleste leur prêchait la sagesse. Le désir de ravoir son père au « Bijou » la rendait diplomate :

« 8 octobre. — Je suis heureuse de savoir que votre santé est bonne, votre esprit en repos et que vous vous livrez à une occupation autant de votre goût que l'est celle d'écrire; mais, pour l'amour de Dieu, que ce ne soit pas des matières qui aient à courir la fortune des autres, celles qui sont dans vos anciens écrits. »

En même temps, elle le rassurait contre la crainte d'être enseveli vivant dans l'oubli par l'arrêt du Saint-Office :

« Je ne crois pas un instant que vous soyez effacé, comme vous me le dites, *de libro viventium*, non seulement dans la plus grande partie du monde, mais encore dans votre patrie même : il me semble au contraire que, s'il y a eu, à un certain moment, légère éclipse ou effacement, il y a maintenant réparation et renouvellement, chose dont je m'ébahis, sachant qu'à l'ordinaire : *Nemo Propheta acceptus in patria sua* (je ne sais si je ne fais pas quelque barbarisme, en voulant faire la savante). Votre Seigneurie est ici, malgré tout, plus aimée et estimée que jamais. »

Elle lui disait encore, à propos des démarches faites à Rome pour obtenir sa liberté :

« Je désire que Votre Seigneurie me dise franchement où en sont les choses, pour me mettre l'âme en repos, et aussi sur quel sujet vous écrivez présentement, si toutefois c'est chose que je puisse comprendre, et n'ayez pas peur que je bavarde. »

Elle devinait bien pourquoi le pape résistait à toutes les instances en faveur de la grâce de son père. Urbain VIII ne voulait pas pardonner à un entêté qui refusait ouvertement de se remettre. Tout ce qu'on put obtenir de lui, et il est vrai que c'était beaucoup, fut que Galilée serait interné dans sa maison du « Bijou ». Il y arriva en décembre 1633, et les lettres de sa fille cessent avec son retour.

Trois mois plus tard, Sœur Marie-Céleste était mourante, tuée par les émotions des derniers temps. Ce fut affreux pour son père. Il allait et venait comme une âme en peine, de sa maison au monastère, croyant toujours avoir vu son enfant pour la dernière fois. Nous savons quelques détails par lui-même :

« Je revenais du couvent, en compagnie du médecin qui avait été voir ma fille peu de temps devant qu'elle expirât, et il me disait que l'état était entièrement désespéré, et qu'elle ne passerait pas le jour suivant, comme il est advenu en effet, lorsque, étant arrivé chez moi, je trouvai le vicaire de l'Inquisition, venu pour m'intimer les ordres du Saint-Office... »

Quand tout fut fini, il écrivit à l'un de ses correspondants :

« J'avais ici, pour me récréer très paisiblement, les visites fréquentes à un monastère tout voisin, où étaient religieuses deux filles à moi, que j'aimais beaucoup, l'aînée surtout, femme d'un esprit exquis, d'une bonté singulière et attachée à moi par la plus vive tendresse. Cette dernière, ayant amassé des humeurs mélancoliques pendant mon absence, parce qu'elle m'avait cru dans la peine, a fini par être prise d'une dysenterie violente, et est morte en six jours, à l'âge de trente-trois ans, me laissant dans une affliction extrême. »

A un autre, il raconte combien ses maux et infirmités se sont aggravés soudain, par l'effet du chagrin, et il poursuit:

« J'ai une tristesse et une mélancolie immenses, une inappétence extrême. Je me suis odieux à moi-même et j'entends continuellement ma fille chérie qui m'appelle. »

Les marques de sympathie affluèrent. Le paquet de lettres de condoléances qu'on a retrouvé dans les papiers de Galilée est la plus belle des oraisons funèbres. Disciples et amis rendent hommage à la haute intelligence de Sœur Marie-Céleste, à sa bonté, à sa raison, à sa vertu aimable et souriante. Pas un n'a ignoré qu'elle avait un culte pour son père, et que son père le lui rendait : « Je sais — écrit l'un d'eux en apprenant qu'elle est au plus mal — qu'elle a été votre unique mais très douce consolation parmi vos épreuves, et que sa perte serait pour vous une source intarissable de larmes. » « Je ne l'ai jamais quittée, dit un autre, qu'édifié, ému, contrit. » L'archevêque de Sienne : « Je n'ai pas de paroles pour la perte de Sœur Marie, sachant de longue date qu'elle était tout ce que Votre Seigneurie avait de bon dans ce monde, et que vous l'en récompensiez par un amour plus que paternel. »

Ils sont tous convaincus que Galilée perd tout en perdant sa fille.

La suite l'aurait prouvé, s'il avait fallu des preuves. Les dernières années de Galilée furent lamentables. Rome s'efforçait de le faire oublier et de détruire son œuvre. Il luttait. Il travaillait, quitte à se faire imprimer à l'étranger. Mais sa

vue baissait. En 1637, il avait un œil perdu; six mois après il était aveugle et accablé en outre de tant de maladies que l'inquisiteur de Florence écrivait : « Il a plus l'air d'un cadavre que d'une personne vivante. »

Il n'était plus dangereux que par la parole. Le pape lui permit de se transporter dans sa maison de Florence, « avec défense de sortir par la ville, sous peine de vraie prison pour le reste de ses jours, et de parler à qui que ce soit de son opinion condamnée du mouvement de la terre. » Pour plus de sûreté, on le plaça sous la surveillance de son fils, qui reçut les instructions de l'inquisiteur : — « Je l'ai averti de n'admettre sous aucun prétexte des personnes suspectes à causer avec son père, et d'expédier promptement celles qui le visiteront de temps à autre, et je suis sûr qu'il aura l'œil ouvert et exécutera ponctuellement mes ordres... étant de son intérêt que son père se conduise bien, et qu'il vive, puisque sa mort fera perdre mille écus que le grand-duc lui sert annuellement. » Il n'y a rien à ajouter à ces lignes : elles peignent, avec une vivacité qui ne laisse rien à désirer, l'intérieur domestique du misérable aveugle. Galilée mourut le 8 janvier 1642, neuf ans après son « seul bien ».

L'Église romaine avait fait son devoir jusqu'au bout, comme elle le fera toujours, on peut en être sûr, tant qu'elle sera l'Église romaine. C'est se leurrer et la calomnier que de croire qu'elle hésitera jamais à étouffer un mouvement de la pensée jugé dangereux pour le dogme ou destructeur du sentiment chrétien. Sans doute, elle a déplacé plus d'une fois les limites au delà desquelles commencent, d'après elle, le péril et l'œuvre de destruction : elle les a notablement reculées. Mais elle a seule qualité pour le faire, et il serait bien utile, en ce moment précis, que le gros public, celui des profanes et des ignorants, apprît de sa bouche où en sont ensemble le catholicisme et la science.

ARVÈDE BARINE.

TRENTE MOIS A MADAGASCAR

— NOTES DE VOYAGE —

Je débarquai à Majunga trois ans à peu près avant le général Duchesne, au commencement de juillet 1892. « Vous arrivez bien, s'écria le résident de France qui m'offrit gracieusement l'hospitalité ; vous allez m'aider à allumer les lampions du 14. » Je m'acquittai consciencieusement de ce devoir patriotique, et je fus récompensé par le spectacle de la fête.

La garnison hova fut très correcte et contribua par sa présence à rehausser l'éclat de la cérémonie. Les officiers descendirent de la forteresse musique en tête, et j'entends par musique des flûtes, des trombones, des ophicléides, un ensemble d'instruments civilisés. Quelques morceaux furent exécutés dans le jardin de la Résidence, entre les deux cocotiers au sommet desquels s'étaient réfugiées effarées les deux petites maques privées, et au pied du grand escalier, au sommet duquel se massaient en groupe décoratif, autour du résident en habit, les six colons français. Ceux-ci, prévenus que, suivant l'usage, on devait jouer la *Marseillaise*, eurent cependant quelque peine à reconnaître les premières mesures et mêmes les suivantes de notre hymne national. Mais le résident, qui avait le programme, ayant ôté son chapeau, cela trancha la question.

A table, quelques discours furent prononcés, où, de part et d'autre, on évita, comme d'habitude, les questions irritantes; pas un mot n'échappa qui eût pu laisser croire que des deux puissances, dont les représentants étaient en présence, l'une eût la prétention de protéger l'autre. — Le gouverneur hova (quatorzième honneur) était un homme d'un certain âge, à favoris grisonnants. Il avait une fort belle calvitie et du ventre, deux produits de la civilisation et de la vie sédentaire qu'on chercherait vainement partout ailleurs dans l'île, mais qui ne sont déjà plus rares chez les hauts fonctionnaires hovas, après un siècle à peine de frottement aux idées européennes. A cause de son âge, sans doute, et de sa corpulence, il avait cru devoir adopter un costume civil; il était en redingote et cravate noire. Ses officiers, plus jeunes et sveltes, avaient trouvé plus seyant l'uniforme militaire.

L'un d'eux était en chasseur d'Afrique. L'autre portait de jolies bottes à l'écuyère, une culotte de tennis, une tunique et un képi du lycée de Saint-Denis à Bourbon. Il avait ceint le sabre.

Ce dernier s'appelait Édouard et parlait le français avec une facilité qui faisait le plus grand honneur aux Pères Jésuites, ses maîtres. A la fin du bal, il s'offrit gracieusement à conduire le cotillon, et déploya beaucoup de mémoire dans l'organisation des accessoires; car il l'avait appris tout récemment dans les meilleurs salons méthodistes de Tananarivo. Les dames, en effet, avaient fait leur entrée à la fin du souper, toutes en costume européen, cela va sans dire, et ne dansant que des danses européennes. La petite sauterie fut très gaie et très convenable; M. le docteur Catat avait recommandé formellement à tous les membres de la colonie européenne de ne pas pousser la galanterie jusqu'à ses dernières limites, au moins dans l'enceinte de la Résidence.

Pendant que la fête officielle suivait son cours, la distribution de quelques dames-jeannes de rhum avait puissamment activé la spontanéité de la fête populaire. Jusque très tard dans la nuit, sous un éclatant clair de lune, parmi les petites cases sakalaves en feuilles de lataniers, et les grandes maisons arabes en pierres blanchies, les rondes de nègres tournèrent lentement avec des cris, autour de grands feux à la chaleur

desquels l'orchestre réchauffait pour la rendre plus sonore la peau de ses tambours indigènes. On remarqua l'absence du cuisinier mozambique du vice-consulat anglais, bien connu cependant pour sa gaieté et ses talents chorégraphiques; et la colonie française fut généralement d'accord pour voir dans cette absence une preuve nouvelle de la malveillance de nos rivaux.

Un peu retardé par les réjouissances publiques, le recrutement de nos hommes avançait pourtant. J'engageai d'abord deux musulmans qui sont restés à mon service pendant les trente mois que j'ai passés à Madagascar, et qui ont encadré toutes mes petites caravanes successives. Majunga est le point de l'île où le mahométisme a laissé les traces les plus apparentes. Le nom de la ville a une étymologie souahéli, tout un quartier est d'une architecture orientale, on rencontre parfois errant dans les rues un véritable Arabe arabisant, un seul il est vrai, à figure blanche et à nez busqué, en caftan noir et en gilet aux passementeries d'or, qui remplit les fonctions de cadi.

Depuis l'établissement de la France aux Comores, les musulmans à Madagascar cherchent auprès de nos consuls une protection contre les Hovas. Il était donc tout naturel de recruter mes hommes de confiance, si je puis employer cette expression qui dépasse ma pensée, parmi ces clients de la Résidence. Le premier par ordre d'importance fut Saïdi ben Ahmad qui appartenait, me dit-il, à une des meilleures familles de Mayotte, et disait « nous autres Français ». Je l'engageai comme interprète, quoiqu'à vrai dire il eût été plus apte à remplir ces fonctions s'il eût connu soit le français, soit toute autre langue européenne.

Mon domestique Tsymiemba n'était pas de si haute extraction et n'avait pas d'aussi hautes capacités. C'était un simple Sakalava, mais converti à l'islamisme. Sur le dogme il n'était pas très fort, mais il pratiquait : pour rien au monde il n'aurait mangé de viande de porc, ne se grisait jamais sans le regretter, et portait un bonnet de coton, un vrai bonnet de coton normand sans lequel je ne l'ai jamais vu et ne saurais me le représenter. A la côte ouest de Madagascar cette coiffure,

par une bizarre idée de nègre, et probablement à cause de sa forme qui se rapproche un peu du fez, s'est élevée à la hauteur d'un symbole religieux.

Enfin une demi-douzaine de porteurs hovas complétèrent ma caravane ; des professionnels, les épaules et la nuque gonflés de belles bosses séreuses, non pas, il est vrai, des premiers sujets ; ceux qui détiennent le record de la vitesse et de l'endurance font le service de Tananarive à Tamatave et *vice versa* ; les miens sont de bons porteurs de province ; quelques-uns, assez vieux, ayant échappé à la phtisie et aux rhumatismes qui emportent, entre trente et quarante ans, beaucoup de ces hommes surmenés, cherchent un service plus doux ; et c'en est un que de suivre un blanc qui se sert de ses propres jambes et n'a pas de palanquin.

On se met en marche, une dizaine d'hommes en tout, à la file indienne dans le vague sentier étroit qu'ont esquissé dans les grandes herbes les pieds de générations, les musulmans en longues chemises blanches de Zanzibar, les porteurs à peu près nus, la seule pièce indispensable de leur garde-robe, le morceau de cotonnade dont ils se couvriront la nuit, roulé en corde autour des reins ; faisant parfois virevolter vivement de l'épaule fatiguée à l'épaule fraîche le bambou aux deux extrémités duquel sont attachées les charges. En voilà pour deux ou trois mois, au train dont nous marcherons, avant de revoir figure blanche.

Nous allons tâcher de monter à Tananarivo en zigzaguant à travers la partie nord-ouest de Madagascar.



Nous comptions arriver à un gros village, nous y ravitailler et y coucher. Il est midi, le village est là, mais pas une âme, et ce qui est plus grave pas un poulet, pas un grain de riz. Les Fahavalos ont-ils fait des leurs ? Ils auraient mis le feu aux cases. Peut-être le tolóho, le coucou malgache, l'oiseau de malheur, a passé en criant au-dessus du village, signe certain de catastrophe et de destruction qu'il vaut mieux prévenir par la fuite. En tout cas ils ont déménagé, les femmes portant sur le dos les bébés et sur la tête la batterie de cuisine.

les hommes chargés de la sagaie et du fusil, et poussant devant eux les bœufs.

Nous partons ainsi le ventre vide à la recherche d'un village habité. A la nuit tombée rien encore, on ne voit plus le sentier, notre seul guide, et nous couchons où nous sommes. A quelque distance — mais dans quelle direction exactement? on entend, grossi par le silence de la nuit, le son des tambours sakalavas. Ils la mènent joyeuse le soir à Bebóka.

A la fin de cette longue marche deux porteurs ont disparu avec leurs bagages. Mais ils ne sont qu'égarés. Le lendemain ils retrouvent le sentier, reconnaissent dans le sable la trace familière des orteils de leurs camarades, et ils rejoignent à l'étape.

Pourquoi un porteur hova volerait-il les bagages du blanc? Chiper un morceau d'argent qui traîne, licher en cachette une bouteille de rhum, très bien! Mais voler la charge qu'il a sur le dos, la charge tout entière! Il sait trop bien qu'après se l'être appropriée il ne pourrait pas la défendre et la garder, il a trop peur des « honneurs », des officiers hovas, avec lesquels sa profession le met en contact quotidien sur toutes les routes. Quand il trottine machinalement à la file des autres, si par hasard il lui vient une pensée ce n'est certainement pas celle-là. C'est une bonne bête de somme bien dressée, juste ce qu'il faut à un homme qui, pour la première fois de sa vie, conduit, si je puis m'exprimer ainsi, une caravane de nègres.

ANTSINJONMITONDRAKA. — Une petite forteresse hova, un Rova, comme ils disent; au sud, s'étend une région mal fréquentée, incessamment parcourue par les bandes de Fahavalos. Je veux la traverser, le gouverneur hova me force à la contourner.

C'est qu'un gouverneur de Rova est un homme timoré, conscient de ses responsabilités. Dieu sait quelles conséquences aurait la mort du blanc : là-haut, à Tananarivo, le résident général monterait au palais, dirait à Son Excellence toutes sortes de choses désagréables et réclamerait une indemnité. Les petites économies du pauvre gouverneur y passeraient tout entières, et tout bon patriote qu'il est, il se trouverait sans doute insuffisamment consolé par la certitude *a priori*

que cet argent s'arrêtera entre les mains du premier ministre et ne sortira pas du pays. Car la résidence générale demande toujours des indemnités, mais n'en obtient jamais.

Désormais je ne puis plus me soustraire à la protection des officiers hovas : quelque envie que j'en aie je ne puis m'écarter de la route militaire, et je suis expédié de Rova en Rova sous bonne escorte.

Périodiquement je revois les mêmes singes habillés, les uns en chefs de gare et les autres en suisses de cathédrale, honteux de se montrer au blanc sous le costume national qu'ils portent quand ils sont entre eux, et qui leur donne une certaine allure, la grande toge et le chapeau de paille aux bords immenses. — Périodiquement aux dîners de gala j'assiste aux efforts de ces malheureux, assis d'ordinaire sur leurs talons, pour faire bonne figure sur une chaise et pour manier honorablement une fourchette. C'est le même décor d'opéra bouffe qui m'a paru drôle au 14 juillet, mais qui devient monotone.

AMPARAMANJERO. — Un autre petit Rova naturellement, nous y arrivons à point pour assister à une dégradation militaire. Le gouverneur est solennellement passé devant le front de ses onze soldats, au son d'un petit tambour. Des chefs sakalavas spécialement convoqués assistent à la cérémonie ; c'est à leur réclamation qu'on fait droit aujourd'hui ; ou du moins, c'est ce que prétend un haut fonctionnaire venu tout exprès de Majunga. Mais les Sakalavas restent impassibles et peut-être sceptiques.

Le dégradé vient me voir : il a fait le commerce d'ébène, interdit par la loi malgache, de complicité avec son grand chef, le gouverneur de Majunga : mais il a réduit outre mesure la part de son associé : *inde iræ !* Il n'accepte pas la condamnation qui le frappe, il ira à Tananarivo, il remuera ciel et terre, il a de hautes relations. C'est la première fois que j'entends de la bouche d'un Hova autre chose que les formules d'usage. — La race tout entière est phraseuse et dissimulée. D'ailleurs les Hovas se savent espionnés les uns par les autres, un mot imprudent serait certainement rapporté. Enfin, ils sont figés par la peur de n'avoir pas l'air assez

civilisé. Il faut deviner l'homme pourtant énergique et intéressant sous son travestissement grotesque.

Ces Hovas en garnison chez les Sakalavas sont très malheureux. Ces montagnards transplantés dans des plaines torrides sont en proie à la fièvre et au spleen : de longues années d'exil ne leur créent pas de nouvelles habitudes, n'atténuent pas le regret de leur Imerina, de leur Tananarivo, « Ny Capitaly » comme ils disent. Les officiers se font, quand ils le peuvent, photographier par le blanc de passage, et sont heureux d'envoyer leur portrait en souvenir à ceux qu'ils ont laissés là-haut.

Parqués et grouillant, au milieu de leurs poules et de leurs cochons noirs, dans l'étroite enceinte de leur Rova, derrière leur barricade de pieux, ou leur haie de figuiers de Barbarie, ils s'en éloignent rarement, et le gouverneur jamais : ils vivent sur place, dans un espace de quelques mètres carrés, se haïssant, se jalousant, se dénonçant les uns les autres. Tout autour est l'ennemi, les Sakalavas, les Fahavalos, et le soldat qui sort n'est pas sûr de rentrer. C'est une vie terrible ; la pensée de retourner un jour à Tananarivo les soutient, et d'y revenir plus riches qu'ils n'en sont partis.

Les officiers ont tous acheté leur charge, j'entends qu'ils ont distribué pour l'avoir d'innombrables pots-de-vin : il faut donc qu'elle soit lucrative. A vrai dire, ils ne sont ni payés ni équipés ; le premier ministre estime, comme Wallenstein, que l'armée doit vivre sur le pays conquis. Mais ils n'auront pas à rendre des comptes bien rigoureux.

La rapacité, le sens et l'amour de l'argent est peut-être chez les Hovas le ressort le plus puissant de leur énergie relative. Le Sakalava est un joyeux fils de famille insouciant et prodigue, n'agissant jamais que sous l'impulsion immédiate du besoin.

Ajoutons cependant que la vanité nationale, les conquêtes de Radama, les progrès récents de la race dus à l'introduction des idées européennes, ont développé le chauvinisme des Hovas ; il faut les entendre parler de ces brutes de sauvages au milieu desquels ils vivent, et dont ils ont d'ailleurs très peur.

Le voyage continue sans que le paysage varie beaucoup,

sur cette terre vierge si étrange pour qui n'a jamais vu que des terres labourées, le plaquage d'humus et de fumier du sol artificiel d'Europe. C'est une argile rouge et dure, dont le ton rappelle le tableau de Cormont au Luxembourg *les Fils de Caïn*. Partout de hautes herbes avec des colorations grisâtres de blé mûr, car à cette époque de l'année le soleil les a grillées depuis longtemps. De loin en loin est piqué un petit latanier aux grandes feuilles en éventail; sur le bord de l'eau seulement de grands beaux arbres, figuiers géants, palissandres.

D'autres fois on traverse la forêt, ou plutôt les bois de la côte ouest. Le mot forêt est trop ambitieux pour ce « busch » aux espèces rabougries, aux arbustes sans feuilles, car elles sont caduques et nous sommes en pleine saison sèche. On a la sensation contradictoire d'une promenade dans le bois de Clamart au mois de janvier par 30 degrés de chaleur.

***

Nous sommes en forêt depuis hier, la vraie forêt tropicale cette fois, la forêt de la côte est, de la région humide. Les troupeaux de bœufs qui montent à Tananarivo pour y être tués à l'occasion de la fête du Bain ont passé récemment, défonçant le sentier où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe. Les orchidées, les arbres énormes, les cascades de lianes, les paysages familiers aux gravures du *Journal des Voyages* ont enfin apparu.

Nous couchons dans un petit village en pleine forêt; il est malheureusement de création récente, les cases sont en trop petit nombre, et on s'entasse. Dans celle où je suis, un vieil indigène raconte des histoires à un petit garçon; il s'agit d'un crocodile qui est très bête et d'un rat qui est très rusé. L'histoire s'allonge, s'éternise; on entend les éclats de rire de l'enfant et de temps en temps sa petite voix aiguë : « Et alors le rat qu'est-ce qu'il a fait? » Parmi les ouvrages malgaches édités par les différentes missions européennes il en est un qui n'est pas extraordinaire, non pas une traduction de la Bible, ni un traité d'arithmétique, mais bien un recueil fidèlement recueilli de semblables histoires.

Ce sont nos fables. Le fosa, le petit carnassier malgache joue à peu près le rôle du renard chez nous : sa victime ordinaire est cette grosse brute de sanglier, notre loup. — Le crocodile et le sanglier, deux hauts et puissants barons, se prennent de querelle, respectivement excités par mesdames leurs épouses ; ils se battent et reviennent tous deux éclopés ; la moralité est que :

Corsaires contre corsaires
Font assez mal leurs affaires.

Voilà probablement la branche la plus intéressante, la plus vivante de la littérature malgache.

Le lac Alaotra s'étend à nos pieds, à perte de vue, encaissé de montagnes. Nous en avons fini avec les Sakalavas, et nous n'entendrons plus parler de Fahavalos. Mes porteurs se reconnaissent, se sentent chez eux sur une route qui leur est désormais familière, et laissent éclater la gaieté bruyante qui leur est particulière. Ce sont les gens les plus heureux de l'île. Ils sont esclaves, mais si peu ; aux termes de la loi ils doivent à leurs maîtres la moitié de ce qu'ils gagnent ; mais j'ai un porteur qui n'a pas vu son maître depuis trois ans, un autre depuis dix ans. Les esclaves d'un Hova ne lui rapportent rien : il s'honore d'en avoir beaucoup et ne sait pas s'en servir. Ces esclaves honoraires, ne possèdent rien au monde, ne posséderont jamais rien et le savent ; ils n'ont d'autre souci, leur fardeau déposé, que de boire jusqu'au dernier sou le peu d'argent qu'ils ont gagné : ils mèneront cette existence de fêtards jusqu'à la vieillesse, sûrs, s'ils y parviennent, d'avoir leurs Invalides chez le maître qui ne pourra pas leur refuser une mesure de riz de temps en temps.

Ce soir, n'ayant rien à boire, ils se sont assis en rond et ils chantent.

Les paroles sont d'une étonnante platitude. C'est, par exemple, la simple énumération des étapes de Tananarivo à Tamatave. « Le premier jour on va déjeuner à X*** et coucher à Z*** ; le second jour.... » et ainsi de suite. L'itinéraire des chemins de fer mis en musique.

Ou bien on a mis en couplets la sagesse des nations : « Le caïman mange des petits cailloux, qui font bon ménage dans son estomac; moi j'aime mieux ma banane: des goûts et des couleurs, etc... »

Pas de chansons d'amour ou de guerre; il ne faut pas demander à l'imagination malgache de grandes envolées; elle n'est à l'aise que dans la fable ou le proverbe.

Mais les mélodies sont jolies, les voix sont justes et s'accordent bien.

L'IMERINA. — Nous entrons dans un nouveau monde: les villages se pressent, de quelque côté qu'on se tourne, à tous les coins de l'horizon. Tous les fonds de vallées sont tapissés de rizières vert pâles, qui tranchent avec les tons rouge gris, avec l'aspect lamentablement nu des sommets. Les rizières remontent à flancs de coteau, savamment étagées et artificiellement irriguées. Les maisons sont en terre, en briques crues, percées de fenêtres et surmontées de cheminées. Les sentiers s'élargissent, incessamment parcourus par des files de porteurs. Aux carrefours, des marchandes de quatre saisons se sont installées, à l'abri d'un auvent en paille de riz, ou même du grand parapluie traditionnel d'importation européenne. Elles vendent, pour quelques centimes de manioc ou de patates bouillies, de riz cuit, ou même de l'arac, en cachette, car le commerce des spiritueux est interdit. Plus de forteresses, d'enceintes closes, les villages sont ouverts. Pour la première fois, on se sent au milieu d'une population dense, paisible et active.



TANANARIVO. — C'est un vendredi, jour du marché. Car les Hovas ont des marchés. Dans le bas de la ville, dans le quartier commerçant, une foule énorme se presse coude à coude, une mer de « lambas » blancs, savonnés d'hier, au-dessus de laquelle surnagent et oscillent les grands chapeaux de paille: un charivari de marchandages, de cris, de jurons. Nous sommes dans une grande ville de plus de cent mille habitants, en comptant les faubourgs. Mon costume

fait scandale : je ne suis plus vêtu que de trous réunis par quelques fils, et, dans cette langue malgache, que je commence à comprendre, j'entends rire autour de moi : « Il est rudement passé. »

Me voici à Tananarivo pour des mois, la durée de la saison des pluies. On y serait très heureux, si on ne s'y ennuyait un peu : une centaine d'Européens y vivent frais et roses sous le « climat de Nice », car c'est ainsi qu'ils l'ont baptisé. Pas de fièvres ni de vilaines maladies tropicales : chaleur supportable au fort de l'été : le complet de toile blanche est abandonné pour le vêtement de drap.

On loue une petite maison quasi européenne, en argile rouge sombre, à deux étages et à véranda, plancheyée et presque close, défiant les orages de l'après-midi, qu'on voit venir de loin, au fond de l'ouest, par-dessus l'immense étendue de rizières. Les Anglais ont amené leur famille : ils installent des grounds pour le tennis : échangent des *five o'clock teas*. Le Français, généralement solitaire, car la Française ne se déplace pas, noue et dénoue avec des Rarahu hovas des unions temporaires qui ne le conduisent jamais à l'Académie française. Les beaux-parents sont affables et discrets : à peine de loin en loin une visite cordiale et intéressée : la femme affectueuse, un peu volage peut-être, mais pleine de tenue et consciente de ses responsabilités. De petites poupées un peu grêles et bien faites, aux joues à peine teintées où transparaît du rose. Ne pas la choisir dans la plus haute aristocratie ; on s'exposerait à tomber sur une écervelée qui vous répond : « Je ne suis pas ton esclave », quand on lui enjoint de recoudre un bouton de chemise. Celles qui ont été élevées par les sœurs de Saint-Joseph de Cluny présentent les meilleures garanties.

L'Européen est chez lui, tient le haut du pavé, aussi en sûreté qu'en France au milieu de cette population douce et gouvernée : à moins, toutefois, que le fils du premier ministre Panoely ne se mette, comme l'an passé, à la tête d'une bande de cambrioleurs : que peut la police contre un escarpe d'aussi haut rang, sinon l'aider respectueusement? Mais Panoely s'attaque rarement au blanc, crainte de complications diplomatiques.

Comment se fait-il que dans ce paradis terrestre aucune entreprise anglaise ou française n'ait jamais prospéré? On le comprend à la longue.

Le grand cyclone de février qui a mis à la côte le *Labourdonnais*, embrume et inonde l'Imérina; l'Ikiopa, la grande rivière qui passe au pied de la ville, a crevé ses digues séculaires, construites sous les vieux rois; il inonde l'immense plaine d'alluvion qui seule fournit du riz à Tananarivo. Au son de l'antsivo, un gros coquillage troué, un coquillage de triton, qui sert dans tout Madagascar de trompette officielle, le premier ministre a fait connaître par les rues et carrefours le danger public, et il a fait appel à la corvée. Lui-même s'est transporté de sa personne sur la digue menacée, au bord de la brèche béante. De tous les points de l'horizon trottinent en longues lignes les fourmis humaines, portant qui une branche d'arbre, qui un petit panier de terre; tous défilent devant le premier ministre, et l'un après l'autre jettent leur charge dans le trou. Au bout de quatre ou cinq jours le mal est réparé, quatre ou cinq jours pendant lesquels toutes les affaires ont été suspendues, toute la vie s'est concentrée autour d'une brèche de quatre mètres carrés.

Tous les travaux publics se font ainsi, par corvées, par l'impôt du travail gratuit; et c'est pour cela que jamais Européen n'a réussi à fonder quoi que ce soit.

Toutes les richesses du sol, minières ou agricoles, appartiennent à la reine; si donc elle en concède l'exploitation à l'Européen, elle garde la haute main sur l'entreprise qui devient un travail public exécutable par corvées; l'entrepreneur n'a pas le droit de payer ses travailleurs. Le gouvernement est l'associé obligé, il apporte les ouvriers, et comme de juste exige en échange une forte somme annuelle. Ce sont les Malgaches qui travaillent, et c'est le premier ministre qu'on paie; la combinaison paraît au premier abord aussi géniale que simple. Elle a pourtant de mauvais résultats, les ouvriers s'esquivent, le blanc se ruine, et le gouvernement ne touche pas un sou.

Voilà pourquoi le blanc, Anglais ou Français, qui obtient du premier ministre une concession agricole ou industrielle n'a plus qu'une chance de salut, c'est de ne jamais chercher

à l'exploiter; épuisé par les exigences pécuniaires du premier ministre, abandonné par la main-d'œuvre, il serait sûr de ruiner ses actionnaires, si ceux-ci ne prenaient la précaution préalable de ne pas souscrire.

« Vous avez, me disait un commerçant anglais, d'excellentes références auprès d'une grande maison de Londres, vous êtes connu et estimé, vous en avez eu à vingt reprises des preuves palpables : un jour vous vous risquez à parler d'une concession à Madagascar : — Une concession à Madagascar, vous répond le principal associé en regardant sa montre, excusez-moi, j'ai un rendez-vous très pressé : au plaisir de vous revoir. »

Est-ce chez le premier ministre ignorance de la valeur de l'argent, et des conditions dans lesquelles peut prospérer un établissement industriel ou agricole? Il y a de cela : mais c'est aussi parti pris arrêté de ne pas laisser l'Européen prendre un pied à Madagascar, dans la crainte bien naturelle qu'il n'en ait bientôt pris quatre.

Seulement il faudrait être un grand pays riche et déjà civilisé, un Japon; il faudrait créer un corps d'ingénieurs indigènes, lancer des entreprises avec les capitaux du pays: se servir de l'Européen si on ne veut pas le laisser faire. Et les Hovas ne sont pas de force. Après avoir ouvert leur pays, ils ne veulent pas qu'on y touche; ils croient pouvoir faire à l'Européen sa part, et n'ont pas l'air de se douter qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

Entre temps, le peuple, au contact, et même souvent au service des blancs, a perdu la haine de l'étranger, de l'inconnu, qui eût été une force. Pas plus opprimé que jadis vraisemblablement, il s'en aperçoit bien davantage à la lueur des quelques idées européennes qui ont pénétré dans son cerveau; et on entend des gens déclarer que « tous les honneurs sont pourris ». Un certain Radoara, un voyou drôle, ancien élève des Pères Jésuites, qui parasitait chez tous les Français de Tananarivo, prononça un jour, après boire, cette phrase étrange : « Quand allez-vous nous envoyer notre ami le général Dodds? »

Et voilà comment le premier ministre semble préparer une fin assombrie à sa belle et heureuse carrière. Il avait pourtant

bien débuté. Avant lui le roi ou la reine, le descendant de Radama, régnait à Tananarivo. Il a fort adroitement fait empoisonner à droite, fait couper le cou à gauche, s'est débarrassé de son frère qui le gênait, et s'est trouvé le maître. C'est lui qui a choisi la reine Ranovalona III et qui en a fait sa femme, l'arrachant aux amours obscures d'un créole bourbonnais. Ce mari de soixante-dix ans est un peu vieux pour une femme de trente-cinq ans : un coadjuteur deviendrait aisément un ennemi politique, le premier ministre en a eu la preuve. Son fils d'un premier lit, Rajoely, après avoir pendant quelque temps aidé son père à remplir ses devoirs conjugaux, songeait à le soulager par surcroît du fardeau pesant des affaires. Mais le vieux averti à temps qu'il allait être empoisonné, le trouva fort mauvais et renversa l'ordre des facteurs. Il est encore le maître redouté et incontesté.

La bonne saison approche, la saison des voyages, et je sollicite une audience du premier ministre. Tous les matins, de huit heures à onze heures, un certain nombre de blancs, quémandeurs de concessions en général, font les cent pas dans la cour du télégraphe qui sert d'antichambre : généralement on ne les reçoit pas, ce sera pour demain ; et patiemment ils reviennent le lendemain et les jours suivants. On comprend la vanité hova, le peu d'appréhension que montrent les plus intelligents d'une guerre avec la France ; ils ont vu trop d'Européens, doux missionnaires ou aventuriers décavés, en humble posture de suppliants, pour ne pas s'exagérer leur propre importance. Pourtant Son Excellence prévenue que je ne lui demanderai pas de concession me fait bénéficier d'un tour de faveur. Je trouve un petit vieillard aux cheveux teints, à la figure mobile et expressive, tout amabilité. Il s'agit d'un passeport qui doit faciliter mes futurs voyages et je l'obtiens sans trop de peine. Voici la teneur de ce document officiel :

« A tous les Honneurs et commandants de forteresses.

» Voici M. Gautier, un Français, qui vient vous voir. Il cherche des petites bêtes, des petits cailloux et des plantes. Venez lui en aide.

» Veillez au bon gouvernement du royaume.

» *Signé :* RAINLAIARIVONY. »

II

Nous voilà en route derechef : cette fois nous allons à l'ouest, chez les Sakalavas indépendants, un monde nouveau et fermé. Il est malaisé de passer des Hovas aux Sakalavas : entre les deux s'étend une marche inhabitée, théâtre incessant d'escarmouches. Pendant des mois nous errons dans cette solitude, contournant la terre promise sans pouvoir y entrer : toujours ces mêmes étendues d'argile rouge et de hautes herbes grillées, à peine dans les fonds humides et le long des ruisseaux quelques bouquets d'arbres sous lesquels on campe le soir.

Le 15 mars pourtant une aventure assez humiliante interrompt la monotonie du voyage. Nous tombons dans une embuscade de Fahavalos, une décharge à bout portant jette par terre quelques hommes et un trouble bien naturel parmi les survivants. En un clin d'œil, avec une prestesse qui dénote une longue habitude, nos agresseurs, vêtus de cotonnades bleues, le vêtement de guerre chez les Sakalavas, sautent sur les bagages à leur portée et détalent. Tout est fini en un quart d'heure. Des sept soldats hovas qui m'accompagnaient, quatre ne se sont pas battus : trois avaient des fusils qui ne partaient pas, le quatrième a une excuse meilleure encore, il a été tué le premier, et, devant son cadavre dépouillé, le petit « honneur », le caporal, prononce cette brève oraison funèbre : « Encore un fusil du gouvernement de perdu. »

Le soir, la petite caravane démoralisée, craignant une attaque nouvelle, se blottit dans un bas-fond tapissé de bararatas, le tout petit bambou malgache, haut à peine d'un mètre cinquante à deux mètres et grêle comme le doigt. Nous sommes au centre, autour de nous ondulent faiblement les têtes pressées des bambous : une nichée de perdreaux dans un champ de blé.

Parfois les Fahavalos sont plus hardis encore ; un soir, nous couchons au petit Rova perdu à l'avant-garde d'Ambo-

hinome, qui a été surpris et enlevé du coup, il y a moins d'un mois. Les Fahavalos se sont lentement, sans bruit, stoïquement indifférents aux piqûres de longues épines, frayé un chemin à la hache et à la sagaie dans l'épaisse enceinte de nopals. Avant le jour ils sont tombés sur la garnison endormie ; tout ce qui n'a pu fuir a été massacré, sauf les femmes et les enfants que protège leur valeur mercantile. Les survivants se sont pourtant ralliés et ont fait choix d'une meilleure position stratégique pour y rebâtir leur Rova. Mais la peur les affole, toute la nuit les rondes hurlent et les sentinelles s'époumonent sans discontinuer, — personne ne dort plus. — Le gouverneur essaye de remonter le moral de ses hommes. « Voyons, ne désertez pas comme ça : vous seriez probablement repincés. » Le malheur est qu'il ment ; les déserteurs trouvent chez les Sakalavas un asile inviolable.

Enfin nous voici à Ambiki, la capitale de Tocra, le roi du Sakalava Menabe indépendant. Ses aïeux ont vaincu Radama, ses sujets ont récemment écrasé en rase campagne une colonne de deux mille Hovas. « On en pleure encore à Tananarive », me dit le narrateur. Le Menabe est de beaucoup le plus grand des royaumes indépendants, il a l'étendue de quatre ou cinq départements français. Il est fermé à l'Européen, mais ouvert aux musulmans, grâce auxquels j'espère passer.

Le village royal est une misérable agglomération de huttes en feuillages : dans le « palais » on ne peut pas se tenir debout. On vit en plein air.

Au centre du village se dresse un gigantesque tamarin : ce n'est pas seulement un arbre, c'est un édifice public : l'aire battue qu'il recouvre de son ombre est la salle d'audience et de délibération.

Les Sakalavas s'y rendent un à un en grand costume, l'édifice de leur coiffure rebâti le matin même par leurs femmes, drapés de cotonnades blanches ou d'indiennes multicolores, la sagaie et le fusil à la main. Ce sont des fusils à pierre, marqués « manufacture royale de Maubeuge » ou « de Châtellerault », de vieilles armes de famille ; le point de mire a disparu depuis longtemps, mais de beaux clous dorés, des clous de fauteuil, arabesquent la crosse. La séance est ouverte : on s'est assis par terre, en tailleur ; le roi est au pied

du tamarin, le cérémonial de la cour lui réserve le privilège exclusif de s'adosser au tronc; rien ne le distingue des autres, sauf le très large fer de sa sagaie. Autour de lui sont assis en demi-cercle les grands chefs. Je prends place en face du roi, je lui demande la permission de traverser ses États, et les discours commencent.

Dans ce pays qui pourtant n'a rien de parlementaire, l'éloquence est le plus sûr moyen de parvenir, les grands chefs ne sont pas les plus forts ou les plus braves, mais les plus beaux parleurs. Un Malgache passe la moitié de sa vie à faire ou entendre des harangues. Une langue oratoire s'est créée, avec des mots spéciaux, plus solennels, et que n'emploie pas la langue courante: c'est toute une rhétorique apprise, mais bien plus stricte, bien moins souple que la nôtre. Il y a d'innombrables formules toutes faites, qui s'appliquent à toutes les situations, et auxquelles l'orateur n'a pas le droit de changer un mot. La langue oratoire est analogue au style de nos actes notariés ou de nos arrêts judiciaires.

Je me suis procuré un bon avocat, un musulman qui fait mon éloge. « C'est un brave homme, ce n'est pas un sorcier, il ne jettera pas de sorts sur le pays. » Mais en dépit de ses efforts, une question aussi grave ne peut se régler en un jour. Au bout de quelques heures, l'audience est levée; on la reprendra demain.

Entre temps il faut acheter les bonnes volontés. Il a fallu donner au roi, à sa mère, à l'ombre de son père défunt. Mais les ministres, les favoris, les chefs veulent avoir leur part, et ils sont plus puissants que le roi.

Au Menabe, il règne et ne gouverne pas; personne d'ailleurs ne gouverne à sa place. On a, pour sa personne, un tel respect, que jamais un Sakalava, s'il n'est lui-même de sang royal, n'osera porter la main sur le roi : le régicide n'est concevable que sous la forme d'un fratricide. On ne peut parler au roi ou de lui, qu'en employant des expressions spéciales, un langage de cour: toute violation de cette étiquette est punie de mort. Le jour des obsèques royales, tout meurtre est, non seulement impuni, car il l'est en tout temps au Menabe, mais encore légal; un Sakalava, ce jour-là, a toujours le droit d'en envoyer un autre « servir le maître »

dans l'autre monde. Mais le respect mystique pour l'homme se concilie très bien en pratique avec le mépris de ses ordres.

Tocra vient de faire tuer un bœuf en mon honneur ; la pauvre bête a été si lestement dépecée par la foule que la vénérable reine douairière, la mère du roi, n'a pas eu le morceau de viande auquel elle a droit : elle mangera son riz sec. C'est une pétaudière.

Les pièces de toile ou d'indienne, les barillets de poudre, le rhum de Maurice, distribués aux personnages influents, semblent pourtant m'avoir concilié les sympathies générales, et je m'endors plein d'espoir au milieu de hurlements épouvantables, car tout le village est ivre depuis le roi et ses hauts officiers jusqu'aux seigneurs sans importance.

Au kabary du lendemain, Sa Majesté m'accorde l'autorisation de visiter ses États : je serai guidé par le plus influent de ses beaux-pères, Belambosy, et sous cette escorte, je serai d'autant plus en sûreté, qu'ayant notoirement distribué toutes mes marchandises d'échange, je n'exciterai plus de convoitises.

*
* *

Nous sommes en route. Ce soir, à l'étape, Belambosy est mal à l'aise : il a bu énormément hier, et, malgré la grande habitude qu'il en peut avoir, peut-être a-t-il mal à ses beaux cheveux de grand chef culminant au-dessus de son front en trois savantes houppes de clown. Non, ou, du moins, il n'est pas de cet avis : mais il est parti sans faire ses adieux aux mânes du roi défunt, le père de Tocra : son indisposition est le plus juste châtiment de sa négligence. Et il répète avec obstination une prière, une formule de sorcellerie incohérente qui apaisera le défunt irrité.

Les Hovas ne croient plus à rien : il va sans dire que, catéchisés par tant de missionnaires divers, des méthodistes, des anglicans, des luthériens, des catholiques, ils n'ont pas pu se former des convictions profondes. Mais ils ont oublié la vieille religion malgache. Ils se sont élevés sans transition du fétichisme au je m'enfichisme.

Le Sakalava, au contraire, est profondément religieux, et,

de toutes ses croyances, de toutes ses idées, la plus respectable est le respect craintif des ancêtres. Les tombeaux sont vénérés et il en cuirait au blanc qui, les prenant pour de simples tas de cailloux, aurait l'inconvenance de s'asseoir dessus.

AU VILLAGE DE SOROMARAINA. — Belambosy me prévient à temps qu'un arbre, dans un coin du village, qui ressemble pourtant à tous ses congénères, a nonobstant un caractère sacré : il est *fady*. Quelques instants de plus, et je commettais un sacrilège.

Ce mot fady, vague et intraduisible, s'applique à tout ; il est fady à tout étranger d'entrer dans telle maison par telle porte ; ou de ficeler ses bagages dans l'enceinte de tel village ; il est fady à tel Sakalava de manger du poulet, à tel autre de la viande d'un bœuf noir. C'est toute une morale religieuse, la seule que je connaisse aux indigènes. Je ne parle pas des vagues notions de morale naturelle que l'analyse psychologique pourrait faire découvrir dans ces cervelles, humaines après tout. Mais il n'existe pas de prescription religieuse générale interdisant à tous de s'entretuer ou de s'entrevoler, par exemple. Chaque individu, chaque famille, chaque village a ses fady, ses interdictions spéciales, qui ne s'appliquent pas aux autres, et qui ont un caractère d'étrangeté puérile. C'est une morale individuelle.

La sanction n'a rien de supraterrestre. Celui qui enfreint un fady, une interdiction religieuse, doit s'attendre à un malheur ou à une maladie. Et il l'attend avec une telle conviction, un tel ébranlement nerveux, qu'il en devient effectivement malade. Je me souviens d'un de mes hommes à qui la viande de porc était fady, et qui, un soir de famine, se laissa tenter. Le lendemain, il avait les muqueuses de la bouche enflammées et des boutons aux lèvres. Qu'on juge de la violence des remords qui avaient dû l'assaillir pendant la nuit.

POLYPOLY. — Pas un homme au village : les femmes, seules, sont restées : leurs maris sont en expédition, c'est-à-dire qu'ils brigandent quelque part. Grande joie de ma caravane, car, en fait de femmes, propriété vaut titre ; le mari,

même à ses propres yeux, n'a de droits sur sa femme, celle qu'il a épousée solennellement en tuant le bœuf, que lorsqu'il est présent et en mesure de les exercer.

A mesure que nous pénétrons dans l'intérieur, la curiosité des indigènes devient de plus en plus gênante — surtout des femmes, plus sédentaires, et qui ne descendent guère à la côte, où l'on peut rencontrer des blancs. Les allumettes ont un vif succès : les Sakalavas allument du feu en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, un procédé qui me paraissait aussi fabuleux que l'existence du grand serpent de mer.

Jusqu'au soir, je suis au centre d'un cercle compact où les commentaires, les rires vont leur train : « Oh ! ma chère, qu'il est laid ! »

Belambosy, entre temps, a fait une grande découverte : il a trouvé du rhum. Jusqu'au matin, c'est une bacchanale insensée, des danses, des cris d'ivrogne, des coups de fusil, et je m'endors en songeant aux rues de Tananarivo, désertes à partir du couvre-feu, où le silence n'est troublé que par les cris des veilleurs de nuit.

La confiance de mes guides s'accroît tous les jours. Ils me racontent leurs souvenirs d'aventures, des histoires de vol, d'assassinat, de pillage. Tout le monde ici prend part à des expéditions de brigandage : ce sont des campagnes qu'on aime à raconter ; pas de distinction dans leurs esprits entre la guerre et le vol à main armée, l'un est le seul but de l'autre. Le mot de Fahavalos même signifie « ennemis », rien de plus : et lorsque dans la guerre prochaine les Malgaches parleront de nos soldats ils n'auront pour les désigner d'autre mot que celui de Fahavalos, qui s'applique aux troupes de bandits. — Après tout, ce sont peut-être nos distinctions européennes qui sont trop subtiles. En tout cas on ne s'en embarrassait pas au temps de Flacourt : « Le sieur Le Roy avec vingt-deux Français à l'issüe des Ampatres, fut à la guerre contre les Zafean Renavoulou... pour Dian Raval où il gagna deux mil bœufs et vaches et beaucoup de marchandises. » (Ch. XXXII.)

« Les Vohits-Anghombes... sont les ennemis jurés des Eringdranes, qui y furent jusqu'au nombre de dix mil hommes, sous quarante Français. » (Ch. VI.)

« Au commencement de juin arrivèrent douze nègres des Mahafales de la part de Dian Manhelle, seigneur du pays, me demander des Français pour aller à la guerre... je commandai le sieur Le Roy de s'en aller trouver Dian Manhelle avec quatorze Français... Le complot fut que ce qui serait gaigné en cette guerre serait partagé. » (Ch. XXVI.)

Ce bon Flacourt ne se faisait évidemment aucun scrupule d'aider les indigènes à se piller mutuellement; et même il ne semble pas avoir connu d'autre procédé pour ravitailler le fort. Peut-être avait-il raison de se plier aux coutumes locales; et des Anglais établis à la baie de Saint-Augustin eurent à se repentir de s'être montrés peu scrupuleux : « Les gens du païs ne leur voulaient rien vendre, à cause qu'ils étaient si lâches qu'ils ne voulaient pas aller à la guerre pour eux contre leurs ennemis. » (Ch. XV.)

Je commence à connaître la mythologie sakalava; mes compagnons de route m'instruisent.

Le mot Dieu existe dans la langue : « Zanahary. » Mais il ne s'y attache aucune signification précise, il revient dans quelques formules comme « Dieu te protège ! » la phrase d'adieu traditionnelle. C'est probablement un reste purement verbal de la religion monothéiste des anciens conquérants du pays, les Arabes, souche de toutes les familles royales. — Ce Zanahary est un étranger oublié, et ne présente qu'un intérêt philologique. Ce n'est pas lui que l'on craint et que l'on prie.

Les bibiolana sont très redoutés : ce sont des morts échappés à leurs tombeaux, qui, la nuit dans les bois, prennent toutes sortes de formes étranges et qui tuent le passant attardé. Nos vampires, nos loups-garous.

Le songomby, l'animal fantastique, terrible, décrit avec trop d'imagination pour qu'on puisse se le représenter exactement — notre dragon.

Les Kalanoros, des nains velus agiles nichés dans les cavernes et les trous, inoffensifs et parfois bienveillants. Ce sont eux qui dansent la nuit au clair de la lune, et qui arrachent l'herbe brin par brin sous les tamariniers, à l'ombre épaisse où rien ne pousse — nos gnomes.

Les ampelaandrano, les femmes qui vivent dans l'eau, nos

sirènes. Et, si vous ne croyez pas qu'elles existent, allez au village d'Ambatolamgy près de Majunga ; on vous montrera une femme qui ressemble à toutes les autres, mais qui doit le jour à l'union d'un Sakalava du village et d'une sirène : un soir le mari qui était ivre manqua d'égards à sa femme : elle rentra dans la rivière et n'en ressortit plus.

Ce sont nos légendes grecques et germaines qui ont spontanément poussé dans ces cerveaux de nègres ; et l'exotisme est une vanité.

Un oiseau de marais, le takatra, se construit au haut des grands arbres de gros nids, merveilles de solidité et d'imperméabilité. J'ai voulu m'en faire descendre un, aucun de mes hommes n'a osé m'obéir. Celui qui détruit un nid de takatra perd le repos; une puissance mystérieuse le pousse de village en village; nulle part il ne peut se fixer ; il est obsédé à jamais de l'envie d'aller ailleurs — notre légende du Juif Errant.

*
* *

BELOZAKA. — Dans trois villages on a successivement refusé de nous recevoir. Belambosy a épuisé les ressources de son éloquence ; il a invoqué les ordres du roi, on lui a ri au nez. Les blancs sont des oiseaux de mer, on les tolère sur la côte, mais qu'est-ce qu'ils font dans l'intérieur du pays?

Les idées géographiques d'un Malgache sont particulières. Au centre, leur île et tout autour la mer parsemée d'îlots sans importance, voilà la carte du monde qui flotte vaguement dans leur cerveau. Dans les écoles même de Tananarivo beaucoup de Hovas, quand ils voient sur une mappemonde la terre ferme si grande et Madagascar si petit, ont peine à ne pas la croire dessinée dans un esprit ridicule de dénigrement. On se représente le blanc tel qu'on l'a vu, descendant d'un bateau ; on n'a pas idée qu'il puisse y en avoir qui ne sont pas marins et vivent loin des côtes. C'est un peu pour cela qu'on ne croit pas, même à Tananarivo que nos soldats puissent marcher et qu'on a tant de confiance dans les deux célèbres généraux de Radama « la fièvre et la forêt ».

A la nuit tombante nous trouvons un asile dans un quatrième

village. Malédiction sur ce pays inhospitalier, il n'y a même pas de rhum.

Le paysage est gracieux ; les petits bois clairs alternent avec les savanes semées de bosquets ou tout au moins piquées çà et là de petits arbres. Mais ce qu'on ne voit presque jamais ce sont des terres non cultivées ; dans le voisinage immédiat du village, une parcelle de terre a été égratignée à la bêche, où poussent tous seuls des patates et du manioc : un point dans l'immense étendue des terres en friche ; le riz est une rareté.

Nous avons à traverser un désert de quatre-vingts kilomètres, j'entends une étendue inhabitée. Impossible de faire des provisions suffisantes dans ce pays juste assez cultivé pour que ses habitants ne meurent pas de faim.

Trois jours de marche. Nous remontons le fleuve Manambolo dans son lit encaissé entre des bords presque toujours à pic, couverts de bambou et de broussailles impénétrables. Tantôt on remonte le courant avec de l'eau jusqu'à mi-corps ; tantôt on marche sur un sable qui cède sous le pied à chaque pas. Au milieu du jour le sable brûle et la marche devient impossible. Une petite couleuvre inexpérimentée a voulu traverser le sahara en miniature d'un banc de sable : elle est morte au milieu, grillée, tordue.

Le second jour les provisions sont épuisées. On pêche des tortues ; les Sakalavas fouillent tous les trous d'eau à petits coups de sagaie méthodiques et réguliers. Si le fer heurte la carapace d'une tortue, un plongeon de l'homme, un bouillonnement de l'eau et la pauvre bête lancée à toute volée va retomber sur le sable.

Le soir on s'endort sur le rivage, sur le sable sec, qui cède au poids du corps comme un lit de plume.

ANKAVANDRA. — Je deviens le frère de sang de Belambosy : nous échangeons quelques gouttes de sang, on chantonne une litanie de formules de sorcellerie ; désormais nous sommes sacrés, fady l'un à l'autre.

Rien de plus simple au fond que cet usage. En l'absence de droit international, il devient nécessaire de se créer des

amis, des répondants, en dehors de sa tribu. C'est le proxène des Grecs.

Par malheur, en même temps que nous est arrivée à Ankavandra une épidémie d'influenza.

A la première nouvelle, mon frère de sang Belambosy s'excuse et nous abandonne. Ce n'est pas qu'il ait peur! non : il a vu en rêve un de ses enfants malades, et son cœur de père s'effraye. Tout de suite quelques-uns de mes hommes sont pris, et me voilà forcé d'attendre leur guérison.

Ce ne sont plus les professionnels, les esclaves hovas, qui m'accompagnaient dans mes premiers voyages; de ceux-là j'ai dû me séparer en entrant chez les Sakalavas indépendants, par qui ils auraient été plutôt mal reçus.

Mes hommes sont des gentilshommes sakalaves qui ont bien voulu consentir à porter mes bagages, comme M. Jourdain vendait du drap pour obliger ses amis. Ce sont des hommes superbes; seulement ils portent deux fois moins et ils geignent dix fois plus que les Hovas malingres et bien entraînés.

Sans énergie devant la maladie, très effrayés de ce qu'ils voient, car tous les jours au village on enterre quelqu'un; les coups de fusils, accompagnement obligé de toutes funérailles, retentissent du matin au soir, et les influenzés de marque font immoler des bœufs sous le grand tamarin officiel, le même qui abrite les réunions, les kabary, et qui sert à l'occasion d'autel.

Les sorciers font des fortunes : ils sont à la fois prêtres et médecins, car un cerveau sakalava ne distingue pas entre un remède et un philtre : le même mot « fanafody » s'applique à la quinine du blanc et à la mystérieuse racine qui, si on la laisse infuser dans la marmite de son ennemi, lui fait casser une jambe.

Quand je vais voir mes hommes, je les trouve couchés sur des nattes, les yeux fiévreux et épouvantés, couverts d'amulettes et de grigris, mais dépouillés en revanche de leurs lourds bracelets d'argent, de leurs ornements en coquillages, et de leurs pagnes en indienne toute neuve : le sorcier a passé là.

Les amulettes ont fait leur effet; nous sommes tous sur

pied et en route, guidés par Leitoka, le prince héritier d'Ankavandra. Au passage d'un gué, nous voilà nez à nez avec les Fahavalos. Heureusement, Leitoka est là, on échange des compliments : « Comment va la petite famille? » quelques observations confidentielles sur les coups à faire, et on se sépare bons amis.

Nous arrivons au Betsiriry, la citadelle avancée des Sakalavas indépendants — inexpugnable derrière ses marais et ses grandes rivières. — C'est de là que partent les plus hardies expéditions; c'est là qu'on se rallie en cas d'échec, ou qu'on vient après le succès échanger les bœufs et les esclaves.

Le vieux chef Leckibobo « la Caille » a eu l'influenza; il se chauffe dans sa case à un rayon de soleil qui filtre par la porte entr'ouverte; assis sur une natte, tout nu, et couvert de poils blancs des pieds à la tête, on dirait la maque blanche du sud, le *Propithecus Verreauxii*. Il est très bienveillant : les blancs ne le visitent pas assez; pourtant il est venu récemment un missionnaire. « Quand tu le verras, fais lui mes compliments et dis-lui, s'il doit revenir me voir, qu'un petit esclave est encore le genre de cadeau que je préfère. »

Le vieux La Caille va nous faire escorter jusqu'à la côte.

Le petit voyage s'achève à l'hôpital de Nossy-Bé. Un créole, dans une salle à ma droite, se meurt d'un phlegmon. Un chercheur d'or, dans une autre salle, s'en va d'une maladie de foie. Ils poussent, toute la nuit, des cris étranges, des mugissements haletants : il en entendra d'autres l'année prochaine, le petit hôpital.

III

Tout le sud de Madagascar est habité par des tribus aussi indépendantes que les Sakalavas mais dont le nom n'a pas acquis de notoriété européenne : les Baras, les Tanala, les Antanosy, les Antandroï, les Mahafaby. C'est en voyages à travers leur pays que se sont écoulés mes derniers mois à Madagascar.

Nous partîmes de la baie de Saint-Augustin ; elle a bien changé depuis l'époque où elle était fréquentée par les baleiniers américains de joyeuse mémoire. Dans ce temps-là un Sakalava était roi du pays ; les libres citoyens des States l'appelaient King Georges et son fils Prince of Wales. Ce dernier existe encore et répond à l'appel de son nom ; il a même conservé l'habitude d'adresser aux nobles étrangers de passage cette phrase si cordialement hospitalière dans sa brièveté : « *Do you want a queen?* »

Mais le vrai chef du pays est depuis sept ans le Hova dont j'ai reçu la carte dorée sur tranche :

RAZAFINTSALANSA
Governora generali ny Finerenana.

Madagascar W. C.

Les débuts ont été plutôt durs : un jour qu'il s'était imprudemment écarté, le gouverneur général est rentré au fort avec trois balles dans le corps. Mais l'obstination prudente des Hovas a triomphé comme toujours.

Ce n'est pas à Razafintsalansa que j'ai affaire, mais à trois chefs Baras, qui sont venus le voir, et qui m'emmènent avec eux dans l'intérieur.

LES BARAS. — Nous arrivons chez eux après trois jours de marche. Ce sont bien les cousins des Sakalavas : mêmes physionomies, mêmes costumes, plus usés pourtant, plus rarement renouvelés : car les comptoirs de la côte sont éloignés et le chemin peu sûr.

Le bruit se répand qu'une caravane est arrivée chargée de toutes les richesses de l'Occident. Toutes les femmes accourent traînant la marmaille, faire un peu de « shopping ». Saïd ben Ahmad, mon interprète et chef de caravane, se révèle mon premier vendeur : « Regarde bien cette toile, ma petite mère, non mais regarde-la : tu peux envoyer ton mari à Firehenano, à Tullear, à Thory, il ne t'en rapportera pas de pareille. C'est beau, c'est solide, c'est durable ; et d'un bon marché ! Nous ne sommes pas comme ces voleurs de Hovas : nous sommes

un blanc, mesdames et messieurs, un vrai blanc du pays des blancs. Nous vous faisons des prix exceptionnels ; à quatre poulets la brasse de toile, à quatre poulets seulement ! Qui en veut ? »

Toute la journée on entend des coups de fusil lointains, c'est le siège de Sakarahy : je me fais dénombrer les forces des deux adversaires. Les assiégeants sont cinq ou six cents, les assiégés une cinquantaine ; on tire de part et d'autre une quinzaine de coups de fusil par jour et le bruit circulait avant-hier qu'un homme avait été tué dans l'armée assiégeante : — la guerre dure depuis trois mois.

En présence d'une résistance aussi acharnée l'assiégeant a fait appel aux Hovas qui ont envoyé une vingtaine d'hommes, en amis, en alliés, rien de plus.

Nous avançons tout doucement. Tous les quinze kilomètres nous passons les frontières d'un nouveau royaume. D'innombrables petits monarques m'offrent d'innombrables bœufs, qui me coûtent deux fois plus cher que si je les achetais, car je ne puis être en reste de générosité. Mes hommes s'arrondissent tous les jours, le bœuf leur fait de bonnes figures luisantes de graisse, et ma pacotille allégée ne leur fait plus mal à l'épaule.

MITSINJO. — Un village bénévolement concédé par un roi Bara aux colporteurs hovas ; un refuge où ils ont établi un dépôt de marchandises qu'ils protègent eux-mêmes. Scène de marchandage. Les Hovas sont, eux et leur pacotille, dans une case barricadée : l'acheteur à figure patibulaire est dehors : on cause par une des innombrables fentes, un guichet naturel. Quand on est d'accord, le troc se fait à la volée par la porte vite entr'ouverte et refermée de même.

Les Baras sont aussi indépendants que les Sakalavas, et pourtant voilà une scène qu'on ne verra jamais au Menabe. C'est que les Sakalavas habitent près de la côte et vont y acheter leurs cotonnades et leurs marchandises. Les Baras sont forcés de les attendre dans leurs montagnes et c'est le colporteur hova qui les leur apporte.

C'est ainsi que les Hovas étendent lentement leur influence ; de commerciale elle est devenue déjà diplomatique et militaire ; les voilà qui interviennent dans les querelles locales, à Sakarahy, sinon en maîtres du moins en voisins puissants dont on provoque l'arbitrage.

C'est l'expansion naturelle d'une civilisation supérieure.

De ma vie je n'ai été traité avec tant d'égards, et suivant toutes les vraisemblances je ne le serai jamais plus. On m'appelle « Sire » et la case où je daigne coucher un palais.

Ce matin, à l'aube, le village où j'ai dormi est envahi par cinquante-six Baras armés de pied en cap. A tout hasard je prends une forte position défensive dans une case en paille de riz. Voici ce dont il s'agit : ma personne est infiniment respectée; mais j'ai des porteurs sakalavas. « Les Sakalavas sont l'ennemi héréditaire : on va les massacrer. Tu ne veux pas? alors, rachète nous leurs vies, non pas avec tes marchandises, nous ne voudrions pas te faire tort d'un sou : mais avec les leurs ; il n'est pas possible que tous ces bagages soient à toi tout seul. Tu ne veux pas encore? s'il arrive malheur c'est toi qui nous auras fait sortir de notre caractère ». Au bout de deux heures de kabary, l'intervention de voisins effrayés de leur responsabilité me sauve d'un pillage pour aujourd'hui.

Mais c'est partie remise : on me repince quinze jours plus tard. Le complot est cette fois admirablement organisé, mes guides en sont et, grâce à leur connivence, une partie de mes bagages disparaît une belle nuit sans bruit, sans cris, sans bataille, en douceur. Entre cette agression et celle dont j'ai été victime l'année précédente, il y a la même différence qu'entre le vol à l'américaine et le brutal coup du père François. C'est que les Hovas sont tout près et qu'un meurtre attirerait peut-être des représailles. Car on sent en pays Bara la solidarité de l'Européen et du Hova : combien de fois m'a-t-on dit : « Vous autres Blancs et Hovas... »

Ihory : un Rova, une forteresse militaire, c'est-à-dire quelques jours de repos et de sécurité absolue : une trêve aux kabary aux difficultés bêtes, aux inquiétudes de tous les instants. Quand on a éprouvé ce sentiment profond de soulagement on

est fixé sur l'intérêt que méritent les tribus indépendantes. Le gouverneur m'apprend l'assassinat de M. Carnot et il ajoute gentiment en me versant une tasse de thé : « *All Europe is consternated !* » car il sait l'anglais. Par exemple il ne se rappelle pas bien le nom du nouveau président « un monsieur P...ierre...? » Mais sa fille, qui a reçu une excellente éducation, reprend vivement « Casimir-Perier. »

Une grande nouvelle : un autre Européen arrive, un autre voyageur : une lettre le précède et nous apprend son nom : c'est M. Eugène Wolf, l'explorateur allemand bien connu. Sa caravane débouche déjà là-bas dans le fond de la vallée ; en tête flotte un drapeau : voyons à la lorgnette, ce n'est pas le drapeau malgache, il y a trois couleurs, est-ce du noir ou du bleu foncé? En tout cas, les couleurs sont parallèles et non perpendiculaires à la hampe ; c'est bien le drapeau français ; et c'est la première fois qu'un particulier, à plus forte raison un étranger l'arbore à Madagascar. Wolf tient à sauvegarder la réputation qu'il s'est acquise dans l'Uganda, il reconnaît pour son compte notre protectorat.

Il me ramène cinq de mes hommes qui se sont enfuis pendant l'attaque de nuit la semaine dernière et que je demandais à tous les échos. Il a du vin, du pain, une foule de richesses comestibles et il m'en fait part pendant les huit ou dix jours que nous voyageons ensemble.

Il va bien, Wolf : ce que c'est que d'avoir conduit des caravanes d'un millier d'hommes en Afrique : par habitude acquise il a toujours l'air de croire qu'il a quarante soldats soudanais derrière lui. Un petit roi Tanala nous amène un veau. « Un veau ! quand tu reçois une visite comme la nôtre ; va me chercher ton plus gros bœuf tout de suite ou tu entendras parler de moi. » Jamais petit roi Tanala ne s'est entendu parler sur ce ton dans un pays où le blanc, toujours isolé, reste insinuant et diplomate pour ne pas dire plus. En marche, les porteurs de Wolf emboîtent le pas comme des grenadiers, pas un ne s'écarte. Tous les soirs ils ont à se construire un abri en feuillage : qui ne construit pas n'a pas sa ration de riz : c'est à cause du serein qui leur ferait mal aux yeux : naturellement les hommes construisent l'abri et ne couchent

pas dessous. Attendez qu'ils soient payés : si on les reprend à voyager avec ce blanc-là! et il peut compter qu'on lui enverra du monde!

LES ANTANOSY. — Une tribu à part, est-ce le mélange plus grand ou plus récent de sang arabe? Car Flacourt nous dit que de son temps tous les chefs étaient encore blancs. Ou bien les rapports incessants avec les blancs, depuis le XVIIe siècle — Fort-Dauphin est en pays Antanosy — jusqu'à nos jours? Car depuis la suppression de l'esclavage quelques Antanosy ont fait comme travailleurs engagés le voyage de Bourbon. Toujours est-il qu'ils sont bien supérieurs aux Baras ou aux Sakalavas. « Qu'es-tu allé faire chez les Baras? Ce sont des voleurs, ils n'aiment pas les blancs : nous au contraire nous sommes accueillants, hospitaliers. » Et c'est vrai, on se sent chez eux en sûreté absolue. — C'est une idylle; c'en est invraisemblable.

Ils sont doux et intelligents. Ce sont eux qui ont trouvé le nouveau caoutchouc du sud et qui l'exploitent ; ils en ont oublié leurs rizières envahies par la mauvaise herbe : ils ne vivent plus que pour le caoutchouc ; on les rencontre en bandes sur toutes les routes, chargés de boules. — A la côte, une profession nouvelle s'est créée parmi eux, celle de l'Antanosy qui connaît la balance, la mystérieuse balance du blanc. En cas de contestation on l'appelle : il ne sait pas ce que c'est qu'un kilo ; mais il compte avec son ongle les petites barres du fléau, il sait la somme d'argent qui correspond à chaque division, il compte lentement, il recommence, il ne se trompe pas de deux sous.

Les rois ont un sentiment très vif de la supériorité que la civilisation européenne a donnée aux Hovas. Ils voudraient suivre la même politique et fixer le blanc. « Reste chez nous, nous te bâtirons une belle petite case. » Mais ils sont très nombreux et trop petits — trente-quatre rois pour cinquante mille sujets, et se détestant les uns les autres, perpétuellement en guerre. — Le roi Befanatrika, surnommé le querelleur, commença la guerre très régulièrement en février ; on se battait avec le village voisin tous les matins : dans l'après-midi, Befanatrika réunissait son peuple et publiait oralement

le bulletin de la bataille : ça durait six mois, puis on s'interrompait pour planter le riz et on recommençait l'année suivante. De victoire décisive, jamais. Ces exemples-là font comprendre les longueurs du siège de Troie ou de Véies.

Il sera difficile de s'appuyer sur un peuple aussi divisé.

Grâce à une escorte d'Antanosy j'ai pu traverser les Antandroy, ce qu'il y a de mieux en fait de tribu indépendante. L'accueil a été plutôt froid : en général on ne nous a pas laissés entrer au village, on n'a rien voulu nous vendre.

Exceptionnellement nous couchons dans un village : le soir descend, les bœufs rentrent, les moutons. Mais les deux enfants qui gardaient les moutons ne rentrent pas, ils ont été enlevés, on ne sait par qui. Le chef m'envoie une députation. — Toi qui es comme tes pareils un sorcier puissant, tu vas pouvoir nous indiquer les voleurs. — Hélas! non, il n'y a chez nous que les fortes somnambules qui lisent ces choses dans le marc de café. Cependant on entend la nénie de la mère : « Mes petits! mes petits! »

Nosy Vé. — Une escale des Messageries maritimes : les crédits sont votés, Tananarivo est évacué, je rentre. En face, tout près s'étend la côte Mahafaly, le dernier coin inexploré de Madagascar. On peut passer chez les Antanosy, chez les Baras, à la rigueur chez les Sakalavas et les Antandroy. Mais chez les Mahafaly, l'entreprise a été tentée vingt fois et a toujours échoué. Ils ferment obstinément leur pays, et d'eux ou des Hovas qui l'ont ouvert, les plus intelligents de leurs intérêts n'ont peut-être pas été ceux qu'on pense. Combien de temps pourront-ils garder cette attitude maintenant que l'ennemi va être dans la place?

— « Comment va-t-on chez toi? demandait à un Mahafoly le résident de France à Nosy Vé. — Pas mal en attendant que vous nous fassiez couper le cou par les Hovas. »

Ce n'est déjà pas si bête pour un sauvage.

E.-F. GAUTIER.

L'Administrateur-Gerant : ÉMILE NORBERG.

L'ANGELUS[1]

I

La pendule sonna six heures et la comtesse de Brémontal, quittant des yeux le livre qu'elle lisait, les leva vers le cadran d'un beau cartel Louis XVI accroché sur le mur; puis, d'un lent regard elle parcourut son grand salon sombre malgré les quatre lampes, deux sur la table, où beaucoup de livres traînaient, et deux sur la cheminée. Un feu de bûches, flambant dans l'âtre, un feu de campagne, un feu de château, jetait aussi une lueur à éclats sur les murs, éclairant des tapisseries à personnages, des cadres dorés, des portraits de famille et les hauts rideaux, d'un rouge foncé, qui voilaient et drapaient les fenêtres. Malgré toutes ces lumières, la vaste pièce était triste, un peu froide, pénétrée par l'hiver. On sentait du dehors l'âpre rigueur de l'air et le souffle du vent, glacé par le tapis de neige étendu sur la terre, qui faisait craquer les arbres du parc.

1. En publiant aujourd'hui *l'Angelus*, tel qu'on l'a retrouvé dans les papiers de Maupassant, nous prions sa famille d'agréer, encore une fois, l'hommage de notre sympathie et de notre gratitude.

La comtesse se leva; de sa démarche un peu lente, un peu traînante de jeune femme enceinte, elle vint s'asseoir devant le foyer et tendit ses pieds à la flamme. Les bûches embrasées lui jetèrent à la face l'émanation de leur vive chaleur, une sorte de caresse brûlante et même un peu brutale, tandis qu'elle sentait en même temps son dos, ses épaules et sa nuque tressaillir encore sous le frisson de l'atmosphère de mort, dont cet hiver terrible enveloppait la France. Cette sensation du froid glissait partout en elle, entrée dans son âme autant que dans son corps, et à cette angoisse physique se joignait celle de l'immense catastrophe abattue sur la Patrie.

Torturée par ses nerfs, ses soucis, ses atroces pressentiments, madame de Brémontal se leva de nouveau. Où est-il à cette heure, lui, son mari, dont elle n'a reçu depuis cinq mois aucune nouvelle? Prisonnier des Prussiens ou tué? Martyrisé dans une forteresse ennemie ou enterré dans un trou, sur un champ de bataille, avec tant d'autres cadavres que la chair décomposée est mêlée à la chair des voisins et tous les ossements confondus.

Oh! quelle horreur! quelle horreur!

Elle marchait maintenant de long en large dans le grand salon silencieux, sur ces épais tapis qui mangeaient le bruit léger de ses pas. Jamais elle n'avait senti peser sur elle encore une détresse aussi épouvantable. Qu'allait-il arriver de nouveau? Oh! l'affreux hiver, hiver de fin du monde qui détruisait un pays entier, tuant les grands fils des pauvres mères, espoir de leurs cœurs et leur dernier soutien, et les pères des enfants sans ressources, et les maris des jeunes femmes. Elle les voyait agonisants et mutilés par le fusil, le sabre, le canon, le pied ferré des chevaux qui avaient passé dessus, et ensevelis en des nuits pareilles, sous ce suaire de neige taché de sang.

Elle sentit qu'elle allait pleurer, qu'elle allait crier, écrasée par la peur de l'inconnaissable lendemain, et elle regarda l'heure de nouveau. Non, elle n'attendrait pas seule le moment où son père, le curé du village et le médecin allaient venir, car ils devaient dîner chez elle. Mais pourraient-ils seulement sortir de leurs maisons et parvenir au château? Son père surtout l'inquiétait. Il devait suivre dans son coupé le bord de la Seine, sur le chemin de halage, pendant plusieurs kilo-

mètres. Le cocher était vieux et sûr, connaissant la route comme la connaissait son cheval; mais cette nuit-là semblait prédestinée aux malheurs. Les deux autres invités, habitués de presque tous les soirs d'ailleurs, avaient à passer le fleuve en bateau, c'était pis encore. Jamais la glace n'arrêtait le courant en cet endroit où le flot de la mer, à qui rien ne résiste, montait à chaque marée: mais d'énormes glaçons charriés dans le remous descendaient de la haute France et pouvaient chavirer la barque du passeur.

La comtesse revint vers la cheminée, prit le cordon de sonnette et tira.

Un ancien domestique parut. Elle lui dit :

— Le petit ne dort pas encore?

— Je ne crois pas, madame la comtesse.

— Dites à Annette de me l'amener, j'ai envie de l'embrasser.

— Oui, madame la comtesse.

Le serviteur sortait, elle le rappela :

— Pierre !

— Madame la comtesse.

— Est-ce qu'il n'y a pas de danger pour M. Boutemart à venir au bord de l'eau, en voiture, par un temps comme celui-ci?

Le vieux Normand répondit :

— Aucun, madame la comtesse. Le cocher Philippe et son cheval Barbe sont bien apaisés tous les deux, et ils savent le chemin, pour sûr.

Rassurée sur le sort de son père, elle demanda encore :

— Et les gens de La Bouille, MM. le curé et le docteur Paturel, est-ce qu'ils peuvent traverser l'eau sans péril au milieu des glaçons qui flottent?

— Oui, oui, madame la comtesse : le père Pichard est un malin qui ne craint pas les banquises. Et puis il a un gros bateau d'hiver où il fait passer une vache ou un cheval à l'occasion.

— Bon, dit-elle. Faites descendre mon petit Henri.

Elle se rassit devant sa table, et ouvrit un livre.

C'étaient *les Contemplations* et elle tomba, par hasard, sur ces vers, fin de *la Fête chez Thérèse :*

La nuit vint; tout se tut; les flambeaux s'éteignirent;
Dans les bois assombris les sources se plaignirent ;

Le rossignol, caché dans son nid ténébreux,
Chanta comme un poète et comme un amoureux.
Chacun se dispersa sous les profonds feuillages,
Les folles en riant entraînèrent les sages ;
L'amante s'en alla dans l'ombre avec l'amant ;
Et, troublés comme on l'est en songe, vaguement,
Ils sentaient par degrés se mêler à leur âme,
A leurs discours secrets, à leurs regards de flamme,
A leur cœur, à leurs sens, à leur molle raison,
Le clair de lune bleu qui baignait l'horizon.

Le cœur de la comtesse se serra à la pensée qu'il y avait de ces nuits-là, et d'autres comme celle-ci. Pourquoi ces contrastes, cette douceur charmeuse et cette férocité de la nature ?

La porte s'ouvrit, elle se leva, et une jeune bonne, une belle Normande à la chair fraîche, fit entrer, en le tenant par la main, un petit garçon de quatre ans que ses cheveux bouclés et blonds couronnaient comme une lumière frisée sous le reflet des lampes.

— Vous me le laisserez jusqu'à l'arrivée de ces messieurs, dit la comtesse.

Et quand la femme de chambre fut partie, elle assit sur ses genoux l'enfant et le regarda dans les yeux. Ils se sourirent de ce sourire unique, inexprimable, qui échange de l'amour entre la maman et le petit, de cet amour qui est le seul indestructible, qui n'a point d'égal et de rival.

Puis, ouvrant ses bras, elle lui prit la tête et l'embrassa. Elle l'embrassa sur les cheveux, sur les paupières, sur la bouche, en frissonnant, de la nuque au bout des doigts, de cette joie délicieuse dont tressaillent les fibres des vraies mères.

Puis elle le berça tandis, qu'il la tenait par le cou. Il demanda de sa voix fine :

— Dis, maman, est-ce que papa reviendra bientôt ?

Elle le saisit, le serra contre elle comme pour le défendre, le garantir de ce danger monstrueux et lointain d'une guerre qui pourrait le réclamer à son tour.

Et elle murmura, en le baisant encore :

— Oui, mon chéri, dans quelque temps. Oh ! mon amour,

quelle chance que tu sois tout petit ! Ils ne peuvent pas te prendre encore, les misérables.

De quels misérables voulait-elle parler ? Elle n'aurait pas su le dire.

Mais voilà que l'enfant, dont l'oreille était très fine, distingua au loin dans la nuit un léger bruit de clochette.

— V'l'à g'and-papa ? dit-il.

— Où çà vois-tu grand-papa ? dit la maman.

— C'est le guerlot de son dada.

Elle entendit aussi et, une inquiétude de moins au cœur, elle allongea les jambes, comme soulagée, reposée soudain.

Ils écoutaient tous les deux maintenant le tintement plus distinct et les coups de fouet du cocher retentissant sur la neige, qui annonçaient leur arrivée.

Une minute plus tard, la porte s'ouvrait devant un vieux monsieur qui avait gardé un air frais dans sa belle personne soignée, ses joues claires et ses favoris blancs qui brillaient comme de l'argent.

Il était grand, un peu gros, avec un air fortuné. On l'appelait encore le beau Boulemart. C'était le type du commerçant, de l'industriel normand ayant fait une grosse fortune. Rien n'atteignait sa belle humeur, son inaltérable sang-froid, son absolue confiance en lui. Depuis la guerre une seule chose l'attristait profondément, c'était de ne plus voir fumer sur le ciel les quatre cheminées de ses deux grandes usines où il s'était enrichi par les produits chimiques. Il avait cru d'abord à la victoire avec cette solide et vantarde confiance de chauvin dont tout bourgeois français était gonflé avant cette fatale année de 1870. Maintenant, pendant ces défaites sanglantes, ces débâcles, ces retraites, il murmurait avec la conviction inébranlable d'un homme qui a réussi sans cesse en ses projets : « Bah ! c'est une rude épreuve, mais la France se relève toujours. »

Sa fille courut à lui, les bras ouverts, tandis que le petit Henri lui saisissait une main. Beaucoup de baisers furent échangés. Elle demanda :

— Rien de nouveau ?

— Si. On dit que les Prussiens sont entrés à Rouen aujourd'hui. L'armée du général Briant s'est repliée sur le

Havre par la rive gauche. Elle doit être maintenant à Pont-Audemer. Une flotte de chalands et de bateaux à vapeur l'attend à Honfleur pour la transporter au Havre.

La comtesse frémit. Comment! les Prussiens étaient si près, dans le pays, à Rouen, à quelques lieues!

Elle murmura :

— Mais nous courons un grand danger, mon père.

Il répondit :

— Il est certain que nous ne sommes pas absolument en sécurité. Mais ils ont l'ordre de respecter toujours l'habitant inoffensif et les maisons qui n'ont pas été abandonnées. Sans cette règle, toujours observée par eux, je serais venu m'installer ici. Mais un vieux homme comme moi ne te servirait pas à grand'chose et je puis sauver mes usines. Qu'ils me trouvent ou qu'ils ne me trouvent pas près de toi, comme il ne faut ni résister ni faire le méchant, il y a plus de risques à quitter Dieppedalle qu'à venir ici.

Elle murmura, effrayée, effarée :

— Mais moi, toute seule dans ce château, je perdrais la tête au milieu de ces sauvages.

Comprenant en vérité qu'il était impossible de laisser sa fille seule sous cette terrible menace imminente, car il n'y avait pas encore songé, et cette idée, pour la première fois, le frappait fortement, il répondit :

— Tu as raison, tout de même. Ce soir il n'y a pas de danger, car ils ne vont pas s'aventurer la nuit de leur arrivée dans ce pays inconnu. Je retournerai à Dieppedalle prendre toutes mes dispositions, et, demain, je viens coucher ici, et j'y reste jusqu'à la fin de l'occupation.

Elle l'embrassa, sachant par sa fine observation de femme, qui le connaissait bien, quel immense sacrifice il lui faisait en abandonnant ses usines, et elle dit :

— Merci, papa.

La petite bonne Annette entra, venant chercher l'enfant: et le regard de M. Boutemart sur elle, celui plus discret, presque imperceptible, que la rusée Normande lui rendit, firent monter un peu de rouge sur les joues pâles de la comtesse, car elle commençait à soupçonner l'attention de son père pour la servante, et le consentement de celle-ci.

Depuis la mort de sa femme, arrivée voici juste neuf ans, M. Boutemart, qui ne quittait jamais Dieppedalle et ses établissements chimiques, avait eu dans le pays quelques relations, découvertes par hasard, révélant chez lui des goûts faciles, presque vulgaires, et dont madame de Brémontal souffrait beaucoup, dans son orgueil de fille et dans cette petite vanité nobiliaire, très légère, entrée en elle quand elle devint comtesse et châtelaine du pays.

Le petit Henri embrassa sa mère et son grand-père, puis s'en alla en envoyant encore des baisers de la main.

Comme il sortait, la cloche de la porte d'entrée tinta, annonçant l'arrivée des deux derniers convives. Ils parurent. L'abbé Marvaux entra le premier, grand, maigre, très droit, avec une figure marquée de rides profondes sur le front et sur les joues. On voyait, on devinait que cet homme avait souffert beaucoup, et qu'il devait être aussi rongé par une âme de penseur triste, une de ces âmes qui font de bonne heure aux visages des masques de fatigue.

D'origine noble, car il se nommait M. de Marvaux, il était un peu cousin, de très loin, des Brémontal. Il avait commencé sa vie dans la carrière militaire, autant pour occuper son désœuvrement que pour répondre à un besoin d'action violente, de lutte et de vague héroïsme, qu'il sentait en lui. Instruit, nourri de philosophie, il éprouva bientôt un grand ennui de l'existence oisive des garnisons, et ce fut avec plaisir qu'il partit, en 1859, pour la campagne d'Italie. Il prit part, bravement, à plusieurs batailles, mais par un bizarre revirement d'esprit, par une de ces étranges anomalies qui mettent parfois dans les êtres les instincts les plus opposés et les plus contradictoires, la vue de ces massacres, de ces troupeaux d'hommes broyés par les mitrailles, lui donna bientôt la haine et l'horreur de la guerre. Il y fut pourtant remarqué, décoré, et y obtint le grade de capitaine ; mais, une fois la campagne finie, il donna sa démission.

Après quelques années de vie libre occupée par des études et des lectures, et des brochures publiées, car il aimait les choses de la pensée, il rencontra une jeune veuve qui lui plut, et l'épousa. Il en eut une fille : puis la mère et l'enfant moururent, dans la même semaine, de la fièvre typhoïde.

Que se passa-t-il en lui? Quel mysticisme étrange s'éveilla dans son esprit après cet événement lugubre? Il entra dans les ordres et se fit prêtre; mais, à partir du jour où il fut vêtu de la soutane noire, il ne porta plus jamais son ruban rouge gagné sur le champ de bataille, et il l'appelait sa tache de sang.

Il aurait pu avoir, dans cette carrière nouvelle, un bel avenir sacerdotal : il préféra rester curé de campagne en son pays d'origine. Peut-être aussi l'indépendance de son caractère, la hardiesse de sa parole, le rendirent-elles suspect à l'évêché. Car il tint tête à l'évêque, plusieurs fois, en des discussions théologiques et dogmatiques, et, comme il était fort érudit et fort éloquent, il triompha dans ces luttes.

Sans ambition, d'ailleurs, revenu de tout, il se décida ou se résigna à vivre dans ce beau pays qu'il adorait, et, comme il possédait une certaine fortune, il y fit beaucoup de bien. On l'aima, on le respecta. Il devint un prêtre généreux, secourable à tous, unique dans la contrée, que la vénération populaire protégea et défendit contre la malveillance croissante et les suspicions de ses supérieurs.

Le docteur Paturel qui le suivait était un petit homme bedonnant, qui aurait été tout à fait chauve s'il n'avait gardé sur les tempes, au bord du crâne, deux plaques de cheveux blancs frisés pareilles à deux houppes à poudre de riz.

Dès qu'ils furent entrés, on annonça le dîner servi, et la comtesse de Brémontal, prenant le bras du médecin, passa dans la salle à manger.

A peine assis devant son assiette de potage, le prêtre demanda :

— Vous savez qu'Ils sont à Rouen.

Des « oui » murmurés lui répondirent. Puis M. Boutemart interrogea :

— Avez-vous des détails récents?

— Quelques-uns. Les trois corps de l'armée envahissante se sont présentés, juste au même moment, à trois portes de la cité, et les avant-gardes se sont rencontrées place de l'Hôtel-de-Ville, presque à la même minute.

Le médecin ajouta :

— J'étais hier à Bourg-Achard quand j'ai vu passer l'armée française en retraite.

Et ils discutèrent sur une masse de détails, à mi-voix, comme s'ils eussent senti quelque part autour d'eux la présence redoutable des vainqueurs.

— Aujourd'hui, dit le prêtre, voici la première fois, depuis que j'ai quitté l'armée, que je regrette de n'être plus soldat.

La jeune femme demanda, secouée d'angoisse :

— Croyez-vous qu'ils viennent par ici?

L'abbé Marvaux l'affirma, puis reprit :

— Vous êtes encore sans nouvelles de votre mari, madame la comtesse?

Elle murmura désespérée :

— Oui, monsieur le curé.

Mais Boutemart, toujours convaincu que les événements qui le touchaient finiraient par bien tourner, ajouta :

— Bah! il est prisonnier. Il reviendra après la guerre.

La comtesse balbutia :

— Prisonnier... ou mort.

Son père, que les idées tristes agaçaient, eut un frémissement d'impatience.

— Pourquoi te fais-tu des inventions pareilles? Tu vis dans l'attente du malheur comme s'il n'y avait que cela sur la terre.

L'abbé Marvaux murmura :

— Il n'y a guère autre chose, pourtant, monsieur, quand on y regarde de bien près. Songez à la France en ce moment.

Boutemart n'y consentit pas.

— Mais non, mais non : tenez, moi, je n'ai jamais été malheureux.

Sa fille lui dit tristement :

— C'est que tu n'as désiré et cherché que la fortune. Tu l'as eue.

Il se mit à rire.

— Parbleu! On a tout avec la fortune. Le reste est de la blague. Mais, dans le cas qui nous occupe, il est indubitable que les listes des morts ont été presque partout établies et communiquées déjà aux familles. Quant aux prisonniers, on ne peut pas les connaître.

Elle gémit :

— Il y a aussi les disparus.

Et Boutemart, avec à-propos, répliqua :

— Ce sont les revenants de demain.

Le médecin prit part à la conversation.

— Moi, j'ai assez de chance, dit-il, je sais où se trouve mon fils. Il est à l'armée de Faidherbe, et nous échangeons des lettres. Puis j'ai encore eu la veine qu'il fût reçu docteur avant la guerre, et les médecins n'ont pas grand'chose à craindre à l'armée. Mais tout ce que je dis n'empêche pas ma femme d'être dans un état affreux, car elle l'aime tant, son cher Jules.

Il fit l'éloge de son fils, dont les études médicales à Paris avaient été si brillantes que ses professeurs, après le doctorat passé, l'avaient engagé tous ensemble à continuer jusqu'à l'agrégation. Ah! en voilà un qui ne moisirait pas en province, ce petit-là. Il serait un grand médecin, un grand médecin de la capitale.

Et la conversation traîna sur des sujets quelconques, paralysée par cette idée de l'invasion qui planait.

Après que les hommes eurent pris leur café et fumé leurs cigares, ils revinrent au salon, près de la comtesse, qui brûlait ses pieds au feu. Elle avait froid partout, dans le cœur et dans le corps.

M. Boutemart parla le premier de s'en aller. Ses usines le préoccupaient et il demanda sa voiture à neuf heures et demie sous prétexte que par ce temps il ne fallait pas rentrer trop tard. Les deux autres l'imitèrent, chaussant des espèces de bottes pour gagner, à travers la neige, le bac du bord de la Seine, et la comtesse resta seule.

Elle feuilleta quelques livres sans y prendre intérêt, comprenant à peine ce qu'elle lisait. Elle choisit dans ses poètes les pièces de vers auxquelles elle revenait le plus souvent. Elles lui parurent banales, inutiles, décolorées ; et elle se rassit devant le feu. Allait-elle se coucher? — non — pas tout de suite, car elle ne dormirait pas ; et elle les connaissait, ces interminables insomnies que mesurent, en les rendant douloureuses comme une agonie nocturne de l'esprit et du corps, les tintements réguliers du timbre de la pendule.

Alors elle songea. Des souvenirs lui revenaient, d'elle et d'autrefois, ces souvenirs intimes, évoqués dans les heures lugubres, confidences sur soi-même, qu'on ne fait qu'à soi.

Elle se rappelait son enfance dans ce même pays, dans la maison des parents à Dieppedalle, bâtie devant les établissements, sa mère, sa bonne mère, sa mère chérie, qu'elle avait vue mourir. Et elle pleurait, les yeux sous ses mains.

Son père, petit commerçant d'abord, héritier d'un grand terrain au bord de la Seine, et d'une fabrique d'acides et de vinaigres artificiels, avait fini par gagner une très grosse fortune dans les produits chimiques. Il avait épousé la fille d'un officier du premier Empire, jeune personne jolie, indépendante et poétique, comme on l'était à cette époque. Un peu mélancolique, aussi, après cette union qui ne contentait pas absolument son rêve de jeunesse, elle se consola dans son amour de ce qu'on appelait alors « la Nature » en donnant à ce mot un sens aujourd'hui presque oublié. Elle aima ce pays superbe, planté d'arbres et arrosé d'eau, cette côte, au pied de laquelle fumaient les cheminées de son mari, mais qui portait aussi sur son faîte l'admirable forêt de Roumare allant de Rouen jusqu'à Jumièges. Elle se fit en outre une bibliothèque de romans, de philosophes, de poètes, et elle passa sa vie à lire et à songer. Le soir, au crépuscule, se promenant le long de la Seine pleine d'îles vertes empanachées de grands peupliers, elle récitait à mi-voix, pour elle, pour elle toute seule, des vers de Chénier et de Lamartine. Puis elle s'enthousiasma de Victor Hugo, elle adora Musset. Étant devenue mère d'une fille, elle l'éleva avec une tendresse ardente, une tendresse augmentée sentimentalement par toute la littérature dont elle était nourrie.

L'enfant grandit, très semblable à sa mère, charmante et intelligente. On les enviait dans Rouen et on disait de madame Boutemart : « C'est une personne de grande valeur. »

La fillette, dont elle faisait l'éducation, avec un soin passionné, aidée d'une institutrice, était déjà à seize ans une jeune personne qui avait l'air d'une petite femme, une brunette, aux yeux violets, de la couleur exacte des fleurs de pervenche, nuance si rare.

Et l'enfant presque adulte, à qui sa mère avait permis beaucoup de lectures déjà, développait de la même façon sa jeune âme et sa sensibilité naissante. Elle ouvrait parfois, en cachette, les autres livres, ceux qu'on ne lui permettait point,

et elle savait déjà par cœur certains vers qui lui semblaient doux comme des parfums, des sons de musiques ou des souffles de vent.

Ces gens étaient heureux tout à fait ou presque tout à fait, quand, par un hiver très froid, madame Boutemart, après une promenade trop longue dans la forêt pleine de neige, dut prendre le lit, atteinte d'une fluxion de poitrine qui l'emporta en une semaine.

Resté seul avec sa fille, le père se demanda s'il ne fallait pas la garder près de lui, car il serait bien seul, bien abandonné, dans cette campagne, au milieu de ses ouvriers et de ses machines.

Mais sa sœur, veuve sans enfant d'un ingénieur des ponts et chaussées, et riche d'une aisance suffisante, consentit à quitter Paris pendant quelques mois pour venir les passer près de lui et atténuer ainsi les premières atteintes du chagrin et de l'isolement.

C'était une femme d'esprit pondéré autant que son frère et de sens rassis, qui avait toujours tiré des événements et des choses le plus de parti possible. Tranquille sur son sort, ayant passé la quarantaine et douée d'une nature calme, elle ne demandait rien de plus au destin.

Elle s'éprit vite de sa nièce, et quand Boutemart lui parla de garder la jeune fille près de lui, elle l'en dissuada de toute sa force en lui représentant que Germaine deviendrait, aux jours du mariage, une personne fort recherchée. Il fallait avant tout achever son instruction et son éducation aussi parfaitement que possible. Cela ne pouvait se faire qu'à Paris. Elle serait un très beau parti et il fallait qu'elle n'ignorât rien de ce qu'elle devait savoir, comme connaissances sérieuses pour commencer, et puis comme arts d'agrément, danse, musique, et tant de choses encore qui complètent la dot d'une fille riche. Il la mettrait donc dans une grande maison d'éducation, et la tante se chargeait de l'aller voir souvent, très souvent, de la faire sortir toutes les semaines, et même de la garder quelques jours chez elle, de temps en temps.

Cette femme, dont le mari avait rempli de hautes fonctions au ministère des travaux publics, garda dans son veuvage de belles relations, et elle était fort bien vue. Son frère, comprenant tous les avantages de cette combinaison, l'accepta donc,

et la tante, au commencement du printemps, emmena sa nièce avec elle.

Elle la fit entrer dans une de ces élégantes pensions mondaines où l'on élève les orphelines bien nées, et où l'on garde des étrangères opulentes pendant que les parents voyagent. Elle y eut un joli logement, une femme de chambre et des professeurs de choix. Elle suivit aussi des cours en ville, ces cours de demoiselles où la moitié des jeunes filles de Paris se rencontrent et font connaissance pour plus tard, celles de la bourgeoisie et celles de la noblesse, les demi-riches, les riches et les très riches.

Sa tante la vint chercher pour faire des promenades, la distraire, lui montrer la ville, les monuments, les musées. La cruelle mélancolie dont Germaine demeurait pénétrée depuis la mort de sa mère parut enfin s'atténuer un peu. Ses jolis yeux, aux paupières devenues souvent rouges de larmes par le souvenir de sa bien-aimée maman, retrouvèrent leur fraîcheur violette.

Cependant elle pensait beaucoup à la maison de Dieppedalle, au père resté seul, et elle regrettait l'espace, la campagne et la liberté.

Elle connut déjà cette petite nostalgie invincible des dépaysés, dont souffrent, quand ils sont emprisonnés dans les cités, par leur devoir ou leur profession, presque tous ceux dont les poumons, les yeux et la peau ont eu pour nourriture première le grand ciel et l'air pur des champs et dont les petits pieds ont couru d'abord dans les chemins des bois, les sentes des prés et l'herbe des rives.

De même les enfants de Paris exilés en des professions ou des fonctions provinciales souffrent, toute leur vie, comme d'une privation physique, du besoin irrésistible des trottoirs et des grandes rues peuplées de monde.

Quand vint le moment des vacances, Germaine partit avec bonheur pour la Normandie, et ce fut une peine pour son cœur, lorsqu'à l'automne, elle revint à Paris. Elle y passa trois hivers, de seize à dix-neuf ans. M. Boutemart la reprit alors afin d'adoucir son isolement de veuf.

Puis un projet de mariage lui était venu pour sa fille. Il savait son goût prononcé pour la campagne où elle avait été

élevée, et il trouvait lui-même un grand avantage, un avantage de bien-être, d'affection, de sentiment, de gâteries, d'égoïsme satisfait jusqu'à la fin de sa vie, s'il découvrait le moyen de la fixer et de la garder dans son voisinage.

Or, il était d'ordinaire habile à les dénicher partout autour de lui, les moyens dont il avait besoin.

Il connaissait depuis longtemps par des relations de conseil général, dont ils étaient membres tous les deux, de voisinage et de chasse, un de ses voisins, le comte de Brémontal, propriétaire du château du Bec à Sahurs, en face de La Bouille, à quelques kilomètres seulement de Dieppedalle. C'était un homme de vingt-huit ans, orphelin de père et de mère, maître d'une très belle fortune foncière, fort bien de sa personne, excellent cavalier et grand chasseur. Toute son ambition et son plaisir dans la vie consistaient à bien administrer ses vastes propriétés, à faire de l'élevage et de la culture. Il s'y entendait fort bien, animé par cet amour du terroir si fort dans les cœurs normands. Il avait de l'esprit, l'esprit du pays, un peu lourd, mais gai, et un air très comme il faut, même distingué, de gentilhomme campagnard, capable de faire bonne figure partout.

Boutemart le choya, le cajola, le séduisit, devint son ami, son compagnon de chasse et de plaisir. Ils dînèrent l'un chez l'autre souvent, et quand la jeune fille rentra tout à fait chez son père, elle y trouva cet agréable voisin installé presque comme chez lui.

Il lui parut fort bien. Elle lui sembla charmante. Montant tous les deux à cheval ensemble ils firent de longues excursions dans la forêt de Roumare, toujours suivis d'un groom pour respecter tous les préjugés.

On organisa des promenades, des parties de campagne, des fêtes champêtres avec toutes les familles convenables du pays. Il s'éprit d'elle enfin, fit sa cour et éveilla bientôt ce désir de plaire, de séduire, de conquérir, qui dort dans le cœur des jeunes filles. Elle fut aimable, puis coquette, et il l'aima très ardemment en homme simple qu'il était. Il fit sa demande de mariage après six mois d'assiduités. Germaine consultée l'agréa, et le père dit « oui » de tout son cœur.

Ce fut un bon ménage à qui vint un fils seulement après cinq ans d'union.

La comtesse s'éprit pour son enfant d'un amour maternel extrême. Ce fut en elle la révélation d'un instinct puissant, insoupçonné jusque-là dans sa chair, et elle en désira d'autres.

Elle avait envie surtout d'une fille, pour l'élever suivant son âme, ses goûts, son idéal de femme.

Son désir ne se réalisant pas vite, elle s'attrista, s'inquiéta, et, troublée devant cet insaisissable rêve, adressa au ciel sa plainte d'épouse. Une espèce de dévotion particulière et mystique la poussa vers Marie, patronne des mères. Elle ne l'implorait pas, comme implorent les fanatiques, avec des mots et des formules, mais elle lui envoyait du fond du cœur une constante et tendre prière.

Ce n'était pas une dévote ; elle n'était pas même ardemment croyante, ayant été élevée entre un père indifférent à ces choses et une mère presque incrédule. Madame Boutemart, en effet, née à l'époque où les grandes luttes morales, philosophiques et religieuses de la Révolution avait fait disparaître les croyances pieuses dans beaucoup de familles, garda toute sa vie les opinions indépendantes que lui inculqua son père.

Sa fille Germaine fut cependant baptisée et fit sa première communion, mais elle ne reçut ensuite de sa mère aucune doctrine et aucune ferveur religieuses.

Or, quand elle devint orpheline et alla passer trois ans dans l'élégante pension de Paris où elle compléta son éducation dans tous les genres, on lui donna de la Foi chrétienne comme de l'histoire et de la musique. Le prêtre directeur, chargé de conduire à Dieu les âmes de ces demoiselles, était un homme habile, insinuant, persuasif et dominateur. Quand il découvrit les croyances indécises et nonchalantes de Germaine, il s'attacha à la convertir avec une ténacité de missionnaire. Il réussit seulement à en faire une demi-fervente, qui crut bientôt de tout son cœur et de toute son imagination à la si touchante légende chrétienne.

Elle eut des accès de tendresse sentimentale et de doux élans de piété vers le Sauveur et sa mère, la Vierge, mais elle ne fut jamais dominée par les pratiques du culte, qu'elle estimait faites pour le peuple. Elle s'y prêta cependant de bonne volonté, suivit la messe du dimanche, et remplit ses devoirs obligatoires autant par conscience que par tenue.

Donc, à la Vierge Marie, mère du Christ, elle demandait un enfant, une fille; elle ne fut point exaucée, et la guerre de 1870 déclarée brusquement eut plus d'influence pour satisfaire ce vœu que ses implorations au ciel.

Quoique dégagé des obligations du service militaire, M. de Brémontal, patriote ardent, à la première nouvelle de la France en danger, voulut s'engager et partir. Germaine qui l'aimait bien, sans grande passion, mais en compagne fidèle et dévouée, bien plus mère que femme, eut une peur affreuse de le perdre, car elle ne désirait rien autre chose que de finir sa vie près de lui, dans ce château qui lui plaisait, dans ce pays qu'elle adorait, avec des enfants autour d'elle.

La pensée des dangers qu'il allait courir, la possibilité de sa mort, l'inquiétude dont elle souffrait pendant cette absence périlleuse, lui firent décider de tout tenter, de tout faire, de tout inventer pour anéantir sa résolution.

Que fit-elle? Ce que toute femme jolie et jeune eut essayé: elle redevint tendre, avec des subtilités de coquetterie si souples qu'il y fut pris comme à un amour nouveau. Elle retrouva, pour le mari que son cœur poussait vers un grand devoir, des séductions inattendues d'épouse, qui s'attache et se donne comme une maîtresse éprise.

Jamais elle n'avait été cela pour lui, jamais il n'avait senti venir d'elle cette séduction troublante, ce charme si captivant des baisers qui font tout oublier et consentir à tout. Et il découvrait soudain cet abandon passionné dans sa femme, avec un étonnement ravi. Conquis, il céda d'abord à toutes les tendresses, à toutes les caresses, à toutes les adresses d'amour dont elle l'enlaçait et l'enchaînait.

Mais, quand la déroute des armées françaises devint irréparable, quand les grands désastres furent connus, quand la ruine du pays fut imminente, son cœur de gentilhomme patriote battit plus fort que son cœur d'amant. Fils d'anciens seigneurs normands, héritier de leur bravoure et de leur aventureuse audace, il sentit, il comprit qu'il devait donner l'exemple du courage autour de lui, et il s'en alla brusquement un matin, avec des larmes dans les yeux et du désespoir dans l'âme.

Pendant plusieurs semaines elle reçut des lettres de son

mari, et elle apprit qu'il avait pu rejoindre l'armée du général Chanzy qui luttait encore. Puis toute nouvelle cessa. Puis elle tomba malade, et voilà qu'un jour, ce qui à tout autre instant lui aurait été un si grand bonheur lui fut révélé par le docteur Paturel appelé en consultation. Elle allait devenir mère.

Oh! quels mois terribles elle passa, cinq mois d'angoisses épouvantables pendant lesquels elle ne reçut rien de lui!

Était-il mort ou prisonnier?

Cette phrase, toujours la même, hantait sa pensée, obsédait ses nuits et ses jours.

Et maintenant encore, elle la répétait en marchant d'un bout à l'autre du salon.

Les heures et les demies sonnaient l'une après l'autre sur le timbre du cartel, et la comtesse ne se décidait point à monter. Une détresse plus poignante que celle des autres soirs, une espèce de pressentiment sinistre opprimait son âme. Elle s'assit, se releva, se remit à songer, puis, lasse d'esprit comme de corps, elle apporta les coussins du divan et fit avec son grand fauteuil une sorte de lit devant le feu pour essayer de sommeiller là quelque temps encore, tant sa chambre lui faisait peur.

Ses yeux enfin s'alourdissaient et sa pensée s'engourdissait dans ce trouble de la vie qui s'endort, de l'être anéanti par le repos, quand un bruit bizarre, inconnu, la fit tressaillir et la redressa.

Elle écoutait, haletante. C'étaient des voix qui s'approchaient, des voix d'hommes. Alors, courant à la fenêtre, elle l'entr'ouvrit pour mieux entendre derrière l'auvent. Elle distingua des pas de chevaux dans la neige, un bruit de fer, de sabres heurtés, et les voix, de plus en plus proches, prononçaient des mots étrangers.

Eux! C'étaient les Prussiens!

Elle s'élança vers la sonnette et sonna, sonna de toute sa force, comme on sonne le tocsin dans les pressants périls. Puis l'image de son enfant, de son petit Henri, la frappant comme une balle au cœur, elle s'élança dans l'escalier vers sa chambre.

Les domestiques, réveillés, accouraient, une bougie à la

main, à peine vêtus : le valet de pied, le cocher, une servante, une cuisinière et la bonne de l'enfant.

La comtesse criait :

— Les Prussiens ! les Prussiens !

Au même instant, un coup si fort ébranla la grande porte qu'on eût dit un choc de bélier ; et une voix puissante cria du dehors un commandement en allemand, que personne ne comprit au dedans.

Alors madame de Brémontal ordonna à ses deux vieux serviteurs :

— Il ne faut pas leur résister, pour éviter des violences. Allez bien vite leur ouvrir, et donnez leur ce qu'ils voudront. Moi, je m'enferme avec mon fils. S'ils vous parlent de moi, dites que je suis malade, incapable de descendre.

Un autre coup ébranla la porte, et fit vibrer tout le château. Un autre encore le suivit, puis un autre, puis un autre. Ils sonnaient dans les couloirs comme le canon. Des voix hurlaient sous les murs ; on eût dit un siège commencé.

La comtesse disparut avec Annette dans la chambre du petit, tandis que les deux hommes descendaient à toutes jambes pour ouvrir aux envahisseurs, et que la cuisinière et la servante, éperdues de peur, restaient debout sur les marches de l'escalier afin d'attendre les événements, et de fuir par toute issue ouverte.

Quand madame de Brémontal ouvrit les rideaux du lit d'Henri, il dormait, n'ayant rien entendu dans son sommeil sans inquiétudes. Sa mère, en l'éveillant, ne savait quoi lui dire sans trop l'émouvoir ou le terrifier en lui annonçant la présence des vilains hommes qui étaient en bas avec des armes.

Lorsqu'il eut ouvert les yeux sous ses baisers, elle lui raconta que des soldats passant par le pays étaient entrés dans le château ; et comme il entendait souvent parler de la guerre, il demanda :

— C'est des soldats ennemis, maman ?

— Oui, mon enfant, des soldats ennemis.

— Sais-tu s'ils ont vu papa ?

Elle reçut au cœur une commotion terrible et répondit :

— Je ne sais pas, mon chéri.

Elle l'habillait avec Annette, bien vite, en le couvrant de

ses vêtements les plus chauds, car on ne pouvait rien savoir ni rien prévoir.

Les heurts de bélier avaient cessé. On n'entendait maintenant qu'une grande rumeur de voix et des cliquetis de sabres dans l'intérieur du château. C'était la prise de possession, l'invasion du logis, le viol de l'intimité sacrée de la demeure.

La comtesse tressaillait en les entendant, et sentait s'éveiller en elle une révolte furieuse de colère et d'indignation. Chez elle. Ils étaient chez elle, ces Prussiens haïs, maîtres absolus, libres de tout faire, puissants jusqu'à tuer.

Des coups de doigt soudain heurtèrent sa porte.

Elle demanda :

— Qui est là?

La voix de son valet de pied répondit :

— C'est moi, madame la comtesse.

Elle ouvrit. Le domestique parut, et elle balbutia :

— Eh bien?

— Eh bien, ils veulent que madame descende.

— Je ne veux pas.

— Ils ont dit que si madame ne voulait pas, ils monteraient la chercher.

Elle n'eut pas peur. Tout son sang-froid lui était revenu, et un courage de femme exaspérée. C'était la guerre, eh bien, elle se conduirait comme un homme.

— Répondez-leur que je n'ai pas d'ordre à recevoir d'eux, et que je reste ici.

Pierre hésitait, ayant compris que l'officier commandant était une brute.

Mais elle répéta d'un ton si ferme : « Allez », qu'il obéit. Elle ne tourna point la clef derrière lui, pour n'avoir pas l'air de se cacher, et elle attendit, palpitante.

Des pas pesants montèrent bientôt l'escalier, ceux de plusieurs hommes, et, de nouveau, on heurta sa porte.

Elle demanda :

— Qui est là?

Une voix étrangère prononça :

— Un officier prussien.

— Entrez, dit-elle.

Un jeune homme de grande taille se présenta, salua, et, en bon français, presque sans accent :

— Je vous prie de m'excuser, madame, si j'exécute l'ordre de mon supérieur qui m'a chargé de vous amener près de lui. Voulez-vous descendre de bonne grâce? C'est ce que vous avez de mieux à faire, et pour vous, et pour nous.

Elle hésita une seconde, puis :

— Oui, monsieur, je vous suis.

Et appelant son domestique debout derrière l'officier :

— Prenez le petit dans vos bras et suivez-moi. Je ne veux pas nous séparer.

L'homme obéit et la suivit, portant son fils. Alors elle passa devant le Prussien et descendit à pas lents, gênée par sa taille, se soutenant à la rampe, et Annette demeura seule dans la chambre, trop paralysée de terreur pour faire le moindre mouvement.

En arrivant à l'entrée du salon elle aperçut sept ou huit officiers, installés déjà comme chez eux, la troupe étant au village. Ils fumaient, allongés dans les fauteuils, les sabres jetés sur la table, sur les livres, sur les poètes, tandis que deux plantons gardaient la porte.

Du premier coup d'œil elle distingua le chef, le dos au feu, une semelle levée à la flamme. Il avait gardé sa casquette d'uniforme, et dans sa figure poilue de barbe rousse semblaient luire la joie de la victoire et le plaisir d'avoir chaud.

En la voyant entrer il fit de la main un léger salut militaire sans se découvrir, impertinent et bref, puis il dit avec cette prononciation allemande qui paraît grasse de choucroute et de saucisse :

— Fous êtes la tame de ce château?

Elle était debout devant lui, sans avoir rendu son insolent salut, et elle répondit un « oui » si sec que tous les yeux allèrent de la femme au soldat.

Il ne s'émut pas et reprit :

— Gompien êtes-fous de bersonnes ici?

— J'ai deux vieux domestiques, trois bonnes et trois valets de ferme.

— Fotre mari, qu'est-ce qu'il fait? où est-il?

Elle répondit hardiment :

— Il est soldat, comme vous : et il se bat.

L'officier répliqua avec insolence :

— Eh pien, il est pattu alors.

Et il rit d'un gros rire barbu. Puis, quand il eut ri, deux ou trois rirent, aussi lourdement, avec des timbres différents, qui donnaient la note des gaietés teutonnes. Les autres se taisaient en examinant avec attention cette Française courageuse.

Alors elle dit, bravant le chef d'un regard intrépide :

— Monsieur, vous n'êtes pas un gentilhomme, pour venir insulter une femme chez elle, comme vous faites.

Un grand silence suivit, assez long, terrible. Le soldat germain demeurait impassible, riant toujours, en maître qui peut tout vouloir à son gré.

— Mais non, dit-il, fous n'êtes pas chez fous : fous êtes chez nous. Il n'y a plus bersonne chez lui en France.

Et il rit encore, avec la certitude ravie d'affirmer là une vérité incontestable et stupéfiante.

Elle répondit exaspérée :

— La violence n'est pas un droit. C'est un forfait. Vous n'êtes pas plus chez vous qu'un voleur dans la maison dévalisée.

Une colère s'alluma dans les yeux du Prussien.

— Che fas fous proufer que c'est fous qui n'êtes pas chez fous. Car je fous ortonne de quitter cette maison, ou pien je fous en fais chasser.

Au bruit de cette voix méchante, dure et forte, le petit Henri, plus surpris jusque-là qu'effrayé par ces hommes, se mit à pousser des cris perçants.

En entendant pleurer l'enfant, la comtesse perdit la tête, et l'idée des brutalités auxquelles cette soldatesque se pouvait livrer, des dangers que son cher petit pouvait courir, lui mit au cœur subitement l'envie folle, irrésistible, de s'en aller, de fuir n'importe où, dans une chaumière du village. On la jetait dehors. Tant mieux ! . . . .

. . . .

II

La suite, Maupassant l'avait écrite en partie, au moins à l'état de brouillon, et racontée à des amis jusqu'au bout ; il avait poussé l'œuvre assez avant sur le papier, il la tenait tout entière composée dans sa tête ; — il ne demandait, pour l'achever, qu'un répit de quelques mois.

Chassée de sa maison par les Prussiens, madame de Brémontal, en fuyant, faisait une chute ; peu après, elle mettait au monde un enfant débile et qui devait grandir infirme. Et le roman, c'était l'histoire de cette mère entre ses deux fils, l'un vigoureux et beau, l'autre disgracié de la nature. Ils venaient à s'éprendre de la même jeune fille. Celle-ci préférant l'aîné, toutes les souffrances du second, physiques et morales, s'exaspéraient encore. La mère, alors, s'indignait contre le ciel ; et sa révolte éclatait, un soir, au chevet du malheureux, tandis que sonnait l'Angelus...

De tout cela, on n'a retrouvé que des lambeaux. Sur une feuille volante, une liste de noms, essayés ou choisis pour les personnages :

« Morvaux, Cormusel, de la Charlerie, Charlery, docteur Parizot, abbé de Praxeville, Antoine de Praxas, Brémontal, Courmarin, Hiral, Marmelin, Boutemare, la famille et les demoiselles de Cerisaie, abbé Marvaux, docteur Paturel, passeur Pichard, cocher Philippe... »

Sur la même feuille, le portrait que voici, — celui de ce docteur Paturel que son père avait annoncé dès le premier chapitre comme un homme « qui ne moisirait pas en province », qui « serait un grand médecin... un grand médecin de la capitale » :

Sa figure rappelait un peu le masque maigre de Voltaire et de Bonaparte. Il avait le nez coupant, courbé, aigu, pointu, la mâchoire forte, aux os saillants sous les oreilles, et le menton effilé ; un œil gris pâle, avec la tache noire de la pupille au milieu, et un tel air d'autorité dans sa parole et dans ses démonstrations professionnelles qu'il inspirait à tout le monde une grande confiance. Il rétablit des gens réputés depuis longtemps inguérissables, des rhumatisants, des ankylosés des champs, les infirmes de l'humidité, par des méthodes d'hygiène, de nourriture et d'exercice, et des poudres qui leur redonnaient faim ; il guérit les plaies anciennes avec les antiseptiques nouveaux, et persécuta le microbe selon les

procédes les plus récents. Puis, quand il avait soigné un malade, il semblait laisser derrière lui de la propreté dans la maison. Il prospéra, on l'appelait de très loin, et l'argent vint, car il y tenait, réglant le prix des visites selon les distances et les fortunes.

En quelques pages numérotées à part, l'entretien de ce docteur Paturel et de l'abbé Marvaux, près de la voiture où gît le jeune infirme :

— Vous êtes le premier médecin du département... la fortune, tout.

— Mais j'habite ici, dit-il, j'y ronge, j'y perds ma vie; tout ce que j'aime et tout ce que je souhaite, je ne l'ai pas. Ah! Paris, Paris!... Est-ce que je peux travailler pour moi, ici, travailler pour la science? Ai-je les laboratoires, les hôpitaux, les sujets rares, toutes les maladies inconnues et connues du monde entier sous les yeux? Puis-je faire des expériences, des rapports, devenir membre de l'Académie de médecine? Ici, je n'ai rien, ni avenir, ni distractions, ni plaisir, ni femme à épouser ou à aimer, ni gloire à cueillir, rien, rien que de la gloire d'arrondissement. Je guéris, oui, je guéris du peuple, des bourgeois avares qui paient en argent, parfois en or, et jamais en billets. Je guéris la petite misère du commun des hommes, mais jamais les princes, les ambassadeurs, les ministres, les grands artistes, dont la cure retentissante est répétée jusqu'aux cours étrangères. Je soigne et je guéris, en un mot, au fond d'une province, le rebut de l'humanité.

Le prêtre l'écoutait d'un air un peu crispé, un peu fâché. Il murmura :

— C'est peut-être plus noble et plus grand, et plus beau.

Mais le médecin rageur reprit :

— Je ne vis pas pour les autres, je vis pour moi, monsieur le curé.

L'abbé sentit tressaillir son âme d'apôtre. Il ajouta :

— Le Christ est mort pour les petits.

Et le médecin grogna :

— Mais je ne suis pas le Christ, nom d'un chien! Je suis le docteur Paturel, agrégé de la Faculté de médecine de Paris.

L'abbé, calmé, répondit, ayant passé en quelques secondes par un cycle d'idées, touchant presque aux limites de la pensée humaine, car il aperçut toutes les grandeurs et toutes les petitesses de l'idéal. Et il conclut :

— Vous avez peut-être raison. A votre point de vue, vous êtes dans le vrai. Et pour vous, c'est le seul bon.

— Parbleu! jeta le médecin d'une voix claire, qui sonna dans l'air sec.

Puis le prêtre ajouta :

— Vous êtes pourtant un grand cœur, car vous restez ici pour votre mère.

Le docteur tressaillit; on avait touché sa plaie, sa peine, sa tendresse intimes.

— Oui, je ne la quitterai jamais.

Leurs yeux tombèrent ensemble sur l'infirme qui les écoutait de toutes ses oreilles et les comprenait très bien.

Et les regards des deux hommes s'étant rencontrés ensuite se dirent des choses mystérieuses sur la destinée et l'avenir de cet enfant, en les comparant aux leurs. C'était lui le misérable.

Mais la pensée du Christ hantait l'abbé. Il reprit la conversation :

— Moi, j'adore le Christ.

Le médecin riposta :

— Monsieur le curé, depuis que ce monde existe tous les dieux conçus par la pensée humaine sont des monstres. Est-ce pas Voltaire qui a dit : « L'Écriture prétend que Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu »?

Il accumulait les preuves, les injustices, les férocités, les méfaits de la Providence. Il ajouta :

— Moi qui suis médecin de pauvres gens, je les vois, ces méfaits, je les constate tous les jours. Vous aussi, d'ailleurs, qui soignez leurs âmes. Si j'avais à écrire un livre, un recueil de documents là-dessus, je l'intitulerais : « Le Dossier de Dieu » : et il serait terrible, monsieur le curé.

L'abbé Marvaux soupira :

— Nous ne pouvons rien pénétrer de ces questions et de ces mystères en dehors de nos facultés cérébrales. Moi, je ne crois pas que je comprenne Dieu. Il est trop épandu et trop

universel pour nos esprits. Le mot Dieu représente une conception et une explication quelconques, un refuge contre les doutes, un asile contre la peur, une consolation contre la mort, un remède contre l'égoïsme. C'est une formule de la phraséologie religieuse. Dieu, ce n'est pas un Dieu. Nous autres hommes, nous ne pouvons aimer qu'un Dieu tangible et visible. L'autre, l'inconnu, l'inconnaissable, l'immense je ne sais quoi ne nous ayant pas donné un sens pour le comprendre, par pitié pour nos cœurs nous envoya le Christ.

Le prêtre, halluciné, se tut; puis, suivant sa pensée unique, murmura :

— Qui sait? le Christ aussi a peut-être été trompé par Dieu dans sa mission, comme nous le sommes. Mais il est devenu Dieu lui-même pour la terre, pour notre terre misérable, pour notre petite terre couverte de souffrants et de manants. Il est Dieu, notre Dieu, mon Dieu, et je l'aime de tout mon cœur d'homme et de toute mon âme de prêtre. O maître crucifié sur le Calvaire, je suis à toi, ton fils et ton serviteur.

Le médecin, surpris, murmura :

— Comme c'est bizarre ce que vous me dites là !

— Oui, reprit le prêtre, le Christ doit être aussi une victime de Dieu. Il en a reçu une fausse mission, celle de nous illusionner par une nouvelle religion. Mais le divin Envoyé l'a accomplie si belle, cette mission, si magnifique, si dévouée, si douloureuse, si inimaginablement grande et attendrissante, qu'il a pris pour nous la place de son Inspirateur. Qu'est-ce que Dieu, mot vague, avant le Christ? Nous autres qui ne savons rien et ne nous attachons à rien que par nos pauvres organes, pouvons-nous adorer ces lettres dont nous ne comprenons pas le sens, ce Dieu ténébreux dont nous ne nous figurons rien, ni l'existence, ni l'intention, ni le pouvoir, dont nous ne connaissons qu'un petit essai de création maladroit, méprisable, la terre, sorte de bagne pour les âmes tourmentées de savoir, et pour les corps en mauvaise santé. Non, nous ne pouvons pas aimer ça. Mais le Christ, chez qui toute pitié, toute grandeur, toute philosophie, toute connaissance de l'humanité, sont descendues on ne sait d'où, qui fut plus malheureux que les plus misérables, qui naquit dans une étable et mourut cloué sur un tronc d'arbre, en nous laissant

à tous la seule parole de vérité qui soit sage et consolante pour vivre en ce triste endroit, celui-là c'est mon Dieu, c'est mon Dieu, à moi.

Un soupir à côté de lui le fit taire. André pleurait dans sa voiture d'infirme.

Le prêtre le baisa sur le front. Le jeune homme balbutia :

— Comme j'aime vous entendre parler ! Je vous comprends parfaitement.

Et le prêtre lui répondit :

— Pauvre petit, toi aussi, tu as reçu de l'impitoyable destinée un triste sort. Mais tu auras au moins, je crois, en compensation de toutes les joies physiques, les seules belles choses qui soient permises aux hommes, le rêve, l'intelligence et la pensée. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .

GUY DE MAUPASSANT.

LE DROIT D'ACCROISSEMENT

La loi sur les accroissements, telle qu'elle est sortie des mains de la Chambre des députés, n'enrichira pas beaucoup le trésor public ; la recette prévue au budget de 1895 est de 1 243 000 francs. Elle ne contribuera pas à l'apaisement des esprits. C'est une de ces lois dont tous les partis disent unanimement, le jour où elles prennent place dans nos codes, qu'il aurait mieux valu ne pas la faire.

Je reconnais qu'il y a eu un moment où elle était plus menaçante qu'elle ne l'est devenue en réalité ; d'où l'on pourrait conclure que c'est plutôt une loi de passion qu'une loi de réflexion. D'abord, elle ne visait que les associations religieuses, et laissait à l'écart et à l'abri les associations laïques, ce qui n'était guère conforme au principe d'égalité rigoureuse dont nous sommes si fiers. L'égalité a été rétablie au cours de la discussion.

Un autre avantage, celui-là très capital, a été obtenu : c'est l'exemption de la taxe pour les immeubles acquis avec l'autorisation du gouvernement et affectés aux divers services de l'assistance, — hôpitaux, hospices, dispensaires, orphelinats, sauvetage des naufragés, etc. — Il n'y avait eu qu'un cri dans la France entière sur ce qu'on avait appelé l'impôt contre la bienfaisance, et le gouvernement s'est honoré lui-

même en cédant au premier mot et en renonçant à cette partie du projet primitif.

Le projet supprime encore une iniquité de la loi ancienne. Jusqu'ici l'administration de l'enregistrement prétendait percevoir le droit d'accroissement de la façon suivante : chaque fois qu'un membre d'une congrégation mourait, il fallait faire une déclaration dans chaque bureau d'enregistrement où la congrégation avait des propriétés. Supposons une congrégation de 101 membres, qui possède dans le ressort d'un bureau une propriété d'une valeur de 100 francs; chaque membre restant est considéré comme recevant une succession de 1 franc. Or, c'est ici qu'apparaît l'exagération des prétentions du fisc; le droit de 11,25 p. 100 exigible sur les biens transmis par décès à des étrangers n'est pas perçu sur 1 franc, mais sur 20 francs, parce que, pour simplifier les calculs au grand détriment des intéressés, la loi porte fictivement le minimum des successions à 20 francs. Ainsi, dans le bureau dont il est question, la congrégation aura à payer pour chacun de ses membres un droit de 2 fr. 25 c., alors que la part qu'ils auront recueillie individuellement n'est que de 1 franc. Plus le nombre des membres de la congrégation sera grand, plus la charge sera exorbitante. Il a été cité, à cet égard, dans la discussion qui a eu lieu à la Chambre, des chiffres qui dispensent de tous commentaires. Telle congrégation, pour un patrimoine de 2 300 francs, a payé 2 280 francs de droits: telle autre, 1 800 francs de droits pour un patrimoine de 800 francs; une troisième, 229 fr. 50 c. de droits pour une valeur de 27 fr. 20 c. Les compagnies, comme il fallait s'y attendre, ont invoqué la justice des tribunaux. On sait combien est difficile la situation d'un plaideur qui a contre lui l'État en personne. Cependant la Chambre des requêtes de la Cour de cassation a donné raison aux plaideurs par un arrêt mémorable; elle a déclaré que les sociétés assujetties au droit d'accroissement n'étaient pas tenues de faire autant de déclarations qu'il y avait de bureaux d'enregistrement dans le ressort desquels elles étaient propriétaires, mais qu'elles n'avaient qu'une déclaration unique à faire au siège social. De cette façon, les inconvénients du minimum de 20 francs étaient beaucoup atténués. Cet arrêt n'a pas mis fin aux poursuites,

et l'administration, dans l'espoir d'être plus heureuse devant la chambre civile, a persévéré dans la voie où elle était engagée.

Le projet de loi nouveau met fin pour l'avenir à cette controverse. Dorénavant, les déclarations multiples sont supprimées. Le droit de 11,25 p. 100 perçu au moment du décès d'un membre de la congrégation est remplacé par une taxe annuelle établie sur la valeur brute des biens de la congrégation. M. Clausel de Coussergues proposait que la taxe fût de 0,20 p. 100 pour les congrégations autorisées et de 0,30 p. 100 pour les congrégations non autorisées. On avait lieu de croire que cette sage mesure serait adoptée. On comptait tout au moins sur le chiffre uniforme de 30 centimes pour les congrégations autorisées ou non autorisées proposé tout d'abord par la Commission du budget et accepté par M. Ribot. Mais la discussion a produit un effet inattendu. La Chambre n'a pas voulu d'un chiffre uniforme : elle a reconnu que les sociétés autorisées payaient déjà sur leurs propriétés immobilières une taxe de mainmorte, représentative des droits de mutation par décès, et elle a tenu à donner aux sociétés autorisées un avantage sur les sociétés non autorisées ; mais elle a imposé aux premières les 30 centimes que M. Clausel de Coussergues proposait pour les secondes et elle a frappé celles-ci d'une taxe de 50 centimes.

Comment expliquer ces chiffres? La taxe uniforme de 30 centimes primitivement proposée avait été établie dans un but d'égalité ; on voulait que le produit des droits d'accroissement fût autant que possible égal aux droits qui auraient été perçus, s'il s'était agi de biens appartenant à des particuliers. Cela n'était pas juste, pour les congrégations autorisées, puisqu'elles paient déjà la taxe de mainmorte pour leurs biens immobiliers. La réduction proposée par M. Clausel de Coussergues était donc très logique. On ne peut donner qu'une raison pour expliquer le vote de la Chambre : elle a voulu, pour que le Trésor ne perde rien, faire payer aux congrégations non autorisées les faveurs accordées aux associations charitables ; cela peut être habile au point de vue budgétaire, mais n'a rien de conforme avec la justice et l'équité.

J'entends dire par quelques personnes qu'il ne faut pas s'exagérer l'importance de ces chiffres. Trente ou cinquante

centimes, cela fait, pour un million, 3 000 ou 5 000 francs ; je le reconnais. Mais il faut songer aussi que ces taxes ne sont pas l'unique charge dont les fonds des congrégations soient frappés. Ce million, qui portera si allègrement le nouvel impôt de 30 centimes, a payé, à l'origine, plus de 11 p. 100 de sa valeur, lorsqu'il a été légué à la congrégation : cela représente une somme annuelle de 3 000 francs environ. Il paie l'impôt de mainmorte, au moins s'il s'agit de propriétés immobilières, soit par an encore 3 000 francs. Enfin, il paiera le droit d'accroissement. Nous arrivons ainsi à un total de 9 000 francs, c'est-à-dire 9 p. 100 du capital. Ce n'est pas tout ; il faut encore ajouter l'impôt sur les valeurs mobilières. Il n'y a pas de raison pour qu'on s'arrête là. L'imagination féconde qui a superposé à l'impôt de mutation la taxe de mainmorte, à la taxe de mainmorte le droit d'accroissement, et qui, à tous ces impôts particuliers aux congrégations superposera encore l'impôt général sur le revenu, peut trouver de nouveaux moyens de s'exercer. Il y a aussi la grosse question de l'arriéré, dont je ne veux pas parler tant elle est redoutable.

Les auteurs de ces belles découvertes fiscales ne disent peut-être pas leur secret ; ils étaient plus sincères lors de la discussion de l'article 7. Ils déclaraient hautement qu'il s'agissait de rendre la concurrence plus difficile aux jésuites et ils apportaient des restrictions au droit d'enseigner. Cette fois, c'est à la bourse que l'on s'en prend, en vertu de ce principe que l'argent est le nerf de la guerre. Pour moi, je l'ai souvent dit, et je le répète très haut, quel que soit mon attachement pour l'Université que j'ai servie pendant quarante-trois ans et qui est pour moi comme une seconde patrie, c'est à la perfection de son enseignement que je veux devoir son succès, et non aux entraves dont on chargerait ses rivaux. Je me rappelle toujours ce mot de Henri IV, qui est la sagesse même. Les jésuites venaient d'établir chez eux la gratuité d'enseignement. L'Université, menacée de perdre ses élèves, porta ses doléances devant le roi, pour qu'il contraignît les jésuites à se faire payer. « Je n'ai qu'un mot à vous dire, leur répondit Henri IV : faites mieux qu'eux et vous les battrez. » On peut dire aujourd'hui à l'Université : « Vous faites mieux qu'eux, vous ne pouvez manquer de les battre. » Et il faut ajouter :

« L'intérêt de la France, ce n'est pas que l'enseignement soit donné par celui-ci ou par celui-là, c'est qu'il soit bon. »

J'ai parlé bien plus de l'impôt de 30 centimes imposé aux congrégations autorisées que de l'impôt de 50 centimes, si subitement introduit par la Chambre au cours de la discussion. C'est que j'ai quelque peine à le comprendre. Je vois bien qu'on frappe la congrégation non autorisée pour qu'elle n'ait pas un avantage sur la congrégation autorisée ; mais pour la frapper, il faut la trouver : où est-elle ? Vous dites qu'elle n'est pas autorisée. Sans doute. Mais il reste à savoir si elle est quelque chose. On ne peut être qu'une personne légale, ou une personne naturelle. De personne légale, il n'y en a pas ici, puisque la loi n'a pas voulu la reconnaître. Reste la personne naturelle, qui est Paul, ou Jean, ou Pierre. Celle-là est paisiblement propriétaire et ne doit payer que ce que paient les autres contribuables. Allez-vous lui faire un procès en nullité, sous prétexte que la donation a été faite à une personne interposée ? Vous le pouvez ; mais la conséquence, si vous aboutissez, ne sera pas qu'il paiera 50 centimes. Il ne paiera rien, parce qu'il ne possédera rien. Un grand personnage du Sénat à qui l'on posait cette question a répondu : « La loi civile ne connaît pas la congrégation non autorisée ; mais la loi fiscale la connaît. » Il est toujours permis de plaisanter, mais je voudrais savoir quelle est la personne à qui parlera l'huissier quand il fera son commandement.

Ces improvisations à la tribune ne valent rien en aucune matière. Elles sont surtout détestables en matière de finances.

Toutes ces obscurités, ces contradictions, ces inventions ont pour but de masquer une iniquité et une maladresse. Frapper un impôt sur une classe de citoyens à cause de leur croyance, c'est une iniquité. C'est en même temps une maladresse. Nous avons longtemps souffert de la malveillance du clergé contre la république. Le pape, dans un grand esprit de conciliation et de politique intelligente, a mis fin à cet antagonisme encore plus dangereux pour la religion que pour l'ordre, je le veux bien, mais dangereux pour l'un et pour l'autre. Les plus sages parmi les évêques reviennent partout aux meilleurs sentiments. On commençait à en recueillir les fruits. C'est le moment qu'on choisit pour se donner des

torts, pour chercher des occasions de querelle avec le clergé. J'estime que c'est là vraiment la maladresse la plus insigne, et c'est comme ami du gouvernement que je le déplore.

Il y a un autre côté que je ne puis taire. Ce moment de l'histoire, fort triste sous certains rapports, a aussi ses beaux côtés. On donne beaucoup ; et — l'innovation est assez frappante — on donne par l'intermédiaire des institutions laïques. Il y a fort peu d'années, le clergé seul réussissait à recueillir de grosses souscriptions. Il n'en est plus de même aujourd'hui. La charité chrétienne n'est pas ralentie, la charité mondaine s'est développée à côté d'elle. La science a fondé l'institut Pasteur. Tout récemment, c'est *le Figaro* qui a donné un demi-million au docteur Roux. L'Institut regorge de prix. Je ne parle pas des trente-deux millions du duc d'Aumale, mais en dehors de ce chiffre formidable, les donations de plusieurs centaines de mille francs ne sont pas rares. M. et madame Joseph Audiffred ont donné dans ces dernières années un capital de près de 800 000 francs. M. de Chambrun, pour fonder le Musée social, inauguré il y a quelques jours, ne dépense pas moins de 1 500 000 francs. Il semble qu'une société intelligente devrait favoriser de tout son pouvoir de pareilles tendances. Croit-on tendre à ce but avec les nouvelles mesures fiscales? Madame Lebaudy donne 450 000 francs au Sauvetage de l'Enfance. Le fisc prend pour sa part en vertu des lois anciennes, près de 50 000 francs. C'est beaucoup. Bien des gens trouvent que c'est trop. Ils demandent s'il ne serait pas plus sage de favoriser la mobilité des capitaux que de la restreindre. Serait-il bien encourageant, après avoir versé 50 000 francs au Trésor, de lui payer encore, à titre de rente perpétuelle, un impôt, et puis encore un autre impôt, et encore un troisième impôt? Il faut songer au métier de bienfaiteur et ne pas le rendre trop insipide.

On fait des quêtes pour les pauvres, le dimanche, dans les églises : « Pour les besoins de l'église!... Pour les pauvres!... » Je suppose que derrière le prêtre il y ait un employé de l'enregistrement comptant la recette, et disant de temps en temps : « Voilà cinquante centimes; j'en prends dix pour le trésor, il en reste quarante. » Croyez-vous que cela rendrait les donateurs plus nombreux?

Il faut encore mentionner un autre point. C'est à propos de ce qu'il y a de meilleur dans la loi, c'est-à-dire de l'exemption accordée aux œuvres de bienfaisance. Il s'est passé à ce sujet un incident qui est à mes yeux de la plus haute importance. Il s'agissait d'empêcher que la bienveillance de la loi soit exploitée contre la loi elle-même. On pourrait, à la rigueur, supposer que des œuvres de rapport seraient transformées par des aigrefins en œuvres de bienfaisance afin de profiter de l'exemption d'impôts. Je n'y crois pas beaucoup, ou du moins je ne crois pas beaucoup au dommage causé au Trésor par de pareilles manœuvres. Le public ne s'y prêterait pas, quand même l'administration ne ferait pas son devoir. Nous avons appris tout à coup qu'on avait trouvé un moyen péremptoire de rendre la fraude impossible. Le ministre fera dresser au conseil d'État un tableau des sociétés appelées à profiter de l'exemption d'impôt. Grande besogne pour lui, le ministre: grande besogne surtout pour le conseil à qui les éléments du travail feront défaut. Il est accoutumé à la jurisprudence administrative, ce qui est fort différent de l'administration proprement dite. C'est sans doute le ministre qui dressera le tableau dans ses bureaux; le conseil n'interviendra que pour la vérification des pièces. On créera une paperasserie pour l'assistance privée comme il y en a une pour l'assistance publique. L'assistance privée ne sera pas la moins encombrée; elle ne sera pas non plus la branche la plus indépendante de ce grand service, puisque l'administration aura le pouvoir absolu de lui imposer la taxe ou de l'en exonérer. Ce sera le seul impôt, en France, dont le ministre disposera souverainement et sans appel. M. Ribot s'en est très clairement expliqué. C'est peut-être la seule chose dans cette loi qui sera parfaitement claire. La liste sera dressée en conseil par le ministre. Ce service appartiendra à la justice gracieuse et non à la justice contentieuse. Les contribuables apprendront leur sort par la publication du tableau. Ils pourront en être rayés après y avoir été inscrits. Ils n'auront pas d'autre parti à prendre que de se soumettre. Ils n'auront recours ni devant la justice ordinaire ni devant la justice administrative. M. Ribot a fait ces déclarations par oui et par non à mesure qu'on les lui a arrachées, sans l'ombre d'une équivoque. Il ne veut pas d'affaires,

1er Avril 1895.

excepté celles qui lui viendront par voie d'interpellation, et auxquelles aucun ministre ne peut se soustraire. Le ministre ne répondra devant aucune juridiction, il ne répondra que devant la Chambre. Les congrégations, d'une part, et les donateurs, de l'autre, doivent se le tenir pour dit. Le ministre sera maître de leurs libéralités. Il décidera si elles appartiennent, ou non, à la bienfaisance. Ce pouvoir discrétionnaire est le plus illimité qui ait jamais été donné à un ministre depuis un siècle. Sous le second Empire, la reconnaissance d'utilité publique, à laquelle étaient attachés d'énormes avantages, et très souvent des avantages pécuniaires, plaçait les sociétés autorisées sous la tutelle du ministère de l'intérieur, et il en résultait qu'un grand nombre de sociétés aimaient mieux renoncer à toutes les faveurs du gouvernement que de les acheter pour un prix si élevé.

La consolation des associations charitables, si cette disposition est adoptée par le Sénat, sera d'avoir un bon maître dans la personne de M. Ribot. Il l'a promis. C'est une promesse qu'il n'est permis à personne de mettre en doute. On aurait compté sur ses dispositions libérales quand même il ne les aurait pas renouvelées à trois reprises différentes. Mais ces promesses même ne nous rassurent que pour la durée de son ministère. Il les emportera avec lui. Il les fait; donc il a besoin de les faire, et on a besoin de les entendre. Elles sont la preuve de l'énormité du pouvoir qu'elles constatent, et des inquiétudes qu'il suscite. Aucune loi n'aura jamais été si fertile en procès d'opinion. On dira désormais de la bienfaisance qu'elle est ce qui nous divise le plus. Quel beau discours ferait M. Ribot pour combattre cette disposition, s'il n'était pas ministre ! Mais il le fera. Ce tableau n'est qu'une improvisation. Il n'a été qu'entrevu, il n'a pas été étudié. Il n'a été ni attaqué, ni défendu. Le plus grand ministre du monde ne crée pas une procédure de cette importance en quelques minutes.

Nous demandons l'émancipation de la Charité.

JULES SIMON

de l'Académie française.

FELICE CAVALLOTTI

I

Cavallotti est né à Milan en novembre 1842. En ces temps-là, malgré les déceptions de 1821 et de 1831, tous les regards des patriotes italiens étaient tournés vers le Piémont; Mazzini lui-même, comme le prouve sa célèbre lettre à Charles-Albert, voyait dans Turin le Bethléem d'où devait se répandre la foi italienne. Aussi les pères aimaient à donner à leurs fils les prénoms des princes piémontais. Cavallotti se nomme Felice-Carlo-Emmanuele ; si bien qu'il semblait destiné, dès le baptême, — mais les augures sont trompeurs — à devenir un des fidèles de la royale maison de Savoie.

Le père de Cavallotti, modeste employé du fisc, mais esprit cultivé, fut son premier maître. Sa mère, Vittoria Baffo, était une nièce du célèbre poète vénitien de ce nom; et justement, c'est un poète que l'enfant sembla d'abord promettre à l'Italie. A neuf ans, le jeune Felice, dont la mémoire était prodigieuse, savait par cœur toutes les poésies patriotiques des Berchet, des Niccolini, des Giusti, des Rossetti, dont les œuvres, dans les derniers temps de la terreur autrichienne, lui donnèrent une première éducation, en même temps politique et littéraire. Manzoni aussi eut sur l'inspiration poétique de Cavallotti une grande influence; mais l'action de ces romantiques s'est trouvée chez lui heureusement mitigée par sa passion pour les grands classiques. A quinze ans, il réci-

tait de mémoire Homère tout entier; si bien que la langue de l'auteur de l'*Iliade* lui est restée aussi familière que l'italien. Dès l'adolescence, il composa un grand nombre de poésies, dont beaucoup sont restées inédites; quelques-unes, parvenues jusqu'à nous, témoignent de la précocité de son talent.

Il avait dix-sept ans lorsqu'il fit son entrée dans la politique par une brochure intitulée *Francia e Germania*, où se révèle la doctrine, à laquelle il devait toujours rester fidèle, de la solidarité des peuples latins. C'était en 1859, l'année de la guerre de l'indépendance italienne.

L'année d'après, il quittait furtivement la maison paternelle pour suivre le général Medici, qui allait rejoindre en Sicile Garibaldi, dont les prestigieux exploits enflammaient l'imagination de toute la jeunesse italienne. Dans la préface d'un de ses livres, il a raconté lui-même, avec son incomparable humour, cette escapade patriotique. Il voyagea d'une extrémité de la péninsule à l'autre, avec cinq francs dans une poche pour toute fortune, et une paire de chaussettes dans l'autre pour tout bagage. C'est pendant ce voyage qu'il composa l'hymne patriotique que ses camarades chantaient en chœur en se jetant sur les Bourboniens.

Cavallotti arriva encore à temps en Sicile pour assister à la sanglante bataille de Milazzo; il y fit bravement son devoir; il suivit Garibaldi au delà du détroit; à la bataille du Volturne, où son cher capitaine, le vaillant Migliavacca, fut tué à côté de lui.

Peu après, à Naples, le général Türr le présente à Alexandre Dumas, qui le prend en vive amitié et l'attache à sa personne comme secrétaire et comme collaborateur. Notre grand romancier s'était épris de Garibaldi, dont il se faisait l'historiographe passionné. Il avait fondé à Naples *l'Indipendente*, qu'il écrivait tout entier lui-même en français et que Cavallotti traduisait en italien. Cette période a laissé dans l'imagination et le cœur du jeune poète italien une impression qui ne s'est pas effacée. Il a plaisir à raconter comment l'auteur des *Mousquetaires* travaillait de grand matin, en caleçon et en bras de chemise, dans le jardin de la splendide villa royale de Chiatamone, que le Dictateur lui avait assignée pour résidence. « Là, dit-il, en vue du merveilleux golfe de Naples, il écrivait, écrivait;

les feuillets suivaient les feuillets, se couvrant des lignes de cette belle écriture franche, claire, lisible, sans une rature et sans un mot intercalé. C'était ainsi toujours jusqu'à midi, heure à laquelle l'illustre et obstiné travailleur me disait de sa bonne voix affectueuse: — Mon cher enfant, il est temps de déjeuner. »

Lorsque Cavallotti dut s'éloigner de Dumas pour rentrer à Milan, il ne cessa pas de continuer de loin sa collaboration à *l'Indipendente;* Dumas l'avait conquis pour toujours. Plus tard, dans les luttes de la politique, quand il courut de duel en duel, le souvenir des *Trois Mousquetaires* et des autres romans de cape et d'épée du maître hantait certainement son esprit. D'ailleurs, la génération italienne d'alors s'inspirait volontiers de la littérature héroïque de l'école d'Alexandre Dumas. Aujourd'hui encore, en Italie, il n'est pas rare de voir des gens se battre pour le plaisir, absolument comme dans un chapitre des *Trois Mousquetaires*.

En ce temps-là, Cavallotti écrivait de belles odes, qui remplissent plusieurs volumes de ses œuvres complètes sous les titres successifs de *Sogni e scherzi*, de *Battaglie*, de *Anticaglie*, etc.

II

Cavallotti avait fait ses débuts dans la polémique à *l'Unità Italiana*, à la *Lince*, au *Lombardo* et à la *Gazzetta di Milano*. Il transforma cette dernière feuille, d'organe conservateur qu'elle était, en un journal démocratique de combat, et entraîna avec lui dans cette évolution les anciens rédacteurs de la *Gazzetta*, parmi lesquels l'illustre Rovani [1] et l'infortuné et regretté Raphaël Sonzogno, assassiné quelques années plus tard par un sicaire politique.

Entre temps, il faisait avec Garibaldi la campagne de 1866, et prenait part, avec son frère, au combat de Vezza.

1. Rovani, critique d'art de très grande autorité et romancier célèbre en Italie. Son grand roman *I cento anni*, — les cent ans — est une chronique historique en dix volumes qui comprend tout le XVIIIe siècle et se continue jusqu'à la fin de la vice-royauté d'Eugène de Beauharnais. *La Libbia d'oro*, autre œuvre de chronique,

Mais sa vie d'aventures et de luttes politiques date vraiment de sa rencontre avec Achille Bizzoni. Celui-ci avait fondé, avec de jeunes écrivains patriotes, le *Gazzettino Rosa*. C'était, à l'origine, une sorte de journal de la bonne société; mais ses rédacteurs, en même temps que gens du monde, étaient des démocrates ardents. Dans leurs mains, la feuille mondaine devint un organe de la démocratie militante.

Bizzoni, blessé grièvement en duel par un officier d'ordonnance du prince Humbert[1], reçut un grand nombre de témoignages de sympathie; les visiteurs affluaient chez lui: entre autres, se présenta Felice Cavallotti, qu'il ne connaissait pas, et qui lui offrit courtoisement d'aider, dans la rédaction du *Gazzettino*, des collaborateurs inexpérimentés, que la blessure de leur chef laissait sans direction. Cette offre fut acceptée avec empressement; et ces deux hommes, jeunes tous deux, braves, loyaux et animés d'une même passion pour la patrie et pour la liberté, s'unirent pour ne plus se séparer. Depuis bientôt trente ans, ils ont vieilli ensemble dans les luttes de chaque jour, l'un dans la brillante carrière d'orateur et de chef de l'extrême-gauche, l'autre dans les premiers rangs de la presse démocratique.

En novembre 1867, Garibaldi ralliait ses fidèles volontaires au cri de *Roma o morte!* Bizzoni suivit le général à Mentana, laissant son journal à Cavallotti; celui-ci, en même temps, donnait sous un pseudonyme, à la *Gazetta di Milano*, des revues de politique extérieure, qui intriguaient beaucoup le public par le secret gardé sur le nom de l'auteur et le frappaient par les larges idées de politique générale qui y étaient exposées.

La direction de Cavallotti fut prospère pour le *Gazzettino Rosa;* il fit de précieuses recrues, Billia, Ghinosi, Tivaroni, Mussi et autres qui tous se sont illustrés plus tard dans les luttes parlementaires. Le cénacle du *Gazzettino Rosa* devint bientôt célèbre. Le vrai bureau de rédaction était *l'Osteria del Gallo*, qui semblait prédestinée, par son nom, à être le lieu

est une histoire de la jeunesse du roi Charles-Albert, dans laquelle sont retracés d'une manière saisissante les remords de ce prince à la suite des événements politiques de 1821 et de 1831, ainsi que ses superstitions et sa vie ascétique. Rovani a écrit aussi un livre sur *la Jeunesse de Jules César*, etc.

1. Septembre 1867.

de réunion de ces gallophiles. La rédaction s'y réunissait le soir, et créait chaque numéro *inter pocula*, dans la note gaie, chaude et spirituelle de la bohème politique et littéraire de l'époque. Tarchetti, Ghislanzoni, Ponchetti, Praga, tous poètes plus ou moins célèbres, collaboraient souvent au *Gazzettino*.

Cette période (1867–1872), la plus belle du *Gazzettino Rosa*, en fut aussi la plus orageuse. Bizzoni, au retour de la malheureuse expédition de Mentana, fut arrêté. La ferveur de Cavallotti ne fit que s'accroître : il allait sur le terrain pour l'ami absent ; il avait sa part dans les procès, saisies, amendes, qui pleuvaient dru comme grêle et les calomnies que d'infâmes libelles policiers répandaient sur les deux amis.

Ici se place la grande série des duels de Cavallotti, dont le nombre aujourd'hui passe la trentaine, et de ceux de Bizzoni, qu'on évalue à plus de quarante. Bizzoni, vivement attaqué pour avoir quitté l'armée régulière en passant aux bandes garibaldiennes, se battait successivement avec tous les officiers d'un régiment de cavalerie, donnant des coups de sabre et en recevant ; son corps est couvert de cicatrices, et il a gardé dans l'abdomen une balle de pistolet que les chirurgiens n'ont jamais pu extraire. Cavallotti, offensé de ce que les membres du *Club Felsina* de Bologne avaient, en termes peu courtois, exclu ses œuvres de leur bibliothèque, défie à tour de rôle les trente-trois membres du comité de ce club, en blesse successivement plusieurs. Cette série de combats singuliers ne prend fin que lorsque le comité, pris de pudeur, finit par déléguer, pour le représenter, un des siens, qui fut d'ailleurs blessé aussi. Cavalloti apportait sur le terrain une telle ardeur qu'un jour, blessé d'un coup de sabre qui lui avait coupé le bas du visage, Bizzoni son témoin s'étant opposé à la continuation du combat, il voulut se battre avec lui[1].

Le principal incident de ces luttes de presse et de tribune fut l'affaire de la Régie co-intéressée des tabacs, affaire étrange, dramatique comme un mélodrame du boulevard, et qui rappelle, selon le mot de Garibaldi, les temps borgiaques, *tempi*

1. Un homme qui a fait ainsi ses preuves peut renoncer au duel. Cavallotti a récemment déclaré que, désormais, il déférerait à la justice toute offense ou diffamation dirigée contre lui. Son dernier duel retentissant fut avec le général Corveto, sous-secrétaire d'État à la guerre. Cavallotti, provoqué par le général,

borgiani. La société de la Régie avait acheté un certain nombre de consciences de députés pour obtenir, par la loi, la ratification de sa concession. Le bruit se répandit que les reçus de quatorze députés avaient été volés à la Régie par un employé, achetés par l'opposition et confiés au député Lobbia, qui les portait toujours sur lui. Celui-ci fut attaqué un soir dans une rue borgne de Florence par un assassin. Il esquiva un coup de poignard, ne reçut qu'une blessure légère, et tira un coup de pistolet sur son agresseur, qui s'enfuit. Cette scène avait eu pour témoins deux jeunes gens, qui passaient par là, et des femmes de mauvaise vie, que le bruit avait attirées aux fenêtres de leur maison. Mais les deux jeunes gens moururent peu de temps après, et l'on dit qu'ils avaient été empoisonnés ; la maison mal famée fut fermée et les filles disparurent. Lobbia, qui s'était plaint de l'attentat dirigé contre lui et qui avait accusé la majorité de corruption fut poursuivi pour diffamation et simulation d'attentat. Malgré la protestation de deux procureurs généraux, MM. Nelli et Borgnini, qui donnèrent leur démission pour ne pas se rendre complices d'une « farce judiciaire », Lobbia fut condamné. Des troubles éclatèrent alors dans presque toutes les villes du royaume. Cette étrange affaire passionna les esprits pendant près de deux années. Lobbia fut enfin acquitté en cour d'appel par un arrêt dont les considérants furent très sévères pour les premiers juges.

Au parlement et dans la presse, Bizzoni, Cavallotti et leurs amis menèrent la campagne contre le gouvernement et la majorité avec tout leur talent et tout leur courage. Toute la rédaction du *Gazzettino Rosa* fut mise en prison sous une mensongère accusation de conspiration. Cavallotti seul avait échappé aux recherches de la police, sauvant ainsi le journal d'une mort certaine. De sa cachette, il continua bravement la lutte : travaillant seul dans son grenier, comme autrefois

qui s'était jugé offensé par un de ses discours à la Chambre, consentit à accorder au général, non une *partie d'honneur*, mais une *partie d'armes*. En Italie, la partie d'honneur termine une affaire et clôt le débat entre les deux adversaires ; dans la partie d'armes, au contraire, les adversaires prouvent seulement qu'ils n'ont pas peur de se battre ; ils demeurent libres de continuer ensuite la polémique l'un contre l'autre. Le général Corveto accepta la partie d'armes. Il reçut à la gorge une blessure très grave.

Marat dans sa cave, il lançait chaque jour de splendides poésies politiques, des satires flamboyantes, et d'admirables articles qui soulevaient l'opinion de l'Italie en faveur des défenseurs persécutés de la cause démocratique.

A la fin du grand procès de la Régie, Cavallotti, sorti enfin de sa cachette, donna la première édition de ses poésies politiques qui furent aussitôt saisies. Poursuivi pour son ode antidynastique *Il parto e l'amnistia*, il dut se cacher de nouveau. Cette fois il fut découvert et arrêté. L'année suivante, nouvelle arrestation du poète polémiste, qui eut pour compagnons de captivité tous les rédacteurs du *Gazzettino Rosa*. Pendant trois mois, Cavallotti affola juges et geôliers par les poésies qu'il parvenait à envoyer clandestinement au journal. C'est aussi durant sa détention qu'il fit paraître sa brochure sur la propriété littéraire.

III

Arrivèrent les jours où la jeunesse italienne, qui, sous la conduite de Garibaldi, avait fait l'unité italienne, alla se battre en France pour une idée, comme, pour une idée, les Français s'étaient battus dans les plaines lombardes en 1859. Cette idée, en 1870, c'était celle de la République, à laquelle s'ajoutait le sentiment de la fraternité latine. Parmi nos héroïques amis de cette heure terrible, était Bizzoni, accouru un des premiers à l'appel de Garibaldi, au moment où il sortait de prison, et qui eut l'honneur de pointer le dernier coup de canon contre les Prussiens. Tout en faisant, du début à la fin, des prodiges d'activité comme officier d'état-major, il trouva le temps d'envoyer au *Gazzettino Rosa* des chroniques, réunies plus tard en un volume où éclatent à chaque ligne l'indifférence devant le péril et la joie de combattre. Bizzoni était venu avec Menotti-Garibaldi, qui déployait les qualités d'un excellent brigadier, avec Ricciotti-Garibaldi, qui prenait à l'ennemi le seul drapeau conquis pendant toute cette funeste guerre, avec Lobbia, Canzio, Dell'Isola, Gattorno, Socci et tant d'autres braves, avec Giuseppe Cavallotti et Giorgio

Imbriani, deux jeunes héros qui tombèrent à la même heure devant Dijon, dans la sombre journée du 21 janvier.

Étrange coïncidence : les deux orateurs les plus en vue du parti radical italien, les deux irréconciliables adversaires de la Triple Alliance, Félice Cavallotti et Matteo Renato Imbriani, ont à pleurer chacun un frère frappé par les balles prussiennes à la même heure, à la même place, en combattant pour le salut et l'honneur de la race latine ! La mort de son bien-aimé Giuseppe a inspiré à Cavallotti une ode admirable, où, en même temps qu'il exprime sa douleur fraternelle, il salue la « sainte aurore, que le vieil Ermite[1] annonça aux deux peuples », Italie et France, et demande au héros tombé de « lui inspirer le vers capable de réveiller l'ardeur des opprimés, et d'associer fraternellement, dans le deuil et la colère, ceux qui sont écrasés sous la verge des rois. »

Chaque jour, Cavallotti, lutteur infatigable, se faisait de nouveaux ennemis. Ses adversaires politiques l'attaquèrent sur le terrain littéraire. A ce moment-là, en effet, Cavallotti fit ses débuts dans la littérature dramatique, par trois drames en vers dont le succès fut très grand : les *Pezzenti*, *Guido* et *Agnese*. Il lui fallut se défendre contre l'accusation de plagiat, lancée contre lui, à propos de son beau drame des *Pezzenti*. En 1872, où il donna sa belle ode à Manzoni, une nouvelle édition de ses poésies devint l'occasion d'un nouveau procès. Cavallotti, sous mandat d'arrêt, se sauvait en Suisse, tandis que l'Académie des *Filodrammatici*, pour protester contre l'injustice de la justice politique, couronnait ses œuvres dramatiques. Pendant cet exil en Suisse, il écrivit, en quarante-cinq jours, son *Alcibiade*, chef-d'œuvre aussitôt acclamé dans tous les théâtres d'Italie.

Sur ces entrefaites, le siège de la circonscription de Corteolona était devenu vacant par la mort du député Billia, un des plus chers amis et des meilleurs collaborateurs de Cavallotti. Les électeurs de ce collège lui offrirent la candidature; l'élection fut un immense succès. Aujourd'hui, après vingt-trois années écoulées, Cavallotti est encore député de Corteolona.

1. Garibaldi.

L'entrée du nouvel élu à la Chambre provoqua une tempête. Cavallotti avait publié la veille une déclaration contre le serment des députés. Le député Lioy s'en prévalut dès l'ouverture de la discussion[1], pour le sommer de se rétracter. Cavallotti demanda la parole pour faire une déclaration, mais le président, lisant la formule du serment, l'invita à jurer.

CAVALLOTTI. — Je jure et je demande la parole... (*Non! Non! à droite.*)... Je déclare hautement que je maintiens les déclarations que j'ai publiées dans les journaux...

LE PRÉSIDENT. — Honorable Cavallotti, vous êtes homme d'honneur; vous devez savoir qu'en prêtant serment, vous avez contracté des devoirs que vous devez remplir.

CAVALLOTTI. — A mon honneur, j'y pense moi-même; j'en réponds devant mes électeurs et devant le pays...

Et, comme la droite s'agitait, Cavallotti la foudroya de cette apostrophe :

— Consciences inquiètes, respectez les consciences tranquilles!

Cependant les jurés de Milan, devant lesquels il avait été traduit pour la publication de ses poésies, acquittaient Cavallotti. Mais les saisies et les amendes continuaient à accabler les journaux auxquels il collaborait. Il en prit occasion pour interpeller le gouvernement de Minghetti, Cantelli et Vigliani[2]. Rappelant les persécutions et les procès analogues faits à Béranger par les Bourbons de la Restauration, il concluait, en s'adressant aux ministres : « Je suis un trop humble poète pour mériter l'honneur d'un tel parallèle, mais si je ne suis pas Béranger, vous autres vous êtes bien certainement Bourbons!... » Un tumulte effroyable s'ensuivit. Cavallotti sortit de la salle en donnant sa démission. Bientôt après, il fut réélu.

IV

Poète, orateur, homme politique, Cavallotti est maintenant complet, et nous pouvons considérer sous ce triple aspect cette riche et rare nature.

1. Séance du 28 novembre 1872.
2. Séance du 28 mai 1874.

Je ne saurais décider si c'est le poète lyrique ou le poète dramatique qui l'emporte en lui, mais je suis un des plus fervents parmi les admirateurs de son théâtre. Ici, il s'est essayé dans tous les genres avec un succès égal. Connaisseur profond et admirateur de l'antiquité, comme en témoignent les préfaces érudites de ses pièces antiques, il fait revivre la Grèce dans *Alcibiade*, *I Messeni*, et la *Sposa di Menacle*. Il emprunte au moyen âge et au début des temps modernes des sujets qui conviennent à son tempérament poétique et politique. *Agnese* est un épisode sanglant de l'histoire des Gonzague au XIVe siècle. *Guido* nous transporte au XIe siècle, au temps où l'Italie lutte contre l'oppression germanique ; il y a mis des mots qui font frémir un auditoire italien, comme ce cri de guerre des Allemands :

..... Addosso! Addosso!
Alla plebaglia! nium quartiere ai vinti!

« Sus! Sus!.. A la plébaille! Pas de quartier aux vaincus! »

I Perrenti (les Gueux), c'est la révolte héroïque du peuple de Flandre contre ses oppresseurs espagnols.

Cavallotti est trop mêlé à la vie contemporaine pour ne pas l'avoir mise au théâtre. *Il cantico dei cantici*. *Sic vos non vobis*, perles dignes d'un écrin comme celui de Musset, *Povero Piero*, *Agatodemon* sont, sous des formes diverses, des études des mœurs d'aujourd'hui, dramatiques ou comiques. Dans l'*Agatodemon*, la dernière de ses productions dramatiques, l'auteur fustige avec une mordante ironie les vices de la politique et du journalisme contemporains. J'ai souvent regretté que cette saisissante étude de mœurs ne fût point traduite, pour être portée sur la scène française.

Je ne puis donner ici que cette superficielle idée du théâtre de Cavallotti. Ce n'est pas ma faute s'il y a tant à dire sur une seule personne. A tous ceux qui voudront se donner une idée plus précise, je recommande la lecture de la préface mise par l'auteur à la dernière édition des *Perrenti*. Cavallotti y explique pourquoi il a pratiqué tous les genres, et comment après avoir débuté par des drames en vers[1], il a écrit des

1. Cavallotti cite des passages de la préface de Cromwell « L'idée trempée dans le vers... c'est le fer qui devient acier... »

pièces en prose : « Le plus simple, dit-il, c'est d'admettre que tous les genres, au théâtre, sont bons pourvu qu'ils exercent sur le spectateur cette attraction qui émane seulement de l'alliance artistique, intime, de l'idéal avec le vrai. Certains critiques soi-disant réalistes, peuvent bien faire les dédaigneux, mais ce ne sont pas eux qui parviendront jamais à bannir la poésie de la scène, où elle s'est installée par droit divin et humain depuis les temps où le vieil Eschyle électrisait les foules en lançant au ciel le blasphème de Prométhée. Lorsque je parle de poésie, j'entends parler de la vraie, de celle qui, même de nos temps, fait partir l'étincelle électrique et précipite l'onde de l'applaudissement. Par contre, il est de sacro-sainte vérité que le théâtre ne vit pas seulement de lyrisme et de rhétorique, qu'il y dans le monde de l'art une poésie tout autre que celle qui enfile des tirades politiques ou sociales en bons ou mauvais vers : c'est celle qui, par l'observation profonde de la nature, des vices, des passions, des ridicules humains, sait évoquer les figures vraies et vivantes de Coriolan, de César, de Claude, de Néron, ou bien les types incomparables de la comédie goldonienne, ou ceux de *Froufrou* et de *Diane de Lys*.

» Ce serait aussi une étude intéressante et instructive que celle qui s'appliquerait à découvrir la mystérieuse parenté qui lie entre eux les divers chefs-d'œuvre des genres les plus divers de l'art dramatique et à expliquer comment et pourquoi, par les voies les plus opposées, ils arrivent à produire les mêmes émotions, les mêmes explosions de rire ou de larmes, à l'égale délectation de l'esprit, épris de l'éternelle beauté... »

V

Personne ne soupçonnait en Cavallotti le grand orateur, avant qu'il se fût révélé à la Chambre. Il a un défaut d'organe qui, dans la conversation intime, donne l'idée d'une difficulté de parole : l'abondance et la rapidité des idées font que

l'expression, trop lente à venir, se heurte comme dans un bégaiement : et puis, il avait, dans sa première jeunesse, une timidité dont il ne s'est pas encore complètement défait, et qui le tenait éloigné du monde. Aussi, lorsqu'on sut que les électeurs étaient allés le chercher, fugitif dans les montagnes helvétiques, pour lui offrir une candidature, un journal de Milan commit cette prophétie malheureuse : « Les électeurs de Corteolona auront un député muet. » Le « muet » a si bien délié sa langue, qu'aujourd'hui ses adversaires mêmes sont suspendus à sa parole et subissent en quelque façon sa discipline.

L'éminent rédacteur en chef du *Secolo* de Milan, M. Carlo Romussi, dans la belle préface qu'il a écrite en tête du septième volume des œuvres complètes de Cavallotti[1], nous le montre parlant des questions les plus diverses avec la même compétence et la même éloquence. Il cite, comme exemples, trois discours : le premier prononcé au théâtre Castelli, de Milan, sur Garibaldi[2] : le second contre la proposition d'un apanage pour le prince Thomas, à l'occasion de son mariage ; le troisième sur les inondations du Pô. « On ne les dirait pas de la même personne. Dans le premier, la parole est tout entière au poète et au cœur ; le second est un discours de juriste, d'une dialectique serrée, appuyée de continuelles citations et enrichie d'une science profonde de législation comparée ; dans le troisième, l'orateur ne craint pas de se transformer en ingénieur hydraulicien ; il discourt scientifiquement des causes des inondations et des remèdes pratiques à y apporter, en s'appuyant sur un ensemble de remarquables observations techniques, qui lui valent l'approbation de Baccarini », l'illustre et regretté ingénieur ministre.

C'est surtout dans la discussion au sujet de l'apanage du prince Thomas que se révèle la souplesse du talent de Cavallotti, en même temps que cette étonnante activité qui le met à l'abri de toutes les surprises. Ce n'était pas chose facile que de parler contre l'apanage d'un prince du sang devant une majorité, on pourrait presque dire devant une

1. Édition du *Stabilimento tipografico Enrico Reggiani*, Milan, 1888.

2. 3 juin 1883.

assemblée unanime de monarchistes intransigeants. Cavallotti faillit ne pas même pouvoir prendre la parole. Le président de la Chambre avait prémédité d'escamoter la discussion. La question n'était à l'ordre du jour que pour le milieu de la semaine suivante, et Cavallotti avait cru pouvoir sans inconvénient s'absenter de Rome. Il se trouvait à Naples, où le gouvernement, qui lisait sa correspondance télégraphique, savait qu'il serait retenu encore quelques jours. Cavallotti absent, les ministres espéraient enlever le vote d'acclamation. Il suffisait d'intervertir brusquement l'ordre du jour. Donc, en fin de séance, le président du Conseil, Depretis, propose de mettre en tête de l'ordre du jour du lendemain la discussion de la loi sur l'apanage. Le peu de députés présents votent l'inversion proposée, et le tour semblait joué.

Mais le député Majocchi avait couru au télégraphe pour avertir Cavallotti. Depretis eut beau retarder le télégramme de quelques heures, Cavallotti put prendre, dans la nuit, un interminable train omnibus qui l'amenait à Rome quelques minutes à peine après l'ouverture de la séance ; de la gare, il se rendit tout droit à la Chambre sa valise à la main. Depretis triomphait; la discussion du projet était ouverte. Tout à coup, il lève les yeux vers l'extrême-gauche. Il y voit Cavallotti le regardant et, en vrai gamin qu'il était et qu'il est encore parfois à cinquante-deux ans, lui faisant un pied de nez ! Il fallut discuter. La Chambre ne voulait pas entendre Cavallotti. Avec une incomparable adresse de précautions oratoires, il la contraignit à l'écouter pendant trois heures, puis à renvoyer à la séance suivante la suite de son discours, qui se prolongea pendant deux heures encore, deux mortelles heures pour ceux que, dans le pays, on appelle « les bigots de la monarchie »[1].

Depuis le jour de ses débuts comme orateur parlementaire, Cavallotti a été constamment en progrès. Il est un admirable orateur lyrique quand il traite les grandes questions de politique, ou quand il célèbre la mémoire de Garibaldi et les luttes pour l'indépendance nationale. Le discours prononcé à Nice lors de l'inauguration du monument élevé au glorieux

1. Séances des 21 et 23 avril 1883.

enfant de cette ville devenue française, fut une envolée de poésie qui transporta plus d'une heure tout un immense auditoire.

C'était une tâche délicate entre toutes, que de parler en France, à Nice, sur un pareil sujet, au moment où une odieuse machination faisait éclater à Rome le déplorable incident des pèlerins français, poursuivis et traqués dans les rues de la ville pour des offenses qu'ils n'avaient pas commises! Cavallotti, Canzio et les autres hommes politiques italiens qui accouraient à ce congrès de la paix latine, avaient été poursuivis à chaque station par des dépêches qui les adjuraient de ne pas continuer leur chemin : leur place n'était plus à Nice, leur disait-on, elle était à Rome, où le grand nom de Victor-Emmanuel était sali d'épithètes outrageantes par des gens venus de France pour insulter son tombeau! Mais pour des hommes comme Canzio et Cavallotti, une telle intrigue devait rester sans effet. A Nice les attendaient, les bras fraternellement ouverts, d'éminents Français, amis sincères de l'Italie, avec lesquels ils avaient à remplir une haute mission. Canzio, le gendre et le plus vaillant lieutenant de Garibaldi, avait à dire aux Français comme aux Italiens réunis devant la glorieuse image, que les rancunes d'il y a trente ans étaient effacées: que ce coin de terre latine, n'était plus désormais « un point de division entre les deux nations, mais bien un perpétuel *trait d'union* placé aux confins de l'une et de l'autre ». Et cela, le général Canzio le dit avec cette franchise du soldat, cette élévation d'idées du philosophe, qui sont les marques caractéristiques de son éloquence.

Aux heures mauvaises où s'élève un vent de discorde, qui souffle sur les deux nations latines, à la grande joie de l'ennemi héréditaire de l'esprit latin, il faudrait se reporter à cette grande manifestation de concorde, et relire le discours de Canzio, relire le discours de Cavallotti. A la fin de sa harangue, Cavallotti avait cité une lettre par laquelle Garibaldi, le 5 novembre 1870, engageait le député Sineo à recruter des volontaires pour aller au secours de la République française. La lettre se terminait par ces mots : « La France se relèvera de son cercueil ».

— Ainsi, reprit Cavallotti, il prédisait le relèvement de la

France, lorsqu'aucun fil de lumière ne semblait luire dans son ciel, lorsque l'espérance même semblait morte.

» Et maintenant que la France est ressuscitée, comme il l'a prophétisé, et qu'elle s'est relevée de manière à remplir le monde de stupeur et d'admiration, pourquoi, ô Français, aurait-il été prophète seulement pour vous? A l'Italie aussi sourit une grande mission... Cette mission, qui voudrait la lui contester? La France peut-être?... Pourquoi ce siècle, que la glorieuse révolution a baisé au front en naissant, et qui va vers sa fin éclairé par de terribles lueurs, ne pourrait-il pas voir, comme Garibaldi les a vus dans son esprit prophétique, nos deux peuples, serrés dans un embrassement fraternel, marchant à l'avant-garde du progrès humain! Mais pourquoi donc, ô Français, pourquoi lui auriez-vous érigé une statue, ici, où l'azur du ciel des deux pays se confond, ici où les deux langues se marient, ici précisément, sur le passage commun, sur la double frontière? Serait-ce donc pour la réserver, cette statue, à l'ironie douloureuse, à l'insulte, peut-être, d'assister d'ici au premier choc d'une lutte fratricide. (*Ovation frénétique.*) Allons donc! Ici, nous ne sommes pas venus célébrer des sacrilèges. Nous tous, nous sentons qu'avec ce marbre au milieu de nous, ce n'est plus possible. (*Explosion d'applaudissements prolongés.*) Si cela pouvait être, de Solférino et de Dijon, on entendrait les morts crier : *Couvrez la statue! Couvrez la statue!*

Puis l'orateur faisait parler Garibaldi lui-même :

— Génie tutélaire des deux peuples, je surgis ici comme un garant du pacte d'amour que j'ai écrit entre eux avec le sang; je me dresse, comme un dieu therme, entre leurs dissentiments. Ici, autour de mon socle, déployez au vent les bannières et que le *vert* et le *bleu* s'entremêlent. Voilà la fête des couleurs que j'aime, fête belle et radieuse comme l'iris du ciel. Je suis le génie latin qui réunit et bénit ses enfants. Par ici on ne passe qu'en frères qui s'embrassent!

Cavallotti qui sait ainsi s'élever au sublime sans effort, manie très bien aussi les formes familières de l'humour et de l'ironie. Peut-être, comme le dit M. Romussi, l'art oratoire de ce même Depretis, avec lequel il eut à soutenir une lutte de plusieurs années, ne fut-il pas sans influence sur lui. Depretis

jouait à merveille de la simplicité débonnaire, de la plaisanterie — *della barzelletta* — et de certains moyens comiques auxquels avaient recours les orateurs grecs pour désarmer une assemblée où ils flairaient une odeur de tempête. Aussi Cavallotti dit un jour, en s'interrompant dans un de ses beaux discours : « Depretis plaisante, *mauvais signe!* il doit avoir fait des siennes.

Mais, dit encore M. Romussi, l'humour de Cavallotti diffère de celle de Depretis en ce qu'il la tire des entrailles mêmes du sujet, tandis que souvent les facéties de celui-ci étaient visiblement introduites artificieusement pour faire dévier l'attention de la Chambre.

On a, dans le compte rendu de la séance parlementaire du 2 avril 1879, un des nombreux exemples du genre plaisant auquel Cavallotti a souvent recours pour faire mieux accepter les choses sérieuses qu'il se propose de dire. A la suite de certains troubles populaires et de certaines répressions excessives de la police (on était sous le ministère Depretis), il s'était produit quatre interpellations, deux de droite et deux d'extrême-gauche. Cavallotti avait précédemment donné sa démission, que la Chambre avait refusé d'accepter. Il remercia la Chambre de sa courtoisie, en ajoutant qu'il en était fort aise, puisqu'il avait encore un devoir à remplir...

— L'honorable Depretis, continua-t-il, dira peut-être que j'aurais pu m'en dispenser; pourtant je ne crois pas qu'au fond de son âme il m'en veuille d'avoir pris la parole dans cette question. Avant tout, je sais qu'il n'est pas homme d'État susceptible de se troubler pour si peu. Je me rappelle que la dernière fois que j'ai parlé sur le budget de l'intérieur et sur la police, après que je lui en eus dit de toutes les couleurs — (*di cotte e di crude*, locution plus familière encore, mais qui, traduite littéralement n'aurait pas de sens en français) — il me répondit en me prodiguant des éloges; et ce fut à ma grande mortification, car j'avais espéré le faire monter en colère *(hilarité)*, si bien que je me dis à part moi : si j'avais su qu'il prît plaisir à s'en entendre dire de dures, j'aurais augmenté la dose. (*On rit.*)

LE PRÉSIDENT. — Ne vous rattrapez pas aujourd'hui. *(Vive hilarité.)*

CAVALLOTTI. — Soyez tranquille.

Puis, après quelques paroles d'exorde où il trouve occasion de glisser cette maxime : que « les partis ne sont forts que lorsqu'ils marchent sous la sûre escorte des principes », il s'en prend de nouveau au président du conseil :

— Je pensais, dit-il, que lorsque l'honorable Depretis a vu se présenter deux interpellations des bancs de droite et deux des bancs d'extrême-gauche, il a dû se frotter les mains en se disant : « Ma réponse est toute faite : d'un côté on me reprochera d'avoir été trop faible, de l'autre d'avoir été trop énergique. Je dirai à la Chambre : vous le voyez, messieurs, *in medio stat virtus ;* j'ai fait une chose de juste milieu. » Mais, — reprend Cavallotti — c'est aussi dans la région du milieu que se trouvent les limbes des enfants — *dei bambini.* — Or je sais que l'honorable Depretis n'est pas un *bambino.* » *(Hilarité générale.)*

Puis il continue sur le même ton pour arriver à exposer ces fortes pensées :

— En moi est profond le sentiment que ce n'est jamais sans péril que ce grand mot de *liberté* se trouve prononcé, à la même heure, par des hommes qui l'aiment d'un amour trop différent. La liberté, sévère et dédaigneuse déesse, lorsqu'elle s'entend invoquer par des amants trop divers, se cache pour tous, ne voulant mentir à personne. Alors naissent les doutes pour ceux-là qui ne savent pas la découvrir; alors on entend parler de liberté vraie et de liberté fausse; alors surgissent les équivoques, les distinctions subtiles qui confondent, qui troublent le critérium de la conscience publique et gâtent l'éducation morale des multitudes, car le peuple, qui ne comprend que les idées simples, claires, à grandes lignes, lorsqu'il entend les mêmes paroles prononcées par des hommes de convictions opposées, le peuple finit par ne plus croire à rien ni à personne ; et alors s'infiltre en lui le scepticisme, cette *malaria* des peuples libres... *(Très bien.)*

Un des charmes de l'éloquence de Cavallotti, c'est précisément cette variété de tons, ce mélange de spirituelle familiarité et de gravité, de bonhomie et de grandeur, où il faut un art très délicat. Cavallotti orateur est, en effet, un grand artiste. Par là, il séduit l'auditoire, même le plus rebelle à ses

opinions. Tout auditoire italien est, par tempérament national, un auditoire d'artistes. Dès que Cavallotti prend la parole à la Chambre, tous les députés descendent dans l'hémicycle, au bas du secteur de l'extrême-gauche, pour mieux l'entendre. L'orateur parle d'abord d'une voix un peu sourde et lente, mais bientôt sa langue se délie, et la voix claire et nette monte jusqu'aux dernières tribunes de la salle de Montecitorio, dont l'acoustique est pourtant si défectueuse.

VI

Comme homme politique, un mot définit Cavallotti, le mot *invariable*. A dix-huit ans, déjà et pour toujours républicain, il n'hésitait pas, il est vrai, à s'enrôler en Sicile sous un drapeau dont la devise était : *Italia e Vittorio Emanuele*. C'est que déjà était écrite dans son cœur la devise formulée plus tard : *Prima Italia, poi Repubblica!* — « D'abord l'Italie, la République après! » De là, une noble courtoisie envers le représentant de la monarchie italienne.

En 1884, Cavallotti se trouvait à Naples, en même temps que le roi Humbert, au chevet des cholériques. Il avait amené avec lui toute une troupe de jeunes Toscans et Lombards auxquels il prodiguait des exemples de dévouement. Le roi, de son côté, bravait le danger avec ce courage de sa race, dont il a si largement hérité. Frappée des prodiges de charité qu'accomplissaient les escouades d'infirmiers volontaires du député républicain, Sa Majesté voulut bien dire un jour à une délégation de Napolitains, venue pour lui porter les remerciements de la ville, qu'Elle aurait « volontiers serré la main à Cavallotti à l'*Osteria dell'Allegria* ». (C'était la modeste hôtellerie où celui-ci campait avec les siens.) Et Cavallotti de faire répondre au royal hôte de la *villa Reale*, par son ami et collègue le duc de San Donato « que le roi aurait trouvé chez les démocrates, hôtes de l'*Allegria*, un accueil digne de ses actions et de son courage ».

Cavallotti a cette qualité essentielle de l'homme politique, d'être... un politique. Il en donna la preuve à la Chambre

des députés, dans la séance du 9 avril 1878. C'était après la paix de San Stefano et à la veille du Congrès de Berlin. L'Europe s'inquiétait des bouleversements que la carte de l'Orient européen allait subir. Cavallotti, après avoir fait un lumineux tableau de l'état général des puissances, indiqua la politique qui, selon lui, devait être celle de l'Italie. Lui, le patriote irrédentiste, il n'hésita pas à conseiller une entente avec l'Autriche, mais sous la réserve expresse du dicton français que *les bons comptes font les bons amis* — et il poursuivit : « Pour mon compte personnel, je tiendrais pour bon ami même le diable, pourvu que le diable fût galant homme et me rendît mon bien — *e mi rendesse il fatto mio* ». (*Applaudissements et hilarité.*) Ce qu'il entendait par « son bien, » c'était l'Italie « satisfaite dans ses justes confins ».

Ce discours lui a été souvent reproché, soit par l'esprit chauvin de ses amis politiques, soit par la mauvaise foi de ses adversaires, enchantés d'opposer une apparente contradiction à l'aversion qu'il professe, comme tout bon patriote lombard, contre le *Tudesque*. C'est cependant une pensée hautement politique et patriotique qu'il développait ce jour-là.

Que d'inconséquences apparentes l'esprit de parti ne lui a-t-il pas ainsi reprochées mal à propos? Il a eu souvent à subir les colères de ses propres amis pour avoir voté avec le ministère Depretis, lorque celui-ci proposait une mesure libérale, que sa conscience d'homme de liberté lui conseillait d'approuver; ou bien encore lorsqu'il soutenait le ministère Rudini dans l'espoir, malheureusement déçu, que ce ministère respecterait les libertés publiques et résisterait aux courants d'en haut qui voulaient le renouvellement de la Triple Alliance. Ce reproche, artificieusement exploité, décida, sous le ministère Giolitti, une fraction du parti radical à se détacher de Cavallotti pour former le groupe qui prit le nom de parti légalitaire. En réalité, c'étaient des gens las de lutter, qui usaient d'un prétexte d'apparence honnête pour se rapprocher du pouvoir. Or, aujourd'hui, le groupe légalitaire, réduit à deux membres compromis avec le ministère, n'existe plus. Les rivalités personnelles, qui avaient en partie causé la scission, s'effacent devant l'incontestable supériorité de Cavallotti. Le parti radical est reconstitué dans sa main, plus compact,

plus dévoué, plus puissant, plus écouté dans l'opinion publique qu'il n'a jamais été.

Autre phénomène encore plus digne de remarque, les chefs des divers groupes d'opposition modérée de droite et de gauche, *l'opposition de Sa Majesté*, comme on la qualifie, ne dédaignent pas de subir, dans une certaine mesure, la direction de celui qui n'a pas craint de se poser parfois en chef de *l'opposition à Sa Majesté*, et de discuter non seulement les apanages des princes, mais la liste civile elle-même.

VII

Dans ces dernières années, le rôle de Cavallotti n'a pas cessé de grandir. L'illustre orateur a saisi toutes les occasions de plaider la grande cause de l'Italie, libre au dedans, libre au dehors. Il parcourt sans cesse la péninsule du nord au sud, allant de Sicile en Sardaigne, de Bari ou de Lecce à Turin ou à Gênes. Au moment où la dénonciation du traité de commerce avec la France, les visites faites avec tant d'ostentation par M. Crispi à Friedrichsruhe, le refus de participer à l'exposition de Paris, avaient inquiété et mécontenté l'opinion, c'est Cavallotti qui donna, dans le *Congrès démocratique*, tenu à Rome en 1890, le fameux programme connu sous le nom de *Pacte de Rome*. Après avoir réclamé le développement de toutes les libertés nécessaires au dedans, il fixait ainsi les directions de la politique italienne :

« 1° Renouement complet, intime, fraternel des bons rapports entre l'Italie et la France, unies par des intérêts réciproques, leurs souvenirs communs, et les communes aspirations de la civilisation latine;

» 2° Entretien de relations d'amitié avec l'Angleterre et l'Allemagne, avec la perspective, pour l'Italie, de pouvoir un jour exercer une action médiatrice entre l'Allemagne et la France ;

» 3° A l'expiration du traité de la Triple Alliance, paix avec tous les États ; point d'engagement avec aucun. »

Cette réunion plénière des notabilités du parti radical, les

résolutions qui y furent votées, avaient donné de nouvelles forces au parti ; la cohésion en parut assurée définitivement. La campagne d'opinion, qui se poursuivit pendant le reste de l'année 1890, remuait d'autant plus l'esprit public, que les partis conservateurs, de leur côté, commençaient à s'agiter. M. Crispi tomba le 31 janvier 1891, sous le vote d'une Chambre qu'il avait fait élire depuis quelques semaines à peine.

Le ministère du marquis di Rudini lui succéda. On croyait qu'il inaugurerait une politique différente de celle de son prédécesseur, et Cavallotti et ses amis l'appuyèrent d'abord ; mais des mesures restrictives de la liberté de réunion et la nouvelle répandue tout à coup du renouvellement, avant terme, du traité de la Triple Alliance amenèrent la rupture. En vain M. di Rudini voulut faire part à la Chambre du nouvel engagement diplomatique que son ministère avait contracté. Cavallotti, avec une indomptable énergie, domina la majorité dévouée au ministère ; il provoqua un tumulte si violent que le président se vit obligé de lever la séance, sans que la Chambre pût prendre acte de la communication des ministres. Grâce à Cavallotti le renouvellement de la Triple Alliance n'a jamais été notifié aux représentants de la nation.

Le ministère Rudini, affaibli, parce qu'il avait trompé toutes les espérances, n'eut plus qu'une existence assez précaire : honnête et digne néanmoins, il s'efforçait de lutter contre les influences qui voulaient lui imposer le développement des dépenses militaires. Quand il succomba, ce fut pour faire place au cabinet Giolitti (5 mai 1892).

M. Giolitti, assez mal reçu par le Parlement, fit dissoudre la Chambre et convoqua les électeurs ; mais sachant quel redoutable adversaire il aurait en Cavallotti, il fit un effort suprême de pression, — de corruption aussi, a-t-on dit, — pour le faire échouer. La défaite de Cavallotti provoqua une protestation indignée dans tous les partis ; on criait que c'était une honte, pour une Chambre, d'être privée d'un parlementaire d'une telle valeur. L'exclusion du député de Corteolona fut d'ailleurs de très courte durée. La Chambre invalida l'élection de son concurrent, et ses électeurs, dont on n'osa pas cette fois fausser le vote, lui rendirent leur mandat avec des démonstrations de joie. C'est pendant cette lutte électorale que s'était

produite la scission des légalitaires, à laquelle j'ai déjà fait allusion : mais ils eurent bientôt à se repentir, car le gouvernement de M. Giolitti, aux suggestions de qui ils avaient fait le sacrifice de leur passé politique, s'effondrait à la fin de l'année 1893, laissant plusieurs provinces du royaume en insurrection et les finances en un état de quasi banqueroute.

M. Crispi a eu le courage de prendre le gouvernement dans cette situation presque désespérée. Avec une énergie dont peu d'hommes de son âge seraient capables, il a dompté la révolution prête peut-être à éclater, et rétabli, tout au moins momentanément, le crédit de l'État. Par quels moyens? Ce n'est pas ce que j'ai à examiner ici. Le successeur de M. Giolitti croyait avoir acquis le droit de diriger paisiblement le gouvernement dont il était redevenu le chef, lorsque fut déposé sur le bureau de la Chambre un pli contenant les fameux documents dont la divulgation tendait à ébranler son pouvoir. Le vieil homme d'État a retrouvé la vigueur de son jeune temps pour lutter contre la prise en considération de ces documents; mais il avait devant lui un lutteur de sa force. Dans cette séance si mouvementée du 15 décembre dernier, Cavallotti a donné la vraie mesure de sa ténacité et de sa puissance d'action. Il a pris la parole sept fois, répondant à l'un, interpellant l'autre, démontrant à tous la nécessité de faire la lumière sur cette sombre question; et la lumière fut faite; et le ministère, acculé vit s'imposer à lui ce redoutable dilemme : se démettre ou renvoyer la Chambre. C'est à ce dernier parti que M. Crispi a cru devoir s'en tenir. Je constate, je n'apprécie pas, car mon intention, dans ce travail, n'est pas de toucher aux questions qui agitent les esprits en Italie. Mais on voit qu'en ce moment, deux hommes sont en présence comme dans un grand duel, Crispi et Cavallotti.

VII

Cavallotti doit la haute situation où il est parvenu à la constance de sa foi et de sa conduite politique; mais aussi à la simplicité et à l'honnêteté de sa vie privée. Je dirais volon-

tiers qu'il n'a pas de mérite à n'avoir pas, comme tant d'autres hommes politiques, cherché la fortune dans les affaires ou dans les banques. Il n'a aucun besoin de luxe et ne sait pas même au juste ce que c'est que le bien-être. Toute sa vie il travaille : à la bibliothèque de la Chambre, où il étudie des documents, dans les couloirs où il prêche des collègues, au restaurant, au café, où l'attend toujours un cortège d'amis, toujours son esprit est occupé. Sa journée finit à une heure ou deux heures du matin. Je l'ai plus d'une fois vu rentrer chez lui, brisé de fatigue, marchant d'un pas précipité mais presque chancelant, comme si sa tête, à la puissante encolure, et son large torse pesaient trop à ses jambes. Pour tout soin de santé il prend une douche glacée le matin; puis, vêtu de son paletot noisette, dont le col, négligemment relevé, prétend le protéger contre la fraîcheur matinale, coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords incliné sur le côté droit, il s'en va faire, au Pincio, une promenade rapide. Quand il marche ainsi, il ne voit autour de lui rien ni personne; il voit en lui-même, il pense : mais si un ami l'arrête, alors ses yeux, tout à l'heure presque fermés, s'ouvrent tout grands : son beau regard clair s'illumine d'une expression de franche affection, et il se jette dans les bras de l'ami en l'embrassant, sans le moindre souci des passants qui l'observent.

Pendant les très rares intervalles de repos que lui laisse la politique, il vit comme un ermite dans sa modeste maison du lac Majeur, où il se hâte, par un effort de sa plume, de gagner en quelques semaines le peu qu'il lui faut pour vivre une année. A Rome, il habite, chez une brave famille très dévouée et très sûre, une chambre meublée, très simple, où l'on monte par un escalier qui ressemble à une échelle de meunier. Point de feu dans cette chambre. On voyait, durant les rigueurs du dernier mois de décembre, Cavallotti travailler là de jour et de nuit. Pour toute protection contre une grave bronchite dont il relevait à peine, il gardait son paletot noisette et son chapeau de feutre. Et le thermomètre marquait jusqu'à quatre degrés au-dessous de zéro. Mais les événements marchaient ; le ministère avait prorogé la Chambre : on parlait de coup d'État; il fallait travailler, et, malgré le froid et la bronchite, il travaillait. Entre deux conférences avec

les députés d'opposition, il composait sa lettre aux électeurs de Corteolona, cette mordante philippique si documentée, qui a fait tant de bruit, il y a quelques semaines.

Cavallotti n'a pas de secrétaire. Il répond lui-même aux innombrables lettres qu'il reçoit. Tout seul, il classe ces immenses dossiers, qui sont la terreur de ses adversaires. Il n'a aucun ordre dans son régime de vie; il oublie souvent les heures de repas, mais, dans ses papiers, il sait toujours trouver à la minute même la pièce qu'il lui faut.

A tous ses talents et à toutes ses vertus s'ajoutent de charmantes qualités morales : la tendresse, le dévouement, la fidélité envers ses amis. Cavallotti est de ceux qui attirent et retiennent les amitiés, par lesquelles s'accroît et s'ennoblit la puissance d'un homme. Aujourd'hui il peut être combattu encore, et il le sera avec acharnement, sans doute; mais il est arrivé à ce point de la vie d'un chef de parti, où nul n'ose plus discuter sa supériorité. Cela veut-il dire que l'accès du pouvoir soit près de s'ouvrir devant lui? Je crois savoir que le roi, causant dernièrement avec un homme politique important, a dit : « Cavallotti est un homme de premier ordre; il est destiné à arriver. » Le mot n'a rien de surprenant, mais *devrait arriver* me paraîtrait plus en situation que *doit arriver*. Car le roi n'a sans doute nulle hâte d'appeler une sorte de ministère Roland; et, d'autre part, Cavallotti n'a pas l'air d'être pressé « d'arriver ». Il a dit plus d'une fois qu'il n'entend pas être « l'Émile Ollivier du régime ».

Songerait-il a en devenir le Gambetta?

C'est à l'avenir de répondre.

G. GIACOMETTI.

NAPOLÉON A VALLADOLID

Je reprends mon récit à ma présence à Bordeaux. Les onze jours que j'y restai avec le général Junot furent employés à réunir aux troupes arrivant d'Auray le petit nombre de celles qui, ainsi que lui, avaient débarqué à La Rochelle, sans compter les détachements venus des dépôts. Il fallut reformer définitivement les régiments, les brigades, les divisions, les pourvoir de ce qui leur manquait encore et les diriger sur Bayonne, où, du 12 décembre au 19, nous nous trouvâmes dans une passe assez semblable à celle qui, vers la fin de l'année précédente, nous y avait retenus cinquante et un jours ; mais nous avions en moins bien des illusions et des espérances, bien des regrets et des craintes en plus. Enfin, le 20 décembre et pour la quatrième fois de ma vie, je passai la Bidassoa, mais, cette fois, sans destination connue et dans une position aussi fausse que celle où se trouvait le général Junot ; car, quoiqu'il fût devenu duc d'Abrantès, il n'était plus ni premier aide de camp de l'Empereur, ni gouverneur de Paris, ni général en chef.

1. Ces pages, que nous devons à l'obligeance de MM. Plon et Cie, sont extraites du tome IV des *Souvenirs du général Thiébault*, qui paraîtra prochainement.

Quant à moi, qui, général de brigade, avais été chef de l'état-major général d'une armée de 51 500 hommes, les troupes espagnoles et portugaises y comprises, d'une armée occupant le monde par son rôle, je me trouvais, général de division, simple chef de l'état-major d'un corps de 20 000 hommes, qui, par le numéro 8 qu'il venait de recevoir, n'était plus qu'une obscure fraction du tout qu'il avait formé. C'était, pour le duc et pour moi, s'être élevés pour s'abaisser.

Ma situation bientôt parut se gâter davantage ; le général Junot, qui seul pouvait, par les sympathies dont il m'honorait, la rendre tolérable, reçut l'ordre de quitter le 8e corps et de se rendre en Aragon, pour y prendre le commandement du 3e corps. Pour le moment, aucun chef ne le remplaça, de sorte que les diverses portions de ce 8e corps, alors véritablement sans âme, continuèrent leurs mouvements sous les ordres du général de division Loison. Le quartier général marchant avec les troupes de sa division, j'arrivai avec elles, le 23, à Vitoria le 29 à Burgos, le 1er janvier à Palencia et le 6 à Léon. Mais tout cela ne pouvait plus me convenir. Il y avait trop loin entre les fonctions que je venais de remplir et celles qui me restaient. Aussi, et du moment où je fus informé que l'Empereur était ou allait arriver à Valladolid, j'allai dire à Loison que je quittais le 8e corps, que je partais pour le quartier impérial et qu'il voulût bien pourvoir à mon remplacement provisoire : « Et tout cela de votre chef ? — Oui. C'est comme mon général en chef, ajoutai-je en riant, que je viens d'arrêter ces dispositions et de me charger de leur exécution. — Mais vous rappelez-vous la phrase qui vous concerne dans l'ordre d'après lequel le duc a quitté le 8e corps[1] ? — Très bien. — Et vous partez malgré cela ? — Sans doute. — Et pour Valladolid ? — Tout comme je suis parti de Vannes pour Paris. — C'est jouer gros jeu. » Je partis en effet ; mais, par une coïncidence extraordinaire, je reçus en route l'ordre que j'exécutais, et, d'une démarche plus que hardie, il ne restait qu'un acte de soumission ; la promptitude de mon apparition, effet de ma désobéissance, parut une preuve de mon zèle à obéir.

1. « Votre chef d'état-major du 8e corps restera au 8e corps. » *Signé :* ALEXANDRE, le 17 décembre 1808.

Arrivé à Valladolid un peu avant midi, je me rendis à la parade que chaque jour l'Empereur faisait défiler lui-même; j'y étais à peine qu'il parut. Le régiment des grenadiers de la garde impériale, en bataille sur la place du palais de Charles-Quint habité par Napoléon, ouvrit de suite ses rangs. L'Empereur s'avança aussitôt pour commencer sa revue et, passant devant moi, répondit à mon salut par un simple signe de tête et un regard. La revue achevée, et comme il revenait à sa place pour ordonner le défilement, il aperçut le général Legendre, ex-chef de l'état-major du corps d'armée de Dupont, et dont la présence à cette revue m'avait semblé pour moi-même une fatalité. A l'instant, et le foudroyant du regard, il l'apostropha par ces mots : « Vous êtes bien osé de paraître devant moi ». Au milieu du plus morne silence, tous les yeux s'étaient portés vers le général Legendre, qui, sur ce simple début, paraissait déjà frappé par la foudre. Il répondit cependant, mais si bas que je n'entendis rien, et, le chapeau à la main, dans l'attitude la plus humble, il subit la torture de tout ce qui allait suivre ce prélude. Scène effrayante que, rentré chez moi, j'écrivis sur un petit livre de notes que je possède encore[1].

Et en effet, la figure contractée, l'œil terrible, le geste au dernier degré menaçant et la voix retentissante, afin que le dernier officier, le dernier soldat présent pussent le voir, l'entendre, il reprit aussitôt, marchant et s'arrêtant sans cesse, entre le général Legendre (à la gauche et un peu en arrière duquel je me trouvais) et les troupes, tantôt l'apostrophant, tantôt parlant comme il aurait pu se parler à lui-même, lançant ses bordées à chacune de ses allées et venues, mais toujours le regard terrible, et avec les marques de la plus violente agitation :

— Comment vous montrez-vous encore, quand partout votre honte est éclatante, quand votre déshonneur est écrit sur le front de tous les braves? Oui, on a rougi de vous jusqu'au fond de la Russie, et la France en rougira bien plus,

1. C'est également d'après le contenu de ce petit livre de notes, longtemps égaré, que je rapporterai, à la suite de cet épisode, mon entretien avec Napoléon, et cela en complétant la rédaction d'après laquelle madame la duchesse d'Abrantès en parle et me cite dans ses *Mémoires*.

lorsque, par la procédure de la Haute Cour, elle connaîtra votre capitulation [1].

» Et où a-t-on vu une troupe capituler sur un champ de bataille? On capitule dans une place de guerre, quand on a épuisé toutes les ressources, employé tous les moyens de résistance; quand, avec des brèches praticables, on a honoré son malheur par trois assauts soutenus et repoussés: quand il ne reste plus un moyen de tenir, un espoir d'être secouru... Mais, sur un champ de bataille, on se bat, monsieur, et lorsqu'au lieu de se battre on capitule, on mérite d'être fusillé... Et où en serait-on si des corps capitulaient en plaine? En rase campagne, il n'y a que deux manières de succomber: mourir, ou être fait prisonnier; mais l'être à coups de crosse! La guerre a ses chances, on peut être vaincu... On peut être fait prisonnier. Demain je puis l'être... François Ier l'a été, il l'a été avec honneur; mais si je le suis jamais, je ne le serai qu'à coup de crosse [2].

Chacune de ces phrases fortement articulées, parfois sans liaison, jamais sans suite, chargées de répétitions que j'omets en partie, mais réduisant généralement la pensée à sa plus simple expression, était coupée par des suspensions, assez dans sa manière, et qui, dans cette situation, avaient pour but que chacun de ses mots, bien entendu, bien compris, portât coup... Or, cette suspension ayant eu, après ces derniers derniers mots, un peu plus de durée que les précédentes, elle donna lieu au colloque suivant :

LEGENDRE. — Nous avions en tête plus du double de nos forces, et nous étions suivis par des forces égales.

NAPOLÉON. — Il fallait faire comme le maréchal Mortier à Krems, où, avec une poignée d'hommes réunis et serrés, il se fit jour à travers quatre lignes de troupes russes; mais pour cela il fallait arriver en masse et non par lambeaux, marcher en colonne et non se déployer, engager une mêlée et non

1. Ce ne fut que trois ans et quatre mois après, c'est-à-dire le 1er mai 1812, que l'Empereur rendit le décret qui, sous peine de mort, défend aux généraux de capituler en rase campagne. C'est également vers cette époque qu'il fit instruire cette affaire et qu'il destitua Dupont, Vedel et Legendre.

2. Il a fini par l'être; il ne l'a pas été à coups de crosse; en se fiant à la loyauté anglaise, il s'est livré lui-même et après avoir été écrasé à coups de massue.

combattre en ligne, brusquer la lutte et non la prolonger. Se déployer en pareil cas atteste l'ignorance de toutes les règles de l'art. En colonnes, vous auriez culbuté ces Espagnols; ils ne valaient pas le quart de vos troupes.

LEGENDRE. — Nous n'avions que des conscrits.

NAPOLÉON. — Sous de bons chefs, les conscrits font toujours de bons soldats.

LEGENDRE. — Nous voulions sauver l'artillerie.

NAPOLÉON. — Ce n'est pas l'artillerie que vous vouliez sauver, ce sont vos fourgons, c'est-à-dire le produit de vos rapines. Et pensez-vous donner le change? Si vous n'aviez pas tenu à l'or impur, que charriaient vos fourgons, plus qu'à l'honneur, vous auriez compris ce que le devoir commandait; mais vous n'avez plus été ni des Français, ni des généraux, vous n'avez été que des voleurs et des traîtres.

LEGENDRE. — Nous n'avons cherché qu'à conserver des hommes à la France.

NAPOLÉON. — La France a besoin d'honneur, elle n'a pas besoin d'hommes.

LEGENDRE. — La capitulation n'a pas été observée.

NAPOLÉON. — Plût au ciel qu'elle ne l'eût été en rien, que les Espagnols eussent fait justice de vous tous, que je n'en eusse rien reçu, et surtout que votre capitulation n'eût pas été rendue publique... Mais vous vous étonnez qu'elle ait été violée... Ignoriez-vous que les Anglais étaient maîtres de la mer[1]?... Et quelles étaient vos garanties?... Aviez-vous seulement invoqué la protection d'un consul anglais?... Non. Ce sont des faits inconnus dans l'histoire, que 18 000 hommes, 18 000 Français, passent sous le joug quand ils pouvaient combattre: que la reddition d'armes vierges, quand les soldats ne demandaient qu'à s'en servir. Mais, quand la victoire eût été impossible, il fallait encore vendre sa vie. On n'est militaire que quand on préfère la mort à l'ignominie... Il faut

1. Prétendue justification de la défense de recevoir, dans les ports de France, les troupes du corps d'armée du général Dupont. Cet ordre, du reste, était absurde et barbare. Punir les chefs des fautes de leurs subordonnés se comprend, mais punir des soldats même des fautes de leurs chefs est d'autant plus inique que l'on est seul coupable du mauvais choix de ces chefs. On devait donc sévir contre ceux-ci, mais on devait accueillir leurs troupes comme des victimes.

qu'un soldat sache mourir... Et qu'est-ce que la mort? Ne faut-il pas toujours la subir? Qui ne sait pas mourir ne doit pas prostituer l'habit et les armes des braves. »

Je crus que c'était fini, mais tout à coup il reprit :

— Comment avez-vous pu écrire et signer que les soldats avaient volé des vases sacrés? On comprend qu'au milieu du tumulte et du désastre d'une ville prise à la baïonnette, il se trouve des hommes capables de voler des calices... Mais que des chefs l'avouent, et qu'en passant sous le joug ils l'écrivent, qu'ils le signent, c'est le comble de l'infamie[1].

» Et votre main ne s'est pas desséchée en donnant à Vedel l'ordre de déposer les armes? De quel droit avez-vous arraché à tous ces braves des armes qu'ils portaient avec honneur? De quel droit avez-vous paralysé leur courage et leur fidélité? Pourquoi les associer à votre déshonneur? Comment employer jusqu'à la puissance de la discipline, jusqu'aux pouvoirs que vous teniez de moi, pour livrer un corps d'armée aux ennemis de la France? Aussi, comme sujet, votre capitulation est un crime: comme général, c'est une ineptie: comme soldat, c'est une lâcheté: comme Français, c'est la première atteinte sacrilège portée à la plus noble des gloires.

» Et si, libres d'un intérêt sordide, d'une terreur flétrissante, vous aviez combattu au lieu de capituler, si vous aviez formé des colonnes d'attaque au lieu de vous déployer, si vous aviez tenu vos troupes réunies au lieu de vous morceler, vous battiez les Espagnols, vous restiez maîtres de notre retraite; Madrid n'aurait pas été évacué: l'insurrection de l'Espagne ne s'exaltait pas par un succès inouï: l'Angleterre n'aurait pas une armée dans la Péninsule; et quelle différence dans tous les événements et peut-être dans la destinée du monde!

En achevant de proférer ces dernières paroles, il tourna le dos au général Legendre qui de suite quitta la parade et, peu d'instants après, Valladolid. Quant à l'Empereur, en donnant d'un coup de tête le signal, il alla faire face au centre de la ligne. Un roulement général se fit entendre: les troupes, ayant rapidement rompu, défilèrent au pas de charge, et il avait été

1. Le fait n'était pas littéralement exact; la mention n'est que dubitative dans cette fatale capitulation. Il est vrai qu'en pareil cas, admettre la possibilité du fait, c'est le reconnaître.

à peine dépassé par le premier peloton qu'il partit au grand trot et rentra chez lui.

Telle fut cette parade mémorable ou plutôt cette scène qui termina la carrière du général Legendre, qui, pour d'autres que lui, eût terminé plus que la carrière. Je l'écrivis en rentrant chez moi, en m'appliquant à y mettre d'autant plus d'exactitude que les conséquences de l'événement auquel elle se rapporte avaient été plus désastreuses. Incontestablement l'Empereur avait dû être au dernier point exaspéré par la perte de 19 000 hommes [1]; d'un matériel considérable, de 5 000 chevaux, et d'une masse d'officiers même des plus hauts grades, tout cela sacrifié de la manière la plus déplorable. Mais il en était encore à ce temps où, pour rappeler une de ses expressions, « il avait 100 000 hommes à dépenser par an » ; or il était encore plus riche en argent qu'en hommes, et, à ce compte-là, tout ce qu'il avait perdu à Baylen n'équivalait pas à deux mois de ses revenus. Ce n'est pas cela qui dut monter à ce point sa colère ; mais il était frappé de ce que cet événement avait de honteux en lui-même et semblait annoncer la fin de sa fortune; il était surtout impressionné de l'effet prodigieux que leur incompréhensible succès produisit sur les Espagnols, en les exaltant jusqu'à la rage; sur les Anglais, en les déterminant à envoyer dans la Péninsule une armée qu'ils nous opposèrent; sur nos troupes, en les humiliant; sur la France, en la consternant, d'autant plus qu'elle avait toujours désapprouvé cette guerre déloyale, dépopulatrice et ruineuse; sur toutes les puissances du continent, en leur causant une indignation nouvelle à la pensée d'avoir été vaincues par des hommes que venaient de battre des soldats sans réputation et des chefs sans nom ; et cette pensée allait susciter contre nous une coalition nouvelle. En cet état de choses, l'Empereur voulait produire un grand effet moral ; c'est ainsi qu'il choisit le moment de la parade, afin de donner à ses rigueurs le plus de publicité possible, d'inspirer une terreur salutaire, de préparer les esprits à l'enquête qu'il avait résolue et d'annoncer les articles qu'il devait ajouter au Code pénal militaire.

1. Dans son rapport à la Haute Cour nationale, Regnaud de Saint-Jean d'Angely dit : « ... Au 10 juillet, 22 231 hommes étaient présents sous les armes, sans compter les troupes du général Gobert. »

Après l'examen et l'étude raisonnée des pièces les plus indiscutables, je reste convaincu que les accusations si véhémentes formulées par l'Empereur à la parade de Valladolid n'avaient rien d'exagéré. L'Empereur poussa la faiblesse au point de ne pas mettre les coupables en jugement. Quant à moi, qui n'ai condamné personne dans ma vie, qui n'ai jamais hésité à braver jusqu'au pouvoir pour obéir à ma conscience, je déclare que, si j'avais été un des juges de cette cause, et soit qu'il existât des lois applicables à ces sortes de délits, soit qu'il n'en existât pas, compte fait des actes et des intentions, et considérant que si Vedel a été cause de tout, Dupont a été coupable de tout, Legendre et Villoutreys complices de tout, rien n'aurait pu me faire hésiter à condamner, savoir : à un an de suspension le général Chabert, pour avoir sali son nom en signant la capitulation de Baylen ; à un commandement de place de guerre le général Vedel, comme incapable de s'élever à la hauteur d'une position difficile, mais sans reproche sous le rapport des vilenies d'argent, comme sous le rapport des intentions et de la plus haute vaillance, et pourtant comme ayant, temporairement du moins, mérité une punition, ne fût-ce que pour venger l'armée de tous les maux dont il a été cause ; à la destitution le sieur Martial-Thomas, et à la mort le sieur de Villoutreys, le général Legendre et le général Dupont, comme ayant sacrifié le devoir, l'honneur, la gloire et la France pour conserver le fruit de leurs odieuses rapines.

Et maintenant je me reporte au moment où se termina la parade de Valladolid.



S'il n'y avait pas, et loin de là, complète identité entre la position du général Legendre et la mienne, il y avait cependant quelque analogie. Supposer que les dispositions de Napoléon à mon égard fussent de la nature de celles qu'il venait de montrer était impossible, car il ne m'avait même pas mis en scène ; il n'avait pas dit un mot qui me fût applicable, et, alors que Legendre venait de perdre son état, je me trouvais élevé au premier grade militaire. J'avais même été frappé de

ce fait que, durant la foudroyante péroraison que j'ai rapportée, l'Empereur avait évité tout ce qui aurait pu rappeler l'armée de Portugal. S'il ne m'avait honoré que d'un signe de tête, sa figure, à ma vue, n'avait éprouvé aucune contraction; j'étais de plus appelé par lui à Valladolid; pourtant j'étais, comme Legendre, ex-chef de l'état-major d'une armée qui, en cédant à l'ennemi le pays qu'elle était chargée de défendre et en se fiant à lui pour être ramenée en France, n'avait sauvé que la forme, et, si j'étais bien tranquille sur ce fait que personne ne me reprocherait d'avoir sacrifié quoi que ce pût être pour sauver un or impur, je n'en savais pas moins qu'en fait de vols, de concussions ou de profits et partages, le Portugal ne laissait rien à envier à l'Andalousie. J'étais donc enchanté d'être resté inaperçu à cette parade, rassuré par ce fait que si l'Empereur entendait me parler, ce ne serait pas en place publique. J'étais surtout très content de ne pas avoir à paraître devant lui immédiatement après une si violente colère, et, tout en regagnant mon gîte, je me félicitais avec mes aides de camp, lorsque je m'entendis appeler par mon nom. C'était Savary, courant après moi pour me dire : « L'Empereur ordonne que tu sois chez lui dans un quart d'heure. » Un quart d'heure, sans doute, était peu pour calmer les flots après la plus rude tempête; Frédéric II, cependant, avait appris à mon père que ce pouvait être assez; quoi qu'il en dût être, je n'avais plus qu'à me préparer très sérieusement à l'audience à laquelle j'étais appelé.

J'ignore si jamais il a existé un monarque qui au même degré que Napoléon inspira l'étonnement et le respect. Le roi d'Angleterre et le Grand Turc exceptés, j'ai approché les plus grands souverains de l'Europe, et aucun d'eux n'a produit sur moi un effet que je puisse comparer à celui que l'on éprouvait lorsque l'on paraissait devant cet être colossal. Comment en eût-il été autrement? Les rangs sociaux sont créés par les hommes, tandis qu'un génie comme Napoléon est un prodige de la nature, et ce soldat parvenu, ce guerrier législateur que la victoire éleva jusqu'au pouvoir et ceignit d'une double couronne, était aux autres potentats ce que l'œuvre de la nature est à l'œuvre des hommes.

Traduit à son tribunal et pour le compte d'un autre, non

pour le mien, ce qui rendait ma position moins grave, mais cent fois plus délicate, je devais tout d'abord me poser cette question : Quel rôle vais-je adopter vis-à-vis du duc d'Abrantès ? Des fautes commises en Portugal, toutes ne pouvaient lui être imputées, et d'ailleurs son dévouement, à défaut de son intelligence militaire, avait été sans bornes. Personnellement j'avais à me plaindre de ses manques d'égard, de ses procédés trop souvent violents; mais il se trouvait dénoncé par des hommes tels que Loison, Hermann, etc., qui avaient été, comme il me le dit plus tard, « gorgés d'or par lui ». Napoléon, à Valladolid, se trouvait de plus entouré par plusieurs des ennemis du duc d'Abrantès, en tête desquels était Savary, son rival comme aide de camp de l'Empereur et qui avait eu le crédit de lui faire supprimer cette place qui avait été créée pour lui, qui était son orgueil, place historique d'ailleurs et payée par un amour qui tenait du fanatisme. C'était encore Savary qui était parvenu à éloigner de l'Empereur le général Junot, non qu'il eût les mêmes titres de cœur quoiqu'il fût dévoué, la même transcendance naturelle et les mêmes connaissances acquises quoiqu'il ne manquât pas de capacité, mais parce qu'il avait une tenue dont ce pauvre général Junot ne fut jamais susceptible, ce qui fut la vraie cause de la faveur de l'un et de la défaveur de l'autre.

C'était donc complaire à beaucoup de monde et à beaucoup de gens puissants que de contribuer à accabler le duc d'Abrantès; mais, indépendamment de ce qu'il était dans mon caractère ou, si l'on veut, dans ma destinée, de me rattacher toujours à ceux que frappaient d'injustes disgrâces et de négliger tous ceux que la fortune élevait, c'eût été me ravaler que de partager à l'égard du duc d'Abrantès les rôles adoptés contre lui, alors même qu'inculper son chef auprès de son souverain, et sans y être contraint par des raisons d'État, est toujours une indignité. Toutefois ma position se compliquait de ce fait que, si j'avais des obligations au général Junot, Savary aussi m'avait rendu, et de la manière la plus cordiale, un grand service à Rochefort et avait cherché à m'en rendre un plus grand encore [1]. J'aimais le premier en dépit de péni-

1. J'ai raconté comment il me débarrassa du commandement d'une expédition

bles souvenirs, mais j'avais également de l'amitié pour le second, dont je n'avais éprouvé aucune désobligeance: enfin, si depuis huit ans mes rapports avec le général Junot avaient été plus fréquents qu'avec le duc de Rovigo, je n'en tutoyais pas moins ce dernier depuis quinze ans. Mais tout ce qui était attachement, reconnaissance ou griefs, fut étranger à ma détermination, et ce fut résolu de défendre le duc d'Abrantès que j'arrivai chez Napoléon.

***

Au moment où je fus introduit dans la grande salle du palais de Charles-Quint, dont il occupait la partie du premier étage donnant sur la place d'Armes, l'Empereur était debout et se promenait, non dans la longueur de cette pièce qui lui servait de cabinet, mais dans la largeur, c'est-à-dire de la cheminée à la fenêtre du milieu, et, comme à mon entrée et pendant mes saluts il se borna à s'arrêter jusqu'à ce que je fusse près de lui, comme de suite il reprit sa promenade, je ne fis plus, à quelques haltes près, que marcher à côté de lui pendant les cent minutes d'un entretien dont voici quelques fragments :

NAPOLÉON. — Eh bien, me dit-il, après un simple « Bonjour, monsieur », vous avez donc capitulé avec les Anglais et évacué le Portugal.

THIÉBAULT. — Sire, le duc d'Abrantès n'a cédé qu'à la nécessité, et il a forcé à un traité honorable des gens qui, commandés par lui, ne nous auraient pas accordé une capitulation.

NAPOLÉON. — Ce qui s'est passé à Lisbonne n'est que la conséquence de ce qui s'est passé à Vimeiro. C'est là, monsieur, que vous deviez battre l'ennemi, et que vous l'auriez battu si de grandes fautes n'avaient été commises.

Je sentis, d'une part, qu'il avait résolu de ne pas prononcer le nom du duc d'Abrantès, et que ces « vous » n'étaient qu'une tournure dont je ne devais pas m'occuper; de l'autre,

maritime et eut la pensée, qui ne se réalisa pas, de me faire nommer aide de camp de l'Empereur. — Voir tome III, p. 198.

que, comme des fautes avaient en effet été commises sur le champ de bataille et avant d'y arriver, je devais éviter de ramasser le gant, c'est-à-dire de défendre ce qui n'était pas de nature à être défendu. Je gardai donc le silence, et il reprit :

NAPOLÉON. — Mais vous n'avez su ni utiliser vos moyens et vos forces, ni connaître ceux des Anglais dont l'armée n'était que de 24 000 hommes.

THIÉBAULT. — Sire, les rapports des habitants, les déclarations des prisonniers et des déserteurs, les renseignements obtenus des officiers anglais eux-mêmes, le nombre des bâtiments employés à transporter l'armée anglaise, et dont les deux tiers ont suffi pour ramener toute la vôtre, sont les bases d'après lesquelles nous avions jugé cette armée plus forte que Votre Majesté ne le pense.

NAPOLÉON. — J'ai à cet égard, et en main, des preuves officielles [1].

THIÉBAULT. — L'adjudant commandant Desroches, qui, en qualité d'otage, a passé quinze jours au quartier du général Dalrymple, revint convaincu que l'armée de ce général était au moins de 32 000 hommes.

NAPOLÉON. — Elle était de 24 000. Moore, d'ailleurs, n'a commencé que le 22 son débarquement, qu'il n'a terminé que le 23 ; et Dalrymple n'avait, le 21, que 13 000 Anglais et 6 000 Portugais.

THIÉBAULT. — Sire, 14 000 Anglais débarquèrent le 8 août à l'embouchure du Mondégo, et le débarquement d'une troisième division anglaise, pendant la bataille de Vimeiro d'après les uns, la veille de cette bataille d'après les autres, n'a été contesté par personne et a été avoué par les généraux anglais eux-mêmes.

NAPOLÉON. — En quoi consistait votre artillerie sur le champ de bataille de Vimeiro ?

THIÉBAULT. — En vingt-trois pièces de canon, Sire.

NAPOLÉON. — De quel calibre ?

THIÉBAULT. — De trois et quatre.

1. Les preuves officielles que l'Empereur avait en main étaient fort loin d'être exactes.

NAPOLÉON. — Et celle de l'ennemi?

THIÉBAULT. — En trente pièces de six et de neuf.

NAPOLÉON. — Pourquoi n'en aviez-vous pas de plus fortes?

THIÉBAULT. — L'artillerie manquait d'attelages, Sire, et le duc d'Abrantès jugea d'ailleurs qu'il était préférable d'avoir son artillerie assez légère pour pouvoir suivre l'ennemi partout et manœuvrer dans tous les terrains, sans s'exposer au risque d'abandonner des pièces.

NAPOLÉON. — Il existait et on avait sous la main plus de chevaux qu'il n'en fallait pour atteler, indépendamment des pièces dont vous parlez, une batterie de plus fort calibre[1]. Il fallait donc en avoir une, qui vous eût été très utile. Quant à l'abandon de quelques pièces, qu'importe, lorsqu'elles sont payées et qu'on les a mises hors d'état de servir? Mais vous parlez de manœuvres. Avez-vous manœuvré? A peine l'ennemi aperçu, vous avez marché à lui et vous avez rebuté les troupes, en attaquant sa position par le seul point où elle était inattaquable. Et où avez-vous vu, monsieur, que quand l'ennemi occupe une position formidable, on l'attaque de front? C'est prendre le taureau par les cornes, donner de la tête contre un mur. Est-ce ainsi que le maréchal Soult vient d'en agir à Lugo? Il a tourné l'ennemi et l'a chassé de la Péninsule.

THIÉBAULT. — Sire, répondis-je, en m'attachant à l'exemple (le reproche étant sans réplique), le maréchal a combattu à Lugo un ennemi qui, battu par Votre Majesté de manière à ne plus pouvoir se maintenir en Espagne, hâtait son embarquement et s'affaiblissait à mesure que le maréchal se renforçait par l'arrivée successive des différentes brigades de son corps d'armée : et le duc d'Abrantès, hors d'état de conserver le Portugal, a combattu à Vimeiro un ennemi qui, pour la bataille et sans qu'on pût le prévoir, fut renforcé de 5 000 hommes débarqués à portée de son centre, dont il doublait les forces[2]. Enfin, si le duc d'Abrantès n'a pas enlevé

1. Le duc avait dans ses écuries cent cinquante chevaux, provenant des écuries de la cour, notamment huit magnifiques attelages de huit chevaux chacun. C'était plus qu'il n'en fallait pour atteler une batterie de plus fort calibre; et j'ai toujours pensé que c'est à ces chevaux que ce mot avait rapport.

2. La division Anstruther.

la position de Vimeiro, le maréchal Soult, Sire, n'a pas empêché l'embarquement de l'armée anglaise.

NAPOLÉON. — Rien ne peut justifier l'attaque d'une position qui n'a pas été reconnue.

THIÉBAULT. — C'est afin de connaître toutes les positions que l'ennemi pouvait prendre depuis Leiria jusqu'à Lisbonne, que le duc d'Abrantès avait fait suivre le général Delaborde par le colonel du génie Vincent et par trois officiers de son armée, indépendamment du capitaine attaché à la première division de l'armée. C'était plus qu'il n'en fallait pour avoir à cet égard toutes les lumières désirables. (Et cependant Vimeiro n'avait été reconnu par personne ; fait d'autant plus fâcheux que le centre de cette position est boisé, de manière à cacher ce qu'elle a de plus formidable.)

NAPOLÉON. — C'était une raison de plus pour manœuvrer, et, comme la mer ne permettait pas de tourner cette position par sa droite, c'est par sa gauche qu'il fallait l'attaquer... Des chocs irréfléchis ne constituent pas la guerre, dont les résultats dépendront toujours de la puissance des calculs stratégiques, plus que de la force matérielle et de ces luttes corps à corps, qui ne sont que la partie la moins noble du métier.

THIÉBAULT. — Ces grandes maximes, Sire, sont pour jamais démontrées par les immortelles campagnes de Votre Majesté, et fondées sur cet axiome, que c'est plus souvent par les forces que l'on annule que par celles que l'on défait, que l'on gagne des batailles.

NAPOLÉON. — *(Regard... Instant de silence...)* Oui, monsieur, si vous aviez manœuvré sur la gauche de l'ennemi, vous l'auriez battu et il se serait rembarqué. Il n'avait pas de vivres ; il était dans la plus mauvaise situation, et, en Angleterre, on avait taxé cette expédition de crânerie.

THIÉBAULT. — Nous étions loin de penser que la situation des Anglais pût être fâcheuse ; ils étaient plus forts que nous et avaient tout le Portugal pour auxiliaire : nous étions plus faibles qu'eux et nous avions 5 000 Espagnols à garder, des places de guerre, des forts et une flotte à observer, et, de plus, une population entière et une capitale immense à contenir. Quant aux vivres, leurs bâtiments de transport en étaient tellement approvisionnés que, sans en faire venir de nou-

veaux, ils ont suffi pour ramener en France toute l'armée de Portugal. J'ignore, Sire, s'il était possible de remporter une victoire sur l'armée anglaise; mais je crois qu'il était impossible de la forcer à se rembarquer et trop dangereux de le tenter avec les forces dont nous disposions. Pour empêcher sa retraite sur Coïmbre, il aurait fallu nous porter sur ses derrières, et, dans ce cas, qui eût empêché cette armée de nous précéder à Lisbonne ?

NAPOLÉON. — Fort bien, monsieur; mais est-ce avec des fragments de votre armée que vous deviez arriver devant l'ennemi quand, pour le jour d'une bataille, on doit avoir été rejoint par son dernier détachement? Vous aviez vingt-six mille hommes, et vous lui présentez dix mille combattants. Et cela parce que vous avez éparpillé plus de douze mille hommes à Peniche, à Almeida, à Elvas, à Santarem, à Lisbonne, sur des vaisseaux et sur la rive gauche du Tage.

L'Empereur, en vérité, se rappelait mieux que moi le contenu du rapport que j'avais expédié de Quiberon; il le savait pour ainsi dire par cœur et, à dix reprises, me confondit à cet égard par l'exactitude des détails: mais, comme relativement à ce reproche il me parut manquer de mémoire ou de bonne foi, je crus devoir lui apprendre ce qu'il me semblait ne pouvoir ignorer, ou lui rappeler ce dont il devait se souvenir: en conséquence je lui répondis :

THIÉBAULT. — Je me trompe entièrement, Sire, ou la presque totalité de ces garnisons ou détachements étaient inévitables; si Votre Majesté permet que je lui soumette relativement à elles quelques observations, j'ose penser qu'elle y trouvera la justification de la majeure partie des détachements formés par le duc d'Abrantès.

Son silence m'autorisant à continuer, j'ajoutai :

— L'armée anglaise, débarquée au Portugal, n'avait aucun point d'appui : une affaire malheureuse, et elle pouvait perdre son matériel et ses blessés. Il était, d'après cela, d'autant plus important pour le général Dalrymple de s'emparer de Peniche, et pour le duc d'Abrantès de l'empêcher de s'y établir, que cette péninsule est pour ainsi dire imprenable. Peniche occupée par les Anglais, nous étions dépossédés de tout le nord du Portugal, et

telles sont les considérations qui déterminèrent le duc d'Abrantès à y laisser huit cents hommes du régiment suisse. Votre Majesté avait ordonné de faire réparer et armer la totalité des bâtiments en état de tenir la mer. Déjà nous avions sous voiles un vaisseau de quatre-vingts canons, plus un second prêt à rejoindre l'escadre, deux frégates de cinquante canons et une troisième entrant en rade; plus encore quelques corvettes et bricks. Ces bâtiments, Sire, non seulement étaient nécessaires pour aider à défendre l'entrée du Tage, et au besoin pour seconder la flotte russe contre les entreprises que la flotte anglaise, qui nous bloquait, pouvait exécuter, mais également pour garder les pontons occupés par les troupes espagnoles que nous avions désarmées et pour en imposer à Lisbonne. Dans ces circonstances, aussi critiques que celles où nous nous trouvions, ces vaisseaux ne pouvaient être abandonnés à leurs équipages; telles furent, Sire, les raisons qui y firent placer mille hommes. Parlerai-je des forts?

NAPOLÉON. — Ces forts devaient être gardés, mais quelle nécessité de jeter 2 000 hommes sur la rive gauche du Tage?

Il avait cent fois raison, puisque sept mille hommes se trouvaient à bord de cette flotte russe et qu'elle était en état de se garder elle-même; mais le fait pouvait être si ce n'est excusé, du moins expliqué; je fus donc vrai en lui disant :

THIÉBAULT. — Sire, cette disposition se rattacha à des considérations aussi sérieuses qu'elles parurent délicates. Huit vaisseaux russes, sous les ordres de l'amiral Siniavin, étaient bloqués dans le Tage. Le seul bon mouillage de cette rade se trouve près de la rive gauche; cette rive était couverte d'insurgés qui, chaque jour, devenaient plus nombreux et plus entreprenants. Cette rive évacuée par nous, les insurgés se seraient bientôt renforcés de détachements anglais, tirés des vaisseaux, et, comme ils n'auraient pas tardé à avoir du canon, la position de la flotte russe serait devenue intenable, par suite la nôtre s'en serait aggravée. De quelle nature eussent été les plaintes qu'eût adressées à sa cour un amiral qui ne cherchait qu'un prétexte pour livrer sa flotte aux Anglais? N'eût-il pas spéculé sur sa reddition pour l'imputer à un abandon volontaire? Et quel désespoir pour le duc

d'Abrantès, s'il s'était trouvé avoir fourni un grief à l'empereur Alexandre! C'est ainsi, cependant, que des considérations politiques parurent de nature à faire raison des règles de la guerre.

L'Empereur ne répondit rien, marcha quelque temps en silence et reprit :

NAPOLÉON. — Et Santarem?

Les mille hommes laissés à Santarem ne pouvaient avoir ni explication, ni excuse, et je ne répondis rien.

NAPOLÉON — Et Lisbonne?

THIÉBAULT. — Nous ne conservions d'attitude, de ressources, de garanties que par la possession de cette ville.

NAPOLÉON. — Les capitales, monsieur, ne se décident jamais qu'après les événements, et, vainqueurs à Vimeiro, vous assuriez, de ce champ de bataille, la tranquillité de cette ville.

THIÉBAULT. — Cela est incontestable, Sire, dans les guerres régulières, non dans les guerres de peuple.

NAPOLÉON. — *Regard.*)

THIÉBAULT. — Dans ces dernières, les capitales sont toujours ce qu'il y a de plus difficile à maintenir, de plus menaçant, et lorsque, comme Lisbonne, elles jouent un rôle immense, les abandonner à elles-mêmes, c'est les perdre et tout perdre avec elles.

NAPOLÉON (Il me fixa de nouveau, garda le silence, fit quelques pas, s'arrêta et me dit encore). — Et Almeida et Elvas, quel besoin, monsieur, d'y laisser garnison?

THIÉBAULT. — Nous nous attendions à être secourus : un des corps de l'armée d'Espagne nous paraissait devoir marcher sur Lisbonne, soit pour assurer la possession du Portugal en nous mettant à même d'en chasser les Anglais, soit pour nous ouvrir une retraite, soit pour rester maîtres de l'ouest et du centre de l'Espagne. Ce corps, Sire, ne pouvait arriver à nous que par Elvas ou par Almeida. Ces places dans les mains de l'ennemi, les plus fâcheuses nouvelles se seraient aussitôt trouvées accréditées; d'ailleurs, comment le chef d'un corps de secours eût-il continué son mouvement, sans avoir un point d'appui, sans conserver des communications possibles? Abandonner ces places à l'ennemi était achever d'embraser le

Portugal, s'avouer vaincus et révéler aux Anglais que nous étions à discrétion. C'est ainsi, du reste, que le duc d'Abrantès en jugea, Sire...

NAPOLÉON. — Monsieur, reprit-il en m'interrompant avec vivacité, il fallait raser Almeida et Peniche, il fallait faire sauter Elvas en l'air et n'en conserver que le fort de la Lippe, où vous auriez laissé deux cents hommes.

Ce fut un trait de lumière; en effet, les Anglais, n'ayant pas le temps de rétablir Peniche, n'y trouvaient plus ni appui, ni abri; les ruines d'Almeida attestaient son évacuation volontaire et ne pouvaient plus être défendues; notre garnison de la Lippe tenait lieu de toute la garnison d'Elvas: nous nous renforcions donc de près de trois mille hommes, qui, ajoutés aux deux mille de la rive gauche du Tage, aux mille de Santarem et au millier d'hommes que, pour le jour de la bataille, l'on pouvait encore tirer des garnisons de Lisbonne et des vaisseaux, augmentaient nos forces de sept mille hommes : or, ces sept mille hommes ayant attaqué la gauche des Anglais, le 22, à la pointe du jour, pendant que dix mille les auraient tournés, il faut l'avouer, c'en était fait de leur armée et de l'insurrection du Portugal, et peut-être de celle de l'Espagne.

Ces conséquences, qui ne pouvaient manquer de frapper Napoléon, étaient accablantes : elles l'étaient trop pour que je ne cherchasse pas à en atténuer l'effet. Je répliquai donc :

THIÉBAULT. — Au moment du débarquement de l'armée anglaise, ces mesures eussent été prématurées ; et lorsqu'on aurait pu désirer les avoir prises, elles n'étaient plus exécutables. Votre Majesté sait qu'après l'événement, on le juge avec une grande sûreté, mais que trop souvent tout est obscurité et incertitude au moment décisif.

Ces reproches en majeure partie contestés, le dernier éludé mais non réfuté, la plupart de mes assertions ou raisons admises, l'Empereur n'ayant pas abordé le plus grand de tous les reproches à faire au général Junot, celui de ne s'être pas préparé près de Lisbonne un lieu de réunion et d'appui, et des vivres pour un an, c'est-à-dire ayant démontré que l'on pouvait battre l'armée anglaise, mais ne sachant pas comment on pouvait se maintenir en Portugal, et cet entretien m'ayant fourni l'occasion d'éclairer l'Empereur sur les motifs auxquels

le duc d'Abrantès avait cédé, je mis le comble à la seule vengeance que j'entendais tirer des torts qu'avait eus avec moi le général Junot et je parlai de tout ce que la crainte d'encourir la désapprobation de Sa Majesté ou de lui déplaire avait eu d'horrible pour lui. L'Empereur ne témoigna aucun déplaisir de m'entendre, tout au contraire ; à partir de ce moment et comme s'il m'avait su gré du rôle que je prenais, rôle si différent de celui qu'avaient pris tant d'autres, il devint plus naturel, et la suite de son enquête sur cette expédition ne roula plus que sur des renseignements de détails et n'eut plus que le ton d'un entretien de plus en plus bienveillant. Cet entretien ne m'en laissait pas moins deviner clairement le motif qui avait fait perdre au duc d'Abrantès le commandement du 8e corps, qu'on lui fit reprendre plus tard ; ce corps devant passer à portée de Valladolid, et l'Empereur ne pouvant alors éviter de voir le général, c'est pour que celui-ci ne se trouvât pas même sur la route par laquelle il devait rentrer en France qu'il lui donna le commandement du 3e corps, le seul que, sans l'envoyer en Catalogne, où le général n'était pas d'ailleurs de force à commander, il pût lui donner sans une affectation qu'il ne voulut pas y mettre ; de même l'ordre qui me fut adressé à Léon, comme celui qui m'avait enjoint de rester au 8e corps, n'avait eu pour objet que de permettre à l'Empereur de me voir et de m'entendre avant de recevoir le duc.



Ce sujet épuisé, il me questionna sur le genre et le degré des difficultés que les différentes provinces du Portugal présentaient à une armée ennemie, sous le double rapport des localités et des subsistances, et il prit quelques notes. Je n'eus, du reste, à hésiter sur rien ; personne à cette époque ne connaissait le Portugal mieux que moi. La nouvelle campagne que l'Empereur allait faire faire en Portugal, et dont il chargeait le maréchal Soult, lui servit de thème pour continuer une investigation dont il ne pouvait guère avoir d'autre occasion. A propos de l'itinéraire que ce maréchal devait suivre : « C'est, me dit l'Empereur, changer des passages de

rivières contre des passages de montagnes » : et en effet, en marchant à portée du littoral, depuis la Galice jusqu'à Lisbonne on passe le Minho, le Douro, la Vouga et le Mondego : mais, et ainsi que je l'observai, ces rivières seraient-elles plus nombreuses et plus fortes, leur passage serait préférable à celui des montagnes du Beira et du Tras-os-Montes ! Les difficultés des passages de rivières et les moyens de les vaincre sont connus ; celles que présentent ces montagnes dans lesquelles, et indépendamment des déluges de cette saison, on est sans cesse aux prises avec la famine et le chaos, dépassent les prévisions comme les forces humaines[1]. Le maréchal Soult n'aura à opérer que sur des routes praticables ; il marchera dans l'abondance ; partout il pourra manœuvrer : de plus, il aura, pour passer les trois principales de ces rivières, les ressources de trois villes importantes, Tuy, Oporto et Coïmbre, se trouvant sur les rives droites du Minho, du Douro et du Mondego.

Il goûta cette réponse justificative de son plan, et tout me fit penser qu'il avait été satisfait de cet entretien. Quelques questions achevèrent de compléter la série des explications et renseignements qu'il avait voulu avoir de moi ; et, ce cercle parcouru, il s'arrêta, et se tournant vers moi, et avec cet air, ce ton qu'il savait rendre si bienveillants, et que la puissance de son regard et l'inconcevable expression de sa bouche rendaient indéfinissables, que ne puis-je dire irrésistibles ! il me dit : « Eh bien, général Thiébault, avez-vous quelque chose à me demander ? — ... Oui, Sire, lui répondis-je ; le comte de Novion, qui, à notre arrivée en Portugal, commandait la légion de police, qui à la tête d'un détachement de ce corps se porta au-devant de nous lorsque nous approchâmes de Lisbonne, qui nous ouvrit les portes de cette ville et contribua si puissamment à nous empêcher d'éprouver aucune résistance, qui, pendant notre occupation, se dévoua au service de Votre Majesté, que par décret elle daigna nommer maréchal de camp, qui, lors des derniers événements, associa son sort au nôtre et rentra forcément en France avec l'armée, a été

1. J'ai vu à Paris des Portugais qui m'ont dit que la fin de l'année 1807 avait été, en effet, une époque de pluies diluviennes, mais qu'il s'en fallait pourtant que, dans cette saison même, elles fussent habituellement aussi fortes en Portugal.

arrêté comme émigré en mettant pied à terre; il se trouve dans les prisons de Nantes. Je considère donc comme un devoir, Sire, de réclamer sa mise en liberté de la justice de Votre Majesté et de le recommander à ses bontés. — Pouvez-vous, reprit-il, après avoir porté sur moi un regard de demi-surprise, me donner par écrit ce que vous venez de me dire? — Certainement, Sire. — En ce cas, répliqua l'Empereur, envoyez-moi votre note dès qu'elle sera faite. J'expédie à quatre heures un courrier pour Paris, et je ferai droit à votre demande »... Et, huit jours après, le comte de Novion était en liberté[1]. Après quoi, et avec la même bonté, il reprit : « Eh bien, général Thiébault, avez-vous encore quelque chose à me demander? »

La fatalité, une fatalité atroce voulut qu'en dépit ou par suite de ma situation de disgrâce déjà si prolongée, je me regardasse comme ayant trop de titres pour descendre à une demande, quand j'avais un si grand nombre de réclamations à faire. J'étais commandant de la Légion d'honneur depuis sa création, et il me semblait inouï qu'ayant pu ne pas avoir été fait général de division sur le champ de bataille d'Austerlitz, je n'y eusse pas été nommé grand-officier de cette légion, alors que tous les colonels de la grande armée, par exemple, avaient été en masse nommés commandants. J'avais fait cinq ans la guerre en Italie, et cela depuis Rivoli, Mantoue et le Frioul jusqu'au bord de la mer Ionienne; j'y avais reçu le grade de chef de bataillon à la suite des immortelles campagnes de 1796 et de 1797 qui nous avaient conduits aux portes de Vienne; j'avais été proclamé adjudant général sur le champ de bataille de Naples; j'avais été, et dans les mêmes termes, nommé général de brigade pour un fait d'armes du blocus de Gênes et pour ma conduite pendant tout ce blocus, et je n'avais pas l'ordre de la Couronne de fer, qu'à Burgos je vis porter à un sous-lieutenant, pour une seule campagne faite en Italie. Des ordres étrangers avaient été distribués par

1. Il n'était maréchal de camp qu'au service de Portugal, et cependant il fut admis à la retraite en France, où, grâce à un certificat que je lui envoyai et à une lettre très instante que j'écrivis pour lui, la pension de retraite fut portée à 6 000 francs, dont il a joui jusqu'à sa mort. J'ai dit l'attitude qu'il prit sous la Restauration contre l'Empire.

boisseaux à tant de gens qui ne les méritaient pas plus que moi, et je n'en avais aucun. Je n'avais de même eu part à aucune de ces gratifications si souvent et si largement prodiguées par l'Empereur[1], et encore moins à ces donations d'hôtels meublés et autres munificences de cette nature. Les deux tiers des colonels, voire même un Bagneris, étaient titrés et dotés, et moi, général de division, blessé, mutilé, et promu à ce grade trois ans trop tard, je n'étais ni l'un ni l'autre. Des grâces de toutes sortes étaient faites sans cesse, et je n'y avais eu aucune part, alors que tant d'autres y avaient fait et y faisaient journellement participer et leurs familles et jusqu'à leurs créatures. J'avais donc, je le répète, tant de réclamations à faire, que je n'aurais su par laquelle commencer, et trop pour en articuler aucune ; et, dans cette position, pour des droits si patents, me trouver réduit à une démarche humiliante, me parut d'autant plus dur que ma fierté s'est toujours effarouchée devant de pareilles demandes; frappé d'ailleurs de l'idée que mes services parlaient assez haut, je répondis : « Non, Sire. » Et à l'instant la physionomie de l'Empereur se contracta, et il me renvoya par ces mots : « En ce cas, monsieur, je vous souhaite le bonjour. »

Tandis que je traversais le salon de service, où ma longue audience avait fait présumer que ma fortune était faite, où tous les yeux fixés sur moi semblaient déjà me demander compte des faveurs dont je devais être comblé, Savary vint à moi et me demanda avec empressement : « Eh bien, qu'as-tu obtenu? — Rien. — Comment, l'Empereur ne t'a pas mis à même de lui demander quelque chose? — Oui, deux fois. — Ah! f..., c'est trop fort! » Et ce « f... » et ce « c'est trop fort! » disaient bien des choses, mais ils m'arrivaient trop tard. Les regrets qu'ils devaient provoquer étaient inutiles et néanmoins auraient été prévenus si, à mon arrivée chez l'Empereur, Savary m'avait donné à cet égard un avis charitable. Je compris, du reste, que ce qu'il y avait de bon et d'hono-

1. Il faut faire exception pour les 1 500 francs que Savary m'apporta à Brünn de la part de l'Empereur, après la bataille d'Austerlitz, et qui furent suivis des 2 000 qui me furent transmis quelques jours après par Saint-Hilaire. L'embarras qu'éprouva Savary en me remettant ces 1 500 francs me prouve qu'il comprenait mon indignation, qui, au reste, dure encore.

rable dans les premiers mouvements de l'Empereur le cédait à l'orgueil de la puissance, orgueil qui lui faisait supporter tout ce qu'il y a d'assommant, de hardi, d'irrévérencieux dans les sollicitations, et cela pour la satisfaction d'être invoqué, prié comme un dieu. Et ces demandes, ces supplications étaient, même pour obtenir les salaires les plus mérités, des humiliations auxquelles il fallait se soumettre. Ce qui cent fois était d'équité devait se recevoir comme une grâce, et, pour ceux qui ne savaient pas solliciter, on imputait à crime leur réserve, qui cependant aurait dû contraster honorablement avec la mendiante impudicité des autres.

Quoi qu'il en soit, je manquais la dernière occasion que m'offrit la destinée pour saisir la fortune et prévenir peut-être les malheurs qui ont abîmé la fin de ma carrière et torturé ma vie, et cela faute de m'être bien pénétré de cette idée que, avec n'importe quel souverain, il faut toujours demander[1], à plus forte raison ne jamais refuser, et qu'avec Napoléon, notamment, et en fait de grâces, il ne fallait « qu'engraisser ». Ainsi, à peine m'avait-il nommé général de division qu'il me provoquait à de nouvelles faveurs, et avec tant de bienveillance que l'ordre de la Couronne de fer et un avancement dans la Légion d'honneur n'eussent été qu'un degré à franchir pour arriver aux dotations et à des titres moins indignes que celui de baron dont je fus affublé. Enfin qui sait si, d'après une pensée qui depuis Rochefort n'avait pas abandonné Savary, alors très puissant, je ne serais pas devenu un des aides de camp de l'Empereur? car, s'il n'avait été question que de moi dans cette affaire, il se serait borné à rire de ma duperie et à en hausser les épaules, au lieu de marquer aussi vivement de l'humeur. Un mot avait anéanti toutes ces éventualités. Eh bien! quoi que ce mot dût me coûter, dirai-je que je me le reprochai de

1. Le général Gourgaud eut l'occasion de parler de la pauvreté de sa famille à l'Empereur, pendant leur séjour à Sainte-Hélène : « Et pourquoi, reprit Napoléon, ne m'avez-vous jamais rien demandé pour elle? Je ne donnais que sur demande, et l'Impératrice elle-même n'obtenait rien sans le demander. » M. Bouilly, dans le troisième volume de ses *Récapitulations*, raconte comment il substitua une plaisanterie à une supplication, lorsque l'Empereur lui fit la même question qu'à moi. L'Empereur parut s'être amusé de la réponse, et pourtant lorsque, quatre mois après, M. de Lacépède eut placé M. Bouilly sur la première liste des gens de lettres à décorer, l'Empereur, arrivé au nom de M. Bouilly, prit la plume et biffa avec impatience, en disant : « C'est un homme qui ne veut rien. »

suite? Je cesserais d'être vrai. Longtemps je me félicitai de l'avoir dit: seulement quand tous mes amis (voire même M. Eusèbe Salverte) m'eurent formellement désapprouvé et blâmé, quand, avec les années qui s'écoulèrent, je vis des égaux, des inférieurs, pourvus de grâces que j'aurais pu avoir avant eux, prendre vis-à-vis de moi des tons et des airs de jactance que j'aurais aussi bien pu prendre vis-à-vis d'eux, je compris combien j'avais eu tort. Bref, si dans les premiers moments je me flattais que le mérite ne réside pas dans l'obtention des récompenses, si même je traitais avec dédain les récompenses qui m'étaient déniées, je n'en suis pas moins arrivé à des regrets qui, en raison sans doute de l'affaiblissement de l'âge, sont devenus douloureux.

Chose remarquable cependant, sacrifiant ce qui n'intéressait que moi, mais non ce qui intéressait son service, l'Empereur n'en continua pas moins à me faire occuper des postes élevés. Le lendemain, en effet, j'étais nommé gouverneur des trois provinces de la Biscaye; et cinq jours après, l'Empereur révolté de la situation de Burgos, et ayant trouvé Vitoria assez bien commandée par un des trois généraux de brigade que je devais avoir sous mes ordres, changea ma destination et me nomma gouverneur de la Vieille-Castille; ce commandement joignait à une haute importance des difficultés à vaincre et qui ne furent vaincues qu'à l'aide d'efforts et de travaux inouïs.

GÉNÉRAL BARON THIÉBAULT.

LE CAHIER BLEU

D'UN PETIT JEUNE HOMME[1]

Cannes, 9 février.

Elle ne repartira pour Paris que dans quelques jours : et de ces quelques jours la moitié me sera consacrée sous prétexte d'excursion à Monte-Carlo. Elle ira seule : je la rejoindrai là-bas.

J'ai déjeuné ce matin chez lady Steadish, avec ma sœur et mon beau-frère, au milieu des fleurs et juste en face de la marquise. — C'était pour moi un plaisir très particulier, très nouveau, de faire vis-à-vis, dans un déjeuner mondain, parmi des gens ayant tous ou presque tous un certain renom d'élégance, à cette femme de grande race et de grande beauté, *qui est ma maîtresse.* Certes, il y a de l'enfantillage et du snobisme là dedans, je m'en rends compte, et je m'en étais, d'ailleurs, rendu compte par avance : mais il y a aussi une satisfaction d'essence plutôt noble, je crois... Enfin, ce n'est pas désagréable du tout.

En passant de la serre dans le jardin de la villa, Gabrielle (pourquoi ne pas l'appeler ainsi, maintenant?) Gabrielle m'a dit :

1. Voir la *Revue* du 15 mars.

— Qu'elles sont jolies, ces Anglaises, quand elles veulent bien s'y mettre!... et tant que l'âge n'y contredit pas!

Elle me désignait du regard un groupe de Mabels, de Mays, de Graces, de Mauds, toutes les jeunes amies de lady Steadish, qui fut elle-même une merveilleuse petite Anglaise, avant d'être une Parisienne accomplie... autant dire finie.

— Je ne les vois pas, répliquai-je. J'ai le soleil dans les yeux.

Je la regardais, naturellement, avec une fixité voulue, tandis que je lui décochais cette pauvreté, — dont elle parut fort satisfaite, je dois le dire.

— Vous êtes, en effet, trop jeune vous-même, peut-être, pour les bien voir et pour les apprécier. Mais, plus tard, quand l'heure des comparaisons matrimoniales aura sonné, vous vous apercevrez que la France ne produit plus de ces jeunes personnes vraiment fraîches, déjà femmes et encore un peu fillettes néanmoins par certains dehors. Nos jeunes filles sont de petits monstres, non qu'elles aient toutes les légèretés qu'on leur prête, mais simplement parce qu'elles ne savent pas se tenir, ce qui les rend déplaisantes ou ridicules.

— Je crois que vous avez raison... La petite Morestier, par exemple... Vous la connaissez?

— Un peu. Votre sœur est son amie, à ce qu'il me semble?

— Oh! pas tant que ça... Ma sœur n'a que des amies très bien nées.

— Je sais, fit la marquise en souriant. Eh bien? Vous disiez, à propos de mademoiselle Morestier?...

— Je voulais dire que la petite Marguerite Morestier est un de ces jolis monstres dont vous parliez.

— Jolie, certes! Je l'ai rencontrée, trois ou quatre fois, dans le monde. Blanche de peau, la taille fine et ronde, les cheveux dorés, les yeux d'un bleu rare, le nez au vent, la bouche moqueuse : une merveille... et, qui sait? peut-être une femme pour vous!

Je n'ai pu m'empêcher de rougir : car, plus d'une fois, avant de rencontrer la marquise, je m'étais dit que la petite Morestier, avec son nez au vent et ses quelques millions de dot au soleil, serait une femme agréable, — pas très sûre, mais agréable.

— Oh! il n'y a que deux ou trois ans de distance entre nous, et encore! me suis-je écrié.

— On n'y regarde pas de si près aujourd'hui.

— Naguère, j'aurais peut-être pu y songer, dis-je avec sincérité. Mais, maintenant, toutes mes idées sont retournées. Oui, vous avez fait ce miracle de me retourner l'âme comme un gant!

— L'envers est donc plus beau que l'endroit?

— Jugez-en. Je faisais des plans: je ne fais plus que des rêves...

— Bien, cela! interrompit-elle. Mais, à propos de rêves, j'en ai fait un, moi. J'ai rêvé que nous étions libres tous deux... Quel beau rêve!

— Pour un beau rêve, en effet, c'était un beau rêve!

— N'est-ce pas? Et alors, nous allions ensemble un peu partout, même dans cet endroit plutôt mal famé qu'est Monte-Carlo, et où je m'affichais...

— Ah! fis-je avec quelque surprise. Nous n'étions donc pas mariés?

— Mariés?... Mais puisque je vous ai dit que c'était un rêve, et un beau rêve!

— C'est vrai... Et... ensuite?

— Ensuite... Je ne sais pas. Mais c'était chose savoureuse, je vous assure... en rêve, bien entendu, que d'être librement quelqu'un d'assez peu respecté!

— Bah!... Eh bien! si vous vouliez, dans cette principauté falote, où nous allons nous rencontrer comme par hasard, vous vous donneriez facilement l'illusion d'être... ce que vous avez rêvé que vous étiez.

Elle jeta un regard alentour. Nous étions seuls près de la serre, que l'on avait définitivement désertée pour la pelouse du jardin; personne ne s'occupait de nous.

— Oui, fit-elle avec un clin d'œil qui m'électrisa, j'aimerais à être traitée par vous, là-bas, comme une maîtresse que vous aimeriez beaucoup, mais que vous respecteriez infiniment peu.

Évidemment, je suis trop respectueux : elle a peur que je ne l'aime pas assez. Si elle savait! C'est tout le contraire : je la respecte d'autant plus que je l'aime davantage.

Monte-Carlo, 12 février.

Voici une vision que je voudrais fixer. Dans le jardin d'un hôtel, sous un balcon où elle et moi nous étions accoudés, deux chanteurs ambulants, la guitare en sautoir, un châle rouge sur l'épaule, le chapeau tyrolien sur l'oreille, donnent de la voix à plein gosier, pour nous plaire... et pour provoquer notre générosité. Ces voix italiennes et bien du peuple ne sont peut-être pas merveilleuses ; mais là, sous le ciel d'un azur intense, parmi les palmiers, les orangers, les cactus et les aloès, avec la mer bleue, entr'aperçue, au loin, derrière les arbres... avec le voisinage de l'aimée surtout, elles semblent enchanteresses. Et cette sérénade presque matinale, qui n'est ni de mon temps ni de mon pays, fera certainement époque dans mes souvenirs...

Nous vivons drôlement dans ce drôle de pays. Gabrielle est descendue, avec sa femme de chambre, dans un hôtel paisible ; moi, dans le caravansérail où descendent tous les hommes... et pas mal de femmes aussi. J'ai été la voir une fois. Et elle est venue me rendre ma visite, sans aucun embarras. Elle connaît, d'ailleurs, deux personnes respectables, — sans me compter, — qui habitent le caravansérail en question ; elle a eu soin de les demander d'abord ; les couloirs sont innombrables : on a le droit de s'y perdre. On a même tous les droits, ici, car on vit en dehors de toute réalité ; rien n'est sérieux, parce que rien ne semble vrai : ni la manière d'être des gens, ni leur train d'existence, ni leur argent, qu'on est habitué à voir s'engouffrer dans les caisses à double fond du tripot. Et puis, les joueurs sont tout au jeu. Moi, je n'aime pas le jeu ; et je ne comprends pas qu'on l'aime, quand on n'en a pas besoin pour vivre. Mais Gabrielle ne partage pas le moins du monde ce dédain raisonné. Elle joue comme une enragée. Heureusement, on ne joue pas le matin, et elle ne veut pas jouer le soir : de sorte qu'il nous reste du temps pour autre chose. Néanmoins, je me suis plaint. Mais elle m'a fait observer que, si elle ne jouait pas, elle aurait vraiment trop l'air d'être venue pour moi. Son vice, dit-elle avec un sourire charmant, masque sa passion.

C'est égal, elle est joueuse dans l'âme. Et, pour un peu,

elle m'en voudrait de ne pas être joueur. Étrange, de la part d'une femme comme elle, si essentiellement aristocrate et distinguée !

Je ne peux pas dire que ce que je vois m'indigne. C'est un tripot relativement honnête, cette maison de jeu ; et le pari mutuel, avec ses 8 ou 10 pour cent de commission, est une bien autre flouerie. Mais enfin, le public des joueurs et des joueuses laisse fortement à désirer : il est ignoble, en général. Et la vieille dame à lunettes avec son cabas, et la jolie Anglaise avec sa sacoche, et le prince italien avec ses bagues, et tous ces idiots qui parlent toujours d'« attaquer », mais qui n'ont d'autres armes offensives que leurs médiocres et fondants rouleaux d'or, d'autres armes défensives que leurs épingles ou leurs crayons, s'acharnant à pointer les coups, faisant, pour arriver à perdre leur fortune, un métier abrutissant et éreintant, qu'ils ne consentiraient peut-être pas à faire pour gagner leur vie, tous ces fantoches du jeu me répugnent et m'attristent plutôt qu'ils ne me divertissent... Mais elle aime ça. Qu'y puis-je ?

D'ailleurs, il y a des compensations : nous sommes très libres. Le jeu explique tout. Il faut bien parler du jeu, quand on a fini de jouer ; les joueurs sont comme les chasseurs : intarissables. Il faut bien combiner, consulter, s'associer...

J'aurais voulu, tout de même, faire, en compagnie de Gabrielle, quelques excursions dans la montagne. Mais elle m'a objecté que, dans la montagne, il n'y a pas de joueurs, ce qui fait que l'on devine trop vite pourquoi vous y allez. — Je crois bien que c'est surtout parce qu'il n'y a pas de roulette qu'elle ne veut pas que je l'y conduise.

Enfin, je suis heureux malgré tout, parce qu'il y a de bons moments de solitude à deux. Mais ça n'a pas laissé que de brouiller légèrement mes idées. Le piédestal que j'ai dressé à Gabrielle dans mon cœur vient d'être écorné. Il est vrai que c'est assez la destinée de tous les piédestaux. Reste à savoir si c'est aussi leur destinée de s'écrouler. — Fasse le Ciel qu'il n'en soit rien ! Je me suis accoutumé déjà à cette perspective de régénération intellectuelle et presque morale par l'amour. Il m'en coûterait beaucoup d'y renoncer.

En attendant, je dissimule ces hautes visées, et je traite la

marquise comme elle m'a prié de la traiter : en maîtresse adorée, dont on subit amoureusement les travers, sans les prendre pour des vertus.

Paris, 18 février.

J'ai dîné chez elle. Nous sommes aussi riches, peut-être plus riches que les Guèbre, maman ayant une assez grosse fortune personnelle outre les quelque deux millions qui constituaient sa part dans la communauté. Mais, c'est égal, il y a chez la marquise une note d'élégance sans apprêt qu'il n'y a jamais eu chez nous. Comme convives, en revanche, c'est la même chose, ou à peu près : il n'y a plus guère de clans, ni de coteries. Et comme conversation aussi, ça se ressemble beaucoup : on déplore vaguement l'absence de quelque chose ou de quelqu'un, mais on n'a pas la moindre velléité de faire un effort quelconque pour changer quoi que ce soit à ce qui est ; on parle avec mépris de ce qui amuse la société contemporaine, et l'on se jette avec empressement sur ses joujoux favoris ; on critique amèrement les manières et les mœurs de l'époque au moment même où l'on y sacrifie sans vergogne. Bref, on se montre aussi vide et aussi ridicule que partout ailleurs ; mais il y a tout de même là, grâce aux maîtres de la maison, et surtout grâce à la marquise, un petit, tout petit reflet d'autrefois, qui semble tomber du décor sur les personnages pour les rehausser et les ennoblir. Et c'est probablement à cause de cela que je ne serai jamais tout à fait à mon aise chez madame de Guèbre, — non plus qu'avec elle, — quoique je sois heureux et fier d'y être.

La question de nos rendez-vous n'est pas encore tranchée. Mais il est à peu près décidé que nous nous rencontrerons dans un appartement que je louerai sous un nom d'emprunt, au beau milieu d'une maison très habitée et en plein centre de Paris : boulevard des Capucines ou boulevard des Italiens. Il y aura une corsetière ou un plumassier dans la maison, et aussi un dentiste connu, pour donner le choix des prétextes : elle a tout prévu.

En attendant, je me prépare à être un causeur exquis : je

lis beaucoup, je fais des mots et je m'exerce à les placer. — ce qui est infiniment plus difficile que de les trouver.

13 mars.

Voilà trois ou quatre séances d'après-midi, à notre second étage de la rue Taitbout. tout près du boulevard, au-dessus d'un dentiste et à côté d'un marchand de passementerie : sécurité absolue.

Ces après-midi ont été délicieux. cela va sans dire... Le premier surtout. parce qu'il y avait à se familiariser avec la situation et avec le local : l'inconnu et la nouveauté, serait-ce donc vraiment le plus clair du plaisir et de l'amour? — Une chose. par exemple. qui continue de ne pas être absolument ce que je voudrais, c'est le ton de mes colloques avec la marquise quand... quand nous ne nous parlons plus de tout près.

Mon Dieu. qu'il est donc difficile de choisir des sujets de conversation qui ne soient pas d'une outrageuse banalité! Et qu'il est plus difficile encore de trouver des paroles pour rendre les nuances du sentiment, ou tout bonnement pour exprimer, tant bien que mal. ce vieil amour. dont l'humanité se gargarise depuis que le monde est monde! Je voudrais bien entendre les hommes supérieurs, les poètes, tous ceux qui sont plus ou moins qualifiés pour donner l'exemple du style noble en ces matières. Et je parierais volontiers qu'ils s'expriment comme des confiseurs... ou qu'ils ne disent rien. Et. selon toute vraisemblance, c'est dans ce dernier cas qu'ils prouvent le mieux leur supériorité.

De quoi parler, en effet, juste Dieu?... quand on a fini de rire, comme disait l'autre. Et c'est précisément avec une femme comme la marquise que la tâche est ardue. Avec une donzelle quelconque, il y a maint et maint sujet de causerie qui viennent, pour ainsi dire, se placer sous votre main; ce n'est généralement pas d'un intérêt considérable, mais on n'en est pas réduit, du moins, à se mettre la cervelle à l'envers. Dans les liaisons d'un niveau plus élevé, au contraire, tous les thèmes ne sont pas d'un choix heureux : les légers

semblent irrévérencieux, et les graves, hors de propos... Enfin, on est bien embarrassé.

On l'est d'autant plus que le respect résiste difficilement à quelques séances d'amour « en ville ». Quand on s'est rencontré, une demi-douzaine de fois, dans un asile meublé, en plein jour, — ce qui est ridicule, outre que ça ne vous avantage pas, — le moyen de considérer encore que l'on fait là quelque chose de très noble et de parfaitement conciliable avec des sentiments de poétique exaltation ! Et qu'ils sont encore bons, les apôtres du dévergondage, avec leur poésie de l'amour libre ! Les premières fois, je ne dis pas... Mais je me figure que, même dans le mariage, les premières fois, ce n'est pas désagréable non plus... pour le marié, du moins...

Tout ça ne me dit guère quelle est la meilleure politique à choisir et à garder. J'ai peur d'ennuyer par trop de tenue et peur de blesser par trop de désinvolture : un peu plus d'expérience me serait chose précieuse. Et le résultat de mes doutes, c'est que je m'ennuie tout le premier, parce que ma divine maîtresse modèle sa contenance sur la mienne... Cependant, je suis toujours fier de ma conquête.

Ce qui me chagrine, toutefois, c'est que je ne peux pas m'en vanter. Et qu'est-ce qu'un bonheur sans témoins, — même ce bonheur-là, essentiellement tributaire, comme les autres, de la vanité ? — Décidément, nous faisons tout pour la galerie. Qu'il s'agisse d'un joli cheval ou d'une maîtresse... reluisante, ce sont les regards admiratifs ou envieux des passants qui dosent notre satisfaction. — La dose de mon bonheur est homéopathique, puisque je suis seul à le connaître.

22 mars.

En pleine semaine sainte. Je visite les églises. C'est, de ma part, vraiment machinal : car je n'ai pas, pour me guider, ce tenace vestige des premières impressions religieuses qui, au prix d'une inconséquence, vénielle en somme, vous ramène souvent, après les pires randonnées, vers les lieux où, croyant, vous avez goûté la paix. Dieu ne me manque pas : je ne l'ai jamais connu, ne m'étant jamais payé de mots et ayant lu les bons auteurs.

Autrefois, il y avait un terrain commun où croyants et incrédules pouvaient se rencontrer : l'admiration de la *bonne* nature. Et de cette admiration à la foi proprement dite, la distance n'était pas grande. Mais aujourd'hui nous savons, à n'en pas douter, que le monde est mal venu, la nature difforme et odieuse, — l'univers mal fichu, pour tout dire en trois mots. — Du petit au grand, de l'œil de l'homme à l'anneau de Saturne, nous savons pertinemment que tout est incohérent, que tout est raté. Un savant n'a-t-il pas pu dire que si on lui livrait un appareil aussi mal conditionné que l'œil humain, aussi défectueux, aussi peu approprié à sa destination, il refuserait certainement d'en prendre livraison ? Or, en saine logique, pas d'admiration, pas de croyance. Et moi, je suis pour la logique : carré par la base et inébranlable dans mes déductions...

Mais bah ! on visite quand même les églises et l'on s'y fait quand même bénir en certaines occasions, comme le mariage et la mort. La voilà, ma logique !... Il est vrai que, chez les femmes, c'est encore bien autre chose. Et il serait curieux, tout de bon, et instructif, non moins qu'édifiant, de rechercher le principe et l'essence de la dévotion de nos contemporaines. Plus on va, plus le mélange de leurs idées tourne au salmigondis : leur esprit accueille tout ce qu'on y jette, et les vieilles choses y demeurent tout de même ! Les femmes du monde, aujourd'hui, sont philosophes, voire libres penseuses dans le fond, et catholiques néanmoins. Elles admettent fort bien que l'on discute ce qu'il y a de plus essentiel dans leur religion : mais, à de certains jours, elles font maigre et... font jeûner leurs amants.

C'est ainsi qu'il m'a été signifié que, jusqu'après Pâques... Mon Dieu, j'en prends mon parti, et même cela m'amuse. Mais, profitant de ce pieux répit, je fais mon examen de conscience et celui de la marquise. Il semble que ni l'un ni l'autre nous n'ayons trouvé tout ce que nous nous attendions à rencontrer chez notre partenaire. Gabrielle sait-elle bien ce qui me manque pour lui plaire tout à fait ? En tout cas, moi, j'avoue ne pas bien savoir ce qu'il lui faudrait, en plus ou en moins, pour me satisfaire intégralement. Je la trouve toujours belle et charmante, d'une beauté et d'un charme qui m'enorgueillissent toujours ; elle est vraiment la patri-

cienne dans tous les détails de sa grâce et de ses attraits. Je l'admire et je l'aime. Et je crois lui témoigner une ferveur suffisante pour qu'elle n'ait aucun reproche sérieux à m'adresser. Mais elle se comporte un peu, — à moins que je ne sois dupe de mes inquiétudes, — comme une personne qui s'est promis un festin sans pareil et ne trouve qu'un régal assez ordinaire. Pourtant, je suis jeune, beaucoup plus jeune qu'elle ; j'ai de la conviction, du feu... J'ai aussi certaines qualités extérieures, — entre autres, un souci raffiné de la bonne et élégante apparence de tout mon individu. — Et elle ne me fait vraiment pas l'effet de prêter à tout cela beaucoup d'attention, cette grande dame, qui devrait être ravie, semble-t-il, de ne pas trop se mésallier de la main gauche !...

Enfin, elle m'a dit hier qu'elle se proposait de recevoir, après Pâques ; il paraît qu'il y aura chez elle, outre les dîners habituels, quelques séances de musique et plusieurs sauteries. Elle a cru devoir ajouter qu'elle n'était pas jalouse des jeunes filles et qu'elle avait l'intention d'en attirer beaucoup chez elle. Puis, elle m'a parlé de la petite Morestier. Pourquoi ? Je ne puis croire que ce soit par jalousie, car une furtive rougeur a seule pu trahir naguère mon ancienne et passagère visée matrimoniale ; et, d'ailleurs, la marquise est-elle femme à connaître la jalousie ? N'importe ! Cela m'a gêné.

3 avril.

Ce qui m'a gêné bien davantage encore, c'est, à cette première réunion du Concours hippique, l'autre jour, de me trouver pris, dans un coin de tribune, entre la marquise de Guèbre et Marguerite Morestier, celle-ci flanquée de sa famille et de la mienne. Fusion des groupes, reconnaissances et présentation : c'était à se sauver. Non seulement la petite scène sentait la province à plein nez, mais la marquise prenait un évident plaisir à me laisser sur des épines en faisant l'aimable avec la petite Morestier et en lui promettant quelques bons danseurs, parmi lesquels elle me classait en première ligne. Je me suis dit que, tout de même, Gabrielle était peut-être jalouse. Et ça m'a fait plaisir de me le dire... au point que je me suis demandé s'il ne serait pas expédient de cultiver

cette fleur jaune du jardin de l'amour. Mais je ne crois pas que la jalousie qui s'exerce sur un projet de mariage plus ou moins vague et lointain soit très efficace : je ne crois pas surtout qu'elle soit très glorieuse pour l'amant. De sorte que je songe presque à me montrer assidu auprès des cocottes que je connais et que je rencontre à l'Hippique. C'est une occasion annuelle et merveilleuse de multiplier ses relations dans ce monde-là. Oui, ça me posera. Ça m'enlèvera, tout au moins, ce reste de vernis « bon jeune homme » que je dois avoir encore aux yeux de la marquise, et qui, en fait, est peut-être seul à me nuire dans son esprit, sinon dans son cœur... Et puis, décidément, je lui en veux quelque peu. Mais de quoi?

8 avril.

Eh bien! elle n'y a même pas fait attention! Elle m'a cependant bien vu, à deux ou trois reprises, causer, et dans la tribune publique qui sert de passage, avec des impures pas trop déchirées. Rien : ni coup d'œil vexé, ni bouderie. Et, chose amusante! c'est la petite Morestier qui a boudé! Il faut dire que mes relations avec elle sont déjà anciennes et qu'elles étaient, naguère encore, assez empreintes de familiarité campagnarde : les Morestier ont acheté, il y a quelques années, la Grangerie, une terre toute voisine de la Feuillée.

Du reste, la petite Margot (comme on l'appelle volontiers) a l'intimité facile. Avec ses trop grands yeux, d'un bleu clair tout à fait imprécis, tirant sur le violet pâle des violettes de Parme et mangeant la moitié de son mignon visage, avec sa poignée de main ultra-moderne et qui vous secoue du haut en bas, elle prend possession des gens en un rien de temps, puis les traite bientôt comme des objets, — de valeur ou sans valeur, selon les cas, — à elle appartenant.

Donc, Marguerite Morestier m'a fait une moue presque fâchée.

— Pourquoi ce petit air méprisant? lui ai-je demandé.

— Il me semble, m'a-t-elle répondu, que vous pourriez garder vos épanchements interlopes pour... la région spéciale concédée à... Oui, là-bas, vous savez bien?

— Qu'appelez-vous épanchements interlopes et région spéciale ?

Elle allait me répliquer. Et je crois que la réplique eût été drôle, — d'autant plus drôle que la petite a beaucoup d'esprit. — Mais elle s'est ravisée à temps et n'a riposté que par cette défaite :

— Je ne pourrai vous répondre qu'après mon mariage.

— Je vous croyais la repartie plus prompte, ai-je dit alors pour la piquer au jeu.

— Dites donc ! je serai peut-être mariée bientôt, ne vous déplaise !

— Bah ! Avec qui ?

Elle m'a regardé sous le nez avec cette effronterie impertinente qui est leur charme spécial, à présent. Puis, très vite :

— Avec... n'importe qui... Avec vous, peut-être, ou avec un autre. Ça m'est égal : vous vous valez tous.

Elle peut se vanter de ne pas faire l'article, celle-là ; celui qui l'épousera n'y aura certes pas été poussé par elle ! Mais, à vrai dire, comme elle est très jolie et que le père Morestier, constructeur de machines honoraire, a quinze ou vingt millions au soleil, ou plutôt à l'ombre désormais, c'est-à-dire à l'abri des éventualités commerciales, — ce qui lui a permis d'épouser sur le tard une personne du faubourg, — elle se mariera facilement tout de même : la beauté, l'argent et les relations, ça lui fait un jeu où il n'y a que des atouts... Par exemple, je ne crois pas que ce soit moi qui doive l'épouser : elle a des façons de parler et d'agir qui me semblent faites pour vous donner le trac à l'avance... Brrr... Et pourtant, j'en épouserai probablement quelque autre qui ne vaudra pas mieux, même si elle a plus de réserve et plus de tenue : c'est notre temps qui veut ça. Mais enfin, ce n'est pas fort engageant ; et je suis aise que mes pensées actuelles ne soient pas tournées vers le mariage : autrement, le semblant de préférence que m'accorde cette gentille Margot pourrait m'influencer.

En la quittant, je me suis mêlé à quelques groupes et j'ai pu constater que l'on s'occupait de moins en moins du concours, — même agrémenté de ces sauts d'obstacles, qui sont devenus, au reste, ce qu'il y a de plus monotone au monde

depuis que bêtes et gens, dûment préparés et entraînés, ne reçoivent plus guère de *tapes* que par malchance exceptionnelle. — Il paraît qu'autrefois, à l'époque antédiluvienne du Septennat, c'était très amusant : on amenait les chevaux à la bonne franquette, et les officiers, comme les *gentlemen*, se plaquaient dans tous les coins. Maintenant, le public vient pour autre chose, non pas précisément pour le chic (car ce que tout le monde fait ne saurait être vraiment chic), mais pour la commodité des flirts de toute catégorie : ça et le patinage en chambre, c'est idéal !

Ainsi, après avoir rencontré successivement la marquise, Margot Morestier et quelques demoiselles d'infiniment petite vertu, je suis tombé, l'autre jour, sur Étiennette du Mesnil ou Dumesnil (elle ne tient pas à sectionner son nom). Or, cette Étiennette est une impure de marque, avec laquelle je me suis trouvé deux ou trois fois sur des terrains neutres : salles de spectacle, buffets de champs de courses, concours hippique, etc., où, sans lier partie, nous nous sommes défiés l'un l'autre du regard... Elle me plaît assez et je ne lui déplais pas. — Si j'avais les dehors d'un homme « sérieux », cette dernière assertion semblerait osée ou naïve. — Œil pour œil, nous nous rendîmes, une fois de plus, la politesse. Mais, ce jour-là, j'abordai : je suivais mon idée de me lancer un peu dans les déportements de haute allure pour émoustiller la tendresse de la marquise.

Ce fut exquis de bienséance. — Il faut dire qu'Étiennette est une impure de choix : si elle n'a pas été élevée à Saint-Denis, c'est tout comme, et l'habitude de fréquenter le corps diplomatique, — entre autres, — lui a valu beaucoup de savoir-faire dans l'art de nouer les relations.

— Pardon, monsieur...

— Faites, madame. Passez.

— Il faudrait le pouvoir.

— Me permettez-vous de vous frayer un passage ?

— S'il n'y a pas d'indiscrétion, j'accepte.

Et nous voilà cheminant péniblement, l'un devant l'autre, à travers la foule et les banquettes, où l'on commentait, sans enthousiasme, les demi-fautes et les quarts de faute des chevaux, ainsi que la nouvelle méthode de leurs cavaliers, con-

sistant à ne plus s'asseoir du tout en selle au moment du saut, — ce qui est logique, en théorie, mais peu gracieux et très dangereux dans la pratique.

— Ne trouvez-vous pas, madame, que l'on pourrait, sans inconvénient, supprimer les épreuves du concours... et les chevaux eux-mêmes, peut-être? Ça n'empêcherait pas le public de venir.

— Absolument mon avis, monsieur. Et la preuve, c'est que je tourne le dos à tout cela, en général.

— Vous plairait-il de le faire une fois de plus?

— Pourquoi?

— Pour m'écouter... et surtout pour me permettre de vous regarder.

— Cela vous sera vraiment agréable?

— Oh! tout à fait... Si j'avais osé, depuis le temps que je vous rencontre, je vous l'aurais déjà demandé.

— Vous êtes timide?

— Pas précisément, mais plein d'amour-propre : j'ai toujours peur d'être recalé.

— Alors, vous êtes modeste?

Elle s'était arrêtée et retournée. Assez grande, svelte, brune, mais les cheveux habilement décolorés par les vertus de l'eau oxygénée, Étiennette est une femme comme il n'y en a pas deux douzaines dans Paris. Elle n'a peut-être pas des traits à vous renverser, mais elle a, outre de très jolis yeux bruns, des dents à vous donner la fringale, et une peau, ainsi que des formes, à justifier ladite fringale. Ajoutez, pour mémoire, une élégance ultra-chic. Et vous comprendrez que j'aie un peu hésité à m'y frotter : ça n'est pas du gibier de petit jeune homme. Enfin, le sort en était jeté. Nous causâmes. Et, ce soir, je dois aller dîner avec elle au Pavillon.

17 avril.

Je l'ai trompée, trompée après deux mois à peine d'union morganatique, cette femme idéale, cette vraie grande dame, ma marquise, mon premier amour et mon premier orgueil! Je l'ai même assez vilainement trompée, puisque je me suis

adressé pour cela à une professionnelle, et que, le lendemain même, j'ai été à un rendez-vous qu'elle m'avait donné vingt-quatre heures seulement à l'avance et que j'aurais pu, par conséquent, contremander sous un prétexte ou sous un autre... Eh bien! c'est délicieux, et maintenant je m'explique à merveille les incohérences de conduite que se reprochent à l'envi femmes et maris, amants et maîtresses. Il y a dans ce genre de vilenie une saveur étrange, je ne sais quel ragoût pervers, quel parfum douteux et grisant... Pourvu que je m'en souvienne toujours! toujours assez pour ne pas croire à la fidélité ou pour absoudre la trahison!

La chose en elle-même ne présente, cela va sans dire, aucun agrément particulier. Je ne sais même pas si cela paraît aussi aimable qu'une aventure ordinaire. J'ai du moins éprouvé, lorsque je me suis vu sous les courtines d'Étiennette, un sentiment passager de malaise ou de regret. Était-ce du remords? Était-ce plutôt la pensée que beaucoup d'hommes, une infinité d'hommes avaient contemplé, comme moi et avant moi, ce ciel de lit bleu paon, soutenu par deux amours dorés? Impossible de préciser. Enfin, ce n'était pas entraînant; et il n'a fallu rien de moins que la beauté d'Étiennette et son amabilité pour me remettre dans le ton... Mais ce qui est exquis, c'est la suite, c'est l'impression que vous ressentez quand vous revoyez la maîtresse trompée, quand vous constatez qu'elle ne peut rien deviner et que vous lui semblez plus aimable ce jour-là, et quand vous vous dites que, peut-être, vous l'êtes, en effet, par la mystérieuse influence des caresses fraîches-cueillies! — Ne soyons donc pas si sévères pour les femmes quand elles nous trompent, puisque nous avons tant de plaisir à les tromper!...

Voilà où en est présentement l'œuvre de ma régénération par l'amour, — par l'amour d'une femme distinguée!

Mais aussi pourquoi cette femme n'a-t-elle pas tenu tout ce qu'elle semblait promettre? Pourquoi une telle banqueroute de rêves poétiques et de joies délicates? Pourquoi, lorsque je l'embrasse le plus tendrement et le plus amoureusement du monde, avec des câlineries plein la voix et plein le cœur, Gabrielle est-elle si souvent distraite, ou si souvent semblable à un chien que son maître, plus ému qu'à l'ordi-

naire, flatte de la main avec une exceptionnelle affection, et qui montre, par son attitude, toujours la même sous les caresses, qu'il ne comprend pas l'intention particulière de cette douce insistance ?... Toutes les femmes sont-elles donc ainsi ? Je le crois. Je crois que les plus distinguées d'entre elles valent surtout par l'extérieur et l'apparence. Ornées de leur grâce, de leur charme, elles nous dupent plus souvent que nous ne les dupons. Si elles ne nous voient pas comme nous sommes, c'est leur faute : elles n'ont qu'à ouvrir les yeux. Tandis que nous, nous ne pouvons pas les voir comme elles sont : tout, chez elles, est en surface ; ce sont des sépulcres blanchis — à la poudre de riz.

Si ma liaison avec la marquise de Guèbre ne me régénère pas, elle me profite tout de même : je vois plus clair qu'autrefois dans le cœur d'autrui et dans le mien. Ce que je vois n'est pas joli, joli, cela va de soi... Mais au moins n'ai-je plus sur les yeux et dans l'esprit le brouillard d'incertitude grâce auquel je ne savais pas au juste ce que je valais, ni ce que valaient les autres. A cette heure, je sais que je ne vaux rien moralement et que personne ou presque personne ne vaut plus que moi : mais, intellectuellement, je me débrouille. Et, entre autres vérités, m'apparaît celle-ci : l'amour tel qu'on l'entend au point de vue social et mondain, c'est la feuille de vigne apposée par la convention sur la réalité. Je tâcherai de m'en souvenir !...

20 avril.

Hier, premier bal chez la marquise. Notre dernier rendez-vous ayant été fort agréablement occupé, j'ai eu d'autant plus de plaisir à la revoir dans son cadre mondain, où elle est incomparable. Et, quand je la revois ainsi, je ne sais vraiment plus ce que je lui reproche : elle me reprend tout entier. Dans la blancheur surhumaine de sa poitrine et de ses bras, où semblent se jouer et s'enchevêtrer, sous la lumière, des veinules d'un bleu de pastel, je retrouve le souvenir ou le reflet de la splendeur nacrée de tout son corps, mais épuré, divinisé. Dans tous les mouvements de sa taille élancée, si

altière et si souple, alors qu'elle s'agite avec lenteur et dignité pour faire accueil à ses hôtes, je retrouve l'impression des voluptés récentes, mais ennoblie, transformée... Au fait, voilà bien ce que je lui reproche, le voilà, mon seul grief : je lui en veux de ne plus être tout à fait, dans l'intimité de l'amour et le laisser-aller des rendez-vous galants, la grande dame impeccable en même temps que l'amante enflammée, de ne pas être l'une et l'autre à la fois... C'est simplement absurde ; mais enfin, c'est surtout de n'être ni l'une ni l'autre que je lui fais grief... à moins que je ne lui en veuille, tout bonnement, de ne pas s'être montrée supérieure à moi dans ces banalités de l'alcôve où viennent se niveler tous les amours... Oui, c'est cela : j'attendais de cette privilégiée de la race et de la beauté une leçon d'esthétique amoureuse qu'elle ne m'a point donnée.

Je disais donc qu'elle m'a fait grand effet, une fois de plus, à son bal. Elle m'a, du reste, fort bien reçu, avec un serrement de main et un clin d'œil très particuliers, qui m'ont secoué, — quoique personne ne les pût remarquer, — d'un petit frisson de plaisir et de vanité. Mais elle n'a pas tardé à me mettre en demeure de faire danser *ses* jeunes filles et à me reflanquer au nez le nom de Marguerite Morestier.

— Celle-là, m'a-t-elle dit, je ne juge pas utile de vous la recommander, ni de vous recommander à elle... C'est, d'ailleurs, la plus jolie, je dois le reconnaître, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait de mon bord, à cause de son affreux « papa »... Conseillez-lui donc de ne pas appeler, à tout bout de champ, « papa » ce vilain bonhomme! Pourquoi attirer l'attention sur lui ?

Décidément, elle est jalouse de Margot Morestier. Elle a tort, car je n'y songe guère, non plus qu'au mariage en général. Et puis, franchement, ce serait répugnant de faire la cour à une jeune personne très riche, chez une femme qui est ma maîtresse depuis deux mois à peine, et de me servir de celle-ci pour épouser celle-là. Fi! marquise!... Pour qui me prenez-vous?

Je n'en ai pas moins dansé avec Margot, qui a encore eu une pointe à l'endroit de mon « inconduite ». — Si, tout de

même, je suis aimé de celle-là aussi, on a raison de dire qu'une femme en amène d'autres. Et de trois!... en comptant Étiennette, qui mérite bien d'être comptée.

Joli, très joli bal, dans ces grandes pièces modérément encombrées et parmi ces meubles de bon style. Pas beaucoup de belles personnes, par exemple! Mais il paraît qu'il n'y en a plus en France. C'est comme les beaux hommes... Seulement, les beaux hommes, il n'y en a jamais eu, chez nous, qu'en qualité de tambours-majors. — En tout cas, les danseurs de la marquise, au nombre desquels figurait pourtant « l'élite des derniers représentants de l'aristocratie française », ces danseurs n'auraient pas brillé sous la toise: un mètre soixante-cinq de hauteur, en moyenne, et bien peu d'épaules; ni taille, ni envergure.

Il y avait là quelques-uns de mes « bons amis », — dont je me soucie, d'ailleurs, aussi peu que possible, dès que je ne suis plus en leur présence : car, si l'amour est difficilement praticable, que dire de l'amitié au milieu du monde où nous vivons? — Enfin, il y avait là les deux Tramecourt, Prévallon (*aliàs* Ready) et plusieurs autres.

— Vas-tu venir à Puteaux, ce printemps? m'a dit Ready.

— A Puteaux? ai-je fait distraitement.

— Oui... dans l'île... pour jouer au *tennis*?

C'est sa fonction, sa vie, ce *lawn-tennis*.

— Tu n'as pas paru t'y embêter, a-t-il repris, l'année dernière, avec la petite Margot...

Ce surnom familier et vulgaire m'a produit un effet horripilant, ainsi proféré par cet idiot de Prévallon.

— Dis donc, lui ai-je fait observer, tu ne te gênes pas, de l'appeler comme ça!

— Eh bien! et toi? Est-ce que tu n'en fais pas autant?

— Moi, pardon...

J'allais dire : « Ce n'est pas la même chose ». Je me suis arrêté à temps. Où est la différence? Et pourtant, il me semblait, de bonne foi, qu'il y avait une nuance. Est-on bête!

— Moi, ai-je repris bien vite, je ne l'ai jamais appelée comme ça sérieusement, mais, au contraire, pour me moquer... Quant à ton *lawn-tennis*... Vous n'êtes seulement pas arrivés à battre une équipe anglaise. Au diable!... C'est comme tous vos

sports d'importation britannique, du reste : vous vous y faites rouler annuellement, et dans les grands prix, encore! *Foot-ball*, *polo*, etc., nous n'y entendons rien, et nous n'y entendrons jamais rien, nous autres Français : ça n'est pas dans nos moyens. Il y avait un sport, le roi des sports, où nous excellions : l'équitation. Nous l'avons lâché. Et ceux d'entre nous qui continuent à le pratiquer, — j'en suis, — montent comme les Anglais, c'est-à-dire sans finesse, sans tact, et sans plus de grâce que d'école; il n'y a qu'une différence, c'est qu'ils montent plus mal, parce qu'ils sont moins vigoureux... Là-dessus, ma vieille raquette, je te laisse, pour aller danser une de ces valses à la six quatre deux comme on les danse maintenant.

Je l'ai planté là. Je lui en aurais dit encore, et de plus dures, tant il m'avait agacé : d'abord, en appelant « Margot » la petite Morestier ; ensuite, en me remettant sous les yeux un échantillon de ce que nous sommes. Car, si je suis à peu près comme les autres « types » de mon âge et même d'un âge un peu plus avancé, j'ai horreur qu'on me le rappelle.

Pour finir, j'ai cotillonné avec Marguerite... Je ne veux plus l'appeler Margot, puisque tout le monde s'en mêle... Elle a été très gentille, bien moins mal embouchée dans le tête-à-tête, d'ailleurs fréquemment interrompu, du cotillon que dans les *tutti* des conversations de salon.

Elle m'a invité, elle aussi, à me rendre à Puteaux. Je crois bien que j'irai, malgré ce que j'ai dit à Prévallon.

Comme je me retirais, la marquise m'a donné rendez-vous pour demain. Or, après-demain, je dois aller voir Étiennette. J'ai accepté tout de même. Et j'ai eu comme une petite satisfaction d'amour-propre en constatant que j'étais en passe de devenir un jeune homme très demandé sur la place.

Ce bal était décidément fort joli. Une fois couché, j'y ai rêvé jusqu'en plein midi. Les femmes, en général, auraient pu être plus belles et les hommes plus distingués, c'est certain ; mais, comme les deux plus charmantes de ces femmes me voyaient d'un œil favorable, et que, par suite, je n'ai pas eu de peine à leur paraître le moins vulgaire de ces hommes, je me suis senti plein d'indulgence pour l'ensemble, et j'ai fait des rêves couleur d'azur jusqu'à une heure indue.

8 mars.

Quelle semaine occupée! La marquise, Étiennette, le *lawn-tennis* avec Marguerite Morestier et des Anglaises étonnamment jolies, Maud et Mabel Grenville... Quoi encore? Un peu de patinage et beaucoup de flirt au Palais de glace; l'allée des Poteaux, le matin, sur ma jument neuve, *Donzelle*, qui va très bien; une première je ne sais où... Non, ma parole d'honneur! je n'en sais plus rien. Du reste, le théâtre n'existe plus ou c'est un râle d'agonie qui se prolonge: le public ne veut plus des machines construites à la vieille mode, et il n'y a que ça de possible à la scène... Mais parlons des femmes plutôt, de *mes* femmes.

J'ai donc été d'abord au rendez-vous de la marquise. Séance un peu mélancolique. Gabrielle paraissait lasse. On le serait à moins. Et moi-même, je commence... Cependant, je crois avoir été très aimable. Mais que cela est bizarre, mon Dieu! ces rendez-vous en des *meublés* plus ou moins somptueux, sans passion, sans entraînement, sans griserie! On arrive... et l'on attend, généralement. Puis, on voit arriver la « complice », qui a toujours l'air d'avoir manqué le coche et souvent la mine de vous le reprocher, Ensuite, les deux amants s'embrassent. — Au début de leur liaison, ils commençaient par là; mais, passé les premiers rendez-vous, ça ne vient plus qu'en troisième ou quatrième lieu, après le récit des difficultés pour se rendre libre, l'énumération des courses et des visites en retard, etc. — Après quoi, on s'assied et on cause de toute espèce de choses... Et enfin, tardivement, comme par devoir on se rappelle pour quel objet on s'est réuni.

Oh! que c'est grotesque, cette cérémonie du culte moderne de Vénus, dès que le sang-froid reconquis vous permet de voir et de juger. Plus une chose pareille perd de spontanéité, plus elle gagne de ridicule... Entendez-vous dans vos souvenirs le bruit ironique des bottines qu'on laisse tomber avec lenteur et comme à regret, au lieu de les lancer joyeusement au diable, parce que l'on songe qu'il faudra les remettre? Revoyez-vous vos jambes nues, crûment et comiquement éclairées par une lueur de plein jour filtrant à travers des rideaux mal tirés ou

des persiennes mal jointes? Et les bas de l'aimée en tampon sur son corset? Est-ce assez classique, ce tableau!... Revoyez-vous surtout les rides que vous ne distinguiez pas, pour commencer, même au grand soleil ou à la lumière des lustres, mais qui, sournoises, apparaissent bientôt dans la pénombre louche des alcôves diurnes?... Quelle farce que la poésie de l'amour!... L'amour! un accès de fièvre, d'abord, une maladie de langueur, ensuite... quelquefois pis! car j'en ai omis, des revers de médaille: par exemple, l'inquiétude des grossesses et les hantises d'idées criminelles ou de cauchemars, où l'on voit poindre, après l'écharpe du commissaire, l'hermine du président d'assises...

Mais venons maintenant aux simples passades chez les professionnelles. Ça n'est pas plus poétique, mais ça dure moins longtemps. On monte l'escalier d'un air indifférent, prêt aux rencontres gênantes. Chez Étiennette, l'escalier est superbe; je la soupçonne de l'avoir choisi comme ça exprès pour impressionner les clients, ainsi que fait un médecin roublard qui a des prix un peu durs. — La solennité de l'escalier, dépeinte en je ne sais quel roman fameux, c'est ça. — Une fois entré dans l'appartement, on attend... En amour, il faut toujours attendre, et c'est bien fâcheux, parce que l'à-propos est plus de la moitié du plaisir. Donc, on attend, non sans se demander pourquoi. Et la pensée que c'est peut-être à cause d'un autre monsieur que l'on vous fait attendre ne laisse pas que d'être désagréable. — Du reste, sous une forme ou sous une autre, cette pensée de « l'autre monsieur », c'est proprement le revers de la médaille. Sans cela, on aurait la partie trop belle, en vérité : pas de phrases, pas de mensonges... Mais, il n'y a pas à dire, l'idée des « autres messieurs » vous gêne considérablement, surtout quand vous en connaissez quelques-uns, parce que vous croyez les voir alors, usurpant vos droits en empiétant sur vos prérogatives... Et ce que ça vous réfrigère!

Néanmoins, tout s'est bien passé avec Étiennette. Je crois de plus en plus qu'elle me trouve à son gré. Jusqu'à présent, pas un mot, pas même une allusion détournée à la question d'argent... Ça m'ennuie presque : je sais bien que ce sera d'autant plus corsé que ce sera plus lent à venir. — C'est beau

d'être jeune et d'avoir des illusions! Mais ça ne m'a pas empêché de me montrer galant et de répandre sur cette discrète Danaé une pluie de fleurs, en attendant mieux.

Baste! elle est gentille, Étiennette, et je ne regretterai rien. D'abord, elle ne vous reçoit pas en peignoir d'apparat, selon l'immémoriale coutume; et elle ne vient pas s'asseoir, d'un air moitié figue, moitié raisin, au bord d'un canapé, en serrant les plis de son vêtement autour d'elle et en vous disant: «Quoi de neuf?» Elle vous reçoit tout habillée ou pas du tout, — pas du tout habillée. — Quand elle est habillée, on la dirait intraitable: mais quand elle ne l'est pas... c'est le contraire. Et il faut savoir que rien n'est joli comme Étiennette sans falbalas. Sa nuque pulpeuse et son dos blanc, ses bras ronds et délicats, ses cheveux *auburn* dénoués et flottants, ses jambes sveltes et potelées qui transparaissent sous la fine batiste, c'est souverain contre la mélancolie... J'ai retrouvé là l'occasion d'être jeune encore une fois, en passant. Car ce n'est guère qu'en passant que je suis jeune.

Au sortir de chez elle, j'ai couru jusqu'à Puteaux, où m'appelaient le *lawn-tennis* et Marguerite Morestier. — Assez joli décor, quoique sentant trop la banlieue. On passe la Seine en barque, et l'on arrive dans une île spécialement aménagée, avec chalets à stores rouges. Mais l'horizon manque de profondeur. C'est trop près de Paris, et surtout trop près d'Asnières et d'une foule de vilains endroits.

— Oh ! mais... vous avez l'air éreinté !

La petite Morestier m'a salué en me jetant ce compliment au visage.

— Ma foi! ai-je pris le parti de répondre avec franchise, je le suis.

— Peut-on savoir la cause... ou les causes? — m'a-t-elle demandé alors, avec son sourire gavrochien, que j'aimais, et que je n'aime plus...

Au fait, pourquoi ne l'aimé-je plus, ce sourire?

— Je m'entraîne pour le polo.

Ce n'est pas vrai, le polo étant un jeu de milliardaire. Mais ça ne fait pas mauvais effet de le dire.

— Ah! bien, ça ne vous réussit guère!

Et elle a volté en ployant sur les jambes et en lançant sa

raquette en l'air pour la rattraper au vol, avec cette souplesse gamine qui lui est particulière et qui lui a valu d'être parfois désignée sous le sobriquet euphonique de « la gosse ».

J'ai joué un peu, mais en vraie ganache, et je me suis fait attraper tout le temps par mes partenaires, tandis que Marguerite et les deux misses Grenville réalisaient des prodiges, l'une dans mon camp, les autres dans le camp adverse.

Ce jeu est, d'ailleurs, infiniment plus intéressant à voir jouer par des jeunes filles ou des jeunes femmes gracieuses qu'à jouer soi-même. Je lui reproche de ne pas se prêter suffisamment aux colloques intimes, comme ce bon vieux *crockett*, qui vous faisait de si beaux loisirs. Mais je l'aime encore mieux que la bicyclette, grâce à laquelle tant de femmes, épatées sur leurs guidons, ont l'air de grosses grenouilles en train de prendre leur élan pour sauter dans une mare. — Par bonheur, on a imaginé le patinage en chambre, et il nous reste le Palais de glace pour flirter sans fatigue ni transpiration.

C'est là que j'ai pu causer un peu avec la petite Morestier, quarante-huit heures plus tard. Il y a un moment de la journée pour les femmes du monde et les jeunes filles, et un autre moment pour les impures : c'est très commode, parce qu'on peut *biner*, comme dit le curé de chez nous.

— Toujours fatigué? m'a demandé Margot...

Ma foi, tant pis! je me remets à l'appeler Margot : ça lui va si bien!

— Toujours un peu.

— Quelle noce vous devez faire, entre nous!

— Entre nous, mam'selle, je n'admets pas qu'une jeune personne qui se respecte...

— Je n'ai pas à me respecter. C'est à vous de le faire.

— Donnez-moi l'exemple. Je jure de vous imiter!

Elle était en train de zigzaguer gentiment sur la glace. Elle a fait volte-face, et, s'arrêtant net, les deux patins réunis, à quelques centimètres de moi, elle m'a dit sérieusement :

— Merci de la leçon... et de la promesse.

Puis nous avons parlé d'autre chose, et elle a été tout uniment séraphique, idéale!

1er mai.

C'est fort singulier, cette journée de silence dans le Paris tumultueux et pimpant du renouveau. Et cela paraît de plus en plus singulier quand on réfléchit que, depuis plusieurs années déjà, il en est ainsi et qu'il en sera ainsi indéfiniment peut-être... ou, du moins, jusqu'au « grand soir », jusqu'au « grand chambard ». La vie s'arrête comme par enchantement. Les trembleurs tremblent, pendant vingt-quatre heures, tout juste. Quelques-uns filent. Mais, en général, on reste parfaitement tranquille chez soi : et chacun reprend, le lendemain, le cours de sa petite existence. — Après tout, il y a bien plus longtemps que le bon Dieu tonne sans parvenir à effaroucher grand monde. Mais, n'importe ! cette brusque suspension de vie, résultant pour le corps social tout entier d'une menace qui n'a encore été mise à exécution que très partiellement, et qui a été proférée par quelques énergumènes sans nom, sans argent, sans autorité ni fonctions, n'est-ce pas à terrifier ? Ces troupes consignées dans leurs casernes, ces pièces de canon attelées, ces légions de policiers en mouvement, tout ce formidable appareil de la force armée mis en branle pour une parole, pour une date chère aux meurt-de-faim, il y a de quoi faire frissonner le cuir sensible des bourgeois. Et même, la seule chose qui me surprenne, c'est qu'il n'y en ait pas davantage pour frémir dans leur peau. Car, bourgeois, mes frères, nous la danserons !... Mais, voilà ! nous espérons tous que nos rentes vivront aussi longtemps que nous. Et après nous, le déluge ! comme disait cette canaille de Louis XV, que moralement nous valons bien...

Cette petite digression s'imposait, en ce jour de chômage presque universel, qui aura eu, du moins, le mérite d'être pour moi un jour de repos très utile. — Car je suis positivement sur mes boulets.

4 mai.

Jamais Marguerite Morestier n'avait dîné chez les Guèbre. Elle y a dîné hier, à côté de moi. Il est vrai que son père

est absent, et que son père seul la dépare, sa mère étant de bonne souche et plutôt décorative. Néanmoins, je ne m'attendais pas à l'avoir pour voisine, car je ne pouvais deviner que les relations de la marquise avec les Morestier eussent tant progressé en si peu de semaines.

Elle a été gaie, mais convenable, mademoiselle Margot. Le dîner était, d'ailleurs, plutôt grave. Il y avait de vieux, vieux messieurs, des gens de « très autrefois », comme dit le Bob de Gyp, un, entre autres, qui parlait comme devait parler feu Royer Collard. Pourquoi diable la marquise a-t-elle invité ces vieux bonzes, juste le jour où elle invitait Marguerite Morestier pour la première fois? A vrai dire, elle avait invité aussi lady Steadish et Briac, qui continuent à se manger des yeux, quoiqu'il y ait pas mal de temps qu'ils se goûtent. Mais, avec ceux-là, madame de Guèbre avait l'excuse de vouloir leur ménager un tête-à-tête en public, tandis que, pour moi et mademoiselle Morestier, je ne suppose pas que pareille pensée ait pu lui venir. Je commence même à être tout à fait gêné par la fréquence de ces rencontres. Et, justement, il y en a encore beaucoup en perspective, grâce à une idée qu'a eue la marquise, vers la fin du dîner, après une causerie tant soit peu languissante.

La conversation, suivant une pente plutôt sérieuse, avait glissé des souvenirs de la société d'autrefois à la littérature et à l'art du temps jadis, ce qui avait valu quelques fortes tapes à notre art et à notre littérature d'aujourd'hui. On ne parle plus guère politique dans le monde, chacun ayant compris que rien ne saurait être changé à ce qui est, sinon par l'intervention d'un cataclysme quelconque, et encore pas pour longtemps : « qui a bu boira ». Et ça calme les courages émus, cette perspective de chambardements successifs! Mais on parle encore du bon vieux temps et de l'Académie. Les bonzes de la marquise, candidats pour la plupart, avaient émis l'opinion judicieuse qu'il était mort un peu trop d'académiciens de marque, ces temps derniers : ils trouvaient, non sans raison, que, si ça confirmait leurs chances, ça en diminuait la qualité ou la valeur. Et ils s'apercevaient, avec un désappointement assez comique, vraiment, que les grands morts, lesquels font de la place, tout comme les autres, laissent aussi trop de vide sous la coupole. On

avait rêvé la familiarité des grands hommes; on n'aura que la camaraderie d'anciens lauréats de concours. Les palmes tant convoitées prennent des reflets de papier peint : elles évoquent des souvenirs de distributions de prix...

Marguerite Morestier, grignotant une croustade de volaille à la vénitienne, avait écouté le nez en l'air et les yeux tout autour de la tête, comme elle fait quand elle s'ennuie résolument.

— Et vous, finit-elle par me dire entre haut et bas, qu'est-ce que vous pensez de tout ça?

— De tout ça?

— Oui; je veux dire : de notre art et de notre littérature?... Est-ce que vous n'en pensez rien?

— Oh! pardon! Pour ce qui est de l'art, notamment, j'ai fait mes preuves hier, pas plus tard qu'hier.

— Bah!

— Oui. J'ai visité, dans la matinée, toute la peinture et toute la sculpture du Palais de l'Industrie, en une heure vingt minutes, montre en main.

— Mais vous n'avez rien vu?

— Puisque je vous dis que tout m'a passé sous les yeux! Et ce n'était pas fini. A deux heures, j'étais au Champ-de-Mars... Là, il ne m'a fallu que cinquante-cinq minutes : il y a moins de marchandises.

— Oh! bien, on peut dire que vous détenez le record du kilomètre de peinture!... Dommage qu'on ne puisse pas se servir d'une bicyclette pour visiter les expositions, comme on se sert des voitures de malades : vous abaisseriez le temps à vingt-cinq minutes pour le Palais de l'Industrie et à quinze minutes pour le Champ-de-Mars!... Mais quelle mouche vous a piqué de tout « voir » en un jour?

— C'est ma méthode. Je me débarrasse en une fois de ce que je considère comme une corvée annuelle et obligatoire.

— Alors, vos impressions?

— Au Palais de l'Industrie, c'est un peu rance; et, au Champ-de-Mars, ça n'est pas encore mûr. En somme, rien n'est à point... Mais que peut bien exprimer l'art d'une époque comme la nôtre, où l'on ne sait pas ce qu'il faut penser, ni s'il faut penser quelque chose? Il y a un art idéaliste et un art

réaliste : il n'y a pas d'art entre le zist et le zest... Et puis, il n'y a pas d'art sans public. Or, nous, public contemporain, tout à l'argent et au souci de vivre, ce que nous nous en fichons, au fond et malgré les apparences, de cet art tant vanté, tant exploité surtout ! Mieux valait la petite élite d'autrefois que cette tourbe ignare de faux amateurs... C'est comme la littérature, tenez ! Est-ce que vous trouvez...

— Oh ! moi, je ne trouve rien... Car, s'il est permis maintenant aux jeunes filles de contempler des horreurs, dans les expositions artistiques, il leur est encore défendu d'en lire : on aime mieux les faire rougir en public que toutes seules... Mais allez tout de même !

— Est-ce que vous croyez qu'il y a une idée par volume ? On écrit pour la vente. Chacun a sa clientèle ou en cherche une. Pas un n'est de bonne foi... Et les musiciens, donc ! Ils composent... mais surtout avec leur conscience.

— Vous avez des idées... arrêtées !

— Ça vous étonne ?

— Ça me fait plaisir. J'aime qu'on ait une opinion, et qu'on la soutienne, fût-elle absurde.

— Faut-il vous remercier ?

— Je n'ai pas dit ça pour la vôtre, que je ne suis pas en état de juger, et qui me paraît moins sotte que tout ce que j'ai pu lire dans les journaux sur la matière. En tout cas, elle est plus nette... et aussi plus sincère, étant désintéressée.

Elle me regardait, en parlant, avec une sympathie assez voisine de l'admiration. Et moi, je la regardais avec une admiration ayant déjà dépassé les limites de la sympathie : ses yeux mauves (en un temps où il y a des œillets plus ou moins bleus ou verts, il peut bien y avoir des yeux mauves), ses yeux mauves démesurément fendus, et ses cheveux blonds de bébé, et sa toute petite bouche si fraîche, et son teint que l'on ne saurait comparer qu'aux tons délicatement rosés de certains camélias, tout cela m'émoustillait, à bon droit, tout autant qu'avaient pu l'émoustiller la hardiesse et la sagacité de mes opinions artistiques et littéraires. — Je n'ai vraiment pas de chance avec elle, ou j'en ai trop : je ne veux pas me mettre sur le pied de lui faire la cour, surtout chez la marquise, et les occasions menacent d'abonder, là surtout.

C'est ainsi que la conversation générale ayant dévié vers la danse, la marquise m'interpella pour me demander si j'avais assisté à la séance de la Bodinière, où deux artistes connues de l'Opéra avaient dansé, en costumes du XVIIe siècle, quelques danses anciennes, comme le menuet, la pavane et la gavotte. J'avais assisté à cette séance, et la marquise le savait fort bien, puisque je le lui avais dit moi-même.

— Oui, madame, répondis-je. Le petit théâtre de la rue Saint-Lazare est à la mode : il est de mon devoir d'y aller.

— Eh bien! monsieur de La Feuillée, moi qui n'ai pas pu assister à la première de ces tentatives de restitution chorégraphique, je me propose d'assister à la seconde, non pas en simple curieuse, mais en futur impresario.

— Impresario? Vous voulez offrir à vos amis mesdemoiselles Invernizzi en costume Louis XIV? Vous voulez les faire danser chez vous?

— Non, mais je veux leur voir danser leurs danses anciennes, pour donner ensuite chez moi une réédition de la chose avec des amateurs... Bref, je veux vous faire danser le menuet, la pavane et la gavotte.

— Mais le costume?...

— Louis XV, peut-être.

— Et la moustache des hommes?

— C'est juste... vous ne me la sacrifieriez pas!

— Nous aurions bien tort de vous la sacrifier : nous vous ferions peur.

— Vous avouez donc que vous avez seulement votre moustache pour tout attrait? Voilà qui suffit à caractériser la beauté d'une race! En Angleterre, il y a beaucoup d'hommes sans moustaches, et qui n'en sont pas plus laids, au contraire... A votre place, et ne fût-ce que par amour-propre national...

— Trouvez, madame, quelques hommes de bonne volonté, parmi mes compatriotes, pour me donner l'exemple : je les imiterai, et je déposerai mes moustaches sur l'autel de la Patrie.

— Ah! non! s'écria Margot avec élan. Ne faites pas ça! Ce serait dommage...

Elle rougit et faillit avaler de travers. Mais moi, de mon côté, je me sentais devenir cramoisi; et je crois que, si j'avais

été en train de manger, à ce moment-là, je me serais étranglé tout de bon... Madame de Guèbre eut ce sourire qui lui est particulier, mais qu'elle a surtout dans le mécontentement, et où se mélangent, à doses indéfinies et indéfinissables, la condescendance et la hauteur.

— C'est vrai, fit-elle. Et, du reste, je ne trouverais jamais assez d'hommes de bonne volonté pour un tel sacrifice... Dès lors, il faut recourir aux costumes de fantaisie. Mais c'est pour les hommes que c'est embarrassant !

— Pourquoi pas tout simplement l'habit de couleur ? dit le marquis. Si un monsieur en habit noir et en pantalon ne peut pas se mettre le poing sur la hanche et faire des grâces, en habit tabac d'Espagne ou abricot, avec jabot et manchettes, en culotte courte, et le claque 1830 à la main, rien ne s'oppose à ce qu'il soit infiniment gracieux ; du moins cela ne dépend-il que de lui.

— Très juste, fit laconiquement la marquise. Et adopté l'habit de couleur pour ces messieurs... qui sont encore à trouver, par exemple. Je puis compter sur vous, monsieur de La Feuillée... Comme sur votre charmante voisine, je pense ?... N'est-il pas vrai, mademoiselle ?

— Oh ! moi, je ne demande pas mieux, madame, répondit avec empressement Margot.

Il n'y avait plus moyen de me dérober. En sorte que me voici accouplé à la petite Morestier pour un nombre illimité de répétitions. Car je prévois que ça n'ira pas tout seul, les danses anciennes !

15 mai.

Voilà bien le coup dur que j'avais pressenti de la part d'Étiennette. Je la rencontre, au Bois, le matin : j'étais à cheval : elle, à bicyclette (costume gris poussière, forme chasseur, avec jupe courte et bas assortis, petit chapeau mou, très petit et très mou, le tout fort seyant). Et le dialogue suivant s'engage :

— Jolie, mon cher, la bête que vous montez là...

Le fait est que *Donzelle*, mon nouveau cheval à deux fins, qui remplace le vieux canasson de famille légué à ma véné-

ration par mon père. le fait est que *Donzelle*, avec son œil vif, sa tête sèche, ses jambes fines et musclées, sa robe gris fer, ce n'est pas précisément une bête ordinaire. Et quand je la monte, au Bois, agrémentée de certain frontal blanc et pensée qui se marie merveilleusement à la couleur de son poil, nous faisons sensation tous les deux, — mais elle plus que moi. — Je l'ai, d'ailleurs, payée un peu plus de cent cinquante louis.

— N'est-ce pas? Elle a du modèle, hein?... Mais vous qui montez très bien, à ce qu'on m'a dit, comment se fait-il que vous alliez sur une machine comme ça?

Depuis que la vélocipédie fait rage, j'affecte le plus grand dédain à son endroit. et j'ai remisé à la campagne la bicyclette qui fit les délices de ma dix-huitième année. Comme moyen de locomotion, passe encore! mais comme exercice sportif, ah! non! Tous les facteurs ruraux devraient en avoir de ces machines-là, mais pas nous.

— L'un n'empêche pas l'autre, beau dédaigneux... Toutefois, je vous accorde que le vélocipède est un sport plutôt voyoucratique.

— Ah! vous voyez, je ne vous le fais pas dire: le vrai sport de l'époque... On a toujours le sport qu'on mérite. comme aurait pu dire feu je ne sais qui... Mais alors, pourquoi, vous, si élégante...?

— Ah! pourquoi, pourquoi... Vous en parlez à votre aise, jeune richard!

— Oh! richard... richard... Pas tant que ça!

— Laissez donc, heureux jeune homme! on sait ce qu'on sait.

— Bah! Et que savez-vous?

— Dame! que vous n'êtes pas menacé d'aller en vélocipède par nécessité.

— Qui vous a dit ça?

— La rumeur publique.

Je sentais bien que j'allais être tapé, et assez fortement. Mais le moyen d'esquiver le coup? Je lui devais quelque chose, après tout, en plus des menus présents d'usage, qui sont comme les arrhes de la générosité en amour. Dès lors, le mieux n'était-il pas de s'exécuter galamment, de *casquer* avec

grâce? J'arrêtai tout à fait mon cheval, puis je le rangeai contre un arbre, en invitant Étiennette à appuyer sa bicyclette contre ce même arbre.

— Comment s'appelle la rumeur publique? — fis-je en riant et en m'accoudant sur l'encolure de ma bête, que la petite patte gantée d'Étiennette s'était mise à tapoter.

A nous deux, j'ose croire que, sous cet arbre touffu de l'allée de la Reine-Marguerite, dans la douce lumière d'un printanier matin, nous faisions un groupe aimable. On eût juré que nous devisions d'amour et que nous pensions seulement aux baisers prochains ; on eût même juré que nous n'avions adopté la pose que pour les rendre plus prochains, tout à fait imminents... Hélas !

— La rumeur publique s'appelle... comme vos amis.

— Qui connaissez-vous parmi eux? Raoul de Tramecourt?

— Peut-être.

— Momesheim?... Oh ! celui-là, je suis sûr que vous le connaissez !

— Soit... Enfin, je sais que vous n'êtes pas à plaindre dans le présent et que vous serez digne de faire envie dans l'avenir.

Voyez-vous cet animal de Momesheim qui se mêle de faire mousser ma fortune, ou plutôt celle de maman ! C'est qu'il la connaît ! Ces bonshommes-là sont étonnants pour se renseigner sur le sac de chacun... et pour renseigner les autres. On ne m'ôtera pas de l'idée qu'ils ont des dossiers ou, au moins, des fiches concernant leurs amis et connaissances. — J'ai pris, sans plus tarder, mon parti.

— Ma chère amie, ai-je dit avec dignité, il vaut mieux faire envie que pitié. Qu'y a-t-il pour votre service?

Elle se rapprocha encore de moi en avançant sa menotte, sa petite griffe gantée, jusqu'au pommeau de ma selle : et, les yeux plus tendres, la pose plus câline :

— Est-ce que tu n'aimerais pas que ta petite Tiennette pût monter à cheval avec toi, tous les matins?

La petite gueuse sait s'y prendre. Elle ajouta, d'ailleurs, pour plus de clarté :

— Mes moyens ne me permettent rien, pour le moment, au delà des deux bêtes qui me traînent. Ainsi, pas de cheval de selle jusqu'à nouvel ordre...

— C'est bien. On t'en apportera un, quelque jour, de ma part... Mais, comme je pourrais me tromper sur ton goût, réflexions faites, je préfère t'envoyer la somme nécessaire pour acquérir l'objet...

— Ah! non, pas de ça! Je veux le cheval choisi par toi, et je veux que tu m'accompagnes quand je le monterai. Mais pas d'argent, jamais d'argent entre nous!... sauf pour l'avoine.

Tant pis!... Ce sera plus cher.

22 mai.

Jolie journée de courses, au Bois, avant-hier, mais journée chaude de toutes les manières.

D'abord, j'arrive juste pour perdre vingt louis sur un de ces chevaux « imbattables », qui sont toujours battus. Je ne parie pas souvent, et je ne me laisse plus prendre au coup du « renseignement »; mais, quand je sais qu'un cheval ayant de la qualité, un cheval que j'ai vu bien courir, va se rencontrer avec des rosses non classées, je ne peux pas croire qu'il doive être battu... Et cependant, il l'est presque toujours : ô mystères insondables des écuries de courses, qui ressemblent de plus en plus à celles d'Augias! Donc, je commence par perdre vingt louis, ce qui me met d'assez méchante humeur. Et puis, j'aperçois Étiennette Dumesnil, ce qui me fait ressouvenir que je suis à la recherche d'un canard présentable se montant bien en dame, pour lui en faire hommage. Au même instant, je me heurte à Mône-Israël, autrement dit Momesheim, qui sortait du buffet comme j'allais y entrer. J'avais bonne envie de l'attraper ferme pour le remercier de me faire *valoir* aux yeux des femmes, quand je me suis rappelé tout à coup qu'il passe pour être fort connaisseur en chevaux et, de plus, en très bons termes avec la plupart des grands marchands, ses coreligionnaires. De là au projet d'utiliser ses relations et sa compétence, il n'y avait qu'un pas : j'allais le franchir. Mais voilà que je rencontre aussi Raoul de Tramecourt, qui, pareillement, est toujours fourré chez les maquignons. Je lui fais part de mon idée, après l'avoir attiré dans un coin.

— Laisse donc, me dit-il. J'ai ton affaire.

Or, tout justement, je me souvenais de certaine promesse que je m'étais faite à moi-même de ne jamais conclure le moindre pacte ni traiter la moindre affaire avec l'ami Momesheim. Et alors, comme de raison, je donne la préférence à Tramecourt.

Funeste idée! Il a trouvé moyen de me coller un canard de deux cents louis. Enfin, le cheval, que j'ai vu et essayé en détail, avant de l'acheter, hier, est très beau. Mais deux cents louis! J'avais raison de dire que la journée de dimanche avait été chaude! Il est vrai que les courses et les femmes, y compris Etiennette, étaient charmantes : rien ne leur va si bien, à ces Parisiennes, que le décor de Longchamp.

La marquise était dans la tribune des dames, remarquable, elle aussi, en sa toilette vert pâle. Elle m'a donné un rendez-vous, — ce qui devient presque rare, à cause des multiples occupations de la vie parisienne au printemps.

27 mai.

Je crois décidément que ça dérape du côté de la marquise. Avec elle, je n'ai jamais bien trouvé mes mots; mais, à défaut des paroles, il y avait... Or, il me semble que cela même... Et, de son côté, Gabrielle est maintenant glaciale, ce qu'elle n'était pas. Voilà ce qu'il y a de sûr. — Je vois arriver le moment où nous ne pourrons plus du tout soutenir la conversation.

Il vaudrait donc mieux, peut-être, chercher le joint pour rompre sans secousse que de s'entêter dans une voie terriblement scabreuse. Mais elle me parle si souvent de Marguerite Morestier, et sa froideur correspond si bien à ce sujet de conversation que je ne peux plus guère me dissimuler sa jalousie, et que ça me gêne pour provoquer la crise... Il est vrai que je pourrais lui faire observer que je ne l'ai pas priée d'inviter mademoiselle Morestier et de me fournir ainsi des occasions de contact; seulement, ce n'est pas commode à dire.

Au fond, je crois qu'elle est de plus en plus jalouse, qu'elle a voulu amener le rapprochement et la comparaison pour

avoir la joie ou l'orgueil d'en triompher, et que, se sentant mal assurée de vaincre, à son âge, les charmes et la jeunesse de sa prétendue rivale, elle souffre et s'en prend à moi... Cette explication est ingénieuse, et je m'y tiens.

D'autre part, ça me chagrinerait de quitter maintenant la marquise : non seulement elle possède encore, à mes yeux, le prestige des rêves que j'ai un instant formés en la voyant, mais c'est là vraiment une maîtresse à vous faire honneur. Or, tout doucement, on commence à répéter, de droite et de gauche, que je dois être du dernier ou de l'avant-dernier bien avec elle. Est-ce le moment de la quitter? Non. Il vaut mieux louvoyer, éviter de la blesser par un empressement inopportun auprès de Marguerite Morestier et rester avec elle en bons termes, — un peu frisquets.

2 juin.

Eh bien! non, je me trompais : ça repique plutôt avec Gabrielle. Encore un rendez-vous. Et elle est aux petits soins pour moi. J'avais complètement perdu de vue certain examen de droit que je dois passer en fin d'année scolaire, c'est-à-dire dans moins de deux mois; d'où nécessité de me faire gaver d'articles du Code par un spécialiste. Cela ne va pas sans quelque surmenage, grâce à toutes mes autres occupations : dîners, bals, chevauchées... et le reste. Or, on a commencé, chez la marquise, à répéter les danses anciennes, qui sont pour l'un des derniers jours du mois. C'était donc un nouveau numéro à mon programme quotidien. La marquise vient de m'en dispenser en m'autorisant à ne répéter qu'une fois par semaine.

— Vous n'avez à figurer que dans une gavotte, m'a-t-elle dit, et vous savez à peu près cette danse, votre maître à danser ayant eu, paraît-il, la prévoyance de vous l'apprendre, quand vous étiez petit. Il est donc inutile de vous déranger si souvent... Par exemple, votre partenaire, mademoiselle Morestier, est moins avancée que vous... Mais, bah! au dernier moment, vous lui accorderez deux ou trois séances et vous vous mettrez, de la sorte, tous deux au point... Seulement, vous savez, vous vous fatiguez trop en

vérité! Vous avez mauvaise mine. Et c'est bien pour cela que je vous épargne un surcroît de besogne : je ne veux être pour rien dans votre... surmenage.

Cela m'a paru assez ironique, ce qu'elle me disait là. Mais j'avoue que le sens exact de cette ironie m'a échappé. Peut-être Gabrielle a-t-elle eu vent de ma demi-liaison avec Étiennette. Tant mieux si cela est, puisque je ne me suis mis Étiennette sur les bras, — ou dans les bras, — que pour stimuler la jalousie de la marquise et m'imposer à son estime!...

A propos d'Étiennette, elle est presque furieuse contre moi. Il paraît que le cheval que je lui ai donné, sur les conseils et par l'entremise de Raoul de Tramecourt, n'est pas bon teint : on l'avait maquillé... Sans compter qu'une partie de sa queue était postiche. Rien qu'un petit bout de queue : ce cheval ressemble à un lapin!

Ma foi! j'ai tapé sur Tramecourt, qui m'a lui-même si fortement tapé. J'ai apporté la quittance.

— Aussi quelle idée de te laisser embobeliner par un petit amateur! Faire une affaire de ce genre avec un homme du monde! Il faut être jeune comme tu l'es, mon pauvre rat!

— C'est vrai, ai-je répondu d'un ton piteux. Mais, que veux-tu? J'ai été sur le point de m'adresser à Momesheim... Et je n'ai pas osé!

— Tu as eu tort. Plus que des juifs méfie-toi des hommes du monde qui trempent dans les ventes de chevaux : ils rendraient des points même aux maquignons jurés.

C'est vrai, et j'ai été trop bête : se jeter dans la gueule d'un louveteau chrétien pour éviter le coup de dent d'un renardeau israélite, qui ne vous aurait peut-être pas mordu! J'en rage encore... Mais on s'en prend aux juifs aujourd'hui comme autrefois aux jésuites. Comme si nous n'étions pas tous de même farine, à présent, ou peu s'en faut! Pourquoi ces airs de petite effarouchée, dont croit devoir s'armer notre vieille donzelle de société en face de méfaits qui sont les fruits naturels de la civilisation?... Puisque toute notre organisation sociale repose sur l'argent, puisqu'il en faut à tout le monde, et beaucoup, comment s'étonner que chacun essaie d'en prendre dans les poches de ses voisins quand il n'en trouve pas dans les siennes? A l'origine, d'ailleurs, on pre-

nait de force : maintenant, on prend par ruse : il y a donc progrès. Les ancêtres de Tramecourt tenaient la campagne ; leur descendant tient Paris, qu'il exploite à sa manière. D'autres l'exploitent autrement. Et l'indignation des gens vertueux — comme moi — vise des mots plus que des faits. Quelle différence y a-t-il, par exemple, entre cette alternative de soutenir une émission ou de la couler, au choix des intéressés (ce que font toutes les banques sans exception), et cette autre alternative de promettre aide et protection ou le contraire, selon la complaisance de son porte-monnaie, à un particulier qui a besoin de vous? Concours commercial, dans le premier cas; chantage, dans le second. Et, au fond : blanc bonnet, bonnet blanc... Dès lors, je n'aurais pas le sens commun de m'échauffer davantage la bile contre Tramecourt ou contre n'importe qui, mais surtout contre moi-même, qui aurais toujours été refait d'une façon quelconque. Et la preuve, c'est qu'il suffit, pour mettre le public en joie, au théâtre, de faire allusion à l'universelle gredinerie, en rééditant, sous une forme ou sous une autre, le mot si fameux de Voltaire : « Chacun vole selon sa position sociale. » Tout le monde rit, parce que chacun pense à ses voisins, — et un peu à soi-même, je suppose : — il n'y a pas de procédé comique plus sûr, ni de plus goûté. Et quand on veut être familièrement aimable pour un être cher, enfant, femme ou bête, comment l'appelle-t-on? *Canaille*, *petite canaille;* quelquefois *canaillette*, ce qui est tout à fait gentil et gracieux, mais bien significatif tout de même, puisque ce vocable mignard implique une sorte de tendresse instinctive pour la coquinerie...

Avec tout ça, il me faut encore payer quelque chose à Étiennette, pour la dédommager de son cheval sans queue : c'est ruineux!

5 juin.

Décidément les histoires de chevaux se suivent et se ressemblent. Avant-hier, après le prix du Jockey-Club, à Chantilly, on a failli écharper ou pendre un propriétaire dont le cheval n'avait pas gagné.

Elle devient féroce, la foule, dès qu'elle perd son argent au jeu; or, comme au jeu des courses elle le perd souvent, on n'aurait pas tort d'y faire attention : un de ces jours, nous verrons flamber les baraques du mutuel, — ce qui ne sera pas dommage, au reste ! — Et nous reviendrons aux beaux jours du pari libre, à la cote : « Voyez la cote, la belle cote ! » Quand on pense que l'on avait là un mode de pari tranquille, pas réglementé, qui ne ruinait qu'un petit nombre de gens, et qu'on a été inventer, sous prétexte de respecter la loi, en la tournant, comme de coutume, cet énorme appareil du pari mutuel, cent fois plus aléatoire que le pari à la cote, puisqu'on ne sait même pas ce qu'on fait, ni ce qu'on touchera, avec une cagnotte monstre, qui est une gigantesque pompe d'épuisement pour les capitaux de la foule, avec administration, bureaux, guichets, paperasseries, tickets... et obligation de faire queue ! Est-ce assez français ? Mais le public voudrait-il revenir à la simplicité d'antan ? C'est douteux : faire queue, attendre indéfiniment, le nez en l'air, ça fait maintenant partie de son plaisir.

Malgré tout, c'est une belle institution que les courses, parce qu'il y a le « retour », et que ce retour est un poème, soit qu'il s'effectue en voiture comme celui de Longchamp, ou en chemin de fer comme celui de Chantilly. Je crois pourtant que je donne la préférence à ce dernier : je suis revenu, avant-hier, avec trois femmes sur mes genoux. L'aller m'avait paru déjà très gai : compartiment bien garni, femmes jeunes, vêtues d'étoffes claires et légères ; lent acheminement vers le champ de courses, le long des allées ombreuses — un peu poussiéreuses néanmoins — de la forêt tout envahie par les mendiants... Mais le retour ! Extravagant, délirant, le retour ! Un homme d'âge, unique intrus, en était mal à son aise. Et tout ça s'est terminé par un dîner offert aux trois femmes, qui m'ont elles-mêmes offert une foule de choses, dont j'ai dû accepter un certain nombre... Mais je n'ai que des souvenirs confus.

Par exemple, ce qui m'est resté de bien net, c'est le sentiment d'un fort mal aux cheveux. Il est temps que la « saison » parisienne prenne fin. Et j'en suis à envier l'existence végétative des ruraux. *O rus, quando te aspiciam !* Lorsque, vers

septembre, j'aurai regagné mes lares champêtres, pour quelques semaines, je ne veux m'occuper qu'à des besognes paisibles, comme de piquer et d'étiqueter des coléoptères au fond de boîtes en carton. Mais, d'ici là, que de travaux, sans compter mon examen à passer !

8 juin.

Hier, j'étais au polo. Marguerite Morestier y était aussi. Tout le monde y est, du reste, en ce moment. C'est l'époque des grandes parties, des grands *matches*. Français et Espagnols luttent ensemble contre l'Angleterre. L'Union des races latines, quoi !... Eh bien ! ça ne donne pas une grande idée de leur avenir, aux races latines ! Ce qu'elles se font rouler ! Mais c'est un joli jeu tout de même, — sauf pour les chevaux, ces malheureux poneys qu'on met sur les jarrets ou sur le flanc et qu'on assomme à coups de maillet, comme s'ils valaient trois cents francs, — le prix qu'on les revend généralement, après les avoir payés trois ou quatre mille. — Un vrai sport, ça, au moins ! Dommage que ça coûte si cher ! On pourrait refaire une race avec ce jeu-là.

Et quel décor ! Cette pelouse de Bagatelle, si verte et si fraîche ! ces coteaux de Suresnes et de Saint-Cloud, si bien disposés en amphithéâtre, pour le plaisir des yeux ! Puis ces femmes élégantes, en toilettes claires... Toujours les femmes ! Même quand on est bien persuadé qu'elles ne valent pas grand'chose au fond, il faut convenir qu'elles sont joliment décoratives. Une ville de province n'est triste que parce qu'elle manque de femmes élégantes ; et les conseils municipaux, — je dis les conseils, et non les conseillers, — devraient entretenir quelques douzaines de cocottes, faute de mieux, pour rendre plaisantes à l'œil leurs cités souvent si moroses...

Je reviens à Marguerite Morestier.

— Eh bien ! quand jouerez-vous, à votre tour ?

— Au polo ? J'y ai renoncé. C'est un jeu de prince... ou de financier. Et, d'ailleurs, je suis membre de la Société protectrice des animaux...

— Et notre gavotte? Y pensez-vous, au moins?

— Jour et nuit.

— C'est que je ne suis pas encore très ferrée, moi... Madame de Guèbre prétend que deux ou trois répétitions sérieuses suffiront, mais je ne suis pas tranquille... Elle m'a un peu rassurée, il est vrai, en me disant qu'elle nous ferait répéter tous les deux seuls...

— Chez elle?

— Oui.

— Devant elle?

— Dame! je pense.

Qu'est-ce que cette idée encore de Gabrielle? me suis-je demandé tout de suite. Ne dirait-on pas vraiment qu'elle fait exprès de me mettre aux prises avec Marguerite? Et, machinalement, j'ai murmuré :

— Ah! à la bonne heure!

— Pourquoi dites-vous : « A la bonne heure! » quand je vous annonce que nous répéterons notre gavotte chez madame de Guèbre et en sa présence?

— Parce que, chez elle, mais sans elle, et à huis clos, ce serait peu convenable.

— Bah! vous êtes si à cheval que ça sur le *cant*?... Eh bien! moi, j'aurais mieux aimé que ce fût... sans elle.

— C'est ça! Pour nous... pour vous compromettre!

— Mais vous êtes un monstre de convenance! Vous devriez tomber à mes pieds, quand je vous dis de ces choses-là!

J'en avais une envie folle, de tomber à ses pieds, puis d'enlacer sa jolie taille jeune, si mince et si flexible, puis de baiser ses grands yeux, hardis et effarés tour à tour, et sa bouche rose tout emperlée de dents mignonnes... Mais je me contins assez pour lui répondre simplement :

— Ici, ça ne se peut pas. Ça nous ferait remarquer.

N'importe! j'en suis toqué à fond, il n'y a plus moyen d'en douter. C'est qu'aussi la petite diablesse est par trop ravissante! Ses mines de chatte amoureuse, qui alternent avec ses airs évaporés, il y a de quoi inspirer une sympathie toute neuve. Or la mienne n'est plus à naître, depuis longtemps. En outre, ce qui, chez elle, pouvait me donner de l'inquiétude pour l'avenir s'atténue, s'efface de jour en jour, comme

si elle voulait obéir à mon vœu, doucement exprimé naguère, de lui voir plus de respectabilité, plus de tenue. Si j'ai déjà pris tant d'empire sur elle, pourquoi tremblerais-je? Et, puisque Gabrielle paraît le vouloir... Car elle paraît bien le vouloir, n'est-ce pas? La raison de ce vouloir ou de ce désir, par exemple, je ne la connais pas. Mais je la connaîtrai.

En attendant, je suis revenu *tout chose* de cette séance au polo, mais infiniment joyeux et rajeuni. Quelle merveille que l'amour! Comme il transforme tout à nos yeux en nous transformant nous-mêmes!... Ce n'est pas très original, ce que je dis là, mais c'est si vrai!... Donc, j'étais passablement désenchanté de la marquise et dégoûté d'Étiennette; Marguerite m'adresse un sourire fleuri d'amour: me revoilà jeune, et mon âme reverdit! L'allée des Acacias, dont je commençais à avoir assez, m'a fait l'effet d'une avenue triomphale conduisant au bonheur, parce que mon *spider* était derrière le vis-à-vis des Morestier, où Marguerite rayonnait de jeunesse, et, probablement, d'espérance et de joie. Tous ces gens, dont les visages trop connus, trop vus depuis trois mois, me donnaient abominablement sur les nerfs, à l'aller encore, me semblaient, au retour, former un cortège sympathique et brillant à mes rêves, dans leurs équipages tout reluisants, leur luxe et leur fastueux tapage me faisant escorte avec eux. Et cette marche de fiançailles, rythmée par le bruit des gourmettes et des chaînettes d'attelle, m'a paru pleine de poésie, sinon de grandeur. — Voilà un des nombreux prodiges que peut accomplir l'amour: rendre poétique et nouveau un retour du Bois, ce défilé de badauds moutonniers et inlassables.

21 juin.

Tout de suite après la bousculade du Grand Prix, — invariable et sacramentelle, — nous avons été, Marguerite et moi, conviés par la marquise à des répétitions urgentes. La soirée consacrée aux danses anciennes est proche; et, vu l'époque tardive, on ne saurait la remettre, quoique la date de l'exode annuel et obligatoire ne concorde plus du tout avec celle du Grand Prix.

Très amusantes, les deux séances. La marquise, assistée de César Flandrin, le maître de danse toujours en vogue, successeur de son frère, l'illustre Flandrin *senior*, nous a fait répéter d'abord sous ses yeux la principale figure de la gavotte, la seule qui présente des difficultés sérieuses. Puis, soi-disant rassurée par notre bonne attitude, elle nous a laissés nous débrouiller avec le maître de danse. — Si j'avais pu douter encore de son singulier acharnement à nous faciliter les tête-à-tête au moins imparfaits, mes doutes auraient pris fin, cette fois. Mais il me reste à découvrir le mobile de cette conduite singulière. Veut-elle simplement compromettre Marguerite, ou me forcer à l'épouser, pour se débarrasser de moi? La première supposition ne rimant pas à grand'chose, je suis bien forcé, quoi qu'il en coûte à mon amour-propre, de me rabattre sur la seconde.

Ma foi! me suis-je dit, nous verrons plus tard si nous devons nous défier ou donner, tête basse, dans le panneau ; profitons toujours de ce concours de bonnes volontés et laissons-nous aimer par Marguerite. Aussi le maître de danse n'a-t-il cessé de me faire des compliments sur le naturel de mes sourires et la grâce de mes étreintes. — Tu peux le croire, vieille sauterelle, que tout ça était nature! Très nature aussi, les deux ou trois tentatives de baisers qui ponctuèrent les révérences finales, pendant que le maître de danse, dépêché par moi, était à la recherche de madame de Guèbre, pour lui exprimer sa confiance en nos aptitudes.

C'est égal, il faut trouver le mot de cette énigme bizarre : la conduite de la marquise. Mais comment s'orienter d'abord? Faut-il croire vraiment que, lasse de moi et n'osant me signifier mon congé, elle ait résolu de se servir de la sympathie naissante et réciproque dont elle a pu recueillir çà et là quelques vagues témoignages pour détourner vers Marguerite l'élan d'une tendresse qui avait cessé de lui plaire? Si cela est, elle aime quelqu'un d'autre. — Cette pensée ne me met pas précisément hors de moi ; mais je mentirais en disant qu'elle m'est agréable.

Et toute ma peur, ô justice immanente des choses! c'est de découvrir qu'elle m'a trompé malproprement, comme je l'ai trompée elle-même. Pour peu qu'elle ait trouvé un homme

qui me ressemble ou me rappelle, qui ne soit pas plus vieux, pas plus laid, pas plus commun, pas plus sale, pas plus bête que moi, je sens que je lui pardonnerai, — à moins que ce ne soit tout le contraire...

Car je n'ai pas du tout l'expérience de ces conjonctures-là. N'importe! je suis franc, et rien ne sert, d'ailleurs, de tricher avec soi-même : je me sens jaloux, vexé, furieux, voilà la sotte vérité!

23 juin.

Je la fais suivre, moucharder par des Tricoche et Cacolet quelconques : c'est bête et honteux! Qu'y faire? je ne pense plus qu'à ça. Niaiserie, vanité blessée, idée fixe, obsession, marotte, jalousie sincère ou simple curiosité, c'est ce qu'il vous plaira : mais je ne veux plus m'occuper d'autre chose tant que je ne saurai pas à quoi m'en tenir là-dessus...

J'ai été gai comme un pinson pendant toute la matinée, parce qu'un « renseignement confidentiel » de l'agence m'a prouvé que, jusqu'à présent, on n'a découvert, en fait d'intrigue compromettante pour la marquise, que celle qu'on la soupçonne d'avoir nouée récemment avec le jeune Marc Andry de La Feuillée. — C'est toujours drôle, ces choses-là. Mais, de plus, ça fait quelquefois bien plaisir!

2 juillet.

Plus de danses anciennes ; il n'y en aura pas, cette année, chez la marquise. On a assassiné le Président ; et, la date choisie par madame de Guèbre devant coïncider précisément avec celle des funérailles que l'on vient de célébrer, la soirée a été contremandée. Je trouve ça très naturel et de stricte convenance : ce président de république étant mort comme un souverain, c'est bien le moins que les gens propres s'abstiennent de danser devant son cercueil. — Fait à noter, d'ailleurs : l'explosion de sympathies qu'a provoquée cette mort tragique a un peu le caractère d'une amende honorable, de

notre part à nous, simples réactionnaires, comme de la part des empereurs et des rois : on se dit évidemment que, si les chefs d'États républicains écopent les premiers, on aurait bien mauvaise grâce à leur tenir rigueur...

Mais ça ne m'explique pas pourquoi Gabrielle veut se débarrasser de moi. Et voici venir les départs pour la campagne, pour les eaux, pour le bord de la mer...

6 juillet.

C'est de plus en plus sûr, qu'elle veut me planter là. — D'abord, pas de rendez-vous, quoiqu'elle parte la semaine prochaine : or, en pareille occurrence, il y a toujours un petit rendez-vous *in extremis*. Ensuite, pendant une visite que je lui ai faite, pas plus tard qu'hier, comme il était question de mes projets d'été, elle m'a demandé, — en riant, c'est vrai, mais si peu ! — elle m'a demandé pourquoi je n'avais jamais reparlé de ces expéditions lointaines dont, une fois, je l'avais entretenue...

— Vous savez bien? Ces grands voyages d'exploration, ces croisades modernes?

Elle ne serait pas fâchée de me voir m'expatrier, c'est clair, ni que j'allasse me ballader à travers une Nigritie quelconque, à la recherche d'un nouveau débouché pour le commerce français... Oui, comptez là-dessus, madame la marquise ! Je ne sais pas si je me marierai, un jour ou l'autre, ni avec qui ; mais j'aimerais bien mieux épouser tout de suite la petite Morestier que d'aller explorer les noirceurs du Soudan. Et je ne voudrais, pour rien au monde, laisser à Gabrielle la satisfaction de me lâcher sans me donner, à moi, celle de connaître la raison déterminante de ce lâchage.

J'ai donc été bouche-en-cœur tout le temps. Et j'ai su qu'elle avait en vue un petit déplacement à Deauville, pour l'époque des courses : mais je me suis bien gardé de lui dire que j'avais quelque velléité d'aller aussi de ce côté-là : ça aurait peut-être suffi à la dégoûter de son projet, Or, c'est encore à Deauville que je la pincerai le mieux, je pense, si le motif qui la détourne de moi porte des moustaches... autres que les miennes.

30 juillet.

En attendant, j'ai parfaitement raté mon examen de seconde année. Je ne peux pas dire que ça m'ait beaucoup étonné : je ne peux même pas dire que ça m'ait plus affligé que surpris : je m'en moque, ni plus ni moins. Je professe un grand mépris pour notre législation, qui est obscure, incohérente, dédalienne et ridicule, avec ses amas de textes et ses innombrables lacunes. — Au surplus, à quoi servirait-il d'être riche si l'on devait s'inquiéter de ce qu'il y a dans les codes? Il faut laisser ça aux gens pour qui ç'a été fait : avoués, avocats, notaires, huissiers et autres parasites subsistant ou s'engraissant aux dépens d'autrui. Donc, je plante là doctrine et jurisprudence..... Et je file sur la Normandie, où je vais tâcher de jouer les Œdipe sans rien dire à mon Sphinx.

LA FEUILLÉE.

(La fin au prochain numéro.)

M. WALDECK-ROUSSEAU

I

C'est sous le ciel breton que M. Waldeck-Rousseau [1] a grandi, dans une « enfance douce et facile », goûtant tous les avantages d'une éducation remarquablement soignée, studieux, appliqué, renfermé — très docile.

Son père, célèbre avocat de Nantes, avait été membre de la Constituante de 1848. Il avait fait partie du Comité du travail avec Bastiat, Louis Blanc, Considérant, Martin Nadaud, M. Jules Simon. Ce fut à lui, au nom de la Commission chargée de vérifier les résultats de l'élection à la présidence de la République, qu'échut le pénible honneur de porter la parole devant l'Assemblée, en cette mémorable séance du 20 décembre 1848 où le prince Louis Bonaparte prêta le serment de respecter la Constitution. Ami du général Cavaignac, dévoué à sa politique, M. Waldeck-Rousseau père, sous l'Empire, resta fidèle aux généreuses illusions qui possédaient les hommes de l'Assemblée constituante. Près de lui, son fils n'eut qu'à écouter et observer. Doit-on prendre à la lettre la déclaration qu'il fit, en 1883, à l'inauguration de la statue du

1. M. Pierre-Marie-René-Ernest Waldeck-Rousseau est né à Nantes, le 2 décembre 1846.

général La Fayette? « Fils d'un républicain de 1848, disait-il, je n'ai jamais eu d'ambition plus chère que de donner à la République de 1848 cette revanche : la République définitive. »

Dès son inscription au barreau de Saint-Nazaire, en 1869, — sorti des Écoles de droit de Poitiers et de Paris, et après un court stage dans le cabinet de M. Dufaure, — M. Waldeck-Rousseau se mêla à la politique assez activement. Membre fondateur du premier Comité républicain qui se soit formé à Saint-Nazaire, il fait de l'opposition au plébiscite, et, nommé au 4 Septembre membre de la Commission municipale, il devient ensuite secrétaire du Club démocratique de la ville. Plus tard, parlant au milieu de ses compatriotes de ces années de début, il dira : « J'étais alors ce que je suis aujourd'hui : c'est quelque chose, après quinze ans, de n'avoir pas eu à renier un seul de ses amis, de n'avoir été renié par aucun d'eux. »

Dix ans durant, à Saint-Nazaire, puis à Rennes, M. Waldeck-Rousseau jouit de cette existence paisible et recueillie que connaissent bien ceux qui ont fait en province une halte de repos. Il vécut dans l'étude. Doué d'une grande force de travail, il passait des sciences juridiques aux sciences sociologiques et économiques, de l'histoire à la littérature, lisant tout, retenant beaucoup, s'assimilant l'œuvre de la Révolution française, s'enthousiasmant pour Balzac, s'essayant même, dit-on, au roman, comme il eût fait d'un autre exercice de style, selon ce précepte qu'avant d'oser parler en public, il faut savoir écrire. Jeunesse si laborieuse, si cloîtrée, qu'on peut en dire qu'elle fut sans histoire. Son chien, sa pipe, ses pinceaux d'aquarelliste, la chasse, la campagne, quelle autre chose l'aurait pu distraire?

Cependant, sa réputation d'avocat s'était étendue. Les avoués lui confiaient la défense des plus gros intérêts. Déjà familiarisée avec le nom du père, la Bretagne apprenait à retenir celui du fils. Un procès passionnant vint consacrer ce talent naissant. Il s'agissait d'une séparation de corps. M. Waldeck-Rousseau fit un plaidoyer si émouvant que l'auditoire éclata en applaudissements, et que, surpris et ravi, son adversaire, le célèbre Me Allou, ne put s'empêcher de

s'écrier qu'il avait devant lui « un grand orateur », — le premier avocat, annonçait-il à Paris, des barreaux de province.

Désormais, M. Waldeck-Rousseau était prêt pour les luttes de la tribune parlementaire. Les électeurs de Rennes en jugèrent ainsi. Ils l'avaient vu fréquenter les comices agricoles de l'arrondissement, porter la parole dans les réunions politiques, collaborer à *l'Avenir*, organe du parti républicain, défendre devant les tribunaux ce journal poursuivi par le gouvernement de l'Ordre moral. Son éloquence acheva leur conquête. Lorsque l'occasion d'élire un député se présenta, en 1879, ils lui offrirent la candidature : il refusa. Pour triompher de ses hésitations, de ses répugnances, de son entêtement, il fallut toute l'insistance opiniâtre des chefs du parti. Enfin, il se laissa convaincre, et il fut élu par 8 703 voix sur 9 586 votants. Dans sa profession de foi, il avait dit : « Je ne me souviens pas d'avoir été autre chose que républicain, et je considère qu'une ère nouvelle doit s'ouvrir. » Vingt mois après, il était ministre de l'intérieur — à trente-quatre ans, comme Thiers.

Son premier discours à la Chambre avait été une révélation. Rapporteur de la Commission chargée d'étudier les projets tendant à la réforme de la magistrature, il avait soutenu la discussion publique avec une sûreté, avec un sang-froid qui frappa d'étonnement le monde parlementaire charmé de rencontrer chez ce débutant une correction, une précision de langage, qui souvent manquaient aux plus expérimentés. Argumentation pressante, dialectique serrée, intelligence des faits, tout l'art de persuader s'alliait ici à une extrême facilité de parole, relevée de l'humour le plus fin. Ce discours est parmi les meilleurs de ses morceaux oratoires. Dès le début, il fait, et comme en glissant, une déclaration de principes : « Parmi les critiques que l'honorable M. Ribot a enveloppées dans un admirable langage, il en est une à laquelle je désire tout d'abord répondre : c'est cette critique qui nous accuse d'être des théoriciens et des doctrinaires. C'est précisément parce que nous ne sommes ni des théoriciens, ni des doctrinaires, qu'il faudra demander à la Chambre la permission de la ramener des sphères très idéales où l'élévation du talent de mon contradicteur l'a emportée, dans celles de la réalité, où

nous a maintenus et où nous retient le sentiment des exigences les plus élémentaires de tout gouvernement durable. » Et, répudiant les théories gouvernementales de M. Ribot, « dont la politique ne se croit modérée qu'à la condition d'être inactive », il avoue ses préférences pour « la politique qui voudrait que, chaque jour, sans précipitation, avec quelque fermeté, on s'efforçât de faire passer enfin la République du domaine des abstractions dans le domaine des réalités ». Or, la première réforme à opérer ne consiste-t-elle point à *épurer* la magistrature, pour tranquilliser le pays, qui, depuis la chute de l'Empire, depuis le Seize-Mai, se demande avec inquiétude « s'il a devant lui une justice qui soit une protection, ou une justice qui soit une menace » ? Avec une logique impitoyable, il énumère les *épurations* auxquelles se sont livrés tous les gouvernements depuis le commencement du siècle, il s'appuie sur l'opinion des Berryer, des Thiers, des Dufaure, des Odilon Barrot, pour établir, selon les propres expressions d'un conseiller de Cour d'appel, « que beaucoup de faits sont venus autoriser contre la magistrature des soupçons de faiblesse ou de complaisance envers le pouvoir ». Lui-même, sans ambages, hardiment, il dit à l'Assemblée : « Je vous montrerai des magistrats qui ont refusé des services parce qu'ils étaient debout et qui les ont rendus le jour où on les a assis ». Discours pénétrant, certes ! incisif, où, sous le rigoureux enchaînement des idées transparaît l'intime conviction de l'orateur, mais qui est un des plus formidables réquisitoires que l'on ait prononcés contre la magistrature.

Ramassé en son fauteuil présidentiel, Gambetta avait entendu cette voix sévère, glacée, qui ne recherchait le secours d'aucun effet, d'aucune gesticulation, peu préoccupée de toucher les cœurs, uniquement ambitieuse qu'elle était de convaincre les esprits. Qui dira comment l'âpreté sans éclat de ce talent tout mathématique séduisit ce monstre d'éloquence fougueuse ? L'un, tout feu, tout passion, était un cratère répandant impétueusement les laves merveilleuses de sa bouillonnante imagination. Replié sur soi-même, comprimé, l'autre ne se détendait que pour exposer méthodiquement les déductions de sa logique inflexible. L'opposition des deux tempéraments était manifeste. Gambetta n'en eut cure. Il fit

de M. Waldeck-Rousseau son collaborateur, son ami, son disciple préféré. Si bien qu'en dédiant à la mémoire du tribun le choix des discours du disciple, l'éditeur put écrire en toute vérité : « Ces discours sont l'écho fidèle et éloquent de votre doctrine politique : en les publiant, n'est-ce pas encore la propager ? »

L'intronisation du nouveau néophyte dans la chapelle opportuniste n'alla pas sans envie. « C'est Saint-Just ! disaient à Gambetta ses fidèles. C'est Robespierre !... C'est Fouché !... » Mais le tribun, de sa grosse voix, répliquait : « Ce n'est rien de tout cela : c'est simplement un homme de valeur » !

« L'avenir n'est pas aux flegmatiques ! » M. Waldeck-Rousseau s'attacha à démentir cette boutade de Mirabeau. Il continua, les premiers mois de son mandat, de mener à Paris la même vie calme et retirée qu'on l'avait vu suivre en sa province. Le Palais de justice de Rennes remplacé par le Palais-Bourbon, les réunions de comices par les commissions de la Chambre, le journal *l'Avenir* par le journal *la Réforme*, sauf ces substitutions matérielles, son existence, en apparence, n'avait pas varié : c'était un égal amour de l'étude, une égale austérité. Toutefois, sourdement, germait en lui l'ardeur de la bataille, les réformes sociales le tentaient, son esprit positif lui inculquait l'ambition d'amener la République à un aboutissement pratique. A la Chambre, il dépose diverses propositions de loi témoignant de ces préoccupations ; dans la presse, il pousse les premières attaques contre les intrigues élyséennes naissantes, qui allaient compromettre dans un scandale lamentable le président Grévy ; chez Gambetta, il déploie pour le bien public une activité réglée, car il possédait alors comme une touffe d'illusions, léger bouquet de fleurs épineuses et odorantes, cueillies au pays natal, en ces plaines mélancoliques d'ajoncs et de genêts dont le charme quelque temps poursuit le voyageur, et lentement s'évapore. A travers les couloirs de la Chambre, sa silhouette se profilait, droite, rigide, énigmatique, presque l'image inquiétante d'un sectaire puritain. Il s'obstinait dans un mutisme mystérieux, qui effarouchait et troublait jusqu'aux meilleurs amis de Gambetta. Au soir du 26 janvier 1882, peu d'instant après la retentissante chute du tribun, les ministres tombés, ayant

— coïncidence ironique ! — dîné en apparat à l'Élysée, s'étaient ensuite retirés pour délibérer dans un petit salon écarté du palais. Soudain, l'un d'eux, saisissant Gambetta par le bras, l'emmena à l'entrée d'un des grands salons : « Tiens ! là-bas ! fit-il à haute voix, là-bas... avec la dame... le petit Robespierre ! » Du doigt, méchamment, il désignait au vaincu de la journée son Benjamin, le jeune ministre de l'intérieur, M. Waldeck-Rousseau, silencieusement occupé à promener une dame, tandis que tous ses collègues commençaient la veillée du cadavre...

II

M. Waldeck-Rousseau a occupé le pouvoir, en qualité de ministre de l'intérieur, pendant vingt-sept mois : une première fois, dans le ministère Gambetta, du 14 novembre 1881 au 26 janvier 1882 : la seconde, dans le cabinet Jules Ferry, du 20 février 1883 au 31 mars 1885.

Lorsque Gambetta confia au député breton, le département de l'Intérieur, ce choix provoqua les critiques et les railleries. On prétendit que c'était là une gageure, que M. Waldeck-Rousseau ne pouvait justifier une pareille confiance que par le débit austère et glacé d'une demi-douzaine de discours très étudiés. Le jeune ministre arrêta les plaisanteries en écrivant à ses préfets une circulaire qui annonçait la suppression des faveurs officielles. On écrivit alors que le collaborateur de Gambetta était le pire des autoritaires, qu'il possédait toutes les qualités requises d'un premier ministre de monarchie libérale, et le reproche est resté : aujourd'hui on le renouvelle, on l'amplifie, et cela fait opinion chez les simples.

Si l'on entend par là que M. Waldeck-Rousseau se fait des fonctions gouvernementales une idée trop haute pour en soumettre l'exercice aux bienséances, aux caprices personnels des députés, qu'il n'admet pas la possibilité de laisser la loi tomber en quenouille entre les mains d'un Parlement tout puissant, parlons net : si l'on veut dire qu'il prétend subordonner le

pouvoir législatif au pouvoir exécutif, on dit vrai. M. Waldeck-Rousseau eût fait un excellent ministre de roi ou d'empereur.

M. Waldeck-Rousseau se réclame parfaitement de la tradition révolutionnaire et de la tradition républicaine. Il se déclare aussi attaché que qui que ce soit à la liberté : il cherche les libertés qu'il aurait méconnues. Mais si on lui objecte, comme M. Clémenceau, que dans la pratique il garde toutes les institutions de l'Empire sauf l'Empire, il répond : « Je ne pense pas que vous entendiez contester même à un gouvernement républicain le droit d'avoir certains éléments essentiels, certains éléments organiques, qui sont la loi nécessaire de tous les gouvernements, comme il y a des lois communes à tous les individus ». Qu'est-ce donc, à ses yeux, que ces éléments essentiels, si ce n'est, avant tout, le droit d'assurer partout le respect de l'autorité, qui, dans un pays de suffrage universel, émane de la souveraineté nationale?

Le suffrage universel est « un dogme », — M. Waldeck-Rousseau est de ceux que les mots n'effrayent pas, et il le prouve ; — ses mandataires en reçoivent la mission « de faire passer d'un bout du territoire à l'autre, sur toutes les résistances isolées, le niveau tout puissant de la volonté nationale » ; grâce au libre jeu des libertés, les opinions et les doctrines se manifestent sans entraves ; entre toutes, le pays choisit, la majorité prononce, « et alors la loi de la majorité s'impose, le verdict, le jugement qu'elle a rendu doit être respecté, et c'est au pouvoir d'imposer ce respect. » Demande-t-on à M. Waldeck-Rousseau si, contre cette tyrannie, il se préoccupe des garanties dues aux citoyens : « Je me préoccupe des garanties dues aux citoyens en recherchant les moyens d'empêcher que, sur aucun point de la France, une oligarchie quelconque puisse substituer sa volonté ou ses fantaisies à la volonté exprimée par la nation. » La fermeté de ce langage dispense de le commenter. C'est la théorie d'un pouvoir exécutif souverain par cela même qu'il est l'expression de la souveraineté nationale. Et s'il se trouve des politiciens pour penser que l'affaiblissement du pouvoir exécutif est un bien, et que si, deux fois, on a vu disparaître la République, c'est à l'exagération des forces du pouvoir exécutif qu'il faut s'en prendre, M. Waldeck-Rousseau répond nettement : « Quant à cette question de savoir si une démocratie comme la nôtre, progressive, puissante,

expansive, doit être représentée par un pouvoir débile, suspect, sans cesse menacé, que le pays nous juge! »

Le pays a jugé : il a prononcé que M. Waldeck-Rousseau était un autoritaire. Cette épithète serait-elle pour l'émouvoir, quand toute sa doctrine gouvernementale la justifie? Ce n'est pas qu'il conçoive le pouvoir exécutif tout à fait indépendant vis-à-vis du pouvoir législatif. Il a dit à la tribune du Sénat « qu'une seule chose peut rendre le gouvernement aisé et facile, c'est la certitude d'être éclairé, d'être conseillé, d'être contrôlé ». Mais c'est là tout : en dehors du contrôle public, il repousse l'ingérence privée du Parlement dans l'exercice du pouvoir. — A la Chambre des députés, il combat la proposition d'instituer un comité de sénateurs et de députés pour surveiller le fonctionnement des syndicats professionnels, parce que la surveillance de ces associations est essentiellement un privilège du ministre de l'intérieur. Au Sénat, il fait rejeter la proposition d'attribuer au Conseil supérieur de la Mutualité le droit de disposer du budget des Sociétés de secours mutuels, parce que ces attributions budgétaires appartiennent en propre au ministre, seul responsable devant le Parlement. — C'est toujours la même revendication jalouse des prérogatives gouvernementales contre les empiètements possibles des représentants de la nation.

Liberté d'action entière envers le Parlement, direction absolue de l'Administration, ce sont les deux points fondamentaux de la politique pratiquée par M. Waldeck-Rousseau. Pas plus que l'ingérence du député, il ne tolère l'indépendance du fonctionnaire. Si, pour lui, un gouvernement n'est pas forcé d'hériter du personnel et des fonctionnaires du gouvernement qui l'a précédé, *a fortiori*, a-t-il le droit d'attendre de ceux qu'il conserve ou qu'il nomme une soumission, un concours illimités. Les fonctionnaires ne sont donc pas des personnes qui louent leurs services, partant ayant droit à des garanties? Non! ce sont des mandataires révocables à merci. Sur ce point encore, M. Waldeck-Rousseau est formel. Ses circulaires ministérielles des 14 novembre, 6 et 14 décembre 1881, éclairent lumineusement son système de gouvernement. Des agents du pouvoir, à quelque degré de l'échelle qu'ils soient placés, il réclame un attachement actif, absolu, aux

institutions du pays, car, dit-il, « on ne sert bien que des institutions que l'on aime, et il est impossible de comprendre cette soi-disant indépendance du fonctionnaire qui consiste à donner un concours apparent et morose à un régime qu'il condamne ».

Servir le gouvernement avec une abnégation parfaite, avec une activité de tous les instants, c'est le devoir de tous les fonctionnaires. Leur droit, selon Gambetta et son ministre de l'intérieur, c'est de rendre l'administration forte, indépendante, en reprenant l'autorité qui leur est impartie. Et, dans le désir de restaurer l'autorité préfectorale, M. Waldeck-Rousseau décidait de retourner sans répondre aux députés les sollicitations, les demandes d'emploi ou d'avancement qui lui arriveraient en passant par-dessus la tête de ses agents, de n'accueillir aucune recommandation qui ne lui serait pas transmise par l'intermédiaire des préfets.

La réforme était neuve, considérable, hardie. C'était la répudiation des errements passés, la condamnation du népotisme, presque une révolution en ce pays de France où tant de nullités ne se casent, ne s'élèvent, ne gênent, et ne se donnent des airs, que parce qu'une main puissante les a tirées du néant, en ce pays de routine et de tradition où c'est un proverbe — suivi à la lettre — que l'on n'arrive à rien sans protection. C'était la fin du règne des médiocrités, le commencement de l'accession des valeurs isolées — mais c'était aussi la mort des députés dont le seul talent est d'assaillir les ministères et d'en soutirer faveurs sur faveurs pour gaver leur clientèle électorale. Désormais, le scrutin d'arrondissement n'était plus possible, l'influence des « sous-vétérinaires » se trouvait atteinte dans sa source unique, l'heure allait sonner des hommes forts. Les « sous-vétérinaires » virent le danger : ils firent masse pour arrêter le novateur — et ils le réduisirent.

D'abord, M. Waldeck-Rousseau s'entêta. Puis, sur la prière du président du Conseil, il accorda des concessions. Mais l'effet était produit : le ressentiment et la crainte demeuraient. Et la circulaire du jeune ministre de l'intérieur précipita la chute du ministère Gambetta en liguant contre lui tous les petits « patrons » des chefs-lieux d'arrondisse-

ment. Aussi, revenu au pouvoir avec Jules Ferry, le réformateur oublia sa réforme, et il en fut de ses bonnes intentions comme de celles de tous les ministres qui passent et puis s'en vont ! M. Waldeck-Rousseau n'aime pas entendre à son sujet évoquer la mémoire de Guizot : peut-il empêcher que, au moins dans la circonstance, il ait mérité l'épigramme dont on caractérisa le faire du ministre de Louis-Philippe : « Il ne pratique jamais ses maximes, mais il maxime toujours ses pratiques » ? Ministre de Gambetta, il exprime sa volonté d'en finir avec le régime des faveurs ; ministre de Jules Ferry, il justifie toutes les méfiances inspirées par sa circulaire, il donne raison à ceux qui insinuaient que cette fameuse suppression des faveurs n'était qu'un simple virement, il apporte à la tribune même la justification du favoritisme !

Et comme la Chambre s'étonne, comme elle se récrie, il insiste : « Oui, il y a des faveurs administratives ! » puis, se tournant vers l'extrême-gauche : « Je n'en suis pas à vous l'apprendre ». Soyons juste : pour réduire au silence l'extrême-gauche, il lui aurait suffi d'ouvrir son portefeuille, d'y montrer plus de cinq cents lettres de recommandations ou de sollicitations avec en-tête de la Chambre, soigneusement cataloguées — mais, celles-là, restées sans réponse — et portant la signature des députés les plus farouches de l'intransigeance ! Ce qui eût prouvé que, s'il détestait être sollicité, au moins savait-il le prix d'une faveur, et ne l'accordait-il qu'à ses amis.

Un pareil désaccord entre les paroles et les actes ne fut pas chez M. Waldeck-Rousseau une règle générale de conduite. Nous voyons que, dans ses grandes lignes, il a tout tenté pour mettre en pratique sa théorie de gouvernement. Qu'il se soit arrêté en route, entravé dans l'application de son programme par l'égoïsme des députés, qu'il ait, sur la fin de son administration, sacrifié le pouvoir aux intérêts de son parti, qu'il ait reculé devant son œuvre — encore le jour où, victorieux dans une première discussion, il retira son projet de loi sur le rattachement de la préfecture de police au ministère de l'intérieur, — l'effort n'en reste pas moins, et aussi des actes bons ou mauvais, mais qui demeurent, qu'on l'en blâme ou qu'on l'en loue.

Il a proposé et fait voter une loi réprimant toutes les manifestations sur la voie publique, qu'elles se présentent sous forme de réunions ou sous forme de cris, chants, emblèmes séditieux, et ce, au nom de la liberté de la rue, de la sécurité des citoyens, de l'autorité du pouvoir. Il a proposé et fait voter une loi sur les récidivistes, permettant de reléguer aux colonies « les malfaiteurs d'habitude », et ce, au nom de la moralisation des classes laborieuses et de l'intérêt de la société. Au nom de la sécurité des esprits et de la responsabilité du gouvernement, il a revendiqué le droit et le devoir de pourvoir à l'organisation d'une bonne police, la possibilité pour la préfecture de police d'avoir « une autorité, un prestige nécessaire ». Deux fois il a repoussé des demandes d'amnistie générale, au nom « de la dignité de la justice, parce qu'il est tout à fait inadmissible, au lendemain d'une décision judiciaire et d'un verdict de jury, de présenter ce qui ne doit être qu'une mesure politique comme une sorte de revanche, presque comme une condamnation pour le juge ». Tout en déclarant que « les communes exercent les seuls pouvoirs que l'État a voulu leur conférer », il a voté les libertés municipales, il a défendu au Sénat la publicité des séances des conseils municipaux, mais il a combattu l'établissement de la mairie centrale de Paris, en s'appuyant, il est vrai — ce qui n'est pas banal chez un homme de cette nature, — sur l'opinion de Proudhon, « ce penseur profond ». Enfin, il a obtenu la suppression de l'inamovibilité du Sénat, il a poursuivi le rétablissement du scrutin de liste comme étant le véritable instrument d'expansion et de progrès du suffrage universel.

Dans ses rapports avec l'administration, M. Waldeck-Rousseau justifia l'épithète de ministre autoritaire. Les préfets avaient peur de lui, ils redoutaient sa présence, tant les gênait ce regard froid, comme éteint, mais fixe, dont il les écoutait durant ses audiences. On raconte une anecdote caractéristique. M. X..., administrateur incapable d'un département *difficile*, était venu lui exposer la situation. D'un geste, il le fait asseoir, puis, continuant de fumer sa cigarette, il le laisse parler. La narration fut longue : pas une fois, il ne l'interrompit. Quand le préfet, enfin, lui demanda : « Monsieur le ministre, que dois-je faire? — Vous vous inspirerez

des circonstances, monsieur le préfet », et il le congédia. Il faut croire que le malheureux ne sut pas « s'inspirer », car, peu de temps après, il était mis en disponibilité. Rarement M. Waldeck-Rousseau se montrait plus prolixe, mais, lorsqu'il donnait des ordres, il en conservait toute la responsabilité. Avec lui, les fonctionnaires avaient la certitude que leur chef hiérarchique ne les abandonnerait jamais devant le Parlement pour satisfaire les exigences de l'opposition. Par contre, il n'hésitait pas à se débarrasser d'un fonctionnaire usé ou incapable. Il a pu dire avec quelque raison qu'il en a sacrifié, et de ses partisans, sans considération pour des titres étrangers à la capacité. Il estimait que, chez un préfet, la valeur et le dévouement primaient tout. Il prisait fort l'activité. Un jour d'élection sénatoriale à Paris, M. Jules Ferry attendait dans le cabinet de la place Beauvau le résultat du scrutin ouvert à midi. A une heure trois quarts, pas de dépêche du préfet. Le président du Conseil s'impatiente. Flegmatique à son habitude, le ministre de l'intérieur prend sa plume, et il télégraphie au préfet de la Seine : « Il y a sept quarts d'heure que l'on a dû commencer à dépouiller le scrutin. Comment se fait-il que je ne sache rien encore? Ce serait à croire que vous êtes aux colonies ! » M. le préfet déjeunait ! On dit qu'au mot de *colonies* il quitta table et convives pour aller prouver à son chef qu'il était réellement à Paris — et sans doute qu'il tenait à y rester...

Les petits faits ont leur enseignement. C'est sur eux, trop souvent — qui ne le sait pour l'avoir soi-même éprouvé ou constaté chez les autres? — que l'on juge les hommes. M. Waldeck-Rousseau a dû à son allure cassante d'être réputé « plus autoritaire qu'il n'est », comme il dit. Là-dessus, la presse lui a fait une réputation indestructible. Lui en garde-t-il rancune?... Peuh! cela compte-t-il?... A ce dédain, serait-il permis de supposer qu'il n'aime point la presse? Ne vous avisez pas de le lui demander : il vous répondrait qu'il a « mieux fait que de demander et de voter la liberté de la presse; qu'il l'a défendue à une époque où il y avait quelque mérite à le faire ». Mieux encore : il lui a porté un toast! Oui, il a bu « à cette grande puissance de propagande et d'éducation, à son développement, à cette presse dont la

liberté ne connaît d'autres limites que le respect d'elle-même et le respect des autres! » Définition nette, juste, à laquelle tout écrivain qui s'afflige de certaines hontes ne peut qu'applaudir. Pourquoi, trois semaines seulement après avoir rendu à la presse cet hommage, M. Waldeck-Rousseau s'appliquait-il à le rattraper dans une autre allocution dînatoire — que les délicats chercheraient vainement dans le recueil choisi de ses discours — où, décochant de dures vérités au journalisme, il en traçait un petit tableau d'une jolie tournure, plaisant, piquant, sarcastique, — oserait-on bien dire relevé d'un léger soupçon d'impertinence moins digne d'un esprit supérieur que d'un talon rouge?...

En somme, M. Waldeck-Rousseau ne s'est pas jugé satisfait d'avoir dit : « Il ne suffit pas que la République soit la négation d'une tyrannie, il faut encore qu'elle soit l'affirmation d'un gouvernement, » il a voulu la chose. Après l'affaire de l'esplanade des Invalides, au lendemain de cette journée qui valut deux ans de prison à Louise Michel (20 mars 1883), il déclarait à la Chambre : « Nous avons fait respecter la loi, et demain, s'il était nécessaire, par tous les moyens légaux et par toutes les mesures légales, nous la ferions respecter encore ». Et, répondant plus spécialement à M. de Cassagnac, qui l'avait harcelé de ses bravades : « Si M. de Cassagnac entendait que les manifestations de son parti se distingueraient de celle qui a provoqué cette question, et qu'on en pourrait dire, dans le langage qu'il a tenu : « Cela se passe-» rait autrement », nous aussi, nous pouvons lui dire : « Oui, » cela se passerait autrement ! »

Persuadé « qu'il n'y a rien de plus mauvais que les rigueurs inutiles », ce ministre *à poigne* se permit par instants la coquetterie de se montrer plus tolérant et plus humain que ne devaient l'être certains ministres radicaux qui lui succédèrent : deux faits le démontreront. — Louise Michel, condamnée et emprisonnée, apprend la maladie, l'agonie de sa mère ; elle écrit en hâte à M. Grévy pour le supplier de lui accorder sa mise en liberté provisoire ; le président transmet la requête à M. Waldeck-Rousseau : le ministre ordonne l'élargissement immédiat de la prisonnière. Huit ans plus tard, un ministre radical refusait la même faveur à un autre détenu célèbre, sous

prétexte « qu'il n'y avait pas de précédent » ! — Jules Vallès meurt : Le Paris révolutionnaire se donne rendez-vous à ses obsèques : vingt mille hommes seront là, escortant la dépouille du rédacteur en chef du *Cri du Peuple*, prêts à tout si la police intervient pour réprimer cette manifestation platonique, toute de deuil. M. Waldeck-Rousseau veut-il *une journée* ?... Quelle occasion !... Il n'y pense même pas ! Il laisse se dérouler paisiblement le cortège funèbre, préférant s'entendre accuser de faiblesse plutôt que de maladresse. Trois mois après, au 24 mai 1885, le sang coule dans Paris, la police frappe impitoyablement les passants, des citoyens sont tués, d'autres blessés : le ministre de l'intérieur ne s'appelle plus Waldeck-Rousseau, mais Allain-Targé ; le président du Conseil n'est plus M. Jules Ferry, mais M. Brisson. Trois ans plus tard, aux obsèques du général Eudes, le 3 août 1888, les troupes sont consignées, toute la police de Paris est sur pied, menaçante, provoquante, et, sous les coups des brigades centrales, des hommes tombent ensanglantés : « les ordres donnés par le ministère, écrira un témoin non suspect de tendresse pour les opportunistes, M. V. Jaclard, dépassent tout ce que Ferry et Waldeck-Rousseau eussent osé ». Qui donc était président du Conseil ?... Qui donc était ministre de l'intérieur ?... M. Floquet !

III

En même temps qu'il essayait de redresser la suprématie du pouvoir exécutif sur les pouvoirs intermédiaires, M. Waldeck-Rousseau s'attachait à donner aux ouvriers la liberté effective d'association et de coalition.

Avant la loi du 21 mars 1884 sur les syndicats professionnels, les ouvriers, on l'a dit avec raison, étaient traités en suspects. Leurs associations n'étaient pas reconnues, mais *tolérées*. Pour défendre leurs intérêts, pour lutter contre le patronat, pour faire entendre leurs revendications, ils disposaient seulement de cette arme terrible, dangereuse parce

qu'elle blesse tout les premiers ceux qui l'agitent : la grève. Depuis l'Exposition universelle ouverte à Londres en 1862, au retour de Vienne, de Philadelphie, d'Amsterdam, au lendemain de toutes les expositions internationales de Paris, les délégués ouvriers, dans leurs rapports, réclamaient incessamment la reconnaissance légale de leurs associations ; le gouvernement restait immuablement sourd à leur vœu. Il semblait qu'il appréhendât la constitution des syndicats comme la pire des menaces pour la société. M. Waldeck-Rousseau pensa que la plus élémentaire justice, en présence du capital industriel puissamment organisé, commandait de délivrer de ses entraves le capital manuel, et, dédaignant les vaines terreurs des timorés, il anéantit la tutuelle morale par où le patronat tenait les travailleurs enchaînés et muets. Partant de ce principe qu'il faut résoudre les questions sociales, et ne pas détourner la tête quand elles se posent, il n'écouta ni les avertissements de la prudence conservatrice, ni les conseils des intérêts privilégiés. Pour lui, au lieu d'opposer des digues au monde du travail, il fallait lui ouvrir des voies nouvelles. Et, dans un élan d'éloquence passionnée dont il n'est pas coutumier, il s'écriait : « Oui, la démocratie coule à pleins bords, puissante, irrésistible, éternelle, emportant et balayant tous les obstacles sur son passage. Je me demande alors, si une résistance, sans but possible, est bien la vocation de ce pays, où tant et de si grands intérêts sont engagés. » A ceux qui l'accusaient de témérité, d'imprévoyance, qui lui dépeignaient le prolétariat, le jour où il serait organisé, sous les traits d'un monstre dévorant la société, il disait, d'abord que dans un régime de liberté comme le nôtre il faut avoir confiance dans la démocratie, et ensuite :

« Je crois qu'il y a des heures où la majorité des intérêts sociaux, des intérêts vivants, de ceux qui font la société moderne ce qu'elle est, a besoin d'être protégée contre certaines appréhensions vaines qui pourraient devenir de véritables menaces, et, lorsque vous parlez ici de ce que ferait une certaine partie du peuple français, une partie de cette nation que vous aimez tant, de celle sur laquelle repose, on peut le dire, tout l'édifice social moderne, du travail en un mot, je vous demande de ne pas prendre comme un point acquis et hors

de discussion, que ce travail a des intérêts tellements distincts des intérêts généraux, qu'il a des appétits tellement désordonnés, qu'il contient en lui de telles fureurs, de tels germes de corruption, que la société doit être partagée en deux parts : une foule immense, aveugle, dépravée, et quelques hommes d'élite investis de la mission de la conduire!...

» Si vous admettez *a priori* une humanité qui n'a pas d'autre rêve que sa destruction propre, si vous pensez que les trois millions de travailleurs dont nous nous occupons aujourd'hui sont une armée dont les intérêts se séparent des intérêts de la société, eh bien ! ne parlons pas de la liberté d'association : si nous vivons ainsi côte à côte, avec une armée plus forte que celle que vous pourrez jamais mettre en face d'elle, il n'y aurait qu'une chose à faire, ce serait, comme le philosophe antique, de ramener son manteau sur ses yeux et de laisser passer!... »

Ici, quoi qu'on en ait, et sans oublier les réserves que l'on a indiquées sur la doctrine politique de M. Waldeck-Rousseau, on ne peut qu'admirer. A la beauté du langage, à la puissance de l'image, se joint une chaleur de parole trop rare chez l'orateur pour ne pas souligner l'ardeur de sa conviction. Où donc cet homme froid et positif a-t-il puisé cet amour des classes laborieuses, qui se fait jour en beaucoup de ses discours et de ses actes, qui le soulevait lorsqu'il prononçait, devant le Sénat subjugué, cette magnifique défense du travail et des travailleurs?... On nous rapporte qu'à Rennes, en ses loisirs comptés, il n'aimait rien tant que d'observer les mœurs des gens de la campagne et des ouvriers, qu'il cherchait à se pénétrer de leurs besoins et de leurs intérêts. On ajoute — ce souvenir fut laissé par le bon Martin Nadaud — que son père n'ignora aucune des questions sociales soumises au Comité du travail de 1848, qu'il se les était toutes assimilées. Et le fils, à son tour, en a risqué la confidence : « Cette question des associations ouvrières, de l'émancipation raisonnée et progressive de ceux qui travaillent, constituait en effet le meilleur et le plus sacré de mon héritage paternel. »

A peine entré au Parlement, M. Waldeck-Rousseau se fait l'avocat des ouvriers, « de ces ouvriers, dit-il, dont personne ne conteste qu'ils n'éprouvent des souffrances, qu'ils tendent,

justement et légitimement, vers une condition meilleure ». Il prend la défense des agents commissionnés des Compagnies de chemins de fer, demandant en leur faveur une loi de réparation et d'égalité en place de la jurisprudence « injuste et brutale » qui réglait leurs rapports avec les Compagnies. Mais c'est là un détail. Il veut davantage, et pour tous les travailleurs : il veut leur assurer le droit d'association, il veut que l'épargne ait ses lois, que les sociétés d'assistance mutuelle se développent, que le travail trouve le crédit par l'association. S'il affirme la solidarité de tous les intérêts sociaux, il pense que le capital et le salariat doivent être égaux : « L'un de ces deux éléments ne saurait acquérir une influence prépondérante, sans qu'immédiatement tout l'organisme social n'en soit troublé. » Pour accomplir cette œuvre de salut — c'est son expression — il estime qu'il est nécessaire de poursuivre la régénération de l'ouvrier en élevant sa condition morale et sa condition matérielle, qu'il faut faire, en outre, l'éducation sociale du travail après avoir fait l'éducation primaire des citoyens. Par la loi sur les récidivistes, il entend « assainir les milieux où se trouvent les deshérités, où ils travaillent, où ils souffrent... éloigner ces agents de corruption qui exerçent sur les jeunes générations des classes laborieuses une influence néfaste et délétère ». Par la loi sur les Sociétés de secours mutuels, il cherche à « éveiller, provoquer, développer cette initiative dans la prévoyance qui est le premier besoin d'une société laborieuse ». Enfin, par la loi sur les syndicats professionnels, il espère que l'ouvrier assignera à ses efforts un autre but que le seul relèvement des salaires, qu'il parviendra à l'amélioration effective de sa condition en s'affranchissant du patronat : « il s'agit beaucoup moins d'énerver ou de détruire des forces sociales que de les mettre à profit; *il s'agit beaucoup moins de détruire l'outil — le capital — que d'en faire la conquête.* »

Programme vaste : celui-là, M. Waldeck-Rousseau l'a réalisé, dans les premières limites qu'il s'était fixées. Avec la gratuité de l'instruction, c'est la seule réforme de portée vraiment sociale accomplie par la troisième République. Sans doute, ce n'est pas la perfection, et, dans le détail, il y aurait à reprendre ; sans doute, ce n'est pas la panacée universelle,

et, de ce fait, la question sociale n'est point résolue. Mais quoi! N'est-ce rien d'avoir imposé à son propre parti cette liberté d'association dont tant d'esprits s'apeuraient comme d'un épouvantail? La lutte est d'hier. Qui aurait oublié l'opposition tenace que M. Waldeck-Rousseau rencontra dans le Parlement? Littéralement, il dut donner l'assaut. De savantes manœuvres lui ouvrirent la brèche, mais son éloquence convaincue, toute seule, emporta les plus fortes résistances. Par quatre fois, en trois jours, il parut à la tribune du Sénat, disputant sa loi pied à pied contre les attaques passionnées de M. Allou, de M. Bérenger et d'autres conservateurs. On lui objectait qu'il suffisait aux ouvriers d'avoir la loi de 1864 consacrant le droit de coalition : il prouvait, par la discussion des textes, que ce droit était une pure chimère, tout au plus un expédient, le moyen de défense le moins efficace, le plus mauvais, le moins fructueux pour le salariat.

Aux grèves spontanées, aux emportements soudains des travailleurs, la liberté complète substituerait la réflexion de l'action prévoyante : elle permettrait aux associations de porter en elles-mêmes les seuls éléments de conciliation et d'apaisement possibles.

Et, lorsqu'il avait triomphé sur le principe de la liberté, on revenait à la charge, on demandait la prohibition des unions. Il prouve alors que l'union, la fédération des chambres syndicales est le corollaire indispensable des syndicats professionnels, il est assuré, convaincu que plus on aura multiplié les associations ayant un objet reconnu licite, plus l'esprit qui les crée sera développé dans le pays, plus elles seront devenues puissantes, meilleure sera la condition des choses et la situation de l'État. Loin de constituer « une arme entre les mains des partis révolutionnaires », les syndicats seront l'instrument pacifique des classes laborieuses : « s'il en était autrement, si tous les mauvais instincts, tous les mauvais penchants devaient se retourner contre la société, ce n'est pas une loi interdisant les fédérations qui pourrait la sauver ». Quant à cette crainte, que les syndicats ne s'occupent trop des grandes questions politiques, des problèmes sociaux, M. Waldeck-Rousseau répond hardiment qu'il désirerait qu'aucun ouvrier ne s'en désintéressât. Et,

prenant à partie M. Allou, qui s'était fait le défenseur du capital et des industriels, il revendique l'égalité dans la liberté pour les travailleurs comme pour les patrons :

« C'est dans cette solidarité, messieurs, qu'à mon sens est l'avenir. On ne doit pas considérer les classes ouvrières comme des clientes ; on doit considérer les ouvriers comme des citoyens et des égaux, et ce n'est pas au nom d'une doctrine supérieure ou d'une sagesse transcendante qu'on peut leur refuser l'usage de la liberté. »

Il est beaucoup d'industriels et d'hommes politiques qui ne pardonnent pas à M. Waldeck-Rousseau ce plaidoyer éloquent, cette campagne victorieuse en faveur de la liberté d'association et des syndicats professionnels. Les uns, et de ses amis politiques, par exemple M. Challemel-Lacour, le rangent parmi ces téméraires qui, insouciants des leçons de l'histoire, « oubliant que la liberté individuelle et la liberté du travail ont été les premières et sont restées les plus précieuses conquêtes de 1789, s'appliquent de la meilleure foi du monde à restaurer, sous des noms nouveaux, l'opposition des anciennes corporations ». D'autres trouvent qu'il rappelle trop certains jours de la Révolution, sans doute ceux où Marat fondait sa popularité en prêtant son appui au *colbertisme* renaissant, en suscitant ces tumultueuses assemblées d'ouvriers qui provoquèrent la loi répressive du 17 juin 1791. Ceux-là lui imputent l'état d'acuité où en est venue la question sociale, et ils lui répètent ironiquement le mot triomphant du député socialiste Baudin : « Quand on fait des syndiqués, on fait des socialistes révolutionnaires. »

M. Waldeck-Rousseau s'émeut-il de ces critiques ? On assure qu'il reste convaincu que l'action des syndicats sera bienfaisante, utile, pacifique, féconde ; que, d'ailleurs, l'association ne lui apparaît pas comme une concession de l'ordre politique, mais comme l'exercice naturel, primordial, libre, de l'activité humaine ; qu'en somme, rien ne pouvait être plus imprudent, plus injuste, plus antisocial, lorsqu'on autorisait l'association des capitaux, que d'interdire l'association des forces. Et, si l'on presse ses amis sur les excès reprochés, à tort ou à raison, aux syndicats, ils citent les paroles qu'il prononçait un jour : « Au premier moment que nous posse-

dons une liberté, il ne nous suffit pas d'en prendre ce qu'il nous en faudrait, nous voulons nous assurer du maximum que nous pouvons en prendre ; nous ne nous croyons véritablement libres et affranchis que lorsque nous avons été si loin, qu'il demeure évident, à nos yeux, que la chaîne n'est pas seulement allongée, mais qu'elle est bien définitivement rompue. »

Aussi bien, le syndicat n'est-il pas à ses yeux le dernier mot du progrès. Le salaire, seule forme de rémunération du travail, « est une imperfection ». L'ouvrier doit s'attacher à corriger cette imperfection par la coopération, la participation des bénéfices, l'union pour le soumissionnement en commun des travaux de l'État, par des associations de production et de consommation, par des sociétés de secours mutuels, des caisses de retraite, enfin par toutes les ressources de l'initiative individuelle.

Ici, il y eut conformité parfaite entre les actes et les paroles du ministre de l'intérieur. Au point de vue administratif, il marqua, par deux circulaires aux préfets, sa sollicitude pour les ouvriers. Dans l'une, il recommandait d'observer la plus expresse neutralité dans les grèves, la plus grande prudence entre les parties belligérantes : « L'administration ne saurait voir, dans les grèves, que la mise en pratique d'un droit, et elle méconnaîtrait ses devoirs, si elle songeait à en entraver la manifestation. » Dans l'autre, la circulaire du 25 août 1884, consacrée à l'examen de la loi sur les syndicats professionnels, il écrit que « les syndicats ont toute la sympathie de l'administration ». Au point de vue privé, il fit du mouvement ouvrier l'objet de ses préoccupations constantes, il le favorisa autant qu'il fut en son pouvoir. En arrivant au ministère, son premier soin fut d'ouvrir une enquête sur la situation du travail, de nommer une commission extraparlementaire à l'effet de rechercher les moyens de rendre pratique et effective la participation des ouvriers aux entreprises des travaux publics. Il prêta tout son appui aux groupes d'associations pour leur admission aux adjudications des travaux de l'État : on prétend même que cet appui ne fut pas uniquement moral... Il se fit une règle, en ce qui concernait plus spécialement les travaux du ministère de l'intérieur, d'en confier exclusi-

vement l'exécution aux associations ouvrières, et l'on peut dire qu'il fut presque le promoteur du décret, rendu le 6 juin 1888, permettant aux ouvriers, par de grandes facilités, le soumissionnement des travaux ou fournitures des adjudications de l'État. Faut-il parler des encouragements donnés à la pratique de la participation et de la coopération, des distinctions honorifiques décernées à des ouvriers, à des présidents de groupes?...

La chute du ministère Ferry (30 mars 1885) marqua la fin du rôle politique de M. Waldeck-Rousseau. A la vérité, étant encore ministre, il se désintéressait déjà des affaires publiques, supportant allègrement le poids de sa responsabilité, s'en remettant à ses bureaux du soin de ne la point compromettre, soupirant tout haut après sa robe d'avocat, pris d'un dégoût subit pour une charge qui tous les jours lui rappelait que du ministre il avait seulement le nom, sans la faculté, à ses yeux capitale, d'appliquer ses idées, en somme réduit à l'inaction par sa propre majorité : elle voulait bien de lui comme ami complaisant, mais non comme homme de gouvernement, moins encore comme réformateur. Vingt fois il offrit sa démission, vingt fois il éconduisit jusqu'aux plus influents des membres du Parlement, avec une liberté d'allures capable de susciter les inimitiés les moins patientes. Rien n'y fit, pas même le peu d'empressement qu'il mettait très ostensiblement à se rendre aux réunions des commissions où l'appelait son devoir ministériel. On a présent à la mémoire le souvenir de certaine séance du Sénat au cours de laquelle éclata un incident qui établit le sans-gène du ministre à l'égard du Parlement. Il était à la tribune, combattant au nom du gouvernement les dispositions d'un texte de proposition de loi adopté en premier lieu par la commission technique, quand le président de la commission l'interrompit pour dire au Sénat : « Nous nous trouvons dans cette situation singulière que M. le ministre de l'intérieur raisonne sur un texte que nous avons, mes collègues et moi, modifié après l'avoir entendu. *Ces modifications, il en aurait eu, tout le premier, la confidence, s'il avait pu recevoir notre rapporteur, comme cela avait été convenu.* » C'était un coup droit,

d'autant plus sensible qu'il partait d'un ami du gouvernement. Mais qu'importait à M. Waldeck-Rousseau! Plus il se détachait de ses fonctions, plus le parti opportuniste s'accrochait à lui. La majorité entendait garder son « petit Gambetta » — c'était maintenant son surnom — et elle le surveillait, elle le choyait — comme son prisonnier.

Il fallut la débâcle du 30 Mars pour rendre à cet homme sa liberté... Pendant que, sous les fenêtres du palais des affaires étrangères, la foule poussait ses cris de mort contre Jules Ferry, celui-ci était accouru place Beauvau. Nerveux, gesticulant, il faisait les cent pas dans le jardin du ministère aux côtés de M. Waldeck-Rousseau, qui, les mains dans ses poches, la cigarette à la bouche, aussi nonchalant que s'il ne s'était rien passé, lentement parlait, parlait, comme s'il se fût efforcé de lui communiquer un peu de sa placide philosophie.

Pourtant, M. Waldeck-Rousseau ne quitta pas le pouvoir sans prouver que sa fierté naturelle lui défend de tolérer certaines atteintes. C'était au lendemain du 30 Mars. Profitant du désarroi où la dépêche de Lang-Son avait jeté la majorité parlementaire, un député de l'opposition royaliste poussa la défaite du parti opportuniste jusqu'à infliger à ses chefs une injure suprême : sur sa proposition, la Chambre décida que, contrairement aux usages, aucun ministre démissionnaire ne pourrait conférer la Légion d'honneur durant qu'ils expédieraient les affaires courantes, en attendant la nomination de leurs successeurs. Avisé de ce vote, M. Waldeck-Rousseau saute en voiture, accourt place Beauvau, adresse au président de la République une lettre par laquelle il déclare « qu'il ne conservera pas plus longt mps la signature et qu'il ne reviendra au ministère de l'intérieur que pour remettre le service ». Ensuite, il rédige pour des feuilles amies une note qui n'était autre chose que la divulgation du traité de paix avec la Chine, et la nouvelle, éclatant à l'imprévu dans Paris, le soir, agite la population en même temps qu'elle effare les adversaires du cabinet Ferry : en seraient-ils pour les frais d'une victoire éphémère? Et les voilà qui crient à l'imposture, qui parlent de coups de Bourse, au reste dans l'ignorance totale de la vérité. Lui, ayant ainsi décoché la flèche du Parthe d'un homme froid en colère, s'en va

tranquillement demander l'oubli des politiciens aux séductions mystérieuses de la lande bretonne...

Réélu aux élections générales de 1885, M. Waldeck-Rousseau — en quatre ans — monta deux fois seulement à la tribune de la Chambre, et deux fois pour affirmer les droits de l'État. Le 15 janvier 1888 — un mois après l'échec de Jules Ferry à la présidence de la République — reprochant au gouvernement d'alors sa faiblesse envers le Conseil municipal de Paris, il terminait ses courtes observations sur ce mot : « Les lois ne vieillissent pas ; elles ne s'affaiblissent qu'autant que s'affaiblirait la main qui est chargée de les défendre. » Cet axiome résume et éclaire toute sa doctrine. On peut le rapprocher de la fière et hautaine déclaration par laquelle, un jour, il revendiqua la pleine responsabilité de son œuvre politique. « J'ai porté dans la politique, disait-il, cette préoccupation de vouloir la République trop forte plutôt que de la vouloir trop faible, et, au prix de tant de critiques et d'attaques passionnés, j'aime mieux être blâmé pour avoir voulu trop la défendre que pour l'avoir trop livrée. »

IV

De nouveau, voici M. Waldeck-Rousseau rentré dans le Parlement. C'est, maintenant, un homme de quarante-huit ans, mais il paraît plus âgé, tant il dégage de fatigue, de lassitude, tout le désenchantement de l'homme blasé. Ses cheveux, autrefois si noirs, si correctement lissés ras maintenant, et tout blancs, lui donnent l'air vieilli d'un quinquagénaire fané. Pourtant, cette mainmise de la vieillesse menaçante ne nuit pas à l'allure générale de sa personne, renfermée, glaciale, forçant l'attention, sinon la déférence, mais élégante, à la fois raide et sinueuse. De taille élevée, très élancé, la démarche nonchalante, indolente presque, le buste pris dans un vêtement de coupe irréprochable, il offre l'aspect d'un aristocrate de haut ton, défiant toute familiarité par le grand air froid et dédaigneux de son visage allongé, rasé, coupé d'épaisses

moustaches dont le trait droit accentue l'énergie, la ténacité du menton carré : immobile, impassible, l'œil bleu, largement ouvert malgré les paupières tombantes, reste indéchiffrable, avec sa pupille troublante et mystérieuse.

Cet homme gèle qui le frôle, il séduit qui l'approche.

Ses familiers le disent aimable, ouvert, causeur plein d'anecdotes, et de piquantes, tout comme un autre capable de rire. par moments drolatique, ironique souvent, vivifiant les entretiens de l'amitié par son esprit alerte, qui ne dédaigne pas au besoin le sel des plaisanteries un peu grosses. Il excelle à railler, à contrefaire les travers d'autrui. Ce lui est un délassement où il tombe avec une joie d'enfant. On raconte qu'à la Chambre, assis au banc des ministres, il s'amusait à croquer en caricature la silhouette de l'orateur qui l'interpellait, et ce, au moment précis où l'adversaire le foudroyait de ses plus virulentes indignations. Trop insouciant pour se fâcher qu'on en use de même avec lui, il sait accueillir les pointes entourées de politesse, sans doute parce qu'il s'entend à les renvoyer avec prestesse, se révélant, dans cette guerre à coups d'épingle, d'une indifférence dont ce fait fixera la mesure : précieusement, il conserve la collection complète des portraits-charges qu'il a inspirés aux dessinateurs depuis son entrée dans la vie publique, et ce recueil d'images amusantes ne serait pas, assure-t-on, le plus mince de ses dossiers.

Jadis, célibataire encore, cet homme d'esprit abandonnait volontiers à ses jeunes attachés — *les filles de sa maison !* ainsi les appelait-il — le soin un peu vulgaire d'animer ses soirées ministérielles et de tenir l'écarté des vieux sénateurs. Il n'était pas davantage empressé de se montrer dans les salons parisiens. Si ce demi-mépris des obligations mondaines ne s'est pas effacé, cependant l'ancien ministre s'est rendu à la nécessité pour un homme de sa situation d'avoir un salon. On dit même qu'il en goûte l'agrément. Le cercle de ses amitiés, il est vrai, se restreint à un groupe de choix, mais qui ferait un crime à une âme de tenue raffinée d'éviter la souillure des relations banales ?... Le salon de la rue de l'Université est, dit-on, un sanctuaire où l'on officie sous toutes les espèces : littéraire et politique, artistique et mondaine, parfaite réunion de dilettantes qui savourent les jouissances

du goût et de l'esprit sans méconnaître les douceurs plus matérielles de la vie. Là, tout aboutit, les ouvrages de l'intelligence et les choses de la scène, peinture, musique, lettres, éloquence académique, chacun se multipliant pour tenir le maître de la maison au courant du mouvement des esprits, cependant que lui lit, écrit, plaide, chasse, peint, visite les musées, fréquente les théâtres, court à travers l'Europe, voyant tout, n'ignorant rien, pas même les intrigues de la politique — qu'il dédaigne !

Ce milieu d'art, ces goûts intellectuels prêtent du charme au personnage. Qualités d'essence privée, le profane, hélas ! les ignore, et il juge de moins haut. S'il accorde que M. Waldeck-Rousseau se distingue de la foule des politiciens par une attitude singulièrement hautaine, il entend le considérer comme un homme fier, sombre, tranchant, et trop imbu de sa supériorité pour la sacrifier à l'amour de ses semblables. Encore ainsi il ne déplaît pas tout à fait. Le plus surprenant est que des collégiens se soient engoués de ce politique précisément pour celles de ses qualités communément jugées plutôt rébarbatives : « De tous les députés, nous confie un écrivain qui achevait ses études à Sainte-Barbe vers 1883, celui qui nous plaisait le plus, c'était l'honorable M. Waldeck-Rousseau. Nous le savions autoritaire, crâne, un peu cassant... » D'aucuns estiment qu'il l'est trop. Ce n'était point l'opinion de cette jeunesse déjà si férue d'esprit gouvernemental, qui, si l'on en croit M. Gaston Deschamps, ne rêvait la semaine que de la rue de Rivoli, pour y courir le dimanche acheter... quoi ? le décolletage échancré de quelque belle fille des petits théâtres ?... non ! l'austère portrait de M. Waldeck-Rousseau !

Ils eussent souri d'incrédulité, ces jeunes gens, si on leur eût découvert certains sentiments de leur idole. Il faut le dire : sous son masque dur, anguleux, M. Waldeck-Rousseau cache un timide. Cela surprend ? Cela est. Son flegme, sa somnolence, s'ils proviennent en partie d'un sang-froid dès longtemps appliqué, trouvent leur vraie source dans cette défiance de lui-même, qui de bonne heure le rendit toujours réservé. Ajoutez qu'il est imperturbablement calme, serein, au point qu'il a pu, sans soulever une protestation, s'en targuer en public : « Je ne me laisse pas aller à des passions que je ne

connais pas ; je cherche les inspirations de ma raison secondée par l'étude. » Cela ne va pas à dire qu'il soit dépourvu de toute nervosité défensive. Nulle attaque ne le prend en défaut. Par cela même qu'il demeure maître de lui, il est prêt à toute riposte, fût-ce à rendre un coup de poing, ce qu'il fait froidement, en le constatant : « Coup rendu ! » Et le mot reste.

Ainsi flegmatique, ainsi réservé, aristocrate et délicat, rappelant presque l'hermine de la fable qui n'osait s'aventurer dans le bourbier où la voulait entraîner le sanglier — de peur de tacher ses fourrures, M. Waldeck-Rousseau est-il réellement animé de ces projets d'action et de combativité que lui prête son entourage ? Et si cela est, comment a-t-il compromis l'avenir par sa funeste candidature au Congrès du 17 janvier dernier ?...

Lorsque, en octobre 1894, après de longues hésitations, il accepta un mandat sénatorial des électeurs de la Loire, il écrivit : « Je rentrerai dans la vie politique dont le sentiment de mon impuissance m'avait seul éloigné, avec le désir sincère de me rendre utile, mais avec la résolution de n'y accepter un rôle plus important, *quelques circonstances qui se puissent produire*, que si j'arrivais à penser qu'un nouveau et plus grand sacrifice pourrait tourner au profit de notre pays. » Personne n'eût imaginé alors qu'il irait, trois mois après cette déclaration, briguer la présidence de la République.

A la veille du 17 janvier, il était clair pour tout le monde, sauf pour quelques amis trop pressés, qu'il courait à un échec certain. Il avait contre lui son impopularité, injuste autant qu'on voudra, mais déjà aussi profonde et aussi tenace que celle de Jules Ferry. Il avait contre lui le sens que par avance des amis bien intentionnés mais malhabiles donnaient à son élection. N'est-ce pas leur faute si, en quelques semaines, son nom devint une promesse de réaction à outrance ? Ils en firent le synonyme de dissolution : mot néfaste, qui a tué Gambetta, qui a fait peur à M. Casimir-Perier, qui peut-être perdra tout homme politique auquel on l'accolera. L'ancien ministre avait enfin contre lui l'expérience récente, qui devait ôter aux plus déterminés l'envie de tenter une nouvelle aventure avec un autre *homme*.

Dissolution, réaction, pouvoir personnel, — ces trois mots

annonçaient la défaite de M. Waldeck-Rousseau. D'autres raisons, plus profondes, la rendaient certaine. Au cours des dix années qui nous séparent de la chute du ministère Ferry, la Chambre des députés a été renouvelée trois fois : les deux tiers des congressistes du 17 janvier ne connaissaient plus M. Waldeck-Rousseau, ou ne virent en lui que le sénateur, dont ils ne voulaient pas, et que « l'avocat très distingué », dont ils ne se souciaient pas. Ils votèrent moins contre un homme qu'ils ignoraient que contre une politique, et contre les patrons de cette politique.

L'homme lui-même est atteint par cet échec. Hier, son nom avait un sens limité : il signifiait autoritarisme et socialisme d'État ; désormais il signifie quelque chose de plus. M. Waldeck-Rousseau ne pourrait relever son prestige que s'il se décidait à avoir dans la politique moins d'amis — ou d'autres amis.

Depuis son échec, M. Waldeck-Rousseau discourt, s'agite, voyage, se donne de l'air. Jusqu'ici, il étonnait ses amis par « son goût naturel pour le silence » : maintenant, il les étonne davantage par son empressement à parler. Il parle à Lyon, il parle à Montbrison, il parle à Saint-Étienne, et s'il s'arrête de développer en public les bienfaits de la politique modérée, c'est pour accourir au Palais défendre ces bruyantes personnalités de la littérature et de la scène qui ont nom Zola et Coquelin.

« Discours-ministres », dit-on des discours de la Loire. « Voyage ministériel » serait tout aussi exact. M. Waldeck-Rousseau ne se déplace qu'accompagné de sénateurs et de députés, et, sur son passage, il reçoit des délégations, il recueille toutes les marques de la déférence administrative. Les préfets l'attendent aux gares, les sous-préfets l'hébergent ; en son honneur coulent les flots de cette éloquence officielle qui s'enfle des épithètes les plus dithyrambiques. L'un salue en lui « l'orateur incomparable », un autre « l'homme d'État hors de pair », un troisième l'appelle « le digne successeur de Jules Favre et de Thiers ». Lui, fidèle au souvenir, il n'invoque que le nom de Gambetta. Et, pour appliquer les principes politiques du tribun, très nettement il pose sa candidature à la présidence du Conseil.

« On ne doit entrer dans la politique, a dit M. Waldeck-Rousseau à Montbrison, que lorsqu'on a quelque chose à dire ou à faire. » Cela signifie qu'il est prêt à gouverner, qu'il a un programme dès à présent arrêté, défini, longuement mûri dans le recueillement. Or, si l'on analyse avec soin les discours de la Loire, on n'y trouve aucune proposition plus nouvelle, plus saillante que celle-ci : « Il faut au pays des finances solidement et sincèrement établies. » Ainsi le meilleur réformateur doit être un simple calculateur. Cela peut être vrai. Par malheur, l'histoire parlementaire de ces dix dernières années nous apprend que beaucoup de nos politiques ne cessent de préconiser des réformes budgétaires, chacun à l'envie prêchant une refonte générale de l'impôt, d'ailleurs tous abandonnant, une fois au pouvoir, les projets qui les y ont portés.

Sans doute, la ténacité de M. Waldeck-Rousseau garantirait au pays plus de résolution, plus d'esprit de suite dans son action gouvernementale. N'annonce-t-il point « des actes de ferme propos »?... Au vieil axiome : « Gouverner, c'est prévoir », il substitue celui-ci : « Gouverner, c'est vouloir ». On s'incline devant une pareille assurance, mais on doit repousser cette formule lorsqu'on se souvient que M. Waldeck-Rousseau, étant ministre, voulut souvent plus qu'il ne put, par cette excellente et toute simple raison, valable de nos jours comme en 1882, qu'il ne suffit pas aux ministres de vouloir : pour pouvoir, il leur faut encore et surtout la confiance et l'assentiment des élus du suffrage universel, car nous sommes en République.

A Lyon, M. Waldeck-Rousseau avait dit, en termes assez énigmatiques : « Vienne un ministère plus ambitieux et plus modeste (que celui de M. Ribot?), qui *prompt à discerner la pensée maîtresse du pays*, en fasse l'article unique de son programme politique. » A Montbrison, il ajoute à cette phrase mystérieuse un corollaire plus précis : « Il faut un gouvernement..... *cherchant la vie et la durée, non pas dans des manœuvres de stratégie parlementaire, mais dans un exposé loyal et simple des solutions inspirées par l'opinion publique du pays.* » Voilà donc réapparu le ministre autoritaire et de pouvoir personnel.

Dans la Loire, à lire ses discours, M. Waldeck-Rousseau dut paraître plutôt froid. Au Palais, plaidant pour M. Coquelin, il abandonne toute sa gourme, toute sa solennité d'ancien et futur ministre. Pour séduire l'auditoire très spécial de ces sortes de procès, il déploie des grâces de conférencier mondain et spirituel, voilant son argumentation juridique sous l'attrait de brèves anecdotes, d'ingénieux aperçus historiques, soulignant le tout d'une ironie souriante, de pointes affilées, non sans risquer sur le théâtre et les comédiens de fins jugements qui dénotent une très grande connaissance de l'art dramatique. C'est moins le plaidoyer d'un avocat que le feuilleton alerte, vif et malicieusement tourné, d'un *lundiste* dont la plume aurait brodé sur le litige qui divise la Comédie et M. Coquelin quelques considérations de fond, animées de gaieté tout autant que pailletées d'esprit aiguisé.

Aussi est-il des dilettantes qui n'auraient point pardonné aux membres du Congrès de Versailles de choisir M. Waldeck-Rousseau, parce qu'ils eussent été ainsi privés du plaisir d'entendre ou de lire ce morceau d'éloquence si peu judiciaire. Ils vont plus loin : pour leur satisfaction cruellement égoïste, ils souhaitent maintenant de voir échouer leur orateur préféré à la présidence du Conseil. Et, certainement, si les événements favorisaient ce vœu tout esthétique, les dilettantes, pour leur joie, reprendraient en l'honneur de M. Waldeck-Rousseau la conclusion retournée de son propre plaidoyer pour M. Coquelin :

« Renvoyez donc cet excellent avocat à ses travaux, à ses études, à ses rôles : il ne subira aucun dommage d'avoir succombé au Parlement, car il ne manquera point de triompher au Palais de Justice. »

HENRY LEYRET.

LE MONDE

ET

SES DÉTRACTEURS

I

DES REPROCHES FAITS AU MONDE

Tout le monde médit du monde, et personne, à peu près, ne s'en passe. On l'accuse et on le recherche. Tous les reproches qu'on lui adresse sont fondés, et tous sont injustes. C'est qu'on vient lui demander d'être ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne veut pas, ce qu'il ne peut pas être. Il n'a pour but ni l'amour, ni la famille, ni l'amitié, ni les services à rendre. Son unique affaire à lui, c'est la sociabilité. Il réunit les hommes. Il veut qu'ils trouvent plaisir à cette réunion, il a tout réglé en vue de ce plaisir; — le reste ne le regarde pas. Si on l'examine de ce point de vue, qui est le vrai, on trouvera qu'il est logique et conséquent, et qu'il a tout ordonné pour le mieux. L'humanité s'épargnerait bien des critiques si elle cherchait d'abord à comprendre. Il est vrai qu'elle y compromettrait un de ses plaisirs les plus vifs, qui est de critiquer.

On reproche au monde d'être vain, léger, superficiel. Il serait vite ennuyeux s'il s'avisait jamais de devenir grave. Il lui faudrait exiger de ceux qui le fréquentent l'attention et l'effort. Il deviendrait une classe où l'on doit travailler, au lieu d'être, ce qui est son principal attrait, une récréation où l'on se repose.

On reproche au monde d'être trop facile, trop accueillant. Combien ne serait-on pas plus sévère si la même porte, qu'on trouve tout naturel de voir fermer au voisin, refusait de s'ouvrir à nous?

On reproche au monde d'être trop indulgent aux faiblesses humaines. Hé! qu'arriverait-il s'il n'était indulgent? S'il exigeait de tous la perfection, comment ferait-il pour durer vingt-quatre heures seulement? Tant que les faiblesses, ou même les vices, ne mettent pas en péril la sociabilité, il est bon prince, il ne les voit point, il refuse volontairement de les voir.

On reproche au monde d'attacher plus d'importance aux petites choses qu'aux grandes; de se soucier plus de la correction des manières ou de la coupe d'un vêtement que des qualités intellectuelles ou morales. C'est que le monde n'a ni le temps, ni les moyens d'aller au fond des âmes : il est trop paresseux à la fois et trop occupé. Il juge sur la seule chose qui s'offre à lui d'abord : l'apparence. Pourquoi lui imposer de découvrir des mérites cachés? Il suffit qu'il sache apprécier un homme d'esprit plus qu'un sot, et un homme délicat plus qu'un homme grossier, lorsqu'ils ont fait leurs preuves les uns et les autres. Il n'y manque pas, et l'on n'est en droit de lui demander rien de plus.

On reproche au monde de faire plus de cas d'un causeur aimable et brillant que d'un homme grave; d'un bon danseur ou d'un musicien, que d'un philosophe ou d'un savant. Le monde, en cela, est fort logique. Un causeur aimable, un bon danseur, un musicien lui apportent plus d'agrément et lui rendent plus de services qu'un homme grave, qu'un philosophe, qu'un savant. Il est fort naturel qu'il les préfère.

On reproche au monde de mettre les qualités de l'esprit au-dessus des qualités du cœur. En le faisant, il est encore logique. De quoi peuvent servir les qualités du cœur à des hommes, réunis pour quelques heures dans un salon, qui n'ont aucun service à se rendre les uns aux autres, ni à réclamer les uns des autres? Il leur importe beaucoup, en revanche, de se trouver mutuellement de l'esprit, et de goûter dans leur commerce, un plaisir réciproque.

Il plaît à Charmide et à Panthée, échappés, l'un de la

famille, l'autre du collège, et qui ont tous deux l'âme jeune, ardente et candide, d'aller sans cesse dans le monde, l'un, comme à la recherche de parents nouveaux, l'autre, à la recherche de nouveaux amis. Ils ont le besoin, la manie de se donner. Ce qui les gêne, c'est de s'appartenir. Ils mettent de leur sensibilité dans toutes les relations; il faut qu'ils aiment, quand même. Une poignée de main les lie. Ils donnent leur cœur à tout venant, et ne comprennent pas que l'on fasse difficulté à leur donner le sien. Ils découvrent un jour avec stupeur qu'ils ont aimé ainsi nombre d'indifférents. Qu'y faire? Charmide et Panthée, en entrant dans un salon, se sont trompés de porte. Ce qu'ils auraient de mieux à faire, ce serait de retourner, l'un à sa famille, l'autre à son collège. Tous deux se préparent plus d'une déception; tous deux sont destinés, je le crains, à beaucoup souffrir. Mais à qui pourront-ils s'en prendre de leurs mécomptes, sinon à leurs illusions? Sachez-le bien, Charmide et Panthée, le monde ne vous demande pas d'aimer. Il ne vous offre pas de vous aimer. Il vous demande seulement d'être affables et vous offre, en échange, son affabilité. Apprenez cela, le plus tôt possible.

Il est des Charmides et des Panthées qui restent tels toute leur vie. Ceux-là ont l'illusion tenace; ce sont les incorrigibles du sentiment. Un jeune homme de vingt ans, qui saurait bien ce qu'il doit au monde, et ce qu'il est en droit d'en attendre, s'épargnerait bien des faux pas, bien des imprudences et aurait sur les autres une dizaine d'années de vie gagnées. Il est vrai que, s'il avait cette clairvoyance, il ne faudrait pas en faire honneur à son cœur.

On reproche au monde d'être banal. C'est lui reprocher d'être le monde. La sociabilité qui cesserait d'être banale, cesserait d'être la sociabilité.

On reproche au monde d'être médisant, malfaisant même: de croire plus volontiers le mal que le bien; de déchirer sans scrupule les réputations. Pourquoi ne pas lui demander plutôt de n'être composé que d'anges, et de n'avoir pas sa part de ces vilaines infirmités dont aucun de nous n'est exempt?

On reproche au monde la médiocrité de ses jugements intellectuels, moraux, artistiques. On oublie qu'il aurait péri depuis longtemps, ou plutôt ne serait jamais né, s'il avait

placé trop haut son idéal. Il est médiocre, parce que la majorité des hommes est médiocre. Il s'accommode à la moyenne de ceux qui le composent; ou, pour parler plus exactement, c'est cette moyenne qu'il exprime. Il s'élève ou s'abaisse, suivant que cette moyenne se trouve valoir plus ou moins. Il forme une sorte de république, où le nombre prononce, où le suffrage universel fait la loi. Le tort est uniquement à ceux qui, capables de penser et de décider par eux-mêmes, acceptent ce suffrage universel pour règle de leurs opinions, ou pour juge de leurs actes. Il est encore à ceux qui s'indignent naïvement de trouver ce suffrage universel peu éclairé, ou passionné, ou vulgaire.

On reproche au monde d'être égoïste: et ce reproche, à vrai dire, embrasse tous les autres. On ne se trompe pas. Le monde est parfaitement égoïste, et c'est pour cela justement qu'il dure. Il s'aime lui-même, il n'aime que lui. Il est toujours, et uniquement, préoccupé de ses propres intérêts. Ce sont eux qui ont présidé à tous ses règlements. Ce sont eux qui dictent tous ses jugements.

Quand on lui fait un crime de ne se pas soucier assez de la morale, de faire trop peu de cas de la vertu souffrante ou opprimée; d'avoir, en revanche, des trésors d'indulgence pour l'injustice qui triomphe ou pour le vice qui prospère; d'être le courtisan du succès et de se mettre, à peu près toujours, du côté de la fortune, on montre seulement qu'on n'a pas bien compris ce qu'il est.

Quand on lui fait un crime d'aimer le luxe, la richesse, tout ce qui brille; de préférer ceux qui lui apportent la joie, la distraction, l'élégance et le plaisir, à ceux qui n'ont rien de pareil à lui offrir, on montre, cette fois encore, qu'on ne comprend pas ce qu'il est.

Le monde aime les heureux et n'aime qu'eux. Il n'a souci ni de ceux qui souffrent, ni de ceux qui tombent, ni de ceux qui sombrent. Il jette, distraitement, quelques gouttes d'eau bénite sur les fosses ouvertes, et il passe. Il est la vie. Il suit son chemin, sans penser à ceux qui sont restés en route, plus qu'un commandant d'armée aux morts ou aux disparus.

Lucinde était fêtée. Sa maison était la plus ouverte et la plus hospitalière. On s'y pressait; tout le monde était heu-

reux de la visiter, et sa belle humeur mettait tout le monde en train. Mais la belle humeur de Lucinde est partie avec le mari qu'elle aimait. Aujourd'hui elle est veuve, elle est triste, elle est éplorée; elle n'a plus à offrir à ceux qui la vont voir que sa douleur à partager : elle n'amuse plus, et, hormis quelques vrais amis, on ne va plus chez Lucinde,

Pisandre était un causeur brillant. On le recherchait. Une de ces maladies implacables, qui torturent des années avant de tuer, l'a cloué sur un lit de douleur. On l'a plaint, puis on s'est lassé de le plaindre. On l'est allé voir; puis on s'est lassé de l'aller voir, et de le voir souffrir et de souffrir à le voir souffrir. On a lu la nouvelle de sa mort, venue enfin, comme un fait divers. Lui, cependant, devenait âpre, puis sombre, puis amer; il a fini en maudissant les hommes. Pisandre s'est-il demandé jamais si, autrefois, en ses années de santé et de force, il avait songé à ceux qui souffraient, et qui n'avaient plus à lui apporter ni la joie ni le plaisir?

J'ai dîné avec Clitidas au temps de sa splendeur. Il possédait alors un hôtel, une galerie de tableaux, il faisait courir, il donnait des fêtes, dont les journaux rendaient compte. On se disputait son amitié, on lui trouvait même de l'esprit, et même du goût. Un beau jour, le désastre est venu. Il a fallu vendre l'équipage, les tableaux, l'hôtel, où un autre parvenu s'est installé. Que sont devenus et Clitidas et sa femme, et leurs jeunes enfants? Nul ne le sait, personne ne s'en informe. Comme l'oiseau blessé qui se réfugie en quelque trou, pour y guérir ou y mourir, ils se sont réfugiés, sans doute, en quelque coin perdu, loin de Paris, loin des heureux, qui auraient détourné la tête en les rencontrant. Je me souviens seulement qu'un soir, au milieu d'un dîner, leur nom est revenu par hasard, dans une allusion à l'une des fêtes qu'ils avaient données naguère. Quelqu'un dit : « A propos, où sont-ils?... » Quelqu'un a répondu : « Je ne sais. » Un troisième a repris : « Les pauvres gens !... » Tout cela entre deux cuillerées d'un sorbet au kirsch, et du ton à peu près dont on eût dit : « Voilà des sorbets excellents ! »

Il y a quelque chose de plus cruel que le dédain des indifférents, c'est leur compassion.

Le monde aime les heureux pour tous les plaisirs indirects

qu'ils lui apportent, pour la richesse qu'ils lui font partager, pour les jouissances des yeux ou des oreilles qu'ils lui procurent, pour la gaieté qui les accompagne. Il les aime surtout, faut-il le dire? pour leur bonheur même. Le monde est comme une mise en commun de cent choses diverses, destinées toutes à contribuer à l'agrément de tous; comme un pique-nique où chacun apporte son plat. Les uns ont pour eux l'esprit, d'autres le bon sens, d'autres l'entrain, l'élégance, la distinction, le nom, la fortune ou le rang social. Une femme qui apporte avec elle la grâce ou la beauté apporte plus que sa part. Il est des gens, il est vrai, qui n'apportent rien : tout ce que ceux-là peuvent demander, c'est qu'on les tolère; ils ne servent qu'à faire nombre, comme le quatorzième invité à une table. Mais ce qu'il y a de plus agréable encore à voir, plus que la grâce, plus que la beauté, plus que le talent ou l'esprit, c'est le bonheur. Le vrai bonheur est peut-être ce qu'il y a de plus rare sur la terre, il est aussi ce qu'il y a de plus charmant. C'est comme un rayon de soleil qui éclaire tout, qui réchauffe tout, qui répand partout la joie. Une belle fille de dix-huit ans, qui porte dans ses yeux candides la joie de vivre, qui sourit à tout comme tout lui sourit; un jeune couple bien assorti qui s'aime, et dont tout dit innocemment le bonheur; un artiste, un poète, que la fortune a comme pris par la main, et qui s'avance enveloppé déjà par la gloire, comme d'une auréole, quelle fête est comparable à celle-là? Comment ces heureux ne seraient-ils pas, et toujours, et partout, et entre tous, les bienvenus? Ils n'ont qu'à se montrer, pour donner au monde plus que jamais il ne pourra leur rendre!

Les malheureux ne déplaisent pas seulement parce qu'ils risquent d'être importuns, et que l'on craint toujours de les voir solliciter un service qu'il serait également ou gênant de leur rendre ou dur de leur refuser : il suffirait qu'on les sût fiers pour être rassuré. Leur véritable crime, leur crime irrémissible, c'est qu'ils sont malheureux. Ils traînent à leur suite un cortège d'impressions pénibles. Ils apportent dans le monde les vilaines images de la souffrance, du deuil, de la ruine, que le monde tient avant tout à bannir, car elles l'empêcheraient de se divertir à l'aise et de s'étourdir. Ils sont

des trouble-fêtes. Le monde n'a pas le cœur mauvais, et la vue de la douleur lui gâterait son plaisir. C'est pourquoi, comme il aime d'abord son plaisir, il ne veut pas qu'on la lui montre. Il connaît sa sensibilité et il l'épargne.

II

LE MONDE ET LA VERTU

De tous ces reproches que l'on adresse au monde, le plus grave, c'est de n'être pas une école de vertu. Les moralistes y ont cent fois insisté. Ils ont fait observer que non seulement le monde n'aide pas à la morale, mais que, souvent, par ses jugements, autant que par ses exemples, il est en contradiction avec la morale. Ils avaient la partie facile. Il est certain que le monde expose la vertu à plus d'une tentation. Il est indulgent à mainte chose que la morale réprouve: il va jusqu'à glorifier mainte chose que la morale réprouve... Les prédicateurs ont eu, et auront toujours, beau jeu à tonner contre lui.

Si l'on se place au point de vue de la perfection morale des individus, si l'on considère la société comme destinée à faire avancer chacun de ses membres dans la voie de la sainteté, on a raison. Mais si l'on se place au point de vue du monde, on a tort.

Le monde ne s'est jamais considéré comme ayant charge d'âmes. Son souci n'est pas plus d'améliorer les individus que de les dépraver. Il laisse à chacun la direction de soi-même. Son affaire unique, c'est de leur rendre la société agréable durant les heures où ils se rencontrent. Le monde n'est ni moral ni immoral : en quoi il ressemble à la vie elle-même.

C'est là qu'est l'erreur grave de ceux qui prennent les jugements du monde pour règle de leurs actions. Ils substituent ainsi à la conscience individuelle l'opinion. Ils font pis

encore : ils prennent pour direction de la vie, tout entière, ce qui n'a été institué que pour certains actes de cette vie, pour rendre plus faciles et plus agréables les rapports des hommes entre eux.

Là est la grande différence entre le monde et les religions ou les philosophies. Les religions veulent faire des saints. Les philosophies veulent faire des sages. Les unes et les autres cherchent également à atteindre l'homme intérieur, à le corriger, à le réformer, à obtenir qu'il s'élève, autant que possible, vers la perfection morale. Là est leur noblesse. Le monde n'a pas de si hautes visées. Tout ce qu'il demande aux hommes, c'est de se plaire les uns aux autres, c'est d'être aimables, et cela pendant le temps seul où la sociabilité les réunit.

Les religions et les philosophies sont sévères aux vices et indulgentes aux défauts ; elles sont logiques. Mais le monde est logique aussi quand il se montre plus sévère à certains défauts qu'aux vices eux-mêmes, car les vices nuisent surtout aux individus et peuvent être aimables ; les défauts, au contraire, sont toujours gênants.

L'homme que domine un vice le sait : il en a un peu honte, et s'il ne consent pas à s'en corriger, il prend soin du moins de le cacher. Mais on n'a pas honte de ses défauts ; par cela même qu'ils n'ont rien de honteux, et que tout le monde a sa part de défauts, on ne songerait ni à les corriger, ni à les cacher : on les étalerait plutôt si le monde n'était là qui veille et se charge d'interdire sévèrement tout ce qui compromettrait sa paix ou menacerait son plaisir.

Le monde ne défend aux hommes ni d'être égoïstes, ni d'être ambitieux et durs, ni d'être avares et avides, ni d'être injustes, ni d'être sensuels et voluptueux, ni d'être vains, ni d'être emportés et violents, ni même d'être lâches ; il n'a aucun titre pour le leur défendre. Il ne cherche pas à lire, il ne peut pas lire, au fond des âmes. Il exige d'eux seulement que, de ce fond intérieur, ils ne laissent rien voir qui puisse être pour les autres ou offensant ou méprisable.

On peut dire ainsi que le monde est une grande école d'hypocrisie, et cela est vrai. Il s'en tient volontairement aux apparences. Le masque de l'honnêteté y fait aussi bonne figure que son visage. Portez dans le monde l'apparence du désintéres-

sement ou de la modestie; revêtez les belles manières et les sentiments généreux en même temps que votre habit noir; redevenez d'ailleurs vous-même, aussitôt rentré au logis : si vous avez correctement joué la comédie, et bien rempli votre rôle, personne ne vous en demandera davantage. La chose est plus facile, assurément, que d'avoir à changer l'homme intérieur. Peu à peu, le mensonge devient une habitude. L'homme du monde se dédouble comme le comédien. Il arrive à posséder comme deux « moi », dont l'un s'agite sur les planches, dont l'autre reparaît aussitôt qu'il rentre dans la coulisse.

Cette hypocrisie est un mal, sans doute : mais le contraire serait un mal pire encore. La société serait à peu près intolérable si chacun s'y montrait exactement tel qu'il est. Elle force chaque individu à se contraindre; elle le rend supportable : c'est beaucoup. Mais voici le plus merveilleux effet de cette contrainte, c'est qu'en forçant les hommes à dissimuler ce qui en eux blesse les autres, elle arrive quelquefois à les corriger.

L'homme n'essaye jamais impunément de se dédoubler. Le comédien, rentré dans la coulisse, se surprend à être la dupe d'une phrase que, tout à l'heure, il débitait avec accent pour duper les spectateurs. Même quand il a dépouillé ses oripeaux, il lui reste quelque chose d'avoir été, il y a un moment, Polyeucte ou Cinna. Ainsi, le monde ne corrigera pas les francs scélérats, les francs vicieux; ceux-là se bornent à ruser avec lui et l'abusent jusqu'au bout, s'ils y peuvent réussir. Mais, y a-t-il tant de francs vicieux ou de francs scélérats? La plupart des hommes sont faibles; ils sont médiocres pour le mal, autant que pour le bien. Ce n'est pas sans profit pour eux-mêmes que ceux-là vont dans le monde. Ils y trouvent, sans doute, plus d'un mauvais exemple qu'ils s'empressent de suivre, mais ils y trouvent aussi une contagion salutaire. Le monde assurément ne prêche pas la morale; mais il est composé d'êtres, tous moraux, dans une mesure plus ou moins grande, pour qui varie la définition du bien et du mal, pour qui cependant, en somme, le bien et le mal existent. Morale débile et vague, morale imparfaite et incomplète sans doute; morale supérieure pourtant, bien souvent, à celle qu'imposerait à ceux-ci ou à ceux-là leur propre conscience. Ils vont

dans le monde; ils y entendent répéter sans cesse certains lieux communs sur la probité, sur la loyauté, sur la justice: ils les répètent, avec tous, à la façon d'un choriste sur le théâtre; et, peu à peu, ces lieux communs pénètrent en eux et deviennent, à leur insu, leur propre substance. Il se trouve qu'à l'heure où la tentation se présente et risquerait de les entraîner, un vague sentiment intérieur aidant, telle maxime qu'ils ont entendue, qu'ils ont répétée, vient à leur aide, les soutient et les empêche de tomber. Ils ne veulent pas qu'on les juge eux-mêmes comme ils ont entendu juger tel autre, comme ils l'ont jugé les premiers.

On parle souvent de l'influence dangereuse du monde. Que ne parle-t-on aussi des services qu'il a rendus, qu'il rend à la moralité générale? A les prendre en leur ensemble, ses jugements sont plutôt bons que mauvais. On ne saura jamais combien de défaillances il a empêchées; combien de gens, surtout aux environs de cette trentième année, qui est si redoutable pour l'honnêteté, où l'expérience de la vie se trouve si souvent en contradiction avec les idées de l'éducation première, où se fait la crise décisive de la conscience — on ne saura jamais combien de gens ont été sauvés de la chute irréparable par l'influence du monde, et lui doivent de mériter encore, à cinquante ans, d'être appelés d'honnêtes gens. Voilà ce qu'il faut dire à ceux qui parlent de l'immoralité du monde. Il n'est pas parfait, tant s'en faut! Encore est-il fort heureux pour la moralité publique qu'il soit là, tel qu'il est, avec toutes ses infirmités, avec toutes ses insuffisances. L'immense majorité des hommes ne se conduit que d'après des préjugés; si l'éducation commence à établir les préjugés, c'est le monde qui les confirme, c'est le monde qui fait ceux auxquels, un certain âge passé, ils obéissent le plus. Quand les jugements du monde se relâchent, la moralité générale du pays s'abaisse tout aussitôt : ce sont comme les éclipses de la conscience humaine: et, quand ces éclipses se prolongent, les nations périssent.

Ce premier point est important. Mais le monde, de plus, rend à la morale deux grands services que les moralistes ont un peu trop oubliés, et dont il faut dire quelques mots.

En premier lieu, le monde a fortifié le sentiment de l'hon-

neur, et lui a donné, comme mobile des actions humaines, une importance singulière.

Il est une sorte d'honneur qui ne doit rien au monde et n'a pas besoin de lui. C'est celui qui vient tout entier du sentiment de la dignité personnelle ; c'est l'hermine préférant la mort à une tache sur sa robe. Cet honneur n'a pas besoin de témoins ; un être isolé sur une île déserte en serait capable. Mais le mot honneur a un autre sens encore et qui est le plus fréquent. L'homme n'a pas seulement besoin de s'estimer parce qu'il est un être moral. Dans la société d'autres êtres moraux, il a besoin d'être estimé d'eux. Il peut même se résigner plus aisément à se mépriser lui-même qu'à être méprisé d'autrui. C'est ainsi qu'il est amené à prendre, pour règle de sa conduite, moins encore l'idée qu'il se fait de sa dignité, que l'idée que se font de la dignité humaine ceux au milieu desquels il vit.

Si l'honneur n'était que le sentiment de la dignité personnelle, il ne se distinguerait pas du sens moral. Mais, tel que le monde l'entend, c'est l'opinion qu'il accepte pour juge de la dignité personnelle.

La morale elle-même varie suivant les temps et les lieux ; mais l'honneur varie bien plus encore. Dans une même société, suivant les conditions, les mœurs, les préjugés, l'honneur n'est pas le même, ici et là. Il y a l'honneur des négociants, l'honneur des bourgeois, l'honneur militaire, l'honneur des hommes, celui des femmes.

L'honneur est un mobile moins noble, moins désintéressé que le sentiment du devoir ou de la dignité. Il est un guide moral moins sûr aussi, car il arrive à l'opinion de se tromper. Mais, par cela même qu'il exige moins de fierté et moins de désintéressement, il a prise sur un plus grand nombre d'âmes ; et si, parfois, il est en contradiction avec la morale, bien plus souvent il est d'accord avec elle. Que deviendrait une société d'où le sentiment de l'honneur serait banni? Comme aussitôt les plus vils instincts, n'étant plus contraints à se cacher, s'y donneraient libre carrière !

Il y a des ambitieux de l'honneur. Ceux-là veulent plus que l'estime des hommes. Il leur faut leur admiration. C'est cette ambition qui fait souvent les héros, comme elle fait les

artistes, les poètes, les orateurs, les hommes d'État. Il y aurait assurément moins d'héroïsme sur la terre si l'héroïsme n'avait jamais de témoins. Ne médisons pas de cette vanité d'être applaudi, de cette passion de la gloire, auxquelles l'humanité doit tant. Mais la plupart des hommes se contentent à meilleur marché. Il leur suffit de ne rien faire qui leur fasse perdre l'estime des hommes. C'est là proprement ce qui, dans la langue courante, s'appelle l'honneur. Son vrai nom serait le respect humain. Le monde a préféré lui donner un plus beau nom, et, pour l'humanité, il est fort heureux que le monde existe, et qu'il impose ses lois.

L'honneur est, à certains égards, moins rigoureux que la vertu. Il permet nombre d'actes que la morale réprouve, car il accepte les préjugés sans examiner ce qu'ils valent. En France, il arrive qu'une femme soit déshonorée pour avoir manqué à la chasteté ; un homme ne l'est pas. Avoir été l'amant d'une femme, même mariée, ne porte guère atteinte à l'honneur mondain ; la déconsidération commence à la séduction d'une jeune fille. Mais l'honneur, à d'autres égards, est plus rigoureux que la vertu. La vertu entre dans des explications ; elle distingue les nuances, elle admet les circonstances atténuantes. L'honneur, au contraire, n'accepte aucune explication, n'examine aucun détail. Il tranche brutalement. Boileau, cet esprit net, l'a bien défini : « une île escarpée et sans bords ». L'honneur est vraiment le triomphe de l'opinion.

C'est par là que l'honneur, en dépit de ses exigences, parfois peu rationnelles, se fait si aisément accepter. Il supprime les cas de conscience, toujours embarrassants, quelquefois si difficiles à résoudre. Il a un code net et formel. Il dit d'une chose ; cela est permis ; et d'une autre : cela est défendu. Si, parfois, il méconnaît l'esprit de la vraie morale, du moins sa lettre est précise. Si cette lettre varie, suivant l'éducation ou le milieu social, dans les mêmes conditions, du moins, elle est fixe. Elle a prévu tous les cas, et ordonné pour chacun d'eux ce qui doit être fait. Elle tient lieu de conscience. L'honneur ressemble par là à la discipline militaire, et il réclame, comme elle, l'obéissance passive.

L'honneur, tel que le monde l'entend, ne se sépare pas du point d'honneur. Là est le débat entre les philosophies ou les

religions et le monde. Les religions et les philosophies voudraient que l'honneur s'attachât seulement aux préceptes de la morale. Le monde répond qu'il a besoin pour se faire obéir du sentiment de l'honneur, et que c'est justement en établissant son autorité dans les petites choses qu'il l'assure dans les plus grandes.

Le monde est plus indulgent aux fautes contre les lois de la morale qu'aux fautes contre les lois de l'honneur. En cela il est logique.

On peut remarquer, pour ce qui est de l'honneur du monde, que les femmes surtout prononcent sur l'honneur des hommes, et les hommes prononcent sur l'honneur des femmes. Ainsi les lois de l'honneur sont faites, des deux côtés, pour ceux auxquels il en coûte le moins de les observer. C'est pour cela peut-être qu'elles sont si rigides.

L'honneur est à l'avant-garde de tout progrès moral mondain. C'est grâce à lui que l'humanité, peu à peu, s'élève en dignité. Quand il s'est fait chez quelques-uns une haute idée de l'honneur, cette idée se propage, et, au bout d'une génération ou deux, se transforme en une règle de conduite obligatoire et qui s'impose à tous. Mais, réciproquement, si le sentiment de l'honneur s'affaiblit chez ceux qui doivent donner l'exemple, et qui ont l'autorité, le niveau moral de l'humanité s'abaisse.

Dans nos sociétés modernes, où la nécessité de défendre sa vie a comme disparu, grâce à l'adoucissement des mœurs et à une police mieux faite, ce qui entretient le plus le courage, c'est l'honneur. Il fait reparaître, de temps en temps, l'obligation d'être brave et de jouer sa vie. Il est ridicule d'aller sur le pré pour les causes qui, le plus souvent, y conduisent : mais ce qui n'est pas ridicule, c'est de mettre quelque chose au-dessus de sa vie. Il faut à un homme, ou un courage qui a fait vingt fois ses preuves, ou une couardise extrême, ou une vertu tellement haute qu'elle semble plus qu'humaine, pour subir sans les laver dans le sang certains affronts, qu'aux yeux du monde le sang seul est capable de laver. Bien peu se trouvent dans l'un de ces trois cas.

C'est un spectacle qui témoigne, à la fois de la faiblesse de l'homme et de sa noblesse, que de voir un poltron s'exposer

à la pointe d'une épée ou à la balle d'un pistolet, plutôt que d'accepter un démenti, quelquefois de la part d'un malhonnête homme ; un joueur, d'ailleurs peu scrupuleux, renoncer à gagner une grosse somme d'argent, plutôt que d'aider la fortune ; un négociant, dont les affaires n'ont pas réussi, et qui n'a rien à se reprocher, se faire sauter la cervelle plutôt que de survivre à la faillite. Tout cela, pourquoi ? Parce qu'ils redoutent, les uns et les autres, le jugement collectif des hommes, que souvent ils méprisent individuellement. Ils mettent dans la balance, d'un côté leurs convoitises et leur vie même ; de l'autre, le jugement des hommes : et, chose étrange ! c'est cette opinion qui, le plus souvent, l'emporte.

L'honneur est, autant que la vertu, capable d'abnégation, de sacrifice, d'héroïsme : pour les effets, il lui est égal ; on peut même se demander s'il n'a pas fait davantage.

L'honneur semble avoir profité, dans la société moderne, de tout ce qu'ont perdu les croyances religieuses. L'homme vertueux par vertu est toujours rare. Le croyant a, pour le diriger, à défaut de l'amour de Dieu, la crainte de sa justice. Quand les croyances religieuses s'affaiblissent, quand, à défaut de la vertu, on n'est retenu, ni par l'attrait des récompenses éternelles, ni par la terreur des châtiments éternels, le frein le plus puissant, c'est les jugements des hommes. Il suffit, pour leur obéir, d'un peu d'amour-propre. Pour rester un homme d'honneur, on reste un honnête homme.

Tel est le premier service que le monde a rendu à la morale. Il lui en rend un second, que, pour ma part, je ne mettrai point au-dessous du premier. Le monde n'est, en morale, d'aucun système ; il défend la nature humaine contre tous les systèmes ; il en maintient l'équilibre. Si la formule n'avait l'air d'un paradoxe, je dirais qu'il sauve la vertu de son plus redoutable ennemi, qui est elle-même.

Le monde, inférieur par tant de côtés aux philosophies et aux religions, leur est, par un point, supérieur : il n'accepte pas que l'on mutile la nature humaine, fût-ce pour la réformer.

Les religions et les philosophies sont toutes exclusives, toutes plus ou moins étroites. Chacune d'elles a procédé d'une formule, qui pouvait être vraie, mais où elle a vu la

vérité absolue. Chacune d'elles est partie en guerre contre tel ou tel vice, qui l'offensait spécialement ; toutes ont voulu infliger à l'humanité, pour son honneur ou son salut, une mutilation. Il n'est pas une religion, sauf peut-être le paganisme hellénique : il n'est pas une philosophie, même celle de Platon, qui n'eût, en somme, amoindri l'humanité, s'il lui eût appartenu de la dominer seule et de la façonner à son gré. C'est le monde qui a tenu tête à toutes les philosophies et à toutes les religions, tour à tour, et il a toujours vaincu. Epicuriens, stoïciens, moines, réformateurs huguenots, si le monde les eût laissé faire, auraient fait de l'univers, ou un lieu de plaisir, ou un Portique sombre, ou un cloître immense, ou une vaste Genève puritaine et glacée. La terre fût devenue un séjour affreux. C'est le monde qui s'est mis en travers de leurs entreprises ; c'est lui qui a sauvé la santé intellectuelle et morale de l'humanité.

Les prédicateurs n'ont pas tort de tonner contre le monde, il est le mortel ennemi de l'ascétisme. Au temps même où toutes les intelligences étaient soumises au dogme chrétien, il a empêché ce dogme de porter tous ses fruits. En dépit des modes passagères, il n'a jamais été ni épicurien, ni stoïcien, ni puritain, ni mystique. Il a toujours mêlé ensemble le mysticisme, le puritanisme, l'épicurisme, le stoïcisme. Il a toujours jugé la vie bonne,. en dépit de ses épreuves. Il a toujours considéré la nature humaine comme bonne, en dépit de ses faiblesses et même de ses vices. Au fond, il a toujours été, il restera toujours païen.

Les théologiens et les philosophes se plaisent à être sévères. Le monde est souriant. A force de réfléchir sur les choses de la terre, philosophes et théologiens en ont trop vu le néant. Ce qu'ils ont le mieux aperçu de la vie, c'est son terme : la mort. Ils ont reconnu que toutes nos joies sont courtes et incertaines; nos félicités fragiles, et que l'homme ne naît le matin que pour mourir le soir. Les uns se sont réfugiés dans l'espérance de la vie immortelle : d'autres ont proclamé que cette espérance même n'est qu'une dernière vanité. Ces tristesses et ces incertitudes de la destinée humaine, le monde ne les ignore pas. Mais, heureusement pour lui, il est un étourdi qui ne veut point penser.

De cette étourderie il a tiré du moins un grand bénéfice : il a gardé la gaieté. Le théologien, qui, au sortir de l'église, voit les villageois danser sur la place, songe avec inquiétude que demain ces fous auront à rendre à la justice céleste un compte sévère d'une vie qui leur était donnée pour leur salut et qu'ils dissipent dans les pompes et les œuvres de Satan. Le grave moraliste qui assiste à un bal est tenté de prendre en pitié ces grands enfants qui tournent en rond. Tel économiste charitable supputera ce qu'avec l'argent dépensé en rafraîchissements, en lumières, en fleurs en étoffes brillantes, en dentelles, en diamants, on eût pu soulager de misères. Le monde laisse prêcher ou réfléchir ces gens moroses. Il aime à danser, et il danse. Il sait que la musique est entraînante, que les femmes sont belles, que ces étoffes, ces dentelles, ce luxe, ces lumières réjouissent les yeux. Il jouit de la vie, il la trouve douce et bonne, et cela lui suffit.

Le monde est frivole, invinciblement frivole. Il est heureux qu'il soit tel. La vie se charge bien assez, par elle-même, de nous rappeler qu'elle a ses tristesses. Sans cette frivolité du monde, tous ces gens graves, théologiens, philosophes, savants, érudits, gens d'affaires, auraient trop vite raison de la joie humaine. On ne s'aborderait plus que pour se répéter : « Frères, il faut mourir ! » pour débattre d'austères problèmes, ou pour discuter des intérêts. Ce qui sauve l'humanité de l'universelle maussaderie, c'est la frivolité. Elle ne réfute pas les sermons des apôtres de la tristesse, mais elle passe, en se bouchant les oreilles.

Elle est très sérieuse au fond, cette frivolité, car ce qu'elle protège envers et contre tous, c'est la nature : c'est la place au soleil de tous ses instincts, qu'en leur rage de perfection morale d'autres voudraient supprimer. Sa devise est : rien de trop. Si parfois elle semble l'oublier; si elle s'élance avec trop d'ardeur vers le plaisir, ne lui en veuillez point. Les puritains et les sages sont là pour corriger ses excès ; et il est bon qu'elle aussi soit là pour corriger les excès des puritains et des sages. Elle défend contre leurs austérités la joie, la liberté, la vie : béni soit le monde avec sa frivolité.

III

LE MONDE ET LE MÉRITE PERSONNEL

Un reproche souvent adressé au monde par les moralistes, c'est d'être un juge médiocre du mérite; de faire plus de cas d'un niais, ou d'un fat, que d'un homme distingué. Ils ont amèrement raillé son manque de discernement, et sous leurs railleries on distingue presque toujours un ressentiment personnel. Ils en ont voulu au monde de ne les avoir pas estimés à leur valeur; et personne, pas même un moraliste, ne rend insuffisamment justice à son propre mérite. S'ils avaient eu moins d'amour-propre, ils auraient été plus équitables. Le grand crime du monde à leur endroit, c'est de n'avoir pas pris la peine de découvrir un mérite qui se cachait, et qui mettait peut-être à se cacher autant d'orgueil que de modestie véritable.

Alcippe est un brillant danseur; Philotas possède une jolie voix; Clitandre fait des frais, se prodigue, bavarde, raconte ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas. Pendant ce temps, Théophraste demeure assis sur sa chaise, ou observe dans son coin. Il est vrai que Clitandre débite beaucoup de sottises; mais il amuse et il divertit. Il est vrai que Philotas est un fat et que le mérite d'Alcippe est dans la solidité de ses jarrets. Mais ils sont utiles l'un et l'autre. Au contraire, les réflexions sensées ou piquantes que fait Théophraste, il les garde pour lui seul. Il peut avoir raison de se préférer à ses voisins, mais lui ne rend aucun service à la société, et le monde est fort excusable de lui préférer Clitandre, Philotas et Alcippe.

Ajouterai-je que les moralistes, qui reprochent si fort au monde de ne pas faire assez de cas du mérite personnel, n'en sont pas toujours eux-mêmes de très bons juges? Ils sont, en général, des lettrés. Ce sont eux qui écrivent. Ce sont leurs opinions, vraies ou fausses, qui, grâce à la forme qu'ils ont su leur donner, survivent et sont ensuite répétées par l'écho.

Ils ont été eux-mêmes façonnés par une certaine éducation, qui est l'éducation littéraire. Cette éducation, sans doute, a son prix inestimable; elle leur a donné le goût des choses de l'esprit, des lettres, des arts, de l'observation morale. Mais cette éducation, qu'on ne s'y trompe pas, leur a souvent imposé aussi de véritables œillères. Elle leur a donné de la vie une idée singulièrement incomplète, et les a amenés à se faire de l'humanité un idéal fort étroit. L'éducation classique, au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, a institué la tradition; et l'Université, de nos jours, la continue. On fait consister le mérite dans la possession de certaines connaissances, dans certaines idées générales, dans certain raffinement du goût. On reconnaît le mérite partout où l'on rencontre ces connaissances et ces qualités; on le refuse là où elles font défaut. On sent quelque chose de cela dans le débat des *Femmes savantes* entre Clitandre et Trissotin, et plus d'un moraliste est, plus ou moins, de la famille des Trissotin.

Le monde juge autrement du mérite, et c'est lui qui a raison contre les lettrés. Il a de l'humanité une vue plus large et plus juste. Il est prêt à voir le mérite partout où un homme est quelqu'un et fait quelque chose. Au siècle où nous vivons, et à Paris encore plus qu'ailleurs, il admet le mérite d'où qu'il vienne, et sous quelque forme qu'il se présente, sans lui demander autre chose que le passeport d'une bonne éducation. Il est la meilleure école où un jeune homme se puisse débarrasser de certains préjugés qu'ont mis en lui le lycée, et, plus encore, peut-être, l'école spéciale où il a passé, au sortir du lycée.

Il y a, n'en déplaise aux lettrés, bien des sortes de mérite personnel. L'humanité a besoin pour avancer ses affaires, et servir utilement la civilisation, d'autre chose encore que de lettrés, de savants et d'artistes. Un grand industriel, un voyageur intrépide, un armateur qui ouvre au commerce national un débouché nouveau, un marchand qui rompt avec la routine, ne sont pas les citoyens les moins utiles. Ils n'exercent peut-être pas sur le monde une action beaucoup moins considérable que celle d'un orateur, ou un homme d'État. Faire simplement une grande fortune dans les affaires, au milieu de la terrible concurrence des sociétés modernes, exige pour le moins autant d'énergie que pour se faire un nom dans l'art ou

la science. Il est besoin de facultés aussi rares pour diriger et faire prospérer un grand établissement industriel, que pour écrire un roman, ou instituer de délicates expériences scientifiques.

Deux puissances ont longtemps opprimé l'esprit en France : la naissance et la fortune. Les moralistes ont été sévères pour l'une et pour l'autre. L'esprit humilié s'est vengé, et, comme il disposait d'une arme redoutable, sa vengeance a été terrible. C'est au hasard que la nature distribue la naissance. C'est au hasard bien souvent qu'elle distribue la richesse; c'est au hasard aussi qu'elle distribue le talent, et ces trois hasards se réunissent assez rarement sur une même tête. La naissance et la richesse ne se trouvent pas toujours où est le talent, ni le talent où sont la naissance et la richesse. De là leur querelle presque aussi vieille que le monde. Sénèque, Montaigne et La Rochefoucauld exceptés, presque tous les moralistes ont été de petites gens et des gens mal rentés. Quelques-uns se sont trouvés assez philosophes pour ne pas se plaindre de leur sort et pour juger, de leur place au parterre, sans aigreur, la comédie humaine. Mais beaucoup ont été d'humeur moins indulgente. Ils en ont voulu à la vie et à l'humanité d'une condition qu'ils jugeaient inférieure à leur mérite. On sent, dans leurs livres, de l'irritation, de l'amertume, parfois de la rancune et du dépit. Quand ils écrivent, ce n'est pas pour fixer ce qu'ils ont observé, c'est aussi pour prendre leur revanche. Ils critiquent sur tout, et dans leur encre il y a du fiel. C'est qu'ils ont souffert, et la souffrance a fait d'eux des révoltés. Je trouve de cette révolte jusque chez l'honnête et modeste La Bruyère, qui passe aux grands leurs hôtels, leurs équipages, leurs chiens et leurs chevaux; mais qui les envie d'avoir, à leur service, des hommes qui les valent, et quelquefois valent plus qu'eux.

Je comprends, dans le passé, les révoltes des moralistes contre le préjugé de la naissance. Dirai-je que cet accent de révolte est un des attraits de leurs livres? Cet accent personnel et douloureux nous émeut. Nous les aimerions moins s'ils avaient été plus résignés. Nés au milieu d'une société aristocratique, ils ont défendu la dignité humaine; ils ont contribué à l'affranchir. Oui, certes, leurs plaintes fières ou leurs satires ont aidé pour une bonne part à l'avènement de la

justice sociale. Mais le temps de cette littérature militante est passé. Cent ans après la Révolution, qui a aboli les privilèges de l'aristocratie, répéter et rééditer les épigrammes de nos arrière-grands-pères contre ceux qui se sont donné seulement la peine de naître, c'est s'acharner à tirer le canon quand la bataille est gagnée. Je voudrais que les moralistes s'épargnassent ce petit ridicule.

La naissance, aujourd'hui, n'est plus à craindre. Il n'y a plus de noblesse en France, bien qu'il s'y trouve toujours des nobles. La naissance ne confère plus ni droits ni privilèges. De ses anciens avantages elle n'a conservé que des titres. Sans doute, ceux qui en ont hérité héritent en même temps, d'ordinaire, de certaines opinions. Ils s'allient et se voient surtout entre eux. Ils forment une petite ville dans la grande ville. Ils sont à part dans la nation. Ils se considèrent comme distincts du commun de l'humanité. Ils regrettent le passé, ce qui est naturel. Ils se flattent de le ressusciter, ce qui est chimérique.

Mais en quoi ces regrets et ces rêves gênent-ils désormais qui que ce soit? Pourquoi s'irriter de ces innocentes manies? Elles adoucissent les derniers jours de ceux qui n'ont plus de longs jours à vivre. Elles les consolent de choses perdues sans retour. C'est être bien ennemi de ses semblables que de leur en vouloir de certaines illusions, qui les consolent. Il faudrait se réjouir qu'elles suffisent à les consoler.

On rencontre parfois, en visitant nos provinces, des villes, importantes jadis, et qui maintenant se survivent. L'herbe y pousse dans les rues; les corbeaux y croassent autour du clocher de la cathédrale; la ville est devenue trop grande pour ses habitants; ceux qui y sont nés la désertent bientôt, pour la plupart. A quelques lieues de là se trouve un ancien bourg qui a grandi, et qui maintenant est devenu une ville florissante, grâce à quelque industrie nouvelle, grâce à une situation meilleure, au croisement de deux ou trois lignes de chemin de fer. Les habitants de la petite ville se lamentent. Au lieu de redoubler d'énergie pour ramener chez eux l'activité des affaires, et, avec elles, la prospérité, ils gémissent, ils accusent le sort, ce qui n'a jamais rien avancé. Voilà tout justement l'image de la noblesse française au XIXe siècle.

Combien y aura-t-il encore de nobles en France dans cent ans, et quel effet fera alors un titre? A Paris, un duc, un prince, un marquis, font encore assez bonne figure. En province, le baron fait encore illusion. Mais c'en est fait des chevaliers ; on n'en voit plus ! La particule a duré et se soutient mieux : mais elle est si aisée à usurper qu'il lui est difficile d'imposer beaucoup.

Si la noblesse eût compris le mouvement qui se faisait dans la société française et eût accepté, au lieu de les combattre, les institutions modernes, elle eût gardé trop d'avantages. Elle avait, outre le prestige de la naissance, l'argent et les situations acquises. Il lui suffisait d'un peu de bonne volonté pour tourner à son profit la Révolution. Combien n'eût-on pas admiré les hommes qui travaillaient, n'étant pas forcés de travailler, et qui acceptaient l'égalité sociale, qu'ils auraient pu contester ! On eût oublié les avantages qu'ils possédaient sur leurs concurrents, pour ne voir que les résultats, qui eussent été tout à leur honneur. La noblesse fût restée presque invincible. Mais les nobles, après avoir essayé vainement de détruire la société nouvelle, l'ont boudée. Ils ont laissé échapper les situations acquises. Les lois sur l'héritage leur ont ôté la richesse; ils n'ont pas su la reconquérir par le travail ; et les alliances n'ont pas suffi à la leur assurer. Ils ont perdu, par degrés, jusqu'au prestige que les mœurs, longtemps encore après la ruine des institutions aristocratiques, attachaient à la naissance. Ils ont laissé la place libre à la démocratie, qui l'a prise. Je comprendrais qu'un noble reprochât à la noblesse de s'être laissé si aisément dépouiller ; qu'il aiguisât, contre elle, les traits les plus acérés de son humeur satirique. Mais, quand je vois s'acharner contre elle des plébéiens, dont elle a si bien fait les affaires, je ne puis m'empêcher de trouver qu'ils sont des ingrats.

Je vois bien ce qui les irrite. Ils se plaignent que les préjugés du passé n'aient pas assez vite et assez complètement disparu. Ils trouvent que la naissance garde encore chez nous certaines faveurs qui n'ont pas besoin d'être appuyées par le mérite. Alcidor espérait, l'autre mois, devenir membre du conseil d'administration d'une importante société financière. On lui a préféré le marquis de Rochefière, qui, à son

avis, ne le vaut pas. On a trouvé que ce nom historique sonnerait mieux qu'un nom roturier aux oreilles des actionnaires, et Alcidor s'en indigne. Il ferait mieux de s'en féliciter. Cette importante société financière n'est pas une affaire très sûre, ni même une affaire très propre. Le marquis n'entendant goutte aux chiffres, approuvera tous les comptes que lui présenteront les hommes de finance qui ont lancé l'affaire. La société finira sur les bancs de la correctionnelle, avec de graves responsabilités pécuniaires pour tous ceux qui y sont engagés. Qui devrait se réjouir? C'est Alcidor. Il n'est pas sûr qu'il n'eût pas été dupe des hommes de Bourse, tout aussi bien que le marquis de Rochefière : il a sauvé son argent et sa réputation. Et, s'il n'aime pas la noblesse, il devrait se réjouir deux fois, car voilà un nom historique compromis, et le marquis entraîne dans son désastre jusqu'à la gloire de ses ancêtres.

Alcandre voulait marier son fils à la fille du grand industriel Chrysogon. Il avait dressé ses plans en conséquence. Mais Acaste, le vicomte, est venu, qui a tout renversé. Acaste est laid, il est sot, il vit mal; mais il est vicomte: il s'est fait voir et il a vaincu. Voilà Alcandre furieux, et qui cite volontiers la Déclaration des droits de l'homme. Ce qu'il ne dit pas, c'est que ces préjugés mêmes, dont il s'indigne, au fond il les partage. C'est qu'il eût donné lui-même sa fille, avec ses quatre cent mille francs de dot, au vicomte Acaste, tout sot et tout laid, tout mal famé qu'il est, si celui-ci l'eût demandée. Alcandre, au lieu de s'indigner, ferait mieux de regarder ce qui va suivre bientôt. L'alliance de Chrysogon tournera mal. Acaste, qui n'a épousé que les écus de sa femme, sera un fort méchant mari, et sa jeune femme se vengera de son indifférence et de ses dédains. Il en sortira, avant deux ans, un bon procès en séparation, tout plein de détails scandaleux, dont les avocats se divertiront, et qui feront la joie du public. Alcandre devrait remercier le ciel que le mariage dont il rêvait ne se soit pas fait. Et, s'il n'aime pas la noblesse, il devrait se réjouir d'un procès qui ne tournera pas à l'honneur d'un de ses membres.

Si un homme, né noble et sans mérite, prétend, de par sa seule naissance, aux postes, humbles ou élevés, de préférence

à un autre homme, j'admets qu'on se scandalise, et, s'il les obtient, qu'on s'indigne. Mais si ce noble, et la chose arrive, se trouve avoir reçu l'intelligence, et y avoir joint l'étude, s'il s'est imposé de s'appliquer, je voudrais qu'on s'abstînt d'en médire, car il ne fait que réclamer sa place au soleil, et ce n'est pas sa faute s'il a trouvé un titre dans son berceau. C'est trop peu de ne pas le jalouser: je voudrais qu'on lui sût quelque gré de ses efforts, car ils sont plus méritoires que ceux d'un autre homme. Et si, même, il a gardé quelques-uns des préjugés parmi lesquels il a été élevé, s'il a conservé quelque vanité de sa naissance, s'il laisse paraître quelque hauteur dans ses relations avec le commun des hommes, je voudrais que cela encore, la démocratie triomphante eût assez d'indulgence et d'équité pour le lui pardonner.

Les moralistes ont été pour l'argent aussi rigoureux, plus rigoureux peut-être encore, que pour la naissance. L'argent, sans doute, est souvent stupide, sottement glorieux, mal élevé, insolent. Il se pavane et s'étale. Il se plaît à éclabousser les passants. Souvent, par sa sottise, il agace. Souvent encore, en s'efforçant d'humilier, il blesse et provoque la révolte. Il me semble pourtant que, pour lui surtout, les moralistes ont presque toujours manqué de justice.

L'argent ne va pas toujours de pair avec le mérite, mais, souvent aussi, il l'accompagne. C'est une supériorité, et qui a son prix, que d'être entendu aux affaires. Parmi les riches, les uns ont hérité d'une fortune; les autres l'ont faite. Les premiers sont souvent plus aimables que les seconds. Ils font de la richesse un usage plus délicat. Ils reconnaissent volontiers d'autres mérites que l'argent. Les moralistes les traitent avec plus d'indulgence que les seconds. Le monde, au contraire, tout en se moquant des travers des parvenus, ne peut s'empêcher de faire d'eux plus de cas, et c'est lui qui est dans le vrai. Ils lui imposent par leur énergie, par l'intelligence dont ils ont fait la preuve.

Entre ces parvenus mêmes, le monde sait distinguer. Si un homme a fait fortune d'un seul coup, il peut n'avoir été qu'un joueur heureux. Si ensuite il s'abstient des aventures, il témoigne ainsi, en même temps que d'une prudence louable, d'une défiance de lui-même qui est un aveu de faiblesse. Mais

si, même devenu riche, il continue à s'exposer, c'est la preuve qu'il poursuit dans la vie autre chose que l'argent, ou aspire du moins à quelque chose de plus que le bien-être. Et si, dans ses diverses entreprises, il continue à réussir, il faudra bien conclure, alors, qu'il l'emporte par quelque côté sur les autres hommes, car on ne gagne à tout coup la partie, disait fort bien l'abbé Galiani, qu'avec des dés pipés.

Quand la démocratie juge l'argent, je voudrais qu'elle n'oubliât point qu'elle n'a pas eu de plus utile allié dans les longues luttes du passé. Le mérite eût vaincu beaucoup plus lentement et plus difficilement s'il eût été seul. Le fermier général, le traitant, le banquier ont presque autant fait pour l'émancipation du genre humain que les philosophes.

Les avantages que donne la naissance ne reposent que sur une convention sociale, et, cette convention détruite, les bénéfices de la naissance disparaissent. Mais il y a deux puissances réelles dans ce monde, l'intelligence et l'argent. Aucune révolution ne les détrônera jamais.

Il est une espèce de mérite qui aide à s'enrichir. Il en est une autre qui y nuit plus qu'elle n'y sert. Mais peut-être aussi est-ce cette espèce de mérite qui console le mieux de n'être pas riche.

Le mérite, au sens où l'entendent les moralistes, reste plus noble que la richesse. Son action est plus haute et va plus loin. Un million ne vaut jamais qu'un million. Mais qui peut mesurer les conséquences d'une découverte, ou calculer la force d'une idée?

La grande supériorité du mérite, c'est qu'il ne blesse point l'équité sociale. Les avantages qu'il procure disparaissent avec celui qui le possède. L'injustice des titres, au contraire, c'est qu'ils se transmettent. La fortune tient l'intermédiaire. Elle se transmet, mais, en se transmettant, elle s'use. L'argent est la chose du monde la plus difficile à conserver. Le petit-fils d'un duc ruiné reste un duc; le petit-fils ruiné d'un millionnaire n'est rien qu'un homme semblable à tous les autres. Je regrette que nos auteurs comiques modernes, qui ont renouvelé contre la ploutocratie les âpres attaques de leurs devanciers contre l'aristocratie, aient oublié cette différence essentielle.

Le monde aime la richesse, et on a tort de le lui reprocher.

Puisque tous ne sauraient être riches, il est bon du moins que quelques-uns le soient. Sans les riches, qui donnerait des fêtes? Sans eux, que deviendraient l'art et peut-être l'industrie, et peut-être la science elle-même? L'humanité la plus misérable et la plus impuissante serait une humanité réduite tout entière au strict nécessaire.

Si un riche est avare, s'il enlève à prix d'or, aux enchères publiques, des merveilles qu'il enferme ensuite, à double tour, pour en jouir seul, et dont il paraît croire que le regard des autres hommes lui déroberait quelque chose, je conçois, Philémon, que vous maudissiez la richesse. Mais si ce riche, au contraire, est accueillant et hospitalier ; s'il orne sa maison, pour les autres, autant que pour lui-même ; s'il a réussi à en faire un petit musée, dont il vous fait les honneurs, vous n'aurez pas le cœur bien placé à moins de lui en être reconnaissant. Votre maison, à vous, est petite, et votre budget modeste. Quand vous avez pourvu au nécessaire, vous savez ce qui vous reste pour le superflu. Vous n'aurez jamais, chez vous, ni vaisselle d'argent, ni cristaux superbes, ni faïences persanes, ni bronzes japonais, ni statuettes de Clodion, ni tableaux de Meissonier ou de Fromentin. Vous ne posséderez jamais un ameublement somptueux et rare. Dans un salon, dont les lustres reflètent leur lumière dans une demi-douzaine de glaces, vous n'assemblerez jamais une quarantaine de femmes, dont quelques-unes sont belles, vêtues de fraîches toilettes qui égayent les yeux par leurs nuances, parmi le scintillement des diamants et la lumière nacrée des perles. Vous aimez pourtant tout cela, Philémon, car vous êtes artiste, et toute élégance vous charme. Eh bien ! tout cela, un heureux de la terre le met à votre disposition. Vous voilà millionnaire, tout le temps que vous passez chez lui. Vous jouissez de tous ces biens qui lui appartiennent, aussi complètement que lui ; plus complètement même que lui, si la nature vous a doué d'un goût plus délicat, d'un sens plus vif de l'art et de la beauté. Vous voyez bien que vous êtes son obligé ! Je ne vous dirai pas : « Supportez, au besoin, le maître de la maison par-dessus le marché. » Il est des maîtres de maison qui gâtent les fêtes les plus magnifiques. aussi bien que les repas les plus exquis. Ceux-là, vous ferez bien de les fuir. Mais vous

en trouverez d'autres qui ne sont ni des arrogants ni des sots : vous en trouverez d'affables ; vous en trouverez qui mériteraient d'être fréquentés, alors même que, chez eux, on ne rencontrerait qu'eux-mêmes. Ne vous réjouirez-vous pas, Philémon, que ceux-là soient riches, par-dessus le marché ?

Quand le mérite se plaint de la richesse, presque toujours, c'est lui qui est dans son tort. Les conditions de la dignité humaine changent avec les temps. Un homme de lettres ou un artiste, au XVIIe siècle, pouvait, sans humiliation, être à M. le prince, à M. le duc. La protection d'un grand seigneur était déjà, pour lui, un brevet de valeur réelle. C'était un honneur encore, au XVIIIe siècle, que la protection d'un fermier général. Aujourd'hui un artiste, un écrivain, un savant, qui se font courtisans d'un grand seigneur ou d'un financier, et acceptent d'être protégés, qui n'exigent point d'être traités en égaux et même avec déférence, se manquent à eux-mêmes d'abord ; il y a du laquais en eux, et, si leur amour-propre est mis à l'épreuve, ils n'ont que ce qu'ils méritent.

On voit parfois des hommes, et d'un réel mérite, pour satisfaire leur vanité, ou pour manger de meilleurs dîners que ceux qu'ils auraient trouvés chez eux, se faire les complaisants de l'opulence ; servir, sans se révolter, de cible à des plaisanteries offensantes, jouer les parasites et les pique-assiette. Il n'y a guère de spectacle plus attristant, ni qui fasse davantage monter le rouge au front.

Tout homme qui fréquente des personnes plus riches que lui doit mettre de son côté la fierté et la susceptibilité. Il doit non seulement avoir attendu les avances, mais se réserver toujours, alors même qu'il y a répondu. C'est sa seule façon de se respecter et d'obliger à ce qu'on le respecte ; mais elle est sûre. Et puisqu'en somme nul ne s'affranchit de l'amour-propre, peut-être est-ce là une de ses satisfactions les plus vives. Vous êtes légitimement fier, Pallas, d'être riche et d'étaler votre richesse, car votre argent est bien à vous, puisque vous l'avez gagné vous-même. Mais combien n'ai-je pas plus lieu d'être fier, moi qui suis pauvre, et que pourtant vous traitez en égal, qui semblez même tenir plus à moi que je ne tiens à vous ?

Si l'argent donnait la politesse, les bonnes manières, la

délicatesse des sentiments à quiconque le gagne, ce ne serait pas trop, pour le louer, de tout ce que la langue renferme d'adjectifs élogieux. Mais quand, par malheur, son éducation a été négligée, on peut la faire, et si l'on y manque, on a tort.

Mondor et Turcaret sont de notre temps, aussi bien que du temps passé. Ils ont toujours besoin de faire sonner leurs gros sacs d'écus. Damon et Ergaste s'en offensent. Pourquoi cela? Ergaste et Damon sont-ils forcés d'aller chez Mondor et chez Turcaret? Ne font-ils pas à ceux-ci plus d'honneur en se montrant dans leurs salons, qu'ils n'en recueillent eux-mêmes de s'y être montrés? Que leur faut-il de plus?

Cléomène étale sa richesse et vous assomme de ses millions. Voulez-vous lui donner une petite leçon? Répondez-lui en ne dissimulant pas votre pauvreté. S'il vante son hôtel, parlez de vos deux petites chambres. S'il célèbre ses chevaux, racontez vos courses à pied. S'il s'étend sur ses chasses magnifiques, dites la besogne que vous faites pour vivre. Montrez-vous, sans ostentation, aussi à votre aise d'être pauvre qu'il est orgueilleux d'être opulent. S'il n'est qu'un peu étourdi de sa fortune, il comprendra et se corrigera. S'il ne comprend pas, laissez-le.

Vous m'avez invité, Chrysidès, à venir passer la soirée dans votre loge de l'Opéra. Une loge superbe, j'en conviens, où l'on tenait dix à l'aise, où l'on était à merveille pour voir et pour entendre. A vrai dire, je n'ai rien entendu. On jouait *Faust* ce jour-là, je ne l'oublierai jamais. Durant l'acte du jardin, les femmes de votre maison causaient à haute voix, se nommaient les personnes présentes et critiquaient leurs robes ou leurs coiffures. Quand le ballet a été fini, vos femmes ont demandé leurs fourrures, et se sont levées. Vous êtes partis, laissant vos invités, libres enfin d'entendre seuls, si le cœur leur en eût dit, le trio de la prison. Auriez-vous fait cela, Chrysidès, si vos invités avaient eu, comme vous, deux cent mille livres de rente? Je conviens qu'ils n'ont point été volés tout à fait. Au lieu de l'opéra, ils ont eu la comédie. Souffrez pourtant que ce soit assez pour eux d'avoir eu celle-là une fois.

On peut le dire, la richesse mal apprise est, de notre temps, à Paris surtout, une exception rare. Il est curieux que le siècle où l'argent semble le plus commander, où la richesse

s'est le plus développée, où il fait le plus cher vivre, et où le bien-être est devenu un souci plus général, soit pourtant celui où un homme auquel l'argent manque soit le plus aisément considéré, sitôt qu'il possède quelque talent, et soit traité par les plus riches, comme un égal. Cela devrait faire réfléchir ceux qui continuent à déclamer contre le culte du veau d'or. Je doute qu'il ait jamais existé un temps ni une société où le mérite, quel qu'il soit, se soit vu mieux accueilli, et ait obtenu justice plus complète.

Le mérite ne se plaint pas seulement d'être opprimé par la naissance et par la fortune; il se plaint encore de l'être par les gens en place. C'est encore en quoi il a tort. Quand la société honore les emplois, c'est elle-même qu'elle défend: elle affermit ainsi l'autorité des institutions qui assurent sa sécurité. Un magistrat, un préfet, un receveur général, un ingénieur en chef, un député ou un sénateur sont quelque chose de plus que de simples individus. Chacun voit d'abord en eux la fonction qu'ils exercent. Il est vrai que la faveur donne les emplois, presque aussi souvent que le mérite. On a vu des conseillers à la cour ou des préfets, des députés, des sénateurs, des ministres même, n'être rien que d'importantes nullités. Il est vrai, aussi, qu'avoir eu du talent à vingt ans, ou à trente, n'est pas toujours une raison pour en garder encore à cinquante; et qu'assez souvent les plus hautes récompenses viennent à un homme, juste au moment où il a cessé de les mériter. Mais on ne saurait demander au monde d'entrer dans ces distinctions délicates. Il prend les gens sur leur titre, et les traite en conséquence. C'est le plus simple et le plus sage.

Le mérite est fier, et en cela il a raison; mais il est ombrageux aussi, et en cela, il a tort. Quand il demande qu'on l'apprécie, il est dans son droit; quand il veut encore qu'on le devine, il abuse. Le monde est trop occupé pour se livrer à ces sortes de recherches.

Vous êtes jeune, Polydamas, et vous voyez, placé à la droite de la maîtresse de la maison, un haut fonctionnaire. Chaque fois qu'il ouvre la bouche, c'est pour laisser échapper une banalité ou une balourdise. Les politesses et les attentions sont pour lui cependant : on l'écoute, on le consulte, on semble recueillir ses paroles comme des oracles. Et

vous, placé au bas bout de la table, vous songez, non sans dépit, qu'à la place de ce personnage vous auriez des choses plus intéressantes à dire, et que vous les diriez mieux. Il est vrai que vous avez du talent. Vous le savez, mais vous le savez encore à peu près seul. Faites vos preuves, Polydamas!

Vous êtes jeune, Doxophile; votre colonel fait cas de vous, et les femmes vous trouvent bonne grâce sous votre uniforme de sous-lieutenant. Vous êtes plein d'ambition, et je vous en loue, car vous avez le droit d'être ambitieux. Vous enragez de voir que tous les honneurs sont pour un vieux général, sur lequel vous avez perdu toute illusion, car vous avez été six mois son aide de camp. Faites vos preuves, Doxophile, et conquérez les étoiles!

Vous êtes jeune, Artémon, et commis principal dans une banque. Vous ne voyez pas sans colère passer devant vous, en vous jetant un sourire protecteur, avec une rapide poignée de main, tel haut baron de la finance. Vous vous êtes comparé à lui. Vous vous sentez plus d'intelligence et plus d'énergie. Il n'a su que continuer, sans l'accroître, une maison qu'il a trouvée toute faite. Vous, vous fonderez la vôtre. Vous savez, d'avance, qu'un jour vous serez riche. Déjà, vous avez choisi l'endroit où vous ferez bâtir votre hôtel. En attendant, c'est le baron qu'on honore, tandis que vous demeurez confondu dans la foule. Faites vos preuves, Artémon, et gagnez vos millions!

Quand une fois le mérite a fait ses preuves, quand il est reconnu, et c'est le seul moyen d'être assuré qu'il existe, le monde lui passe tout, et là est bien la preuve qu'il n'estime rien autant que lui. Il lui fait jusqu'au sacrifice de ce à quoi il attache le plus de prix : son étiquette et ses règles. Au commun des hommes, le monde demande une éducation scrupuleuse, des façons toujours correctes, une observation vigilante du cérémonial imposé, et s'ils y manquent, il ne leur pardonne point. C'est que le monde ne tient pas à eux, sûr qu'il est de les remplacer toujours aisément. Mais les hommes d'un mérite établi, le monde, si exigeant pour les autres, est, pour eux, plein d'indulgence. Il les prend avec leurs travers, leurs incorrections, leurs impolitesses même, et leurs incongruités! Les uns font la cour au monde; aux autres, c'est le monde qui fait la cour.

Patys est un paysan. On cherche toujours, instinctivement, à ses pieds de gros souliers, qu'il appuie sur les pieds de tous ses voisins. La parole de Draster est aussi brutale que son bistouri ; c'est un rustre. S'il s'approche de vous, attendez-vous à quelque malhonnêteté, sans même qu'il y ait mis une intention méchante. Cratès est mal soigné de sa personne, sa cravate va d'un côté, tandis que son gilet tire de l'autre. Le cas de Pausias est pire encore : il est sale, son vêtement est graisseux et ses ongles ne sont pas nets. On a vu tout cela, et il serait difficile de ne pas le voir. Mais Pausias est un savant illustre ; Cratès s'est fait un nom dans les lettres ; Draster est un grand chirurgien ; Patys dirige avec honneur des affaires importantes. Cela suffit. Toute maîtresse de maison est fière de les recevoir. Toute femme, qu'ils vont saluer, s'estime honorée de leurs hommages, et se met en frais pour les retenir.

J'ai vu Théoctiste dans le monde. Il n'a ni le teint clair, ni la taille avantageuse. Il a toujours été gauche et lourd. Il est resté gauche, et, l'âge venant, il s'est encore alourdi. Il n'est ni aimable et empressé auprès des femmes, ni engageant avec les hommes. Sa politesse même, qui est scrupuleuse, a quelque chose d'impertinent. Il subit la conversation et ne la cherche point. Après une journée laborieuse, passée dans l'étude des plus hautes questions de la philosophie et dans le commerce des plus grands esprits de l'humanité, peu de ses contemporains lui paraissent dignes d'être écoutés. S'il a quitté sa maison et mis son habit noir, c'est surtout dans l'espérance d'entendre, ici ou là, un morceau de la belle musique classique qu'il adore, tout en poursuivant, bercé par elle, quelque rêverie intérieure. Il n'aime rien autant, alors, que de s'asseoir un peu à l'écart, sur un canapé ou, mieux encore, dans un large fauteuil. Ses deux grosses mains jointes sur son ventre, l'œil sans regard, les paupières mi-closes, il semble qu'il digère, à moins qu'il ne somnole. Peu d'hommes se mettent moins en peine pour plaire à leurs semblables. Mais avec tout cela, il est Théoctiste : c'est-à-dire l'un des hommes les plus extraordinaires de son siècle ; un des plus admirables écrivains de tous les siècles ; une des huit ou dix intelligences qui aujourd'hui servent le plus utilement l'humanité. C'est assez pour que Théoctiste soit partout recherché et

traité comme un roi, et que, lorsqu'il est allé dans un salon, tous ceux qui s'y trouvaient disent le lendemain, avec une certaine vanité : « Hier, nous avons vu Théoctiste. »

Un fonctionnaire, qui n'était que fonctionnaire, n'est plus rien s'il tombe en disgrâce. Un riche, qui n'était que riche, se cache s'il vient à se ruiner. Un noble, qui n'est que noble, n'est pas estimé de beaucoup. Mais un homme intelligent n'a besoin, pour se faire sa place, ni des emplois, ni de la fortune, ni de la naissance. Son mérite tient à lui, et le suit partout. C'est là l'honneur de l'esprit et celui du monde.

On voit au musée de Madrid un tableau célèbre, le tableau des *Lances*, de Vélasquez. Il représente la reddition de Bréda. On aperçoit dans le lointain la ville qui vient d'être réduite à capituler. A droite, à gauche, au fond, s'étale le panorama uni et verdoyant de la campagne hollandaise. A gauche, au premier plan, le prince d'Orange, suivi de son escorte, vient apporter les clefs de la ville au marquis Spinola, son vainqueur. Cette toile n'est pas seulement un des plus extraordinaires morceaux de peinture qui soient, c'est aussi un merveilleux tableau d'histoire. Le contraste de deux races, l'une du midi, l'autre du nord, la race flamande, tout empâtée et lourde, la race espagnole, tout alerte, toute fine et élégante, y est saisi sur le vif. Tout l'orgueil castillan respire dans cette page. Pour recevoir le vaincu, Spinola a mis pied à terre. Son regard est affable, son geste sans arrogance. Loin de prendre plaisir à humilier les braves gens qu'il a vaincus, il semble faire tout ce qui dépend de lui pour leur adoucir la soumission. A la force, qu'il n'a plus besoin de prouver, il ajoute la magnanimité. Si l'on sent en lui quelque morgue secrète, c'est seulement à je ne sais quoi de délicat et presque de raffiné dans la courtoisie qu'elle se laisse deviner. Je voudrais que le mérite personnel prît modèle sur le marquis Spinola et, maintenant qu'il a définitivement vaincu, qu'il se montrât toujours un vainqueur courtois et généreux.

CHARLES BIGOT.

MADAME CRAVEN

ET

SA CORRESPONDANCE

Il y a des vieillesses qui évoquent les débuts, des couchants qui reflètent l'aube : voilà ce qu'on sentait dans le salon de la rue Barbet-de-Jouy, en répondant à l'étreinte fine et tout de même un peu britannique de cette grande dame française qu'était madame Craven, au milieu de ses meubles florentins, de ses primitifs italiens et flamands, épaves d'un passé de luxe, de bonheur, qui s'achevait dans le labeur et la lutte.

La poudre des années rehaussait le brillant des yeux en accentuant l'arc des sourcils ; le regard très vif et d'abord un peu inquisiteur prenait, quand s'abaissait la paupière, des filtrations pénétrantes et félines, qui démentaient légèrement la cordialité franche du premier accueil.

Rarement il y eut physionomie plus diverse : jamais femme ne se vit moins semblable à elle-même, selon l'instant. La surprenait-on, à son insu, le matin à la messe, dans le fond sombre de quelque chapelle, son teint pâle et ses traits finement découpés lui donnaient l'aspect d'un vieil ivoire Renaissance. C'était un médaillon d'ascète aux contours aiguisés, presque

secs. Si l'on entrait chez elle vers cinq heures, son visage s'éclairait, l'ivoire devenait un albâtre transparent de la lumière intérieure, un sourire encore gai allumait vingt fusées dans les yeux : une question chassait l'autre, et c'était une vie, une animation, un entrain qui de Downing-street au Vatican parcourait l'espace, bondissant des cardinaux à M. Gladstone, du « faubourg » à Kartoum, dans un débordement de nouvelles toujours exactes et d'émotions toujours renaissantes, parce qu'elle avait des amis dans tous les pays, et pour tous les drames historiques du jour un intérêt vivant et passionné. Puis, si l'on annonçait quelqu'une de ses jolies et mondaines nièces, dont la plus grande affaire était la dernière courbe du chignon, aussitôt la politique était lâchée pour le couturier à la mode et pour les *tea gowns* et c'étaient alors d'avisés conseils, qui ne sentaient point les préjugés de vieille femme, et qu'inspirait l'esthétique mondaine la plus entendue et la plus sage !

Elle déplorait l'absence d'intérêt que nous apportons, nous autres Français, aux choses du dehors, tandis que d'autre part le tort de son cosmopolitisme était de l'entraîner, elle, à préférer, peut-être toujours un peu trop, le pays où elle n'était pas et de justifier le mot d'une de ses amies anglaises : « J'aime bien mieux voir Mrs Craven à Paris, où elle est presque aussi anglaise que moi-même ! »

I

Madame Craven est connue dans la littérature par un chef-d'œuvre, et par une série de romans moraux qu'on lit dans les pensionnats de demoiselles, et qui sont illisibles en dehors. Ce chef-d'œuvre, le *Récit d'une sœur*[1], n'est point d'elle, à proprement parler : c'est l'œuvre inconsciente des héros mêmes du récit : c'est un drame d'amour, de sainteté et de mort, formé par les lettres pieusement recueillies des deux héros : son frère,

1. Publié en 1866, chez Didier.

Albert de la Ferronnays et la femme d'Albert, Alexandrine de Mun.

Madame Craven avait soixante ans quand elle publia ce livre, dont le succès, dans le monde qui s'intéresse aux choses de l'âme, fut immense. Elle n'avait pris la plume que pour dresser un monument à ceux qu'elle avait aimés. La ruine étant venue, elle garda la plume pour vivre et écrivit des romans pour l'éducation des jeunes filles. Pendant des années, elle alla construisant des affabulations imaginaires, sans fantaisie et sans psychologie, l'une et l'autre étant également inutiles ou risquées, dans le milieu où circulaient ses livres. S'il ne restait d'elle que ces pâles productions, elle ne laisserait, pour ceux qui n'ont pas eu le privilège de l'aborder personnellement, que le souvenir d'une sorte de Berquin, condamné à parler d'amour, ainsi qu'un prisonnier parle liberté dans sa geôle. Ce fut pourtant une âme forte et passionnée, comme son frère, une âme qui mérite de ne point périr entièrement et qui survivra, si ses amis le veulent, non par ses œuvres publiées, mais par la correspondance où elle se livre telle qu'elle fut. Cette correspondance est très vaste, car madame Craven, Française de naissance, Italienne par l'éducation et les plus heureux souvenirs de sa vie, Anglaise par son mariage, a eu trois patries ; et dans les trois pays, et même ailleurs, elle a eu des correspondants fidèles. Ce sera le devoir de tous ceux qui possèdent la confidence de cette âme, qui ne s'est donnée que dans ses lettres et ne s'est pas laissée deviner dans ses livres, de la communiquer à l'illustre et éloquent orateur qui fut son neveu et qui prépare la publication de sa correspondance. C'est là qu'on peut saisir sur le vif cette personnalité forte, dont la vie intime, plus que l'œuvre publique, fut un admirable exemple de ce que peut produire l'alliance d'un cœur généreux et d'une âme austère, même quand cette alliance, comme il arrive ici, est soumise à la contrainte la plus étroite du dogme.

Pour esquisser un dessin imparfait de cette âme chrétienne, souriante et sévère, qui fut pendant vingt-deux ans le centre et l'inspiration d'un groupe d'hommes éminents et qui, à défaut des passions du cœur qu'elle ne ressentit jamais dans leur fougue, eut au suprême degré la passion des idées, nous n'avons en main qu'une faible partie de cette correspon-

dance. Elle avait deux amies qui furent chères entre toutes, l'une, dans sa jeunesse, Thérèse Filangieri, plus tard duchesse Ravaschiera; l'autre, dans ses dernières années, lady P..., une des dames de la reine d'Angleterre; l'une catholique ardente comme son amie, l'autre protestante et libre penseuse, nourrie de philosophie et de science.

La duchesse Ravaschiera a publié récemment des lettres qu'elle avait reçues de madame Craven et y a joint des lettres que celle-ci avait reçues de Cochin, Montalembert, Lacordaire, et communiquées en copie à son amie. Ces lettres ont paru à Naples, en traduction italienne[1]; mais l'éditrice a eu la bonté de nous communiquer les originaux français, et quand il s'agit de la parole d'un homme comme Lacordaire, on comprend qu'il soit nécessaire d'entendre la voix même et non l'écho, si fidèle qu'il soit. Lady P..., de son côté, a bien voulu nous confier des lettres de madame Craven et nous autoriser à en utiliser une partie.

« J'achevais ma dix-septième année, écrit lady P..., j'entrais dans la maison de Sa Majesté, quand de grandes fêtes furent données à Woburn-Castle, chez le duc de Bedford. Les *abbesses* de nous autres demoiselles, lady Canning et lady Jocelyn, m'apprirent que j'avais été choisie pour les rôles « d'ingénue ». Dans un milieu où les jeunes filles étaient tenues pour trouble-fêtes, l'honneur n'était pas médiocre. C'est en travaillant mes rôles, sous la direction de Mrs Craven, que j'aperçus sous l'enveloppe mondaine de cette femme, une âme forte, réglant et menant sa vie intérieure d'admirable façon. Elle devint mon idéal, et depuis lors, n'est jamais descendue du piédestal où je l'avais placée. »

L'impression retenue par cette enfant donne à mon sens, mieux que tout, cette note religieuse et mondaine si caractéristique de madame Craven que, même à la fin de sa vie, et parmi les pratiques de la piété la plus étroite, on la voit infiniment préoccupée du mouvement élégant. et toute pleine de l'accueil qu'a fait à M. Thiers, président de la République, le faubourg Saint-Germain.

1. *Paolina Craven*, Morano, Naples.

II

Mrs Craven, née Pauline de la Ferronnays, était fille de l'ambassadeur de France à la cour de Russie. M. de la Ferronnays, royaliste ardent, donna sa démission en 1830. « Il fut alors question, écrit Mrs Craven, de quitter l'Italie et de faire nos paquets définitifs : mais mes deux petites sœurs tombèrent malades et nous nous installâmes à Naples. » L'installation consistait en une grande salle démeublée, où les jeunes filles, hantées des nouvelles de la Révolution de Juillet, réglaient d'avance leur vie, en vue des péripéties de l'émigration qu'elles appréhendaient : « Eugénie enseignerait la musique, et moi Pauline j'enseignerais le français aux petits enfants. » Cependant, Eugénie et Pauline se préparaient si bien à leur vie pédagogique, à la villa Acton, qu'entre la valse et la comédie de salon, les sombres prévisions firent bientôt trêve. « Nous glanions à cette époque, ma sœur et moi, les fleurs de nos corsages dans les jardins de la villa Acton, — écrivait-elle longtemps plus tard à son amie Thérèse. — Ce temps m'est resté particulièrement si cher, qu'il ne m'est jamais arrivé depuis de sentir le parfum de ces mêmes fleurs sans être aussitôt transportée dans notre milieu d'alors et sans revivre incontinent toutes ces belles heures passées. »

Lord Craven, qui représentait l'Angleterre auprès du roi de Naples, avait avec lui son fils Auguste, séduisant dameret fort sensible en ce moment aux enchantements de miss Kemble. Le jeune homme, danseur et comédien parfait, à force de jouer à l'amour avec Pauline dans la petite coterie de la Chiaja, finit par l'éprouver en toute vérité pour mademoiselle de la Ferronnays, à la grande joie de son père, fort effrayé de miss Kemble. Les choses se passèrent d'ailleurs si doucement de part et d'autre, que Mrs Craven compta miss Kemble, à travers la vie, parmi ses meilleures amies et que la grande artiste ne venait guère à Paris sans s'arrêter chez les Craven.

L'atavisme était peut-être pour quelque chose dans la défiance de lord Craven pour les femmes de théâtre. Son grand-père avait épousé la margrave d'Anspach devenue veuve, et lord Craven avait dû entendre bien des plaintes sur mademoiselle Clairon, ce trouble-ménage de tous les margraves en général et des margraves de Baireuth et d'Anspach en particulier[1] !

Aussitôt mariés, les époux Craven avaient pris leurs quartiers à Chiatamone, un vrai Trianon napolitain, avec chapelle privée, salle de théâtre et galerie de tableaux. Les toiles de l'école italienne et flamande pendues dans le salon de la rue Barbet-de-Jouy devaient rester jusqu'au bout les témoins de cet Eden disparu. Les choses disent plus qu'elles n'en ont l'air : les vieux cadres trop grands et dédorés, sur des murs trop neufs, faisaient aux visiteurs l'histoire de leurs hôtes ; sans parler du bon Luigi, pour qui la mauvaise fortune n'altéra jamais le prestige de ses *padroni* et qui, dans le modeste appartement, vous ouvrait d'un tel air de majordome que sa foi vous gagnait et qu'en passant d'une petite antichambre au salon, il semblait qu'on eût franchi le nombre solennel de salles qu'un protocole bien réglé met entre un personnage d'importance et son visiteur.

Sous le règne du jeune ménage, Chiatamone était la maison du bon Dieu. La belle Thérèse Filangieri (duchesse Ravaschiera), son mari et leur enfant, la petite Lina, y étaient presque constamment à demeure. La duchesse, toute ployante et toute svelte, avec des yeux de saphir et des cheveux d'ondine ; Pauline, fine et austère comme un camée romain : vrai contraste de sainte Monique et de sainte Claire fait pour tenter le pinceau de leur commun ami, Paul Delaroche. On se les imagine toutes deux dans l'abandon de la causerie, durant ces brûlantes journées napolitaines, réfugiées le long des vérandas ombreuses, où le rire de la petite Lina mettait sa fraîcheur cristalline. Le soir, c'était le feu des girandoles, et l'Europe, de passage en Italie, défilait à Chiatamone, Français, Russes, Anglais, gens d'esprit et grandes dames de tous les climats.

1. Cette alliance d'un Craven avec une duchesse bavaroise est l'origine de la pension que la Bavière faisait à M. Craven et qui fut, lors de leur ruine, le plus clair de leur avoir.

Mais la ruine approchait sans qu'on s'en aperçût : au commencement de 1850, un premier déficit survint après de mauvais placements. Ce furent alors des intermittences de hauts et de bas, suivies d'un dernier et fatal échec, la faillite des « Eaux de Naples ». Il fallut vendre Chiatamone avec toutes ses collections, à un prix dérisoire. Il fallut quitter pour toujours l'Italie adorée, qui était devenue une seconde patrie, et revenir en France.

III

Avant de quitter Naples, Mrs Craven avait assisté au grand drame de l'affranchissement. Ses convictions de catholique, froissées par le caractère antireligieux des chefs du *risorgimento*, avaient été mises à une cruelle épreuve par ses sympathies profondes pour une nation opprimée, à laquelle elle tenait par toutes les fibres de son cœur depuis l'enfance. Son catholicisme se laissa surprendre par l'atmosphère d'enthousiasme qui l'entourait, mais non sans trouble et sans doute. « J'ai chez moi, écrit-elle à son amie, comme hôte forcé, un certain comte Arrivabene, garibaldien tout chaud de sa prison de Gaëte. En qualité de compagnon intime de Garibaldi, il a été aussi correspondant d'un journal anglais. Mille choses que je vois, que je lis, que j'entends, que j'admire aussi me troublent l'âme. Essayez de vous imaginer, ma chère Thérèse, ma situation, assise aux repas entre mon jeune garibaldien qui ne respire qu'Italie libre et mon frère dont les sentiments le poussent juste à l'autre extrémité et à des conclusions toutes réactionnaires. Je suis sur des charbons ardents et, à certaines heures, prise de l'envie folle de fuir loin, loin, loin, surtout quand la question romaine vient sur le tapis! » La question romaine, en effet, n'était-elle pas tout entière dans son cas? Nouvelle Pauline, ce n'était plus comme l'héroïne de Corneille, l'amour et la foi qui se la partageaient, mais la foi et le libéralisme. Troublée d'elle-même et ne sachant que penser en des

circonstances où il lui paraissait qu'elle eût dû trancher, elle consulta le Père Lacordaire.

« La dernière fois, mon père, que j'eus l'honneur de me trouver avec vous, ce fut sous le toit de madame Swetchine dont j'évoque aujourd'hui la sainte mémoire, pour donner un principe à ma lettre. Si la chère femme vivait encore, c'est à elle que je me fusse ouverte et vous eussiez probablement entendu de ses lèvres ce que je viens vous demander directement en faisant appel à votre patience et à votre charité. Je m'ouvrirai pleinement à vous de la douleur que je ressens de vivre aujourd'hui en pleine Italie.

» Dans cette Italie, un moment si coupable et si malheureuse, si folle et si sage, si adulée et si calomniée, et, ce qui est pis, si mal comprise au dehors, le meilleur gouvernement, à mon sens, pour nous catholiques, sera celui où la religion pourra exercer son véritable empire sur les âmes, ce dernier idéal s'accomplissant, à mon sens, infiniment mieux dans les pays libres. Sous des souverains absolus, même quand ils sont religieux comme Ferdinand II, j'ai eu occasion de voir que la religion souffre... La monarchie restaurée en France a certainement produit, sans le vouloir, de très grands dommages: car aussitôt sa chute ce furent de nouvelles persécutions contre le clergé. Pendant la révolution de 48 on ne vit rien de semblable. Dira-t-on que ce fut le hasard qui, pendant dix-huit ans, permit à d'excellentes œuvres de s'épanouir et à d'admirables hommes de se mûrir et de se développer? Si l'on peut conclure au hasard, alors j'en réclame aussi le bénéfice pour l'Italie dans la nouvelle ère de liberté qui s'ouvre devant elle.

» Il vous est presque impossible à vous, mon père, qui vivez dans la sainte communauté de votre ordre, telle que l'entendent la France, la Belgique et l'Angleterre, il vous est impossible de comprendre le navrement que l'on ressent, à voir jeter le froc aux orties par des communautés entières, à la seule apparition des soldats de Garibaldi. Le clergé, parmi lequel vous vivez, est souvent attaqué, mais pour la plupart du temps, il est attaqué calomnieusement, et vous ignorez la douleur de défendre, sans conviction, ce que vous respectez et ce que vous aimez.

» Songez aussi à la douleur, qu'en pareilles circonstances, ressentent les ecclésiastiques honorables, bons, les prêtres dignes de ce nom, lorsqu'ils sont impuissants à réhabiliter ceux d'entre eux qui ont démérité ! Non, je l'avoue, il m'est impossible de croire que jamais le catholicisme sera, ou pourra être aussi lésé par la liberté de l'Italie qu'il l'a été par l'absolutisme. Je vous dirai à ce propos, mon père, ce dont je fus témoin, il y a peu de temps, en compagnie des filles de la charité. J'ai fait de nombreuses visites aux ambulances, où se trouvaient agglomérés des blessés napolitains, garibaldiens, et aussi des soldats piémontais. Un jour je m'approchai d'un jeune garibaldien, à la poitrine transpercée : il me dit qu'il éprouverait un grand bonheur à faire mettre un cierge là (il désignait une image de la Vierge) : vous pensez si je me hâtai de le satisfaire. Le jour suivant, une dame protestante et propagandiste demanda au blessé de faire enlever le cierge ; le blessé me regarda : la dame profita du silence qui suivit pour faire exécuter sa volonté au détriment de celle du blessé. Voilà, je crois, réponse à ceux qui affirment la totale absence de religion dans le nord de l'Italie, car mon pauvre garibaldien était de Milan.

» Peu de jours après, je vis le prêtre qui portait le viatique aux moribonds parcourir les salles débordantes de malades et je fus doucement émue de voir, au passage du Saint-Sacrement, tous ces pauvres blessés se prosterner sous les draps de leurs lits. De ces faits que je vous raconte, mon père, vous pouvez conclure que ces jeunes soldats viennent de toutes les parties de l'Italie, et qu'ainsi, dans leur ardente poursuite d'une amélioration politique et d'une plus grande liberté, toute leur foi religieuse n'a pas sombré. Ce sont les adversaires du mouvement nationaliste italien qui leur prêtent de mauvais sentiments, à eux-mêmes parfaitement inconnus. Je vous le demande, mon père, suis-je née pour rester spectateur insensible de la chute d'un Bourbon? Ou pour souhaiter la déchéance d'un jeune roi qui défend les droits de sa dynastie contre toute l'Italie? Cependant, mon tourment s'augmente de penser que la cause de ce prince se joint à celle qui, à mes yeux, est la plus sacrée de toutes !

» Par tradition, par sentiment, par sympathie, par foi

religieuse, je devrais ne songer qu'à celui dont les droits priment tous les autres. Mais je veux vous l'avouer, la vérité qui s'impose me porte de toutes mes forces vers l'autre côté. Oui, Dieu seul mesure mes tortures et mes conflits, car je me convainc chaque jour davantage qu'un retour par la force armée vers le passé peut seul enrayer un instant le flot, et que ce retour au passé, je l'affirme également, serait le plus grand des malheurs et pour ces provinces et pour l'Église.

» Voici les causes de mes angoisses intimes, mon père, causes qui, mal jugées et incomprises, m'attirent les plus injustes et les plus cruelles réprimandes.

» Lisez dans mon cœur, mon père, et si votre patience peut arriver à la fin de ce volume, dites-moi votre pensée, car votre charité m'a toujours aidée. »

A peu de jours de là, madame Craven recevait du Père Lacordaire l'admirable lettre qu'on va lire[1], testament du libéralisme chrétien que le siècle était trop jeune pour comprendre :

« Madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, sous la date du 2 de ce mois, ne m'est parvenue que ce matin. Je l'ai lue avec un double intérêt, celui de votre personne et celui des choses qui s'y trouvaient traitées. — Vos sentiments sont les miens, sauf sur un point. Jusqu'ici j'étais porté à croire que l'unité de l'Italie n'était pas possible ni désirable, même en réservant au Saint-Père une part convenable du sol italien. Ce que vous me dites, madame, m'inclinerait à penser le contraire (toujours en réservant au Saint-Père ses droits au sol d'Italie). Toutefois, je n'ose prendre à cet égard un parti définitif. Les événements éclaireront tôt ou tard ce qui reste d'obscur dans cette grande question. Ce qui est absolument certain pour moi, c'est le *droit de l'Italie à secouer* le joug de l'étranger, à asseoir sa nationalité, à se donner des institutions civiles et politiques en rapport avec les idées et les mœurs modernes, à devenir enfin, soit unie, soit confédérée, une nation disposant d'elle-

1. Nous la publions d'après le texte original que veut bien nous communiquer la duchesse Ravaschiera.

même au sein de la famille européenne. — Tout cela est pour moi hors de doute, sans nuages, sans embarras, sans regrets. Il est vrai que la situation tranquille du pape souffre présentement de la libération d l'Italie et peut-être souffrira-t-elle assez longtemps. Mais c'est un malheur qui a ses fins dans la politique mystérieuse de la Providence. Souffrir n'est pas mourir et c'est quelquefois expier et s'éclairer. La croix a sauvé le monde. Elle peut sauver Rome. Je présume qu'elle ne recouvrera pas ses domaines, mais qu'elle conservera ou recouvrera son indépendance et sa dignité, c'est là l'important. Que si l'on m'oppose que c'est là une espérance chimérique, je réponds que le droit et la Providence sont au-dessus de tous les événements et savent tôt ou tard les ramener à eux. Un chrétien ne peut pas raisonner comme un athée et par conséquent sa politique a toujours en Dieu un point d'appui, même pour l'invraisemblable et l'inespéré. Reste donc pour moi une seule question douteuse, celle de l'unité ou de la confédération italienne. Je penchais pour la confédération. Vous me faites entrevoir des raisons graves pour l'unité, des raisons tirées des besoins mêmes de la religion, dans la partie méridionale de l'Italie. Dieu en décidera, mais dans tous les cas, vos sentiments ne me paraissent pas devoir vous inquiéter. Ils sont d'une âme chrétienne et libérale, deux choses qui depuis trente-six ans n'ont pas cessé un seul jour d'être la force, la vie, la foi et la consolation de tout mon être.

» Que Montalembert, notre ami commun, ne voie pas dans ce qui se passe en Italie, sauf le mal, un progrès sensible dans ce que nous avons toujours cru le bien de l'Église, cela tient à sa nature passionnée ; ce qui le domine aujourd'hui, c'est la haine du gouvernement français et, moi-même, je suis bien loin de lui être favorable; mais cette haine ne va pas en moi jusqu'à méconnaître ce que son action a pu amener, quelle qu'en fût la cause, de souhaitable pour l'Italie. Dieu se sert de tout, même du despotisme, même de l'égoïsme, et il y a même des choses qu'il ne peut accomplir par des mains tout à fait pures. L'Italie ne pouvait rester ce qu'elle était depuis 1815 ; Rome le pouvait : l'une et l'autre attendaient une main qui les soulevât du lit où les clouait la tyrannie étrangère. Cette main est venue. J'eusse préféré que ce fût la main de Charles X,

de Louis-Philippe, de la République, de la France enfin, vivant sous des lois libérales; mais tous ont rejeté cette tâche, un autre est venu, qu'y puis-je? Me déclarer contre l'Italie parce que ces chaînes tombent mal à propos? Non, assurément. Je laisse à d'autres une passion aussi profonde et j'aime mieux accepter ce que j'estime un « bien », de quelque part qu'il vienne. Voilà, madame, le fond de ma pensée! »

C'était l'esprit des premières années de Pie IX qui inspirait Lacordaire et sa confidente, bien des années après que Pie IX lui-même avait renié cet esprit, qui peut-être revint l'inspirer au dernier instant. Aussi, en 1878, la conduite du pape envers Victor-Emmanuel transporte Mrs Craven. « Je vous appelle et vous cherche, écrit-elle à Thérèse Ravaschiera, pour m'épancher à propos du Saint-Père. Aux larmes que j'ai versées en apprenant la conduite du pape et ses paroles : « Si j'avais pu, je serais allé moi-même donner au » roi les derniers secours ; » en lisant ces mots, j'ai senti à quel point mon cœur est italien. — J'espère beaucoup du roi Humbert pour l'Église et pour la France, et la bénédiction papale est une nouvelle sanction donnée à votre unité. L'unanimité de la manifestation monarchique qui, d'une part à l'autre de l'Italie, a éclaté à la mort de Victor-Emmanuel et a suivi l'avènement au trône de son successeur, fait naître en mon âme des pensées de conciliation qui seront plus réalisables par Humbert que par son prédécesseur. » En cela, hélas! Mrs Craven avait été mauvais prophète et pour le Saint-Père et pour la France.

IV

La ruine était venue. Il avait fallu renoncer à la large vie d'Italie et s'établir en France. C'est vers 1865 qu'un séjour prolongé à la campagne fournit enfin l'occasion à madame Craven d'un long tête-à-tête avec les lettres d'Albert de la Ferronnays et d'Alexandrine. Ce long recueillement avec ces documents

touchants et passionnés ne laissa pas de doutes à la sœur d'Albert sur l'apostolat qui lui incombait. Elle se sentait la mission de révéler au public la merveille de cet amour chrétien, digne des premiers siècles, si généreux, si noble, et vraiment plus fort que la mort. Cette publication n'alla pas sans difficultés du côté des parents d'Alexandrine de Mun, qui craignaient de voir ce drame intime, si pur qu'il fût, livré aux commentaires du public.

Montalembert leva les doutes. Augustin Cochin écrivait à madame Craven en datant des Roches (chez Montalembert) :

« Jours bruyants de vie en train, en route, en jeux, avec de longues promenades au grand pas sur les feuilles sèches qui crient sous le pied, suivies de longues causeries au coin de la haute cheminée, de lectures dans le sanctuaire intime. Que n'êtes vous là! Mais que dis-je, vous y êtes ; au moins une partie de votre manuscrit le *Récit d'une sœur* est sur le pupitre du maître, où l'attendent ses livres favoris, comme des chevaux toujours prêts à le transporter vers les régions qu'il aime. Votre nom est constamment sur les lèvres de la maîtresse du logis, on a parlé de vous avec ce que madame Swetchine appelle « la colère de l'amour ». Je ne prétends pas que la colère soit tout à fait refroidie, mais je garantis que l'amour grandit, persévère et domine. Vous avez été bien défendue, sans que d'ailleurs vous fussiez très fort attaquée. Vous avez là enfin des amis véritables sur qui vous auriez tort de ne plus compter. »

L'opinion de Montalembert décida du sort des lettres d'Albert. Le livre qui, dans la pensée de madame Craven, devait être tiré à quelques exemplaires pour les intimes, aborda le grand public, qui fut saisi. L'Académie suivit, et, dès 1867, le *Récit d'une sœur* était couronné et apprécié par le moins banal des secrétaires perpétuels : « Ce livre, disait Villemain, est le testament du passé qui sera lu par l'avenir ».

Les prix d'académie, les éditions multipliées, les encouragements non équivoques de toute sorte avaient maintenant décidé de la carrière de madame Craven. Après *Fleurange*, elle passait un traité avec *le Correspondant* dont elle devenait

pendant près de vingt ans le romancier attitré. La belle biographie de Lady Georgiana Fullerton, où toute son âme et toute sa foi était intéressées, vint un instant interrompre heureusement cet inépuisable flot d'eau tiède. Elle terminait dignement sa carrière au *Correspondant*, un an avant l'attaque qui la paralysa pour le reste de ses jours, avec la biographie de P. Damiens, le héros et le martyr de la lutte contre la lèpre.

Écrire pour la première fois sur l'amour à soixante ans, c'était peut-être risquer de le peindre un peu bien anémié; mais lorsqu'il s'agit d'un public spécial, auquel il en faut parler en le travestissant, il n'est pas impossible qu'être sexagénaire facilite la tâche étrange au lieu de l'entraver. En ce qui touche madame Craven, il ne faut qu'avoir entrevu son âme, pour savoir que ses romans ne furent pas pour elle une œuvre de choix, mais de nécessité, qu'elle les écrivit non par inspiration, mais par volonté; qu'elle ne satisfit en les écrivant ni un légitime besoin d'expansion imaginative, ni le besoin de donner de « soi-même » qui met la plume à la main des femmes de talent.

Cette période de succès littéraire qui s'ouvrait fut attristée par des deuils, en particulier la perte de son neveu, le jeune Robert de Mun. Robert avait commencé, avec son frère Albert qui les a continuées, — on sait avec quel éclat, — une série d'œuvres pour aider les classes ouvrières, dont l'entourage mondain de ces deux jeunes apôtres ne sentit pas d'abord tout le prix. « Robert, écrit Mrs Craven, n'est pas seulement une perte immense pour ma tendresse, mais encore pour son œuvre. Depuis au delà de dix-sept ans, la tendresse la plus passionnée à la cause des humbles et à la régénération des ouvriers l'anime : le monde a méconnu l'ardeur de ces jeunes apôtres. Mais les hommages rendus à la dépouille de Robert, par des milliers de ses obligés, prouvent que dans notre pauvre France cependant tous les cœurs ne sont ni pervertis ni glacés! »

V

C'est vers 1865 que commença la liaison de Mrs Craven avec lady P... Nous savons déjà dans quelles circonstances se

rencontrèrent ces deux caractères si différents, la catholique convaincue et la protestante émancipée. « Nos tendances littéraires, dit lady P..., n'eurent pas grand'chose à voir dans notre intimité : d'abord, parce que je lisais peu à cette époque ; ensuite, parce que nos goûts différaient : je n'en veux pour preuve que ma passion pour Pascal, dont je ne me suis jamais ouverte à madame Craven, sachant d'avance qu'elle ne l'eût ni partagée ni même comprise. Je ne lui disais pas davantage mon avis sur Bourdaloue, Massillon et autres : mais aussitôt que je venais de lire Herbert Spencer, je lui en disais mon sentiment, à cause de l'impérieux besoin que je sentais de faire modifier mes impressions par les siennes ; d'autre part, je savais que causer avec un esprit tout à fait opposé au sien lui était infiniment moins ardu que causer avec quelqu'un de sa propre opinion qui fût tiède ou à demi convaincu.

» Plus tard, lorsque ses visites à Norman-Tower se répétèrent et nous rendirent intimes, j'admirai sa sérénité, son égalité. La conviction religieuse de Mrs Craven, pour si vive qu'elle fût, ne l'a jamais non plus conduite à se tromper sur mon compte, car cent fois je lui ai fait l'éloge des symboles de la religion catholique, sans qu'elle s'y soit jamais méprise le moindrement, ou qu'elle m'ait crue animée des moindres velléités de conversion.

» Je ne traversais jamais Paris sans aller la voir, et ma dernière visite rue Barbet-de-Jouy, après vingt-cinq ans de relations, eut lieu un mardi de 1890, où je la quittai pour aller à l'ambassade d'Angleterre voir les Lytton. Je la revis encore à Holland-House, où elle me querella gentiment sur mon « gladstonisme ». Ce fut notre dernière rencontre : la paralysie qui vint la frapper me laissa tellement imbue de mon néant devant une telle épreuve, que je n'eus pas la force de la revoir : être seulement le passif témoin de ses souffrances était au-dessus de mes forces ! »

Un trait fera mieux comprendre que tout autre la délicatesse de conscience, plus que religieuse, qui présidait aux relations de ces deux natures si diverses. La fille de lady P... était une de ces âmes si nombreuses dans la haute société intellectuelle d'Angleterre, dont l'anglicanisme ne satisfait pas le cœur et

qui sont nées catholiques. Elle s'ouvrait à Mrs Craven de ses angoisses. Mrs Craven prit peur. Elle écrivit à lady P... : « Betty tient le ritualisme pour un plagiat de la vérité ; je lui ai conseillé de prier beaucoup, et pour le reste je la renvoie à vous. » Quand on songe à l'éclat qu'une telle conversion eût jeté sur son auteur et à l'exaltation triomphante qui eût transporté tout le parti catholique anglais, on ne peut s'empêcher d'admirer la réserve et le renoncement de cette chasseresse d'âmes, s'écartant de peur d'achever une conquête déjà si avancée. Les relations des deux amies se resserrèrent à la suite de séjours prolongés. Leurs dissentiments philosophiques et leur mutuel regret de ne pas s'accorder semblaient ne rendre que plus étroits les liens de leur intimité.

1884 avait amené les fameux décrets : la fermeture des maisons religieuses arrache un cri d'indignation et de douleur à cette libérale qui a cru que la religion n'avait rien à craindre des hommes de liberté :

« Comme je contemplais hier ce que j'appelle « notre » jardin (en réalité le jardin du Sacré-Cœur), par un beau clair de lune d'hiver, je méditais sur le noble séjour que serait cette terre si les hommes n'étaient pas si méchants ! La fermeture de la chapelle de la rue de Sèvres, où tous nous avons reçu tant de réconfort moral, me prouve plus que tout la cruauté et l'injustice humaines. Vous avez bien deviné que j'ai tenu à témoigner en faveur des Pères en me mêlant à la foule et en me faisant expulser avec eux. Il y avait parmi ces hommes des saints, dont deux, entre autres, nous firent l'honneur, à mon mari et à moi, d'être nos amis. Tant de force déployée contre des prêtres, au moment précisément où l'on amnistie les communards, tant de brutalités de la part d'un gouvernement qui ne prend sa source que dans le libéralisme pour tous, tant de contradictions entre le principe et l'action fait penser au mot de Talleyrand : « Je pardonne aux gens » de n'être pas de mon avis, mais je ne leur pardonne pas de » n'être pas du leur. » Après ce que je viens de voir de l'injustice des libéraux, vous ne vous étonnerez pas, ma chère Mary, de me sentir troublée en apprenant que votre seul républicain anglais, Charles Dilke, est appelé au pouvoir ! — Le radica-

lisme n'est, à mes yeux, que le libéralisme devenu fou. Or, parce que les fous sont des hommes on les soigne, mais parce qu'ils sont des fous on s'en gare et c'est une mauvaise manière de remplir cette dernière condition, il me semble, que de leur confier la guidance d'un gouvernement.

» Au surplus, laissons la politique et parlez-moi de Betty, dites-moi si elle s'amuse ; le soleil ne luit jamais plus comme à vingt ans!... »

Ces séjours répétés en Angleterre donnèrent un instant à madame Craven le désir de s'y fixer tout à fait, dans l'espoir d'y trouver un emploi à l'activité de son mari. D'humeur très recueillie et beaucoup plus familier avec l'italien qu'avec le français, M. Craven ne s'était jamais fait entièrement apprécier dans le milieu de sa femme. Elle avait même nombre d'amis qui ne le connaissaient que de vue. Il avait essayé de se faire élire en Angleterre au parlement, mais sa religion et son peu de fortune l'avaient fait échouer. Avec de belles facultés, il menait une existence inutile ; il en souffrait, et elle, plus encore.

Jamais union ne fut plus solide et plus absolue, mais les mariages entre étrangers ont de ces périls, et celui des deux qui est transplanté court le risque de n'être pas compris par la société où sa naissance le fait étranger. Cependant, devant les complications qu'il entraînait, madame Craven renonça à son projet, et bientôt ses visites en Angleterre devinrent plus rares. La vieillesse arrivait, et M. de Falloux avait beau se récrier sur sa « taille de trente ans », les voyages, et surtout les séparations d'avec son mari, commençaient à l'effrayer.

« Je me sens enfin vieillir, ma chère Thérèse, écrit-elle vers 1880 : votre lettre de Pazzuoli, qui m'apporte une bouffée d'Italie, me rend heureuse et triste à la fois, car je sens que je ne la verrai plus. » En 1881, comme ils étaient à Monabri, la maison de la princesse de Wittgenstein en Suisse, une grave atteinte à la santé de M. Craven sonna le premier glas au cœur de sa femme. « Je ne puis plus, après cette première attaque, me dérober à l'imminence du danger : la menace est là, constante, il faut l'envisager ! »

Un attachement solide, fait d'estime et de confiance,

avait lié les époux Craven dans la vie, sans que la passion vînt donner à leur union le caractère propre de « l'amour ». La séparation marqua, mieux que ne l'avait fait l'union, la vraie nature de leurs sentiments, et dans les vibrations mystiques de sa douleur, dans la façon chrétienne dont madame Craven mêla, jusqu'en ses plus vives émotions, la sérénité de son mari, on sent à quel point l'étroit accord de ces deux êtres s'était fondé sur ce qu'il y eut en eux de moins éphémère. La sœur allait repasser par les mêmes épreuves que son frère, quarante ans auparavant, et la parenté des deux âmes allait éclater en traits d'une résignation divine.

« Je n'ai plus un seul battement de cœur, ma bien chère Thérèse, écrit-elle en 1884, qui ne soit d'angoisse et de peur. Mon cher bien-aimé, pourtant, est d'une résignation qui devrait m'apporter le calme et la paix, mais je ne puis dompter ma douleur et je me sens mourir intérieurement, tout en priant pour me soumettre à la volonté de Dieu.

» Faites lire, je vous en prie, ces lignes au cardinal Capecelatro, je désire qu'il sache que les derniers mots que nous avons lus, Auguste et moi, dans son cher livre *Sursüm Corda*, ont été « Bienheureux ceux qui pleurent ! » Priez et faites prier pour nous, parlez d'Auguste à tous ceux qui nous aiment et ne nous ont pas oubliés. »

Cependant l'hiver avait amené une accalmie, et, après le retour de Monabri, l'état aigu s'était un peu atténué. La crainte dominante de M. Craven était de demeurer toujours impotent : le retour des chaleurs et la canicule déterminèrent l'attaque définitive.

« Le 22 août, ma chère Thérèse, fut le jour de la plus grande douleur de ma vie. Malgré toutes les promesses, mon cher malade ne s'était jamais illusionné, il n'avait jamais cru à sa guérison. J'ajouterai même qu'il ne semblait pas la souhaiter et qu'il se préparait tranquillement à sa fin avec une soumission, une joie même et un amour de Dieu que rien ne vous peindrait bien. Pendant ces six semaines il a eu de très sombres jours. C'étaient ceux surtout où la force de sa constitution se faisait sentir, il entrevoyait un avenir possible de vie sans guérison. Il sentait qu'il lui aurait fallu plus de courage pour vivre ainsi que pour mourir, mais il ne murmurait

pas même contre cela, et il acceptait la volonté de Dieu, et les paroles que je lui ai entendu répéter le plus souvent pendant ces longues semaines sont : « Oh ! que Dieu est bon, et que » sa miséricorde est douce et grande ! » Pendant ces jours douloureux, notre vie se passait ainsi : le matin je faisais à genoux, avec lui et près de son lit, mes prières, puis je lui lisais quelques pages de l'*Imitation* ou bien du dernier livre du cardinal Capecelatro. Vers midi, on le transportait de son lit au canapé où il passait la journée, tandis qu'auprès de lui j'écrivais ma « tâche » ou je causais. Vers trois heures, je faisais, à son choix, une lecture de Dante ou de Shakespeare, lecture interrompue le plus souvent par de longs entretiens. Le mouvement religieux moderne l'occupait à ce point que la veille de sa mort il suivit avec intérêt la lecture d'un livre nouveau : *L'ancienne Religion et la Science nouvelle*[1]. Il y était longuement question de Newman et ce lui fut d'une grande consolation.

» J'ai trop de choses dans le cœur, ma Thérèse, j'abrège. Vendredi, après un spasme qui m'avait épouvantée, il sembla s'affaiblir. Redevenant mieux, je lui lus le chapitre de l'*Imitation* sur la « Béatitude éternelle » : son attention était profonde et soutenue. Il voulut que je continuasse la lecture de l'*Imitation*, mais cette fois en italien. Le soir venu, après l'avoir quitté pour la nuit, je revins, comme je faisais toujours, avant qu'il fermât les yeux. Il me dit en anglais de faire avec lui un nouvel acte de contrition, puis m'étreignant la main, dit : « *God bless you, my darling*[2] ! » Oh ! Thérèse ! Thérèse, ce furent les dernières paroles qu'il ait articulées..., les dernières que je devais lui entendre prononcer en ce monde !

» Au milieu de la nuit, Luigi vint m'appeler en toute hâte... Je courus auprès de lui, ses yeux étaient fermés et il semblait avoir perdu connaissance. Il respirait encore rapidement et sans angoisse... Je ne puis rien vous dire des moments qui suivirent. Je priai selon la demande du chapelain, j'appuyai sa chère tête sur mon bras en tenant dans la

1. *Ancient Beliefs and new Science*, livre assez médiocre, très préconisé chez les catholiques anglais, en particulier par le cardinal Manning qui y retrouvait avec plaisir la trace de ses efforts pour concilier une certaine science avec le dogme.

2. « Dieu vous bénisse, ma chérie ! »

mienne sa chère main glacée qui, hélas! ne pouvait plus serrer la mienne. Oh! ma Thérèse, pas un soupir, pas un souffle, pas un mouvement ne vint m'avertir que sa chère âme avait quitté ce monde, je ne le compris qu'en voyant le curé à genoux dire le *De Profundis !*

» Ma pauvre tête s'égare dans un abîme de douleur. Oh! priez! priez pour moi! priez pour lui! »

Le bien à faire et la reconnaissance à montrer aux serviteurs qui, depuis trente-huit ans, l'avaient accompagnée à travers l'infortune, la rattachent à l'action : « Je veux, en mourant, laisser à ma chère Elisa (sa femme de chambre) un volume de méditations religieuses dont la rente lui sera utile; je ne voudrais pas mourir en ingrate. »

En 1890, au sortir de l'office de Pâques, la paralysie la frappa. Ce fut un supplice moral de dix-huit mois. Qu'on s'imagine cette âme toute vive se heurtant aux barreaux de sa cage, la main refusant d'écrire, la langue de parler, tandis que les yeux, rivés sur ceux de son interlocuteur, exprimaient la vie la plus intense et la participation la plus intime à tout ce qui se disait, à elle-même ou autour d'elle! Elle s'évertuait, d'autre part, si généreusement à dissimuler l'agonie intérieure que les témoins en étaient surtout émus par le souvenir. Il fallait que l'âme de la pauvre malade, tressaillant contre sa barrière, fît jaillir de ses lèvres le cri rauque des muets pour qu'à travers la sérénité de ce beau et régulier visage on pût voir ses yeux s'emplir de larmes! C'est surtout en la voyant, à l'heure de cette déroute définitive du corps, déployer tant d'égalité et d'énergie, qu'on put comprendre à quel point la femme qui avait écrit tous les romans qu'on sait s'était peu révélée dans son œuvre.

YETTA BLAZE DE BURY.

MODERNITÉ

DE

« L'AMI DES FEMMES »

Et, se jetant de loin un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté.
A. DE VIGNY.

Depuis un an, nous assistons à Paris à ce que les Allemands appelleraient l'exécution d'un « cycle Dumas ». Le *Fils naturel* et *Monsieur Alphonse* ont été repris à l'Odéon ; le Gymnase, qui donnait récemment la *Question d'argent*, va nous rendre la *Princesse de Bagdad* ; la *Femme de Claude* et la *Dame aux Camélias* ont été repris à la Renaissance ; enfin la Comédie-Française, après le *Demi-Monde* et le *Père Prodigue*, après la *Princesse Georges* et la *Visite de noces*, — sans compter l'*Étrangère*, *Denise* et *Francillon*, qu'elle n'a jamais abandonnées. — vient de remonter l'*Ami des Femmes* avec le plus éclatant succès. Ces pièces, écrites par leur auteur (sauf la *Princesse de Bagdad*, *Denise* et *Francillon* de 1852 à 1876, ont ainsi qu'à leur première apparition, allumé des discussions, suscité des controverses. On a dit : « Comme c'est vrai ! » On a dit aussi : « C'est archi-faux ! » — gloire de contradictions qui est la plus belle où puisse prétendre un moraliste. Mais personne n'a pu dire : « C'est vieux, c'est démodé, ça ne nous intéresse pas. » Or savez-vous que l'*Ami des Femmes*, en particulier, a été pensé et écrit à une époque où les gens de ma génération n'étaient pas nés ? En quel métal inoxydable doit

être coulée une œuvre pour paraître au bout de trente ans agréable ou déplaisante, suivant le goût de chacun, sans que personne la juge usée, ni ternie? Voici tel écrivain qui connut plus récemment le succès : vous lisez, vous écoutez ses œuvres qui datent de quelques années à peine, et vous constatez, non sans surprise, combien c'est puéril, hors des soucis du temps présent, combien *ce n'est rien*... L'observation superficielle de l'auteur avait cru découvrir et noter des signes de l'évolution des mœurs : il ne s'agissait que de modes passagères comme un chapeau ou une chanson : et le propre d'une mode est d'être vieille dès qu'elle est d'hier... Dumas, lui, pensa tellement en avant de ses contemporains que, maintenant encore, la plupart de ses personnages (j'entends les principaux, ceux auxquels il a infusé un peu de son âme) sont en avant de nous : nous sentons qu'ils seront les gens de demain, le terme ultime d'une série dont nous sommes les avant-derniers. Voilà pourquoi nous sommes déjà mieux disposés à les accepter, mieux préparés à les entendre que ne furent nos devanciers. Voilà pourquoi, par exemple, la *Visite de Noces* nous semble une théorie quasi-définitive de l'adultère ; pourquoi le *Fils naturel*, si violemment discuté lors de sa première représentation, est d'emblée compris et applaudi par un public d'aujourd'hui. Voilà le secret du succès que l'*Ami des Femmes* vient de remporter.

Entre toutes, cette dernière comédie offre un excellent exemple de ce qu'on pourrait appeler « l'actualité prématurée » du grand dramaturge. Qu'il est actuel, qu'il est nettement situé dans l'observation moderne, le ménage à trois Leverdet-des Targettes ! Il n'est qu'épisodique dans l'*Ami des Femmes* : nombre d'auteurs nouveaux venus, et non des moindres, trouvèrent dans cet épisode un sujet de pièce, en ajoutant seulement au dialogue quelques audaces déjà démodées. Les pantoufles brodées par madame Leverdet pour des Targettes, en présence de Leverdet ; les sommes alternatifs de l'amant et du mari, l'un avant, l'autre après le dîner ; les conversations du ménage adultère, où l'amant parle de sa sciatique et de ses remèdes, la maîtresse de sa lessive et de ses confitures, c'est exactement le comique du Théâtre-Libre, seulement supérieur. Chantrin, l'homme à la belle barbe, qui s'est

déshabitué de fumer pour ne pas chagriner sa mère, qui parle abondamment et complaisamment dans le néant de ses idées, n'est-ce pas un personnage de Boniface ou de Georges Ancey, peut-être avec une plus exacte mise au point? Quant à Ryons et à Jane de Simerose, les deux pôles de la pièce, ils valent d'être considérés à part et examinés de près. On montrera sans peine, je crois, qu'ils sont une des interprétations les plus neuves, les plus modernes, les plus « en avant » du jeune célibataire moderne ou de la jeune fille moderne... — Jeune fille, Jane de Simerose? N'a-t-elle pas trois ans de mariage au moment où la pièce commence? — C'est vrai, mais une aventure assez romanesque, vous le savez, l'a laissée vierge. Et c'est précisément à l'heure où Ryons la rencontre, dans cet état hybride où elle n'est ni tout à fait intacte, ni tout à fait femme, qu'elle me paraît réunir dans sa petite âme désorientée la plupart des inconséquences sentimentales de la jeune fille moderne, telle que la façonne, en 1895, une éducation en désarroi.



Il existe deux Ryons, ou plutôt deux exemplaires du même Ryons, l'un ne différant de l'autre que parce qu'il est adouci, atténué, comme expurgé. Le célibataire plus curieux des confidences des femmes que de leurs caresses, plus philosophe que libertin, tout de même honnête homme, ami des femmes au point de les définir « des êtres illogiques, subalternes et malfaisants », a deux finalités parfaitement adéquates à sa nature. Ou bien il ne rencontrera à travers la vie que des femmes confirmant par leur caractère et leurs mœurs l'idée générique contenue dans les trois adjectifs ci-dessus, et alors il continuera de « consoler les femmes qui ne sont pas honnêtes et de garantir celles qui le sont »; — ou bien le hasard mettra sur sa route un être neuf, qui l'aimera, qui aura toutes les apparences contraires de l'illogisme et de la malfaisance des autres femmes, et il l'aimera, il l'épousera, converti non pas à la femme, mais à une femme. La première rédaction de l'*Ami des femmes* nous présentait un Ryons qui n'épouse pas; la Comédie, adoptant

le texte de l'édition courante, nous a montré l'autre jour un Ryons qui épouse. Tous deux sont vrais ; mais le second est dans la réalité romanesque, tandis que le premier est dans la réalité probable. — Peut-être y a-t-il, par le monde, une jeune fille de banquier « ravissante... la beauté de Vénus, la sagesse de Minerve, la grâce de Diane, le Pérou dans sa cave et le Pactole dans son jardin[1] » capable de faire revenir un Ryons sur ses résolutions de célibat... et si Ryons la rencontre, il oubliera ses théories et il épousera. Mais d'abord, à bien réfléchir, il n'est pas sûr que cette jeune fille existe; secondement, si elle existe, sa rencontre avec Ryons est, diraient les géomètres, un « point singulier » dans la courbe de cette vie isolée et rebelle, un accident sans généralité, peut-être divertissant et consolant pour le public : le philosophe s'en désintéresse. Voilà pourquoi le Ryons qui n'épouse pas fut la première conception du dramaturge. Mademoiselle Hackendorf avait beau déployer pour lui ses beaux cheveux, ses millions, son esprit, sa touchante bonne grâce, et lui avouer qu'elle l'aimait, — l'ami des femmes lui tirait tout de même sa révérence, et la petite larme qui perlait aux cils de la jeune fille lui suggérait seulement cette réflexion : « Une larme? Ah çà! Est-ce que les femmes vaudraient mieux que nous?... » Après quoi, sans plus de souci, il se remettait instantanément, auprès de Jane de Simerose, à son métier de débrouilleur d'écheveaux...

Le public de 1864 s'indigna : la critique, même la critique supérieure d'un Paul de Saint-Victor, fit cabale commune avec lui. Dumas a résumé lui-même, clairement et énergiquement, les objections dont on assaillit son héros : « De quoi se plaint cet Alceste qui a été l'amant irresponsable de toutes les Célimènes, le membre libre de toutes les cours d'amour?... Quand madame de Simerose se jette dans ses bras, il ne veut pas plus d'elle qu'il ne veut de mademoiselle Hackendorf quand elle lui offre sa main. Ni amant, ni mari? Qui est-il? La vengeance de Fulbert a-t-elle passé sur lui? Le feu de Sodome doit-il l'atteindre? Quelle est sa secte? Quel est son sexe même? Tout cela est

1. Édition de 1864.

trop subtil, trop alambiqué; nous ne nous y reconnaissons pas[1]... » Certes, M. Alexandre Dumas avait de bonnes répliques en réserve, et il le prouve aussitôt; mais allez donc donner toutes les raisons d'une préface, sur le coup de onze heures du soir, à un public assis depuis deux heures à la même place, qui ne veut pas réfléchir une minute, qui veut regarder de la passion en mouvement et va prendre son manteau et son chapeau si vous lui offrez autre chose? L'auteur a donc fait au public la concession de lui laisser croire que l'incident merveilleux s'est accompli, que Ryons a rencontré la jeune fille plus forte que sa théorie, qu'il va l'épouser. Mais dans l'intimité plus secrète des *Notes*, il nous dira: « Moi qui connais M. de Ryons, je suis sûr du contraire... Au dernier moment, après la pièce, quand les quinquets seront éteints, quand tout le monde sera couché, de Ryons trouvera un moyen ingénieux et poli de rester garçon[2]... » D'ailleurs (c'est encore lui qui prend soin de nous en avertir), l'auteur « reste absolument avec le Ryons original, celui qui ne se marie pas, même avec mademoiselle Hackendorf[3]... » Et il n'est pas le seul. Taine a tenu pour le Ryons qui ne se marie pas; Bourget aussi. Voici l'opinion de Graindorge : « Tout cela fait un caractère complet, *parfaitement moderne*, point haïssable, agréable et même supérieur. » Bourget dira, dix ans plus tard : « De Ryons a pu garder son idéal, mais il ne croit pas que cet idéal puisse jamais être habillé par le couturier à la mode, porter les chapeaux et les petits souliers de ses contemporains, ni même s'incarner dans aucune femme, fille de la femme... » Et lui aussi estime que c'est là un type de célibataire très moderne, et que les vérités psychologiques qu'il résume courent seulement le risque de paraître bientôt trop douces. « Les temps ne sont pas bien loin, ajoute-t-il, où l'*Ami des Femmes* sera donné comme un drame optimiste. »

Est-il donc vrai qu'à bien connaître, comme M. de Ryons,

1. *Notes* de l'Édition des Comédiens, VIII.
1. *Notes*, XXVI.
2. *Notes*, XXV.

la femme moderne, un homme moderne, sain d'esprit et de corps, comme lui capable d'abnégation et de dévouement, comme lui doué pourtant de tempérament viril jusqu'au libertinage, estime que le plus sage parti est de ne point être un mari? Profiter de la femme pour le plaisir égoïste de ses propres sens, soit; la diriger, la servir même pour l'autre plaisir égoïste de se prouver à soi-même qu'on lui est supérieur, soit encore. Mais en faire la compagne de ses heures et la participante de ses pensées, halte-là!... Retourne à ton lit, femme, soit que je t'y suive, soit que je t'y ramène pour t'y livrer à ton maître naturel, et rétablir un ordre que ton inconséquence avait troublé... — Doctrine odieuse! direz-vous avec madame Leverdet. Peut-être. Elle vous paraît odieuse ainsi poussée à l'extrême, ainsi réduite à ses linéaments élémentaires: mais lisez attentivement tous les romans (Bourget, Maupassant, etc...) et toutes les pièces (Lemaître, etc...) où la pensée moderne se manifeste avec le plus de lucidité, vous verrez que leur seule conclusion logique est cette même doctrine proclamée par vous odieuse, et dont, cependant, votre intellectualité se nourrit depuis dix ans.

Elle est, en effet, moderne par essence, l'idée que la femme ne peut plus être la « moitié » de l'homme, que les deux sexes deviennent insociables, qu'ils sont de plus en plus condamnés à s'en aller, suivant le mot du poète, « chacun de son côté ». Elle devient à ce point divulguée que la femme commence à entrevoir pour elle un autre état dans la vie que d'être la compagne de l'homme. Elle renchérit sur les solutions extrêmes que lui proposait son compagnon d'autrefois. Elle dit: « Je ne veux plus de ce lit où tu me ramènes; je ne veux plus servir à ton plaisir ou à ta progéniture; je veux être un homme comme toi, marcher seule dans la vie, prendre comme toi mon plaisir à l'endroit et à l'heure par moi choisis, et, pour le reste, être en face de toi comme tu l'es en face des autres hommes, un adversaire pourvu d'armes égales... » Riposte légitime, avouons-le, à l'abstention méprisante de Ryons devenu légion, et n'ayant pas toujours, avec les doctrines du type original, son esprit, sa bravoure et sa figure. Pourtant, si l'antagonisme des sexes, prévu avec une étonnante lucidité trente ans à l'avance par Dumas, exaspéré

aujourd'hui jusqu'à faire redouter le divorce universel et définitif. — si cet antagonisme existe, quelles en furent les causes? C'est un fait moderne, après tout, c'est un accident moderne dans la santé de l'humanité. D'où vient-il? Je comprends bien la révolte de la femme moderne contre ses contempteurs à la façon de Ryons, mais, de cet homme raisonnable et sain, qui donc a fait un contempteur de la femme?

Le moraliste répond : « La Femme ». *Principium et fons mulier.* « Où est la jeune fille, nous dit-il, où est la vierge, où est la femme forte, levée avant l'aurore, que nous a peinte Salomon? Où est la fiancée que Lamartine nous disait de choisir :

> ... éclose
> Parmi les lis de nos vallons.

Le vent a soufflé sur les volcans comme sur les montagnes, il a couché les lis parmi les pierres du chemin. Ceux qui passaient les ont foulés. *Il n'y a plus d'épouses!* »

Et, comme exemple, comme preuve, il nous présente Jane de Simerose.

*
* *

Pas plus que Ryons, Jane de Simerose n'est un être d'exception. Les circonstances seules où elle agit, où elle s'abstient, sont exceptionnelles. Jane de Simerose (j'entends Jane de Simerose à l'heure où elle rencontre M. de Ryons). apparaît comme un exemplaire moyen de la jeune fille moderne, telle que peut la façonner une époque où l'anarchie préside à l'éducation des jeunes filles. Comprenez ici le mot « anarchie » dans son véritable sens ; non pas l'anarchie à violences et à bombes dont on a toujours raison assez vite avec de la police et des gendarmes, mais l'anarchie régulière, systématique, dont la politique nous fournit l'exemple concurrent : c'est-à-dire l'absence de moyens de gouvernement avec la prétention à gouverner et l'étiquette d'un gouvernement.

Tel est, au juste, l'état de l'éducation des jeunes filles, depuis une quinzaine d'années, et surtout depuis les dernières années de cette quinzaine. Contradiction des mœurs avec les principes, c'est l'anarchie dans l'éducation. La voici venue à la période aiguë :

c'est-à-dire que la plupart des jeunes filles modernes sont des Jane de Simerose. — Jane de Simerose n'est pas si dédaignable, penserez-vous... On accepterait volontiers d'être M. de Simerose, à la fin du cinquième acte... — N'oubliez pas qu'au second, si Balbine n'avait à temps sa syncope, Jane de Simerose serait la maîtresse de M. de Montègre ; et qu'au quatrième, si Ryons n'était pas Ryons, elle serait aussi la maîtresse de celui-là... On frémit à penser le personnage qu'elle jouerait au sixième acte, si la pièce avait six actes. Est-ce donc là une femme qu'un honnête homme voulût épouser? Pourtant Jane de Simerose a été élevée correctement, nous dit l'auteur, et au moment où elle entre dans la chambre nuptiale, elle est « innocente et sentimentale ». Une nuit de noces manquée, quelques mois passés à courir le monde sans chaperon, et la voilà détraquée... Elle ne sait plus ce qu'elle veut ; elle est vierge et courtisane à la fois... Tâchons de pénétrer le mystère de cette âme : la vie moderne nous en fournit assez d'exemples.

Une fille naît dans une famille d'honnêtes gens du monde, assez riches pour que la question d'argent ne soit jamais à considérer quand il s'agira de lui imposer un système d'éducation. On choisit une bonne nourrice qui lui fera, de son lait, des muscles et des poumons solides, de belle chair rose : elle grandit, marche, court, joue avec ses petits contemporains de même rang social, fait des pâtés dans le sable des Champs-Élysées ou du parc Monceau ; son oreille s'accoutume à de vagues assonances anglaises et allemandes par la compagnie de salariées étrangères. L'enfant a sept ans, huit ans, dix ans. Suivant le caprice des circonvolutions de son cerveau, le chaos des images extérieures se débrouille pour elle plus ou moins tôt. La voilà fillette. Elle sait qu'il y a des petits garçons et des petites filles ; que, devenus grands, ceux-là épouseront celles-ci; elle a déjà demandé à sa mère : « comment venaient les bébés », et s'est d'ailleurs parfaitement satisfaite de la solution horticole ou angélique que la mère lui a fournie. Tout va bien. Il s'agit de l'éduquer, après l'avoir simplement soignée comme une petite plante ou une petite bête. Comment va-t-on s'y prendre?

Il y a plusieurs systèmes ; mais, si les parents honnêtes, par la tournure diverse de leurs esprits, ne s'accordent pas sur les chemins à prendre, l'accord est à peu près unanime sur le point où il convient d'arriver. Ils élèvent leur fille :

Premièrement, pour la marier :

Secondement, pour qu'elle soit heureuse avec son mari, et, autant que possible, heureuse en lui restant fidèle;

Troisièmement, pour qu'elle ait quelques enfants, de quoi garder à la famille (et au pays : il en est qui s'en soucient) la même importance numérique.

J'ai tâché d'inscrire ces préoccupations dans l'ordre où elles se présentent à l'esprit des parents, — j'entends des meilleurs, de ceux qui ne confient pas au hasard le soin d'élever leur fille et de la rendre heureuse. On soignera donc son physique et on ornera son intellect. Elle sera, comme le dit spontanément Ryons quand on lui offre une jeune fille : « musicienne, parlant anglais, dessinant un peu, chantant agréablement, femme du monde et femme d'intérieur, au choix... » Madame Leverdet enchérit : « Jolie, élégante, riche... et qui vous trouve charmant... » En un mot, les parents feront de leur mieux pour que leur fille, vers dix-huit ans, soit un objet souhaitable, qui ait des chances d'être distingué, primé, acquis parmi la concurrence forcenée des objets analogues.

Et après cela?...

Après cela, on l'expose, on l'offre au choix dans les bals, où elle montre aux célibataires nubiles le plus qu'elle peut de son esprit, de ses talents artistiques et de sa gorge. Les parents, discrètement, se retranchent à l'arrière plan, pour ne pas gêner l'examen. Que l'enfant réussisse à se faire légalement enlever ou qu'elle leur reste pour compte, ils seront convaincus d'avoir agi selon leurs moyens « pour assurer le bonheur de leur fille ».

J'avoue que je trouve ce système d'éducation invraisemblable à force d'illogisme, quelque chose qui désarme la discussion par sa stupidité, comme serait, par exemple, une préparation à l'École polytechnique où l'on enseignerait exclusivement la musique, l'anglais, la prosodie grecque, et pas la

géométrie... Voyons, mère de famille, vous ne me persuaderez pas que, les doigts de Paderewski, au bout des bras blancs d'une épousée, soient capables de façonner un bonheur conjugal? Ou que de lire *Dodo* dans le texte influe le moins du monde sur l'équilibre de la vie à deux? Ou qu'une épouse soit moins gardée des tentations quand elle excelle au pas de quatre? Vous savez mieux que moi, puisque vous êtes femme, puisque vous avez été épouse et mère, qu'une seule chose importe dans la vie et le bonheur d'une femme, savoir: le passage mystérieux de la vie ignorante à la vie consciente du sexe: que, suivant l'une des mille routes choisies, ou trouvée au hasard par elle pour entrer dans cette Chaldée de l'amour, elle sera satisfaite ou inquiète, bien portante ou malade, sage ou dévergondée. L'anglais, la musique, la toilette, les aptitudes de mondaine, de ménagère, c'est l'accessoire... Vous savez bien, sans oser le nommer, ce qui est le principal. Faut-il vous redire l'adage des casuistes, qui s'y connaissent en psychologie féminine, ayant presque tous été confesseurs: *Tota mulier in utero*?

— Fi! monsieur... ce sont là de laides choses à répéter, même en latin. Et puis ce sont des idées d'hommes, et qui font rire les femmes, à part quelques dévergondées. Vous vous méprenez étrangement en imaginant que nous attachons tant d'importance à cette petite chose. Ah! cela nous est bien égal. Nous ne sommes pas pareilles à vous.

Moi, je vous réponds: Je ne vous crois pas. Je ne crois pas la jeune fille qui me dit: « Le danseur m'est fort indifférent, pourvu qu'il danse bien. » Je ne crois pas l'épouse qui me dit: « Depuis longtemps mon mari me laisse tranquille et j'en suis fort aise. » Masques, tout cela! La vérité, c'est que, dans la vie contemporaine, la femme entremêle l'idée de l'amour à tant d'idées adjacentes d'intrigue ou d'intérêt qu'elle même, souvent, ne distingue plus bien ce qu'elle désire, et finit par tout confondre, résolue d'ailleurs à oublier les faiblesses où l'induisit son sexe. Mais pour la jeune fille, hors quelques affreuses petites exceptions, les questions d'intérêt sont encore secondaires. L'instinct héréditaire, point encore altéré, lui dit clairement que le bonheur de sa vie lui viendra d'aimer et d'être aimée. Elle pense à l'amour — ce qui

veut dire, comme l'explique l'auteur de l'*Ami des femmes*[1] — qu'elle est agitée par un « sentiment mêlé de sympathie, de curiosité, d'idéal et d'instincts charnels qui la poussent vers un beau jeune homme robuste et sain. »

Vous, sa mère, pendant qu'elle est échauffée par cette sympathie, travaillée par cette curiosité, ravie par cet idéal ou prosaïquement énervée par ses instincts, — quel secours apportez-vous à l'agitation de ce petit être sorti de vos entrailles? Vous lui enseignez l'anglais et le piano. Bien plus, tout en admettant comme base de l'éducation de votre fille ce postulat : qu'elle ne sait rien, qu'elle ne doit rien savoir des choses de l'amour, — vous la mêlez à une vie où cet amour se promène tranquillement, vêtu à peine, de salon en casino, de théâtre en conférence, de roman en chanson. Vous n'avez pas le courage, gardant votre fille près de vous, de changer le programme de vos après-midi, de vos soirs : elle connaît tous les gens que vous connaissez, dîne auprès de tous vos amis, risque la surprise de tous les spectacles qui ne sont pas notoirement indécents. (Et Dieu sait quelle étrange critique préside au triage de ce qui est indécent et de ce qui ne l'est pas, à Paris!) Elle lit les mêmes romans que vous. Elle sait que madame X..., *que vous recevez*, a un amant. Elle comprend, à vingt ans et parfois plus tôt, que l'adultère n'est plus un crime dans une société qui ne croit plus au mariage. Dans le monde où vous la menez avec vous, sa petite intelligence toujours en éveil devine, derrière la façade lézardée des unions officielles, toute une solide organisation d'unions sympathiques ou intéressées, que ce monde tolère, admet, qu'il protège! Elle s'habitue à l'idée qu'il n'y a pas de morale en amour, qu'il n'y a que des goûts, de la tenue, des convenances.

Comme vous avez admis dans votre programme d'éducation qu'elle a le droit de se divertir avec les hommes, elle perd bien vite la pudeur, j'entends le sentiment violent, presque farouche et presque religieux, qui protège contre les incursions de l'homme le corps et l'esprit de la vierge. On lui a tout dit, croyez-moi, quand vous la mariez. Elle a senti le frôlement du désir impur de tous les mâles à qui vous

1. Préface, p. 12.

avez abandonné ce mystérieux sujet d'entretien toujours interdit entre elle et vous. Savez-vous ce qui s'est passé entre votre fille et ces hommes qui « flirtaient » avec elle, sous votre sourire satisfait? Elle ne vous l'a jamais dit, et jamais elle ne vous le dira, parce que c'est le secret professionnel de la jeune fille moderne, cela, et que la mère en est la première exclue. Mais, si vous voulez vous en suggérer une idée approximative, pesez un peu la moralité des hommes que vous connaissez, et comptez combien il en est, capables de résister à un vilain désir pour des raisons hors de leur commodité ou de leurs intérêts?

— Mais ma fille les aurait bien vite remis à leur place.

— Qu'en savez-vous? Elle a un cœur, elle aussi: elle a des sens qui s'émeuvent, je le veux bien, seulement quand le cœur est pris. — mais qui s'émeuvent. Certes, elle n'a pas, elle, conçu un plan méthodique de libertinage comme cet homme démoniaque qui la poursuit, l'obsède, l'enlace de son désir. Elle rassure sa conscience par de vagues espérances de mariage et de maternité. Mais elle est faible, elle est amoureuse, et elle ne peut confier à personne le péril qu'elle se sent courir...

Alors?...

Alors, c'est terrible... Voilà une enfant livrée absolument au hasard; tout peut arriver dans sa vie, drame ou vaudeville. Le drame, plus fréquent qu'on ne pense, le monde l'ignorera presque toujours. car tous ceux qui y jouèrent un rôle sont intéressés à ce qu'il demeure inconnu. Le vaudeville, c'est le mariage ridicule, l'union coûte que coûte avec un de ces maris de pis-aller destinés à liquider des situations compromises, — ou simplement à continuer à travers la vie, auprès de la jeune femme, le personnage indulgent et niais que tint la mère auprès de la jeune fille. Le certain, c'est que la jeune fille ainsi élevée, est un être désorienté, désorbité, désaxé, prêt à tout le mal comme à tout le bien, absolument soumis aux circonstances. Je prie le lecteur de bien réfléchir avant de protester et de s'indigner : une telle jeune fille moderne, c'est Jane de Simerose *au moment où commence la pièce*... Elle est vierge, mais elle a perdu la pudeur. Le Secret lui a été révélé, non pas à travers les paroles divinement chastes de la

mère, mais par la brutalité accidentelle d'un homme ou d'un événement. Il y a eu indignation et révolte, et fuite, la première fois : mais tout de même l'arbre d'innocence avait reçu le premier coup de cognée. Qui sait suivant quelles mystérieuses lois psychiques, lorsque Jane, solitaire, évoquait les heures troubles de sa nuit de noces, l'instinct de la femme ne trouvait pas où se complaire, ne fût-ce qu'une seconde, à ce qui révoltait la pudeur de l'ange?... Il est bien connu de tous les confesseurs, le péril des examens de conscience sur le sixième commandement!...

Donc la jeune fille a rêvé à l'incident odieux qui a dévirginé sa pudeur : un mot chuchoté à son oreille, à table, par un voisin hardi, certain de l'impunité, devant tout ce monde; — un enlacement suspect, au bal, par un valseur qui l'a ramenée défaillante à sa place : — telle page d'un livre immonde, souvent pris, hélas! dans la bibliothèque de la maison, — telle image explicite exposée aux vitres d'un marchand de gravures : il en est qui achèvent, en un regard, toute une éducation. Nulle femme sincère, je pense, ne me démentira si je lui rappelle la persistance monomaniaque avec laquelle le souvenir d'un tel événement harcèle l'imagination juvénile : nulle femme ne niera le danger de pareilles évocations, même combattues par les révoltes de la volonté.

Soutenue par une autre conscience, l'âme troublée peut, en de tels combats, passer sans avarie de l'innocence à la vertu ; mais seule, que faire?... Et la jeune fille, dans la vie contemporaine, est terriblement seule. Elle se méfie des amies, ou, si elle s'y confie, c'est pire, souvent. Une barrière invisible et infrangible s'est dressée entre elle et sa naturelle confidente, sa vraie amie, la mère. Quelle pitié! Le principe de cette éducation moderne était précisément de faire de la fille une compagne pour la mère! Les mères de la génération actuelle vous disent sincèrement ; « J'ai trop souffert du couvent, de la jeunesse loin de ma famille : je veux que ma fille soit élevée près de moi, qu'elle vive la même vie que moi... » La même vie, oui : une femme, pour tromper son mari, n'en vit pas moins la même vie que lui... La mère moderne, elle, est un mari trompé.

— Vous exagérez. Les choses peut-être se passent ainsi

dans le monde qui confine au demi-monde : parvenus d'hier, rastaquouères fraîchement débarqués, société mâtinée d'artistes et de bohèmes.., Mais nous...

— Vous ? Êtes-vous exclu du monde oisif et jouisseur ? Un principe ferme de religion ou de morale soutient-il vos actes et vos jugements ? Alors, vous avez raison ; vos mœurs sont d'accord avec la théorie chrétienne du mariage, et votre fille sera élevée pour être vraiment une épouse et vraiment une mère. Sinon, elle sera un être hybride, une sorte de monstre moral, la résultante de composantes contradictoires, un masque d'ignorance posé sur le plus bizarre amas de demi-connaissances et d'imaginations folles, quelque chose de pitoyable et de pervers, — le contraire, à coup sûr, de ce que le mari raisonnable demande au mariage.

— Alors, vous voulez que nos filles soient des niaises, qu'elles aillent au mariage comme un agneau à l'abattoir? Vous avez contre vous le moraliste que vous interprétez imprudemment. Si Jane de Simerose *après le mariage*, c'est-à-dire Jane de Simerose, moitié vierge, moitié femme, vous semble pareille à la jeune fille moderne que vous proscrivez, n'oubliez pas que Jane de Simerose, *avant le mariage* est précisément la jeune fille d'autrefois, que vous recommandez. Il ne paraît pas que cette façon d'éducation lui ait réussi.

L'objection est trop naturelle ; c'est celle de toutes les mères un peu faibles quand on les querelle sur le système du « laisser faire ». Il ne faut pas, répliquent-elles, qu'une jeune fille arrive à l'alcôve conjugale dans l'état d'absolue ignorance. Autrement elle s'effare lorsque « là où elle rêvait un dieu rayonnant, elle voit sauter sur l'autel une sorte de bête velue et trépidante, balbutiant des sons rauques, affamée de sa chair, altérée de son sang... Elle pleure, s'échappe, se réfugie dans une chambre; se barricade, se blottit dans un coin, passe la nuit toute tremblante, accroupie sur elle-même, la face sur les genoux, ses bras autour d'elle, cachant et ensevelissant, pour ainsi dire, au fond de son âme, ce corps qu'elle n'eût jamais cru ni capable ni digne d'appeler la lutte qu'il vient de soutenir [1]. »

1. Préface, 13.

Évidemment, une telle nuit de noces inaugure mal la vie à deux. Mais, sérieusement, croyez-vous le cas de M. de Simerose si universel, si fréquent, qu'il faille, pour l'éviter, modifier un système d'éducation qui le comporte *comme accident* ? Consultez l'auteur de *l'Ami des Femmes*. Il vous dira que la mère de Jane fut bien écervelée ou bien imprudente, ayant élevé si chastement sa fille, de la livrer à l'époux sans même le viatique de quelques conseils... D'ordinaire, les mamans sont plus émues que les filles à la veille du sacrifice, et l'appréhension suggérée à la fiancée par les larmes et les confidences de sa mère est plus souvent, je crois, dissipée qu'accrue aux premières caresses de l'époux... L'imaginatif créateur de M. de Simerose vous dira encore que M. de Simerose n'est pas un mari ordinaire ; que l'idée ne vient pas à tous d'entrer ainsi dans la chambre de sa fiancée en tenue de viol, et pressé d'en finir comme si on allait lui arracher sa victime dans cinq minutes ; bien plus souvent l'homme amoureux est à peu près aussi troublé par cette première épreuve que la fiancée elle-même, encore que les raisons de son trouble soient différentes. D'autre part, la plus blanche des colombes, extraite de sa volière conventuelle ou de la cage maternelle juste à point pour se marier, n'en est pas moins, le soir des noces, quelque peu apprivoisée par le temps des fiançailles et, pour innocentes que soient les colombes, l'amour suffit à leur enseigner le baiser. Enfin, si, malgré toutes ces chances d'être évité ou amorti, l'accident de Jane de Simerose échoit tout de même à l'épousée, il n'y a rien de perdu et il faut en rire. « *Si nous étions en pleine réalité* (ce sont les paroles mêmes de M. Dumas), la réconciliation entre le mari et la femme serait obtenue par des moyens bien plus simples. Le prêtre qui a dirigé l'âme de Jane, si elle lui eût soumis ce cas de conscience, eut en souriant ramené cette innocente brebis au bercail, après avoir recommandé au bélier de se faire aussi mouton que possible... La mère de madame de Simerose, si elle eût reçu la confidence de sa fille, l'eût embrassée sur le front et lui eût fait comprendre qu'elle avait tort de se révolter contre un fait naturel et inévitable... Enfin, une des amies de Jane, si Jane lui eût fait le récit de l'événement, eût raccommodé les choses

en riant aux éclats[1]. » Vous voyez que le moraliste lui-même ne juge pas l'aventure bien importante; elle lui a surtout servi à faire intervenir et manœuvrer le personnage qui lui est cher: M. de Ryons.

Ainsi, d'un côté, le péril bien rare, bien peu redoutable d'une mauvaise nuit que d'autres nuits rachètent et réparent, quelques affres dont la victime, plus tard, sera la première à rire; de l'autre, le risque de la vie virginale brisée dans sa fleur, du détraquage sentimental, du mariage en pis aller avec la certitude de l'adultère ou du divorce au bout... tels sont les bilans respectifs des deux éducations qu'une jeune fille moderne est exposée à recevoir. Franchement, quelle mère digne d'être mère hésiterait à choisir? Si elle hésite, je lui conseille une simple expérience pour assurer son choix. Elle élève sa fille pour la marier, n'est-ce pas? Eh bien, qu'elle consulte les candidats au mariage, qu'elle leur pose cette question, un soir, par exemple, après une représentation de l'*Ami des femmes* :

— Répondez sincèrement, monsieur. Je suppose que Jane de Simerose, grâce à l'état nouveau de nos lois, ait divorcé après la fâcheuse nuit, qu'elle soit vacante pour une seconde union. Quelle femme aimeriez-vous mieux épouser, la Jane de Simerose de la veille ou celle du lendemain?

Et tous les célibataires, tous les hommes répondraient sans hésiter : « Nous voulons la Jane ignorante et intacte, quitte à risquer la sotte aventure de M. de Simerose, si nous sommes aussi maladroits que ce mari... Car, à cette nuit manquée d'où elle s'est levée vierge, Jane de Simerose a tout de même perdu quelque chose de sa virginité, peut-être ce qui en est le plus précieux attribut, la pudeur. Dans son jeune cerveau d'innocente demi-déflorée, le chaos des sentiments, des appétits contradictoires a commencé de s'établir, dès la journée du lendemain, et depuis, il n'a fait que s'embrouiller de plus en plus. Observez-la quelque temps après : *il ne s'est rien passé de nouveau dans sa vie*, sinon quelques mois, et la voici capable de s'offrir le même jour à deux hommes dont elle connaît

1, Notes de l'Édition des Comédiens.

l'un à peine et l'autre pas du tout. Elle réunit alors en soi, nous dit l'auteur : « les chastetés de la sainte, les fantaisies de la coquette, les audaces de la courtisane... » Grand bien lui fasse! Nous ne voulons pas courir les risques de ces chastetés, de ces fantaisies, de ces audaces. Un seul homme peut, de cette moitié de vierge, de ce quart d'honnête femme, faire une épouse. C'est M. de Simerose lui-même, et l'auteur l'a bien compris. Les autres se comporteront ou comme M. de Montègre ou M. de Ryons : ils la voudront pour maîtresse ou la laisseront passer, — mais à aucun l'idée ne viendra de l'épouser. »



On voit à quel point cette figure de Jane de Simerose est mise en relief par la dépression des mœurs modernes. Elle est « moderne », aujourd'hui, à un point et d'une façon que l'inventeur n'avait pas prévus. Pour établir le caractère et la situation de son héroïne, M. Dumas a dû imaginer, en 1864, des prémisses vraiment assez rares et extraordinaires : un mari tellement brutal que le premier choc écarte définitivement sa femme, une femme tellement irritable qu'elle ne tentera même pas de se rapprocher de lui, et tellement dépourvue de conseil, dans sa famille, qu'il faudra un étranger de bonne volonté pour lui restituer le bon sens... Le défaut de généralité d'une telle hypothèse est manifeste... Mais, depuis, le temps a changé les mœurs. Il n'est plus besoin d'un concours artificiel d'événements romanesques pour façonner ce type où participent l'ange, la coquette et la courtisane. L'anarchie de l'éducation y suffit, ou, si le mot semble trop gros, la contradiction des principes et des usages en matière d'éducation féminine. Jane de Simerose est devenu légion... et voilà pourquoi s'est multiplié du même coup le personnage ami des femmes, sans plus, c'est-à-dire celui qui les connaît et les dédaigne, arrange sa vie hors de leur concours, non sans se divertir à des incursions dans la leur, et, tout en s'attribuant un droit d'expertise sur toutes les femmes, refuse d'admettre qu'aucune d'elles puisse être jamais *sa* femme.

Ainsi va s'affirmant de jour en jour ce divorce des sexes

prévu — car il a tout prévu, et il y a du prophète dans son cas, — par l'auteur de l'*Ami des femmes*. Il l'annonçait effectivement sur un ton de prophétie : « Donc, ceux qui voient, dit-il, ayant reconnu à des signes évidents ce qui va se passer, se sont regardés d'une certaine manière, et se sont dit tout bas : « Il est temps ! » Alors, ils vous ont laissées (les femmes) descendre gaiement le fleuve de la vie et ils sont remontés silencieusement aux sources du vrai, comme Livingstone aux sources du Nil... » Ce qui veut dire (si je sais bien interpréter les prophètes), que les plus sages d'entre les hommes ont désespéré de la femme, et, renonçant à moraliser l'immoralisable, ont simplement tâché de devenir meilleurs dans la solitude... Cette prophétie était écrite en 1869. Depuis vingt-cinq ans que les hommes sages se sont retirés aux sources du Nil, les femmes n'ont donc eu que la ressource des autres, des hommes qui n'étaient point des sages, pour en faire des maris, des amants ou des amis. On peut prévoir quels éducateurs ces couples ont été, ce que le prophète dirait de la génération qui en est issue, — et quelle pièce il écrirait s'il voulait la traiter en pièce...

Cette pièce-là, lui seul, encore à présent, est capable de l'écrire. Car, vraiment, il est très grand, et personne aujourd'hui n'approche de sa taille. Lorsqu'on fréquente quelque temps son théâtre (comédies, notes, préfaces), on ressent la stupeur du laboureur virgilien déterrant du soc de sa charrue les os de ses pères. *Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris!* Même si la verte force de ce génie se condamne volontairement à l'inaction, moitié par goût de la retraite, moitié par dégoût des mœurs littéraires actuelles, il n'en aura pas moins la gloire d'avoir, un quart de siècle à l'avance, posé les personnages les plus définitifs du jeune homme et de la jeune femme contemporains.

On ne pourra que recueillir ses idées, les répéter en les arrangeant à la mode du jour, c'est-à-dire en les parant d'ornements passagers qui vieilliront plus vite qu'elles.

MARCEL PRÉVOST.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LETTRES DE JEUNESSE[1]

I

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI[2], A CARPINETO

Rome, 10 février 1829.

Mon cher frère,

Il est désormais sûr que le pape Léon XII est mort, cet après-midi, vers les 14 heures[3], des suites d'une très douloureuse maladie. Je vous enverrai par la première occasion des nouvelles plus circonstanciées.

1. Les lettres de Gioacchino Pecci à sa famille sont conservées avec le plus grand soin dans les archives du *palazzo* Pecci, à Carpineto. J'ai dû à la bienveillance du Saint-Père la faveur d'y avoir accès : il m'a été permis de faire un choix dans la longue série des lettres antérieures à son Pontificat, et d'y puiser la matière d'une histoire complète de sa vie. — Les lettres qui suivent, respectueusement traduites, sont datées des années 1829 à 1831 : on se souviendra que le jeune homme à l'esprit vif et curieux qui les écrit est né en 1810 ; il est encore, à cette date, au Collège romain, où il achève ses études. — BOYER D'AGEN.

2. Le quatrième des sept enfants du comte Ludovic Pecci ; dans l'intimité de la famille, il s'appelait *Titta*, comme le futur Léon XIII s'appelait *Nino* (diminutif de Gioacchino). Il vécut de 1802 à 1881, sans guère quitter la maison patrimoniale de Carpineto.

3. Deux heures de l'après-midi.

II

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO

Rome, 20 février 1829.

Mon cher frère,

L'extrême désir que j'avais de vous envoyer très vite la nouvelle, — alors toute fraîche, — de la mort de Léon XII, m'avait déterminé à vous en écrire deux lignes dans une lettre vraiment informe. Et, pour compléter ce chef-d'œuvre, comme le bureau de poste allait fermer dans quelques minutes à peine, j'entrai l'écrire en toute hâte dans la boutique d'un cordonnier. Hier soir, en me rendant à la poste, j'ai reçu une de vos chères réponses dans laquelle vous me faites part de votre grande envie d'apprendre par le menu tout ce qui arrivera de nouveau pendant la vacance du Saint-Siège. Soyez certain, mon cher frère, que je ne manquerai pas de vous écrire souvent dans les circonstances présentes, de vous être ainsi agréable, et de vous témoigner de mon côté l'affection vive que je nourris pour vous. Je ne me plains que d'une chose, c'est que votre réponse me soit si tard parvenue. Si je l'avais reçue plus tôt, j'aurais aussi plus tôt satisfait vos désirs.

Sans autre préambule, je commence donc la série de mes lettres en vous avertissant que je n'y traiterai que de l'élection d'un nouveau pontife romain. Et comme, dans ma dernière lettre, je faisais uniquement allusion à la mort de Léon XII sans vous donner aucun détail, il me semble qu'il ne sera pas inutile que je vous en informe plus complètement, dès les premières lignes.

D'abord, quant au Souverain Pontife, il faut que vous sachiez que sa mort a été, même pour les Romains, très inattendue. De fait, le 2 février courant, à la Sixtine, il tenait sa chapelle accoutumée, dans l'état de santé le plus satisfaisant ; bien plus, tout le monde disait ne l'avoir jamais vu si bien portant. Tout à coup, le 5, un jeudi, vers le soir, il fut pris d'un malaise dont il n'avait jamais souffert. Les médecins appelés jugèrent son état très grave ; le mal empira durant les journées du 6 et du 7 (vendredi et samedi). Le dimanche 8, l'état du malade s'améliora quelque peu, et

la force avec laquelle était supportée la gravité de cette crise laissait espérer que le patient en triompherait. Mais, sur le soir de ce même jour, le mal empira de telle sorte qu'on désespéra presque de sa vie et que le bruit courut que la nuit serait des plus douloureuses. Le lendemain, lundi, toujours en possession de lui-même, Léon XII demanda et reçut le saint viatique avec une dévotion exemplaire et des sentiments qui émurent tous les assistants. Le prélat qui l'assistait, monseigneur Barbolani, s'évanouit en lui administrant l'Extrême Onction, et le Saint-Père lui-même, de ses propres mains, voulut oindre ses paupières. Ensuite, vers le soir, il tomba dans un assoupissement profond, et il passa la nuit assisté de Son Éminence le cardinal Castiglione, à titre de pénitencier, et de monseigneur Saglia, qui ne cessaient de prier et de réciter des oraisons jaculatoires. Enfin survint l'agonie, et, assisté de monseigneur Perugini, sacriste, à quinze heures trois quarts et cinq minutes [1], le mercredi 10, dans une paix sereine, Léon XII rendit son âme au Créateur, après avoir régné six ans, quatre mois et treize jours, dix jours de plus que les pontifes Sixte V et Clément XIV.

J'ai fini cette première lettre. Vous en recevrez d'autres par la poste, car, pour l'instant, ce n'est pas la matière qui me manque. Je vous prie vivement de communiquer toutes ces nouvelles à papa, je suis certain qu'il prendra beaucoup de plaisir à les lire.

En attendant, en toute hâte, vous souhaitant mille divertissements et allégresses sur les montagnes toutes blanches de neige de Carpineto, je me dis...

III

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO.

Rome, 25 février 1829.

Mon cher frère,

Nous voici donc à la seconde lettre. Mais, avant de vous conter ce qui est arrivé après la mort, je ne dois point passer

1. Trois heures cinquante minutes de l'après-midi.

sous silence que le Pontife défunt a fait un testament dans lequel il exprime (ceci est à noter), que sa volonté formelle est qu'après sa mort on ne lui élève aucun monument, contrairement à la coutume. Il veut qu'à la date réglementaire, son corps soit déposé dans la Confession de Saint-Pierre, à côté de la statue de Pie VI, son bienfaiteur, sur la terre nue, sous une simple dalle et avec l'inscription rédigée par lui-même, dans laquelle il dit que : *Ci-gît Léon XII, le moindre des Pontifes*. Cette inscription court Rome ; quand j'en aurai le texte, je ne manquerai pas de vous l'envoyer.

Lorsque le Pape eut rendu le dernier soupir, le camerlingue Galeffi s'employa au cérémonial de circonstance : reconnaissance du cadavre, rupture de l'Anneau du Pêcheur, frappe de monnaie, escorte de la garde suisse ; toutes ces choses, qui sont assez connues, je crois opportun de les omettre. Seulement en tout ceci il faut noter la faveur populaire dont le cardinal Galeffi jouit, à tel point que, sur son passage dans les rues, tout le monde s'incline bien plus profondément qu'on ne faisait devant Léon XII lui-même ; en sorte que, si l'élection se faisait par le peuple, ce cardinal serait certainement Pape.

Mais, revenons à notre sujet. Selon la coutume, après vingt-quatre heures, le corps du Pape fut embaumé et exposé en public le 12, dans la chapelle Sixtine — là même où, dix jours auparavant, il avait assisté à la fête de la Purification. Cependant monseigneur Vincent Conti transportait à Saints-Vincent-et-Athanase les entrailles et le cœur du défunt. Ensuite, le corps fut transféré dans la chapelle du Saint-Sacrement à Saint-Pierre, où il demeura exposé trois jours, devant un concours de foule immense, admise au baisement du pied. Enfin, le soir du dimanche, il fut emmuré à la place où reposaient les cendres de Pie VII.

Il convient maintenant que je vous donne au moins quelque aperçu du grand catafalque, érigé pour les trois derniers jours des novendiales. C'est l'avis commun, autant des gens entendus que du vulgaire lui-même, que jamais on n'avait vu de reposoir plus splendide et plus magnifique, ni en même temps plus simple et plus réussi. Il représentait une pyramide tronquée sur laquelle reposait une belle statue de la Religion, d'après le dessin de la Religion de Canova au tom-

beau de Clément XII. Mais, comme une pyramide toute nue n'aurait pas aidé à l'émotion des spectateurs, l'ensemble fut ensuite ainsi combiné. D'abord, s'élevait du sol un soubassement sobre et carré, sur lequel étaient disposés cinq degrés; sa largeur mesurait quatre-vingt-dix palmes. Au-dessus, se dressait un haut piédestal carré, plus étroit que sa base inférieure, et sur lequel s'appuyait la grande pyramide dont vous pouvez vous imaginer l'aspect, en prenant celle de Caïus Cestius pour type, mais dans les vastes proportions que permet la Basilique vaticane. Ce piédestal carré présentait, du côté de la porte principale et du côté de la Confession de Saint-Pierre, deux grands bas-reliefs: le premier représentait l'ouverture de la porte jubilaire; le second, le Pontife reçu par l'Université de Rome. Sur les deux autres parties latérales figuraient quatre inscriptions, deux pour chacune. Les angles du premier plan servant de base étaient flanqués de quatre entablements circulaires sur lesquels s'élançaient, vraiment grandioses, d'immenses candélabres dorés à sept rangs de cierges, de cierges indéfinis qui, en diverses formes et portés sur des branches de directions variées se terminaient là-haut par une énorme torche lumineuse; le tout concourant à l'un des plus magnifiques coups d'œil dont l'imagination se puisse sentir ravie. Sur chaque façade de la pyramide, aux trois quarts de son faîte, apparaissait un médaillon soutenu par deux anges: sur la principale, on voyait le médaillon de Léon XII en effigie: sur la suivante, ses armes de famille; les armes de la Religion chrétienne apostolique sur la troisième: enfin, sur la quatrième, les clefs et la tiare; pour couronner ces médaillons, de superbes couronnes de fleurs en saillie, qui supportaient encore d'autres cierges. Mais ce qui donnait le plus de relief à tout le monument, c'était une belle urne en albâtre doré, adossée à la façade principale de la pyramide, avec le nom du Pontife inscrit sur elle, et, par-dessus, le manteau, les coussins et la tiare. Cette urne était flanquée de deux statues: la Charité avec les torches, et la Justice avec les balances. Finalement, dans la partie postérieure, au centre d'un grand trophée peint aux armes pontificales, deux Renommées debout pleuraient.

Et voilà en raccourci la description du grand catafalque exécuté sur les dessins de l'architecte Valadier, et de beau-

coup supérieur à celui que le même artiste produisit à la mort de Pie VII. Il faut maintenant que vous suppléiez par votre imagination à l'insuffisance de ma plume, qui n'aura pas su vous peindre ce chef-d'œuvre.

Ainsi passées les novendiales, on s'est mis, l'autre jour, 23 courant, à préparer le Conclave. Mais à présent le temps me manque, et le papier aussi, pour vous en donner des nouvelles. Je dois, d'ailleurs, vous signaler bien des petits faits qui l'ont précédé, entre autres une conjuration tout ourdie qui, grâce au ciel, a été découverte à temps. C'est pourquoi j'ai pensé devoir différer toutes ces nouvelles jusqu'à une prochaine lettre. Ainsi je procéderai en bon ordre, et je n'épuiserai pas en une seule fois tout mon sujet. Cependant, pour terminer le chapitre des funérailles de Léon XII, il faut vous dire que son oraison funèbre a été prononcée, dimanche, dans la Basilique vaticane, par monseigneur Angelo Mai. Un autre discours, sur l'élection du nouveau Souverain Pontife, a été fait par monseigneur Domenico Ista.

IV

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO

Rome, 26 février 1829

Mon cher frère,

... Quelques jours avant que les cardinaux fissent leur entrée solennelle au Conclave, le bruit courut de certaines *loges* ou réunions tenues entre des personnes que le Gouvernement tient pour suspectes. Aussi monseigneur Capelletti, que le Sacré Collège a amplement confirmé dans ses fonctions de gouverneur de Rome, ordonna l'incarcération de bon nombre de ceux qui participaient à ces réunions. Cela est une question de fait, qui n'admet aucun doute. D'autres bruits coururent, mais je ne peux vous donner ces choses pour authentiques : enfin, on prétend que, dans une maison privée et suspecte, on a retrouvé plus de cent vingt poignards, chacun portant un numéro correspondant au numéro des conjurés. Le plan de ceux-ci, selon la version qu'on répand, était d'assaillir les cardinaux à l'ou-

verture du Conclave, et de faire ainsi ce dont ils ne se doutaient guère. Mais, grâce au ciel, *dissipavit Dominus consilia eorum.* La preuve que telle fut leur intention ressort clairement, non seulement des nombreuses arrestations que l'on exécuta, mais encore de l'exhibition qui eut lieu, le jour même du Conclave, de cinq cents gardes civiques environ sous les armes, des nombreuses patrouilles de ligne et des gendarmes, les uns portant leur habit d'ordonnance, les autres vêtus en bourgeois et mêlés à la foule. Pourtant, rien n'est arrivé le 23, jour de l'ouverture solennelle, si ce n'est quelques arrestations insignifiantes. Les cardinaux qui se dirigèrent processionnellement vers le Conclave, furent au nombre de trente-deux. Les cinq autres qui s'y firent transporter à part — est-ce par crainte? — sont : Bernetti, Varo, Guerrieri, Rivarola, Vidoni. Il y eut vraiment un concours immense de monde, pendant la procession qui eut lieu vers les vingt-trois heures.

Voilà trois jours déjà que les cardinaux sont renfermés au Conclave. Qui sera le Pape? Là est le point difficile. Comment deviner? On nomme comme papalisants Castiglioni, Giustiniani et principalement Pacca qui, ajoutent ceux qui peuvent approcher les cardinaux, est arrivé au scrutin d'hier avec beaucoup de voix ; à l'accession, il ne lui en a manqué que deux pour que son élection fût canonique.

Résumons : ici l'on dit généralement que nous aurons bientôt un nouveau Pontife. Je le désire pour le bien de l'Église et pour pouvoir vous annoncer bientôt le *gaudium magnum.*

V

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO

Rome, 7 mars 1829

Mon cher frère,

Cuinam pepercit lingua illa Romana! s'écriait Tertullien, déjà de son temps, contre la langue mordante des Romains. Eh bien! encore de nos jours une semblable exclamation est de mise : et j'espère que vous y aurez cru sans peine, à la lecture des satires que l'on a vu paraître à propos de la mort du

pape Léon XII. Il n'est guère facile de se procurer maintenant ces satires, soit à cause de la rigueur avec laquelle le Gouvernement en poursuit les auteurs, soit en raison de la manière secrète dont elles sont répandues. Mais il en est toujours quelqu'une qui trompe la vigilance du Gouvernement et qui parvient entre les mains de tous.

Relativement au Conclave, on ne peut encore rien savoir de certain, si ce n'est que, chaque jour, c'est un passage continuel de cardinaux qui s'y portent. Avant-hier, ce fut le tour de Ruffo-Scilla. Aujourd'hui, c'est celui de l'archevèque de Milan. Ces jours-ci arriveront certainement les cardinaux français Latil, Croy, Isoard qui sont partis de Paris le 24 février. On dit même que le vicomte de Chateaubriand, ambassadeur de France, a manifesté au Sacré-Collège le désir du roi, son maître, qu'on attendît les cardinaux français avant de procéder à l'élection du Pape. Quoi qu'il en soit, ce matin, les Romains voulaient absolument que le Pape fût élu en la personne du cardinal Gregorio. C'est pour cela qu'une foule compacte s'était portée à Montecavallo. J'y étais allé, moi aussi : mais, au milieu du spectacle, une belle fumée a fait évanouir toutes les espérances.

VI

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO

Rome, 13 mars 1829.

Mon cher frère,

Les choses vont leur train, et je ne trouve rien à noter : comme je vous l'ai déjà écrit, en ce qui regarde le Conclave, tout est obscurité et ténèbres. Chacun voudrait voir élire le cardinal qui lui est le plus cher et de qui il espère le plus de faveurs; d'où il suit que l'on fait autant de papes qu'il y a de cardinaux : rêveries purement imaginaires. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque vérité en ceci, que certains cardinaux se seraient groupés en partis dans le Conclave : mais il est bien difficile que la vérité transpire ou qu'elle ne soit pas mêlée de fausseté manifeste.

Le cardinal Gregorio est, comme on dit, très papable: mais quelques-uns déjà commencent à désespérer de sa cause: c'est du moins le bruit qui court dans Rome. Quoi qu'il en soit, tout le monde ici espère avoir bientôt un pape, et ce sera le cardinal auquel on s'attend le moins.

Hier, sont entrés les cardinaux français Latil, Isoard, et le vieux nonagénaire Tirrao. Encore qu'ils fussent des cardinaux peu connus, sauf Isoard, beaucoup de monde est allé assister à leur entrée en Conclave. Avant-hier est arrivé le cardinal de La Fare. Lundi, mardi et mercredi, a eu lieu la réception des ambassadeurs d'Autriche, de France et des Pays-Bas: ils sont venus en grand équipage au Conclave, pour y présenter leurs lettres de créance.

Sauf ces menus faits, rien à noter. On dit bien que le cardinal Bertazzoli, en recevant l'ambassadeur d'Autriche, lui aurait affirmé que l'élection était déjà très avancée: on ajoute que les cardinaux Macchi et Odescalchi ne reçoivent plus personne, pas même les cardinaux en Conclave; enfin, que plusieurs conclavistes auraient été chassés, parce qu'ils rapportaient les choses qui s'y traitent. Mais je vous donne toutes ces choses plutôt comme des bruits que comme des certitudes.

Nous avons d'excellents prédicateurs de carême, parmi lesquels il faut citer le très célèbre Vincenzo Scarpi dont l'éloquence attire un auditoire immense. Si vous étiez à Rome, vous l'entendriez avec plaisir.

VII

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO.

Rome 20 mars 1829.

Mon cher frère,

J'ai lu avec infiniment de plaisir votre lettre pleine de si charmantes expressions, que rien ne pouvait m'être plus agréable. Ainsi, mes nouvelles vous intéressent. Mais je vous en enverrai désormais plus rarement, non par mauvaise volonté, mais seulement pour ne pas me répéter en une matière si peu

abondante. En vérité. il n'y a plus rien de nouveau ici, à Rome, si ce n'est des bruits en l'air et des conjectures sans aucun fondement sérieux. Parmi ces bruits, les moins arbitraires sont les suivants :

Au Conclave, on ne tient plus pour Pacca. Gregorio est grandement papable, bon nombre de cardinaux lui donnent leurs voix et ne font d'accession pour aucun autre. — Beaucoup d'engagements en faveur du parti de Castiglioni qu'appuient Albani et les siens. — Les cardinaux Cristaldi et Capellari continuent à gagner des voix. — Enfin le cardinal Tirrao aurait déclaré au Sacré-Collège que l'élection du cardinal Gregorio ne serait pas acceptée par le roi de Naples. On ne saurait ajouter foi à tous ces on-dit; et si je voulais continuer à recueillir tous les bruits répandus parmi le populaire, je n'en finirais plus. Les uns prétendent que le pape sera élu dans quelques jours; les autres, dans quelques mois; il en est même qui parlent d'une année et plus. Tel soutient que les cardinaux sont en perpétuel litige ; tel autre, qu'ils s'accordent parfaitement; et tout le monde dit son mot, comme il arrive en pareille circonstance. Quant à vous, tenez pour certain que, sitôt que j'aurai une nouvelle ayant le moindre fondement, je vous la communiquerai par le plus prompt courrier. Là-dessus, soyez tranquille et comptez sur moi.

VIII

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO.

Rome, 2 avril 1829.

Mon cher frère,

Voici enfin, Dieu merci, le nouveau Pontife, le nouvel Évêque de Rome! C'est, comme vous le savez depuis quelques jours déjà, l'Éminentissime Francesco Saverio Castiglioni, de Cengali, âgé d'environ soixante-huit ans. Voilà qu'enfin est déchiré le voile qui cachait l'avenir, qui inquiétait et divisait les esprits. Voilà donc résolu le difficile problème de l'élection d'un pape. Et nous voici enfin sous le régime d'un autre Pie à peine séparé du précédent par l'espace d'un lustre.

Jamais personne n'aurait cru que le mardi 31 mars verrait s'accomplir un tel événement. Le dimanche 29, commença à tomber une pluie incessante, qui continua tout le lundi suivant. Le mardi, cette pluie augmenta à tel point que les rues n'étaient plus que des lacs. Rien de surprenant que le Tibre ait presque débordé. Comment voulez-vous que, par un tel temps, on s'attendît à un pape. Le pape n'en fut pas moins créé : vers les dix-neuf heures, le château Saint-Ange en donna la nouvelle, à coups de canon réitérés ; et, sous cette pluie diluvienne, une grande foule accourut à Montecavallo pour la proclamation qu'y fit le cardinal Albani, premier diacre, assisté de quatre autres cardinaux. Nous accourûmes, nous aussi, mais nous avions entendu trop tard le canon, et, quand nous arrivâmes à Montecavallo, la proclamation était faite depuis déjà cinq minutes.

Le nouveau Pape ne se rendit pas le jour même à la Basilique vaticane, contrairement à la coutume ; mais il attendit la matinée d'hier pour s'y porter en grande pompe et solennité. Selon l'antique usage, il était en carrosse, en compagnie des cardinaux della Somaglia et Galeffi ; et le peuple applaudissait avec enthousiasme, pendant qu'il passait dans les rues. Arrivé à Saint-Pierre, il fut porté sur la *sedia gestatoria* à la chapelle du Saint-Sacrement. Ensuite, il monta au maître-autel devant la Confession de Saint-Pierre où, s'asseyant, il admit tous les cardinaux au baisement du pied et du genou que termina une double accolade et un baiser sur le visage. Et puis, il voulut s'en retourner à Montecavallo en reprenant les mêmes rues par où il était venu à Saint-Pierre. C'est là-haut qu'il habite et que peut-être il demeurera. Le crucifère qui précédait le Pape et qui montait une mule blanche, était... devinez qui ? le professeur de mathématiques qui m'a donné des répétitions, Don Bizarri de Baliano, un grand ami de Castiglioni.

Il ne faut pas vous laisser ignorer que le nouveau Pontife, reconnaissant de ce qu'Albani a fait pour son élection, l'a nommé son secrétaire d'État en excluant du même coup Bernetti qui sera peut-être envoyé comme légat à Bologne, à la place du même Albani. Le cardinal Gregorio, qui a touché la papauté de si près, est nommé Grand Pénitencier et évêque

de Tusculum où siégeait précédemment Castiglioni. Le camérier secret Bartholoni a été confirmé dans son poste ; Gazzoli aura pour successeur, dit-on, un ami de notre famille, le chanoine Belli.

Ainsi vont les choses, mon cher Titta. Maintenant, je voudrais savoir quelle impression cette élection a faite sur votre esprit et sur celui de papa, qui rêvait d'avoir pour pape le cardinal Gregorio. Je serais curieux de l'apprendre. Ici, à dire vrai, comme ce fut toujours la coutume, le flot du populaire ondoie en deux sens : ce Pape plaît aux uns, déplaît aux autres. Les politiques se contristent, doutant toujours d'une bonne organisation dans l'État temporel ; et les savants exaltent la science de ce Pape et son grand savoir. Le peuple, toujours insensé et inconstant, s'applaudit et se flatte d'un bien que jamais peut-être il n'aura. En général cependant, le Pape plaît. Il a le cou de travers et semble danser quand il marche.

Il me semble avoir entendu dire, jadis, que ce Castiglioni, étant vicaire général sous monseigneur Devoti, évêque d'Anagni, était descendu chez nous, à Carpineto. Si l'on en était certain, ce serait une occasion favorable pour inscrire sur les murs de notre maison un si heureux événement. Écrivez-moi si la chose est vraie ; car papa en aura certainement gardé le souvenir. A-t-il toujours la manie des nouvelles ? Dans ce cas, je vous prie de lui communiquer sans retard ces petites histoires.

IX

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO

Rome, 4 juin 1829.

Mon cher frère,

La dernière fois que je vous ai écrit, je vous disais, si j'en ai bon souvenir, que je vous enverrais mes lettres par la poste ; et vous voyez que je suis fidèle à ma promesse. Je vais vous rapporter, selon le désir que vous m'en avez exprimé, ce qui s'est passé de plus important durant la prise de possession du Pape, il y a déjà près de quinze jours ; mais je

serai bref, puisque peu de détails méritent d'en être rapportés, à vous surtout qui avez assisté à l'intronisation de Léon XII, de regrettée mémoire.

Le 24 mai de l'année 1814 ayant été le jour mémorable où Pie VII retourna à Rome, il a plu à Sa Sainteté Pie VIII de fixer à l'anniversaire de ce jour sa prise de possession solennelle. De sa résidence du Vatican, le soir précédent, il se transporta au palais du Quirinal, où il passa la nuit. A neuf heures du soir, de ce même Quirinal, commença à sortir le train de gala. Divers drapeaux militaires ouvraient le cortège et se dirigeaient vers les Quatre-Fontaines par la rue qui conduit à la Basilique libérienne et au Latran. Plusieurs piqueurs précédaient le carrosse où se trouvaient le fourrier et le chevalier major. Suivaient à cheval les camériers de cape et d'épée et les monsignori camériers d'honneur, en vêtements violets. Venaient ensuite le capitaine Pfyffer entouré de la garde suisse ; puis M. le gouverneur Capelletti, sur un cheval magnifiquement harnaché ; et puis. le crucifère Michel Materassi, également à cheval. Immédiatement après, arrivait Sa Sainteté avec le doyen et le sous-doyen des cardinaux, dans un superbe carrosse qui n'avait encore jamais servi et que traînaient six chevaux caparaçonnés magnifiquement. A ses côtés, marchait le corps de la garde noble, commandé par Altieri et par Barberini. Suivait un autre carrosse à six chevaux, où avaient pris place MM. del Drago, de Simone, Altieri et Barbolani. Dans un troisième carrosse se trouvaient MM. Giovanni Soglia, Perugini, Belli, maître de chambres, et Leonetti, caudataire. Après les carrosses venaient, par groupes séparés, trois détachements : le premier, celui de la garde civique ; un autre, des carabiniers ; et le troisième, des dragons. Enfin, les carrosses des cardinaux Somaglia et Pacca, du majordome. du gouverneur, du maître de chambre, tous accompagnés de serviteurs en habits de gala, étaient suivis par un peloton de dragons qui fermait la marche.

On arriva ainsi à Saint-Jean-de-Latran, au milieu d'un peuple en foule, applaudissant le Souverain Pontife. Arrivé devant la place, le Pape reçut fidélité et obéissance du sénateur-président, qui sortit d'un magnifique pavillon édifié en face du triclinium du Latran. Son obédience pro-

noncée en un discours assez bref, le Pape lui répondit de son carrosse ouvert : *Fidelitatem et obedientiam a te etiam populi romani nomine exhibitam acceptamus, in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.* Alors le chapitre vint au-devant de lui, et, descendant du carrosse, il s'avança sous le portique, puis dans l'église, où s'accomplit le cérémonial d'usage, que je n'ai pas à vous décrire et que vous n'avez pas besoin d'entendre. Enfin, la cérémonie achevée, le Pape est retourné au Quirinal par les mêmes rues et accompagné du même noble cortège; les palefreniers, qui l'entouraient, portaient en main des torches allumées. Du Quirinal, ce même soir, il revint au Vatican en tenue de campagne.

Ainsi eut lieu la prise de possession. Cependant, en ce jour de commune allégresse, s'est commis au centre de Rome un crime horrible, exécrable. Vous en aurez déjà entendu parler, et je n'ai pas besoin de vous le raconter. Vous connaissez ce forfait commis, en plein Campo di Fiori, dans une rixe : un cordonnier a tué à coups de couteau un jeune homme d'à peu près vingt ans et son frère, un jeune abbé de quatorze ans environ, qui, mortellement blessé, est mort deux jours après. On n'a encore pu retrouver l'assassin....

Je finis cette lettre, écrite à la hâte, en vous priant de m'écrire souvent et de vous souvenir de moi.

X

AU COMTE LUDOVIC PECCI, A CARPINETO

Rome, 11 août 1830.

Monsieur et bien cher père,

Je puis enfin vous écrire deux lignes, ce que je n'ai pu faire depuis longtemps, par suite des multiples travaux qui me contraignent au silence.

Je ne pense pas que vous connaissiez encore à Carpineto les derniers désordres et les bouleversements qui viennent d'avoir lieu en France. Il ne vous déplaira pas, assurément, que je vous expose en quelques mots les bruits encore vagues, mais certainement fondés, qui circulent dans Rome. Il faut

que vous sachiez que, le 25 juillet, le roi, par une ordonnance royale, avait dissous la Chambre des députés nouvellement réélue. Non content de ce coup, il supprima encore dans le royaume la liberté de la presse, et enfin publia divers autres décrets qui, tous, tendaient manifestement à irriter le parti libéral, qui était en majorité. Il faut rapporter à ces ordonnances l'origine des nombreux soulèvements populaires qui se sont manifestés sur divers points du royaume. Mais le plus tragique a été celui dont Paris a été le théâtre. Les hôtels des ministres y ont été assaillis, entre autres celui de M. de Polignac. Devant les Tuileries s'est engagé un fier combat, entre les insurgés appartenant au peuple et la garde des carabiniers et des Suisses. On dit que le nombre des morts et des blessés s'élève à quinze mille à peu près. Le peuple français est en pleine *révolution*. On a incendié les casernes des soldats fidèles au roi, et celui-ci, ajoute-t-on, a dû se retirer à Saint-Cloud avec sa garde. D'autres bruits circulent qu'il est inutile de rapporter, parce que leur authenticité est de nulle valeur. On n'a reçu encore à Rome aucune nouvelle positivement officielle; au contraire, le Gouvernement a prohibé la distribution des derniers journaux français. De là vient qu'on ne peut rien préciser, et qu'on ne peut démêler le vrai du faux avant quelques jours encore, où l'on connaîtra toutes les choses en détail. On dit que notre bon Pie VIII a aussitôt pleuré et qu'il pleure encore à chaque instant sur les malheurs de la France.

XI

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO.

Rome, 14 décembre 1830.

Mon cher frère,

« Je l'aimais. C'est pourquoi je l'accompagne dans le royaume des vivants; et je ne l'y abandonnerai pas avant qu'à force de larmes et de prières il ne soit établi sur la montagne du Seigneur où ses mérites l'appellent, où perpétuelle est la vie, loin

des corruptions, des contagions, des gémissements, des douleurs et du commerce avec les morts; vrai royaume des vivants où ce qui est mortel se revêt d'immortalité, où ce qui est corrompu se revêt d'incorruptibilité ». Ainsi s'écriait saint Ambroise, à la mort de Théodose; et ainsi la douleur m'oblige, moi aussi, à me plaindre[1] !

Dites-moi, mon frère bien-aimé, ne vous semble-t-il pas que la vie soit d'un poids vraiment intolérable, quand un malheur de famille si affligeant nous opprime et qu'un coup si terrible et si inattendu nous plonge dans la plus profonde douleur? Quant à moi, j'ai déjà pris la ferme résolution de me retirer, pour huit jours, à Saints-Jean-et-Paul; et, sans aucun doute, j'y entrerai après-demain, c'est-à-dire jeudi.

De votre côté, mon cher frère, tâchez aussi de prendre courage et de ne pas donner à la douleur plus d'empire que la nature et le sang n'en réclament. Rappelez-vous cette parole célèbre de Chrysostome : *Mortuos oportet succurrere non lacrimis sed precibus*. Et puisque je vous ai rappelé les prières et les suffrages que désirent les morts, je ne peux mieux terminer cette lettre qu'avec les paroles dont saint Ambroise se servait en s'adressant à l'âme de l'empereur Valentinien : « Heureuse seras-tu, si nos prières sont de quelque valeur. Pas un jour de notre vie, où ta mémoire ne revive. Aucune de nos prières ne te laissera sans honneur. Aucune nuit ne finira, que nous ne t'ayons adressé quelques suffrages. Nous te soulagerons par des oblations de toute sorte. Qui nous empêchera de t'escorter de nos louanges? Ah! quand je ne me souviendrai plus de toi, de moi non plus ne se souviendra plus mon bras; ma langue s'arrêtera dans ma bouche; et si mes paroles se taisent, mon affection parlera; et si la parole me manque, l'amour qui reste dans mon cœur n'y fera pas défaut. » Heureux, nous aussi, si pareillement, mieux qu'avec des larmes et une inutile douleur, nous pouvions secourir l'âme de notre frère bien-aimé!

Je vous ai dit plus haut que, le 16 du mois courant, je me retirerai à Saints-Jean-et-Paul. Vous ne m'en voudrez donc pas si, ces jours durant, vous ne recevez pas de mes lettres.

1. Ferdinand, le plus jeune des fils du comte Pecci, venait de mourir.

Le Pape est mort, vous le savez déjà. Les novendiales ont été célébrées, et les cardinaux entrent aujourd'hui en Conclave. Hier, on disait qu'ils n'iraient pas en procession, de Saint-Silvestre au Quirinal, selon l'usage. Au matin d'une détermination si extraordinaire, les uns la mettaient sur le compte du temps toujours pluvieux, les autres prétextaient la découverte d'un complot tendant à troubler dans Rome la situation politique actuelle. Le fils d'Hortense et de Jérôme Bonaparte, le garde-noble Sroili, Ernest Gozzano et beaucoup de Français sont donnés par tout le monde comme les auteurs de ce complot. — Mais, à l'instant, je viens d'apprendre que ce bruit est faux : les cardinaux entreront processionnellement en Conclave, comme c'est l'habitude.

XII

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO.

Rome, 31 décembre 1830.

Mon cher frère,

Rome et le Conclave ne présentent que peu d'intérêt, et même pas du tout. Les bruits qui courent en ville sont, pour la plupart, faux et ne présentent pas les choses sous leur aspect véritable. Nombreuses sont les satires, qui courent de mains en mains : mais je n'en possède aucune et je n'ai pris aucun souci d'en avoir. La ville est calme et regorge d'étrangers. Le Tibre a débordé, à la suite des pluies torrentielles qui sont tombées, ces jours derniers.

Notre frère, le jésuite[1], salue tout le monde à la maison. La famille Prosperi et monseigneur Belli vous saluent aussi. Je vous salue également enfin, et je vous embrasse au dernier jour de cette année terrible et à jamais mémorable de 1830, qui comptera toujours parmi toutes les autres de ma vie.

1. Joseph Pecci, né le 15 décembre 1807. Il fut créé cardinal le 12 mai 1879 et mourut en 1890.

XIII

AU COMTE LUDOVIC PECCI, A CARPINETO.

Rome, 31 décembre 1830.

Monsieur et bien cher père,

L'autre jour, j'ai conversé longuement avec le jésuite, mon frère, qui se porte vraiment très bien. Il me paraît très désireux de vous revoir. Je vous le répète, voilà pour vous une occasion favorable de venir passer quelques jours à Rome où, en même temps que vous profiterez du spectacle offert par la vacance du Saint-Siège, vous pourrez embrasser un fils qui vous aime tant.

Rome cependant n'offre rien de nouveau, et le Conclave n'y fait pas grand bruit. C'est tantôt l'un et tantôt l'autre qu'on propose comme Pape. Mais, s'il faut ajouter foi au plus grand nombre, l'opinion générale est que le Pape sera bientôt nommé et que ce sera l'éminentissime Pacca. En vérité, le parti toujours redoutable du cardinal Albani — qui sut, la dernière fois, élever Pie VIII au Pontificat, — appuie Pacca aujourd'hui ; et l'on peut espérer que le parti de Gregorio finira par s'y rattacher. Mais, si ce parti reste constant et fidèle à Gregorio, et si aucun autre groupe ni aucun autre parti ne se forme, l'élection traînera en longueur. Alors, comme cela a eu lieu en beaucoup d'autres circonstances, il faudra en venir au choix d'un troisième candidat. Pour cette éventualité, on propose Giustiniani, ou Macchi, ou Gamberini, ou un des cardinaux blancs.

Tels sont les bruits qui courent sur le Conclave ; mais j'en suis trop éloigné pour vous garantir la véracité et l'authenticité de ces on-dit.

XIV

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO

Rome, 11 janvier 1831.

Mon cher frère,

Le Conclave n'offre rien qui vous puisse intéresser ; il ne laisse transpirer jusqu'au public rien de ce qu'il fait, et

l'on ne sait comment, là dedans, vont les choses. Cette mesure est attribuée au cardinal doyen qui, en termes forts et énergiques, a exprimé aux autres cardinaux la nécessité de tenir leurs délibérations secrètes et de ne rien laisser connaître de ce qui regarde l'élection du Pontife. Nonobstant l'obscurité inpénétrable où l'on se trouve, on croit savoir que les deux partis de Pacca et de Gregorio ne semblent pas vouloir s'accorder. A supposer même que Gregorio triomphât, on redoute comme certaine l'exclusive de l'Autriche soulevée par Albani. Quand les cardinaux eux-mêmes en seront persuadés, les deux partis mis en présence céderont et reporteront leurs voix sur un troisième sujet. Quelques personnes, sur la bonne foi desquelles on peut beaucoup compter, confirment un bruit qui court toute la ville, et prédisent la très prochaine élévation du cardinal Macchi au Souverain Pontificat. Et, en effet, cette élection serait déjà faite si le cardinal Isoard avait mis plus de temps à arriver ici. Ce dernier, muni des recommandations particulières du gouvernement français, a manifesté à ses collègues le regret qu'aurait son gouvernement d'un pareil choix. — Vous savez que Macchi fut très bien en cour, auprès de Charles X.

Avant-hier, au dire de tous les Romains, le Pape était fait ; et le Pape était Giustiniani. Mais, tandis qu'une foule immense se portait à Montecavallo et qu'elle y stationnait dans la plus vive attente, voilà que la fumée habituelle des bulletins changea en fumée aussi l'opinion du populaire.

Une version veut que le cardinal Marco ait présenté la même exclusive, de la part de l'Espagne ; et bien que le cardinal Giustiniani jouisse de l'amitié personnelle du roi Ferdinand, on dit qu'il n'est pas moins détesté par la cour de Naples. Hier, la voix publique nommait Zurla ; il est certain que ce cardinal, qui a du nerf, ne serait pas un choix à dédaigner dans les circonstances présentes. Vous voyez par tout cela qu'il doit y avoir de la division parmi les cardinaux. Le cardinal Albani faisant allusion à ces divisions a déclaré que, puisque messieurs les cardinaux opposés à son parti ne le secondaient pas, ils seraient bien forcés de « manger l'œuf de Pâques au Conclave ». Pour nous, nous avons la ferme espérance d'avoir un Pape dans quelques jours, ou

plutôt la semaine prochaine ; car voici déjà la quatrième, depuis que les cardinaux sont entrés en Conclave.

Quant aux satires que vous me demandez, je ne saurais vous satisfaire. Vraiment je n'en ai aucune en ma possession. Pour cette fois, les Romains n'ont pas donné cours à leur esprit mordant et satirique; ils n'ont pas voulu outrager la mémoire d'un Pape dont ils avaient universellement regretté la mort.

XV

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO

Rome, 19 janvier 1831.

Mon cher frère,

Vous écrivant à la hâte, je laisse de côté tout préambule et j'entre brusquement en matière : le Pape n'est pas encore fait. Le cardinal Capellari a obtenu vingt-quatre voix, samedi, au scrutin de la matinée, et vingt-sept à celui de la soirée. Comme on connaissait ce résultat dans Rome, il n'y avait pas à douter que, dans la matinée du dimanche, ce même cardinal obtiendrait les deux voix qui lui manquaient pour l'élection canonique. Mais, ensuite, on a appris que, tant le dimanche que le lundi suivant, le nombre des voix, au lieu d'augmenter, diminuait. Ce résultat est attribué à l'intervention de Micart et d'Albani.

Le cardinal Micart, dit-on, avait hautement déclaré au Conclave : que le cardinal Capellari, encore que très digne du Souverain Pontificat, n'en était pas moins sujet autrichien ; qu'à ce titre, pour des raisons de politique, il ne paraissait pas opportun qu'un étranger fût élu pape en de pareilles circonstances. En outre, avait-il ajouté, messieurs les cardinaux savaient combien il avait déplu aux cours d'Europe qu'Albani fût devenu secrétaire d'État, durant le précédent pontificat, pour la seule raison de sa parenté avec la maison d'Autriche. De là, avait-il dit en terminant, on pouvait raisonnablement conclure que l'élection de Capellari ne serait pas agréée des souverains, etc., etc.

A ces raisons, Albani a opposé la déclaration suivante, qu'il a écrite, et dont la copie fait le tour de Rome : Que, si des opinions préconçues avaient fait croire au Conclave qu'en provoquant l'élection de l'Éminentissime Pacca, il n'avait voulu qu'assurer son propre retour à la secrétairerie d'État, on s'était très certainement trompé : qu'uniquement préoccupé des mérites personnels et de la personne même qui présenterait le plus de titres au Souverain Pontificat, il avait avancé le nom du cardinal Pacca ; et qu'enfin, pour ce qui le regardait, il n'attendait qu'une occasion opportune pour se retirer honorablement de la lutte, etc.

Après ces déclarations, on dit que certains cardinaux auraient retiré leurs bulletins de vote. Que sera-t-il arrivé au scrutin d'hier ? C'est ce qui est resté impénétrablement secret. Si aujourd'hui on en apprend quelque chose, demain, en vous écrivant, je saurai vous en aviser.

Mais, avant de terminer cette lettre, souffrez que je vous conte une petite histoire. Est-elle plus curieuse que ridicule ? Je ne sais. Dans la nuit de dimanche, à quatre heures et cinq minutes précises de la nuit, à Montecavallo, tout à coup, et quand peut-être un placide sommeil commençait à s'emparer des membres fatigués du Conclave, on entendit une explosion. C'était un bruit si fort, si éclatant, que vous l'eussiez pris pour un coup de canon ou un coup de bombarde. Cet horrible fracas fut entendu par tout le monde, et même par ceux qui demeurent au delà du fleuve. Imaginez-vous le trouble, la terreur, les palpitations d'angoisse dont fut envahie l'âme des cardinaux, des conclavistes, etc. On redoutait des mines souterraines, les signes avant-coureurs d'une révolution, que sais-je ? Aussitôt, on bat la générale, on crie aux armes sur la place : la milice du Pape est mise sur pied, et, en moins de temps que je ne mets à l'écrire, toutes les rues, tous les passages voisins sont, pour la défense, garnis de tous les différents corps de troupe. On cherche, on fouille toutes les rues aboutissant au Quirinal, et l'on n'y trouve que des ombres... Et, ensuite, quel ne fut pas l'ébahissement général quand on apprit qu'il ne s'agissait ni de mines, ni de révolution ; mais seulement de la plaisanterie d'un farceur qui avait causé cette alerte et tout ce terrible fracas !...

En un mot, voici ce qui s'était passé. Un original — est-ce un Romain ou un étranger? — avait fabriqué, avec quatre ou cinq livres de poudre, une simple petite châtaigne. Celle-ci avait été fortement empaquetée dans une double envelóppe de ficelles, bien liée, bien serrée. Le plaisant vint donc à Monte-cavallo avec son bibelot et le déposa contre une petite colonne du portail principal, en ayant soin d'en allumer la mèche. Puis, prudemment, sans être vu, il s'écarta, tandis que le feu gagnait l'intérieur de la boîte et déterminait cette explosion à tout jamais mémorable.

Mais cette lettre est déjà plus longue que je ne pensais la faire, avec la précipitation dont je suis contraint d'user avec vous.

XVI

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO.

Rome, 30 janvier 1821.

Mon cher frère,

Je n'ai pu, faute de nouvelles, vous écrire au dernier courrier. Pour le même motif, je devrais bien me taire encore cette fois : puisque, de nouvelles, nous n'avons que celles d'une nuit épaisse et ténébreuse. Ce qu'il y a de certain, c'est que les deux partis de Pacca et de Capellari persistent à tenir bon.

On a beaucoup parlé de Benvenuti, mais le Conclave a pleinement démenti cette attente de l'opinion publique. C'est ainsi qu'a été également démentie une prédiction en faveur du cardinal Zurla, qui courait à la date du 28 janvier.

Vous voyez donc que les choses, à dire vrai, semblent traîner en longueur. Cependant les Romains crient, font vacarme, sont impatients; car le carnaval, qui approche, s'en ira en fumée. Pourtant les coups de batte et le cricri des rainettes populaires continuent à se faire sentir et entendre, encore que ces jeux aient aujourd'hui moins de célébrité que par le passé. Un de ces derniers jours dans une auberge située près de la *Panetteria*, si fort fut le tapage de ces rainettes et la

frayeur qu'elles portaient aux alentours, qu'une femme enceinte avorta; elle est morte depuis. Quant au carnaval, une personne digne de foi m'a assuré, ce matin, que les cardinaux chefs de la police l'ont permis, mais sans mascarade. Ainsi, il pourra y avoir encore des courses de chevaux et des bals de nuit. C'est ce que je pense vous confirmer dans un prochain courrier.

XVII

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO

Rome, 3 février 1831.

Mon cher frère,

Ce que l'on a si longuement attendu, ce que tout le monde souhaitait, s'est enfin accompli : *Annuncio vobis gaudium magnum : habemus pontificem Rmum DD Card. Maurum Capellari qui sibi nomen imposuit Gregorium XVI.* Telles sont les paroles que, un peu nerveux et affectant tant bien que mal l'indifférence, répétait hier le cardinal Albani, de la *loggia* du Quirinal. Moi qui, par une voie secrète, en avais été informé de bon matin, je fus aussi témoin de la démolition du mur de la *loggia*. Peu de monde était présent, en cet instant; mais quand le canon eut tonné et que la proclamation fut faite, une multitude infinie fit l'ascension du Quirinal. Ce fut alors que le nouveau Pontife, entouré des cardinaux, se transporta, contre l'usage habituel, dans la grande *loggia* et bénit l'immense foule qui l'accueillit avec les plus grands applaudissements. Mais, à peine le Pape s'était-il retiré, qu'un long frémissement secoua le peuple; et tels furent les cris et les applaudissements que, pour la seconde fois, le pontife apparut à la *loggia* et bénit l'assemblée. Les cardinaux ont aussitôt évacué le Conclave. Zurla a été retenu à dîner chez le Pape, et Pacca est resté également auprès de Sa Sainteté jusqu'à une heure de la nuit.

Mais comment s'est opérée, d'une manière si imprévue, l'élection de Capellari? Il est certain que, durant toute la tenue du Conclave, la personne de Capellari a fait, plus que

toute autre, le sujet de conversations élogieuses; et il s'en est fallu de peu qu'une fois même il ne fût canoniquement élu, ainsi que je vous l'ai déjà écrit. Seulement il avait contre lui Albani qui, avec tout son parti, favorisait Pacca. Finalement, fatigué par cette lutte inutile dans laquelle on n'obtenait rien, Albani, dit-on, déclara, le soir du 1er du mois courant, qu'il ne s'opposerait à l'élection d'aucun autre que le cardinal Gregorio. D'où résulta que plusieurs cardinaux de son parti, tels que Rivarola, etc., firent scission et se rattachèrent au parti de Capellari. De fait, dans la matinée d'hier, 2 courant, il s'est trouvé que Capellari avait obtenu les deux tiers des voix exigées pour l'élection canonique. En termes plus précis, on croit savoir que Capellari a eu trente voix, et Pacca quatorze. D'où il résulte clairement qu'il a dépassé l'inclusive des deux tiers à peine et qu'un fort parti lui a toujours été contraire.

A présent, qui sera secrétaire d'État? On ne le sait pas encore; mais, aujourd'hui même, on l'apprendra certainement. Hier, on parlait de Bernetti qui, maintenant, est pro-secrétaire d'État. Il était aussi question de Giustiniani, de Falsacappa, et ces avis contradictoires prouvent qu'il n'y a encore aucun choix de fait. Ce matin, dans une heure, le Pape va se rendre à Saint-Pierre. C'est ce qui m'oblige à arrêter là cette lettre, me réservant de vous reparler à la prochaine occasion de ce que j'aurai appris.

XVIII

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO,

Rome, 4 février 1831.

Mon cher frère,

Si, dans la courte lettre que vous m'avez envoyée hier, ignorant encore l'élection du nouveau Souverain Pontife, vous m'invitez à vous écrire longuement, combien vous le désirerez davantage aujourd'hui que nous avons enfin un Souverain nouveau et que Rome inaugure un nouvel ordre de choses? Vous ajouterez à cela la promesse que je vous ai faite

dans ma dernière lettre, de vous écrire en détail ce que les secrets du Conclave ne permettaient pas alors de connaître exactement.

Donc, pour remonter au début, divers bulletins furent émis aux premiers jours du Conclave en faveur du cardinal Gregorio, dont le Sacré-Collège connaissait le mérite et les très nombreuses qualités personnelles. Mais cette manœuvre ne devait servir qu'à temporiser et à produire les autres sujets *papables*... Cependant, sous la direction d'Albani, se formait le parti favorable au cardinal Pacca; parti qui n'était pas à dédaigner, qui arrivait à réunir vingt voix et plus, et qui, comme je vous l'ai précédemment écrit, ne voulut pas céder, même au dernier scrutin, d'où est enfin sorti le Pape. A ce parti s'en opposait un autre, composé des autres cardinaux qui, abandonnant désormais le cardinal Gregorio, s'étaient mis d'accord sur la personne du cardinal Giustiniani, aux premiers jours de janvier. Déjà Giustiniani avait pour lui vingt et même vingt-deux voix, et il n'est pas douteux que sa cause eût triomphé si, au bon moment, ne s'était élevée la voix du cardinal Marco qui transmit l'exclusive de la cour d'Espagne.

Mais je vous ai déjà parlé de cela, et il est inutile que je vous répète les mêmes choses. Une fois les chances de Giustiniani anéanties, on pouvait croire qu'Albani et les siens manœuvreraient de manière à augmenter le nombre des voix favorables à Pacca. Tout au contraire, ces cardinaux s'occupèrent à choisir un troisième candidat, et leurs voix se partagèrent entre Macchi, Galeffi, Benvenuti, Zurla, etc. C'est alors que finalement fut proposé le cardinal Capellari, un homme qui, pour sa science et sa doctrine, a toujours joui d'un très haut crédit auprès du Sacré-Collège... Quelques cardinaux désertèrent le camp de Pacca et se tournèrent du côté de Capellari qui, au scrutin du 2 courant, se trouva avoir réuni trente voix, juste autant qu'il en fallait pour faire les deux tiers nécessaires à l'élection canonique. C'est ainsi qu'après soixante-quatre jours de siège vacant et cinquante de Conclave, Grégoire XVI fut élu, à la faveur de circonstances heureuses. Et voilà, en quelques traits, l'histoire du Conclave de l'an 1831. Je vous l'avais déjà tracée par morceaux, dans

mes dernières lettres; mais j'ai voulu vous en donner comme une esquisse d'ensemble dans cette lettre qui clôt la série des nouvelles concernant ce Conclave.

Vous me demanderez maintenant quelle impression a produite sur le peuple romain l'élévation du Pontife nouveau. N'ai-je pas déjà répondu à cette interrogation, avant même que l'élection ait eu lieu? Il est certain, et il faut l'avouer, que le cardinal Capellari, par son extérieur sévère, ne jouit pas d'une bien grande popularité. Quoi qu'il en soit, toutes les personnes sages et de bon sens ont dû applaudir à son élection, par le seul fait qu'il devient le chef de l'Église.

XIX

A M. JEAN-BAPTISTE PECCI, A CARPINETO

Rome, 17 février 1831.

Mon cher frère,

A présent que l'orage est passé, il ne vous déplaira pas que je vous en donne des nouvelles.

Ces jours derniers, une horrible tempête a soufflé sur nous, et peu s'en est fallu que Rome n'y souffrît un naufrage. Grâces soient rendues à la protection céleste, qui préserve visiblement la cité sainte contre les ennemis de l'autel et du trône! Il faut aussi savoir gré à la prévoyance, à l'œil vigilant et à la main exceptionnellement ferme du gouvernement qui, en un tel péril, a connu et prévenu les complots des égarés, et su dissiper à temps les conspirations. De fait, on cesse déjà de craindre et Rome peut compter sur la tranquillité et la sécurité, à l'intérieur.

Comme les émeutes *particulières* sont, la plupart du temps, fomentées par ces même individus qui ont prémédité et établi un plan *général* de révolte, il était facile de conjecturer, par les soulèvements partiels des provinces, qu'un mouvement révolutionnaire se manifesterait aussi dans la capitale. Une bande de scélérats, de quelque façon qu'elle s'y soit prise, soit séparément, soit de concert avec les provinces en révolte, — ce que je crois plus aisément, — s'était imaginée pou-

voir séduire et égarer le peuple de Rome et, comme cela est arrivé ailleurs, embarrasser ainsi le gouvernement pontifical. Pour cet infâme attentat, on avait choisi les derniers jours du carnaval, et la révolte devait éclater selon le plan que je vais vous exposer. A la date fixée, tandis que des chars remplis d'hommes masqués, armés de fusils et de pistolets, parcourraient le Corso, deux masques devaient se poster à côté de chacun des soldats qui, au temps du carnaval, sont échelonnés de distance en distance, le long du Corso. Le signal convenu, c'était la seconde décharge des mortiers que l'on tire pour faire écarter les voitures. A ce signal, les chars devaient vomir sur le Corso une bande de furieux en armes qui, se répandant par les rues, auraient contraint violemment le peuple à les suivre et à faire avec eux cause commune. En même temps, les masques postés le long du Corso poignarderaient et désarmeraient les soldats. Le torrent de l'émeute s'étant grossi de la sorte à l'approche de la nuit, imaginez-vous quel boulevement, quel désordre et quelle anarchie auraient régné? C'était, pour le moins, le pillage et le sac des propriétés privées, et principalement des couvents et des monastères. Cette nuit criminelle aurait fait nombre de prosélytes; les bons citoyens, effrayés et découragés, se seraient bien plus préoccupés de sauver leur personne et leurs biens, que de la tranquillité de la ville; et ainsi, les rênes du gouvernement seraient probablement tombées des mains du Pape. Comme, parmi les rebelles, il n'y avait personne qui eût quelque crédit aux yeux de l'opinion, on devait s'emparer du prince Altieri et l'obliger à souscrire à sa nomination de gouverneur de Rome.

Inconscient jusqu'alors de ce qui se tramait et de la révolte qui allait peut-être éclater d'un moment à l'autre, le Gouvernement publia, le samedi, à la vingt-unième heure, précisément au moment où je vous écrivais ma dernière lettre et alors que plusieurs étaient déjà masqués, un édit ordonnant la suspension du carnaval et des spectacles au théâtre. Cette mesure ne découragea pas les égarés; ils escomptaient la mauvaise humeur du peuple, mécontent de la suppression du carnaval. Mais, comprenant la justice de la mesure, le peuple ne s'en plaignit pas. Par hasard, il y avait à Rome une bonne quantité de troupes, revenues des provinces révoltées. Immé-

diatement on garnit les places de soldats : place Colonna, il y avait environ trois cents hommes de ligne; place des Saints-Apôtres, toute la garde civique; place de Venise, les dragons à cheval; place d'Espagne, toute la gendarmerie, également à cheval; tous avaient le fusil chargé et cinq cartouches. Entre temps, les rues étaient sillonnées de nombreuses patrouilles, ce qui faisait espérer que la tranquillité ne serait pas troublée. Malgré tout cet appareil, une bande de révoltés (je ne sais s'ils étaient plus insensés ou plus audacieux) se rendit en armes à la place Colonna et, vers une heure de nuit, osa attaquer la troupe. Quelques patrouilles de la place répondirent par deux décharges. Il n'y eut pas de morts, mais seulement des blessés, tant du côté des soldats que du côté du peuple. On arrêta immédiatement deux Corses, deux Allemands et un jeune peintre romain, fils du médecin Lupi: tous se trouvaient armés. Un caporal qui, malgré une sérieuse et dangereuse résistance, arrêta Lupi, fut sur l'heure créé sergent. Au bruit de la fusillade, tout le peuple qui couvrait la place Colonna prit précipitamment la fuite, et, en moins de temps que je n'en mets pour le dire, la place était vide. Sur les murs et la porte du palais Piombino, on voit les traces des coups de feu. Par un déplorable hasard, une balle frappa le portier du palais Piombino, et peu s'en fallut qu'il ne restât mort sur le coup. Au même palais, une autre balle alla frapper une fenêtre de la salle dans laquelle on faisait le contrat de mariage du duc de Fiano avec la fille du prince. La nuit se passa ainsi dans une grande agitation. La journée du dimanche fut tranquille. Le lundi et le mardi, les craintes redevinrent très vives et augmentèrent, à la suite d'une note du cardinal Bernetti, publiée par le journal de Rome et celui de Florence ; cette note disait que, ces jours derniers, on avait trouvé dans les rues de Rome des cocardes tricolores portant des paroles de mépris et d'insulte. On en aurait même trouvé jusque dans le palais du Gouvernement.

Maintenant, au début du carême, toute inquiétude semble avoir disparu, bien qu'il faille encore user de précautions dans les conversations et de prudence dans les rues de la ville. Le Gouvernement continue à rechercher les coupables, et chaque jour on opère de nombreuses arrestations. Damiano D...,

bien qu'il n'ait pas été emprisonné, a cependant eu la visite des gendarmes, et l'on aurait trouvé chez lui beaucoup d'objets destinés à l'insurrection. On a parlé encore d'un certain Buonfiglioli; je ne sais si c'est celui que vous connaissez. Comme la plupart de ces gens sont ou de la Romagne ou d'outre-monts, c'est principalement sur eux que le Gouvernement a l'œil, et un très grand nombre ont été chassés de Rome.

Les ordres sur le prompt armement et sur l'organisation de la garde civique sont secondés avec grand zèle par une bonne partie du peuple. Aujourd'hui a paru une autre ordonnance du cardinal Bernetti permettant à toute la population, sans exception aucune, de s'inscrire au corps de la garde civique. Sont nommés colonels de cette garde Chigi, Sciarra, Buonacorsi, Pianciani et Torlonia. Sans aucun doute, on verra s'enrôler un grand nombre de volontaires, assez pour maintenir la paix intérieure et pour protéger Rome contre toute espèce de coup de main. Les Transtévérins, entre autres, et les citoyens des *monti*, dont les sentiments sont assez connus, témoignent beaucoup d'enthousiasme et d'attachement au gouvernement du Pape. Quelques étrangers, qui, durant ces jours troublés, avaient passé les monts (soit dans une intention mauvaise, soit par aventure), furent reçus à coups de sifflets et de pierres. On raconte aussi que, samedi matin, tandis que le Pape traversait le Transtévère au milieu de vives acclamations, un groupe de Transtévérins se forma, qui lui disaient :

— Saint-Père, n'ayez pas peur de ces moustachus et de ces jacobins!... Nous sommes là!... Saint-Père, n'ayez pas peur : ce n'est qu'un accident!

GIOACCHINO PECCI.

L'ÉTERNEL MARI

I

VELTCHANINOV

L'été commençait, et Veltchaninov, contre son attente, se trouvait retenu à Pétersbourg. Son voyage dans le sud de la Russie ne s'était pas arrangé ; puis, son procès traînait, il n'en voyait pas la fin. Cette affaire — un litige au sujet d'une propriété — prenait mauvaise tournure. Trois mois auparavant, elle paraissait toute simple, pas même douteuse ; et, brusquement, tout avait changé. « Au reste, c'est ainsi pour toutes choses, tout se gâte », se répétait-il sans cesse à lui-même, avec mauvaise humeur. Il avait pris un avocat habile, cher et connu, il n'avait pas ménagé l'argent ; mais, par impatience et par défiance, il s'était occupé lui-même de son affaire : il s'était mis à écrire des papiers, que l'avocat s'empressait de faire disparaître ; il courait les tribunaux, faisait faire des enquêtes, et, en réalité, retardait tout ; à la fin, l'avocat s'était plaint, et l'avait engagé à partir pour la campagne. Mais il ne pouvait se résoudre à s'en aller. La poussière, la chaleur étouffante, les nuits blanches de Pétersbourg, qui surexcitent et énervent, tout cela le retenait à la ville. Il habitait, quelque part dans le voisinage du Grand-Théâtre, un appartement qu'il

avait loué depuis peu, et qui n'était pas suivant son gré. « Rien n'était suivant son gré ! » Son hypocondrie croissait de jour en jour ; mais depuis longtemps il en avait le principe.

C'était un homme qui avait vécu beaucoup et largement : avec ses trente-huit ou trente-neuf ans, il était loin d'être encore jeune, et toute cette « vieillesse », comme il disait, lui était venue « presque absolument à l'improviste » : il comprenait lui-même que ce qui l'avait si vite vieilli, c'était non pas la quantité, mais, pour ainsi dire, la qualité des années, et que, s'il se sentait faiblir avant l'âge, c'était par le dedans plus vite que par le dehors. A le voir, on eût encore dit un jeune homme. C'était un grand garçon, fort et blond, avec une chevelure épaisse, sans un fil blanc sur la tête, et une grande barbe blonde, qui lui tombait presque au milieu de la poitrine. D'abord, on lui trouvait l'air inculte et négligé : mais, en y regardant de plus près, on découvrait tout de suite un homme fort bien élevé, et façonné aux manières du meilleur monde. Il avait conservé des allures aisées, fières et même élégantes, en dépit de la gaucherie brusque qu'il avait acquise. Et il avait encore cette assurance hautaine et aristocratique, dont lui-même peut-être il ne soupçonnait pas le degré, bien qu'il eût l'esprit non seulement ouvert, mais subtil, et qu'il fût incontestablement doué.

La carnation de son visage clair et rosé avait eu jadis une délicatesse toute féminine et avait attiré sur lui l'attention des femmes ; maintenant encore, on disait en le regardant : « La belle santé ! du sang et du lait ! » Seulement, cette « belle santé » était cruellement infectée d'hypocondrie. Ses grands yeux bleus, il y a dix ans, avaient fait bien des conquêtes : c'étaient des yeux si clairs, si gais, si insouciants, qu'ils retenaient malgré lui le regard qui les rencontrait. Aujourd'hui, à l'approche de la quarantaine, la clarté et la bonté s'étaient presque éteintes dans ces yeux déjà cernés de rides légères : ce qu'ils exprimaient à présent, c'était, au contraire, le cynisme d'un homme aux mœurs relâchées et d'un blasé, l'astuce, le plus souvent le sarcasme, ou encore une nuance nouvelle, qu'on ne leur connaissait pas jadis, une nuance de tristesse et de souffrance, d'une tristesse distraite et comme

sans objet, mais profonde. Cette tristesse se manifestait surtout quand il était seul. Et l'étrange, c'est que cet homme qui, il y avait à peine deux ans, était jovial, gai et dissipé, qui racontait si parfaitement des histoires si plaisantes, en fût venu à présent à préférer à toutes choses la complète solitude. Il avait rompu de propos délibéré avec ses nombreux amis, dont peut-être il aurait pu ne pas se séparer, même après la ruine complète de sa fortune. A vrai dire, l'orgueil y avait aidé : son orgueil soupçonneux lui rendait intolérable la fréquentation de ses anciens amis ; et, peu à peu, il en était arrivé à l'isolement. Ses souffrances d'orgueil ne s'en trouvèrent pas atténuées, bien au contraire ; mais, en s'exaspérant, elles prirent une forme particulière, toute nouvelle : il en vint à souffrir parfois pour des motifs inattendus, qui jadis n'existaient pas pour lui, auxquels jadis il n'avait même jamais songé, pour des motifs « supérieurs » à ceux dont il avait tenu compte jusqu'alors, — « à supposer qu'il soit exact de s'exprimer ainsi, et qu'il y ait véritablement des motifs supérieurs et des motifs inférieurs », ajoutait-il lui-même.

C'était vrai, il en était venu à être obsédé par des motifs *supérieurs*, auxquels jadis il n'aurait pas songé. Ce qu'il entendait, au fond de lui-même, par des motifs supérieurs, ce sont les motifs dont (à son grand étonnement) personne ne peut véritablement rire à part soi ; — à part soi, s'entend, car devant les autres, c'est une autre affaire ! Il savait fort bien qu'à la première occasion, et dès demain, il planterait là les secrètes et pieuses injonctions de sa conscience, qu'il enverrait promener bien tranquillement tous ces « motifs supérieurs », qu'il serait le premier à en rire. Et c'est ainsi que les choses se passaient, sauf qu'il avait conquis une assez notable indépendance d'esprit à l'égard des « motifs inférieurs », qui l'avaient jusque-là entièrement gouverné. Il arrivait même parfois qu'en se levant, le matin, il eût honte des pensées et des sentiments qu'il avait eus durant son insomnie de la nuit. (Et il souffrait, dans les derniers temps, de fréquentes insomnies.) Il avait remarqué, de longue date, qu'il était extrêmement porté au scrupule, qu'il s'agît de choses importantes ou de futilités : aussi était-il bien résolu à se fier le moins possible à lui-même. Pourtant il survenait

quelquefois des faits dont il n'était pas possible de contester la réalité. Dans les derniers temps, quelquefois, durant la nuit, ses pensées et ses sentiments se modifiaient jusqu'à devenir presque l'opposé de ce qui est normal, et très souvent ils ne ressemblaient plus en rien à ceux qu'il avait eus pendant le jour. Il en fut très frappé : il alla consulter un médecin célèbre, qu'il connaissait fort bien ; naturellement, il lui parla sur le ton de la plaisanterie. Le médecin répondit que le fait de l'altération et même du dédoublement des pensées et des sensations, la nuit, en état d'insomnie, est un cas très commun chez les hommes « qui pensent fortement et qui sentent fortement » ; que parfois les convictions de toute une vie changent subitement, du tout au tout, sous l'action déprimante de la nuit et de l'insomnie ; qu'on voit prendre parfois, sans rime ni raison, des résolutions tout à fait fatales ; que tout cela du reste comporte bien des degrés ; — qu'enfin s'il arrive que le sujet ressente très vivement le dédoublement de sa personne, et en souffre, c'est signe d'une véritable maladie, et qu'il faut, en ce cas, agir sans retard : le mieux, c'est de modifier radicalement son genre de vie, de changer de régime, ou même de voyager : une purge, sans aucun doute, ferait bon effet.

Veltchaninov ne voulut pas en entendre davantage ; son affaire était parfaitement claire : il était malade.

« C'est donc tout ce qu'il y avait dans cette obsession que j'attribuais à quelque chose de *supérieur* : une maladie, et rien de plus ! » s'écriait-il avec amertume. Il ne se résignait pas à se l'avouer.

Bientôt, ce qu'il n'avait encore ressenti que la nuit se produisit également le jour, mais avec une acuité plus pénétrante ; et maintenant il y prenait une joie malicieuse et sarcastique, au lieu de l'attendrissement plein de regrets qu'il en ressentait jadis. Il voyait surgir dans sa mémoire, de plus en plus fréquemment, « soudainement et Dieu sait pourquoi », certains événements de sa vie antérieure, des époques anciennes de sa vie, et ces événements se présentaient à lui d'une manière étrange. Depuis longtemps il se plaignait d'avoir perdu la mémoire : il avait oublié les visages de gens qu'il avait fort bien connus, et qui, lors-

qu'ils le rencontraient, s'en montraient froissés ; il lui arrivait d'oublier entièrement un livre qu'il avait lu six mois auparavant. Et voici que, malgré cette perte évidente de la mémoire, des faits d'une période très ancienne, des faits oubliés depuis dix ou quinze ans, se présentaient brusquement à son imagination, avec une aussi grande précision de chaque détail, avec une aussi grande vivacité d'impression que s'il les revivait. Quelques-unes de ces choses qui lui remontaient à la conscience avaient été jusque-là si complètement abolies que le fait même de les voir reparaître lui semblait bizarre. Tout cela n'était encore rien : les résurrections de ce genre se produisent chez tout homme ayant beaucoup vécu. Mais l'important, c'est que ces événements lui revenaient à la mémoire sous un aspect modifié, entièrement nouveau, inattendu, et lui apparaissaient sous un angle auquel jamais il n'avait songé. Pourquoi tel ou tel acte de sa vie passée lui faisait-il aujourd'hui l'effet d'un crime ? Il n'en eût pas pris grand souci, à la vérité, si ç'avait été là simplement une sentence abstraite rendue par son esprit : car il connaissait trop bien la nature sombre, singulière et maladive de son esprit pour attacher à ses décisions quelque importance. Mais ses réprobations avaient un retentissement plus profond, il en venait à se maudire, presque à éclater en larmes intérieures. Qu'eût-il dit, il n'y a pas deux ans, si on lui avait prédit qu'un jour il pleurerait?

Ce qui lui revint d'abord en mémoire, c'était non des états de sensibilité, mais des choses qui jadis l'avaient froissé ; il se rappelait certains insuccès mondains, certaines humiliations : il se rappelait, par exemple, les « calomnies d'un intrigant » à la suite desquelles il avait cessé d'être reçu dans une maison, — ou encore, comment, il n'y avait pas si longtemps, il avait subi une offense préméditée et publique, sans en demander raison ; — comment, un jour, dans une société de femmes du meilleur monde, il avait été atteint par une épigramme fort aiguisée, à laquelle il n'avait rien trouvé à répondre. Il se rappelait encore deux ou trois dettes qu'il n'avait pas éteintes, dettes insignifiantes, c'est vrai, mais dettes d'honneur, contractées envers des gens qu'il ne voyait plus et dont il lui arrivait de dire du mal. Il souffrait aussi, mais seulement à ses pires moments, à l'idée qu'il avait gas-

pillé de la plus sotte façon deux fortunes, l'une et l'autre importantes. Mais bientôt ce fut le tour des souvenirs et des regrets d'ordre « supérieur ».

Tout à coup, par exemple, « sans rime ni raison », surgissaient, du fond d'un oubli absolu, la figure d'un bon vieux petit fonctionnaire, grisonnant et comique, qu'un jour, il y avait longtemps, longtemps, il avait offensé, impunément, par pure fanfaronnade : il l'avait fait uniquement pour placer un mot drôle qui lui avait fait honneur, et qui ensuite avait couru. Il avait si bien oublié toute cette histoire qu'il n'arrivait pas à retrouver le nom du petit vieux ; et pourtant il revoyait tous les détails de la scène avec une netteté extraordinaire. Il se rappelait fort bien que le vieux avait défendu la réputation de sa fille, une fille déjà âgée et qui vivait avec lui, et sur laquelle on avait répandu en ville des bruits malveillants. Le petit vieux avait tenu tête et s'était fâché, puis soudain il avait fondu en larmes devant toute la société, ce qui fit une certaine impression. On avait fini par le gorger de champagne et par s'amuser de lui. Et lorsqu'à présent, « sans rime ni raison », Veltchaninov revoyait le pauvre petit vieux sanglotant, le visage dans ses mains, comme un enfant, il lui semblait qu'il ne se pouvait pas qu'il l'eût jamais oublié. Et, chose étrange, cette histoire, que jadis il avait trouvé très comique, lui faisait à présent l'impression opposée : surtout certains détails, surtout le visage caché dans les mains.

Il se rappelait aussi comment, pour s'amuser, il avait diffamé la très honnête femme d'un maître d'école, et comment la diffamation était venue jusqu'aux oreilles du mari. Veltchaninov avait bientôt quitté cette petite ville, et n'avait pas su quelles suites avait eues sa diffamation ; mais tout à coup, maintenant, il se demanda comment tout cela pouvait avoir fini, et Dieu sait jusqu'où ses conjectures l'auraient mené, si un souvenir beaucoup plus récent ne lui était brusquement revenu à l'esprit : celui d'une jeune fille de petite famille bourgeoise, qui ne lui avait jamais plu, dont même il rougissait, et de laquelle, sans trop savoir comment, il avait eu un enfant ; il avait abandonné la mère et l'enfant, sans même un adieu (faute de temps, il est vrai), lorsqu'il avait

quitté Pétersbourg. Plus tard, pendant une année entière, il avait cherché à retrouver cette jeune fille, sans y parvenir. Les souvenirs de ce genre se présentaient à lui par centaines, chacun en faisant revivre des dizaines d'autres.

Nous avons déjà dit que son orgueil avait pris une forme singulière. Il y avait des moments, rares, il est vrai, où il oubliait son amour-propre au point qu'il lui était indifférent de n'avoir plus sa voiture à lui, de courir les tribunaux à pied, dans une tenue négligée ; s'il arrivait que l'un ou l'autre de ses anciens amis le toisât dans la rue d'un œil moqueur, ou fit mine de ne pas le reconnaître, son orgueil était tel qu'il ne s'en offusquait plus. Et c'est très sincèrement qu'il ne s'en offusquait plus. C'était, à vrai dire, fort rare : c'était là des moments passagers où il s'oubliait lui-même ; mais, d'une manière générale, il est certain que sa vanité se désintéressait peu à peu des objets qui l'affectaient autrefois, et se concentrait sur un seul objet, toujours présent à son esprit.

« Oui, songeait-il avec sarcasme (il était presque toujours sarcastique lorsqu'il songeait à lui-même), il y a quelqu'un, sans doute, qui s'occupe de me rendre meilleur, et qui me suggère tous ces souvenirs maudits, et toutes ces larmes de repentir. Soit. Et puis après ? Tout cela, c'est de la poudre aux moineaux. C'est très bien, les larmes de repentir, mais ne suis-je pas certain, plus que certain, qu'avec mes quarante ans, mes quarante ans d'une existence stupide, je n'ai pas une miette de libre arbitre ? Que demain la même tentation se représente, que, par exemple, j'aie de nouveau un intérêt quelconque à répandre le bruit que la femme du maître d'école acceptait avec plaisir ce que je lui offrais, et je recommencerai, je le sais bien, sans la moindre hésitation, et je serai d'autant plus vil et plus perfide que je le ferai pour la seconde fois, et non plus pour la première. Que demain ce petit prince, à qui, il y a onze ans, j'ai cassé une jambe d'un coup de pistolet, vienne à m'offenser de nouveau, je m'empresserai de le provoquer, et il lui en coûtera une seconde jambe de bois. Tous ces retours sur le passé, c'est de la poudre perdue, et il n'y a pas un seul coup qui porte. A quoi bon ces souvenirs, quand je ne sais même pas m'affranchir suffisamment de moi dans le présent ! »

Il ne se trouva pas de maîtresse d'école à diffamer, ni de

jambe à casser, mais la seule idée que ces faits pouvaient se renouveler, à l'occasion, l'écrasait presque... parfois. — On ne peut pas toujours être en proie aux souvenirs ; il faut bien qu'il y ait des entr'actes, où l'on puisse respirer et se distraire.

C'est ce que faisait Veltchaninov : il était tout disposé à profiter des entr'actes pour se distraire ; mais, plus le temps marchait, plus l'existence lui devenait pénible à Pétersbourg. Juillet approchait. Il lui venait souvent une envie subite de tout planter là, son procès et le reste, de s'en aller quelque part, n'importe où, tout de suite, quelque part en Crimée, par exemple. Une heure après, généralement, il riait de son projet : « Toutes ces maudites pensées, il n'y a pas de climat, pas de midi qui en puisse venir à bout ; maintenant qu'elles sont là, moi qui suis un homme réglé, il n'y a plus moyen que j'y échappe ; et puis, il n'y a pas de raison...

» Pourquoi m'en irais-je ? — continuait-il à philosopher avec amertume. — Il fait ici tant de poussière, et une chaleur si étouffante ; cette maison est si sale ; il y a dans ces tribunaux où je passe mon temps, chez tous ces hommes d'affaires, tant de préoccupations énervantes, tant de soucis écrasants ; il y a dans tous ces gens qui emplissent la ville, sur ces figures qui passent du matin au soir, un égoïsme si naïvement et si sincèrement étalé, une audace si grossière, une lâcheté si mesquine, une poltronnerie si basse, qu'à parler très sérieusement c'est ici le paradis pour un hypocondriaque. Tout est franc, tout s'étale, rien ne se donne la peine de dissimuler, comme font nos dames partout, à la campagne, aux eaux ou à l'étranger ; oui, vraiment, tout mérite ici la plus entière estime, rien que pour sa franchise et pour sa simplicité... Je ne partirai pas ! Je crèverai ici, mais je ne partirai pas ! »

II

LE MONSIEUR AU CRÊPE

C'était le 3 juillet. L'air était lourd, la chaleur suffocante. Ce jour-là, Veltchaninov eut énormément à faire. Des courses

occupèrent toute sa matinée ; une visite devait lui prendre sa soirée, une visite chez un conseiller d'État, homme entendu, qui pouvait lui être utile et qu'il devait aller voir d'urgence à sa maison de campagne, très loin, quelque part sur la Tchernaïa.

Le soir donc, vers six heures, Veltchaninov entra pour dîner dans un restaurant de fâcheuse apparence, mais français, situé sur la Perspective Nevski, près du pont de la Police. Il s'assit dans son coin habituel, à la petite table qui lui était réservée, et commanda son dîner. Chaque jour il dînait pour un rouble, non compris le vin, dont il n'usait que par extraordinaire, vu le mauvais état de ses affaires. Il s'étonnait souvent qu'on pût manger pareille cuisine ; et pourtant il avalait jusqu'à la dernière miette, et chaque fois il dévorait avec autant d'appétit que s'il n'eût pas mangé depuis trois jours. « Ce doit être maladif », pensait-il lorsqu'il le remarquait.

Ce soir-là, il prit place à la petite table avec les pires dispositions d'esprit ; il jeta violemment son chapeau dans un coin, s'accouda et songea. Pour peu que son voisin eût fait le moindre bruit, ou que le garçon ne l'eût pas immédiatement compris, lui, qui d'ordinaire restait toujours courtois et qui savait à l'occasion demeurer impassible, il eût fait, sans aucun doute, du tapage et peut-être un scandale.

Le potage servi, Veltchaninov prit sa cuiller ; mais, tout à coup, d'un geste brusque, il la jeta sur la table et bondit presque de dessus sa chaise. Une pensée imprévue s'était emparée de lui soudain. En un instant, Dieu sait comment, il venait de comprendre le motif de son angoisse, de cette angoisse étrange qui le torturait depuis plusieurs jours, qui l'étreignait, Dieu sait comment et Dieu sait pourquoi, sans un moment de répit. Voici que tout d'un coup il le comprenait et le voyait ce motif, aussi distinctement que les cinq doigts de sa main.

— Le chapeau !... murmurait-il comme illuminé. Oui, ce chapeau maudit, avec cet abominable crêpe : voilà la cause de *tout* !

Veltchaninov se mit à réfléchir ; mais, plus il songeait, plus il devenait sombre, plus « tout l'événement » lui paraissait

étrange. « Mais... Mais... y a-t-il bien là un événement? » objectait-il, toujours en défiance. « Qu'y a-t-il dans tout cela qui ressemble à un événement? »

Ce qui s'était passé, le voici :

Environ quinze jours auparavant, — à vrai dire, il ne se rappelait pas au juste, mais il devait bien y avoir cela, — il avait rencontré, pour la première fois, dans la rue, quelque part, oui, à l'angle des rues Podiatcheskaïa et Mechtchanskaïa, un homme qui portait un crêpe à son chapeau. Ce monsieur était comme tout le monde et n'avait rien de particulier; il passa vite, mais, en passant, jeta à Veltchaninov un regard extrêmement direct, et qui attira extraordinairement son attention. Il eut immédiatement l'impression qu'il connaissait cette figure. Certainement, il l'avait rencontrée quelque part.

« Bah ! pensa-t-il, n'ai-je pas rencontré, comme cela, dans ma vie, des milliers de visages? On ne peut pas se les rappeler tous. »

Vingt pas plus loin, il avait oublié cette rencontre, malgré l'impression qu'elle lui avait faite. Néanmoins, cette impression dura toute la journée, étrangement : c'était comme une irritation, sans objet, et très particulière.

Maintenant, quinze jours après, il se rappelait tout cela très clairement. Il se rappelait aussi qu'il n'avait pu comprendre alors d'où lui venait cette irritation, au point qu'il n'eut même pas l'idée d'un rapprochement possible entre sa mauvaise humeur de toute la soirée et sa rencontre du matin. Mais l'homme prit soin de ne pas se laisser oublier : le lendemain, il se retrouva en face de Veltchaninov, sur la Perspective Nevski, et, comme la première fois, il le fixa d'une manière étrange. Veltchaninov cracha, en signe de dédain ; puis, à peine eut-il craché qu'il s'étonna de ce qu'il venait de faire. « Il y a évidemment des physionomies qui vous inspirent, on ne sait pourquoi, un invincible dégoût. »

— Il n'y a pas de doute, je l'ai déjà rencontré quelque part, murmurait-il d'un air pensif, une demi-heure encore après la rencontre.

Et, de nouveau, pendant toute la soirée, il fut de très maussade humeur ; la nuit, il eut un sommeil très agité, et il n'eut toujours pas l'idée que l'homme en deuil pût être la cause de son malaise, bien que ce soir-là il lui revint

fréquemment à la mémoire. Même il s'en voulait de ce qu'« une pareille niaiserie » tenait tant de place dans ses souvenirs, et il eût certes été fort humilié d'avoir à lui attribuer l'état dont il souffrait, s'il avait pu y songer.

Deux jours plus tard, il le rencontra de nouveau, cette fois, dans une foule, à un débarcadère de la Néva. Cette fois, Veltchaninov aurait volontiers juré que le « Monsieur au crêpe » l'avait reconnu et que même il avait fait un mouvement pour se porter à sa rencontre, et que la foule les avait aussitôt séparés ; il croyait bien qu'il avait fait mine de lui tendre la main ; peut-être même l'avait-il appelé par son nom. Le reste, Veltchaninov ne l'avait pas entendu distinctement ; pourtant... « Mais qu'est-ce donc que cette canaille ? Pourquoi ne vient-il pas à moi, si en effet il me connaît, et s'il veut m'approcher ? » songea-t-il en colère, comme il sautait dans un fiacre pour se faire conduire au couvent de Smolny.

Une demi-heure plus tard, il discutait chaudement avec son avocat, mais le soir et la nuit ramenèrent en lui l'angoisse la plus fantastique.

« Aurais-je un débordement de bile ? » se demanda-t-il avec inquiétude, en se regardant dans un miroir.

Puis cinq jours se passèrent sans qu'il rencontrât « personne », et sans que « la canaille » donnât signe de vie. Et pourtant, lui non plus ne pouvait pas avoir oublié, l'homme au crêpe !

« Mais, qu'ai-je donc à m'occuper ainsi de lui ? pensait Veltchaninov. Hum !... Bien sûr il a, lui aussi, beaucoup d'affaires à Pétersbourg. Mais, de qui donc est-il en deuil ?... Il m'a évidemment reconnu... Moi pas... Et, pourquoi ces gens-là portent-ils du crêpe ?... Cela ne leur va pas... Je crois bien que si je le voyais de plus près, je le reconnaîtrais... »

Et c'était comme si quelque chose commençait à s'agiter dans ses souvenirs, c'était comme un mot que l'on sait bien, qu'on a oublié, et qu'on s'efforce tant qu'on peut de retrouver. On le sait parfaitement, ce mot : on sait qu'on le sait ; on sait ce qu'il veut dire, on tourne tout autour, et on ne peut le saisir. « C'était... c'était, il y a longtemps... c'était quelque part... il y avait là... il y avait là... Que le diable emporte ce qu'il y avait là ou non ! Est-ce la peine pour cette

canaille de se donner tant de mal? » Il s'était mis terriblement en colère.

Mais le soir, quand il se rappela sa colère « terrible », il éprouva une grande confusion, — comme si quelqu'un l'eût surpris à mal faire. — Il en fut inquiet et étonné : « Il faut qu'il y ait une raison pour que je m'emporte ainsi de but en blanc... à propos d'un simple souvenir... » Il n'alla pas jusqu'au bout de sa pensée.

Le lendemain, il eut une colère encore plus violente; mais, cette fois, il lui sembla qu'il y avait de quoi et qu'il était dans son droit absolument. « A-t-on jamais vu pareille insolence! » Il s'agissait d'une quatrième rencontre avec le monsieur au crêpe qui, de nouveau, avait comme surgi de dessous terre.

Voici l'histoire.

Veltchaninov venait de saisir enfin au passage, dans la rue, ce conseiller d'État, cet homme important qu'il poursuivait depuis longtemps. Ce fonctionnaire, qu'il connaissait un peu, et qui pouvait lui être utile dans son affaire, avait manifestement tout fait pour ne pas se laisser prendre et pour éviter de se rencontrer avec lui. Veltchaninov, ravi de le tenir enfin, marchait à côté de lui, le sondant du regard, dépensant des trésors d'adresse pour amener le vieux malin à un sujet de conversation qui lui permît de lui arracher le précieux mot, tant désiré; mais le finaud était sur ses gardes, répondait par des plaisanteries, ou se taisait. — Et voici que tout à coup, à ce moment difficile et décisif, le regard de Veltchaninov rencontra sur le trottoir opposé le monsieur au crêpe. Il était arrêté, regardait fixement vers eux; il les suivait, c'était clair, et, sans aucun doute, il se moquait d'eux.

— Le diable l'emporte! — s'écria, tout en fureur, Veltchaninov, qui avait aussitôt pris congé du *tchinovnik*, et qui attribuait tout l'insuccès de ses efforts à l'apparition soudaine de « l'insolent », — le diable l'emporte! Je crois vraiment qu'il m'espionne! Il n'y a pas de doute, il me suit. Il est payé pour cela, et... et... par Dieu, il se moque de moi! Par Dieu, il va avoir affaire à moi! Si j'avais une canne!... Je vais acheter une canne! Je ne puis supporter cela! Qui est-ce, cet individu? Il faut que je sache qui c'est.

Il s'était passé trois jours depuis cette quatrième rencontre,

lorsque nous avons trouvé Veltchaninov à son restaurant, hors de lui, et comme effondré. En dépit de son orgueil, il fallait bien qu'il s'en fît l'aveu, c'était bien cela. Tout bien examiné, il était forcé de convenir que son humeur, et l'angoisse étrange qui l'étouffait depuis quinze jours n'avait d'autre cause que l'homme en deuil, ce « rien du tout ».

« Je suis hypocondriaque, c'est vrai ; je suis toujours prêt à faire d'une mouche un éléphant, c'est encore vrai ; mais tout cela serait-il moins pénible pour n'être qu'une imagination ? — Si un pareil coquin peut se permettre de bouleverser complètement un homme, alors... alors... »

Cette fois, en effet, à la cinquième rencontre, qui avait eu lieu ce jour-là et qui avait mis Veltchaninov hors de lui, l'éléphant n'était guère qu'une mouche. L'homme avait passé, mais, cette fois, n'avait pas dévisagé Veltchaninov, n'avait pas fait mine de le connaître : il marchait les yeux baissés, et semblait très désireux de n'être pas remarqué. Veltchaninov s'était dirigé vers lui, et lui avait crié à pleine voix :

— Dites donc, l'homme au crèpe ! Vous vous sauvez, à présent ! Arrêtez donc ! Qui êtes-vous ?

La question, et toute cette interpellation, n'avait aucune espèce de sens. Mais Veltchaninov ne s'en aperçut qu'après avoir crié. L'homme ainsi interpellé s'était retourné, s'était arrêté un instant, avait paru hésiter, avait souri, avait paru vouloir dire ou faire quelque chose, était resté extrêmement indécis, puis s'était brusquement éloigné sans regarder derrière lui. Veltchaninov le suivait de l'œil, tout stupéfait.

« Serait-ce moi qui le poursuis, songea-t-il, et non pas lui ?... »

Quand il eut achevé de dîner, Veltchaninov courut à la maison de campagne du *tchinovnik*. Il n'était pas chez lui : on lui répondit « qu'il n'était pas rentré depuis le matin, qu'il ne rentrerait sans doute pas avant trois ou quatre heures de la nuit, parce qu'il était en ville, chez son neveu ». Veltchaninov s'en trouva « offensé » au point que son premier mouvement fut d'aller chez le neveu. Mais en route il réfléchit que cela le mènerait loin, quitta son fiacre à mi-chemin et se dirigea en flânant vers sa maison, proche du Grand-Théâtre. Il sentait qu'il avait besoin de marcher. Il

lui fallait une bonne nuit de sommeil pour calmer l'ébranlement de ses nerfs, et, pour dormir, il lui fallait de la fatigue. Il ne se trouva donc chez lui qu'à dix heures et demie, car la distance était grande, et il rentra éreinté.

Le logement que Veltchaninov avait loué au mois de mars après s'être donné tant de mal pour le trouver, — s'excusant, par la suite, de ce « qu'il était en camp volant, et n'habitait que momentanément Pétersbourg... à cause de ce maudit procès », — cet appartement, était loin d'être aussi incommode, aussi peu convenable que lui-même se plaisait à le dire. L'entrée, il faut le reconnaître, était un peu sombre, malpropre même. Il n'y en avait pas d'autre, d'ailleurs, que la porte cochère. Mais l'appartement, situé au deuxième étage, était composé de deux pièces très claires, très hautes, et séparées par une antichambre à demi obscure. L'une de ces deux pièces avait vue sur la cour ; l'autre, sur la rue. A la première était contigu un cabinet qui pouvait servir de chambre à coucher, mais où Veltchaninov avait mis des livres et des papiers. Il avait choisi la seconde pour sa chambre, le divan faisant office de lit. L'ameublement de ces deux pièces offrait à l'œil un certain aspect de confort, bien qu'en réalité il se trouvât passablement usé. Çà et là, quelques objets de prix, vestiges de temps meilleurs : — des bibelots en bronze, en porcelaine ; — de grandes, de vraies moquettes ; — deux tableaux d'assez bonne facture, — le tout dans un grand désordre, sous une poussière accumulée depuis le départ de Palaguéia, la jeune fille qui servait Veltchaninov et qui, tout à coup, l'avait laissé pour s'en retourner chez ses parents, à Novgorod.

Lorsqu'il songeait à ce fait étrange d'une jeune fille ainsi placée chez un garçon qui, pour rien au monde, n'aurait voulu mentir à sa qualité de gentleman, la rougeur montait aux joues de Veltchaninov. Il n'avait jamais eu lieu pourtant que d'être satisfait de cette Palaguéia. Elle était entrée chez lui au moment où il avait loué son appartement, c'est-à-dire au printemps, sortant de chez une famille qui allait habiter l'étranger. Palaguéia était très soigneuse et eut bientôt mis l'ordre dans tout ce qui lui était confié. Veltchaninov, après le départ de la jeune fille, ne voulut plus reprendre de femme comme

domestique. « Ce n'était guère la peine de prendre, pour si peu de temps, un valet... » D'ailleurs, il détestait la valetaille. Il fut donc décidé que les chambres seraient rangées chaque matin par la sœur de la concierge, Mavra, à laquelle il laissait en sortant la clef de la porte qui donnait sur la cour. En réalité, Mavra ne faisait rien, touchait son salaire et probablement volait. Tout cela lui était devenu indifférent, et il était même bien aise que la maison demeurât vide.

Mais pourtant ses nerfs se révoltaient parfois, aux heures d'agacement, devant toute cette « saleté », et il lui arrivait très souvent, lorsqu'il rentrait chez lui, de ne pénétrer dans sa chambre qu'avec dégoût.

Ce soir-là, Veltchaninov prit à peine le temps de se déshabiller. Il se jeta sur son lit, fermement décidé à ne penser à rien, et, coûte que coûte, à s'endormir « à l'instant même ». Chose bizarre, à peine sa tête fut-elle posée sur l'oreiller que le sommeil le prit. Il y avait bien un mois que cela ne lui était arrivé.

Veltchaninov dormit ainsi trois heures entières, trois heures pleines de ces cauchemars que l'on a dans les nuits de fièvre. Il rêva qu'il avait commis un crime, un crime qu'il niait, et dont l'accusaient, d'un commun accord, des gens qui survenaient de partout. Une foule énorme s'était amassée et il entrait des gens, toujours, par la porte grande ouverte. Puis toute son attention se concentrait sur un homme bizarre, qu'il avait très bien connu jadis, qui était mort, et qui maintenant se présentait subitement à lui. Le plus pénible, c'est que Veltchaninov ne savait pas qui était cet homme, qu'il avait oublié son nom et ne pouvait le retrouver ; tout ce qu'il savait, c'est que jadis il l'avait beaucoup aimé. Tous les gens qui étaient là attendaient de cet homme le mot décisif, une accusation formelle contre Veltchaninov ou sa justification. Mais l'homme restait assis auprès de la table, immobile, obstinément silencieux. Le bruit ne cessait pas, l'irritation grandissait; tout à coup, Veltchaninov, exaspéré par le silence de l'homme, le frappa : et aussitôt il ressentit un apaisement étrange. Son cœur, serré par la terreur et la souffrance, se remit à battre paisiblement. Une sorte de rage le prit, il frappa un second coup, puis un troisième, puis, comme grisé de fureur et de peur, dans une ivresse qui allait jusqu'à l'égarement, il frappa,

s'apaisant à mesure, il frappa sans compter, sans s'arrêter. Il voulait anéantir tout, tout *cela*. Soudain, il arriva ceci : tous poussèrent un cri d'effroi et se ruèrent vers la porte, et au même instant trois coups de sonnette vigoureux se firent entendre, si forts qu'il semblait que l'on voulût arracher la sonnette. Veltchaninov s'éveilla, ouvrit les yeux, sauta à bas de son lit, courut à la porte : il était certain que les coups de sonnette étaient réels, qu'il ne les avait pas rêvés, que quelqu'un était là qui voulait entrer. « Ce serait trop étrange, qu'un bruit si net, si réel, ne fût qu'un rêve ! »

A sa grande surprise, l'appel de la sonnette n'était qu'un rêve. Il ouvrit la porte, sortit sur le palier, jeta un regard dans l'escalier : — décidément, personne. Le cordon de sonnette pendait immobile. Surpris, mais satisfait, il rentra dans sa chambre. Il alluma une bougie, et se rappela que la porte n'était que poussée, qu'elle n'était fermée ni à clef, ni au verrou. Il lui était souvent arrivé de commettre cet oubli, sans y attacher la moindre importance Palaguéia le lui avait plusieurs fois fait remarquer. Il retourna dans l'antichambre, ouvrit encore une fois la porte, jeta encore un coup d'œil au dehors, puis referma et tira simplement les verrous, sans toucher à la clef. A ce moment, l'horloge sonna deux heures et demie : il avait dormi trois heures.

Son rêve l'avait si fort énervé qu'il ne voulut pas se recoucher tout de suite et qu'il préféra se promener une demi-heure par la chambre, — « le temps de fumer un cigare ». — Il s'habilla sommairement, s'approcha de la fenêtre, souleva l'épais rideau de soie et puis le store blanc. Déjà l'aube éclairait la rue. Les claires nuits d'été de Pétersbourg avaient toujours ébranlé fortement ses nerfs. Dans les derniers temps, elles avaient rendu ses insomnies si fréquentes, qu'il avait dû, deux semaines auparavant, suspendre à ses fenêtres d'épais rideaux de soie qui le défendaient parfaitement de la lumière du dehors. Laissant entrer le jour, et oubliant la bougie allumée sur la table, il se mit à se promener de long en large, tout entier à une sensation de souffrance poignante. L'impression que lui avait laissée son rêve persistait. Il éprouvait toujours une douleur profonde à l'idée qu'il avait pu lever la main sur cet homme et le frapper.

« Mais il n'existe pas, cet homme, et il n'a jamais existé ! Toute cette histoire dont je m'afflige n'est qu'un rêve ! »

Résolument, comme si sur ce point se concentraient tous ses soucis, il se mit à penser que décidément il était malade, « un homme malade ».

Il lui avait toujours été pénible de reconnaître qu'il vieillissait ou que sa santé était mauvaise, et, dans ses heures noires, il mettait de l'acharnement à s'exagérer l'un ou l'autre de ces maux, à dessein, pour se railler lui-même.

— C'est la vieillesse ! Oui, je vieillis terriblement, murmura-t-il, en marchant de long en large. Je perds la mémoire, j'ai des visions, des rêves, j'entends des coups de sonnette... Le diable m'emporte ! Je sais par expérience que des cauchemars de ce genre sont chez moi signe de fièvre... Je suis bien sûr que toute cette « histoire » de crêpe n'est peut-être aussi qu'un rêve. Décidément, j'avais raison hier : c'est moi, c'est moi qui m'acharne après lui, ce n'est pas lui. Je m'en suis fait un monstre et j'en ai peur, et je cours me sauver sous la table. Et puis, pourquoi est-ce que je l'appelle canaille ? C'est peut-être un homme très bien. Sa figure n'est pas très agréable, c'est vrai ; mais enfin il n'a rien de particulièrement laid. Il est mis comme tout le monde. Il n'y a que son regard... Allons, me voilà encore occupé de lui ! Que diable m'importe son regard ? Je ne puis donc pas vivre sans songer à ce... à ce gredin !

Parmi toutes ces pensées qui se faisaient la chasse dans sa tête, il y en eut une qui lui apparut clairement, et qui lui fut douloureuse : il se fit soudain en lui la conviction que l'homme au crêpe avait été jadis de ses proches amis, et que maintenant, lorsqu'il le rencontrait, cet homme se moquait de lui parce qu'il savait un grand secret de son passé, et qu'il le voyait maintenant si déchu. Il alla machinalement à la fenêtre pour l'ouvrir et respirer la fraîcheur de la nuit, et... et, brusquement, il frissonna tout entier : il lui sembla que devant lui se produisait quelque chose de prodigieux, d'inouï.

Il n'arriva pas à ouvrir la fenêtre ; vivement il se glissa dans l'angle de la baie, et s'y dissimula : — là, droit en face de la maison, sur le trottoir désert, il venait de voir l'homme au crêpe. L'homme était debout, le visage tourné vers la fenêtre;

il ne l'avait certainement pas aperçu, il regardait la maison, curieusement, comme s'il recherchait quelque chose. Il parut réfléchir : il leva la main, se toucha le front du doigt. Enfin il se décida : il jeta rapidement un regard autour de lui, puis, sur la pointe des pieds, à petits pas, il traversa la rue, très vite... Le voici qui approche de la porte, de la petite porte de service, qu'en été on ne ferme souvent pas avant trois heures du matin. « Il vient chez moi », pensa brusquement Veltchaninov, et le plus vite qu'il put, marchant lui aussi sur la pointe des pieds, il traversa l'antichambre, courut vers la porte, et... s'arrêta devant, cloué par l'attente, sa main droite tremblante tenant le verrou de la porte, toute son attention tendue vers le bruit des pas dans l'escalier.

Le cœur lui battait si fort qu'il eut peur de ne pas entendre l'inconnu monter sur la pointe des pieds. En effet il n'entendait rien, mais il sentait tout avec une lucidité décuplée. C'était comme si le rêve de tout à l'heure se fût fondu avec la réalité. Veltchaninov était brave de nature. Il avait aimé parfois à pousser jusqu'à l'affectation le mépris du danger, même lorsque personne ne le voyait, uniquement pour se plaire à lui-même. Mais, aujourd'hui, c'était autre chose. L'hypocondriaque souffreteux de tout à l'heure était transfiguré : c'était maintenant un tout autre homme. Un rire nerveux, silencieux, secouait sa poitrine. A travers la porte close il devinait chaque mouvement de l'inconnu.

« Ah ! voilà qu'il entre, il monte, il regarde autour de lui ; il écoute dans l'escalier, il respire à peine ; il marche à pas de loup... Ah !... Il prend la poignée de la porte, il tire, il essaye d'ouvrir. Il s'imagine que ce n'est pas fermé chez moi. Il savait donc que, parfois, j'oublie de fermer?... De nouveau, il tire la poignée... Pense-t-il que la serrure, va céder comme cela?... C'est dommage, hein? de s'en aller! C'est dommage, de s'en retourner bredouille ! »

Et, en effet, tout devait s'être passé ainsi que Veltchaninov l'avait deviné : quelqu'un, en effet, était là, derrière la porte, avait doucement et sans bruit essayé la serrure et tiré sur la poignée ; « et, sans aucun doute, il avait son idée ». Veltchaninov était décidé à savoir le mot de l'énigme ; il attendait le moment avec une sorte d'impatience ; il brûlait d'envie

d'ôter brusquement le verrou, d'ouvrir la porte toute grande, de se trouver face à face avec son épouvantail, et de dire doucement : « Mais qu'est-ce donc que vous faites ici, mon cher Monsieur ? » C'est ce qui arriva : quand il eut choisi son moment, il tira brusquement le verrou, ouvrit la porte toute grande, et faillit buter dans le monsieur au crêpe.

III

PAVEL PAVLOVITCH TROUSOTSKI

L'autre demeura sur place, immobile et muet. Ils restèrent ainsi, l'un en face de l'autre, sur le seuil de la porte, sans bouger, les yeux dans les yeux. Cela dura quelques moments, puis, tout à coup, Veltchaninov reconnut son hôte !

A l'instant même, l'hôte comprit manifestement que Veltchaninov l'avait reconnu : cela passa comme une lueur dans ses yeux. Tout son visage, aussitôt, s'épanouit en un sourire, le plus doux du monde.

— C'est bien à Alexis Ivanovitch que j'ai le plaisir de parler ? fit-il d'une voix suave au point d'être comique, dans la circonstance.

— Mais vous-même n'êtes-vous pas Pavel Pavlovitch Trousotski ? s'écria Veltchaninov, de l'air d'un homme qui devine.

— Nous nous sommes connus, il y a neuf ans, à T..., et, si vous voulez me permettre de le rappeler, nous avons été bien bons amis.

— Oui, sans doute... c'est possible... mais enfin il est trois heures du matin, et vous venez d'essayer pendant dix minutes si c'était fermé chez moi ou non.

— Trois heures ! s'écria l'autre, qui saisit sa montre, confondu d'étonnement, — c'est vrai, trois heures ! Pardonnez-moi, Alexis Ivanovitch, j'aurais dû y songer avant de venir : je suis tout confus. Je m'en vais : je m'expliquerai une autre fois, mais maintenant...

— Mais pas du tout ! Si vous avez quelque chose à dire,

mieux vaut tout de suite! interrompit Veltchaninov. Faites-moi le plaisir d'entrer par ici, dans ma chambre. C'est cela que vous vouliez, j'imagine; vous n'êtes pas venu de nuit uniquement pour essayer ma serrure...

Il était bouleversé, épouvanté, et sentait qu'il n'était plus maître de lui. Il en était honteux : qu'y avait-il, en somme, de mystérieux ou d'inquiétant dans toute cette fantasmagorie! Tant d'émotion pour avoir vu surgir la sotte figure d'un Pavel Pavlovitch...! Pourtant, au fond, il ne trouvait pas cela aussi simple : il pressentait quelque chose, confusément, avec terreur. Il offrit un fauteuil à son hôte, s'assit d'un mouvement brusque sur son lit, à un pas du fauteuil, et, penché en avant, les paumes ouvertes posées sur les genoux, attendit que l'autre parlât. Il le regardait avidement, et faisait effort pour se souvenir. Chose étrange, l'autre se taisait, semblait ne pas comprendre qu'il « fallait » qu'il s'expliquât tout de suite; au contraire, il regardait Veltchaninov d'un air d'attente. Peut-être avait-il peur, tout simplement, et se sentait-il mal à l'aise, comme une souris dans une souricière. Mais Veltchaninov éclata :

— Qu'est-ce que vous voulez? s'écria-t-il; vous n'êtes pourtant pas, j'imagine, un fantôme ou un songe! Êtes-vous donc venu ici pour jouer aux morts? Il faut vous expliquer, mon petit père!

L'hôte s'agita, sourit, et commença timidement :

— Je vois que vous êtes surtout étonné que je sois venu à une pareille heure, et... dans des conditions si particulières... Lorsque je songe à tout ce qui s'est passé jadis, et à la manière dont nous nous sommes quittés... oui, c'est fort étrange... Au reste, je n'avais pas du tout l'intention d'entrer, et, si cela est arrivé, c'est bien par hasard...

— Comment, par hasard? Mais je vous ai vu de ma fenêtre traverser furtivement la rue sur la pointe des pieds!

— Ah! vous m'avez vu! Alors, je vous jure, vous en savez là-dessus plus que moi! Mais je vous impatiente... Tenez, voici ce que c'est : je suis arrivé à Pétersbourg, il y a trois semaines, pour affaires... Oui, je suis bien Pavel Pavlovitch Trousotski : vous m'avez parfaitement reconnu. Voici ce que c'est que mon affaire : je me remue pour obtenir de

changer de service et de passer dans un autre gouvernement, avec augmentation de traitement... Non, ce n'est pas tout à fait ça... Enfin, voyez-vous l'essentiel, c'est que je traîne ici depuis trois semaines, et que, ma foi, je fais durer moi-même mon affaire... oui, l'affaire de ma permutation... et que, si cela s'arrange, ma foi, tant pis, j'oublierai que c'est arrangé, et je ne pourrai pas m'en aller de votre Pétersbourg, dans ma situation. Je traîne comme si je n'avais plus de but, et comme si j'étais content de n'en plus avoir... dans ma situation !...

— Mais enfin, quelle « situation » ? interrompit Veltchaninov.

L'hôte leva les yeux sur lui, saisit son chapeau, et, avec une dignité pleine de grandeur, montra le crêpe.

— Eh bien, oui, quelle « situation » ?

Veltchaninov regardait d'un œil hébété le crêpe, et puis le visage de son hôte. Tout à coup une rougeur couvrit ses joues et il ressentit un bouleversement terrible :

— Quoi ! Natalia Vasilievna !

— Oui, Natalia Vasilievna ! En mars dernier... La phtisie, presque subitement, en deux ou trois mois !... Et moi, je suis resté, comme vous voyez !

En disant ces derniers mots, l'hôte, avec une expression de tristesse, ouvrit ses bras étendus, la main gauche tenant le chapeau au crêpe, et laissa tomber sa tête chauve sur sa poitrine, pendant à peu près dix secondes.

Cet air et ce geste rendirent soudain le calme à Veltchaninov ; un sourire ironique, même agressif, glissa sur ses lèvres, mais s'effaça à l'instant même : la nouvelle de la mort de cette femme, qu'il avait connue il y avait si longtemps et qu'il avait oubliée depuis si longtemps, lui faisait une impression inattendue, très profonde.

— Est-ce possible, murmura-t-il : mais pourquoi n'êtes-vous pas venu franchement et ouvertement à moi ?

— Je vous remercie de votre sympathie, je la vois et j'y suis sensible... Quoique...

— Quoique...

— Quoique nous soyons séparés depuis bien des années, vous avez pris tout de suite à mon chagrin, à moi-même, un

intérêt si véritable que je vous en ai, n'en doutez pas, une vive reconnaissance. C'est tout ce que je voulais dire. Je ne me suis pas trompé dans mes amitiés, puisqu'ici je puis retrouver à l'instant même mes amis les plus sincères (je ne vous citerai que Stepan Mikhailovitch Bagaoutov); mais, vraiment, Alexis Ivanovitch, depuis nos relations de jadis, et, laissez-moi le dire, car j'ai la mémoire fidèle, depuis notre vieille amitié, neuf ans se sont écoulés sans que vous soyez revenu nous voir; pas même de lettres échangées.

On eût dit qu'il chantait un air appris, et, tout le temps qu'il parla, il garda les yeux fixés à terre, tout en ne perdant rien de ce qui se passait. Veltchaninov était redevenu maître de lui. Il écoutait et regardait Pavel Pavlovitch avec des impressions bizarres, dont l'intensité allait croissant, et soudain, lorsqu'il se tut, les idées les plus singulières et les plus imprévues se pressèrent dans sa tête.

— Mais comment se fait-il que je ne vous aie pas reconnu jusqu'à présent? s'écria-t-il. Nous nous sommes rencontrés cinq fois dans la rue.

— En effet, je me rappelle : je tombais à chaque instant sur vous, et, deux ou trois fois, au moins...

— C'est-à-dire que c'est moi qui tombais à chaque instant sur vous, et non pas vous sur moi.

Veltchaninov se leva, et, tout à coup, partit d'un éclat de rire violent, inattendu. Pavel Pavlovitch demeura silencieux, regarda attentivement, et poursuivit aussitôt :

— Si vous ne m'avez pas reconnu, c'est d'abord que vous avez pu m'oublier; et puis, c'est que j'ai eu, depuis, la petite vérole, dont j'ai gardé des traces au visage.

— La petite vérole? En effet, c'est de la petite vérole. Mais comment...?

— Comment je l'ai pincée? Tout arrive, Alexis Ivanovitch; on est pincé.

— C'est bien drôle. Mais continuez, continuez, cher ami!

— Eh bien donc, quoique je vous aie déjà rencontré...

— Attendez! Pourquoi donc avez vous dit tout à l'heure « pincer »? Il faut parler d'une manière moins triviale. Mais continuez, continuez!

Il se sentait l'humeur de plus en plus gaie. L'oppression qui l'étouffait avait complètement disparu.

Il marchait à grands pas par la chambre, de long en large.

— C'est vrai, je vous ai déjà rencontré, et j'étais résolu, dès mon arrivée à Pétersbourg, à venir vous trouver ; mais, je vous le répète, je suis à présent dans une telle situation d'esprit... je suis tellement bouleversé depuis le mois de mars...

— Bouleversé depuis le mois de mars... ? Ah oui, parfaitement !... Pardon, vous ne fumez pas ?

— Moi, vous savez, du temps de Natalia Vasilievna...

— Ah oui ! mais depuis le mois de mars ?

— Peut-être une petite cigarette.

— Voici une cigarette ; allumez-la, et... poursuivez ! Poursuivez; c'est excessivement...

Et Veltchaninov alluma un cigare, et alla se rasseoir sur le lit, tout en parlant. Pavel Pavlovitch l'interrompit :

— Mais vous-même, n'êtes-vous pas un peu agité ? Allez-vous tout à fait bien ?

— Eh ! au diable ma santé ! s'écria Veltchaninov avec mauvaise humeur. Continuez donc !

L'hôte, à son tour, voyant l'agitation de Veltchaninov se sentit devenir plus assuré et plus maître de lui-même.

— Que voulez-vous que je continue ? fit-il. Représentez-vous d'abord, Alexis Ivanovitch, un homme tué, vraiment tué ; un homme qui après vingt ans de mariage change de vie, se met à traîner par les rues poussiéreuses, sans but, comme s'il marchait par la steppe, presque inconscient, d'une inconscience qui lui procure encore un certain calme. C'est vrai : je rencontre parfois une connaissance, même un véritable ami, et je passe à dessein, pour ne pas l'aborder dans cet état d'inconscience. A d'autres moments, au contraire, on se souvient de tout avec tant d'intensité, on éprouve un besoin si impérieux de voir un témoin de ce passé à jamais disparu, on sent battre si fort son cœur, qu'il faut absolument, que ce soit de jour, que ce soit de nuit, courir se jeter dans les bras d'un ami, quand même il faudrait pour cela le réveiller à quatre heures du matin. Il se peut que j'aie mal choisi mon heure, mais je ne me suis pas trompé sur l'ami : car, à présent,

je me sens pleinement réconforté. Quant à l'heure, je croyais, je vous assure, qu'il était à peine minuit. On boit son propre chagrin, et on s'en trouve en quelque sorte enivré. Et alors, ce n'est plus du chagrin, c'est comme une nouvelle nature que je sens battre en moi...

— Comme vous vous exprimez ! fit d'une voix sourde Veltchaninov, soudainement redevenu sombre.

— Eh oui, j'ai une manière bizarre de m'exprimer.

— Et... vous ne plaisantez pas ?

— Plaisanter ! s'écria Pavel Pavlovitch, sur un ton de tristesse anxieuse, plaisanter ! au moment où je vous déclare...

— Ah ! n'en dites pas davantage, je vous en prie.

Veltchaninov se leva et se remit à marcher par la chambre. Cinq minutes se passèrent ainsi. L'hôte voulut se lever, mais Veltchaninov lui cria :

— Restez assis ! restez assis !

Et l'autre docilement se laissa retomber dans son fauteuil.

— Mon Dieu que vous êtes changé ! — reprit Veltchaninov, se campant devant lui, comme s'il venait seulement d'y prendre garde. — Terriblement changé ! extraordinairement ! Vous êtes un tout autre homme !

— Ce n'est pas surprenant : neuf ans !

— Non pas, non pas, ce n'est pas une question d'âge. Ce n'est pas votre physique qui a changé, mais vous êtes devenu un tout autre homme !

— Eh oui ! c'est possible ; neuf ans !

— Ou ne serait-ce pas plutôt depuis le mois de mars ?

— Hé, hé ! fit Pavel Pavlovitch avec un sourire malin, vous aimez à plaisanter... Mais voyons, puisque vous y tenez, quel changement voyez-vous ?

— Eh bien, voici. Le Pavel Pavlovitch d'autrefois était un homme tout à fait sérieux, convenable et spirituel : celui d'à présent est tout à fait un « vaurien »[1] !

Veltchaninov en était venu à cet état d'énervement où les hommes les plus maîtres d'eux-mêmes vont parfois en paroles plus loin qu'ils ne veulent.

1. En français dans le texte.

— « Vaurien ! » Vous trouvez?... Je ne suis plus spirituel? Pas spirituel? fit complaisamment Pavel Pavlovitch.

— Au diable l'esprit ! Maintenant vous êtes intelligent, tout simplement.

« Je suis insolent, songeait Veltchaninov, mais cette canaille est encore plus insolente que moi !... Enfin, que veut-il? »

— Ah ! mon bien-aimé Alexis Ivanovitch, s'écria tout à coup l'hôte, en s'agitant dans son fauteuil. Que faire, à présent? Notre place n'est plus dans le monde, dans la brillante société du grand monde ! Nous sommes deux vieux et véritables amis, et, à présent que notre intimité est devenue plus complète, nous nous rappellerons l'un à l'autre la précieuse union de nos deux affections, entre lesquelles la défunte était un lien plus précieux encore !

Et, comme transporté par l'élan de ses sentiments, il laissa de nouveau tomber sa tête, et se cacha le visage derrière son chapeau. Veltchaninov le regardait, avec un mélange d'inquiétude et de répugnance.

« Voyons, tout cela ne serait-il qu'une farce? songea-t-il. Mais non, non, non ! Il n'a pas l'air ivre... mais, après tout, il se peut qu'il soit ivre : il a la figure bien rouge. Au reste, ivre ou non, cela revient au même... Enfin, que me veut-il? Que me veut cette canaille ? »

— Vous rappelez-vous, vous rappelez-vous? — s'écria Pavel Pavlovitch, écartant peu à peu son chapeau, et de plus en plus exalté par ses souvenirs. — Vous rappelez-vous nos parties de campagne, nos soirées, nos danses et nos petits jeux chez Son Excellence le très accueillant Semen Semenovitch? Et nos lectures du soir, à trois ? Et notre première entrevue, lorsque vous êtes venu chez moi, un matin, me consulter sur votre affaire? Vous rappelez-vous que vous étiez sur le point de vous impatienter, lorsque Natalia Vasilievna est entrée, comment au bout de dix minutes vous étiez déjà notre meilleur ami, comment vous l'êtes resté tout un an, — tout à fait comme dans *la Provinciale*, la pièce de M. Tourgueneff...

Veltchaninov se promenait lentement, les yeux à terre, écoutait avec impatience, avec répugnance, mais écoutait attentivement.

— Je n'ai jamais songé à *la Provinciale*, interrompit-il, et

jamais il ne vous est arrivé jadis de parler de cette voix de fausset, dans ce style qui n'est pas le vôtre. A quoi bon tout cela ?

— C'est vrai, jadis je me taisais davantage, et je parlais moins, reprit vivement Pavel Pavlovitch. Vous savez, jadis je préférais écouter, quand la défunte parlait. Vous vous rappelez comme elle causait, avec quel esprit... Pour ce qui est de *la Provinciale*, et en particulier de Stoupendiev, vous avez raison : c'est nous, la chère défunte et moi, qui souvent, en songeant à vous, une fois que vous fûtes parti, avons rapproché notre première rencontre de cette pièce... et en effet, l'analogie était frappante. Et en particulier pour Stoupendiev...

— Que le diable emporte votre Stoupendiev ! s'écria Veltchaninov en frappant du pied, s'emportant à ce nom, qui éveillait en son esprit un souvenir inquiet.

— Stoupendiev ? mais c'est le nom du mari dans *la Provinciale*, continua Pavel Pavlovitch de sa voix la plus douce. Mais tout cela se rapporte à l'autre série de mes chers souvenirs, à l'époque qui suivit votre départ, lorsque Stepan Mikhaïlovitch Bagaoutov nous faisait la faveur de son amitié, tout à fait comme vous, mais, pendant cinq années entières.

— Bagaoutov ? Quel Bagaoutov ? — répliqua Veltchaninov, se plantant droit devant Pavel Pavlovitch.

— Mais Bagaoutov, Stepan Mikhaïlovitch Bagaoutov, qui nous a accordé son amitié tout juste un an après vous... et... tout à fait comme vous.

— Mais oui ! Pardieu, oui... Mais je le connais, reprit Veltchaninov ; Bagaoutov ! ... Mais il était, je crois, en fonctions dans votre gouvernement ?...

— Parfaitement, il était en fonctions auprès du gouverneur. Il était de Pétersbourg... Un jeune homme élégant... du meilleur monde ! s'écria dans un véritable transport Pavel Pavlovitch.

— Mais oui, mais parfaitement ! Où ai-je donc la tête ? Alors, lui aussi ?...

— Lui aussi, oui, lui aussi, répéta Pavel Pavlovitch, avec le même élan, en saisissant au vol le mot imprudent de son interrupteur, lui aussi ! C'est alors que nous avons joué *la Provinciale*, sur un théâtre d'amateurs, chez Son Excellence, le très hospitalier Semen Semenovitch. Stepan Mikhaïlo-

vitch faisait le comte, la défunte faisait « la Provinciale », et moi... je devais tenir le rôle du mari, mais on m'a repris ce rôle, sur le désir de la défunte, qui prétendait que j'en étais incapable.

— Mais! quel drôle de Stoupendiev vous faites?... D'abord, vous êtes Pavel Pavlovitch Trousotski, et non pas Stoupendiev, interrompit violemment Veltchaninov, qui ne pouvait plus se contenir et tremblait presque d'irritation. Voyons, permettez : Bagaoutov est ici, à Pétersbourg. Je l'ai vu moi-même, je l'ai vu au printemps. Pourquoi n'allez-vous pas chez lui?

— Mais, tous les jours, je vais chez lui, depuis trois semaines. On ne me reçoit pas. Il est malade, il ne peut plus recevoir. Figurez-vous qu'en effet j'ai appris, de très bonne source, qu'il est vraiment très malade. Voilà un ami! Un ami de cinq ans! Ah! Alexis Ivanovitch, je vous l'ai dit et je vous le répète : il y a des moments où l'on voudrait être sous terre, et à d'autres moments, au contraire, je voudrais retrouver quelqu'un de ceux qui ont vu et vécu notre temps passé, pour pleurer avec lui, oui, uniquement pour pleurer!...

— Voyons, en voilà assez pour aujourd'hui, n'est-ce pas? fit sèchement Veltchaninov.

— Oh oui! plus qu'assez! fit Pavel Pavlovitch en se levant aussitôt. Mon Dieu! il est quatre heures. Comme je vous ai égoïstement dérangé!

— Ecoutez, j'irai vous voir à mon tour et j'espère... Voyons! dites-moi bien franchement... N'êtes-vous pas ivre aujourd'hui?

— Ivre? Mais pas le moins du monde...

— Vous n'avez pas bu en venant, ou avant?

— Vous savez, Alexis Ivanovitch, vous avez tout à fait la fièvre.

— Demain, j'irai vous voir avant une heure.

— Oui, interrompit avec insistance Pavel Pavlovitch, — oui, vous parlez comme dans le délire. Je l'ai remarqué depuis un moment. Je suis vraiment fâché... Sans doute, ma maladresse... oui, je m'en vais, je m'en vais. Mais vous, Alexis Ivanovitch, couchez-vous et tâchez de dormir.

— Mais vous ne m'avez pas dit où vous demeurez! fit Veltchaninov derrière lui, comme il s'en allait.

— Je ne vous l'ai pas dit? A l'hôtel Pokrov!

— Qu'est-ce que c'est que l'hôtel Pokrov?

— C'est tout près de Pokrova, dans la ruelle... Bon, voilà que j'ai oublié le nom de la ruelle et le numéro. Enfin, c'est tout près de Pokrova[1]...

— Je trouverai.

— Adieu.

Et, déjà, il était sur l'escalier.

— Attendez ! attendez ! cria brusquement Veltchaninov. Vous n'allez pas vous sauver comme cela?

— Comment ! « me sauver »? fit l'autre, en écarquillant les yeux et en s'arrêtant sur la troisième marche.

Pour toute réponse, Veltchaninov referma vivement la porte, donna un tour de clef et poussa le verrou ; puis, il rentra dans sa chambre, et cracha de dégoût, comme s'il venait de toucher quelque chose de sale. Il resta debout, au milieu de la chambre, immobile, cinq grandes minutes et, tout à coup, sans se déshabiller, il se jeta sur son lit et s'endormit à l'instant même. La bougie oubliée sur la table se consuma jusqu'au bout.

IV

LA FEMME, LE MARI ET L'AMANT

Veltchaninov dormit lourdement et ne se réveilla qu'à neuf heures et demie. Il se leva alors, s'assit sur son lit et se prit à songer à la mort de « cette femme ».

L'impression qu'il avait ressentie à la nouvelle de cette mort avait quelque chose de trouble et de douloureux. Il avait dominé son agitation devant Pavel Pavlovitch : mais, à présent qu'il était seul, tout ce passé vieux de neuf ans revécut subitement devant lui avec une netteté extrême.

Cette femme, Natalia Vasilievna, la femme de « ce Trousolski », il l'avait aimée, il avait été son amant, lorsque, à propos d'une affaire d'héritage, il avait séjourné toute une

1. Quartier de Pétersbourg.

année à T..., bien que le règlement de son affaire ne réclamât pas un séjour aussi long. La véritable cause avait été cette liaison. Cette liaison et cette passion l'avaient possédé si entièrement qu'il avait été comme asservi par Natalia Vasilievna et qu'il aurait fait sans hésiter la chose la plus folle et la plus insensée pour satisfaire le moindre caprice de cette femme. Jamais, ni avant, ni depuis, pareille aventure ne lui était arrivée. Vers la fin de l'année, quand la séparation fut inévitable, Veltchaninov, à l'approche de la date fatale, s'était senti désespéré, bien que cette séparation dût être de courte durée : il avait perdu la tête au point de proposer à Natalia Vasilievna de l'enlever, de l'emmener pour toujours à l'étranger. Il fallut toute la résistance tenace et railleuse de cette femme qui d'abord, par ennui ou par plaisanterie, avait paru trouver le projet séduisant, pour l'obliger à partir seul. Et puis? Moins de deux mois après la séparation, Veltchaninov, à Pétersbourg, en était à se poser cette question, à laquelle il ne trouvait pas de réponse : avait-il aimé véritablement cette femme, ou avait-il été dupe d'une illusion? Et ce n'était ni par légèreté, ni parce qu'il commençait une nouvelle passion qu'il se posait cette question : ces deux premiers mois qui suivirent son retour à Pétersbourg, il resta sous le coup d'une sorte de stupeur qui l'empêchait de remarquer aucune femme, quoiqu'il eût repris sa vie mondaine et qu'il eût l'occasion d'en voir beaucoup. Et il savait bien, en dépit de toutes les questions qu'il se posait, que, s'il venait à retourner à T..., il retomberait immédiatement sous le charme dominateur de celle-ci. Cinq ans plus tard, il en était encore convaincu comme au premier jour, mais cette constatation ne lui donnait plus que de l'humeur, et il ne se rappelait plus cette femme qu'avec antipathie. Il était honteux de cette année passée à T... Il ne pouvait comprendre comment il avait pu être si « stupidement » amoureux, lui, Veltchaninov! Tous ses souvenirs de cette passion ne lui donnaient plus que du dégoût; il rougissait de honte jusqu'à en pleurer. Peu à peu, cependant, il retrouva une certaine quiétude; il tâchait d'oublier, et il y avait presque réussi. Et voici que soudain, après neuf ans, tout cela ressuscitait d'une manière étrange devant lui, à la nouvelle de la mort de Natalia Vasilievna.

Maintenant, assis sur son lit, hanté d'idées sombres qui se pressaient en désordre dans sa tête, il ne sentait, il ne voyait distinctement qu'une chose : c'est que, malgré la secousse que lui avait donné la nouvelle, il se sentait parfaitement calme à l'idée de la savoir morte : « N'ai-je donc pour elle plus même un regret ? » se demanda-t-il. La vérité, c'est que tout ce qu'il avait naguère eu contre elle d'antipathie venait de s'effacer, et qu'il pouvait, à cette heure, la juger sans parti pris. L'opinion qu'il s'était faite d'elle, au cours des neuf années de séparation, c'est que Natalia Vasilievna était le type de la provinciale, de la femme de la « bonne société » de province, et que peut-être il était le seul qui se fût monté la tête sur son compte. Au reste, il s'était toujours douté que cette opinion pouvait être erronée, et il le sentait à présent. Les faits la contredisaient évidemment : ce Bagaoutov avait été, lui aussi, durant plusieurs années, lié avec elle, et il était clair que, lui aussi, il avait été « subjugué ». Bagaoutov était véritablement un jeune homme du meilleur monde de Pétersbourg, « un être nul comme pas un », disait Veltchaninov, et qui ne pouvait évidemment faire son chemin qu'à Pétersbourg. Et cet homme avait sacrifié Pétersbourg, c'est-à-dire tout son avenir, et était resté cinq ans à T..., uniquement pour cette femme ! Il avait fini par revenir à Pétersbourg, mais il était bien possible que ce fût uniquement parce qu'on l'avait envoyé promener, « comme une vieille savate usée ». Il fallait donc bien qu'il y eût dans cette femme quelque chose d'extraordinaire, le don de captiver, d'asservir et de dominer !

Pourtant il lui semblait bien qu'elle n'avait pas ce qu'il faut pour captiver et asservir : « Voyons ! elle était loin d'être belle : je ne sais même pas si elle n'était pas tout simplement laide. » Quand Veltchaninov la rencontra, elle avait déjà vingt-huit ans. Sa figure n'était pas jolie, elle s'animait parfois agréablement, mais ses yeux étaient vraiment laids ; elle avait le regard excessivement dur. Elle était très maigre. Son instruction était très médiocre ; elle avait l'esprit assez ferme et pénétrant, mais étroit. Ses manières étaient celles d'une mondaine de province ; avec cela, il faut le dire, beaucoup de tact ; elle avait le goût excellent ; surtout, elle s'habillait dans la perfection. Son caractère était décidé et dominateur ; im-

possible de s'entendre avec elle à moitié : « tout ou rien ». Elle avait, dans les affaires difficiles, une fermeté et une énergie surprenantes. Elle avait l'âme généreuse, et en même temps elle était injuste sans limites. Il n'était pas possible de discuter avec elle : pour elle, deux fois deux ne signifiait rien. Jamais, en aucun cas, elle n'eût reconnu son injustice ou ses torts. Les infidélités sans nombre qu'elle faisait à son mari ne lui pesèrent jamais sur la conscience. Elle était parfaitement fidèle à son amant, mais seulement tant qu'il ne l'ennuyait pas. Elle aimait à faire souffrir ses amants, mais elle aimait aussi à les dédommager. Elle était passionnée, cruelle et sensible.

Elle haïssait la dépravation chez les autres, elle la jugeait avec une dureté impitoyable, et elle était elle-même dépravée. Il eût été absolument impossible de l'amener à se rendre compte de sa propre dépravation. « C'est très sincèrement qu'elle l'ignore, jugeait déjà Veltchaninov lorsqu'il était encore à T... C'est une de ces femmes, pensait-il, qui sont nées pour être infidèles. Il n'y a pas de risque que les femmes de cette espèce tombent tant qu'elles sont filles : c'est la loi de leur nature qu'elles attendent pour cela d'être mariées. Le mari est leur premier amant, mais jamais avant la noce. Il n'y a pas plus adroit qu'elles pour se marier. Naturellement, c'est toujours le mari qui est responsable du premier amant. Et cela continue ainsi, avec la même sincérité : jusqu'au bout elles sont persuadées qu'elles sont parfaitement honnêtes, parfaitement innocentes. »

Veltchaninov était convaincu qu'il existe des femmes de ce genre : et il était également convaincu qu'il existe un type de maris correspondant à ce type de femmes, et n'ayant d'autre raison d'être que d'y correspondre. Pour lui, l'essence des maris de ce genre consiste à être pour ainsi parler « d'éternels maris » ou, pour mieux dire, à être toute leur vie uniquement des maris, et rien de plus. « L'homme de cette espèce vient au monde et grandit uniquement pour se marier, et, sitôt marié, devient immédiatement quelque chose de complémentaire de sa femme, quand bien même il aurait un caractère personnel et résistant. La marque distinctive d'un tel mari, c'est l'ornement que l'on sait. Il lui est aussi impossible de

n'en pas porter qu'au soleil de ne pas luire : et non seulement il lui est interdit de jamais en rien savoir, mais encore il lui est interdit de connaître jamais les lois de sa nature. » Veltchaninov croyait fermement à l'existence de ces deux types, et Pavel Pavlovitch Trousotski, à T..., représentait exactement à ses yeux l'un de ces types. Le Pavel Pavlovitch qui venait de le quitter n'était naturellement plus celui qu'il avait connu à T... Il l'avait trouvé prodigieusement changé, mais il savait bien qu'il ne pouvait pas ne pas avoir changé, et que c'était là la chose la plus naturelle du monde : le vrai M. Trousotski, celui qu'il avait connu, ne pouvait avoir sa réalité complète que tant que vivrait sa femme; ce qui restait à présent c'était une partie de ce tout, et rien de plus, quelque chose qui était lâché à l'aventure, quelque chose de surprenant et qui ne ressemblait à rien.

Quant à ce qu'avait été le vrai Pavel Pavlovitch, celui de T..., voici le souvenir qu'en avait gardé Veltchaninov, et qui lui revint à l'esprit :

« Exactement parlant, le Pavel Pavlovitch de T... était mari, et rien de plus. » Ainsi, par exemple, s'il était en même temps fonctionnaire, c'était uniquement parce qu'il fallait qu'il s'acquittât d'une des parties essentielles du rôle de mari : il avait pris rang dans la hiérarchie des fonctionnaires pour assurer à sa femme sa situation dans le monde de T..., tout en étant, par lui-même, un fonctionnaire très zélé. Il avait alors trente-cinq ans ; il avait une certaine fortune, même assez considérable. Il ne montrait pas, dans son service, une capacité bien remarquable, ni, d'ailleurs, une incapacité bien remarquable. Il était reçu chez tout ce qu'il y avait de mieux dans le gouvernement, et il avait très bon air. Tout le monde, à T..., était plein d'égards pour Natalia Vasilievna; elle n'en faisait que le cas qu'il fallait, recevant tous les hommages comme choses dues ; elle s'entendait parfaitement à recevoir, et elle avait si bien dressé Pavel Pavlovitch qu'il égalait en distinction de manières les sommités du gouvernement. « Peut-être bien, pensait Veltchaninov, qu'il avait de l'esprit ; mais comme Natalia Vasilievna n'aimait guère qu'il parlât beaucoup, il n'avait guère l'occasion de le montrer. Peut-être bien qu'il avait, de naissance, des qualités et des

défauts; mais ses qualités étaient sous le boisseau, et ses défauts étaient à peu près étouffés sitôt qu'ils perçaient. » Par exemple, Veltchaninov se souvenait que Trousotski était naturellement porté à railler le voisin : il se le voyait interdire formellement. Il aimait parfois à conter quelque histoire : il ne lui était permis de conter que des choses très insignifiantes et très brièvement. Il aimait à sortir, à aller au cercle, à boire avec des amis ; l'envie de le faire lui fut bien vite ôtée. Et le merveilleux, c'est qu'avec tout cela on ne pouvait dire que ce mari fût sous la pantoufle de sa femme : Natalia Vasilievna avait toutes les apparences de la femme parfaitement obéissante, et peut-être elle-même était-elle convaincue de son obéissance. Peut-être Pavel Pavlovitch aimait-il Natalia Vasilievna jusqu'à l'entière abnégation de soi ; mais il était impossible d'en rien savoir, vu la manière dont elle avait organisé leur vie.

Durant son année de séjour à T..., Veltchaninov, plus d'une fois, s'était demandé si ce mari n'avait rien remarqué de leur liaison. Il avait même interrogé à cet égard, très sérieusement, Natalia Vasilievna, qui, chaque fois, s'était mise en colère, et invariablement avait répondu qu'un mari ne sait rien de ces choses, et ne peut jamais rien en savoir, et que « tout cela ne le regarde en aucune façon ». Autre détail curieux : jamais elle ne se moquait de Pavel Pavlovitch ; elle ne le trouvait ni laid ni ridicule, elle l'aurait même résolument défendu si quelqu'un s'était permis quelque impolitesse à son égard. N'ayant pas eu d'enfants, elle avait dû se consacrer exclusivement à la vie mondaine : mais elle aimait son intérieur. Les plaisirs mondains ne l'absorbèrent jamais complètement, et elle aimait les occupations du ménage, le travail à la maison. Pavel Pavlovitch rappelait tout à l'heure leurs soirées de lectures communes ; c'était vrai : Veltchaninov lisait, Pavel Pavlovitch lisait aussi, et même lisait très bien à haute voix, au grand étonnement de Veltchaninov. Natalia Vasilievna, pendant ce temps-là, brodait et écoutait tranquillement. On lisait des romans de Dickens, quelque article d'une revue russe, parfois quelque chose de « sérieux ». Natalia Vasilievna appréciait fort la culture de Veltchaninov, mais en silence, comme une chose accordée, dont il n'y avait plus lieu de parler ; en général, les livres et la science la laissaient indifférente, comme

une chose utile, mais qui lui était étrangère; Pavel Pavlovitch y mettait parfois de l'ardeur.

Cette liaison se rompit subitement, au moment où la passion de Veltchaninov, qui n'avait fait que grandir, lui ôtait presque l'esprit. On le chassa, tout simplement, tout d'un coup, et cela fut arrangé si bien qu'il partit sans se rendre compte qu'on l'avait rejeté « comme une vieille savate usée ». Un mois et demi avant son départ, était arrivé à T... un jeune officier d'artillerie, qui sortait à peine de l'École. Il fut reçu chez les Trousotski : au lieu de trois, on fut quatre. Natalia Vasilievna accueillit le jeune homme avec beaucoup de bienveillance, mais le traita comme un enfant. Veltchaninov ne se douta de rien ; même il ne comprit pas, le jour où on lui signifia que la séparation était devenue nécessaire. Parmi les cent raisons au moyen desquelles Natalia Vasilievna lui démontra qu'il devait partir, absolument, immédiatement, il y avait celle-ci : qu'elle était enceinte, qu'il fallait donc qu'il disparût tout de suite, ne fût-ce que pour trois ou quatre mois, afin que dans neuf mois il fût plus difficile à son mari de faire le compte, s'il lui venait un soupçon. C'était quelque peu tiré par les cheveux. Veltchaninov la supplia ardemment de fuir avec lui à Paris ou en Amérique, puis partit seul pour Pétersbourg, « sans le moindre soupçon » : il croyait s'en aller pour trois mois tout au plus ; autrement, aucun argument ne l'eût décidé à s'en aller, à aucun prix. Deux mois plus tard, il recevait à Pétersbourg une lettre où Natalia Vasilievna le priait de ne plus revenir, parce qu'elle en aimait un autre; quant à la grossesse, elle s'était trompée. Cette dernière explication était superflue; il voyait clair à présent : il se rappela le jeune officier. Ce fut fini, pour toujours. Quelques années plus tard, il apprit que Bagaoutov était allé à T... et y avait séjourné cinq ans entiers. Il se dit, pour s'expliquer la durée de cette liaison, que Natalia Vasilievna devait avoir vieilli fortement, et en était devenue plus fidèle.

Il resta là, assis sur son lit, près d'une heure; enfin il revint à lui, sonna Mavra, demanda son café, le but vivement, s'habilla, et, juste à onze heures, il se mit à la recherche de l'hôtel Pokrov. Il lui était venu quelques scrupules au sujet

de toute son entrevue avec Pavel Pavlovitch, et il fallait qu'il les éclairât.

Toute la fantasmagorie de la nuit, il se l'expliquait par le hasard, par l'ivresse manifeste de Pavel Pavlovitch, peut-être par autre chose encore, mais ce qu'au fond de lui-même il n'arrivait pas à comprendre, c'est pourquoi il s'en allait à présent renouer des relations avec le mari de jadis, alors que tout était bien fini entre eux. Quelque chose l'attirait : il avait ressenti une impression toute particulière, et de cette impression il se dégageait quelque chose qui l'attirait.

V

LISA

Pavel Pavlolitch n'avait pas du tout songé à « se sauver », et Dieu sait pourquoi Veltchaninov lui avait fait cette question : probablement, parce qu'il avait lui-même perdu la tête. A la première demande qu'il fit dans une petite boutique de Pokrova, on lui indiqua l'hôtel, à deux pas, dans une ruelle. A l'hôtel, on lui dit que M. Trousotski occupait un appartement meublé chez Maria Sysoevna, dans le pavillon, au fond de la cour. Tandis qu'il montait l'escalier de pierre, étroit et malpropre, du pavillon, jusqu'au second étage, il entendit des pleurs. C'était des pleurs d'enfant, d'un enfant de sept à huit ans : la voix était plaintive. On entendait des sanglots étouffés qui éclataient, et, en même temps, des bruits de pas, des cris qu'on cherchait à assourdir, sans y réussir, et la voix rauque d'un homme. L'homme s'efforçait, semblait-il, de calmer l'enfant, faisait tout pour qu'on ne l'entendît pas pleurer, mais faisait lui-même plus de bruit que lui ; ses éclats de voix étaient rudes et l'enfant paraissait demander grâce. Veltchaninov s'engagea dans un étroit couloir sur lequel s'ouvraient deux portes de chaque côté ; il rencontra une femme très grande, très grosse, en toilette négligée, et lui demanda Pavel Pavlovitch. Elle indiqua du doigt la porte d'où venaient les sanglots. La

figure large et rougeaude de cette femme de quarante ans exprimait l'indignation.

— Cela l'amuse! grommela-t-elle, en se dirigeant vers l'escalier.

Veltchaninov allait frapper à la porte, mais il se ravisa, ouvrit et entra. La chambre était petite, encombrée de meubles simples, en bois peint; Pavel Pavlovitch était debout, au milieu, vêtu à demi, sans gilet, sans veste, la figure rouge et bouleversée: au moyen de cris, de gestes, de coups, peut-être même, sembla-t-il à Veltchaninov, il cherchait à calmer une fillette de huit ans, habillée pauvrement, mais en demoiselle, d'une robe courte de laine noire. L'enfant paraissait être en pleine crise nerveuse, sanglotait convulsivement, tordait ses mains vers Pavel Pavlovitch comme si elle voulait l'embrasser, le supplier, l'attendrir. En un clin d'œil, la scène changea : à la vue de l'étranger, la petite jeta un cri et se sauva dans une chambrette attenante; Pavel Pavlovitch, soudain calmé, s'épanouit tout entier dans un sourire, — exactement celui qu'il avait eu, la nuit précédente, lorsque brusquement Veltchaninov lui avait ouvert sa porte.

— Alexis Ivanovitch! s'écria-t-il, sur le ton de la plus profonde surprise. Mais comment aurais-je pu m'attendre?... Mais entrez donc, je vous en prie! Ici, sur le divan... ou plutôt non, ici, dans le fauteuil... Mais comme je suis!...

Et, il s'empressa de passer sa veste, en oubliant de mettre son gilet.

— Mais non, pas de cérémonie; restez donc comme vous êtes.

Et Veltchaninov s'assit sur une chaise.

— Mais non, mais non, laissez-moi donc faire... Allons, comme cela je suis un peu plus présentable. Mais pourquoi vous mettez-vous là, dans ce coin? Tenez! dans le fauteuil, ici, près de la table... Je ne m'attendais pas...

Il s'assit sur une chaise de paille, tout près de Veltchaninov, pour le voir bien en face.

— Pourquoi ne m'attendiez-vous pas? Ne vous avais-je pas dit positivement, cette nuit, que je viendrais à cette heure-ci?

— Oui, mais je croyais que vous ne viendriez pas. Et puis,

au réveil, plus je me rappelais tout ce qui s'était passé, plus je désespérais de vous revoir jamais.

Veltchaninov jeta un coup d'œil autour de lui. La chambre était dans un complet désordre, le lit défait, des vêtements jetés au hasard, sur la table, des verres où l'on avait bu du café, des miettes de pain, une bouteille de champagne débouchée, encore à moitié pleine, un verre à côté. Il jeta un regard vers la chambrette voisine : tout y était silencieux. La petite s'était tue, ne bougeait pas.

— Comment, vous en êtes là, maintenant? fit Veltchaninov en montrant le champagne.

— Oh! je n'ai pas tout bu... murmura Pavel Pavlovitch tout confus.

— Allons, vous êtes bien changé!

— Oui, une bien mauvaise habitude! Je vous assure, c'est depuis ce moment-là... Je ne mens pas... Je ne puis pas me retenir... Mais soyez tranquille, Alexis Ivanovitch, je ne suis pas ivre en ce moment, et je ne dirai pas de bêtises, comme cette nuit, chez vous... Je vous jure, tout cela, c'est depuis ce moment-là!... Ah! si quelqu'un m'avait dit, il y a seulement six mois, que je changerais, et m'avait montré, dans un miroir, celui que je suis maintenant, je ne l'aurais pas cru, certes!

— Vous étiez donc ivre, cette nuit?

— Oui, confessa à demi-voix Pavel Pavlovitch, confus, en baissant les yeux. Voyez-vous, je n'étais plus tout à fait ivre, mais je l'avais été. Il faut que je vous explique... parce que, après l'ivresse, je deviens mauvais. Lorsque je sors de l'ivresse, je suis méchant, je suis comme fou, et je souffre terriblement. C'est peut-être le chagrin qui me fait boire. Il peut m'arriver alors de dire bien des choses stupides et blessantes. J'ai dû vous paraître bien bizarre, cette nuit.

— Vous ne vous rappelez pas?

— Comment! je ne me rappelle pas?... je me rappelle fort bien.

— Voyez-vous, Pavel Pavlovitch, moi aussi, j'ai réfléchi, et il faut que je vous dise... J'ai été avec vous, cette nuit, un peu vif, un peu trop impatient, je le confesse. Il m'arrive parfois de ne pas me sentir très bien, et votre visite inattendue, de nuit...

— Oui, de nuit, de nuit! fit Pavel Pavlovitch, secouant la tête, comme s'il se condamnait lui-même. Comment cela a-t-il pu m'arriver? Mais, certainement, je ne serais pas entré chez vous, pour rien au monde, si vous ne m'aviez pas ouvert... je serais parti... J'étais déjà venu chez vous, Alexis Ivanovitch, il y a huit jours, et je ne vous ai pas trouvé... Peut-être ne serais-je plus revenu! Je suis un peu fier, Alexis Ivanovitch, bien que je sache... ma situation. Nous nous sommes croisés dans la rue, et je me disais chaque fois : « Voici qu'il ne me reconnaît pas, voici qu'il se détourne. » C'est beaucoup, neuf ans, et je ne me décidais pas à vous aborder. Quant à cette nuit... j'avais oublié l'heure. Et tout cela, c'est la faute de ceci (il montrait la bouteille) et de mes sentiments... C'est bête, c'est très bête! Et si vous n'étiez pas l'homme que vous êtes, — puisque vous venez tout de même, après ma conduite de cette nuit, par égard pour le passé, — j'aurais perdu tout espoir de retrouver jamais votre amitié.

Veltchaninov écoutait avec attention : cet homme parlait sincèrement, lui semblait-il, même avec quelque dignité. Et pourtant il n'avait aucune confiance.

— Dites-moi, Pavel Pavlovitch, vous n'êtes donc pas seul ici? Qu'est-ce donc que cette petite fille qui était là quand je suis entré?

Pavel Pavlovitch haussa les sourcils d'un air surpris, puis, avec un regard franc et aimable :

— Comment? cette petite fille? Mais c'est Lisa! fit-il en souriant.

— Quelle Lisa? balbutia Veltchaninov.

Et tout à coup, quelque chose remua en lui. L'impression fut soudaine. A son entrée, à la vue de l'enfant il avait été un peu surpris, mais il n'avait eu aucun pressentiment, aucune idée.

— Mais notre Lisa, notre fille Lisa, insista Pavel Pavlovitch, toujours souriant.

— Comment, votre fille? Mais Natalia... feue Natalia Vasilievna aurait donc eu des enfants? demanda Veltchaninov d'une voix presque étranglée, sourde, mais calme.

— Mais certainement... Mais, mon Dieu! c'est vrai, vous

ne pouviez pas le savoir. Où ai-je donc la tête? C'est après votre départ que le bon Dieu nous a favorisés...

Pavel Pavlovitch s'agita sur sa chaise, un peu ému, mais toujours aimable.

— Je n'ai rien su, dit Veltchaninov en devenant très pâle.

— En effet, en effet!... Comment l'auriez-vous su? reprit Pavel Pavlovitch d'une voix attendrie. Nous avions perdu tout espoir, la défunte et moi; vous vous rappelez bien... Et voilà que, tout à coup, le bon Dieu nous a bénis! Ce que j'ai éprouvé. Il est seul à le savoir. C'est arrivé un an, juste, après votre départ. Non, pas tout à fait un an... Attendez!... Voyons, si je ne me trompe, vous êtes parti en octobre, ou même en novembre?

— Je suis parti de T... au commencement de septembre, le 12 septembre; je me rappelle très bien...

— Oui, vraiment? en septembre? Hum!... mais où ai-je donc la tête? fit Pavel Pavlovitch, très surpris. Enfin, si c'est bien cela, voyons : vous êtes parti le 12 septembre, et Lisa est née le 8 mai; cela fait donc... septembre, — octobre, — novembre, — décembre, — janvier, — février, — mars, — avril, — huit mois après votre départ, à peu près!... Et si vous saviez comme la défunte...

— Faites-la moi voir, amenez-la moi... interrompit Veltchaninov d'une voix étouffée.

— Tout de suite, à l'instant même, fit vivement Pavel Pavlovitch, sans achever sa phrase.

Et aussitôt il passa dans la chambrette où se trouvait Lisa.

Trois ou quatre minutes s'écoulèrent. Dans la chambrette, on chuchotait vivement, tout bas; puis on entendit la voix de la petite fille : « Elle supplie qu'on la laisse tranquille », pensa Veltchaninov. Enfin, ils parurent.

— Elle est toute gênée, — dit Pavel Pavlovitch, — elle est si timide, si fière... tout le portrait de la défunte!

Lisa entra, les yeux secs et baissés. Son père l'amena par la main. C'était une fillette élancée, mince et très jolie. Elle leva vivement ses grands yeux bleus sur l'étranger, avec curiosité, le regarda sérieusement, puis, aussitôt, baissa les yeux. Il y avait, dans son regard, la gravité qu'ont les enfants lorsque, seuls en présence d'un inconnu, ils se réfugient dans

un coin et de là observent, d'un air défiant, l'homme qu'ils n'ont jamais vu; mais peut-être y avait-il encore dans ce regard une autre expression, autre chose que cette pensée d'enfant, — au moins Veltchaninov crut-il le remarquer. Le père l'amena par la main jusqu'à lui.

— Regarde, voici un oncle qui a connu maman; il nous aimait bien; il ne faut pas avoir peur de lui; donne-lui la main.

L'enfant s'inclina un peu et tendit timidement la main.

— Natalia Vasilievna ne voulait pas qu'elle apprît à faire la révérence: elle lui a appris à saluer comme cela, à l'anglaise, en s'inclinant légèrement et en tendant la main, — expliqua-t-il à Veltchaninov, en le regardant fixement.

Veltchaninov se sentait surveillé ; mais il ne cherchait même plus à dissimuler son trouble. Il restait assis, immobile, tenant dans sa main la main de Lisa et regardant avec attention l'enfant. Mais Lisa était absorbée, oubliait sa main dans la main de l'étranger, et ne quittait pas son père des yeux. Elle écoutait d'un air craintif tout ce qu'il disait. Veltchaninov reconnut tout de suite ces grands yeux bleus, mais ce qui le frappait le plus, c'était l'étonnante et très délicate blancheur de son visage et la couleur de ses cheveux : c'est à ces indices qu'il se reconnaissait en elle. La forme du visage et la ligne des lèvres, au contraire, rappelaient nettement Natalia Vasilievna.

Cependant Pavel Pavlovitch s'était mis à raconter quelque histoire avec beaucoup de chaleur et de sentiment : mais Veltchaninov ne l'entendait pas. Il ne saisit que la dernière phrase :

— ... Aussi, Alexis Ivanovitch, vous ne pouvez vous figurer notre joie quand le bon Dieu nous a fait ce présent. Du jour qu'elle est née, elle a été tout pour moi, et je me disais que si Dieu me prenait mon bonheur, Lisa, au moins, me resterait. Cela, au moins, j'en étais sûr !

— Et Natalia Vasilievna ?... demanda Veltchaninov.

— Natalia Vasilievna ? grimaça Pavel Pavlovitch. Vous la connaissiez bien : vous vous rappelez, elle n'aimait pas beaucoup parler : c'est seulement à son lit de mort... mais alors elle a tout dit ! Oui, le jour qui a précédé sa mort, voilà que tout

à coup elle s'énerve, elle se fâche : elle crie qu'avec tous ces médicaments on veut la tuer, qu'elle n'a qu'une simple fièvre, que nos deux médecins n'y entendent rien ; que Koch (vous vous rappelez... le médecin militaire, ce vieillard) la remettra sur pied en quinze jours... Encore cinq heures avant de mourir, elle se rappela que dans trois semaines il faudrait aller féliciter, à la campagne, sa tante, la marraine de Lisa, pour sa fête...

Veltchaninov se leva brusquement, toujours sans lâcher la main de Lisa. Dans ce regard que l'enfant tenait attaché sur son père, il lui semblait voir une espèce de reproche.

— Elle n'est pas malade? demanda-t-il vivement, d'un air étrange.

— Malade? Je ne crois pas, mais... l'état de nos affaires... fit Pavel Pavlovitch, avec une amertume inquiète ; et puis, l'enfant est bizarre, nerveuse... après la mort de sa mère, elle a été malade quinze jours... c'est de l'hystérie... C'était des sanglots, quand vous êtes arrivé!... Tu entends, Lisa, tu entends?... Et pourquoi? Toujours la même raison : parce que je sors, que je la laisse seule, et que je ne l'aime plus comme du temps de sa maman ; c'est son grand reproche. Et c'est avec cette idée absurde qu'elle se monte la tête, quand elle devrait ne songer qu'à ses jouets. Il est vrai qu'ici elle n'a personne avec qui jouer.

— Alors vous êtes tout seuls ici, vous deux?

— Tout à fait seuls... Il y a une femme qui vient faire le ménage, une fois par jour.

— Et vous sortez, et vous la laissez comme cela, toute seule?

— Que voulez-vous que j'y fasse? Tenez, hier, je suis sorti, et je l'ai enfermée à clef, là, dans cette chambrette, et c'est pour cela que nous avons eu aujourd'hui tant de larmes. Mais, voyons, pouvais-je faire autrement? Jugez vous-même : il y a deux jours elle est descendue sans moi dans la cour, et un gamin lui a lancé une pierre à la tête ; alors elle s'est mise à pleurer, et à se jeter sur tous les gens qui étaient dans la cour, pour leur demander où j'étais. Comme c'est agréable!... Et moi qui m'en vais pour une heure, et qui rentre le lendemain matin, comme j'ai fait cette nuit!... Et la propriétaire qui a été

obligée de lui ouvrir parce que je n'étais pas là, et de faire venir le serrurier! Vous trouvez que ce n'est pas une honte? Je me fais l'effet d'un monstre. Et tout cela parce que je n'ai pas la tête à moi...

— Papa! fit la petite, d'une voix craintive et inquiète.

— Allons bon, encore! Tu recommences! Qu'est-ce que je t'ai dit tantôt?

— Je ne le ferai plus, je ne le ferai plus, cria Lisa, terrifiée, se tordant les mains.

— Voyons, vous ne pouvez continuer à vivre ainsi, intervint soudain Veltchaninov, avec impatience, d'une voix forte. Voyons... voyons, vous avez de la fortune; comment habitez-vous un pareil pavillon, un pareil taudis!

— Ce pavillon! Mais nous allons partir peut-être dans huit jours, et nous dépensons, même comme cela, beaucoup d'argent, et on a beau avoir quelque fortune...

— C'est bien, c'est bien, — interrompit Veltchaninov, avec une impatience croissante, et son ton signifiait: « C'est inutile, je sais d'avance tout ce que tu vas dire, et je sais tout ce que cela vaut ». — Écoutez, je vais vous proposer quelque chose. Vous venez de dire que vous comptez vous en aller dans huit jours, mettons quinze. Il y a ici une maison où je suis comme en famille, où je suis tout à fait chez moi, depuis vingt ans. Ce sont les Pogoreltsev. Oui, Alexandre Pavlovitch Pogoreltsev, le conseiller intime: il pourra vous être utile, pour votre affaire. Ils sont maintenant à la campagne. Ils ont une villa très confortable. Klavdia Petrovna Pogoreltseva est pour moi comme une sœur, comme une mère. Elle a huit enfants. Laissez-moi lui mener Lisa; je le ferai moi-même, pour ne pas perdre de temps. Ils l'accueilleront avec joie, et la traiteront, tout ce temps-là, comme leur fille, leur propre fille!

Il était prodigieusement impatient, et ne le dissimulait plus.

— Cela n'est pas possible, fit Pavel Pavlovitch avec une grimace où Veltchaninov vit de la malice, et en le regardant au fond des yeux.

— Pourquoi? pourquoi impossible?

— Mais parce que je ne puis pas laisser partir l'enfant comme cela... Oh! je sais bien qu'avec un ami aussi sincère

que vous... ce n'est pas cela... mais enfin ce sont des gens que je ne connais pas, et puis ce sont des gens du grand monde, et je ne sais comment elle y sera reçue.

— Je vous ai dit pourtant que je suis reçu chez eux comme si c'était ma propre famille! s'écria Veltchaninov presque avec colère. Klavdia Petrovna la recevra aussi bien que possible, sur un mot de moi... comme si c'était ma fille... Le diable vous emporte! Vous savez bien vous-même que vous dites tout cela uniquement pour parler!

Il frappa du pied.

— Et puis, reprit l'autre, est-ce que tout cela ne paraîtra pas bien singulier? Il faudra toujours que j'aille la voir, une fois ou l'autre; il ne faut pas qu'elle soit tout à fait sans son père. Et... comment irai-je, moi, dans une maison noble?

— Je vous dis que c'est une famille très simple, sans prétention! cria Veltchaninov; je vous dis qu'il y a beaucoup d'enfants. Elle renaîtra, là dedans. Je vous présenterai dès demain, si vous voulez. Même il faudra absolument que vous alliez les remercier; nous irons tous les jours, si vous voulez...

— Oui, mais...

— C'est absurde! Et ce qui est exaspérant, c'est que vous savez vous-même que vos objections sont absurdes! Voyons, vous viendrez chez moi ce soir, passer la nuit, et puis demain matin nous partirons de manière à être là-bas à midi.

— Vous me comblez! Comment, même passer la nuit chez vous!... consentit avec attendrissement Pavel Pavlovitch, c'est trop de bonté... Et où est-elle, leur maison de campagne?

— A Lesnoïé.

— Mais dans ce costume? Chez une famille si distinguée, même à la campagne... Vraiment... Vous me comprenez... Le cœur d'un père!

— Peu importe le costume: elle est en deuil; elle ne peut mettre autre chose. La robe qu'elle a est parfaitement convenable. Seulement du linge un peu plus frais, un fichu...

En effet, le fichu et le linge que l'on voyait laissaient fort à désirer.

— Tout de suite, on va la changer tout de suite, fit Pavel Pavlovitch avec empressement; on va lui donner tout de suite le linge nécessaire: il est chez Maria Sysoevna.

— Alors il faudrait chercher une voiture, fit Veltchaninov, et très vite, si c'est possible.

Mais un obstacle surgit : Lisa résista de toutes ses forces. Elle avait écouté avec terreur ; et, si Veltchaninov, tandis qu'il cherchait à persuader Pavel Pavlovitch, avait eu le temps de la regarder avec un peu d'attention, il aurait vu sur ses traits l'expression du plus profond désespoir.

— Je n'irai pas, dit-elle énergiquement et gravement.

— Voilà, vous voyez... tout à fait sa maman !

— Je ne suis pas comme maman ! je ne suis pas comme maman ! — cria Lisa, en tordant désespérément ses petites mains, comme si elle se défendait du reproche de ressembler à sa mère. — Papa, papa, si vous m'abandonnez...

Tout à coup elle se retourna vers Veltchaninov, qui fut terrifié :

— Et vous, si vous m'emmenez, je...

Elle ne put en dire davantage ; Pavel Pavlovitch l'avait saisie par la main, et, brutalement, avec colère, la traînait vers la chambrette. Il sortit de là, pendant quelques minutes, des chuchotements et des sanglots étouffés. Veltchaninov allait y pénétrer lui-même, lorsque Pavel Pavlovitch revint, et lui dit avec un sourire contraint qu'elle serait tout de suite prête à partir. Veltchaninov fit effort pour ne pas le regarder, et détourna les yeux.

Maria Sysoevna entra : c'était la femme qu'il avait croisée dans le corridor. Elle apportait du linge, qu'elle disposa dans un joli petit sac, pour Lisa.

— Alors, c'est vous, petit père, qui emmenez l'enfant ? dit-elle en s'adressant à Veltchaninov, vous avez une famille ? C'est très bien, petit père, ce que vous faites ; elle est très douce ; vous la sauvez d'un enfer.

— Allons, Maria Sysoevna ! grogna Pavel Pavlovitch.

— Eh bien quoi ? Est-ce que ce n'est pas un enfer, ici ? Est-ce que ce n'est pas une honte de se conduire comme vous faites devant une enfant qui est d'âge à comprendre ?... Vous voulez une voiture, petit père ? pour Lesnoïé, n'est-ce pas ?

— Oui, oui.

— Eh bien donc, bon voyage !

Lisa sortit, toute pâle, les yeux baissés, et prit le sac. Elle

n'eut pas un regard pour Veltchaninov; elle se contenait : elle ne se jeta pas, comme tout à l'heure, dans les bras de son père, pour lui dire adieu : il était clair qu'elle ne voulait pas même le regarder. Le père l'embrassa posément sur le front et la caressa : les lèvres de l'enfant se serrèrent, son menton trembla, elle ne levait toujours pas les yeux vers son père. Pavel Pavlovitch pâlit, ses mains tremblèrent; Veltchaninov s'en aperçut, bien qu'il se contraignît de tout son effort pour ne pas le regarder. Il n'avait qu'un désir, partir au plus vite. « Tout cela, ce n'est pas ma faute, pensait-il, il fallait bien que cela arrivât. » Ils descendirent. Maria Sysoevna embrassa Lisa ; et c'est alors seulement, quand déjà elle était dans la voiture, que Lisa leva les yeux sur son père, joignit les mains, et poussa un cri. Encore un moment, et elle se serait jetée hors de la voiture, pour courir à lui, mais déjà les chevaux étaient en marche.

TH. M. DOSTOIEVSKY.

(Traduit par ***)

(*A suivre.*)

LES JAPONAIS

AU COMBAT DU YALOU

I

Quand j'étais à l'École navale, il y a plus de vingt-sept ans, on parlait beaucoup de deux aspirants, nos anciens, qui avaient quitté leur frégate à Yokohama — tranchons le mot : ils avaient déserté — et qui s'étaient mis au service des Japonais. Le curieux est qu'ils tenaient, l'un pour le Mikado, l'autre pour le Shogoun, l'empire du Nippon étant alors en pleine guerre civile. Mais n'importe! Nommés d'emblée capitaines de vaisseau, ils avaient armé des paquebots, recruté des équipages de « frères-la-côte », et ils se battaient de bon cœur, se canonnaient, se fusillaient. Au demeurant, les meilleurs amis du monde.

A ces récits nous ouvrions de grands yeux, troublés par une si étrange fortune, et il fallait tout notre respect de la discipline pour ne pas envier le sort de ces deux coureurs d'aventures. Qu'y avait-il de vrai au fond de cette histoire, qui tournait si bien à la légende? — Nous ne l'avons jamais su. Une autre guerre, la nôtre, la triste guerre de 1870, détourna vite notre attention de ces combats lointains.

Quelques années plus tard, le hasard d'une campagne me conduisit au Japon. Je le trouvai pacifié, en dépit des murmures que faisaient encore entendre les fidèles du dernier Shogoun, le malheureux Stotsbachi, déposé en 1867. Et déjà commençait, sous l'impulsion des Arisungawa, des Iwakoura, des Sanjo, conseillers du jeune empereur Moutsou-Ito, la révolution la plus radicale, la transformation la plus rapide dont l'histoire fasse mention.

Une nation ressuscitait, pleine de jeunesse et de force joyeuse, qui était restée douze siècles ensevelie dans un esclavage silencieux. D'un trait de plume, l'organisation traditionnelle des clans féodaux avait été abolie. Les Daïmios rendaient leurs charges héréditaires. L'aristocratie abaissée laissait voir le peuple, et ce peuple, ébloui, était enfin admis à contempler son maître, le fils du Soleil, descendu jusqu'à lui des hauteurs du Gosho.

Jusque-là, il n'y avait qu'à louer, et on louait sans réserve, à bord de la *Clorinde*. Mais ce n'était pas tout : au contact des Européens, une civilisation nouvelle, une civilisation scientifique et utilitaire s'épanouissait brusquement sur la terre sacrée d'Amatéras, rejetant dans les souvenirs du passé la tranquille floraison des vieilles coutumes, si polies, si raffinées ont leur dignité gracieuse.

Pour vaincre les « rebelles du nord », les partisans du Shogoun, à qui l'on avait tant reproché l'amitié des « barbares », on avait dû demander à ces barbares eux-mêmes leurs canons, leurs fusils, leurs vaisseaux; et voilà que pour consolider le nouvel ordre de choses, il fallait s'engager de plus en plus avec eux, leur emprunter encore, après leurs armes, leurs institutions politiques et leur outillage industriel. Comment centraliser à Tokio toutes les affaires d'un empire si découpé, si morcelé par la mer et les montagnes, sans le secours des chemins de fer, des bateaux à vapeur, des télégraphes? Comment fondre en une masse homogène tous ces clans rivaux si l'on n'unifiait la législation, si l'on ne créait un droit administratif invariable? Comment satisfaire aux besoins d'un gouvernement compliqué, comment entretenir une armée, une marine, un nombreux personnel d'employés, si l'on n'adoptait les procédés fiscaux des États européens, leurs taxes

directes et indirectes, leurs douanes, leurs systèmes rigoureux de contrôle?

Tout cela était inévitable, et la pente irrésistible. Mais les hommes qui s'y abandonnaient espéraient bien s'affranchir de la tutelle de l'Occident, plus tard, lorsqu'ils seraient en possession de tous les secrets de sa force. Espoir incertain!... En attendant, résolus à briser les résistances intérieures et à supprimer jusqu'aux protestations muettes où s'ingénient les oppositions vaincues, ils imposaient à la classe élevée, à titre de gage symbolique de son adhésion au régime nouveau, l'adoption du costume européen et de nos habitudes extérieures.

Ici nous cessions d'admirer, nous autres jeunes voyageurs, amoureux de la couleur locale et des sensations neuves. Passe encore pour les réformes sociales que ces novateurs officiels célébraient dans leurs proclamations; on n'en avait cure au carré de la *Clorinde*. Mais quels anathèmes sur les édits somptuaires, quelles moqueries indignées sur ces pauvres grotesques qui s'en allaient honteux et gauches dans les rues de Tokio, sanglés dans une étroite redingote noire, quelles lamentations sur ce ciel limpide, sali par la fumée des usines, sur ces campagnes riantes dont le grondement essoufflé des locomotives troublait le calme alangui!

Ah! le vieux Japon mystérieux qui, de loin, laissait voir les longues théories de princes et de Daïmios s'avançant dans leurs norimons vers le Siro du Shogoun, au milieu de leur escorte de Samouraïs; le vieux Japon qui, quelquefois, par grâce insigne soulevant un coin de son voile sacré, ouvrait à de rares initiés les jardins immenses où se cachent des dieux étranges dans des temples délicats!... Le vrai Daï-Nippon des robes de soie raide et des bonnets de papier laqué; des armures bronzées au masque terrifiant, des grands arcs, des sabres recourbés et des lourdes arquebuses!... Le Nippon cérémonieux, prosterné et orgueilleux à la fois: le Nippon féodal, soupçonneux, cruel même, mais pourtant généreux, fidèle et tout vibrant d'une poésie héroïque!...

Comme tout ce passé pittoresque valait mieux que le présent, que ce Nengo-Meï-dji, cette « ère du gouvernement clair » dont on nous fatiguait les oreilles!

« Peut-être! répondaient les vieux officiers de la *Clorinde*. Ce « vrai » Japon, nous l'avons connu. C'était le Japon des coups de sabre, des guerres civiles, des longues épouvantes, de la misère affreuse... Il n'est pas sûr qu'on puisse le regretter. Fermez les yeux sur quelques détails qui vous choquent aujourd'hui et auxquels vous vous habituerez. N'avez-vous pas de quoi satisfaire l'imagination et la curiosité? Voici les gracieuses Mousmés, au casque luisant de noirs cheveux. Elles n'ont pas changé, elles du moins. Leurs œillades et leurs sourires s'échappent pour vous de la légère djirinktcha qui les emporte. Et les maisons-de-thé, les fêtes joyeuses, l'harmonie étrange des concerts de guéshas? Et le théâtre, d'un art si curieusement réaliste, et auquel les réformateurs ne toucheront certes pas?... Et puis la nature, dont le charme est éternel; les longues promenades sur le Tokaïdo aux dalles de granit, la route plusieurs fois séculaire où cheminent encore, comme du temps de Yeyas, d'interminables convois de chars traînés par de grands bœufs... Et puis enfin le bibelot!... Les cloisonnés et les bronzes, les laques adorables et les ivoires malicieux, les aquarelles exquises qui enferment d'un coup de pinceau les profondeurs du ciel et les abîmes de la mer... »

Ils avaient raison; et en dépit de nos plaintes, nous jouissions bien mieux du nouveau Japon que nous n'eussions pu le faire, dix ans auparavant, du Nippon de l'ancien régime. Mais à nos anciens, pas plus qu'à nous, le sens caché de sa transformation ne s'était révélé. Ce sens échappait même à ceux qui conduisaient le mouvement; car c'est le trait caractéristique de toutes les révolutions de ce monde: l'homme y poursuit son dessein; la Providence en poursuit un autre, et c'est celui-là seul qui aboutit.

Aujourd'hui, nous commençons à comprendre. Il semble qu'une loi profonde exige que le siège de la plus haute civilisation se transporte d'un mouvement alternatif de l'Orient à l'Occident, de l'Occident à l'Orient, sans doute jusqu'à ce qu'une sorte d'équilibre ou de niveau moral s'établisse sur la planète. Cette loi veut aussi que les peuples à qui une intense culture des forces intellectuelles a mérité l'empire préparent leur propre déchéance en se faisant les initiateurs des peuples

moins avancés : elle veut qu'ils viennent, imprudents ! réveiller ces masses assoupies, qui assemblent, dans une longue immobilité, des trésors inépuisables d'énergie. Et quand ces nations neuves se lèvent, quand ces races retrempées se dressent en brandissant dans leurs mains déjà moins débiles les armes que leur ont données les maîtres de la terre, ceux-ci s'arrêtent étonnés, saisis d'une secrète angoisse.

La campagne que le Japon mène aujourd'hui contre la Chine est une éclatante manifestation de cette loi : quatre cents millions d'hommes de la race la plus homogène qui existe, serrés étroitement sur un continent massif et dépourvu d'articulations, résolus d'ailleurs à en fermer les accès et à rejeter le virus désorganisateur que prétendent leur inoculer des étrangers qu'ils méprisent : tel est l'Empire chinois, et les efforts des puissances européennes, affaiblis par la distance, se fussent usés peut-être sur le bloc compact qu'elles investissent depuis un demi-siècle, si le Japon, armé, outillé par elles, n'avait été suscité pour y pratiquer la première brèche.

Tout l'y disposait ; tout l'y poussait, et lui facilitait la tâche.

Tout l'y poussait : des rancunes nationales, souvenirs de pillage et d'invasion ; d'anciennes compétitions d'influence en Corée, que le compromis de Tien-Tsin, en 1885, avait mal éclaircies : la crainte de voir les Russes descendre le long de la côte jusqu'à Gensan, et les Anglais s'établir définitivement à Quelpaërt ou à Port-Hamilton. Peut-être aussi quelque orgueil de montrer la puissance de ses jeunes institutions militaires, en face de l'indiscipline et de l'ignorance des Célestes.

Tout lui facilitait la tâche : sa proximité, d'abord ; les dernières îles de l'archipel japonais ne ferment-elles pas cette mer Jaune que l'héroïque impératrice Zingou-Kogo couvrait déjà, il y a seize siècles, de ses jonques victorieuses ? Et puis les affinités ethniques : Chinois et Japonais, en somme, c'est la même race. Si les gens de la grande île, du Honto, ont des traits de la famille malaise, ceux de Kiou-Siou descendent certainement d'une colonie de Fo-Kien, et, en tout cas, le premier mikado, Jin-Mou, était le fils déshérité d'un souverain chinois de la dynastie des Tchéou. Aussi voyons-nous les paysans du Pé-tchi-li faire accueil à ces étrangers chez

qui ils semblent reconnaître des parents éloignés, à ces soldats disciplinés qui adorent le Bouddha de leurs pagodes, et dont les chefs rendent au grand Confucius le même tribut d'hommages que leurs mandarins.

Au demeurant, pour qui a de si bonnes raisons d'agir : l'ambition, la convoitise, la certitude de vaincre, les prétextes naissent toujours à souhait.

Au mois de mai 1894, la révolte des Togakoutos, ennemis de la dynastie qui règne à Séoul, mit en présence sur le sol de la Corée, les uns à Chemoulpo, les autres à Assan, Japonais et Chinois débarqués pour rétablir l'ordre, en vertu des stipulations du traité de Tien-Tsin.

Il fut bientôt facile de prévoir qu'un conflit allait naître de l'intervention simultanée des deux puissances rivales, et les représentants des nations européennes obtinrent que des négociations s'engageraient entre Pékin et Tokio. Mais, le 21 juillet, le gouvernement du Mikado, sur la nouvelle que huit transports appareillaient du Peï-ho pour porter des renforts aux troupes d'occupation d'Assan, considéra les négociations comme rompues et ordonna au général Oshima, chef de la brigade campée à Chemoulpo, de repousser les forces chinoises hors de la Corée. Quatre jours plus tard, le croiseur *Naniwa* rencontrant le vapeur *Kow-Shung*, qui battait pavillon anglais, mais qui était bondé de soldats de Li-Hung-Tchang, n'hésitait pas à lui adresser une torpille Whitehead qui le coula immédiatement.

C'en était fait : la première grande guerre des « Jaunes » armés à l'européenne était commencée, et le Japon allait remplir sa destinée.

II

Lorsque, fatigués des Néo-Japonais et de leurs redingotes, nous voulions voir des Occidentaux authentiques, et surtout des Français, nous nous faisions porter par la chaloupe à vapeur de la *Clorinde* jusque dans la baie d'Yokoska, où

s'achevait le principal établissement militaire de la marine du Mikado. Cet établissement avait été fondé en 1866, aux temps du Shogounat, par deux de nos compatriotes, MM. Verny et Florent, qui avaient repris l'œuvre ébauchée par l'enseigne de vaisseau de Rotrou. En 1869, d'abord, puis définitivement en 1873, M. Verny avait laissé à M. Thibaudier, son collègue dans le corps du génie maritime, la haute direction des travaux, qu'exécutaient sept cents ouvriers indigènes, encadrés par une trentaine d'agents français. Travaux considérables, d'ailleurs, car il ne s'agissait de rien moins que d'un arsenal complet, avec deux grands bassins de radoub, — ressource précieuse aujourd'hui pour toutes les marines qui fréquentent ces mers, — des cales de hâlage, des cales de construction où se dressaient déjà des avisos et des remorqueurs, des ateliers à bois et à fer, une fonderie, une corderie et des magasins. C'était plaisir pour nous, plaisir mêlé d'orgueil, que ces grandes choses fussent faites par une poignée de Français, si loin de l'Europe et de tout secours, dans un pays où il fallait tout créer, jusqu'à l'outillage industriel le plus primitif.

A la même époque, en dépit de l'atteinte portée à notre prestige militaire par la guerre de 1870, c'était encore une mission française, dirigée par le colonel Munier, qui formait et instruisait l'armée japonaise, tandis que des officiers anglais, sous le commodore Douglas, avaient la charge de l'École navale de Tokio et du personnel de la marine. Bien qu'un sentiment naturel de discrétion ne nous permît pas de suivre de trop près les méthodes d'enseignement de ces derniers, nous ne pouvions ignorer que leur situation n'était pas la même que celle de nos officiers. Alors que les Français dirigeaient effectivement toutes les manœuvres des troupes, les Anglais n'exerçaient pas le commandement des bâtiments de guerre — pas même d'une frégate-école! — et l'instruction qu'ils donnaient à leurs élèves était exclusivement théorique.

Cette différence était vivement commentée, les motifs n'en apparaissant pas bien clairement. Nous-mêmes, étonnés, nous citions avec éloge l'exemple des Chinois, qui embarquaient au contraire des instructeurs européens sur tous leurs navires et dont l'école d'application faisait son tour du monde sous le commandement d'un capitaine anglais. L'épreuve a montré

la sagacité du gouvernement japonais et justifié sa confiance dans l'aptitude naturelle de ses sujets au métier de la mer. Les marins chinois n'ont jamais pu se passer de la tutelle des étrangers : au Yalou — nous le verrons tout à l'heure — ils en avaient encore et n'en manœuvraient pas mieux. En face de ces adversaires troublés, hésitants, les marins japonais, dont l'initiative s'était librement développée, donnaient la preuve de leur sang-froid, de la justesse de leur coup d'œil, de la promptitude de leurs décisions.

J'appris plus tard, vers 1879 ou 1880, que toutes les missions européennes au Japon avaient été remerciées, que l'arsenal d'Yokoska était passé entre les mains d'ingénieurs indigènes, et que le gouvernement de Tokio estimait suffisant, pour porter sa marine au degré de perfection convenable, d'entretenir, dans les grandes Écoles spéciales de l'Europe, une élite de jeunes officiers intelligents, laborieux, aptes à s'initier à toutes nos sciences.

Mais si, il y a quinze ans, les Japonais se considéraient comme assurés de bien conduire leurs vaisseaux, ils étaient aussi trop avisés, ils avaient trop bien conscience de leur infériorité au point de vue industriel, pour prétendre de sitôt construire la flotte qu'ils destinaient à dominer un jour dans l'extrême Orient.

Ils voulaient se hâter d'ailleurs, car la Chine développait rapidement la sienne, et commandait, soit en Allemagne, aux chantiers de Stettin, soit en Angleterre, des cuirassés et des croiseurs relativement rapides.

L'amiral Yto — qu'il ne faut pas confondre avec le vainqueur du Yalou — fut désigné pour se rendre en Europe, accompagné d'un certain nombre d'officiers et d'ingénieurs, afin d'y passer des marchés de constructions neuves. L'attention de cet officier général se porta surtout sur les chantiers anglais de la Clyde (Thomson) et de la Tyne (Armstrong), qui pouvaient lui fournir avec une grande célérité des croiseurs rapides tels que le *Naniwa* et le *Takatchiho*, analogues à ceux du type *Mersey*, que l'Amirauté britannique mettait alors sur cale. Pourtant la construction navale française avait séduit par beaucoup de côtés le chef de la marine japonaise, et, lorsqu'il rentra dans son pays, il obtint qu'un de nos ingénieurs,

M. Bertin, serait appelé à Tokio pour diriger l'emploi d'un crédit extraordinaire de soixante millions que l'on voulait consacrer exclusivement au matériel de la marine impériale.

Le nom de M. Bertin était déjà connu en France. De bonne heure frappé des inconvénients des cuirasses massives, que l'amiral Touchard avait courageusement dénoncés, il proposait, dès 1872, un type de navire protégé d'une manière toute nouvelle au moyen d'une tranche cellulaire de deux mètres d'épaisseur environ, s'étendant sur tout le navire à la hauteur de la flottaison et au-dessus du pont blindé qui abrite l'appareil moteur et les soutes. Cette tranche horizontale, beaucoup plus légère que la ceinture de plaques métalliques — et d'ailleurs contribuant par son cloisonnement même à la liaison des diverses parties du navire — avait pour but essentiel, non plus d'opposer à la pénétration des boulets une résistance *théoriquement* invincible, mais de localiser leurs ravages et de limiter l'invasion de l'eau à quelques cellules, déjà remplies autant que possible de matières encombrantes et légères, telles que le liège et la cellulose. De plus, on avait ainsi un immense caisson, une sorte de radeau, qui suffisait à maintenir le navire à flot si la cale était envahie par l'eau, à la suite d'une explosion de torpille, par exemple, ou d'un échouage.

Très combattu, comme il arrive toujours chez nous, l'inventeur de la tranche cellulaire avait lutté pied à pied contre la routine, et enfin, en 1881, il avait obtenu la mise en chantier d'un croiseur qui prit plus tard le nom de *Sfax*, et dont les plans étaient ceux du navire de 1872, sensiblement perfectionnés.

L'étranger, cependant, s'était emparé de l'idée et s'empressait d'en faire bénéficier ses constructions neuves. Je n'énumérerai pas tous les navires à tranche de flottaison cellulaire qui furent entrepris de 1873 à 1879, mais il faut citer au moins l'un des plus puissants, l'*Italia*. Et, tandis que nos grandes unités de combat, alourdies par leur ceinture de 45 à 50 centimètres d'acier, étaient obligées de se restreindre du côté des machines, de l'approvisionnement de charbon et de l'artillerie, nos rivaux réussissaient à porter au plus haut degré, sur ce superbe bâtiment, les facultés offensives, vitesse et rayon d'action, qui permettent, seules, d'entreprendre

avec des chances de succès les plus belles opérations stratégiques.

On peut juger avec quel empressement l'ingénieur français saisit l'occasion d'appliquer lui-même sur un bon nombre de navires japonais un système désormais consacré par l'approbation des constructeurs les plus éminents de l'Europe, et dont, malheureusement, les avantages exclusifs n'appartenaient déjà plus à la France. Cependant, à son arrivée au Japon, en 1886, M. Bertin tomba d'accord avec l'Amirauté qu'il convenait d'employer une partie des soixante millions disponibles à doter la marine impériale de deux arsenaux secondaires, placés plus près que Yokoska des théâtres probables d'opérations, l'un à Sasébo, près de Nagasaki, dans le Saïkaïdo (l'île que nous appelons Kiou-Siou), l'autre à Hiroshima, dans la partie occidentale de la grande île de Honto, ou de Nippon.

Ce dernier choix était heureux. C'est Hiroshima qui a servi de point de concentration, dans la guerre actuelle, à la flotte japonaise et aux trois corps d'armée qu'elle a jusqu'ici transportés, soit en Corée, soit sur le territoire chinois.

Des quarante-huit millions qui restaient, on devait construire, sur les plans de M. Bertin :

1° Trois grands bâtiments de 4 500 tonnes environ, que certaines nomenclatures qualifient de garde-côtes, mais qui sont plutôt des croiseurs protégés à rayon d'action relativement faible, ainsi qu'il convient encore à la marine japonaise. Deux de ces navires, le *Matsoushima* et l'*Itsoukoushima* furent commandés aux chantiers français de la Méditerranée, à la Seyne. Le troisième, le *Hashidaté*, s'éleva sur la cale d'Yokoska, sous les yeux de l'ingénieur. 17 nœuds de vitesse, un canon de 32 centimètres Canet, onze canons de 12 centimètres Armstrong, à tir rapide, et dix-huit pièces légères ou mitrailleuses, tels sont les éléments de la puissance offensive des trois croiseurs. Point de ceinture cuirassée, bien entendu, mais seulement un pont de 5 centimètres d'acier sur lequel repose le radeau de flottaison. En revanche, une tourelle de 40 centimètres pour le gros canon et des masques légers pour les pièces de 12 centimètres :

2° Deux croiseurs ou grands éclaireurs de 2 400 tonnes,

19 nœuds, dix canons de 12 centimètres à tir rapide et seize revolvers ou mitrailleuses. Le *Schisima*, construit à Saint-Nazaire par la Compagnie des chantiers de la Loire, fut malheureusement coulé en arrivant au Japon, dans une collision avec un paquebot. Le *Shiyoda*, fourni par la maison Thomson, a pris part à la bataille du Yalou;

3° Un éclaireur de 1 600 tonneaux et 19 nœuds, le *Yayé-Yama*;

4° Quatorze torpilleurs, qui furent commandés au Creusot, et dont tous les éléments, coques, machines, chaudières et accessoires, envoyés au Japon par paquebots, furent remontés à Kobé, sur un petit chantier de l'État.

En moins de cinq ans tout était achevé, et un reliquat de quelques millions permettait de solder un arriéré inopinément découvert — les budgets ont de ces surprises — dans les comptes des constructions antérieures.

Pour compléter ces renseignements sommaires sur la flotte japonaise, et en particulier sur les navires que nous verrons figurer au combat, il faut mentionner deux vieux bâtiments faiblement cuirassés, le *Fou-So* et le *Hi-Yeï*, construits en Angleterre, il y a quelque vingt ans, sur les plans de Sir Edward Reed; un croiseur très rapide, le *Yoshino*, très beau et puissant navire qui arrivait de chez Armstrong, mais auquel les circonstances n'ont pas permis de jouer le rôle que l'on en pouvait attendre; une canonnière, l'*Akagi*, dont la conduite fut des plus brillantes, malgré sa faiblesse; et enfin un paquebot armé en guerre, le *Saïkio*, à bord duquel se trouvait le chef d'état-major de la marine impériale, le vicomte Kabayama, chargé d'une inspection sur les côtes coréennes.

Un des traits caractéristiques de cette flotte — le système spécial de protection mis à part — est la puissance de son armement en canons moyens et canons légers à tir rapide. L'Amirauté japonaise avait été des premières à sentir l'importance de ces nouveaux engins, et, conséquente avec elle-même, elle s'était efforcée d'obtenir de ses canonniers la plus grande rapidité possible. Rien à reprendre à cela, quand on tient compte de la parfaite précision que la tension des trajectoires assure au tir de l'artillerie moderne; et, de fait,

l'application de cette idée juste allait produire, au Yalou, des résultats décisifs. Mais on n'avait pas poussé jusqu'au bout de la logique et l'on avait oublié la nécessité d'un ravitaillement en munitions. Il faillit en coûter cher d'avoir négligé ce point capital.

III

Jetons maintenant un coup d'œil sur l'adversaire et sur ses établissements maritimes, ceux de la région du nord, au moins.

Le système militaire chinois ne repose pas sur la centralisation au siège du gouvernement de l'Empire de tous les organes du haut commandement, de tous ces rouages compliqués, mais essentiels, qui assurent chez nous — et au Japon comme chez nous — l'unité dans la direction, l'uniformité dans l'instruction et le recrutement, la promptitude dans le passage du pied de paix au pied de guerre. Sans doute il existe une armée impériale, les Bannières mandchoues, clans militaires depuis longtemps fixés sur le sol conquis et déjà un peu noyés dans l'immense multitude des vaincus. Ce ne sont là pourtant que des gardiens de l'ordre légal, des soutiens immédiats de la dynastie tartare, et, au fond, il n'y a point en Chine d'armée nationale, telle que nous la concevons ; encore moins de marine.

En revanche, chaque vice-roi, responsable de la sécurité du territoire dont l'administration lui est confiée, doit entretenir sur les fonds de sa province la force armée nécessaire pour la défense des frontières continentales ou maritimes.

C'est ainsi que l'Empire se trouve avoir *quatre marines différentes*, organisées sur des bases très variables, au gré, le plus souvent, des conseillers européens de chaque vice-roi : la marine du Pé-tchi-li, celle de Shang-haï, celle de Foutchéou et celle de Canton.

De ces quatre marines ou, si l'on veut, de ces quatre escadres indépendantes, la plus nombreuse et la meilleure est

celle du Pé-tchi-li, « la flotte de Li-Hung-Chang », comme on dit là-bas: et cette dénomination est amplement justifiée par les soins que lui donnait depuis quinze ans le célèbre vice-roi. Faut-il donc faire remonter jusqu'à cet homme d'État la responsabilité du désastre? — Non, certes. Li-Hung-Chang a lutté victorieusement contre l'insouciante inertie des siens, contre leur dédain aveugle de tous les engins qu'apportent « les barbares »; Chinois de naissance, il a triomphé des intrigues tramées contre lui à la cour tartare, et seul, sans appui, il a poursuivi son dessein avec une fermeté inébranlable. Pouvait-il, en modifiant les méthodes d'instruction dont je parlais tout à l'heure, donner aux marins chinois l'esprit d'initiative et la justesse de coup d'œil qui leur manque? — Il l'a essayé, dit-on; il a voulu éliminer peu à peu les officiers européens. Mais enfin il a dû y renoncer.

Pour juger équitablement les difficultés de sa tâche, il faut tenir compte des facultés natives des deux peuples. Patient et appliqué, le Chinois imite volontiers, imite toujours et redoute les nouveautés. Le Japonais a de l'imagination, de la fantaisie... il crée! Du moins ne se résigne-t-il pas aux chemins battus, et l'aventure a-t-elle des charmes pour lui. On l'a bien vu en 1868. — C'est un insulaire, d'ailleurs : la mer bleue du Kouro-Sivo, pénétrant librement des terres découpées, le vient solliciter, caressante et séductrice. Marin par goût, noble de naissance, élevé dans le culte de l'honneur et le mépris de la mort, il est naturellement hardi, prompt à la décision, tout prêt pour une forte discipline et pour l'esprit militaire.

Rien de tel à espérer de ce jeune Chinois que l'on a tiré du « camp des examens », de sa province reculée pour lui montrer les brumes de la mer Jaune, les boues des vastes estuaires ou les froides collines du triste Pé-tchi-li; de ce lettré, dont le cerveau, rebelle aux abstractions, cherche à se souvenir quand il faudrait raisonner, et qui, désolé de n'être point un mandarin civil, méprise au fond de son cœur ce métier des armes qui lui ferme pour toujours l'accès des grandes charges.

Celui-ci ne sera jamais qu'un médiocre subalterne, à qui la crainte du supplice et une sorte de fatalisme passif tiendront lieu de courage; celui-là est déjà un vaillant officier; il sera

un chef habile, quand son tour viendra, et peut-être un héros, si l'occasion se présente.

Au moment où la guerre éclatait, la flotte du Pé-tchi-li comptait : deux cuirassés de 7 000 à 8 000 tonnes, venus en 1885 des chantiers de *Vulcan*, à Stettin, le *Ting-Yuen* et le *C en-Yuen*, armés de canons Krupp de 30cm 5, cuirassés à 36 centimètres sur une grande partie de leur flottaison, atteignant, ou plutôt ayant atteint, à leurs essais, une vitesse de 12 nœuds.

Deux croiseurs cuirassés de 3 000 tonnes, le *King-Yuen* et le *Laï-Yuen*, un peu plus rapides que les précédents (15 nœuds), armés de canons Krupp de 21 centimètres et défendus à la flottaison par une ceinture de 24 centimètres; tous deux de construction allemande: cinq croiseurs protégés ou éclaireurs de 1 400 à 2 300 tonneaux, le *Tchi-Yuen*, le *Tching-Yuen*, le *Tsi-Yuen*, le *Tchao-Yong* et le *Yang-Oueï*, d'une vitesse théorique de 15 à 18 nœuds, armés de pièces de 15, 21 et 25 centimètres Krupp ou Armstrong, suivant qu'ils venaient d'Allemagne ou d'Angleterre.

Tous ces bâtiments figurèrent au Yalou, avec deux canonnières « alphabétiques » et six torpilleurs qui, à la vérité, ne jouèrent qu'un rôle effacé. Quatre canonnières et cinq avisos transports, complétant la flotte du Pé-tchi-li, étaient restés au port. En revanche, on emprunta à celle de Fou-Tchéou une canonnière cuirassée de 2200 tonnes, le *Ping-Yuen*, (20 centimètres de ceinture: un canon de 26 centimètres Krupp et trois pièces de 15; 10 nœuds de vitesse), et à la marine du Sud, à la flotte de Canton, deux croiseurs torpilleurs de 1 000 tonnes environ, le *Kouang-Yi*, et le *Kouang-Ting*, armés de trois canons de 12 centimètres à tir rapide, filant 17 nœuds 5, et protégés par un pont de 25 centimètres d'acier.

Cette escadre, de style fort moderne, en somme, avait trois graves défauts : l'insuffisance de l'artillerie moyenne à tir rapide (c'est à peine si elle pouvait opposer une cinquantaine de bouches à feu de ce système aux cent soixante et onze pièces de 15 et 12 centimètres, 57 et 47 millimètres des Japonais): la réduction très sensible des vitesses d'essai, par suite du mauvais entretien des appareils moteurs ; le mélange en trop grande

proportion du bois au fer et à l'acier dans les coques, les ponts et les aménagements intérieurs. On pouvait, on devait s'attendre à de graves incendies, et pourtant il ne semble pas que le service des pompes ait été poussé à un point de perfectionnement convenable.

Dix-neuf officiers ou instructeurs étrangers — dix anglais et neuf allemands — étaient régulièrement embarqués à bord des plus forts bâtiments. Les uns étaient chargés de l'artillerie, les autres des machines. Le capitaine allemand von Hanneken était le conseiller, l' « *ad latus* » du commandant en chef, l'amiral Ting.

A la force navale qu'il venait de créer, Li-Hung-Chang avait ménagé de solides points d'appui. Le golfe du Pé-tchi-li, au fond duquel, à Takou, s'ouvre le Peï-ho, la porte de Pékin, est gardé par deux avancées du continent asiatique, l'une qui appartient à la Mandchourie, la presqu'île de Liao-Tong, l'autre qui dépend de la Chine propre, la presqu'île Chan-Toung. A l'extrémité de ces deux cornes qui tendent à se rejoindre et ne laissent entre elles qu'un bras de mer de soixante milles environ, diminué encore par la chaîne des îles de Miao-Tao, le vice-roi du Pé-tchi-li fonda, il y a quelque douze ans, deux arsenaux maritimes assez complets et bien fortifiés : l'un dans le Chan-Toung, Oueï-Haï-Oueï, à une quarantaine de milles du port de Tche-fou, dont nous avions fait, en 1860, notre base d'opérations contre Pékin ; l'autre au sud de Liao-Tong, Port-Arthur (en chinois : Liu-Chouen-Tcheng), une sorte de Gibraltar asiatique sur lequel les Anglais jettent depuis longtemps des regards de convoitise. C'est la prise de ces deux places qui a porté, comme on le sait, le dernier coup à la marine chinoise.

Telles étaient les deux flottes en présence : même nombre de vaisseaux, même tonnage total ; égales en apparence pour qui aurait embrassé d'un coup d'œil rapide le champ de bataille, au début de l'engagement ; en réalité, bien différentes dès que l'on déterminait les caractères généraux de leurs unités de combat ; car, chez l'une, tout tendait à l'offensive, tout favorisait l'audace des manœuvres, la hardiesse de la tactique, et, chez l'autre, la prédominance des éléments défensifs s'ac-

cordait trop avec la passivité de ceux qui la montaient. C'était déjà, pour l'indécise fortune, une première indication. Et pourtant on avait vu, il y a près de trente ans, dans une mer européenne, une escadre que ne distinguaient certes pas ses facultés offensives, s'avancer fièrement contre un ennemi bien supérieur en nombre, en vitesse, en armement. Et cet ennemi avait été battu. C'est qu'à la guerre il est des facteurs du succès plus essentiels que la puissance matérielle, et que rien ne prévaut contre l'énergique volonté du général, ni contre les forces morales qu'il a su développer dans l'âme de ses subordonnés : la confiance, la passion de vaincre, l'esprit de dévouement sans limite et de sacrifice sans arrière-pensée. Or, les Japonais n'avaient pas seulement de meilleurs vaisseaux, ou, si l'on veut, des vaisseaux mieux disposés pour saisir la victoire ; ils avaient aussi, comme les Autrichiens à Lissa, un chef ferme et habile : ils avaient un personnel instruit, très discipliné, très brave, résolu à tout faire pour assurer le triomphe de son pavillon. L'issue de la lutte n'était pas douteuse.

IV

Le 16 septembre 1894, la flotte chinoise, convoyant des troupes destinées à l'armée de Mandchourie, avait atteint l'embouchure du fleuve Yalou, qui marque la limite de la Corée et de la Chine. Le débarquement commença dans la soirée et se continua dans la matinée du lendemain, avec l'appui immédiat de six torpilleurs, de deux canonnières alphabétiques, d'un croiseur torpilleur, le *Kouang-Ting* et d'une canonnière cuirassée, le *Ping-Yuen*. Le gros de l'escadre de l'amiral Ting (dix bâtiments) se tenait à l'ancre, mais sous les feux, au large de l'estuaire. Entre dix et onze heures du matin, le 17, les vigies signalèrent de nombreuses colonnes de fumée à l'horizon du sud. C'était la flotte japonaise.

Celle-ci, occupée elle-même jusqu'au 15 septembre à couvrir le passage de la troisième division et du maréchal

Yamagata de Hiroshima à Chemoulpo, avait été prévenue de l'opération analogue entreprise par les Chinois, et elle accourait pour prendre l'adversaire en flagrant délit.

L'amiral Ito avait formé de ses quatre croiseurs les plus rapides, le *Yoshino*, la *Takatchiho*, le *Naniwa* et l'*Akitsushima*, une division légère à qui semblait réservé un rôle stratégique nettement défini : explorer le golfe de Corée et découvrir l'ennemi ; peut-être même, si elle le joignait avant qu'il eût mouillé, détruire une partie du convoi en marche. Pour des raisons qui ne nous sont pas connues, cette division dut se borner à servir d'avant-garde au corps de bataille, et la flotte chinoise ne fut dénoncée que par le nuage sombre qu'entretenaient au-dessus d'elle les feux de ses machines. Le charbon des *Célestes* ne valait pas mieux que celui des Japonais.

Entre onze heures et midi, les deux escadres étaient en vue l'une de l'autre. Les Chinois avaient appareillé et gouvernaient au sud-ouest en deux groupes : le premier — les dix bâtiments du gros — était rangé en ligne de front un peu convexe, et d'ailleurs fort irrégulière, les deux grands blindés au centre, les croiseurs cuirassés ou protégés aux ailes ; le second, à quelques milles en arrière, se composait du *Kouang-Ting*, du *Ping-Yuen* et de quatre torpilleurs qui s'efforçaient, sans avoir adopté une formation déterminée, de rallier la masse principale.

Les Japonais se présentaient au combat en ligne de file, le cap au nord, à peu près ; la division légère tenait la tête, les trois grands navires du type *Matsoushima* étaient au centre avec le croiseur *Shiyoda* et le vieux cuirassé *Fou-So*. Quant à l'*Hi-Yéï*, l'*Akagi* et le *Saïkio*, trop mauvais marcheurs ou trop faibles pour combattre en ligne, ils formaient l'arrière-garde, ou plutôt une colonne détachée qui ne devait pas, semblait-il, s'engager sérieusement avec l'ennemi.

Mais, au moment où le feu allait commencer, vers midi et demi, le chef de l'escadre japonaise accélérait l'allure de ses neuf premiers bâtiments et les dirigeait de manière à tourner l'aile droite chinoise. Résolu à profiter de sa supériorité de vitesse et d'artillerie à tir rapide, il découvrait dans la formation trop compacte de son adversaire le moyen de l'entourer, de le placer entre deux feux, tout au moins, et de l'accabler

sous une pluie de projectiles lancés à la distance favorable — deux mille cinq cents à trois mille mètres — sans jamais lui permettre d'en venir à une lutte corps à corps.

C'est là l'idée géniale, l'heureuse inspiration tactique qui, à elle seule, comme le « coin » de Tegetthof, mérite la victoire. Non pas que les événements se plient tout de suite aux exigences de cette conception... au contraire ! à peine l'aile droite chinoise est-elle écrasée d'obus — le *Yang-Ouéï* et le *Tcho-Yong* prennent feu et vont s'échouer à la côte — que deux incidents viennent déranger, sinon compromettre, l'exécution du plan de l'amiral japonais.

Et d'abord il faut mettre hors de cause le deuxième groupe chinois qui va paraître sur le champ de bataille, et dont les quatre torpilleurs deviendraient fort gênants si une mêlée se produisait. L'amiral Ito signale à sa division légère de courir sus à ces navires et de les repousser, ce qu'elle exécute sans retard. Mais, pendant que les quatre croiseurs rapides s'écartent ainsi du fort de l'action, pendant que le centre japonais, continuant sa manœuvre enveloppante, s'attaque à l'aile gauche chinoise — *Tsi-Yuen* et *Kouang-Yi* — l'arrière-garde reste exposée à un danger terrible dont elle ne se tirera que par des miracles d'énergie.

J'ai dit tout à l'heure que le croiseur *Hi-Yéï*, la canonnière *Akagi* et le vapeur *Saïkio* formaient une colonne détachée un peu en dehors et en arrière de la ligne de file de leur escadre. Lorsque celle-ci avait augmenté de vitesse pour tourner autour de la flotte chinoise, ces trois navires n'avaient pu suivre le mouvement, de sorte qu'au bout de peu de temps ils s'étaient vus séparés de leur chef par toute la largeur du cercle que celui-ci décrivait autour de son adversaire. Exposés aux feux convergents de quatre des plus puissants navires chinois, ils n'avaient plus que deux partis à prendre : ou bien battre en retraite aussi vite que pouvait le permettre la faiblesse de leurs machines, ou bien percer la ligne ennemie pour rallier le pavillon de l'amiral Ito.

Le premier parti paraissait le plus sage; c'était même, tactiquement, le plus habile, car, en entraînant à leur poursuite des bâtiments d'une valeur sérieuse, les trois faibles Japonais faisaient le jeu de leurs camarades du centre. Mais

quoi?... Reculer, prendre la fuite devant des Chinois? — Aucun des commandants ne put s'y résoudre, et l'on vit alors — épisode superbe, bien digne de cette nation chevaleresque et qu'aurait chanté dans ses vers la belle Mourasaki, à côté des exploits des Faki et des Héï — on vit un vieux croiseur, une canonnière et un vapeur de commerce armé de quatre canons se jeter à corps perdu sur les deux grands cuirassés, sur les deux croiseurs de fort tonnage qui leur barraient la route, les repousser et forcer le passage, troués de projectiles, brisés, sanglants, mais victorieux!

Les épisodes de cette lutte épique, je les dirai tout à l'heure. Il faut poursuivre en ce moment le récit de l'action générale.

Le péril de son arrière-garde n'avait pas échappé au commandant en chef japonais. Occupé à combattre les croiseurs de la gauche chinoise, refoulant déjà devant lui le *Tsi-Yuen* et le *Kouang-Yi*, il signale à la division légère de revenir sur ses pas et de porter secours aux bâtiments compromis.

A bord du *Yoshino*, le contre-amiral Sinoura a vu, lui aussi, qu'il était urgent d'accourir. Il lance ses navires à toute vitesse, et il vient défiler sur la droite et en avant de l'escadre chinoise, sur laquelle il ouvre un feu violent. Cette énergique intervention achève de dégager l'*Hi-Yéi* et l'*Akagi* entourés d'ennemis, et le mouvement de la division légère place les deux masses principales de l'escadre japonaise aux deux extrémités d'un même diamètre, c'est-à-dire dans la position la plus favorable à la poursuite du plan convenu.

Il est deux heures et demie. Pris entre deux feux, les six navires chinois qui restent — car le *Tsi-Yuen* et le *Kouang-Yi*, mollement commandés, quittent décidément l'action — commencent à perdre contenance. Leur ordre est rompu, et l'amiral Ting ne peut plus en signaler un nouveau, toutes ses drisses étant coupées. Chaque commandant, obéissant à un sentiment instinctif, tourne alors la proue de son navire vers l'adversaire le plus proche, afin d'échapper à cette écrasante convergence de feux, et de mieux utiliser, à petite distance, une artillerie puissante, dont les coups ont jusqu'ici manqué de justesse.

Mais les Japonais ne se laissent pas atteindre : toujours en

ordre, toujours présentant le travers, qui est le mieux armé de canons à tir rapide, les deux divisions décrivent des lacets habilement calculés pour maintenir la distance de combat choisie, d'une part entre le groupe Sinoura et deux grands croiseurs chinois, de l'autre entre le groupe que dirige personnellement l'amiral Ito et les quatre navires qui suivent les mouvements de l'amiral Ting. C'est une phase nouvelle de la lutte qui commence, et elle va être décisive.

En peu d'instants, sous les bordées répétées des Japonais, le feu se déclare à bord des navires chinois, dans la construction desquels, on s'en souvient, le bois entre en trop forte proportion. Le *Laï-Yuen* a son arrière en flammes depuis un coup heureux que lui a lancé le *Hi-Yéï*, dans la mêlée de tout à l'heure. Cet incendie redouble et ne pourra être éteint qu'à la nuit. Le *Chen-Yuen* ne doit qu'à la puissance de ses appareils à vapeur de venir à bout du feu qui dévore son entrepont. A côté de lui, l'autre grand cuirassé, le *Ting-Yuen*, brûle aussi, et, pendant que son équipage se partage entre le service des pièces et celui des pompes, l'amiral Ting et son conseiller von Hanneken sont blessés. Un peu auparavant, le chef de la batterie, l'Anglais Nicholls, a été tué.

Dans l'autre groupe, le *King-Yuen* prend feu à son tour et se retire vers le sud. Pourtant il ne cesse pas de combattre; mais enfin les flammes atteignent une soute et une terrible explosion fracasse le bâtiment, qui s'abîme aussitôt. Le *Tchi-Yuen* n'est pas plus heureux. Ce croiseur, qui a joué un rôle très actif dans le combat, réussit à la vérité à se rendre maître de son incendie; mais il reçoit un peu au-dessus de la flottaison un projectile qui ouvre une large brèche dans son flanc. Un moment après, comme il vient brusquement sur tribord pour attaquer le *Yoshino* avec son éperon, il s'incline sous l'action de la barre: l'eau entre à flots par la blessure, recouvre le pont cuirassé, *dépourvu de tranche cellulaire*, et ce vaillant navire coule à pic avec tous les siens.

De si beaux succès ne laissent pas de coûter cher à l'escadre japonaise. Le *Matsoushima*, surtout, est très éprouvé. Afin d'accélérer le tir, on avait commis l'imprudence de constituer dans la batterie de 12 centimètres une sorte de parc de munitions. Un obus de 30^{cm},5 vient frapper ces gargousses

entassées, les fait sauter, démonte un canon de 12 centimètres et met hors de combat plus de 60 hommes. Un autre projectile de gros calibre avarie le canon de 32 centimètres Canet et réduit tout en miettes dans les environs. L'avant du navire est criblé de coups, et l'amiral Ito se voit enfin obligé de transporter son pavillon sur l'*Hashidaté*, un peu plus épargné.

Vers quatre heures, cependant, le feu se ralentit des deux côtés et les combattants s'écartent peu à peu. Est-ce l'épuisement, est-ce la lassitude nerveuse qu'amène une lutte acharnée et meurtrière? Sans doute. Mais c'est surtout que les munitions commencent à faire défaut. Les Chinois n'ont guère plus que des projectiles pleins pour leurs grosses pièces, et ces boulets ne sont efficaces que sur des cuirasses massives. Par contre, chez les Japonais, les soutes de 12 centimètres à tir rapide sont épuisées. L'amiral Ito s'en inquiète avec raison. Satisfait des résultats matériels obtenus, convaincu d'ailleurs que le moral de l'adversaire est profondément atteint et qu'il ne discutera pas sa défaite, le commandant en chef japonais se résout à rester sur la défensive et ne cherche même pas à garder le champ de bataille.

Que serait-il arrivé pourtant si, malgré les pertes subies, l'escadre chinoise avait rassemblé ses tronçons épars pour reprendre la lutte? Que serait-il arrivé si le *Tsi-Yuen* et le *Kouang-Yi*, à peine entamés, avaient réapparu — et un torpilleur pouvait leur en transmettre l'ordre formel — si le *Yang-Ouéï*, échoué, mais à peu près intact, avait réussi à se renflouer, si le *Ping-Yuen*, le *Kouang-Ting*, les deux canonnières alphabétiques, et surtout les torpilleurs s'étaient ralliés autour des quatre grands navires qui restaient là, pantelants, ensanglantés, leurs œuvres mortes à moitié brûlées, mais enfin sans avaries majeures?

L'amiral Ting et le capitaine von Hanneken auraient-ils tenté ce coup de fortune d'aller offrir, avec une escadre reconstituée, un nouveau combat aux Japonais, privés de leur principal moyen d'action?... Et quelle en eût été l'issue? — Nul ne peut le dire.

Ils sont rares les généraux qui, à la fin d'une journée malheureuse, quand déjà se répand autour d'eux l'angoisse de la défaite, ne craignent pas d'engager dans une lutte déses-

pérée leurs dernières ressources, plus préoccupés de ressaisir la victoire que d'éviter la ruine complète de leur armée. Ces généraux, à qui la fortune, violentée, sourit presque toujours, c'est César à Munda, Condé à Senef, Nelson à Copenhague; c'est Napoléon à Arcole, à Marengo, à Eylau. A Waterloo encore!... Mais, ce jour-là, les temps sont accomplis!

Voilà des grands hommes certes, et des chefs d'armée. Que dire maintenant d'un subalterne qui, le lendemain du désastre, quand ses chefs sont morts ou prisonniers, quand tout espoir est définitivement perdu, ose encore en appeler de l'arrêt du destin et réussit à faire reculer le vainqueur? N'y a-t-il pas là une force d'âme, une trempe admirables, un héroïsme d'une essence supérieure? — Eh bien! nous en avons dans notre histoire maritime, à la page la plus triste, un exemple trop peu connu.

Le 23 octobre 1805, le surlendemain de Trafalgar, et dès que la tempête qui succéda à la bataille fut un peu calmée, Cosmao, celui que la Marine d'alors appelait Cosmao « Va-de-bon-cœur », se trouvant le plus ancien des capitaines réunis à Cadix, signala à tous ceux qui pouvaient encore se mouvoir d'appareiller et de le suivre. Derrière son vaisseau, le *Pluton,* qui faisait trois pieds d'eau à l'heure, qui, l'avant-veille, avait perdu le tiers de son équipage et neuf canons démontés, se rangent quatre vaisseaux français ou espagnols, aussi éprouvés que le sien, cinq frégates et deux bricks. Cette escadre improvisée avec les débris de la flotte de Villeneuve s'avance fièrement vers les Anglais étonnés et leur offre le combat. Mais Collingwood ne se soucie pas d'engager dans de nouveaux hasards ses vaisseaux désemparés par la mer autant que par nos boulets. Il se retire, il gagne le large; et, désespérant de sauver ses prises, il brûle quatre vaisseaux et en abandonne deux, que les frégates de Cosmao recueillent immédiatement. Déjà le *Bucentaure* et le *Redoutable* ont été reconquis par leurs équipages sur les Anglais qui les gardaient; déjà dix autres vaisseaux ont coulé après la bataille ou fait côte pendant le coup de vent. Aucun de ces trophées n'ira en Angleterre accompagner le cercueil de Nelson!

De l'amiral Liu, le successeur de Ting grièvement blessé, ni des bâtiments qui lui restaient, il ne fallait sans doute rien

attendre d'analogue à cette action héroïque. A la tombée du jour, les navires chinois, leurs incendies éteints, voguèrent lentement vers le sud-ouest, vers Port-Arthur, comme les cuirassés italiens vers Ancône le soir du 20 juillet 1866. C'est l'invincible attrait des places fortes pour les armées battues, ou du moins pour les chefs démoralisés, cet attrait dont nous avons constaté la puissance, nous aussi, à certaines heures douloureuses. Et de ces places fortes, de ces ports, trop complaisants abris après une grande défaite, c'est fini, on ne sort plus!... Dès lors, ne valait-il pas mieux risquer sur le champ de bataille jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier canon, jusqu'au dernier vaisseau?

Le lendemain 18 septembre, avertie par ses éclaireurs de la retraite des Chinois, la flotte japonaise revenait à l'embouchure du Yalou, et faisait sauter d'un coup de torpille le *Yang-Ouéï*, abandonné par son équipage. Deux jours plus tard elle détruisait encore le *Kouang-Yi*, échoué à Talien-Wan, près de Port-Arthur, sans que les Chinois osassent s'y opposer. L'amiral Ito était décidément maître de la mer.

V

Le combat naval du Yalou a excité une très vive curiosité. Ses divers incidents, avant même qu'on en connût exactement l'origine et la portée, ont provoqué, dans les milieux techniques, d'ardents commentaires. Aujourd'hui que l'on est mieux renseigné, ce sont les résultats généraux, au point de vue du choix des types d'unités de combat, au point de vue de l'armement offensif et défensif, que l'on discute passionnément dans les Revues maritimes et dans les journaux spéciaux.

Cette émotion s'explique : les faits de guerre navale sont rares et les batailles sur mer se comptent aisément. Lissa date de trente ans bientôt, et combien le matériel a changé depuis cette époque! Le combat d'Escombreras entre l'escadre

régulière espagnole et celle des séparatistes, en 1873, n'a été qu'une passe d'armes presque courtoise entre des adversaires résolus, pour des raisons variées, à ménager leurs vaisseaux. Les rencontres du conflit chilo-péruvien et celles de la récente guerre civile du Brésil n'ont mis aux prises qu'un nombre insuffisant d'unités de combat.

C'est donc une fortune inespérée pour les grandes marines, réduites aux conjectures sur la valeur autant que sur le mode d'emploi de leurs engins, que cette bataille rangée de quatre heures entre deux escadres très modernes dont les éléments avaient été, pour la plupart, empruntés aux meilleurs chantiers européens.

Pourtant, s'il faut tout dire, des préoccupations d'un ordre particulier se mêlent à ces recherches inquiètes sur la tactique des batailles navales. Attaqué, comme je le disais plus haut, depuis près d'un quart de siècle, le système de protection par les cuirassements épais a naturellement pour défenseurs les industriels à qui la confection des plaques métalliques rapporte de sérieux bénéfices. Ces industriels puissants, qui ont fait faire, il est juste de le dire, à la métallurgie de l'acier des progrès considérables, ont su grouper autour d'eux de grands intérêts. Ils ont, d'ailleurs, l'appui de beaucoup de marins, qui croient sincèrement à la nécessité des cuirasses massives parce que leur concept de la guerre navale se réduit à celui du combat singulier, *du corps à corps étroit* entre deux bâtiments dont l'un a une ceinture d'acier, tandis que l'autre en est dépourvu.

Nos métallurgistes ont aussi, et surtout, la faveur des ingénieurs — non pas de tous, on l'a vu ! — qui trouvent dans la cuirasse métallique une solution toute faite et fort acceptable du problème de la protection ; avantage sensible, car l'invention devient chose de plus en plus délicate en soi, dont tout le monde se défie, s'écarte, et qui ne saurait guère rapporter que des déboires.

Que la marine française soit restée jusqu'ici en tête des plus fermes zélatrices des cuirasses, il ne faut pas non plus nous en étonner trop. A la suite de certains grands événements qui laissent dans les imaginations une forte empreinte, il se forme d'irrésistibles courants d'impressions générales qui

entraînent sur leur pente toutes les opinions, qui dominent pour longtemps toutes les idées et leur imposent un tour particulier.

Je suis convaincu, par exemple, que tel qui croit défendre une thèse tactique en soutenant la nécessité de la cuirasse, ne fait qu'obéir à l'instinct de prudence, de défensive, de passivité même, qui s'est emparé de l'âme française depuis les malheurs de 1870, et contre lequel ceux qui le pouvaient n'ont pas, semble-t-il, assez énergiquement réagi.

Rapprochement forcé, si l'on veut, mais je prétends encore que ces ceintures cuirassées de nos vaisseaux, qui nous coûtent si cher, qui, depuis vingt-cinq ans, nous coûtent la valeur d'une grande escadre, traduisent la même pensée que les fortifications dont se hérissent, on l'a souvent remarqué, les frontières des peuples atteints dans leur puissance militaire.

Mais laissons ce sujet. — Il est aisé de comprendre, en tout cas, quelle fut l'émotion des partisans des cuirasses lorsqu'on apprit que la flotte qui comptait des navires bardés d'acier avait été battue, presque détruite, par des croiseurs que protégeait seulement un pont d'une faible épaisseur, recouvert d'une tranche de flottaison cellulaire. Cette émotion était d'autant plus vive que l'on ignorait les noms des bâtiments coulés et que les ennemis du blindage triomphaient bruyamment. La scène changea quelques jours après : on sut que les deux grands cuirassés chinois flottaient toujours, et même que leur ceinture n'avait pas été sérieusement entamée.

Ce fut alors, dans le camp opposé, un concert de félicitations et de louanges. La cuirasse était définitivement consacrée par une épreuve si terrible, et son efficacité ressortait d'autant mieux du désastre de la flotte chinoise, puisque seuls restaient intacts dans leurs œuvres vives les navires dont la flottaison était recouverte de plaques épaisses.

Outre qu'on oubliait la catastrophe du *King-Yuen*, coulé malgré ses 24 centimètres de cuirasse, et qu'il est aisé d'observer que la distance de combat choisie par les Japonais explique suffisamment l'invulnérabilité des cuirasses chinoises, c'était vraiment se donner beau jeu que de poser ainsi la question.

Personne n'a jamais prétendu, ni ne prétendra jamais, que la cuirasse massive ne constitue pas par elle-même, d'une manière absolue, un système de protection efficace. Le point capital et le seul qui nous importe, c'est *qu'en utilisant en armes offensives le poids mort de cette cuirasse, on augmenterait dans une proportion considérable ses chances de victoire.*

Oui! le *Chen-Yuen*, le *Ting-Yuen* flottaient encore le soir du 17 septembre: mais en étaient-ils moins vaincus pour cela? — Et que dirait la France, si elle apprenait que le *Formidable* et le *Jauréguiberry* sont rentrés à Toulon après un engagement avec l'*Italia* et la *Sardegna*, flottant encore, mais incapables de disputer la mer à ces deux bâtiments? Trouverait-elle bien employés les quatorze millions de blindages massifs de nos deux cuirassés?

Je ne veux pas insister davantage et j'abandonne les arguments qui se pressent sous ma plume, n'ayant point à faire ici de polémique. Tant pis pour qui ne voit pas que si les armes défensives peuvent retarder la défaite, les armes offensives, seules, donnent la victoire!

Examinons donc rapidement le rôle de celles-ci, la torpille, l'éperon, le canon — et aussi la vitesse, car c'est là une arme offensive, et la plus efficace de toutes.

Le rôle de l'éperon, va-t-on dire? — Le rôle de la torpille? — Mais il n'a même pas été question de ces deux armes dans le récit du combat... Sans doute; parce que, pour bien mettre en lumière les grandes lignes de l'action, j'ai négligé certains détails. Voyons-les maintenant.

Lorsque l'*Akagi* traversa la ligne chinoise à la suite de l'*Hi-Yéï*, qu'il ne voulait pas abandonner, son commandant se plaça dans la grand'hune pour mieux voir les trajectoires des torpilles que lui lançaient ses adversaires. Le coup aussitôt porté, il le parait en mettant rapidement toute sa barre à droite ou à gauche, manœuvre assez facile avec une canonnière, mais qui ne réussirait pas aux grandes unités de combat modernes, en raison de leur longueur. Malheureusement un projectile de 30^{cm} 5 vint couper net le grand mât au-dessus de la hune. L'habile capitaine fut tué dans la chute, et, un moment, après le *Chen-Yuen*, passant à contre-bord de l'*Akagi*, lui adressait une torpille en plein milieu. Lancée à

cinquante mètres de distance à peu près, cette torpille passa sous le japonais et réapparut du côté opposé sans avoir touché la coque. On s'en est étonné. C'est le contraire qui eût été surprenant, puisqu'il s'agit là de la *plongée initiale* de l'engin, phénomène connu. L'officier torpilleur du *Chen-Yuen* avait tiré de trop près.

Un peu auparavant, lorsque la division légère japonaise était allée refouler le groupe du *Ping-Yuen*, du *Kouang-Ting* et des quatre torpilleurs, ceux-ci, qui couvraient la retraite des deux premiers, envoyèrent aux croiseurs de l'amiral Sinoura quelques torpilles qui manquèrent leur but. Restés seuls sous le feu des puissants et nombreux canons à tir rapide des bâtiments japonais, les capitaines chinois n'avaient probablement pas gardé tout le sang-froid nécessaire pour bien viser. On peut même se demander s'ils ont attendu que l'ennemi fût à la distance qui convient au tir de la torpille.

Ce n'est pas au début d'un engagement, quand les navires de haut bord sont encore en pleine possession de tous leurs moyens d'action, que les torpilleurs peuvent entrer en jeu : c'est, ou bien dans une mêlée confuse, dont ils profiteront pour s'approcher sans être remarqués, ou bien à la fin du combat, quand nombre de pièces sont démontées et que l'épuisement du personnel affaiblit sa vigilance.

Les six torpilleurs chinois — deux étaient restés fort inutilement à la garde des transports — ne surent jouer leur rôle, ni dans la mêlée qui se produisit un moment autour des trois navires japonais de l'arrière-garde, ni au moment où l'amiral Ito se retirait. Le *Matsoushima*, avec ses œuvres mortes ruinées et son équipage à moitié détruit, était pourtant une proie toute marquée.

Les adversaires de la torpille — elle en a encore — ont fait remarquer que plusieurs navires chinois avaient jeté leurs torpilles à l'eau sans viser, de peur que les projectiles japonais les fissent éclater dans leurs tubes. C'est fort possible, et il serait difficile de les en blâmer beaucoup. Il est certain qu'avec la pluie d'obus qui est la conséquence de l'emploi des canons à tir rapide, il faudra désormais placer les tubes lance-torpilles au-dessous du pont blindé et de la tranche de flottaison cellulaire. On évitera ainsi des explosions préma-

turées, et, au demeurant, les trajectoires seront bien meilleures quand les torpilles quitteront leurs tubes ayant déjà l'immersion normale. Beaucoup de marines européennes ont adopté cette solution, à la valeur de laquelle la nôtre n'a pas cru, paraît-il. Ne pas croire est commode. Essayer serait plus sûr. Ce sera fait bientôt, je n'en doute pas.

En somme, exception faite pour la torpille qui a coulé le *Yang-Ouéï*, le lendemain de la bataille, cet engin n'a joué au Yalou qu'un rôle effacé. Les torpilleurs japonais, absents du combat, le 17 septembre, se réservaient de montrer une fois de plus la valeur de l'arme nouvelle quelques mois plus tard, à l'attaque de Ouéï-Haï-Ouéï, où ils coulèrent le *Ting-Yuen* et le *Chen-Yuen*.

Passons à l'éperon. Le temps n'est plus où l'on vantait sa puissance, et cette arme a beaucoup perdu du prestige que lui avait donné la bataille de Lissa. Après celle du Yalou, si l'on n'y prenait garde, nous y renoncerions complètement. Cette défaveur ne me paraît pas justifiée. En fait, il n'y a pas eu, le 17 septembre 1894, et il ne pouvait y avoir de tentatives sérieuses d'agir par le choc, puisque les Japonais, maîtres d'imposer la distance de combat qui leur convenait, avaient choisi celle de deux mille à trois mille mètres.

Mais supposons les deux adversaires égaux en vitesse, la mêlée aurait eu lieu, et, suivant toute apparence, l'éperon y eût joué son rôle. Bien mieux, il l'a joué virtuellement, si je puis dire, et ce n'est pas l'épisode le moins curieux du combat.

Lorsque le *Saïkio*, à son tour, se jeta au milieu de l'escadre chinoise, à la suite de l'*Hi-Yéï* et de l'*Akagi*, un obus vint fracasser sa barre de gouvernail. Sans perdre leur sang-froid, le capitaine du paquebot et l'amiral Kabayama, embarqué à titre de passager, se servirent alors des deux hélices du bâtiment pour le diriger, en attendant qu'on eût changé la barre. Cette manœuvre les porta si près des deux grands cuirassés chinois que ceux-ci, convaincus qu'ils étaient menacés d'un choc toujours dangereux, s'écartèrent précipitamment et les laissèrent passer.

Rien, jusqu'ici, n'est venu infirmer la justesse du principe posé dans une conférence faite à l'École de guerre, en 1889, je crois, par un officier dont le nom a été plus tard dans toutes

les bouches, à la suite d'une entreprise d'un genre particulier, que le succès, à vrai dire, n'a pas couronnée :

« Le canon, la torpille, la mousqueterie même doivent servir à *préparer* l'action de l'arme la plus puissante du bâtiment moderne, la seule dont l'effet soit décisif, l'éperon. »

L'idée paraît juste. Prenons le navire le mieux défendu, un navire à ceinture d'acier, et prenons-le à la fin d'un combat acharné. Il est intact dans ses œuvres vives, mais ses œuvres mortes sont ruinées par les obus à explosifs violents, mais ses bouches à feu sont hors de service, atteintes directement par les projectiles ou paralysées par la rupture de quelque mécanisme trop délicat. Il flotte toujours, c'est entendu, et même ses machines fonctionnent imperturbablement. Une torpille arrive, éclate; un compartiment latéral se remplit d'eau; une forte bande se déclare. Le voilà à la merci du premier navire à éperon qui se trouvera sur son passage.

Même résultat, du reste, si la destruction des superstructures a entraîné celle des organes de transmission d'ordres au gouvernail, ou si le personnel dirigeant a été mis hors de combat, ou encore si l'hécatombe humaine est à ce point effroyable que les cœurs en soient troublés. De quelque manière que le phénomène se produise, dès que sa *faculté de gouverne* est altérée, le plus puissant navire devient justiciable du choc.

Ceci bien constaté, arrivons à l'artillerie, et rendons-lui l'hommage qui lui est dû. Elle « a fait merveille » au Yalou, pour employer l'expression historique. Seulement, il faut distinguer : c'est à leurs canons de 12 centimètres à tir rapide que les Japonais doivent leur succès, à cette grêle ininterrompue de projectiles qui fracassait tout, à bord des navires chinois, qui allumait et entretenait l'incendie, qui poursuivait, qui atteignait partout des équipages bientôt démoralisés. Songe-t-on que le *Matsoushima* — je tiens le renseignement de bonne source — a tiré jusqu'à cent coups de 12 centimètres par minute, dans certaines phases du combat; que ces cent coups représentent deux mille kilogrammes d'acier et au moins deux cents kilogrammes d'explosif? — Multipliez ces chiffres par le nombre des navires japonais engagés, faites aussi grande que vous voudrez la part des coups perdus,

sans oublier toutefois la justesse de l'artillerie moderne et dites-moi s'il est possible de tenir sous un feu aussi violent, quand on ne peut répondre que par quelques coups de pièces lourdes, espacés à plusieurs minutes d'intervalle.

Eh! que ce soit sur terre ou sur mer, c'est contre les hommes qu'on se bat, il semble vraiment qu'on l'oublie!... Et qui aura *le plus tôt* tué le plus d'hommes sera toujours le vainqueur. Donc, tirons vite et tirons bien. L'un vaut l'autre; l'un est aussi nécessaire que l'autre.

Reste la question des munitions. Je n'insiste pas sur ce qu'avait de pénible, sinon de dangereux, la situation de l'escadre japonaise, le soir du 17 septembre; mais il est clair qu'il y a là une indication précieuse, celle d'une toute nouvelle et grosse difficulté. Outre qu'il faut agrandir nos soutes, il faut aussi nous résigner à nous faire suivre de transports ravitailleurs, et serrer de près le problème assez délicat du transbordement à la mer. Bon gré mal gré, les « services à l'arrière » s'imposent.

La *vitesse* maintenant. — C'est une arme, il n'y a plus à en douter. Et ici faisons notre confession. Que de fois on nous l'avait dit! Quelles luttes on a soutenues pour vaincre notre timidité en face, non pas même d'une idée nouvelle, mais seulement d'une idée tombée en oubli, — car nos devanciers le savaient bien, ce que vaut la vitesse! — Les plus réfléchis d'entre nous, les plus obstinés à fouiller les problèmes de la guerre, l'admettaient cependant comme l'élément capital du succès dans les opérations stratégiques; mais qu'elle pût jouer un rôle prépondérant dans l'opération tactique par excellence, dans le combat d'escadre, bien peu l'avaient entrevu. N'était-ce pas comme un dogme que, pendant le combat, la vitesse serait très modérée, douze nœuds au plus?

Qui donc, songeant aux batailles de l'avenir, eût imaginé certaine escadre — on sait laquelle — tournant autour de la nôtre, l'enveloppant, grâce à sa vitesse supérieure, et l'accablant sous ses feux convergents?... Et si on l'eût imaginé, quel sentiment d'angoisse à la pensée du désastre qui pouvait nous frapper!

Avertis que nous sommes aujourd'hui, nous n'avons plus à craindre la réalisation d'un rêve aussi funeste. La balance

des forces matérielles ne nous serait d'ailleurs pas aussi contraire qu'elle l'était, en réalité, aux vaincus du Yalou, et quant à celle des forces morales, on admet assez, il me semble, qu'elle penche de notre côté. Mais enfin, quand on a les meilleurs marins, les plus disciplinés, les plus dévoués, — les plus militaires, en un mot, — pourquoi ne pas mettre entre leurs mains, afin de faire rendre à leur valeur tout son effet utile, des armes aussi perfectionnées que celles de leurs adversaires ?

Dieu merci, c'est chose à peu près faite dès aujourd'hui, et ce le sera mieux encore si, comme on peut l'espérer après certain discours, nous renonçons à tout ce qui écrase le bâtiment et alourdit l'escadre, à tout ce qui enchaîne l'essor de la conception, à tout ce qui paralyse l'audace de l'exécution.

Qu'ajouterais-je, pour commenter la tactique de l'escadre japonaise, à ce que je viens de dire du canon à tir rapide et de la vitesse ?

Le grand mérite de l'amiral Ito est justement d'avoir compris que, si la tactique reste, par définition, dans l'étroite dépendance des engins employés, elle doit changer avec les progrès des vitesses et de l'armement. Partant de cette idée simple, il a fait d'abord table rase des concepts antérieurs, des prescriptions surannées, des formations serrées où tant d'autres s'attardent ; il a recherché ensuite, non pas un certain « ordre » déterminé et géométrique, mais tout simplement *la méthode de combat* qui lui permettrait, à la fois d'utiliser les qualités de son escadre et de profiter des défauts de celle de l'ennemi. Or cela le conduisait logiquement :

1° A refuser aux Chinois le bénéfice d'un combat rapproché. — Utilisation de sa vitesse ;

2° A choisir une distance où ses canons de 12 centimètres à tir rapide auraient encore toute leur efficacité, tandis que les coups de ses adversaires perdraient toute précision. — Utilisation de son armement ;

3° A poursuivre l'exécution de l'enveloppement tactique, que la portée de l'artillerie moderne rend si dangereux ; ou, si l'enveloppement ne pouvait être complet, à s'efforcer de tenir l'ennemi entre deux feux. — Utilisation, à la fois, de la supériorité de vitesse et de la supériorité d'armement.

Pour exécuter son plan d'attaque, le commandant en chef japonais forma son armée navale en deux divisions, affectant à l'une d'elles les navires les plus rapides. Ce partage était judicieux : car, outre qu'il fallait prévoir des incidents auxquels une force très mobile pouvait seule parer immédiatement, c'était à cette division légère qu'il appartenait de prendre successivement les positions les plus favorables, pour maintenir l'ennemi sous des feux croisés.

Quant à l'ordre dans lequel se rangèrent les navires japonais, la *ligne de file*, gardons-nous d'y attacher trop d'importance. Ce n'est point par sa valeur propre que le « coin » donna la victoire à Tegetthof; c'est par l'idée du choc que cette formation imposait à l'esprit des capitaines : et, en effet, les coups décisifs ne furent portés que dans la mêlée, tout ordre étant déjà rompu. Ce n'est pas non plus la ligne de file qui a battu les Chinois. N'importe quelle formation était bonne, qui dégageait les batteries de 12 centimètres des Japonais et par conséquent leur travers.

Il ne faudrait même pas croire que la ligne de file n'eût pas ses inconvénients. Si un incident quelconque avait ralenti l'allure du gros de l'escadre japonaise et que l'amiral Ting se fût résolument jeté, à toute vapeur, sur cette division, il est probable que son adversaire aurait été obligé de passer brusquement de la ligne de file à l'ordre de front. En pleine fumée et dans le trouble du combat, cette abattée « tout à la fois » de 90 degrés à droite ou à gauche pouvait présenter de graves dangers. A ce point de vue, une ligne largement endentée eût mieux valu.

Rien ne nous dit, au reste, que les Japonais aient marché beaupré sur poupe, comme on le faisait autrefois. J'imagine que les bâtiments de la division légère, quand ils vinrent au secours de l'*Hi-Yéï* et des deux autres navires compromis, ne se préoccupèrent pas d'observer les distances réglementaires.

Il est une question que mes lecteurs se sont posée certainement et que je dois prévenir : où étaient donc les torpilleurs japonais pendant la bataille du Yalou?

Détachés de l'escadre, l'avant-veille, avec deux navires

légers, ils prenaient part à l'attaque de Ping-Yang, place forte coréenne, sur le fleuve Tatong. Et ce n'était pas le seul détachement de la flotte japonaise. Elle avait encore six navires, dont un éclaireur rapide, le *Yayé-Yama*, à Chemoulpo, pour garder les trente et un paquebots qui avaient — comme je l'ai dit plus haut — transporté la troisième division et l'état-major du maréchal Yamagata.

Deux détachements avant la rencontre décisive, c'est trop, beaucoup trop. J'ignore si la responsabilité de ces mesures échoit à l'amiral Ito et j'aurais plutôt des raisons de croire qu'elle remonte plus haut. Mais il importe assez peu. Ma critique ne vise que les faits. Or il est constant que, très supérieurs en nombre à la flotte chinoise du Pé-tchi-li, les Japonais se sont présentés au combat avec onze navires — le *Saïkio* mis à part — tandis que les Chinois en comptaient douze, sans parler des torpilleurs et d'une canonnière alphabétique qui vint tirer quelques coups de canon à la fin de l'engagement.

La victoire, dira-t-on, n'en est que plus honorable, ayant été très disputée. Soit. Mais ce dangereux éloge ne s'adresse qu'aux subordonnés. L'art suprême du général consistera toujours à réunir dans sa main, en temps utile, tous les atouts qui peuvent décider du succès.

Combien le vaillant chef d'escadre japonaise dut-il regretter ses torpilleurs, le soir du 17 novembre, quand les deux grands cuirassés chinois restaient là comme des corps inertes, leurs flancs presque détruits par le fer et par le feu, leurs canons légers démontés, leurs équipages réduits de plus d'un tiers, épuisés par la lutte, démoralisés par la perte de quatre beaux croiseurs! Quel beau coup à faire pour une escadrille bien menée!... Et alors la destruction de l'ennemi était complète. Que s'il échappait encore, s'il fuyait, le pavillon japonais, du moins, dominait le champ de bataille et l'on ne se donnait pas l'apparence de la retraite. Apparence, certes, à laquelle les Chinois eux-mêmes ne pouvaient se tromper, malgré leurs bulletins de victoire.

Il n'en est pas moins vrai qu'à quatre heures du soir la fortune hésitait encore à se prononcer. Qu'attendait-elle? — Tout simplement que l'un des adversaires s'avouât vaincu

en se renfermant dans ses ports, que l'autre se déclarât vainqueur en prenant possession de la mer.

J'ai tâché de mettre en relief ce côté du combat du Yalou, d'un intérêt si vif à mon avis, parce qu'il montre bien l'influence décisive de la force morale. Qu'on me permette, en finissant, et pour épuiser le sujet, un retour sur cette journée de Lissa, dont la phase finale est sans doute peu connue.

Commencé avant dix heures, l'engagement était terminé à midi et demi. A ce moment, les deux escadres se faisaient face, à deux ou trois milles de distance, et leurs positions interverties, car Tegetthof s'était rangé devant Lissa, qu'il venait de débloquer, et Persano tenait le large, sur une ligne parallèle. La flotte italienne avait perdu deux unités de combat, le *Re d'Italia*, coulé par la frégate blindée *Erzherzog Ferdinand-Max*, et le *Palestro*, incendié. Un autre de ses cuirassés, le *Formidabile*, commandé par Saint-Bon, s'était déjà retiré sur Ancône avant la bataille, ayant reçu, la veille, à l'attaque de Porto-San-Giorgio, de très grandes avaries. Le bélier que montait Persano, l'*Affondatore*, était en assez mauvais état. Malgré tout, les Italiens comptaient encore huit cuirassés, un de plus que leurs adversaires, six belles frégates en bois, que l'amiral Albini n'avait pas consenti à « compromettre » dans la mêlée des navires blindés, et un bon nombre de bâtiments légers.

Cette belle flotte allait-elle donc accepter sa défaite? — De la fin du combat à la nuit close, c'est-à-dire pendant sept ou huit heures, ne tenterait-elle pas de nouveau le sort des armes, ne lui viendrait-il pas l'idée, que dis-je? le besoin de se ruer sur un adversaire fort éprouvé lui-même, et lui empruntant sa tactique, de l'attaquer avec l'éperon, puisque le canon n'avait pas su faire sa besogne?

Tegetthof s'y attendait et ne pensait pas la victoire encore bien assurée. Mais non, Persano n'ordonna rien, et les signaux qui s'échangèrent entre les vaisseaux italiens ne disaient que les pertes éprouvées, les avaries essuyées, les munitions qui étaient presque épuisées, les soutes qui se vidaient. — Plus de charbon! Telle fut la raison décisive, l'argument sans réplique qui détermina la retraite sur Ancône, où, d'ailleurs, l'on arriva fort bien sans être ravitaillé. On était au 20 juillet,

et l'escadre n'avait pris la mer que le 16, à trois heures du soir!

Au fond, le commandant en chef italien avait perdu toute confiance, et il ne paraît pas que ses lieutenants aient tenté quelque effort pour relever son esprit abattu. Cet effort fait, le ressort bandé de nouveau, la flamme sacrée rallumée dans tous les cœurs, qui sait ce qui fût arrivé? Qui sait quel résultat immédiat et aussi quelles conséquences lointaines aurait eus un coup de vigueur qui, même s'il ne fixait pas la victoire, eût jeté sur la défaite un lustre éclatant?

De quelque côté de la terre qu'ils nous viennent, de l'Europe ou de l'Extrême-Orient, des peuples qui veulent renaître à la puissance ou de ceux dont la jeune gloire jaillit tout à coup des ténèbres de la barbarie, retenons bien les grands exemples que je viens de relever. Avec l'esprit d'offensive, qui est l'essence même de l'esprit militaire, cultivons en nous la force morale, c'est-à-dire la ténacité, l'opiniâtreté, allais-je écrire, la fermeté inébranlable du moins, et enfin *la confiance!* — Non pas cette confiance aveugle qui ne procède que de l'ignorance et de l'orgueil, mais une confiance raisonnée et tranquille, une confiance fondée sur notre cohésion, sur nos traditions glorieuses, sur la solidité de nos institutions fondamentales: une confiance, surtout, que justifieront nos travaux, nos efforts vers le progrès, notre ardent désir de vaincre et de relever la patrie!

★ ★

ALLELUIA !

Monumenta aperta sunt, et multa corpora sanctorum, qui dormierant, surrexerunt. Et exeuntes de monumentis post resurrectionem Ejus, venerunt in sanctam civitatem et apparuerunt multis.

(Saint Mathieu, chap. XXVII, 52.)

L'apôtre saint Jean, évêque d'Éphèse, accomplissait alors sa quatre vingt-quatorzième année. Il était le personnage le plus auguste du monde chrétien. Il survivait à la grande famille apostolique. Pierre et Paul, Mathieu, Luc et Marc étaient morts. Jérusalem, brûlée par Titus, n'était plus qu'une ruine hantée par les chacals et les vipères. Les terreurs que Jean avait entrevues du haut des roches de Pathmos étaient en partie réalisées. Satan avait marché dans l'ombre de Néron. Autour de Jean, dernier témoin de la vie du Seigneur, la communauté chrétienne de l'Asie se groupait avec adoration. Il semblait garder d'étranges secrets et parlait parfois mytérieusement de l'acte suprême de la Rédemption qui restait à venir, l'apparition du Paraclet, qui achèverait l'œuvre de Jésus. Toutes les paroles tombées de sa bouche étaient recueillies comme divines par la conscience de ses disciples. Cependant il se taisait toujours sur les heures qui s'étaient écoulées entre la Passion du Sauveur et le matin de Pàques. C'était le tabernacle auguste de ses souvenirs, au voile duquel il n'osait jamais porter la main.

Il aimait, en ces derniers jours de sa vie, à s'asseoir, entouré de ses plus jeunes néophytes, au sommet d'une colline qui s'avance, comme un promontoire, le long du port

d'Ephèse. Là, d'un petit bois de cyprès, de cèdres et d'arbres de Judée, il contemplait la mer et, bien loin au delà de la mer, dans les profondeurs du ciel, il paraissait chercher la face radieuse des jeunes Églises, Alexandrie, Syracuse, Rome, Athènes, Corinthe, Thessalonique. Ses yeux retrouvaient le sillage des navires montés jadis par les Apôtres, toute sa jeunesse refleurissait en sa mémoire et, jusqu'au crépuscule, il suivait du regard, balancée sur les flots, dans la douceur de l'azur, une Apocalypse triomphale.

Alors ses disciples le soulevaient entre leurs bras et le portaient, à travers les ruelles déjà ténébreuses d'Ephèse, au quartier habité par les chrétiens. Il y avait, parmi ces jeunes gens, des Juifs des plus grandes familles d'Israël, proscrites de Palestine par l'empereur, des Romains sortis des écoles de la Grèce, des Hellènes nourris du miel de Platon. L'un de ces derniers, un enfant venu d'Eleusis, était le préféré de l'Apôtre. Il avait pris, au baptême, le nom de son maître, qu'il charmait par la candeur de sa foi et aussi par les croyances singulières qu'il avait sur la mort, sur le sommeil et les rêves de la tombe et le retour, permis par Dieu, des âmes élues ou des âmes maudites, à la clarté du soleil.

*
* *

Un soir de printemps, le soir même de Pâques, les dernières que l'Apôtre celébra, Jean d'Eleusis, après avoir baisé la main du vieillard, lui dit d'une voix très tendre :

« Père, est-il vrai que, dans la nuit du Vendredi sacré, les morts sortirent de leurs tombeaux et entrèrent dans Jérusalem, où beaucoup les reconnurent ? »

Saint Jean tressaillit et ferma les yeux, comme pour ressaisir une vision lointaine ou retrouver les traits de figures bien-aimées. Puis, il baissa la tête et des larmes coulèrent sur sa barbe blanche. Les disciples s'étaient rapprochés de lui : il vit leurs jeunes visages tout illuminés de pureté et, relevant son front majestueux, sous le dais des hautes branches étoilées de fleurs roses, en face de la mer assoupie, l'Apôtre parla :

« Oui, mes enfants, les morts ressuscitèrent alors, délivrés

par le Fils de Dieu : c'étaient les âmes les plus nobles, les plus malheureuses et les plus saintes de l'humanité. Mais, parmi ces morts, il y avait un vivant, dont personne n'a gardé le nom, un vivant à qui fut accordée une béatitude plus glorieuse que toutes les grâces autrefois prodiguées à Abraham, à Jacob et à Moïse. Je veux, avant de mourir, vous léguer la mémoire d'Elisée, petit-fils de David, le plus grand peut-être des témoins de Jésus. »

Après un court silence l'Apôtre reprit :

« Le Seigneur venait d'expirer. Une tempête affreuse roulait sur Jérusalem. Le ciel était couleur de sang, la terre d'une pâleur de cendre. Le Temple flamboyait dans un incendie d'éclairs. C'était l'agonie de toutes choses. Comment, de la colline du Golgotha, ai-je pu revenir à ma pauvre demeure, je ne sais. Je me traînais, trébuchant aux pierres du chemin, vers la ville. Puis, me soutenant d'une main aux murailles des maisons, aux piliers des portiques, je montai vers le haut quartier où végétaient obscurément les plus pitoyables d'entre les Juifs, c'est-à-dire la première et la plus vénérable d'entre les Églises du monde. La mère du Seigneur me suivait, appuyée sur Marie-Madeleine, entourée des plus chers disciples de Jésus. Ceux-ci chancelaient à chaque pas. Les deux Jacques sanglotaient comme de petits enfants ; Pierre tout frissonnant de honte, Pierre qui, la nuit d'avant, dans la cour de Caïphe, avait trois fois renié le Maître, marchait le dernier, très loin, délaissé par tous, courbé vers la terre, misérable. Seules, les deux femmes douloureuses semblaient porter en elles une foi et un espoir qui n'étaient plus dans nos cœurs. Elles allaient pensives, comme dans l'attente d'un grand mystère. Quant à moi, malheureux Apôtre, j'entendais toujours le cri déchirant du Seigneur :

» — Père, Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

» Et la face du Verbe éternel était maintenant voilée pour moi, la lumière divine que j'avais longtemps adorée s'était éteinte. Je ne voyais plus que le sanglant moribond, couronné d'épines, la poitrine transpercée par la lance romaine, cloué au gibet des prêtres, et je pensais qu'on scellerait ce soir-là à jamais la pierre du tombeau sur le dernier prophète d'Israël.

*
* *

» La nuit vint. La tempête s'apaisa. Un silence de mort tomba, tel qu'un suaire, sur Jérusalem parricide. Et la lune de Pâques éclaira la désolation du Calvaire.

» Je montai alors à la terrasse de la maison, accompagné de Marie-Madeleine. La mère du Seigneur voulait demeurer seule, afin de prier pour les bourreaux de son fils. Nous regardions, sans échanger une parole, les remparts prochains, la vallée solitaire et les montagnes si tristes, et nos yeux revenaient toujours à la colline où se dressaient les trois croix. La croix du milieu, l'arbre de vie qui couvrira le monde de ses branches, était vide. Plus bas, parmi les rochers et les cyprès, nous reconnaissions l'étroit jardin où, vers la fin du jour, Joseph d'Arimathie et Nicodème avaient déposé le corps du Crucifié, en un sépulcre neuf. Et, très près de nous, planant sur Jérusalem, effrayante et toute noire, s'élevait l'ombre du Temple, les dômes et les tours, les longs portiques de marbre et les palais des Lévites, la synagogue méchante, sans douceur, sans pitié, sans justice.

» Vers minuit, comme la lune était au plus haut du ciel, un bruit inquiétant, très faible d'abord, tel que le frémissement lointain du vent d'orage dans les roseaux, frappa nos oreilles. Il semblait venir à nous de toutes les profondeurs du désert farouche. Peu à peu, il se rapprochait de Jérusalem, grandissant toujours. C'était maintenant le murmure d'une ruche prodigieuse, comme le bourdonnement d'une armée se hâtant vers la ville. Et déjà, de toutes parts, sur les sentiers, dans le lit des torrents et le creux des ravins, à travers les champs de vignes ou d'oliviers, sur les plateaux arides, se mouvaient des formes incertaines, un fourmillement de fantômes qui glissaient sur la terre plutôt qu'ils ne marchaient et dont les voiles flottaient au souffle de la nuit plus légers que les vapeurs du matin.

» — L'Ange du dernier jour, dit Marie-Madeleine, a-t-il donc réveillé ceux qui dormaient dans la paix des vieux sépulcres et les âmes mortes viennent-elles chercher ici les vivants pour les entraîner avec elles à la vallée de Josaphat ?

» Arrêtés par les remparts de Jérusalem, les premiers flots

de cette multitude coururent avec le bruissement d'un grand fleuve autour de la double enceinte ; et bientôt, par toutes les portes, sous les yeux des sentinelles romaines enchaînées par la stupeur, les morts se répandirent à travers la cité, allant vers le Temple. Ils montaient, en cortèges de plus en plus pressés, comme à l'assaut de la citadelle sainte où, durant de si longs siècles, avait reposé l'Esprit de Dieu ; ils montaient toujours, poussant de vagues soupirs pareils au battement d'ailes d'une nuée d'oiseaux funèbres et, de loin en loin, une clameur aiguë, plaintive, qui semblait jaillir des profondeurs d'un abîme. Quelques Juifs, assez courageux pour se pencher alors sur le mur de leurs terrasses et contempler, sans mourir, cette invasion de spectres, virent cheminer dans l'ombre tout le passé d'Israël, les patriarches, la tête couverte d'une draperie blanche, les juges, pontifes et capitaines, sous leur manteau sacerdotal, les rois couronnés de bandelettes de pourpre, les grands prêtres, sous leurs dalmatiques étincelantes de pierreries, les prophètes, pieds nus et tête nue, les cheveux et la barbe au vent, dans leur robe de deuil. Ils reconnurent Isaïe au sang vermeil dont son vêtement était inondé ; Ézéchiel, à l'angoisse folle de son regard, au cri d'épouvante qui sortait de sa bouche ; Jérémie, à la douleur inouïe de son visage, au geste de désespoir et d'amour dont il saluait Jérusalem. Ils reconnurent Salomon, le roi des rois, à l'orgueil insolent de sa face, et Moïse, le père de la vieille loi, au double rayon de flamme posé sur son front chauve. On les vit gravir les parvis du Temple et remplir les portiques d'où Jésus avait chassé à coups de fouet les usuriers ; puis, ils s'engouffrèrent dans le Saint des Saints, dont les hautes portes d'airain se refermèrent d'elles-mêmes, sans bruit, sur le dernier ressuscité. Et Jérusalem, toute blanche aux lueurs de la lune de Pâques, s'endormit dans la terreur.



» Aucune de ces âmes glorieuses n'avait visité la région où nous vivions, nous, les amis du Seigneur. Mais à cette heure même, sur le chemin des remparts, très près de notre maison,

défilèrent longtemps des figures lamentables, ceux qui avaient pleuré et qui avaient eu faim, les humbles de cœur, les déshérités, les pauvres et les esclaves, ceux qui avaient souffert pour la justice, les victimes des rois et des prêtres, des pharisiens et des publicains, le troupeau des exilés et des captifs, ceux qui s'étaient assis au bord des fleuves de Babylone, désespérant de revoir jamais les montagnes de Chanaan; puis, la foule des faibles, des orphelins et des simples que la malice des hommes avait fait mourir, depuis Abel, égorgé par son frère, jusqu'aux fils d'Ochozias, noyés dans leur sang par les mains de leur aïeule, et, bercés dans les bras des mères, les innocents de Bethléem massacrés par Hérode. Et tous ces morts obscurs, les chers élus de Jésus, montaient au Temple, avec une plainte enfantine, mêlée de sanglots, timide comme une prière; mais, quand la procession des femmes tragiques portant leurs petits dont le front avait été brisé contre les pierres du chemin, parut devant nos yeux, le cri entendu jadis par Jérémie, le lugubre cri de Rachel pleurant sur ses fils parce qu'ils n'étaient plus, éclata tout à coup; il courut, d'écho en écho, sur Jérusalem, tourna autour du Calvaire et s'élança jusqu'au ciel où tremblaient les étoiles.

» — Quel est celui-ci, dit Madeleine, qui vient le dernier de tous et dont le pas résonne comme celui d'un vivant ?

» Une forme noire s'avançait en arrière du cortège de douleur, un adolescent à la taille svelte, le front et les cheveux cachés par un long voile noir, étroitement drapé en son manteau de couleur sombre. Il s'arrêta à portée de nos regards, rejeta son voile et nous salua de la main. Madeleine détourna la tête de mon côté avec effroi.

» — Élisée, murmura-t-elle, c'est Élisée qui a soulevé la pierre de sa tombe!

» Et silencieusement, les yeux fixés sur le jeune homme, elle pleurait.

» — Non, répondis-je, les autres étaient blêmes comme leur linceul; ne reconnais-tu pas sur le visage d'Élisée le reflet de la vie?

» Élisée descendait les degrés du rempart; il se déroba à notre vue et nous n'entendions plus que le frôlement léger, toujours plus proche, de ses sandales sur le pavé des ruelles

voisines. Tout à l'heure, il paraîtrait en pleine lumière, entre Madeleine et moi.

» La jeune fille attendit, avec un trouble mortel, le visiteur de minuit.

*
* *

» Élisée, de la race de nos rois, de la famille maternelle de Jésus, avait été l'un des plus jeunes et des plus fervents disciples du Seigneur. Mais il n'avait jamais souhaité que la Jérusalem terrestre. Il n'avait su voir en son maître que l'héritier de David, le roi légitime d'Israël, un législateur plus grand que Moïse, un prophète plus saint qu'Isaïe ou Jean le Baptiste. A travers les campagnes et les bourgs de Galilée, sur les pas du Messie, il encourageait à l'espérance ceux qui se souvenaient encore du royaume de Juda, il attisait la haine du nom romain, il excitait les opprimés à la révolte. Il parcourait les rangs de la foule assemblée autour de Jésus; et, tandis que celui-ci consolait et bénissait, Élisée murmurait à l'oreille des jeunes hommes: « Celui-ci est véritablement le » roi des Juifs, le prince du peuple de Dieu. » Un jour vint où la Synagogue, qui cherchait déjà à perdre le Seigneur, dénonça le pauvre enfant à Pilate. Il fut arrêté, accusé de rébellion à la majesté de Rome et condamné aux mines du Liban. Au cours du dernier hiver, le bruit de sa mort s'était répandu dans Jérusalem. Il avait, disait-on, tenté de s'enfuir, et les soldats de César l'avaient tué à coups de piques.

» Élisée aimait Marie-Madeleine. Il la rencontra au temps même où éplorée, repentante, elle s'était jetée aux pieds de Jésus; alors, purifiée par le pardon du Sauveur, elle nous était apparue, avec sa figure pâle et la flamme de ses yeux, plus belle qu'aucune fille des hommes. Il l'aima éperdument. Une seule fois, il osa lui parler d'amour. C'était un soir d'été, aux bords de la mer de Galilée. Ils allaient tous deux, seuls, le long des grèves, dans un rayon d'or, épiant le retour de la barque de Pierre qui glissait, sous sa voile blanche, au souffle d'une brise embaumée. Moi-même je m'étais arrêté sur le rivage, ébloui par la magnificence du ciel. Croyez-le, mes enfants, il est donné parfois à l'œil des

mortels d'entrevoir tout au fond du vaste azur les parvis d'améthystes et de rubis de la Jérusalem éternelle. Tout à coup, l'entretien plus animé des deux promeneurs attira mon attention. L'adolescent suppliait la jeune fille ; celle-ci résistait à sa prière. Élisée s'empara d'une des mains de Madeleine et la serra contre sa poitrine. Elle se détacha de l'étreinte et s'éloigna de quelques pas. Elle ne semblait ni offensée, ni irritée ; elle parlait au jeune garçon à voix presque basse, avec une grande douceur, comme une tendresse attristée de sœur aînée. Lui, il suppliait toujours. Peu à peu, ils se rapprochaient de moi. Madeleine ne répondait plus alors aux paroles ardentes d'Élisée ; elle suivait des yeux, tout anxieuse, la marche lente de la barque sous la voile blanche. Au-dessus du mât, très haut dans l'air empourpré, un vol de colombes, d'une blancheur de neige, tournoyait tel qu'une auréole. L'Apôtre repliait tranquillement ses filets au fond de la barque, puis, d'un geste rapide, il releva la voile. Et l'on vit, assis au gouvernail, sa blonde chevelure baignée de lumière divine, le Seigneur Jésus.

» Dès lors, Madeleine avait évité de se retrouver seule avec Élisée. Mais, si elle l'apercevait parmi les disciples, une rougeur subite éclairait son front, un frémissement douloureux effleurait sa bouche. Quand il fut conduit au tribunal de Pilate, elle attendit toute une nuit, dans le vestibule du procurateur romain, que la sentence fût prononcée. Lorsqu'il parut, les mains chargées de chaînes, elle le rejoignit un instant, au milieu des soldats qui accompagnaient le malheureux. Ils échangèrent alors un regard dont le mystère ne fut surpris par personne. Élisée sortit de la maison de Pilate avec un visage radieux. Madeleine suivit en sanglotant le cortège jusqu'aux portes de la prison romaine...



» Déjà, il montait l'escalier de la terrasse. La jeune fille tendit les bras vers la croix du Calvaire, comme pour en invoquer le secours. Tous trois, nous demeurâmes longtemps silencieux.

» Il parla le premier. Il parla d'une voix grave, parfois impérieuse. Il révélait à Madeleine le secret amer qui était au cœur de la jeune femme. Il se savait aimé et il l'aimait plus âprement que jamais. Maintenant, tout était consommé. L'espérance d'Israël avait été déçue; une fois de plus, le rêve grandiose du peuple de Dieu s'était évanoui et les Prophètes s'étaient trompés. La justice, la charité, la pureté régnant sur le monde, les enfants d'Adam réconciliés avec le Père céleste, le Paradis terrestre, tout rayonnant de fleurs, retrouvé; le lait et le miel ruisselant sur la terre, dans les sillons creusés jadis par Abraham, Isaac et Jacob, n'était-ce pas la chimère de l'heure présente, peut-être la folie de l'avenir? Il avait assisté au crucifiement, il avait entendu le cri suprême du Roi des Juifs, il avait vu les soldats de Rome jouant aux dés ce qui restait de la royauté dérisoire de Jésus : un manteau de laine taché de sang.

» Et, tandis qu'il parlait, je me souvins de l'appel désespéré du Seigneur :

» — Père, Père, pourquoi m'avez-vous abandonné?

» Marie-Madeleine agenouillée, le front incliné, les mains entrelacées sur ses genoux, ses longs cheveux flottant sur les épaules, se taisait, toute tremblante.

» Maintenant, Elisée conjurait la jeune fille de le suivre au désert, loin de Jérusalem et du Temple, et d'oublier le Prophète trop austère qui lui avait fermé le cœur de sa bien-aimée. Et, montrant la croix qui se détachait noire sur le rideau bleuâtre des collines, il s'écria :

» — Sois à moi, Madeleine, car celui-ci n'était point le Messie, et il vient de mourir!

» Alors elle se releva toute droite, superbe, comme pour un anathème.

» — Tais-toi, impie, qui blasphèmes comme font les prêtres, les Pharisiens et les bourreaux de Rome! Aveugle, qui n'as pas compris la lumière! Ame légère, près de qui le sauveur est passé et qui n'as pas voulu être sauvée! Enfant, qui te glorifies de ton amour à l'heure où nous pleurons sur le martyre de celui que tu crois mort! N'as-tu pas vu, en ce jour, le ciel et la terre troublés? n'es-tu pas entré, cette nuit, dans Jérusalem, entraîné par la foule de nos pères ensevelis depuis

des années sans nombre, et que le dernier souffle de Jésus a rappelés à la vie ? Et c'est au moment où la poussière du genre humain, ranimée, témoigne pour le Fils de Dieu, que tu viens, en face de cette croix, outrager à notre deuil comme à notre espérance ? Tu n'as plus rien à faire ici. Va te réconcilier avec la synagogue et mendier le pardon de Pilate !

» Flagellé dans son orgueil, le petit-fils de David répondit :

» — Je t'aimais, toi, la courtisane illustre, pour ta beauté et pour ton sourire. Je t'aimais, moi qui suis du sang royal d'Israël. Tu m'avais repoussé au nom d'un serment et d'une religion qui ne sont plus que vanité. J'attendais. Tu es libre et tu me chasses. Tes paroles, sur les rives de la mer de Galilée, ont donc menti; tes yeux en pleurs, sur le chemin de ma prison, mentaient encore. Tu mentais à Jésus. Mais nos maîtres romains aiment les grâces perfides ; une nuit, une seule nuit de fidélité les contente. Ne reconnais-tu pas là-bas, dans l'ombre des sycomores, la maison aux blancs portiques où les jeunes centurions de César espèrent, chaque soir, le retour de Marie-Madeleine ?

» Humiliée, baissant la tête et défaillante :

» — Sois béni, dit-elle, car tu achèves mon expiation. Non, je ne t'ai point menti. Tu aurais plus de pitié si tu avais su lire au fond de mon âme. Entre toi et moi est toujours le Seigneur. Sa miséricorde m'a relevée, sa sainteté m'a sanctifiée. Je ne puis plus le trahir, même pour toi. Sois doux envers la courtisane, Elisée. Écoute. Je t'ai réservé un gage de tendresse, une joie telle que pas un des amis de Jésus n'en aura goûté de plus grande. Laisse s'écouler cette nuit, le jour du sabbat tout entier et une nuit encore. Dès l'aube, tu m'attendras sur le sentier qui mène au sépulcre. Jean et moi, la sœur de Lazare et quelques-uns des disciples, nous irons, à cette heure, adorer le Roi des Juifs. Et tu verras alors, Élisée, comme Madeleine t'aimait.

» Sa voix s'était faite caressante, et le charme de ses yeux sombres reprenait Élisée. Il se rapprocha de la jeune fille, tout prêt à implorer son pardon.

» — Adieu, dit-elle. Notre veillée funèbre n'est point finie.

» Lentement il se retira. Et le bruit de ses pas s'éteignit bientôt au loin dans la triste Jérusalem.

*
* *

» La nuit suivante, une heure avant l'aurore, je descendis avec Madeleine dans notre rue étroite, afin d'y rejoindre nos frères. Joseph d'Arimathie frappait légèrement de son bâton à toutes les maisons chrétiennes ; les disciples sortaient aussitôt de leurs logis ; la sœur de Lazare et quelques femmes tenaient de petites lampes allumées et portaient des fleurs. Nous allâmes avec de grandes précautions, évitant les quartiers des Pharisiens et des Lévites, jusqu'à l'une des portes de Jérusalem, que les soldats romains voulurent bien entr'ouvrir pour quelques pièces d'argent. Une fois hors des murailles, nous pénétrions en un ravin profond conduisant à la colline sacrée. A travers le brouillard blanc du matin, les lampes des femmes se balançaient pareilles à ces feux livides qui, la nuit, courent sur le désert et se posent sur les tombes. Nous marchions, très recueillis, avec des soupirs et des gémissements. Madeleine seule semblait consolée. Elle se hâtait d'un pas impatient, à la tête du cortège, vers le lointain. Comme l'aurore dorait, à l'orient, les crêtes des plus hautes montagnes, nous vîmes une ombre qui nous précédait sur le chemin. Élisée montait, lui aussi, vers le tombeau. Parfois, il disparaissait à demi dans la brume grisâtre qui rampait encore autour des rochers, puis, on revoyait, toujours plus haut, toujours plus rapide, son long manteau noir. A notre tour, nous gravissions les premières pentes de la colline. Le ciel peu à peu s'éclairait d'un immense sourire, le ciel plus blanc que l'aile du cygne, plus brillant que la fleur de l'hyacinthe. Tout à coup la terre frémit sous nos pieds, le Golgotha chancela, une lueur d'éclair nous éblouit, un torrent de lumière inonda la colline ; Élisée jetait un cri de joie terrible et tombait à la renverse, les bras en croix, la face tournée vers le ciel, dans la poussière du sentier.

» Marie-Madeleine se pencha sur l'adolescent. Le visage d'Élisée resplendissait alors d'une beauté plus qu'humaine : ses yeux grands ouverts révélaient à la fois l'épouvante et la félicité dont il venait de mourir. Deux soldats romains, fous de terreur, descendaient le Calvaire en courant et s'en-

fuyaient à Jérusalem. Ils s'arrêtèrent près de nous. Le plus jeune qui, en ce jour même, confessa le Verbe et bientôt mourut martyr aux côtés d'Étienne, nous fit comprendre qu'au moment où Élisée fut signalé par les sentinelles aux gardiens du tombeau, la pierre fermant le sépulcre s'était brisée avec un bruit de tonnerre : lui et ses compagnons, terrassés par la foudre, avaient entrevu, sortant de la grotte, une figure blanche, rayonnante comme le soleil, dont les pieds ne touchaient point la terre, dont la majesté était formidable. Les grands cyprès dressés à la droite du tombeau s'étaient courbés comme sous une tempête, et le fantôme avait disparu.

» Marie-Madeleine tenait toujours, soulevée entre ses mains, la tête pâle d'Élisée. Elle le berçait doucement, tel qu'un enfant endormi. Puis, elle s'inclina, écarta les boucles de la chevelure et imprima sur le front du disciple mort un long baiser. Les saintes femmes recouvrirent des fleurs qu'elles portaient le petit-fils de David. Et nous reprîmes notre pèlerinage au sépulcre de Jésus. Le jour n'était pas encore levé ; l'air était parfumé par la senteur de roses et de lys invisibles : de la tombe vide coulait un flot de lumière très pure qui, au delà des collines, des champs et des déserts, allait se perdre sur la Galilée. »

Saint Jean se tut alors. Le crépuscule jetait sur Éphèse, les montagnes et la mer ses voiles brodés de perles et de larmes. Les rossignols d'Ionie chantaient dans les buissons. Et le vieil Apôtre, immobile, les mains jointes, priait tout bas.

ÉMILE GEBHART.

ERNEST BERSOT

— SOUVENIRS D'UN NORMALIEN —

L'École normale s'apprête à célébrer ses cent ans. Des fêtes de plusieurs jours rassembleront ses enfants épars ; un livre d'or va paraître, où sa jeune histoire se déploie. Que d'images, douces en leur mélancolie, éveille cet anniversaire! Pour moi, parmi tant de souvenirs évoqués au nom seul de la chère maison, il en est un qui les domine, qui n'a reçu du temps nulle atteinte et mérite plus que tout autre d'être légué à nos cadets : le souvenir d'un homme qui aima l'École sans partage, qui en fut, durant dix années, le guide ingénieux et charmant, qui, même en proie aux plus vives souffrances, ne pensa, ne voulut, n'agit que pour elle, puisant dans la douceur de s'oublier soi-même la consolation de vivre et l'indifférence à mourir. Ce sage sans orgueil, ce stoïcien souriant avait nom Ernest Bersot. Certes, il a laissé de délicats ouvrages où brille une pensée de prix. Mais le meilleur de lui était son âme même, et cette âme, ses livres ne la contiennent pas : dans sa vie elle passa toute ; c'est à sa vie qu'il la faut demander.

Quand, au mois d'octobre 1871, M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, désigna Ernest Bersot pour diriger l'École normale, son choix ne fit pas grand bruit dans le

monde. Tant d'autres événements sollicitaient les esprits! Puis, le nom n'était pas de ceux qui passionnent ; retenu par les lettrés qui goûtaient aux *Débats* les variétés aimables que cette signature accompagnait, il n'avait pas éveillé l'attention du grand public. Dans les groupes universitaires, on eût plutôt fait la moue. Il y avait si longtemps que l'élu de M. Jules Simon avait coupé le câble avec le monde enseignant qu'il semblait, en vérité, ne lui avoir jamais appartenu. « Bah! se disaient les gens chagrins, c'est un journaliste de plus dans la place et la prise d'assaut ne fait que commencer. »

A l'École même, l'opinion de la jeunesse sur le règne qu'elle voyait inaugurer parut d'abord hésitante. Quelques-uns se montraient défavorablement prévenus. Le bruit courait dans les salles d'études que le nouveau gouvernement du petit État s'annonçait comme devant être pointilleux sur la discipline, exigeant et minutieux sur cette paperasserie des exercices scolaires dont les élèves de première année se plaignaient déjà d'être excédés. On s'agita quelque peu ; des tribuns improvisés tonnèrent contre des prétentions dont personne d'ailleurs n'aurait su dire par où il en avait eu vent. L'agitation gagna les couloirs et je ne jurerais pas que, par manière de protestation préalable, une vitre ou deux n'aient pas été brisées. L'orage s'apaisa, à peine formé. Une explication eut lieu, dans la salle de première année, entre le prétendu despote et ses plus jeunes sujets. Comme il leur rappelait les nécessités de leur préparation à la licence prochaine, les conviant à faire preuve de régularité dans l'achèvement de devoirs qui ressemblent de si près à ceux dont s'acquittent nos rhétoriciens, une voix émue et vibrante s'éleva pour opposer à ce raisonnable programme les vastes pensées et les longs espoirs qui animaient ces cœurs de vingt ans. « On ne voulait pas donner pour but à son activité le simple recommencement de ce qu'on avait fait au collège : borner son horizon à l'ensemble réglementaire d'épreuves ponctuellement subies, de compositions bien sages rédigées selon la formule. On mettait plus haut son idéal. Tout frémissant encore du grand désastre de la patrie, on prétendait travailler à sa revanche intellectuelle, présage et condition de sa revanche politique. Pour cela, on avait résolu de rompre avec le creux formalisme auquel notre enseigne-

ment traditionnel s'était trop laissé asservir. On vaincrait l'Allemagne, en apprenant d'elle, ici comme ailleurs, à la dépasser. Agencer de discrètes élégances ne sera plus le tout de l'éducation. L'Allemagne s'arroge l'empire de la science; nous le lui disputerons. Sa pensée est forte: nous avons foi en notre pensée... » Oh! le brave petit discours! Comme il dut aller droit au cœur du patriote auquel il s'adressait! Je ne sais trop ce que ce dernier répondit. Il lui fut d'autant plus doux de se laisser convaincre que lui-même, au fond, n'avait pas d'autre pensée et la fin que toujours il proposera aux aspirations de la jeune élite placée sous sa tutelle ne différera point de celle que dès le premier jour une ardente voix avait devant lui proclamée. Quant à l'auteur de la harangue, il était de ceux que Bersot allait tenir en plus haute estime, et ce pénétrant connaisseur d'hommes entrevit, ce semble, l'avenir réservé au talent et au caractère d'Auguste Burdeau[1].

La vérité est que ces préventions du premier instant ne laissèrent aucune trace et que, de part et d'autre, on en perdit jusqu'au souvenir. Si vite s'imposa l'autorité de Bersot, si sincère et durable fut scellé le pacte d'amitié que l'École et son chef parurent ne faire qu'une seule âme. On ne concevait pas Bersot sans l'École, pas plus que l'on n'imaginait l'École sans Bersot. La conscience de cette union devint si forte qu'aux heures toutes proches de la réaction politique et religieuse, ce fut elle qui fit notre imperturbable sécurité. En vain les nouvelles alarmantes se propageaient-elles jusqu'à nous; en vain nous revenait-il, et de bonne source, que les conseillers de « l'ordre moral » agitaient le dessein de donner à l'institution libérale une leçon salutaire et, pour cela, demandaient qu'on frappât à la tête, ces on-dit nous laissèrent justement sceptiques. La menace d'un remplacement, loin de nous émouvoir, ne nous fit que hausser les épaules, ainsi qu'à l'énoncé d'une hypothèse absurde et, comme disent les logiciens, d'une contradiction.

1. Ces pages étaient composées peu de temps avant la mort de notre regretté camarade. C'est de sa bouche même que je tenais ce récit et, dans une des dernières lettres qu'il ait écrites, il m'en confirmait, en termes touchants, la teneur. « C'est, ajoutait-il, la pensée de la section, de la génération ; je l'ai rendue comme je pouvais... » (26 novembre 1894)

Cette persuasion intime, nous en eussions mal analysé les raisons secrètes; aujourd'hui, elles apparaissent nettement à notre réflexion. Un rapide retour sur le passé de Bersot nous convaincra que la diversité même des milieux qu'il avait traversés dut aider aux dons naturels de son esprit et aux qualités de son caractère et concourir à faire de lui le directeur achevé. L'élégant *essayist* qu'il était aux *Débats*, quand la désignation ministérielle vint le surprendre, n'était pas entré de plain-pied dans la carrière de publiciste. Toute une longue première part de sa vie d'homme avait été vouée à la jeunesse et il ne tint pas à lui que la carrière du professorat ne demeurât à jamais la sienne. Il fallut la poussée des événements pour jeter ce paisible, amoureux de recueillement, dans le tourbillon du journalisme parisien.

Frais émoulu de l'école, Bersot occupait depuis peu, au collège de Bordeaux, la chaire de philosophie, quand il eut maille à partir avec l'intolérance des dévots. Le téméraire avait refusé de hausser son admiration pour Lacordaire, alors en toute sa vogue, jusqu'au degré de rigueur. Un instant, la balance ministérielle penche de son côté: un proviseur, un recteur même lui sont sacrifiés. Mais le revirement ne se fait pas attendre. On lui retire sa chaire. On sauve, il est vrai, les apparences et cette semi-disgrâce revêt les couleurs d'un avancement : une suppléance lui est confiée à la Faculté de Dijon. Mais l'intéressé n'est pas dupe et il ne consent point, par un acquiescement tacite, à désavouer son bon droit. Sa fermeté d'âme apparaît déjà tout entière. Pendant longtemps, rien ne le peut détourner de sa résolution. Il veut qu'on le réintègre. Il ne cède même pas d'abord à ce maître et protecteur, son seul culte à lui qui n'avait pas de superstitions, Victor Cousin. Oui, Cousin en personne le rappelle à la discipline. Il prend, pour le gronder, sa plus grosse voix. Ces passages de la correspondance léguée à la bibliothèque de Versailles sont si amusants par leur ton de croquemitaine, mais de croquemitaine au parler noble, que je ne résiste pas à les citer : « ...Vous dites toujours : *je veux ma place*. Cela n'est supportable sous aucun rapport. Une chaire n'est pas la propriété du professeur et un collège n'est pas condamné à l'enseignement perpétuel du même professeur » (15 oc-

tobre 1844). Cette réprimande de majestueuse allure n'eut pas grand effet, puisque, deux semaines après, le gouverneur de la philosophie française reprenait sa mercuriale : « Je suis très affligé de la réponse que vous m'avez faite. Elle contient le oui et le non sur le même point... Vous ajoutez que vous ne voulez pas vous adresser à M. le Ministre dans le langage noble et élevé du droit et de la raison, parce qu'un tel langage aboutirait à ce que M. le Ministre vous proposerait Rouen ou Marseille, en un mot, un collège équivalent. Comment! vous refuseriez un tel collège? Vous voulez donc impérieusement et expressément Bordeaux? Bordeaux est donc une propriété, un fief entre vos mains? Une telle doctrine, contraire à la loi et au bon sens, est insupportable et je vous déclare qu'à la place de M. Villemain, je vous nommerais à la place à laquelle votre titre vous donne droit et, si vous refusiez de faire votre devoir, je vous déférerais au Conseil royal qui vous appliquerait les peines disciplinaires déterminées par les décrets » 29 octobre 1844). Bon gré mal gré, il fallait céder: mais l'indocile arrêta que ce serait bien la dernière et unique fois.

Il fit donc son cours de morale à la Faculté de Dijon. En 1845, il était nommé professeur de philosophie au collège de Versailles. Ce poste, il l'occupa sept ans et la politique seule parvint à l'en déloger. Le coup d'État venait de pacifier éloquence et philosophie. Bersot en ressentit, comme tous les hommes de pensée, une humiliation poignante. Mais le nouveau régime entendait être servi, non pas subi : tout fonctionnaire serait tenu de prêter le serment de fidélité. Sans l'ombre d'une hésitation, naturellement et posément, comme il fera toutes choses, le petit professeur de Versailles dit : « Non. » Ses intimes n'essayèrent point de l'ébranler et ce n'est que par acquit de conscience sans doute que Renan lui adressa cette lettre d'affectueuse désapprobation où l'indifférence aux aventures de la politique parle un si dédaigneux langage : « ...Je crains que vous n'ayez obéi à un scrupule exagéré. Mon avis est que ceux-là seuls devaient refuser qui avaient participé directement aux anciens gouvernements, ministres, constituants, etc., ou qui, actuellement, avaient l'intention arrêtée d'entrer dans une conspiration contre celui-ci. Le refus des autres, bien que louable, s'il correspond à une délicatesse de

conscience, est, à mon avis, regrettable. Car, outre qu'il dégarnit le service public de ceux qui peuvent mieux le remplir, il implique que tout ce qui se fait et tout ce qui se passe doit être pris au sérieux » (17 mai 1852). On sait le reste. Bersot demeura fidèle à lui-même. Il demanda aux lettres le soutien de sa vie : quelques livres de morale et de critique lui gagnèrent la réputation ; son entrée aux *Débats*, en 1859, élargit le cercle de ses lecteurs ; en 1866, l'Académie des sciences morales et politiques lui ouvre ses portes. En 1871, l'Université le reconquiert : l'Empire n'est plus.

Par cette esquisse de sa vie antérieure, on se rendra compte à quel point Bersot, élevé à la direction de l'École normale, réunissait les compétences diverses requises peut-être pour y exceller. Une légende, trop accréditée, le représente comme ayant dénaturé le rôle d'un établissement qui a pour véritable fin d'être le régulateur de notre enseignement secondaire. « Il est cause, a-t-on dit souvent, que notre grand séminaire des professeurs de lycées a désappris sa tâche et se dérobe à sa mission. L'enseignement supérieur ou la littérature volante, voilà, grâce à ses leçons, le but où vise tout normalien qui se respecte. » — C'est là une pure fable. Comment aurait-il préconisé, parmi la jeunesse dont il avait la conduite, le dédain de la classe bien faite, de la carrière des lycées patiemment suivie, ce maître qui, promu à une Faculté, avait réclamé sans relâche son collège de Bordeaux et qui ne retrouva sa pleine tranquillité d'âme que mis en possession de sa classe de Versailles? L'enseignement supérieur, il ne fit que le traverser. Il n'eût tenu qu'à lui pourtant de s'y trouver à demeure. Mais non : la forme de professorat qui avait ses préférences était précisément celle dont on lui a reproché le dédain. Sur le tard de sa vie, son imagination l'y ramenait. Dans une lettre qu'en 1878 il adressait à un débutant que je sais bien, il se demandait avec mélancolie si la destinée ne l'aurait pas mieux servi en ne lui laissant jamais quitter le collège de ses débuts : « J'aurais eu la consolation de former, après les pères, les enfants ; de voir entre mes mains les générations se succéder, et qui sait si mon existence n'aurait pas, de la sorte, été plus utilement remplie? » Les besoins de

notre enseignement secondaire étaient bien connus de lui. Il apportait à en traiter le même esprit de pondération qu'il mettait en toutes choses, également éloigné de ces conservateurs béats qui ne toucheraient pas à une pierre, par peur de voir crouler la maison, et de ces réformateurs brouillons pour qui le monde serait chaque matin à rebâtir. Personne plus que lui ne s'est élevé contre la tendance à faire des cervelles de nos enfants des magasins de faits où étouffe leur pensée novice. Et, par ce temps de mollesse intellectuelle où l'on caressait la chimère de présenter aux petits élèves, sous prétexte de leçons de choses, d'interminables imageries, où l'on prétendait leur faire accepter le travail d'apprendre et de réfléchir pour la plus amusante des récréations, son droit bon sens s'inscrivait en faux contre les utopies. A M. Bréal, qui lui avait offert la présidence de la Société fondée pour l'avancement de l'enseignement secondaire, il répondait : « ... Vous aurez à combattre beaucoup d'idées fausses et à dire des choses que les gens du métier savent seuls. Il y a à maintenir obstinément le principe de la culture intellectuelle, à défendre les facultés contre les connaissances, qui, pour de certaines personnes, paraissent être tout. Puis on songe justement à animer les classes et à éveiller les esprits, mais il ne faut pas qu'on fasse de nos études une sorte de train de plaisir et qu'on laisse les esprits en l'air. Rien ne dispensera du travail personnel des élèves, du devoir matériel bien fait » (31 octobre 1879).

Mais, précisément parce qu'il aimait l'enseignement secondaire et qu'il le connaissait bien, Bersot ne consentait pas qu'on l'appauvrît en l'isolant de cet enseignement plus élevé qui lui distribue la sève et qui le garde de dépérir. Entre l'un et l'autre ordre il souhaitait une circulation incessante, la science originale venant renouveler sans cesse la science vulgarisée [1]. Il aimait que le professeur de lycée n'enfermât point

1. Bersot reconnaissait certainement l'écho de ses pensées propres dans ces lignes que lui écrivait M. Lavisse : « Je me trompe peut-être en espérant de l'enseignement supérieur tout ce que j'en espère... Malgré moi, c'est à l'enseignement historique que j'ai toujours pensé... La vraie histoire ne peut être découverte que dans l'enseignement supérieur, d'où elle passera dans les écoles secondaires et primaires. L'enseignement de l'histoire, bien fait, introduirait dans nos têtes, promptes à s'échauffer, le calme de la raison; il nous apprendrait à ne point nous cantonner

son ciel entre les murs de la classe. Or, en quel endroit mieux qu'à l'École peut-on s'outiller pour des ouvrages de longue haleine dont l'achèvement sera la joie de l'âge mûr? Le mot de cet administrateur : « Un tel! professeur modèle! Il n'a jamais écrit une ligne pour l'impression », — un pareil mot, dis-je, il l'eût jugé de la plus insigne sottise.

Enfin, son passé de journaliste n'embarrassa jamais la souplesse du directeur. Que faire, cependant? Renier ce passé eût été indigne de son caractère. S'en réclamer devenait un encouragement aux imitateurs. Bersot ne se souvint ni n'oublia. Quand il lui arriva de reprendre sa plume d'*essayist*, ou même, comme en 1876, de se mêler, en notre faveur, à la polémique du jour, il le fit sans y attacher d'importance, par manière de distraction. Ceux de nous que déjà tourmentait la démangeaison d'écrire pour le public n'avaient à redouter de sa part nul ennuyeux sermon : « Ah! croyez-en mon expérience, etc., etc. » Non, mais un sourire mettait les choses au point, ou encore un de ces mots doucement moqueurs où il excellait; celui-ci, par exemple, jeté en passant à l'un de nous qui, sous le nom de *Sosie*, exerçait sa verve dans une feuille hospitalière : « Un pseudonyme! Quelle présomption! Compter se rendre célèbre sous deux noms à la fois! » Aux relaps il ne gardait pas autrement rancune. Il voyait, sans en prendre alarme, se préparer pour la carrière quelques défections. Il lui semblait, sans nul doute, que, si l'École normale est destinée à former des professeurs, elle ne rend pas au pays un trop mauvais service en prêtant à la presse quelques écrivains de race qui la viennent aider à ne point perdre les traditions de la raison saine et du bon langage. Oh! les gens du métier s'irritent de la prétention. Tous les dix ou douze ans renaît la croisade contre l'École envahissante et les concurrents heureux qu'elle fait aux « professionnels ». Et les journalistes grandis, comme ils disent, à l'air libre, de prodiguer leurs colères à ces « talents de serre chaude », que

dans l'admiration ou dans la haine du passé, à ne point avoir de dates sacrées, à trouver Charlemagne bon pour son temps et le régime que nous avons bon pour le nôtre. Il n'est pas de livre élémentaire en Allemagne où ne se trouve cette idée du développement continu que nous avons tant de peine à comprendre... » (15 février 1879.)

le public a le mauvais goût de parfois leur préférer. Bersot, qui a vu une au moins de ces campagnes, y prenait certainement grand plaisir. Il se disait que l'Université est devenue, avec les années, une mère très indulgente, et qu'échappé de ses mains, se signaler dans le monde comme un brillant polémiste, comme un critique ingénieux, ou encore imposer sa parole à l'attention des assemblées, ou même se faire une place dans les Conseils du gouvernement, c'est peut-être bien la négliger, ce n'est pas la desservir.

Le libéralisme de ces vues générales était, certes, pour nous plaire. Mais ce que nous aimions par-dessus tout dans notre directeur, c'était lui-même, sa personne intime, son esprit délicat et sûr, son exquise finesse morale. D'un abord plutôt froid, il donnait une première impression de sécheresse ; au charme de sa parole, l'impression se dissipait bien vite et la réserve faisait place à la confiance. Je ne dirai pas de lui qu'il fût un directeur de conscience. Ce serait donner à entendre qu'il sollicitait les discrétions et allait au-devant des secrets, quand c'étaient au contraire les confidences qui venaient à lui. Son cabinet, toujours accessible, s'ouvrait de lui-même à nos bavardages et il fallait qu'une occupation fût bien impérieuse pour qu'il ajournât la causerie. Il était le philosophe dont parle La Bruyère, qui interrompt sans regrets ses plus austères spéculations pour entendre les futilités d'un importun : à cette différence près, cependant, que les jeunes visiteurs de notre sage n'étaient pas des importuns et que les propos échangés n'avaient rien de futile. Rien de pédantesque non plus. La politique avec ses surprises, l'histoire, la littérature générale, le mouvement des idées philosophiques, l'évolution religieuse en faisaient les principaux frais. La discussion des grandes réformes de notre enseignement, auxquelles il prit une grande part, n'en était pas exclue. Mais c'était toujours à l'École, à sa chère École, qu'après des méandres plus ou moins sinueux, le cours de l'entretien finissait par nous ramener. Tout progrès qu'elle pouvait avoir accompli dans les milieux prévenus contre elle le ravissait d'aise. Une avance, une attention flatteuse de tel ministre réputé hostile, l'enchantait. « On compte avec nous », disait-il souvent. Et de citer quelque

preuve nouvelle de ce crédit qu'il voyait s'élargir. Les sujets enfin qui intéressaient la vie intérieure de notre École n'étaient point passés sous silence, et ce chef, dont la main était ferme à l'occasion, nous donnait l'illusion de nous administrer nous-mêmes et de former, sous sa présidence, un libre gouvernement.

Venait cependant le jour où cet aimable commerce devait prendre fin. Quand on entre à l'École, trois années semblent une éternité, et soudain l'on est tout surpris d'en toucher le bout. L'agrégation et ses péripéties divertissent de trop penser à cette fuite des heures et la mélancolie des séparations se laisse un instant oublier. Mais, quelques semaines après, un arrêté ministériel disperse la petite colonie aux quatre coins de la France. On se réveille un beau matin à X... ou à Y.... Visite au proviseur, au censeur, aux collègues. On fait une première classe et l'on trouve à la nouveauté quelque attrait. D'autres classes se succèdent; l'intérêt s'émousse. Les distractions que peut dispenser la province sont bientôt comptées. La pensée les redoute, prévoyant un servage. Et peu à peu l'esprit s'effraye à cette perspective où s'alignent les semaines et les années, qu'il faudra passer uniformément, comme une planète décrit sa révolution monotone. Alors l'imagination d'évoquer Paris, le petit coin de la montagne Sainte-Geneviève, les charmants cénacles que l'on y composait, au temps où, avec la belle assurance de ses vingt ans, on prononçait sans appel sur toutes questions, complaisant à ses propres idées, sévère à l'enseignement de ses maîtres... Et aujourd'hui, quel changement ! On se sent perdu, oublié, comme au bout du monde, et le découragement commence à vous gagner. En ces mauvaises heures, on a besoin d'un rappel au courage; on souhaite un réconfort. Que de fois la bonne parole est-elle arrivée à point nommé ! C'était une petite lettre dont les pattes de mouches se laissaient reconnaître d'abord. Le mot qui ranime, le conseil qui stimule, le trait qui met les fantômes de l'esprit en déroute, la petite lettre contenait tout cela. Elle portait dans ses plis quelque chose de plus encore : la certitude de n'avoir pas disparu de la rue d'Ulm tout entier.

Si Bersot avait la confiance des élèves, celle des maîtres, ses collaborateurs, ne lui était pas moins acquise. Je n'ai pas

le droit, pour en faire la preuve, de puiser, comme j'aimerais, dans sa correspondance personnelle. Les temps sont encore trop voisins du nôtre. Il m'est impossible de citer telle consultation que réclame de lui un éminent esprit, peu porté par son caractère à régler ses décisions sur les avis de qui que ce soit, homme d'action dans son enseignement, bien qu'il n'ait cédé jamais aux offres de la politique. On lui propose, dans un journal de résistance au radicalisme, une collaboration périodique. Il est tenté, mais il flotte; le pour et le contre se balancent. Qu'en pense le prudent directeur? — Il m'est impossible de rapporter, ne fût-ce qu'en substance, les intimes adieux de cet autre collaborateur, dont la parole familière en sa profondeur a exercé sur des générations de maîtres une action unique. Les raisons de quitter et l'École et l'enseignement, il les déduit avec une logique consommée. En dépit de la démonstration, Bersot décide à nous rester une année de plus l'incomparable argumentateur. — Ce qu'il me sera bien permis de rappeler, c'est avec quelle ardeur il prêtait le collet, dans leur *cursus honorum*, comme on disait jadis, aux hommes qui professaient à ses côtés. Je crois voir encore Fustel de Coulanges, notre maître d'histoire, une après-midi qu'il venait d'apprendre son élection à l'Académie des sciences morales, entrer vivement dans notre salle de conférences et, pirouettant sur les talons, se diriger vers nous : « Vous travaillerez modestement, — s'écrie-t-il, lui si peu expansif, — vous mènerez une vie d'étude, sans fracas, sans ambition... et un beau jour, à votre surprise, un M. Bersot vous aura ouvert les portes de l'Institut. » Il n'est pas un normalien de ma promotion qui ne retrouve l'image de cette scène toute vive en son souvenir.

Un directeur de l'École normale ne fait pas simplement office d'administrateur. Un brillant passé scientifique ou littéraire lui a conquis le droit de se donner en modèle à ses jeunes camarades, momentanément ses gouvernés. Critique, historien, érudit, il incline doucement les esprits sur lesquels il a prise vers ses études favorites, il aide à la diffusion des méthodes qui lui sont chères et, sans verser dans un exclusivisme qui serait bien la chose la plus funeste du monde, il est rare qu'il n'attire pas un plus ou moins grand nombre de bons

vouloirs à ses préférences. Bersot était philosophe. Pendant quelque dix années, il avait exposé l'ensemble des doctrines connues sous le nom de spiritualisme et il avait quitté sa chaire la veille du jour où, dans sa défiance à l'égard de la haute culture, l'Empire allait décapiter cet enseignement. Devenu le chef de notre École, ce devait être évidemment avec la section de philosophie qu'il aurait plus directement commerce. De quelle manière, dans quelle direction, cette influence se fit-elle sentir? C'est ici la partie la plus délicate de nos souvenirs, celle aussi qui achèvera le mieux de nous faire connaître un esprit d'élite, dont on n'aurait pas le dernier mot, si nous laissions ignorer son attitude devant les problèmes supérieurs que la philosophie agite et que tranche la religion.

Lorsque Bersot fut donné à l'École, les études philosophiques y étaient, depuis des années, cultivées avec un zèle qui ne s'est point lassé. Cette application, grâce à l'initiative du maître préposé à l'enseignement dogmatique,— métaphysicien de haut vol que sa modestie jointe à l'austérité des travaux de cet ordre a tenu à l'écart de la grande célébrité,— avait pris un tour original, unique même, on peut le dire, dans notre Université. Tandis qu'à la Sorbonne et dans les Facultés régnait le spiritualisme, renouvelé plus en surface qu'en profondeur par le dynamisme psychologique de Maine de Biran, à l'École normale la philosophie officielle était tombée dans le discrédit et même un peu dans le ridicule. La manière du professeur s'était, comme il arrive toujours, exagérée en passant aux disciples. Parmi les leçons de ces derniers, il n'en était guère qui ne fussent taillées à peu près sur ce modèle-ci : les négations du sceptique, du sensualiste ou du positiviste, les affirmations du spiritualiste inscrit à l'école de Victor Cousin, étaient successivement prises par tous les bouts et indistinctement convaincues de frivolité et d'inconsistance. Après cette déroute générale, il fallait bien cependant que demeurât un vainqueur. Dans une troisième partie de la leçon, comme sur le champ de bataille on ramasse un blessé, la thèse du spiritualisme (existence de Dieu, immatérialité de l'âme, libre arbitre, etc.) était relevée; on la délivrait des mauvais arguments qui lui avaient plutôt été des entraves; on la

rappelait à la vie : des cordiaux généreux demandés à Descartes, surtout à Kant, lui rendaient vigueur ; elle se remettait droit et finalement triomphait. Telle était la tactique adoptée par les jeunes dialecticiens. De mon temps encore, il n'y avait pas un bon apprenti philosophe qui se permît de formuler, sur un point quelconque de psychologie ou d'éthique, ses conclusions, sans avoir au préalable dit une fois de plus leur fait aux théoriciens de l'éclectisme. Ce qu'était réellement le système qui, durant plusieurs générations, a ainsi servi de tête de Turc, le savions-nous bien au juste? Je n'en suis pas très assuré. Il faut dire à notre excuse que beaucoup de ses fervents n'étaient guère plus avancés. Victor Cousin, et il savait peut-être à quoi s'en tenir, puisqu'enfin il en était l'inventeur, le désignait précisément à Bersot comme une doctrine ésotérique dont quelques privilégiés étaient seuls admis à prononcer le nom en connaissance de cause. « Il n'appartient qu'à très peu de personnes de parler d'éclectisme : il y faut de vastes connaissances historiques, qui ne sont pas de tous les temps ni de tous les esprits » (5 novembre 1863). Bref, ils étaient cinq ou six génies dans le siècle à pouvoir débrouiller ce mystère. Notre jeune présomption prenait allègrement son parti de cette ignorance, et le nom d'éclectisme continua de signifier pour nous la philosophie oratoire à laquelle, selon le mot de M. Ravaisson, le vraisemblable suffit au défaut du vrai, philosophie malveillante aux raffinements de pensée dont la métaphysique est coutumière et qui se tire des pas embarrassants par le procédé commode de l'appel à la conscience, du recours au sens commun, du cri de l'âme, de la consultation plébiscitaire qui s'intitule « consentement universel ».

Quelle serait, devant ce courant de rationalisme critique qui nous entraînait tous, l'attitude du directeur philosophe? La question était épineuse. Dans cet ordre de difficultés qui mettent en jeu nos croyances profondes, toute la souplesse d'un caractère diplomatique serait une insuffisante ressource et n'aboutirait qu'à des expédients sans dignité. Bersot appartenait de cœur et d'âme à la doctrine parmi nous si décriée A Victor Cousin il garda, sans jamais s'en dédire, la ferveur de sa jeunesse. Et, vraiment, il avait quelque mérite à tant de

fidélité! Le philosophe orateur, dont j'ai dit les brusqueries à son égard, lors de l'incident de Bordeaux, le traita jusqu'à la fin en assez petit garçon. Ses lettres, affectueuses toujours, ne se défont jamais d'un certain air de hauteur. Je ne citerai qu'un exemple: il est si curieux! Nous sommes en 1863 ; Bersot est un publiciste en vue : dans quelques années, l'Institut lui fera accueil. Renan vient de publier sa retentissante *Vie de Jésus*. Le critique des *Débats* se dispose à en écrire. A cette nouvelle, Victor Cousin ne se tient plus : « Je suis épouvanté de ce que vous me dites, que vous allez rendre compte de la *Vie de Jésus*, et je vous conseille d'y penser à deux fois avant de prendre sur vous une telle responsabilité. Vous êtes un moraliste ou vous n'êtes rien, et que peut dire un moraliste d'un tel livre? Je laisse là le vrai et le faux en soi, car cela n'est pas votre affaire: je parle du bien et du mal moral, je parle des effets de ce livre sur cent millions de chrétiens nos frères qui habitent la partie la plus civilisée de la terre. On leur dit : « Votre religion est fausse, il faut la quitter. » Eux répondent : « Vous en avez donc une meilleure à nous proposer? Quelle est-elle? » On n'en propose aucune. Ainsi, plus de religion en Europe... » (14 août 1863).

Cette apostrophe n'est-elle pas adorable? Bersot est étiqueté moraliste : qu'il ne se mêle que de morale ! C'est son lot ; qu'il n'en sorte pas. L'examen des choses en leur fond ne le concerne d'aucune manière. Comment aussi ne pas admirer cette règle assez neuve que le vrai et le faux en soi n'importent pas à un moraliste? Au reste, la grosse voix de Victor Cousin n'en imposa pas à Bersot. Il lut avec déférence ce sermon, en goûta fort l'éloquence et n'en rédigea pas moins l'article dont, quelques jours après, le félicitait son grondeur, mais du ton d'un homme qui n'a pas entièrement désarmé : « Je ne suis pas mécontent et vous sortez avec honneur de ce mauvais pas. Il y a, comme toujours en vos articles, une odeur d'honnêteté et un bon goût de style qui intéressent à tout ce que vous écrivez. Mais ici, entre nous, le fond est un peu léger et le christianisme, même dans le catéchisme, n'est pas seulement une collection de bons préceptes moraux, à laquelle vous le réduisez... » (30 août 1863). Disons enfin que ce moraliste était trop fin observateur pour n'avoir pas

percé à jour ce qu'avaient de factice certaines véhémences du docteur magnifique et trop épris de simplicité pour n'en pas noter, en souriant, le quelque chose d'un peu théâtral.

Mais qu'importaient ces misères? Le nom de Cousin symbolisait avec éclat la cause à laquelle Bersot avait voué sa vie. Quand il verra sa fin approcher, il méditera une grande étude sur l'homme qu'il admirait et pour lequel il eût voulu la jeunesse moins inclémente. « Ce sera mon testament philosophique », aimera-t-il à dire. Cet article, en effet, sera poli avec un soin pieux, et l'illustre écrivain qui en est l'objet n'aura jamais été loué plus noblement. — Bersot, ainsi ancré dans le spiritualisme éclectique, allait-il donc s'en faire auprès de nous l'avocat et nous inviter à déserter nos autels? En aucune manière. Loin de combattre l'esprit philosophique nouveau, il le favorisa bien plutôt et, dans le personnel de notre enseignement, certains choix qui furent son œuvre propre établiraient jusqu'à l'évidence qu'il contribua pour sa bonne part au succès de ce « mouvement tournant », l'un des plus remarquables, comme dit Renan, que, depuis Kant, on ait opérés (article sur Amiel). La contradiction n'était qu'apparente et il n'est pas impossible d'en concilier les termes.

Oui, Cousin avait raison : Bersot était, avant tout, un mora liste, non pas seulement par son entente à démêler les éléments secrets dont est formé un caractère ou les influences insensibles qui conspirent à parfaire un talent, mais aussi en ce sens supérieur qu'à ses yeux la spéculation avait dans la morale, c'est-à-dire dans la science et l'art de diriger notre vie, son véritable couronnement. Toutefois ce moraliste se trouvait être, dans toute la force du terme, un libre penseur. Entièrement détaché des révélations, partisan résolu de l'État neutre en matière de *Credo*, il n'en avait pas moins, et l'on peut s'en convaincre par ses écrits, une âme profondément religieuse. Mais sa religion, purement rationnelle, excluait toute intervention temporelle, toute ingérence miraculeuse de cette Providence à la réalité de laquelle il avait consacré son livre de prédilection. De Voltaire, qui fut son incorrigible passion, il avait hérité le déisme un peu court, les vues humanitaires et cette conviction que la pensée naturelle, avec ses seules forces, sans nuls étais demandés à une dogmatique quelconque, suffit à élever

et à maintenir l'ensemble des croyances nécessaires. Et c'est l'office de la philosophie que d'organiser ces croyances, de les composer en un système d'autant plus solide qu'il aura été constitué à moins de frais. Or, qu'était-ce que le spiritualisme éclectique, sinon la philosophie ainsi entendue? Et comment le religieux laïque que fut Bersot ne s'y fût-il pas tenu, comme à l'effort le plus efficace pour conquérir à la conscience humaine, en dehors de toute révélation, les biens spirituels que la révélation seule était censée départir?

Mais, en même temps, familier comme était notre directeur avec les jeunes méditatifs, habile à discerner leurs besoins, à comprendre leurs exigences, il se rendit vite compte de l'impossibilité qu'il y aurait eu à cantonner leur activité intellectuelle dans la reprise ou l'amplification plus ou moins brillante du catéchisme spiritualiste. Il perçut, avec son sûr coup d'œil, que si les doctrines auxquelles inclinait la récente génération philosophique différaient de celles qu'il avait lui-même adoptées, c'était moins par les articles que par les méthodes. Dans l'école dont Cousin fut le chef, une seule chose semblait importer : le but, savoir l'adhésion à ces vérités moyennes, consacrées et par la foi des siècles et par le témoignage spontané des consciences; sur les voies et moyens suivis pour y parvenir, on ne se montrait pas trop difficile et peu de subtilité paraissait préférable à trop de profondeur. L'école qui venait d'éclore et qui attirait les jeunes métaphysiciens tenait, au contraire, la méthode pour le principal; elle traitait de paresse ou d'impuissance cette facilité à satisfaire sa raison de considérants médiocres, que la première objection eût mis en miettes; indulgente plutôt au scepticisme, pour peu qu'il fît table rase de la banalité, elle n'hésitait pas à courir les aventures de l'idéalisme transcendantal, dans l'espoir de trouver un apaisement à son besoin d'approfondir. Cela, Bersot le vit très bien; mais il vit en même temps que cette fureur d'analyse était plus menaçante que meurtrière; que, somme toute, après tant de difficultés soulevées et tournées, tant d'antinomies assemblées puis résolues, le dialecticien en revenait, pour conclure, à l'essentiel de la foi éclectique, n'atteignant qu'au prix d'un immense détour le but qu'il pouvait si aisément toucher. L'essentiel de cette

foi ne laissait pas de lui paraître un peu trop enveloppé de brume : la liberté devenue la contingence, la spiritualité de l'âme cédant la place à l'immatérialisme universel..., tout cela n'était point sans lui causer quelques inquiétudes. « Prenez garde, se moquait-il, vous en viendrez à dire : Je pense, donc je ne suis pas. » Il redoutait que la conscience du moi individuel et libre ne s'abîmât dans on ne sait quel vague impersonnalisme. Mais cette ivresse de dialectique ne l'effrayait pas outre mesure, et, selon le mot de son libéral ami M. Paul Janet, il se disait qu' « après tout, c'était encore là du spiritualisme. »

Si, comme le croyait Bersot, la philosophie ne vaut son prix que par les sentiments qu'elle inspire et la règle de vie qu'elle trace, personne n'a plus que lui fait honneur au nom de philosophe. Son existence, il l'a dépensée toute pour les autres. Il tenait le moi pour haïssable; le sien, de parti pris, s'effaçait à un point qu'on ne saurait croire. Il avait, dans nos entretiens, horreur de se mettre en scène. Sa désolante maigreur, ses forces en déclin, le mal certain dont sa joue portait la marque de mois en mois grandissante, il n'y songeait pas, eût-on dit, et ne nous laissait pas nous-mêmes y songer. On eût cru qu'à ses yeux sa personne physique ne comptait point. Si le spiritualisme le plus pur s'est réfléchi dans une vie d'homme, c'est bien dans celle-là. Sa fin si belle, résignée sans abattement, résolue sans ostentation de stoïcisme, causa dans le Paris lettré, dès que les circonstances en furent connues, moins de tristesse encore que d'admiration. Rien dans cette mort n'avait été livré au hasard et rien cependant n'y décelait l'apprêt, la violence faite à la nature. Cette dernière et pathétique leçon, il nous la donna, pareille à toutes les autres que nous reçûmes de lui, sans paraître y prendre garde et en toute simplicité.

GEORGES LYON.

LE CAHIER BLEU

D'UN PETIT JEUNE HOMME[1]

Deauville, 11 août.

Ce n'est décidément pas une mauvaise chose, ni même toujours une chose inutile que d'écrire ses impressions : cela permet de voir clair dans les caves de son âme. Exemple : en acquérant la conviction que j'étais l'objet d'une tentative de lâchage, j'ai ressenti une colère et une curiosité dont les secrets mobiles ne m'apparaissaient pas très nets. Eh bien ! c'est tout simplement une jalousie de mâle que j'éprouve. Depuis que je me crois sûr d'être trompé par cette femme que j'ai moi-même trompée, je me reprends à l'aimer ou à la désirer d'un désir brutal. Il faut que je l'aie encore. Elle arrive demain. Je ne lui laisserai rien voir : elle sera bien obligée de m'accorder... ce qu'elle n'a aucun prétexte pour me refuser. Et ce sera peut-être une assez bonne occasion de savoir la vérité.

Voilà pourtant où j'en suis avec celle qui m'arrachait naguère le cri enthousiaste de Roméo : « Je ne connaissais pas la beauté véritable ! » Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours une nielle qui fasse tomber en poussière, entre nos bras, nos moissons d'amour ?

1. Voir la *Revue* des 15 mars et 1er avril.

13 août.

Un monde fou ici. La marquise vient d'arriver. Et il y a autant de monde à Trouville, et même à Villers, où se trouvent les Morestier (le remède est toujours à côté du mal). Mais tout ça d'un mêlé ! Le Club, des ducs, des princes, des comtes et des marquis, dont quelques-uns authentiques, la duchesse de Soubran, toujours droite et fière, malgré les ans et les chagrins, lady Steadish, toujours amoureuse de Briac toujours beau ; puis des gens de finance, et des aigrefins, et de simples escrocs, et des bookmakers, et des parieurs de toute catégorie : puis des cocottes tout à fait huppées, et des volailles de plus humble plumage, pas huppées du tout ; puis toute la belle jeunesse, la cohorte élégante de mes compagnons ordinaires, y compris l'ami Momesheim, qui est partout — comme Jéhovah. — Je l'ai rencontré hier au pesage, en compagnie de Tramecourt.

Encore plus joli que celui de Longchamp, ce pesage de Deauville, avec ses corbeilles de fleurs, ses pelouses grasses, son cadre de côteaux verts, Trouville en perspective, étagé sur la colline feuillue, et une échappée de vue vers la vallée de la Touques. Quel dommage qu'il y ait tant de courses et que ce soit toujours la même chose ! Une fois de loin en loin, ce serait exquis...

Pour en revenir à Tramecourt, je le rencontre, je fais semblant de ne pas le voir, il m'aborde ; il m'adresse des excuses très dignes, me démontre qu'il a été abominablement trompé lui-même, et... je lui donne la main : ça finit toujours comme ça. Seulement, je n'ai pu m'empêcher d'avoir un regard presque de sympathie, — en tout cas, de remords ou de regret, — pour Momesheim.

J'ai rencontré aussi Étiennette ; mais je ne lui ai dit qu'un mot, et du bout des lèvres. Tout à fait fini, par exemple, avec celle-là : ça coûte trop cher ! D'ailleurs, si je continuais d'un pareil train, — femmes des deux mondes, à gratifier ou à héberger, déplacements d'hiver et d'été, sports variés et pari mutuel, — je serais vite débordé. Je suis déjà en avance de plus de cinq cents louis sur mes revenus normaux !... Une des

plus grandes conquêtes du progrès démocratique et égalitaire, jusqu'à présent, c'est d'avoir rendu la vie parfaitement désagréable à quiconque n'a pas cent mille francs de rente, pour le moins. Or, on a omis de les donner à beaucoup de gens, qui n'ont même pas tous, comme moi, de lointaines et brillantes espérances plus ou moins escomptables. Autrefois, il y avait l'honneur et les honneurs, la gloire et les fonctions, diverses compensations enfin aux insuffisances de revenu; aujourd'hui, il n'y a que le sac : l'avoir ou ne pas l'avoir, c'est notre *to be or not to be*, à nous autres. Et, en attendant que je l'aie, il faut bien que je mette de l'eau dans mon vin. A force de vouloir perfectionner l'art de vivre, on l'a compliqué au point de le rendre impraticable aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes des citoyens. Mais qu'y faire?

A la fin, je me suis trouvé nez à nez avec la marquise. Et il a été convenu que j'irai la voir demain, chez madame de Soubran, où elle est descendue. Celle-ci étant toujours très entourée, madame de Guèbre l'était aussi, et je n'ai pas pu causer avec elle. Elle avait, au reste, l'air préoccupé ou chercheur : on eût juré qu'elle attendait quelqu'un. Or, je crois que, si elle attendait quelqu'un, je ne tarderai pas beaucoup à découvrir quelque chose... Il me semble flairer déjà la surprise.

J'avais bonne envie de pousser jusqu'à Villers, pour voir Marguerite : mais il ne faut pas risquer de se brouiller les idées. J'aurai tout le temps de faire risette à Margot quand j'aurai confondu Gabrielle. La confondre et me sentir à tout jamais guéri de l'amour des femmes du monde, comme je me suis senti guéri de l'amour des autres, voilà mon rêve actuel... Eh bien! non, mon rêve, c'est de découvrir qu'elle est parfaitement innocente et que je suis une brute. Je voudrais pouvoir l'aimer, l'aimer de nouveau comme au début, d'un amour bien jeune et bien niais, me sentir encore petit garçon près d'elle, croire encore qu'elle me domine moralement de plusieurs coudées et que je ne suis vraiment pas digne d'elle...

15 août.

Quelle visite ahurissante! Et quelle ahurissante découverte! Chez la duchesse, il y a toujours du monde, et de toute espèce :

gens de loisir et gens de finance (elle joue quelque peu à la Bourse, cette bonne duchesse), journalistes, sportsmen, — tout ça pêle-mêle dans les deux salons de sa villa.

J'arrive vers cinq heures. On prenait naturellement du thé, en mangeant des *sandwiches* et des gâteaux. La duchesse, grande femme un peu rafalée, mais encore belle, avec de la prestance et de l'allure, me reçoit à merveille. — D'ailleurs, elle reçoit toujours bien les hommes ; elle avait même la réputation, jadis, de les recevoir à bras et à corsage ouverts. — Elle me verse du thé, elle me bourre de petits fours et de prévenances : j'en étais confus... et ennuyé, parce que je ne pouvais pas voir si la marquise était dans l'autre salon, et que cela seul m'intéressait.

Enfin je parviens à me dégager et j'aperçois, dans un coin du second salon, madame de Guèbre en grande conversation avec M. Robillard. Ça me donne un coup. Il faut vous dire que M. Robillard (Fernand pour les dames) est un petit homme râblé, solide, de distinction médiocre, quoique très élégant, et qui a même la mauvaise habitude de se ronger les ongles, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le mentionner. — Mais tout cela ne l'empêche pas d'être l'homme du monde qui a eu le plus de bonnes fortunes : mystères du cœur féminin ! Actrices et grandes dames se le sont disputé longtemps ; il paraît même qu'elles se le disputent encore. Et voilà bien pourquoi j'ai reçu un coup dès que je l'ai vu en conférence intime avec la marquise de Guèbre. C'est que je serais prodigieusement humilié de me savoir supplanté par ce Robillard, qui est une de mes bêtes noires !

Manœuvrant avec une sage lenteur, je suis parvenu à me rapprocher du couple sans l'effaroucher. Mais je n'ai pu entendre que ces mots : « Enfin, nous verrons ça ce soir, à l'Eldorado. » C'est à ce moment-là que madame de Guèbre s'est aperçue de ma présence. Elle s'est levée tout aussitôt, et je me suis avancé pour la saluer, tandis que Robillard le bien-aimé, s'éloignait d'un pas léger, en cambrant sa petite taille, strictement sanglée, comme toujours, dans une redingote longue.

Après échange de quelques banalités, j'ai baissé le ton pour dire :

— Ma chère Gabrielle, je vous demande votre soirée.

Elle a paru surprise et contrariée. Puis, tout de suite :

— Vous oubliez que mes soirées ne m'appartiennent pour ainsi dire jamais.

— Cependant, ici, elles appartiennent un peu à tout le monde. Vous avez une grande liberté... Ne pouvez-vous disposer de quelques heures, la nuit tombée?... Osez me dire que vous n'irez nulle part, le soir, pendant votre séjour à Deauville?

— Assurément, je sortirai. Mais autre chose est d'aller dans le monde, autre chose de... D'abord, où me mèneriez-vous?

— Je n'en sais rien. Mais fiez-vous à moi...

— Bon. Vous voyez que vous n'êtes pas plus préparé que moi-même pour cette escapade. Remettons-la donc à demain... ou à un autre jour...

— Ou à l'automne, ou à plus tard, n'est-ce pas?... Non, ma chère Gabrielle, j'ai besoin de vous voir et de vous parler, et je désire que ce soit aujourd'hui même.

— Impossible, m'a-t-elle répliqué d'un petit ton sec qui m'a coupé le souffle.

— Demain, alors?

— Non; après-demain, pas avant.

— Soit. Après-demain soir, donc, je viendrai vous prendre ici.

— Je préfère que vous m'attendiez, à dix heures, au casino de Trouville, où l'on donne une représentation à bénéfice, que j'ai honorée de mon patronage, et que j'honorerai de ma présence, au moins pendant la première partie.

J'ai accepté, mais ça sentait déjà la poudre et la vraie, car j'étais déjà la proie d'une jalousie féroce, ridicule.

Le soir, je me suis rendu à l'Eldorado, un café-concert *à l'instar de Paris*, que l'on fréquente, faute de mieux, pendant la quinzaine des courses. Public encore plus mêlé qu'ailleurs, cela va de soi; mais quelques élégants des deux sexes. Il y a là, notamment, une dizaine de loges, qui sont fort bien garnies, en général, pendant cette courte saison : femmes du monde et donzelles, par quantités égales : on dirait que le partage est concerté. Quant au répertoire, il n'est ni meilleur, ni plus mauvais que dans les établissements similaires de la capitale : c'est le même; et les plaisanteries sur les belles-

mères et les haricots en font toujours le succès, avec certains morceaux un peu moins rances qu'apportent les étoiles en représentations.

Des hommes en macfarlane ou en *ulster*, d'autres en *smoking*, ou même en habit, un plus grand nombre en veston avec des souliers de bains de mer; quelques femmes ridiculement endiamantées et beaucoup d'autres plutôt dépenaillées : telle était l'assistance qui m'apparut à travers le nuage obligatoire de fumée âcre, et dans une atmosphère empuantie par l'odeur des bocks et des alcools, le tout s'alliant tant bien que mal, et plutôt mal que bien, aux parfums violents de ces dames, — à ce parfum, entre autres, qu'elles ont adopté depuis peu, pour nos péchés, et qui paraît s'attacher même au pavé des rues. — Mais, de l'angle où je m'étais blotti en entrant, je ne tardai pas à distinguer, dans une des avant-scènes, madame de Guèbre et madame de Soubran, avec M. Robillard et le comte de Pontac-Bresle, un des plus vieux fidèles de la duchesse : partie carrée, comme on voit.

J'avais tout le loisir d'observer, étant accoté à un pilier qui m'abritait contre les regards errants des gens de l'avant-scène. Ceux-ci causaient sans beaucoup d'entrain, comme dépaysés et déjà visiblement ahuris par les inepties bruyantes qu'on leur cornait, de tout près, aux oreilles. La marquise, cependant, avait l'attitude qu'elle a, d'ordinaire, au théâtre, une attitude souverainement digne et indifférente, sans rien de ces minauderies de femme en évidence, qui trahissent la pose et la futilité : pas de ces gestes inutiles, faits pour la galerie, pas de profils perdus, ni de trois quarts savamment étudiés. De temps en temps, elle inclinait la tête d'un air complaisant ou simplement distrait, selon que c'était M. Robillard ou une autre personne qui parlait. Il n'y a qu'elle pour s'encanailler de la sorte : dans un milieu vulgaire, elle reste toujours elle-même, et elle ennoblit plutôt ce qui l'entoure. — Il n'est pas jusqu'à Robillard qui ne m'ait, un moment, paru presque distingué...

Une jeune artiste, très peu lyrique, — chantant même comme un sifflet, — était en train de détailler une chanson particulièrement stupide, où les Anglais étaient raillés, selon l'usage, à grand renfort de *All right* et de *Aoh! yes* (les seuls

mots d'anglais que les Français comprennent). La plupart des spectateurs, aux fauteuils et aux loges, bâillaient en détournant la tête avec ennui ; mais, aux petites places, on se délectait ferme à ces lourdes plaisanteries toujours les mêmes, et pour cela tant goûtées. — Il est vrai que c'est un peu la même chose en Angleterre, où l'on se moque tout aussi lourdement des Français, que l'on appelle volontiers des *Johnny*, les traitant comme des diminutifs d'hommes, à cause de leur taille exiguë.

Toujours est-il que cette chanson malencontreuse distilla sans doute la goutte d'ennui qui fit déborder les loges, car elles se vidèrent toutes à la fois. Et je n'eus que le temps de me réfugier dans la salle des petits chevaux, attenante à celle du concert, pour ne pas me trouver juste sur le passage de la marquise. Je suffoquai pendant quelques instants, au milieu de cette atmosphère encore plus chargée de miasmes que celle d'à côté, parmi des cochers, des jockeys et des boutiquiers avides de perdre leur argent à ce jeu, le plus bête et le plus voleur de tous, qu'une administration paternelle a mis à leur portée, moyennant un franc d'entrée (au casino, il en faut donner trois). Et je sortis, dès que j'eus laissé à madame de Guèbre et à ses compagnons le temps de retrouver leurs voitures et de s'y caser.

Mon locatis m'attendait. Je désignai au cocher une victoria qui filait déjà bon train vers le port, en lui recommandant de la suivre de loin. Après avoir longé les quais, nous passâmes le pont qui relie Trouville à Deauville. « Tiens ! me dis-je, elle a l'air de rentrer. Il n'est pourtant pas tard, et la nuit est bien belle... » Mais, tout aussitôt, la voiture de madame de Guèbre, — ou plutôt celle de M. Robillard, car j'avais reconnu sa livrée d'été, avec le chapeau gris de son cocher, — la voiture que nous suivions tourna vers le port de Deauville, et je me rappelai alors que le petit steam-yacht *Papillon*, appartenant au grand vainqueur, était dans le bassin avec une infinité d'autres.

C'était bien au yacht que l'on se rendait. La voiture stoppa devant la passerelle volante, qu'éclairait un feu électrique suspendu en l'air et pareil à un météore figé. Je me fis arrêter à bonne distance. Et j'attendis.

Puis, sournoisement, je m'approchai, rasant le bord du quai désert que la lune et les feux des yachts éclairaient très bien, — un peu trop même, à mon gré.

Le bateau de M. Robillard semblait en fête, quoiqu'il ne pût y avoir personne à bord, outre le propriétaire et madame de Guèbre, qui venaient d'y arriver ensemble.

Je devinai tout de suite le truc de Robillard, renouvelé des anciens, ce qu'on pourrait appeler : le truc de la visite. Vous invitez une femme à visiter votre *home*, — et quand il s'agit d'un *home* flottant, l'invitation est fort naturelle et assez tentante ; — puis, de fil en aiguille... Seulement, l'heure était indue. Cependant, tout pouvait encore s'expliquer, se justifier, à la rigueur, s'il ne s'agissait que d'une simple halte, et si le cavalier servant de la marquise la reconduisait ouvertement chez elle, après la visite du yacht : — or la voiture attendait.

Je n'avais qu'à faire comme elle, en arpentant le quai, sans trop me rapprocher du bateau : je voulais pouvoir dire à madame de Guèbre, avec preuves à l'appui, que je savais à quoi m'en tenir, mais je ne me souciais naturellement pas d'être aperçu.

J'employai mon temps à méditer sur différents sujets d'inégale importance. D'abord, sur le ridicule et la bassesse de la jalousie, qui peut survivre à l'amour et parfois le ranimer, un moment, comme un coup de vent arrache encore une flambée à un brasier noirci. Et puis sur l'étrange besoin qu'on éprouve de se mettre le nez dans sa propre infortune, dans sa propre humiliation : on sait, mais on veut voir, toucher, sentir. Et l'on trouve ignoble qu'un autre, ayant pris votre place, fasse exactement ce que vous faisiez ; l'amour, qui était sacré, ou au moins poétique, devient tout à fait répugnant dès qu'on n'en accomplit plus soi-même les rites... De là je passai à l'examen du rôle de l'amour dans la société : rôle minime, tant que les rivalités sont absentes ou cachées, — quoiqu'on ait le mauvais goût de dire aux femmes, dès la moindre amourette, qu'on est prêt à donner sa vie pour elles, et qu'elles aient la bêtise de le croire ; — rôle immense, démesuré, absurde et néfaste à la fois, dès qu'il y a conflit entre deux mâles ou deux femelles. L'intrigue, alors, et les vilenies et les crimes entrent en jeu... Ça n'ira pas jusque-là, me disais-je, dans ma

compétition avec Robillard... Mais je ne m'en sentais pas moins enflammé d'un peu de haine à son égard, tout comme rallumé d'un peu d'amour à l'égard de la marquise. Je prenais plaisir à me rappeler tout ce qu'on avait raconté de désobligeant sur le compte de ce rival heureux ou présumé tel : qu'il avait mangé deux ou trois fortunes, dont une à lui léguée par une ancienne maîtresse ; qu'il avait toujours été, malgré cela, le galant de femmes riches, quand elles étaient du monde, ou richement entretenues, quand elles n'en étaient pas, etc., etc.

J'eus le loisir, tout en méditant ainsi, de passer une revue nocturne de la flottille amarrée dans le port de Deauville et qu'attire en ces modestes bassins ce qu'on appelle ici la « grande semaine », sans doute parce qu'elle dure quinze jours. Je les connaissais déjà, tous ces yachts, grands et petits, français, anglais et américains, puisque ce sont toujours les mêmes, ici, à Cannes ou ailleurs. Mais je n'avais jamais si fort envié le sort de leurs possesseurs, — surtout le sort de M. Robillard, bien entendu. — Ceux-là seulement peuvent avoir l'illusion de la liberté, me disais-je, qui sont maîtres de tous leurs mouvements et que rien n'empêche de changer de latitude à leur gré. Encore faut-il, pour que l'illusion soit complète, commander soi-même son bateau, car la nécessité d'en référer sans cesse à un capitaine gâte sensiblement le plaisir et vient mal à propos calmer toute griserie d'indépendance. Or, le fortuné Robillard se trouve précisément avoir ce privilège rare et charmant : officier de marine jusqu'aux environs de sa vingt-cinquième année, — autrement dit jusqu'à l'époque où il réalisa le premier de ses héritages, — il peut n'avoir à son bord d'autre commandant que lui-même. Cet homme n'est-il pas né coiffé ? Quand il a fini de manger une fortune, à force de luxe, plutôt qu'à force de caprices ou d'entraînements passionnels, une autre lui tombe du ciel, — quelquefois d'un ciel de lit, dit-on. — Il promène sa courte et conquérante personne à travers tous les salons mondains et toutes les coulisses de théâtres, n'ayant besoin que de s'offrir à l'admiration et aux ferveurs de ces dames pour trouver autant de maîtresses que son tempérament robuste en peut souhaiter. Il promène aussi ses deux yachts

(il en a deux, ce veinard) : le *Papillon*, petit steamer de parade pour le cabotage des côtes à la mode, et l'*Étrangère*, pimpante et solide goélette de cent cinquante tonneaux pour la navigation sérieuse... ou pour les enlèvements. — Car il a bel et bien enlevé la petite madame de la Varenne Saint-Luc, il y a de cela deux ans, l'emmenant jusque vers les Canaries. — Il a, d'ailleurs, convenons-en, une certaine allure, à force d'avoir l'air de se moquer des préjugés sociaux, tout en restant dans la société et sans renoncer à y faire figure. Le nom de son grand yacht, *Étrangère*, n'est-il pas, à lui seul, une ironie ou un défi ? Partout étranger et partout libre, il est partout mystérieux et arrogant. Et c'est probablement par là qu'il réussit le mieux à plaire.

Comme je venais ainsi de découvrir un de ses moyens de séduction, il y eut un grand mouvement à bord du *Papillon*. Des hommes, porteurs de falots, parcoururent le pont du petit navire, puis se rangèrent pour laisser passer madame de Guèbre, guidée par M. Robillard. Je respirais déjà, tout soulagé, me disant qu'il ne s'agissait bien, cette fois, que d'une simple visite. Mais voilà qu'un colloque animé s'engage entre la visiteuse et son hôte, au moment où ils repassent devant le *roof*. Et sur les instances, visibles à l'œil nu, du galant propriétaire, madame de Guèbre consent à rentrer dans les appartements du yacht, après avoir fait le tour du pont. Les hommes, à un commandement deviné plutôt qu'entendu, regagnent l'avant du bateau, les falots s'éteignent, et aussi toutes les lumières autres que les feux de position et l'éclairage de la passerelle qui donne accès sur le pont... Et j'attends.

J'ai attendu cinquante-cinq minutes, montre en main ; autant dire une heure. Et cette heure-là en valait bien deux, je pense ! Mais je n'ai pas cru devoir attendre davantage, parce qu'il m'a semblé que ce serait superflu.

Je n'irai pas demain prendre madame de Guèbre au casino de Trouville.

17 août.

Eh bien ! j'y suis allé, néanmoins ! C'est toujours la même histoire, n'est-il pas vrai ? Comme on a voulu se convaincre

par la vue, on veut se convaincre par l'ouïe: ou, plus exactement, peut-être en appelle-t-on de ses yeux à ses oreilles — ce qui n'est guère logique. — Enfin, on veut « une explication ».

Je suis donc allé au casino de Trouville, à l'heure convenable. On jouait je ne sais quoi, au profit de je ne sais qui, — probablement d'Esquimaux incendiés quelconques, la charité française étant volontiers ingénieuse et, au besoin, exotique, voire paradoxale. — Toujours est-il que les dames patronnesses étaient des mieux cotées. Elles occupaient les loges, c'est-à-dire tout le premier étage, le bas de la salle ayant seul été offert au public. Le haut était, par conséquent, superbe : noms et visages célèbres, et tous du monde ; toilettes et diamants « dans le ton », c'est-à-dire sans abus de richesse ni excès d'étalage. Jamais ce casino, très fréquenté par les innombrables boutiquiers parisiens en villégiature à Trouville, depuis que les grandes élégances d'autrefois ont déserté l'endroit ou se sont éteintes, ne s'était vu à pareille fête.

Tout de suite, j'ai cherché la marquise du regard, et je n'ai pas tardé à l'apercevoir dans sa loge, où elle était très entourée, mais sans Robillard, cette fois : c'était toujours ça.

Je ne peux pas dire que je fusse absolument déterminé, en franchissant le seuil du casino, à provoquer ce qui s'appelle une explication décisive. Mais j'éprouvais le besoin de dire des choses désagréables, sauf à en entendre de pires. Or, cette ardeur belliqueuse tomba, comme par enchantement, dès que j'eus contemplé la marquise... Il y a positivement quelque chose de très bas dans l'amour, et où tout vous ramène, aussi bien les déceptions de l'amour-propre que les espérances de la passion, aussi bien les rancœurs de la jalousie que les aspirations du désir initial. Gabrielle m'apparaissait belle, — publiquement belle, si j'ose dire, — et je la convoitais. Rien de plus, rien d'autre.

J'en étais révolté contre moi-même. Et je mis bien un quart d'heure à délibérer avec mon orgueil ou mon amour-propre. Mais, finalement, je me composai un maintien très calme, — qui, hélas ! n'avait que les dehors de la dignité, car il témoignait de l'abdication intime de toute noble révolte, — et je montai aux loges. Je me fis ouvrir celle de la marquise. Puis, après dix minutes d'une de ces conversations absolu-

ment vides, mais qui n'en ont pas moins une assez belle apparence de mouvement, sinon d'intérêt, et qui sont le triomphe des vraies gens du monde, Gabrielle, d'elle-même, se leva et déclara vouloir se retirer, en me priant de la conduire à sa voiture.

— J'ai la voiture de la duchesse, me dit-elle aussitôt que nous fûmes dans le couloir. Elle ne pouvait m'accompagner... Dites-moi, vous allez monter avec moi et me ramener : je suis venue tout exprès pour cela.

— Et puis? fis-je avec une ironie assez tranquille.

— Et puis, nous causerons.

Je ne répliquai rien ; j'obéis purement et simplement.

Une fois dans la victoria, je sentis que Gabrielle cherchait ma main. Je la lui laissai prendre, voulant voir dans son jeu avant de lui rien dire.

— Là ! fit-elle. Maintenant, causons.

— C'est, en effet, le seul moyen de s'entendre.

J'avais parlé avec une feinte bonhomie. Mais peut-être l'accent n'était-il pas bien juste.

— Qu'est-ce que vous avez? me demanda Gabrielle.

— Rien... si ce n'est le désir de savoir ce que je fais dans cette voiture.

— Ce que vous faites?... Eh bien! vous m'accompagnez. Vous avez désiré me voir, me parler...

— Pas comme ça.

— Il faut bien commencer ainsi.

— Soit, mais... après?

— Enfin, que voulez-vous de moi, mon cher? Vous ne pouvez pas me demander de vous conduire, ni même de vous suivre dans un hôtel de cette région tout encombrée de gens qui nous connaissent...

Ça, c'était assez vrai. Et la question du petit local renaissait là sans à propos, me coupant mon effet, car je voulais mettre la marquise au pied du mur... sauf à l'y laisser, si elle montrait trop de bonne volonté et que mon ressentiment l'emportât enfin sur un inavouable regain de désir. Je dus balbutier :

— Vous savez bien qu'on s'arrange toujours... On trouve quelque moyen de...

— Où?

— Songez, ma chère Gabrielle, que nous ne nous sommes vus qu'en public depuis... depuis un temps que ma mémoire ne me permettrait même pas de préciser. Il me semble donc qu'il n'y a rien d'excessif à...

— Où? — répéta-t-elle, inexorable et douce, sans donner suite à ses velléités d'impatience. — Où se voir?

Comme je me taisais, assez sérieusement embarrassé, elle reprit :

— Encore une fois, nous ne pouvons pourtant pas, ni le jour, ni la nuit, nous réunir dans un caravansérail peuplé d'amis et de connaissances. Ce n'est pas ma faute si les circonstances actuelles... En cette saison, vous conviendrez que nous pourrions fort bien ne pas nous être rencontrés du tout... Si vous aviez une maison à vous... Et encore...

— Il est certain, — dis-je en l'interrompant sans âpreté, mais assez vivement, — qu'il vaudrait mieux un yacht.

— Pourquoi un yacht? demanda-t-elle en se tournant un peu vers moi et en lâchant ma main avec un air de méfiance ou d'inquiétude, assez mal dissimulé.

— Dame! c'est évidemment ce qu'il y a de plus commode. On n'a guère un yacht que pour le faire visiter... Il y a même des propriétaires de yachts qui ont le mal de mer. Et je vous demande un peu pourquoi ils s'infligeraient ce malaise modérément *fashionable*, s'ils n'avaient la petite compensation de montrer aux badauds, aux snobs... à tout le monde enfin, de quel bois sont faits leurs bateaux... C'est donc bien un prétexte permanent pour les visites de femmes. Voilà tout ce que j'ai voulu dire.

— Ah!... Enfin, pour conclure?...

— Pour conclure, je vous demande un rendez-vous... sur terre ou sur mer... voire outre-mer : au Havre, par exemple. Vous n'y connaissez personne, au Havre?

— Non, mais il serait absolument ridicule de prendre le bateau...

Pour le coup, j'éclatai.

— Bah! m'écriai-je. Vous n'aimez pas à sortir du port?... ou si c'est que vous n'aimez les bateaux qu'au clair de la lune et à la lumière électrique?

Cette fois, ça y était. — Elle se tourna vers moi, très tranquillement :

— Pourquoi ne pas m'avoir dit tout de suite que vous aviez su ma visite à... au *Papillon*?

Je crois que le nom du personnage, cet affreux nom de Robillard la gênait et qu'elle reculait devant la honte de le prononcer comme étant celui de son galant.

— Cette visite n'était qu'une simple visite de curiosité, voilà ce que vous allez me dire, n'est-ce pas?

— Naturellement... de curiosité et d'amitié... Mais, s'il vous plaît de croire autre chose... à votre aise!... Du reste, nous sommes arrivés.

Nous étions, en effet, devant la grille de la villa, dont la masse, enveloppée de lierre et d'autres verdures, semblait avoir surgi, toute feuillue, du milieu d'une pelouse aride, sous le coup de baguette d'une fée millionnaire.

— Vous ne tenez pas beaucoup à ce que j'entre avec vous? dis-je d'un ton amer.

— Mais... ce sera comme vous voudrez.

— Non, c'est inutile... Cependant, j'aurais voulu vous parler encore un moment...

En effet, je ne lui avais presque rien dit de ce que j'avais projeté de lui dire.

— Soit, fit la marquise du même ton tranquille. Je vais faire arrêter, et nous marcherons un instant côte à côte.

Elle dit, en effet, au cocher, d'arrêter et de rentrer sans elle. Puis, nous nous mîmes à arpenter la route en terrasse qui borde les relais de la mer et sur laquelle donnent les façades des principales villas de Deauville. Cette longue route blanche, baignée de clartés astrales, me rappelait la promenade de la Croisette, à Cannes, ce soir heureux, si lointain déjà... Et j'admirais, une fois de plus, la belle assurance avec laquelle les femmes de race affrontent des tête-à-tête compromettants, dont la seule perspective ferait pousser des cris d'orfraie aux bourgeoises les mieux classées.

— Gabrielle, dis-je après un silence, c'est vrai, je sais que vous avez fait, l'autre soir, une assez longue station à bord du yacht de M. Robillard et que vous y étiez seule avec lui.

— Vous m'avez suivie? ou bien on vous a raconté la chose?

— Je vous ai suivie, répondis-je avec franchise. Votre refus, vos défaites pour ne pas m'accorder un rendez-vous... Bref, j'étais jaloux. Est-ce un crime ? Est-ce même une offense ? N'y avait-il pas des motifs ?...

— Vous êtes un enfant.

— C'est possible... C'est même probable, car je n'ai pas encore, de beaucoup, passé l'âge.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ma chère Gabrielle, dites-moi si, oui ou non, j'en dois croire mes yeux... et mes trop plausibles soupçons.

— Ah çà ! vous n'avez pas l'impertinence, je suppose, de me demander, tout net, si je suis la maîtresse de... de M. Robillard ?

— J'ai cette impertinence, parce que je vous aime assez pour ne vouloir vous perdre qu'à bon escient, c'est-à-dire si je ne peux pas faire autrement.

— C'est un peu trop de naïveté, mon cher... D'ailleurs, buté comme vous l'êtes à des doutes insolents, vous ne me croiriez pas si je prenais la peine de me défendre.

— Si fait. Je vous croirais... Je ne vous demande même pas de vous défendre. Accordez-moi seulement ce que j'ai en vain sollicité depuis que nous nous sommes rencontrés ici : cela suffira pour me convaincre que je suis un butor et un sot.

Je m'étais arrêté, et je lui avais pris les deux mains, la regardant bien en face.

— Il me semble, — dit-elle en souriant, mais en détournant un peu la tête, avec un embarras très nettement perceptible, — que nous jouons une scène de comédie, l'inévitable scène de jalousie, toujours la même, toujours ridicule...

— Soit. En amour, il faut renoncer à être original... Cependant, je le suis presque en déclarant vouloir me contenter d'une preuve qui, pour beaucoup d'hommes, n'en serait pas une.

— C'est cela! achevez d'être gracieux en insinuant que je dois être fort capable, comme bien d'autres femmes, après tout, de passer de Pierre à Paul, sans même me brouiller avec Pierre pour faire plaisir à Paul!

— Gabrielle, répondez-moi ! Voulez-vous m'accorder un rendez-vous ?

— Non, certes! mille fois non! Sur ce ton-là, jamais vous n'obtiendrez rien de moi.

— Alors, vous avouez?

— Tout ce que vous voudrez... Bonsoir!

— Écoutez...

Elle avait fait volte-face, et elle s'éloignait déjà. Mais je la rejoignis. J'étais outré de son flegme et de la force d'inertie qu'elle opposait à mes tentatives et à mes objurgations. Je lui saisis le bras, non sans quelque brutalité peut-être, lui hachant, d'un ton rageur, cette prière dans l'oreille :

— Dites-moi, au moins, pourquoi... pourquoi vous me préférez cet homme, qui est vulgaire, qui est vieux...

Elle essaya de se dégager. Mais, n'y pouvant parvenir, elle me jeta ces mots à la figure :

— Eh bien! voilà précisément pourquoi je le préfère : c'est un homme, et vous êtes un enfant!

Je la laissai aller.

24 août.

Pendant un grand jour, je me suis retiré sous ma tente. J'ai cuvé ma disgrâce et médité sur ses causes probables... Histoire de m'instruire. Je crois que la marquise m'a dit vrai. Elle a eu vite assez de moi, parce que je me suis comporté avec elle comme un enfant. Je l'ai trop respectée, au début, et ce respect nous a figés tous les deux.

Je me suis rappelé, un peu tard, ce vœu, qui lui était échappé, de n'être pas respectée de moi durant notre séjour à Monte-Carlo : Monte-Carlo n'était là, évidemment, que pour arrondir la phrase. Et, de bon compte, pourquoi une femme mariée prendrait-elle un amant, sinon pour se faire manquer de respect à la journée? Robillard, lui, ne respecte pas les femmes: aussi en est-il aimé, quoiqu'il se ronge les ongles Car il se les ronge : j'ai vérifié! Mais qu'est-ce que ça fait aux femmes, ces détails-là, si vous êtes, d'ailleurs, le mâle de leurs rêves? Ah! que nous les connaissons mal! Et combien de délicatesses matérielles et morales ne leur prêtons-nous pas, qu'elles sont fort loin d'avoir!

Le second jour, las de méditer, je suis allé aux courses : c'était

la grande journée. Mais je suis resté triste, et j'ai promené sur l'assistance, très brillante, quoique très nombreuse, des regards vraiment désenchantés. Pour la première fois peut-être, j'ai vu ce monde chic comme il est : tout en façade de simili-marbre, et sans supports pour ses prétentions, même purement frivoles. Les femmes elles-mêmes ne me sont-elles pas apparues comme découronnées et flétries ? Et pourtant elles avaient des toilettes exquises, printanières plutôt qu'estivales, et des grâces toutes fraîches, ou renouvelées. Mais, sous les jolies étoffes pimpantes, sous les fanfreluches neuves, sous les manières enjôleuses, je croyais apercevoir de petites âmes noires, racornies et vicieuses... Et les maris ! ces maris qui ne sont jamais avec leurs femmes, parce que le chic ne le veut pas (ni leurs femmes non plus), et qui, lorsqu'ils ne se résignent pas avec cynisme, se réconfortent avec stupidité, en se disant, comme le marquis de Guèbre, sans doute : « Ma femme n'a pas de tempérament ! » — Demandez à Robillard ! Pas à moi, mais à Robillard !... Moi, je l'ai cru comme vous. Nous croyons toujours ça, très facilement... Il est vrai que les femmes croient bien que leurs maris ou leurs amants leurs sont fidèles, quand ils les laissent dormir, ce qui est encore plus naïf : le plus bel appétit du monde ne peut-il bouder l'ordinaire, quand il est sûr de trouver ailleurs à se contenter ?

Tout à coup, une apparition rose s'est dressée devant moi, au détour du chemin qui mène du parterre central au *paddock*. C'était Marguerite Morestier, en compagnie de son gros bonhomme de père.

— Vous nous avez oubliés ?

Elle disait vrai, pourtant : je l'avais oubliée, ces jours passés !

— Il n'y a pas loin, vous savez, de Deauville à Villers... Deux petites lieues bien justes ! Vous en doutiez-vous ?...

Puis, tout à coup, s'adressant à son père :

— Tiens, papa, voilà maman, là-bas, au coin de la tribune... Va vite, elle nous cherche.

Sans défiance, le père Morestier se hâta, en bedonnant, vers l'endroit que lui désignait vaguement sa fille. Alors, celle-ci, devenue sérieuse :

— Vous savez, je vous en veux tout de bon... Personne n'est forcé d'être aimable, mais personne n'est dispensé d'être poli.

— C'est que, voyez-vous...

Je ne trouvais pas une excuse sensée, présentable, pas un mot à lui dire.

— Je ne vois rien que beaucoup d'impolitesse de votre part. C'est à croire que vous avez peur de moi... Soyez tranquille, je ne me jetterai pas à votre tête : on a son petit amour-propre...

— Pouvez-vous croire?...

— Parfaitement. J'ai eu la franchise de vous laisser voir que mes sentiments à votre égard pouvaient se traduire par cette formule courante : « Autant celui-là qu'un autre! » Et vous en avez conçu de l'inquiétude pour votre chère liberté, pour votre chère vie de garçon...

— Ah! oui! m'écriai-je involontairement. C'est trouvé, ça, par exemple! Ma chère vie de garçon! C'est du propre!

— Ah bah! fit-elle très intéressée. Le torchon brûle?

— Voyons, mademoiselle!

— Baste! Ce que ça m'est égal, à présent!

Le ton était badin, mais avec un certain accent de mélancolie involontaire. Je la regardai. C'était toujours la même petite personne, adorablement mutine et jolie, élégante et aguichante au possible. Des images, des visions consolatrices passèrent, un moment, devant mes yeux incertains et vaguement charmés... Mais j'aperçus, dans le lointain, la fière et gracieuse silhouette de madame de Guèbre, drapée de mousseline de soie vert d'eau, puis, tout de suite après, par un caprice singulier du hasard, la haute et noble silhouette du marquis, ordinairement plus distante. Et ce cuisant souvenir, escorté de ce ridicule fantoche, dissipa sans tarder l'attendrissante hallucination.

— Au fait, dis-je gravement, vous avez raison, mademoiselle. On ne vous saurait aucun gré de vous contraindre.

Sa mère arrivait. Nous en restâmes là.

Mais, deux jours après, c'est-à-dire hier, c'était la dernière des dernières réunions : une journée consacrée aux poneys de polo, avec courses plates, *steeple*, *bending race* (course en zigzag), etc. Très peu de monde, les joueurs ayant filé sur Dieppe, dont le *meeting* s'ouvre dès demain. Mais un monde vraiment trié, cette fois. Des femmes et des jeunes filles du

plus pur « gratin ». Presque pas de cocottes. Enfin, une jolie assistance, quoique un peu trop clairsemée. On est comme en famille. On cause beaucoup, parce qu'on ne parie pas, ou à peine. On caresse les poneys. On admire les bottes jaunes des cavaliers. Pour un peu, on tâterait leurs mollets. Des propos familiers s'échangent autour des balances.

— C'est gentil, hein? d'avoir à soi un objet d'art, bien gagné... à la sueur de son front.

— Votre mari est à Dieppe?... Au lieu d'aller le rejoindre, si nous filions ailleurs?

— Croyez-moi, je vous ennuierais.

— Oh! que non!

— Oh! que si!

— En tout cas... pas tout de suite!

J'aperçois les Morestier, mais je fais semblant de ne pas les voir. Madame de Guèbre n'est pas venue: tant mieux!

Il y a là, surveillant le pesage et toutes les opérations de ces courses en miniature, le grand Lugworth, cet Anglais francisé (c'est étonnant, ce que nous francisons d'étrangers!) qui est plus du monde que ceux qui en sont, et qui a exercé presque une royauté au pays de la Mode, admiré, choyé, écouté. Malheureusement pour lui, il n'a plus sa barbe, sa superbe barbe d'un blond fauve. Or, un homme qui a une belle barbe devient l'accessoire de sa barbe; la couper, la supprimer, c'est se supprimer soi-même : voilà pourquoi Lugworth, qui était un personnage et la coqueluche de toutes les belles madames, n'est plus qu'un mondain comme un autre, autant dire rien. Cependant, autour de lui, s'agitent les jeunes *gentlemen* en tenue de polo : chemise bouffante à écharpe de couleur, culotte plus bouffante encore que la chemise, bottes jaunes à longs éperons nickelés et toque ou casquette, *ad libitum*. D'un geste, qui semble un geste de caste, tant il est pareil chez tous, ils se caressent le menton, comme pour s'assurer que le rasoir a bien fait son office. Du reste, ils se ressemblent tous étonnamment. On sonne, on resonne. Enfin, on court. Mais je ne regarde plus.

— Vous avez du chagrin?

Marguerite Morestier est devant moi; elle a encore trouvé moyen de se placer sur mon chemin, pendant que son père,

dépêché par elle vers un chimérique *bookmaker*, a été lui mettre un louis sur le meilleur cavalier de polo, à ce qu'elle me raconte. Mais je ne l'écoute plus guère, tout en la regardant, parce que je continue d'entendre sa première phrase, cette phrase si simple et si compatissante, dite sur un ton si bon enfant : « Vous avez du chagrin ? »

Eh ! oui, j'ai du chagrin, parce que j'ai vu le fond de l'humanité. On n'a qu'à regarder au fond de soi-même pour le voir ; mais on n'y pense jamais : il faut une occasion de se pencher sur autrui... Je n'ai rien répondu. Que répondre à cette petite ?

— Alors, reprit Marguerite, je vous laisse à vos sombres pensées. Décidément, vous avez le chagrin... peu prolixe.

— Vous me trouvez maussade ?

— Dame !... Mais j'aime autant ça : vous ne prenez pas votre monde en traître, au moins !

Et elle m'a planté là. Et je l'ai vue s'éloigner, non pas sans tristesse, assurément ! mais presque sans regret. Car cette petite jeune fille, plus ou moins adorable pour le quart d'heure, sera, quelque jour, une femme comme les autres, et son mari sera... aussi comme les autres. — C'est égal, il y a quelque chose en elle qui vaut mieux que ses dehors, et surtout que ses allures d'autrefois.

La Feuillée, 1er septembre.

Me voilà réintégré dans mes vrais pénates, dans le domaine de mes pères (j'ai bien le droit d'employer le pluriel, puisque mon père et mon grand-père y ont passé). Je suis aise de ce retour au gîte familial : je me sens triste et las. La difficulté, par exemple, sera d'employer mon temps. Il est probable que ça me paraîtra dur. Car, pour une existence vide, c'était une existence joliment remplie que la mienne !

15 septembre.

Ma sœur et mon beau-frère sont ici. Mais je suis dégoûté de tout, même et surtout de ces épanchements conjugaux, dont une sorte de pudeur spéciale me rend la vue pénible : je sais si bien que ça ne durera pas !

Par le plus grand des hasards, ma jument m'a conduit, hier matin, tout près de la Grangerie. Une fois là, j'ai contourné la propriété, pour aller passer en vue — mais à une certaine distance — de la façade du château. Tout était fermé. Maman m'a dit que les Morestier ne rentreraient pas avant le 15 octobre. C'est encore une ressource éventuelle qui m'échappe.

J'irais bien passer quelques jours à Paris. Mais en septembre! Rien, sauf les courses d'automne. Et les courses, ah! non! Elles tiennent vraiment trop de place dans la vie actuelle. J'ai fait serment de ne plus y aller jamais, jamais...

Paris, 8 octobre.

Je suis tout de même venu passer ici trois ou quatre jours, à l'occasion du Grand Prix d'arrière-saison. J'avais juré de ne pas remettre les pieds sur le turf, mais je m'ennuyais trop, à la Feuillée. — Après le talent de savoir s'amuser, et même avant, puisqu'il est d'une application plus fréquente, il faudrait priser le talent de savoir s'ennuyer. Mais nous ne l'avons pas du tout, celui-là!

Cette nouvelle et automnale solennité hippique n'est, à vrai dire, qu'une pâle réédition de la grande fête sportive du mois de juin. Mais c'est une occasion de revoir, après plusieurs semaines, ces visages qu'on s'est habitué à voir tous les jours, et qui, tout en vous donnant sur les nerfs quand vous les voyez trop, vous manquent néanmoins dès que vous ne les voyez plus. — Ça m'a paru mélancolique, couleur de la saison et de mon état d'âme, cette journée parisienne.

Il y avait pourtant du monde, dont bon nombre de badauds venus tout exprès pour contempler le nouveau Président et sa Daumont.

En me promenant dans cette demi-foule, j'ai rencontré quelques personnes de connaissance : mon oncle Marc, entre autres. Il m'a pris par le bras et m'a dit :

— Tu es un peu triste, mon bonhomme! A ton âge, c'est un crime.

— Cherchez la femme, ai-je répondu machinalement.

— Pas besoin de la chercher! a fait mon oncle. Il y a longtemps que je la connais... Et, à ce propos, veux-tu que

je te fasse cadeau d'une maxime pour ta philosophie de poche?... Oui? Eh bien! écoute... Une femme qui nous plaît, serait-ce même par sa grâce et par sa distinction plus que par sa beauté, c'est, très souvent, comme un flacon joliment ou artistement taillé et coloré : ça chatoie, ça scintille, ça resplendit. Et qu'est-ce que ça contient? Une vulgaire piquette, les trois quarts du temps.

Il a raison, mon oncle : j'ai encore dans la bouche le goût de la piquette dont je me suis abreuvé... Mais la piquette, après tout, quand on a soif, ça vaut encore mieux que rien.

Non, la leçon que je voudrais retenir, c'est plutôt celle-ci : les choix que font souvent les plus distinguées des femmes devraient nous préserver de l'orgueil quand elles nous choisissent et du désespoir quand elles nous repoussent ou nous remplacent.

La Feuillée, 19 octobre.

J'ai pris, hier, la voiture de parc et le gros poney que maman aime à conduire (parce que la reine Victoria, à qui elle ressemble, lui a-t-on dit, se promène dans un équipage analogue), et je me suis laissé rouler sur les feuilles mortes, dans la direction de la Grangerie. Je ne sais pas pourquoi, par exemple, tous les chevaux de la maison prennent cette direction-là maintenant.— C'était une très jolie journée d'automne, d'un gris pourpré, humide et fraîche, mais avec des trouées de soleil, çà et là, et des fonds de tableau d'une douceur extraordinaire. Tout semblait endormi; rien ne semblait mort, ni près de mourir. Une jonchée de feuilles rousses, aux tons d'or brun, faisait à ma petite voiture un tapis bruissant qui chantait sous les roues; et, en l'air, c'était une voûte, d'or aussi, mais un peu délabrée, et laissant voir le ciel ouaté de brume rose à travers les déchirures pratiquées dans ses parois par l'automne. Puis ce fut, un moment, la plaine silencieuse, nue et vague, noyée dans un brouillard lumineux et subtil. Et, bientôt, d'autres bois, ceux de la Grangerie, dorés comme les nôtres, mais moins épais, et avec de véritables éboulis de feuillages dans les clairières. Et, enfin, le potager royal des Morestier, aussi grand que leur parc.

Derrière une des grilles, un jardinier me salua. J'arrêtai :

— Est-ce qu'on est revenu? fis-je machinalement.

— Pour sûr, monsieur, depuis trois jours.

— Et tout le monde va bien?

— Probable, monsieur. Mais, pour dire vrai, je n'ai vu personne. On vous renseignera mieux au château.

« Qu'irais-je faire au château? me suis-je dit. Suivons plutôt le mur du potager, jusqu'à la rivière qui le sépare du parc. Je verrai si les Morestier ont plus de poisson que nous. »

Arrivé à la petite rivière que longe, du côté du potager, un étroit chemin de halage, je suis descendu de voiture. Et j'ai regardé couler l'eau. Puis j'ai grimpé sur le joli pont de fer qui relie le potager au parc, pour mieux voir le poisson. Puis j'ai passé sur l'autre rive. Puis j'ai regardé dans le parc, à travers la grille... Je crois même que j'ai regardé assez lontemps. Enfin, j'ai regagné mon équipage, et je me suis décidé à mettre le nez du poney dans la direction de la Feuillée...

Mais je ne sais comment cela s'est fait : ce petit animal, qui est gras comme un cochon d'Inde et paresseux comme une couleuvre, a tenu à tourner du côté de la Grangerie. J'ai cédé. Et nous voilà, retrottinant vers le château, à cette allure pacifique et nonchalante dont Punch a le secret. Mais, tout à coup, le cochon d'Inde s'est mis à « tirer à pleins bras ». Je ne savais vraiment pas à quoi il fallait attribuer ce phénomène inusité lorsque j'aperçus, assez loin devant nous, une petite voiture presque pareille à la mienne et attelée d'un petit cheval presque pareil au mien. Tout s'expliquait : Punch et Plum ont été achetés ensemble, l'un pour maman, et l'autre pour madame ou mademoiselle Morestier ; ce sont deux anciens camarades d'écurie.

Je modérai le zèle inaccoutumé de Punch. Mais, juste à ce moment, Marguerite arrêta son poney et descendit de voiture. Puis elle se mit à marcher derrière le panier, que conduisait maintenant le vieux cocher spécialement attaché à la personne et préposé aux promenades de mademoiselle Morestier. Elle marchait lentement, d'un air absorbé : je voyais son collet de drap clair, agité par une bise un peu aigre qui venait de se lever aux approches du crépuscule, se boursoufler autour de sa tête penchée, sans qu'elle songeât à hâter le pas. Et j'étais,

moi, fort embarrassé de mon personnage. Si ralentie que fût maintenant l'allure de Punch, en effet, nous allions forcément rattraper la promeneuse. Et que lui dirais-je? Bah! que j'étais venu tout exprès pour la voir, elle et ses parents... Et ce ne serait peut-être que la moitié d'un mensonge.

Mais, soit qu'elle n'eût rien entendu, soit qu'elle fût, au contraire, parfaitement renseignée (car je n'en suis plus à ignorer que les femmes ont des yeux derrière la tête), elle continuait sa lente et méditative promenade. Je pris donc mon parti de la rejoindre. Et, me rappelant tout à coup la façon dont elle m'avait abordé, à Deauville, je lui dis, très doucement, en la saluant :

— Vous avez du chagrin?

Elle tressaillit à peine et me répondit, en me tendant la main :

— Moi? Pas du tout... C'est la saison qui veut ça...

Puis elle reprit, bien vite :

— Mais que faites-vous ici?

— Je pourrais vous dire que je me promène comme vous... tout à fait comme vous, car la similitude de nos équipages est frappante. Mais je préfère vous avouer, sans détour, que je suis venu dans l'espoir de vous rencontrer.

— Bah! Alors, vous alliez à la Grangerie? Qu'à cela ne tienne! Je vais remonter en voiture et prendre les devants.

— Mais... ne pourrions-nous causer un peu, ici même, dans ce chemin désert?

— Un peu trop désert, justement. Vous m'avez convertie à la stricte observance des règles... Venez à la maison.

Elle remonta en voiture et, avec un geste moins bienveillant peut-être qu'ironique, elle m'indiqua, du bout de son fouet, la direction du château.

Or, au château, il n'y avait personne. Les parents de Marguerite avaient été faire une visite. Où cela? Chez moi, à la Feuillée!

— Eh bien! vous êtes gentille!... Alors, vous ne voulez même plus être exposée à me rencontrer?

— Je vous ferai observer que, si j'avais, de propos délibéré, risqué la rencontre, c'est précisément ainsi que je l'aurais manquée.

— Ça, c'est vrai. Mais vous ne pouviez pas deviner...

Sa jolie frimousse rose parut se rembrunir.

— Non, fit-elle. Et la vérité est que je préférais ne pas vous voir.

Nous étions seuls, dans une serre où elle m'avait conduit, sous prétexte de me faire admirer une nouvelle collection d'orchidées. Je lui pris tout doucement la main. Et :

— Savez-vous que ça ressemble, tant bien que mal, à une déclaration, ce que vous venez de me dire là?

Mais elle, ayant retiré sa main sans brusquerie ni hâte, et secouant la tête avec une conviction négative :

— Non, non... Ce n'est pas ça... Pas ça du tout!

A quoi elle ajouta, mais après une seconde de réflexion :

— Et, tenez, puisque nous y sommes, si nous vidions, une bonne fois, la question?... Vous avez été prompt à deviner une espèce de sympathie vague, que j'avais pour vous, je ne m'en défends pas. Mais vous aviez, vous, une autre histoire en train. Laquelle? C'est ce que j'ignore... Peu importe, du reste!... A Deauville, cette autre histoire a eu un dénouement qui vous a chagriné; vous n'aviez plus du tout l'amour en tête : chat échaudé... Hein? Je devine assez bien, moi aussi?

Je fis un signe affirmatif, plein de franchise et d'humilité. Tout de suite, elle reprit :

— Depuis, vous êtes venu ici panser votre cœur et le baigner dans la paix des champs. La cicatrisation est en bonne voie... Mais vous vous ennuyez ferme. Et alors, vous vous dites, avec cette naïveté qui est une des grâces de votre sexe : « Pourquoi, maintenant, n'épouserais-je pas la petite? Ça me distrairait... » Remarquez que je ne vous fais pas l'injure de croire que vous deviez nécessairement ajouter : « Et puis, c'est tout de même un beau parti !... »

— Ah! non! m'écriai-je avec une chaleur vraie.

— Ne vous agitez pas tant : je ne vous ai pas accusé de ça.

— A la bonne heure!

— Non, je ne vous en ai pas accusé... Mais il n'est, malgré tout, pas impossible que... à l'insu de vous-même, mon Dieu! vous ayez quelquefois pensé que Marguerite Morestier, cette petite Margot avec laquelle vous avez été

presque élevé, dont vous connaissez les tenants et les aboutissants, aura, un jour, les millions dont vous avez pu faire le compte, au moins approximatif, tous les millions du papa Morestier...

— J'ai pu y penser, interrompis-je. Mais j'ai pu l'oublier aussi, vous l'avez vu !

J'avais riposté sans aucune aigreur, et plutôt sur un ton de jovialité, avec seulement un sourire quelque peu gamin, ayant assez l'air de dire : « Attrape ! » — Elle m'a tendu la main, très gentiment, et m'a dit, rieuse :

— Vous êtes tout de même un bon garçon, vous savez? Et je ne vous retire pas mon amitié... Quant au reste, dame! ça ne me paraît pas bien engageant, ni pour moi, ni pour vous. Vous êtes... faible et changeant, comme tous les hommes, je pense. Je suis fière et vindicative... mettons : pétrie d'amour-propre et rageuse, sous mes dehors évaporés, comme peu de femmes le sont, j'ose le dire. Vous voyez d'ici ce qui vous pendrait au nez...

L'expression me parut impropre, mais la pensée très claire. Je risquai néanmoins cette observation :

— Je n'ai pas changé, depuis que je pense sérieusement à vous. Car, s'il y a eu, comme vous l'avez deviné, une « histoire » dans ma vie, cette histoire est antérieure à... la nôtre.

Et, comme elle ne répondait rien, j'ajoutai bientôt :

— Et puis, voyons, est-ce que vous ne dites pas vous-même que tous les hommes sont pareils?

— Je le dis parce que je l'ai entendu dire... et que j'ai cru m'en apercevoir.

— Vos yeux et vos oreilles vous ont bien renseignée. Pourquoi, dès lors, vous étonner ou vous scandaliser qu'un jeune homme livré à lui-même ait fait un peu l'école buissonnière?

— Oh! je ne me scandalise pas, ni davantage ne m'étonne. Je trouve seulement que ce n'est guère engageant... Et c'est plutôt flatteur pour vous que je trouve ça !

— Flatteur pour moi?

— Oui. C'est une preuve que vous ne m'êtes pas tout à fait indifférent. Car j'ai toujours cru que d'un indifférent, fût-il mon mari, tout ça me serait parfaitement égal. Et je vois bien que de vous...

— De moi?

— Décidément, ça me ferait quelque chose : je viens d'en avoir comme un avant-goût.

— Ah! Marguerite, ma chère petite Marguerite, vous voyez bien!...

— Je vois bien quoi? Que je vous aime? Voilà ce que vous alliez dire, pas vrai?... Laissons là, croyez-moi, ce vieux mot, si banal et si bête, usé comme un vieux sou qu'on se repasse de main en main, depuis des siècles, et dans tous les commerces... Disons simplement que nous avons du goût l'un pour l'autre. Et puis, après? Est-ce une raison de nous marier ensemble, pour être, moi, malheureuse, et vous, ridicule?

— Ridicule?

— Vous me connaissez assez pour savoir, à peu près, de quoi je suis capable, n'est-ce pas? Eh bien! osez me dire que, en pensant à moi, vous n'avez jamais frémi... Osez!

Ma foi! je n'osai pas, tant il eût fallu mentir!

— Vous hésitez? reprit la voix claire de Marguerite. Vous avez donc frémi?... Eh bien! vous avez eu raison. Car j'ai positivement juré qu'à la première incartade de mon mari... Allons! croyez-moi, rentrez chez vous, mon cher voisin... Bonsoir, voisin!

— C'est un congé?... balbutiai-je.

— Mon Dieu, si vous voulez du temps...

— Oui, fis-je, raffermi par une idée subite.

Et je l'ai quittée, sans lui être autrement reconnaissant de ce délai accordé à mes pusillanimes instances.

25 octobre.

C'est que je n'étais pas précisément sûr d'en tirer grand parti, de ce délai. Et même, plus j'y songe, en me persuadant que c'est fini, plus je trouve ça dommage, car je l'aime... ou, comme elle dit, j'ai du goût pour elle... Oh! un fier goût!... Et ce goût, je m'imagine qu'il est réellement partagé.

Mais j'entends encore résonner à mon oreille son : « Bonsoir, voisin! » Ce qu'il y avait d'ironie là dedans, d'ironie attristée, mais définitive! C'était un glas moqueur, mais un glas...

Quoi qu'il en soit, mon idée aura toujours un bon effet : celui de me réhabiliter, quant à mon prétendu manque de désintéressement. Car cette idée consiste à faire lire par Marguerite les passages du présent cahier où il est question d'elle : force lui sera bien de reconnaître que je n'ai cédé à aucune pensée vile, puisque je ne voulais pas, d'abord, lui faire la cour, ni l'épouser, et que, si j'y ai songé ensuite, c'est que je l'aimais... Seulement, la difficulté sera de lui faire lire ça. Je ne peux pas lui envoyer ce cahier, qui est plein de réflexions incongrues sur les femmes et sur l'amour. Je ne renie rien de mon œuvre ; mais enfin, je conviens que cette œuvre n'est pas faite pour devenir le livre de chevet d'une jeune fille. Alors, comment s'y prendre?... J'y suis! Je vais piquer la curiosité de Marguerite en lui annonçant que j'ai chez moi la preuve de la parfaite correction de ma conduite (il faut bien exagérer un peu). Puis, je lui demanderai une entrevue où il me soit loisible de lui soumettre cette preuve. Elle fera certainement droit à ma requête. Et je pourrai, dès lors, lui montrer mon texte, avec les dates et l'ordre chronologique de mes impressions... Maintenant, si, d'aventure, elle trouvait ridicule, bonne, tout au plus, pour les jeunes personnes, cette idée de journal, j'aurais la ressource, après avoir constaté que c'est, en effet, une idée de jeune fille, l'idée de ma sœur, que j'ai reprise à mon compte, de lui donner à entendre qu'il y a des choses énormes dans mon cahier bleu... Ça le sauvera du ridicule, et moi avec lui.

Pauvre cahier! Je le fermerai bientôt, car je sens que ma vie de jeune homme, de petit jeune homme, va tristement se clore sur ce dénouement qui avorte et qui aurait dû en être la joyeuse et banale conclusion. Je n'aurai plus dorénavant que des impressions d'homme mûr : et, si je les écris, ce sera sur un autre cahier. Fasse le Ciel, au moins, si je reste célibataire, que cet autre cahier ne soit pas celui de ma blanchisseuse !

31 octobre.

Je me reprends ferme à espérer : ma petite combinaison pour arriver à me justifier a réussi, — un peu au delà, même,

de ce que j'en pouvais attendre d'immédiat. — J'ai saisi le prétexte d'un envoi que vient de nous faire le Jardin d'acclimatation, et j'ai écrit à madame Morestier que nous étions tout disposés à lui céder quelques jeunes canards positivement extraordinaires et appelés à devenir célèbres dans la contrée, de par les reflets argentés d'un plumage prestigieux. Je la priais seulement de venir les voir ou d'envoyer sa fille, qui, ayant un faible pour les canards, ne pourrait manquer de s'intéresser grandement à ce que je lui montrerais.

C'est Marguerite qui est venue, toute seule, dans sa petite voiture de parc. — Elle devait, du reste, une visite à ma mère, et j'avais tablé là-dessus. — Ma sœur et mon beau-frère sont repartis l'autre jour : il n'y avait donc, au logis, que ma mère et moi.

Après s'être acquittée de ses devoirs envers maman, comme si de rien n'était, et s'être fort gentiment excusée de n'avoir pas accompagné ses parents lors de leur récente visite, Marguerite a demandé à voir les canards. Et je l'ai emmenée dans le parc.

Il faisait un temps assez humide, et même pluvieux. Mais, chaudement vêtue, ayant sur les épaules un grand collet sombre qui lui montait jusqu'aux oreilles, elle marchait sans se presser, ses mains long-gantées de gris clair jouant avec un parapluie plus mince qu'un fuseau.

— Dites-moi, fit-elle, les canards... c'est sérieux ?

— Oui et non, lui répondis-je. Ils existent, et vous allez les voir ; mais la vérité est que je m'en suis servi comme d'un prétexte pour vous faire venir.

— Afin de... ?

— Afin de me justifier... Oui, oui, j'y tiens. J'ai la preuve, ici même, dans un tiroir, que je vous ai aimée malgré moi, et avant toute mésaventure...

En quelques mots je la mis au fait. Et j'eus la satisfaction de voir comme un éclair de curiosité luire dans ses yeux pâles.

— Et ce journal ?

— Donnez-moi trois minutes...

Je ne fis qu'un saut jusqu'à mon escalier. Un autre bond me porta dans ma chambre. Et, les trois minutes écoulées, je

me retrouvais côte à côte avec mademoiselle Morestier, qui s'était assise, en m'attendant, sur un banc de pierre, dans une allée dont les arbres, quoique défeuillés déjà, suffisaient pourtant à masquer la vue du château. — J'avais, bien entendu, le précieux cahier bleu entre les mains, mais discrètement revêtu d'une de ces enveloppes faites d'étoffe brodée, qui vont à tous les livres.

Ayant pris place sur le banc, je fis lire à Marguerite le préambule.

— Mais c'est une confession écrite! s'écria-t-elle.

— Un examen de conscience, si vous voulez, répondis-je. Et pas plus flatteur que ne le sont, d'ordinaire, ces sortes d'utiles exercices... Mais, rassurez-vous, je ne vous ferai pas tout lire. Et pour cause!

Puis, joignant le geste à la parole, je feuilletai précipitamment le cahier, pour arriver à l'entrée effective de Marguerite dans ma vie. Mais elle eut tout de suite une moue de dépit.

— Ah! bien, alors, fit-elle, si vous procédez comme ça, ce ne sera guère intéressant!

Et elle étala ses deux petites mains gris perle sur le cahier ouvert, m'empêchant ainsi de continuer à tourner les pages.

— Je ne peux pourtant pas, lui dis-je, vous faire tout lire! Outre que ce serait un peu long, ce ne serait pas du tout convenable.

— Vrai? Il n'y a pas moyen?

— Absolument pas... Ah! si, il y en a un : épousez-moi, vous lirez tout.

Elle comprit qu'il y avait des raisons sérieuses à ma réserve. Et sa curiosité s'en accrut visiblement. Mais, n'ayant pas l'espoir de vaincre pareils scrupules, elle devint câline pour me dérober au moins quelques passages de ce qu'elle appelait mes confessions, sans avoir à ratifier mon ultimatum.

— Allez plus doucement, en tout cas! Vous risquez de sauter des choses essentielles... Car enfin, pour vous absoudre, encore faut-il que je vous comprenne... Tiens! madame de Guèbre... Un nom que je ne connais pas.

— Tous les noms, naturellement, sont de fantaisie, les initiales m'ayant semblé trop peu discrètes. Les prénoms seuls ont été respectés provisoirement, pour ma commodité personnelle.

— Oh, oh! dites donc... respectés!... C'est une manière de parler. Car voici le mien légèrement travesti... Et puis, qu'est-ce que je lis là? C'est comme ça que vous me jugiez?

— Ce n'est pas un madrigal détourné que je prétends vous faire lire ; c'est une justification que je vous présente. Je veux vous prouver que j'ai pensé à vous presque malgré moi, quoique j'aie eu d'abord sur le mariage des idées un peu... comment dire?... terre-à-terre, qui auraient dû me faire considérer votre fortune comme de bonne prise...

— Ah!... et ici!... Ah çà! vraiment, vos amis, vos camarades, tout le monde enfin me jugeait de la sorte?

— Permettez! on vous jugeait mal élevée, simplement.

— Ah! simplement?

— Et, d'ailleurs, vous avez beaucoup changé.

— Grâce à vous, peut-être?

— Là! ne vous mettez pas en colère... Moi aussi, j'ai changé. Et, si je pouvais tout vous lire, vous verriez à quel point!

Elle avait ramené son regard, un moment errant et courroucé, sur les pages ouvertes devant elle.

— Ah! Gabrielle, c'est bien madame de...?

Elle me dit le vrai nom.

— Vous le saviez? Vous vous doutiez que c'était elle qui...

— Je m'en doutais.

Puis, tout de suite :

— Et celle-ci?... Étiennette, qui est-ce?

— Ça, dis-je en tournant la page avec précipitation, c'est réservé.

— Chasse gardée? fit-elle en haussant les épaules... Mais je parie bien que le gibier, c'était vous!

— Voici quelque chose de plus intéressant, me hâtai-je de dire en lui désignant un passage qui la concernait.

Mais elle referma brusquement le cahier, me le jeta en travers des genoux et se leva, me laissant tout penaud sur mon banc.

— Écoutez, dit-elle, je veux bien vous croire, croire que votre... inclination fut toute spontanée, et même un peu involontaire, ce qui vous lave de tout injurieux soupçon. Mais il reste que... que ce n'est pas engageant, tout ça... Allons,

venez, marchons, conduisez-moi voir les canards : voilà des bêtes sympathiques !

Je me mis à marcher près d'elle, les bras ballants : j'avais laissé mon cahier sur le banc de pierre.

— Vous oubliez vos mémoires, — fit-elle en se retournant, avec un geste indicateur, délicieusement ironique. — Mais, bah ! vous les retrouverez.

Après quelques pas rapides :

— Oui, reprit-elle, je vous disais ou plutôt vous répétais que tout ça n'est pas bien engageant... Nous voici cheminant tous deux côte à côte. Imaginons que c'est pour la vie. Lequel des deux bronchera le moins ? Moi, parce que je suis femme. Mais je broncherai tout de même, si vous bronchez.

— De quel ton vous dites ça !

— L'accent de la vérité... Voyons, si je ne peux pas m'appuyer sur votre bras, à quelle béquille aurai-je bien recours ? La religion ?... Oui, il faut une religion pour le peuple et pour les femmes. Par malheur, ni le peuple ni les femmes n'y croient plus guère. Et puis, comme vous n'y croyez pas du tout, je vois bien ce que vous gagneriez si je trouvais là une sauvegarde pour ma vertu et votre honneur, mais je ne vois pas le moins du monde en quoi ça m'empêcherait d'être malheureuse... L'amour ? Ça suffit, à la rigueur, tant qu'on est deux : mais, quand il n'y en a plus qu'un dont le cœur chante, celui-là ne tarde guère à déchanter...

— Mais, risquai-je, tout le monde ne se trouve-t-il pas logé à la même enseigne : *Au hasard de demain* ? Et, en attendant ce demain, le plus simple n'est-il pas de suivre son penchant et d'épouser qui l'on aime ?... D'ailleurs, à défaut de dogmes rigoureux, n'y a-t-il pas une religion vague de l'amour ? toutes sortes d'aspirations... élevées qui en émanent et qui sont comme autant de croyances tutélaires...

— Et fragiles, interrompit Marguerite.

— Fragiles, soit ! comme l'amour lui-même et comme tout le reste. Mais il ne faut pas porter si loin dans l'avenir ses regards et ses préoccupations... Tâchons de voir ce qui est, sans trop nous inquiéter de ce qui sera. Or ce qui est, c'est... le goût singulier que j'ai pour votre aimable petite personne. Et je vous jure que je ne suis plus du tout ce que j'étais...

Voyez plutôt : me voici très sincèrement et très profondément ému, tant est grande ma peur de vous perdre avant de vous avoir conquise.

Je n'étais pas seulement chaleureux : j'étais convaincu. L'amour, au reste, ne va guère sans un certain besoin de croire. Et j'aurais tout de bon voulu, à cette heure, pouvoir prendre Marguerite par la main et m'agenouiller, près d'elle, devant un tabernacle, un autel, une statue, une image sainte, n'importe quoi enfin de respectable, pour échanger avec elle de solennelles promesses. Mais il n'y avait là, en ce rond-point du parc où nous étions parvenus, qu'un vieux sylvain de bronze, tout rouillé sur sa gaine de marbre verdi, en sentinelle au milieu du carrefour depuis la fin du siècle dernier, pour le moins, et qui riait dans sa barbe de cent ans. Ce n'était point une effigie à inspirer des serments d'amour, ni surtout la confiance aux serments prononcés devant elle. Fort désireux toutefois de saisir, au moins provisoirement, la main de Marguerite, je lui dis, en confirmant mes paroles par mon geste :

— Et, tenez, la main dans la main, nous figurant que cette divinité champêtre est une divinité sérieuse, pourquoi ne la prendrions-nous pas à témoin de notre désir, de notre intention d'être et de rester heureux sous son regard ?...

— Sous son regard ? demanda Marguerite rieuse et que je crus désarmée.

— Sous son regard, répondis-je d'une voix ferme et grave.

Après quoi, je repris, avec une inflexion très tendre :

— Oui, je voudrais vivre ici, avec vous, ma chère petite Marguerite, plutôt qu'à Paris... Hein ? Qu'en dites-vous ?

Elle devint pensive ; la flamme rose qui avait paru, un moment, illuminer son mignon visage, s'éteignit soudain; et, après avoir hésité quelque peu, elle me répliqua, en retirant sa main :

— Vous êtes vraiment très gentil dans ce rôle-là... Seulement, outre que votre bonhomme de bronze n'a pas l'air bien sérieux, malgré son âge et son métal, croyez-vous que nous pourrions rester ici, toujours, loin de la vie, du mouvement ?... Moi, j'en doute. Or, une fois ressaisis par l'engrenage...

Elle n'acheva pas. Et, me montrant, du regard et du geste, la pièce d'eau, qui était assez proche :

— Si nous allions enfin, dit-elle, voir un peu les canards?

Nous y allâmes. Mais ce fut bientôt fait de les admirer, de vanter, autant et plus que les reflets de leur merveilleux plumage, la bonhomie narquoise de leur regard, la gaucherie presque gracieuse de leur port de tête et la noble insouciance de leur dandinement.

— Allons! c'est convenu, — me dit Marguerite, en manière de conclusion, et comme s'il n'y avait eu rien d'autre à conclure entre nous, — vous nous enverrez ceux-ci, ceux que vous m'avez offerts ou désignés d'abord?

— Entendu ! fis-je sans vouloir me montrer décontenancé. Je vous les enverrai. Et ces simples canards seront promus à la dignité de messagers d'amour : ils auront pour mission de vous faire penser à moi et à mon idée fixe... Car je ne vous tiens pas quitte, et vous n'avez pas réussi à me décourager.

5 novembre.

J'aurais grand besoin de me recueillir, pour mettre un peu d'ordre dans mes impressions, dans mes souvenirs, avant de relater ici les plus récents épisodes d'un roman très probablement terminé. Mais j'ai hâte d'en finir avec un dénouement pénible, — encore bien que logique.

Je me suis rendu hier à la Grangerie, assez plein d'espoir, en dépit d'un temps plutôt triste, parce que je me rappelais certains détails plus encourageants que rebutants.

Il n'y avait, avec Marguerite, que son père, — le papa Morestier, — autant dire personne, tant on a de penchant et d'aisance à « remiser » le bonhomme. — De sorte que nous avons pu aller, elle et moi, seule à seul, et sur l'heure, voir des chrysanthèmes monstres dans la serre attenante au salon où j'avais été reçu. Nous avions déjà vu les orchidées ; et il pleuvait trop fort, à ce moment-là, pour aller voir les canards.

Tout de suite, sans ambages ni gêne, Marguerite me dit :

— J'ai encore beaucoup réfléchi, vous savez?

— Et — fis-je en tremblant, le front humecté, ma foi! d'une moiteur d'angoisse, — le résultat de vos réflexions?

Elle secoua la tête, en un signe négatif, mais n'articula pas le moindre son.

— Encore faut-il, dis-je avec un peu d'impatience rageuse, que vous précisiez les causes de votre refus.

— Eh bien! décidément, prononça-t-elle, dans une société comme la nôtre, étant donné ce que nous sommes, vous, moi et tout le monde, il ne faut épouser que des indifférents.

Elle proféra cette énormité d'un ton chagrin, mais convaincu. Et, comme je demeurais abasourdi :

— Oui, reprit-elle sans changer de ton, le mariage est évidemment un vieux rouage ne fonctionnant plus que par la force de l'habitude, dans cette société qui se détraque ou se renouvelle, comme vous voudrez, mais usé, limé de toutes parts. Personne n'a plus l'air d'y croire ou de compter sur sa durée... C'est un peu comme le gendarme et le juge d'instruction, qui fonctionnent encore, eux aussi, mais que l'on ne peut pas regarder fonctionner sans quelque étonnement. On ne voit plus les fils qui jadis les faisaient mouvoir. Ce sont des marionnettes transformées : elles sont à mécanique désormais ; elles n'ont plus d'âme. Et l'on se dit que, le jour où le mécanisme s'arrêtera, s'il n'y a pas là quelqu'un de tout prêt pour le remonter... Est-ce que vous n'êtes pas frappé de ça?

— Si, répondis-je. Mais enfin, la mécanique fonctionne encore... Elle fonctionnera même, très probablement, plus longtemps que nous. Et, comme nous ne pouvons rien sur les destinées du monde...

— Soit, interrompit-elle. Mais nous pouvons quelque chose sur nos propres destinées. C'est, du moins, mon avis... Eh bien! faute de rattacher le mariage à une idée de devoir, nette et sacrée, je trouve de plus en plus difficile de le prendre au sérieux, et je comprends qu'on en use avec lui sans autre contrainte que celle qui résulte des petites hypocrisies mondaines. Et alors, pour ce simulacre, j'aime mieux avoir affaire à un indifférent. Celui-là pourra reprendre ou continuer sa vie de polichinelle; je pourrai, moi, inaugurer un régime d'indépendance approprié à ma situation : le tout sans pleurs ni grincements de dents... Voilà pourquoi je vous ai dit et pourquoi je vous répète : « Bonsoir, voisin! »

Elle me fit une courte révérence en articulant les derniers mots de sa petite harangue. Et, quoique je visse fort bien qu'elle était émue, peinée même, je compris qu'il n'y avait

vraiment plus rien à tenter. — Je me bornai donc à lui dire, avec toute l'ironie et toute l'amertume dont j'étais capable :

— Pour vos vingt ans, mademoiselle, vous êtes raisonnable ! Compliments !

Mais le pire, ce dont j'enrageais au fond, c'est que je la trouvais, en effet, très raisonnable ! Tout ce qu'elle m'avait dit me semblait parfaitement sensé. — Qui eût cru, pensais-je, que, sous tant de désinvolture moderniste, pût se cacher tant de bon sens et de perspicacité? que, sous ces airs gamins et fous, s'abritât un esprit aiguisé d'observateur précoce? Avais-je donc à lui en vouloir de s'être servie de son intelligence pour comprendre ce qu'on étalait sous ses yeux? On leur apprend beaucoup de choses, aujourd'hui ; on leur en montre ou laisse voir davantage encore ; et l'on s'étonne qu'elles ne soient pas toujours, ces petites émancipées, ce qu'étaient quelquefois leurs aînées ! Cet étonnement est une des grandes sottises de la bourgeoisie française... Non, je n'avais pas le droit d'en vouloir à Marguerite.

Mais la perdre, c'était dur, tout de même !... Je savais, à la vérité, qu'il y avait des risques, et qu'elle avait juré... Mais les risques étaient lointains et le bonheur semblait proche. Et puis, que de femmes n'ont rien juré, ou même ont juré le contraire, et qui...

C'était bien vraiment le bonheur à mes yeux, cet amour jeune, qui avait le cœur neuf et la bouche rose! Et que j'avais soif de ces jolis baisers sans morsures et sans vice ! On ne doit plus avoir envie des autres quand on a goûté de ceux-là... Pourtant, que d'hommes retournent aux autres !

Allons ! c'est Marguerite qui a raison : il faudrait au moins l'illusion d'une croyance et le réconfort d'un serment pour pallier les risques de l'aventure. Le serment, je pourrais le faire comme elle, en toute bonne foi, car je l'aime, avec une ardeur et une sincérité que l'on ne saurait suspecter désormais : j'en ai pleuré ! Et je n'ai ni l'âme, ni l'étoffe, après tout, d'un bien terrible débauché, — je crois l'avoir assez naïvement montré, à travers le récit de mes modestes déportements. — Mais devant quel autel m'agenouiller sans hypocrisie et pour autre chose qu'une traditionnelle et vaine solennité ?... N, i, ni, c'est fini.

10 novembre.

Eh bien! non, ce n'était pas fini. Le hasard, ou le dieu inconnu qu'on appelle ainsi, nous préparait un dénouement beaucoup moins noir que celui que j'avais cru définitif. — Ce dénouement serait tel, d'ailleurs, que tout le monde aurait pu le prévoir sans malice, s'il ne s'y mêlait une singulière tristesse, qui est peut-être un signe des temps, mais qui, en tout cas, enveloppe notre joie comme d'un léger voile de crêpe...

Les chevaux et les hommes étant essentiellement des bêtes d'habitude, *Donzelle* et moi, nous avons repris, l'une portant l'autre, la route de la Grangerie, trois jours à peine après la déconvenue dont le souvenir aurait dû logiquement me la barrer pour longtemps. — Nous avons eu, du reste, la pudeur de faire un petit détour et d'aller traverser le village d'Aulnay-sur-Tille, dont dépend la propriété des Morestier, au lieu de suivre le plus court chemin. Si bien que nous ne sommes arrivés dans ces parages-là que vers midi.

En passant devant l'église, qui a été reconstruite tout entière par les soins et grâce à la munificence des Morestier, — une jolie église blanche, avec des ogives sans nombre et des vitraux partout prodigués, — j'ai entendu des voix de chantres et des sons d'orgue. Sans savoir pourquoi, je me suis arrêté. Puis, j'ai appelé quelqu'un pour tenir ma jument. Et je suis entré.

C'était une sorte de répétition pour un prochain office : le curé et les chantres dans la tribune, attaquant, de concert avec l'orgue, un *magnificat* rebelle ; dans la nef, personne... Mais, dans le bas-côté, où je venais de pénétrer par la petite porte, il y avait une silhouette de femme, de jeune fille, une silhouette presque tragique, affaissée plutôt qu'agenouillée sur un prie-Dieu rustique. Et cette silhouette, c'était celle de Marguerite Morestier, reconnaissable surtout, dans la pénombre, à la lourde et lumineuse auréole de cheveux blonds qui la surmontait.

Par deux fois je passai près d'elle sans l'arracher à son recueillement. Enfin, comme l'orgue, pendant une accalmie du plain-chant, faisait résonner seul sa grande voix trou-

blante, la tête blonde se dressa au-dessus des deux jolies mains frêles et nues où elle était restée si longtemps enfouie. Et mon regard rencontra un regard mouillé de vraies et grosses larmes que l'ébranlement physique des nerfs par la musique ne pouvait suffire à justifier... Alors, pris subitement d'un grand émoi, à la pensée délicieuse et navrante que j'étais la cause ou l'occasion de ces pleurs versés par une jeune fille que j'aimais moi-même d'un amour douloureux jusqu'aux larmes, je sentis que mon chagrin, encore une fois, allait prendre une forme peu virile. Pour un rien, j'aurais fléchi les genoux, je me serais laissé tomber, à côté d'elle, sur un prie-Dieu. Il me semblait que ses yeux noyés de larmes m'y conviaient... Néanmoins, je ne fis pas un mouvement vers elle : je me sentais dominé par une émotion poétique plutôt que vaincu par une force sacrée. Je ne voulais rien faire qui ne fût loyal et réfléchi. Je me contentai donc de m'incliner en silence, comme pour attendre un ordre ou un encouragement.

La jeune fille, alors, me montra du regard la place vide auprès d'elle; et, avec un geste d'interrogation discrète, dont la grâce était vraiment inexprimable, elle eut tout à fait l'air de me dire : « Mais pourquoi donc ne pas vous agenouiller aussi? » — Du coup, je me sentis vaincu : je fus tout de suite à genoux, ma main dans la main de Marguerite!...

Et voilà comment nous nous sommes fiancés. J'entends bien que c'est la grâce de Margot qui m'a touché, et non la grâce tout court. Et elle s'en doute un peu... beaucoup. Mais elle-même est-elle sûre d'avoir une foi sans mélange ou sans tare? Et, dès lors, pourquoi notre ménage échapperait-il à l'inexorable loi mondaine? C'est ce doute qui, planant sur notre bonheur, l'assombrit... Enfin, nous verrons bien! — comme je disais au commencement.

LA FEUILLÉE.

LE

SYMBOLISME DES COULEURS

Le symbolisme, au sens le plus large du mot, est l'art de représenter une chose par une autre. Quand le peintre nous montre une femme serrant dans ses bras, avec une tendresse égale, deux petits enfants et nous dit que c'est la Charité, l'image que nous avons devant les yeux ne doit plus être prise au sens propre, elle n'est là que pour représenter d'autres images trop légères pour être fixées sur la toile, trop idéales pour prendre une forme concrète et matérielle; il emploie un symbole. De même le musicien qui représente la chute de Phaéton dans l'espace par un écroulement de sons précipités du plus haut de la gamme jusqu'en ses profondeurs. De même le poète qui, dans la chouette clouée sur une porte, pauvre bête punie par les hommes du bien qu'elle leur fait, nous fait voir, rapprochement hardi, le Juste crucifié. Le symbolisme ainsi entendu n'est plus le mot d'ordre d'une école particulière; c'est un procédé dont l'art s'est de tout temps servi, d'abord par besoin quand les moyens d'expression lui faisaient défaut, puis par jeu et par plaisir pour augmenter sa puissance d'expression.

Par quelles mystérieuses associations l'artiste est-il conduit à transposer pour ainsi dire ses sensations, à penser les sons en images visuelles, les couleurs en images sonores?

Comment retrouvons-nous l'idée qu'il veut nous suggérer dans les équivalents qu'il nous en donne? Comment l'image qui nous est présentée se transfigure-t-elle à nos yeux, devient-elle transparente pour nous laisser distinguer derrière elle d'autres images, derrière ces images encore de pures idées? Questions vraiment irritantes, car nous n'aimons pas à sentir que notre propre pensée nous échappe : nous nous prêterions plus volontiers à ce jeu, si nous y voyions un peu plus clair. Les artistes eux-mêmes, qui d'ordinaire ne s'inquiètent pas de prendre conscience des procédés intimes de leur imagination, trouveraient profit à cette recherche. Ils n'ont fait jusqu'ici que du symbolisme d'instinct. Peut-être la psychologie enrichirait-elle leur répertoire de métaphores en leur fournissant des tables d'équivalents plus complètes que celles dont ils disposent, et des méthodes plus sûres pour les faire entrer dans les diverses combinaisons possibles.

Mais une telle étude nous mènerait loin. Mieux vaut restreindre notre enquête pour la rendre plus précise. Je ne veux étudier ici les jeux de l'imagination symbolique que dans le cas le plus élémentaire qu'il nous soit possible d'imaginer. Que peut-on représenter avec la couleur, j'entends la couleur indépendamment de toute forme et de tout dessin, la couleur réduite à sa plus simple expression, la pure sensation colorée? Au premier abord la question semble de mince importance. Quand on verra quel parti le peintre et l'écrivain peuvent tirer de ce symbolisme élémentaire, on craindra plutôt que le sujet ne soit trop vaste pour être traité à fond dans ces quelques pages.

I

Parlons d'abord du symbolisme de la couleur comme moyen d'exprimer des sensations diverses; nous passerons ensuite à l'expression des sentiments.

La couleur, telle que l'emploient les peintres, n'a pas nécessairement un sens symbolique; cela doit être convenu d'abord pour éviter toute exagération de doctrine. On peut

même dire qu'elle ne prend une telle valeur que par exception. D'ordinaire le peintre se propose uniquement de nous mettre devant les yeux l'image d'objets visibles, reproduits dans leur vérité ou dans leur vraisemblance; il leur donne une couleur parce que dans la nature ils sont colorés, ne s'inquiétant que de nous rendre leur nuance exacte. S'il est spécialement coloriste, c'est-à-dire doué d'un sentiment délicat de l'harmonie des tons, il s'efforcera de les assortir de la manière la plus agréable, quand il devrait sacrifier aux exigences de l'œil et modifier d'une manière systématique la teinte naturelle des objets. De là des parti-pris de coloration, à la signification desquels on pourrait se méprendre. Pourquoi jeter sur les épaules de ce personnage un manteau d'un rouge si flamboyant? Pourquoi cette ombre étrangement verdâtre sur sa figure? Au centre de ce tableau de bataille, voici un cavalier qui vient droit vers le spectateur, monté sur un cheval jaune. Ce jaune n'est pas naturel, on serait tenté de soupçonner qu'il y a de la symbolique là dedans. Il n'y a pourtant là que des artifices de composition chromatique. Il fallait rétablir un accord, sauver une dissonance, rapprocher ou séparer deux tons. Si subtiles que soient les raisons qui ont déterminé le choix du peintre, le symbole n'y est pour rien. La couleur ainsi employée n'est pas procédé d'expression: elle est là comme couleur, pour son compte, au sens le plus direct. Ceci est du rouge, cela du vert, cela du jaune, rien de plus.

Mais il n'en est pas toujours de même. Supposons maintenant que nous ayons affaire à un peintre qui n'aurait pas seulement l'œil juste et la main exercée, mais l'imagination impressionnable, le pouvoir de se représenter vivement les choses, le sentiment de la nature; ou, pour résumer d'un seul mot toutes ces qualités, à un peintre qui serait quelque peu poète. Cela peut être suspect, mais n'est pas défendu. Quand un peintre ainsi doué s'installera devant son chevalet, sa palette en main, il ne se contentera pas de combiner à la dose voulue ses pâtes colorées pour les étaler soigneusement sur la toile. Non, il voudrait mettre autre chose dans son tableau : le toucher soyeux de cette étoffe, le velouté de ce fruit et jusqu'à sa saveur fondante, la fraîcheur de cette ondée

qui vient de mouiller le feuillage, la chaleur torride de ce soleil qui calcine la route blanche, les senteurs saumâtres de l'océan et le bruit de ses vagues déferlant sur la plage. Toutes ces sensations rentrent dans l'impression que nous recevons de la nature; elles en font le charme; un poète descriptif ne manquerait pas de nous les rendre. Mais comment les peintres peuvent-ils y réussir?

Quelques-uns y renoncent; ils s'efforcent d'oublier. Mis en présence d'un objet qui frappe à la fois tous leurs sens, ils s'appliquent à le dépouiller, par une sorte d'abstraction, de leurs diverses qualités sensibles, pour n'en recevoir qu'une impression visuelle. Que sont pour l'œil ces objets, que notre imagination s'obstine à nous présenter avec un si riche accompagnement de sensations diverses? De simples taches colorées. Ne peignons donc que la tache! Si ces images que nous ne pouvons dessiner ni peindre nous obsèdent trop, nous leur chercherons ailleurs un dérivatif: ainsi Fromentin prenant la plume pour se rendre à lui-même les impressions qu'il avait gardées de la nature, la sérénité d'une nuit d'Orient, la fraîcheur de la pure lumière dans laquelle son œil se baignait comme dans une eau profonde, ou ces sensations intimes et troublantes du passage des saisons dont il nous a laissé dans *Dominique* la notation exquise. Il allait de la sorte d'un art à l'autre, prenant garde seulement, comme il disait, de ne jamais se tromper d'outil.

Cela est très bien. Mais voici qui vaut mieux encore. Au lieu de faire abstraction de ces sensations accessoires qui se mêlent à la contemplation de la nature ou de leur chercher une expression dans un art étranger, le peintre s'efforcera de les exprimer de quelque manière par la seule vertu de la couleur.

C'est ici que commence le symbolisme. Entre la couleur des objets que le peintre peut reproduire littéralement, et leurs diverses qualités sensibles, qu'il veut représenter il faut que nous trouvions une correspondance; et cette correspondance doit être naturelle, pour nous expliquer comment l'artiste peut nous faire spontanément passer de l'une à l'autre, ou en d'autres termes nous suggérer l'une par l'autre. Quels sont donc les divers rapports qui nous permettent d'établir entre deux sensations données une correspondance naturelle? On

peut tous les ramener à deux : un rapport d'*association*, un rapport d'*analogie*. Association, analogie, ces deux mots sont la double clef de tout symbole.

Grâce à l'association des idées il s'établit, entre les sensations qui se sont souvent rencontrées dans la conscience, une affinité telle que si l'une vient à nous être réellement rendue, l'image des autres ne manquera pas de se présenter plus ou moins nettement à notre esprit. C'est ainsi que la couleur d'une fleur me fait songer à son parfum ; même, si je retrouve dans une autre fleur, dans un objet quelconque une coloration identique, je serai tenté de lui attribuer un parfum analogue. Mais ce n'est pas encore assez dire. Quand deux sensations ont été fortement associées dans notre imagination, non seulement l'une nous fait penser à l'autre, mais nous avons une tendance à les fondre l'une dans l'autre ; leur association devient vraiment une combinaison. Ce phénomène est manifeste dans la rencontre des sensations colorées avec les sensations de l'odorat. Quand, par exemple, j'approche un bouquet de violettes de mes narines, les deux sensations que j'éprouve à la fois se marient si bien que je ne songe pas à les distinguer : je les retrouve l'une dans l'autre, la couleur dans le parfum, le parfum dans la couleur, j'ai comme la sensation résultante d'une parfum bleu foncé. De même je serai disposé à trouver que les fleurs de la série blanche, narcisse, tubéreuse, lis, oranger, ont quelque chose de blanc dans leur odeur, et à sentir comme du jaune dans le parfum des fleurs de la série jaune, genêt, jonquille, cytise, ajonc, mimosa. En continuant ces rapprochements de la couleur avec des impressions quelconques, nous verrions et nous expliquerions comment elle peut en prendre par association la qualité sensible. N'y a-t-il pas des couleurs savoureuses et des couleurs nauséabondes, par inconscient rappel des substances qui stimulent l'appétit ou provoquent le dégoût? Certains tons verts semblent acides : certain rouge groseille agacera les dents. Pourquoi les peintres parlent-ils de couleurs chaudes et de couleurs froides, sinon parce que les unes nous font penser aux objets chauds dans lesquels nous les avons remarquées, braise ardente, flamme, soleil, tandis que les autres évoqueront plutôt des images d'ombre, de feuil-

lage, de fontaines, de glaciers, de neige et de figures transies? Sans doute, il ne faut pas regarder de trop près à ces impressions. Toutes les phrases par lesquelles nous essaierions de les rendre seraient trop lourdes pour en exprimer la nature, tant elle est incertaine et légère. Cette couleur est-elle vraiment chaude? C'est trop dire; je pense seulement que, si elle avait une température, ce serait plutôt celle-là. La fusion des sensations se produit surtout dans les moments de rêverie, de contemplation oisive, où notre moi, fluide et flottant, se perd dans ses propres impressions. Guy de Maupassant nous décrit quelque part l'impression de la côte italienne entrevue dans une brume lumineuse, et d'un souffle de vent qui lui apportait des harmonies lointaines mêlées à un vague parfum de fleurs d'oranger. Est-ce le parfum qui était harmonieux, est-ce l'harmonie qui était embaumée, il n'aurait su le dire, tant les sons et les senteurs se fondaient dans cette brume. Il en est de même des impressions dont je parlais tout à l'heure; nos sensations ne se confondent ainsi que dans la brume de la conscience, et c'est ce qui fait leur charme poétique particulier.

On voit déjà quel parti le peintre peut tirer de ces correspondances pour exprimer, au moyen de la seule couleur, les diverses qualités sensibles des objets, ou même les impressions profondes que nous recevons de la nature. Il ne se contentera pas de reproduire sur la toile la nuance exacte de l'objet qu'il a devant lui, s'en remettant à notre imagination du soin de nous représenter le reste. Non, il insistera sur les teintes qui sont spécialement caractéristiques de la sensation à rendre; il les mettra en évidence, il en exagérera l'intensité pour nous pénétrer davantage de leur expression. Il verdira encore le fruit vert, jusqu'à nous amener au goût quelque chose de sa saveur acide. S'agit-il de représenter la gelée blanche, il cherchera sur sa palette les tons les plus froids qu'il y puisse trouver, bleuira toutes ses ombres jusqu'à les rendre glaciales.

Pour prendre des exemples extrêmes, on conçoit quel contre-sens on commettrait si l'on peignait dans la même gamme de couleurs le Matin s'avançant de son pied léger sur la prairie, ou la Peste enfonçant une porte que l'ange exterminateur lui montre du doigt. Supposons que, par gageure, un peintre

essaie de nous rendre *les sensations* d'un jeune Flamand fumant sa première pipe. Il le représentera, cela va sans dire, tout pâle, accoudé à une table, soutenant sa tête de sa main. Mais ce ne sera pas assez encore. Il faudra que, par un artifice de composition, il étende sur la toile entière les teintes livides que nous aurons remarquées sur le visage de son fumeur; nous les retrouverons jusque sur les murailles de la salle, un peu gauchies pour accentuer l'impression de vertige; après quelques minutes de contemplation devant un tel tableau, nous nous sentirons comme pénétrés d'une odeur de tabagie, et pour peu que nous soyons impressionnables, la tête manquera de nous tourner. (Voir *la première Pipe*, du musée de Lille). D'une manière générale, étant donnée une impression à produire, on devra chercher dans l'objet les tons qui sont le plus capables de la suggérer par association, accentuer ces tons de parti pris: à tout le moins devra-t-on se garder des nuances contraires, qui risqueraient d'égarer l'imagination du spectateur, ou de neutraliser, par des associations contraires, l'impression du sujet.

Faut-il que le spectateur, pour interpréter ces correspondances, en ait conscience et en puisse vérifier la justesse? Nullement. Elles frappent directement son imagination sans passer par son entendement. L'association des idées agit sur lui sans qu'il s'en doute, et l'action est même d'autant plus forte qu'il en a moins conscience.

Bien plus, il n'est pas indispensable que l'artiste lui-même, pour manier ces symboles, en connaisse la théorie. A son insu même, les lois de l'association le guideront dans l'invention symbolique, comme elles guident le spectateur dans l'interprétation. Elles agiront sur sa main, pour la mener vers les nuances qui correspondent le mieux à telle qualité sensible; elles agiront sur son œil, pour lui faire voir de préférence ces nuances dans l'objet. Quand nous sommes émus, en effet, notre vue a une sorte de sensibilité élective, qui la rend particulièrement impressionnable à certaines couleurs. Selon qu'un objet nous donnera telle ou telle émotion, nous ne le regarderons pas du même œil et nous ne le verrons pas tout à fait du même ton. Demandez au peintre pourquoi, voulant représenter cette matinée d'hiver, il a fait ses ombres si bleues. Il vous répondra qu'il

les a faites telles qu'il les a vues : oui, telles qu'il les a vues par cette matinée glaciale, et sous l'impression de froid qu'elles lui donnaient. Non seulement les peintres ne sauraient dire le plus souvent pourquoi ils ont traduit de telle manière une impression donnée, mais je suis persuadé que bien rarement ils se proposaient de traduire une impression quelconque : ils peignaient sous cette impression, voilà tout, et c'est l'instinct qui a fait le reste.

Voici maintenant de nouvelles correspondances qui peuvent s'établir entre les sensations, et qui vont nous faire entrer un peu plus avant dans le symbolisme. Ce sont les rapports d'analogie.

> Les parfums, les couleurs et les sons se répondent,
> Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
> Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
> Et d'autres corrompus, riches et triomphants,
> Ayant l'expansion des choses infinies,
> Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens
> Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Voilà la première formule, donnée par Baudelaire, de ces mystérieuses correspondances des sensations, dont l'art moderne a tiré des effets si troublants et parfois si poétiques.

Entre deux sensations données, d'ordre tout à fait différent, nous pouvons découvrir parfois une certaine ressemblance, qui nous fera trouver leur rapprochement plus naturel. Soit par exemple le goût d'un abricot, et sa couleur. Je trouve que les deux sensations s'accordent si bien, qu'elles forment un couple naturel. Même jugement pour la grenade : je dirai qu'elle a bien le goût de sa couleur. D'où vient cette sorte d'équivalence que j'établis entre les deux sensations? Est-ce seulement de leur association, parce que je suis accoutumé à toujours les percevoir ensemble? Je ne le pense pas, car je n'en dirais pas autant de la saveur et de la coloration du coing, du melon, de la viande, du sucre, qui pourtant sont aussi fortement associées. — Le parfum d'une fleur d'églantier et sa couleur me semblent former une parfaite harmonie. Par contre, je suis surpris que la mauve n'ait pas une fine senteur; que le muguet n'ait pas un parfum plus agreste, plus

discret; que le réséda soit si embaumé, et que l'aubépine en fleurs sente le hanneton. Les couleurs et les parfums peuvent donc se répondre plus ou moins, parfois très bien, parfois très mal, quel que soit d'ailleurs leur rapport d'association. Reste à trouver la raison de ces analogies Si différentes que soient les deux sensations que je compare, elles se ressemblent pourtant en ce qu'elles me donnent une impression identique, agréable ou désagréable, vive ou légère : ou bien en ce qu'elles sont toutes deux expressives d'un même sentiment. Dans tous les cas on pourra trouver en elles un élément commun qui, perçu d'une manière plus ou moins consciente, me fera sentir entre elles une affinité; c'est ainsi que je sens une affinité de timbre entre deux sons qu'accompagnent les mêmes harmoniques. Pour que deux sensations nous paraissent analogues, il suffit que nous puissions leur donner une épithète commune; mais l'analogie, bien entendu, sera d'autant plus saisissante que cette épithète pourra être moins banale.

Parfois l'analogie se complique et devient proportion. Ce que je compare dans ce cas, ce sont deux rapports. Je penserai, par exemple, que deux couleurs, le rouge et le vert, offrent entre elles le même contraste que deux autres couleurs, le jaune et le bleu ; que tel rapprochement de tons est aussi agréable qu'un accord musical, ou bien aussi désagréable qu'une dissonance. Cela me semble former des équations assez compliquées. Avec quelle aisance cependant les artistes savent se reconnaître dans ces analogies et nous les présenter de telle manière que nous-mêmes nous les saisissions du premier coup!

De la théorie passons aux applications. Le peintre s'inspirera de ces analogies de la sensation, dont il a plus ou moins conscience, pour établir une harmonie entre la tonalité générale de son coloris et le caractère des objets représentés. Soit un tableau de fleurs que nous devons sentir légères, fraîches et parfumées. Il ne suffira pas que les nuances de ces fleurs soient exactement reproduites, et disposées sur un fond qui les fasse valoir; il faudra qu'il y ait quelque chose de léger, de frais et de suave dans tous les tons employés; en tout cas une toile où cette harmonie se rencontrera nous donnera une impression plus satisfaisante que celle où le peintre n'en aurait

pas tenu compte. On se rappelle ces vieux tableaux où un bouquet bien clair se détachait sur un fond bien sombre. Ce vigoureux repoussoir faisait certainement ressortir on ne peut mieux le sujet principal ; mais il alourdissait toute la composition. Faut-il tant d'appareil pour nous présenter quelques fleurs des champs? Un fond plus clair, plus riant d'aspect, quelques touches légères jetées comme en se jouant par la main de l'artiste doivent suffire, et seront bien mieux dans le sentiment du sujet. — Pour nous rendre l'éblouissement du soleil de Provence, un paysagiste fera vibrer sa couleur, la martèlera ton sur ton, en dissociera les éléments colorés de manière que notre rétine en soit affectée plus vivement. Arrivera-t-il ainsi à reproduire sur sa toile l'éclat de la lumière solaire? Non, sans doute, mais il nous en donnera un équivalent dans l'excessive vivacité du coloris. — Toutes les qualités que nous pouvons attribuer même par métaphore à une couleur, transparence, opacité, mollesse, dureté, légèreté, lourdeur, etc., pourront servir à exprimer dans les objets représentés une qualité correspondante. Et c'est en effet par de véritables métaphores que le peintre s'exprime, quand il représente par des tons frais à l'œil un objet qui doit paraître frais au toucher, par des touches légèrement posées sur la toile la légèreté d'une vapeur flottant dans l'air.

Nous avons un exemple curieux et particulièrement significatif de l'emploi de ces équivalences dans les arts du dessin proprement dit. Le dessinateur n'emploie qu'une gamme de tons très restreinte, qui va du blanc de son papier au noir de son crayon. A vrai dire il ne dispose même, pour faire impression sur notre œil, que d'un agent sensible, la lumière plus ou moins amortie. La couleur au sens propre du mot lui semble interdite. Aussi a-t-elle pour lui un attrait irrésistible. Il n'est pas de peintre qui en parle avec autant d'enthousiasme. Que peut-il donc faire pour nous en rendre l'impression? Il maniera son blanc et son noir comme il manierait des couleurs, les rabattant pour les assourdir, les dissociant pour les faire vibrer, ici les opposant par larges contrastes, là les fondant en nuances intermédiaires. Il s'en servira pour nous faire sentir, non seulement que tel objet est dans l'ombre ou la lumière, en retrait ou en relief, mais qu'il est gris, blanc ou

noir, uni ou tacheté, clair ou foncé, ce qui est déjà une sorte de coloration. Reste à nous donner l'impression que l'objet est bleu ou rose, rouge ou vert, violet ou orangé. Il va sans dire que par aucun artifice le dessin ne saurait nous suggérer de telles représentations, si nous n'avions déjà une certaine connaissance de l'objet, et si notre imagination n'était toute prête, sur la moindre sollicitation, à lui rendre ses couleurs. Encore faut-il nous inviter à faire cet effort, en nous parlant couleur au moins à demi-mot. Mais comment, avec de simples valeurs, peut-on représenter la coloration des objets? Par des analogies. Aux couleurs vives de la nature on fera correspondre sur le papier des clairs bien tranchés, aux nuances dégradées des gris délicats, aux tons saturés des noirs profonds. Mais si l'on a affaire à deux couleurs de valeur identique, bien que de ton différent, comme à un bleu et à un rose aussi pâles l'un que l'autre? Il faudra que l'on s'ingénie. Cette différence de ton, on la représentera, par des hachures plus ou moins serrées, par des noirs autrement granulés, que sais-je enfin, par une différence quelconque, pour que l'œil soit averti qu'il ne doit pas voir ces deux surfaces de la même couleur.

Il n'est pas jusqu'à la direction des tailles en gravure qui ne puisse être expressive de la couleur. On ne conçoit pas à première vue comment il peut s'établir une analogie quelconque entre des traits parallèles tracés dans tel ou tel sens et du vert ou de l'orangé. Pourtant les traits horizontaux, qui s'accordent mieux que les autres avec le mouvement habituel des yeux, ont quelque chose de plus doux qui les rend propres à exprimer les teintes neutres de la nature, le ton des objets lointains, les nuances doucement dégradées de la mer ou du ciel. Des traits verticaux au contraire, ayant quelque chose de plus contrariant pour le regard, d'anormal et de voyant, exprimeront plutôt des couleurs vives et tranchées. Pourquoi, dans les gravures de blason, le rouge est-il précisément symbolisé par des raies verticales et le bleu par des raies horizontales? A défaut de la simple analogie, le graveur nous donnera au moins des proportions. D'instinct il exprimera les différences de couleur par des différences de direction. Quand il n'aurait eu aucune raison déterminante pour adopter tel parti plutôt que tel autre dans le rendu d'une cou-

leur, le seul fait de s'être arrêté à ce parti le déterminera à adopter pour la couleur contrastante un parti inverse. Voilà de bien subtils symboles, que pourtant nous n'avons pas de peine à interpréter. Là où le dessinateur a mis du gris ou du noir, le graveur des hachures ou un griffonnage quelconque, nous voyons immédiatement l'expression d'une couleur ; un peu plus et nous verrions la couleur même.

II

Dans cette revue des sensations diverses qui peuvent nous être suggérées par le symbolisme de la couleur, je n'ai pas dit encore un mot des sensations sonores. C'est qu'il y a là un cas très particulier qui mérite d'être étudié à part.

Entre les sensations visuelles et les sensations sonores on trouve de remarquables correspondances. A chaque instant les critiques d'art les rapprocheront dans leurs comparaisons. Pour nous décrire un tableau, ils emprunteront les termes du vocabulaire sonore ou musical : ils nous parleront de rouges ronflants, de verts criards, de bleus qui chantent, d'une note jaune qui fait tapage, d'harmonies et de dissonances chromatiques. Par compensation, pour nous décrire une symphonie, ils nous parleront peinture ; ils nous donneront des phrases comme celles-ci, que je cite entre mille parce que je les trouve dans un excellent cours d'orchestration : « En passant par des sonorités diverses, la ligne mélodique se colore de teintes diverses, comme le rayon de soleil qui traverse obliquement un vitrail... Les trois couleurs sonores des instruments à vent de la région aiguë se superposent harmonieusement dans le sextuor : tout en haut l'azur lumineux des flûtes, au milieu le rouge vif des hautbois, en bas les teintes brunâtres et chaudes de la clarinette, l'élément cohésif de l'ensemble polychrome. » N'avons-nous là qu'un rapprochement arbitraire de mots ; ou bien serait-ce un cas morbide d'audition colorée ? Ni l'un ni l'autre. Ce sont des métaphores naturelles qui sont venues d'elles-mêmes sous la plume de l'écrivain, que nous compre-

nons sans trop de peine, et qui, par conséquent, reposent sur une réelle correspondance de sensations.

Ici encore l'association des idées doit jouer son rôle : les sensations visuelles et auditives vont si souvent ensemble dans la perception, qu'il n'est pas étonnant qu'elles aient une tendance à déteindre en quelque sorte l'une sur l'autre et à se fondre en une impression résultante où nous ne songeons plus à distinguer l'apport effectif de chaque sens. Les sons de la trompette prendront quelque chose de l'éclat et de la couleur du cuivre. Un carillon joyeux tintant dans le ciel clair nous donnera une impression de bleu transparent, comme si les sons eux-mêmes se coloraient de l'azur dans lequel ils passent,

Mais la correspondance normale entre les sons et les couleurs est le plus souvent d'analogie : analogie manifeste, quand par exemple nous comparons l'éclat d'un son à la splendeur de la lumière; analogie plus lointaine mais encore sensible, quand nous comparons le timbre caractéristique d'un instrument à une couleur donnée, par exemple le son de la flûte à la couleur bleue.

Telles étant les correspondances des sensations colorées et des sensations sonores, l'idée de peindre les sons, c'est-à-dire de leur chercher une expression dans l'emploi symbolique de la couleur, si paradoxale qu'elle semble, n'a rien de déraisonnable en soi.

Que le peintre se contente d'étaler sur sa toile du bleu, du vert ou du rouge, sans autre indication, il est clair que rien ne nous invitera à prendre ces couleurs au sens symbolique, et à y chercher l'expression d'un timbre sonore. En effet, de ce que certains sons nous font penser immédiatement à des couleurs, il ne faudrait pas conclure qu'inversement la vue de ces couleurs doit évoquer dans notre esprit l'image des sons correspondants. Les symbolistes l'ont trop souvent oublié, toute association d'idées n'est pas réversible. L'audition d'un son évoquera presque toujours en nous des images colorées, parce que notre imagination visuelle est infiniment plus active, plus impressionnable que notre imagination auditive; nous ne pouvons rester un instant sans nous représenter quelque chose. Il est d'ailleurs bien rare que nous écoutions un bruit sans tenir nos yeux fixés sur quelque objet ; de là

des associations variées, bizarres, irrésistibles. Mais les perceptions visuelles, étant d'ordinaire isolées, se suffiront parfaitement à elles-mêmes, et n'évoqueront pas facilement dans notre esprit d'images sonores. En face d'une toile peinte, mon imagination auditive, abandonnée à elle-même, resterait passive ; le jaune de cuivre le plus éclatant ne me fera pas penser au son du trombone; je regarderais une heure le brun le plus chaud sans m'aviser d'y voir un son de clarinette.

Il faudra donc que l'artiste donne avant tout l'éveil à mon imagination auditive par la nature même des scènes qu'il me mettra devant les yeux : la mer démontée, une bataille, un pâtre jouant de la flûte, des musiciens accordant leurs instruments, des enfants de chœur la bouche ouverte, une jeune fille qui chante à l'orgue et emplit visiblement de sa voix le vide immense de la nef. Mieux encore, on nous présentera un personnage qui semble prêter l'oreille à quelque bruit, pour que nous écoutions avec lui : ainsi, dans le tableau de Millet, ces deux paysans en prière qui courbent la tête aux sons lointains de l'Angelus. Un tel appel à l'imagination du spectateur ne peut manquer d'être entendu. Je serai tout prêt à me représenter des sons, et le peintre n'aura plus qu'à colorer cette rêverie; de simples analogies suffiront pour donner à nos représentations sonores le ton voulu; les plus légères indications, sans presque se faire sentir, produiront leur effet. Pour exprimer le bruit, des touches brutales, heurtées, des tons extrêmes violemment rapprochés, un tumulte de couleurs, comme dans les *Convulsionnaires*, de Delacroix; par opposition, pour rendre le silence ou les vagues rumeurs de la nature assoupie, des tons neutres, fondus, étalés en nappes paisibles comme dans la *Nuit* de Demont, le *Clair de lune* d'Achille Cesbron ou les crépuscules de Pointelin ; ici, des couleurs claires, joyeuses, opposées par francs intervalles; là des nuances dégradées, atténuées; le dièze et le bémol de la couleur, et entre les deux tons extrêmes toutes les modulations intermédiaires : on voit de quel répertoire d'équivalents dispose le peintre pour caractériser une impression sonore ou une sensation musicale. Est-ce là un simple jeu auquel il peut se divertir? Dans certains cas, l'étroite observance de ces harmonies s'impose : je parle des cas où le son et la

musique mêmes, représentés par quelque figure allégorique, sont le sujet principal du tableau. Si l'on veut représenter les voix du tocsin s'élançant de leur tour et jetant dans l'air leurs appels lugubres ou sauvages, il faudra évidemment les peindre en tons plus orageux qu'un carillon flamand :

> Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle
> Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole
> Apparaître soudain par le trou vif et clair
> Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.

et l'artiste qui voudrait le figurer tel que l'imagine le poète, secouant sur les toits « son tablier plein de notes magiques », ne manquerait pas de rendre par des éclats de couleurs ses joyeux tintements. Il va de soi que le peintre devra éclaircir sa palette pour nous rendre les rêveries musicales d'un Mozart, l'assombrir pour représenter celles d'un Beethoven, et qu'il montrerait bien peu d'intelligence symbolique, ayant à représenter la Muse de Berlioz, s'il la faisait aussi incolore que celle de Chérubini.

Le peintre aura beau s'ingénier cependant ; si loin qu'il pousse le symbolisme, et nous venons, je crois, de le pousser à l'extrême, ses ressources expressives seront encore bien limitées. Nous lui reconnaissons le pouvoir de nous rendre, par des équivalents colorés, l'impression que font sur nous les bruits, les murmures, les voix et les chants. Mais pourra-t-il vraiment nous les décrire en eux-mêmes, nous en donner une idée précise? Deux choses manqueront toujours aux images par lesquelles il voudrait les représenter, la clarté et le mouvement. La clarté, car il doit se contenter d'indications très sommaires. Le mouvement, car la couleur peinte est quelque chose d'inerte, de figé, et ne saurait donc exprimer le caractère essentiel des sons, qui est leur incessante variation.

Ce que le peintre ne peut faire avec son pinceau, l'écrivain le fera avec sa plume : c'est lui qui, vraiment, pourra nous traduire les sons en équivalents colorés. Quand un critique nous décrit une symphonie en termes empruntés à la peinture, sans doute il s'exprime par symboles; mais ces symboles sont transparents et nous n'avons pas de peine à les interpréter, parce qu'il nous en donne en même temps le commentaire.

On remarquera en effet que dans toute phrase métaphorique, à côté des mots pris au sens figuré, il s'en trouve toujours quelques-uns présentés au sens direct, qui précisent l'idée. Dès lors l'écrivain pourra se permettre toutes les audaces symboliques, nous verrons clair dans ses métaphores. J'ajoute que les images visuelles jetées par l'écrivain au courant de la phrase ont précisément le caractère léger, fuyant, mobile de l'image sonore qu'il s'agit d'évoquer. « Le royal carillon du Palais jette sans relâche de tous côtés des trilles resplendissants, sur lesquels tombent à temps égaux les lourdes coupetées du beffroi de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalle vous voyez passer des sons de toute forme qui viennent de la triple volée de Saint-Germain-des-Prés; puis encore, de temps en temps, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la strette de l'*Ave Maria*, qui éclate et pétille comme une aigrette d'étoiles ». En lisant cette symphonie des cloches de Pâques, que Victor Hugo nous donne dans *Notre-Dame de Paris*, nous voyons bien passer devant nos yeux des images colorées, qui métaphoriquement expriment des images sonores. Mais essayez de transporter ces images colorées sur la toile, d'en faire un tableau; nous ne pourrons plus y voir qu'un simple feu d'artifices. La métaphore, pour être trop appuyée, sera devenue inintelligible.

III

Reste à nous expliquer comment les couleurs peuvent prendre une expression sentimentale. C'est là que nous allons trouver les correspondances les plus délicates, qu'il nous eût été difficile d'aborder sans une sorte d'exercice préalable en matière plus concrète. Il est rare que les adeptes du symbolisme, quand ils exposent eux-mêmes leurs théories, résistent au plaisir d'être obscurs. Je voudrais au contraire avancer pas à pas, tâtant le terrain, m'arrêtant un instant aux passages dangereux pour éviter tout vertige.

Dans l'expression sentimentale des couleurs, l'association des idées reprend toute son importance. Les couleurs claires nous rappellent la lumière des beaux jours, les parures de fête, les fleurs; elles se présentent donc à nous accompagnées de tout un cortège d'images gracieuses et souriantes, dont elles prennent le charme et la gaieté. Les couleurs foncées, nous faisant penser à la descente de la nuit, aux habits de deuil, nous paraîtront plutôt tristes. Alors même qu'elles ne seraient pas assez sombres pour évoquer directement de telles idées, elles les évoqueront par contraste : un moindre éclat dans les couleurs, c'est une gaieté qui se retire, par conséquent un regret. Est-il nécessaire d'entrer dans le détail des associations. On n'aura pas de peine à s'expliquer comment certains tons livides peuvent être expressifs de l'effroi ou de la jalousie ; pourquoi le rose a quelque chose de sensuel, tandis que le bleu sera plutôt modeste et virginal ; d'où vient que les gris ternes nous donnent des idées de misère, les ors et les pourpres des idées de richesse et de splendeur. La même couleur, par une très légère altération de nuance, pourra évoquer des images toutes différentes et par conséquent changer d'expression du tout au tout. Ainsi, le vert frais peut sembler une couleur d'espérance (pour mon compte je verrais plutôt l'espérance en bleu), par souvenir des feuillages printaniers ou surtout des beaux tons limpides que prend le ciel à la fin d'une journée pluvieuse ; que ce vert s'aigrisse un peu, il prendra une expression équivoque et perfide par un vague rappel de saveurs acides, d'odeurs vireuses et de poisons. Les diverses nuances du rouge évoqueront des idées de joue vermeille, de honte, de lèvres fraîches, de sang répandu. En allant du clair au foncé, le jaune nous donnera successivement des visions de soleil d'Italie, d'or, de danseuse espagnole, de bête fauve, de nuée orageuse, de teint bilieux. Il ne faudra donc pas s'étonner de voir ces couleurs entrer dans les métaphores poétiques avec les sens les plus divers ; tout dépend de la nuance. Pour peu qu'on s'abandonne à ces associations, on pourra donner à toute couleur une nuance de sentiment déterminé. Dans les colorations fantasques d'une bulle de savon que gonfle un enfant, on pourra voir toute une vie sentimentale. Regardez ! Ce n'est d'abord qu'une petite sphère incolore et insignifiante.

Avec la couleur, le sentiment y apparaît. Voici que l'on entrevoit deux arcs, l'un vert d'eau, l'autre incarnat, premier espoir, pressentiment d'amour. Les couleurs deviennent plus riches, les sentiments s'exaltent : ce sont des nuées rouges qui passent en tourbillons, des violets profonds et passionnés, des tons fauves presque sinistres. Brusquement, tout change, nous voici dans le jaune jonquille et le bleu d'azur, mais un jaune, un bleu féeriques, que ne pourrait rendre aucune couleur matérielle : c'est l'amour idéal au sortir des orages de la passion. Mais c'était trop beau. Déjà des points noirs paraissent dans notre ciel, regret obsédant ou présage lugubre. La bulle crève et tout s'évanouit.

Après les associations, les équivalences. S'il est des couleurs dont la vue nous laisse indifférents, il en est qui nous affectent de quelque manière, qui sont excitantes ou déprimantes, agréables ou désagréables : par là, elle présentent une analogie avec les sentiments qui augmentent ou diminuent notre tonicité morale, qui sont doux au cœur ou de nature pénible. Ainsi les couleurs claires ne sont pas seulement associées dans notre esprit à des images joyeuses; elles correspondent vraiment, par la manière dont elles stimulent notre activité nerveuse, à l'excitation que produisent de telles images : elles nous mettent dans un état d'âme équivalent. Les couleurs pâles, effacées, incertaines, les teintes fanées et mourantes correspondront aux pensées mélancoliques, aux vagues regrets, aux tristesses sans cause d'une âme décadente et débile. Nous sommes tous plus ou moins sensibles à cette harmonie, et nous en jouissons quand elle se présente. La vue d'objets ternes et sombres nous déplaira particulièrement quand nous serons dans nos moments d'allégresse. Si nous sommes tristes, au contraire, nous serons choqués, comme d'une discordance, par la vue d'objets gaiement colorés : nous irons d'instinct aux couleurs sombres qui s'accorderont mieux avec notre état d'âme et sembleront même y répondre par une secrète sympathie. Chaque sentiment recherche ainsi et nous fait préférer la couleur qui est en harmonie avec lui.

De ces analogies manifestes, nous passerions sans trop de difficulté aux correspondances plus délicates qui peuvent s'établir entre un sentiment donné et une nuance de couleur

très particulière. Quand nous aurons compris ce que c'est qu'une idée grise ou qu'une couleur d'âme en peine, nous comprendrons la différence qu'il peut y avoir entre des idées roses et des idées bleues: nous nous serons préparés à suivre les analogies que nous présentent les poètes jusque dans leurs apparentes bizarreries. Nous admettons qu'on parle d'une âme candide. Pourquoi Théophile Gautier, précisant la comparaison, ne nous parlerait-il pas d'âmes couleur de lait? Qu'un poète symboliste enfin vienne nous dire que son âme est « verte, ah! combien verte! » nous pouvons sourire, mais nous devons comprendre. On nous demanderait de quelle nuance nous voyons le vendredi : il est probable que pour caractériser le sentiment particulier qui est comme le ton propre de ce jour de la semaine, nous chercherions dans les gris. Maintenant de quelle couleur est le dimanche? Rodenbach nous le dira :

Il se remontre à moi tel qu'il s'étiolait
Naguère, ô jour pensif qui pour mes yeux d'enfance
Apparaissait sous la forme d'une nuance :
Je le voyais d'un pâle et triste violet,
Le violet du demi-deuil et des évêques,
Le violet des chasubles du temps pascal.
Dimanches d'autrefois! Ennui dominical!

Toutes ces correspondances que nous exprime le poète, le peintre pourra les exprimer tout aussi bien dans un tableau, et même nous les faire sentir avec plus de force encore, parce qu'il peut nous retenir davantage sur une même image, sur une même impression.

Dans un simple portrait, la couleur pourra traduire d'une certaine manière le caractère du personnage représenté. La nuance de nos vêtements, quand elle n'est pas adoptée par mode mais par goût personnel, n'est-elle pas déjà un trait de caractère? Selon qu'elle sera choisie dans des teintes voyantes ou discrètes, modestes ou prétentieuses, originales ou banales, elle aura une valeur d'indication. Il est des personnes qu'on ne se représente pas habillées en rouge hardi, d'autres qu'on ne voit pas en rose pâle : ce n'est pas question de teint, mais de caractère. C'est aux peintres, si leur modèle n'a pas le sentiment de cette harmonie, à la rétablir; s'il la

leur fournit toute faite, à l'accentuer. Voyez le *Jeune Homme* de Francia à la physionomie pensive, au vêtement sombre; à côté, le *François Ier* de Titien, aux traits si puissamment sensuels, au costume somptueux. Quelle harmonie dans chacun de ces portraits, et comme l'expression du visage se continue bien dans la couleur du vêtement! Faites un échange entre les deux personnages, essayez de vous représenter l'un revêtu du costume de l'autre, ce sera une discordance intolérable.

Dans les scènes expressives, le peintre coloriste ne manquera pas d'établir une harmonie entre le sentiment exprimé et le ton général de son tableau. Il égaiera sa couleur pour peindre des scènes joyeuses, l'assombrira pour représenter la douleur ou la misère. Ce n'est qu'un artifice toujours, car dans la réalité le soleil impartial brille aussi bien sur nos tristesses que sur nos joies, sur les haillons que sur les velours; mais, grâce à cette concordance, l'expression du tableau sera augmentée de toute l'expression de la couleur et prendra une intensité singulière. Gœthe remarquait que quand nous regardons à travers un verre coloré, nous nous identifions en quelque sorte à la couleur, parce que notre esprit et notre œil se mettent à l'unisson. Il en est de même quand nous regardons un tableau dont la couleur même est expressive: cette couleur diffuse que nous ne rapportons à aucun objet déterminé, simple sensation colorée qui peu à peu nous pénètre, se mêle et s'ajoute à l'émotion que nous donne le sujet; là encore notre esprit et notre œil se mettent à l'unisson. On trouverait les plus beaux exemples de cette correspondance dans l'œuvre de Delacroix. Selon une juste remarque de Charles Blanc, il ne manque presque jamais d'assortir sa couleur au ton de son sujet, de telle sorte que le premier aspect du tableau fasse déjà pressentir l'émotion qu'on va en recevoir: bien-être physique dans sa *Noce juive au Maroc*, mélancolie dans son *Hamlet*, terreur et désespoir dans son *Naufrage de don Juan*. « Avant même de connaître la pensée du peintre, on est préparé à la comprendre par une sorte de mélodie qui s'en dégage comme un prélude, mélodie grave ou légère, mélancolique ou triomphante, douce ou tragique. » Et c'est en cela vraiment qu'il est grand coloriste, pour avoir senti profondément l'harmonie de la couleur et du sentiment,

plutôt que pour avoir obtenu quelques combinaisons inédites.

Quelquefois l'expression de la couleur devient franchement métaphorique : le peintre ne nous suggère plus directement le sentiment, il l'exprime par une image. Dans *le Philosophe* de Rembrandt, que signifie ce rayon qui descend sur le vieillard pensif, l'entoure comme d'une auréole et éclaire de ses vagues lueurs les recoins obscurs de la salle? Je n'y puis voir un simple effet de clair obscur curieusement observé, fidèlement rendu. J'y vois le symbole de l'Idée se faisant jour dans une méditation obscure. — Veut-on un exemple de spirituelle métaphore? Dans une charmante composition bien connue, Chaplin nous montre une jeune fille qui tient une bulle de savon suspendue à un chalumeau : cette bulle légère, prête à s'envoler, cette bulle fragile aux couleurs de rêve qu'elle regarde en souriant, c'est sa rêverie même; et pour que nous ne puissions nous méprendre à ce symbole, les couleurs de la bulle sont reproduites, cette fois au figuré, sur le fond même de la toile, semblant envelopper la jeune fille, la faisant entrer tout entière dans leur allégorie.

Il ne faudrait évidemment pas voir du symbolisme partout, et faire dire aux peintres des choses dont ils ne se sont jamais avisés. Veut-on savoir dans quels tableaux on est en droit de chercher un symbolisme de couleur? Dans ceux qui certainement sont faits en grande partie d'imagination. Cela se reconnaît au premier coup d'œil. Si vous avez devant les yeux un paysage, un portrait, une scène anecdotique, une page d'histoire, une toile quelconque faite d'après nature ou directement inspirée de la réalité, vous pouvez passer, ce n'est pas pour le moment votre affaire. Mais si le tableau vous présente quelque personnage allégorique, la Guerre secouant sa torche, l'Espérance levant sa palme, une Hélène à la pose hiératique se profilant sur un ciel de sang, des Communiantes diaphanes et comme volatilisées dans une vapeur d'encens, alors prenez garde. La nature du sujet, l'aspect irréel des figures, le parti pris des colorations, somptueuses à l'invraisemblable ou pâlies à l'excès, tout doit vous avertir que vous avez affaire à un peintre poète, dédaigneux de la simple réalité, épris de l'imaginaire. Il serait invraisemblable qu'un tel artiste ne fût pas sensible aux correspondances de la couleur et du sentiment.

et n'y cherchât pas un surcroît d'expression. Nous sommes bien au pays du symbole.

En somme, que peut exprimer la couleur, même en étendant jusqu'aux extrêmes limites du possible sa puissance symbolique? Simple sensation, elle ne pourra suggérer par association ou représenter par analogie que d'autres états affectifs aussi simples qu'elle, sensations ou sentiments. Encore ces correspondances, si claires qu'elles soient dans l'esprit de l'artiste qui les a conçues, risquent-elles de n'être pas toujours correctement interprétées : aussi faudra-t-il ajouter quelques discrètes indications, nous guider sans en avoir l'air. C'est un art délicat : n'est pas symboliste qui veut. Si l'on me montre seulement l'envers de l'étoffe en me chargeant de deviner l'endroit, je resterai perplexe. Le danger du symbole, c'est de tourner à l'énigme, et d'exiger de l'intelligence un effort d'interprétation, quand il devrait s'adresser à l'imagination seule pour la frapper directement.

Cela soit dit non pour décourager les artistes de recourir au symbolisme, — autant vaudrait prier un poète de renoncer à l'emploi des métaphores, — mais pour leur montrer le moyen de s'avancer aussi loin que possible dans cette voie. Est-il même bien certain que tout symbole doive être parfaitement clair? Au moment de terminer cette étude, j'ai comme un remords d'avoir voulu ramener ces jeux charmants de l'imagination symbolique à des formules trop précises. L'art ne peut-il s'affranchir, dans une certaine mesure, des exigences de la pensée logique? Si parfois les symbolistes perdent pied et s'en vont dans les nuages, ne les rappelons pas trop sévèrement à la réalité. Il n'y a pas de véritable poésie sans un peu de trouble et de vertige.

PAUL SOURIAU.

QUINZE JOURS AUX ÉTATS-UNIS

I

NEW-YORK.

Après huit jours de traversée et d'isolement, arrivant en rade de New-York affranchi de l'amour-propre dont il est naturellement imbu, l'Européen reste rêveur...

Est-ce donc l'emblème des sociétés à venir, cette immense statue de la Liberté, droite, impérieuse sur son îlot, la main tendue vers le ciel, comme pour indiquer aux anciens mondes que rien, sauf Dieu, ne triomphera plus jamais d'elle? Est-ce le symbole du peu de cas que l'homme doit faire de la vie, ce sillonnement ininterrompu de l'Hudson par ces maisons flottantes, chargées d'un train de chemin de fer avec ses locomotives et ses fourgons, auquel sont accolées dix voitures de brasseurs ou de bouchers attelées de deux et de quatre chevaux, filant quinze nœuds à l'heure, la nuit, le jour, par la brume, risquant de couler les bateaux petits et grands, et noyant parfois les gens avec la plus parfaite désinvolture, dans le but unique de relier la cité à l'état de New-Jersey? Et ces maisons à dix-huit, bientôt à vingt-quatre étages, dont les toits atteindraient la première plate-forme de la tour Eiffel, que signifient-elles, si ce n'est un congé en règle donné à l'art, et la disproportion introduite par les besoins sociaux dans l'optique des générations futures? Vieille Europe! Jeune Amé-

rique! Voilà le cri que l'on pousse! Et plus vous pénétrez dans cette ville colossale, formant avec celle de Brooklyn, à laquelle elle est attenante, une population de deux millions d'habitants, plus il vous tinte dans la poitrine.

Elle ne ressemble à aucune de celles de notre continent; tout y étant la résultante du double principe établi l'un par les Écossais persécutés, la liberté de l'individu, l'autre par les immigrants échappés de toutes les familles pauvres du monde, la soif de l'argent.

En entrant à New-York, on n'a pas le sentiment d'arriver chez un peuple. Nulle expression en effet n'est plus fausse que celle de « peuple américain ». L'Amérique n'est pas une nation autochtone, sortie de son sol, ayant grandi doucement, de traditions en traditions. Réunion d'hommes, sans aïeux, venus les uns de la Grande-Bretagne, les autres de l'Asie et de l'Afrique, du Brandebourg et de l'Italie, de la France et de la Russie, elle n'est qu'une agglomération d'individus, ayant apporté dans les mêmes régions un même amour d'indépendance, une même soif d'enrichissement. Où la sentimentalité européenne, où le raffinement du goût, où la béatitude religieuse trouveraient-ils à s'alimenter au milieu d'une société née de cette façon? On dit qu'en vivant côte à côte, les maris et les femmes finissent par se ressembler; il en est de même des villes du nouveau monde: elles deviennent vite l'image de ceux qui les créent. Autant, et plus peut-être que toute autre, New-York porte en soi la marque de ce goût pour la liberté et de cet internationalisme que je viens de signaler.

A New-York, on ne voit guère de carrosses et fort peu de fiacres. Pourquoi? Parce que tous les hommes sans exception y sont ou commerçants, ou industriels, ou spéculateurs. Ils n'ont pas le temps de se promener, et les fiacres n'avancent pas assez vite. De là cette création informe, mais essentiellement pratique, de ce qu'ils appellent les *elevators*, sorte de chemins de fer aériens, appuyés sur de longs poteaux, au-dessus des rues les plus fréquentées, et passant tantôt au niveau du premier, tantôt du sixième étage des maisons qu'ils côtoient, suivant les inclinaisons du terrain. Les trains sillonnent la ville, marchant à une allure précipitée, se succédant toutes les deux minutes au moins, déposant la

foule des laborieux à la porte même de leur *office*. Car tout New-Yorkais a son *office*, ou est attaché à un *office*. C'est là qu'il vit de neuf heures du matin à cinq heures du soir, n'en sortant que pour déjeuner à son club ; et il y a autant de clubs que de corps de métier, depuis les clubs d'ouvriers et d'amazones, jusqu'aux clubs de fabricants de whisky, de libraires, de banquiers et de propriétaires de voies ferrées. Ce que l'on rencontre le moins dans cette ruche d'une si prodigieuse activité, ce sont des clubs d'élégance et de « dandysme ».

A New-York, il n'est pas une maison qui ne soit pourvue d'un, souvent de deux, quelquefois de trois ascenseurs mitoyens. Ils ne s'élèvent pas de terre avec la majestueuse prudence des cages parisiennes à pression hydraulique. Ils vous lancent comme une flèche du premier au quatorzième étage ; ils vous précipitent avec la même rapidité du quatorzième étage au rez-de-chaussée. C'est la vapeur et l'électricité qui leur impriment cette vertigineuse vitesse ; à l'homme le plus pressé du monde, il ne reste rien à désirer. En revanche, l'Européen flâneur, et non atteint par la fièvre des affaires, trouve qu'on le pousse un peu vite vers le ciel, ou qu'on le jette un peu trop rapidement sur le sol. La raison, l'unique raison de ces affolements de machines, c'est la volonté de gagner du temps, à quelque prix que ce soit, même au risque de la vie. Les spéculateurs, les marchands, les chefs d'industrie, les monteurs d'affaires n'ont pas la possibilité d'attendre. Et l'Amérique entière n'est qu'une vaste usine !

Aussi en quelle piètre estime ils tiennent les jouissances purement décoratives que les Européens tirent de l'existence, tous ces gens affolés de labeur et poursuivant le dollar, comme d'autres convoitent le « confort » et ce qu'Horace appelait l'*aurea mediocritas!* Je ne connais pas de ville moins luxueuse que New-York. On n'y voit ni valets poudrés, ni chevaux piaffants. Et la tenue des maisons réputées les plus élégantes y est plus simple que celle des maisons bourgeoises à Paris ou à Londres. Les millionnaires et les milliardaires ne sentent pas le besoin de jeter de la poudre aux yeux de leurs compatriotes moins fortunés. A quoi bon le luxe ! Il ne donne pas davantage de liberté à celui qui en fait

parade, et au lieu de l'enrichir il l'appauvrit. L'Américain ne recherche pas l'argent pour l'argent; ses besoins sont limités, ses goûts ne sont pas encore raffinés. Il est poussé à la conquête de l'argent par l'instinct d'entreprise que lui a transmis son père, son grand-père, lesquels, la plupart du temps, se sont expatriés, ont risqué leur patrimoine, et ont couru de grandes aventures dans l'espoir de créer, de fonder quelque chose. Et c'est là ce qui fait qu'il ne s'arrête jamais dans sa poursuite. Le rentier, rond et beau parleur, qui a fait une petite fortune et qui en jouit, si fréquent chez nous, est inconnu aux États-Unis. Là, ni trêve, ni repos. On marche jusqu'à ce que l'on tombe; et quand on est tombé l'on vous supprime, comme un élément inutile dans l'immense chaudière en ébullition. Pendant un séjour de quinze jours fait à New-York, je ne me souviens pas d'avoir rencontré un seul corbillard. Les morts sont transportés au cimetière en silence, sans apparat, dans des voitures basses, à peine différentes des fourgons affectés au transport des ballots de marchandises. Ils passent inaperçus; s'ils sont regrettés des vivants, les vivants ne perdent pas leur temps à des démonstrations que l'usage de certains pays fait hypocrites et qui n'ajoutent rien à leur respect ou à leurs regrets.

Cette indifférence à l'égard du luxe dans la vie quotidienne des citoyens est, aux États-Unis, le régulateur inconscient, mais très pratique, je dirais presque très philantropique, des conditions de la vie sociale. C'est ainsi que, sans que nul, sauf peut-être les Européens, s'en scandalise ou même s'en émeuve, les conditions de l'existence usuelle sont extrêmement douces pour le prolétaire à la recherche de la fortune, tandis qu'elles sont très onéreuses à celui qui ne veut que donner satisfaction à sa vanité. Que l'on juge. A New-York le pain coûte deux sous la livre, la viande de sept à neuf sous. En revanche, une course d'une heure dans l'un des deux ou trois cents fiacres qui seuls stationnent devant les hôtels et aux gares de chemin de fer ne revient jamais à moins de cinq ou de dix francs. De même, un fauteuil dans un théâtre s'y paie de quinze à vingt-cinq francs. Le prix du livre est très modéré : l'in-dix-huit qui se vend 2 fr. 75 chez un libraire parisien, vaut deux francs à peine chez le libraire

de New-York. C'est que tout New-Yorkais peut se passer de voiture et de théâtre, tandis qu'il ne peut se passer ni de pain, ni de viande, ni de lecture : je dirai tout à l'heure ce qu'il lit et comment il lit.

Cette concentration des cerveaux américains sur deux idées, la volonté d'être libres et la recherche de la fortune par le travail, n'a pas été sans imprimer à la race certains caractères physiques, certaines marques. Sans être d'une beauté exceptionnelle, elle est vigoureuse. On la sent jeune ; les hommes marchent crânement, sans nonchalance : ils sont souples, rudes à tous les exercices, à celui du cheval, comme à celui de la natation ou du yachting. Les femmes ne sont ni peintes, ni couvertes de poudre de riz, ni anémiées. Toutes, ou presque toutes, ont des teints superbes ; elles sont grandes ; fort peu paraissent malingres ou languissantes. Mais en vain cherche-t-on sur leur visage l'expression de leurs sensations ou de leurs sentiments. Très certainement, et heureusement pour elles peut-être, elles n'ont pas été initiées aux raffinements de sensibilité, aux extases cérébrales, aux emballements artistiques. Leur âme, à elles aussi, n'a gravité depuis l'enfance qu'autour des deux idées qui ont animé leurs pères et qui animeront leurs maris : la passion de l'indépendance et celle du travail ; la physionomie de leurs enfants, comme la leur, sera forcément tranchante et hardie. Les caractères de la beauté américaine sont la fierté et la curiosité, comme ceux de la beauté française sont la grâce et la soumission.

Une dernière remarque montrera à quel point l'Amérique entière gravite autour de l'idée, sinon d'enrichissement, tout au moins de possession des matières or ou argent devant permettre les grandes entreprises industrielles ou commerciales. Lorsqu'un Français demande à un autre Français ce qu'il faut penser de tel ou tel de ses compatriotes, la réponse est celle-ci : c'est un honnête ou un malhonnête homme : c'est un excellent père de famille ou c'est un mauvais fils. S'il s'informe d'une jeune fille, on lui dira : elle est parfaitement élevée ou elle a des façons trop cavalières : elle est jolie ou bien elle est laide. A New-York, il n'en va pas de même. L'Américain auquel un autre Américain pose les mêmes questions répond invariablement : un tel « vaut » cinq millions :

une telle « vaut » cent mille dollars, ou bien ils ne « valent » rien du tout. Tout est une valeur à ses yeux, une valeur cotée, étiquetée, à laquelle il ne manque qu'un bulletin de bourse officiel.

J'ai noté ces traits de la race américaine qui apparaissent plus saillants à New-York que dans aucune autre cité. Loin de les critiquer, il faut sinon les admirer, du moins les regarder avec la plus anxieuse curiosité, comme les signes distinctifs du monde de l'avenir. Lorsque l'on aspire ces effluves de vitalité, quand on voit de près chez un peuple cette mise en pratique de la loi de l'offre et de la demande, sans restrictions, sans bureaucratie, sans taquineries d'aucun genre, on sent que l'arbre de vie des démocraties est trouvé, et que toutes celles qui voudront s'abriter sous un autre feuillage sont condamnées à disparaître. Liberté ! Liberté ! Liberté d'aller, de venir, de penser, d'entreprendre, de vouloir, de tester, en un mot d'être son maître en tout et pour tout ! Et l'on est pris de mélancolie en songeant que le beau pays de France est un pays vieux, bien vieux, bien raffiné, bien policé, mais que sa sève s'est affaiblie par sa résignation même aux petites entreprises et aux fortunes médiocres. De New-York la France m'est apparue comme le faubourg Saint-Germain du monde ; c'est quelque chose, ce n'est pas suffisant.

II

WASHINGTON

Washington est le berceau de la constitution politique des États-Unis. C'est là que celle-ci a ses gardiens, depuis le général en chef jusqu'aux simples soldats. Président de république presque aussi puissant qu'un roi absolu, cassant les décisions de la Chambre élue par le suffrage de tous, choisissant ses ministres à sa guise, gouvernant au besoin, et sans que nul y trouve à redire, contre la majorité des représentants ! Sénat essentiellement corrompu, et par là consolateur pour les Français qui ont connu les dessous de la politique panamiste ! Députés sans autorité, sans situations, sortes d'em-

ployés reconnus d'avance infidèles par ceux qui les nomment! Ils vivent, dans la noble cité aux lignes sévères, à l'aspect recueilli, côte à côte pendant quelques mois chaque année, ardents aux convoitises, uniquement préoccupés de questions de tarifs ; car toute la politique américaine n'a guère d'autre objet que d'élever et d'abaisser des tarifs, chaque État faisant à sa guise ses lois de défense ou de moralité sociale. Chacun s'y vend, et par conséquent s'y achète, et, lorsqu'un Américain veut jeter un terme de mépris à la tête d'un de ses compatriotes, il dit de lui : c'est un « politicien ». De telle sorte que non seulement sénateurs et députés ne sont ni considérés ni respectés, mais encore ils ne sont même pas regardés ; ils ne comptent pas ; ils sont passés sous silence ; ils sont « quelconques », comme nous dirions en France. On vous parle couramment à Washington de tel sénateur qui a reçu douze millions de francs des raffineurs américains, pour voter un droit d'entrée sur les sucres étrangers. Un autre en a touché jadis autant des propriétaires de mines argentifères du Colorado afin de voter le Silver-Bill, qui obligeait l'État à leur acheter chaque mois plusieurs millions de lingots d'argent, alors que l'argent valait deux fois moins que l'or avec lequel ce même État était obligé d'effectuer ses paiements. Ces gens-là, du moins, ont une haute idée de leur valeur. Ils ne se vendent pas pour un plat de lentilles, et les bornes de leur vénalité sont si étendues que leurs compatriotes eux-mêmes ne leur refusent pas une certaine admiration. Ils les côtoient, ils dînent à leur table, ils les fréquentent comme des industriels puissants avec lesquels il faut compter, et à Washington, où ces faits courent les rues, je n'ai entendu nulle part résonner les expressions de voleur ou de chéquard. Les pouvoirs publics aux États-Unis sont regardés comme une usine dont les directeurs livrent les produits à un taux plus ou moins rémunérateur. Les citoyens les considèrent tels qu'ils sont, comme un mal nécessaire, inévitable, avec lequel il faut s'habituer à vivre ; ils le préfèrent à un puritanisme dont la condition serait de comprimer la liberté individuelle des commerçants ou des producteurs. Leur façon de juger les « politiciens » prouve simplement qu'à leurs yeux la liberté, comme les plus belles choses humaines, a ses revers. Ils se résignent à faire la part du

feu dans l'admirable édifice de la constitution américaine. Il faut reconnaître pourtant qu'un tel sang-froid n'est pas à la portée de tous les tempéraments. Il se peut, il est probable qu'avant qu'il soit longtemps, le titre de membre de l'une des deux Chambres françaises sera une marque d'infériorité sociale. Si la liberté absolue devait nous être octroyée en échange de la belle honnêteté parlementaire de nos pères, peut-être devrions-nous en prendre notre parti sans trop de honte et sans regrets.

Étant à Washington il n'est pas sans intérêt de parler de la prétendue religiosité du peuple américain. Sans cesse on jette à la tête du « laïcisme français » les démonstrations de foi des pouvoirs publics aux États-Unis. En quoi consistent-elles? En une phrase lue par le président de la République à l'ouverture du Congrès, mettant son œuvre sous la protection de l'Être suprême; et, cette phrase dite, les politiciens commencent leur marchandage. Un peuple a-t-il le droit de se proclamer religieux parce qu'il est resté fidèle à cette formule? Ni le culte ni l'enseignement des religions ne reçoivent un encouragement direct de l'État. Bien plus, la constitution interdit formellement l'enseignement confessionnel dans les écoles qui ne sont point absolument exemptes de toute attache officielle. Quelle différence y a-t-il entre le laïcisme français et le laïcisme américain? Je n'en vois aucune, et le président des Chambres françaises, qu'il s'appelle Casimir-Périer, Burdeau ou Brisson, annonçant chaque année à la France qu'il va mettre les travaux du Parlement sous la protection de Dieu, ne serait pas exempt, ce semble, de ridicule ou d'hypocrisie. En revanche, les Français imbus de christianisme rendent officieusement à leur Dieu ce qu'ils lui refusent officiellement. Les Américains, au contraire, n'ayant pas de traditions religieuses, ne pratiquent le plus souvent aucun culte. La plupart choisissent leur religion eux-mêmes, à leur majorité; et il n'est pas rare que les protestants attendent l'âge de vingt ans pour se faire baptiser. Un peuple qui a pour devise « Chacun pour soi », y ajoute volontiers : et « Dieu pour tous »; mais c'est un Dieu particulier, façonné à l'image de celui que le patriarche saluait à Ferney lorsqu'il écrivait au-dessus du petit oratoire qu'il lui avait consacré : « *Deo erexit Voltaire* ».

Je ne saurais quitter la ville des « politiciens » sans signaler

un trait de mœurs qui, mieux que tout autre, prouve avec quel sans-gêne ce monde étonnant traite les graves intérêts qui lui sont confiés. Au cours de l'hiver qui vient de s'écouler, pendant une discussion des plus sérieuses, au Sénat, tout à coup un huissier introduisit dans la salle une petite fille de huit ans, pomponnée, frisée, délicieusement jolie. Aussitôt tous les sénateurs de se la passer de mains en mains et de déposer de gros baisers sonores sur ses joues fraîches. C'était la fille de l'un d'eux. Le père était fier de sa beauté; il avait tenu à la montrer à ses collègues réunis. Et pendant ce temps les orateurs allaient leur train, les droits protecteurs se votaient, le devoir parlementaire s'accomplissait.

Et moi je me demandais, en quittant la ville des politiciens, si l'ombre du grand et honnête Washington ne se lèverait pas tout à coup un jour pour condamner ce monde exotique, qui serait capable de détruire son œuvre immense s'il y trouvait un intérêt personnel !

III

« LE MONDE » EN AMÉRIQUE

Ce qu'est, à proprement parler, le « monde » aux États-Unis, il est impossible de le dire. Le mot « monde » est une expression qui n'y a pas sa raison d'être. Ce qui est borné en France par la naissance, par le talent, par certaines situations honorifiques, là-bas, n'est limité par rien. Les Américains ne s'exercent point aux choses de l'art, ils ne cultivent que fort peu les lettres et il n'existe chez eux qu'un minimum de charges d'État, le fonctionnarisme n'y étant pas en honneur. Donc celui qui entreprendrait de portraiturer « le monde » perdrait son temps. — Une femme, à New-York, ne peut pas dire : « Ce soir, je vais dans le monde » ; il faut qu'elle dise : « Je vais chez telle personne. » — En revanche, les grands classeurs sociaux, ce sont les professions, et, j'ajoute, les goûts. Les uns et les autres se groupent d'abord dans un club, puis finissent par vivre de la même vie, paraissant aux mêmes

lunchs, se rencontrant dans les mêmes salons. Le travail est le piédestal de tous ; nulle part plus qu'à New-York on ne s'aperçoit que le succès obtenu par le travail est le point culminant auquel peut s'élever un citoyen dans une démocratie. Le travail y est roi, et, l'homme y ayant été condamné dès l'origine, cette royauté n'a rien de choquant, tout au contraire.

C'est ainsi que les clubs y ont une physionomie qui ne ressemble en rien à celle des cercles européens. Dans l'un, seront admis tous les amateurs de sport nautique, dans l'autre, tous les fervents du cheval. Et lorsque le caractère de l'association aura été nettement établi, il sera développé, affirmé avec un luxe et une profusion inouïs.

Le *Racket-Club* est celui des amateurs du jeu de balle. Une maison de quatre étages lui est entièrement consacrée. L'heure venue, après la fermeture des « *offices* », les membres y courent en foule. Au rez-de-chaussée s'ouvrent de vastes salons dans lesquels ils échangeront quelque rares propos ou jetteront les yeux sur un *Magazine* ; ils ne s'y arrêteront pas longtemps ; ils monteront au second étage ou ils se mesureront les uns contre les autres, soit en soulevant des haltères, soit en bondissant sur des barres parallèles, soit en se provoquant aux jeux de l'escrime. Durant le même temps, au troisième étage les amateurs de paume et de tennis se livreront à leur jeu favori dans un immense hall ; et à mesure qu'ils auront pris part à la lutte ils trouveront à l'entresol de cette même maison des bains turcs et des masseurs à profusion qui assureront pour le lendemain la souplesse de leurs membres et la vigueur de leurs biceps.

Le *Riding-Club* appartient aux écuyers et aux écuyères de New-York. L'exercice du cheval étant commun aux deux sexes, un tel club devait être un club mixte. Rien de plus original que ces salons, séparés par d'immenses glaces sans tain d'un manège où cent jeunes filles et jeunes gens trottent, galopent, sous la conduite d'un des membres du club, tandis que ceux et celles qui les regardent causent de leurs montures, des exploits accomplis au parc ou à la chasse. En face, s'ouvrent cinq étages d'écurie où sont logés les chevaux, cent cinquante ou deux cents environ. Une foule de palefreniers les aident à remonter ou à descendre les corridors

inclinés en pente douce. Et tout ce jeune monde de cavaliers va, vient, fait travailler son cheval aux trois allures, consciencieusement, vigoureusement. Nul n'a songé à leur demander ni leur origine, ni le métier qu'ils font, ni à quelles spéculations ils se livrent, s'ils vendent des soies ou du chocolat. Ils avaient prouvé, de façon effective, leur amour du cheval : l'on n'a guère réclamé d'eux d'autre référence.

Le nombre des clubs en Amérique est considérable. La plus petite ville possède les siens, et tous ils sont meublés, pourvus avec le même luxe et le même « confort ». L'Américain, son labeur terminé, y vit, s'y acoquine plus qu'aucun autre peuple. Il y trouve ses aises, cela suffit. La société des femmes ne le touche guère. La galanterie, dans le sens honnête du mot, lui est inconnue, et le commerce d'esprit superficiel lui importe peu. Ce sont choses de qualité inférieure, tout au moins négatives : elles ne rapportent rien. De là l'aspect étrange des salons! Ils sont dépeuplés d'hommes et presque exclusivement remplis de femmes. Livrées à elles-mêmes de dix heures du matin à six heures du soir pendant que les *offices* de leurs maris sont ouverts, celles-ci sont réduites à s'offrir des lunchs exclusivement féminins où elles boivent, où elles mangent, où elles font des commérages, mais où ne s'échange ni un regard d'amour, ni une admiration. Aussi les Américaines, quelle que soit leur beauté, leur fraîcheur, leur tempérament, sont-elles plus que d'autres à l'abri des entraînements destructeurs du foyer ; manquant d'hommes, elles manquent de galants. Si elles ne mettaient jamais les pieds sur le continent européen, leurs maris n'auraient que fort peu d'affronts à subir. Et n'était le divorce dont elles font un capricieux usage (le nombre des femmes ayant eu deux maris ne s'y compte plus), l'on devrait dire d'elles qu'elles sont les épouses les moins fautives du monde.

Ce défaut de cadres sociaux produit une liberté d'allures dont les effets sont aussi étranges qu'inattendus. La femme d'un très haut fonctionnaire de l'état brigue la place de première chanteuse dans une cathédrale, uniquement parce qu'elle a la passion du chant. Une autre, mariée à un très galant homme, se donne en spectacle dans les réunions publiques pour prêcher la tempérance, ou pour anathématiser

les Chinois, et la ville n'a d'oreilles et d'yeux que pour elle. Les jeunes filles arrivent seules, sans le moindre chaperon, pour dîner chez ceux qui les prient, même chez les jeunes gens. Elles montent à cheval seules, elles vont, elles viennent, elles vivent à leur guise, comme de jolis chevaux échappés.

Le « monde » américain, comme celui de toutes les nations, participe de la vanité inhérente à la race humaine. Dieu a créé une émulation native entre ses créatures; elles veulent s'élever, se surélever. L'orgueil qui, dit-on, a été la cause première de tous nos maux, est à la fois le vice et la vertu des civilisations à mesure qu'elles se raffinent. Nul doute que l'Amérique, en vieillissant, ne crée volontairement ou non une aristocratie. Celle-ci ne sera ni militaire ni terrienne; il se peut qu'elle soit capitaliste; je croirais plus volontiers qu'elle sera commerciale. Venise fut une république de marchands, plus fiers, plus exclusifs que les pairs de l'Angleterre. Mais dans cet heureux pays, ce seront les mœurs et non les lois qui créeront les cadres sociaux: ils y trouveront au cours des siècles à venir une solidité que n'ont pas connue ceux des nations européennes.

IV

THE AMERICAN NEWS COMPANY

La prétention de guider l'opinion, d'enseigner les masses (je ne dis pas de les renseigner) a donné et donnera longtemps encore au journalisme français la forme qu'il a revêtue... Il est certain que pour ceux qui n'en ont pas pénétré les secrets, que pour les étrangers, en particulier, il apparaît comme une sorte d'apostolat auquel se livrent une catégorie de gens, ou convaincus, ou soucieux d'inculquer diverses idées à leurs concitoyens. Il y a dans ce mirage certaine tartufferie qui peut faire sourire ceux qui en sont les auteurs, mais qui, somme toute, ne fait guère d'honneur aux entrepreneurs d'opinion publique. Mieux éclairée, plus éduquée, cette opinion abandonnera à bref délai ces directeurs laïques et demandera

aux journaux qu'ils dirigent non des conseils, non des anathèmes ou des exaltations, mais tout simplement des faits, ou, pour parler la langue même du journalisme, des nouvelles. Le public français voudra être renseigné, il ne voudra plus être sermonné. Dans tous les pays que l'on peut appeler « d'opinion », le journalisme a revêtu cette forme à la fois discrète et indiscrète : discrète, parce qu'elle ne vous impose « le moi » de personne, pas plus celui de M. Millerand que celui de M. Barrès ; indiscrète, parce qu'elle soulève les moindres voiles et pénètre à travers les portes les plus hermétiquement closes. Chez eux, l'interview a triomphé des doctrines ; les journalistes ne dissertent plus, ils racontent. Et comme ils se contrôlent les uns les autres, par jalousie de métier, chose étrange ! ils y disent généralement la vérité. L'Angleterre semble de plus en plus renoncer à l'apostolat par le journal ; quant à l'Amérique, elle ne l'a jamais connu, ce qui la dispense de l'abandonner. Peut-être n'est-il pas sans intérêt pour notre jeune démocratie de jeter un coup d'œil au delà de l'Atlantique pour voir comment le peuple le plus pratique et le plus libre de la terre entend être renseigné sur ses propres faits et gestes et sur ceux du monde entier.

Destinée à n'être qu'un instrument d'informations, la presse aux États-Unis devait fatalement revêtir un caractère commercial. Dans ce pays où chacun fait des affaires, comme nous autres Français nous faisons chaque jour une promenade, elle devenait une affaire. Au plus intelligent, au plus roué de l'accaparer et, après en être devenu le seul possesseur, d'en tirer la plus grande somme de bénéfices. De là, un premier effet qui n'est pas sans surprendre : le journal américain est une marchandise que des capitalistes achètent en gros et qu'ils revendent en détail. Le *Herald*, qui se paie trois sous le numéro, et dont le tirage quotidien monte à plus de cent mille exemplaires, volerait difficilement de ses propres ailes sur un pays dont les extrémités sont à plus de mille deux cents lieues de New-York. Ses porteurs, ses voitures, ses distributeurs, ne suffiraient pas à la tâche, et, s'ils la remplissaient, les frais qui seraient la conséquence de leur exactitude non seulement absorberaient tous les bénéfices du producteur, mais encore en dépasseraient le montant. Et à plus forte raison, qu'arrive-

rait-il d'un journal tirant à quatre cents, à cinq cent mille exemplaires, comme il y en a beaucoup aux États-Unis et dont le prix est de deux sous au lieu de trois? Que l'on n'oppose pas l'exemple du *Petit Journal* en France, dont le tirage est d'un million, et qui distribue quotidiennement, sans le secours d'aucune agence de publicité, sa marchandise pour un sou aux quatre coins du territoire. Il n'y a pas plus de rapport entre lui et une feuille américaine qu'il n'y en a entre les prospectus d'un éditeur et les livres qu'il édite. L'un n'est souvent qu'un memento de faits divers, plus ou moins intéressants, auxquels sont adjoints un feuilleton pathétique et un article de fond sur la manière de semer les petits pois ou de satisfaire à la loi militaire; l'autre est avant tout universelle et internationale. C'est la photographie du monde qu'elle entend vous apporter chaque matin, et c'est elle, en effet, qu'elle vous procure. Un Américain qui avant d'aller à son *office* a jeté les yeux sur son journal connaît aussi bien la physionomie qu'avait la veille Berlin ou Constantinople, les cours de leurs marchés et les scandales de leurs alcôves que ceux de la Nouvelle-Orléans ou de Philadelphie. Donc, le producteur de cette marchandise exceptionnellement chère, et génératrice de forts revenus précisément parce qu'elle est raffinée, ne saurait l'exploiter lui-même. Il a besoin d'un intermédiaire, spécialement outillé à cet effet, et qui, réunissant sous sa puissante main toutes les denrées analogues, n'a recours qu'à une seule et même machine pour les distribuer aux consommateurs.

Cet intermédiaire s'est manifesté sous la forme syndicale. Une douzaine de capitalistes se sont réunis et ont formé une société exploitatrice (que l'on me pardonne le mot) de la production journaliste. L'*American News Company* est une Société « distributrice de nouvelles » ainsi que l'indique son nom. Je ne sache pas qu'elle ait sa similaire en France. Nous y possédons des agences de publicité par voie d'affiches, ou par voie d'annonces, nous n'y avons pas d'intermédiaires monopolisateurs entre la presse et le public. Avant d'indiquer le rôle qu'elle remplit et les services qu'elle rend aux journaux et à ceux qui les lisent, je ferai remarquer que, contrairement à la plupart des grosses entreprises qui ont été faites dans le

nouveau monde, celle-là n'est pas le fait d'un seul individu plus riche et plus entreprenant que les autres ; elle est l'œuvre de plusieurs. Pourquoi ? Les capitaux ont-ils manqué au début à celui qui a eu l'idée de l'entreprise ? L'esprit qui l'a conçue n'avait-il pas entrevu le prodigieux développement de la presse dans ce pays où l'on est mal préparé à tout ce qui n'est pas machinisme ou commerce ? Je l'ignore. Toujours est-il que l'exploitation du journal aux États-Unis offre un exemple inacoutumé des exploitations d'ordres divers, lesquelles neuf fois sur dix reposent sur une seule tête et sur une seule bourse.

L'*American News Company* comme toutes les Sociétés puissantes aux États-Unis a son siège principal à New-York, en pleine cité, au bord même des eaux que l'Océan refoule dans l'Hudson, donnant ainsi à celui qui y pénètre l'illusion d'une assoiffée, avide de rafraîchir l'esprit des lecteurs américains par le souffle bienfaisant des brises européennes. Les vastes halls de la maison Hachette à Paris donnent une idée très exacte de la disposition des salles consacrées à l'entreprise. Mêmes commis, mêmes garçons de caisse, mêmes chefs de service ; remplacez les livres par des albums d'illustrations, et par tout ce qui touche de près ou de loin à la librairie de luxe, almanachs, crayons, encre, images coloriées, et vous aurez la physionomie de l'endroit. Mais les journaux, où les voit-on ? Au magasin central on ne les voit pas, par l'excellente raison qu'ils n'y entrent point. Le trajet à effectuer entre le lieu où ils s'impriment et celui où ils seraient concentrés, constituerait une perte de temps, dès lors une perte d'argent. Là, plus que partout ailleurs éclaterait la vérité de l'adage anglais : *Time is money*. Nous verrons comment la *News Company* a paré au danger. Pour l'instant, restons dans son établissement central et examinons ce qui s'y passe.

Une Société de « nouvelles » ne doit en ignorer aucune ; surtout elle ne doit pas en laisser ignorer une seule à ses clients. Donc elle ne sera pas seulement un intermédiaire entre les journaux et le public ; elle sera aussi la transmetteuse de la pensée d'autrui à autrui. Par cela même, le livre fait partie de son commerce ; mais il ne saurait y être question de ces livres modestes qui ne s'adressent qu'aux esprits d'élite et dont l'auteur recherche la gratitude de quelques-uns plutôt

que les dollars de la masse des imbéciles qui l'achèteraient uniquement pour posséder ce que posséderait le voisin. Ceux-là sont impitoyablement bannis des bureaux de l'*American News Company*. Ce sont des inutilités. Et voilà pourquoi aux États-Unis, plus que partout ailleurs, il est difficile sinon impossible de se faire dans les lettres, je ne dirai pas un grand nom, ce qui est difficile dans tout pays mais un petit nom, un tout petit nom, ce qui à Paris est la chose la plus facile du monde.

En revanche tout livre sensationnel, soit par la nouveauté du sujet qu'il traite, soit par le succès avec lequel il a été accueilli en Europe, est saisi, jeté de voiture en voiture, emporté avec une vitesse vertigineuse aux quatre coins des États-Unis, étalé dans toutes les gares de chemin de fer, dans tous les salons d'hôtels, dans toutes les salles à manger de paquebots. Où ne le trouverez-vous pas ? Il sera aussi bien à Chicago sur les tables de la bibliothèque populaire fondée par M. Pullman, que sur celles des antichambres des dentistes célèbres à Denver ou à San Francisco. Aussi l'auteur est-il assuré, non pas d'une rémunération honnête, mais de la richesse. L'écrivain populaire même momentanément devient un capitaliste possédant le capital-esprit, il le transforme à son gré en capital-argent. Je ne veux en citer qu'un exemple qui pourrait bien faire pâlir M. Zola.

Un romancier anglais, d'origine et de nom français, M. Du Maurier, connu à Londres, et par conséquent célèbre aux États-Unis, a récemment publié un récit de quatre cents pages intitulé *Trilby*. Ce jeune commerçant en lettres, flairant l'esprit de curiosité américain, a tenté de surélever d'un coup les prix de vente[1]. Pour faire réussir la tentative il lui fallait le concours de la *News Company*. Sa notoriété étant suffisante, ce concours ne lui a pas été refusé. Auteur et Company ont donc porté d'un commun accord le prix de *Trilby* de 0 dol. 75 à 1 dollar 75, c'est-à-dire de 3 fr. 75 à 8 fr. 75. En moins de trois mois plus de cent mille exemplaires ont été vendus sur le territoire des États. La coopération des deux associés a

1. *Trilby* a été édité par la maison Harper. Les droits d'auteur ont été calculés d'après les conditions des succès de vente à l'étranger.

produit 875 000 francs. Ce sont là des chiffres fantastiques, qu'aucun éditeur européen n'a connus. Il n'est pas rare qu'un volume vendu au prix habituel, soit 2 francs, atteigne un tirage de quatre cent mille exemplaires. Nous sommes loin des 150 ou même des 180 éditions de l'*Assommoir* ou de *la Débâcle*. Et je ne sais quel est le volume qui sur notre continent a rapporté un million à l'auteur et à l'éditeur réunis.

D'où vient cette faveur accordée à certains livres, cet empressement des Américains à les acheter, ce flux de l'argent vers ceux qui les ont écrits et vers ceux qui les éditent. On peut se demander si le public qui les acquiert les lit, si la mode, qui, quoique peu impérieuse dans le domaine intellectuel aux États-Unis n'y fait pas moins, comme ailleurs, son travail souterrain, n'est pas la grande « emballeuse », en ce mouvement vertigineux? Il n'en est rien! L'Américain lit les livres qu'il achète; il les comprend, il les médite, par conséquent, il se les assimile. Le motif de sa curiosité, de son avidité à la lecture, c'est qu'étant ignorant par éducation des choses de l'esprit et s'en rendant compte, il court, dès qu'il est arrivé à l'âge où il se dirige lui-même, vers cette culture que ses parents n'ont pas eu la volonté ou le temps de lui donner. Le grec et le latin, en effet, ne sont guère en honneur au pays de l'Oncle Sam; ce n'est pas « pour l'amour du grec » que l'on s'y embrasse, et M. Frary acquerrait vite aux écoles des États-Unis une popularité qui ne lui a pas encore été accordée par nos associations intellectuelles et quelque peu « prud'hommisantes » du beau pays de France.

Le livre n'étant que l'aliment exceptionnel de la curiosité, c'est bien moins dans les salles de librairie de la cité de New-York qu'il faut suivre le cheminement de l'œuvre entreprise par la *News Company* que dans sa façon de distribuer les feuilles publiques par toutes les artères des États-Unis. Là éclatent le génie à la fois pratique et aventureux de ses fondateurs.

Cette société s'est rendue directement acquéreuse de tout ce qu'elle a pu monopoliser dans le domaine de la curiosité intellectuelle. C'est ainsi qu'elle possède, qu'elle édite et qu'elle distribue en bloc et à elle seule tous les *Magazines* illustrés ou non et tous les journaux hebdomadaires de l'État de New-York.

Les auteurs ont avec elle des traités qui leur interdisent toute vente directe: ils se contentent d'être une marchandise que l'on promène de ville en ville, de buffets en buffets, de trottoirs de gare en coins de rue. Je connais plus d'un fier auteur français qui s'accommoderait de cette promenade par monts et par vaux. La *News Company* vend en moyenne chaque dimanche, un million d'exemplaires de ces *Magazines* assez semblables au *Figaro illustré* ou à la *Vie parisienne*. De là pour elle et pour ceux qui alimentent la marchandise un mouvement d'affaires hebdomadaires qui ne saurait être évalué à moins de six ou de sept cent mille francs, — trente à quarante millions par an.

Il n'en va pas tout à fait de même pour les journaux quotidiens. Peut-être ceux-ci n'ont-ils pas voulu subir son joug. Peut-être aussi la *News Company* a-t-elle reculé devant les aléas de la vente au numéro dans les gares et sur la voie publique. Toujours est-il qu'elle a limité sa puissance d'achat et qu'elle se contente de s'assurer chaque matin cinq cent mille exemplaires. Bagatelle, n'est-ce pas ? Mais bagatelle qui ne serait pas sans alléger quelque peu le marché de la presse à Paris ou ailleurs. La *News Company* garantit aux directeurs de journaux à New-York un débit quotidien de 500 000 objets fabriqués dans leurs usines. A cet effet, elle emploie plus de cent voitures, autant et plus que les grands magasins du Louvre et du Bon Marché. Ces cent voitures sont les distributrices qui amènent la marchandise aux lignes ferrées, lesquelles les déposent dans les magasins de vente, dans les épiceries de la cité en formation dans l'Ouest comme sur les quais de Saint-Louis ou de la Nouvelle-Orléans. C'est le commerce en gros de la pensée humaine. Le commerce de détail est réservé au journal lui-même, dans la ville où il s'imprime. Celui-ci a ses traitants, ses sous-traitants, ses vendeurs du coin, comme nous les avons à Paris, comme on les a partout. Mais ce qui est spécial aux États-Unis, c'est la mise à l'entreprise du transport des idées et de leur transmission directe de l'esprit qui les conçoit à celui qui les reçoit. Et pourtant il serait plus vrai de dire que c'est « la nouvelle » qui est l'objet de ce trafic. Car, on ne saurait trop le répéter, l'Américain n'exige du journal que

le fait. Il n'éprouve nullement le besoin de demander chaque matin à M. Rochefort ou à M. Veuillot ce qu'il doit penser des événements du jour. Il réfléchira, il pensera par lui-même. Il appréciera ces événements avec sa propre intelligence, avec son raisonnement personnel. Il ne veut qu'une chose mais il la veut absolument : connaître les moindres détails, comme le mécanicien d'une locomotive qui ne s'avise pas de la mettre en mouvement sans avoir étudié soigneusement tous ses rouages.

Telle est l'œuvre à laquelle se consacre la *News Company*, œuvre essentiellement commerciale. Elle traite la politique, la religion, les impôts, les faits divers comme une marchandise; elle les étale, elle les débite et elle en tire profit. Peu lui importe qu'ils soient laids ou beaux, répugnants ou appétissants. Une seule chose la préoccupe, c'est qu'ils existent en chair et en os, que l'on puisse les palper, les mesurer, les apprécier à leur valeur. Elle ne se pique ni d'intellectualité, ni d'une moralité puritaine. Elle dit au public : « Voilà les faits, jugez-les. » Et le public les juge ; et il serait désolé de ne pas créer lui-même son opinion. Nul pays n'a autant de souci de sa liberté intellectuelle. Il ne supporterait pas plus ce que nous appelons un journaliste militant qu'un gouvernement personnel. Je me trompe, il consent parfois à être opprimé, mais il entend choisir ses oppresseurs. A cette condition, il les supporte. C'est ainsi que les politiciens aux États-Unis sont à la fois méprisés pour la plupart et pourtant tolérés. Comme chez nous, ils sont les élus du suffrage universel, et les Américains pas plus que les Français n'ont encore découvert une forme de souveraineté dont les limites soient plus étendues que celles-là. La *News Company* répond admirablement à ce besoin d'indépendance qui est au fond de toute âme américaine. Voilà pourquoi il n'était pas sans intérêt de montrer son caractère essentiellement impersonnel à une jeune démocratie qui se dit l'amante de la liberté et qui passe son temps à se créer des tyrans. Nous nous figurons penser par nous-mêmes : nous ne nous apercevons pas que neuf fois sur dix nous sommes des instruments répercuteurs, aux mains de quelques hommes qui nous traitent comme des ignorants et qui n'ont pas tout à fait tort.

V

UN GRAND JOURNAL

Et maintenant, pour que le tableau soit complet, pénétrons dans le palais d'une de ces grandes usines à nouvelles dont la marchandise est exploitée par l'*American News Company*. Nous y retrouverons cette perpétuelle et unique préoccupation du fait que j'ai constatée plus haut.

C'est dans les salles de composition et de rédaction du *World*, à New-York, que je voudrais conduire le lecteur. Le *World* est une des feuilles les plus mouvementées de la grande cité. Nous n'en avons aucune en France qui puisse être mise en regard. Nul ne sait exactement le chiffre de son tirage quotidien, mais il dépasse 500 000 exemplaires, et il n'imprime jamais moins de deux éditions. Le *World* se pique d'être minutieusement renseigné ; ce n'est pas sans raison. Ses reporters sont partout : chaque matin il les lance comme les mailles d'un filet sur la ville et sur les États, sur l'Europe et sur l'Asie, sur la mer elle-même. Je me souviens que la première personne que je vis sortir du bateau qui amenait les douaniers de New-York à bord du Transatlantique où j'avais pris passage, une heure avant d'être entré en rade, était un monsieur fort courtois, très loquace, qui se présenta lui-même, qui s'enquit avec un vif intérêt de la façon dont s'était opérée ma traversée, et de l'effet produit sur mes yeux par la vue de la côte américaine. Le soir même, le *World* relatait mot pour mot, avec une scrupuleuse exactitude, ses demandes et mes réponses. Nul personnage, ayant une notoriété, si petite qu'elle soit, ne peut parler, se marier, mourir, s'enfermer chez lui ou se mettre en route, sans que le *World*, qui a des agents à toutes les gares, dans tous les intérieurs, et jusques aux portes des cimetières, relate ses moindres paroles, la couleur de sa robe, ou la longueur de sa redingote, le nombre des fleurs d'oranger dans le bouquet de la mariée, et celui des couronnes déposées sur la tombe du mort. C'est dire que

ce journal, qui d'ailleurs n'est qu'un type perfectionné entre mille, est un policier merveilleux, et parfois, sans s'en douter peut-être, certainement sans le vouloir, un excellent gardien des mœurs. Les plus grands pécheurs reculeraient devant ses indiscrétions, car le vice comme la vertu a ses pudeurs et les phares perpétuellement éclairés ne sont pas pour lui plaire.

Le *World* est purement une entreprise privée, comme toutes les affaires en Amérique. Ici pas de subventions gouvernementales ; pas de fonds des reptiles. Le *World* ne fait pas de politique ; il reproduit ce qu'il raconte : c'est un photographe, voilà tout. Si un politicien a besoin de ses services, il se peut que le politicien passe à la caisse et les paie ; mais le ministre de l'intérieur ou le préfet de la Seine ne pénétrerait pas dans ses bureaux le chèque à la main, sans être reconduit à la porte en deux temps et une mesure. C'est aussi une entreprise individuelle sans associés ni actionnaires. Elle est l'œuvre d'un seul citoyen, M. Pulitzer, et sa propriété. Il l'a conçue, fondée, rendue inébranlable sur ses bases, et il lui a imprimé ce caractère de perpétuel renouveau qui fait sa force d'expansion, comme aussi il fait l'indépendance du chef. Ne croyez pas, en effet, qu'ici comme en France un directeur de journal soit rivé à son cabinet de travail, qu'il y médite, qu'il y discute ou qu'il y écrive de cinq heures à minuit tous les jours. A quoi bon ? La machine à nouvelles est une machine automatique. Une fois le premier mouvement imprimé, elle marche seule. Elle avance, fière, sûre d'elle, ne redoutant aucune avarie. Pour la traîner il y aura toujours des chevaux de relais : tant de télégraphistes pour l'Europe par-ci, tant de reporters pour la ville de New-York par-là ; tant pour les modes, tant pour les théâtres, tant pour l'interwiew, tant pour les accidents, tant pour les choses d'église, Les salles de reportage du *World* sont meublées comme une école de cent élèves dans une de nos grandes villes : de longues files de pupitres collés les uns aux autres et regardant dans le même sens, auxquels sont rivées cent chaises à dossier toutes du même modèle. Le silence y règne absolu ; nul n'y discute ses impressions ; chacun écrit, transcrit, le plus vite qu'il peut, son information pour qu'elle arrive dans le moindre temps au cabinet central d'où on l'expédiera par tube automatique

au typographe. Aussi le propriétaire d'un journal comme le *World* n'a-t-il nullement besoin de présider au fonctionnement de ses rouages. Il le surveillera de loin aussi bien que de près. Il n'est plus que l'enseigne, que la raison sociale de son énorme machine, laquelle, une fois lancée, n'a plus de motif d'arrêt. Et, en fait, M. Pulitzer dirige le *World* de Cannes, où il passe ses hivers, tout comme M. Gordon Bennett dirige le *New York Herald* de Paris. Ces grands directeurs de feuilles américaines sont à leurs journaux ce que le président de la République française est à la France ; leur tâche consiste à les regarder marcher.

Et ils marchent d'un pas plus assuré que toute autre industrie mécanique. Rien n'égale « le modernisme » de leur outillage. Cinquante machines « à type », faisant chacune le travail de trois hommes, y préparent le texte, qui sera ensuite livré aux presses « Hoë-Sextuple », lesquelles tirent 72 000 numéros à l'heure. Et quels numéros ! Tous de six pages au moins, souvent de huit ou de dix ! Les machines dites à couleurs n'en impriment dans le même temps que 32 000 ; mais rien n'égale la perfection, la pureté des contours par rapport au dessin. Tandis que nos illustrations coloriées, la plupart du temps, sont délayées, sans précision et débordantes de rouge ou de bleu, celles des journaux américains sont aussi soignées, aussi bien tenues que la robe d'une jolie Parisienne tirée à quatre épingles. Au lieu de faire de l'imagerie, ils font de la gravure.

Ce qui n'est pas moins pratique, je dirais volontiers ce qui n'est pas moins bien outillé, c'est la machine à distribution du journal lui-même dans les divers quartiers de la ville. A New-York comme à Paris, le nombre des crieurs de journaux est incommensurable. Aux abords du palais du *World*, ils fourmillent ; ils se pressent, se bousculent ; volontiers ils prendraient d'assaut l'usine où l'on va, contre argent comptant, leur livrer la marchandise. Il fallait remédier à ce désordre dont la conséquence était une perte de temps et conséquemment d'argent. On a donc construit dans le hall de vente une série de couloirs en fer, à jour et établis en serpentins, ressemblant de tous points, mais sur une plus grande longueur, à ceux que nos Compagnies de chemins de fer ont placés aux abords de

leurs guichets. A mesure qu'ils se présentent, les crieurs s'y introduisent ; ils y sont comme dans un étau ; ils ne peuvent plus se retourner. A tout prix, le moment venu, il faudra qu'ils avancent, et l'employé chargé de débiter le journal le leur remettra sans bruit, sans bousculade. Dans ce cas encore, c'est la machine qui fonctionne, laborieuse et policière.

Ce que rapportent à leurs fondateurs ces hauts fourneaux de l'intellectualité américaine, je ne le saurais indiquer qu'approximativement. J'ai ouï dire que les bénéfices réalisés par le *World* se chiffraient par un million de dollars et que ceux réalisés par le *New York Herald* n'étaient pas moindres. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'ils sont colossaux et que l'affaire en elle-même est une merveilleuse affaire. Il suffit, pour s'en convaincre, de se promener cinq minutes autour de la demeure princière que s'est faite à lui-même le directeur du *World*. En face de l'admirable pont de Brooklyn, jeté sur l'East-River comme une sorte de défi de l'homme à la nature, s'élève une tour haute de dix-sept étages, consacrée presque tout entière aux ateliers du journal. Tout est là, depuis la machine « Hoë-Sextuple » jusqu'au jardin d'été des membres du conseil, situé à soixante mètres au-dessus du niveau du sol : — j'y ai vu, à un même étage, cent typographes ; au-dessous d'eux, cent machinistes ; au-dessus, cent reporters ; encore plus haut, une bibliothèque de cinq mille volumes, et, couronnant le tout, la salle des directeurs, où les « cocktails » et le thé coulent à flots.

Et quel admirable instinct de la réclame ! La tour du *World* est le plus haut bâtiment de la ville de New-York. Une lanterne immense, toute dorée, entourée d'un corridor à jour, la couronne : un ascenseur, perpétuellement en mouvement et aussi pressé que le peuple américain lui-même, y conduit les visiteurs avides de panoramas grandioses ; et, par le fait, aucune vue de cité ne saurait être comparée à celle-là. Elle est là tout entière cette ville laborieuse, surchauffée, prise entre deux fleuves larges de deux kilomètres, encadrés eux-mêmes entre deux collines boisées d'arbres séculaires et baignant ses pieds dans les eaux de l'Atlantique ! Nul étranger n'arrivera à New-York, nul New-Yorkais ne passera devant la lanterne du *World* sans se demander quelle surprise

l'attend là-haut, et ils monteront; et quand ils seront montés, ils se demanderont qui a construit ce monument; et quand ils sauront que c'est le *World*, ils achèteront le *World*, ils proclameront que le *World* est le premier journal du monde, et le *World* accumulera les dollars et les bank-notes dans ses caisses...

Tous les journaux américains, sans exception, ont recours à ces attractions. Ils savent semer pour récolter, dépenser pour acquérir. Si l'un a la tour Eiffel pour demeure, l'autre a pour habitation la maison de Tom-Pouce. Celui-ci est badigeonné en bleu, celui-là l'est en jaune! Attirer l'attention, faire parler de soi : voilà leur apostolat. Ils n'en ont pas d'autre. Ils ne sont pas, ils ne veulent pas être propagandistes; ils sont une affaire! Une affaire de *news*, comme il y a des affaires d'épiceries ou de guano! Ce qu'en France on appelle un polémiste est inconnu aux États-Unis. Un feuilletoniste n'y existe pas davantage. Quand un concierge, une fille de boutique veulent lire une histoire de brigands, ou d'oncle à héritage, c'est dans les *Magazines* qu'ils la cherchent, ce n'est pas dans leur journal.

Aussi bien la conception de la curiosité, chez l'Américain, participe de sa nature intime. Ni lui, ni aucun de ses pères n'ont connu la contrainte. Aucun joug ne leur a été imposé; aucune morale ne leur a été inculquée. Ils n'ont point à leur acquis « des mœurs ». Ils sont un peuple bien trop jeune, bien trop fait de pièces et de morceaux, pour qu'ils aient eu le temps de les former et d'en subir les commandements. Ils sont demeurés « individuels ». Panurge n'a pas encore passé l'Atlantique. Ils se moquent de ce que pensent Pierre ou Paul : ils entendent penser par eux-mêmes : il est vrai qu'ils pensent peu, et qu'en dehors du dieu dollar ils n'ont guère d'autre dieu! Mais celui-là a toujours veillé sur eux, et sans doute y veillera encore. Il faudra plus de temps pour « dédollariser » l'Amérique qu'il n'en a fallu pour déchristianiser la France!

MARQUIS DE CASTELLANE.

L'Administrateur-Gerant : ÉMILE NORBERG.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril 1895

LIVRAISON DU 1ER MARS

LIVRAISON DU 15 MARS

LIVRAISON DU 1ER AVRIL

LIVRAISON DU 15 AVRIL

